Albert Lemoine

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIIIe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME IV. — 1er OCTOBRE 1853.

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE ET Cie
RUE SAINT-BENOÎT, 7

THE GETTY CENTER
LIBRARY

ÉCRIVAINS MODERNES

DE LA FRANCE

M. VICTOR COUSIN.

Œuvres Littéraires, 3 volumes. 1852.
La Jeunesse de Madame de Longueville, 1 vol. 1853.
Du Vrai, du Beau et du Bien, 1 vol. 1853.

Né à Paris, le 28 novembre 1792, dans une famille d'artisans, Victor Cousin reçut l'instruction primaire dans les écoles gratuites de son quartier; son enfance se passa entre Notre-Dame et la tour Saint-Jacques. Son père était voltairien, sa mère pieuse : elle voulut que son fils fût baptisé à la cathédrale, par un prêtre non assermenté, et ne cessa d'entretenir et de développer dans son cœur le germe religieux qu'elle y avait déposé. Les premiers succès de l'enfant décidèrent sa famille à s'imposer de pénibles sacrifices pour compléter son éducation. En quittant l'école municipale, il fut placé d'abord chez un abbé Le Clerc, qui lui enseigna les premiers élémens de la langue latine. Ce digne abbé exerçait ses élèves à traduire le latin en français, et regardait comme inutile de les exercer à traduire le français en latin. Aussi, quand Victor Cousin fut envoyé au collége Charlemagne, pour suivre le cours complet des études scolaires et se mettre en état d'aborder les professions libérales, il se trouva d'abord à la queue de sa classe, car le sujet de la première composition était un thème, et l'abbé Le Clerc ne connaissait et n'enseignait

que la version. Étonné, honteux de son échec, Victor Cousin prit sa revanche la semaine suivante en version latine. Dès ce moment, il devint pour ses maîtres l'objet d'une prédilection marquée. M. Guéroult, à qui nous devons une traduction élégante et fidèle de morceaux choisis dans Pline l'Ancien, distingua le jeune élève et le protégea. En 1810, Victor Cousin obtenait, au concours général des colléges de Paris, le prix d'honneur (discours latin) et le prix de discours français. En vers latins, il n'eut pas même un accessit, quoique sa composition eût été remarquée. Le sujet ou la matière, comme on dit en termes universitaires, était tiré du poème des *Jardins* de l'abbé Delille. Il s'agissait d'exprimer le caractère poétique des ruines : or les vers de l'abbé Delille, traduits en prose latine, avaient subi quelques mutilations; l'ombre d'Héloïse et d'Abailard, qui errait dans ces alexandrins, avait disparu du programme proposé aux élèves de rhétorique. Victor Cousin, qui, dès les premières lignes, avait reconnu le poème des *Jardins,* n'hésita pas à ranimer l'ombre d'Héloïse et d'Abailard. La nièce du chanoine Fulbert et le disciple de Guillaume de Champeaux n'étaient pas du goût des juges préposés à l'examen des compositions. Cependant, sauf l'intervention de ces deux ombres profanes, la pièce méritait une couronne : on ne pouvait lui assigner le second rang; lui accorder un accessit, il ne fallait pas y penser. M. Guéneau de Mussy, l'un des juges, décida, pour simplifier la question, qu'il ne fallait pas nommer Victor Cousin.

Le gouvernement impérial pensait alors à ouvrir l'École normale. En recevant le prix d'honneur, Victor Cousin fut proclamé premier élève, admis de droit et sans concours. La direction de l'École fut donnée à M. Guéroult, l'enseignement de la littérature française à M. Villemain, l'enseignement de la langue grecque à l'abbé Mablini, la chaire de langue latine à M. Burnouf, et celle de philosophie à M. La Romiguière. Victor Cousin ne tarda pas à témoigner une vive affection pour les études philosophiques. La parole élégante et châtiée de M. La Romiguière, qui n'avait gardé des travaux théologiques de sa jeunesse que la souplesse et la pénétration, oubliant heureusement les discussions purement nominales et les subtilités scolastiques, —la parole de M. La Romiguière séduisit Victor Cousin, et fut pour lui le premier signe de sa vraie vocation.

L'année suivante, Royer-Collard fut appelé à professer l'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne; or les élèves de l'École normale étaient obligés de suivre les cours de la faculté. La voix austère de ce nouveau maître domina bientôt la voix de M. La Romiguière, qui, après quelques mois d'une lutte impuissante, se réfugia dans le silence. Dès ce moment, la vocation de Victor Cousin fut arrêtée sans retour : à l'âge de dix-neuf ans, il résolut de se vouer

à l'enseignement de la philosophie; mais son protecteur, M. Guéroult, en avait décidé autrement et le nommait répétiteur de littérature ancienne, c'est-à-dire lieutenant de M. Villemain. L'année suivante, M. Cousin, nommé professeur agrégé, était mis à la disposition des proviseurs de Paris pour remplacer les titulaires malades ou absens par congé, sans cesser pourtant d'appartenir à l'École normale comme répétiteur. Toutes ses tentatives pour aborder l'enseignement philosophique venaient échouer contre la volonté de M. Guéroult. L'élève de l'abbé Le Clerc parcourut de 1812 à 1814 tous les degrés de l'enseignement secondaire, depuis les classes de grammaire jusqu'à la rhétorique, sans jamais pouvoir enseigner la philosophie. Enfin M. Cardaillac, chargé de cet enseignement au lycée Bonaparte, étant tombé malade, le proviseur, M. Chambry, qui connaissait la prédilection de M. Cousin pour la philosophie, le désigna pour remplacer M. Cardaillac. Royer-Collard, appelé à la direction de l'instruction publique, nomma son jeune élève maître des conférences à l'École normale pour la philosophie, et lui confia bientôt sa chaire de la Sorbonne, où il avait exposé avec tant d'éclat les travaux de l'école écossaise.

A partir de cette année, il n'y a plus aucun incident dans la vie de M. Cousin. Il entre de plain-pied dans la carrière qu'il avait librement choisie et que M. Guéroult lui avait fermée avec tant d'obstination. De 1815 à 1820, il parle devant un auditoire fidèle et passionné qui recueille avidement toutes ses leçons. Partagé entre l'étude solitaire et l'enseignement public, il n'a rien à souhaiter. Écouté avec une attention religieuse, applaudi avec enthousiasme, il ne rêve rien au-delà de l'horizon universitaire. Condamné au silence par un pouvoir inintelligent et pusillanime, il emploie ses loisirs inattendus à traduire Platon, à recueillir les œuvres de Descartes, à publier les manuscrits inédits de Proclus; il se console de son inaction dans un travail assidu, car pour lui agir, c'était parler. Il avait besoin d'entretenir avec la jeunesse un commerce de chaque jour; il trouvait dans l'attention de son auditoire une excitation sans cesse renaissante qui doublait ses forces. L'étude solitaire, malgré le nombre de vérités nouvelles qu'elle lui révélait, ne lui offrait qu'un dédommagement incomplet. M. Cousin doit pourtant songer sans amertume au silence qu'il a gardé pendant sept ans, car s'il eût poursuivi sans relâche son enseignement de la Sorbonne, il n'eût trouvé qu'à grand'peine le temps d'aborder successivement toutes les époques de la philosophie. Ses loisirs, en élargissant le cercle de ses méditations, ont donné à son esprit une vigueur nouvelle. La vie active de l'enseignement, plus séduisante peut-être, qui récompense chaque nouvel effort par les applaudissemens, n'eût

pas été pour lui aussi féconde; en feuilletant l'histoire de sa pensée, il doit maintenant le comprendre pleinement.

Il y a parmi les faits que je viens de raconter un point sur lequel je crois utile d'insister. M. Cousin, compté aujourd'hui en France et en Europe parmi les plus célèbres et les plus habiles historiens de la philosophie, a débuté dans l'enseignement par la littérature. Contrarié dans sa vocation, il doit à la lutte même qu'il a soutenue pendant plusieurs années contre son premier protecteur, M. Guéroult, la partie la plus brillante, la plus populaire de son talent, le maniement de la langue, la faculté de produire sa pensée sous une forme à la fois abondante et fidèle. S'il eût débuté par l'enseignement de la philosophie, comme il le voulait, il est probable qu'il eût trouvé plus tard et plus difficilement le style à la fois limpide et coloré qui donne à ses idées tant de charme et d'autorité. Les études littéraires, en obligeant l'intelligence à sonder tour à tour les problèmes les plus divers, deviennent pour ceux qui s'y dévouent une excellente gymnastique. Fortifiées par cette épreuve, nos facultés peuvent s'appliquer avec succès à tous les ordres de connaissances. L'esprit, façonné par les études littéraires au maniement du langage, trouve dans le langage même un auxiliaire pour le développement et l'analyse de la pensée, car il ne faut pas oublier que l'art d'écrire et de parler ne sert pas seulement à l'expression des idées que nous avons conçues, mais bien aussi et non moins souvent à la détermination des idées encore confuses, à peine ébauchées au fond de notre conscience, et qui n'ont pas encore acquis pour nous-mêmes une complète évidence. Débutant par l'enseignement philosophique, M. Cousin n'eût sans doute pas apporté dans l'exposition de la science l'élégance et l'éclat qui ont si rapidement popularisé son nom. Il faut donc savoir gré à M. Guéroult de sa longue obstination. S'il eût cédé aux instances du jeune lauréat, l'histoire de la philosophie, réduite à l'intérêt de la science pure, privée du charme de la parole, n'occuperait pas aujourdhui dans l'éducation de la jeunesse une place aussi considérable. Tous les esprits se porteraient avec prédilection vers la science fondée à la fin du siècle dernier par Guyton de Morveau, Lavoisier, Berthollet, et dédaigneraient comme inutile l'histoire de la pensée. Grâce au talent littéraire de M. Cousin, cette histoire, qui domine toutes les autres, puisqu'elle les résume, a pris parmi nous le rang qui lui appartient.

Pour complaire à son protecteur, M. Cousin avait formé le projet de choisir dans les œuvres grecques des pères de l'église une série de morceaux remarquables à la fois par l'élévation de la pensée et le charme du langage. Ce que M. Guéroult avait fait pour Pline l'Ancien, M. Cousin voulait le faire pour saint Jean Chrysostome, pour saint

Grégoire de Nazianze. Il avait enrôlé dans son entreprise plusieurs de ses condisciples de l'École normale. Je n'hésite pas à croire que les études commencées et poursuivies pendant quelques mois pour l'accomplissement de ce projet ont exercé sur son esprit une influence très salutaire. La lecture des pères de l'église donne au raisonnement une souplesse, une ductilité dont ils possèdent seuls le secret. Ce projet, bien que demeuré inaccompli, a donc porté profit à M. Cousin.

Avant d'entrer à l'École normale, le jeune lauréat avait rencontré sur sa route une tentation puissante. M. Frochot, préfet de la Seine, qui l'avait souvent couronné, lui offrit de la part du ministre de l'intérieur le titre d'auditeur au conseil d'état. Exempté de la conscription par le prix d'honneur, M. Cousin eût été affranchi de l'obligation imposée à tous les auditeurs de posséder au moins 5,000 livres de rente. Pour venir en aide à ses débuts dans la carrière administrative, M. Frochot voulait le prendre comme secrétaire et lui donner un traitement de 6,000 francs. L'offre était séduisante. M. Cousin, malgré les instances de son père, eut le bon sens de refuser. Éclairé sur sa vraie vocation par les deux années passées à l'École normale, il renonça sans regret au bien-être immédiat, préférant avec raison une carrière plus modeste et moins lucrative, où il pourrait réaliser le plus cher de ses vœux.

Dans son enfance, au collége Charlemagne, il avait rêvé la vie militaire. Il ne concevait alors rien de plus beau qu'une épaulette et une épée, et préludait à l'accomplissement de son rêve en disciplinant ses camarades comme de nouvelles recrues. Sa mère avait eu grand' peine à le détacher de cette fantaisie guerrière, qui était alors partagée par la jeunesse presque tout entière. Il n'a gardé de ce premier rêve qu'un goût très prononcé pour les récits militaires.

Ainsi tous les obstacles semés sur sa route, loin de ralentir le développement de ses facultés, sont devenus pour lui comme autant d'aiguillons. Bien qu'il se plaise à répéter que ses études littéraires n'ont vraiment commencé qu'en 1840, et qu'il avait écrit jusque-là sans autre souci que la manifestation de sa pensée, sans se préoccuper de l'art d'écrire, il est évident que, le jour même où il est monté dans la chaire de Royer-Collard, il possédait déjà presque tous les secrets de l'orateur et de l'écrivain. Je veux bien croire que l'étude assidue des principaux monumens de notre littérature lui a révélé des secrets qu'il ignorait en 1815, mais je ne saurais admettre la date qu'il assigne à ses premières études littéraires. L'opiniâtreté de M. Guéroult, en le condamnant à l'enseignement des lettres antiques d'abord à l'École normale, puis dans les colléges de Paris, l'avait initié de bonne heure aux principes qu'il devait plus tard con-

trôler par des comparaisons multipliées et mettre enfin en pratique avec toute l'autorité d'un talent éprouvé. Le noviciat de M. Cousin dans les colléges de Paris avait préparé ses débuts philosophiques à la Sorbonne; l'analyse des procédés de la pensée n'a pas préparé moins sûrement ses études et ses travaux purement littéraires. Habitué depuis longtemps à la discussion des questions les plus délicates, à la solution des problèmes les plus ardus, quand il a voulu aborder l'expression des sentimens généraux qui forment le fond de toute littérature, il s'est acquitté sans effort de cette nouvelle tâche. Bien avant 1840 il parlait et écrivait très habilement, mais peut-être n'avait-il pas songé à se rendre compte des procédés qu'il suivait. En 1840, il s'applique avec un soin tout particulier à l'étude des écrivains français du XVIIe siècle, et son style porte l'empreinte de sa prédilection pour cette grande époque. Ramené à ces termes, le jugement de M. Cousin sur lui-même peut être accepté. Son style, depuis 1840, est devenu plus savant, plus pur, mais non plus limpide et plus éclatant. Il a senti de bonne heure toute l'importance de la clarté et le besoin impérieux de ne jamais présenter sa pensée qu'après l'avoir mise au net. Aussi je comprends très bien sa prédilection passionnée pour le XVIIe siècle de la France, car à aucune époque notre langue n'a possédé une telle clarté, une telle transparence. Naïve dans Froissard, fine et déliée dans Philippe de Commines, abondante et riche en images dans Montaigne et dans Rabelais, elle n'a trouvé la précision et la clarté qu'au XVIIe siècle. La langue du siècle suivant, tout en gardant ces deux qualités si précieuses, a perdu l'ampleur et la majesté que nous admirons dans le *Discours sur l'Histoire universelle* et dans l'*Histoire des Variations*. Il ne faut donc pas s'étonner que M. Cousin préfère le XVIIe siècle à tous les autres âges de notre littérature. L'instinct de son esprit l'avait toujours porté de ce côté, et ses premiers écrits sont là pour l'attester. Depuis 1840, il s'est appliqué à éprouver, à contrôler de mille manières les principes auxquels il obéissait depuis longtemps, et son instinct s'est transformé en volonté réfléchie. Il a discipliné son talent, et possède maintenant une méthode littéraire aussi bien qu'une méthode philosophique.

I.

Je laisse à d'autres le soin d'apprécier les travaux philosophiques de M. Cousin (1); je ne veux parler que de ses travaux littéraires. Cependant je ne crois pas pouvoir me dispenser de caractériser d'une manière générale son enseignement de la Sorbonne, et je choisirai,

(1) Voyez, sur les travaux philosophiques de M. Cousin, la *Revue* du 1er janvier 1850.

dans cette vaste série de leçons où se trouvent agitées les questions les plus diverses de la philosophie, celles que j'ai entendues, et qui ont été publiées sous le titre d'*Introduction à l'histoire de la philosophie*. Tous ceux qui ont assisté aux leçons de 1828 en gardent un vivant et fidèle souvenir. Jamais en France l'enseignement philosophique ne s'était montré avec autant de splendeur et de majesté. Le sujet choisi par le professeur n'était rien moins que l'histoire abrégée de la pensée humaine depuis l'origine des temps historiques jusqu'à nos jours. Le professeur reparaissait dans sa chaire après plusieurs années de silence. Deux mille auditeurs se pressaient dans la salle de la Sorbonne. M. Cousin avait mis à profit les longs loisirs que lui avait faits le ministère Villèle, et l'attente de son auditoire ne fut pas trompée. Il entreprit de raconter tout ce que l'homme avait pensé sur Dieu, sur la nature et sur lui-même, et ce récit, il sut l'animer et lui donner un intérêt presque dramatique.

Il y a dans cette *Introduction à l'histoire de la philosophie* une partie toute nouvelle, qui n'avait jamais été abordée en France avant les leçons de 1828 : je veux dire la partie orientale, qui éclaire d'un jour singulier toute la philosophie grecque. Il s'agissait de démontrer que l'esprit humain, sur tous les points du globe où la civilisation s'est développée, a passé par les mêmes épreuves. En d'autres termes, le professeur voulait prouver que les évolutions de la pensée humaine se réduisent à quatre dans l'Inde comme en France, dans la patrie des brahmanes comme dans la patrie de Voltaire, à savoir : le spiritualisme, le sensualisme, le scepticisme et le mysticisme. Cette proposition, qui n'a rien d'inattendu pour ceux qui ont étudié avec attention les lois générales de l'intelligence, n'avait jamais été présentée avec autant d'évidence et de clarté. Mettant à profit les beaux travaux de Colebrooke sur la philosophie indienne, M. Cousin initiait son auditoire à la connaissance de l'Orient. J'abandonne à des juges plus habiles et plus compétens la discussion des questions posées et résolues par M. Cousin dans son *Introduction à l'histoire de la philosophie;* je m'en tiens au côté purement littéraire de ce livre. Or il abonde en qualités qui méritent d'être signalées. Les problèmes les plus difficiles, les plus ardus, y sont exposés avec une netteté parfaite, et la lumière, distribuée d'une main généreuse, permet à tous les esprits attentifs de suivre sans effort la pensée humaine jusque dans ses aberrations les plus étranges. C'est déjà sans doute un mérite considérable, mais ce n'est pas le seul qui recommande l'*Introduction à l'histoire de la philosophie*. Il n'y a pas une page de ce livre qui ne soit vibrante et colorée, sans que jamais l'éclat des images enlève rien à la précision de la pensée : talent rare et singulier. Les questions les plus abstraites, qui, par leur nature même, semblent

répudier tous les attraits du style, s'animent dans la bouche de M. Cousin et prennent une forme toute poétique. Au lieu de créer des termes nouveaux pour des pensées nouvelles comme Kant et Hegel, il s'applique à dire ce qu'il sait dans la langue commune, en ayant soin toutefois de l'embellir par des comparaisons ingénieuses, par des images éclatantes, sans que jamais le rhéteur prenne la place du philosophe.

Comment M. Cousin est-il arrivé à dramatiser l'histoire de la pensée humaine? Comment a-t-il réussi à introduire dans ce sujet si aride en apparence un intérêt égal à celui qu'on trouve dans le récit des souffrances personnelles? Par un artifice qui paraît très simple, et dont personne pourtant ne s'était encore avisé. Il a pris l'humanité à son berceau, l'a suivie dans son adolescence, dans sa virilité, dans son âge mûr, et nous a dit ses illusions et ses espérances avec toute la sincérité d'un historien qui prend sa tâche au sérieux. Dans ce récit tour à tour imposant et douloureux, nous voyons l'homme aux prises avec la nature qu'il veut connaître et sonder, commençant par prêter une âme à toute chose, divinisant la matière, plus tard cherchant et croyant avoir trouvé la solution de tous les problèmes dans le témoignage des sens, puis rougissant de cette double exagération et se glorifiant dans le doute, plus tard enfin se réfugiant dans le mysticisme, c'est-à-dire abandonnant la science pure pour la rêverie et la vision. Certes, pour animer un tel récit, il fallait une singulière puissance de parole; tous ceux qui ont entendu les leçons de 1828 savent comment M. Cousin a rempli la tâche qu'il s'était proposée. Il a marqué d'une main sûre les limites mêmes de la pensée humaine. Appelant l'histoire en témoignage, il a prouvé que l'homme est condamné à passer éternellement par les quatre évolutions que j'ai indiquées tout à l'heure. Le style des leçons de 1828 est tout à la fois majestueux et simple, il y règne une élévation constante sans qu'on aperçoive jamais aucune trace d'emphase. L'abondance et la variété des images n'y produisent jamais la confusion, mais donnent à l'expression des idées plus d'énergie et de vivacité. Chose rare et merveilleuse, ces leçons, recueillies par la sténographie, ne perdent rien à la lecture de leur charme et de leur puissance. L'œil le plus attentif n'y découvre pas une pensée oiseuse, une épithète parasite. La parole telle qu'elle s'est échappée des lèvres, en se fixant sur le papier, a conservé tout son attrait.

L'*Introduction à l'histoire de la philosophie* a prouvé aux plus incrédules que l'éclat du style n'est pas incompatible avec la précision scientifique. Les esprits éclairés savaient depuis longtemps qu'il y a même parmi les géomètres de très habiles écrivains. Quoique les propriétés de l'étendue ne semblent pas se prêter aux artifices du style, il s'est pourtant rencontré des hommes qui, en parlant du

triangle et du cercle, du prisme et de la sphère, ont su mettre à profit toutes les richesses du langage. M. Cousin, en racontant les évolutions de la pensée humaine, a fait preuve d'une habileté rare. Comme splendeur, comme variété, le style de l'*Introduction à l'histoire de la philosophie* ne laisse rien à désirer. Non-seulement toutes les questions posées dans l'Inde, dans la Grèce, dans l'Italie, sont élucidées avec une sagacité qu'envieraient les plus habiles dialecticiens; mais encore la solution est présentée sous une forme vivante, qui se grave sans effort dans tous les esprits. Il est impossible de ne pas garder un souvenir fidèle de cet enseignement, tant l'auteur a pris soin de lui donner un caractère évident et persuasif. La quatrième évolution de la pensée humaine, celle qui semble devoir résister à l'analyse, le mysticisme, n'a pas trouvé dans M. Cousin un historien moins habile que les trois autres évolutions. Depuis le Gange jusqu'au Nil, il a suivi le mysticisme pas à pas et nous l'a montré dans tout l'orgueil de son ambition, dans toute son impuissance. En un mot, il a su introduire l'émotion dans l'analyse même de la pensée.

Le travail de M. Cousin sur Pascal est d'une nature toute philosophique, bien qu'il ait plu à l'auteur de le classer parmi ses œuvres littéraires. Le rapport présenté à l'Académie française sur la nécessité de faire une nouvelle édition des *Pensées,* philologique au début, change peu à peu de ton et n'est à proprement parler qu'une défense en règle de la liberté de penser. Je suis loin d'y voir un sujet de reproche. Il était difficile qu'un homme voué à l'enseignement de la philosophie depuis plus de trente ans se contînt dans les limites de la philologie pure. Toutefois, avant d'aborder la défense du libre examen, M. Cousin a relevé, dans les deux éditions des *Pensées* de Pascal qui ont servi de modèle à toutes les éditions postérieures, des infidélités de toute nature avec une patience et une sagacité qui lui font honneur. Je dis patience, car le manuscrit de Pascal, qui lui a servi de guide, est rempli d'abrévations et souvent très difficile à déchiffrer. L'édition *princeps* publiée en 1670 par les amis de l'auteur, c'est-à-dire par Port-Royal, offre des omissions, des altérations de sens, et même des interpolations de paragraphes entiers. L'édition publiée neuf ans plus tard par Bossut n'a réparé ces infidélités que d'une manière très incomplète. Je n'entreprendrai pas d'énumérer toutes les altérations de sens relevées par M. Cousin et démontrées sans réplique par des citations tirées du manuscrit autographe. Je me contenterai d'appeler l'attention sur un des chapitres les plus importans de Pascal, dont la vraie signification était ignorée avant le rapport présenté à l'Académie. Il s'agit, dans ce chapitre, de la règle des paris appliquée à l'existence de Dieu; en d'autres termes, l'ami

d'Arnauld et de Nicole, le pénitent du père Singlin, désespérant de trouver, soit en lui-même, soit hors de lui-même, les preuves de l'existence de Dieu, met la question à pile ou face. Les éditions de Port-Royal et de Bossut ne mettent pas sur le compte de Pascal cette étrange manière de résoudre le problème. Au lieu de laisser l'auteur parler en son nom, comme le manuscrit original, elles donnent à penser qu'il s'adresse à un incrédule endurci dont l'esprit repousse avec un égal dédain les preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu. M. Cousin, en effaçant l'interpolation de Port-Royal et en rétablissant quelques lignes retranchées sans doute par Nicole ou Arnauld, a rendu à ce morceau son véritable sens. Il est maintenant démontré jusqu'à la dernière évidence que l'esprit rebelle aux preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu n'est autre que Pascal lui-même. C'est Pascal qui met Dieu à pile ou face. C'est un Pascal tout nouveau qu'il était difficile de deviner ou d'entrevoir dans les éditions de Port-Royal ou de Bossut. La foi fondée sur la règle des paris est une foi singulière et n'a rien de bien consolant, il en faut convenir. C'est pourtant la foi de Pascal. Port-Royal, par respect pour sa mémoire, n'avait pas osé l'avouer; le manuscrit autographe ne permet pas l'ombre d'un doute. La restitution complète de ce chapitre est le point capital du rapport lu à l'Académie. La restitution du chapitre sur les deux infinis est assurément très curieuse, mais n'offre pas le même intérêt.

Chose étrange, l'homme qui n'avait pas craint de jouer l'existence de Dieu à pile ou face, dont la foi, bien que sincère, je veux le croire, était assise sur de si frêles fondemens, a commis dans sa vie un acte d'intolérance qui ne s'accorde guère avec la loyauté constante de son caractère, encore moins avec l'élévation constante de sa pensée. L'ardent adversaire des jésuites a dénoncé un capucin comme hérétique. M. Cousin a trouvé dans un manuscrit inédit le récit détaillé de ce triste épisode, qui jusqu'à présent n'était connu que d'une manière très vague. La foi chrétienne sans la charité est assez difficile à comprendre, car, dépouillée de ce divin caractère, elle ne peut plus invoquer l'Évangile, et pourtant Blaise Pascal est descendu une fois en sa vie jusqu'au rôle de dénonciateur. Il avait entendu, avec deux de ses amis, l'exposition d'une théologie nouvelle par le père Saint-Ange. Ce capucin était tout simplement un fou enivré de lui-même, dont la solitude, la méditation et l'orgueil avaient troublé les facultés. Nous avons le procès-verbal de ces conférences, rédigé et signé par Pascal et ses amis. Il n'y a pas un mot de raison dans la doctrine exposée par le père Saint-Ange; mais de pareilles divagations pouvaient-elles passer pour une attaque dirigée contre l'église? et d'ailleurs appartenait-il à Pascal, qui croyait parce qu'il voulait croire,

appartenait-il à cet esprit inquiet, dont la foi ne reposait pas sur une conviction réfléchie, de dénoncer à l'archevêque de Rouen les affirmations plus bouffonnes que dangereuses du père Saint-Ange? Dire que le nombre des hommes qui comparaîtront devant le tribunal de Dieu au jour du jugement dernier est représenté par la somme des élémens dont se compose le globe que nous habitons, est-ce là, je le demande, une hérésie bien dangereuse? N'est-ce pas tout bonnement une parole de fou? La plupart des affirmations du père Saint-Ange sont de la même force. Toutes les fois que Pascal et ses amis demandaient au capucin la preuve de ce qu'il avançait, il répondait invariablement et du ton le plus sérieux : « Tout cela est très clair quand on connaît mes antécédens. » Il voulait dire ses prémisses, mais il se gardait bien de les révéler, de telle sorte que ses auditeurs, réduits à la mineure et à la conclusion, étaient forcés de l'écouter sans le contredire. Le père Saint-Ange, dénoncé par Pascal, fut obligé de rétracter par écrit, comme maximes hérétiques, toutes les folies qu'il avait débitées sur la création et la fin du monde, sur les mystères de la foi chrétienne et sur la généalogie de Jésus-Christ, qu'il disait né, non pas *de* la famille de David, mais *dans* la famille de David. Grammaticalement parlant, il donnait une entorse au style de la Vulgate; c'était, aux yeux de Pascal et de ses amis, une énormité qui méritait les reproches les plus sévères. Une première rétractation acceptée par M. de Bellay, qui remplissait par intérim les fonctions épiscopales à Rouen, fut refusée par l'archevêque de Harlay, et le père Saint-Ange, sans essayer d'expliquer ses antécédens, abjura comme hérétiques et dangereuses pour la foi les opinions qu'il avait exprimées, non pas en public, mais dans sa chambre et devant trois personnes.

Si j'ai rappelé ce triste épisode, c'est qu'à mes yeux il jette un jour nouveau sur la foi de Pascal, tout aussi bien que la règle des paris appliquée à l'existence de Dieu. Un homme en effet dont la croyance reposerait sur de solides fondemens, qui trouverait dans le spectacle de l'univers, ou dans sa propre conscience, la démonstration de l'existence de Dieu, ne s'alarmerait pas si facilement en écoutant les rêveries d'un fou. Pascal, en dénonçant le père Saint-Ange, n'était pas seulement coupable d'intolérance, mais coupable aussi de pusillanimité. Il fallait qu'il fût bien mal assuré dans sa foi pour s'inquiéter de pareilles billevesées. Son accusation ressemblait à une défense; on eût dit qu'il voulait protéger sa conviction chancelante contre ces étranges nouveautés.

M. Cousin, pour établir le scepticisme de Pascal, ne s'est pas contenté d'une preuve unique, et pourtant cette preuve était victorieuse. Le chapitre sur la règle des paris ne laissait aucune prise à l'équi-

voque. M. Cousin n'a pas voulu s'en tenir là : il a sondé d'un regard sûr l'ensemble des pensées de Pascal, et a trouvé le scepticisme écrit à chaque page. Pascal, en effet, témoigne en maint endroit, je ne dirai pas de sa sympathie, mais de sa déférence pour les pyrrhoniens. Pour lui, le doute, mais le doute systématique et permanent, est la seule philosophie qui mérite quelque attention; or, comme le remarque très justement M. Cousin, si le doute contenu dans de certaines limites, je veux dire employé comme moyen d'étude, est souvent une épreuve salutaire et féconde qui mène à la vérité, le doute systématique et permanent n'est pas moins que la ruine complète de toute science. Pascal, comme on peut s'en convaincre par une étude attentive, n'avait pas appliqué son esprit à la philosophie d'une manière aussi suivie qu'aux problèmes mathématiques, et lorsqu'il entreprit ce genre d'investigation tout à fait nouveau pour son intelligence, il eut le tort très grave de vouloir soumettre les problèmes de la conscience humaine à la méthode des géomètres; les trouvant rebelles à cette méthode, il les déclara d'emblée parfaitement insolubles. Pour être conséquent jusqu'au bout, une fois engagé dans l'école pyrrhonienne, il aurait dû adopter les conclusions de Sextus Empiricus et mettre à néant la géométrie comme la philosophie elle-même, car Sextus Empiricus n'a pas traité Euclide avec plus de respect que les philosophes. C'est pour s'être trompé sur le choix de la méthode que Pascal est arrivé aux conclusions les plus désolantes, non-seulement sur la science, mais sur la foi elle-même. Après avoir déclaré d'une façon formelle que l'homme ne peut rien savoir par lui-même, il est arrivé désarmé devant la vérité révélée. Incapable, de son propre aveu, de rien comprendre sans le secours de Dieu, il ne s'est pas trouvé moins embarrassé en face de la foi enseignée par les prophètes et par l'Évangile. De quelque côté qu'on se range en effet, du côté de la théologie ou du côté de la philosophie, l'esprit, une fois familiarisé avec le doute universel, n'est pas moins imbécile devant la vérité révélée que devant la vérité démontrée. Toute religion, c'est-à-dire tout enseignement surnaturel, n'est acceptable pour l'intelligence qu'à la condition de contenir une part de vérités naturelles, c'est-à-dire de vérités démontrées par les seules lumières de la raison. La foi, c'est-à-dire la vérité révélée, n'est et ne peut être que le développement de la vérité découverte par l'homme livré à ses seules forces. S'il en était autrement, l'Évangile serait une énigme impénétrable; la tradition chrétienne trouverait dans l'intelligence une résistance invincible : ne rencontrant pas dans la conscience humaine un terrain préparé par l'étude philosophique, elle n'y déposerait qu'un germe infécond.

Voyez en effet ce qui est arrivé à Pascal, à l'un des esprits les plus

puissans dont l'histoire ait gardé le souvenir : quand il a voulu croire, croire d'une foi entière et sans réserve aux vérités révélées, habitué qu'il était depuis longtemps au doute universel, sa volonté ferme et résolue n'a pas suffi pour asseoir sa foi sur une base inébranlable. Sa croyance, au lieu de ressembler à la soumission, avait tous les caractères du désespoir. Il avait beau s'agenouiller et prier avec ferveur, il gardait dans son humilité même un reste de colère contre l'impuissance de sa raison. C'est ce que M. Cousin démontre admirablement dans une langue élégante et pure, avec une richesse d'argumens qui ne permet pas aux partisans de l'ancien Pascal, c'est-à-dire du Pascal apocryphe, de relever la tête et de renouveler la discussion. Si j'avais un reproche à lui adresser, ce serait d'avoir multiplié les argumens outre mesure, d'avoir prodigué l'évidence. La moitié des preuves qu'il apporte suffirait et au-delà pour établir la vérité qu'il veut démontrer. Il ne se contente pas de combattre et de vaincre ses adversaires, il les accable, et ne s'arrête pas même lorsqu'ils sont terrassés; il continue sa démonstration comme si tous les doutes n'étaient pas renversés, comme si toutes les objections n'étaient pas réfutées.

C'est un spectacle douloureux que l'âme de Pascal aux prises avec le pyrrhonisme. Il avait choisi comme un asile la négation de toute certitude, et lorsqu'il veut s'élever jusqu'à la science divine, la science humaine lui faisant défaut, il demeure attaché à la terre et s'épuise en efforts impuissans pour atteindre jusqu'à la vérité révélée. M. Cousin, en nous peignant les angoisses de cette âme à la fois malade et sublime, a rencontré des accens d'une véritable éloquence. Non-seulement il défend avec énergie la cause de la philosophie, il ne défend pas avec moins de bonheur et d'éclat la cause même de la religion, car il montre victorieusement qu'il n'y a pas de religion possible, de religion vraiment digne de ce nom, sans un peu de philosophie. Il va plus loin, et je me range à son avis : la foi est d'autant plus solide qu'elle est préparée par une étude plus approfondie de la conscience humaine. Arrivé à ce point de son argumentation, il trouve sous sa main des armes sans nombre; il n'a qu'à fouiller dans les pensées de Pascal comme dans un arsenal inépuisable. Que dit en effet le pénitent de M. Singlin lorsqu'il met Dieu à pile ou face? L'existence de Dieu ne vous est pas démontrée. Je ne trouve ni en moi ni hors de moi-même une preuve sans réplique, une preuve triomphante qui réduise le doute au silence, qui m'apaise et me console. Mais qu'ai-je à risquer? En pariant contre Dieu, j'expose le salut de mon âme; je parie donc pour Dieu, car en pariant pour lui, je gagnerai peut-être la béatitude éternelle. En récitant des prières, en plongeant ma main dans l'eau bénite, je m'*abêtirai*, je

serai peut-être sauvé. — C'est donc là le dernier mot de Pascal. Il foule aux pieds toute science humaine, il déclare la raison impuissante, il déchire en lambeaux la philosophie comme un chiffon souillé de boue; il l'insulte comme un drapeau déshonoré par l'orgueil et l'impiété, et, demeuré seul sur les ruines de la certitude, Dieu échappe à son esprit défaillant : sa foi n'est qu'un cri d'angoisse.

De quel côté se trouve l'impiété? Est-ce du côté de la philosophie, qui prépare l'homme à l'intelligence de la Divinité par l'étude de la conscience? N'est-elle pas plutôt du côté de Pascal, qui veut abêtir l'homme pour le soumettre à la foi? Est-ce honorer Dieu que de chercher dans la dégradation de la créature la source même de toute soumission au Créateur? Ce que Pascal appelle un acte de foi n'est-il pas tout simplement un blasphème? Que dit-il en effet? que signifie sa prière? — Les facultés que vous m'avez données ne me permettent pas de vous comprendre et de m'élever jusqu'à vous. Pourtant je veux croire en vous; je veux me ranger sous la loi que vous avez révélée. Quel parti prendre? Je n'ai pas le choix. Il ne me reste qu'un seul moyen de salut : je répudie le plus beau de vos présens, je répudie ma raison; je ferme les yeux pour apercevoir la lumière; je renonce à comprendre pour croire. — Quel encens plus grossier, je le demande, fut jamais offert à la Divinité? Et cependant la prière de Pascal n'a pas d'autre sens. Ou les mots de notre langue ont perdu leur valeur, ou sa foi, qu'il essayait de rendre fervente, n'était qu'une injure à celui qu'il invoquait comme un consolateur.

La doctrine de la grâce, exposée par saint Augustin et reprise par l'évêque d'Ypres, explique surabondamment l'aversion de Pascal pour toute philosophie. Cette doctrine, en substituant la volonté divine à la volonté humaine, ruine du même coup la liberté de pensée aussi bien que la liberté d'action. Selon saint Augustin et Jansénius, Dieu envoie la grâce à ses élus, et la grâce est la source unique des bonnes œuvres. La liberté d'action une fois abolie, il est évident qu'il n'y a plus de responsabilité morale. Les bonnes œuvres étant accomplies par Dieu lui-même et non par l'homme, on ne comprend plus ni le châtiment ni la récompense, car ceux qui ont mal vécu n'étaient pas libres de bien vivre, puisque la grâce leur manquait, et ceux qui ont bien vécu n'étaient pas libres de mal vivre, puisqu'ils avaient la grâce. Saint Augustin et Jansénius ont soin d'affirmer expressément que Dieu, pour envoyer la grâce, ne tient compte ni du mérite ni du démérite; sa prédilection n'a pas besoin d'être justifiée. Vouloir lui assigner un motif serait porter atteinte à la liberté divine. En présence d'une telle doctrine, quelle philosophie pourrait subsister? Une fois engagé dans cette voie périlleuse, Pascal était condamné fatalement à proclamer l'impuissance abso-

lue de la raison : une logique rigoureuse le conduisait à l'absurde.

Arnauld et Nicole, bien que jansénistes, étaient pourtant demeurés cartésiens, et c'est par respect pour Descartes qu'ils ont mutilé les *Pensées* de leur ami. Tout en adoptant la doctrine de la grâce, ils n'avaient pas renoncé à la philosophie : au prix d'une inconséquence, ils avaient sauvé leur raison. Les écrits de Nicole prouvent jusqu'à la dernière évidence que son admiration pour saint Augustin n'avait pas ébranlé sa foi en Descartes. Dans la *Logique* de Port-Royal, il défend éloquemment le fondateur de la philosophie moderne. Arnauld, malgré les instances réitérées de ses amis, qui voulaient l'obliger à renier son maître et lui reprochaient sa foi philosophique, n'a jamais abandonné la cause de Descartes. On avait beau lui dire que la liberté de penser ne pouvait se concilier avec la grâce, il persistait résolument dans son inconséquence. Fénelon et Bossuet, que personne n'accusera, j'imagine, d'impiété, sont demeurés, comme Nicole et Arnauld, fidèles à Descartes. En parlant de l'existence de Dieu, ils n'ont pas répudié les lumières de la raison. Ils croyaient à bon droit que l'homme livré à ses seules forces peut trouver en lui-même et hors de lui-même les preuves d'une cause première. Chrétiens fervens et convaincus, avant d'invoquer la révélation, ils cherchaient dans le spectacle de la nature, dans l'étude intime de la conscience, des argumens capables d'anéantir tous les doutes, et leur recherche n'était pas vaine. Le témoignage de ces deux évêques, ajouté à celui d'Arnauld et de Nicole, prouve clairement que la philosophie, je veux dire la philosophie spiritualiste, loin d'obscurcir le sentiment religieux, le développe et le féconde.

Les *Pensées* de Pascal telles que nous les connaissons maintenant, grâce à M. Cousin, hostiles à la philosophie, pourront difficilement être invoquées comme un argument victorieux en faveur de la religion. Elles garderont toujours dans l'histoire de notre langue une place très élevée. Pour la précision et la vigueur du style, Pascal n'est pas inférieur à Bossuet : au point de vue purement littéraire, c'est un homme de premier ordre; mais pour être juste, il ne faut pas craindre d'affirmer qu'il a mérité plus d'une fois le reproche d'incohérence. La gloire de l'écrivain demeure entière; celle du penseur est singulièrement entamée par la lecture attentive du manuscrit autographe. Il est désormais impossible de se faire illusion à cet égard.

Quelle eût été la forme du livre pour lequel Pascal avait rassemblé ces pensées? M. Cousin l'a recherché avec une curiosité diligente, et les renseignemens qu'il nous donne ne sont pas de pures conjectures. Quelques passages du manuscrit négligés par tous les éditeurs donnent à penser que l'*apologie de la religion chrétienne* n'eût pas été

un livre purement didactique. Le dialogue et la forme épistolaire auraient trouvé place dans cette vaste composition. L'auteur des *Provinciales,* qui maniait si habilement l'ironie, n'eût sans doute pas répudié l'emploi de son arme favorite. Il est un autre point digne d'attention et que M. Cousin a mis en pleine lumière : c'est que Pascal, dans les *Pensées* rassemblées pour l'apologie de la religion chrétienne, combat manifestement les doctrines qu'il a soutenues dans les *Provinciales.* En attaquant le probabilisme et la morale aisée des jésuites, il défendait la liberté de la pensée. Pour terrasser ses adversaires, il appelait la philosophie à son aide aussi souvent que la théologie, et certes, dans cette lutte mémorable, dans cette guerre ardente soutenue avec tant de courage, il a rendu d'éclatans services à la religion. Dans les dernières années de sa vie, il sapait à son insu l'édifice qu'il voulait rendre plus solide. Dédaignant l'auxiliaire qui lui avait donné tant de victoires, il multipliait à plaisir les difficultés de sa tâche. M. Cousin a traité cette question avec une rare habileté; il a opposé les *Pensées* aux *Provinciales,* et prouvé qu'elles se contredisent en maint endroit. Il y a vraiment deux hommes dans Pascal : la seconde moitié de sa vie ne s'accorde pas avec la première. On pouvait déjà l'entrevoir avant les révélations de M. Cousin; aujourd'hui il n'est plus permis d'en douter.

A mes yeux, le rapport présenté à l'Académie française est un service signalé rendu à notre littérature. L'abondance des preuves et la solidité de l'argumentation ne laissent rien à désirer. Il serait fort à souhaiter qu'un travail de même nature fût entrepris sur les principaux écrivains de notre langue. La méthode est trouvée, il ne s'agit plus que de l'appliquer. Parmi les hommes illustres du XVIIe siècle, Pascal n'est pas le seul dont les écrits ont subi des corrections officieuses. Il serait bon de continuer l'œuvre de restitution commencée par M. Cousin; mais, pour la continuer dignement, le zèle ne suffit pas : il faut y joindre un discernement sévère. Pour rétablir dans toute sa pureté le texte de nos grands écrivains, il faut faire un choix judicieux entre les différentes leçons que présentent les manuscrits : tâche délicate, qui exige à la fois l'érudition du philologue et la sagacité du philosophe. Si M. Cousin a si bien réussi à nous rendre le vrai Pascal, c'est précisément parce qu'il satisfait à cette double condition. Il signale les altérations de style avec autant de vigilance que les altérations de pensée. Une image effacée ne le blesse pas moins vivement qu'un argument dénaturé. Passionné pour son sujet, il l'étudie en tous sens et en sonde toute la profondeur après en avoir mesuré toute l'étendue. Il est rare de trouver réunies au même degré l'érudition et la sagacité. Sous la plume de M. Cousin, les questions les plus arides s'animent, s'agrandissent et s'élèvent. La restitution

complète d'une phrase mutilée par les éditeurs de Port-Royal réveille en lui tout un monde d'idées qu'il résume en quelques traits, ou qu'il développe avec une merveilleuse abondance. En nous parlant de la langue du XVIIe siècle, en nous rappelant l'alliance heureuse de la grandeur et de la sobriété commune à tous les grands écrivains de cette époque, il leur emprunte leur méthode et la met en œuvre. Il concilie le nombre et la précision, chose plus difficile qu'on ne le pense généralement. Trop souvent la précision est achetée au prix du nombre, ou le nombre au prix de la précision. Pour donner de l'ampleur à la période sans effacer les contours de la pensée, il faut avoir étudié profondément l'art d'écrire. M. Cousin le sait depuis longtemps, et son étude sur Pascal nous prouve une fois de plus qu'il connaît tous les secrets de cet art difficile.

Je regrette de ne pouvoir partager l'admiration de M. Cousin pour Jacqueline Pascal. Il y a certainement de l'élévation dans les quelques pensées qu'il a réunies avec un soin pieux; cependant à mes yeux elles ne justifient pas les éloges redoublés du biographe. Les vers improvisés ou composés à loisir par Jacqueline ne méritaient vraiment pas les honneurs de la réimpression, il eût mieux valu les laisser enfouis dans les recueils du temps. Ses lettres à son frère sont dignes d'attention, parce qu'elles nous peignent au vif l'état de cette âme malade, car, il faut bien l'avouer, l'âme de Jacqueline ne paraît pas moins troublée que celle de Blaise. Ses élans de piété n'expriment pas le bonheur que la religion promet aux fidèles, mais seulement le mépris absolu de toutes les joies du monde. Sa ferveur est une ferveur sans tendresse. Jacqueline se retire du siècle pour se réfugier en Dieu, et dans l'asile même qu'elle a choisi elle ne paraît pas avoir trouvé la paix qu'elle avait espérée. Nulle trace de regret, mais aussi nul signe de joie. Toutes ses pensées sont empreintes de résignation et d'austérité; j'y cherche en vain un témoignage de reconnaissance pour le Créateur; il y a loin de cette foi sombre à la foi enseignée par l'Évangile. Je ne parle pas du style de ses lettres, car la langue de Jacqueline ne mérite pas le nom de style, c'est une suite ou plutôt un enchevêtrement de périodes diffuses, embarrassées; M. Cousin remarque avec raison que Jacqueline ne possède pas les premiers élémens du style. Malheureusement la prolixité de ce langage n'est pas exempte de prétention. Non-seulement Jacqueline ignore complétement l'art d'écrire, mais elle manque de simplicité, ce qui rend le lecteur moins indulgent. Qu'elle écrive à son frère ou à sa sœur, elle prêche et paraît se complaire dans son sermon. Comment ne serait-on pas sévère pour l'ignorance sans naïveté? Cette correspondance n'offre donc qu'un seul genre d'intérêt : la peinture fidèle d'une âme encore plus troublée qu'exaltée par les enseigne-

mens du jansénisme. Sous ce rapport, elle mérite d'être étudiée.

J'arrive au morceau capital ou plutôt à l'œuvre unique de Jacqueline, que M. Cousin ne craint pas de placer, pour l'élévation, à côté des plus belles pages de Pascal. Il demeure bien entendu qu'il fait ses réserves pour le style. Il s'agit d'une *méditation sur la mort du Christ*. Le sujet avait été donné par Port-Royal; Jacqueline, par une faveur particulière, avait reçu *son billet*, quoiqu'elle ne fût pas encore entrée au couvent. Recevoir son billet, c'était recevoir un sujet de *méditation*. Elle rappelle successivement tous les épisodes de la mort du Christ et déduit méthodiquement tous les enseignemens renfermés dans chaque épisode. Certes il se trouve çà et là quelques grandes pensées, mais deux défauts me blessent dans ce morceau. En premier lieu, l'ordre adopté par l'auteur donne à cette méditation un singulier caractère de froideur; en second lieu, la plupart des divisions sont plutôt verbales que réelles. Quoiqu'elle ne sache pas écrire, Jacqueline développe ses idées à la manière des rhéteurs, séparant ce qui doit être réuni. A proprement parler, ce n'est pas là une méditation, mais bien plutôt un exercice d'esprit, un discours parfois éloquent, souvent ingénieux, mais plus souvent encore puéril à force de subtilité. La mort du Christ ainsi comprise, ainsi expliquée, impuissante à ranimer les conscience défaillantes, n'enseigne rien aux incrédules.

Il est probable que Port-Royal était fort content de ce morceau, puisqu'il a pris soin de le conserver. La joie et l'orgueil des religieuses se conçoivent sans peine, car Jacqueline avait parlé comme un disciple fidèle de Jansénius. Quant à M. Cousin, je comprends difficilement son admiration. Il y a, je le répète, dans cette prétendue méditation, trop peu de pensées vraiment dignes de ce nom, et trop de paroles vides que l'auteur paraît prendre pour des pensées. Au lieu de concentrer toutes les forces de son esprit sur la dernière scène de la passion et d'y chercher le sens intime et profond de la foi chrétienne, elle ne voit guère dans la mort du Christ que la justification des pratiques monastiques, et parle à peine de la charité. C'est-à-dire qu'elle omet tout simplement le côté le plus important de l'enseignement évangélique. Ainsi, de quelque manière qu'on envisage ce morceau, il me paraît malaisé d'y trouver un légitime sujet d'admiration.

Cependant, si je ne puis adopter l'opinion de M. Cousin, je crois qu'il a bien fait de résumer les traits principaux de la vie de Jacqueline, car la sœur n'est pas inutile à l'intelligence du frère. Gilberte Pascal, qui demeura dans le monde et devint Mme Périer, dont la foi sincère et profonde n'avait pas ce même caractère d'austérité, n'offre pas un intérêt aussi puissant. Je conçois donc très bien que M. Cou-

sin, après avoir épuisé l'étude de Pascal prise en lui-même, ait cherché dans la vie de Jacqueline le complément de cette étude. Passionné pour son héroïne, il a plus d'une fois exalté des pensées qui laisseront le lecteur indifférent. Toutefois je ne voudrais pas condamner d'une manière absolue son excessive indulgence : s'il eût été complétement désintéressé, peut-être n'eût-il pas recueilli avec un soin aussi patient tous les élémens de cette biographie. Pour ma part, je lui sais bon gré d'avoir mis sous nos yeux l'intérieur de la famille Pascal et de nous avoir révélé l'âme tout entière de Jacqueline. Il n'a rien négligé pour éclairer son sujet. Nous suivons d'année en année le développement intellectuel et moral de la jeune fille, depuis ses visites à la cour d'Anne d'Autriche jusqu'au moment où, saisie d'un invincible dégoût pour la vie du monde, elle supplie son père de lui ouvrir les portes du couvent. Les impromptus composés dans le cabinet de la reine amènent plus d'une fois le sourire sur nos lèvres, mais ils ne font pas grand honneur au talent poétique de l'auteur. Ils nous montrent combien il faut peu de chose pour occuper les courtisans et mériter leurs applaudissemens. Une flatterie, si puérile qu'elle soit, lorsqu'elle s'adresse aux têtes couronnées, les ravit en extase. Un sonnet sur la grossesse d'Anne d'Autriche, écrit par une fille de douze ans, passait alors pour un prodige de génie, et pourtant la manière dont Jacqueline a traité le sujet n'est pas moins étrange que le sujet lui-même. Les mouvemens de l'enfant dans le sein de sa mère sont pour elle un présage de gloire et de puissance. Ce poète qui jouait encore à la poupée prédit à l'Europe un roi victorieux — Tremblez, dit-elle aux rivaux et aux ennemis de la France, tremblez, car le roi qui va naître révèle dès à présent son génie guerrier. — Il n'en fallait pas davantage pour émerveiller les familiers de la reine. Une pensée si délicate et si ingénieuse leur semblait tellement au-dessus des facultés d'un enfant, qu'ils emmenaient Jacqueline dans une salle voisine du cabinet de la reine, et lui proposaient un sujet nouveau à traiter impromptu, pour s'assurer qu'elle était bien l'auteur du fameux sonnet. Jacqueline les contentait à l'instant, comme pourrait faire un improvisateur de profession, et ravis d'aise, ils la comblaient de caresses et de dragées.

Tous ces enfantillages sont racontés par M. Cousin d'une façon charmante. En biographe convaincu que rien n'est à négliger dans la vie d'un personnage important, il prodigue volontiers les détails, et je suis loin de m'en plaindre. Si le sonnet de Jacqueline n'est pour moi qu'une œuvre parfaitement insignifiante, et ne mérite pas même un instant d'attention, littérairement parlant, le rang des auditeurs qui l'ont applaudi lui donne un intérêt historique. A peine digne de figurer dans un album de famille où seraient avi-

dement recueillis les premiers bégaiemens poétiques d'un écolier, il se transforme en trait de comédie, lorsqu'il est récité devant une reine et porté aux nues par les gentilshommes de la chambre et les dames d'honneur. Peut-être M. Cousin a-t-il franchi plus d'une fois les limites naturelles de son sujet, peut-être a-t-il raconté à propos de Jacqueline plus d'une anecdote qui ne se rapporte pas directement à la biographie de son héroïne : c'est une faute légère, et qui d'ailleurs n'est pas sans charme, car une anecdote bien racontée, utile ou inutile, ne manque jamais de nous intéresser. Or M. Cousin raconte très bien, il aime, il admire tous les grands esprits du XVIIe siècle, et comme, en nous parlant de Jacqueline, il se trouve naturellement amené à nous parler de ses illustres contemporains, je ne m'étonne pas qu'il abuse parfois de la digression. Il connaît si bien, il a étudié avec tant d'amour et de patience l'histoire de notre pays au XVIIe siècle, non-seulement dans la vie publique, mais dans la vie privée, que le lecteur lui pardonne volontiers ces causeries et ne songe guère à lui rappeler son point de départ. En pareil cas, les causeries n'ont pas besoin d'excuse; elles nous plaisent et désarment notre sévérité.

M. Cousin a étudié la vie de Mme de Longueville avec une prédilection toute particulière. C'est en effet une touchante destinée que celle de cette femme belle et ingénieuse, qui débute par la dévotion la plus fervente, se laisse entraîner par l'amour le plus dévoué, et finit par une pénitence de vingt-cinq ans. Il y a là de quoi exciter toutes les sympathies d'un homme capable de comprendre les faiblesses du cœur. Mlle de Bourbon était fille de la princesse de Condé, de celle-là même qui, sous le nom de Mlle de Montmorency, avait éveillé dans le cœur de Henri IV une passion si vive, et faillit engager le galant roi dans plus d'une extravagance. Élevée sévèrement, dans une piété austère, elle se lia de bonne heure d'une amitié ardente avec plusieurs filles de haute condition, réfugiées aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, les unes au sortir même de leur jeunesse, les autres après avoir traversé les orages du monde. Elle trouvait dans cette amitié tant de charmes et de douceurs, que, malgré la richesse et le rang de sa famille, elle rêvait la vie claustrale comme le dernier terme du bonheur humain. Des témoignages nombreux et irrécusables prouvent que, dans tout l'éclat de sa jeunesse, elle refusa plus d'une fois de se produire dans le monde, résolue qu'elle était à finir sa vie au couvent des Carmélites; mais avant de trouver la paix profonde et sans mélange qu'elle avait espérée, elle devait passer par bien des épreuves.

La princesse de Condé, affable et bienveillante quand il lui plaisait de l'être, plus souvent fière et hautaine, inflexible dans ses résolutions, ne consentit jamais à retirer sa fille du monde. Mlle de Bourbon

dut enfin se rendre aux vœux de sa famille, à la volonté de sa mère, et fit son entrée à la cour. Ce fut dans un bal donné au Louvre, dont M. Cousin a retrouvé la date précise. Son début fut éclatant : ses beaux cheveux blonds, ses blanches épaules, sa taille élégante et souple, sa marche tout à la fois gracieuse et nonchalante, ses grands yeux d'un bleu azuré, sa bouche tour à tour dédaigneuse et souriante, lui conquirent tous les cœurs dès le premier jour. L'admiration et la flatterie s'empressaient autour d'elle. Le lendemain, elle était la reine de toutes les fêtes. Tous les beaux esprits du temps se réunissaient alors chez Mme de Rambouillet, dont le salon offrait le modèle accompli des belles manières et des conversations spirituelles et polies. L'urbanité dégénérait parfois en afféterie, les solides pensées, les sentimens généreux, cédaient parfois le pas aux saillies du bel esprit : Corneille était moins applaudi que Voiture; mais, à tout prendre, c'était une société pleine de grâce, et, comme on disait alors dans la langue du temps, un cercle de très *honnêtes* gens, c'est-à-dire très bien élevés, ne disant rien de trop, habitués à ménager tous les amours-propres, à flatter toutes les faiblesses, à se concilier la bienveillance de tous leurs interlocuteurs, sans acception de rang ou de qualité. Mlle de Bourbon fit merveille dans le salon de Mme de Rambouillet et devint bientôt l'arbitre de tous les débats littéraires. Obtenir son approbation était presque une preuve de génie; encourir son dédain passait pour un signe de médiocrité. Son esprit, dont la culture était demeurée fort incomplète, mais naturellement délicat et pénétrant, bien que nonchalant comme sa démarche, trouvait sans effort des reparties ingénieuses ou piquantes. L'ironie dans sa bouche n'avait rien de blessant, et venait presque toujours au secours de la raison. Bien que Mlle de Bourbon fût demeurée fidèle à ses chères carmélites, son jeune cœur fut enivré par les triomphes du monde, et son rêve de couvent s'évanouit bientôt. Sans distinguer personne parmi ses nombreux adorateurs, elle accueillit tous les hommages et gouverna sa cour avec la sérénité d'un souverain habitué dès longtemps au pouvoir.

Arrivée à vingt-trois ans, elle fut mariée par sa mère au duc de Longueville, âgé de quarante-sept ans, veuf et père d'une fille de dix-sept ans. Mlle de Bourbon n'avait pas été consultée; sa froideur pour son mari se transforma bientôt en répugnance, lorsqu'elle le vit continuer ses assiduités auprès de la duchesse de Montbazon, qui était sa maîtresse depuis plusieurs années. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle ait suivi la mode de son temps et pris un amant. La conduite de Mme de Longueville appelle l'indulgence des juges les plus sévères. Le prince de Marcillac, qui devint plus tard duc de La Rochefoucauld, était alors un des plus brillans seigneurs de la cour.

Mme de Longueville le distingua; éblouie par les sentimens généreux dont il faisait montre en toute occasion, ne devinant pas l'égoïsme profond caché sous ses belles paroles, sans que l'ardeur des sens fût pour rien dans cet entraînement, elle devint sa maîtresse, et résolut de s'associer sans réserve à sa destinée. M. Cousin a réfuté avec un soin pieux les accusations portées contre Mme de Longueville. Il a, je crois, démontré avec une pleine évidence le vrai rôle de cette femme, si puissante par son esprit et sa beauté, dans les troubles de la fronde. Plusieurs historiens avaient affirmé que, sans elle, le duc de La Rochefoucauld fût demeuré fidèle à l'autorité royale, qu'il s'était fait frondeur pour plaire à sa maîtresse. M. Cousin a établi par de nombreux témoignages que Mme de Longueville, étrangère à toute ambition, s'est dévouée à son amant, lui a toujours obéi, ne l'a jamais entraîné, qu'elle a risqué pour lui sa fortune et sa vie: aujourd'hui la réhabilitation est complète. C'est pour assurer le succès des intrigues ourdies par le duc de La Rochefoucauld que Mme de Longueville a mis ses diamans en gage et s'est livrée en otage aux bourgeois de Paris réunis à l'Hôtel-de-Ville. Toute sa conduite respire le plus parfait désintéressement. Si l'étude attentive de tous ses mouvemens, d'autres diraient de toutes ses équipées, durant la guerre de la fronde ne suffisait pas à l'établir, les calomnies dirigées contre elle par le duc de La Rochefoucauld, après leur rupture, seraient une preuve sans réplique. Un homme capable de traiter ainsi sa maîtresse n'a jamais pu se laisser entraîner par l'ascendant de la jeunesse et de la beauté. Il ne s'est pas dévoué, mais il a exploité le dévouement de celle qui s'était donnée à lui tout entière, et lors même qu'on négligerait ces calomnies, qui sont d'un si grand poids dans la question, à qui ferait-on croire que l'auteur des *Maximes* ait compromis son crédit, risqué sa liberté, pour plaire à une femme? Le duc de La Rochefoucauld, en écrivant ses *Maximes*, c'est-à-dire le code complet de l'égoïsme, peignait évidemment l'humanité, ou du moins croyait la peindre en ne prenant pour modèle que son propre cœur. Ayant fait sa paix avec la cour, il ne craignait plus d'avouer hautement son ingratitude envers sa maîtresse, qui l'avait si fidèlement servi. Il jetait le masque, foulait aux pieds comme des hochets d'enfant tous les beaux sentimens du prince de Marcillac, et révélait à nu toute la sécheresse de son âme. La lecture des *Maximes* achève l'apologie de Mme de Longueville.

M. Cousin, par un entraînement bien naturel et bien excusable sans doute, oublie un instant son héroïne pour nous parler de son frère le duc d'Enghien, qui fut plus tard le grand Condé. Plein d'admiration pour la bravoure, la résolution et le coup d'œil militaire de ce jeune et brillant capitaine, il prend plaisir à nous raconter la ba-

taille de Rocroy. C'est un hors-d'œuvre assurément, mais un hors-d'œuvre qui trouve son excuse dans l'admiration. Quant au parallèle que M. Cousin établit entre le duc d'Enghien et le général Bonaparte, je le verrais disparaître sans regret, car il n'ajoute rien à l'intérêt du récit et le refroidit plutôt qu'il ne l'anime.

Le biographe de Mme de Longueville nous retrace avec grâce, mais peut-être avec un peu trop d'indulgence, le débat poétique engagé entre Benserade et Voiture. Mme de Montbazon tenait pour Benserade, Mme de Longueville pour Voiture. La cour était divisée en jobelins et en uranistes : débat mémorable digne de la plume de Molière, que les beaux-esprits prenaient alors au sérieux, et que l'écrivain n'a peut-être pas jugé avec la pensée de notre temps. Benserade comparait son martyre amoureux à la misère de Job étendu sur son fumier, et se déclarait même plus malheureux que Job, tout cela dans un style prétentieux, tourmenté, mais d'ailleurs très prosaïque. Voiture, s'adressant à Uranie (peut-être voulait-il désigner Mme de Longueville), se plaignait de sa souffrance avec une afféterie qui passait alors pour la pure élégance; puis, après avoir dénoncé bien haut la cruauté de la beauté incomparable qu'il désespérait de fléchir, il terminait en disant qu'il chérissait sa douleur comme un trésor sans prix. Si j'avais à prendre parti pour les jobelins ou les uranistes, mon embarras serait fort grand, je l'avoue. Si le sonnet de Benserade ne m'agrée pas, le sonnet de Voiture ne me plaît guère. M. Cousin, en biographe dévoué, s'est rangé du côté des uranistes, c'est-à-dire du côté de Mme de Longueville. Il va même jusqu'à trouver dans le sonnet de Voiture une veine de sensibilité; je confesse que mes yeux n'ont pas réussi à l'apercevoir. La duchesse de Montbazon fut vaincue, et avec elle les jobelins; les uranistes, défendus par Mme de Longueville, furent proclamés gens de goût. Il y a sans doute un côté puéril dans ce débat poétique; pourtant je ne saurais blâmer M. Cousin de l'avoir raconté tout au long, car c'est un trait de mœurs qui ne devait pas être négligé.

Les biographies de Santa-Rosa et de Kant dans les dernières années de leur vie méritent une attention spéciale. Doué d'un esprit droit et d'un cœur ardent, Santa-Rosa a joué un rôle important dans la révolution de Piémont. M. Cousin, lié avec lui d'une étroite amitié, raconte au prince de la Cisterna tout ce qu'il sait de cet homme généreux et dévoué. C'est un des récits les plus touchans que je connaisse. Cependant je ne puis m'empêcher d'en blâmer le début, car ce début n'est rien moins que l'apologie absolue du succès, ou du moins, et la différence n'est pas grande, la condamnation expresse de tous les dévouemens que la victoire ne vient pas couronner. Si une telle maxime passait jamais à l'état de monnaie courante, le droit ne serait

plus qu'un vain mot, la force deviendrait la reine du monde, et j'espère bien pour ma part qu'il n'en sera jamais ainsi. Cette réserve faite, et je devais la faire, je me plais à reconnaître que tous les documens réunis par M. Cousin sur la vie de Santa-Rosa offrent un puissant intérêt. Maître absolu des destinées de son pays pendant quelques semaines, vaincu, condamné à mort, quoique le bon droit fût de son côté, Santa-Rosa vient se réfugier à Paris. Traqué par la police de M. de Corbière, interné dans la ville d'Alençon, il emploie les tristes loisirs de son exil à rechercher la forme de gouvernement qui se prête le mieux aux développemens, à l'affermissement, à la durée de la liberté. Ame généreuse, esprit de second ordre, il voit le but, mais il y marche lentement. Dans sa solitude d'Alençon, il se prend à regretter sa petite chambre de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel et ses longues conversations avec son cher Victor sur Platon, sur la théodicée, sur le sort de l'Italie, sur l'avenir politique de l'Europe. M. Cousin fait le voyage d'Alençon et discute avec Santa-Rosa les idées qui sont devenues plus tard l'argument philosophique du *Phédon*. Il achève en quelques jours ce morceau d'une sérénité si austère, un des plus beaux qui soient sortis de sa plume, et vient le lire à l'exilé. Santa-Rosa l'écoute avec une attention inquiète et s'afflige de ne pas retrouver dans l'explication du *Phédon* l'Évangile tout entier. Il oublie que l'Académie, placée entre le mosaïsme qu'elle ignorait et l'Évangile qu'elle ne pouvait prévoir, n'a pu exprimer sur la Divinité, sur la destinée future de l'homme, sur les châtimens et les récompenses, que des pensées incomplètes. Il essaie à plusieurs reprises d'entraîner son ami hors des voies de l'histoire, et de transformer Platon en père de l'église. M. Cousin résiste avec raison, et Santa-Rosa s'en afflige; puis la conversation change bientôt d'objet, et M. de Bonald est mis sur le tapis. La *Législation primitive* est commentée par les deux amis et réduite à sa juste valeur. Ce plaidoyer en faveur du gouvernement théocratique, parfois habile et spécieux, plus souvent encore verbeux et vide, est pour Santa-Rosa une lecture douloureuse, car le noble exilé voudrait concilier la foi la plus fervente et la plus sincère avec le développement le plus complet de la liberté politique. Demeuré seul après le départ de M. Cousin, Santa-Rosa songe à quitter la France et demande vainement à M. de Corbière un passe-port pour l'Angleterre. Enfin, après une lettre au ministre pleine de noblesse et de modération, il obtient la permission de quitter Alençon et arrive à Londres. Aux prises avec la pauvreté, il ne se décourage pas. Il écrit sans relâche pour les journaux et les recueils périodiques, mais il ne tarde pas à se lasser des mutilations imposées à sa pensée. Il quitte Londres plein de tristesse et va se réfugier à Nottingham. Il n'ose rien demander à sa famille,

car sa femme et ses enfans, qu'il a laissés en Piémont, ont à peine le nécessaire. Il donne des leçons d'italien; malheureusement Nottingham ne peut lui fournir un grand nombre d'élèves. Il commence à désespérer de l'avenir; le sort de l'Italie, dont il avait rêvé l'affranchissement, ajoute encore à la tristesse de sa vie précaire. Enfin un rayon inattendu vient éclairer sa solitude. Ne pouvant se dévouer pour son pays, où il ne peut rentrer sans s'exposer au dernier supplice, il veut se dévouer pour la Grèce, sœur aînée de l'Italie. Il demande à servir dans l'armée libératrice organisée par le comité philhellénique de Londres. Après bien des pourparlers, il réussit à partir. A peine arrivé en Grèce, il entrevoit l'inutilité de son voyage. Le gouvernement, qui accepte avec reconnaissance, avec empressement, les subsides du comité philhellénique, craint que ce nom trop connu ne soit pour les puissances européennes un sujet de défiance, et le pauvre exilé insiste en vain pour obtenir une épée : on lui offre un emploi dans l'administration. Condamné à l'inaction, il lutte quelque temps contre sa destinée; quelques mois plus tard, il mourait les armes à la main dans un combat obscur, et ses amis avaient peine à retrouver ses restes.

On ne peut se défendre d'un profond attendrissement au spectacle de cette vie si loyale, si généreuse et si brusquement tranchée. Les lettres de Santa-Rosa, que M. Cousin nous a conservées, ne sont pas moins touchantes que sa vie. Ou l'intérêt que ces lettres nous inspirent n'a aucun sens, ou l'émotion morale doit être pour nous un enseignement. Pourquoi sommes-nous saisis d'admiration en voyant cette belle âme se consumer, s'épuiser en efforts sans nombre pour le triomphe du droit sur la force? N'est-ce pas parce que nous reconnaissons en elle une incontestable supériorité sur les âmes vulgaires? Santa-Rosa n'a pas réussi; mais il avait pour lui la justice : il faut le plaindre et non le condamner. Il a vécu, il a combattu, il est mort pour le droit : aurons-nous le triste courage de lui reprocher sa défaite? Victorieux, il eût laissé une mémoire glorieuse; vaincu, qu'il lui reste au moins l'admiration et la sympathie de toutes les âmes pour qui la justice n'est pas un vain mot.

Il y a dans les lettres de Santa-Rosa plusieurs passages d'une tendresse un peu efféminée qui blesseront sans doute plus d'un lecteur français, car ils s'accordent mal avec le caractère viril de ses entreprises; mais, avec un peu de réflexion, on arrive à les comprendre. Mâle et intrépide en face du danger, Santa-Rosa oubliait dans la solitude et la prière ses instincts héroïques. Sa piété fervente nous explique le ton de sa correspondance. Partagé entre l'étude des problèmes politiques et la méditation religieuse, ce n'est pas merveille que l'amitié prenne parfois sous sa plume l'accent d'une passion plus

tendre. M. Cousin, en racontant la vie de Santa-Rosa, en recueillant ses lettres et jusqu'à ses moindres billets, a fait une œuvre sainte. En effaçant les premières lignes de ce touchant récit, il ferait un acte de justice. Les hommes d'une telle trempe sont trop rares pour qu'on ne les environne pas d'un respect sans réserve. L'égoïsme est à la mode, le dévouement est traité d'enfantillage et de duperie : les écrivains dont la parole est écoutée se doivent à eux-mêmes de rendre au dévouement le rang qui lui appartient. Si le succès est la mesure de l'habileté, il ne faut pas laisser croire qu'il soit la mesure de la justice. Que la foule se fourvoie et confonde deux notions si diverses, je le comprends sans peine; mais qu'un esprit élevé se méprenne comme la foule, je refuse de le comprendre. Ou l'histoire entière n'est qu'un pur exercice de mémoire, ou il faut estimer les entreprises humaines, non pas d'après le succès, mais au nom de la justice. C'est pourquoi je ne crains pas de recommander la vie de Santa-Rosa comme un des plus nobles exemples qui puissent être offerts aux générations futures.

M. Cousin a écrit avec un zèle religieux la biographie de Kant dans ses dernières années. Prenant pour guides deux amis intimes du philosophe de Kœnigsberg, il nous a montré son intérieur jusque dans ses moindres détails. Jamais pendule montée sur diamant ne fut réglée avec plus d'exactitude que la vie de ce grand esprit, qui avait embrassé l'universalité des connaissances humaines. Depuis les sciences mathématiques jusqu'aux sciences médicales, il avait tout approfondi, et s'était cantonné dans la philosophie comme dans la science des sciences. Ses découvertes en astronomie sont bien connues : il les rappelait parfois, mais toujours sans orgueil, car il ne rêvait qu'une seule gloire, organiser la science même de la pensée. Tous les momens de sa journée avaient un emploi déterminé. Les heures de son sommeil étaient comptées. La durée de ses repas était déterminée d'une manière inflexible. Comparée à la vie de Kant, la vie claustrale serait presque un caprice, car il n'abandonnait pas une heure à l'imprévu. Cette invariable régularité dans l'emploi du temps semblerait puérile, s'il s'agissait d'un autre esprit; mais en présence des monumens immortels qu'il nous a laissés, nous ne pouvons que nous incliner. Il avait déterminé d'avance ce qu'il voulait faire, non pas pour un jour, mais pour la série entière des jours qui lui étaient réservés. Absorbé dans l'étude de la conscience, après avoir parcouru le cercle entier des connaissances humaines, il trouvait dans la contemplation de la vérité un bonheur calme et sans mélange. Fidèle dans ses amitiés, il a pu cependant encourir parfois le reproche d'égoïsme, car il évitait avec un soin assidu tout ce qui pouvait troubler ses études. Étranger à toutes les passions qui sèment sous nos pas les orages et les déceptions, il

ne vivait que pour la vérité et semblait dominer toutes les faiblesses humaines.

Chose étrange, cet homme, dont l'intelligence avait tout embrassé, qui savait le passé tout entier, qui pouvait causer familièrement et d'une façon pertinente avec les astronomes, les théologiens, les naturalistes, les philologues, avait besoin de voir tous les jours le même clocher, la même tour, le même arbre. C'était par ce côté seulement qu'il se rattachait à notre pauvre nature. Cette vaste intelligence, la plus vaste peut-être qui ait éclairé l'humanité depuis le précepteur d'Alexandre, avait besoin, pour suivre son travail, de contempler tous les jours un spectacle uniforme. Supérieur à la foule par la profondeur et la variété de ses pensées, il se confondait avec la foule par la ténacité de ses habitudes. Pareil au paysan qui vient chaque jour s'asseoir devant sa chaumière pour se réchauffer au soleil, Kant entretenait dans son cabinet une température uniforme pendant toute l'année : pour la santé de son intelligence, il avait aboli les saisons. Appliquant sur lui-même ses connaissances médicales, il avait réglé avec un soin scrupuleux la quantité de mouvement et la quantité de repos qui lui convenait. Quand l'heure de sa promenade était venue, que le ciel fût azuré ou chargé de nuages, il sortait sans hésiter. Ni le tonnerre, ni la pluie battante ne l'arrêtaient. Il savait que ses membres avaient besoin de se mouvoir, et il se mettait en marche. Sa promenade accomplie, il rentrait chez lui pour penser à sa leçon du lendemain, car il ne voyait dans sa vie qu'une suite de devoirs. Ses repas n'étaient pas réglés moins sévèrement que son sommeil et ses promenades. Il dînait rarement seul, mais choisissait ses convives avec discernement. Il ne voulait avoir à sa table que des hommes capables, non-seulement de le comprendre, mais de l'intéresser. Habitué à sonder les vérités éternelles qui ne relèvent ni du temps ni de l'espace, qui dominent l'histoire tout entière, il recueillait cependant avec une avidité toute juvénile le récit des événemens contemporains. Doué d'une pénétration singulière, bien qu'il vécût habituellement dans la région des idées pures, il prévoyait et prédisait les choses du lendemain aussi habilement, aussi nettement qu'un homme étranger aux spéculations philosophiques et confiné dans le monde des faits. Quelque jugement que l'on porte sur les œuvres philosophiques de Kant, il est impossible de lire sans admiration l'histoire de ses dernières années, et quand on se rappelle que ses dernières années ont été pareilles à sa vie entière, l'admiration s'accroît encore. Il n'a connu qu'une passion, la science; il n'a eu qu'une volonté, l'étude, et tous ses jours se sont écoulés dans une paix profonde. L'obscurité d'un problème était sa seule douleur, l'évidence d'une solution sa seule joie. A-t-il vraiment vécu? Les philosophes diront oui; pour moi, je n'oserais l'affirmer, car si l'intel-

ligence tient une place immense dans la vie de l'homme, je ne crois pas qu'elle soit la vie tout entière. Comprendre, savoir et prévoir sont de grandes choses à coup sûr, mais aimer, espérer, regretter, souffrir, n'ont pas dans notre vie une moindre importance. Kant n'a jamais connu cette seconde moitié de la vie; aussi ses livres, admirables sous le rapport de l'ordonnance, semblent-ils inanimés. Il savait, il pensait, il prévoyait; il n'avait pas senti, il n'avait pas souffert, et la vérité prenait dans sa bouche un caractère glacé.

M. Cousin, en résumant les documens qui nous ont été transmis par deux biographes allemands, a évité avec soin toute discussion philosophique. Il avait dit ailleurs sa pensée sur les doctrines de Kant, il s'est renfermé modestement dans le rôle de narrateur et ne l'a pas oublié un seul instant. Sans multiplier les détails, comme l'a fait Boswell en nous parlant de Samuel Johnson, il a trouvé pourtant moyen de nous offrir un tableau fidèle et complet de la vie de Kant. Ce récit, écrit avec sobriété, forme un contraste frappant avec la vie de Santa-Rosa. Le patriote piémontais joue sa vie pour la liberté de son pays; Kant, qui comprenait toutes les vertus, n'a vécu que pour la vérité. Absorbé dans l'étude de la conscience humaine, cherchant avec une infatigable persévérance les idées premières qui dominent toutes les sciences, qui servent de loi à l'analyse du monde extérieur aussi bien qu'à l'analyse de l'âme elle-même, il a prévu les révolutions qui devaient agiter l'Europe, et n'a pas interrompu un seul jour la tâche qu'il avait entreprise. Les hommes de cette trempe ne se comptent pas par centaines : je ne vois guère dans l'histoire que Newton qui puisse être comparé à Kant. Newton a trouvé le système du monde en y pensant toujours; Kant a suivi la même méthode : il n'a pas détourné au profit du plaisir un seul moment de sa vie. Il se croyait envoyé sur la terre pour étudier les lois de la pensée, et toute sa vie a été consacrée à l'accomplissement de ce devoir. Familiarisé avec la langue de Newton, après avoir fait ses preuves dans le champ de l'astronomie, il a quitté le monde visible pour le monde invisible, ne croyant point le second moins réel que le premier. Certes, il y a dans le spectacle d'une telle vie quelque chose de singulièrement imposant. Tant d'années, tant de méditations consacrées religieusement à l'étude de la pensée, donnent à Kant une physionomie à part. Il n'appartient à l'humanité que par l'intelligence, et s'en détache par le silence des passions. C'est une figure majestueuse et austère dont le souvenir ne peut s'effacer.

II.

Le dernier volume publié par M. Cousin, *Du Vrai, du Beau, du Bien,* nous offre la réunion des leçons faites à la Sorbonne en 1818, mais sévèrement révisées et condensées, et de plus un chapitre entièrement nouveau sur l'art français au XVIIe siècle. Il n'entre pas dans mon dessein d'analyser et de discuter toutes les leçons rassemblées dans ce volume. La première et la troisième partie de ce livre, *le vrai* et *le bien,* sont du domaine de la philosophie pure, et je ne voudrais pas m'aventurer sur ce terrain périlleux. Il est très difficile d'y marcher d'un pas sûr, lors même qu'on s'est préparé à cette épreuve par des études spéciales. L'intelligence complète des problèmes délicats posés et résolus par M. Cousin ne donne pas le droit de contester les solutions qu'il présente. Il faudrait, pour entreprendre une pareille tâche, quelque chose de plus que l'intelligence même de ces problèmes, je veux dire le souvenir fidèle des solutions présentées par toutes les grandes écoles philosophiques. A cette condition, mais à cette condition seulement, il nous serait permis, sans nous exposer aux reproches de présomption et de témérité, d'émettre un avis personnel. En comparant l'état de la pensée humaine sur ces problèmes épineux aux différentes époques de l'histoire, nous aurions l'espérance de prononcer un jugement éclairé. Un rôle plus modeste est le seul qui nous convienne en parlant de la première et de la troisième partie : il faut nous contenter de les caractériser sommairement.

Les leçons sur *le vrai, le beau* et *le bien,* publiées pour la première fois en 1838 par M. Adolphe Garnier, aujourd'hui professeur à la Faculté des lettres de Paris, avec autorisation de l'auteur, étaient au nombre de trente-huit; M. Cousin, en les relisant pour les réimprimer, a compris la nécessité de les présenter sous une forme plus concise. Plusieurs développemens, qui lui avaient paru utiles en 1818 devant l'auditoire de la Sorbonne, lui ont semblé inutiles pour le lecteur, et il les a supprimés sans regret : c'est une preuve de discernement que je loue sans réserve. Bien qu'il n'ait jamais rien dit, rien écrit à la légère, il ne s'est pas cru obligé de respecter comme définitive la première forme de sa pensée. Dans le temps où nous vivons, cet exemple de modestie littéraire mérite d'être cité, car parmi les écrivains les plus accrédités de nos jours, il y en a bien peu qui prennent au sérieux et mettent en pratique le conseil donné par l'ami des Pison, il y en a bien peu qui consentent à effacer ce qu'ils ont écrit pour chercher une expression plus transparente et plus précise. M. Cousin a eu le courage de remettre sur le métier les pages écrites depuis trente-cinq ans. Il n'a pas mutilé sa pensée, il n'a rien

retiré de ce qu'il avait avancé, rien nié de ce qu'il avait affirmé, rien altéré dans la substance même de ses doctrines; mais il a senti que le lecteur et l'auditeur sont deux personnes très différentes, et que le style d'un livre est obligé à plus de sobriété que le style d'un discours. Aussi ses leçons de 1818 ainsi condensées sont-elles très supérieures aux leçons publiées par M. Adolphe Garnier.

La première partie, qui traite du *vrai,* expose les conditions fondamentales de toute connaissance, les principes qui dominent tous les ordres d'étude, depuis l'analyse de la conscience humaine et des lois qui régissent le monde extérieur jusqu'à la notion de la Divinité et des rapports qui relient Dieu à l'homme et au monde. L'auteur passe rapidement en revue les opinions capitales qui se sont produites sur l'origine et la légitimité de nos connaissances. Il va du platonisme et du péripatétisme à l'école écossaise, en traversant la France et l'Allemagne, avec la sécurité d'un maître consommé. Je me borne à signaler les traits distinctifs de ce voyage à travers l'histoire. M. Cousin, en partant de Socrate pour arriver à Reid, aboutit au spiritualisme le plus élevé, et j'ajouterai au spiritualisme le plus compréhensif, car la doctrine de M. Cousin sur l'origine et le fondement de nos connaissances, soit en psychologie, soit en théodicée, n'accorde pas moins de respect au sens commun, remis en honneur par l'école écossaise, qu'aux idées pures développées avec tant de charme et d'éloquence dans les jardins d'Académus. Chemin faisant, l'auteur apprécie en quelques mots les affirmations de Locke et de Kant. Il fait dans ses affirmations la part de la vérité, la part de l'erreur. Il contrôle l'école allemande et l'école anglaise en les opposant l'une à l'autre. Il touche à tous les points importans de l'histoire, de façon à réveiller le souvenir du passé dans tous les esprits savans, et il excite la passion de l'étude dans tous les esprits initiés d'hier au culte de la science. Telle qu'elle est, cette première partie, dans son austère simplicité, offre une lecture salutaire et féconde. C'est tout à la fois un résumé de notions solidement établies, appuyées de preuves irrécusables, et un programme d'études à entreprendre : que peut-on demander de plus à des leçons sur le vrai renfermées dans un cadre aussi étroit?

La troisième partie, qui traite du *bien*, c'est-à-dire de la loi morale, plus développée que la première, s'adresse naturellement à des lecteurs plus nombreux. Bien que la psychologie et la théodicée soient les fondemens obligés de toute morale qui prétend au caractère scientifique, la plupart des lecteurs n'accordent à la psychologie et à la théodicée qu'une attention languissante : c'est un tort sans doute, mais il n'est pas permis de le nier. Le but de M. Cousin, en traitant du bien, a été de flétrir sans pitié la morale de l'intérêt, de chercher

et de trouver en Dieu même le principe de l'idée du bien. Ici encore l'histoire lui a prêté un puissant secours. Il a prouvé victorieusement que le sentiment du devoir ne saurait se confondre avec le sentiment de l'utile. Identifier ces deux sentimens ne va pas à moins qu'à dégrader l'homme jusqu'à la condition de la brute. Dans la morale publique ou privée, vouloir substituer l'intérêt à l'idée du bien et à l'obligation, conséquence nécessaire de cette idée, c'est tout simplement vouloir légitimer la violation de tous les droits et fouler aux pieds les notions les plus simples qui sont au fond de notre conscience. Le vol caché, le vol impuni, n'est plus un crime si l'intérêt sert le base à la morale. Trahir la patrie n'est plus un crime infâme dès que la trahison est richement payée. Le sens commun se révolte contre une telle doctrine, et pourtant elle a trouvé de nombreux, souvent même d'habiles défenseurs. A vrai dire, aux yeux d'un juge inattentif, cette doctrine monstrueuse paraît gouverner le monde; mais il s'en faut, Dieu merci, que la réalité réponde à l'apparence. Parmi ceux mêmes qui professent un culte fervent, un culte exclusif pour la morale de l'intérêt, il y en a plus d'un qui se calomnie par vanité. Les fanfarons de vice sont aussi nombreux que les fanfarons de vertu. Les apôtres de l'intérêt démentent bien souvent leurs paroles par leur conduite ; ils se vantent de fuir le dévouement comme un danger, et ils se dévouent secrètement pour obéir à l'instinct invincible de leur cœur. Ils cachent leurs actions les plus généreuses, pour se soustraire au reproche de niaiserie ; ils étalent avec emphase une sécheresse d'âme impénétrable à toutes les épreuves, et, se glorifiant dans leur mensonge, espèrent passer pour habiles. M. Cousin a justement flétri cette doctrine insensée, dont le règne, une fois accepté sans murmure, serait la ruine de toute famille et de toute société. La lecture attentive des pages qu'il a consacrées à la réfutation de ce principe mensonger ne laisse pas debout une seule objection. Non, il n'est pas vrai qu'il y ait gloire ou habileté à soutenir ou à pratiquer la morale de l'intérêt; aux yeux de toute intelligence éclairée, c'est tout simplement une sottise; pour tous les cœurs généreux c'est une honte, pour les égoïstes les plus entêtés c'est un mauvais calcul, car le mépris du droit engendre le mépris du devoir et compromet jusqu'au bien-être matériel, jusqu'aux joies les plus grossières dont les égoïstes veulent faire la règle suprême de la vie.

Des cinq leçons consacrées par M. Cousin à l'étude du *beau*, la première seule appartient à la philosophie pure, les leçons suivantes ont trait à des sujets d'une nature plus généralement accessible; aussi me trouvé-je à l'aise pour en parler. Voici dans quel ordre l'auteur a disposé la partie esthétique de son livre : « Du beau dans l'esprit de l'homme, du beau dans les objets, de l'art, des différens arts, et

enfin de l'art français au XVIIe siècle. » Dans la première leçon, il détermine à la fois l'idée du beau pris en lui-même, sans acception de forme, et les facultés qui servent à la perception de cette idée. Sur le premier point, il expose une doctrine que je crois parfaitement vraie; il démontre que l'idée du beau ne peut être confondue dans aucun cas avec l'idée de l'agréable. S'appuyant tour à tour sur la logique et sur l'histoire, il arrive sans peine à porter la conviction dans l'esprit du lecteur. Ce qui nous plaît, en effet, soit dans la nature inanimée, soit parmi les créatures vivantes, n'excite pas toujours en nous le sentiment de l'admiration. Or le sentiment de l'admiration atteste seul la vraie beauté; l'agréable n'éveille en nous qu'un sentiment beaucoup moins élevé, le désir.

M. Cousin remarque avec raison que la philosophie du XVIIIe siècle non-seulement a négligé l'esthétique, mais ne pouvait pas ne pas la négliger. Ce n'était point de sa part un oubli involontaire, une pure étourderie, mais un aveu formel d'impuissance. Comment Locke et Condillac auraient-ils entrepris l'étude du beau? Après avoir tenté d'expliquer la génération de toutes nos idées par la seule sensation, comment auraient-ils pu analyser le sentiment désintéressé de l'admiration que la beauté suscite en nous? Pour Locke et pour Condillac, le beau se confondait et devait se confondre avec l'agréable. La doctrine spiritualiste est seule capable d'entreprendre et de poursuivre avec fruit l'étude du beau, car seule elle distingue nettement le trouble des sens de l'émotion de l'âme. Le désir le plus ardent et le plus impétueux, en présence d'un objet agréable qui nous charme et nous attire, n'a rien à démêler avec le sentiment de la beauté. Quelquefois, il est vrai, le même objet peut exciter tour à tour le désir et l'admiration, mais ce n'est pas une raison pour confondre l'admiration et le désir. Dès que l'admiration nous envahit et nous domine, il n'y a pas place dans notre âme pour un autre sentiment. Dès que le désir s'éveille, le rôle de l'âme n'est plus qu'un rôle secondaire, et les sens reprennent leur empire. En un mot, il peut bien y avoir entre ces deux sentimens, admiration et désir, un rapport de succession, jamais un rapport de simultanéité. C'est ce que la doctrine spiritualiste a parfaitement compris, parfaitement expliqué. Aussi ne faut-il pas s'étonner que Platon ait consacré tant de pages éloquentes à l'analyse du beau dans la nature et dans l'art. Celui qui avait écrit le *Phédon* devait écrire le *Phèdre*, et pouvait seul l'écrire. Les grandes pensées exprimées dans *le Banquet* sur le type de la beauté souveraine qui se trouve en Dieu, ne pouvaient trouver place dans la doctrine de Locke et de Condillac. Tout ce premier point est traité par M. Cousin dans un langage lumineux et précis. Après avoir lu ce qu'il dit sur la conception générale du beau, il est impossible

de ne pas répudier avec dédain l'opinion vulgaire qui confond et identifie le désir et l'admiration. — Il n'a pas accompli moins heureusement la seconde partie de sa tâche : la détermination des facultés qui servent à la perception de la beauté.

Trois facultés sont nécessaires pour la perception complète du beau : la raison, le sentiment, l'imagination. — La raison réduite à elle-même, la raison sans le secours du sentiment et de l'imagination, perçoit une partie de la beauté, mais non pas la beauté tout entière. Elle comprend et affirme l'ordre et l'harmonie, mais l'ordre et l'harmonie ne sont pas les seuls élémens de la beauté. Ce que je dis de la raison, on peut le dire avec une égale justesse du sentiment et de l'imagination. Une sensibilité vive, une imagination ardente, nous révèlent plusieurs parties de la beauté; mais, privées du secours de la raison, elles ne perçoivent pas l'ordre et l'harmonie qui relient étroitement tous les élémens dont la beauté se compose. Ce n'est pas tout : les trois facultés nécessaires à la perception du beau se modifient mutuellement. La sensibilité tempère l'austérité de la raison, excite l'ardeur de l'imagination; la raison et l'imagination agissent à leur tour sur la sensibilité. Tous ces détails purement psychologiques sont présentés par M. Cousin avec une lucidité qui ne laisse rien à désirer.

La réunion et l'emploi simultané de la raison, du sentiment, de l'imagination, constituent ce qu'on appelle le goût. Le goût, qui a donné lieu à tant de vaines querelles, faute d'avoir été étudié dans les élémens dont il se compose, mérite pleine confiance, car les jugemens qu'il prononce ne reposent pas sur le seul témoignage des sens, comme le sentiment de plaisir que produit en nous un objet purement agréable, mais sur l'idée du beau absolu conçue par la raison et sur la conformité plus ou moins imparfaite des objets visibles avec cette idée. Ainsi tel objet qui nous plaît peut déplaire à d'autres; chacun de nous, en présence de cet objet, a le droit d'affirmer le plaisir ou le déplaisir qu'il éprouve; malgré leur contradiction, toutes ces affirmations sont également légitimes, car elles reposent exclusivement sur le témoignage des sens, et ce témoignage varie selon l'âge et le climat, selon la santé ou la maladie. Il n'en est pas ainsi des jugemens portés par le goût, car nous apprécions la beauté relative, c'est-à-dire la beauté des objets, d'après le type de la beauté absolue. La nature même du type que nous consultons donne à tous les jugemens prononcés par le goût un caractère d'universalité.

Tout en maintenant ce caractère d'universalité justement attribué par M. Cousin aux jugemens du goût, nous sommes bien obligé de faire une réserve, car il est manifeste que tous les esprits ne sont pas capables de comprendre ces jugemens. Puisque le goût est une

faculté complexe, puisqu'il n'y a pas de goût sans la réunion et l'emploi simultané de la raison, de la sensibilité, de l'imagination, il est clair que, pour comprendre et accepter les arrêts qu'il prononce, il faut posséder soi-même, au moins dans une certaine mesure, sinon par excellence, les trois facultés dont le goût se compose. Un homme doué d'une raison confuse, d'une sensibilité tiède, d'une imagination languissante, n'est pas capable de percevoir complétement la beauté; aussi ne faut-il pas s'étonner que les jugemens du goût le plus pur rencontrent souvent une résistance obstinée dans un tel esprit. Vantez-lui la beauté d'une statue grecque, de la Vénus de Milo par exemple, il pourra très bien ne pas partager votre admiration, car sa raison n'aura pas saisi l'harmonie des lignes. L'élégance et la souplesse du corps divin n'auront produit en lui qu'une émotion passagère; ne soyez donc pas surpris qu'il vous écoute avec indifférence ou avec incrédulité. La pensée la plus vraie, le jugement le plus équitable, ont besoin, pour être acceptés, de trouver dans l'intelligence qui les recueille des facultés à peu près pareilles, sinon égales, aux facultés qui les ont enfantés. C'est pourquoi le sentiment du beau, universel et absolu parmi les esprits d'une certaine classe préparés à cette perception par leurs dons naturels ou par une éducation intelligente et délicate, demeure à peu près inconnu parmi les esprits d'un ordre inférieur. Il n'y a là rien qui doive nous étonner : le contraire serait pour nous un sujet de surprise.

Après avoir défini l'idée du beau et déterminé les facultés qui perçoivent cette idée, M. Cousin aborde les objets qui l'expriment ou la réfléchissent d'une façon plus ou moins imparfaite. Parti de la conscience humaine, il arrive au monde extérieur, au monde des sens. Placé sur ce terrain nouveau, il cherche, dans tous les objets qui tombent sous la prise de nos sens, en quoi consiste la beauté de ceux qui excitent notre admiration. Il démontre sans peine que ni l'utilité, ni la convenance, pas plus que l'agréable, ne saurait se confondre et s'identifier avec la beauté. Il emprunte à l'industrie, à la vie usuelle, des argumens familiers qui élèvent cette démonstration au dernier degré d'évidence. Si le beau se distingue nettement de l'agréable, de l'utile et du convenable, si le sentiment qu'il excite en nous est toujours le sentiment de l'admiration, il reste à trouver la source même du sentiment que nous éprouvons. Or, en comparant tous les objets capables d'éveiller en nous cette émotion qui n'a rien à démêler avec le trouble des sens, nous voyons qu'ils possèdent deux caractères communs : l'unité, la variété, ou, si l'on veut, l'ordre et le mouvement. Depuis la fleur humide de rosée jusqu'au chêne séculaire à l'ombre duquel peut s'abriter un troupeau tout entier, depuis la jeune fille au regard voilé, aux lèvres souriantes, jusqu'au

guerrier dont le regard étincelant respire la passion du danger, tout ce qui excite notre admiration nous offre l'alliance de l'ordre et du mouvement, l'unité dans la variété. Supprimez l'unité, l'admiration s'évanouit et fait place à l'étonnement; au lieu d'un objet vraiment beau, nous n'avons plus devant nous qu'un objet bizarre, pareil à ceux qu'enfante le caprice. Supprimez la variété, l'admiration n'est pas moins promptement réduite à néant; la vie a disparu. L'unité sans la variété, c'est-à-dire l'ordre sans le mouvement, se réduit à la pure symétrie, et ne produit jamais en nous une émotion profonde.

Mais si la beauté du monde extérieur est la seule qui tombe sous la prise de nos sens, ce n'est pourtant pas la seule qui excite en nous le sentiment de l'admiration. Une série d'idées enchaînées par une raison puissante, exprimées dans une langue que l'imagination colore, n'est pas moins belle assurément qu'un champ dont les épis dorés frémissent au souffle de la brise. La peinture des passions humaines n'est pas moins émouvante que les plus grands spectacles de la nature. Homère et Newton nous offrent dans leurs œuvres immortelles un ordre de beauté tout aussi réel, tout aussi incontestable que la beauté des objets visibles. Priam aux pieds d'Achille redemandant le corps d'Hector n'éveille pas en nous une admiration moins vive que le paysage le plus sublime. Quel nom donner à cet ordre de beauté? C'est la beauté intellectuelle. Ici encore se vérifie la présence des deux caractères signalés dans la beauté physique : la réunion de l'ordre et du mouvement. Prenez à votre choix le système du monde exposé par le géomètre anglais, ou la colère d'Achille racontée par le poète grec; vous trouverez, d'une part, l'unité de principe et la variété des conséquences, l'attraction expliquant le mouvement des corps célestes, et, d'autre part, l'unité d'action et la variété des épisodes. Ainsi la beauté intellectuelle est régie par les mêmes lois que la beauté physique. L'ordre et le mouvement que nous admirons dans la fleur à demi épanouie se retrouvent dans l'Iliade.

N'y a-t-il pas un ordre de beauté supérieur à la beauté intellectuelle, comme la beauté intellectuelle est supérieure elle-même à la beauté physique? Une grande action, un dévouement héroïque n'excitent-ils pas en nous une admiration encore plus vive et plus profonde que les plus belles œuvres de l'intelligence? Léonidas aux Thermopyles, Socrate buvant la ciguë, nous émeuvent-ils moins puissamment que l'*Œdipe roi* ou *Hamlet?* Qui oserait le dire? Or Léonidas se dévouant pour le salut de sa patrie, Socrate donnant sa vie pour la vérité, représentent l'héroïsme du caractère. C'est donc un ordre de beauté qui n'a rien de commun avec le précédent; c'est la beauté morale. Et comme Dieu représente l'intelligence et la justice souveraines, c'est en Dieu même qu'il faut chercher l'idéal de la

beauté. La beauté physique, la beauté intellectuelle, la beauté morale, sont trois manifestations d'une même idée. Ne comprendre et n'accepter que la première de ces manifestations, c'est ne posséder qu'une notion évidemment incomplète de la beauté. Ne pas saisir en quoi la seconde est supérieure à la première, et la troisième à la seconde, c'est avouer tout simplement qu'on ne conçoit pas la supériorité de la pensée sur la forme visible, la supériorité de la volonté sur la pensée.

Toutes les idées que je viens de résumer sont présentées par M. Cousin dans un admirable enchaînement. Le principe de l'unité dans la variété une fois posé, il en déduit clairement toutes les conséquences. S'il n'a pas l'honneur d'avoir découvert ce principe, il a du moins le mérite de l'avoir choisi entre tous les principes proposés pour expliquer la beauté. Si l'école sensualiste était incapable de déterminer les facultés qui servent à la perception du beau, elle n'eût pas été moins inhabile à définir les trois formes sous lesquelles il se manifeste, — dans le monde des sens, dans le monde intellectuel, dans le monde moral. Il appartenait au spiritualisme seul de saisir et d'expliquer le beau dans ses expressions les plus diverses; c'est une tâche laborieuse qu'il a pleinement accomplie.

La vérité une fois aperçue, il ne suffisait pas de la montrer telle qu'elle s'était révélée aux yeux, à l'intelligence, au cœur; il fallait la montrer sous une forme vive et attrayante, il fallait concilier la rigueur de la démonstration avec le charme du langage. Heureusement l'auteur a compris ce double devoir. L'enchaînement des preuves n'enlève rien à l'élégance de sa parole. Il s'adresse à l'imagination en même temps qu'à la raison; il ne se contente pas de convaincre, il veut persuader. Évidente comme un théorème, son argumentation intéresse comme un récit. Il n'enseigne pas seulement ce qu'il sait : ému au spectacle de la vérité, il nous associe à son émotion. En un mot, c'est la pensée d'un philosophe exprimée par un poète. Ici se présentait un écueil facile à signaler, mais difficile à éviter. En essayant de nous offrir la vérité sous une forme éclatante, il courait le risque de sacrifier plus d'une fois l'évidence au charme du langage. Le lecteur exercé reconnaîtra sans peine qu'il ne s'est pas heurté contre l'écueil qu'il avait aperçu. Appelant tour à tour à son aide le témoignage de l'histoire et le spectacle de la nature, il enchaîne l'attention tour à tour par la puissance des argumens, par la délicatesse ou la splendeur des images. Il ne vise jamais à l'éloquence et la rencontre sur sa route comme la compagne obligée de la vérité. C'est un bonheur qui n'appartient qu'aux esprits naturellement élevés et fortifiés par de longues études. M. Cousin expose d'abord sa pensée toute nue, comme s'il voulait ne s'adresser qu'aux intelligences

d'élite; puis, prévoyant qu'il y aura parmi ses lecteurs plus d'une intelligence paresseuse ou rétive, il vient au secours de cette foule qui voudrait bien savoir, mais qui se laisse décourager par les formes sévères de la science. Il tend la main à la faiblesse et il l'élève jusqu'à lui. Son langage, qui tout à l'heure semblait presque impérieux, tant il s'appliquait à dédaigner tout ornement, attire et séduit peu à peu les esprits les moins empressés à recueillir la vérité. La pensée, qui d'abord s'offrait au lecteur avec fierté, se donnant pour ce qu'elle vaut et voulant être acceptée pour elle-même, s'humanise et se résigne à tous les artifices d'un orateur résolu à sauver son client. Il s'agit ici de rendre la philosophie attrayante sans rien enlever à la solidité de l'enseignement.

L'homme ne saurait se contenter de la perception du beau; pour peu qu'il soit doué d'une imagination vive, il éprouve le besoin de le reproduire : il sort du domaine de la psychologie pour entrer dans le domaine de l'art. A quelle condition peut-il tenter de reproduire le beau? Ici se présente une question souvent agitée et encore mal comprise, non-seulement par la foule, mais souvent même par ceux qui veulent se livrer à la pratique de l'art. La reproduction du beau doit-elle et peut-elle être une imitation littérale de la réalité? Il suffit de bien peser tous les termes de la question ainsi formulée pour en trouver la solution précise. Le devoir de l'art ne saurait dépasser sa puissance. Si l'art ne peut atteindre à l'imitation littérale, à la reproduction complète de la réalité, il doit évidemment se proposer une autre tâche. Qu'il s'agisse d'une rose ou d'une gazelle, il aura beau faire, il n'arrivera jamais à les copier fidèlement; il manquera toujours à la copie, si habile qu'elle soit, un caractère que la nature seule possède : la vie. Il faut donc chercher hors de l'imitation le but de l'art. S'il n'est pas donné à l'homme de copier la réalité et de lui donner l'apparence de la vie, il lui est permis du moins de saisir, de dégager l'idée exprimée par la réalité et de rendre cette idée plus sensible en la transportant dans le domaine de l'art : telle est en effet la tâche du génie. Depuis Homère jusqu'à Shakspeare, depuis Phidias jusqu'à Michel-Ange, depuis Raphaël jusqu'à Rubens, tous les grands artistes ont ainsi compris leur mission. Ils ont vu d'un œil pénétrant ce qu'ils voulaient reproduire, mais ils n'ont jamais essayé de le copier littéralement. L'attribut distinctif du génie n'est-il pas la puissance créatrice, et le génie n'est-il pas la condition indispensable de toute œuvre d'art capable de traverser plusieurs générations sans rien perdre de sa renommée? Appliquez cette théorie à l'histoire de la peinture ou de la statuaire, et vous la verrez se vérifier de point en point, quel que soit le siècle que vous aurez choisi pour l'éprouver. Que fait la peinture florentine à ses

débuts? Elle se propose d'exprimer le sentiment religieux. En possession d'une science incomplète, elle comprend cependant la nature intime de sa tâche; elle ne s'arrête pas à la réalité, elle essaie de la franchir et réussit dans son entreprise. Où trouver dans la réalité des têtes aussi pieuses, aussi ferventes, une expression aussi évangélique, aussi céleste que les têtes de Giotto et de fra Giovanni? Qu'ont-ils fait pour enchaîner l'admiration de leurs contemporains, à bon escient ou à leur insu, peu importe? Ils ont dégagé le sentiment religieux, exprimé par les têtes qui s'offraient à leurs yeux, et l'ont exagéré volontairement dans leurs œuvres, pour lui donner plus de relief et d'évidence. Désespérant, à bon droit, de pouvoir lutter avec la nature, ils ont renoncé à la copier pour l'interpréter.

C'est à ces termes en effet qu'il faut ramener toutes les créations du génie humain. Les plus belles, les plus grandes, les plus puissantes, ne sont qu'une interprétation de la réalité. Si la nature possède seule le secret de la vie, le génie à son tour possède seul le secret de l'interprétation. La philosophie peut bien expliquer en quoi consiste le rôle du génie dans le domaine de l'art, mais elle ignore et ne peut enseigner les procédés du génie. La transformation poétique de la réalité est soumise à des lois mystérieuses que les artistes inspirés n'ont jamais révélées, et qu'ils n'ont peut-être jamais songé à découvrir. La volonté n'intervient pas dans cette métamorphose, ou lorsqu'elle essaie d'intervenir, elle est presque toujours obligée d'avouer son impuissance; l'étude, la méditation, peuvent la préparer, mais ne la rendent jamais infaillible et nécessaire. Le génie est un don de Dieu, comme la force et la beauté : c'est une faculté privilégiée, dont la source ne sera jamais connue.

Si l'imitation n'est pas le but de l'art, comme l'a très bien démontré M. Cousin par le raisonnement et par l'histoire, l'illusion ne saurait être pour l'artiste, quel qu'il soit, un moyen d'assurer le succès. Depuis trente ans, on a fait grand bruit en France de la vérité locale et historique; les poètes qui se donnaient et se donnent encore aujourd'hui pour les disciples de Shakspeare et de Schiller ont cherché dans la vérité locale et historique le but suprême de la poésie dramatique. Les décorateurs et les costumiers se sont mis à l'œuvre avec une ardeur qui ne s'est pas ralentie. Nous avons eu des copies très habiles de palais et de cathédrales, d'armures et de pourpoints. Les poètes qui prétendaient renouveler la scène française, doués d'ailleurs de qualités brillantes, habiles à combiner les incidens, rompus au maniement du langage, n'avaient oublié qu'une chose : c'était de dérober à Shakspeare et à Schiller le secret de leur génie. Prenez à votre gré *Roméo* ou *le Roi Lear, don Carlos* ou *Wallenstein*, étudiez en tous sens ces œuvres puissantes et inspi-

rées : vous n'y trouverez jamais la réalité pure, mais la réalité transformée, agrandie, embellie par l'imagination. Le décorateur et le costumier, qui offrent aux yeux du spectateur la vérité locale et historique, ne dispensent pas le poète de sa tâche principale, de l'interprétation des faits qui s'accomplissent devant nous, ou qui nous ont été transmis par l'histoire. Si telle n'était pas en effet la tâche principale du poète, la mémoire se confondrait avec l'imagination, ne formerait avec elle qu'une seule et même faculté; inventer ne serait plus qu'un mot vide de sens, puisqu'il signifierait se souvenir.

L'enseignement explicite des vérités morales et religieuses est-il pour l'art un moyen de succès plus sûr que l'illusion? M. Cousin ne le croit pas, et je pense qu'il a raison. Toutes les fois que l'art, au lieu de se proposer l'interprétation de la réalité, a pris un caractère dogmatique et s'est mis au service de la morale ou de la religion, il a perdu sa puissance. La philosophie et la foi se suffisent à elles-mêmes et vivent par elles-mêmes; il faut que l'art possède et garde à son tour une vie indépendante, et relève d'un sentiment unique, le sentiment de la beauté. Les partisans de l'art dogmatique, c'est-à-dire de l'art servile, ont invoqué bien à tort l'exemple de la Grèce et de l'Italie. Eschyle, Sophocle et Euripide interprétaient librement l'histoire et la religion même de leur pays. Les œuvres tragiques représentées devant le peuple d'Athènes n'étaient rien moins qu'orthodoxes au point de vue du polythéisme. Je ne parle pas d'Aristophane, dont l'ironie mordante ne respectait pas plus les dieux que les hommes. Veut-on citer l'école romaine au XVIe siècle, l'argument n'est pas plus heureux. Raphaël, en peignant *le Parnasse* et *l'École d'Athènes*, n'a pas montré moins de puissance et de génie qu'en peignant les docteurs réunis pour discuter sur le mystère de l'Eucharistie. Les muses réunies autour d'Apollon ne sont pas moins belles que la sainte Cécile de Bologne ou la divine madone du palais Pitti. Le chef de l'école romaine, dans les sujets chrétiens aussi bien que dans les sujets païens, poursuivait toujours le même but, l'expression de la beauté. C'était son rêve, sa volonté de chaque jour. *Saint Pierre en prison délivré par un ange* ne l'en détournait pas plus que *le Triomphe de Galatée;* aussi le chef de l'école romaine occupe un des premiers rangs dans l'histoire de la peinture.

Il n'est donc pas vrai que l'art doive se proposer l'enseignement explicite des vérités morales et religieuses; mais comme le beau, qui n'est qu'une forme du vrai, élève infailliblement l'âme jusqu'à l'idée du bien, c'est-à-dire du devoir, et comme Dieu comprend et réunit toute vérité, toute beauté, toute justice, il suit de là que l'art sous sa forme la plus pure enseigne implicitement la morale et la religion.

Si le beau est le but suprême de tous les arts, il est évident que toutes les formes de l'imagination, depuis les arts du dessin jusqu'à la musique, jusqu'à la poésie, ont pour loi une certaine expression. Il y a dans les arts du dessin deux parts à faire : la peinture et la statuaire, qui sont considérées par la foule ignorante comme des arts de pure imitation, et l'architecture, qui échappe heureusement à cette définition incomplète. M. Cousin remarque avec raison que la peinture est généralement plus expressive que la statuaire : cependant il ne faudrait pas attribuer à cette remarque une valeur absolue, car des exemples nombreux viendraient la démentir. Le *Laocoon* trouvé dans les thermes de Titus, qui se voit aujourd'hui au Vatican, *la Famille de Niobé,* placée dans une des salles du palais des Offices à Florence, prouvent surabondamment que la statuaire n'est pas condamnée à l'expression de la beauté immobile. Sauf cette restriction, l'opinion de M. Cousin me paraît conforme à la vérité. Il est incontestable, en effet, que les moyens d'expression dont la peinture dispose sont plus nombreux que les moyens possédés par la statuaire. Ici pourtant j'éprouve le besoin de soumettre à M. Cousin une objection très grave : il paraît croire que la peinture, en raison même de ses nombreux moyens d'expression, est plus voisine de l'idéal que la statuaire. C'est, à mes yeux, une erreur radicale. La statuaire, qui exprime la forme pure, abstraction faite de la couleur, est plus voisine de l'idéal que la peinture, qui exprime la forme, plus la couleur. Si vous voulez une preuve à l'appui de mon affirmation, prenez la *Psyché* du musée de Naples, connue longtemps sous le nom de la *Vénus de Capoue,* dont la tête respire une pudeur divine, et comparez-la à la *Psyché* de la Farnésine. Quel est l'auteur de la *Psyché* de Naples? Personne ne le sait. Est-ce l'œuvre de Polyclète ou d'Ageladas? Peu importe. Ce qui est certain, c'est que ce fragment précieux ne vaut pas moins, sous le rapport de l'expression, que la *Psyché* de Raphaël, altérée dans son coloris par Carlo Maratta, mais dont nous possédons au Louvre un admirable dessin à la sanguine, reproduit avec une fidélité religieuse par Butavant.

Il n'est donc pas vrai que la statuaire, envisagée d'une façon absolue, soit moins expressive, c'est-à-dire moins voisine de l'idéal, que la peinture; Plutarque, Pausanias, Pline l'Ancien, sont là pour démentir cette affirmation. Comparez les assertions de Plutarque dans la vie de Périclès, celles de Pausanias dans la description de l'Attique, au trente-cinquième livre de Pline l'Ancien, qui traite de la statuaire et de la peinture antique, et vous verrez ce que pensaient la Grèce et l'Italie sur les moyens d'expression dévolus à la peinture et à la statuaire. La Minerve du Parthénon et le Jupiter olympien, dont il ne reste rien aujourd'hui, n'étaient pas, au dire de Plutarque et de

Pausanias, moins expressifs, c'est-à-dire moins voisins de l'idéal que les fruits de Zeuxis, les portraits d'Apelles et les compositions héroïques de Polygnote. J'invoque le témoignage de Plutarque, de Pausanias et de Pline, faute de pouvoir invoquer des témoignages plus décisifs, car le masque du Jupiter olympien placé aujourd'hui dans les galeries du Vatican n'est pas l'œuvre de Phidias. Ce masque, admirable d'ailleurs, serait tout au plus une réduction de l'original, et rien ne le prouve. L'œuvre de Phidias, faite d'ivoire, d'or et d'émail, paraît avoir péri à Constantinople à l'époque des premières croisades; quant à la Minerve, il n'en est pas resté une seule trace. La Pallas colossale de Velletri, que nous possédons au Louvre, la Pallas étrusque de la villa Albani que M. Ingres, dans un juste mouvement d'admiration, a fait mouler pour l'École des Beaux-Arts de Paris, ne peuvent nous donner une idée de la vierge sortie tout armée du cerveau de Jupiter et décrite par Plutarque et Pausanias. Cependant le témoignage de Plutarque, de Pausanias et de Pline l'Ancien, tous trois étrangers à l'étude spéciale de l'esthétique, suffit pour établir l'opinion de l'antiquité sur les moyens expressifs de la peinture et de la statuaire.

Le Sacrifice d'Iphigénie, de Timanthe, décrit par Pline l'Ancien, est à coup sûr un ouvrage très digne d'attention, et bien que nous ne possédions pas l'original, il est impossible de ne pas admirer la reproduction de cette œuvre sublime, détachée des murs de Pompeï et placée aujourd'hui au musée Borbonico. L'exécution très imparfaite de ce morceau n'enlève rien à sa valeur idéale, et réussit tout au plus à l'obscurcir. Il faut se rappeler en effet que Pompeï a été engloutie par l'éruption du Vésuve en l'an 79 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire plusieurs siècles après l'âge d'or de la peinture grecque. Ainsi *le Sacrifice d'Iphigénie* que nous voyons aujourd'hui n'est très probablement que la réplique d'une réplique transmise d'âge en âge comme le profil d'une console ou d'une corniche. Envisagé au point de vue de l'expression, *le Sacrifice d'Iphigénie* mérite sans doute les plus grands éloges. Agamemnon, voilant son visage devant Calchas qui va immoler sa fille, est un trait de génie : tout cela est très vrai; mais Laocoon mourant avec ses deux fils, Niobé percée des flèches d'Apollon, avec sa nombreuse famille, pour expier ses blasphèmes contre Latone, n'offrent pas un tableau moins émouvant que *le Sacrifice d'Iphigénie.*

Arrivons à l'architecture. M. Cousin paraît croire que, dans cet art, dont le but est complexe, le sentiment de l'utilité nuit au sentiment de la beauté. C'est à mes yeux une erreur. Les Grecs, qui, dans tous les arts du dessin et dans la poésie même, peuvent à bon droit pas-

ser pour nos maîtres souverains, avaient défini l'architecture l'union de l'utile et du beau; ils avaient même créé pour l'expression de cette pensée un mot unique dont notre langue ne peut donner une idée. L'histoire entière de l'architecture justifie la pensée grecque. Tous les monumens vraiment importans expliquent leur destination par leur forme. M. Cousin ne semble pas s'en douter; il croit que le sentiment de l'utilité en architecture nuit au développement de la beauté. C'est une erreur. Depuis le Parthénon jusqu'à Notre-Dame de Paris, depuis Ictinus jusqu'à Maurice de Sully, tous les monumens ont exprimé et devaient exprimer leur destination. M. Cousin pense que les architectes, obligés de prendre l'utile en considération, se réfugient dans les frontons et dans les détails : je dois lui dire que les artistes qui se résignent à un tel parti ne comprennent pas la mission vraie de leur art. L'architecture n'a pas, comme la peinture et la statuaire, l'imitation pour point de départ. Dans la construction d'un palais, d'une forteresse ou d'une église, il est absolument impossible de séparer l'utilité de la beauté. Tout architecte qui méconnaît cette double loi de son art méconnaît son art. Celui qui se réfugie dans les frontons et les détails, comme le dit M. Cousin, ignore son devoir. Tout monument civil, religieux, militaire, qui n'exprime pas sa destination, est un monument manqué. C'est là un principe justifié à la fois par l'histoire et la théorie.

Passons à la musique. M. Cousin remarque avec raison que la musique, par la succession des effets qu'elle peut produire et le caractère indéterminé des sentimens qu'elle éveille, agit sur les sens plus puissamment que la peinture, la statuaire et l'architecture. Réduite à cette formule, son opinion est très vraie; cependant elle devient contestable dès qu'on veut la soumettre à l'épreuve de l'application. En effet, il attribue à la musique l'expression de deux sentimens, la tristesse et la joie. Or tous ceux qui connaissent l'histoire de la musique, depuis Palestrina jusqu'à Beethoven, en passant par Sébastien Bach pour arriver à Mozart et à Rossini, savent à merveille que la musique, loin de se trouver limitée dans l'expression de la tristesse et de la joie, exprime très bien et très nettement la colère et la jalousie. Le sentiment de la grandeur héroïque n'est pas étranger à la musique, Beethoven l'a prouvé surabondamment; la *Symphonie héroïque* du maître de Bonn suffirait pour le démontrer. Parlerai-je de Mozart? Le personnage de Zerlina suffirait à prouver que la musique n'est pas impuissante à expliquer la coquetterie. Parlerai-je de Donizetti? Le personnage d'Adina dans l'*Elisire d'amore* serait pour moi un nouvel argument. Parlerai-je de Bellini? Le personnage d'Amina dans *la Sonnambula,* confirmerait mon affirmation. Reste une ques-

tion plus délicate que M. Cousin tranche d'un seul mot. Il dit que la musique ne peut pas et ne doit pas exprimer des sentimens trop précis : cela est vrai; toutefois il faut tenir compte de Gluck et de Grétry, deux maîtres d'une valeur inégale sans doute, mais qui tous deux occupent un rang incontesté dans l'histoire de la musique. Or Gluck et Grétry, sans réduire la musique au rôle de déclamation notée, ont essayé, et souvent avec succès, de donner à la musique une expression précise. L'*Alceste* et *Richard Cœur de Lion* ont prouvé aux plus incrédules que Gluck et Grétry ne s'étaient pas trompés.

Je passe sous silence ce que M. Cousin dit de l'art des jardins, car c'est, à mon avis, un épisode sans importance dans la théorie générale de l'art. J'aborde la poésie. M. Cousin, essayant d'établir une hiérarchie entre les différentes formes de l'imagination, donne la prééminence à la poésie : je ne saurais le blâmer. Il est incontestable en effet que la poésie peut tracer la forme et les lignes des objets comme l'architecture, montrer la couleur, comme la peinture, sinon aux yeux, du moins à la pensée, et produire sur le cœur des effets successifs comme la musique. Cependant, et M. Cousin le dit avec une sagacité parfaite, les diverses formes de l'imagination humaine, c'est-à-dire de l'art, ne doivent jamais empiéter sur le domaine l'une de l'autre. L'histoire entière prend soin de démontrer la valeur de ce conseil. Que la peinture essaie de lutter avec la statuaire, elle produira les tableaux de David; que la statuaire essaie de lutter avec la peinture, elle produira les statues du cavalier Bernin; que la musique essaie de lutter avec la poésie, elle offrira à ses auditeurs des énigmes sans solution. Les plus belles symphonies de Beethoven, admirables en elles-mêmes par la mélodie des motifs et les combinaisons harmoniques, deviennent des rébus, si l'on tient compte du sens qui leur a été prêté par les interprètes ultrà-fervens, La poésie possède seule l'expression de tous les sentimens, depuis ceux qui sont attribués à la peinture et à la statuaire jusqu'à ceux que la musique exprime d'une manière victorieuse et toute-puissante. Je ne parle pas de l'architecture, qui n'a pas de formes à imiter, car je ne veux pas tenir compte des rêveries de Bernardin de Saint-Pierre, qui voyait dans les ogives de l'architecture gothique l'imitation des courbes intersectées que nous offrent les forêts; je parle de tous les sentimens que la forme, la couleur et le son peuvent exprimer. Or il est incontestable que Phidias, Raphaël, Mozart, c'est-à-dire les trois maîtres souverains de la forme, de la couleur et du son, ne dominent ni Homère, ni Sophocle, ni Shakspeare, ni Corneille, ni Molière. Ainsi M. Cousin a raison de proclamer la poésie le premier de tous les arts.

Le chapitre consacré par M. Cousin à l'histoire de l'art français au XVIIe siècle nous est un moyen sûr d'éprouver la valeur des principes exposés par lui dans les chapitres précédens. Ses idées générales, prises en elles-mêmes, me semblent très justes; je crois seulement qu'il n'a pas suivi une méthode parfaitement rationnelle dans la recherche des principes esthétiques. Si au lieu d'aller de la conscience humaine au monde extérieur il eût suivi une méthode inverse, et fût parti de l'observation du monde extérieur pour arriver à l'étude des phénomènes de la conscience, à l'analyse de l'impression reçue par l'âme humaine en présence du spectacle de la nature, j'ai lieu de croire qu'il ne se fût pas mépris comme il l'a fait en parlant d'une époque déterminée. J'ai rendu pleine justice à la sagacité qu'il a montrée dans la détermination des facultés qui perçoivent la beauté; j'ai accepté comme vrais les élémens de la beauté tels qu'il les définit dans le monde extérieur, dans le monde intellectuel et dans le monde moral; je comprends comme lui la mission générale de l'art. Si mon avis n'est pas le sien sur quelques points de détail, si je suis obligé de combattre et de nier sa théorie de l'architecture, j'accepte cependant comme vrais les trois quarts au moins de sa doctrine esthétique. Mais en présence d'une époque déterminée, lorsqu'il applique sa doctrine à des faits particuliers, je suis obligé de faire quelques réserves. En partant de l'âme pour arriver au monde, au lieu de partir du monde pour arriver à l'âme, M. Cousin a joué un jeu périlleux, et le péril qu'on pouvait tout au plus entrevoir tant qu'il demeurait dans la région des idées pures est devenu manifeste dès qu'il a tenté d'aborder l'histoire esthétique d'un temps et d'un pays déterminés. Alors se sont révélés tous les écueils semés parmi les idées préconçues, et quand je dis préconçues, je ne prétends pas dire que les idées exposées par M. Cousin sur la nature et la mission de l'art soient nées au hasard, je veux dire seulement qu'il les a prises de la main de ses devanciers, sans se donner la peine de les soumettre à l'épreuve du monde extérieur. Qu'est-il arrivé? et que devait-il arriver? Comme, au lieu de procéder du particulier au général, M. Cousin procédait du général au particulier, c'est-à-dire comme il pratiquait la déduction avant d'avoir vérifié l'induction, il ne pouvait guère arriver à une exacte estimation des faits particuliers, et en effet, en abordant l'histoire esthétique de la France au XVIIe siècle, ces principes, bien que vrais en général, prennent un caractère douteux dans l'application.

Tant que M. Cousin demeure dans la région purement littéraire, il a raison sur tous les points, il apprécie d'une manière parfaite Corneille, Racine, Molière, Boileau, Fénelon, Bossuet. Arrivant aux

artistes, il caractérise très bien le génie de Nicolas Poussin et de Lesueur, il comprend Claude Gelée; mais ses principes vont à la dérive dès qu'il aborde Mignard et Philippe de Champagne. Entraîné par sa prédilection pour la mère Agnès, la mère Angélique et ses chères carmélites de la rue Saint-Jacques, il juge les portraits de Philippe de Champagne, comme Mme de Staël jugeait les romans de Tieck, c'est-à-dire en y mettant ce qu'elle veut y voir. Philippe de Champagne n'est sans doute pas un peintre dépourvu de mérite : c'est un habile praticien, mais sans aucune importance dans l'histoire de son art. Mignard, malgré les éloges que lui a prodigués Molière dans le plus faible de ses ouvrages, dans *la Gloire du Val-de-Grâce,* n'est pas supérieur à Rigaud, dont l'histoire ne s'occuperait pas sans les admirables gravures de Drevet. Il ne peut sous aucun rapport entrer en comparaison avec Poussin et Lesueur. Quant à Philippe de Champagne, malgré son habileté matérielle, c'est un artiste vulgaire dans l'acception la plus sévère du mot. Passons à la statuaire. M. Cousin reconnaît et proclame le talent de Pierre Puget : c'est justice, et je ne songe pas à le blâmer. Pourquoi faut-il qu'il mette Jacques Sarrazin et Girardon à peu près sur la même ligne que Pierre Puget? Girardon possédait sans doute la pratique matérielle de son art, mais il ignorait complétement le côté idéal de la statuaire. Or M. Cousin entreprend la défense de l'art français au XVIIe siècle pour montrer la supériorité de l'art spiritualiste sur l'art matérialiste. Ici, je le crains bien, l'argument allégué va directement contre la thèse choisie par l'avocat. Il me paraît superflu de démontrer la supériorité de Jean Goujon sur Jacques Sarrazin. Pour les Anguier, ce sont plutôt des artisans que des artistes. Les ouvrages signés de leur nom que nous possédons au Louvre révèlent une étude assidue des procédés matériels de l'art, mais n'ont pas grand'chose à démêler avec le spiritualisme.

Nous ne pouvons non plus accepter Le Nôtre et Mansard comme de très grands architectes. Les deux ailes ajoutées par Le Nôtre au château des Tuileries de Philibert Delorme montrent amplement toute l'insuffisance de son imagination. Quant au château de Versailles, dont on a voulu faire un titre de gloire pour le nom de Mansard, conception très médiocre et qui donne tout au plus l'idée d'une immense caserne, je ne comprends pas qu'on essaie de lui assigner un rang élevé dans l'histoire de l'architecture. L'hôtel des Invalides, qui, malgré de nombreuses fautes de goût, n'est dépourvu ni de grandeur, ni d'élégance, n'a pas été conçu par l'auteur du château de Versailles.

Nous regrettons que M. Cousin n'ait rien dit de la musique au

XVIIe siècle. Quoique Lulli soit Italien, c'est en France qu'il a développé, je ne dirai pas son génie, mais au moins son imagination. Tous ceux qui ont pu comparer l'*Alceste* de Lulli à l'*Alceste* de Gluck savent tout ce qu'il y a d'élégant et de passionné dans la manière du maître italien. Le duo d'Alceste et de Caron est familier à tous les élèves de M. Delsarte; le moment où Alceste s'écrie pour fléchir Caron : « Une ombre tient si peu de place! » a été traduit par Lulli avec une éloquence que ni Gluck, ni Grétry n'ont jamais surpassée. Gluck est sans doute supérieur à Lulli dans l'ensemble de son *Alceste,* mais il n'a pas surpassé le caractère pathétique du duo d'Alceste et de Caron, écrit par le maître florentin. M. Cousin aurait dû appliquer jusqu'au bout la théorie qu'il avait exposée. Après avoir démontré, et c'était son droit, que les arts ne doivent, dans aucun cas, empiéter sur le domaine l'un de l'autre, il devait avoir à cœur de prouver qu'en France, au XVIIe siècle, toutes les formes de l'imagination vérifiaient sa théorie. J'ai donc peine à comprendre que M. Cousin, en parlant de l'art français au XVIIe siècle, ait passé la musique sous silence.

Malgré ces réserves, que je crois nécessaires et qui traduisent très fidèlement ma pensée, je me plais à reconnaître que l'esquisse esthétique présentée par M. Cousin renferme à peu près tous les élémens d'une doctrine complète. Pour donner à cette esquisse la rigueur qui lui manque, il s'agirait tout simplement de partir de la réalité pour s'élever jusqu'à la vérité, au lieu de suivre la méthode inverse, comme l'a fait M. Cousin. Observer, analyser les faits particuliers avant de formuler les principes généraux, qui doivent résumer les faits particuliers et en exprimer le sens intime et commun, telle est à mes yeux la seule méthode qui puisse aboutir à des conclusions vraies en esthétique aussi bien que dans toutes les autres branches du savoir humain. Éliminer l'induction et vouloir débuter par la déduction sera toujours une tentative imprudente et téméraire. Les principes les plus vrais sont pleins de dangers pour l'esprit qui n'a pas pris la peine de les vérifier. Il peut arriver alors à cet esprit, si éminent qu'il soit, d'affirmer une idée générale parfaitement juste, et d'invoquer comme argument à l'appui de cette idée générale des faits particuliers qui non-seulement ne sont pas contenus dans cette idée générale, mais qui la contredisent. Ainsi M. Cousin, parlant du beau idéal, dont il comprend toute l'importance, cite avec une prédilection marquée, et à plusieurs reprises, l'*Apollon du Belvédère* et la *Vénus du Capitole.* Or non-seulement ces deux ouvrages, très recommandables d'ailleurs, ne sont pas des ouvrages de premier ordre, tant s'en faut, mais encore ils sont empreints chacun d'un caractère

fort différent. L'*Apollon du Belvédère,* qui se voit aujourd'hui au musée du Vatican, n'est probablement qu'une réplique en marbre d'une statue exécutée primitivement en bronze : la *minceur* du manteau me paraît militer en faveur de cette opinion. Mais laissons de côté la question d'original ou de réplique. L'*Apollon du Belvédère* peut-il se comparer aux figures détachées des tympans du Parthénon? Assurément non. Les pages écrites par Winckelmann, plus dignes d'un rhéteur que d'un vrai critique, ne sauraient changer la nature des choses. Placé en regard de l'*Ilissus,* du *Thésée,* de la *Cérès,* de la *Proserpine* et des *Parques,* l'*Apollon du Belvédère* n'est évidemment qu'un ouvrage de second ordre, une répétition d'un ouvrage populaire en Grèce, exécuté à Rome par un habile praticien. La prédilection de M. Cousin pour l'*Apollon du Belvédère* nous étonne d'autant plus qu'en 1815, avant ses leçons sur l'esthétique, le parlement anglais avait acquis de lord Elgin, moyennant 30,000 livres sterling, les débris du Parthénon, qui se voient maintenant au Musée britannique, et que dix ans plus tard, en 1825, c'est-à-dire vingt-huit ans avant le remaniement de ces mêmes leçons, le duc de Rivière, ambassadeur de France à Constantinople, envoyait dans notre pays la *Vénus de Milo,* inférieure sans doute à la *Cérès* et aux *Parques,* mais très supérieure à l'*Apollon du Belvédère.* J'ai peine à comprendre que M. Cousin, placé entre les tympans du Parthénon et la *Vénus de Milo,* s'en soit tenu à l'*Apollon du Belvédère.*

Quant à la *Vénus du Capitole,* nous ne pouvons l'accepter comme un type de beauté idéale. Ce que dit M. Cousin de la *Vénus du Capitole* s'appliquerait tout au plus à la *Vénus de Médicis,* placée dans la Tribune de Florence, ouvrage de second ordre dont le bras droit tout entier, célébré avec tant de pompe par les rhéteurs qui voudraient être acceptés comme des critiques sérieux, est restauré par un praticien moderne. Non-seulement la *Vénus du Capitole* ne s'accorde pas avec les principes exposés par M. Cousin, mais elle les contredit manifestement. Est-ce une œuvre grecque? Je ne le crois pas. Dans tous les cas, grecque ou romaine, elle n'appartient pas à la plus belle époque de l'art et ne saurait offrir un type de beauté idéale.

Les objections que je viens de présenter n'enlèvent rien toutefois à mon admiration pour l'esprit éminent qui a posé tant de questions difficiles et délicates, et qui, après les avoir étudiées sous toutes leurs faces, les a souvent résolues d'une façon décisive. Tel qu'il est, son livre sur *le Vrai, le Beau et le Bien* est encore un des plus solides enseignemens qui puissent être offerts à la jeunesse et à l'âge mûr. Il est fâcheux que M. Cousin, qui, de 1815 à 1820, de 1828 à 1830,

avait attiré et maintenu l'esprit de la génération nouvelle dans la région des idées pures, qui l'avait entretenue avec tant d'éloquence et d'entraînement du vrai, du beau, du bien pris en eux-mêmes, et des doctrines diverses où ces trois idées étaient manifestées avec plus ou moins d'évidence, ait abandonné sa chaire dans toute la force et la maturité de son talent, car en 1830 il n'avait que trente-huit ans. Il eût été bon et salutaire que sa voix, écoutée par la jeunesse avec tant d'empressement, continuât de retentir dans l'enceinte de la Sorbonne. L'apothéose des intérêts matériels eût peut-être été retardée; ce professeur habile et convaincu, que le général Foy, dans une visite à la Sorbonne, appelait si justement le prince de la jeunesse, eût tenu en laisse ou muselé les appétits grossiers qui dominent aujourd'hui, chez un trop grand nombre d'esprits, le vrai, le beau et le bien.

L'abdication philosophique de M. Cousin est une faute bien difficile à réparer, car la réunion d'une intelligence capable de comprendre tous les problèmes et d'un talent capable de rendre attrayante l'exposition de toutes les vérités est un accident bien rare dans l'histoire de la pensée. M. Cousin, en possession d'une parole vive et colorée, avait tiré l'histoire de la philosophie du domaine de l'érudition pure pour la transporter dans le domaine de la pensée publique. Ni Tennemann, ni Tiedemann, n'avaient jamais réalisé un tel prodige : ils n'écrivaient que pour les érudits; M. Cousin avait inspiré à la jeunesse, je ne dis pas le goût, mais la passion de la philosophie. Or cette passion, qui peut éloigner de la richesse et du bien-être matériel, mène aux idées généreuses, aux sentimens désintéressés, au dévouement, à l'abnégation, à plus forte raison au respect du droit, à l'accomplissement du devoir. La société gouvernée par de telles idées, par de tels sentimens, a plus de grandeur et de beauté. Il nous reste à souhaiter que M. Cousin reprenne, poursuive et achève comme écrivain la tâche qu'il a si glorieusement commencée comme professeur.

GUSTAVE PLANCHE.

DE LA

SCIENCE DES POISONS

CONSIDÉRÉE

DANS L'HISTOIRE

TRAVAUX D'ORFILA.

On serait tenté de croire que de très bonne heure, dans les soupçons d'empoisonnement, la justice a eu l'idée de faire examiner le corps des victimes et d'y rechercher le poison. — Une substance vénéneuse avait été introduite, disait l'accusation : quoi de plus simple que de voir s'il en était ainsi et de prouver à la défense qu'elle avait tort en extrayant le poison, ou d'infirmer l'accusation en établissant que la mort était naturelle? Cependant cette idée n'est simple qu'en apparence, et au fond elle est très complexe. Sans doute il est possible (et pourtant cela n'est pas sûr) que l'idée de rechercher la substance toxique dans les personnes qui avaient succombé se soit présentée à l'esprit lorsqu'il s'est agi de discuter une affaire d'empoisonnement; mais les moyens de traiter une pareille question ont longtemps fait défaut, et en vain aurait-on voulu, dans les temps anciens, opérer scientifiquement, comme on fait aujourd'hui, sur les accusations d'empoisonnement, et mettre sous les yeux des juges la pièce probante, c'est-à-dire cette substance accusatrice qui sort des entrailles du mort pour confondre le meurtrier, — ou bien réduire à néant des inculpations haineuses et aveugles, et trouver dans les symptômes et les lésions la marque incontestable d'une maladie spontanée. Ceci

dépasse infiniment le pouvoir scientifique des âges antérieurs, et suppose un avancement de la chimie et de la pathologie sans lequel le problème demeure absolument insoluble.

Tout est connexe dans les choses de l'histoire; pour répondre avec une suffisante certitude aux questions que pose la justice, il faut d'une part isoler chimiquement le poison, et pour cela des connaissances chimiques très précises sont nécessaires. D'autre part, il faut connaître la marche des maladies naturelles et de celles qui sont d'origine vénéneuse, et pour cela des connaissances étendues en pathologie sont requises. Or la chimie n'a pu naître et se développer que quand la physique se fut établie, car que serait une chimie sans notions préliminaires sur la chaleur, sur l'électricité, sur le magnétisme, sur le son, sur la lumière, sur la pesanteur? — et la pathologie n'a pu prendre consistance que quand les lois de la vie ont eu pour base les lois chimiques, car que serait une doctrine des êtres vivans où tout d'abord on ignorerait les compositions et décompositions élémentaires? On le voit, pour que le juge interroge, pour que le médecin réponde, un immense développement doit se faire, qui ne comprend guère moins que la totalité de l'évolution humaine ou l'histoire, — la science de la chimie et celle de la vie n'ayant atteint un point suffisant d'élaboration que vers la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci.

On donne le nom de toxicologie à l'ensemble des connaissances qui ont pour objet les poisons, comprenant les caractères chimiques qui les distinguent, les effets qu'ils produisent sur les corps vivans, les remèdes qu'on peut leur opposer, et enfin les moyens à l'aide desquels on les reconnaît dans le corps des personnes empoisonnées. Le mot même est un exemple remarquable du trajet que font les significations. Sans parler de la finale qui, synonyme de *doctrine,* provient d'un primitif grec voulant dire *cueillir, ramasser,* ce qui indique comment d'une idée purement physique on a fait une idée abstraite et purement intellectuelle; sans parler, dis-je, de cette finale, — *toxique,* qui signifie en grec poison, vient du mot qui exprime l'arc; par conséquent nous sommes reportés au temps où les peuplades grecques, placées encore à un état relativement primitif, empoisonnaient, comme font encore aujourd'hui plusieurs tribus sauvages, leurs flèches pour tuer le gibier ou les ennemis. Puis ce venin, destiné à la chasse ou à la guerre, est devenu le nom commun de tous les poisons; enfin, transporté dans la langue anglaise, *intoxication* a pris le sens d'ivresse. En cet échantillon étymologique, on part de l'idée du mot *arc* pour arriver aux idées d'*empoisonnement* et d'*ébriété,* et l'on suit sans peine tous les degrés par lesquels l'acception primitive s'est transformée. C'est grâce à ce travail que,

dans les langues, des mots divers sont venus à signifier une même chose, ou que des mots identiques sont venus à représenter des idées tout à fait différentes.

On peut appeler poison tout ce qui, n'étant pas alimentaire, engendre, une fois introduit dans l'économie par une voie quelconque, une maladie plus ou moins grave. Pour qu'il y ait empoisonnement, il faut qu'il y ait pénétration de la substance toxique, il faut qu'elle se combine, d'une façon ou d'autre, avec un ou plusieurs des élémens qui constituent le corps vivant.

Ce seul énoncé suffit pour montrer combien les poisons sont, par la nature même des choses, voisins des remèdes. A la vérité, pris dans son ensemble, le remède contient une foule de choses très diverses qui ne sont liées l'une à l'autre que par la propriété commune de modifier en bien l'organisme malade; mais quand on les considère en un sens plus étroit et comme substance introduite dans le corps et destinée à y produire une action déterminée, les remèdes et les poisons se confondent tellement, que beaucoup ne diffèrent plus que par la dose, et quelques-uns des poisons les plus énergiques sont au nombre des remèdes héroïques. Il faut se faire une idée exacte de la situation des êtres vivans dans le monde qui les entoure. On ne peut en aucune façon se les figurer isolés; toute existence organique et vivante (ces deux termes sont synonymes, et à notre connaissance il n'y a point de vie sans organisation) suppose un milieu ambiant qui fournit les élémens nutritifs, dans lequel sont rejetées les substances usées par le mouvement vital, et dont la réaction entretient le jeu des fonctions. Ainsi la terre, l'air, l'eau et les forces qui y sont immanentes, chaleur, électricité, lumière, affinité chimique, fournissent le sol où vit tout ce qui vit, et pour étendre jusqu'au bout cette idée capitale, la civilisation progressive forme un dernier milieu artificiel, mais de plus en plus puissant, et créant, pour les sociétés et les individus, des conditions de développement, de santé, de maladie, qui y ont toutes leurs racines. Dans ce milieu général se trouvent des choses particulières qui affectent d'une façon particulière aussi les organismes vivans : ce sont les remèdes et les poisons. Là, rien ne s'est deviné : des propriétés (que nous appellerons à bon droit occultes) n'ont été révélées que par l'expérience, car aucun indice, avant tout essai, ne pouvait faire prévoir que l'opium assoupissait, que l'iode agissait sur le goître, que le mercure causait le tremblement, que le plomb amenait d'atroces coliques et la paralysie des membres, que la belladone dilatait la pupille, et tant d'autres phénomènes remarquables et spéciaux, trouvés par une recherche aveugle d'abord — et maintenant systématisée.

Donc, pour bien concevoir la position de l'être vivant et en parti-

culier de l'homme, on se le représentera comme en rapport non-seulement avec le gros des choses et l'ensemble cosmique où il est placé, mais encore avec une multitude de substances minérales, végétales, animales, qui ont une action directe sur lui. C'est par-là en effet que l'homme peut tant influer sur sa propre santé, sur sa propre conservation. Les influences générales ne sont pas à sa disposition; il ne régit ni la chaleur du soleil ni celle de la terre. Les modifications météorologiques ne lui sont pas plus soumises que les tempêtes qui ébranlent l'océan; tout au plus peut-il, par un travail bien conduit, restreindre les forêts, resserrer les marécages, développer la culture et diminuer ainsi les causes de destruction. Mais ces choses particulières dont j'ai parlé (et la chimie en accroît continuellement le nombre), ces choses salutaires ou funestes, suivant l'usage qu'on en fera, sont là remises à son jugement et à son savoir comme autant d'instrumens. Un célèbre médecin de l'antiquité, Hérophile d'Alexandrie, appelait les remèdes les « mains du médecin. » Toutes ces substances d'une action effective et spéciale sont, on peut le dire, autant de mains à l'aide desquelles on intervient dans la santé pour l'entretenir, dans la maladie pour la guérir.

Par un autre côté aussi, le poison tient de très près au remède, je veux dire par l'efficacité élective en vertu de laquelle l'un et l'autre modifient les parties vivantes. On se ferait une très fausse idée de cette action, si on se la figurait toujours sous l'image des acides ou des alcalis puissans. Ceci est une action qu'on peut appeler grossière et brutale; l'acide et l'alcali, en vertu de leurs affinités, séparent les élémens des tissus vivans, s'en approprient quelques-uns, et de cette façon les désorganisant, les livrent immédiatement à la gangrène et à la mort. Il est bien clair que dans ces cas, quand la puissance délétère a corrodé l'estomac et les intestins, la vie n'est plus possible; ce sont là de véritables blessures, et c'est comme le fer ou le plomb qui vient déchirer les organes. Mais dans beaucoup de circonstances les choses se passent tout autrement; la lésion locale est nulle ou de peu d'importance, et cependant les accidens les plus graves se manifestent : une profonde perturbation s'empare de toutes les fonctions, les rouages essentiels de la vie sont ou suspendus ou déconcertés, et tout se hâte vers une catastrophe.

D'où viennent ces effets formidables? De deux conditions qui sont connexes : la première, c'est que le poison va, par son contact et sa combinaison, exercer une action déterminée sur un élément — déterminé aussi — du corps vivant; la seconde, c'est que cet élément, ainsi modifié, modifie nécessairement à son tour celui avec lequel il a des rapports physiologiques, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'organisme tout entier se trouve engagé dans cette série croissante de

troubles et de dérangemens. Dès qu'un élément anatomique du corps est changé en quoi que ce soit, ses propriétés le sont également; il produit sur les autres élémens une réaction différente de celle qu'il produisait auparavant; ceux-ci s'altèrent de proche en proche, et c'est de la sorte et par cet enchaînement fatal (car il tient à des propriétés inhérentes) que dans ces cas la maladie se généralise et vient porter son empreinte en tous les points du corps.

Au fond, l'action du remède n'est pas autre. Lui aussi, changeant la propriété de tel ou tel élément, engendre une série de changemens dont l'expérience a démontré l'utilité suivant les cas de maladie. Il faut donc descendre de la conception nuageuse qui mettait l'organisme entier en présence d'une substance et le soumettait pour ainsi dire à cet empire. Tous les termes intermédiaires faisaient défaut; le corps se présentait comme quelque chose sans connexion avec le poison ou le remède, qui semblaient posséder des propriétés directes sur la vie même. Pourquoi l'un agissait-il et pourquoi l'autre se laissait-il modifier? Nulle réponse ne pouvait être faite à ces questions, ou, pour mieux dire, on y faisait une multitude de réponses illusoires dont l'histoire formerait une bonne part des systèmes médicaux. On est sorti de cette situation si peu scientifique du moment qu'aux propriétés chimiques des substances actives et aux propriétés vitales des élémens anatomiques on a rattaché le point de départ du dérangement total. En un mot, entre l'action du remède ou du poison et la modification subie par le corps, on ne connaissait aucun rouage intermédiaire; tout paraissait immédiat. Or, dans le fait, tout est médiat, et ce n'est que par une succession d'engrènemens parfois, il est vrai, très rapide que les effets se généralisent.

Ici intervient la découverte essentielle d'Orfila, celle qui a donné une vraie originalité à ses recherches, et leur a imprimé le caractère de l'utilité à la fois théorique et pratique. Entre le contact du poison avec les surfaces digestives (car c'est par-là surtout que s'en fait l'introduction) et l'influence délétère qu'il exerce sur le système — se trouve une longue distance, une lacune qu'il s'agissait de combler. Le premier pas fut fait quand on reconnut que le poison ne restait pas immobile dans le lieu où il avait été déposé, mais qu'il était pris par les petites veines innombrables qui garnissent l'intestin, et de là charrié partout où le sang est porté. Un second pas, — et celui-là est dû à Orfila, — fut accompli quand on détermina davantage cette absorption générale, démontrant que non-seulement la substance toxique est transportée dans le torrent circulatoire, mais encore qu'en beaucoup de cas elle choisit un lieu d'élection et va s'accumuler en certains organes. Là elle demeure jusqu'à ce que la mort survienne, ou que, les forces et le traitement l'emportant, les dernières parti-

cules en soient éliminées. Le terme de la guérison est que définitivement tout le poison soit chassé par un travail inverse de celui qui l'avait introduit au sein de l'économie.

Ainsi, pour considérer l'empoisonnement en sa totalité, il faut y voir d'abord une introduction produite par la force absorbante des tissus, puis une élimination produite par la force décomposante de ces mêmes tissus. Il suffit de présenter ces deux faits, qui sont connexes, pour écarter toutes les idées qui ont si longtemps régné sur la finalité des opérations exécutées dans le corps vivant. Personne ne peut s'y méprendre : c'est une force manifestement aveugle, ou, en d'autres termes, nécessaire, qui détermine le transport à l'intérieur des substances toxiques; car, si elle n'était pas aveugle et nécessaire, si la moindre lueur de choix et d'élection s'y pouvait apercevoir, elle écarterait loin d'elle ce qui va en peu d'instans plonger le système entier dans les désordres les plus étranges et les plus funestes. Pour me servir du mot *nature* avec le sens faux et métaphysique qu'on lui donne souvent, la nature se prend à tous les piéges qu'on lui tend; on n'a qu'à lui présenter ce qui est le plus vénéneux et le plus mortel, elle l'absorbe aussitôt comme ce qu'il y a de plus inoffensif ou de plus sain, sauf à témoigner aussitôt son repentir par de graves perturbations, par des convulsions affreuses, par des lividités, des pâleurs, des hémorrhagies, symptômes très divers dont beaucoup ne font qu'aggraver le mal. Mais laissant de côté ce langage d'une philosophie qui n'est jamais plus en défaut que dans la contemplation des êtres vivans, le repentir ici n'est pas autre chose que le déploiement de nouvelles activités également aveugles et nécessaires.

Il fut un temps, dans l'évolution scientifique de l'humanité, où la *téléologie* (ou doctrine des causes finales) forma une conception d'un ordre très élevé, suffisant à rallier toutes les notions positives que l'on possédait, et leur assurant une rationalité qu'elles n'auraient pas pu recevoir autrement lors de leurs premiers rudimens. Le plus grand et le plus légitime usage qui en ait été fait se trouve dans les écrits de Galien, alors qu'il donnait de la solidité et un charme réel aux études physiologiques, laissant loin derrière lui les brutes et incohérentes idées de ceux qui, ne voulant pas prendre l'issue, alors ouverte, des causes finales, n'avaient rien pour se soutenir et se guider. Plus tard, dans l'époque moderne, on continua l'œuvre de Galien, mais avec un succès décroissant; car plus les faits s'accumulaient, plus ils devenaient incompatibles avec une doctrine qui n'est pas née sur le terrain positif. De tous côtés maintenant elle cède la place à une doctrine plus compréhensive, celle des conditions d'existence. Là est un champ immense et toujours réel, et la théorie qui s'y élève est à la fois pleinement solide, puisqu'elle n'a pour base que

l'expérience, et pleinement rationnelle, puisqu'elle systématise incessamment l'expérience incessamment acquise.

Cela a été dans tous les temps un sujet de controverse que de savoir si réellement la médecine possédait quelque efficacité pour la guérison des maladies, et quoique l'exercice de l'art ne discontinuât point parmi les hommes, toutefois cette perpétuité pouvait, pour bien des raisons, ne pas paraître un argument suffisant. Le doute se fondait sur les cas où les malades succombent, bien qu'ils soient traités médicalement, et sur les cas où les malades guérissent, quoiqu'ils ne reçoivent aucun soin médical. Comme chaque maladie est, à vrai dire, une expérience qui ne peut pas se recommencer, pour voir si, en employant un procédé différent, elle se terminerait autrement, il restait par ce côté une impossibilité de démontrer que la médecine eût aucune efficacité. Mais si l'on veut, considérant l'idée de poison, en écarter pour un moment tout ce qui s'y rattache de funeste et de destructeur, on comprendra que les substances toxiques fournissent une preuve irrécusable de la puissance des moyens à l'aide desquels on peut agir sur l'économie vivante. Au fond, il suffit de généraliser complétement cette notion et d'y voir, non pas ce qui exerce une action nuisible, mais ce qui exerce une action, quelle qu'elle soit. A ce point, le poison, c'est le remède. Or à qui saurait-il être douteux qu'à l'aide d'une foule de substances on produise dans le corps les changemens les plus variés et les plus considérables? Le scepticisme ne portera aucunement sur la possibilité de modifier gravement l'organisme; il ne peut porter que sur la possibilité de produire avec jugement, avec opportunité, ces modifications. La puissance est plutôt trop grande que trop petite, comme le montrent tant de poisons si promptement mortels sous la plus faible dose. On ne serait jamais embarrassé de causer chez l'être vivant les dérangemens les plus singuliers, mais on est souvent, en effet, très embarrassé pour rendre ces changemens profitables à l'homme malade. Ici, deux lumières interviennent, qui assurent la marche du médecin et lui apprennent à se servir avec utilité des moyens puissans qui sont à sa disposition : l'une, c'est l'expérience, qui a essayé les choses et montré les cas, les doses, les occasions; l'autre, c'est la connaissance du corps malade, laquelle dérive fondamentalement de la connaissance du corps en santé. Par cette étude, le médecin acquiert une clairvoyance singulière qui, dans mainte et mainte circonstance, lui permet de pénétrer en l'intimité des organes et d'apercevoir ce qui est pourtant caché à la vue. Quand il a ainsi déterminé le mal auquel il a affaire, il use avec fermeté et connaissance des moyens qui modifient profondément l'état des tissus et des fonctions.

Du côté de la pratique, la découverte d'Orfila porta immédiatement

des fruits, elle étendit notablement les moyens de retrouver les poisons et de constater les crimes. En effet, tant qu'on ne sait pas que plusieurs substances toxiques vont se loger dans l'intimité de certains tissus, il peut arriver, même au chimiste exercé et pourvu de toutes les ressources de l'analyse, de laisser échapper de véritables cas d'empoisonnement. Le malheureux qui a succombé est déjà dans le cimetière, les véhicules où le poison a été administré ont disparu, même les intestins et l'estomac n'en contiennent plus de traces, et pourtant il est encore possible de produire des témoins accusateurs capables de confondre le coupable qui se croit le plus caché. Indépendamment du véhicule qui portait le poison, par-delà les membranes qui l'ont reçu, on sait qu'il est déposé en des réceptacles connus d'avance, prêt à reparaître dès que les affinités chimiques, habilement utilisées, l'appelleront à la lumière.

Ceci est véritablement un bon thème pour montrer sans conteste combien la médecine des modernes l'emporte sur celle des anciens : non pas que je prétende en tirer vanité au profit des uns et aux dépens des autres, car personne plus que moi n'est persuadé que nous ne sommes quelque chose que grâce au labeur de nos aïeux, et que les générations ensevelies ont droit à un culte reconnaissant de notre part; mais c'est afin de faire voir comment les choses, par le progrès de la civilisation, se développent et s'améliorent; c'est afin de signaler sur ce terrain particulier la loi de l'évolution générale et de modifier le point de vue auquel on aperçoit toujours l'antiquité. Elle, elle est jeune; nous, nous sommes anciens, destinés à devenir jeunes à notre tour pour nos arrière-descendans, qui nous devront une part de leurs progrès et de leur civilisation. Si on avait proposé au plus habile médecin de la Grèce ou de Rome de décider en un cas donné s'il y avait eu ou non empoisonnement, il n'aurait pu répondre que de la façon la plus dubitative, n'ayant guère, comme le vulgaire, que des preuves morales à sa disposition. Nulle ouverture des corps, nulle connaissance des lésions anatomiques que produisent les maladies, nulle étude suffisante des symptômes et du diagnostic, nulle appréciation chimique des substances vénéneuses. Or c'est de tout cela que se compose l'histoire d'un empoisonnement. Comment donc faire pour le déterminer, si l'on manque de ces connaissances indispensables? Un empoisonnement était pour nos prédécesseurs un problème insoluble; il a fallu résoudre une foule de problèmes préalables avant de l'aborder; la puissance intellectuelle de l'homme collectif croît comme sa puissance matérielle, et ce qui à une certaine époque lui est interdit devient possible quand il s'est pourvu d'instrumens logiques supérieurs en efficacité à ceux dont naguère il pouvait se servir.

Orfila, par ses recherches spéciales sur des poisons particuliers et par son ouvrage sur la toxicologie, donna une forte et féconde impulsion à ces études, qui occupèrent à l'envi les médecins et les chimistes. Des luttes vives éclatèrent, des objections s'élevèrent, des difficultés surgirent, si bien qu'un moment on crut que cette doctrine, si laborieusement construite, allait devenir inutile, au moins en quelques-unes de ses applications devant les tribunaux. Ce fut quand on découvrit que le corps humain, qui, comme on sait, renferme une portion notable de fer, contient ou peut contenir, sans empoisonnement, certaines substances métalliques vénéneuses. Comment alors discerner, en un cas donné, si cette substance est là par le fait d'un crime ou d'un état naturel? Orfila s'employa avec ardeur à dissiper les doutes que suscitait cette complication inattendue du problème. De là, il fallut passer à l'examen du sol des cimetières, imprégné lui-même parfois de métaux toxiques. Or ces métaux peuvent pénétrer dans les corps qui y ont été ensevelis et qu'on exhume. Ces causes d'erreur ayant été signalées et éclaircies, Orfila laissa la toxicologie plus assurée en sa marche et en ses dires qu'il ne l'avait trouvée.

Les notions des anciens étant tout à fait rudimentaires, ils allaient chercher des preuves chimériques. Ainsi ils attachaient une grande importance aux taches et aux lividités; ils supposaient que le cœur, cet organe essentiel, devait porter des traces de l'action violente qui avait éteint la vie, et ils croyaient ou qu'il se couvrait de marbrures, ou qu'il devenait incapable de se consumer dans la flamme du bûcher funéraire. Que dire de pareils argumens? Quelle valeur auraient-ils devant les tribunaux? Et si on leur en a jamais accordé, à quelles erreurs n'ont-ils pas dû donner lieu? En cet état, la médecine était absolument impuissante à éclairer la justice; aujourd'hui elle est une de ses lumières, et cette différence constate tout le progrès accompli. Quelques exemples de ce qui se faisait ou se disait dans l'antiquité à ce sujet le feront mieux ressortir encore.

Des bruits d'empoisonnement coururent, on le sait, après la mort d'Alexandre. Ceux qui pensaient alors que la mort avait été naturelle alléguèrent comme une preuve non petite que le corps, étant resté pendant plusieurs jours sans aucun soin, à cause des discordes des généraux, n'avait présenté aucune trace de l'action d'un poison, bien que déposé dans des lieux chauds et étouffans. Ceci témoigne, non qu'Alexandre ne fut pas empoisonné, mais que les historiens qui invoquent de tels argumens sont sous l'influence de ce préjugé qui fit croire longtemps qu'un corps empoisonné cède plus vite à la putréfaction. Les observations positives n'ont aucunement justifié ces idées préconçues; la corruption inévitable de

tout organisme de qui la vie s'est retirée et qui est livré aux affinités chimiques peut survenir très vite dans des cas où aucun poison n'a été administré, et réciproquement elle peut, suivant les circonstances, tarder beaucoup, même quand un poison a donné la mort. Au reste, dire que le corps d'Alexandre resta sans se putréfier au sein de la chaleur et de l'humidité, c'est, par un autre côté aussi, obéir à ces chimériques notions qui élevaient hors de l'humanité les grands hommes et voulaient même accorder à leurs dépouilles inanimées une vertu d'incorruptibilité.

Les historiens anciens se sont partagés sur la question de savoir si Alexandre avait été victime d'embûches secrètes. Quand on vit ce prince conquérant de l'Asie venir expirer à Babylone à moins de trente-trois ans, il n'est pas étonnant que des bruits aient circulé sur une fin si prématurée. Des projets gigantesques occupaient cet esprit actif et ambitieux qui sortait à peine de la jeunesse. Des députations lointaines étaient venues le visiter dans la vieille cité de Bélus; il se préparait à faire le tour de l'Arabie, et on ne sait vraiment où il se serait arrêté si tant de puissance n'avait été soudainement arrachée à tant d'activité. On eut de la peine à penser que le hasard seul de la mort eût choisi cette victime de qui dépendait un si grand avenir. D'ailleurs des indices pouvaient conduire dans cette voie. Durant le cours de ces campagnes qui avaient mené Alexandre jusqu'à l'Indus, bien des haines s'étaient développées dans le cercle de ses plus intimes officiers, et, soit qu'il se fût livré trop hâtivement à des soupçons, soit que réellement des complots eussent été tramés contre lui, il avait plusieurs fois sévi. C'était, pour une raison ou pour une autre, une cour dangereuse, un service semé d'écueils, et il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce que de secrètes vengeances eussent couvé auprès de lui.

Au moment de la catastrophe, un homme surtout se trouvait dans une situation menacée et par conséquent menaçante : c'était Antipater, commandant en Macédoine. Une grande victoire remportée sur les Lacédémoniens, qui avaient fait une diversion dangereuse au moment où Alexandre était au fond de l'Asie, porta très haut sa renommée et sa puissance. On prétendait que ses services avaient attiré sur lui, non la faveur, mais la haine et le soupçon; de plus, la mère du roi, qui était en querelles continuelles avec Antipater, ne cessait d'exciter l'esprit de son fils contre ce général. Aussi est-ce lui que la rumeur accusa de la mort d'Alexandre.

A ces présomptions générales, on ajouta des détails plus particuliers. Sur le moment, dit Plutarque, personne n'eut le soupçon d'un empoisonnement, mais on rapporte que, la sixième année, Olympias mit à mort beaucoup de monde et qu'elle fit déterrer les restes d'Io-

las, qui avait déjà cessé de vivre, comme étant celui qui avait administré le poison. Ceux qui disent qu'Aristote conseilla ce crime à Antipater, et que ce fut Antipater qui fit porter le poison, s'appuient d'un certain Agnothémis, qui prétendait le tenir du roi Antigone, et Antigone, comme on sait, fut un de ces généraux qui se disputèrent et se partagèrent l'empire d'Alexandre. Il paraît même qu'à Athènes les bruits d'empoisonnement trouvèrent un grand crédit, car au moment où cette ville, après la mort d'Alexandre, essaya de secouer le joug des Macédoniens, couronnant encore par quelques exploits glorieux cette dernière lutte pour sa liberté, Hypéride, un des orateurs qui tenaient avec Démosthènes contre le parti macédonien, proposa, dit-on, un décret pour que des honneurs fussent rendus à Iolas, qui avait délivré la Grèce de son formidable oppresseur. Cette croyance à l'empoisonnement pénétra loin dans l'opinion commune. Les livres sibyllins, apocryphes il est vrai, mais anciens, présentant comme futur ce qui était passé depuis longtemps, disent que le Mars de Pella trouvera, trahi par d'infidèles compagnons, la fin de son destin, et que, revenu de l'Inde, une mort cruelle le frappera dans Babylone, au milieu des festins.

On ne s'arrêta pas là, et on indiqua les moyens à l'aide desquels l'empoisonnement avait été pratiqué. A la vérité, comme on va le voir, nous touchons ici de tous côtés au récit populaire et à la légende. Il est en Arcadie, près d'un lieu nommé Nonacris, une source très froide que les Arcadiens assurent être l'eau du Styx. Il ne paraît pas que du temps d'Hérodote on eût attribué à cette eau des propriétés vénéneuses, car il en dit seulement que c'est un filet d'eau tombant d'un rocher dans un bassin, lequel est entouré d'un rebord en maçonnerie; mais plus tard des dires étranges circulèrent sur cette eau mystérieuse : on prétendait que, dépourvue d'odeur et de saveur, elle n'en était pas moins un poison très subtil, exerçant une action coagulante à l'intérieur. Bien plus, elle ne peut être contenue dans aucune espèce de vase, elle perce le verre, le cristal, les métaux, et on n'a trouvé, pour la contenir et la transporter, que le sabot d'un cheval. De telles propriétés visiblement chimériques sont relatées par Vitruve, par Sénèque, par Pline, par Pausanias. C'est cette eau merveilleuse qui fut choisie pour l'empoisonnement d'Alexandre, et l'on comprend maintenant comment Aristote est impliqué là-dedans; car, pour la légende populaire, il n'y avait que le philosophe — dont le savoir était aussi renommé que les conquêtes de son disciple — qui pût indiquer ce venin subtil et infaillible.

Ainsi préparé, le poison fut apporté par Cassandre, fils d'Antipater, à Philippe et à Iolas ses deux frères, qui étaient échansons du roi; mais alors, comme leur charge les obligeait de goûter les mets et les breuvages, comment se fit-il qu'ils n'aient pas été eux-mêmes

empoisonnés? Justin, qui croit à l'empoisonnement, rapporte qu'on leva ainsi la difficulté. Philippe et Iolas goûtèrent en effet d'abord le breuvage du roi, et ils n'ajoutèrent qu'ensuite le poison qu'ils tenaient dans de l'eau froide. C'est, comme il sera dit plus loin, l'artifice dont on se servit pour empoisonner Britannicus.

Manifestement, nous n'avons là que des contes sans consistance; mais il se pourrait que, quoique l'imagination populaire eût fait les frais des moyens par lesquels le crime fut commis, l'empoisonnement n'en eût pas moins été réel. Ceux qui y croyaient remarquaient que Cassandre par ses actions mêmes témoigna la haine qu'il portait à Alexandre, et de la sorte se dénonça comme celui qui avait tranché la vie de ce prince, car plus tard, ayant acquis la souveraine puissance, il se montra animé de sentimens très hostiles pour tout ce qui concernait son ancien souverain, égorgeant Olympias, laissant son corps sans sépulture, et rebâtissant avec ardeur la ville de Thèbes qu'Alexandre avait détruite.

Ces détails prouvent, comme on le sait d'ailleurs par toute l'histoire de ces temps de trouble, que ce n'étaient pas les scrupules de la morale qui auraient arrêté ces hommes puissans se disputant l'empire. Un empoisonnement et un meurtre ne leur coûtaient pas beaucoup. Cependant de pareilles présomptions ne suffisent en aucune façon pour assurer qu'Alexandre mourut, non par une maladie, mais par un poison. Aussi plusieurs ajoutent-ils qu'au moment où il vida la coupe présentée par Iolas, il ressentit une douleur aiguë. Soudain, dit Diodore, comme s'il avait reçu quelque coup violent, il gémit et, poussant de grands cris, fut emporté dans les bras de ses amis. Justin ajoute que ses douleurs étaient telles qu'il demandait un glaive pour s'ôter la vie, et qu'il redoutait le moindre attouchement de ceux qui l'entouraient. Toutefois les assertions de Diodore et de Justin ne sont aucunement confirmées par un récit officiel que nous avons de la maladie d'Alexandre.

Alexandre avait deux historiographes, Eumène de Cardia et Diodote d'Érythrée, qui consignaient jour par jour les événemens. Ce recueil fut publié; il était connu dans l'antiquité sous le titre d'*Éphémérides royales*. Des détails peu importans s'y trouvaient, comme le reste; ainsi nous apprenons dans ces *Éphémérides* qu'il arriva plus d'une fois au roi de Macédoine, après s'être enivré, de dormir deux jours et deux nuits de suite. Sa dernière maladie y a figuré, et des extraits concordans ont été conservés par Arrien et par Plutarque. Voici ce qu'ils disaient :

« Alexandre but chez Médius, où il joua, puis il se leva de table, prit un bain et dormit; ensuite il fit le repas du soir chez Médius, et il but de nouveau très avant dans la nuit. C'était le 17 du mois de *dæsius*.

« Étant sorti de là (c'était le 18), il prit un bain; après le bain, il mangea

un peu et dormit dans le lieu même, parce qu'il avait déjà la fièvre. Il se fit transporter sur un lit pour faire le sacrifice, et sacrifia chaque jour, suivant les rites. Après le sacrifice, il resta couché dans l'appartement des hommes jusqu'à la nuit. Là, il donna des ordres aux officiers pour l'expédition par terre et pour la navigation; il enjoignit à ceux qui devaient aller par terre de se tenir prêts pour le quatrième jour, à ceux qui se devaient embarquer avec lui de se tenir prêts pour le cinquième. De là, il se fit transporter sur un lit jusqu'au fleuve, s'embarqua sur un bateau et se rendit dans le jardin royal, situé sur l'autre rive. Là, il prit de nouveau un bain et il se reposa.

« Le lendemain, il prit de nouveau un bain et fit le sacrifice ordonné. Étant allé dans sa chambre, il y resta couché et joua toute la journée aux dés avec Médius. Il commanda aux officiers de venir le trouver le lendemain matin de très bonne heure, puis le soir il prit un bain, fit le sacrifice aux dieux, mangea quelque peu, se fit reporter dans sa chambre, et déjà il eut la fièvre toute la nuit sans interruption.

« Le jour suivant, il prit un bain, et après ce bain il fit le sacrifice. Couché dans la salle de bains, il passa le temps avec les officiers de Néarque, écoutant ce qu'ils disaient de la navigation et de la grande mer.

« Le jour suivant, il prit un nouveau bain, il fit les sacrifices ordonnés. Il ne cessa plus d'avoir la fièvre, et la chaleur fébrile fut plus grande. Cependant il fit venir les officiers, et leur recommanda de se tenir tout prêts pour le départ de l'expédition par eau. Il prit un bain sur le soir, et après le bain, son état se trouva déjà fâcheux; la nuit fut pénible.

« Le jour suivant, il fut transporté dans la maison située près du grand bassin; il fit, il est vrai, le sacrifice ordinaire, mais il avait beaucoup de fièvre. Il resta couché; néanmoins, avec ses généraux, il parla des corps qui étaient privés de chefs, et leur recommanda d'y pourvoir.

« Le jour suivant, il fut porté avec peine au lieu du sacrifice, qu'il fit cependant; il ne donna plus aucun ordre à ses généraux sur la navigation.

« Le jour suivant, ayant beaucoup de fièvre, il se leva pour le sacrifice, qu'il fit. Il ordonna aux principaux de ses généraux de passer la nuit dans la cour, aux officiers inférieurs de la passer dehors, devant les portes.

« Le jour suivant, il fut transporté du jardin royal dans le palais; il dormit un peu, mais la fièvre n'eut pas de relâche. Les généraux étant entrés, il les reconnut, mais ne leur parla plus; il avait perdu la parole, et il eut une fièvre violente la nuit.

« Le jour suivant et la nuit, grande fièvre. Les Macédoniens le crurent mort; ils vinrent, en poussant de grands cris, jusqu'aux portes, et par leurs menaces ils forcèrent les *hétères* de les leur ouvrir. Les portes ayant été ouvertes, ils passèrent tous en simple tunique devant le lit.

« Le jour suivant, même état, et le lendemain le roi mourut vers le soir. »

Voilà le récit authentique. Est-il possible de l'interpréter médicalement? D'abord remarquons que, dans tout le cours de ce récit, il n'est question que de l'état fébrile du roi, et qu'on ne mentionne aucun autre symptôme que de la fièvre. On ne parle ni de douleur en un point du corps, ni de gêne de la respiration, ni de toux, ni de rien, en un mot, qui puisse indiquer une inflammation locale. C'est

donc une fièvre qu'eut Alexandre. Il y a dans la description que nous venons de citer assez de traits conservés pour qu'on puisse diagnostiquer, même rétrospectivement, quelle fut la maladie qui emporta le roi. Ce qui est caractéristique, ce sont les apyrexies du commencement. Une fièvre qui dure onze jours, qui offre à son début des intermissions et qui finit par devenir continue, est une de ces fièvres qui sont communes dans les pays chauds, et que plusieurs médecins de l'Algérie ont désignées sous le nom de pseudo-continues. Deux médecins ont déjà essayé de déterminer la maladie d'Alexandre; mais, s'appuyant sur un passage mal interprété de Justin, ils crurent que la maladie du roi n'avait duré que six jours, et d'ailleurs ils ne se rendirent pas un compte exact de la série des jours dans les *Éphémérides royales;* toutefois ce caractère intermittent les avait frappés. — Ainsi Alexandre est mort d'une de ces fièvres qui sont si communes en Algérie, en Grèce, dans l'Inde, et qui certainement règnent encore sur le bord de l'Euphrate. Dès lors, la question d'empoisonnement se trouve résolue; puisqu'il est établi que son affection fut une fièvre, il est établi par cela même que le poison et encore moins l'eau du Styx n'y furent pour rien.

Éphippus, dans son livre *sur la Sépulture d'Alexandre et d'Éphestion,* avait attribué la mort d'Alexandre à des excès de boisson. « Protéas le Macédonien, dit-il, était très grand buveur, jouissant néanmoins d'une bonne santé, car il était habitué. Alexandre, ayant demandé une large coupe, la vida avant Protéas. Celui-ci la prit, donna de grandes louanges au roi, et à son tour but la coupe de manière à s'attirer les applaudissemens de tous les convives. Peu après, Protéas, ayant demandé la même coupe, la vida de nouveau. Alexandre lui fit raison avec courage; mais il ne put supporter cet excès de boisson; il se laissa tomber sur son oreiller, et la coupe lui échappa des mains. Ce fut là que commença la maladie dont il mourut, maladie infligée par la colère de Bacchus, à cause qu'il avait pris la ville de Thèbes, patrie de ce dieu. » On déchargera Bacchus de toute intervention dans la maladie du prince. A la vérité, des excès de vin peuvent, débilitant l'économie, la rendre plus accessible aux influences morbifiques; mais Alexandre était dans un lieu où les causes qui produisent les fièvres intermittentes et rémittentes sont très puissantes; il venait de faire avec quelques vaisseaux une promenade dans les marais que forme l'Euphrate au-dessous de Babylone, et c'était là un ennemi dangereux contre lequel ne pouvaient rien son invincible phalange et ses victoires, mais duquel un médecin habile et actif l'aurait peut-être préservé.

Que fit-on pour combattre la maladie? Les *Éphémérides royales,* au moins dans les extraits qui nous ont été conservés par Arrien et Plutarque, omettent toute mention des médecins et des secours mé-

dicaux; elles ne parlent que des sacrifices qu'Alexandre fit régulièrement et des bains qu'il prit avec non moins de régularité tant que ses forces le lui permirent. Les sacrifices lui avaient été prescrits pour détourner la colère des dieux. Les cérémonies religieuses exercent une influence morale qui dans certains cas peut être salutaire; mais beaucoup de maladies, et entre autres les fièvres dont il s'agit ici, ne sont pas susceptibles d'être modifiées par ce genre d'action. Il ne resta donc des sacrifices auxquels Alexandre se soumit que la fatigue corporelle qu'ils lui imposèrent. Or toute fatigue, tout mouvement, tout effort tendent à aggraver le mal; le repos et la tranquillité sont recommandés expressément, comme une condition de succès, par les médecins qui ont écrit sur ces fièvres. Alexandre sacrifia le premier jour de sa maladie, il sacrifia encore le second, le troisième, le quatrième, quoiqu'il fût déjà dans un état fâcheux; le cinquième, il fut porté avec peine au lieu du sacrifice; le sixième, il accomplit encore la cérémonie malgré le mal qui l'accablait, et ce ne fut qu'après avoir ainsi persévéré jusqu'à l'extrême limite de ses forces qu'il cessa les sacrifices ordonnés. On peut prononcer avec certitude que dans l'état fébrile où il se trouvait, il ne se livra pas impunément à ces dérangemens et à ces efforts quotidiens, et que le danger qu'il courait déjà par l'effet seul de la maladie fut encore accru par les pratiques qui lui étaient imposées. Il ne faut pas porter un jugement plus favorable des bains qu'il prit avec constance pendant les six premiers jours de sa maladie; les bains ne font pas partie du traitement dont les médecins modernes usent dans les fièvres dont nous parlons, et on peut dire que les médecins anciens ne les employaient pas non plus dans des cas semblables; du moins Hippocrate ne veut pas qu'on y ait recours dans ces fièvres graves.

Diodore de Sicile est le seul qui parle de l'intervention des médecins; il se contente de dire qu'ils furent appelés et ne purent être d'aucun secours au roi. Nous ne savons pas quels moyens ils employèrent; mais il est certain que le genre de vie suivi par Alexandre dans sa dernière maladie tendit à multiplier les chances mauvaises et à rendre plus immanquable la terminaison funeste. Une maladie aiguë est toujours un grand péril à traverser; il faut que le malade n'empire pas sa condition par des fautes, il faut que le médecin use habilement des opportunités qui se présentent et des ressources que l'art lui fournit. Un bon médecin anglais ou français, habitué à traiter les maladies des pays chauds, aurait employé les émissions sanguines au début, si l'état général et local l'avait exigé; puis il aurait eu recours aux évacuans et au sulfate de quinine, et il aurait eu beaucoup de chances pour guérir son malade; — un bon médecin des temps hippocratiques aurait employé le même traitement, sauf le sulfate de quinine, et aurait été secourable encore, quoique notable-

ment moins que le médecin moderne; — mais le roi de Macédoine, dirigé uniquement par des conseils superstitieux dans cet extrême péril, succomba malgré sa jeunesse et sa vigueur.

Les soupçons au sujet de la mort d'Alexandre, soupçons d'ailleurs démontrés faux par la pathologie, ne sortirent jamais du cercle des rumeurs et ne donnèrent lieu à aucune recherche. Il n'en fut pas de même d'une autre mort prématurée que la clameur publique attribua au poison, je veux dire celle de Germanicus. L'affaire fut plaidée dans le sénat. L'accusé, avant sentence rendue, mit fin à ses jours. Germanicus avait été envoyé dans l'Orient. En même temps Pison reçut le commandement de la Syrie. Ce gouverneur montra contre Germanicus un esprit d'insubordination et de violence qui se porta aux dernières extrémités. Sa femme Plancine ne resta pas en arrière de son mari, et quand Germanicus eut succombé, Pison et Plancine témoignèrent la joie la plus odieuse, l'un renversant par ses licteurs les sacrifices offerts à Antioche pour le salut du jeune César, et l'autre quittant, à la nouvelle de la catastrophe, le deuil qu'elle portait pour la perte d'une sœur. Aussi, en présence de cette conduite aussi étrange que coupable, tout le monde à Rome crut que Germanicus était mort du poison, et on ne s'arrêtait pas à Pison, on supposait que celui-ci n'avait agi que par les ordres de Tibère, jaloux de la faveur singulière dont Germanicus jouissait parmi les Romains. La suite montra jusqu'à quel point allait cette haine de Tibère. La fière et vertueuse épouse de Germanicus, Agrippine, périt reléguée dans une île, après avoir eu un œil crevé d'un coup de bâton donné par un centurion. De ses deux fils aînés, Néron fut mis à mort dans une île, par la faim probablement, entraînant dans sa chute plusieurs personnages distingués et même leurs esclaves. C'est ainsi que Titius Sabinus, avec tout son monde, fut exécuté et jeté aux gémonies, et là, aux yeux d'une multitude assemblée, se passa un spectacle singulièrement touchant : le chien d'un de ces esclaves égorgés parce que leur maître était ami du fils de Germanicus ne voulut pas abandonner le corps du malheureux auquel il avait appartenu, et alla périr dans les flots du Tibre quand le Tibre emporta le corps inanimé. Quelle société que celle où l'on abandonnait tous ces cadavres des suppliciés au courant du fleuve qui traversait la grande ville! Le second fils, Drusus, mourut aussi de faim dans un réduit du palais. Ajoutons que, Pison ayant été condamné après sa mort par le sénat, Tibère adoucit l'arrêt et sauva complétement Plancine des suites de l'accusation.

Mais tant de cruautés exercées contre cette famille infortunée ne prouvent pas que Tibère en eût fait disparaître le chef. Dans les détails de l'affaire, on trouve que le palais où Germanicus gisait malade était rempli de toutes sortes de maléfices par lesquels la superstition

croyait alors, et crut longtemps après, abréger la vie. Ceci montrait beaucoup de haine de la part des ennemis du prince; les maléfices sont de vaines armes qui n'agissent que sur l'imagination, et il paraît pourtant qu'à ce titre, mais à ce titre seulement, Germanicus en souffrit. Un de ses lieutenans envoya à Rome, pour figurer dans le procès, une sorcière célèbre par ses maléfices et ses empoisonnemens; cette femme mourut dans le trajet, et on accusa Pison de l'avoir fait périr. Vitellius, un des accusateurs, allégua, pour prouver l'empoisonnement, que le cœur de Germanicus n'avait pu être consumé par le feu du bûcher. Il est difficile de croire à la réalité de ce fait; en tout cas, si le cœur ne fut pas consumé, cela tient à quelque hasard de la combustion, et il n'y a rien à en conclure pour la question de l'empoisonnement. De plus, les accusateurs ne savaient dire où et quand le poison avait été administré. Ils prétendaient à la vérité que Pison, dans un repas, couché au-dessus de Germanicus (on sait que les Romains mangeaient couchés), avait de sa main empoisonné les alimens du prince; mais cela ne paraissait possible à personne, au milieu de serviteurs étrangers, en présence de Germanicus et de tant d'assistans.

La défense alléguait le genre de maladie qui avait emporté le jeune prince; probablement elle fit valoir la durée du mal, l'amélioration momentanée qui s'était manifestée, et enfin les incompatibilités qu'elle crut apercevoir entre les symptômes et une affection causée par le poison. Ce qui est remarquable, c'est qu'on ne fit comparaître devant le sénat aucun médecin pour leur demander leur avis. En définitive, Germanicus, durant sa maladie, crut, et sa femme, ses amis, crurent avec lui qu'il succombait à un empoisonnement. Il leur fit promettre de poursuivre la vengeance de sa mort; mais devant le sénat les preuves positives firent défaut. L'accusé réfuta les allégations, et comme il ne nous a été conservé aucun détail sur la maladie, il est impossible de faire un pas de plus et de dissiper ou d'aggraver le soupçon qui pèse sur Pison et sur sa femme.

On voit par tout ce qui transpire de cette société ancienne, même à travers un si long espace de temps, qu'il y avait là des officines de poison, étroitement liées d'ailleurs avec la sorcellerie et la magie, qui étaient si curieusement cultivées dans le secret de la superstition romaine. Il est certain aussi que, malgré l'ignorance où l'on était de la chimie, ces ateliers de crimes savaient produire des poisons très énergiques. Senèque, dans une phrase acerbe pour les mœurs de son temps, donne à ces préparateurs le titre de grands artistes, et dit que leurs mixtures n'offensent ni le goût ni l'odorat. On a une preuve de leur puissance dans un empoisonnement qui n'est sujet à aucun doute, à savoir celui de Britannicus.

Les Romains avaient l'habitude de boire de temps en temps des verres d'eau chaude ; cela faisait partie de leur régime, et montre combien les goûts et les usages changent de siècle à siècle et de peuple à peuple. Apporter cette eau au point juste de chaleur qui plaisait était une grande affaire pour les serviteurs, et Arrien, dans ses préceptes de morale, recommande aux maîtres de ne pas se livrer à des accès de colère contre l'esclave qui servait le breuvage trop chaud ou trop froid. Ce fut à l'aide de cet usage qu'on empoisonna Britannicus sans empoisonner le dégustateur. Les enfans de la maison impériale, avec quelques enfans des grandes familles romaines, mangeaient à une petite table où ils étaient assis ; les parens mangeaient couchés à une grande table. Un serviteur apporte à Britannicus l'eau beaucoup trop chaude, il la repousse, on y verse de l'eau froide, mais de l'eau froide empoisonnée, et à peine a-t-il bu qu'il perd aussitôt la voix et la respiration. A ce spectacle, Agrippine fut frappée de consternation ainsi qu'Octavie, la sœur de la victime. Néron prononça les mots que Racine a mis dans sa bouche; mais ce qui est bien plus tragique que la tragédie, ce qui fait pénétrer bien plus avant dans l'abîme de cette cour si profondément vicieuse, après un court silence, le repas recommença avec une gaieté apparente et comme si de rien n'était. Sans doute on emporta Britannicus, et il acheva d'expirer tandis qu'on achevait de dîner. Toujours est-il qu'un effet très rapide fut produit et que le jeune homme tomba promptement en défaillance. Quelles étaient ces préparations vénéneuses qui attaquaient si rapidement les ressorts de la vie? Déjà on avait vu, sous le règne de Tibère, un chevalier romain, accusé du crime de lèse-majesté, avaler dans le sénat même du poison, et tomber mourant aux pieds des sénateurs. Des licteurs l'emportèrent en hâte dans la prison, et, quand ils voulurent l'exécuter, ce n'était plus qu'un cadavre. Parmi les poisons connus maintenant, il n'y en a qu'un petit nombre capables de causer une aussi prompte destruction. Plusieurs viennent de contrées qui alors n'avaient point de communication avec l'empire romain, et il ne reste guère que l'acide hydrocyanique auquel on puisse songer. Plusieurs fruits à noyaux le contiennent; il n'est pas impossible que ces grands artistes dont parle Sénèque aient réussi, dans leurs manipulations multipliées, à rencontrer quelques combinaisons meurtrières où cet acide avait place. C'est ainsi que les alchimistes, à force de chercher, de souffler, de fondre, de combiner, avaient mis la main sur des substances singulièrement actives et précieuses, telles que l'eau-de-vie, certains acides énergiques, le phosphore, etc.

Ceci n'est qu'un coin de la société romaine sous les premiers empereurs. A côté de l'habitude et de la facilité d'user du poison était

l'impossibilité véritable de retrouver les traces du poison et de convaincre les criminels. Ces deux choses sont connexes par le fait, mais elles le sont aussi par le fond même des choses et par une nécessité profonde qui tient aux lois même de l'histoire; en d'autres termes, à chaque degré de l'évolution de l'humanité correspond un certain degré déterminé de la moralité générale.

Dans de certaines époques d'une érudition mal digérée, on s'est souvent plu à imaginer que les peuples anciens avaient possédé des sciences très développées que les modernes ne faisaient que retrouver successivement. En considérant la chose d'une façon abstraite et avant toute enquête, il ne serait pas impossible qu'en effet des peuples antiques, par un travail semblable au nôtre, fussent arrivés à un point égal ou supérieur, et que quelque grand accident naturel, des inondations, des cataclysmes, des enfoncemens de continens, des déplacemens de mers, des pestes infiniment plus violentes que le choléra ou la mort noire du moyen âge, eussent détruit toute cette civilisation et l'eussent ramenée à l'état sauvage; mais rien ne prouve qu'il en ait été ainsi. Ce sont des jeux de l'imagination, et quand on en vient aux faits eux-mêmes, on ne trouve que la série historique connue, qui va, en remontant des peuples modernes, jusqu'aux époques les plus reculées de l'Égypte. Maintenant, si l'on veut, en quelqu'un des points de cette série, placer des sciences très avancées, on sera soudainement arrêté par un obstacle : c'est que ces sciences supposent un tout autre ordre de choses que celui au milieu duquel on prétend les intercaler. Que l'on donne, si l'on veut, aux Égyptiens sous les pasteurs ou sous des pharaons encore plus anciens la connaissance du système du monde, de la gravitation universelle et de la forme de la terre, et qu'on se demande à quelles conditions cela aurait pu être su : il fallait tout le développement mathématique jusqu'au calcul différentiel et intégral, il fallait tous les travaux sur la pesanteur, il fallait aller porter le pendule sous l'équateur. De plus, si un pareil travail avait été fait, des esprits assez curieux et assez sagaces pour pénétrer si loin dans les secrets du monde auraient étendu leurs regards sur la chimie, sur la biologie, sur la science sociale; tout se serait senti de cette élaboration générale, et quelque chose de semblable à notre civilisation aurait nécessairement apparu dans ces temps antiques. Or, comme rien de pareil ne s'y montre, il faut, remontant de proche en proche la chaîne des notions communes, dire que l'état des connaissances en astronomie et en mathématiques ne pouvait dépasser ce qui est indiqué par l'état de l'ensemble social.

Ces relations résultent des conditions mêmes qui font de la société un grand corps et qui ne permettent pas qu'une partie se développe

sans que toutes les autres éprouvent une évolution correspondante. Plus on les appréciera, plus l'érudition deviendra ferme et fructueuse. L'histoire a fait un pas considérable en recevant dans sa doctrine générale cette grande notion des rapports et des coexistences. Par une connexion toute naturelle, ce qui est vrai de la science ne l'est pas moins de la morale. Il y a aussi dans ce domaine des correspondances nécessaires et des niveaux successifs; il ne s'agit pas ici des actes individuels, car, sans doute, en tout temps et en tout lieu se sont produites les actions les plus héroïques et les plus criminelles; mais il s'agit de cette moralité collective, de cette opinion publique qui, suivant les époques, permet et défend. Or celle-là est sous la dépendance certaine de l'ensemble des choses sociales; elle n'est la même ni dans l'âge du paganisme gréco-romain, ni dans les siècles où l'église et la féodalité dominèrent, ni dans la période de dissolution révolutionnaire qui ébranla l'édifice du moyen âge. Comme la science croissante a pour effet de faire prévaloir les idées générales, la moralité croissante a pour effet de faire prévaloir les intérêts généraux, et celui qui descendra du monde antique au monde catholico-féodal et enfin au monde moderne verra que tel est, dans l'ordre du savoir et dans l'ordre du sentiment, le développement historique.

La nature, mère de toutes les bonnes choses, l'est aussi de toutes les mauvaises, produisant avec une abondance cruelle les poisons de toute espèce. Le règne minéral en offre de nombreux; une foule de plantes sont vénéneuses; plusieurs animaux sont pourvus de virus très dangereux; dans bien des maladies, certaines humeurs deviennent les véhicules d'empoisonnemens actifs; enfin la fermentation et la putréfaction, qui sont perpétuellement en jeu, donnent lieu à des émanations délétères. Ceci est l'image réelle et la cause profonde de ce qui se passe dans le monde moral, offrant, lui aussi, toutes sortes de choses mauvaises, qui sont les penchans malfaisans, les vices et les crimes. Mais de même qu'une sage industrie tend à réfréner les influences nuisibles qui abondent dans la nature, de même une sage morale tend à diminuer l'empire des penchans personnels et à augmenter celui des penchans généraux. A ce terme, il n'est pas besoin d'ajouter que, pour l'industrie qui améliore nos champs et nos arts comme pour celle qui améliore le monde social, la science est la grande ouvrière.

La médecine, qui est aujourd'hui une arme puissante dans les mains de la justice, n'est devenue capable de remplir un tel office qu'à force de travaux et de découvertes, et ces travaux, ces découvertes, longtemps l'opinion publique les lui a interdits. Dans l'antiquité, elle était privée d'une ressource essentielle, l'ouverture des corps de ceux qui ont cessé de vivre et l'examen des lésions qui ont

amené la mort. Des croyances vigilantes et sévères environnaient les dépouilles mortelles et les protégeaient contre la recherche scientifique, qui ne semblait qu'une curiosité impie et coupable. A la vérité, les rois grecs de l'Égypte permirent à l'école active et mémorable d'Alexandrie de porter la main sur le corps humain; mais bientôt cette anomalie, cette révolte contre l'opinion régnante, disparut, et le célèbre Galien, qui a composé des livres d'anatomie, excellent résumé de tout ce que les anciens surent en ce genre, n'avait jamais disséqué que des singes. Dans une pareille situation, il ne pouvait être question d'aller à la poursuite du poison introduit, et ceux-là même qui étaient le plus persuadés de l'empoisonnement de Germanicus, sa femme, ses amis, firent brûler le corps du jeune prince, détruisant ainsi tout moyen de constater un crime. Mais qui songeait alors que les particules vénéneuses pussent être retrouvées par une science profonde et un art subtil? Et qui ne voit aujourd'hui la singulière et étroite liaison de toutes les choses sociales? Tandis que les croyances théologiques du paganisme défendaient de toucher aux restes de la mort, par une concordance véritablement historique la science était hors d'état d'utiliser ces recherches, quand même elles eussent été permises; au fond, l'interdiction qui les frappait et l'impuissance scientifique étaient des faits de même ordre et de même date.

Ce fut au moyen âge et dans le courant du XIVe siècle que les papes, faisant taire les anciens scrupules, autorisèrent les dissections. Ainsi, dans sa seconde moitié, le moyen âge posséda ce qui avait manqué à l'antiquité païenne, la possibilité d'étudier, sans qu'il y eût souillure pour la conscience ni danger pour l'investigateur, la structure humaine sur l'homme même. On remarquera en même temps que cet âge fut adonné avec passion à l'alchimie, l'alchimie qui, chimérique sans doute en ses rêves de transmutation et de panacée, fut pourtant singulièrement féconde en faits positifs, en trouvailles singulières, en substances actives. L'alchimie, philosophiquement considérée, est un des caractères les plus saillans du moyen âge, un de ceux qui en marquent le mieux la force et la capacité progressive.

Le XVIe siècle, Vésale en tête, renouvelle l'anatomie, et de la sorte la médecine commence à s'approcher du moment et de l'état où elle pourra aborder le grand problème de la toxicologie. En effet, à côté de l'anatomie régulière et après elle se développe ce qu'on appelle l'anatomie pathologique, c'est-à-dire l'étude des traces que la maladie laisse dans le corps, des lésions qui ont rendu les organes impropres à leur office. Dans ces perquisitions, les poisons eurent leur place; il fut reconnu que la plupart altéraient de toute façon les

tissus vivans. Si dans ces altérations il y avait eu quelque chose de tout-à-fait spécial, le problème se trouvait résolu; la médecine n'avait aucun secours à emprunter pour déclarer que, dans telle et telle circonstance, il y avait ou n'y avait pas eu empoisonnement. Mais la chose n'est pas aussi simple; il est des maladies spontanées qui, dans les organes, produisent des lésions difficilement discernables de celles qui sont l'effet des poisons, et dès lors toute conclusion est atteinte d'une incertitude trop réelle pour qu'on y attache des arrêts de vie ou de mort.

Pendant que la médecine cheminait, l'alchimie, par une transformation dont ce n'est pas ici le lieu de rappeler l'histoire, était devenue la chimie, démontrant d'une façon péremptoire qu'aucune matière ne se perd, et se faisant fort de retrouver dans les corps composés les corps composans. Qu'on observe encore ici avec attention les coïncidences nécessaires de l'évolution historique : ce fut dans le courant du XVIIe siècle et particulièrement dans la seconde moitié du XVIIIe que la chimie se constitua; ce fut aussi à ce moment que la médecine se trouva en état d'user des nouveaux secours qui lui arrivaient. On peut le dire, dans tout le cours de son développement il ne s'était encore offert à elle nul événement qui la servît si bien dans ses recherches propres, et tout d'abord elle en usa pour se mettre à la trace du trajet que parcourent les poisons dans le corps. Ce qui avait été impossible à l'antiquité, au point qu'elle n'en dut pas même concevoir la pensée, se présenta comme un problème parfaitement soluble auquel on mit la main.

La solution a été obtenue; elle est pleinement générale et satisfaisante tant qu'il s'agit de poisons minéraux. Le métal n'est sujet à aucune décomposition ultérieure, et tel il est introduit dans l'économie, tel il se retrouve, après s'être mélangé aux boissons, aux alimens, aux humeurs, après avoir circulé avec le sang, après s'être logé dans les dernières profondeurs des organes. Mais il n'en est plus de même pour les poisons organiques, c'est-à-dire les poisons qui viennent des végétaux ou des animaux; ceux-là sont des substances composées, parfois très complexes; les élémens s'en dissocient facilement, et dès lors manque cette persistance, cette identité qui, dans les empoisonnemens métalliques, assure tellement les investigations. Devant ce nouveau problème, la chimie n'est restée ni inactive, ni impuissante; elle sait retrouver quelques poisons végétaux, mais elle est loin de les reconnaître tous, et là, en bien des cas, elle n'a plus que des présomptions en place des certitudes qu'ailleurs elle peut offrir à la conscience du juge.

Orfila eut plusieurs grandes occasions d'éclairer la justice, soit en montrant qu'en effet un poison avait été administré, soit en faisant

crouler l'accusation, comme il arriva dans un cas où un homme était soupçonné d'avoir causé la mort à l'aide de l'acide prussique. La sûreté des conclusions, la lumière portée dans le secret du crime, la tranquillité donnée à la conscience du juge, tout cela forme un résultat véritablement digne de louange, un résultat qui recommande une mémoire aux souvenirs.

Nous venons de suivre dans ses principales évolutions, et en insistant à dessein sur quelques épisodes trop négligés par les historiens scientifiques, une partie importante de la médecine. Dans les temps antiques, aux yeux de la science rudimentaire, le poison et le corps vivant sont en présence immédiate : le poison une fois introduit, l'homme succombe, par un effet, ce semble, de totalité qu'exerce la substance vénéneuse et par une agression directe sur la vie. Plus tard, l'examen faisant un pas, on s'aperçoit que maintes fois les membranes qui l'ont reçue sont altérées dans leur texture. Plus tard encore, on reconnaît que l'agent délétère est absorbé et pénètre dans le sang. Enfin, dans un dernier degré qui est le point actuel, marqué par Orfila, on poursuit la substance vénéneuse jusqu'à certains nids qu'elle va chercher de préférence et où elle demeure fixée. Cela est le fruit du travail médical : cause, symptômes, lésions de tissus, traitement — dans les limites du possible tout est recherché, retracé, déterminé. Aussitôt que ce travail médical, suffisamment poursuivi, donne des résultats sur lesquels on puisse compter, il s'étend à un domaine qui semblait complétement étranger, et il devient, en des circonstances essentielles, une lumière pour la justice. Néanmoins, tout en signalant les services rendus par les physiologistes et les médecins, il est évident qu'en cette voie ils n'ont rien pu sans le secours d'une autre science, la chimie, qui a procuré les moyens de suivre à la trace les substances introduites et de les dégager de leurs combinaisons. Ce fait d'histoire scientifique exclut l'antiquité de toute connaissance étendue de la toxicologie, surtout en ce qui concerne la recherche du poison. Ainsi, tandis que l'un analyse des acides et des alcalis, recueille des gaz, et pèse tout ce qui entre et tout ce qui sort, construisant la théorie de ces combinaisons et décombinaisons, travail moléculaire du monde entier; tandis que l'autre porte un œil curieux sur les dépouilles de la mort, dissèque des fibres, et suit le mouvement des fluides, établissant le système des notions relatives à la nature vivante, — voilà que du sein de ces investigations toutes spéculatives s'échappe un rayon de lumière qui assure la justice : vif et puissant caractère de la vérité abstraite qu'on ne peut ni trop chercher pour elle-même, ni trop apprécier pour les utilités attendues ou inattendues qu'elle fournit!

É. Littré.

LES

BUVEURS D'EAU

SCÈNES DE LA VIE D'ARTISTE.

I.

FRANCIS.

Il existait, il y a quelques années, à Paris une petite société qui avait entrepris de rétablir dans la vie d'artiste les traditions de travail indépendant et sérieux qui vont se perdant de plus en plus. Le but était louable : on verra si *les Buveurs d'eau* (c'était le nom significatif qu'avaient pris les associés) ne se méprenaient point sur l'efficacité des moyens à employer pour l'atteindre. C'est leur histoire même qui va répondre. Les récits que nous voudrions en détacher pourront montrer la vie d'artiste dans quelques côtés peu familiers au public. A ceux qui acceptent cette vie par désœuvrement ou par vanité, ils indiqueront plus d'un piége, plus d'un écueil caché sous les entraînemens de la vogue ou les séductions de l'industrie. A ceux qui ne reculent ni devant les salutaires lenteurs de l'étude ni devant les épreuves qu'elle impose, ils révéleront aussi le danger de certaines camaraderies qui ne sont le plus souvent que de stériles associations d'orgueils comprimés. Écrits par une plume qui aurait l'autorité nécessaire, ces récits, où l'imagination du romancier s'efface nécessairement devant le souvenir et l'observation, pourraient, on le voit, contenir quelques enseignemens.

I. — LE DÉBUT.

Le personnage qui tient la plus grande place dans notre premier épisode, entraîné dès l'adolescence par des relations de camaraderie, avait voulu suivre la carrière des arts malgré l'opposition qu'il avait rencontrée dans sa famille. Francis Bernier s'était livré à l'étude de la peinture. Brouillé, par suite de cette obstination, avec ses parens, qui n'étaient d'ailleurs pas en état de le subventionner pendant le temps de ses études, il ne tarda pas à se trouver en face de cette fameuse *vache enragée* qui, dans la langue du peuple, symbolise la misère. Habitué à l'aisance, choyé dans sa famille par la tendresse d'une mère qui prévoyait ses besoins et se montrait avec joie docile à tous ses caprices, Francis ne put s'empêcher de trouver la transition un peu brutale, lorsqu'il se trouva abandonné à ses propres ressources. Cependant la vaine gloriole, qui, bien plus que l'amour de l'art, est le mobile des esprits vulgaires et le véritable motif des vocations improvisées, retint Francis au moment où il allait retourner en arrière. L'entourage au milieu duquel il vivait lui vanta les charmes de cette vie hasardeuse, dans laquelle on trouvait seulement la véritable indépendance, et comme Francis mettait en doute les avantages d'une liberté qui était à la veille de le faire coucher à la belle étoile et qui lui rognait ses portions tous les jours, on lui fit comprendre que cette existence dégagée des servitudes matérielles était une source de poésie intarissable, une atmosphère propice aux développemens de l'imagination. Ces luttes quotidiennes avec les nécessités, on les lui présenta comme des épreuves naturelles, qui étaient au talent ce que la trempe est à l'acier. De même que le combat fait le guerrier, on lui fit entendre que cette existence faisait l'artiste; puis, comme il n'était pas absolument convaincu, on le grisa avec les chansons, avec les paradoxes malsains qui étourdissent si promptement les jeunes cerveaux.

Francis s'était d'abord effrayé de cette façon négative de vivre. Bientôt il finit par se réjouir et supporta gaiement les rudes épreuves de son apprentissage. Il travaillait du reste avec l'ardeur emportée de tous ceux qui commencent. De même que l'amour, l'art aussi a sa lune de miel. Les premières fatigues du travail ont le charme passionné des premiers jours de la possession. Dans cette période de fougue, les privations que Francis était obligé de supporter lui semblaient douces; il les considérait comme autant de sacrifices dont il serait amplement dédommagé plus tard.

Accueilli sans rétribution dans l'atelier d'un maître célèbre, Francis y travaillait depuis deux ans. Un jour, après la leçon, son maître

le prit à part. — Mon ami, lui dit-il, vous n'avez pas de fortune; mais quand vous êtes venu ici pour la première fois, vous paraissiez avoir bonne volonté : c'est à cette considération que je vous ai reçu dans mon atelier. Voici deux ans que vous y travaillez; c'est plus de temps qu'il ne me faut d'ordinaire pour formuler une opinion sur le compte d'un de mes élèves. Vous ne serez jamais un artiste. Vous agirez donc sagement en renonçant à la peinture. Vous êtes jeune encore; vous pouvez entreprendre une nouvelle carrière et y réussir, si vous y appliquez tout le courage que je vous vois dépenser inutilement depuis que je vous connais. A compter de demain, votre place sera prise dans l'atelier.

Le moment était mal choisi pour parler ainsi à Francis, qui se croyait au contraire dans une voie excellente. Il préféra donc supposer que son maître était las de le recevoir gratis dans son atelier. Cette révélation, qui devait l'arrêter, au lieu d'être un obstacle, lui devint au contraire un éperon. Pour acquérir une conviction qui le consacre à ses propres yeux, pour donner un démenti au doute qui l'assiége, il arrive quelquefois que l'artiste s'inocule une excitation passagère comme toute force factice, mais cependant suffisante pour produire une œuvre dans laquelle on sent palpiter quelque chose de la fièvre qui l'a inspirée. Ce fut ce qui arriva pour Francis. Il acheva en très peu de temps deux toiles qui formaient un contraste étrange avec ses productions ordinaires. C'était de la peinture tourmentée outre mesure, inhabile, grossière, tapageuse à l'œil; mais enfin c'était de la peinture. Les défauts et les qualités se montraient avec la même audace dans ces œuvres, qui n'étaient ni excellentes ni même bonnes; mais il était réellement impossible de passer sans s'arrêter, car elles accrochaient le regard. Beaucoup de gens, après examen, ne se rendaient pas compte de cette attraction, et pourtant ils l'avaient subie.

Dès lors Francis ne douta plus de sa vocation, et comment aurait-il pu en douter encore en entendant le bruit soulevé autour de lui par ses camarades? Ces groupes de jeunes gens, que des liaisons de hasard, de plaisir ou de sympathie réunissent autour d'une même espérance, qu'elle soit chimérique ou probable, sont très communs à Paris. On comprend ces associations; l'isolement est un mauvais conseiller de découragement : il est bon, après une journée de travail, de serrer quelques mains amies, de vivre quelques momens dans un centre d'esprits fraternels. Aux heures de faiblesse, on puise une force nouvelle dans la persévérance commune, et le soir, en rentrant dans sa solitude, on s'y trouve moins abandonné; l'œuvre quittée avec tristesse est revue avec plaisir. On s'endort gaiement au souvenir d'une causerie amicale qui a semé de bons rêves sous votre

oreiller; le lendemain matin, on se relève plus fort que la veille, — l'esprit plus sain, la main plus agile. C'est là le bon côté de l'association; mais, pour qu'elle produise ces utiles résultats, il faut que les membres qui la composent aient une valeur réelle, une intelligence sérieuse, et que leur sympathie procède avec une salutaire franchise. Rien de plus misérablement ridicule que les gens qui font de leurs œuvres une sébile à mendier l'éloge; rien de plus dangereux que les gens qui s'en montrent prodigues, c'est faire le généreux avec de la fausse monnaie. Malheureusement la franchise est rare. Les gens qui se connaissent le plus intimement, et qui entre eux devraient avoir leur franc-parler, semblent se ménager par un accord tacite; s'ils essaient quelques critiques, ils ont soin de les émousser, probablement avec l'espérance qu'on usera, le cas échéant, de la même précaution à leur égard. La vanité, c'est le mal de tous; il y en a qui en meurent, mais le plus grand nombre en vit.

Les amis de Francis poussèrent donc des cris d'admiration. Tant que le succès doit rester entre eux, les jeunes gens aiment volontiers ces glorifications à huis clos. Confondus dans une même obscurité, ils trouvent une sorte de satisfaction à proclamer le succès d'un des leurs. C'est une espèce de menace avec laquelle ils pensent inquiéter ceux-là qui possèdent déjà une réputation dans le public. — Quand le tableau de *** sera exposé, on verra un peu, disent les uns; quand le livre de *** sera publié, on verra un peu, disent les autres. — Le tableau est exposé, le livre se publie, et le plus souvent l'un n'est pas remarqué, l'autre n'est pas lu. Si le contraire arrive, si le public renouvelle avec un bruyant écho le succès préparé dans l'intimité de la camaraderie, il se produit alors un brusque revirement, et les camarades font la solitude autour du nouvel élu de la foule.

En attendant, les amis de Francis préparaient à ses pas un chemin pavé d'hyperboles. Où il aurait fallu dire : Ce n'est pas mal, ou seulement : C'est bien, on criait à la merveille, au miracle. On lui versait à pleine coupe le vin de l'enthousiasme frelaté. Pour dernier triomphe, le hasard voulut qu'un marchand entendît parler de ces tableaux. Il vint les voir. Le marchand avait la vogue parmi cette étrange clientèle pour laquelle les œuvres d'art ne sont ordinairement qu'un accessoire du mobilier, et qui abandonne à son tapissier le soin de lui choisir une *galerie* et une bibliothèque. Cet homme, qui faisait de bonnes affaires, grâce à ses nombreuses relations, avait une boutique placée bien en vue dans un riche quartier. L'exposition dans sa montre constituait une quasi-publicité. Il achetait volontiers à bas prix des peintures de rebut qui ne pouvaient avoir accès parmi les amateurs sérieux, mais dont il trouvait le placement

dans les boudoirs de la haute galanterie. Il aimait, disait-il, à lancer les jeunes gens auxquels il reconnaissait cette médiocrité souple et féconde qui produit vite et travaille sur commande. Ce mauvais lieu artistique avait des allures de mont-de-piété. Les jours où la nécessité marchait sur leurs talons, les artistes venaient y consigner des tableaux, contre lesquels ils recevaient une misérable avance. Si la somme n'était pas restituée au bout d'un certain temps, toujours très limité, la consignation demeurait la propriété du marchand, et c'était ce qui arrivait le plus souvent. Il ouvrait en outre des crédits pour des fournitures qui pouvaient être remboursées en œuvres d'art, et par ce moyen, chaque année, il devenait possesseur d'un grand nombre de tableaux destinés à l'exposition, avant même qu'ils eussent quitté le chevalet. C'était de l'usure déguisée en protection. Néanmoins, bien que tous ces piéges fussent connus, il ne manquait pas de gens qui venaient s'y livrer volontairement, et qui croyaient encore lui devoir de la reconnaissance.

Ce personnage était en train de faire une belle fortune; aussi tranchait-il de l'important : il prenait des attitudes de Mécène, faisait ses affaires en voiture, et ne marchait jamais sans avoir sur lui le filet d'or avec lequel on pêche les bonnes occasions. Quand il entrait dans un atelier, les tableaux tremblaient à la muraille, comme les meubles qui devinent l'approche de l'huissier. — Je prends vos tableaux, dit-il à Francis; c'est peut-être une affaire chanceuse. Vous n'êtes pas connu, mais vous avez une certaine manière extravagante qui me décide à traiter. Si on vous achète, je croirai que votre peinture est bonne, et je vous *donnerai* du talent. Voilà vingt-cinq louis. C'est une folie, mais je suis téméraire. Achetez-vous des habits pour venir me voir, — je tiens à ce que mes artistes soient bien mis, — et procurez-vous un fauteuil, que je puisse au moins m'asseoir quand je viendrai chez vous. Travaillez. Si vous vous mettez au *goût du jour,* je vous avancerai de l'argent sur des toiles blanches, et je vous les fournirai par-dessus le marché.

Le marchand prit les deux tableaux sous son bras, tira de sa poche la somme promise, la jeta sur la table avec son adresse et sortit, laissant Francis ébloui par le rayonnement des vingt-cinq pièces d'or. Les poètes, qui sont ordinairement les courtisans du mensonge, ont répété dans toutes les formes lyriques connues que la plus douce musique humaine était le son des premières paroles de la première femme qu'on a aimée. C'est là plutôt un madrigal qu'une vérité. Pour un artiste, surtout s'il est pauvre, si dans son obscurité patiente il s'est demandé cent fois, découragé en regardant son œuvre : — Toi qui dois me faire vivre, vis-tu toi-même? ai-je en moi le souffle qui anime les créations de l'art? et si je le possède, ai-je su te le com-

muniquer? — pour celui-là qui aux souffrances du labeur incertain a vu s'ajouter les fatigues, les privations, tous les maux qui s'engendrent et affaiblissent le corps, ce dur tyran de l'esprit, la plus douce musique sera celle du premier argent qu'il recevra en échange de son travail. Il y a tant de bonnes promesses dans cette mélodie intime de l'argent qui tombe pour la première fois entre les mains qui l'ont gagné, la somme ne pût-elle servir qu'à acheter des rubans verts à la muse de l'espérance!

Francis allait souvent stationner devant la boutique du marchand, pour observer l'effet que sa peinture produisait sur le public. Les opinions variaient selon la nature des gens composant les groupes, qui se renouvelaient. Quelquefois, si les critiques eussent eu des flèches, les deux toiles auraient été réduites en charpie. Dans d'autres instans, elles excitaient de bruyantes sympathies qui s'exprimaient avec une exagération tantôt raisonnée, le plus souvent ignorante. Le nom de Francis, inscrit sur un cartouche ajouté aux cadres, était répété avec dédain par les uns, avec intérêt par les autres, avec curiosité par le plus grand nombre. Mettre pour la première fois son nom dans la bouche d'un de ces flâneurs parisiens qui semblent avoir le don d'ubiquité, c'est jeter un cri à l'écho ou confier un secret à une femme. Trois jours après l'exposition de ses tableaux, Francis put aspirer avec délices les premières bouffées de la célébrité. Ayant donné son adresse dans une boutique située dans le voisinage du marchand de tableaux, pour que l'on portât chez lui l'acquisition qu'il venait de faire, le maître du magasin releva la tête en inscrivant son nom, et le complimenta à propos de sa peinture, qu'il avait vue en passant. Le lendemain, dans un café, il fut témoin d'une discussion engagée à propos de lui par deux jeunes gens qu'il reconnut pour des confrères. Enfin, peu de jours après, le marchand qui lui avait promis de lui *donner* du talent tenait sa promesse, et lui adressait un petit journal d'art contenant une réclame en faveur de ses œuvres. Francis courut chez ses amis en secouant la feuille imprimée, fier comme un soldat qui a conquis un drapeau. Sa joie trouva peu d'échos; ceux-là même qui s'étaient montrés le plus chauds à le louer mirent des sourdines à leurs félicitations; puis vinrent les restrictions du pédantisme qui parle à lèvres pincées et se montre avare de paroles, comme si chaque mot était perle ou diamant; puis les conseils d'amis, les poignées de mains qui n'osent pas encore se faire griffes, et sur cinq doigts n'en offrent qu'un; les sourires jaunes dans une bouche qui semble mâcher du citron vert; tous les faux-fuyans de manières et de langage au fond desquels se tord, rampe et siffle, comme un plat reptile caché dans les broussailles, la souple, lâche et venimeuse bête de l'envie, qui prépare son poison avant de mordre.

Bien qu'il fût peu expérimenté, Francis aurait pu trouver la véritable cause du changement qu'il remarquait parmi ses camarades; mais comme il craignait, en remontant à la source, de découvrir quelque raison vile à ce refroidissement, il préférait ne point y prendre garde, et continuait à les fréquenter, à leur témoigner la même amitié. Deux raisons bien différentes l'empêchaient de rompre des relations dans lesquelles, d'un côté du moins, la franchise avait disparu. — Où irai-je, se demandait Francis, si je ne vais pas chez eux? — Ah! l'habitude, lien invisible, auquel chaque jour ajoute un fil qui le rend plus fort, et contre lequel la volonté de l'homme est cent fois impuissante, quand il veut échapper à cette captivité morale!

Francis employa une partie de son trésor inattendu à éteindre quelques dettes; puis, riche encore de quelques louis, habitué à la sobriété, il pensa ne pas voir de longtemps la fin de cette fortune, et ne sut pas s'en montrer ménager. L'abstinence engendre la prodigalité. Tant de convoitises jadis réprimées, tant de désirs non satisfaits réclamèrent leur part de l'aubaine, qu'il fallut bien compter avec eux. Ces créanciers sont ordinairement ceux qu'on paie les premiers, et la nature elle-même leur accorde la primauté sur les autres. Aussi chacune de ses pièces d'or semblait avoir des ailes. Il ne pouvait pas en mettre une dans sa poche, qu'elle ne fût aussitôt dans sa main, et elle n'était pas plus tôt dans sa main, qu'elle n'y était plus. Les artistes n'ont pas les mœurs des fourmis: quand ils reçoivent de l'argent, ils ressemblent au marin qui descend à terre, et si on leur parle du lendemain, ils n'ont pas l'air de comprendre. C'est qu'en effet demain est un saint qui ne se trouve pas dans le calendrier de leur insouciance.

Dans les derniers jours de cette période financière, le jeune peintre contracta une liaison qui le détacha peu à peu de son ancien entourage, et aurait pu exercer une grande influence sur sa destinée d'artiste sans les précédens que nous avons fait connaître. L'histoire de cette liaison est curieuse à plus d'un titre; les personnages qui doivent y figurer représentent quelques aspects trop ignorés d'une vie dont les misères et les joies n'ont pas encore trouvé d'historien. C'est donc par l'histoire de Francis Bernier et de son ami que nous commencerons cette série d'épisodes dont la société des *Buveurs d'eau* doit former le sujet principal.

II. — L'HOMME AU GANT.

Dans les galeries du Louvre, à l'École des Beaux-Arts ou à la Bibliothèque, Francis Bernier avait rencontré plusieurs fois un jeune

homme avec lequel il avait échangé de ces petits services qu'on se rend entre voisins d'étude. La physionomie de ce personnage n'exprimait cependant rien qui, au premier examen, sollicitât la confiance. Il parlait fort peu, comme les gens qui abrègent les réponses pour qu'on leur ménage les questions; il ne repoussait pas la familiarité du voisinage, mais il paraissait peu disposé à l'étendre jusqu'à l'intimité. Quelquefois Francis l'avait vu dans la compagnie de trois ou quatre autres jeunes gens qui semblaient être de ses amis. Un jour, il remarqua que l'un d'eux apportait un petit paquet soigneusement enveloppé; son voisin le glissa avec précaution sous son vêtement, et presque aussitôt, quittant son chevalet, il s'éloigna avec son ami. Cette interruption n'était pas dans les habitudes de ce jeune homme, qui ne se dérangeait jamais de son travail pendant les huit heures consacrées à l'étude. Francis, qui l'avait suivi machinalement des yeux, fut pris du désir de savoir ce qu'il allait faire. Il le suivit de loin, et fut ainsi conduit dans la galerie des Antiques. Arrivés là, les deux jeunes gens se séparèrent. Celui qui avait apporté le paquet tourna dans la direction du vestibule par lequel on sort du Louvre, et celui qui l'avait reçu s'enfonça dans les salles du rez-de-chaussée. Francis l'aperçut de loin dans l'encoignure d'une salle déserte. Se croyant sans doute bien caché par un groupe derrière lequel il s'était assis, il jeta encore un regard autour de lui pour bien s'assurer de sa solitude, et tirant alors de dessous sa vareuse l'objet qu'on venait de lui apporter, il en défit l'enveloppe.

Francis, qui ne pouvait s'approcher davantage sans être entendu ou aperçu, n'aurait rien appris sans doute, mais le premier geste de celui qui était l'objet de cet espionnage fit bientôt connaître le motif de toutes ses précautions. Francis devint tout rouge et regagna précipitamment sa place, péniblement affecté de ce qu'il avait vu. Cinq minutes après, son voisin venait aussi se remettre à la besogne. Francis n'osait lever les yeux sur lui, tant il craignait de laisser découvrir dans sa physionomie quelque chose qui pût trahir cet acte de curiosité si tristement satisfaite. Le premier moment d'embarras passé, en examinant le voisin qui s'était remis au travail avec une ardeur nouvelle, Francis aperçut quelques miettes de pain qui étaient restées dans la grosse laine de sa cravate et dans l'étoffe de sa vareuse : ce détail n'avait plus rien à lui apprendre; mais ce qu'il avait appris en disait plus que tous les soupçons primitivement conçus à propos de la situation de ce jeune homme et de ses amis. Tous portaient, en effet, cet uniforme désolé qui atteste les indigences fièrement subies. Dans ces vêtemens, spectres d'une ancienne élégance, on lisait facilement les luttes quotidiennes de l'aiguille industrieuse

avec une vétusté qui était plutôt l'œuvre du temps que celle de la négligence. Ces chapeaux honteux, sans forme et d'une couleur indéterminée, on devinait qu'ils étaient touchés par des mains qui savaient saluer. Il y a entre les pauvres des classes intelligentes des affinités révélatrices qui les font se reconnaître tout d'abord; mais une instinctive pudeur les empêche de laisser voir qu'ils ont constaté leur triste fraternité. Ils semblent craindre de se blesser mutuellement par un aveu qui pourrait être pris pour une sollicitation, et ne cessent de dissimuler que lorsqu'ils se surprennent réciproquement en flagrant délit de misère. Les gens que le destin met à l'abri de la nécessité ignorent ces nuances et ne se doutent pas de tout l'orgueil que peut contenir une poche vide. Le morceau de pain apporté avec tant de précautions et dévoré en cachette dénonçait un de ces mystérieux drames que l'égoïsme du plus grand nombre aime à mettre en doute.

La pitié n'est pas brave tous les jours, et il est des spectacles devant lesquels elle se voile. Francis lui-même, qui croyait avoir traversé les plus dures épreuves, avait du moins été épargné par celle à laquelle il savait son voisin soumis. Le visage de ce jeune homme offrait, par un caprice de la nature, une ressemblance singulière avec le portrait peint par Titien et connu sous le nom de *l'Homme au gant*. S'il eût été vêtu de la même façon, en le rencontrant dans les galeries du Louvre, on aurait pu le prendre pour la résurrection du modèle qui avait posé pour ce chef-d'œuvre. Il n'ignorait sans doute pas cette particularité, remarquée de tous les habitués, et par un sentiment de coquetterie peut-être, il n'était sans doute pas fâché de la faire remarquer aussi aux étrangers qui visitent les galeries, car il travaillait presque toujours dans la travée dite de l'école italienne, où se trouvait placée la toile dont il était le vivant Ménechme. On l'avait donc surnommé *l'Homme au gant*, et il était souvent question de lui dans les conciliabules des jeunes femmes et des jeunes filles qui viennent au Louvre copier les maîtres, sous les yeux d'une mère ou d'une bonne.

L'homme au gant, qui avait intrigué Francis au point de lui faire commettre l'indiscrétion que l'on sait, excitait plus que jamais la curiosité de celui-ci depuis l'aventure du morceau de pain; mais cette curiosité, sentiment toujours répréhensible quand il n'a qu'un but frivole, était devenue presque excusable, alors qu'elle avait pour mobile un intérêt véritable qui avait hâte de trouver une occasion pour se manifester. Depuis quelques jours, Francis étudiait donc son voisin avec un soin particulier, appliquant tous ses efforts à tenter l'*abordage* de cette discrétion. Le jeune homme se tenait sur ses gardes, et toutes les fois qu'il voyait Francis disposé à franchir cette

limite qui sépare la causerie banale de la confidence, il se renfermait aussitôt dans un silence et une attitude qui déjouaient toutes les formes rusées de l'interrogation.

Une après-midi, un de ses amis vint le prendre, probablement pour un motif pressé, car il rangea ses affaires en toute hâte, oubliant sur la tablette de son chevalet une lettre qu'il avait tirée de sa poche et dont il avait pris l'enveloppe pour faire un *tortillon*, sorte de petites estompes que les artistes fabriquent eux-mêmes pour l'utilité de leurs dessins. Francis attendit que la fermeture des salles eût éloigné les travailleurs, et, prétextant un oubli, il obtint du gardien la permission de retourner à sa place; il s'empara alors de la lettre, et sortit du Musée sans avoir été aperçu dans ce nouvel acte d'indiscrétion. Ce qui le rassurait, c'est que sa conscience ne lui disait rien qui pût l'alarmer : il obéissait à un de ces pressentimens opiniâtres qui magnétisent l'homme, et lui font suivre avec sécurité, pour atteindre le but qui l'attire, des chemins qu'il eût évités en toute autre occasion.

Rentré chez lui, Francis ouvrit cette lettre; le premier regard qu'il y avait jeté lui avait appris qu'elle était de nature à lui révéler ce qu'il comptait lui demander. La date déjà éloignée, le froissement du papier, indiquaient qu'elle avait dû faire un long séjour dans les poches de son propriétaire. Voici ce qu'elle contenait :

« Paris, 25 janvier 184...

« Mon cher frère, pardonne-nous, si nous n'avons pas répondu plus tôt à ta dernière lettre, datée du Havre : c'est qu'il nous est arrivé un grand malheur, qui cependant n'a pas eu, grâce à Dieu, toutes les suites fâcheuses qui nous avaient fait trembler d'abord. Il y a un mois, grand'maman a fait une chute dans l'une des maisons où elle va travailler. On l'a ramenée chez nous avec un bras cassé. Juge un peu dans quel état nous étions tous : cet événement nous surprenait sans le sou, ce qui n'était pas bien malin. Pour ne pas nous mettre en peine, tu sais combien la mère est courageuse; elle essayait de nous persuader que cela ne serait rien. Elle s'opposa à ce qu'on fît venir un médecin, et prétendait se guérir avec de l'eau-de-vie camphrée. Elle demandait seulement qu'on lui fit brûler un cierge à l'Abbaye. Notre ami Soleil est parti pour faire brûler le cierge; moi, j'ai couru au plus proche médecin. C'était précisément le docteur ***, qui est notre voisin.

« Nous avons été deux ou trois fois à son amphithéâtre. Tu te rappelles comme il est dur, et les atroces plaisanteries sur lesquelles il aiguise ses instrumens, quand il opère. Au moment où je me présentais chez lui, il venait de rentrer de sa clinique et s'était mis à table.

Dix personnes attendaient qu'il voulût bien les recevoir; la porte était défendue, et deux laquais faisaient sentinelle. Impossible d'entrer. Il y avait du monde qui devait passer avant moi, quand le docteur serait visible : c'étaient peut-être deux heures d'attente. Il me semblait que j'entendais crier grand'mère. Juge de mon chagrin... J'aurais bien été chez un autre;... mais le docteur *** est le premier chirurgien de Paris. Tout à coup son secrétaire, je crois, sortit de la salle à manger, et, par la porte entr'ouverte en ce moment, je m'aperçus que cette pièce était de plain-pied avec un jardin. Je sortis aussitôt de l'antichambre, en disant au domestique que je reviendrais. J'avais mon plan. En passant dans la cour de l'hôtel, j'avais remarqué que le jardin possédait une entrée sur cette cour. Sans qu'on pût m'apercevoir, je me glissai dans le jardin, j'en fis le tour à moitié, j'arrivai devant la porte de la salle à manger, je l'ouvris lestement et parus tout à coup devant le docteur, que je trouvai installé en face d'une dizaine de plats, avec un domestique debout auprès de lui, la serviette sous le bras. Le docteur fit un saut, comme s'il avait vu le diable. Sa première colère tomba sur ses domestiques : il voulait tous les mettre à la porte; il criait, il jurait si haut, que les assiettes en tremblaient. Le pauvre diable qui le servait était plus blanc que sa serviette. Moi, j'étais fort calme et bien décidé à ne sortir qu'avec le docteur. Sa fureur ne m'épouvantait pas. J'ai eu affaire à un professeur de l'école qui était bâti comme ça, et je savais comment il faut procéder avec ces natures toujours en éruption de violence. Je racontai brièvement l'objet de ma présence, je m'excusai sur mon entrée insolite, et je conclus pour une visite immédiate. Tout en lui parlant, je n'avais pas l'air de croire un instant qu'il pût mettre obstacle à mon vouloir, qui s'était montré très impératif et pour cause. Je l'entendais rugir intérieurement, et je lisais dans ses yeux l'envie qu'il avait de me faire jeter par la fenêtre; mais comme nous étions au rez-de-chaussée, l'intention était puérile. Mon audace l'avait tellement confondu, que, pour ouvrir un courant à la fureur qu'elle lui causait, il découpait la nappe avec son couteau. — Monsieur, me dit-il enfin, je me serais cassé le bras moi-même, que je ne me dérangerais pas de mon déjeuner pour me secourir. Je me lève à cinq heures du matin, je passe la moitié des nuits; je donne depuis vingt-cinq ans les trois quarts et demi de mon temps à la science et à l'humanité. Je ne connais les plaisirs que de nom, et le monde que pour le traverser une lancette ou un bistouri à la main. C'est bien le moins qu'on me laisse libre pendant le temps de mes repas; vous ferez comme les autres personnes qui attendent dans mon antichambre et qui sont aussi pressées que vous.

« Le docteur avait dit la vérité, mais son petit discours était pré-

tentieux; il avait des attitudes de buste qui ne vont bien qu'au bronze, et heureusement pour tous, pour la grand'mère surtout, le docteur était encore en chair et en os. — Monsieur, lui répondis-je, les cliens qui vous attendent sont moins pressés que ma grand'mère; leur situation n'est pas dangereuse, puisqu'ils ont pu se transporter chez vous, tandis qu'il faut au contraire que ce soit vous qui veniez chez grand'-mère. — Je passerai chez vous dans la journée, me dit-il, laissez-moi votre adresse. — Monsieur, répliquai-je sur le même ton d'assurance, ma mère souffre; une heure de retard, c'est beaucoup; j'ai promis de vous ramener. — Attendez au moins que j'aie achevé mon déjeuner, et tout en parlant, je voyais qu'il mettait les morceaux doubles. — Vos repas sont trop longs, lui dis-je moitié avec gaieté, moitié avec insistance; demandez le dessert, et allons-nous-en. — Je lui présentai en même temps son chapeau et sa canne. Il était stupéfié. — Au moins vous me permettrez de prendre mon café? — J'allais lui faire cette concession, mais je compris que c'était reculer. Avec de tels hommes, faire un pas en arrière, c'est perdre l'avantage de tous ceux faits en avant. Je le tenais entre le pouce et l'index, et il ne s'agissait plus que de serrer un peu. — On vous fera du café à la maison, lui dis-je. — Cette fois il n'y put tenir davantage et m'éclaboussa d'un éclat de rire qui eût été apprécié dans la grande hilarité olympique.

« Je l'emmenai par le même chemin que j'avais pris pour arriver jusqu'à lui. Ce grand homme, habitué à faire trembler tout son hôpital, riait comme un collégien qui fait une espiéglerie en sortant avec précaution de son hôtel. — Et mes cliens qui m'attendent! Bah! ils attendront. Est-ce que nous allons loin? — A deux pas, — lui dis-je. — C'est encore heureux! — Chemin faisant, le docteur m'avoua naïvement que si j'avais procédé par l'attendrissement et la supplication, il n'aurait pas quitté sa côtelette. — Vous avez trouvé le joint, — me dit-il. Et il continua comme s'il se parlait à lui-même : — Ah! la volonté, quelle force! Appliquée aux actions les plus ordinaires de la vie, c'est un levier sûr; appliquée à la science, c'est la moitié du génie. — Et appliquée à l'art? lui demandai-je curieusement. — Je ne sais pas, me répondit-il brusquement. Les artistes sont des organisations à part; tout le système humain est bouleversé en eux. Or tout ce qui s'éloigne de l'ordre ordinaire de la nature est un phènomène, et tout phénomène est une monstruosité. Le talent des artistes est une infirmité cérébrale. Voyez les fous! ils sont presque tous poètes. — Et les poètes? — Tous fous nécessairement. La poésie, c'est le délire soumis à des règles.

« Bien que je fusse agité par d'autres préoccupations, je ne pouvais m'empêcher d'être fier de cette familiarité chez un homme qui

un quart d'heure auparavant parlait de me faire jeter par la fenêtre. Comme nous étions arrivés à la porte de la maison, il s'arrêta brusquement, me lança un regard qui m'enveloppa de trouble, et me dit d'un air trop sérieux pour être sincère : — Vous connaissez le prix ordinaire de mes visites? — Il a, comme tu sais, la réputation d'être fort intéressé. Je restai d'autant plus étourdi, qu'il semblait attendre ma réponse pour continuer son chemin. — C'est très cher, — continua-t-il. Il fallait finir comme j'avais commencé. — Cela m'est égal, lui dis-je, car je ne pourrai pas vous payer. C'est ici, docteur. — Et je lui montrai l'escalier. Il arrêta encore sur moi son regard pesant; puis, rencontrant le masque de placide conviction dont j'avais revêtu mon visage, il prit la rampe et monta le premier, leste comme un chat. Au troisième étage, il s'arrêta pour souffler. — Combien de marches? demanda-t-il. — Encore soixante-dix. — Total, cent vingt, dit le docteur. J'ai perché plus haut. Et nous reprîmes l'ascension. Arrivé au petit escalier, il se retourna vers moi. — Vous ne m'aviez pas parlé de l'échelle. Parbleu! vous pouvez être bien sûr que je vais tâcher de raccommoder votre aïeule en une séance.

« Cette brutale façon de parler, si blessante pour un fils et surtout dans un pareil moment, car les plaintes de grand'mère commençaient à arriver jusqu'à nous, n'amenèrent aucun changement dans ma physionomie. Je devinais cet homme. Son œil aigu fouillait mon âme comme un scalpel, afin d'y sentir palpiter la colère qu'il me fallait contenir pour dévorer ce dur propos. Un mot, un geste qui eussent trahi la douloureuse émotion contenue au dedans de moi, le docteur échappait à cette influence du vouloir impérieux qui l'avait attiré, m'avait-il dit. Le jeu était cruel, mais je voulais gagner la partie. Pas un pli ne trembla dans mon masque d'impassibilité; seulement je sentais mes larmes comprimées me retomber dans la gorge à gouttes chaudes et précipitées. Enfin nous entrâmes; il était temps. Dès qu'il eut mis le pied sur notre seuil, le docteur devint tout autre. — Mon enfant, me dit-il tout bas, allez vous asseoir, tâchez de pleurer fort et longtemps, et cassez quelque chose, ça vous soulagera les nerfs. Savez-vous que je vous ai fait une plaisanterie dangereuse, surtout à quatre-vingts pieds du sol? Je suis content de vous; vous serez content de moi. Et maintenant, présentez-moi à *madame* votre mère, ajouta-t-il en retirant son chapeau. J'avais envie de lui sauter au cou; mais il n'aimait pas l'attendrissement. Ainsi tu vois, comme je l'avais bien deviné, c'était une expérience qu'il avait tentée : ne pouvant se faire payer sa visite, pour ne pas tout perdre, il se rétribuait en étude. Eux aussi, mon frère, les savans sont-ils donc malgré eux des égoïstes passionnés condamnés par leur tyrannique idole à *chercher* partout, comme marchait le Juif païen, toujours, tou-

jours? Le docteur s'approcha de grand'mère; comme elle voulait se lever de sa chaise, il l'obligea à se rasseoir et lui parla avec une voix si douce, que je ne savais pas si c'était bien lui qui parlait.

« Lorsqu'il eut constaté la fracture, il parcourut d'un regard l'intérieur où il se trouvait, et parut résumer notre situation en voyant l'âtre obscur, la muraille où l'humidité dégouttait en larmes jaunes, car nous étions aux plus mauvais et aux plus tristes jours de l'hiver. L'ouragan de décembre battait de l'aile aux fenêtres mal jointes. Misère et compagnie! disait sa grimace significative; puis, s'adressant à grand'mère : — Ma bonne dame, lui dit-il, votre affaire ne sera rien. — La pauvre femme joignit les mains comme pour le remercier de cette bonne nouvelle. — Seulement, reprit le docteur, vous en aurez sans doute pour un mois ou six semaines. Je vais vous donner un mot pour le directeur de l'hôpital dont je suis le médecin en chef. On vous placera dans la meilleure salle de mon service, et vos enfans auront l'autorisation d'aller vous voir tous les jours. Si vous n'êtes pas contente des sœurs, vous me ferez signe; je leur dirai deux mots. — En l'écoutant ainsi parler, bonne-maman était devenue toute pâle et nous regardait comme pour dire : Est-ce que vous allez me laisser partir? — Non, non, chère mère, vous n'irez pas! m'écriai-je en allant l'embrasser. — Qu'est-ce? demanda le docteur, qui ne comprenait pas, et qui s'étonnait de voir sa proposition accueillie par le silence et l'embarras. — Monsieur, lui dis-je, grand'mère ne veut pas nous quitter, et nous ne voulons pas qu'elle nous quitte. — Non, jamais de la vie, tant que j'aurai mes enfans debout autour de moi, je n'irai dans cet endroit-là, dit bonne-maman. Je serais toute seule au monde, et je me verrais à l'article de la mort,... j'aimerais mieux mourir dans la rue plutôt que de passer la porte d'un hospice. Rien que ce mot-là me fait frissonner. — Mais, reprit le docteur, vous vous faites à ce propos des idées exagérées... Ces sortes d'accidens sont longs et coûteux à guérir. Vous n'êtes pas raisonnable, et vos enfans non plus, ma bonne dame. — Je ne peux pas rester plus de huit jours sans travailler,... reprit bonne-maman; le bon Dieu le sait bien. Aussi il fera un miracle pour que je sois debout dans huit jours; il en fera un, bien sûr. — Dans ce moment Soleil rentra. — As-tu fait ce que j'ai dit, mon garçon? lui demanda grand'mère. — Oui, bonne-maman, répondit Soleil. J'ai allumé le cierge moi-même, et pendant qu'il brûlait, j'ai été dire *quelque chose* à la chapelle de votre patronne. — Le docteur haussa les épaules, et me prit à part : — Aidez-moi donc à décider votre grand'mère! me dit-il. C'est de la folie de vouloir rester ici. Voyez donc où vous êtes! — On vendra tout, lui dis-je, répondant à son idée. — Vous vendrez donc les murs alors! me dit-il en faisant allusion au dénûment qu'il avait

devant les yeux. — Je ne me charge que d'une chose, répondis-je, c'est de vous aider si vous voulez faire croire à grand'mère qu'elle n'en a pas pour longtemps. La seule idée d'une inactivité prolongée est plus dangereuse pour elle que sa blessure. Quant aux soins et à tout ce que nécessitera son état, grand'mère a cinq ou six petits-enfans qui se remueront. Lorsque la destinée nous envoie un grand malheur comme celui qui nous arrive, la Providence apporte des ressources sur lesquelles on ne comptait pas.

« — Et vous aussi, vous croyez aux petits cierges! murmura le docteur.

« — Plus bas, lui dis-je. Quand celui qui souffre conserve encore une étincelle d'espoir, que ce soit croyance ou superstition, ne soufflons pas sur cette chétive lueur qui épargne au moins l'horreur des ténèbres; c'est de l'impiété inutile.

« — Quoi!... reprit le docteur passant à une autre idée, vous êtes cinq ou six frères, et à vous tous, vous ne pouvez pas vous arranger pour que votre grand'mère puisse être dispensée de travailler! — Grand'mère n'a que deux enfans, et mon frère est absent; les autres sont des amis que nous appelons nos frères, et qui sont pour cette pauvre femme des enfans aussi tendres et aussi reconnaissans que nous. — Je viendrai tous les jours, — me dit le docteur. Il se rapprocha de grand'mère, lui parla en des termes empreints de cette persuasion convaincante avec lesquels un médecin ferait croire à un cadavre qu'il n'a pas cessé de vivre, et lui donnant le bras pour s'appuyer, il voulut l'emmener dans sa chambre à coucher. Je me mis devant le rideau qui sépare le cabinet de la salle commune. — Non, disait grand-maman en essayant de se dégager; non, ce n'est pas la peine... Je suis aussi bien ici. — J'étais devenu rouge. Le docteur vit cette rougeur subite et s'aperçut de l'embarras de tous. Avant que j'euse pu m'y opposer, il écarta le rideau et pénétra dans ce cabinet en disant : — Un médecin entre partout! — Grand'mère se détourna; Soleil, Olivier, qui venait d'arriver, et moi nous baissâmes la tête. Le docteur resta à peine une seconde dans le cabinet, mais cela avait suffi pour qu'il vît... Quand il reparut, il était encore plus embarrassé que nous, et bien qu'il n'aime pas le sentiment, pour sûr il cherchait son mouchoir. Il nous attira d'un coup d'œil au coin de la fenêtre; j'y allai avec Soleil. Il nous serra les mains et ne put que nous dire d'une voix altérée : — O mes enfans, mes pauvres enfans!... Puis, changeant tout à coup de langage, il fit un tour dans l'atelier, indiqua du doigt une toile accrochée au mur, et me dit avec vivacité : — Monsieur, j'achète ce tableau.

« Soleil me regarda avec son air étonné. C'était sa fameuse toile sur laquelle il se propose de peindre depuis un an ce fameux effet de

soleil qu'on ne pourra pas regarder en face. — Mais, dis-je au docteur, la toile est encore blanche. — Vous la barbouillerez avec ce que vous voudrez, des bonshommes, des vaches, des petites maisons, ça m'est égal, je n'aime pas la peinture. Faites votre prix. — Mais, monsieur, ce serait donc une aumône!... — Si bas que j'eusse parlé, le docteur m'avait entendu. Il frappa du pied avec colère en s'écriant : Ah! sale pavé de Paris, on ne peut pas y faire un pas sans être éclaboussé par l'orgueil! Voilà un petit bonhomme qui parlemente avec le sien, parce que j'ai parlé avec irrévérence d'un chef-d'œuvre qui est encore à faire. Qui songe à vous offenser? qui vous parle d'aumône? Et quand même cela en serait une, ajouta-t-il tout bas en m'indiquant la blessée par un regard rapide, avez-vous le droit de la refuser? Prenez donc vite. Et il déposa sur la cheminée un billet de deux cents francs qu'il avait pris dans sa poche, — à même, comme l'empereur prenait du tabac. — En voyant mon indécision, il reprit : Après ça, si vous ne voulez absolument vendre vos œuvres qu'à des admirateurs passionnés, gardez vos couleurs pour vous... et prenez l'argent qui est là. Je consens à sauvegarder... votre dignité. Pauvre enfant! comme vous faites inutilement une chose mesquine d'un grand sentiment! Je ne vous donne pas, je vous prête; vous me ferez un billet à quinze jours — ou à quinze ans; je vous prêterai à dix, à vingt, à trente pour cent. Vous aurez le droit de m'appeler usurier, ça vous épargnera les frais humilians de la reconnaissance. Monsieur, votre orgueil est-il content? le mien s'en moque; mais au moins, acheva-t-il de façon à n'être entendu que de moi seul, votre grand'maman ne couchera plus... par terre. — J'avais mérité la semonce, j'en conviens. Que veux-tu? quand je l'ai entendu qualifier de barbouillage une peinture que tu devais faire, — car ce travail t'avait été destiné dans ma pensée, — j'ai été blessé; mais ce n'était pas l'instant de le laisser paraître, j'avais eu tort.

« — Pardon, dis-je au docteur avec une confusion sincère; mais vous ne nous connaissez pas, et la misère hésite toujours devant le bienfait d'un inconnu. — Je ne suis pas un inconnu, répliqua-t-il fièrement, et toute méprise sur le sentiment qui dirige mes actions me blesse. J'avais conçu de vous une tout autre idée, je regrette que vous l'ayez démentie. — Encore une fois, pardon, lui dis-je avec supplication. — Soit, n'en parlons plus; mais écoutez un conseil, tâchez d'empoisonner ce méchant petit ver de vanité qui vous ronge... Allons, vous autres, reprit le docteur en s'adressant aux camarades, qui n'avaient pu entendre notre entretien, qu'on se mette en quatre. J'aurai à revenir ici, je ne veux pas m'exposer à attraper des courans d'air. Qu'on me bouche tous ces chemins du rhume avec de bons bourrelets. Je suis frileux, qu'on fasse flamber l'âtre. Que je voie de-

main, assise sur les cendres, une bonne marmite avec une volaille pour faire du bouillon à la grand'mère. Et surtout qu'on remplace ce que je viens de voir tout à l'heure dans ce cabinet par un bon lit, un vrai lit de chrétien. Pauvre femme, ajouta le docteur en se retournant vers maman, comment faisiez-vous pour dormir là-dedans? — Ah! monsieur, répondit-elle, j'ai si peu le temps de dormir. — Toute la courageuse existence de notre vaillante mère se révélait dans cette simple parole. Le docteur, qui possède cet esprit de rapide intuition commun aux natures supérieures, comprit le rôle qu'elle jouait auprès de nous. Il la regarda avec une expression d'admiration réelle et nous avec intérêt sans doute, mais son regard divinateur, comme s'il eût pénétré le secret de notre existence, semblait nous dire : Dans cette inquiétude, dans ces témoignages de tendresse, il y a autant d'égoïsme que d'amour réel pour celle qui vous appelle ses enfans.

« Oh! mon frère, tout le monde nous le jettera donc à la face, cet odieux reproche d'égoïsme? Quand donc viendra le jour où nous pourrons répondre autrement que par des paroles? Quand Dieu paiera-t-il par nos mains la récompense de ce dévouement? Et si ce jour-là venait trop tard? Si grand'mère mourait avant que nous l'ayons faite heureuse, quels remords! pourrions-nous les supporter? Je ne le crois pas. L'argent du docteur, venu si à propos, nous permit d'entourer grand'mère de tous les soins réclamés par son état. Une princesse n'aurait pas été mieux traitée. Grand'maman avait défendu que nos parens fussent instruits de son accident. Elle savait que maman voudrait la venir voir, et redoutait les scènes qui pourraient en résulter avec notre père. La nouvelle a pourtant été connue à la maison. Maman est accourue en faisant son marché et en cachette de notre père. Cela a failli faire une belle histoire. Ils ont manqué de se rencontrer, car le père était venu de son côté pour proposer à bonne-maman de l'emmener chez nous. Comme c'est triste à dire, mon pauvre frère, ce chez-nous où l'on ne va pas! Grand'mère était seule quand sa fille est venue. Elles causaient bien tranquillement, lorsque maman a entendu dans l'escalier la voix de son mari, qui demandait à une voisine où était notre porte. Elle s'est sauvée dans le petit grenier. Papa venait proposer à bonne-maman de la faire transporter chez lui. — Je suis bien ici, lui dit-elle, et je ne manque de rien. — Leur commerce va donc, à messieurs mes fils? a dit notre père. Alors ils devraient bien louer une autre boutique, puisqu'ils font de si bonnes affaires, a-t-il ajouté en faisant allusion au pauvre logis. Avant de se retirer, il a forcé grand'mère à accepter un peu d'argent qu'il glissa sous le traversin. — C'est à la condition que mes gueux de fils n'en auront pas un liard, dit-il. — Quand il fut parti, il y a eu une scène terrible entre nos deux mères. Grand'mère,

que la visite de son gendre avait doucement surprise, dit à maman : Ton mari m'a laissé de l'argent, je n'en ai pas besoin, et celui-là ferait peut-être faute dans votre ménage. Reprends-le. — Mais comme elle glissait dans la main de notre mère l'argent laissé sous le traversin, celle-ci poussa un cri et se mit à pleurer. Oh! mon frère, je n'ose pas te dire pourquoi. L'argent *donné* par papa se composait de monnaies qui n'ont pas cours. C'étaient des pièces de nations étrangères qui n'avaient que la valeur de leur poids. Il les avait reçues, sans y prendre garde, de ses pratiques, et depuis longtemps il essayait vainement de les faire rentrer dans la circulation. Ne parlons jamais de cela, même à nos meilleurs amis, et ne nous en parlons pas à nous-mêmes. Ce sont là des choses qu'il faut oublier.

« Tous les membres de notre société se sont montrés excellens pour grand'mère. Elle avait toujours quelqu'un auprès d'elle pour lui tenir compagnie. Le soir même de l'accident, notre président est accouru pour mettre à notre disposition les fonds disponibles des cotisations communes. Il apportait une vingtaine de francs. Étant pourvu d'ailleurs, je l'ai remercié. Il a remis l'argent dans sa poche et m'a prié de lui prêter une petite somme pour acheter des gravures dont il a besoin. Je lui ai donné avec plaisir ce qu'il demandait, tout en lui faisant observer que, dans un cas de nécessité comme celui-là, il avait le droit de prendre sur les fonds de la société dont il était le dépositaire. Lazare m'a répondu qu'il avait déjà usé de cette ressource, et qu'il ne devait pas songer qu'à lui. Il prépare un tableau pour le Salon; mais j'ai bien peur qu'il n'ait ni le temps ni les moyens de l'achever. Pour en revenir à bonne-maman, son état ne nous a pas alarmés longtemps. Le docteur venait la voir tous les jours après son déjeuner. Il prenait son café à la maison, c'était le prix quotidien de sa visite. En arrivant, il nous disait en riant : Faites chauffer mes honoraires, et ne mettez pas trop de sucre. Chaque jour, on découvre en lui une de ces délicatesses qu'on ne soupçonnerait pas dans cette nature violente, emportée, et toujours prête à l'excès. Il s'est débattu aussi pendant bien longtemps dans l'obscurité avec les maux que nous connaissons. Il sait la peine qu'on a pour descendre d'un sixième à un entresol. Souvent il est pris par de misanthropiques retours sur son passé. On dirait surtout qu'il porte dans son âme des traces de cuisans souvenirs. Il a connu l'ingratitude; il sait notre histoire; il accepte l'esprit de notre association. Je lui ai lu notre acte, mais plusieurs passages lui ont fait lever les épaules. — Jeunes gens, nous dit-il, vous bâtissez sur le sable. Vos projets promettent trop pour que vous puissiez les accomplir. Dans ces sortes d'associations qui ont pour règle de s'aider les uns les autres, quand l'un commence à s'élever au-dessus du niveau commun, ceux qui se trouvent

au-dessous de lui ne peuvent s'empêcher de se demander pourquoi ils ne sont pas montés en même temps. Dans les échelles de camaraderie, celui qui a le plus de talent, c'est celui qui monte le premier, et il arrive un moment où les échelons trouvent leur rôle ridicule. Il faudrait arriver tous en même temps, mais c'est un miracle.

« J'ai protesté contre cette déplorable et décourageante manière de juger les choses. — Attendez, me dit le docteur; vous vivez dans un monde factice, dans un monde d'idées. Quand vous entrerez dans la vie réelle, vous verrez si je me suis trompé. Je ne veux pas vous retirer vos illusions, mais avant dix ans vous vous les retirerez vous-mêmes les uns aux autres.

« Au bout d'une quinzaine de jours, grand'mère allait beaucoup mieux et parlait de retourner à sa besogne. Il a fallu que le docteur se fâchât pour la retenir, car elle était encore loin d'avoir retrouvé l'usage de son bras. Une maladresse de notre concierge a failli lui faire commettre une imprudence dont les suites eussent été peut-être plus dangereuses que le premier accident. Pendant notre absence, on a remis à grand'maman une lettre dans laquelle une des personnes chez qui elle va travailler l'informait que son absence trop prolongée la mettrait dans la nécessité de la remplacer. Grand'maman avait à peine lu la lettre, qu'elle était habillée et se mettait en route pour aller reprendre son travail. Je suis rentré juste au moment où elle descendait l'escalier. Il fallait voir le docteur quand il a trouvé son appareil dérangé : j'ai cru qu'il allait tout casser dans la maison. J'ai trouvé une femme sur notre carré qui fera l'intérim de grand'mère; de cette façon, elle conservera sa place, à laquelle elle tient surtout, car c'est une des plus lucratives. Toi aussi, cher frère, tu retrouveras la tienne parmi nous, et meilleure que tu ne l'as laissée au départ. Tu trouveras le logis bien changé. C'est une serre-chaude maintenant. Comment donc, mais le luxe est représenté chez nous par un de ces grands fauteuils pour les blessés et les convalescens que le docteur nous a envoyé pour recevoir grand'mère quand elle quitte son lit! Le paresseux Soleil est toujours fourré dedans.

« Qu'ai-je encore à te dire? Ah! le propriétaire nous avait envoyé la couleur de son encre sous forme de congé; mais j'ai été payer deux termes, et il s'est fait excuser d'une mesure qui était, disait-il, une pure affaire de légalité. En apprenant que bonne-maman était soignée par le premier chirurgien de Paris, il a pris de nous une grande opinion. Il est monté l'autre jour à la maison pour avoir des nouvelles de la malade. Il a eu un mot charmant de fatuité immobilière : — J'ignorais que ma maison fût si haute, nous a-t-il dit. Sans doute à cause des embellissemens que nous avons faits, il a trouvé le loge-

ment agréable et mieux disposé qu'il ne le croyait; pourvu qu'il n'ait pas l'idée de nous augmenter! C'est dangereux d'embellir un appartement à ses frais; le propriétaire croit toujours qu'ils sont à son compte, et veut les rattraper sur les loyers. Il m'a quitté en me disant qu'il aurait peut-être de l'ouvrage à me donner : voudrait-il me faire repeindre son escalier?

« A ton retour, tu trouveras bien des petites choses que nous ne possédions pas de ton temps, entre autres une bonne lampe achetée à ton intention. Nous avons acquis comme cela divers objets de grande nécessité et qui nous semblent du luxe. Si tu savais comme ça nous paraît drôle d'acheter! pendant si longtemps nous avions fait le contraire. Aussitôt que tu seras revenu, il faudra te mettre au tableau du docteur. J'avais d'abord songé au *Bon Samaritain* de Rembrandt; cette copie eût été un à-propos. J'ai emmené le docteur au Louvre pour qu'il fît son choix. Son opinion à propos de Rembrandt est même assez curieuse. Comme je lui montrais deux ou trois des toiles dans lesquelles se révèle le plus puissamment le lumineux génie de ce maître, le docteur, peu habitué à saisir la forme dans ces ténèbres de bitume dont le centre est seul éclairé, s'est écrié : Bah! toujours la même chose! une cave dans laquelle on tire un pétard. Après s'être promené dans toutes les galeries, admirant de confiance, le docteur a fixé son choix sur un Boucher de la galerie française, — *Faunes et Bacchantes jouant dans les vignes,* dit le livret, et ne se servant pas des feuilles, a ajouté le docteur en riant beaucoup. Faites-moi une copie de ça. — Comment ton sévère pinceau s'arrangera-t-il de ce badinage?

« Cette fois je te dis bien adieu, c'est-à-dire au prochain revoir. Nous t'attendons dans quinze jours au plus tard. Quelques-uns des nôtres auront besoin de tes conseils pour leurs envois de l'exposition. On parle de belles choses entrevues dans les ateliers de quelques jeunes gens encore inconnus. Tant mieux, mille fois tant mieux, et bonne chance à ces nouveau-venus. Le succès est contagieux. Je t'embrasse sur les joues de grand'mère, qui vient de s'endormir dans son grand fauteuil, son chapelet entre les mains; elle a sur les lèvres une prière pour nous : Dieu l'entende! Pauvre sainte femme! penser que son meilleur temps sera justement celui où elle aura tant souffert!

« Adieu, ton frère et confrère, PAUL. »

« *P. S.* Au moment où je fermais cette lettre, j'en reçois une du docteur. Il m'a trouvé des leçons chez une de ses clientes, une étrangère très riche, qui vient passer l'hiver à Paris, et dont une chute de cheval a livré le pied mignon aux soins de notre bon docteur. J'irai demain chez cette dame qui entre en convalescence. »

III. — LE CONVOI DU DOCTEUR.

Francis relut plusieurs fois cette longue lettre qui l'initiait à une existence dont quelques côtés seulement lui avaient été révélés précédemment, mais vagues, incertains encore. Cette fois, tout était précis comme un procès-verbal. Tous ces navrans tableaux avaient tour à tour passé devant ses yeux, et lorsque la plume du narrateur avait reculé devant certains détails, Francis les avait complétés en frissonnant dans sa pensée. Entre ses plus mauvais jours et l'horrible misère de l'homme au gant et de ses amis, quelle différence! Tout le bénéfice de la comparaison était à son avantage. Cependant ces jeunes gens paraissaient accepter leur destinée comme une chose obligatoire. Pour arriver au but qu'ils s'étaient proposé, ils ne pouvaient prendre que ce chemin, et le suivaient tranquillement, comme en voyage on accepte les hasards d'une route que l'on sait périlleuse : pas de récriminations, pas de plaintes qui effraient et sèment la contagion du découragement; à peine un appel à la Providence, un courage égal et la même foi patiente dans un avenir commun. Et lui, pour quelques privations subies, pour quelques luttes misérables avec la nécessité, combien s'était-il lamenté, que de gémissemens sur la dureté du sort! Comme sa vanité était habile à se faire un piédestal de chaque épreuve endurée! Comme son courage de courte haleine avait oublié bien vite qu'on n'attendrit pas les obstacles, mais qu'on les franchit! A la fin d'une bataille qui avait été meurtrière, un soldat retrouvait un frère d'armes qu'il avait perdu dans la mêlée; encore ému par le péril qu'il avait couru, fier d'une blessure qu'il avait reçue devant ses chefs, il disait à son camarade : Tu ne t'es donc pas battu? nous ne t'avons pas vu au feu. — J'étais dans la fumée, répondit l'autre, et, montrant un grand trou dans sa poitrine, il étendit les mains, ferma les yeux et tomba. Combien en est-il ainsi qui combattent dans la fumée de la bataille de la vie, héros anonymes que nul deuil n'accompagne quand leur destinée s'achève, et à qui le fossoyeur creuse une tombe sans savoir même quel nom il doit inscrire sur la croix!

La curiosité sympathique qui avait poussé Francis à s'emparer de cette lettre se changea, après sa lecture, en une admiration passionnée; son enthousiasme l'entraînait dans une exagération qui grandissait au-delà de toute proportion humaine les figures de ce groupe d'inconnus. Le lendemain, Francis alla au Louvre de bonne heure pour être un des premiers arrivés; il replaça la lettre à l'endroit où il l'avait prise. Il s'était bien promis de forcer son voisin à s'ouvrir à lui, et de ne pas laisser écouler la journée sans être entré

dans l'intimité de ce jeune homme. Ses projets ne purent avoir de résultat : l'homme au gant ne parut pas dans la galerie ce jour-là. Vers le milieu de la journée, le même jeune homme qui avait apporté le morceau de pain vint enlever le chevalet, le tabouret et toutes les affaires appartenant au voisin. Francis s'étant risqué à lui demander si son compagnon ne devait plus revenir au Louvre, le jeune homme répondit que *son frère* n'y paraîtrait pas de quelque temps, et s'éloigna après avoir salué Francis.

Le soir, ayant retrouvé ses amis, le peintre leur fit la description de l'homme au gant, et leur demanda s'il n'était pas connu par quelqu'un d'entre eux, sans toutefois rien trahir des renseignemens qu'il possédait déjà. L'un des camarades de Francis déclara ne rien connaître du personnage en question; il l'avait eu pour concurrent dans un concours de l'école, et savait seulement qu'il avait failli entrer en loge. Un autre ami, ayant rappelé ses souvenirs, raconta à Francis que celui dont il parlait avait pendant quelque temps travaillé dans l'atelier d'un membre de l'Institut; il avait été renvoyé à cause d'un duel avec un jeune homme de bonne famille qui fréquentait l'atelier en amateur, et qui avait hasardé une plaisanterie sur le compte d'une de ses parentes, une vieille tante ou une grand'mère. Un troisième ami, remis sur la voie par ces détails, apporta aussi son contingent aux éclaircissemens que cherchait Francis. Par celui-là, il apprit que son héros s'appelait Antoine, et qu'il était, avec son frère, le fondateur et le membre le plus influent d'un petit club qui avait pris le titre de *Buveurs d'eau*. — On désigne ainsi, à ce qu'il paraît, une espèce de francs-maçons de l'art, continua l'ami avec une teinte d'ironie; on n'est admis dans leur compagnie qu'avec toute sorte de difficultés; ils vous soumettent à des épreuves très dures pour le pauvre monde. Il faut d'abord improviser, si l'on est peintre, un chef-d'œuvre comme *la Transfiguration* en vingt-cinq minutes; si l'on est sculpteur, un groupe comme le *Persée;* si l'on est poète, un poème comme l'Iliade. La besogne faite, on passe au scrutin. Si vous êtes reçu, on vous fait proférer toutes sortes de sermens sur des pinceaux, des plumes et des ébauchoirs disposés en croix. Le génie étant une faculté d'essence divine, on s'engage à ne le point profaner en se livrant à un brutal mercantilisme; en d'autres termes, il est défendu de gagner de l'argent avec ses œuvres. La cérémonie se termine par un grand verre d'eau qu'on avale, symbole ingénieux qui caractérise l'esprit d'une société où il n'y a que de l'eau à boire.

Dans ce grotesque résumé, Francis comprit la parodie d'une idée sérieuse qui devait être le fond de cette association, et ce qu'il venait d'apprendre, ajouté à ce qu'il savait déjà, aiguillonna encore la vivacité du désir qu'il avait de faire connaissance avec les buveurs

d'eau. L'opinion exagérée qu'il avait des buveurs d'eau faisait supposer à Francis que les membres composant cette petite église artistique possédaient tous un talent supérieur, et que sans doute ils ne voudraient admettre dans leurs rangs que des associés qui leur paraîtraient des égaux. Le suffrage momentané de ses amis lui avait été sensible sans doute; mais pendant qu'ils exprimaient bruyamment leur admiration, Francis se demandait intérieurement : « Quelle sera l'opinion de l'homme au gant et de ses amis sur mon compte? Me trouveront-ils digne d'être des leurs? » Il arrive souvent qu'un artiste distingue dans la foule un groupe, quelquefois même un être isolé, dont l'opinion le préoccupe beaucoup plus que celle de la multitude. Les anciens buvaient aux dieux inconnus; tel artiste, en commençant une œuvre, l'a consacrée votivement aux amis inconnus, et, quand elle arrive à la publicité, il est rare que celui à qui elle a été dédiée ne s'arrête pas devant elle, subitement attiré par un mystérieux appel qui lui dit : « Ne me reconnais-tu pas? Dans cette foule qui m'environne, c'est ton regard que j'attends, c'est ton approbation que je réclame. » Et si l'inconnu s'arrête, s'il regarde, s'il approuve, dans la même minute peut-être son approbation est ressentie, devinée magnétiquement par celui qui l'attendait comme une récompense du passé, comme un encouragement pour l'avenir.

Qu'il admît ou non l'existence de ces communications mystérieuses, espèces de courans dans lesquels s'échangent les sympathies isolées, Francis avait agi comme ceux qui y croient. Nous avons dit l'espèce de petit succès qui se faisait autour de ses tableaux et le petit murmure qui commençait à se faire autour de son nom. Ce résultat dépassait ses espérances. Il ne tarda pas à reprendre courage, à se dire que les buveurs d'eau pourraient bien se trouver fiers un jour de l'admettre dans leurs rangs. Il n'y avait du reste rien qui ne fût très réalisable dans cette supposition. Tous ceux qui commencent, quelle que soit d'ailleurs la branche de l'art à laquelle ils appartiennent, ne se préoccupent pas beaucoup de ceux qui continuent ou de ceux qui achèvent : ceux-là ont leur place prise et la défendent; mais, pour les débutans qui ont leur place à prendre, l'intérêt véritable est dans le nombre des concurrens qui chaque jour augmente, et surtout dans la valeur relative du nouveau-venu. Cette vérité est facile à observer et se justifie par l'empressement que tous les jeunes gens témoignent autour de l'œuvre d'un confrère qui pour la première fois se présente au jugement du public. Ce sentiment de curiosité inquiète n'est point blâmable. Toute lutte d'un artiste nouveau avec le public a un intérêt. Qu'il y ait chute ou succès, amis ou rivaux, chacun se passionne et attend avec impatience la décision du souverain juge. S'il condamne, les spectateurs s'écoulent tranquille-

ment, ceux-ci prenant parti pour le vaincu, ceux-là contre, le plus grand nombre avec indifférence. « Un homme à la mer! » disent-ils philosophiquement. Si au contraire il y a un vainqueur, alors toute la multitude se remue comme une fourmilière dans laquelle un oisif donne un coup de canne.

Les artistes si vains de ce titre ont parfois des accès de mesquine inquiétude. Ils ont toujours le mot progrès à la bouche dans leurs discours, et toutes leurs actions prennent le mot d'ordre de la routine. Ils parlent sans cesse de l'indépendance dans l'art, et s'ils étaient mis en demeure de formuler un code, ils seraient unanimes pour produire un traité d'une tyrannie draconienne. Si restreinte qu'eût été la première tentative de Francis devant le public, si modeste qu'en eût été l'écho, cela était suffisant pour que tous les *rapins* de Paris accourussent devant la vitrine où ses tableaux étaient exposés. Quelques-uns, connaissant le marchand, entraient dans sa boutique pour examiner ces peintures de plus près et se renseigner sur le compte de l'auteur. Était-il jeune? était-il riche? Quel était son maître? N'était-ce point un amateur comme on en rencontre quelquefois dans le monde, une de ces célébrités de salon à laquelle des triomphes d'album et des bravos gantés de blanc ont tourné la tête, et qui viennent faire une campagne de fantaisie dans le domaine de l'art, comme un dandy va faire un tour à Bade, disant au public: « Mon Dieu! oui, j'ai fait ça en m'amusant. Qu'est-ce que vous en pensez? Dites-le-moi franchement, et remarquez bien que ce n'est pas mon état? » A quoi le public répond souvent, avec la franchise demandée, que cela se voit très bien en effet.

Le marchand, interrogé ainsi à propos de Francis, répondait ce qui était, en ajoutant force amplifications. « Et venez encore dire que vous êtes malheureux, drôles! ajoutait-il. Clabaudez contre la destinée et contre le public qui ne sait pas ce qu'il veut! Il veut qu'on lui plaise, qu'on le satisfasse, qu'on s'ingénie à aller au-devant de ses fantaisies, et non pas, comme vous le faites les trois quarts du temps, à satisfaire les vôtres, qui lui importent peu. Toute bourse qui sonne est exigeante et en a le droit. Faites des concessions au public, sacrifiez au goût du jour, sans vous préoccuper s'il sera celui de l'année, et vous trouverez en moi un intermédiaire utile, complaisant, dévoué, pour mettre vos œuvres en circulation. Vous aurez un établissement bien achalandé, bien situé; on fera à votre peinture la toilette d'un beau cadre, on la mettra sur un beau chevalet, et on la montrera aux passans sous la lumière de quatre becs de gaz. »

Un jour, en passant sur le quai, Francis fut arrêté par le passage d'un convoi qui devait être celui d'un personnage important, car au milieu de la foule qui l'accompagnait, les curieux désignaient des

illustrations de toutes les classes de la société, et particulièrement les membres les plus célèbres de la Faculté de Médecine. L'attitude du cortége était silencieuse et recueillie. Ce n'était pas un mort vulgaire que ce char funèbre portait au lieu du repos. Ce devait être un de ces hommes dont le nom était appelé à vivre dans la mémoire humaine bien après que le temps l'aurait effacé sur la pierre de son monument, car ses funérailles avaient l'apparence d'une marche triomphale vers la postérité, et la physionomie générale de ceux qui formaient le cortége indiquait que la perte de ce défunt était un deuil public. Francis allait demander qui on enterrait là; mais tout à coup il se frappa le front comme un homme qui devine. Entre les derniers rangs de la file qui suivait le convoi, il venait d'apercevoir un groupe isolé, au milieu duquel marchait l'homme au gant donnant le bras à une vieille femme plus que simplement mise; un autre jeune homme, que Francis reconnut pour être le frère Paul, soutenait aussi les pas de la pauvre femme. Ces trois personnes, qui étaient peut-être les seules dont les vêtemens ne fussent pas d'une couleur conforme à la cérémonie, avaient, comme signe de deuil, enroulé un morceau de crêpe autour de leur bras gauche. Derrière eux marchaient cinq ou six jeunes gens, la tête nue et le visage grave. Francis comprit alors qu'il assistait aux obsèques du docteur ***, dont il avait appris le décès par les journaux, et il eut le pressentiment que les jeunes gens qui accompagnaient les deux frères et leur aïeule devaient compléter la société des buveurs d'eau. L'artiste tira son chapeau, traversa la chaussée, et prit rang derrière le groupe sans qu'aucune personne parût prendre garde à sa présence.

On arriva ainsi dans la rue de la Roquette, qui conduit au Père Lachaise. Comme on commençait à passer devant les marbriers et fournisseurs d'ornemens funèbres, qui sont très nombreux aux alentours des nécropoles, l'homme au gant, que nous appellerons désormais de son véritable nom d'Antoine, laissa la grand'mère au bras de son frère Paul, et vint se mêler à ses amis. Bien que Francis ne fût qu'à deux pas derrière lui, il ne l'aperçut pas. Antoine eut avec les buveurs d'eau une courte conversation, à la suite de laquelle Francis remarqua que chacun d'eux fouillait dans sa poche. Après avoir recueilli l'offrande commune, Antoine quitta les rangs, et Francis le vit entrer chez un marbrier. Peu d'instans après, Antoine vint reprendre sa place auprès de sa grand'mère; il avait à la main une grosse couronne d'immortelles. La pauvre femme parut étonnée; mais son fils lui dit quelques mots tout bas, et l'aïeule, se retournant du côté des buveurs d'eau, leur adressa un triste sourire de remerciement.

Quand on pénétra dans le cimetière du Père Lachaise, une grosse

pluie, qui menaçait depuis les premières heures de la journée, commença à tomber. Malgré l'état du temps, on n'abrégea aucun des détails de la cérémonie, et tous les honneurs funèbres furent rendus à la dépouille de l'homme illustre et utile que la terre allait recouvrir. Les buveurs d'eau et leur grand'mère s'étaient frayé un passage jusque dans le voisinage de la fosse, sur laquelle de belles paroles furent prononcées par des confrères qui avaient été les rivaux du défunt, car où commence la mort, la justice commence. C'est une des premières restitutions que fait l'éternité. Un homme dont l'éloquence était connue achevait une oraison funèbre, dans laquelle il retraçait en magnifiques images la vie glorieusement remplie du docteur. Il s'efforçait surtout de rappeler à la foule qui l'écoutait le caractère élevé du défunt. Après l'avoir montré grand, il le montrait humain; il indiquait la trace de ses pas dans les évangéliques sentiers de la charité. Faisant allusion aux fonctions publiques que le docteur avait exercées pendant sa vie, comme un vivant symbole de l'éternelle misère et de la souffrance éternelle, il évoquait la sombre figure du Lazare populaire, l'hôte des grabats où n'entre pas le jour, le patient inconnu de l'espérance; il le montrait, au réveil du lendemain, écartant les rideaux de sa couche moribonde et appelant d'une voix endolorie l'homme dont la parole lui donnait le courage, et qui ne pourrait plus lui répondre; il mettait en relief toutes les belles actions de cette existence trop vite accomplie; il ouvrait les mansardes des quartiers laborieux, et faisait voir le prolétaire couvrant d'un crêpe l'outil qui mettait du pain dans la main de ses enfans, et que la science du grand praticien avait replacé dans la sienne.

Au milieu de ces paroles, qui semblaient tomber d'une lèvre touchée par le charbon sacré, une apparition qui venait matérialiser les images de sa péroraison attira les yeux de l'orateur en même temps qu'elle troublait l'attention de l'auditoire. Une vieille femme, dont les sanglots avaient déjà été entendus plusieurs fois, parvint à s'échapper d'entre les mains de deux jeunes gens qui la retenaient; franchissant le vide formé autour de la fosse qu'on achevait de combler, elle plaça une couronne d'immortelles sur la croix provisoire qu'on venait d'y planter, et les vêtemens ruisselans de pluie, elle s'agenouilla auprès de la fosse, dans la boue, dans l'eau, joignit les mains et pria. — Messieurs, dit l'orateur en s'adressant aux spectateurs, déjà gagnés par une émotion puissamment excitée, que pourrais-je dire de plus qui valût ces larmes, cette couronne et cette prière? Suivons l'exemple que nous donne cette femme; — à genoux, messieurs, et prions avec elle. — Et l'orateur illustre, s'inclinant, fit un de ces gestes d'autorité qui lui étaient familiers. Toute la foule obéit. La scène avait un caractère de grandeur véritablement saisissante;

aussi, peu de gens échappèrent à l'impression qu'elle venait de causer, Francis moins que tout le monde.

Antoine et Paul allaient peut-être s'unir à l'acte de reconnaissance publique de leur grand'mère; mais l'aîné des deux frères fut distrait par une courte conversation qui était venue jusqu'à ses oreilles. L'orateur, son discours achevé, était rentré dans la foule et y avait rejoint un personnage qui semblait attendre ses ordres. C'était le sténographe chargé de recueillir ses paroles pour un journal. — L'épisode est dramatique, bien arrangé, dit le jeune homme en félicitant celui qui d'une tombe venait de faire une tribune. — Parfaitement, répondit l'orateur; mais je n'étais pas averti, et l'entrée de cette bonne femme m'a coupé le paragraphe final, qui résume tout le morceau. Je tiens à ce qu'on l'imprime; emportez donc ce feuillet, et ajoutez-le à votre travail, dit l'orateur en glissant une page manuscrite dans la main du sténographe, qui remercia et disparut.

Cette révélation fut un soufflet brutal donné à l'admiration que cette brillante oraison funèbre avait éveillée dans l'âme de l'aîné des deux frères, en même temps qu'une injure faite à la sincérité de leur douleur; leur grand'mère était prise comme une comparse de comédie funèbre. Cela pouvait donc arriver, que la terre du lieu saint fît concurrence aux planches de la scène. Antoine et Paul se regardèrent avec une égale tristesse. Dans leur rougeur commune, ils reconnurent le stigmate de la même insulte. Tous deux franchirent le cercle et s'approchèrent de leur grand'mère, qui priait toujours agenouillée.

— Retirez-vous, lui dit Paul d'une voix vibrante d'indignation, vous vous donnez en spectacle. — Et nous aussi, ajouta Antoine en essayant de la faire relever. — L'aïeule regarda ses deux petits-fils avec étonnement; elle vit leur figure bouleversée, toute rouge encore; la colère semblait brûler leurs lèvres. — *Est-ce* bien mes enfans qui me parlent ainsi? semblaient dire ses yeux encore pleins de larmes.

— Ne voyez-vous pas que tout le monde nous regarde? dit Paul.

— Que pense-t-on de nous? continua Antoine, qui jetait un regard courroucé vers les spectateurs.

— Ne suis-je donc pas venue pour qu'on me voie?... murmura la vieille femme. Vous avez peur qu'on nous regarde, vous rougissez,... vous êtes honteux,... tremblans,... comme si vous étiez surpris faisant une mauvaise action...

Un terrible éclair, dont le feu sécha ses dernières larmes, monta aux yeux de l'aïeule. — Retirez-vous, dit-elle en écartant les deux jeunes gens, je vous comprends... Pauvre homme, ajouta-t-elle en regardant la fosse, pardonne-moi si je n'achève pas ma prière! Mes fils l'ont interrompue, parce que ma reconnaissance les humilie. Tu l'avais bien dit, mon bienfaiteur, leur misérable orgueil a tué tout

ce qu'ils avaient de bon. Ton bienfait est encore chaud dans leurs mains, qu'ils ne s'en souviennent déjà plus.

— Ma mère, ma mère, s'écrièrent les deux jeunes gens d'une voix altérée, si vous saviez!

— Je sais, reprit la mère, que vous avez vos chapeaux sur la tête devant cette tombe encore fraîche. — Et d'un geste rapide, elle étendit ses deux mains, arracha le crêpe qui était au bras de ses deux enfans, en jeta les lambeaux en disant d'une voix étouffée : — Otez cela, mes fils; c'est assez de l'ingratitude sans le mensonge. Oh! mon Dieu, mon Dieu, s'écria-t-elle, vous maudissez ma vieillesse; vous ajoutez la douleur à la douleur. Mes enfans que j'aimais tant, mes enfans sont des ingrats! Ah! vous m'avez brisé le cœur, acheva-t-elle faiblement.

Cependant la foule commençait à se disperser; la solitude s'étant faite autour d'eux, Antoine et Paul purent expliquer à leur grand'-mère le véritable motif de leur conduite. Elle écouta leurs raisons, et son visage retrouva un peu de sérénité en voyant l'empressement qu'ils mettaient à se justifier du reproche d'ingratitude; mais son âme simple comprenait mal le mouvement d'orgueil qu'ils n'avaient pu réprimer. Dans un pareil jour et dans un pareil lieu, elle eût souhaité que ses enfans eussent fait comme elle abnégation de ce sentiment d'amour-propre qui les avait distraits de leur douleur. Néanmoins son cœur tendre reçut le contre-coup du chagrin qu'elle avait dû causer à ses petits-fils, et elle voulut s'excuser; mais ils lui fermèrent la bouche avec une caresse. On rejoignit le groupe des buveurs d'eau, qui s'étaient tenus à l'écart, et on reprit ensemble le chemin du retour.

Francis, abrité par un parapluie, se promenait dans les environs en ayant l'air de chercher son chemin. Il attendait que les buveurs d'eau passassent devant lui pour se rencontrer d'assez près avec Antoine, qui ne saurait alors s'empêcher de le voir et sans doute de le reconnaître. La rencontre eut lieu, comme Francis s'y attendait bien. Antoine marchait précisément en arrière du groupe et causait avec un de ses amis. La grand'mère et le frère Paul tenaient la tête. La pluie avait redoublé, et les terrains détrempés rendaient la marche très-pénible; aussi le moment était-il peu favorable pour aborder une conversation familière. Cependant, comme Francis ne pouvait pas choisir ses instans, il profita de l'occasion et songea à en tirer tout le parti possible. Accueilli assez froidement par Antoine, qui ne l'avait réellement point aperçu, ni dans le convoi, ni pendant l'inhumation, Francis lia péniblement les paroles les unes aux autres pendant tout le temps que l'on mit à sortir du cimetière. On ne disait rien, mais on parlait. A la barrière, des cochers, qui stationnaient sur le boulevard extérieur, voyant arriver plusieurs personnes, supposèrent qu'on

allait leur faire signe, mais on passa auprès des fiacres sans s'arrêter.

— Quel malheur que grand'mère ne puisse pas supporter le mouvement de la voiture ! dit Antoine, comme pour répondre à l'étonnement que Francis avait laissé paraître en voyant que les buveurs d'eau continuaient la route à pied. Cette pluie qui ne cesse pas ! — Francis souffrait réellement de voir cette pauvre femme exposée à ce déluge glacial. Il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur le motif allégué par Antoine pour s'excuser auprès d'un étranger de n'avoir pas pris une voiture. — Monsieur, dit-il avec vivacité, permettez-moi de vous proposer mon parapluie, et veuillez le porter à madame votre mère, il la préservera toujours un peu pendant le temps qu'elle mettra à rentrer chez elle. — Antoine voulait refuser; mais Francis insista avec tant de cordiale simplicité, qu'il finit par accepter, et remercia Francis avec une effusion qui prouvait combien il était content qu'il eût eu cette idée. Il porta le parapluie à la grand'mère, qui se retourna en arrière pour remercier aussi. Francis la salua par une respectueuse inclination. — Mais, dit Antoine en revenant, vous, monsieur, vous allez être privé.....

— Je suis jeune, dit Francis. Il allait ajouter : Et bien couvert, mais il se retint.

— Alors, dit Antoine, comment vous remettre votre parapluie?

— Voici mon adresse.

Et il tira de son portefeuille une carte qu'il remit au jeune homme. Francis pensait qu'il allait la regarder, et se disposait à observer sur sa physionomie l'effet que produirait son nom; mais Antoine prit la carte, la glissa dans sa poche sans la voir, et remercia de nouveau.

On était arrivé sur la place de la Bastille. C'était là que Francis avait dit qu'il s'arrêterait. Il salua ses compagnons de route, s'inclina avec respect devant la grand'mère, et s'éloigna par un côté opposé à celui que suivaient les buveurs d'eau.

IV. — LES BUVEURS D'EAU.

Rentré chez lui, Francis fit la toilette de son atelier. Il savait que dans toute première entrevue qui a un but intéressé, l'influence des lieux n'est pas étrangère. Il pensait que l'intimité serait plus difficile à établir, si la première pensée d'Antoine en entrant chez lui l'obligeait à faire une comparaison qui donnât trop d'avantage à son intérieur. Il fit donc disparaître toutes les choses qu'il avait acquises récemment et qui donnaient à son atelier un aspect trop meublé; il cacha les quelques fantaisies de demi-luxe qui étaient sans utilité pour son travail, il retira des murailles les toiles commencées dont il avait constaté lui-même la faiblesse, il changea de place et exposa

dans une meilleure lumière celles qui lui semblaient de nature à lui attirer un compliment. Au bout d'une heure, toute apparence de recherche, toute préoccupation de bien-être domestique avaient disparu. Il avait calculé que cette mise en scène se chargerait de révéler tout d'abord à l'hôte qu'il attendait une conformité d'existence qui lui servirait de point de départ pour en arriver à ses fins.

Le lendemain dans la matinée, Antoine vint comme il l'avait promis la veille. Francis était bien en scène, comme on dit en termes de théâtre. Antoine avait parcouru d'un prompt regard l'atelier, et l'examen avait paru être favorable. Le premier quart d'heure fut employé en banalités; mais étant chez un confrère, la politesse exigeait qu'Antoine donnât quelque attention aux études qu'il avait devant les yeux. Antoine suivit l'usage, d'autant plus qu'il y avait sur le chevalet une toile qui était placée trop bien en vue pour qu'on ne devinât pas dans quel dessein. Antoine loua avec intelligence ce qu'il voyait. Quand une chose lui paraissait défectueuse, il la signalait, comme pour donner plus d'importance à ses éloges; mais on sentait l'embarras, l'indécision dans ses paroles.

Francis ne se méprit pas sur le compte d'Antoine. Celui-ci le payait, avec une apparence d'intérêt, d'un léger service qu'il lui avait rendu. — Les pieds lui brûlent chez moi, il voudrait déjà être dans l'escalier, et si j'avais une pendule, il regarderait l'heure, pensait Francis. Ce qui l'étonnait surtout, c'est qu'Antoine ne lui parlait point des tableaux récemment exposés par Francis. Dans tous les arts, les jeunes gens qui commencent à se produire ont la prétention qu'on doit connaître leurs œuvres, et qu'elles sont l'objet de la préoccupation générale. Aussi le silence que l'on conserve devant eux équivaut à la plus amère des critiques; l'ignorance équivaut à une injure. Ne pouvant admettre qu'Antoine ne connût pas ses tableaux, Francis en concluait que, s'il n'avait pas saisi cette occasion de lui complaire, c'est que son opinion n'était pas favorable, et intérieurement il trouvait que la société des buveurs d'eau, représentée en ce moment par Antoine, était bien difficile. Cependant on sortit de ce terrain vague. Francis eut l'adresse de glisser, à propos d'un maître dont on avait parlé, une critique dont il exagéra la violence avec intention. A la vivacité avec laquelle on lui répondit, il devina qu'il avait touché un ressort, et qu'Antoine, venu en visite officielle chez un étranger vis-à-vis duquel il voulait rester étranger, allait enfin se montrer ce qu'il était réellement. Antoine ne pouvait voir toucher à ses idoles sans les défendre, et il lui était impossible d'aborder une discussion d'art sans qu'il se passionnât. Une fois emporté, sa franche nature brisait tous les liens de la réticence, sa personnalité entière se révélait, non-seulement comme artiste, mais aussi comme homme.

Au ton dont son confrère avait commencé, Francis avait deviné que la séance serait longue. Il démasqua un placard, prit deux bûches et alluma du feu dans son poêle.

— Tiens, dit naïvement Antoine, vous avez donc du bois?

— J'ai séance toute cette semaine, et comme j'ai reçu quelque argent de deux tableaux, j'ai fait une provision de chauffage.

— Et nous allons causer, comme des bourgeois, le dos au feu?

— Pardieu, interrompit Francis, nous devrions bien compléter le proverbe, et nous mettre aussi le ventre à table.

— Mais, dit Antoine embarrassé...

— Quoi! répliqua Francis avec gaieté, pas de façons. Vous n'avez pas déjeuné sans doute aussi matin, moi non plus. C'est une besogne plus agréable quand on la fait à deux.

Antoine n'avait aucune raison pour refuser, et il en avait une pour accepter : il accepta. — C'est bien, dit Francis intérieurement, si la glace n'est pas encore brisée entre nous, au moins elle est fêlée. — Il héla son portier par la fenêtre, et un quart d'heure après Antoine et Francis réalisaient le proverbe bourgeois qui est si souvent une utopie pour les artistes pauvres. Derrière eux, le poêle ronflait, et devant eux la table était mise. La discussion interrompue reprit de plus belle. Les deux amis, — c'était le nom qu'ils se donnaient déjà, — causaient encore, comme la nuit arrivait. — Maintenant, dit Francis, allons dîner. Ce soir aussi vous êtes mon hôte. — Un seul mot peindra le degré d'intimité auquel ils étaient arrivés. Antoine, voyant que Francis le conduisait dans un grand restaurant, l'arrêta sur le seuil, et lui dit très franchement : — Vous allez faire des sottises; je ne veux pas être votre complice. Il vous en coûtera au moins vingt francs pour nous faire asseoir pendant une heure dans ces beaux salons où nous ne serons pas à notre aise pour parler, surtout des choses dont nous avons à parler.

— Baste, pour une fois! dit Francis.

— Non, vrai, continua Antoine, et puis au fait, je puis bien vous dire cela... j'aurais comme un remords de m'attabler là-dedans pendant qu'on jeûne à la maison. Faites mieux; allons dans un endroit modeste. En passant devant chez nous, je remettrai à mon frère quelques sous que vous allez me prêter. Demain, je vous les rendrai; j'ai à toucher un mois de leçons.

— Faites mieux encore, dit Francis; allons prendre votre frère et vos amis, s'il s'en trouve chez vous.

— Cela ne se peut. Vous seriez gêné, et eux de même. Quand ils vous connaîtront par moi, nous verrons. D'ailleurs, mon frère veut travailler ce soir; s'il a de quoi souper et devant lui quatre heures de feu, de lumière et de tabac, vous lui aurez rendu service.

Francis glissa une pièce d'or dans la main d'Antoine, qu'il accompagna jusqu'à sa porte. — Attendez-moi cinq minutes, dit celui-ci. — Pendant qu'il se promenait dans la rue, Francis remarqua que le frère d'Antoine sortait de la maison, accompagné de l'un des jeunes gens qu'il avait vus la veille au convoi. Peu de temps après, il les vit rentrer. L'un d'eux portait une falourde sur le dos, et l'autre avait un pain sous le bras. Francis se tint à l'écart pour qu'on ne le reconnût pas. Au bout de cinq minutes, Antoine était redescendu. — C'est moi qui vous mène, dit-il à Francis. — Et il le conduisit dans une espèce de brasserie où l'on mangeait. Si le repas se prolongea, ce ne fut point la faute des plats; Antoine s'était opposé à tout extra. Comme on se levait pour partir, Francis vit avec étonnement que son convive payait le garçon qui les avait servis. — Que faites-vous? lui demanda-t-il.

— Laissez, répondit Antoine. — Et quand ils furent dans la rue : — Voici votre monnaie, dit-il en rendant à Francis ce qui restait de la pièce d'or.

Le dîner payé, Francis calcula que les buveurs d'eau n'avaient pas dû prendre plus de deux francs sur le louis. — Vous ne m'avez donc pas compris tout à l'heure? dit-il d'un ton de reproche à son compagnon.

— C'est vous plutôt qui ne m'aviez pas compris. Je vous avais demandé quelques sous.

— Mais puisque cela ne me gêne pas... reprit Francis.

— Mais cela nous gênerait, nous! répliqua Antoine de façon à faire comprendre que toute insistance lui était désagréable. Et comme Francis allait hasarder une nouvelle objection : — Écoutez, continua-t-il, ma conduite a sa raison d'être. Vous avez vu avec quelle liberté j'ai agi avec vous. Nous sommes dans des termes que nous n'aurions pas prévus ce matin. La transition a été rapide; mais cette promptitude même est un gage de la franchise qui nous a mis la main dans la main. Le temps donnera un autre nom aux sentimens que nous pouvons avoir l'un pour l'autre. Le temps fait pour les amitiés ce qu'il fait pour les vins, qui se dépouillent en vieillissant d'une verdeur sèche qui empêche d'apprécier toutes leurs généreuses qualités. Quand l'habitude nous aura appris à nous connaître, nous perdrons aussi, naturellement et sans effort, tous les petits doutes, toutes les craintes qui suivent le premier pas que deux sympathies font au-devant l'une de l'autre. Et maintenant, mon cher ami, puisque vous paraissez y tenir, comme j'y tiens moi-même beaucoup de mon côté, allons voir vos tableaux. J'y aurais été déjà, si j'avais eu occasion d'aller dans ce quartier, car mon frère m'en a parlé comme d'une chose... heureuse.

On arriva devant la boutique de Morin. Antoine examina les tableaux et ressentit cette impression qu'on nomme *le coup de fouet;* mais il se remit de ce premier moment de surprise et jugea les deux toiles comme elles étaient jugées par les gens sérieux qui les avaient examinées.

— Eh bien! lui demanda Francis, que pensez-vous de mon début?

— Je ne peux pas vous vanter à propos de vos peintures. Elles m'ont surpris d'abord; mais ces deux toiles ne supportent pas un examen consciencieux. Les parties saisissantes, qui ont dû vous paraître des qualités, ne sont que d'habiles parodies, des défauts communs aux maîtres que vous suivez. Vous êtes tombé dans le piége éternel tendu par les chefs d'école. En regardant vos tableaux tout à l'heure, je me demandais si vous étiez en état de renouveler ce tour de force, et si vous retrouveriez cette habileté au premier commandement de votre volonté. Je vais vous dire une chose qui vous surprendra : je souhaite qu'elle vous manque, et qu'à la première tentative que vous ferez, vous en soyez réduit au tâtonnement, à l'essai, à l'étude enfin. Alors vous rentrerez dans la véritable voie; vos progrès étant le résultat de la recherche et non d'un hasard, vous en retirerez des profits durables que vous pourrez appliquer utilement et sérieusement. Vous allez me répondre que le sentiment et l'inspiration peuvent suppléer à l'étude; mais l'inspiration, quand il s'agit d'un premier début, se formule avec plus de naïveté. Dans ces circonstances, c'est l'idée impatiente qui n'attend pas qu'elle soit mûrie par le travail de l'art, c'est le diamant qui n'attend pas le lapidaire et se révèle diamant par sa première étincelle. Ce n'est pas là votre histoire. Vous n'êtes pas naïf, car votre peinture est pleine de ruses; vous n'êtes pas original, puisqu'on sent chez vous, et malgré vous peut-être, des préoccupations étrangères. Ces tableaux ne sont pas le résultat d'une inspiration; on l'aurait sentie dans vos œuvres précédentes. Qu'est-ce donc alors? Un accident; et cet accident sera heureux selon le parti que vous allez prendre.

Francis gardait le silence, mais il ne paraissait qu'à demi convaincu. — Morin, reprit Antoine, se connaît, on ne peut le nier, dans cet art d'à-peu-près qui lui procure une fortune : il veut faire de vous ce qu'il a fait de plusieurs. Il vous fera produire beaucoup; il vous entretiendra dans une apparence de bien-être que vous ne trouverez pas sûrement, si vous rompez avec lui. Il a des influences qui l'aideront à vous procurer des succès dont il aura besoin pour donner à votre nom une valeur commerciale, car c'est l'affaire importante pour lui; il vous lancera dans un monde qui est au monde ce que ses marchandises sont à l'art. Si vous refusez de produire pendant quelque temps, il s'offrira lui-même à bercer le hamac de votre

paresse, sûr que vous en sortirez bien vite pour arriver à son comptoir. Le familier, l'ami, le complaisant, auront disparu alors; vous vous trouverez en face d'un patenté qui vous ouvrira ses livres en vous disant que vous commencez à prendre trop de place dans la colonne de votre passif, et qu'il serait temps de rétablir la balance. Le temps où vous vous contentiez de peu, souvent même de rien, sera bien loin derrière vous; vous aurez pris goût aux plaisirs coûteux, aux satisfactions d'amour-propre, aux éloges stupides qui vous font rougir, mais que les faux artistes ont besoin d'entendre résonner autour d'eux pour travailler, comme les mules qui s'excitent au bruit de leurs grelots. Vous travaillerez alors sans relâche, et Morin ne vous laissera plus la liberté du caprice; il vous enverra le programme de votre tableau au coin de la toile. Puis un beau jour, quand il aura épuisé votre veine, il vous dira que vous baissez, il vous humiliera par les succès préparés à de nouvelles recrues qui auront plus tard le même sort que vous, et à la fin il vous proposera de vous rendre votre liberté, à moins qu'il ne vous plaise d'accepter un emploi de broyeur dans sa fabrique. Vous voudrez essayer de vous passer de lui; mais il arrivera que vous vous trouverez partout opposé à vous-même. On vous évincera précisément à cause de votre réputation compromettante. Vous vous reprendrez alors d'une belle passion pour les études graves; mais l'art, qui a horreur de ces adultères, vous renverra aux brocanteurs de bas étage. Vous tomberez sur la table des commissaires-priseurs, et vous serez péniblement adjugé entre un lot de ferraille et un lot de chiffons. Que ferez-vous alors, découragé, dédaigné, méprisé, trop avancé dans la vie pour pouvoir la recommencer, subissant à votre tour la pitié de ceux que vous avez connus autrefois obscurs, misérables, et que vous rencontrerez maintenant heureux et célèbres, possédant en réalité la chose dont vous n'avez eu que l'ombre, tandis que vous serez réduit à peindre des stations de la croix à cent francs la douzaine pour les fabriques d'églises villageoises?

Ces alarmans pronostics n'avaient pas réussi à persuader Francis. — Mais, dit-il à Antoine, il faut vivre cependant. — Ne viviez-vous pas avant de connaître Morin? répondit celui-ci. — Sans doute, répliqua Francis, mais ce n'était pas sans peine; je ne sais pas comment je ferais, si je devais recommencer une semblable existence. Pourtant, se hâta-t-il de dire, si j'étais soutenu, encouragé par l'exemple, si je vivais, comme vous, dans un milieu d'enthousiasme, au centre d'affections actives comme celles qui vous environnent, à cet incessant contact avec des intelligences fraternelles, j'acquerrais peut-être une foi qui me manque, j'en conviens, une persévérance qui résisterait à toute séduction dangereuse; mais je suis isolé :

j'avais des amis qui se sont détachés de moi; j'ai horreur de la solitude et de l'ennui. Alors, vous comprenez?

— Parfaitement, répondit Antoine; il faudrait que vous vécussiez au milieu de nous. C'est cela que vous vouliez me demander? Vous aurez entendu parler de notre petite réunion, et Dieu sait les quolibets qu'on fait pleuvoir sur nous : il est facile de médire de ce qu'on ne connaît pas, plus facile encore de ce qu'on connaît mal. Je vous dirai la vérité sur notre association. Si son esprit répond à l'idée que vous vous en êtes faite, mes amis et moi nous entreprendrons votre sauvetage; mais il faut que vous sachiez à quoi vous vous engagez en prenant place parmi nous.

Antoine expliqua alors longuement à Francis les mystères d'une existence que celui-ci connaissait déjà en partie. Il profila l'une après l'autre les figures de tous ses amis. Selon lui, tous n'avaient pas de talent encore prouvé. — Nous avons, disait-il, parmi nous des poètes dont la muse balbutie encore; mais elle balbutie juste. Il en est d'autres, reprit Antoine, et il se mit franchement du nombre, dont les œuvres déjà accentuées se montrent filles de bonne race. Quant à notre pauvreté, nous la subissons comme on accepte le froid pendant l'hiver; seulement notre hiver est rude, on ne peut le nier. Aussi notre espérance n'est-elle pas une poétique figure, comme la dépeignent les allégories : c'est une chétive compagne qui soupire ses consolations plutôt qu'elle ne les chante. Chez nous, les jours se suivent et se ressemblent, et il en est beaucoup depuis trois ans dont nous avons pu mesurer la longueur sur un proverbe très connu. Il y a pourtant des gens qui nous disent : Il est bon que les jeunes gens connaissent cette vie-là, cela leur trempe le caractère. — Oui, dans du vinaigre. — Pour nous, si nous avons échappé à cette amertume, par laquelle les gens les mieux doués trahissent involontairement leur malheur, c'est grâce à l'exemple de résignation que nous avons au milieu de nous, dans la personne de notre grand'mère.

Je vous dirai son histoire en deux mots, et vous ne pourrez vous empêcher d'admirer le rôle qu'elle joue parmi nous. Il y a trois ans, elle vivait chez nos parens, achevant tranquillement sa vie laborieuse dans le repos de la vieillesse, comme un bon ouvrier qui a fini sa journée. Un soir, comme nous ne voulions pas prendre l'état auquel notre père nous avait destinés, ayant appris que nous allions travailler dans un atelier de peinture, il nous dit à la fin du dîner : « Vous avez mangé mon pain pour la dernière fois; allez vivre ailleurs, et comme vous pourrez : vos malles sont faites. — Et la mienne aussi, dit notre grand'mère en se levant de table. Je pars avec mes petits-enfans. » Notre mère pleurait, mais la grand'mère était calme : elle monta dans sa chambre, fit un paquet de ses hardes et

nous rattrapait comme nous passions, pour n'y plus revenir, le seuil de la maison paternelle. — Pourquoi nous partions, où nous allions, qu'est-ce que c'était que l'art, — humble ignorante, elle ne le comprenait pas; tout ce qu'elle comprenait, c'est que nous serions seuls et que nous étions jeunes et faibles. Comment repousser cette tendresse? comment lui faire entendre qu'elle serait un embarras pour notre exil hasardeux? Hélas! nous n'avions rien compris. Deux jours après notre installation dans notre premier atelier, le véritable dévouement de cette âme héroïque se révéla dans toute sa simplicité : grand'mère avait cherché de l'ouvrage, et elle en avait trouvé. Elle avait paru bien vieille, mais, comme Antée retouchant la terre, cette laborieuse créature avait retrouvé de la force en touchant l'ouvrage. — Mes pauvres enfans, nous dit-elle, vous avez pris un état qui ne vous rapporte rien, mais qui vous plaît, c'est le principal. Moi, j'en sais un à la portée de tous les gens qui ont des bras, il nous aidera à vivre. Quand vous gagnerez de l'argent et que vous serez heureux à votre fantaisie, vous m'achèterez un grand fauteuil; je m'asseoirai dedans pour ne plus bouger, et je mourrai heureuse en regardant votre bonheur. — Nous voulions l'empêcher de travailler et l'obliger à retourner dans notre famille, mais nos supplications furent inutiles. Elle nous arrêta d'ailleurs par un mot : « Est-ce parce que vous rougiriez d'avoir une grand'mère qui travaille chez les autres? » nous dit-elle. Que répondre, sinon accepter ce dévouement?

Pendant les dix-huit mois qui suivirent notre départ de la maison paternelle, ce fut cette pauvre femme, dont l'âge serait deux fois celui de mon frère et le mien, qui nous fit vivre avec le gain de son travail; et maintenant encore, si le secours de ses bras venait à nous manquer, il faudrait peut-être que nous fissions à nos principes des concessions mortelles pour l'art; en un mot, nous serions forcés de rechercher aussi la protection d'un Morin. Or c'est à toute concession de cette nature que s'oppose l'esprit de notre société. Chacun dans sa spécialité se refuse parmi nous à faire autre chose que celle pour laquelle il se croit créé, et attend patiemment, pour produire l'œuvre qui signalera son avénement, qu'il ait réuni tous les élémens et acquis la force nécessaire. Il en est parmi nous qui seraient déjà en état de tirer de leurs travaux un bénéfice matériel de nature à apporter un soulagement non-seulement à leur position, mais à celle de tous, car dans notre famille rien n'est à un seul, tout se partage en entrant. Toutefois ceux-là, n'ayant pas derrière eux l'autorité d'un nom fait, seraient obligés de subir des prétentions inintelligentes, des conseils opposés à leur façon de comprendre, et, préférant se maintenir dans leur intégrité, ils attendent que leur jour soit venu. On nous taxe d'un orgueil cynique : ce sont propos d'ignorans ou de mal-

veillans. Notre orgueil n'est pas si niais qu'on le suppose. Nous accepterons, d'où qu'elle vienne, toute protection franchement offerte, toute sympathie qui, ne s'effrayant pas de l'apparence, ira au fond des choses et ne demandera pas à notre reconnaissance une attitude servile et un langage offensant pour nous-mêmes. Nous nous plions facilement aux nécessités d'une existence difficile, mais nous refusons de nous plier à une morale plus commode à pratiquer qu'à justifier. Nous ne sommes pas des puritains exagérés, et nous changerions très volontiers notre existence contre une meilleure, en tant que la métamorphose s'accomplirait sans préjudice de nos idées sur l'art. Nous sommes des hommes et nous sommes jeunes; cette séquestration en dehors des plaisirs et des jouissances de notre âge nous est souvent pénible; nous connaissons l'assaut des tentations, mais nous le repoussons, et ne pouvant les trouver ailleurs, nous plaçons nos jouissances et nos plaisirs dans notre travail même.

Voyant que Francis l'écoutait avec intérêt, Antoine voulut répondre devant lui à toutes les objections dirigées contre la société des buveurs d'eau. — On nous accuse d'égoïsme, continua-t-il, parce que nous laissons travailler notre grand'mère, qui est vieille; mais ce grand cœur donne un démenti aux accusations. Elle sait que son dévouement est la base de notre avenir, et sa face rayonne de fierté quand elle voit le courage que nous puisons en elle. Entre nous, nous nous aidons dans toute la mesure de nos moyens. Il y a un an, j'avais le désir d'aller faire un petit voyage pour étudier d'après nature : chacun de mes camarades s'est frappé volontairement de l'impôt d'une privation nouvelle; on m'a fait les frais de mon voyage. La plus grande franchise règne parmi nous. Nos opinions n'ont jamais qu'un visage. Nous sommes le plus possible d'humeur égale et gaie, parce que la tristesse ne sert à rien et que nous avons pour principe que tout ce qui est inutile est nuisible. Nous avons de grands défauts, qui ont pris le parti de vivre en bonne intelligence plutôt que de se quereller pour se corriger mutuellement. Nous respectons toutes les opinions qui touchent l'art, quoique opposées aux nôtres. Beaucoup parmi nous suivent un sentier différent, mais le but est le même, et tout en nous soumettant avec religion aux règles de l'association, chacun conserve son indépendance. Nous sommes cités dans nos familles comme des modèles de désordre; c'est à peine si l'on ose prononcer nos noms devant nos sœurs, et notre existence est unie, calme, moralement régulière : ce sont les habitudes d'une communauté, l'abstinence comprise. Nous évitons les nouvelles connaissances : une figure nouvelle, c'est le plus souvent un caractère nouveau, et nous craignons une dissonance dans notre harmonie. Au reste, on nous recherche peu, et nous nous occupons des autres encore moins qu'ils

ne s'occupent de nous. Malgré notre isolement, nous nous tenons au courant de tout ce qui se produit dans le monde de l'art. Chacun à son tour va aux nouvelles et nous les apporte. On lit les livres nouveaux, et quand une œuvre dramatique amène la foule dans un théâtre, on s'arrange pour que celui d'entre nous que ce succès peut intéresser assiste à une représentation. Ces rares plaisirs, on les perpétue le plus qu'on peut par le souvenir. Nous sommes comme les enfans qui ne sont pas habitués à avoir des joujoux : nous économisons nos joies et nous les faisons durer le plus possible; quand le son est éteint, on écoute l'écho. Doit-il quelque jour sortir quelqu'un et quelque chose de notre association? L'avenir le dira. Y aura-t-il jamais parmi nous un grand artiste? J'en doute. Quand nous faisons respirer nos muses, nous voyons qu'elles ont le souffle court. Nos productions ont le goût du terroir; jusqu'à présent, elles sont maladives. Aussi ne pensons-nous pas que nous enfanterons de grandes choses, mais nous pourrons en produire de sincères. Malgré les brouillons, les inutiles, les parasites, les saltimbanques et toute la dangereuse engeance qui s'est abattue dans l'art comme des sauterelles sur un champ, la formule définitive de l'art moderne se trouvera quelque jour. En attendant, il y a des gens patiens, utilement laborieux, convaincus autant qu'on peut l'être dans une époque d'incrédulité, vivant à l'écart du tumulte des faiseurs de théories, peu soucieux de triomphes puérils, et résignés humblement à leur rôle modeste. Nous sommes de ces gens-là; c'est notre mérite, et c'en est un. Voulez-vous le partager avec nous, maintenant que vous savez ce que nous sommes? acheva Antoine en regardant Francis.

— C'est mon plus cher désir, répondit celui-ci.

— Eh bien! fit Antoine, j'arrangerai votre réception; mais réfléchissez encore, car vous voyez par ce que j'ai dit que jusqu'à présent les bénéfices de notre association sont assez négatifs.

V. — LA RÉCEPTION.

Comme on était arrivé à une heure avancée de la nuit, les deux jeunes gens, qui avaient en causant remonté et descendu au moins dix fois la rue de l'Est dans toute son étendue, se séparèrent enfin, convenant de se revoir prochainement. Dès le lendemain, Francis reçut la visite d'Antoine. — Vous savez la nouvelle? lui dit celui-ci.

— Quelle nouvelle?

— Vos tableaux sont vendus.

— Comment le savez-vous? demanda Francis.

— Parce que je sors précisément de chez la personne qui les a achetés. J'étais là quand on est venu les livrer. Ils sont maintenant

dans le salon de cette princesse russe à laquelle je donne des leçons, et qui a été procurée à mon frère par le docteur ... A propos, interrompit brusquement Antoine, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez déjà traité avec Morin pour aller peindre des dessus de porte dans la campagne d'un de ses cliens.

— Il n'a jamais été question de cela entre nous, dit Francis étonné.

— C'est pourtant ce que Morin a répondu à la princesse, qui désirait vous parler. Il a même dit que vous deviez déjà être parti.

— Pourquoi diable a-t-il inventé cela? se demanda tout haut Francis.

— La vente était conclue depuis quinze jours, fit Antoine. Seulement Morin avait obtenu de la princesse que les tableaux seraient laissés encore quelque temps en montre.

— Savez-vous combien elle a payé mes tableaux? demanda Francis.

— Assez cher, répondit Antoine en souriant; mais vous êtes mon ami, et je vous ai donné le premier coup d'épaule de la camaraderie en disant à la princesse que c'était bon marché. Morin a reçu quinze cents francs.

— Ah! je comprends maintenant, s'écria Francis, je comprends pourquoi il ne m'a pas parlé de cette vente, et pourquoi il craint que je ne me rencontre avec cette dame. Il veut que j'ignore l'énorme gain que lui rapporte sa première affaire avec moi.

— C'est bien possible, et surtout dans le caractère de l'homme, dit Antoine, et je pensais quelque chose de semblable. Au reste, j'ai certifié que vous étiez encore à Paris, et j'ai donné votre adresse à mon élève. Si cette dame veut vous faire une commande, comme cela est supposable, vous pourrez traiter sur un bon pied et jouer à Morin le tour de lui rogner son énorme escompte. La princesse est fort riche et ne regarde pas à l'argent : elle vous en a donné la preuve, ajouta Antoine.

Le mot siffla à l'oreille de Francis, et cette plaisanterie sur l'heureuse vente de ses œuvres lui déplut, mais il ne montra pas son dépit.

— Et vous pensez que cette dame a l'intention de me commander quelque chose? demanda-t-il.

— Peut-être veut-elle que vous lui fassiez deux pendans à votre *Printemps* et à votre *Hiver*. Au reste, maintenant qu'elle sait où vous trouver, elle vous fera demander. A propos, dit Antoine, nous vous invitons à dîner pour ce soir à la maison; on pendra la crémaillère pour votre réception. J'ai reçu mon mois de leçons chez la princesse. Le mois prochain ne sera pas si bon, car cette dame est forcée d'interrompre pour une quinzaine de jours : il lui est arrivé de Russie des parens qui lui prennent tout son temps.

— Est-elle jeune? demanda Francis.

— Elle est jeune, jolie et veuve, parfaitement polie. Elle fait de la peinture à peu près comme je ferais de la tapisserie, et oblige tous ses amis à prendre des billets pour des loteries où l'on gagne ses tableaux. J'en ai pris une fois, et j'ai eu la politesse de gagner. S'il y a un grain de vanité mondaine dans ces fantaisies, les pauvres en profitent. Son mari a été tué dans le Caucase, et depuis qu'elle est libre, elle use de sa liberté en femme qui a connu l'esclavage. Elle a d'excellent tabac, et elle brûle chez elle des parfums d'Orient.

— Et tout cela ne vous monte pas à la tête? demanda Francis.

— Si, dans les commencemens, parce que je n'étais pas habitué aux odeurs, mais je commence à m'y faire, répondit Antoine.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, fit Francis. Je vous demandais si, vous trouvant fréquemment en tête-à-tête avec une femme que vous dites jolie, familière et capricieuse.... Enfin est-ce que vous ne parlez jamais que de peinture?

— Nous parlons de toute sorte de choses, dit Antoine, et comme la princesse fait de l'opposition à son gouvernement, nous disons du bien de la Pologne. Pendant l'heure de la leçon, je suis le maître de la princesse, et tout uniment son serviteur très humble quand elle est finie. Vous m'inquiétez, ajouta Antoine en riant. Est-ce que vous auriez l'intention de demander la princesse en mariage? Ce ne serait pas là mon compte, car naturellement ce serait vous qui lui donneriez des leçons, et alors notre marmite deviendrait comme par le passé un vase de pur ornement.

Les deux jeunes gens se séparèrent en se serrant la main et prirent rendez-vous pour le même soir, où Francis devait être présenté à toute la société des buveurs d'eau. Francis, ayant à cœur la conduite de Morin à son égard, se rendit chez lui pour en avoir l'explication; mais aux premiers mots, celui-ci lui coupa la parole : — Je voulais vous ménager une surprise, mais vous ne m'en donnez pas le temps. Comme je ne néglige aucune occasion d'être agréable à mes artistes, vous auriez lu demain dans un journal : « Mme la princesse de ***, connue par son goût éclairé pour les arts, a fait l'acquisition des deux toiles de M. Francis Bernier qui attiraient ces jours passés la foule devant les splendides magasins de M. Morin, qui sont le rendez-vous ordinaire de tous les amateurs de Paris. » C'est court, mais c'est clair : tout le monde aurait eu son compte, et vous auriez eu le vôtre largement, et en autre monnaie, continua Morin; car, ayant vendu vos deux toiles beaucoup plus cher que je ne l'espérais, j'avais résolu de vous faire participer à l'aubaine. Il faut que tout le monde vive, mon jeune ami. — Et Morin glissa dans la main de Francis un fin et frissonnant papier que celui-ci mit tranquillement dans son portefeuille.

Francis, disposé par Antoine à se méfier de Morin, suspecta un piége dans la générosité de celui-ci, et ne tarda pas à en découvrir le motif quand il entendit le marchand lui commander deux pendans aux tableaux vendus.

— Je vous les achète d'avance, dit Morin.

— A quelles conditions? demanda Francis.

— Mais, reprit le marchand, il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre des premières conditions que je vous ai faites? Quand je propose une affaire à un artiste, à lui d'accepter ou de refuser; mais, l'affaire conclue, je traite comme je l'entends avec mes cliens. Il est bien entendu que je gagne sur le marché, mais nous ne vivons pas dans les nuages : chacun vit de son état et cherche à en bien vivre.

— Alors vous ne devez pas trouver étonnant que je fasse comme tout le monde, dit Francis, et que je préfère, par exemple, traiter directement avec la personne qui désire avoir deux pendans aux tableaux qu'elle a achetés : en faisant l'affaire moi-même, je bénéficierai naturellement du gain que vous auriez fait sur moi. Vous l'avez dit vous-même : chacun vit de son état et cherche à en bien vivre.

— Mon cher monsieur, dit Morin, je suis allé vous prendre dans votre grenier, je vous ai mis en bonne posture, je voulais vous mettre dans une meilleure. Vous vous croyez déjà assez grand garçon pour vous passer de moi; à votre aise. La délicatesse avec laquelle j'ai agi avec vous me servira de leçon.

— Alors, dit Francis, j'aurai l'honnneur d'informer Mme la princesse de *** que je ne suis pas à la campagne, comme il vous a plu de le lui dire, et que je me tiens à sa disposition.

— Vous êtes parfaitement libre, dit Morin.

Francis revint chez lui, et de là se rendit à la maison d'Antoine, où il était attendu. Tous les buveurs d'eau y étaient réunis et l'accueillirent de telle façon qu'il se trouva promptement à son aise. On fit un repas modeste, mais cette simplicité était de la part des convives l'objet de plaisanteries qui donnaient à entendre que chacun d'eux n'était pas habitué à un semblable ordinaire. La réception de Francis s'accomplit sans aucune des formalités ridicules dont il avait entendu parler. On ne lui demanda aucun serment : seulement le président de la société, un peintre qui s'appelait Lazare, le prit à part et lui donna lecture de l'acte d'association. C'était, formulée en articles, la répétition de la profession de foi qu'Antoine lui avait faite la veille. Lazare lui fit relire une seconde fois l'article 5, qui était ainsi conçu : « Le but de la société étant principalement de maintenir chacun de ses membres dans la stricte intégrité de son art, aucun d'eux ne pourra s'en éloigner et se livrer à des produc-

tions dites de commerce, quel que soit d'ailleurs le bénéfice qu'il pourrait en retirer... »

— Mais, interrompit Francis, à quoi peut-on reconnaître qu'on s'éloigne de cette intégrité? Où s'arrête l'art? où commence le métier? Quand on a du talent, on le prouve dans toutes ses productions, et une œuvre ne perd aucun de ses mérites parce qu'elle a été payée.

— Il ne s'agit pas de cela, dit Lazare. Quand on a du talent, en eût-on même beaucoup, on risque de le compromettre en se livrant aux faciles improvisations, à l'inutile excès d'habileté, qui éloignent de l'étude sérieuse, pour un temps moins productive que les travaux frivoles dont le placement offre moins de difficultés. En faisant du *fac-simile,* on arrive à ne plus savoir faire du vrai, on commence par duper les autres, on finit par se duper soi-même. Voilà l'explication de notre article 5. Si vous n'avez pas compris, dit Lazare avec une apparence d'ironie, levez la main, je ne demande pas mieux que de répéter.

— J'adhère à cet article comme aux autres, répliqua Francis, et je connaissais déjà en partie toutes les clauses de votre contrat. Venir ici, c'était vous dire que je les acceptais.

— Alors, continua Lazare, il ne vous reste plus, si cela est actuellement dans vos moyens, qu'à verser la petite cotisation spécifiée par le dernier article. Ces fonds, qui malheureusement n'ont jamais le temps de se grossir, sont tenus à la disposition des membres qui prouvent en avoir besoin pour leurs travaux. Ils ne peuvent recevoir aucune autre destination, et les nécessités de la vie matérielle, si pressantes qu'elles soient, n'autorisent aucun de nous à y recourir. Ceux qui n'ont pu verser la cotisation aux époques convenues sont tenus à remplir les lacunes dès qu'ils en ont acquis les moyens. La caisse ne prête pas d'argent : elle refuserait quarante sous à vingt minutes d'échéance.

Comme c'était précisément le premier jour du mois, deux membres de la société, les seuls qui gagnassent régulièrement quelque argent, versèrent leur cotisation entre les mains du président-caissier. — Ceux qui ont quelque chose à me demander peuvent prendre la parole, dit Lazare, qui était aussi le caissier de l'association.

— Moi! j'ai quelque chose à demander, dit le peintre Soleil, qui habitait le même logis que les deux frères Antoine et Paul.

— Explique-toi, dit Lazare.

— Eh bien! fit Soleil d'un air très embarrassé,... je voudrais,... mais tu ne voudras pas...

— Quoi, quoi? fit le caissier impatienté, parle toujours.

— Eh bien! s'écria Soleil tout d'un trait, comme un homme qui

demande quelque chose d'énorme,... je voudrais quatre francs pour acheter du *cadmium*.

— Demande un million, va, pendant que tu y es, fit Lazare. Tu commences à devenir fatigant et ennuyeux avec tes couleurs de convention.

— Je ne peux pas m'en passer pour mes soleils couchans, insista l'autre.

— Eh bien! fais des soleils couchés.

Ce refus jeta le pauvre Soleil dans une tristesse moitié sérieuse, moitié comique. Il prétendait que l'absence de cette couleur fort coûteuse l'empêchait de travailler. — Oui, disait-il à Lazare, tu dis du mal du cadmium, parce que tu ne sais pas t'en servir; tu veux m'empêcher de me faire une position.

Et Soleil alla douloureusement s'asseoir dans un coin. Un éclat de rire général accueillit sa sortie.

— Donne-lui ses quatre francs, dit Antoine à Lazare, sans cela il s'obstinera à ne pas travailler.

Lazare desserra en rechignant les cordons de sa bourse. — Tiens, dit-il en appelant Soleil, voilà ton affaire.

— Serait-il vrai? s'écria celui-ci, et toute la joie d'un désir satisfait rayonna sur son visage.

Francis raconta ensuite à ses co-associés sa rupture avec le marchand et le motif de cette séparation. — Vous comprenez, dit-il, que j'aime bien mieux m'entendre avec les amateurs qui me commanderont de la peinture. Les règlemens ne s'opposent pas à ce que j'accepte des commandes? demanda-t-il avec une intention railleuse.

— Ma foi! c'est selon, répondit Lazare. Si on vous commandait des tableaux-pendules, je vous rappellerais à l'article 5; mais est-ce que les amateurs font déjà la queue dans votre escalier?

— Je n'en suis pas là, dit Francis en rougissant, mais j'ai l'espérance de placer deux pendans à mon *Hiver* et à mon *Printemps*.

— En effet, dit Antoine, je crois que la princesse avait le dessein de vous les demander. A propos, continua-t-il en montrant à Francis un pastel dont le verre était brisé dans un coin, si vous voulez voir le portrait de cette dame, le voici. Elle me l'a donné l'autre jour pour que je fasse une retouche à la robe, qui a été un peu effacée. C'est l'œuvre d'un de nos compatriotes qui s'est établi en Russie et qui y a fait fortune. Quant à moi, je ne lui confierais pas ma palette à nettoyer.

— Est-ce ressemblant? demanda Francis en regardant le portrait.

— Il faut être juste, fit Antoine, la chose a ce mérite. Qu'en dites-vous?

— C'est une bien jolie femme que votre élève, dit Francis. Il faut

avouer que ces types aristocratiques ont en eux quelque chose d'idéalement séducteur.

Au milieu de la soirée, la grand'mère revint de sa besogne. Elle n'était pas seule, un vieux soldat l'accompagnait. — J'ai rencontré le cantinier devant la caserne, dit-elle, et je l'ai amené pour qu'on fasse son compte.

— Ah! vous voilà, père 56e, dit Antoine. Qu'est-ce qu'on vous doit ce mois-ci?

— Voilà ma *taille,* dit le soldat en tirant de sa poche une carte comme celles qui servent à marquer les points au piquet.

— Soixante-six pains, dit Antoine, voilà seize francs cinquante. Savez-vous, père 56e, que nous avons eu une quinzaine déplorable! On trouvait toute sorte de choses dans le pain, excepté de la farine.

— J'ai ouï dire en effet, dit le soldat, que la manutention ne faisait pas son devoir avec l'armée; mais le ministre de la guerre a été faire un tour dans les bureaux des *riz-pain-sel* et leur a dit : « Je vous autorise à ne pas voler le gouvernement, qui est le père du soldat; j'entends trouver tous les jours sur ma table un échantillon des vivres militaires, et la première fois qu'il me tombera sous la dent une substance malveillante, comme qui dirait de la paille ou n'importe quoi, je vous envoie tous traîner vos guêtres devant un conseil de guerre! » — Paraîtrait, continua le soldat dans son langage pittoresque, que depuis ce temps-là la manutention nous envoie du vrai pain de gruau. Après ça, moi, ça m'est égal, je vends ce pain-là, je n'en mange pas. J'ai pris le boulanger du bourgeois.

Cette explication, qui révélait un nouveau détail de cette vie de misère, assombrit le visage de Francis. — Comment! vous en êtes réduits là? dit-il à Antoine en le prenant à part.

— A quoi? demanda celui-ci. Ah! au pain de munition! Mais depuis que ce brave ministre s'est fâché contre ceux qui altéraient les vivres, le pain est parfaitement bon, et puis, quand il est mauvais, on en mange moins : c'est encore une économie.

— C'est égal, dit Francis, c'est triste.

— Ah! dame! fit Antoine, il est certain que ça ne ressemble pas à l'abbaye de Thélème.

— Dites-moi, reprit Francis, me voici des vôtres, et vous m'avez dit hier : « Tout ce qui vient chez nous se partage en entrant. » Partageons.

Et il montra le billet de cinq cents francs qu'il avait reçu de Morin.

— Vous vous pressez trop, dit Antoine avec vivacité, d'appliquer à vous-même une formule qui n'est qu'une façon d'exprimer la fraternité qui règne entre nous. Si nous étions dans une mauvaise passe, je pourrais profiter d'une offre dont je vous remercie au nom de tous; mais nos petites affaires vont assez bien, et d'ailleurs vous aurez

besoin de cet argent pour vous. Peut-être serez-vous longtemps sans en gagner, maintenant que vous avez rompu avec Morin. Il faut donc songer à l'avenir et ménager vos fonds, pour que vos travaux, qui peuvent rester improductifs, ne se trouvent arrêtés que le plus tard possible. Avec une pareille somme, vous pouvez être votre maître pendant près d'un an, et un an d'études sérieuses vous serait bien profitable.

— Un an! dit Francis; c'est impossible.

— Mettons six mois alors, puisque vous aimez le luxe, dit Antoine en riant.

— Bah! s'écria Francis, je puis faire un peu de prodigalité, puisque je suis à la veille d'avoir une commande qui sera sans doute bien payée.

— A votre place, dit Antoine, au cas où je recevrais cette commande, je demanderais du temps pour l'exécuter.

— Mais je n'ai pas autre chose à faire.

— Si, dit Antoine, vous avez à faire des progrès.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr, reprit Antoine. Et pendant que je suis en train de vous donner des conseils qui ont votre intérêt pour but, je vous conseillerai de prendre un atelier dans un autre quartier que celui où vous habitez. Venez dans notre voisinage : cela vous sera plus commode pour nos relations, ensuite vous trouverez par ici des loyers moins chers et la vie à meilleur marché; mais le principal avantage que vous tirerez de ce changement, c'est que vous ne serez pas soumis quotidiennement aux tentations que vous pouvez rencontrer à chaque heure et à chaque pas dans le brillant et bruyant quartier où vous logez maintenant. Le spectacle du bien-être, alors même qu'on n'est pas envieux, fait encore paraître plus triste une existence destinée aux privations. Malgré soi, on subit l'influence du milieu; autant vaut qu'il soit favorable. Habitant par ici, vous vous épargnerez bien des comparaisons pénibles. En voyant des gens vivré à ne rien faire, on retrouve plus lourd à la main l'outil du travail qui vous fait à peine vivre.

— J'y songerai, dit Francis.

— Songez-y bientôt, acheva Antoine.

Comme il était fort tard, Francis se disposa à se retirer. Avant de partir, il alla serrer la main à ses nouveaux camarades.

— Ma foi! dit Lazare à ses amis quand le nouveau sociétaire fut sorti, voilà un garçon qui ne me va que tout juste : on dirait, à ses manières, qu'il prend tous les jours un bain d'empois. Il faudra s'occuper de le friper un peu.

VI. — LA PRINCESSE RUSSE.

Pendant le chemin, Francis résumait ses impressions de la soirée. A part Lazare, tout le monde l'avait accueilli avec une apparence de cordialité; mais il avait remarqué dans les paroles et les façons d'agir de ses co-associés quelque chose qui indiquait vaguement la protection. Il acceptait la franchise entre gens destinés à vivre familièrement, et cependant il eût souhaité que cette liberté d'opinion prît un peu plus de précautions pour s'exprimer. Deux ou trois fois dans la soirée on avait eu occasion de parler de sa peinture, et on s'était montré aussi prodigue de conseils, dont il ne contestait pas l'utilité, qu'on s'était montré avare de termes qui eussent au moins constaté une intention bienveillante. « Après tout, se dit Francis, je n'ai pas vu qu'ils fissent beaucoup de chefs-d'œuvre. » Et, se rappelant quelques passages des conversations qui avaient rempli la soirée, Francis se disait encore : « Ils ont beau protester, il y a dans l'esprit de chacun d'eux une source d'aigreur cachée sans qu'ils s'en doutent, un peu de déclamation dans leurs discours, et certainement de l'affectation dans leur simplicité. Des gens qui ne les connaîtraient pas et qui n'auraient pas vu ce qu'ils font seraient même autorisés à supposer que leur dédain pour de certaines œuvres a sa cause dans l'impuissance où ils sont d'en produire de semblables. Je ne dis pas que cela soit, ajouta mentalement Francis, comme pour protester contre une opinion offensante envers ses amis; je crois seulement qu'on pourrait le dire. »

Comme il rentrait chez lui, son concierge lui remit une lettre qui avait été apportée dans la soirée par un valet en grande livrée. — Je sais ce que c'est, dit Francis en montant son escalier quatre à quatre; il rompit le cachet, courut des yeux à la signature et n'en trouva pas. C'était un billet dans lequel la princesse *** lui demandait si ses occupations lui permettaient de venir lui donner des leçons. Elle le priait de répondre, afin qu'elle sût si elle devait conserver ou congédier son professeur actuel : pas un mot de plus. Francis demeura désappointé; il croyait à une commande de nouvelles peintures, et la princesse ne lui parlait même pas de ses tableaux qu'elle avait achetés. Ce désappointement l'atteignait dans ses intérêts d'abord, et le ton de la lettre le blessait dans sa vanité; ce n'était pas même une lettre, mais un billet strictement poli, six lignes de pattes de mouches élégantes, disant rapidement ce qu'elles voulaient dire, et pas de signature.

— Grande dame et Tartare par-dessus le marché! murmura Francis en froissant le billet; je ne lui répondrai seulement pas. — Il comprit cependant combien ce silence serait de mauvais goût, et il com-

mença par écrire sept ou huit lettres dans lesquelles il s'essayait à une impertinence sèche et digne. Il trouva enfin une forme de refus qui lui parut satisfaisante, et se promit bien de l'envoyer dès le lendemain. Il était tellement préoccupé de cette aventure, qu'il ne lui vint pas à l'idée un seul moment que le meilleur motif qu'il eût de refuser des leçons à la princesse, c'était Antoine : la pensée lui en vint seulement le lendemain au matin. Ce tardif souvenir modifia les termes de son refus; il écrivit une nouvelle lettre, et remplaça le ton dépité par celui du regret. Il ne précisait rien, mais il éveillait des doutes sur la véritable cause du refus : c'était un *non* qui paraissait fâché de ne pas dire *oui*.

Francis pensa qu'il serait plus convenable de faire porter cette lettre que de l'envoyer par la poste; puis il réfléchit qu'il avait justement affaire dans le quartier de la princesse et qu'il pourrait déposer la lettre à son hôtel. Il s'habilla, et, s'imaginant que le temps était fort beau, il fit quelque toilette. Quand il arriva dans la rue, le temps avait changé. Francis prit une voiture à une station voisine. Comme il remettait sa lettre au concierge de la maison que la princesse habitait, celle-ci sortait précisément en voiture; Francis l'aperçut à la portière, la reconnut aussitôt, et ajouta tout haut : — Cette lettre vient de la part de M. Francis Bernier. — La princesse, qui avait pu entendre, ne s'était pas arrêtée, et l'équipage était sorti du vestibule. Francis resta contrarié, mécontent de lui-même; sa conscience lui reprochait toutes ces hésitations, qui avaient fini par une capitulation.

Revenu chez lui, il essaya de travailler; mais il n'était pas en train. Au moment où il allait sortir, il vit entrer Antoine, et fut malgré lui embarrassé par sa présence. — Je viens vous annoncer, dit le buveur d'eau, que je vous ai trouvé rue Notre-Dame-des-Champs un atelier deux fois plus grand que le vôtre et moitié moins cher. Vous avez la vue sur des jardins, et vous serez à dix minutes de chez nous. L'atelier sera libre dans quinze jours. Je l'ai retenu et j'ai donné des arrhes.

— Vous avez eu tort, dit Francis avec vivacité; je ne connais pas cet atelier; il peut ne pas me plaire.

Antoine ne s'offensa pas de cette vivacité. — Tous les ateliers se ressemblent à peu près, dit-il, et pourvu que le jour soit favorable, cela suffit.

— Celui-là est trop haut, dit Francis.

— Comment! répondit Antoine en souriant, je ne vous ai pas dit l'étage; c'est au rez-de-chaussée.

— Trop humide alors.

— Ah! mon ami, répliqua Antoine, dites-moi donc tout de suite que vous ne voulez pas que nous soyons voisins.

— Je ne dis pas cela, fit Francis un peu impatienté; mais j'ai mes habitudes dans ce quartier.

— Mais depuis hier, insista Antoine, il est quelques habitudes auxquelles vous vous êtes engagé à renoncer.

— Ah! mon cher, répondit Francis, je commence à trouver un peu tyrannique une société qui empêche les membres qui en font partie d'habiter où il leur plaît; d'ailleurs je n'ai pas vu cet article-là dans ce qu'on m'a lu hier.

— Effectivement il manque, dit Antoine; mais c'est un tort.

— Comment trouvez-vous cela? demanda Francis en indiquant l'ébauche de la composition à laquelle il travaillait.

— Tiens, dit Antoine, une allégorie de *l'Automne!* Avez-vous déjà reçu la commande de la princesse?

— Non, dit Francis, la princesse m'a écrit; mais il ne s'agissait pas d'une commande. Ramassez un de ces papiers qui sont par terre, vous verrez de quoi il était question.

Antoine ramassa une des cinq ou six lettres écrites la veille par Francis. — Ah! dit le jeune homme avec une certaine émotion, la princesse désire prendre des leçons avec vous. Eh bien! j'ai agi en bon camarade, puisque je lui ai donné votre adresse.

— Mais vous voyez comment je lui ai répondu? dit Francis.

— Vous ne lui avez toujours pas répondu cela, puisque la lettre est encore ici.

— Celle-là et les autres n'étaient que des brouillons, répliqua Francis.

— Ah! et vous avez fait tant de brouillons pour répondre non? — Et Antoine regarda son co-associé avec une fixité inquiétante.

— Enfin, dit Francis en baissant les yeux, la princesse a mon refus entre les mains; vous pouvez être tranquille.

Antoine se retira moins tranquille cependant qu'il n'affectait de le paraître. Les deux jeunes gens avaient senti que quelque chose venait de se briser dans leur intimité de fraîche date. Francis demeura deux ou trois jours sans rendre visite aux buveurs d'eau, et comme aucun d'eux ne vint le voir non plus, cet éloignement réciproque fit naître une égale froideur chez l'un et chez les autres. — Antoine semble me bouder, et c'est mal, disait Francis en lui-même, car enfin j'ai agi loyalement et en bon camarade.

Un soir, il reçut une lettre signée de Lazare : c'était une convocation officielle à une séance extraordinaire de la société. Francis avait rencontré dans la journée un de ses anciens amis, qu'il avait emmené dîner avec lui : il arriva un peu tard chez les buveurs d'eau. — Nous vous attendions pour commencer la séance, dit le président Lazare. Nos réunions officielles sont fort rares, c'est le moins qu'on y soit exact.

— J'ai été retenu par un ami, dit Francis en s'excusant, et d'ailleurs j'habite un peu loin.

— Tous vos amis sont ici, arrivés avant vous, continua Lazare, et par conséquent aucun n'a pu vous retenir.

La séance levée, Francis se retira assez froidement.

— Et vos commandes? lui dit Antoine en le reconduisant.

— Mais, dit Francis, je ne les ai pas reçues, et je le regrette. Mon cher Antoine, quand vous verrez la princesse, tâchez donc de savoir au juste quelles sont ses intentions à mon égard.

— J'attends moi-même qu'elle me fasse prier de retourner chez elle, car elle n'a pas encore repris ses leçons, dit Antoine.

Quinze jours après cette soirée, c'est-à-dire un mois jour pour jour après l'interruption de ses leçons, Antoine reçut de la princesse un billet de forme affectueuse, mais qui renfermait un remerciement définitif. Le prix de douze cachets accompagnait cet envoi. Comme elle était arrivée précisément pendant l'absence d'Antoine, la grand'-mère avait distrait quelques francs de la somme qu'elle supposait être le paiement d'un travail. Dans la journée, Antoine avait précisément été voir Francis, auquel il voulait emprunter une gravure. Francis venait de rentrer au même instant; il était vêtu avec beaucoup d'élégance. Une paire de gants blancs était posée sur un meuble. Antoine n'avait pas encore dit un mot, que son odorat fut saisi par le subtil parfum de l'essence de rose. — Est-ce que vous êtes allé à Constantinople depuis qu'on ne vous a vu? demanda-t-il à Francis. — Et, s'étant approché de celui-ci, il reconnut que ce pénétrant parfum se dégageait de ses vêtemens. — Vous avez un habit qui sent la commande, ajouta le buveur d'eau.

— C'est vrai, répondit Francis... J'ai reçu des nouvelles.

— Moscovites? interrompit Antoine... Et la princesse vous a-t-elle dit si elle reprendrait bientôt ses leçons?

— Demain, murmura Francis.

Ce fut en rentrant chez lui qu'Antoine trouva la lettre de remerciement. Il devint très pâle quand on lui montra l'argent, et entra dans une véritable fureur en s'apercevant que la somme était entamée d'une douzaine de francs. — Il faut renvoyer cet argent tout de suite, avait dit Lazare, qui se trouvait en ce moment chez Antoine, et répondre à cette dame qu'un artiste n'est pas un domestique à qui on donne un mois de gages en le renvoyant. Bien que cela soit contre les règlemens, s'il me restait de l'argent en caisse, je te l'aurais donné; mais je suis à sec.

— C'est aujourd'hui le 1er novembre; Olivier et Léon recevront leurs appointemens : nous leur emprunterons, dit Paul.

— Malheureusement, reprit Lazare, c'est aujourd'hui fête de la

Toussaint. Nos amis ne seront payés que demain ou après peut-être, et il faut que les cent vingt francs soient renvoyés avant ce soir à la princesse.

— Que pourrait-on bien vendre? demanda Antoine. Tout à coup il aperçut Soleil occupé à se chauffer voluptueusement, les mains serrées contre le tuyau d'un poêle qui jetait une douce chaleur dans l'atelier. — Ote-toi de là, dit Antoine en troublant brusquement la béatitude de son ami, et il défit avec une tenaille les fils qui fixaient le tuyau au mur. — Mais pourquoi touches-tu au poêle? dit Soleil. Il va très bien pour la première fois qu'on l'allume.

— Aide-moi à l'éteindre, répondit Antoine, qui retirait les bûches à moitié consumées et les trempait ensuite dans un seau d'eau que lui avait apporté son frère.

— Comment, comment! on éteint le feu? demanda Soleil.

— On ne peut pas vendre le poêle tout allumé.

— C'est vrai, ajouta Lazare, on ne le paierait pas plus cher. — Et ayant compris l'intention d'Antoine, il disparut brusquement.

— On va... vendre le poêle! fit Soleil en joignant les mains.

— Si tu le permets, dit Antoine, et même sans ta permission.

Lazare remonta avec un marchand de bric-à-brac, qui parlementa longtemps avant d'offrir la moitié du prix que le poêle avait coûté. — Il n'aura pas fait long feu, celui-là, murmura tristement Soleil pendant que le marchand emportait son acquisition.

Deux heures après, la princesse recevait son argent avec un mot très digne, et le soir, en rentrant chez lui, Francis trouvait dans sa serrure un petit papier qui ne contenait qu'une ligne : « Nous avons l'honneur de vous informer que votre démission est acceptée. Le président de la société des B. D. »

— Ma foi, dit-il philosophiquement, je leur souhaite bonne chance; mais j'aime autant continuer mon chemin au milieu d'une route agréable que d'aller m'enfoncer volontairement dans des ornières. Quant au but, nous verrons plus tard qui d'eux ou de moi sera arrivé le premier. Leur article 5 est ridicule, et vouloir vivre en s'y soumettant, c'est essayer de nager avec une pierre au cou.

Que devint-il cependant après cette rupture avec les buveurs d'eau? Ce qu'il était prédestiné à être : un artiste médiocre, bon garçon au fond, peu prétentieux quand l'âge lui vint, et ne prenant sa réputation que pour l'erreur d'une vogue dont il profitait comme le plus honnête homme peut profiter d'une erreur qui en définitive ne fait de tort à personne. Quant à ses anciens associés, on les retrouvera dans la suite de ces épisodes, dont le véritable titre pourrait être *Scènes de la Vie de Misère.*

HENRY MURGER.

LE

NORD SCANDINAVE

DEPUIS CINQUANTE ANS.

LES RÉFORMES SOCIALES ET LA DERNIÈRE CRISE EN DANEMARK.

I. *Liden Krœnike om Kong Frederik og den Danske Bonde* (*Petite Chronique du roi Frédéric VI et du Paysan danois*), par le Dr Wegener; 1 vol. in-8o, Copenhague 1843. — II. *Fred. Reventlow's Virksomhed som Kongens Embedsmand og Statens Borger* (*Des Services rendus au Danemark par Reventlow comme administrateur et comme citoyen*), par Ad.-F. Bergsoe. — III. Écrits politiques de MM. Wegener, Œrsted, Nielsen, Sibbern, Schiern, Roerdam, etc., sur *la question de succession*, sur *la dissolution du Folke-Thing* et sur *le dernier message royal;* Copenhague et Aarhuus 1853. — IV. *Flyvende politiske Blade* (*Feuilles politiques volantes*), par Sincerus, 1853.

La vie politique du Danemark s'est développée en quelque sorte parallèlement à sa vie intellectuelle (1), et la fin du dernier siècle marque là aussi une ère de réformes et de tentatives dont le terme ne peut encore être prévu. Cette ère se partage facilement en deux périodes. D'abord le mouvement se développe presque sans obstacles : de grandes et belles réformes sociales amènent après elles des réformes politiques non moins bienfaisantes; mais bientôt de funestes complications paraissent, et une période plus agitée commence. Les obstacles naissent de deux côtés : la féodalité non détruite cherche à réagir contre les classes qui se sont élevées à la liberté politique; puis la diplomatie européenne intervient pour sa part, et, à propos d'une question de frontières agitée entre le Danemark et l'Alle-

(1) Voyez, sur le *Mouvement littéraire en Danemark*, la *Revue* du 1er décembre 1852.

magne, elle exerce sur les affaires intérieures du pays une pression qui entrave tristement les progrès de l'esprit public. De là une crise dont les dernières agitations se continuent en Danemark et forment les plus récens épisodes de son histoire sociale comme de son histoire politique.

Le système féodal et la diplomatie européenne, tels sont les deux ennemis que rencontre l'esprit d'indépendance et de progrès en Danemark : ces deux ennemis se soutiennent l'un l'autre et se prêtent un mutuel appui. A l'extérieur la question de succession au trône, à l'intérieur la question constitutionnelle, ont fourni également des armes aux partisans d'un passé qui ne peut plus revivre. La lutte contre les influences féodales secondées d'un côté par la diplomatie européenne, de l'autre par une fraction de la noblesse nationale, a fait ressortir à plusieurs reprises, depuis la fin du dernier siècle, l'énergique patriotisme des populations danoises.

Cette ligue des intérêts diplomatiques et du régime féodal, étudiée dans l'action qu'elle a exercée depuis cinquante ans sur cette nation si digne de nos sympathies, jette un singulier jour sur les obstacles qu'opposent encore en certains pays de l'Europe les traditions du passé au progrès politique. On entend répéter que l'Europe est bien vieille, et que si un souffle du dehors ne vient lui inspirer une nouvelle vie, elle a fini son temps. S'il en est ainsi, qu'a-t-elle fait du précieux, du court espace qu'elle avait à vivre, cette Europe délivrée à peine du servage, et dont aucune nation, sauf une peut-être, n'a pu, malgré tant de luttes et de sang versé, jouir pendant un siècle seulement d'un gouvernement libre bien affermi? Quel progrès ont fait sur notre continent le respect de l'équilibre européen et celui des nationalités, belles maximes inventées du reste il y a deux siècles à peine? S'il est vrai que le magnifique traité de Westphalie ait proclamé ces principes, et que de telles conventions soient réellement, comme l'a dit Montesquieu, la voix de l'humanité souffrante qui réclame ses droits, le respect de ces pactes solennels ne doit-il pas de jour en jour devenir plus scrupuleux et rendre l'intervention des traités mêmes moins nécessaire? En vérité l'Europe a encore beaucoup à faire, et toutes les promesses de sa civilisation moderne ne sont pas accomplies. Non-seulement sa carrière ne semble pas achevée, mais des liens funestes qu'elle aurait dû rompre la retiennent encore à quelques-unes des pires institutions du passé.

Voici un petit pays, le Danemark, qui a bien mérité, non pas seulement de la France, dont il a été dans ses dernières luttes le plus constant et le dernier allié, mais aussi de la société européenne tout entière. Il a, par une rare énergie, rejeté depuis quatre-vingts ans le servage et l'absolutisme; il s'est élevé tout récemment, il y a

quatre ans à peine, au rang des monarchies constitutionnelles. Il a accompli cette transformation, — annoncée et préparée par ses rois avant la révolution de 1848, — au milieu du trouble général de l'Europe, en présence d'une réaction presque universelle et sans tomber lui-même dans les excès démagogiques; mais parce qu'il n'a pas pu affranchir sa nationalité de tout contact avec les nationalités voisines ni rompre d'anciennes relations féodales qui ont failli déjà lui devenir mortelles, tout le résultat de ses longs efforts est menacé de ruine. Privé par ces liens étroits, restes du moyen âge, de toute liberté d'action, il est asservi au bon ou mauvais gré de la diplomatie européenne, et voit mettre en question, en dépit de la théorie de l'équilibre européen, en dépit de ses dernières victoires, ou bien sa constitution libérale, redoutée de quelques puissans voisins, ou bien son existence même, menacée dans l'avenir par une loi de succession malheureuse, — dans le présent par une combinaison regrettable qui équivaudra presque infailliblement à un sacrifice du Slesvig.

Ce n'est pourtant pas la vigueur d'une nationalité jeune et confiante dans son avenir qui manque au Danemark. Non, rien ici n'indique la décadence. Il faut voir dans la crise actuelle qui remplit les Danois d'une patriotique anxiété une des vicissitudes de la lutte engagée depuis un siècle par toute l'Europe pour assurer le triomphe des institutions conformes à l'esprit moderne. C'est là une difficile et longue révolution, mais dont aucune des nations de l'Europe ne saurait éviter, quand elle le voudrait, le dur travail, parce qu'elle est l'invincible loi de l'avenir, et nous devons souhaiter qu'aucune ne succombe parmi celles qui y apportent de notre temps de la constance et de l'énergie.

I.

Les réformes sociales sans lesquelles un peuple ne mérite pas d'être classé parmi les nations modernes se sont accomplies en Danemark vers la fin du XVIIIe siècle. On y peut dater de l'année 1788 l'abolition du servage; mais il est nécessaire, pour comprendre comment s'accomplirent dans cette partie de l'Europe une si importante réforme et celles qu'elle dut entraîner à sa suite, de savoir quelle avait été la marche du développement social en Danemark.

Le paganisme scandinave n'avait réellement connu que trois classes : — les chefs militaires, — les paysans, propriétaires du sol, — et les esclaves attachés à la glèbe. Le titre de paysan (*bonde*) rappelait une certaine idée de puissance et de richesse, et les paysans formaient la véritable aristocratie, appuyée sur les principes de l'hérédité et du droit d'aînesse. Le christianisme, en s'établissant chez les peuples du Nord au commencement du XIe siècle, condamna le

principe de l'esclavage, et par suite il se fit peu à peu, du XIIe au XIVe siècle, une distinction entre les possesseurs du sol. Comme les esclaves tout à l'heure liés à la glèbe pouvaient désormais la quitter, un certain nombre de propriétaires, incapables de cultiver seuls des domaines étendus, les partagèrent en lots assez restreints pour que leurs serfs en dirigeassent l'exploitation, sauf certaines conditions et redevances; mais ceux qui ne possédaient que de petits domaines, cultivés naguère à peu de frais grâce à l'asservissement de la classe inférieure, se trouvèrent incapables d'offrir à ces affranchis un paiement ou des conditions équitables, et se virent dans la nécessité de se mettre au service du grand propriétaire en prenant à ferme une partie de ses domaines. On comprend quelle fut la conséquence de ce régime, que la nécessité imposa aux possesseurs de petits domaines. Pendant que la dernière classe de la nation montait vers une condition plus indépendante et meilleure, celle des paysans était divisée: les plus puissans augmentaient leur richesse, s'unissaient au clergé catholique, prenaient des titres, des armoiries, un blason, formaient une noblesse; les inférieurs au contraire perdaient beaucoup de leur importance et de leur dignité, et se confondaient presque avec leurs anciens esclaves.

L'introduction de la féodalité germanique consacra cette inégalité, qu'elle rendit plus oppressive et plus odieuse; — celle de la réforme protestante au XVIe siècle augmenta le crédit et même les possessions de la noblesse, puisqu'elle sécularisa au profit des grands propriétaires ou de la royauté les biens immenses occupés jadis par l'église catholique, et qu'elle réunit en une seule les deux aristocraties ecclésiastique et laïque. Les nobles construisirent alors plus que jamais ces châteaux fortifiés d'où ils faisaient peser leur commandement sur une vaste étendue de pays, sans reconnaître aucun gouvernement supérieur à leurs volontés et à leurs caprices. La législation, modelée sur leurs intérêts, avait exagéré le principe féodal de l'hérédité jusqu'à ne pas permettre à l'héritier de vendre le domaine de famille, proclamé inaliénable. Les *paysans* (ce nom ne pouvait s'appliquer désormais qu'aux serfs et peut-être à quelques petits propriétaires bien peu sûrs du lendemain) étaient soumis de la sorte à une oppression régulière, légale, et qui semblait devoir être éternelle. Les guerres nombreuses du XVIIe siècle ne firent qu'augmenter le malheur des paysans en les entraînant aux frontières ou chez l'ennemi pendant que les cultures dont ils étaient responsables dépérissaient.

En Danemark comme en France, la royauté apparut aux populations opprimées comme une protectrice naturelle contre la puissance excessive de la noblesse. Dans les pays du nord de l'Europe comme chez nous, quoique bien plus tardivement, une classe moyenne s'é-

tait peu à peu formée; elle s'était recrutée parmi les petits propriétaires, parmi les artisans aussitôt que l'industrie s'était développée dans les villes; elle avait cherché de nouvelles forces parmi les gens instruits dans la législation, dans les lettres, dans les arts, dès que l'activité des relations civiles avait substitué une magistrature aux juridictions féodales, dès que les progrès de la civilisation avaient inspiré le respect et le goût de la culture intellectuelle et morale. Faire alliance avec cette classe moyenne, destinée à devenir, en élevant jusqu'à elle les classes inférieures et en se montrant la digne rivale de l'aristocratie, le fond même de la nation, — opposer à la noblesse la bourgeoisie et vaincre avec elle, telle fut la politique de la royauté danoise, tel fut le mot d'ordre de la révolution de 1660, accomplie sous l'inspiration de la monarchie française, et qui conféra à la couronne de Danemark la souveraineté absolue.

Toutefois ce pouvoir nouveau, longtemps encore inquiet du lendemain, après s'être élevé par le secours de la bourgeoisie danoise, n'osa pas continuer hardiment la même politique. Il avait ruiné en partie l'aristocratie féodale; il voulut, presque aussitôt après, rétablir une noblesse nouvelle dont il pût invoquer la reconnaissance et le dévouement, et il laissa revivre ainsi les droits et les prétentions des princes féodaux. De là l'amoindrissement de l'autorité royale dans les duchés, avec des complications aujourd'hui encore aussi funestes qu'elles le furent jamais, et l'oppression qu'exerça constamment jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, en dépit de quelques essais de réformes, la féodalité privée.

En 1784, à l'époque où le prince qui fut plus tard le roi de Danemark Frédéric VI arriva comme régent aux affaires, les paysans danois non propriétaires étaient soumis à une servitude pour laquelle le vocabulaire de la féodalité du Nord avait deux expressions différentes s'appliquant à des circonstances et à des conditions variables. Dans le Jutland septentrional et dans les îles, c'est-à-dire dans le vrai Danemark, cette servitude consistait surtout dans le *stavnbaand*, c'est-à-dire dans une obligation de résider toujours sur la même terre. Dans le Slesvig, où l'influence de la féodalité allemande avait dominé, le paysan était encore plus voisin des misères de l'esclavage antique, et son malheur était énergiquement traduit par le mot de *livegenskab*, propriété du corps, qui exprimait le droit exercé par le maître sur toute sa personne (1).

L'obligation de ne pas quitter le domaine avait été imposée aux paysans, parce que les propriétaires étaient tenus de fournir pour les

(1) Ces deux conditions du servage se retrouvaient d'ailleurs, en proportions diverses, dans toutes les provinces danoises.

besoins du service militaire un certain nombre d'hommes. Quand les paysans voyaient venir l'époque des enrôlemens, c'était à qui échapperait par la fraude ou la fuite, et plus d'une fois les propriétaires avaient été obligés de battre les environs de leurs domaines et de faire la chasse aux hommes pour fournir leur contingent. Le paysan était inscrit sur les rôles dès sa quatrième année, et jusqu'à vingt-quatre ans révolus, même après qu'il avait accompli son service, il dépendait du domaine d'où il était parti; lors de son retour, le propriétaire, qui devait lui confier un *gaard* ou champ, lui donnait le premier venu, souvent le plus mauvais de tous, et si le paysan refusait de le faire valoir à ses risques et périls, le maître pouvait l'enrôler une seconde fois pour servir de nouveau six ou douze années; puis la même misère l'attendait au prochain retour, avec la vieillesse de plus.

Quant au paysan du Slesvig, au *livegne*, il ne jouissait pas même des premiers droits naturels à l'homme : non-seulement il ne devait jamais quitter le lieu où il était né, mais il ne pouvait pas se marier sans l'autorisation du maître ni entreprendre aucun négoce; il n'avait pas de juges, il était châtié arbitrairement, traité comme bétail, acheté et vendu, soit aux enchères, soit au jeu, d'un coup de dés ou par le hasard des cartes. Aucune sécurité pour le petit lot qu'il essayait de cultiver, car le propriétaire divisait son bien en autant de *gaarde* qu'il lui semblait bon de le faire, et libre à lui d'ôter leur pain en un jour à vingt familles de paysans. Ainsi, pendant l'enfance, la dure corvée sous le fouet du contre-maître, puis la conscription et le service militaire sous quelque instructeur allemand qui ne lui épargnait ni les malédictions ni les coups, voilà quelle était pour le paysan du Slesvig la première moitié de sa vie; la seconde s'écoulait, pauvre et misérable, sur le *gaard* ingrat qui ne rendait pas, n'en pouvant mais, la redevance obligée. Et alors, pour que le paysan cultivât mieux dorénavant sa terre, on lui prodiguait les vexations et les supplices : c'était le cheval de bois (*trœhest*) sur lequel on l'attachait à califourchon, pendant quelques heures, avec de grosses pierres pendues aux deux pieds en guise d'éperons, comme on disait par plaisanterie; ou bien le carcan, instrument inévitable dans le matériel d'un manoir seigneurial sagement ordonné; ou enfin le cachot sombre et humide qu'on appelait spécialement le chenil (*hundehul*). Le paysan demandait-il justice? on le traduisait devant des tribunaux dérisoires où siégeaient, maîtres de son sort, les intendans, le sommelier et le cocher du propriétaire. Fuyait-il? on l'atteignait bientôt, on le marquait et on le condamnait aux travaux forcés. C'était pourtant la fuite qui offrait encore à l'opprimé le plus d'espoir, s'il n'avait ni femme ni enfans qu'il lui fût difficile d'emporter avec

lui, ou qu'il redoutât de laisser entre les mains du maître. Le malheur commun avait fait regarder par la population asservie ces exils volontaires comme sacrés, comme protégés par Dieu lui-même, ennemi de l'injustice. Toute maison de paysans s'ouvrait au fuyard, et lui offrait une périlleuse, mais secrète hospitalité. Beaucoup de jeunes paysans désertèrent ainsi et passèrent en Hollande, en Norvége, en Angleterre même, et les désertions devinrent si nombreuses, que les propriétaires se réunirent pour invoquer un changement de législation qui interrompît un mal si contagieux.

La terre, dit Pline, est mal cultivée par des bras à qui manque la liberté et qu'énerve le désespoir; *coli rura ab ergastulis pessimum est, et quidquid agitur à desperantibus.* Ne possédant à peu près rien en propre, sachant d'avance que le propriétaire pouvait doubler sa redevance ou choisir pour lui-même ses meilleurs, ses plus abondans produits, le paysan danois n'avait plus intérêt à soigner la terre. La meilleure partie de son blé lui était enlevée pour les voyages du roi et pour ceux du seigneur. Le temps était-il favorable pour faire la moisson? il fallait qu'il attendît, avant de couper les gerbes, qu'arrivât le percepteur de la dîme en nature; ou bien celui-ci, qui avait une longue tournée à faire, venait au village avant que les blés fussent mûrs, et il fallait que le paysan, sans tarder, apportât lui-même sa dîme, composée de son froment le plus mûr et le plus sec, puis on le chicanait, et, son blé n'étant pas bon, il devait en mettre plus, ajoutant à chaque mesure. Joignez à cela un système détestable de corvées qui prenait au paysan un temps précieux et l'éloignait de son champ; ajoutez enfin une mauvaise entente des jachères dans un pays où la terre a besoin d'être nourrie; de là peu de fourrages, une mauvaise nourriture, un amoindrissement notable du bétail : voilà dans quel cercle vicieux, funeste, mais inévitable, l'agriculture danoise pouvait s'exercer et se mouvoir. Le paysan ne songeait, on le pense bien, à aucune réforme, à aucune amélioration. « Il vaut mieux dormir très pauvre, disait-il, que pauvre se ruiner. » Accoutumé dès l'enfance à la pensée qu'il vivrait et mourrait sur le domaine où il était né, à moins qu'il ne préparât la révolte et la fuite, il se considérait comme étranger à tout le reste du monde et même à tout ce qui n'était pas compris dans le cercle étroit des coutumes et de la routine du *gaard*. Le bâton lui enseignait la servilité, et l'extrême misère, les mauvaises mœurs.

Telle était la condition des paysans danois en 1784; mais le jeune prince Frédéric allait gouverner le Danemark pendant cinquante-six ans, comme régent ou comme roi, et cette longue domination, terminée seulement en 1840, est devenue l'époque des réformes intérieures qui ont assuré au petit royaume de Danemark un rang si ho-

norable parmi les nations de l'Europe moderne. Quatre hommes d'un esprit éminent et d'un cœur généreux eurent la gloire de seconder Frédéric VI dans l'exécution de son œuvre. Ce furent : le second Bernstorf, neveu de celui que le grand Frédéric appelait l'*oracle danois,* et à qui ses paysans élevèrent une colonne; Reventlow, l'intime ami de ce sage ministre; puis leur ami commun Schimmelmann, ministre des finances, et enfin le procureur-général Colbiœrnsen, d'une éloquence antique, soit à la tribune, soit dans la polémique.

Déjà quelques propriétaires éclairés ou bienfaisans avaient accompli sur leurs domaines des réformes utiles à leurs paysans. Dès 1669 même, une commission avait été nommée, et quelques décrets promulgués en faveur des paysans fermiers (*fæstere*); mais ces tentatives de réformes, souvent interrompues, n'avaient été d'aucune efficacité. Plus récemment, la reine veuve, Sophie-Madeleine, les comtes Bernstorf et de Moltke avaient accordé beaucoup d'affranchissemens, aboli la corvée et la dîme en nature, et conclu des baux qui, améliorant le fonds, faisaient vivre à l'aise le cultivateur, assujetti à une redevance modique, et enrichissaient en même temps le propriétaire. Cependant les intérêts présens et même les droits des propriétaires s'opposaient à ce qu'une réforme radicale fût tentée. Il fallut donc que la royauté se mît à la tête d'un mouvement que les intérêts futurs du pays rendaient si désirable, et parce que tout pouvoir est fort qui se fait l'interprète des sentimens et des vœux légitimes de toute une nation, la royauté réussit dans son œuvre. Protectrice naturelle de tous les droits acquis, même de ceux qui semblaient excessifs ou opposés à des droits plus généraux, naturels et imprescriptibles, la royauté ne porta aucune atteinte violente ou perfide à la constitution ou aux règles établies pour la propriété privée; elle se contenta de faire une solennelle expérience aux yeux de tous sur les terres immédiates de la couronne. — La réforme royale commença dans les vastes domaines de Kronborg et de Frederiksborg. On abolit pour les paysans qui en dépendaient le nom et les conditions du servage; la corvée fut très exactement définie; d'arbitraire qu'elle était, on la rendit fixe, on la régla par des conventions dont l'exécution, surveillée par la loi, fut imposée au seigneur et au paysan; les dîmes devinrent moins oppressives; les terres furent partagées le plus équitablement possible, et on distribua de petits lots aux plus pauvres, aux plus dénués d'entre les paysans. Ceux qui appliquèrent avec zèle et succès les nouvelles conditions obtinrent même des concessions importantes de baux et d'héritages, et on leur prépara ainsi les moyens d'arriver non-seulement à la liberté civile, mais au rang de fermiers et presque de propriétaires libres, ne devant plus rien qu'à leur travail.

Ce fut le 15 août 1788, dans le château de Frederiksborg, que le comte de Reventlow, avec des larmes de joie, octroya publiquement à quinze paysans, au nom de Christian VII et du prince royal, ces titres de fermage qui devaient inaugurer en Danemark une époque toute nouvelle. Après une harangue prononcée par le chapelain du château, afin que la religion ne fût pas absente de cette solennité, Reventlow lui-même prit la parole. Il expliqua aux paysans quelle place tenait leur bonheur futur dans les préoccupations et dans les desseins de la royauté; il leur dit ce qui avait été fait déjà et ce qui restait à faire. Il ajouta que leur confiance et leur concours énergique étaient nécessaires à leurs protecteurs pour continuer et étendre leurs bienfaits : il importait que les méthodes conseillées vinssent promptement remplacer les vieilles et mauvaises méthodes. « Que bientôt, dit-il, nos pâturages offrent l'aspect de champs bien cultivés, que nos marais se changent en terres grasses et bien ensemencées! Il faut couper les broussailles, aménager nos forêts, détourner les eaux mauvaises, employer la roche aux clôtures. Je vois venir le jour, mes amis, où les *gaarde,* équitablement distribués entre vous, seront entourés de jardins potagers dans lesquels vous verrez croître choux, légumes, houblon, arbres fruitiers; le jour où les champs vous donneront une abondante récolte de trèfle, de pommes de terre et d'autres racines succulentes; le jour où fermier et laboureur (*gaardmand og huusmand*), au lieu de se regarder d'un œil jaloux, travailleront d'un cœur content l'un pour l'autre; le jour enfin où le garçon de ferme mettra son honneur à être le plus dur au travail, où la quenouille et le métier seront les plaisirs des longues et paisibles soirées d'hiver, où nul mendiant robuste ne vagabondera dans nos campagnes, mais où nul infirme aussi n'appellera en vain les hommes ses semblables au secours de son inévitable misère. » Après ces paroles, où se montraient les plus chères espérances de l'homme d'état qui a mérité le premier en Danemark d'être nommé l'*ami des paysans* (*bondeven*), le comte de Reventlow remit aux quinze paysans les baux accordés par le roi; il leur montra comment, devenus fermiers, ils vivraient dans une aisance honorée, il les engagea aussi à mériter par leur zèle et leur bon travail que le roi, selon son vœu, les fît propriétaires libres. Il termina en souhaitant que le bon exemple donné par eux à leurs compagnons de travail devînt fécond pour ceux-ci grâce à cette contagion du bien, plus puissante que celle du mal : souhait sincère sur ses lèvres et dans son cœur, mais qui en contenait un autre, celui de voir les grands propriétaires imiter les réformes entreprises par Christian VII.

Si la royauté danoise, respectant les droits acquis, les conventions consacrées par une légalité vicieuse, et ne voulant porter aucune

atteinte au droit de propriété, ne s'immisçait pas dans les traités conclus par les paysans avec leurs seigneurs, elle possédait cependant elle-même certains droits généraux qui correspondaient à l'impérieux devoir de protéger également tous les sujets du royaume et de ne pas se laisser ravir les rênes mêmes du gouvernement. Aussi, la même année 1788, la commission précédemment instituée en vue des réformes nouvelles fit-elle adopter par le roi des mesures générales dont la principale fut l'abolition du *stavnsbaand*. Il s'agissait pourtant ici d'un abus qui avait été plus d'une fois sanctionné par la loi. Nous avons dit qu'il consistait dans la puissance accordée aux propriétaires de retenir forcément sur le même domaine les hommes que le service militaire exigeait d'eux. Il semblait qu'il n'y eût qu'à supprimer l'obligation imposée aux propriétaires de fournir un certain contingent, et que par là même la tyrannie des maîtres cesserait d'être légale; mais un grand nombre d'intéressés soutinrent que la loi autorisant le *stavnsbaand* ne dépendait en rien des règlemens du service militaire, que l'abolition téméraire de cette loi ôterait des laboureurs aux champs et des soldats au pays, et que la commission n'avait pas été instituée par l'ordre du roi pour se mêler d'enrôlement et de milice. La commission répondit que la terre aimait qu'on la cultivât avec des mains libres, et que des soldats considérant le service militaire comme un devoir commun envers le pays, et non comme un fardeau particulier qu'il faut subir par le malheur d'une humble naissance, deviendraient pour la patrie des défenseurs plus zélés. Ces derniers argumens, qui étaient ceux de la justice et de la raison, l'emportèrent heureusement, et l'ordonnance du 20 juin 1788 supprima le *stavnsbaand* (1).

Il ne manqua pas alors de grands propriétaires qui jetèrent les hauts cris et prétendirent qu'on avait porté une injuste et odieuse atteinte à leurs droits imprescriptibles. Il n'en était rien en vérité; le gouvernement n'avait fait que modifier l'organisation du service militaire et transporter dans les mains de ses agens la direction et la responsabilité du recrutement, abandonnées à tort jusque-là aux

(1) Le texte même de la loi mérite d'être cité : « Attendu que l'ordre des paysans contient le plus grand nombre des habitans du Danemark, et que du zèle de cet ordre, de son courage et de son patriotisme dépend en grande partie la force publique, soit pour la défense nationale, soit pour le bien-être de tous, sa majesté ne croit pas pouvoir faire de son autorité royale un usage qui lui soit plus agréable à elle-même et plus utile au pays qu'en l'employant à entretenir les vertus civiles de l'ordre des paysans, à leur conserver leurs droits naturels et surtout ce droit de liberté privée dont ils sont jaloux et dignes tout aussi bien que le reste de la nation. » Désormais les propriétaires n'étaient plus obligés de fournir un contingent de jeunes soldats, et le service militaire était imposé à tous les paysans comme un devoir envers le pays et le roi. La loi ordonnait ensuite que le *stavnsbaand* serait immédiatement supprimé pour les paysans âgés de plus de

possesseurs de grands domaines. Il n'y avait là qu'une mesure d'administration que le gouvernement danois avait, sans aucun doute, le droit d'ordonner sans qu'on pût l'accuser de s'être illégalement immiscé dans les intérêts de la propriété privée. Le mécontentement n'en fut pas moins presque général, et il se traduisit en quelques endroits par de mauvais traitemens infligés par certains maîtres aux paysans que la misère retenait auprès d'eux. D'autres songèrent à supplier le gouvernement de retirer la loi qu'il venait de porter, et plusieurs propriétaires du Jutland septentrional se réunirent à cet effet.

Le prince royal, Frédéric, allait se marier; on résolut de s'adresser à son beau-père futur, le prince Charles de Hesse, lieutenant du roi dans les duchés, et d'invoquer son intervention. Un des mécontens, le chambellan Christian Frédéric Tœnne de Luttichau, rédigea en allemand une pétition qui reçut cent trois signatures, et qu'on envoya au prince Charles; mais plusieurs d'entre eux, craignant que le prince royal ne trouvât mauvais qu'on ne se fût pas adressé à lui, firent décider qu'une pétition lui serait aussi présentée. Le chambellan Beenfeld la rédigea au plus vite en danois, et comme le temps manquait pour l'envoyer à tous ses collègues, il eut l'idée et commit l'imprudence de copier toutes les signatures du factum allemand, en imitant même l'écriture de chaque signataire. Les deux rédacteurs furent députés auprès de chacun des deux princes pour lui adresser des félicitations à propos du mariage et la requête commune à propos des félicitations. Ils arrivèrent dans la ville de Slesvig, où le prince royal était venu lui-même et où le mariage devait être célébré le 31 juillet 1790. Ils se présentèrent d'abord au prince Charles et à la jeune princesse, qui prêtèrent peu d'attention à leurs vœux intéressés, puis au prince Frédéric, de qui ils reçurent cette seule réponse : « Je veux que le paysan soit libre sans que le propriétaire soit blessé dans ses droits. Le paysan sera libre; cela ne veut pas dire qu'il fera tout ce qui lui plaira. Le paysan qui manquera à ses engagemens ou à ses devoirs envers son propriétaire sera sévèrement condamné et puni; mais le paysan qui se croira victime d'une injustice

trente-six ans ou de moins de quatorze; les autres devaient jouir de leur nouvelle liberté aussitôt qu'ils sortiraient du service militaire, et tous, sans aucune exception, pourraient, à partir du 1er janvier de l'année 1800, chercher du travail et s'établir partout où il leur plairait. Quant au nouveau mode de recrutement, il fut décidé qu'on diviserait le pays en un certain nombre de districts, que les paysans seraient inscrits sur les rôles conformément à cette division, et que, dès l'âge de quinze ans, ils s'engageraient sur l'honneur à ne pas changer de district sans une permission écrite. Le recrutement serait d'ailleurs confié, non plus aux propriétaires eux-mêmes, mais à des officiers nommés par le roi; les jeunes gens de vingt ans accomplis partiraient les premiers, puis ceux d'un âge inférieur; le service devait durer huit ans, et nul ne serait retenu sous les drapeaux après sa trente-sixième année.

pourra réclamer et obtiendra justice. Justice sera rendue à chacun, sans acception de rang ou de personne. » Le prince termina en chargeant les deux députés de porter à leurs mandataires le témoignage de l'attention scrupuleuse et bienveillante qu'il accorderait toujours à leurs intérêts, et il prit congé d'eux sans leur donner plus d'espoir.

Là pourtant ne se termina pas ce curieux épisode de l'histoire des paysans en Danemark. Quand les fêtes des fiançailles royales furent terminées, le gouvernement fit examiner sérieusement et en détail la pétition présentée au prince royal. Les termes en étaient vifs et trop peu mesurés; on y attaquait article par article la loi nouvelle; on y blâmait énergiquement toutes les réformes exécutées ou tentées par l'initiative et sous l'influence du prince Frédéric et du comte de Reventlow; on y représentait la législation actuelle comme une continuelle attaque à tous les droits des propriétaires, et l'ancienne au contraire comme la seule juste et le seul moyen de salut. Colbiœrnsen, l'ardent défenseur des paysans, fit imprimer cette protestation en y joignant ses commentaires et ses réponses, et cette publication fixa l'attention publique sur une réaction que le sentiment général réprouvait à l'avance. D'ailleurs la pétition danoise, celle que le prince royal avait reçue, ne portait que cent trois signatures, tandis que le Jutland septentrional comprenait au moins quatre cents propriétaires. De plus, quand on voulut apprécier la valeur de ces adhésions, il se trouva que personne ne consentit à reconnaître sa signature. Plus d'un propriétaire dont le nom se trouvait cependant au bas du manifeste affirma qu'il n'avait donné à personne sa procuration, qu'il n'avait pas même vu cette pétition adressée au prince royal, et qu'il récusait la signature qu'on y avait apposée. Une instruction fut ordonnée, et les grands propriétaires du Jutland septentrional furent convoqués à jour fixe avec les deux chambellans Beenfeld et Luttichau, qui s'étaient chargés du message. Le principal auteur de la protestation, Luttichau, forcé de se rendre à la convocation royale, renouvela en termes peu modérés ses plaintes contre tous les actes du gouvernement, et prétendit que les lois et les priviléges de la noblesse avaient été violés. Le procureur-général Colbiœrnsen n'attendait que cette occasion pour le citer devant la haute-cour du royaume, et alors commença un curieux procès où étaient engagés la majesté royale, les priviléges de la noblesse et la sanction des lois nouvelles par l'opinion publique. Pendant quatre jours entiers, les plus habiles avocats plaidèrent, et le 7 avril 1791 la cour déclara que les paroles injustes et peu convenables prononcées par l'accusé étaient regardées comme non avenues, mais qu'en punition de sa révolte contre les lois, il paierait une amende de 1,000 *rigs-*

bankdalers (1), outre les frais du procès. Peu de temps après, il fut destitué de sa dignité de chambellan, vendit ses domaines du Jutland et passa en Allemagne. Beenfeld justifia comme il put les signatures qu'il avait copiées du manifeste allemand; quelques signataires firent amende honorable; il ne fut pas question des autres, et l'affaire fut ainsi terminée. L'opinion attribua toute la victoire au parti des réformes, représenté alors par la royauté.

Une réaction en appelle une autre en sens contraire. Celle par laquelle l'ordre des paysans voulut répondre à la protestation des grands propriétaires ne fut pourtant que l'expression de la reconnaissance publique, car, à l'exception d'une partie de l'aristocratie, la nation tout entière applaudissait à des réformes qui préparaient sans révolution aux différentes classes du Danemark une égalité civile conquise à peine à la même époque par la France à travers les massacres et la ruine. Quinze jours seulement après la conclusion du procès intenté au chambellan Luttichau, une souscription fut organisée pour élever un monument qui perpétuât la mémoire des ordonnances de 1788. Les travaux étaient déjà commencés, quand on apprit que le prince royal venait d'honorer encore le Danemark en ordonnant qu'après un laps de dix années les établissemens danois des côtes occidentales de l'Afrique cesseraient absolument tout commerce d'esclaves. Le 31 juillet 1792, jour anniversaire du mariage du prince régent, les corporations de la ville avec leurs douze bannières, l'artillerie bourgeoise et tous les paysans de la contrée se réunirent à la porte occidentale de Copenhague (*Vesterport*), sur la place extérieure où s'élevait déjà le piédestal de la nouvelle colonne. Des salves de canon annoncèrent l'arrivée du prince, qu'accompagnaient Bernstorf et Reventlow. Après lui avoir adressé quelques paroles, Colbiœrnsen lui présenta une médaille d'or sur laquelle ces mots étaient gravés : « En l'année 1792 après Jésus-Christ, les citoyens danois se sont unis pour élever à cette place une colonne de pierre en souvenir des bienfaits de leur roi Christian VII envers l'ordre des paysans, et en particulier de l'abolition du *stavnsbaand.* » Le prince royal prit cette médaille et la posa dans une ouverture pratiquée à la base du monument. Puis un des notables demanda et obtint la permission de déposer dans une autre ouverture la médaille qui avait été frappée vingt-quatre ans auparavant à l'occasion de la naissance du prince Frédéric. La dernière pierre du piédestal fut ensuite scellée au bruit des canons et des acclamations de tout un peuple qui suivit le prince jusqu'à son palais, à travers les fanfares et les fleurs. Cinq ans après, à la fin de 1797, fut terminée la co-

(1) Le *rigsbankdaler* vaut aujourd'hui 2 fr. 80 cent.

lonne qu'on voit encore aujourd'hui en face de la principale entrée de Copenhague. Quatre statues en décorent la base : l'une représente la fidélité avec un chien étendu à ses pieds; la seconde, qui figure le courage, tient des piques dans les plis d'un drapeau; la troisième représente les travaux du paysan et sa récompense; elle a une main posée sur une charrue, et tient de l'autre une corne d'abondance; la quatrième enfin est un symbole de l'amour de la patrie et porte une couronne civique. L'une des faces du monument porte cette inscription : « Notre roi a reconnu que la liberté civile inspire l'amour de la patrie et le courage de la défendre, le désir des lumières, le goût du travail et l'espoir salutaire du bonheur. » Sur l'autre face, on peut lire : « Le roi a ordonné que le *stavnsbaand* fût aboli, et que les lois sur l'agriculture fussent bien et dûment obéies, afin que le paysan libre pût devenir un bon, brave et intelligent citoyen. » Enfin le piédestal porte cette dédicace : « A Christian VII, roi de Danemark et de Norvége, les citoyens danois unis et reconnaissans, » et ces seuls mots significatifs en l'honneur du prince régent : « La base de ce monument a été posée en 1792 par Frédéric, fils du roi et ami du peuple. »

L'essor une fois donné à la liberté ne s'arrêta pas. Comme la condition des paysans du Jutland avait été améliorée par l'abolition du *stavnsbaand*, celle des paysans du Slesvig et du Holstein le fut par l'abolition du *livegenskab*. Le comte de Bernstorf ne vit pas ce beau résultat de ses efforts; il mourut le 21 juin 1797, laissant au comte de Reventlow la gloire de développer et d'achever ce que tous deux ensemble avaient commencé. Reventlow y travailla pendant trente années encore avec l'aide de la royauté. Il s'efforça de rendre la corvée moins onéreuse et moins tyrannique en la soumettant à des formes plus précises. Son but suprême fut d'engager par tous les moyens les grands propriétaires à suivre l'exemple de la royauté non-seulement par des concessions nombreuses à leurs paysans, mais par la vente même d'une partie de leurs domaines à ceux d'entre ces paysans à qui leurs économies passées ou des emprunts rendus faciles permettaient de devenir, eux aussi, propriétaires. Dans l'espace de vingt années, de 1786 à 1806, cent vingt-six grands propriétaires reçurent l'autorisation de vendre les terres où la loi les obligeait naguère de nourrir des paysans vassaux, et par suite, un quart environ des paysans danois devinrent, pendant cette période, non-seulement fermiers à vie (*livsfæstere*), c'est-à-dire usufruitiers pendant leur vie moyennant certains engagemens et certaines redevances annuelles, mais fermiers héréditaires (*arvefæstere*), c'est-à-dire pouvant léguer et vendre la ferme, sans pouvoir toutefois emprunter sur hypothèque, puisqu'ils devaient à perpétuité au véritable propriétaire

une redevance fixe annuelle, hypothéquée sur le *gaard* même. Ils devinrent même propriétaires proprement dits (*eiere* ou *selveiere*), c'est-à-dire maîtres de vendre la propriété et de la grever d'hypothèques. La même transformation s'opérait sur les terres royales et sur celles qui appartenaient à des fondations publiques, comme les hôpitaux, les écoles et l'université. Les pâturages et terres vagues furent vendus par petites portions à des prix meilleurs que les prix d'achat; cette vente fournit à leurs pauvres possesseurs les moyens d'acheter des terres plus productives, qui furent d'ailleurs mieux cultivées, la liberté profitant, comme l'influence d'un air plus pur, à la terre aussi bien qu'au paysan. Le progrès fut si rapide, que vers 1810 le Jutland septentrional et une grande partie du Slesvig étaient presque entièrement couverts de propriétés acquises par des paysans.

Avec l'accomplissement de la réforme territoriale finit la période brillante et pacifique de l'histoire du Danemark; nous arrivons ensuite aux agitations, aux crises intérieures que la société danoise eut à traverser depuis les premières années du XIXe siècle. Le parti féodal ne va rien négliger pour annuler les résultats qui avaient illustré les premières années de l'administration de Frédéric VI; la diplomatie européenne, de son côté, viendra prêter son appui à des prétentions qui menacent le Danemark à la fois dans le développement de sa liberté intérieure et dans le maintien de son indépendance au dehors.

II.

Le contrecoup des grandes guerres continentales et celui de la révolution de 1830 inaugurèrent par des complications sérieuses la nouvelle période de l'histoire du Danemark. Allié fidèle de la France, il se vit, comme on sait, gravement maltraité par l'Angleterre en 1801 et 1807, et il fut à deux doigts de sa perte. Il poursuivit néanmoins jusqu'en 1814 une lutte désintéressée pendant laquelle les paysans danois prouvèrent par leur patriotisme dévoué qu'ils étaient reconnaissans et par conséquent qu'ils étaient dignes des nouvelles institutions. Toutefois, les désastres d'une guerre si acharnée empêchant que la royauté pût donner suite à l'accomplissement de ses projets, on ne tarda pas à perdre même les bienfaits acquis. En 1807, les lois destinées à encourager la vente des domaines furent abolies, et en 1816 disparurent les banques instituées pour faciliter aux paysans les emprunts nécessaires. A la même époque, le roi déclara dissoute la grande commission de réforme instituée le 25 août 1786. Cette commission pouvait se rendre ce témoignage, qu'elle avait dignement accompli sa tâche. Elle avait attaqué le servage, elle l'avait presque

déraciné du sol danois sans porter aucune atteinte au droit de propriété; elle avait accompli une révolution sociale sans ruine et sans dommage pour aucun citoyen, — succès magnifique dont il fallait remercier ses deux principaux chefs, le généreux prince royal, devenu depuis 1808 le roi Frédéric VI, et Reventlow, le Colbert du Danemark.

Les embarras extérieurs que les premières années du XIXe siècle suscitèrent au Danemark n'empêchèrent cependant pas l'accomplissement d'un certain nombre de réformes économiques qui sont devenues pour ce pays, avec l'abolition du servage, consommée dans la période précédente, les bases de toute prospérité intérieure. Aménagement des forêts, digues contre l'envahissement des sables qui menacent toujours une partie des côtes du Danemark, remaniement de la division civile en *amter* ou départemens, réforme du système des impôts, instruction populaire, assistance publique, il n'est pas un seul de ces graves sujets qui n'ait attiré l'attention des ministres de Frédéric VI, et chaque branche de l'administration danoise vit encore aujourd'hui des principes mis en pratique à cette époque. Reventlow prit une grande part à ces changemens, et l'on retrouve avec respect, en lisant aujourd'hui ses rapports et ses exposés de motifs, l'empreinte de son bon vouloir, de son zèle patriotique et de son expérience. C'est toujours un beau spectacle que celui de l'homme d'état vouant toutes les forces de son intelligence et sa vie tout entière aux intérêts de son pays; mais un tel exemple est surtout magnifique, s'il s'agit d'un ministre dont l'âme soit restée généreuse, incorruptible, et si telle a été sa bonne étoile, qu'il ait pu susciter quelqu'une de ces grandes réformes sociales destinées à devenir les bases fondamentales des sociétés modernes, parce qu'elles satisfont à certains droits sacrés de l'humanité. Sa gloire n'appartient plus alors au seul peuple au milieu duquel il a vécu, mais à tous les peuples. Reventlow eut cette rare fortune, et vit s'accomplir en Danemark, sans révolution sanglante et sans déchirement intérieur, plusieurs de ces grands changemens pour lesquels nous avons subi tant de malheurs.

Reventlow était mort en 1827. Le reste du règne de Frédéric VI, jusqu'en décembre 1839, est rempli par les contrecoups de la révolution de 1830, qui eut un rapide écho en Danemark aussi bien que dans le reste de l'Europe; mais, chose singulière, elle rencontra ici pour auxiliaires les promesses des traités de 1815. Le roi de Danemark s'était alors engagé à donner des états provinciaux au Holstein; il ne retarda pas l'accomplissement de sa parole, car dès 1819 il appela autour de lui les notables du Holstein pour les consulter sur un projet de loi. Néanmoins, ces notables ayant exigé du roi une part im-

portante d'autorité législative et la résurrection d'anciens priviléges féodaux, le projet ne reçut pas alors d'exécution. On le reprit après 1830, et, afin que les provinces danoises ne fussent pas moins bien traitées que le duché allemand qui en dépendait, Frédéric VI voulut donner au Jutland et aux îles, ainsi qu'au Slesvig, une garantie pareille de liberté. Cette concession importante fut l'objet de l'ordonnance du 28 mai 1831. Le roi désigna lui-même des hommes expérimentés du royaume et des duchés pour venir, le 9 juillet de l'année suivante, à Copenhague, exposer leur avis sur la constitution des futurs états, et le 15 mai 1834 parut l'ordonnance qui les organisait définitivement. Les premières convocations eurent lieu dans la seconde moitié de 1835 et les premiers mois de 1836; les suivantes se succédèrent de deux en deux ans jusqu'en 1846.

Il faut insister sur cette création, car l'établissement des états provinciaux fut pour le Danemark, aussi bien que pour plusieurs pays de l'Europe, une concession dont le principe n'était autre que celui de la représentation nationale, et une transition naturelle vers la forme constitutionnelle et parlementaire du gouvernement. A ce titre, on peut dire que les états provinciaux marquent une des phases principales par lesquelles ont dû passer les institutions de l'Europe moderne. A peine avons-nous recueilli en France les documens relatifs à l'établissement de nos assemblées provinciales, dont l'histoire bien connue jetterait une lumière imprévue sur les progrès mal étudiés encore de nos libertés : nous pouvons du moins connaître celles de l'Allemagne, qui subsistent, et celles de l'Europe septentrionale, abolies depuis quelques années seulement. Il y eut en Danemark quatre assemblées d'états, une pour chacun des duchés, une pour le Jutland, une pour les îles. Les membres étaient nommés en partie par le roi, en partie par les grands propriétaires, par les villes et par les paysans. Ainsi le mouvement de 1830 avait amené en Danemark et en France un résultat identique, c'est-à-dire une participation plus grande de la nation en général et de la bourgeoisie en particulier au gouvernement. Toutefois il serait facile de démontrer par les chiffres que les grands propriétaires avaient une part d'influence dix fois supérieure à celle des habitans des villes et cent fois à celle des paysans. Cette inégalité entre les différentes classes d'une même nation s'explique en partie par cette pensée du législateur, que la propriété et la fortune doivent être les bases de la représentation nationale; cependant l'application, même rigoureuse, d'un pareil principe n'aurait certainement pas procuré aux grands propriétaires des avantages aussi exorbitans, car les paysans, grâce aux imposantes réformes que nous avons énumérées, possédaient dès lors en Danemark plus de la moitié du sol, et on a calculé que, suivant une répartition égale

et impartiale de la représentation selon l'état actuel de la propriété, les grands propriétaires eussent envoyé aux assemblées provinciales un nombre de députés huit fois moins grand. Il faut évidemment chercher la cause de cette inégalité dans les circonstances extérieures qui avaient alors modifié la politique du gouvernement danois. La révolution de juillet avait soulevé en Europe une première effervescence toute populaire d'où était née l'institution des états provinciaux, promise, au moins pour le Holstein, dès 1815; mais ces états ne s'étaient assemblés et leur institution n'avait été définitivement réglée qu'en 1834, c'est-à-dire au moment où l'Europe, ayant reconquis un peu de calme, était revenue en partie à ses anciens principes de gouvernement. Il se trouvait que la révolution s'était faite au profit des classes ayant en mains la propriété, et il n'est pas difficile de s'apercevoir, pour ce qui concerne le Danemark, que son gouvernement avait obéi à une réaction anti-démocratique, en conférant aux classes élevées une supériorité notable dans les nouvelles assemblées.

Du reste, les droits et la sphère d'action des états provinciaux étaient fort restreints. Les états étaient purement consultatifs; leur convocation n'était pas réglée d'avance, elle dépendait du bon plaisir du roi, qui toutefois permettait de les assembler tous les deux ans. Le roi fixait lui-même la durée de chaque session : elle était ordinairement de deux mois, délai fort insuffisant pour un examen sérieux des affaires, et qui ne permettait pas de délibérer sur les pétitions privées, lesquelles ne pouvaient être discutées qu'après les propositions royales. Ainsi constitués, les états provinciaux donnèrent pendant quatorze ans au Danemark, de 1834 à 1848, une représentation incomplète. Leur établissement n'était, ni par l'effet ni même par l'intention, en harmonie avec les sages et libérales réformes qui avaient récemment favorisé la cause des paysans et celle de la bourgeoisie; il avait même le tort d'introduire des divisions malheureuses dans un petit pays dont il fallait diriger tous les efforts vers l'unité. Toutefois ce fut pour le Danemark un sérieux essai de la vie parlementaire : la nation s'habitua à se voir représentée; elle commença à penser que les affaires ne devaient pas se passer de son intervention; le Danemark apprit à se servir de la tribune. Quelque lent et insensible qu'il puisse paraître, ce fut un progrès vers la liberté. Les réformes sociales avaient amené les réformes politiques.

Le règne de Frédéric VI avait été ainsi pour le Danemark l'époque précise d'une transition des institutions du moyen âge aux institutions communes à presque toute l'Europe moderne, et bien que l'abolition du servage et la mobilisation de la propriété ne fussent pas encore tout à fait consacrées par l'usage, cependant les principes

étaient posés, et l'exemple donné par le gouvernement sur ses grands domaines avait commencé à les faire passer dans la pratique. Le règne de Christian VIII, du 3 décembre 1839 au 28 janvier 1848, ne fut que le développement des germes contenus dans ces réformes sociales et politiques. Personnellement, Christian VIII était ami des institutions libérales. Gouverneur de la Norvége en 1814, quand nos propres malheurs accablaient le Danemark, notre dernier allié, il avait encouragé et soutenu la cause de l'indépendance norvégienne, et, de concert avec son secrétaire et ami Adler, il avait donné à ce pays la constitution presque républicaine qu'il a définitivement gardée. Il avait ensuite voyagé à Naples et en France, sympathisant partout avec le parti libéral, et fréquentant à Paris les salons du duc d'Orléans plus volontiers que ceux des Tuileries. Prince royal, il écrivait dans une lettre du 16 février 1837, que j'ai sous les yeux, que « le meilleur gouvernement pour l'Europe du XIXe siècle lui semblait être celui qui saurait combiner la responsabilité ministérielle avec la prérogative royale, » et il ne cessa, pendant tout le règne de son cousin, d'encourager le progrès politique du Danemark. Devenu roi absolu, il trouva en effet le fardeau trop pesant, protégea les états provinciaux, prit un vif intérêt à la prospérité si brillante alors des gouvernemens constitutionnels de l'Europe, s'attacha principalement à celui de la France qu'il aimait, et conçut, dès l'époque de son avénement, le projet de diriger le Danemark dans la même voie. Cette pensée le préoccupa sans cesse, et il voulut à son lit de mort confier à son fils la mission qu'il aurait lui-même accomplie, s'il avait plus longtemps vécu, — de donner au Danemark une sage liberté.

Il faut dire toutefois que si le règne de Christian VIII dirigea incontestablement le Danemark dans la voie constitutionnelle, il ne continua cependant pas de propos délibéré les réformes sociales auxquelles Frédéric VI avait fait faire un si grand pas. L'institution des états provinciaux avait tourné, nous l'avons dit, au profit de la grande propriété. Loin d'y contredire, le nouveau règne n'imposa pas à celle-ci de nouvelles concessions; aussi vit-on se former, dès l'année 1844, la société des *Amis des paysans* (*Bondevennerne*), qui se proposa d'abord uniquement de susciter par son intervention légale et pacifique le développement des institutions favorables à l'agriculture et à la transformation de la propriété au profit des habitans des campagnes, mais dont les prétentions devaient plus tard devenir si inquiétantes. En second lieu, on laissa subsister d'anciennes relations féodales qui créèrent pour le Danemark, outre les entraves intérieures détruites en partie par les Bernstorf, les Reventlow et les Colbiœrnsen, des embarras extérieurs consacrés et aggravés par les traités de 1815.

En présence de ces embarras, la noblesse du Holstein crut qu'elle pourrait conserver, augmenter même ses anciens priviléges et faire valoir des prétentions qui avaient grandi avec le temps. Il s'agissait dès lors de cette fameuse idée d'un état séparé de Slesvig-Holstein qui devait, disait-on, être indépendant du royaume de Danemark, et suivre tout entier un autre ordre de succession que celui qui régissait le royaume. Le danger avait été prévu par le prédécesseur même de Christian VIII : Frédéric VI avait entamé des négociations avec les grandes puissances intéressées au maintien de l'intégrité du Danemark; mais il mourut avant qu'elles fussent terminées. Christian VIII continua les négociations, et il publia en 1846 une *Lettre ouverte,* par laquelle il déclarait que le Danemark, le Slesvig, le Lauenbourg et le Holstein-Glucksbourg, parties intégrantes et inséparables d'un même état, se trouvaient et demeuraient incontestablement soumis à l'ordre de succession agnatique et cognatique à la fois, c'est-à-dire par les mâles et les femmes, proclamé par la loi royale de 1665. Pour la partie gottorpienne du Holstein, il y avait lieu d'espérer, disait-il, que par suite des négociations pendantes et fort avancées déjà, elle passerait au même héritier qui recevrait la première. Malheureusement, pendant qu'il cherchait à désarmer ainsi le *sleswig-holsteinisme,* Christian VIII, qui avait épousé en secondes noces la fille du feu duc d'Augustenbourg, avait le tort de céder à des influences de famille en confiant d'une manière impolitique le gouvernement des deux duchés réunis à l'un de ses deux beaux-frères. Cette union temporaire du Slesvig et du Holstein sous une même administration ne fut pas une des circonstances les moins favorables au projet des deux princes d'Augustenbourg, au moment où leur ambition était irritée par la publication de 1846. Comme Frédéric VI avait en 1834 opposé aux prétentions de la noblesse holsteinoise l'institution, démocratique dans son principe, des états provinciaux, ce fut alors que Christian VIII songea sans aucun doute à se faire une arme de la promesse d'un gouvernement constitutionnel. Les choses en étaient là quand la révolution de 1848 fit éclater la révolte des duchés et passer le Danemark d'un gouvernement absolu, au moins dans les formes, à un régime constitutionnel basé sur le suffrage universel. Toutefois la constitution nouvelle, promulguée le 5 juin 1849, ne put être appliquée immédiatement au duché de Slesvig, alors en pleine révolte, et cette clause y fut insérée : « Sauf à régler après la conclusion de la paix tout ce qui concerne le gouvernement du duché de Slesvig. »

La guerre contre les duchés se termina, on se rappelle avec quel succès et après quels héroïques efforts. Les Danois méritaient qu'une paix glorieuse et réparatrice leur rendît au moins le duché de Slesvig, disputé, envahi par les Allemands. Voici quelle solution la di-

plomatie européenne a fait éclore. — On rétablit d'abord le *statu quo ante bellum*. — Pour ce qui concernait le Holstein, personne ne s'en étonnait. Simple annexe de la monarchie danoise et faisant partie de la confédération germanique, il n'avait aucune raison de demander ou de subir les institutions que s'était volontairement données le Danemark; mais de quel droit défendait-on au Slesvig de participer à la constitution danoise, promulguée après le commencement de la guerre? Aussi n'était-ce là qu'une disposition transitoire. A la suite des protocoles de Londres et de Varsovie (2 août et 24 mai 1851) et des traités avec la Prusse et l'Allemagne, la publication royale (*Kundgiørelse*) du 28 janvier 1852 annonça au Danemark qu'un arrangement définitif avait été conclu de concert avec les grandes puissances. Que devenait le Slesvig, pour la possession, pour l'incorporation duquel on s'était battu?

Le gouvernement danois se décidait à abandonner les plans du parti des Danois jusqu'à l'Eider (*Eider-Danske*), qui, redoutant le contact de l'Allemagne, voulait étendre les institutions danoises au Slesvig, mais non pas au Holstein, simple annexe du royaume, et il adoptait la doctrine du *heelstat*, c'est-à-dire du parti qui voulait l'intégrité absolue de toutes les parties de la monarchie danoise, réunies, malgré leur nationalité diverse, sous des institutions communes. Le gouvernement danois s'engageait, par le même acte, à soumettre aux chambres dans le plus bref délai possible un projet de constitution commune pour toutes les provinces du royaume. Tout à l'heure le Danemark pouvait se plaindre d'avoir obtenu trop peu après toutes ses victoires, puisqu'on semblait détacher le Slesvig du royaume; maintenant la diplomatie européenne lui accordait trop en vérité, puisqu'on proposait une incorporation dangereuse du Holstein. Pour comble de contradiction, la publication royale, en attendant l'exécution de ces promesses, réglait le gouvernement de telle sorte, que la constitution danoise restait confinée dans le Danemark proprement dit, c'est-à-dire le Jutland septentrional et les îles. La diète danoise ne représentait ainsi que cette partie du royaume; certaines affaires étaient reconnues communes aux deux duchés de Slesvig et de Holstein, et traitées par les deux ministres de Slesvig et de Holstein-Lauenbourg. Ces deux ministres enfin n'étaient responsables qu'envers le roi; la responsabilité des autres ministres danois s'appliquait seulement à celles de leurs attributions qui concernaient le royaume proprement dit. Enfin chacun des duchés aurait une assemblée d'états provinciaux avec voix délibérative sur les questions qui étaient du ressort des anciens états.

Si telle devait être l'issue des efforts, des victoires même du Danemark, c'était, on le comprendra sans peine, une véritable, une cruelle

déception, car la forme du gouvernement absolu était ainsi rétablie dans le Slesvig, comme si le Danemark n'avait pas rejeté l'absolutisme; l'on instituait officiellement de la sorte entre les deux duchés une conformité d'institutions, — bien plus, une communauté de rapports qui allaient mettre sans cesse en présence l'esprit allemand, envahissant de sa nature, et l'esprit danois du Slesvig, affaibli par l'isolement et mutilé. Était-ce pour montrer aux Danois combien était chimérique le fantôme d'un Slesvig-Holstein? Ne prévoyait-on pas facilement qu'à l'invasion armée, repoussée énergiquement par les armes, succéderait, grâce à l'impuissance d'une administration isolée et d'institutions sans vigueur, l'envahissement plus redoutable, parce qu'il serait silencieux et caché, des mœurs et de l'influence allemandes? Enfin que devenait dans cette combinaison le rôle de la diète danoise, ne représentant qu'un tiers du royaume, en présence d'un cabinet dont une partie était responsable envers elle pour ce tiers du royaume seulement, tandis qu'une autre partie restait complétement irresponsable? On conçoit que les chambres danoises ne se résignèrent qu'avec peine à accepter cette déclaration, conforme aux vœux de la Prusse et de l'Allemagne. Elles songèrent du moins qu'il y avait à tant de périls une issue : la constitution commune, dont la prompte exécution était promise par le gouvernement. Il fallait donc attendre patiemment que l'œuvre en fût élaborée. Sans doute il semblait plus naturel et plus facile, comme le parti de l'Eider le souhaitait, d'étendre la constitution au Slesvig, et de laisser au Lauenbourg et au Holstein leurs anciennes institutions, mieux en rapport avec les institutions de l'Allemagne. Pourtant, puisque le gouvernement avait cru pouvoir s'engager à donner à toutes les parties du royaume une constitution commune, il parut qu'on devait, une fois l'accord ainsi conclu avec les grandes puissances, soutenir ses efforts, afin de faire participer les duchés allemands eux-mêmes à la constitution libérale du Danemark; mais ce dernier point contenait précisément la grande difficulté. Quoi! l'Autriche et la Prusse permettraient, susciteraient même en l'an de grâce 1853 un progrès aussi libéral que l'extension des institutions de 1849 au Holstein, duché allemand? Cela n'était pas vraisemblable, cela était impossible. Et cependant personne dans les chambres danoises n'admettait l'idée que le ministère voulût, pour la rendre acceptable, modifier la constitution dans un sens anti-libéral. Quel moyen restait-il donc d'organiser pour tous les états soumis à la royauté danoise une constitution commune?

Pendant que les chambres et le pays étaient tout entiers à ces tristes réflexions, craignant la durée, craignant l'issue d'un *statu quo* dont les conditions étaient si funestes, le ministère de son côté sem-

blait croire que, sauf la promesse du 28 janvier, à laquelle il aurait à songer dans un temps plus ou moins éloigné, toutes les difficultés étaient tranchées, puisqu'on était d'accord avec les cabinets étrangers. Il fallait donc se hâter de vider encore quelques engagemens envers les puissances, c'est-à-dire terminer l'affaire, pendante alors, de la succession, organiser d'avance une partie des rapports communs ou mutuels entre les diverses grandes provinces de la monarchie, changer, par exemple, la ligne de douanes, etc., tout cela avant d'organiser la constitution commune. Les chambres se trouvèrent d'un avis justement opposé, puisqu'à leur sens le plus pressé était d'accomplir la promesse faite au pays, et de faire cesser, — en réglant, d'accord avec la représentation nationale, les bases de la constitution commune, — une situation pénible et à tous égards périlleuse.

Telles étaient les dispositions mutuelles du ministère et des chambres, quand le message royal (*Budskab*) du 4 octobre 1852 vint proposer l'acceptation du prince Christian de Glucksbourg comme héritier de la couronne danoise aux lieu et place de la descendance féminine, et l'abolition des articles 27-40 de la loi royale du 14 novembre 1665, admettant à succéder les mâles et les femmes. Cette proposition, ainsi conçue, était le résultat des négociations engagées depuis le règne de Frédéric VI, continuées par Christian VIII et Frédéric VII. Aussi longtemps que vivraient le roi actuel et le prince héréditaire Frédéric-Ferdinand, son oncle, l'ordre de succession dans la monarchie danoise tout entière n'était sujet à aucune controverse; mais à la mort du prince, s'il ne laissait pas de postérité mâle, le maintien de l'intégrité serait menacé, parce que des doutes pouvaient s'élever quant à la succession dans certaines parties de la monarchie. — En présence de cette perspective, il était devenu indispensable de choisir pour successeur éventuel un prince qui devînt cessionnaire à la fois des *droits incontestables* et des *prétentions douteuses* aux différentes parties de la monarchie danoise.

Les *droits incontestables* étaient ceux de la maison royale danoise sur toute la monarchie, excepté une partie du Holstein (1), droits issus de la loi royale de 1665, qui appelait au trône, après l'extinction des mâles descendant de Frédéric III, premier roi héréditaire de la maison d'Oldenbourg, la descendance féminine. Après le roi ac-

(1) C'est-à-dire non-seulement sur les parties appartenant à la couronne danoise (*regnum Daniæ*), à savoir les îles danoises, le Nord-Jutland, le Slesvig ou Sud-Jutland, avec les dépendances et les colonies danoises, mais aussi sur toutes les autres possessions que les rois de Danemark avaient acquises ou devaient acquérir à titre de propriété particulière, à savoir le duché de Lauenbourg, et, dans le Holstein, les anciennes possessions allodiales des Schauenbourg et le district de Ploën.

tuellement régnant, Frédéric VII, et après le prince héréditaire Frédéric-Ferdinand, frère de Christian VIII, âgé de soixante-un ans et sans enfans, l'ordre de succession désignait évidemment la sœur du prince héréditaire, Mme la landgrave Louise-Charlotte de Hesse, et après elle ses enfans et leurs lignes dans l'ordre suivant : d'abord le prince Frédéric de Hesse, — ensuite sa sœur aînée, la princesse Marie, épouse du prince Frédéric d'Anhalt-Dessau, — et puis sa sœur cadette, Mme la princesse Louise, épouse du prince Christian de Glucksbourg.

Les *prétentions douteuses,* — portant sur la succession de la partie du Holstein qui avait formé jusqu'à la chute du Saint-Empire d'Allemagne le duché-fief de Holstein, à l'exception du district de Ploën, — étaient celles que mettaient en avant la maison royale de Danemark en vertu des dispositions de sa loi de succession, — le chef de la ligne principale, dite de Kiel, de la maison d'Oldenbourg, c'est-à-dire l'empereur de Russie, — enfin les princes apanagés séparément (*afdelte Herrer*) de la ligne collatérale de Sonderbourg, nommément les princes d'Augustenbourg.

Les argumens de la ligne de Sonderbourg étaient dénués de fondemens, car longtemps avant la dissolution de l'empire d'Allemagne elle avait cédé à la maison royale de Danemark ses possessions féodales et les droits dans le Holstein qui s'y rattachent. Elle avait cessé ensuite de demander l'investiture, condition indispensable sur laquelle reposait pour cette ligne tout droit de succession dans l'ancien duché-fief de Holstein. D'ailleurs les princes d'Augustenbourg avaient compromis leurs prétentions par des mariages inégaux et avaient perdu récemment encore toute apparence de droit par leur félonie contre leur légitime souverain (1).

Il n'en était pas de même des autres prétentions, et il était reconnu que l'empereur de Russie et le roi de Danemark possédaient, en leur qualité de chefs de famille, la faculté de régler par un commun accord le droit de succession dans l'ancien duché-fief de Holstein. En vertu de cette faculté, l'empereur de Russie signa le protocole de Varsovie du 5 juin 1851, par lequel il se déclarait prêt à renoncer à ses droits éventuels en faveur du prince Christian de Glucksbourg et de sa descendance mâle. Toutefois il était entendu que les droits éventuels des deux branches cadettes de Holstein-Gottorp seraient expressément réservés, et que ceux dont le chef de la branche aînée faisait l'abandon pour lui-même et pour sa descendance mâle renaî-

(1) Voyez la *Note diplomatique concernant l'affaire de la succession,* adressée aux cabinets de Berlin, de Londres, de Paris, de Stockholm et de Vienne (*Note betræffende Arvefølgespørgsmaalets Ordning*, etc.). Elle fait partie des actes diplomatiques qui ont été communiqués récemment aux chambres danoises.

traient dans la maison impériale de Russie à l'époque où la descendance mâle du prince Christian viendrait à s'éteindre.

Conformément aux dispositions de l'empereur de Russie, le roi de Danemark obtint, le 18 juillet 1851, les renonciations de sa tante la landgrave de Hesse avec celles du prince de Hesse et de la princesse Marie d'Anhalt-Dessau, fils et fille de la landgrave. La princesse Louise-Wilhelmine, sœur cadette de la princesse Marie, renonça même à ses droits en faveur de son mari le prince de Glucksbourg et de leur descendance mâle commune. De la sorte, après que le traité de Londres, signé par les grandes puissances le 8 mai 1852, eut reconnu et approuvé, sur la base de l'intégrité monarchique du pays, l'arrangement de famille adopté par le roi de Danemark, le message du 4 octobre 1852 vint présenter à la sanction des chambres danoises tout ce qui avait été conclu conditionnellement avec les cabinets européens, et cette affaire fut soumise à l'examen d'une commission nombreuse composée de membres de chacune des deux chambres.

Si le message n'avait contenu que la proposition d'approuver l'arrangement de famille désignant un candidat en faveur duquel l'empereur de Russie avait renoncé à ses prétentions, le vote de la commission aurait été unanime. Une telle combinaison sauvegardait évidemment l'avenir du Danemark, et le prince de Glucksbourg était d'ailleurs accepté de la nation autant pour son cœur vraiment danois et sa belle conduite pendant la guerre que pour les circonstances diplomatiques qui recommandaient son adoption; mais le ministère demandait en outre que les articles 27-40 de l'ancienne loi royale, seuls conservés par la constitution de 1849 et réglant l'ordre de succession en Danemark en faveur des mâles et des femmes également, fussent abolis. A cette condition seulement, suivant le ministère, on pouvait accepter les généreuses renonciations de la Russie, et quiconque voulait profiter des offres de l'empereur devait nécessairement voter le changement proposé dans la loi de succession danoise.

Une vive opposition se forma dès les premières séances de la commission contre l'interprétation donnée par le ministère aux actes diplomatiques, et la majorité de la nation partagea l'anxiété de ses représentans. Une foule d'écrits furent publiés pour et contre l'abolition de la loi royale par des hommes considérables, dont l'opinion ne pouvait manquer d'exercer une profonde influence, — par M. A. S. OErsted dans le sens du gouvernement, par M. Wegener et quelques autres dans le sens opposé. M. Wegener surtout fit circuler d'abord parmi les députés, puis dans le public, sous le titre modeste de *un Manuscrit,* un examen complet de la question, net, précis, lucide, d'une logique serrée et d'une perspicacité rare, qualités ha-

bituelles à l'auteur bien connu des recueils de documens concernant les Augustenbourg.

C'est dans le livre de M. Wegener que l'opposition parlementaire du Danemark puisa ses principaux argumens. La demande du ministère était, suivant elle, inutile et dangereuse : inutile, car dans les actes officiels et dans les pièces diplomatiques communiqués par le gouvernement à la commission (à moins qu'il n'y eût dans la série de ces documens quelque lacune), rien n'indiquait la nécessité prétendue d'abolir la loi royale, dont l'observation au contraire, sans cesse invoquée, expliquait seule les renonciations de la princesse de Hesse, de ses enfans et de la princesse Louise de Glucksbourg elle-même. Cette demande était dangereuse surtout, dangereuse à beaucoup de titres. — Vous assurez, disait l'opposition, qu'il est de toute nécessité d'établir pour tout le Danemark, au moment où le principe de son intégrité est reconnu, une seule et même loi de succession au trône. Cela est vrai : il est certainement fâcheux que la loi salique, observée dans une partie du Holstein, non consentie en Danemark, apporte un nouveau germe de division dans une monarchie déjà si partagée; mais pourquoi est-ce donc la loi de succession suivie dans une partie d'un duché simple annexe de la monarchie danoise qui doit, selon vous, l'emporter sur l'antique loi du royaume? Et pourquoi, si vous consentez ainsi à abolir en Danemark la succession par les femmes, acceptez-vous la réserve par laquelle l'empereur de Russie a déclaré que les prétentions des Gottorp revivraient lors de l'extinction de la descendance mâle du duc de Glucksbourg? Est-ce que par là vous n'enlevez pas toute garantie à la couronne de Danemark? Le duc de Glucksbourg, candidat accepté de l'Europe et de la nation, n'a pour le moment que deux jeunes fils; l'aîné a dix ans et le second huit. Ne se peut-il pas que ces deux enfans soient enlevés par la mort, et qu'arrivera-t-il par suite d'un pareil malheur, qu'il n'est assurément pas bien téméraire de prévoir? Ce jour-là, si la loi royale qui admet la descendance féminine n'existe plus, le trône du Danemark se trouve sans héritier; mais en même temps les prétentions des Gottorp, réservées par les derniers actes diplomatiques, revivent : une partie du Holstein a donc un héritier, et cet héritier est évidemment plus voisin de la couronne danoise que tout autre prince étranger. Ne viendra-t-il pas aussi un jour où le prince qui aura hérité d'une partie du Holstein sera, au nom du principe de l'intégrité danoise, désigné comme héritier de tout le Danemark? Et quel sera ce prince? Un fils de l'empereur de Russie ou l'empereur de Russie lui-même. Si vous échappez à ce danger-là, voici quel autre péril vous attend. Les princes de la maison de Gottorp ont conservé des prétentions sur le Slesvig. Ils les feront valoir très facilement quand

le reste de la monarchie se trouvera inquiété, divisé, affaibli par l'incertitude de la succession, et vous verrez, par cette issue encore, poindre ce Slesvig-Holstein que le Danemark a déjà renversé par les armes, mais que vous ne déracinerez que par de sages et fortes institutions données à toutes les parties de notre monarchie danoise.

Votre but, ajoutait l'opposition danoise par la bouche de M. Wegener, votre but est, dites-vous, d'éloigner du trône de Danemark cette multitude de prétendans dont les droits respectifs sont autant de germes de rivalités et de troubles civils. L'objection ne manquerait pas de gravité si vous refusiez de laisser revivre les droits des Gottorp; mais pourquoi, reconnaissant et admettant pour l'avenir les prétendans russes, écartez-vous pour toujours les prétendans danois des lignes féminines, plus voisins de la couronne et à tous égards moins redoutables? Quand notre monarchie se compose de plusieurs parties tout à fait distinctes et soumises, au moins jusqu'à présent, à des conditions de gouvernement et à des lois de succession différentes, combien ne devons-nous pas au contraire nous efforcer de grouper autour du trône le plus d'héritiers vraiment danois, de peur qu'une interruption malheureuse dans la lignée de nos rois n'ouvre la route à des ambitions étrangères dont le succès deviendrait la ruine de notre nationalité! Vous nous reprochez de prévoir les malheurs de trop loin. Nous répondons que nos conjectures ne portent pas sur un avenir bien éloigné, puisque la vie de deux jeunes princes, de deux enfans, exposée à tous les hasards, nous en sépare seule, et nous répondons aussi que, fussent-elles très lointaines, vous les devez trouver légitimes, étant appuyées, hélas! sur l'exemple de nos dangers tout récens et des complications actuelles.

Nous venons de résumer les raisonnemens sur lesquels s'appuya l'opposition danoise dans la question soulevée par le message royal du 4 octobre 1852. — La commission chargée d'examiner la question se composait de vingt-cinq membres. Le choix du duc de Glucksbourg fut admis et approuvé à l'unanimité; mais il n'en fut pas de même pour ce qui regardait l'abolition de la loi royale. Neuf membres votèrent pour le rejet de la proposition ou du moins pour qu'elle fût retardée jusqu'après la mise en pratique de la constitution commune promise à toute la monarchie danoise; sept furent d'avis que la proposition fût approuvée à la condition que l'acte officiel destiné à lui donner force de loi porterait cette clause expresse, qu'on respecterait le principe de l'intégrité de la monarchie, et que nul héritier ne recevrait le royaume de Danemark incomplet et mutilé. Ce premier échec inspira au ministère un vif mécontentement qu'il ne dissimula point. Une seconde défaite amena une rupture entre le cabinet danois et le parlement. Il s'agissait pourtant cette fois d'une

proposition à laquelle les chambres ne pouvaient refuser absolument leur concours; mais le souvenir du débat sur la loi royale n'avait évidemment pas cessé de dominer les esprits.

Le cabinet danois présentait un projet de loi sur les douanes comme conséquence de la publication du 28 janvier, et il invitait les chambres à le sanctionner par leur vote comme devant inaugurer l'accomplissement d'une précieuse unité. Le projet contenait deux parties bien distinctes, l'une portant sur plusieurs changemens de tarifs tendant à égaliser ceux du Holstein et ceux du Danemark, l'autre ayant pour but la translation de la ligne des douanes de l'Eider à l'Elbe, c'est-à-dire du nord au sud du Holstein. La première partie fut concédée et votée par le *Folke-Thing;* quant à la seconde, elle contenait une mesure d'une grande importance politique et commerciale. C'était un commencement d'exécution de la constitution commune, mais au profit du Holstein seulement. La translation de la ligne douanière à l'Elbe devait avoir pour résultat immédiat de rendre les rapports du Danemark avec l'Allemagne plus intimes et plus incessans que jamais. Là justement était le danger. — Suivez en effet, disaient les orateurs de l'opposition, le travail intérieur de l'Allemagne depuis dix années. Après beaucoup de vœux indiscrètement exprimés, après beaucoup de rêves impatiens dirigés vers l'unité nationale, on l'a vue se mettre à l'œuvre en 1848, et espérer un instant alors qu'elle parviendrait à l'unité politique. La tentative de Francfort a échoué complétement; mais depuis lors la Prusse n'a-t-elle pas adroitement compris que l'unité commerciale et industrielle, moins chimérique, conduirait sans doute au même but, et que dans l'œuvre générale elle saurait trouver son profit? Elle a formé premièrement le Zollverein en y attirant les états du centre de l'Allemagne; elle s'est alliée ensuite au Steuerverein, et s'est annexé de la sorte le groupe des états qui occupent le nord-est de l'Allemagne; elle entoure aujourd'hui du réseau de son union douanière les villes hanséatiques, qui s'y verront peut-être absorber dans un prochain avenir. Qui empêchera cette contagion de s'étendre au Holstein, si, par la translation de la ligne douanière, les relations du Danemark avec l'Allemagne se resserrent avant que les parties isolées de la monarchie danoise aient pu être rapprochées dans une organisation commune? — L'organisation intérieure du royaume devait donc passer, selon l'opposition, avant la question de la ligne douanière, et le projet du gouvernement fut rejeté par la seconde chambre à la majorité de 50 voix contre 45. Puisque le ministère avait présenté son plan comme une inévitable conséquence des négociations européennes, il était naturel qu'il ne cédât pas. Sans attendre que la discussion fût portée à la première chambre ou *Lands-Thing,* il fit prononcer par le roi la

dissolution du *Folke-Thing,* et de nouvelles élections furent annoncées pour la fin de février.

La nouvelle chambre se réunit le 7 mars dernier; mais il ne semblait pas qu'on eût beaucoup gagné par cet appel aux électeurs. Malgré tous les stratagèmes des *Amis des paysans,* alliés du ministère, M. Tscherning, la seule tête vraiment politique de ce parti, n'avait pas été réélu. Sa chute, accompagnée de celle de deux membres du cabinet, avait été un grave échec. Des 45 députés ministériels, 37 étaient réélus; des 50 de l'opposition, 35. Parmi les députés nouveaux, 10 étaient ministériels et 13 de l'opposition. On pouvait donc prévoir que la nouvelle assemblée serait composée à peu près comme la première. En effet, aussitôt qu'elle fut réunie, elle nomma pour son président M. Madvig, ancien ministre de 1848 à 1853, l'un des auteurs de la constitution, et pour l'un des deux vice-présidens M. Spandet, qui faisait aussi partie de la gauche. Enfin l'opposition s'y montra la même, et le ministère fit prononcer une seconde dissolution. Le péril devenait imminent, et il semblait qu'entre la résistance des chambres et la persistance d'un cabinet auquel le roi ne retirait pas sa confiance, une révolution seule pouvait décider; mais le patriotisme réfléchi de la nation danoise accepta une soumission devenue nécessaire. On se résigna à penser que le Danemark n'était pas assez fort pour lutter seul contre la volonté de quelques-unes des grandes puissances de l'Europe; les membres de l'opposition refusèrent un nouveau mandat et concoururent eux-mêmes à l'élection de députés ministériels qui acceptèrent enfin les propositions du gouvernement.

Telle a été l'issue de la crise. On peut dès aujourd'hui en indiquer les conséquences. En premier lieu, le triomphe des partisans du *heelstat* a déjà nécessairement amené d'une part cette séparation tant regrettée par le parti de l'Eider entre le Slesvig et le royaume de Danemark (Jutland et îles), de l'autre une révision de la constitution de 1849. Le gouvernement a présenté à l'examen des nouvelles chambres un projet de loi fondamentale pour le royaume, c'est-à-dire, ne l'oublions pas, pour le Jutland et les îles, car le Slesvig, le Holstein et le Lauenbourg continueront à être régis par leurs états provinciaux. Cette loi fondamentale ne doit point être confondue avec la constitution commune qui sera rédigée plus tard et qui embrassera toutes les parties intégrantes de la monarchie danoise, royaume et duchés. Par conséquent tout ce qui concerne l'armée, la flotte, l'administration générale des finances, des postes et des douanes, en est banni pour trouver place dans la constitution commune. D'après la loi nouvelle, la diète qui s'assemble à Copenhague, le *Rigsdag,* n'offre plus décidément qu'une représentation partielle et

locale, et ses membres ne sont plus les députés de la nation danoise, mais seulement du Jutland et des îles. La constitution de 1849 avait bien, à la vérité, réservé ce qui concernait le Slesvig, et de la sorte les députés des dernières chambres ne représentaient pas ce duché. Il y avait eu à cette exception de bonnes raisons : les Allemands occupaient le duché, et il était sage de ne pas régler son gouvernement pendant qu'il était en révolte ouverte; mais depuis lors est-ce que le Danemark n'avait pas reconquis cette province, et quel autre prix les insurgés eussent-ils attendu de leur succès que de voir ce duché séparé par ses institutions du royaume de Danemark? Restreinte dans l'étendue de son action, la diète de Copenhague, on n'ose plus dire la diète danoise, est destinée à perdre une grande part de son autorité et de son indépendance; elle ne se réunira plus, suivant le projet du ministère, que tous les deux ans, et les fonctionnaires élus ne pourront siéger qu'après avoir été acceptés par le roi. Une nouvelle loi électorale viendra enfin diminuer le nombre de ses membres et limiter les conditions du suffrage.

Le Danemark aura-t-il acheté du moins par un si grand sacrifice une véritable indépendance à l'égard des grandes puissances qui l'environnent? Non, l'influence de la Russie y est désormais considérable, et elle pèsera longtemps sur lui; dans le cas éventuel d'une guerre européenne, le Danemark serait nécessairement lié à la Russie : il n'est personne qui en doute dans le Nord. L'intervention allemande est-elle seulement éloignée ou annulée par celle de la Russie? Pas davantage, car le Slesvig, rapproché du Holstein, nous l'avons déjà fait voir, est une proie plus facile à l'invasion du langage et de la propagande de l'Allemagne. En vain la brutale agression de l'Allemagne a-t-elle été repoussée par les armes; grâce à une diversion puissante, elle atteindra, quoique vaincue, le but vers lequel ont tendu ses efforts. Aujourd'hui même, au moment de la réunion des états provinciaux dans les deux duchés, le prince de Noër et d'autres chefs de l'insurrection slesvig-holsteinoise sont à Hambourg; les grands propriétaires du Holstein ont enfin conservé avec leurs richesses une bonne partie de leurs priviléges, et ils ont recouvré leur ascendant passé.

Mais ce n'est pas tout, et la crise que le Danemark vient de subir laisse encore après elle une source funeste d'embarras intérieurs; je veux parler du compte qu'il faudra régler avec les *Amis des paysans* et du prix qu'ils demanderont pour leur éphémère alliance. Fondée en 1844 dans la seule intention de hâter l'accomplissement des réformes relatives à l'agriculture et à la constitution de la propriété, l'association des *Amis des paysans* n'a pas résisté à l'effervescence politique de 1848. Ses chefs, MM. Tscherning, B. Christensen et

J.-A. Hansen, ont voulu s'emparer des affaires, sans doute pour exécuter facilement et sans entraves les réformes qu'ils méditaient; mais cette ambition nouvelle les a jetés dans de nombreux écarts qui ont effrayé la nation. Après avoir obtenu déjà que le droit de chasse fût conféré à quiconque cultive le sol, que des conditions fort avantageuses fussent offertes aux paysans fermiers de l'état pour le rachat de leurs fermes, qu'il fût permis d'aliéner les fermes appartenant aux fiefs ou majorats, — quand les propriétaires enfin sont presque tous fort disposés à aller au-devant des paysans fermiers, et à leur vendre à des prix très modérés les fermes et terres en toute propriété, — les *Amis des paysans* veulent encore que l'état, faisant un pas de plus, mais un pas vers l'injustice, la violence et le flagrant mépris du droit de propriété, contraigne les propriétaires à vendre leurs domaines à des conditions fixées d'avance par le gouvernement lui-même, et l'on ne peut pas douter que les *Amis des paysans,* qui, dans les dernières discussions, ont apporté au ministère l'appoint de leurs voix, ne demandent bientôt pour récompense la vente forcée des grandes propriétés en Danemark. Qui ne comprend combien cette prétention peut faire naître de complications et d'embarras intérieurs? Les menaces que le pays, à tort ou à raison, croit distinguer pour l'avenir dans les espérances excessives des *Amis des paysans* effraient les possesseurs de terres, et pèsent ainsi d'une manière fâcheuse sur l'agriculture, une des sources principales de la prospérité du Danemark. De plus, elles excitent la résistance des grands propriétaires et réveillent les anciennes prétentions féodales, source première de l'hostilité constante des duchés.

Nous avons vu quels obstacles s'opposent à l'indépendance du Danemark et au sage règlement de ses institutions. Des relations féodales, reste malheureux du moyen âge, en même temps qu'elles multiplient et confondent jusqu'à les rendre inextricables les attaches des différentes parties de la monarchie danoise, suscitent à l'intérieur même du royaume, grâce à une imparfaite constitution de la propriété, l'ambition des fermiers, l'exaltation de leurs imprudens amis et la résistance des grands propriétaires. D'autre part, la nécessité européenne, puisque le mot a désormais passé dans la langue politique du Nord, enlève au Danemark toute liberté extérieure. Malheureusement tout se tient dans l'édifice d'un état, et le commun accord des réformes sociales et politiques est nécessaire pour qu'il y ait entre les diverses institutions d'un même pays une harmonie parfaite. On pourrait bien attendre du bon sens et du patriotisme intelligent dont le peuple danois a donné tant de preuves l'accomplissement des dernières réformes sociales qui lui sont nécessaires, s'il n'avait les mains liées par son ennemie du dehors, la né-

cessité européenne; mais cette ennemie est insaisissable parce qu'elle change de forme et renaît sans cesse : prussienne ou autrichienne l'an dernier, russe aujourd'hui.

A l'heure qu'il est, au nom de cette nécessité, le ministère danois, présidé par M. OErsted, refuse aux chambres le droit de discuter la constitution commune qui doit régir tous les états de la monarchie. Où en est donc, nous le demandons, le progrès constitutionnel dont le Danemark s'est tant réjoui, et de quoi a servi le sang répandu à Fredericia et à Idstedt? Ne parlez plus d'équilibre européen. Quoi! voilà une petite, mais héroïque nation qui, par ses progrès intérieurs, par ses réformes sociales, par son passage calme et digne de l'absolutisme à la liberté, par l'usage pur et sans excès de cette liberté, a mérité toutes les sympathies de l'Europe, et la diplomatie a permis qu'elle fût divisée, mutilée par d'ambitieux voisins et refoulée dans l'absolutisme! Quelle insulte à la mémoire de ceux qui sont morts sur les derniers champs de bataille! Quelle douleur pour ceux qui survivent, et pour ceux-là en particulier (car les ministres du Danemark sont apparemment tout aussi dévoués à leur pays que leurs concitoyens), pour ceux-là qui se trouvent obligés d'être, en pareille occasion, les instrumens de nécessités étrangères à l'intérêt national!

Pour ce qui est de son progrès intérieur et social, il faut que le Danemark ne compte que sur sa propre énergie. Quant aux dangers qui le menacent au dehors, la France, l'Europe occidentale tout entière n'est-elle pas solidaire avec lui? Est-ce un médiocre danger que celui qui s'accumule au seuil de l'Europe? Les progrès de la Russie au nord-est du continent, sur les bords de la Baltique et du Sund, pour avoir été plus silencieux et plus ignorés que sa marche vers Constantinople, ont-ils été moins sûrs et moins redoutables? C'est à l'Europe entière qu'il appartient de le décider; la cause du Danemark est la sienne, et il est permis de se tenir pour convaincu que la France en particulier ne l'oubliera pas.

A. Geffroy.

BEAUMARCHAIS

SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS.

XIII.[1]

BEAUMARCHAIS PENDANT LA RÉVOLUTION.

I. — L'OPÉRA DE TARARE ET SES MÉTAMORPHOSES.

Au moment où Beaumarchais se vit obligé de descendre encore une fois dans l'arène judiciaire pour repousser les attaques de l'avocat Bergasse, il préparait, nous l'avons dit, la première représentation d'un opéra. Cet ouvrage, par son titre singulier de *Tarare*, par ce qui pouvait sortir d'étrange et de nouveau de la collaboration de Beaumarchais et de Salieri, le premier élève de Gluck, excitait vivement la curiosité publique. L'auteur du *Mariage de Figaro* conservait encore le privilége de faire à lui seul diversion aux plus grands intérêts du temps. « Dès que l'on fut instruit, dit la *Correspondance* de Grimm, que les répétitions de *Tarare* étaient commencées, notables, renvois de ministres, assemblées provinciales, tout disparut devant ce grand phénomène. *Tarare* devint l'unique sujet de toutes les conversations; partout on ne s'entretenait que de *Tarare*. »

Assailli à l'improviste par les *factums* de Bergasse au milieu des répétitions de son opéra, Beaumarchais écrit au ministre de la mai-

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre 1852, 1er janvier, 1er mars, 1er mai, 1er juin, 15 juillet, 15 août, 1er octobre et 1er novembre 1853.

son du roi, M. de Breteuil, pour demander la remise de cet ouvrage, « ne pouvant, dit-il, songer à amuser le public, quand il s'agit pour lui de défendre son honneur contre les plus injurieuses calomnies. » Le ministre s'oppose à la remise par une lettre de M. de La Ferté, dans laquelle, après avoir parlé d'une conversation qu'il a eue à ce sujet avec l'auteur de *Tarare*, il allègue l'impatience publique, qui est portée au comble, les intérêts de l'Opéra, qui a fait des dépenses énormes de mise en scène, « et enfin un succès que nous sommes fondés à regarder comme certain, qui ne peut qu'ajouter à l'éclat de la réputation littéraire de M. de Beaumarchais, ce qui sera déjà un premier triomphe sur ses adversaires. »

Devant cette insistance de M. de Breteuil, Beaumarchais dut céder, et la première représentation de *Tarare* eut lieu le 8 juin 1787. « Jamais, dit la *Correspondance* de Grimm, jamais aucun de nos théâtres n'a vu une foule égale à celle qui assiégeait toutes les avenues de l'Opéra le jour de la première représentation de *Tarare*. A peine des barrières élevées tout exprès, et défendues par une garde de quatre cents hommes, l'ont-elles pu contenir. » On voit que la puissance d'attraction de Beaumarchais sur la foule ne diminuait pas; elle était plutôt redoublée par l'éclat du nouveau procès dans lequel il se trouvait engagé. L'attente du public fut cette fois un peu trompée : *Tarare* excita beaucoup plus de surprise que d'admiration. Cependant cet ouvrage eut plus de succès qu'on ne l'a dit, et il a vécu plus longtemps qu'on ne le croit communément.

L'idée qui a donné naissance à *Tarare* est une idée dont l'exécution est manquée, mais ce n'est pas une idée vulgaire; elle offre au contraire un témoignage de plus de cet esprit hardi, chercheur, novateur, qui distinguait si essentiellement Beaumarchais. Faire marcher de front dans un opéra l'intérêt poétique, l'intérêt musical, l'intérêt dramatique, en y joignant l'attrait des décors, des machines, des coups de théâtre et des danses; en un mot, essayer avec une plus grande variété de moyens et beaucoup plus de mouvement quelque chose d'analogue à ces mélodrames sublimes de la Grèce antique, dans lesquels tous les arts réunis apportaient leur concours; « atteindre ainsi, dit Beaumarchais lui-même, à ces grands effets tant vantés des anciens spectacles grecs : » tel est le problème que se posa l'auteur de *Tarare*. Pour résoudre ce problème, en supposant qu'il puisse de nos jours être résolu, pour dépouiller la musique de la suprématie absolue qu'elle s'attribue dans un opéra et la réduire à n'être dans le drame qu'un embellissement de plus, il eût fallu d'abord que la poésie eût par elle-même une grande valeur. Or Beaumarchais était loin d'être poète, dans le sens véritable du mot; sa versification, sauf quelques excep-

tions rares, est en général des plus médiocres, et l'embarras qu'il éprouve à écrire en vers réagit sur l'idée même qu'il veut exprimer, l'affaiblit et l'écrase, si bien qu'on est tout étonné de voir l'auteur du *Barbier de Séville* dialoguer parfois dans *Tarare* avec une insignifiance qui touche à la platitude.

Non content de se tromper gravement sur ses aptitudes en écrivant en vers un ouvrage de longue haleine, Beaumarchais s'était en quelque sorte complu à s'imposer tous les genres de difficultés. Il avait prétendu faire un libretto d'opéra non-seulement poétique et dramatique, mais encore philosophique et même scientifique, en substituant à la mythologie grecque une mythologie nouvelle. « Les sciences exactes, dit à ce sujet M. Saint-Marc Girardin, qui a fait une critique très judicieuse et très fine de *Tarare*, les sciences exactes étaient alors de mode; chacun vantait leur netteté et leur certitude, chacun s'écriait qu'il n'y aurait de morale et de philosophie parfaites que lorsqu'elles se rapprocheraient de la géométrie. Beaumarchais s'imagina que la poésie gagnerait à se rapprocher de la physique (1). » Voici le canevas sur lequel fut brodé ce bizarre assemblage de féerie, de drame, de philosophie et de physique. En lisant le joli conte d'Hamilton intitulé *Fleur d'Épine*, Beaumarchais avait été frappé du nom grotesque de Tarare que le conteur donne au personnage principal, et de l'effet produit par ce nom sur ceux qui l'entendent prononcer. Outre que Tarare, dans le conte d'Hamilton, représente assez bien cette figure d'homme obscur, spirituel et adroit, luttant contre tous les genres d'obstacles et les surmontant par son habileté, genre de figure que l'auteur du *Mariage de Figaro* aima toujours à peindre à cause d'une certaine parenté avec la sienne, il lui sembla ici que ce nom de Tarare aurait le double avantage de donner du piquant à l'affiche et de faciliter les coups de théâtre dans la pièce, en l'employant de la même manière, mais dans un autre sens. Hamilton n'en tire que des effets comiques, tandis que Beaumarchais donne ce nom à un guerrier redouté d'un tyran, qui ne l'entend jamais prononcer sans entrer en fureur et sans se livrer à quelque acte de violence qui amène dans le drame une nouvelle complication. Ce nom d'ailleurs est à peu près la seule chose que l'auteur de *Tarare* emprunte à Hamilton; le reste de sa fable n'a plus rien de commun avec le conte de *Fleur d'Épine*. Il est tiré en grande partie d'un conte traduit du persan et intitulé *Sadak et Kalasrade;* mais comme Beaumarchais tenait à mettre dans son opéra plus de *philosophie* que le narrateur persan, il prit les choses de plus haut. Dans un prologue des plus étranges, il entreprit de montrer le *Génie de la*

(1) *Essais de Littérature et de Morale*, par M. Saint-Marc Girardin, t. Ier, p. 120.

reproduction des êtres ou la Nature occupé, de concert avec le *Génie du feu qui préside au Soleil amant de la Nature,* à créer des êtres. Ces deux génies fabriquent successivement les différens personnages qui figureront dans l'opéra. Après avoir hésité entre deux ombres pour savoir laquelle des deux sera roi, le Génie du feu *leur impose les mains,* fait de l'une l'*empereur Atar, roi d'Ormus, despote de l'Asie,* et de l'autre un soldat obscur. Ce soldat, qui sera Tarare, est destiné à représenter le triomphe de la vertu et de l'intelligence sur les dons de la naissance et du hasard. Il se verra aux prises avec la tyrannie d'Atar, qui lui enlève sa femme et veut le récompenser par la mort de la gloire qu'il a acquise en combattant pour lui ; il aura également à déjouer les astucieuses machinations du chef des brahmes. Par son courage, il surmontera tous les obstacles et s'élèvera du rang le plus obscur au plus haut degré de la faveur publique. Comme Figaro, mais avec beaucoup plus de vertu et beaucoup moins de gaieté, avec un turban et un sabre de plus, il défendra sa femme contre les entreprises du roi Atar, *homme féroce et sans frein,* dit le programme; mieux récompensé encore que Figaro, Tarare sera forcé par le peuple de monter sur le trône à la place du féroce Atar, qui se poignarde, le tout afin que ressorte avec plus de puissance la moralité du poème, résumée dans ces quatre vers philosophiques que la Nature et le Génie du feu reviennent à la fin chanter ensemble *majestueusement,* dit Beaumarchais, mais qu'ils ont dû avoir quelque peine à chanter *mélodieusement :*

Mortel, qui que tu sois, prince, brahme ou soldat,
Homme, ta grandeur sur la terre
N'appartient *point à ton état,*
Elle est *toute à ton* caractère.

Tel est le sujet à l'aide duquel Beaumarchais se proposa de réaliser son plan d'union intime et complète de la poésie, de la musique, du drame et de la danse dans un seul ouvrage. Le prologue est la partie de l'opéra la plus ambitieuse, mais en même temps la plus faible; c'est celle à laquelle Beaumarchais tenait le plus, et c'est celle qui est morte la première : à la troisième reprise de *Tarare*, sous la république, on supprimait déjà le prologue. On a peine à comprendre qu'un homme aussi spirituel que Beaumarchais ait pu se faire illusion au point de croire qu'il rendrait attrayant pour le public un dialogue scientifique entre la Nature et le Génie du feu créant des êtres suivant les lois de l'attraction et de la gravitation, ou mieux d'après la théorie des atomes crochus, et chantant des vers déplorables comme ceux-ci :

Froids humains, non encore vivans,
Atomes perdus dans l'espace,

Que chacun de vos élémens
Se rapproche et prenne sa place
Suivant l'ordre, la pesanteur
Et toutes les loïs immuables
Que l'éternel dispensateur
Impose aux êtres, vos semblables.

Le ballet de ce prologue n'était pas moins étrange que la poésie, car il se composait en partie de *Vents déchaînés qui forment en tourbillonnant des danses de la plus violente agitation.* Malgré le fanatisme de son amitié pour Beaumarchais, Gudin nous dit naïvement dans son manuscrit : « Je ne lui dissimulai pas que je croyais impossible de mettre ce prologue en musique; mais, ajoute-t-il non moins naïvement, Salieri, formé à une école accoutumée à surmonter les difficultés, en vint à bout. » Ce dut être une rude besogne. Beaumarchais avait d'abord présenté son libretto à Gluck, qui disait, comme lui, que la musique tenait trop de place dans un opéra, mais qui trouva sans doute que Beaumarchais lui faisait la part trop mince ou trop difficile, et qui proposa son élève Salieri. Ce dernier était alors à Vienne, on le fit venir à Paris; Beaumarchais le logea chez lui, et le combla de bontés comme pour le dédommager de la tâche laborieuse qu'il lui imposait (1). Le compositeur ne put y suffire qu'en se sacrifiant. A force d'abonder dans son idée, que les exigences du musicien exercent en général dans un opéra une influence fâcheuse, non-seulement pour les paroles et les idées qu'elles étouffent ou allanguissent démesurément, mais encore pour l'effet d'ensemble et l'action qu'elles paralysent ou écrasent, Beaumarchais

(1) Vingt ans après l'époque où nous sommes et six ans après la mort de Beaumarchais, Salieri, conservant un vif souvenir de l'hospitalité si douce que lui avait donnée l'auteur de *Tarare*, écrivait de Vienne, en date du 5 octobre 1805, à la charmante fille de Beaumarchais, devenue Mme Delarue, une lettre de laquelle j'extrais quelques lignes qui se rattachent à l'époque de la composition de l'opéra dont il s'agit. Salieri m'y semble peindre avec une naïveté sincère et exacte tout ce qu'offrait de charme et de bonhomie la vie intime d'un des hommes les plus calomniés de son temps. Son jargon *franco-italien* donne, si je ne me trompe, quelque attrait de plus à ce petit tableau : « Vous êtes encore, écrit Salieri, devant mes yeux, madame, cette aimable enfant, cette jolie Eugénie, pleine d'esprit et de grâces. Je suis logé chez votre célèbre *papa* et votre adorable *mamma*, qui m'ont comblé de tant de faveurs et de *gentilesses;* nous deux nous sommes après midi au piano à jouer des sonates à quatre mains. A deux heures, M. ou Mme de Beaumarchais entre dans le cabinet et nous dit : « Allons dîner, mes enfans. » Nous dînons; je vais après un peu *à me promener*, à lire les gazettes au Palais-Royal ou à quelque théâtre. Je rentre de bonne heure. Quand M. de Beaumarchais n'est pas chez lui, je monte au second, dans *mon* appartement; je *mette* au lit quelquefois mon domestique, Allemand ivrogne; je me couche dans une chambre où je vois de mon lit, en travaillant, tous les jours l'aurore avec un céleste plaisir. Vers dix heures, M. de Beaumarchais vient chez moi, je lui chante ce que j'ai fait de notre grand opéra; il m'applaudit, m'encourage, il m'instruit avec une manière paternelle. Tout semblait si tranquille..... »

donna en plein dans un autre inconvénient ; il dit à son compositeur : « Faites-moi une musique qui obéisse et ne commande pas, qui subordonne tous ses effets à la marche de mon dialogue et à l'intérêt de mon drame. » Salieri lui fit une musique tellement obéissante, qu'elle en devint insignifiante. « La musique de *Tarare,* dit un critique contemporain, n'ajoutera rien à la réputation de l'auteur; on l'a trouvée très inférieure à celle des *Danaïdes*. Le peu de chant qu'on y rencontre est du genre le plus facile et le plus commun; le récitatif, presque toujours insipide et d'une monotonie fatigante. Quelques chœurs sont d'un bel effet et offrent même quelquefois une mélodie qu'on regrette de ne pas retrouver dans le chant et dans les airs de danse. Deux ou trois morceaux, tels que celui de Calpigi au troisième acte, sont les seules choses vraiment agréables dans la musique de cet opéra (1). »

Et cependant cet opéra de *Tarare,* dont la musique était pauvre, dont la poésie était plus que médiocre, offrait dans sa structure originale, dans ses effets de scène inattendus, vifs et pressés, dans ce mélange de drame, de comédie, de féerie, de danse, de philosophie et de physique, je ne sais quel ensemble bizarre, qui ne laissait pas d'avoir sur le public une prise constatée par le critique même que nous venons de citer : « Cet ouvrage, dit Grimm, est une des plus singulières conceptions que je connaisse... L'auteur aura toujours le mérite d'avoir présenté dans cet opéra une action dont la marche ne ressemble à celle d'aucun autre, et d'avoir eu le talent d'y donner assez adroitement une grande leçon aux souverains qui abusent de leur pouvoir... Après avoir dit leur fait aux ministres et aux grands seigneurs dans sa comédie du *Mariage de Figaro,* il lui manquait encore de le dire de même aux prêtres et aux rois. Il n'y avait que le sieur de Beaumarchais qui pût l'oser, et peut-être n'est-ce aussi qu'à lui qu'on pouvait le permettre (2). »

(1) Ces couplets, que chante l'eunuque Calpigi : *Je suis né natif de Ferrare*, sont tournés d'une manière leste et originale; ils devinrent assez populaires pour qu'on en fît une parodie contenant une biographie très fausse et très méchante de Beaumarchais, qui se chantait sur le même air, et qui commençait ainsi : *Je suis né natif de Lutèce.* Dans ce même opéra de *Tarare*, on pourrait signaler encore quelques mélodies offrant une certaine nuance de lyrisme qui ne se soutient pas longtemps, par exemple, le passage qui commence par ces vers :

Ainsi qu'une abeille,
Qu'un beau jour éveille,
De la fleur vermeille
Attire le miel.

Je me souviens qu'une femme célèbre par sa beauté et sa grâce avait gardé dans l'esprit et dans l'oreille, après cinquante ans, le souvenir de cette mélodie, dont les vers sont d'un tour heureux qui se rencontre rarement sous la plume de Beaumarchais.

(2) *Correspondance* de Grimm. Juin 1787.

A la dix-huitième représentation de *Tarare*, en septembre 1787, Beaumarchais écrivait à Salieri, qui venait de repartir pour Vienne : « Enfin, mon cher Salieri, vous recevez donc votre superbe partition, je puis bien la nommer superbe, puisque nous sommes à la dix-huitième séance sans que le public ait cessé un moment de s'y porter en foule. Le 8 de ce mois, grand jour de Saint-Cloud, vous avez fait 4,200 francs, et l'an passé, à pareil jour, un excellent ouvrage n'a donné que 600 francs de recette.

Ah ! bravo, caro Salieri (1).

« Rappelez-moi au souvenir de ce géant qu'on nomme Gluck. »

En décembre 1787, la *Correspondance* de Grimm constate que la foule se porte encore à l'opéra de *Tarare* comme le premier jour. « Les spectateurs, dit le nouvelliste, que l'on voit se renouveler à chaque représentation de cet ouvrage, l'écoutent avec un silence et une sorte d'étourdissement dont il n'y a jamais eu d'exemple à aucun théâtre. »

Ceci rend bien l'impression de surprise et d'intérêt sans admiration que produisait ce bizarre ouvrage. Après un succès qui, on le voit, se prolonge assez longtemps, l'opéra de *Tarare* fut repris une première fois après la révolution, en 1790, à la suite de la fameuse fête de la fédération, qui attirait à Paris tous les patriotes des départemens. Beaumarchais y ajouta, sous le titre de *Couronnement de Tarare*, un acte presque entier, qui n'a jamais été publié et qui offre un témoignage singulier des préoccupations du temps : c'est la politique envahissant tout, même l'Opéra.

Dans le premier *Tarare* de 1787, le héros était tout simplement proclamé roi, avec cette recommandation de Calpigi :

Règne sur ce peuple qui t'aime,
Par les lois et par l'équité.

En 1790, Beaumarchais éprouva le besoin de faire de *Tarare* un roi constitutionnel et de donner à son intronisation en cette qualité tout l'éclat possible. Au cinquième acte donc, la scène changeait et représentait le *temple de Brahma*, où l'on voyait défiler le cortége suivant :

« MARCHE NATIONALE. — Soldats en bon ordre. Quatre membres de l'assemblée du peuple, — l'un militaire, le deuxième du collége des brahmes, le troisième un citoyen, le quatrième un cultivateur, — portent un autel élevé sur lequel est inscrit : *Autel de la liberté*.

« Quatre autres membres ainsi mêlés portent un grand livre avec cette inscription sur la couverture : *Livre de la loi*. Une grande couronne d'or est

(1) Allusion au refrain de la chanson de Calpigi dans *Tarare*.

posée sur ce livre. Deux autres portent le manteau royal pourpre à étoiles d'or; deux autres, le sceptre et la main de justice. Tout le reste marche ainsi confondu. Tarare et Astazie montent sur le trône.

« Après que Tarare a été couronné en cérémonie, tous les *ordres de l'état*, dit le livret, se prennent *sous le bras*, s'avancent en cercle ainsi confondus, et répètent en chœur avec enthousiasme :

Roi, nous mettons la liberté
Aux pieds de ta vertu suprême.
Gouverne ce peuple qui t'aime,
Par les lois et par l'équité :
Il dépose en tes mains lui-même
Sa redoutable autorité.

Ces deux derniers vers étaient destinés à constater le principe de la souveraineté nationale. Avant d'arriver à faire ses réserves, comme monarchiste ami de l'ordre et des lois, l'auteur de *Tarare* est naturellement obligé de se ménager la bienveillance des *patriotes avancés* par de grandes concessions aux idées du moment.

« Des *bonzes*, dit le livret de 1790, suivis de quelques *vierges brahmines* (1), s'avancent aux pieds du trône de Tarare et chantent :

Du culte de Brahma prêtres infortunés,
A vivre sans bonheur sommes-nous condamnés?

TARARE, se levant.

De tant de retraites forcées,
Que les barrières soient brisées;
Que l'hymen, par ses doux liens,
Vous donne à tous des jours prospères :
Peuple heureux, les vrais citoyens,
Ce sont les époux et les pères.

« Toute l'assemblée lève les mains en signe d'approbation. »

Voilà le mariage des prêtres accordé. Sur la question du divorce, Beaumarchais ne peut pas se montrer plus rebelle aux vœux des patriotes avancés. L'eunuque Calpigi, très indûment marié à Spinette, s'avance avec elle au pied du trône de Tarare. Ils chantent un duo demandant le divorce; Tarare répond par un *récitatif* accordant le divorce. Suit, dit le livret, *une danse pittoresque peignant le sentiment d'un divorce ou de gens qui se fuient et prennent d'autres engagemens.*

Une troisième question se présente, qui agite également les esprits en 1790 : c'est celle de la *liberté des nègres*. Cette question divise même les patriotes de l'assemblée constituante, dont plusieurs, Barnave en tête, redoutent pour la sécurité des colons un affranchis-

(1) Étrange idée d'associer des *bonzes* et des vierges *brahmines;* mais Beaumarchais n'y regardait pas de si près.

sement subit, tandis que Brissot et Robespierre font triompher dans les clubs la maxime : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe* (1)! Beaumarchais se sent un peu embarrassé : l'affranchissement des nègres (et ceci peint l'esprit du temps) lui paraît une question sur laquelle il y a beaucoup plus à hésiter que sur la question du mariage des prêtres et du divorce. Voici comment il esquive la difficulté. Une députation de nègres du Zanguebar se précipite aux pieds de *Tarare* et peint les souffrances de la servitude sans demander précisément la liberté. Tarare se lève et chante *avec majesté :*

Plus d'infortunés parmi nous.
Le despotisme affreux outrageait la nature :
Nos lois vengeront cette injure;
Soyez tous heureux, levez-vous!

Ici le *majestueux* Tarare se conduit un peu en Escobar. Il dit : *Soyez tous heureux,* pour ne pas dire : *Soyez tous libres!* et après avoir ainsi éludé la question, il fait chanter et danser les nègres célébrant le *doux esclavage* que leur promet la bonté des blancs (2).

Après avoir ainsi accordé aux *patriotes* les plus ardens tout ce qu'il croit pouvoir accorder, l'auteur de *Tarare* éprouve enfin le besoin de venir en aide à l'autorité par une allusion à ces fréquentes émeutes qui de 1790 à 1791 mettaient à une si rude épreuve la vigilance de Lafayette et de Bailly. Voici le nouveau coup de théâtre destiné à traduire cette pensée :

(1) C'est une erreur complète, et pourtant assez accréditée, que l'opinion qui attribue ce mot à Barnave; il disait précisément tout le contraire.

(2) Il y avait là un couplet assez grotesque chanté par un nègre, couplet que Salieri, alors à Vienne, devait mettre en musique, comme tout le reste. En le lui envoyant, Beaumarchais y joint cet avis, qui nous prouve que, musicien lui-même, il intervenait fréquemment dans le travail du compositeur. « Voici, écrit-il à Salieri, quelques idées pour l'ariette du nègre. Cette nation brûlée ne chante point comme les autres, elle a un chevrotement, une trépidation en chantant, qui exige que l'on s'en rapproche lorsqu'on veut la produire en scène. » Et il envoie un projet d'air noté par lui-même d'après un chant nègre. Citons pour les curieux ce couplet que Beaumarchais faisait chanter par un nègre du Zanguebar en 1790.

Hola! doux esclavage
Pour Congo, noir visage,
Bon blanc, pour nègre il est humain.
Nous, bon nègre, a cœur sur la main.
Nous pour blanc
Sacrifie,
Donner sang,
Donner vie,
Priant grand fétiche Ourbala
Pour bon grand peuple qu'il est là.
Ourbala! l'y voilà.....
(Montrant les spectateurs.)
L'y voilà! la, la, la, la, la.

« Un peuple en désordre, effréné, dit le livret, court et remplit la place. Un héraut d'armes se présente accompagné de plusieurs magistrats, s'oppose à sa course et lui dit :

Au nom de la patrie,
Qui vous presse et vous prie,
Rentrez dans le devoir : aux accens de ma voix,
Peuple, séparez-vous, pour la troisième fois.

CHŒUR DU PEUPLE en désordre.

Tout est changé. Quoi qu'on ordonne,
Nous n'obéirons à personne.

« Le magistrat fait un signal. — Marche de soldats armés, serrés en bataillon, avec une bannière portant ce vers en or sur un fond rouge :

La liberté n'est pas d'abuser de ses droits.

« Seconde marche d'un groupe de citoyens paisibles, bannière bleue avec ce vers en blanc :

La liberté consiste à n'obéir qu'aux lois.

« Troisième marche d'un groupe de jeunes cultivateurs des deux sexes couronnés de fleurs et portant des gerbes et des fruits. Bannière rose, avec ce distique de couleur verte :

De la liberté sans licence
Naît le bonheur, naît l'abondance.

« Quatrième marche d'un groupe de prêtres de la Mort précédés d'un tam-tam ou cloche de l'Inde, suspendue, portée par deux prêtres, formant une espèce de tocsin. Bannière noire avec des lettres d'argent, et pour légende :

Licence, abus de liberté,
Sont les sources du crime et de la pauvreté.

« Urson s'est mis à la tête des soldats quand ils ont passé; Tarare se met à la tête des citoyens paisibles; Astazie s'est mêlée aux jeunes cultivateurs des deux sexes. »

« Cette marche imposante, dit le livret, fait *doucement reculer le peuple* : Il reparaît *modeste* à la fin de la marche générale, » et Tarare chante :

Mes amis, plaignons leur erreur;
Victime de quelque barbare,
Quand ce bon peuple est en rumeur,
C'est toujours quelqu'un qui l'égare.

L'opéra se terminait ensuite, comme dans le texte imprimé, par un grand coup de tonnerre, suivi de l'apparition de la Nature et du Génie du feu descendant du ciel sur le char du Soleil.

Ainsi arrangé au goût du jour en 1790, ce dernier acte de *Tarare* avait été présenté d'abord au maire de Paris, Bailly, qui, après l'avoir examiné, écrit à la fin du manuscrit la note suivante :

« Je ne vois pas d'inconvénient à permettre et à préparer la représentation de *ce couronnement,* sauf deux vers que M. de Beaumarchais m'a promis de changer et d'adoucir. BAILLY.

« Ce 28 juin 1790. »

On ne se douterait guère quels sont ces deux vers qui paraissent trop forts au maire de Paris. Si j'en crois une note de Gudin écrite en tête du manuscrit de *ce couronnement,* ce sont les deux vers suivans de l'ancien opéra qui servaient de transition à l'acte supplémentaire ajouté par Beaumarchais :

Nous avons le meilleur des rois,
Jurons de mourir sous ses lois.

Ainsi en juin 1790 la situation politique était déjà tellement tendue, que cet honnête Sylvain Bailly, monarchiste lui-même, et qui plus tard devait se montrer si courageux devant la mort, trouvait dangereux de risquer au théâtre deux vers qui pouvaient passer pour un éloge de Louis XVI.

Tarare, avec son supplément politique, devait être repris le jour même de la fête du 14 juillet; divers incidens firent retarder cette reprise jusqu'au 3 août. La pièce se produisit enfin à l'Opéra devant une foule énorme et au milieu d'un vacarme effroyable. Les colons d'une part, indignés de l'apparente concession de Beaumarchais; les négrophiles de l'autre, non moins indignés de ses réticences; ceux qu'on appelait alors les *aristocrates* et ceux qu'on nommait plus particulièrement les *patriotes* furent également mécontens. Chacun des partis en lutte se trouva blessé dans ses sympathies : les uns sifflèrent à outrance la scène du divorce et celle du mariage des prêtres; les autres, en applaudissant cette concession à l'esprit de l'époque, s'irritèrent des allusions contre l'émeute et des tirades monarchiques qui subsistaient encore dans *Tarare,* notamment de celle où le héros, dispersant les soldats qui veulent assassiner le sultan Atar, leur dit :

Oubliez-vous, soldats usurpant le pouvoir,
Que le respect des rois est le premier devoir?

Lafayette et Bailly furent obligés de faire intervenir la garde nationale pour rétablir l'ordre. Cependant le parterre en général était assez dans le ton des idées mixtes présentées par Beaumarchais, si j'en juge par cette lettre qu'adresse à l'auteur de *Tarare,* en date du 4 août 1790, un patriote nommé Rivière, modéré dans ses opinions, quoique très chaud dans son langage :

« Monsieur, écrit ce patriote à Beaumarchais, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, j'ose prendre la liberté de vous dire que j'ai été on ne peut plus scandalisé hier, à la première représentation de la reprise de l'opéra de *Tarare,* du train abominable, des hurlemens, des sifflemens que se sont per-

mis de faire un tas de bandits échappés des prisons du Châtelet, payés pour jeter leur venin jusque dans les spectacles, ou bien un reste empesté d'aristocrates déchaînés contre tout ce qui peut contribuer au bien de l'état et à celui du peuple. De quelque classe qu'ils soient, j'aurais voulu les voir jeter par les fenêtres... »

Le patriote Rivière termine en déclarant que le *parterre finira par monter aux loges, et qu'il en fera lui-même la motion pour en faire l'exécution.* On voit cependant qu'il représente à peu près le juste-milieu du temps.

Malgré les clameurs des partis extrêmes, Beaumarchais maintint énergiquement *Tarare* à l'état monarchique constitutionnel, faisant même au besoin marcher l'huissier contre les acteurs quand ils se permettaient de modifier quelques détails, et la pièce resta au théâtre sous cette forme jusqu'au 10 août 1792, qui emporta la monarchie constitutionnelle.

Sous la république, après la terreur, l'Opéra voulut reprendre *Tarare.* Beaumarchais était à ce moment réfugié à Hambourg et placé malgré lui sur la liste des émigrés : il chargea Mme de Beaumarchais de s'opposer à cette reprise; mais l'Opéra insistant, il fallut capituler. Au grand désespoir de l'auteur, on lui enleva d'abord son prologue physique et métaphysique sur *la Nature et le Génie du feu créant des êtres.* Mme de Beaumarchais s'évertue à le consoler de ce malheur avec ces ménagemens délicats que les femmes d'esprit savent si bien employer en pareille circonstance. « Ce prologue, lui écrit-elle en septembre 1795, est d'une philosophie trop supérieure aux facultés des individus composant maintenant l'auditoire; le goût public a changé, l'esprit des spectateurs n'est plus le même, le sublime est en pure perte. » Mais si le sublime prologue était déplacé en 1795, le dénoûment monarchique constitutionnel de Tarare l'était bien davantage encore. Il fallut donc donner à cet opéra un nouveau dénoûment et le mettre à la *sauce républicaine.* En l'absence de Beaumarchais, c'est un de ses amis, Framery, qui s'en chargea.

Après que le sultan s'est poignardé, au moment où le peuple offre le trône à Tarare, celui-ci, devenu républicain, s'écrie :

Le trône! amis, qu'osez-vous dire?
Quand pour votre bonheur la tyrannie expire,
Vous voudriez encore un roi!

URSON.

Et quel autre sur nous pourrait régner?

TARARE.

La loi!
Sachez jouir d'un bien que le ciel vous prépare,
Affranchis d'un joug détesté,
Conservez votre liberté!

CHŒUR.

Vive à jamais, vive Tarare,
Qui nous rend notre liberté!

Il y avait d'autres modifications qui excitèrent des réclamations assez vives parmi les journaux du parti conventionnel. Par exemple, au moment où le peuple se soulève contre le tyran d'Ormuz, un citoyen chantait :

Sur le tyran portons notre vengeance,
Du long abus de la puissance
Tout le peuple à la fin est las.

Or Paris était à ce moment très dégoûté d'un pouvoir déjà vieilli, qui, après beaucoup de lâchetés et de crimes, de tyrannies subies ou imposées, ne se résignait qu'avec peine à céder la place à un pouvoir nouveau. « Les applaudissemens, écrit Mme de Beaumarchais, ont été prodigués aux changemens de la fin; mais ce n'est pas tout à fait dans ce sens que nous les voulions, car tout ce qui est dit au tyran d'Ormuz a été appliqué net à la convention. On a joué trois fois la pièce, et il y a une affluence prodigieuse. »

L'archéologue Millin, qui rédigeait alors le *Journal encyclopédique*, fit dans ce journal une sortie contre les applaudissemens anti-conventionnels qui avaient accueilli quelques-uns des vers que Framery avait ajoutés à *Tarare*. S'en expliquant avec ce dernier, il lui écrit :

« Je ne demande pas que les théâtres deviennent des cours de démagogie, mais je ne verrai jamais sans éprouver une juste indignation qu'on s'élève si légèrement et si facilement dans les spectacles contre la constitution qui nous coûte tant de sacrifices, et pour laquelle des milliers de nos concitoyens vont verser tout leur sang. Vous ne pouvez pas me faire un crime de penser que le retranchement de quelques vers peu saillans ne soit très peu important, et qu'il le soit beaucoup de ne pas exposer des principes coupables qui excitent des applaudissemens plus coupables encore (1). »

Cette troisième reprise de *Tarare* en septembre 1795 fut suivie d'une quatrième, qui eut lieu en novembre 1802, sous le consulat, après la mort de Beaumarchais : *Tarare* dut subir encore des modifications dont je n'ai pas retrouvé la trace. Enfin sous la restauration, en 1819, cet opéra reparut une cinquième fois sur l'horizon, mais considérablement mutilé, fondu de cinq actes en trois et rhabillé au goût du jour par je ne sais qui. Après avoir été monarchique purement et simplement, puis monarchique constitutionnel, puis

(1) Ceci se passait en septembre 1795, au moment de la promulgation de la constitution de l'an III, avec les décrets qui imposaient au peuple la réélection forcée des deux tiers des membres de la convention. On sait que ce sont ces décrets qui un mois après produisirent la journée du 13 vendémiaire.

républicain, l'opéra de *Tarare* redevenait beaucoup plus monarchique qu'à sa naissance. Au lieu de se tuer et de céder la place à Tarare, le féroce Atar, défendu par lui contre la colère du peuple, consentait à pardonner à ce héros tout le mal qu'il lui avait fait et tout le bien qu'il en avait reçu; il lui conférait le commandement de l'armée et lui restituait sa femme. Tarare se prosternait à ses pieds, lui jurait fidélité; le peuple faisait de même, et tout s'arrangeait le plus pacifiquement du monde.

« Tout ce qu'il y a de remarquable dans *Tarare* (dit à ce sujet un rédacteur de *la Minerve*, fort offusqué de ce dernier rhabillage) a été retranché; certains mots surtout paraissent avoir singulièrement choqué le poète de service, qui d'ailleurs n'a pas fait grâce à un seul trait philosophique. L'ouvrage de Beaumarchais ne saurait sans doute supporter l'examen sévère du bon goût : des scènes pleines d'intérêt, des situations extrêmement dramatiques, un dialogue parfois plein de hardiesse et de chaleur, ne font pas excuser de nombreuses inconvenances, d'étranges incorrections et trop souvent la barbarie du style; mais, par une mutilation sans mesure, sans goût, sans but, fallait-il faire, d'un ouvrage qui avait du moins le mérite d'être amusant, le plus ennuyeux drame qui ait paru depuis *Panurge* (1)? »

C'est en 1819 que s'arrête, je crois, définitivement, la série des reprises et des métamorphoses de l'opéra de Beaumarchais. On voit que cet ouvrage, malgré tous ses défauts, possédait cependant plus de vitalité qu'on ne le pense généralement. Pour fournir une carrière de trente-deux ans, avec une musique médiocre et une poésie des plus faibles, il a bien fallu que *Tarare* offrît une certaine puissance d'intérêt dramatique, une certaine originalité de construction reconnue par tous ceux qui ont vu représenter cet opéra, mais dont il est assez difficile de se faire une idée juste par une simple lecture. Quoi qu'il en soit, il n'est guère probable que *Tarare* ressuscite jamais une sixième fois. Sa dernière transformation l'a achevé, et, puisqu'il paraît décidément mort, nous laisserons en paix sa cendre pour suivre l'auteur au milieu des orages nouveaux que la révolution lui prépare.

II. — BEAUMARCHAIS APRÈS LA PRISE DE LA BASTILLE.

La journée du 14 juillet 1789 surprit Beaumarchais occupé à faire construire, juste en face et tout près de la Bastille, comme pour narguer ce château-fort, une superbe et charmante habitation. Il avait acheté de la ville, en 1787, toute la portion de terrain formant aujourd'hui la ligne gauche du boulevard qui porte son nom en arrivant par le boulevard Saint-Martin, en prenant cette ligne en face de la

(1) *Minerve Française*, t. v, 3 février 1819.

rue du Pas de la Mule et en la suivant jusqu'à la place de la Bastille. C'était un vaste rectangle allongé, d'environ un hectare de superficie, dans lequel il se proposait, comme dit Walter Scott, cet autre écrivain bâtisseur (1), « d'*exercer sur notre mère la terre sa puissance créatrice,* » et de faire une maison qui ne ressemblât pas plus aux autres maisons que *le Mariage de Figaro* ne ressemblait aux autres comédies. Il y parvint, mais en dépensant beaucoup d'argent. L'architecte Lemoyne lui avait fourni d'abord un devis qui faisait monter les frais à trois cent mille francs. Ce devis primitif se transforma peu à peu en une dépense de *un million six cent soixante-trois mille francs.* Fiez-vous donc aux architectes, surtout quand ils ont affaire à un homme d'imagination comme Beaumarchais, qui tient, dit-il quelque part, à faire *une maison qu'on cite,* et qui ne regarde pas de trop près aux conséquences coûteuses de chaque embellissement! Or, quand cette maison célèbre, de laquelle on peut dire *materiam superabat opus,* fut expropriée en 1818 pour cause d'utilité publique, la municipalité, qui tient peu compte de la valeur artistique des immeubles, paya celui-ci aux héritiers de l'auteur du *Mariage de Figaro* cinq cent mille francs. Là encore il faut bien reconnaître que ce Beaumarchais, si souvent décrié pour ses fructueuses spéculations, était plus artiste que spéculateur.

Mme de Beaumarchais nous a conservé, dans une lettre à une de ses amies, une conversation qui semble presque sténographiée entre le vainqueur d'Austerlitz et la fille de l'auteur du *Mariage de Figaro* précisément au sujet de cette maison, qu'il était déjà question d'abattre sous l'empire pour le prolongement du boulevard, et qui ne fut abattue que sous la restauration. Ce dialogue eut lieu en 1809 dans une fête donnée par la ville de Paris à l'empereur :

« Ce n'était pas, écrit Mme de Beaumarchais, un simple mouvement de curiosité qui portait ma fille à être de la fête; son but était de parler à l'empereur et de profiter de la circonstance, si sa majesté s'adressait à elle, pour lui présenter une pétition relativement à notre maison, menacée depuis trois ans d'être abattue, marquée pour l'être depuis l'année dernière, et dont le sort reste cependant toujours incertain. Ma fille a réussi; l'empereur lui a

(1) Beaumarchais et Walter Scott ne se seraient point entendus avec le bel esprit Voiture, qui dit dans une de ses lettres : « Nous autres beaux esprits, nous ne sommes pas grands édificateurs, et nous fondons sur ces vers d'Horace :

Ædificare casas, plaustello adjungere muros
Si quem delectet barbatum insania verset.

« M. de Gombaut et moi, avons résolu de ne point bâtir que quand le temps reviendra que les pierres se mettent d'elles-mêmes les unes sur les autres au son de la lyre. Je ne sais si c'est qu'Apollon se soit dégoûté de ce métier-là, depuis qu'il fut mal payé des murailles de Troie; mais il me semble que ses favoris ne s'y adonnent point, et que leur génie les porte à d'autres choses qu'à faire de grands bâtimens. »

adressé la parole. Voici une partie du dialogue : « Comment vous nommez-vous? — Je suis la fille de Beaumarchais. — Êtes-vous mariée? — A M. Delarue, un des administrateurs des droits-réunis et beau-frère du général Mathieu Dumas. — Avez-vous des enfans? — Deux garçons et une fille. — Votre père vous a-t-il laissé sa grande fortune? — Non, sire : la révolution nous a ruinés à peu de chose près. — Habitez-vous sa belle maison? » C'était justement le texte de sa réclamation qu'elle a saisi avec adresse et esprit en disant que c'était là l'objet qu'elle avait dessein de mettre sous les yeux de sa majesté; qu'elle et toute sa famille étaient lésées outre mesure par l'état de choses résultant du projet que le gouvernement paraissait avoir adopté; que depuis trois ans qu'il était question de démolir notre maison, nous avions perdu une grande partie des locataires, que nous avions dû suspendre toutes les réparations, ce qui causait un grand dommage à la maison et de grands dégoûts à la famille, etc. A quoi l'empereur a répondu : « Eh bien! on l'évaluera, votre maison, et on vous la paiera; mais elle a coûté une somme immense, et on ne paie pas les folies, etc. » Pendant tout le temps que ma fille parlait, comme c'était à voix basse, l'empereur se penchait et avait sa tête près de l'épaule d'ivoire de la dame, qui a terminé par donner sa pétition, dont elle s'était pourvue à tout risque. Ce qui nous fait grand plaisir, c'est que nous savons maintenant à quoi nous en tenir et que mes enfans agiront en conséquence. »

Si, au point de vue de la spéculation, Beaumarchais faisait, comme dit Napoléon, *une folie,* il réussit du moins à faire une maison qu'on allait visiter comme une curiosité. En arrivant par le boulevard, on rencontrait à gauche, à la hauteur de la rue du Pas-de-la-Mule, un mur surmonté d'une terrasse plantée d'arbres dans le genre de la terrasse du bord de l'eau au jardin des Tuileries. A l'extrémité de cette terrasse apparaissait au milieu des arbres un temple de forme ronde recouvert d'un dôme, sur le dôme un petit globe terrestre portant cette inscription : *orbi,* et traversé en forme de girouette par une grande plume dorée qui le faisait tourner à tous vents. Sur le fronton de ce temple, on lisait ces mots : *à Voltaire,* et au-dessous ce vers de la Henriade :

Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur.

En longeant la terrasse, on arrivait devant la grille d'entrée qui donnait sur le boulevard, et qui s'ouvrait sur une immense cour sphérique au centre de laquelle était un rocher couvert de plantes grimpantes et surmonté de la statue du Gladiateur. D'un côté de cette cour était la maison offrant une façade en hémicyle, avec des arcades et des colonnes qui, à en juger par un dessin sur lequel je crayonne cette description, devaient former un ensemble imposant et original; de l'autre côté de la cour était l'entrée du jardin, fermée par une grille élégante. L'intérieur de la maison était arrangé dans le même style original et somptueux; on y remarquait des cuisines

souterraines, des caves immenses, d'élégans escaliers en spirales avec des rampes en acajou et des barreaux en cuivre, de grands appartemens décorés avec autant de goût que de magnificence, une salle de billard avec des tribunes disposées pour les spectateurs, un vaste salon complétement rond, éclairé par une seule et immense fenêtre et par une coupole à trente pieds d'élévation avec un parquet en mosaïque composé des bois les plus précieux, de beaux tableaux de Robert et de Vernet remplaçant les tapisseries et encadrés dans les panneaux, des cheminées en marbre de Carare soutenues par des cariatides que Beaumarchais avait fait venir à grands frais d'Italie, des portes en acajou dont le centre était en glaces. Dans le cabinet de l'auteur du *Mariage de Figaro* se trouvait un secrétaire qui à lui seul n'avait pas coûté moins de *trente mille francs;* il était tout entier en marqueterie figurant de délicieux paysages.

Le jardin avec ses terrasses, qui avaient permis de grands mouvemens de terrains, était dessiné et planté de manière à dissimuler l'espace limité qu'il occupait, et il paraissait beaucoup plus vaste qu'il ne l'était en effet; une grande allée à voitures le traversait tout entier pour aboutir à l'extrémité de la propriété. Des pelouses, des massifs, des masses de fleurs, les arbres les plus rares, de jolies fabriques disposées avec art de distance en distance, une pièce d'eau entourée d'ombrages, sur laquelle voguaient des nacelles, et qui était alimentée par une cascade tombant d'un rocher, partout des inventions plus ou moins singulières attiraient les regards des promeneurs. Par exemple, au milieu du jardin s'élevait un temple à Bacchus avec une petite colonnade à la grecque; comme ce temple était destiné aux collations, on lisait sur le fronton cette inscription en latin macaronique :

Erexi templum à Bacchus
Amicis que gourmandibus.

Ce temple était élevé sur un autre rocher, dont l'entrée sombre et mystérieuse cachait une officine gastronomique. Non loin se rencontrait un pont chinois avec ses clochettes obligées; à côté s'ouvrait un souterrain qui allait aboutir à l'extrémité du jardin en passant sous la pièce d'eau, véritable tunnel en pierre de taille, dans lequel on avait pratiqué une glacière, et qui se terminait par une arcade grillée donnant sur la rue Amelot. Au-dessus de l'arcade on lisait cette inscription :

Ce petit jardin fut planté
L'an premier de la liberté.

Dans les bosquets, on trouvait à chaque pas des traces du caractère expansif de Beaumarchais. Ici c'était un buste de son premier patron, Pâris-Duverney, avec ces vers :

Il m'instruisit par ses travaux;
Je lui dois le peu que je vaux.

Ailleurs c'était un petit monument funèbre élevé à la mémoire du président Dupaty, avec ces mots :

Et nous aussi, nous le pleurons.

Plus loin on rencontrait une statue de l'Amour ornée de ce distique paternel :

O toi qui mets le trouble en plus d'une famille,
Je te demande, amour, le bonheur de ma fille.

Sur le socle des deux statues réunies de Platon et de *l'Esclave cymbaleur*, on lisait :

L'homme en sa dignité se maintient libre, il pense;
L'esclave dégradé ne pense point, il danse.

Enfin, sous un berceau *solitaire*, Beaumarchais avait écrit une sorte d'adieu au monde, dont j'extrais seulement les quatre vers suivans :

Désabusé comme Candide
Et plus tolérant que Martin,
Cet asyle est ma Propontide :
J'y cultive en paix mon jardin.

Telle était la somptueuse et riante retraite que Beaumarchais préparait pour ses vieux jours. Comme il ne vint l'habiter qu'en 1791, et comme il était dans sa destinée d'attirer en tout l'attention de la foule, que d'ailleurs il ne détestait pas, malgré les amertumes dont elle était parfois accompagnée, sa maison fut pendant près de deux ans une sorte de monument public que les Parisiens de toutes les classes et les provinciaux qui venaient à Paris se croyaient tenus de visiter, si bien que le propriétaire dut faire imprimer des billets d'entrée qu'il accordait à quiconque les demandait poliment. Souvent même, quand la forme de la requête en valait la peine, l'auteur du *Mariage de Figaro* joignait au billet demandé quelques lignes de sa prose, toujours aimable et variée, suivant la qualité ou le sexe du demandeur.

Tantôt c'est le duc d'Orléans qui fait annoncer à Beaumarchais son intention de visiter son jardin, et à qui ce dernier écrit : « Pressez-vous, monseigneur, car mon jardin a déjà manqué d'être ravagé dix fois, et j'ignore ce que l'on me garde. » Tantôt c'est Mirabeau qui, après la réconciliation, vient en compagnie de Sieyès et de plusieurs autres députés accepter une collation dans le temple de Bacchus. Quelquefois c'est une jeune fille très aimable, Mlle Rose Perrot, par exemple, qui demande aussi à visiter le jardin.

« Monsieur,

« Je suis choisie dans ce moment par toute ma famille pour vous présenter une requête. Une requête! direz-vous. Oh! n'allez pas vous effrayer, elle se bornera à vous demander à voir votre jardin. On aurait bien pu charger quelqu'un qui vous eût demandé cette permission avec plus de grâce; mais on m'a rassurée en me disant que vous étiez indulgent, que vous aviez trop d'esprit pour laisser votre censure s'arrêter sur ma lettre, et que vous vous mettriez aisément à la place d'une jeune personne de seize ans obligée d'écrire à quelqu'un qui possède ce talent au premier degré. Je requiers donc votre indulgence pour me lire, votre complaisance pour acquiescer à ma demande, et je suis pour la vie votre servante,

« ROSE PERROT.

« Rue des Tournelles, nº 65. »

Beaumarchais est trop galant pour se contenter d'envoyer sèchement un billet d'entrée à cette jeune inconnue dont la formule *pour la vie* annonce autant de candeur que sa lettre annonce de gentillesse.

« Il est impossible, mademoiselle, lui répond-il, de demander la plus petite chose du monde avec plus de grâces. Heureux celui que vous jugerez digne d'en recevoir de vous de plus intéressantes! Mon jardinet est loin de mériter la faveur de votre visite; mais tel qu'il est, faites-lui celle de l'embellir : il m'en sera plus cher après, et votre compagnie sera la bienvenue. Je la trouve seulement un peu imprudente de ne pas réserver pour des objets plus importans l'intervention d'une jeune personne aussi spirituelle. On altère son crédit en l'usant à des bagatelles.

« Recevez avec bonté les complimens et les remerciemens respectueux de celui qui s'honore d'être, mademoiselle, votre, etc.

« BEAUMARCHAIS. »

C'est ainsi que l'auteur du *Mariage de Figaro* cherchait à se faire pardonner son jardin en l'ouvrant à quiconque voulait le visiter. Vaines précautions! Il allait se trouver lancé dans une de ces crises sociales où l'envie ne pardonne pas à la richesse, même quand elle est le fruit du travail. Comme pour ce Romain que Sylla proscrivait à cause de sa *maison d'Albe,* sa belle maison du boulevard ne devait être pour lui qu'un titre de plus à la proscription, une source intarissable de dénonciations, de persécutions et d'inquiétudes. Il était destiné à ne l'habiter qu'un instant pour y mourir au milieu de tous les soucis d'une fortune détruite, et, comme l'a très bien dit un de ses amis, « il ne devait trouver quelque tranquillité dans cet asile que pendant le peu d'années que ses cendres y ont reposé. » Aujourd'hui il ne reste même plus trace de cette maison, de ce jardin, de ces bosquets, de ces fabriques, de ces inscriptions, arrangés avec tant de soin et d'amour. Tout cela n'a pas même subsisté trente ans. C'était bien la peine de bâtir et de planter. La moindre feuille de

papier griffonnée par l'auteur du *Mariage de Figaro* a été plus durable que son monument.

Dès le 14 juillet, Beaumarchais eut le sentiment des dangers nouveaux qui l'attendaient. Il avait vu avec bonheur la convocation des états-généraux; il avait espéré qu'on arriverait ainsi sans trop de secousse à la régéneration de la France par une constitution limitant le pouvoir royal, et par la destruction des abus que lui-même avait pour sa part si vivement attaqués. Gudin nous apprend dans son manuscrit que sur ce point Beaumarchais se faisait plus d'illusions que lui et combattait fréquemment ses défiances. « N'alarmez pas, lui disait-il, les esprits que l'espoir fondé d'une grande amélioration peut soutenir dans l'étonnante carrière qui s'ouvre devant nous. » Se sentant sous le poids de l'impopularité violente que lui avait faite sa récente querelle avec Bergasse, l'auteur du *Mariage de Figaro* ne brigua point les fonctions de député, et se tint d'abord à l'écart, observant les événemens. Bientôt la folle résistance de la cour et d'une partie des ordres privilégiés aux justes prétentions du tiers amena ce premier coup d'état populaire qui devait inaugurer en France le régime désastreux de la force. Beaumarchais vit de sa maison, non encore achevée, tomber la Bastille. Dans le trouble de cette journée et de celles qui la suivirent, il figure comme président du district des Blancs-Manteaux, occupé d'assurer l'ordre dans son quartier et de préserver de la fureur du peuple quelques soldats désarmés, éternel et uniforme incident des révolutions! Le voici écrivant à un capitaine du régiment de Salis-Allemand, en lui renvoyant un de ses soldats, un billet dans lequel se peignent à la fois les agitations du moment et les vrais sentimens politiques de Beaumarchais, au moins à cette époque.

« Mercredi 15 juillet 1789.

« En rentrant chez moi, monsieur, j'ajoute au bien que j'ai été assez heureux pour accomplir d'empêcher que votre soldat ne parte en plein jour : il serait déchiré. Je lui fais donner une redingote et un chapeau de mes gens que vous me ferez repasser. Je lui fais ôter ses guêtres pour que rien ne le fasse reconnaître.

« Un grenadier des gardes françaises plein d'humanité me promet de le protéger jusqu'à la barrière.

« Dieu sauve le roi, le rende à son peuple, qui, à travers sa fureur, n'a pas perdu le saint respect de ce nom sacré! Tout le reste est à la débandade.

« Je vous salue, monsieur,

« CARON DE BEAUMARCHAIS,
« Présidant le district des Blancs-Manteaux en ce moment. »

Dans les jours qui suivent, Beaumarchais est chargé, sur sa demande, par le maire de Paris, de surveiller la démolition de la Bas-

tille, afin qu'elle s'opère sans obstruer le grand égout placé tout à côté et sans dommage pour les maisons voisines. Peu de temps après, il est nommé, par les électeurs de son district, membre du corps municipal, qu'on appelait alors la *représentation de la commune;* mais les dénonciations pleuvent déjà sur lui. Tous ses adversaires dans ses nombreux procès, spécialement dans le dernier, et tous ceux que sa richesse irrite le dénoncent aux fureurs des masses, comme tenant des propos inciviques, ou bien comme accaparant du blé ou des armes. Sa maison, placée à l'entrée même de ce terrible faubourg, quartier-général de l'émeute, se présente là comme une sorte de provocation insolente qui appelle naturellement les visites du peuple. Pour se débarrasser de ces visites dangereuses, Beaumarchais passe sa vie : tantôt à demander des visites officielles, soit des districts, soit de la municipalité, et à faire afficher dans tout le quartier le résultat de ces visites constatant uniformément qu'on n'a rien trouvé de suspect dans sa maison, tantôt à distribuer autour de lui le plus d'argent possible; car le désordre et la misère marchent en même temps, et à proposer à la municipalité toute sorte d'institutions charitables. A la vérité, il fait tout ce bien un peu bruyamment; sa main gauche n'ignore pas absolument ce qu'a donné sa main droite; mais qui pourrait lui en faire un crime, puisqu'il n'a que ce moyen de se protéger contre la plus injuste et la plus redoutable impopularité? Tous ces embarras, tous ces dangers personnels ne l'empêchent pas de suivre avec une vive attention la marche des affaires publiques et de dire son mot, toutes les fois que l'occasion s'en présente, avec une franchise qui n'est pas sans courage.

Pour apprécier le mérite de la lettre que nous allons citer, il faut se rappeler l'effet terrible que produisait alors une tragédie que personne ne lit plus aujourd'hui, mais qui, au début de la révolution, fut un véritable événement. Je veux parler de la tragédie de *Charles IX,* premier ouvrage de la fougueuse jeunesse de Marie-Joseph Chénier. On peut lire dans les *Mémoires* de Ferrières un tableau saisissant de l'enthousiasme presque sauvage avec lequel chaque soir un parterre déjà enflammé par les événemens accueillait ces vers ronflans et creux, mais sinistres, sonnant le tocsin contre les rois, les prêtres et les nobles, et entretenant au sein des masses le feu des colères et des vengeances. Non-seulement il eût été dangereux de siffler *Charles IX,* mais il n'était pas prudent de ne pas l'admirer, et cela est si vrai, que ce même Mirabeau, — qui, on s'en souvient, flagellait trois ans auparavant avec tant d'éloquence les railleries de Beaumarchais contre les *ordres de l'état*, — croyait devoir à l'intérêt de sa popularité de manifester publiquement son admiration pour une tragédie bien autrement révolutionnaire que *le Mariage de Figaro.*

C'est dans cette circonstance que Beaumarchais écrit au semainier du Théâtre-Français la lettre suivante :

« Paris, le 9 novembre 1789.

« En vous rendant grâce, mon cher Florence, de la place que vous m'avez fait garder hier aux Français, je voudrais m'acquitter envers vous et la Comédie par un avis utile à votre société.

« La pièce de *Charles IX* a certainement du mérite; elle est dans quelques scènes d'un effet terrible et déchirant, quoiqu'elle languisse dans d'autres et n'ait que peu d'action. On l'a mise au théâtre avec le plus grand soin, et il n'y a que des éloges à faire de tous les acteurs qui y jouent. Le contraste frappant des caractères du cardinal et du chancelier anime souvent un tableau que d'autres rôles affaiblissent; mais en me recherchant sur sa moralité, je l'ai trouvée plus que douteuse. En ce moment de licence effrénée où le peuple a beaucoup moins besoin d'être excité que contenu, ces barbares excès, à quelque parti qu'on les prête, me semblent dangereux à présenter au peuple et propres à justifier les siens à ses yeux. Plus *Charles IX* a de succès, plus mon observation acquerra de force, car la pièce aura été vue par des gens de tous les états. Et puis, quel instant, mes amis, que celui où le roi et sa famille viennent résider à Paris (1) pour faire allusion aux complots qui peuvent les y avoir conduits! Quel instant pour prêter au clergé, dans la personne d'un cardinal, un crime qu'il n'a pas commis (celui de bénir les poignards des assassins des protestans); quel instant, dis-je, que celui où, dépouillé de tous ses biens, le clergé ne doit pas être en proie à la malveillance publique, puisqu'il sauve l'état en le servant de ses richesses! Si les plans qu'on suppose à quelques brouillons de la cour avaient eu leur entier succès, si le clergé eût gagné le grand procès de sa propriété, je concevrais dans quel esprit on eût permis un tel ouvrage; mais dans l'état où sont les choses, j'avoue que je ne le conçois pas. Je n'entends pas blâmer ici l'auteur : son ouvrage était fait, il a dû vouloir qu'il fût joué. Ses motifs étaient purs sans doute, mais l'administration ne doit-elle pas veiller au choix du temps où tel spectacle doit être admis ou suspendu?

« Quant à vous, mesdames et messieurs, si vous ne voulez pas qu'on dise que tout vous est indifférent, pourvu que vous fassiez des recettes, si vous aimez mieux qu'on pense que vous êtes citoyens autant et plus que comédiens, enfin si vous voulez que vos produits se multiplient sans offenser personne, sans blesser aucun ordre, aucun rang, méditez le conseil que mon amitié vous présente, et considérez-le sous tous ses différens aspects. La pièce de *Charles IX* m'a fait mal sans consolation, ce qui en éloignera beaucoup d'hommes sages et modérés, et les esprits ardens, messieurs, n'ont pas besoin de tels modèles! Quel délassement de la scène d'un boulanger innocent pendu, décapité, traîné dans les rues par le peuple il n'y a pas huit jours (2), et qui peut se renouveler, que de nous montrer au théâtre Coligny ainsi massacré, décapité, traîné par ordre de la cour!

(1) On comprend qu'il s'agit ici du retour du roi à Paris après les journées des 5 et 6 octobre.

(2) C'était un boulanger nommé François que la populace venait de massacrer.

« Nous avons plus besoin d'être consolés par le tableau des vertus de nos ancêtres qu'effrayés par celui de nos vices et de nos crimes (1). »

Pour être hostile à ces évocations furibondes de nos anciennes guerres civiles, Beaumarchais, fils d'un protestant converti au catholicisme, n'en restait pas moins toujours animé d'un zèle ardent pour la liberté des cultes, et spécialement pour l'affranchissement légal des protestans. Aussi, lorsque l'assemblée constituante, en décembre 1790, eut restitué la qualité de Français à tous les descendans des Français expatriés pour cause de religion, Beaumarchais, enthousiasmé d'un discours de Barère sur la question, lui adresse la lettre inédite qui suit :

« Paris, ce 11 décembre 1790.

« Je ne puis me refuser, monsieur, au plaisir de vous remercier de celui que vient de me faire la lecture de votre beau discours sur la restitution des biens des protestans fugitifs du royaume; j'en ai le cœur gros et les yeux mouillés. Heureuse la nation qui peut s'honorer devant le monde entier d'un acte si juste et si magnanime, heureux l'orateur qui, chargé de l'auguste emploi d'éclaircir une pareille question, a trouvé dans son cœur les touchantes expressions dont vous avez orné votre logique!

« Quelque mal personnel que puisse me faire la révolution, je la bénirai

(1) Il nous paraît intéressant de mettre ici en regard de la lettre de Beaumarchais une partie au moins de celle de Mirabeau, dont nous venons de parler et qui est assez peu connue. Ces volte-face dans l'attitude des hommes sont toujours instructives. Voici à quelle occasion l'ancien adversaire du *Mariage de Figaro* intervenait en faveur de *Charles IX*. Après une quarantaine de représentations, la majorité des acteurs, reconnaissant l'influence dangereuse de cette pièce, l'avait laissée reposer, et refusait de la reprendre. Le jeune Talma, qui débutait alors, qui avait su donner beaucoup de relief au rôle sacrifié de Charles IX, et qui de plus posait un peu à cette époque en démocrate fougueux, insistait pour la reprise, et prétendait forcer la main à ses camarades en s'appuyant à la fois sur le public et sur Mirabeau, qui avait demandé cette reprise au nom des fédérés provençaux. C'est pour venir en aide à Talma que Mirabeau lui écrit la lettre suivante, en l'autorisant à la publier : « Oui, certainement, monsieur, vous pouvez dire que c'est moi qui ai demandé *Charles IX* au nom des fédérés provençaux, et même que j'ai vivement insisté; vous pouvez le dire, parce que c'est la vérité, et une vérité dont je m'honore. La sorte de répugnance que messieurs les comédiens ont montrée à cet égard, au moins s'il fallait en croire les bruits, était si désobligeante pour le public, et même fondée sur de prétendus motifs si étrangers à leur compétence naturelle; ils sont si peu appelés à décider si un ouvrage légalement représenté est ou n'est pas incendiaire;... ils m'avaient si *précieusement* dit à moi-même qu'ils ne voulaient céder qu'au vœu prononcé de la part du public, que j'ai dû répandre leur réponse.» Cette lettre, qui se terminait par quelques lignes plus dédaigneuses encore pour les acteurs, produisit parmi ces derniers une vive explosion contre Talma, qui la publiait; il fut décidé à une très grande majorité qu'il serait exclu de la société; mais le public prit fait et cause pour le jeune tragédien, la municipalité se prononça également pour lui, et après des scènes très orageuses le jeune Talma reparut dans *Charles IX*. (Voir à ce sujet l'*Histoire du Théâtre-Français depuis la révolution*, par Étienne et Martainville, t. Ier, p. 143 et suiv.)

pour le grand bien qu'elle vient d'opérer, et je vous aimerai toute ma vie (1), même sans vous connaître, pour le profond sentiment que vous avez versé sur cette importante matière. Depuis quinze, ans je n'avais pas cessé de travailler, de solliciter nos ministres pour adoucir le sort des infortunés protestans; bénie soit à jamais l'assemblée qui rappelle les fugitifs au rang de citoyens français! J'ai l'honneur d'être, etc.,

« BEAUMARCHAIS. »

Voici encore un témoignage inédit de la sollicitude de Beaumarchais pour la liberté des cultes. Celui-ci me semble piquant; on n'est pas accoutumé à se figurer l'auteur du *Mariage de Figaro* pétitionnant *très sérieusement* pour obtenir en faveur des fidèles de son quartier un plus grand nombre de *messes*, et cela en juin 1791, époque où ces sortes de préoccupations ne sont pas précisément à l'ordre du jour. Sa lettre est adressée aux officiers municipaux :

« Messieurs,

« Les citoyens de la Vieille-Rue-du-Temple et de plusieurs rues voisines se réunissent pour vous faire observer que l'éloignement de l'église de Saint-Gervais et Saint-Protais, leur paroisse, le peu de messes qu'on y dit mettent presque tous ceux qui gardent les maisons, pendant que les autres remplissent un des grands devoirs du chrétien, dans la nécessité d'y manquer fort souvent eux-mêmes. Les femmes, les jeunes personnes, toutes les âmes pieuses et sensibles pour qui les actes de religion sont un aliment doux, utile et même nécessaire, d'accord avec leur digne curé, se joignent à tous nos citoyens pour vous supplier d'ordonner que la chapelle intérieure des hospitalières de Saint-Gervais leur soit ouverte à l'heure du sacrifice, comme vous l'avez accordé aux citoyens des rues Saint-Denis et des Lombards, en leur faisant ouvrir celle des hospitalières de Sainte-Catherine. Notre digne curé se propose même, messieurs, d'augmenter le nombre des messes nécessaires à ce grand quartier, en en faisant célébrer une dans l'église des Blancs-Manteaux.

« Et moi qu'ils ont chargé de rédiger cette demande, quoique le moins dévot de tous, moi qui sens que cette faveur est devenue indispensable, tant pour la régularité des devoirs à remplir que pour faire cesser les propos indécens des ennemis de la patrie qui répandent partout que le civisme est un prétexte pour détruire la religion, je me joins à ma femme, à ma fille, à mes sœurs, à mes concitoyens, à toutes leurs familles pour obtenir de vous que tant de bons chrétiens qui demandent des messes en aient au moins leur suffisance. Nous recevrons cette justice comme une grâce signalée, laquelle honorera votre catholicisme autant que cette pétition honore le leur et le mien.

« CARON-BEAUMARCHAIS. »

« Au Marais, ce 28 juin 1791. »

(1) Il est probable que quatre ans plus tard le phraseur Barère, qui pérorait si gracieusement et si indignement en faveur de la guillotine, a paru moins aimable à Beaumarchais.

Cette lettre jure un peu avec la cérémonie du *mariage des prêtres de Brahma* dans le couronnement de *Tarare;* mais ces discordances sont assez dans la nature humaine, elles sont surtout dans le caractère de Beaumarchais et de son temps. Ce n'était plus ici le philosophe ou l'auteur dramatique, c'était le mari, le frère et surtout le père qui parlait. L'auteur du *Mariage de Figaro* adorait sa fille unique; il venait de la retirer du couvent, et s'il n'allait pas beaucoup à la messe, il n'était pas fâché qu'elle y allât pour lui. Cette bonne physionomie de père, si simple, si caressante, si joviale, qui fait aimer Beaumarchais, apparaît surtout dans une vieille ronde gauloise de sa façon, par laquelle il célèbre le retour de sa fille Eugénie sous le toit paternel. Cette ronde a déjà été signalée comme un morceau charmant par un excellent juge (1). C'est en effet peut-être la plus heureuse inspiration poétique de Beaumarchais. Le tour naïf des vieux chants populaires s'y retrouve avec un mélange gracieux d'aménité, de finesse et de gaieté. Pour rendre cela évident, il faudrait peut-être citer tous les couplets, attendu qu'ils se renforcent l'un par l'autre; mais, comme il y en a dix-huit et comme Gudin en a déjà publié quinze, nous n'en citerons que quelques-uns. Nous rétablissons toutefois dans son intégrité le titre de cette ronde que Gudin a mutilé on ne sait pourquoi; il est ainsi conçu :

Vieille ronde gauloise et civique chantée pour la rentrée d'Eugénie Beaumarchais de son couvent dans la maison paternelle, dédiée à sa mère et brochée par Pierre Augustin, son père, le premier poète de Paris — en entrant par la porte Saint-Antoine.

SUR L'AIR :

Oh! oh! s' fît-il, c'est la raison
Que je sois maître en ma maison.

Hier, Augustin Pierre,
Parcourant son jardin,
Regardant sa chaumière,
Disait d'un air chagrin :
Je le veux, car c'est la raison
Que je sois maître en ma maison.

Quelle sotte manie,
Du bonheur me privant,
Retient mon Eugénie
Dans un fatal couvent!
Je veux l'avoir : c'est la raison
Que j'en sois maître en ma maison.

Elle use sa jeunesse
A chanter du latin,
Tandis que la vieillesse
Me pousse vers ma fin.

(1) M. Saint-Marc Girardin dans sa notice sur *Beaumarchais.*

Tant que je vis, c'est la raison
Que je l'embrasse en ma maison.

Cette ronde, qui circula d'abord imprimée en brochure, eut des conséquences assez plaisantes. Il y avait plusieurs couplets qui traitaient la question du mariage de Mlle Eugénie, alors âgée de quatorze ans, entre autres ceux-ci :

Tous ces *beaux* que l'on nomme
Te lorgnent-ils déjà?
Dis-leur : Mon gentilhomme,
N'êtes-vous que cela?
Des parchemins et du blason
N'ouvriront point cette maison.

Si quelque autre plus tendre
Te fait contes en l'air,
Laisse-moi les entendre,
Car ton père y voit clair.
Je te dirai si c'est raison
Qu'il soit reçu dans ma maison.

Tel excellent jeune homme
Voit le ciel dans tes yeux,
Dis-lui : Bel astronome,
Parlez à ce bon vieux :
Il est mon père, et c'est raison
Qu'il ait un gendre à sa façon.

S'il a pour la tribune
Quelque talent d'éclat,
Qu'importe sa fortune?
Juge, écrivain, soldat,
Esprit, vertu, douce raison,
Voilà son titre en ma maison.

Ces couplets, en se répandant par le monde, répandirent en même temps l'idée que la fille unique de Beaumarchais, personne charmante et riche héritière, était à marier, et que son père ne voulait absolument tenir compte, pour lui choisir un époux, que du mérite des concurrens. Or, comme le nombre des gens qui n'ont que du mérite est toujours très considérable, Beaumarchais vit affluer chez lui, dans cette même année 1791, les demandes en mariage les plus singulières. Ici c'est un gentilhomme, mais qui ne fait aucun cas de son blason, qui méprise la fortune qu'il n'a plus, qui n'estime que la vertu, et qui aspire à épouser Mlle Eugénie et sa dot; ailleurs c'est un père parfaitement inconnu à Beaumarchais, qui le prie de lui garder sa fille pour son fils, lequel est encore au collége; plus loin, c'est un capitaine qui n'a que son épée, mais elle vaut un bâton de maréchal de France. Pour écarter poliment cette avalanche d'épouseurs vertueux et désintéressés, Beaumarchais écrit une lettre qui lui sert

à peu près pour tous, sauf quelques modifications, et dont voici un exemplaire adressé à l'officier pauvre, mais honnête et valeureux.

« Paris, ce 21 mai 1791.

« Quoique votre lettre, monsieur, me paraisse tirer son origine d'un simple babinage, comme elle est écrite avec le sérieux de l'honnêteté, je lui dois une réponse. On vous a trompé sur le compte de ma fille; à peine âgée de quatorze ans, elle est bien loin encore du temps où je la laisserai maîtresse de se choisir un maître, ne me réservant là-dessus que le droit de conseil. Peut-être ignorez-vous vous-même ce qui donne lieu à votre proposition. J'ai retiré depuis très peu ma fille du couvent : la joie de son retour ayant arraché une ronde à ma paresse, après avoir été chantée à ma table, elle a couru le monde. Le ton bonhomme et gauloisement civique que j'y ai pris, joint au badinage qui tient au futur établissement de ma fille, a fait penser à bien des gens que j'y songeais déjà pour elle; mais que Minerve me préserve de la faire engager avant l'âge où son cœur se donnera en connaissance de cause! Le couvent a bien fait son éducation physique : c'est à moi à faire son éducation morale avant de la livrer à son for intérieur en un cas aussi grave que celui qui enchaînera sa vie. Or ce n'est pas, monsieur, l'affaire de peu de mois, il y faudra des années.

« Ce que ma ronde a dit en badinant sera certainement ma règle pour éclairer son jeune cœur. La fortune me touchera moins que des talens et des vertus, car je veux qu'elle soit heureuse. Une longue suite d'aïeux est un mot qui vient de changer d'acception, aucun être vivant n'existe sans aïeux, et quant à ceux qui furent nobles, ils n'influeront plus désormais sur le sort de leurs descendans : chacun sera ce qu'il vaudra, ainsi le veut la loi, la constitution, la raison, ah! la raison surtout tant insultée dans nos institutions gothiques.

« Je vous envoie, monsieur, ma ronde un peu badine, et si vous la chantez, vous direz quelquefois : Ce bon vieux qui fit la chanson aimait bien sa fille, et ne radotait pas. Recevez mes remerciemens de toutes les choses obligeantes dont vous daignez me gratifier, et les salutations sincères du cultivateur

« BEAUMARCHAIS. »

On vient de voir par cette lettre que Beaumarchais fait très peu de cas des titres de noblesse; cependant, lorsque l'assemblée constituante les abolit et décrète que chacun sera réduit à son nom primitif ou supprimera sa particule, l'auteur du *Mariage de Figaro* parle de ce décret avec une raillerie à travers laquelle perce peut-être un peu de mauvaise humeur. Après cela, quoique ses parchemins, dont il avait *quittance,* fussent de date plus moderne que ceux de Mirabeau, il pouvait, lui aussi, sans trop de présomption, dire comme le célèbre orateur aux journalistes qui, pour obéir au décret, le nommaient Riquetti : « Avec votre Riquetti, vous avez désorienté l'Europe pendant trois jours. » Il aurait bien fallu également quelques jours au public pour s'habituer à retrouver Beaumarchais dans

Caron. C'est à sa femme, qui était alors aux eaux de Saint-Amand, que l'ex-secrétaire du roi transmet ses impressions sur le décret de la constituante par une lettre en date du 22 juin 1790, de laquelle j'extrais les passages suivans :

« Qu'allons-nous devenir, ma chère? Voilà que nous perdons toutes nos dignités. Réduits à nos noms de famille, sans armoiries et sans livrées! Juste ciel! quel délabrement! Je dînais avant-hier chez Mme de la Reynière, et nous l'appelions à son nez Mme Grimod, court et sans queue. Monseigneur l'évêque de Rhodez et monseigneur l'évêque d'Agen n'eurent de nous que du *monsieur*, chacun s'appelait par son nom, nous avions l'air de la sortie d'un bal de l'Opéra d'hiver où tout le monde est démasqué.

« J'écrivais ce matin à Mme la comtesse de Choiseul-Gouffier; je lui disais : « Jusqu'au 14 de juillet, madame, je vous donnerai, par respect pour vos droits, de la comtesse, mais après, vous m'en saurez gré, s'il vous plaît, ce sera pure courtoisie..... »

« Je vous envoie en propre original l'invitation d'un club femelle que j'ai reçue pour vous hier. J'ai répondu que vous étiez aux eaux, mais vous unissant d'intention, qu'au moins je le présumais, et j'ai adressé ma réponse à Mme la secrétaire..... Il me semble que le 14 sera la plus belle chose que l'on ait jamais vue (1). Mais Louis XIV, le 14, se verra dépouillé comme les autres grands. Plus d'esclaves à ses pieds dans la place des Victoires. Ah! c'est une désolation. Pour laisser au bon Henri IV ses quatre statues enchaînées, nous prétendons que ce sont quatre vices : on nous le dispute, mais nous n'en démordons pas.....

« J'ai démontré dimanche que je n'avais plus de possession qui eût le nom de Beaumarchais, et que le décret portait bien qu'on quittera les noms de *terre*, mais rien dessus les noms de *guerre*, et c'est sous celui-là que j'ai toujours vaincu mes lâches ennemis..... »

Tout à côté de cette lettre intime, où l'auteur semble parler, avec le sourire sur les lèvres, du 14 juillet et de tous les enthousiasmes du moment, j'en trouve une autre adressée au président de l'assemblée nationale, qui n'est rien moins que le plan d'un monument gigantesque que Beaumarchais propose de faire élever au Champ-de-Mars. « Au milieu de ce cirque immense, écrit-il, sur une estrade carrée de 210 pieds de face, j'*élève* une colonne triomphale de la hauteur de 148 pieds, à la base de laquelle on arrive par quarante marches de 120 pieds de longueur sur tous les côtés du carré, etc. » Tout le reste est dans ces proportions; j'y remarque entre autres agrémens « quatre corps de garde qui, reliés entre eux par des galeries souterraines, peuvent servir, dans les fêtes, de réserve aux gardes nationales et contenir sept ou huit mille hommes. » Cet embellissement civique me paraît indiquer que l'esprit d'ordre et de conservation n'abandonne jamais Beaumarchais.

(1) Il s'agit du jour de la fédération.

Quelquefois les anxiétés politiques de l'auteur du *Mariage de Figaro* s'expriment avec une chaleur sous laquelle on reconnaît un sentiment noble et sincère; c'est ainsi que dans les derniers temps de la constituante, au moment où cette assemblée se suicide avec tant d'imprudence et consume ses derniers jours au milieu de conflits misérables, Beaumarchais, écrivant, en date du 10 septembre 1791, à un des membres les plus honorables de la majorité, à Beaumetz, avec lequel il est lié, s'écrie :

« Qui aurait cru que la fin d'un aussi grand ouvrage serait déshonorée par les plus vils débats, et que nous donnerions ce triomphe à nos ennemis du dehors et du dedans, de voir la constitution près de s'écrouler à l'instant où l'on doit commencer à lui donner une exécution sérieuse? Misérable intérêt et plus misérable ambition qui rendent nos législateurs la risée de ceux qui se plaisaient tant à les respecter! Et M. de Bouillé, et M. de Calonne, et M. d'Autichamp relèvent l'espoir de leur parti en lui montrant les forces que nos divisions lui prêtent. Pendant que vous allez laisser toutes nos affaires dans le trouble, est-ce la législature d'avocats que nous vous fabriquons avec tant de cabales qui les rétablira? J'en sais trop pour ne pas mourir de chagrin de tous les maux que je vois prêts à fondre sur notre pauvre France! »

L'avenir n'apparaît pas toujours à Beaumarchais sous un aspect aussi sombre, à en juger par ce tableau plus riant qu'il adresse à un prince russe à Saint-Pétersbourg, en date du 12 novembre 1791. Peut-être aussi l'amour-propre national le porte-t-il à présenter les choses un peu plus en beau qu'il ne les voit.

« La révolution qui s'est faite chez nous, écrit-il, influe beaucoup sur la littérature. Les peuples libres en général perdent en grâce ce qu'ils acquièrent en force, et notre théâtre se ressent du nouvel esprit de la France. Tous occupés de grands intérêts et devenus à moitié républicains, nous ne pouvons plus nous plier à la mollesse littéraire convenable à l'ancien régime; mais, il faut l'avouer, pour redresser notre arbre, nous l'avons fait courber du côté opposé. Des mots durs qui font fuir les Muses sont dans la bouche de nos acteurs. Nous avons des châteaux-forts en place de palais, et pour orchestre des canons. Les rues tiennent lieu de ruelles : où l'on entendait des soupirs, on entend crier liberté; — et : vivre libre ou mourir, au lieu de : je t'adore. Voilà quels sont nos jeux et nos amusemens. C'est Athènes l'aimable qui s'est un peu changée en Sparte la farouche; mais l'amabilité étant notre élément, le retour de la paix nous rendra notre caractère, et seulement d'un ton plus mâle; notre gaieté reprendra le dessus. »

Tout en se livrant ainsi à l'observation et à l'appréciation des affaires publiques, Beaumarchais continue son commerce épistolaire avec les insulteurs, les quêteurs et les faiseurs de projets qui l'assiégent comme par le passé, non sans quelques nuances nouvelles qui tiennent à la licence du temps. Voici par exemple un petit échan-

tillon du degré d'effronterie qu'un coquin peut porter dans l'exercice de son métier; c'est un billet entre plusieurs du même genre que Beaumarhais reçoit en 1790.

« Monsieur,

« Je viens d'acheter un manuscrit qui a pour titre : *Confessions de M. de Beaumarchais*. Cette brochure pourra contenir à peu près cinq feuilles in-8°. Je suis prêt à la faire imprimer; mais j'aurais à me reprocher de rendre ce pamphlet public : il ne tend qu'à vous attirer un grand nombre d'ennemis. Je l'ai acheté six louis; plusieurs personnes m'en ont offert six de bénéfice, et si je le faisais imprimer, je ne sais la quantité d'argent que cela me rapporterait. Ainsi, monsieur, voyez si vous voulez vous en arranger avec moi. Faites-m'en l'offre que vous désirez, et vous pouvez compter sur mon zèle et ma discrétion.

« Comme je suis en marché pour le faire imprimer, je vous prie de me faire réponse pour mardi soir. S'adresser par lettre à M. Bunel chez Mlle Bondidier, marchande lingère, rue Comtesse d'Artois. »

Voici la réponse de Beaumarchais; elle est courte, mais expressive :

« Je ne donnerais pas six liards pour empêcher une infamie contre moi de voir le jour, mais je donnerai volontiers six louis à celui qui m'apportera les oreilles du coquin qui l'a composée et six autres louis pour celles du gredin qui va l'imprimer. Et comme toute peine mérite salaire, je viens de déposer la lettre du sieur Bunel, afin qu'il le reçoive de la justice nationale lorsque son libelle paraîtra.

« BEAUMARCHAIS. »

Plus loin, c'est un très habile homme, M. Simonnet, qui s'est livré à de savans calculs sur les chances de la loterie, et qui poursuit Beaumarchais de plans merveilleux pour lesquels il demande des fonds. L'auteur du *Mariage de Figaro* prend très bénévolement la peine de lui redresser l'esprit, ou de lui prouver au moins qu'il n'est pas sa dupe :

« J'ai passé ma vie, monsieur, lui écrit-il, à gagner à la loterie tout l'argent que je n'y ai pas mis, et je m'en félicite chaque jour. En jetant un coup d'œil critique et sévère sur ces affreux établissemens des loteries, pépinières assurées de tous les maux du peuple, qui ne servent qu'à remplir les prisons et les hôpitaux, j'ai trouvé que la loterie que l'on nomme si indécemment *royale*, et qu'on devrait nommer *infernale*, se combine de manière que la façon la moins funeste d'y ponter est certainement par extrait; mais que dans ce pontage même, si l'on mettait à chaque tirage 20 sous sur chaque numéro, l'on aurait dépensé 90 livres. On gagnerait toujours les cinq extraits ou cinq fois quinze mises, produit de leur bénéfice, c'est-à-dire 75 fr.; d'où il résulte que la moindre perte que l'on puisse faire à cet infâme biribi est de 15 sur 90 dans l'hypothèse même la plus favorable. Je vous plaindrais, monsieur, d'avoir la manie de ce jeu, si vous aviez des fonds à y mettre;

mais comme vous ne faites qu'en solliciter ailleurs, le seul danger que vous couriez est le chagrin d'avoir entraîné dans ces spéculations fâcheuses ceux qui auraient la simplesse de s'y livrer.

« Je vous salue, monsieur, avec franchise. CARON-BEAUMARCHAIS. »

Les *quémandeurs* purs et simples n'ont également plus les allures qu'ils avaient avant la révolution; repoussés, ils reviennent à la charge, écrivent des lettres d'injures, de menaces, et Beaumarchais, qui a déjà tant d'ennemis sur les bras et qui ne voudrait pas en augmenter le nombre, tout en donnant aux uns, passe une partie de sa vie à prouver aussi éloquemment que possible aux autres qu'il ne peut pas leur donner. Une lettre où il discute de son mieux avec un de ces impérieux emprunteurs nous fournira un tableau assez net de sa situation à la date du 1er mai 1792 :

« Puisque vous m'avez fait l'honneur, monsieur, écrit-il, de me supposer un peu de philosophie et de sensibilité, dont je fais *parade* dans mes écrits, je vais vous faire celui de vous prêter un peu plus d'équité que vous n'en montrez dans les vôtres, et je vous dirai : Comment un homme d'un aussi bon esprit ne sent-il pas que plus un homme s'est gêné pour se rendre humain et généreux, moins il peut lui rester de moyens pour faire la chouette à tous les infortunés qui, le regardant comme un but, y lancent leur boule ou leur palet? La foule des demandeurs qui s'adressent à moi est telle qu'il me faudrait dix secrétaires pour leur répondre, car un mot sec est loin de suffire au malheur : il lui faut des consolations, des détails, surtout des secours. Ne pouvant remplir ce douloureux office envers tous ceux qui m'écrivent, je gémis, je m'arrête, et pour tout résultat je n'ai plus que deux commerces au monde : des inconnus qui me demandent, des hommes injustes qui m'injurient, des fougueux qui me menacent sans m'avoir même jamais vu. Êtes-vous satisfait, monsieur, de m'avoir fait perdre mon temps pour vous dire des choses inutiles, moi qui en ai tant d'utiles à faire? Ayez pour moi, monsieur, la douce compassion que vous demandez pour vous-même, et vous cesserez d'injurier celui qui ne vous a fait aucun mal et n'a d'autre tort envers chacun que de ne pouvoir obliger tout le monde à la fois.

« Je vous salue. BEAUMARCHAIS. »

III. — LA MÈRE COUPABLE. — LES SOIXANTE MILLE FUSILS.

Au milieu des préoccupations et des inquiétudes si diverses dont nous venons d'esquisser le tableau, Beaumarchais trouvait le temps de se livrer aux deux passions qui ont tenu une si grande place dans sa vie, celle du théâtre et celle des affaires; il écrivait son drame de *la Mère coupable,* et il se chargeait de fournir au gouvernement français soixante mille fusils. Disons un mot du drame avant de parler de l'affaire des fusils, qui forme aussi une espèce de drame dont le héros va se trouver effroyablement victimé.

Achevée en janvier 1791, *la Mère coupable* fut lue en février et reçue au Théâtre-Français; mais à ce moment s'agitait encore avec une recrudescence d'animosité, entre les auteurs et les acteurs, l'éternel procès dont nous avons déjà rendu compte, et que la législative devait bientôt juger de nouveau, comme la constituante, en faveur des auteurs. Beaumarchais, chargé par ces derniers de défendre leurs intérêts, s'en acquitta avec une conscience qui amena une rupture entre le Théâtre-Français et lui. Une nouvelle troupe, qui venait avec son appui d'ouvrir un théâtre dans son voisinage au Marais, lui demanda sa pièce avec instance, et elle fut représentée pour la première fois sur ce nouveau théâtre le 6 juin 1792. Faiblement jouée d'abord, elle n'eut qu'un médiocre succès; reprise plus tard par les comédiens français, en mai 1797, elle réussit complétement, et elle s'est soutenue au théâtre jusqu'à nos jours, où le public la voit encore représenter avec intérêt.

Le style de *la Mère coupable* est souvent faible, incorrect et délayé : il est loin de valoir celui du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro;* mais le sujet de cette pièce, pris en lui-même, est à la fois très dramatique et d'une incontestable moralité. Dans l'épouse infidèle s'attacher surtout à mettre en relief la mère coupable, peindre une femme douée de sentimens honnêtes qui, pour un seul jour de faiblesse, vainement racheté par des années de repentir et de vertu, voit son existence tout entière abîmée, son repos à jamais troublé, et non-seulement son repos, mais celui de tout ce qui l'entoure; mettre en scène un jeune homme de vingt ans dont la naissance suspecte fait à la fois le supplice de sa mère, le supplice de l'époux qui n'est pas son père, et son propre supplice; montrer toutes les douceurs de la vie de famille empoisonnées par la contrainte, le soupçon, la défiance et la haine, jusqu'au moment terrible où le fatal secret qui pèse depuis vingt ans sur cet intérieur se dévoile pour nous laisser voir une femme, d'ailleurs estimable, écrasée sous le poids de la honte, prosternée, la rougeur au front, devant son époux, et réduite à redouter jusqu'au mépris de son fils : voilà certainement une conception qui ne manque ni d'élévation ni d'intérêt. La Harpe lui-même, beaucoup trop dédaigneux à mon avis pour ce drame, est obligé de reconnaître que l'idée en est bonne; mais non content d'insister sur les côtés faibles de la pièce, notamment sur cet amour entre Florestine et Léon, amour qui déplaît et qui choque, bien qu'il ne soit incestueux qu'en apparence, et que le public sache à quoi s'en tenir, non content de critiquer le caractère outré de Begears, de signaler les invraisemblances et les incorrections fréquentes, La Harpe ne fait grâce à rien : tout est absolument mauvais. « C'est, dit-il, une production *platement folle;* » il va jusqu'à trouver *inepte* une

scène des plus belles et des plus pathétiques, celle du quatrième acte, où la comtesse Almaviva, attérée par la découverte de sa faute, ne trouve pour répondre aux interrogations terribles du comte que des prières entrecoupées qu'elle adresse non pas à son époux, mais à Dieu. La Harpe nous assure qu'à la première représentation *tout le monde* riait de cette scène, suivant lui insupportable au théâtre, « où, dit-il, on ne dialogue pas un quart d'heure de suite avec Dieu quand il faut répondre à un mari. Rien ne fait mieux voir, ajoute-t-il très lestement, de quelles *bévues* un homme d'esprit est capable dans ce qui est étranger à son genre d'esprit. »

En vérité le mot de *bévue* nous semble ici pouvoir être retourné avantageusement contre La Harpe. Il nous paraît fort douteux que tout le monde ait ri de cette scène en 1792; mais ce qui est certain, c'est que personne n'en rit aujourd'hui. On juge avec raison que c'est une idée aussi vraie qu'émouvante, — étant donnée une femme honnête, sensible et pieuse, — de la montrer accablée par une révélation inattendue qui la dégrade aux yeux de son mari, ne trouvant aucune parole pour lui répondre et ne sachant que s'accuser devant Dieu, non pas un quart d'heure, comme le dit très faussement La Harpe, mais un instant, et par quelques phrases entrecoupées, très habilement mêlées aux phrases du comte qui lit avec fureur la lettre accusatrice. Cette scène, dans son ensemble, est assurément la plus belle de la pièce; elle ne manque jamais de produire sur le public une vive impression, et c'est peut-être à elle seule que le drame de *la Mère coupable* doit de s'être maintenu au théâtre jusqu'à nos jours.

Parmi les nombreuses lettres écrites ou reçues par Beaumarchais au sujet de ce drame, nous n'en citerons que deux. L'une est adressée à la veuve du dernier des Stuarts, à l'amie d'Alfieri, la comtesse d'Albany, qui se trouvait à Paris en 1791 et qui avait demandé à Beaumarchais de faire chez elle une lecture de *la Mère coupable*. Le billet de Beaumarchais offre, ce me semble, une sorte de petit résumé assez vif des qualités et des défauts de son style. Le voici :

« Paris, ce 5 février 1791.

« Madame la comtesse,

« Puisque vous voulez entendre absolument mon très sévère ouvrage, je ne puis pas m'y opposer; mais faites une observation avec moi : quand je veux rire, c'est aux éclats; s'il faut pleurer, c'est aux sanglots. Je n'y connais de milieu que l'ennui.

« Admettez donc qui vous voudrez à la lecture de mardi, mais écartez les cœurs usés, les âmes desséchées qui prennent en pitié ces douleurs que nous trouvons si délicieuses. Ces gens-là ne sont bons qu'à parler révolution. Ayez quelques femmes sensibles, des hommes pour qui le cœur n'est pas une

chimère, et puis pleurons à plein canal. Je vous promets ce douloureux plaisir et suis avec respect, madame la comtesse, etc., BEAUMARCHAIS. »

Le second billet est de Grétry, alors vieux, et qui paraît avoir eu le projet de mettre *la Mère coupable* en musique :

« Je ne rêve, écrit-il à Beaumarchais, qu'à votre *Mère coupable*. J'ai remarqué que la musique n'est jamais si bien placée et ne fait jamais plus d'effet que lorsqu'elle est rare. Voulez-vous que je choisisse douze places où vous rimerez votre prose, et voilà tout? Je vous réponds qu'on parlera un jour, si vous consentez à ma demande, de la colère d'Almaviva autant qu'on a parlé de la colère d'Achille. Si vous donnez cette pièce aux Italiens, elle peut avoir cinquante représentations de suite; si vous y ajoutez douze ou quinze morceaux de musique, tous capitaux et de genres différens, elle doit en avoir cent, et j'aurai fait de la musique sur un chef-d'œuvre digne du vieux (1)

« GRÉTRY. »

C'est dans le même temps où Beaumarchais donnait sa dernière pièce de théâtre qu'il s'embarquait dans une nouvelle opération patriotique et commerciale, qui devait bouleverser sa fortune et faire le tourment de ses derniers jours. La France, en 1792, manquait d'armes; il entreprit de lui en procurer. On a peine à comprendre qu'un homme de soixante ans, riche, fatigué par une existence des plus orageuses, commençant déjà à ressentir des atteintes de surdité, entouré d'ennemis et n'aspirant plus qu'au repos, ait pu se laisser induire à se charger de faire venir en France soixante mille fusils retenus en Hollande, dans des circonstances qui rendaient cette opération aussi dangereuse que difficile. En tenant compte du goût si prononcé de Beaumarchais pour les spéculations hasardeuses, pourvu qu'elles présentassent un certain caractère d'intérêt public, il faut surtout, je crois, chercher ici la cause de sa téméraire entreprise dans l'impopularité même qui le poursuivait alors. « Je lui disais, nous raconte à ce sujet Gudin dans son manuscrit, je lui disais qu'un homme sage, dans un temps de révolution, ne fait commerce ni d'armes ni de blé; mais ma prudence était trompeuse : dans ces temps de désordre et d'inquiétudes, on lui eût fait un crime d'avoir refusé d'acquérir les armes qu'on lui proposait. Son refus eût été réputé mauvaise volonté; il n'avait que le choix des dangers : il s'exposa au péril d'être utile à son pays. »

Au commencement de 1792, un Belge étant venu lui offrir pour la France soixante mille fusils provenant du désarmement des Pays-Bas, déposés en Hollande et vendus par l'Autriche, à la condition

(1) Cette idée de Grétry n'eut pas de suite; mais deux ans après, sous la république, on jouait *le Mariage de Figaro*, transformé en opéra et assez malheureusement versifié par Beaumarchais. J'ignore quel était l'auteur de la musique.

que l'acheteur les ferait passer aux colonies, Beaumarchais transmet la proposition au ministre de la guerre, de Grave, qui le charge de faire venir en secret les fusils, s'engage à les lui payer une somme convenue, et lui avance cinq cent mille francs *en assignats,* en lui faisant déposer en échange une valeur de sept cent cinquante mille francs en contrats sur la ville de Paris. Beaumarchais obtient la promesse que, s'il a besoin de plus d'argent pour faire arriver les fusils, on lui en remettra sur les deux cent cinquante mille francs de dépôt en plus qu'il laisse dans les mains du ministre. Le gouvernement s'engage encore à l'aider de tout son pouvoir à vaincre la résistance du gouvernement hollandais, qui, de crainte de se brouiller avec l'Autriche, s'oppose à la remise de ces armes. Toutefois le ministère, qui était aux prises avec bien d'autres difficultés, ne tarde pas à oublier les fusils. La guerre éclate bientôt avec l'Autriche et la Prusse : Beaumarchais n'en est que plus ardent à demander qu'on l'aide à vaincre la résistance de la Hollande, avec laquelle on est encore en paix; mais dans la dernière année de la monarchie de Louis XVI, les ministres se succèdent avec la rapidité de l'éclair. C'est en vain que Beaumarchais les assiége, — J'en ai *usé,* dit-il, en quelques mois quatorze ou quinze, — il ne peut en tirer ni leur appui en Hollande, ni l'argent promis sur son excédant de dépôt, pour faire venir ces malheureux fusils, et tandis qu'il s'épuise en efforts, ses ennemis répandent parmi le peuple le bruit que ces fusils sont chez lui, qu'il les a dans ses caves et les destine à faire égorger les patriotes. Il n'en fallait pas davantage pour le faire égorger lui-même.

L'ex-capucin Chabot, membre de l'assemblée législative, le dénonce à la tribune comme cachant des armes dans un lieu *très suspect.* Beaumarchais, toujours fidèle à son caractère, répond à Chabot qu'il sera, lui Chabot, vingt fois *plus suspect* que ce lieu, s'il ne l'indique. Le lendemain du 10 août, le peuple se porte en masse dans sa belle maison du boulevard, et la fouille du haut en bas sans cependant soustraire une épingle. Au milieu de cette scène affreuse, que l'auteur du *Mariage de Figaro* décrit longuement dans une lettre déjà publiée et adressée à sa fille, qu'il venait alors de faire partir pour Le Havre avec sa mère, on le voit conservant assez de sang-froid pour étudier ce peuple en rumeur et « admirer, dit-il, en lui ce mélange d'égarement et de justice naturelle qui perce même à travers le désordre. » Quelques jours après, quoiqu'il eût pris le soin de faire afficher partout, suivant son usage, que le peuple n'avait rien trouvé chez lui de suspect, il est arrêté et conduit à l'Abbaye le 23 août. Il y était encore le 30, c'est-à-dire deux jours avant les massacres de septembre, lorsqu'il prend tout à coup fantaisie au procureur de la commune, Manuel, de se souvenir qu'il a eu avec Beaumarchais

quelques démêlés dans lesquels ce dernier s'est assez spirituellement moqué de lui, et de penser que ce serait une noble vengeance d'aller le tirer de prison. Il faut ajouter, pour être exact, que c'est une femme à qui Beaumarchais avait rendu des services, et qui avait quelque influence sur Manuel, qui le détermina à cet acte de générosité. Toujours est-il que le 30 Manuel vient annoncer à son ancien adversaire qu'il est libre. Beaumarchais ne se le fait pas dire deux fois. Il sort, et le surlendemain les massacres commencent.

Il semblerait assez naturel que dans un pareil moment Beaumarchais laissât de côté ses fusils pour s'occuper spécialement de préserver sa personne; mais en devenant sourd, il a pris un peu de l'entêtement qui accompagne, dit-on, cette infirmité. Il veut bien consentir à se cacher, mais pendant le jour seulement, à quelques lieues de Paris; chaque soir, il revient à pied, à travers les terres labourées, pour éviter les mauvaises rencontres, et il va sommer les ministres de tenir les engagemens de leurs prédécesseurs et de le mettre à même d'obtenir de la Hollande les soixante mille fusils qu'il a promis à la nation. Il faut dire aussi, pour expliquer sa persistance, que d'une part cette opération dont on sait qu'il a été l'agent le constitue vis-à-vis du peuple à l'état de suspicion permanente jusqu'à ce qu'elle ait réussi, et que d'autre part il croit s'apercevoir que le ministre Lebrun cherche à exploiter sous main l'affaire à son profit, en lui laissant au besoin toute la responsabilité d'un échec. C'est là ce qui le rend tenace au point de fatiguer, d'excéder jusqu'à Danton, qui toutefois ne peut s'empêcher de rire en voyant un homme aussi compromis, qui ne devrait songer qu'à sa sûreté, s'obstiner, le lendemain des massacres de septembre, à venir chaque soir lui demander l'argent qu'on lui redoit sur son dépôt et une commission pour la Hollande.

Enfin on se décide à lui donner seulement un passeport, en lui promettant qu'on lui fera tenir en Hollande l'argent nécessaire pour faire lever l'embargo que le gouvernement hollandais a mis sur les fusils, et qu'il trouvera également des instructions chez le ministre de France à La Haye, qui devra prêter son concours à cette opération. Confiant dans cet engagement du ministre Lebrun, Beaumarchais part pour la Hollande. Ici commence pour lui une nouvelle odyssée, et c'est au milieu d'agitations toujours renaissantes que se passeront les dernières années de cette vie déjà si pleine. Au bout de quelques jours, Beaumarchais va se voir en même temps emprisonné à Londres par un créancier anglais et décrété d'accusation en France comme coupable de *trahison* et de *fraude* envers la république.

LOUIS DE LOMÉNIE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 novembre 1853.

Il est des instans, après que tout a été essayé pour conjurer une crise, où nul commentaire, nulle conjecture possible ne saurait égaler un acte. Les événemens, parlant par eux-mêmes, se mettent au-dessus des combinaisons les plus habiles, et se chargent de se faire leur place en jetant des élémens nouveaux dans les grandes situations politiques. C'est ainsi que tout l'intérêt qui s'attache aux affaires d'Orient n'est plus aujourd'hui à Vienne, à Paris, à Londres ou à Constantinople même, c'est-à-dire là où la diplomatie agit, négocie et multiplie les plans d'arrangement : il est sur les bords du Danube et en Asie, là où les armées sont en présence, là où on combat déjà, et où, d'un jour à l'autre, un choc décisif peut modifier singulièrement la face des choses. Pour le moment, c'est le poids de l'épée qui peut faire pencher la balance. Qu'est devenue la dernière tentative de conciliation qui se produisait récemment à Constantinople comme un expédient suprême à la veille de la lutte? Elle n'a pas même été une illusion. C'était sans doute le résultat de la fameuse entrevue d'Ollmütz, se manifestant par une dernière proposition diplomatique de l'internonce autrichien. Les représentans des puissances européennes ne se sont nullement refusés à demander un ajournement dans l'ouverture des hostilités. Par ce qu'il y a eu de peu sérieux et de peu décisif dans cette démarche nouvelle, l'Autriche a pu voir une fois de plus ce qu'il y aurait de peu efficace dans l'action isolée d'un gouvernement. La vérité est que si la question qui s'agite en Orient était un simple différend entre le sultan et le tsar, il n'y aurait point à intervenir, et la Russie pourrait justement revendiquer le droit de vider elle-même sa querelle; si c'est au contraire une question qui engage un intérêt européen, il n'est point d'arrangement, de palliatif qui se présente avec quelque chance sérieuse, s'il n'a été élaboré et adopté par l'Europe tout entière, disposée à le soutenir. Tandis que cette dernière et vaine tentative faisait un moment diversion à Constan-

tinople, les événemens marchaient d'eux-mêmes et se développaient sur leur théâtre naturel.

Ce n'est plus seulement une opération partielle et restreinte exécutée par les Russes sous le feu des canons d'Isactcha. Une portion de l'armée d'Omer-Pacha a franchi le Danube entre Oltenitza et Turtukaï. Les Turcs se sont heurtés contre un corps d'armée russe, et sont restés maîtres de la position d'Oltenitza après vingt-huit heures d'un combat sanglant, où les officiers russes semblent avoir particulièrement souffert. Par suite de ce combat, l'armée ottomane se trouverait campée dans la Valachie, à peu de distance de Bucharest, et Omer-Pacha aurait, dit-on, signifié au prince Gortchakoff un ultimatum qui consisterait dans la remise immédiate aux Turcs des forteresses des principautés, et dans l'évacuation la plus prompte possible des provinces moldo-valaques par les Russes; en d'autres termes, c'est la continuation de la guerre que propose le chef des forces ottomanes campé aujourd'hui sur la rive gauche du Danube. Il en est de même en Asie, où l'armée turque n'est point sans avoir obtenu, à ce qu'il semble, quelques avantages; elle est entrée en campagne par un combat heureux. Ainsi, partout où la lutte pouvait être engagée, elle existe; la guerre n'est plus simplement une éventualité, elle est un fait entre la Turquie et la Russie. Les gouvernemens européens n'ont plus à devancer les événemens, ils ne peuvent que les suivre en profitant des circonstances favorables pour renouer des négociations si malheureusement infructueuses jusqu'ici; il est seulement à craindre qu'ils n'aient à concilier des choses bien inconciliables, par cette simple raison que si la Russie réussit encore à vaincre les Turcs et persiste dans ses prétentions, c'est l'intérêt européen qui aura à lui faire face; et si ce sont les Turcs qui sont victorieux, ce sera l'orgueil froissé de la Russie qui se refusera à une transaction sous le coup d'une défaite. Quelle que soit cependant l'issue de ce conflit, il est un certain nombre de faits à constater, qui sont comme la moralité de la crise actuelle, et qui restent acquis à l'histoire contemporaine. En premier lieu, là où on ne soupçonnait que la décrépitude et la mort, on aura vu se développer des signes singuliers de vitalité et d'énergie; on aura vu un pays affaissé sur lui-même, comme la Turquie, se relever et retrouver quelque crédit par sa fermeté et sa modération. D'un autre côté, là où on pensait trouver un juste et intelligent esprit de conciliation, on aura rencontré une politique inflexible, soit qu'elle agisse de bonne foi, soit qu'après s'être engagée dans une situation fausse et inextricable, elle ne puisse consentir à revenir sur ses pas. Quant aux gouvernemens européens, dans l'impuissance même de leurs efforts, ils auront donné à coup sûr des témoignages assez manifestes de leur amour de la paix, comme aussi ils auront pu apprendre à quel prix et dans quelles conditions ils pouvaient sauvegarder les bases les plus essentielles de la sécurité occidentale.

Il n'est point certes indifférent de continuer à faire en quelque sorte la part de chacun dans cette crise délicate et redoutable, de marquer le vrai caractère de ces événemens qui commencent, et qui peuvent devenir le point de départ d'événemens plus graves encore. Que l'empereur Nicolas tienne à ne point abaisser la fierté de son pouvoir, qu'il ne veuille point humilier sa politique, rien n'est plus naturel; mais cela ne saurait aller jusqu'à changer les

faits, jusqu'à intervertir encore une fois les rôles et les situations,—et l'Europe ne saurait évidemment accepter la question d'Orient telle que la pose le dernier manifeste du tsar. Que résulte-t-il de ce manifeste publié après la récente déclaration de guerre? L'intention en est bien claire : c'est de mettre du côté de la Russie le bon droit, la justice, la magnanimité, la modération, le rôle défensif et jusqu'à l'appui moral des principales puissances de l'Europe, qui auraient « vainement cherché à ébranler l'aveugle obstination du gouvernement ottoman. » Or on a pu suivre jour par jour pendant huit mois les phases diverses de cette triste affaire. L'esprit d'équité et de conciliation de la Russie consiste dans la mission hautaine et impérieuse du prince Menchikoff; sa modération se réduit à prétendre imposer un protectorat que nul traité ne lui confère, et qui n'irait à rien moins qu'à rendre complétement illusoire l'autorité du sultan. Ce qu'elle appelle son attitude défensive, c'est l'invasion à main armée du territoire turc, le passage du Pruth et l'occupation des provinces moldo-valaques. Quant à l'intervention des puissances européennes, qui ne s'est manifestée ostensiblement que par la médiation de Vienne, nul n'a pu oublier qu'il a suffi des premières interprétations de M. de Nesselrode pour rendre la note de la conférence parfaitement inacceptable, non-seulement pour la Turquie, qui avait déjà refusé d'y souscrire, mais pour l'Angleterre et la France elles-mêmes, qui en avaient jusque-là recommandé l'acceptation au divan. Cela est si vrai, que le gouvernement français n'a eu qu'à rétablir simplement les faits dans un résumé publié au *Moniteur* pour opposer la réfutation la plus lumineuse au manifeste de la politique russe. Nous n'appellerons pas l'article du *Moniteur* le manifeste français; il laisse du moins voir avec assez de clarté comment le gouvernement de la France envisage la crise actuelle, de même qu'à un autre point de vue l'entrée simultanée des flottes française et anglaise dans le Bosphore a été, si l'on nous passe ce terme, un acte conservatoire nécessaire de la part de l'Europe au début de la lutte. La vérité qui est au fond de tout ceci, on ne saurait la dissimuler : c'est que si la guerre aujourd'hui demeure restreinte entre la Russie et la Turquie, si elle peut se poursuivre quelque temps encore dans ces conditions avec des alternatives diverses, elle peut aussi devenir sûrement, à un moment donné, la source d'un conflit plus grave et plus général en Europe. M. de Nesselrode, dans une circulaire récente qui a coïncidé avec le manifeste de l'empereur Nicolas, exprime la confiance que les états européens feront ce qu'ils pourront pour empêcher la guerre d'élargir ses limites, de prendre des proportions plus vastes. Cela dépend autant de la Russie que de l'Europe. En définitive, depuis huit mois, l'Europe ne fait point autre chose que de chercher à conjurer une collision, même restreinte : elle y a épuisé toute son habileté diplomatique; mais on ne peut sans doute attendre d'elle qu'elle s'abstienne là où elle voit une affaire d'équilibre général et de sécurité universelle, au cas où cet équilibre et cette sécurité se trouveraient tout à coup à la merci de circonstances plus impérieuses.

Les puissances européennes auront donc certainement encore à agir, à négocier, à s'interposer. Seulement, quelle sera la nature et la mesure de leur action? C'est ici que les événemens peuvent exercer leur influence. Toujours est-il que les cabinets n'ont point, il nous semble, d'autre conduite à se pro-

poser que de proportionner leur action aux événemens. La nomination du général Baraguey-d'Hilliers comme ambassadeur de France à Constantinople, à la place de M. de Lacour, ne saurait avoir un autre sens; l'Angleterre elle-même, dit-on, est sur le point de donner un successeur à lord Redcliffe. Maintenant faut-il chercher d'autres différences qui se seraient manifestées depuis peu dans les dispositions des deux gouvernemens restés les derniers en parfaite concordance de vues sur la crise d'Orient? Doit-on croire que le roi Léopold, dans son récent voyage à Londres, a eu assez d'influence sur le cabinet anglais pour modifier sa pensée, comme on l'a dit? Ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces divers bruits n'est point très nouveau peut-être, et ne tient point à coup sûr au voyage du roi des Belges. Ce n'est point d'aujourd'hui qu'on sait qu'il y a dans le ministère anglais des tendances diverses, les unes plus décidées, d'autres qui le sont moins, les premières représentées par lord Palmerston, les secondes par le chef du cabinet lui-même, lord Aberdeen. En définitive, il y a quelque chose de très supérieur à ces nuances entre des hommes d'état obéissant à des traditions ou à des humeurs différentes : c'est l'intérêt commun qui a formé les rapports actuels de l'Angleterre et de la France, — et c'est ce qui nous fait ajouter que la politique des deux pays ne saurait cesser d'être identique dans le fond. Cette politique, mélange de modération et de fermeté, qui s'est manifestée déjà par l'entrée des flottes dans les Dardanelles, est aujourd'hui la plus ferme garantie de l'Occident. S'il est un fait propre à éclairer les deux peuples, ce sont les tentatives mêmes par lesquelles on cherche parfois à les diviser. Récemment encore, il paraissait à Bruxelles une brochure sortie d'une source à laquelle il ne serait peut-être pas difficile de remonter : *La Vérité sur le différend turco-russe*. Or quel est le double but de cette publication? C'est d'abord de faire l'apologie de la Russie dans l'affaire d'Orient, et en outre de jeter des germes de division et de froissement entre l'Angleterre et la France. Ces pages d'ailleurs ne laissent point d'être curieuses par la manière dont elles laissent percer par instant les vues et l'ambition de la Russie, sauf à faire rentrer à propos cette ambition dans les limites du droit actuel. — Ici, vous verrez que l'empire turc est mort, qu'il est honteux pour l'Europe de voir les saints lieux entre des mains musulmanes, qu'on ne saurait rien objecter contre la domination d'une puissance chrétienne en Orient;—plus loin, la Russie sera représentée comme n'ayant aucun dessein contre l'intégrité de l'empire ottoman. Au fond cependant, comme nous le disions, la véritable pensée, c'est de rompre le concert de l'Angleterre et de la France, en offrant à cette dernière la perspective de l'établissement de deux grands empires, l'un au nord-est, l'autre au sud-ouest de l'Europe, — après quoi l'annulation de l'influence anglaise devient l'entreprise la plus facile. Cela même n'est point nouveau : c'était le rêve de Tilsitt, qui a fini comme tous les rêves et qu'on ne recommencera pas, mais qui, ramené à propos, semble n'avoir d'autre objet que de ranimer de vieilles antipathies, de vieux souvenirs d'antagonisme.

C'est là, du reste, c'est dans ces divisions possibles, entretenues par bien des causes, qu'est peut-être le danger le plus sérieux pour l'Europe, tandis qu'une politique commune et ferme, nettement suivie par les quatre grandes puissances, — la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, — serait indu-

bitablement le meilleur moyen d'ôter à la crise actuelle ce qu'elle a de plus périlleux. Chose singulière, c'est assez souvent au nom de la paix elle-même qu'on refuse d'agir en commun. Il semble qu'on redoute les conséquences d'une solidarité qui opposerait un ensemble de forces trop compactes aux desseins de la Russie; on voit au contraire une chance de paix dans ce qui peut avoir pour effet de diviser ces forces. Et ici qu'on nous permette de le dire : la paix est assurément un grand bienfait; elle se confond avec la civilisation elle-même. Qui oserait nourrir cette funeste pensée de livrer capricieusement aux chances de la guerre tant d'intérêts de tout genre, tant de travaux pour lesquels la sécurité est la condition première, tant d'institutions à peine rassises? Mais dans certains momens aussi n'est-il pas vrai que la paix n'est point la première considération? Dans tous les cas, la paix n'est sûre et durable que si elle s'appuie sur des bases solides de sécurité mutuelle. En ce sens, on peut ajouter que la paix ne saurait être un but, quelque prix qui s'y attache, pas plus que la guerre n'est un but. Dans des circonstances comme celles où se trouve l'Europe, la première question est celle de savoir quel est l'intérêt qui est en jeu. Est-ce une question de premier ordre pour le continent de savoir si la Russie pourra devoir à la chance des armes de conserver les principautés comme un gage matériel selon son langage, si elle absorbera, sous le nom de protectorat religieux, une prépondérance universelle en Orient? S'il n'en est point ainsi, s'il ne s'agit, qu'on nous passe le terme, que d'une querelle vulgaire de Turc à Russe, alors on est déjà trop intervenu, on a trop agi. S'il y a pour l'Europe une question essentielle, supérieure, vitale, alors la première considération est la question elle-même, et non la paix ou la guerre. Nous ajouterons que lorsque quatre grandes puissances, décidées à épuiser tous les moyens de conciliation, se montrent également décidées à rester solidaires dans la défense de ce qu'elles regardent justement comme la garantie de leur sécurité, toutes les chances sont pour la paix. Voilà pourquoi l'Autriche et la Prusse nous sembleraient mieux servir la paix par une action résolue avec l'Angleterre et la France que par une neutralité qui ne serait qu'une sorte d'aveu d'incompétence dans une des plus grandes questions qui puissent s'élever. Peut-être même ne serait-ce point tellement desservir la Russie que de lui offrir une occasion favorable de dénouer ces déplorables complications, surtout si, comme on l'assure, la mission du prince Menchikof, première cause de la crise actuelle, n'est rien moins que populaire à Saint-Pétersbourg. Dans tous les cas, la guerre existe aujourd'hui; elle existe sur le Danube et en Asie. On ne saurait évidemment se méprendre sur la portée des avantages obtenus par les Turcs. Après comme avant, l'Europe a son rôle à remplir par la voie pacifique, si elle ne veut pas avoir à le remplir dans quelques mois sur un autre terrain.

Lorsque de tels intérêts se débattent dans le monde, lorsqu'ils peuvent d'un jour à l'autre solliciter des résolutions décisives de la part des gouvernemens, il semble qu'ils ne doivent plus laisser de place à autre chose. Ces intérêts sont faits du moins pour ramener les esprits au sentiment des grandes réalités de la vie publique. Le goût des émotions politiques peut trouver là un aliment qu'il ne trouve plus guère dans les choses intérieures. Ce qui survit des années d'agitations que nous avons traversées, on en aurait

à peine l'idée, si quelque procès n'en venait parfois remettre sous nos yeux l'image bizarre et violente. Que pourrait-on dire du procès qui se déroule actuellement devant la cour d'assises, et qui approche du jugement? C'est un complot contre la vie de l'empereur, — triste et meurtrière pensée qui a toujours sa source mystérieuse dans quelque bas-fonds de société secrète. Il y a dans une cause de ce genre tout un côté juridique dont nous n'avons rien à dire, on le comprend; mais par quelle fortune singulière ces procès ramènent-ils toujours sur la scène, à titre de figure épisodique, quelque personnage de février? Soyez donc un homme d'état émérite, jeté un jour par le hasard d'une révolution dans un ministère, pour être pris en flagrant délit de divulgation des secrets diplomatiques, pour avoir à essuyer la juste semonce d'un magistrat et être obligé de convenir que vous avez eu tort!

Spectacle singulier que celui d'un temps de désordre moral et intellectuel, où toutes les notions se troublent et s'altèrent! Qu'en résulte-t-il? Il en résulte cette torpeur où on s'endort et d'où on ne se réveille que pour se livrer aux hallucinations, aux évocations magiques, aux merveilleuses danses de Saint-Gui des tables tournantes. Nous n'en sommes point quittes en effet avec les tables et leurs prodiges, et quel signe peindrait mieux une époque? Il est donc vrai qu'il y a des momens où la pauvre cervelle humaine ne peut résister à quelque souffle mystérieux qui passe dans l'air, et lui jette comme un aliment malsain quelque phénomène inexpliqué? Il y a un siècle, on allait au cimetière Saint-Médard pour se donner des émotions nerveuses; on se convulsionnait au tombeau du diacre Pâris; il y avait le miracle de l'épée qu'on cherchait à enfoncer dans la poitrine d'une jeune fille, mais qui n'entrait pas; il y avait le miracle du feu et du brasier ardent dont on s'approchait sans se brûler. Aujourd'hui ce sont les tables qui tournent, et non-seulement elles tournent, mais elles parlent, elles épèlent l'alphabet, elles prophétisent, elles révèlent le passé et l'avenir, elles sont l'incarnation de quelque personne morte qui se révèle tout à coup pour raconter ses joies et ses souffrances, — et une foule de spectateurs attroupés attendent avec une singulière émotion le miracle. Qu'il y ait dans tout cela les gens naïfs et ceux qui le sont moins, cela n'est pas douteux; mais ce qui est plus étrange, c'est de voir des membres du clergé se livrer, avec un zèle digne d'un meilleur but, à la magique expérience. Ils ne voient pas ce qu'il en peut coûter à la religion, sans compter le ridicule; ils ne voient pas quel mélange de matérialisme et de mysticisme il y a dans ces superstitions bizarres qui se retrouvent sous une forme ou sous l'autre dans tous les temps; n'importe, l'expérience n'en a pas moins eu lieu chez M. le curé d'Herblay, près Versailles. La table, non sans se faire prier pourtant, a fini par parler, et elle a avoué qu'elle était le démon. Par exemple, le démon n'entend pas le latin; il n'entend que le français. Sauf cette lacune dans son instruction, il a répondu très exactement, disant son nom au narrateur de la scène, de tout quoi il a été dressé procès-verbal pour être transmis solennellement à Mgr l'évêque de Versailles, qui se trouve ainsi mis en demeure de se prononcer, à moins qu'il ne préfère rire. N'est-ce point là en effet une occupation digne de prêtres? Lorsqu'on les convie à jeter les yeux sur leur siècle, à se mêler à lui pour le diriger, est-ce donc pour qu'ils en prennent le plus mauvais esprit, pour qu'ils se prêtent à ses crédulités, au lieu de

chercher le seul secret, le vrai et important secret, celui de transformer les âmes malades en leur faisant sentir la salutaire puissance des vérités religieuses. Après cela, nous le savons bien, il y a une foule de personnes naïves et de bonne foi qui ont soif de la vérité, qui demandent aux savans une explication, la plus petite explication. En vérité, il se pourrait bien que les savans se contentassent de leur répondre, comme M. Babinet l'autre jour à l'Académie des Sciences, par une spirituelle moquerie. Et puis, quand les tables tourneraient, quand elles parleraient, quand il y aurait là quelque phénomène singulier resté jusqu'ici sans explication, cela donnera-t-il un grain de bon sens à l'humanité? Cela lui procurera-t-il une force, une lumière, une vertu? Quant au côté surnaturel qu'on se plaît déjà à rechercher dans de semblables phénomènes, laissez donc! Si Dieu veut frapper le monde par ses miracles, il les accomplira sans votre fluide, et il ne commencera pas par prendre pour complice le ridicule.

Voici cependant qui ne laisse point d'être embarrassant, et qui dénote la singulière aptitude des tables à représenter tous les rôles! C'est le démon, à n'en point douter, qui a parlé, sous la forme d'une table, à M. le curé d'Herblay; mais il se trouve, d'un autre côté, que c'est Dieu qui est apparu sous la même forme à un ancien représentant socialiste, à M. Victor Hennequin, pour lui dicter tout un livre : *Sauvons le genre humain!* Quand nous disons Dieu, il est bien entendu que c'est un pseudonyme sous lequel certaines écoles désignent ce qui est pour elles l'âme universelle, l'âme de la terre. Or qu'ont inspiré les tables parlantes à M. Hennequin? Elles lui ont dit d'abord de sauver le genre humain, selon l'habitude. Qui ne sauve point le genre humain aujourd'hui? qui n'a point sa recette philosophique, mystagogique, démocratique? C'est pour cela sans doute que le genre humain est en si bonne voie! Mais quel est le moyen de salut de M. Hennequin? C'est ici véritablement que les tables parlantes nous semblent quelque peu manquer d'invention et de nouveauté, car enfin est-ce la peine de faire appel au mystère et au merveilleux pour livrer au monde un nouvel exposé de la doctrine fouriériste? Rien n'y manque, pas plus la *composite* que la *papillone* ou la *cabaliste*. Seulement, si nous comprenons bien, l'auteur pense que Fourier s'est trop préoccupé de l'avenir, pas assez du présent et de ses préjugés. L'avenir, c'est le règne du phalanstère. Pour le moment, notre pauvre monde tient à un peu de morale : il n'a point goût à l'inceste, pas plus qu'aux bacchans et aux bacchantes, ou aux bayaders et aux bayadères. En un mot, l'auteur trouve que la *papillone* joue un trop grand rôle dans les idées de Fourier, et il veut faire un peu la part de la conscience et de la volonté humaine dans le système, ce qui, mêlé aux théories fouriéristes, compose un assez bizarre assemblage. Il est pourtant un fait qui pourrait n'être pas d'un heureux augure pour le salut du genre humain, tel que l'entend l'auteur du nouvel exposé ouriériste : c'est que la même voix qui avait parlé par l'organe des tables à M. Hennequin lui avait dit qu'un éditeur viendrait lui acheter son livre au prix de cent mille francs, — et cet éditeur, hélas! homme de peu de foi, n'est pas venu! Il pourrait y avoir au fond de ceci un sens symbolique très profond : l'auteur a pensé sans doute qu'un exposé nouveau du fouriérisme n'aurait rien de particulièrement attrayant pour le public, et il a songé à le rele-

ver par la mode du jour, par l'histoire des tables qui tournent, et qui ne tournèrent jamais mieux, à coup sûr, que la cervelle d'où sortit l'idée phalanstérienne. C'est ainsi que s'enrichit la légende des miracles contemporains.

Quel signe, comme nous le disions, peindrait mieux une époque où on se lasse de tout ce qui est régulier et sain? Quel trait pourrait mieux caractériser un siècle qui a voulu vivre de tous les développemens de la raison positive et des intérêts matériels, de chemins de fer, d'industrie, de commerce, de jeux de bourse, et qui vient se heurter parfois aux crédulités les plus puériles et les plus grossières, qui a tout à la fois la fièvre des spéculations et la fièvre des mysticismes oiseux? Après tout, est-ce donc une alliance si nouvelle? et cela ne s'accorde-t-il pas naturellement au contraire? Dans ce temps que que nous rappelions, dans le XVIIIe siècle, n'a-t-on pas vu tout ensemble ou à peu de distance les miracles du cimetière Saint-Médard et les folies du système, de ce système dont M. A. Cochut raconte l'histoire avec un si singulier à-propos dans un essai sur *Law et son époque?* Les combinaisons financières de Law, ses expédiens, son génie réel, sa grandeur et sa décadence, l'ardeur fiévreuse de spéculation et de jeu soulevées dans toutes les classe par cette bizarre aventure d'un homme audacieux, — tout cela l'auteur le décrit d'un trait exact et piquant, qui pourrait à coup sûr plus d'une fois s'appliquer à notre temps. Ce n'est point une froide étude financière, c'est une esquisse morale et politique. Quand on a étudié dans les détails de sa vie la plus intime ce monde du XVIIIe siècle, quand on a vu ce mélange de tous les vices et de toutes les dépravations, cet oubli de soi-même dans les hautes sphères, cette émulation dans la corruption morale, ce déclassement universel des rangs, qui n'est jamais plus sensible que dans l'épisode de Law, par le renversement subit et l'élévation scandaleuse des fortunes, n'aperçoit-on pas le travail de décomposition qui s'opère déjà? C'est un côté du XVIIIe siècle sur lequel les *Nouvelles Lettres de la duchesse d'Orléans*, récemment publiées, jettent un jour singulier. Par elle-même, la mère du régent, la princesse palatine, est certainement un des caractères les plus originaux : rude femme, d'une nature droite et simple, sorte de bourgeoise dans une atmosphère de cour, n'entendant rien à la corruption raffinée qui l'environne et la peignant crument, froide par penchant et ayant avec cela des retours pleins d'une tendresse presque charmante vers l'Allemagne, sa patrie natale. La duchesse d'Orléans parle, elle aussi, de Law, non certes pour l'expliquer, mais pour montrer les femmes du plus haut rang acharnées après le hardi financier. Dans les lettres de la princesse palatine et dans l'ingénieux essai de M. Cochut sur Law, comme on voit bien une société destinée à périr et courant follement aux catastrophes! Cette société brillante et dépravée du XVIIIe siècle n'a eu qu'un bonheur, celui de trouver à la fin de féroces sectaires qui l'ont relevée par le martyre. Mise en présence de la proscription et de l'échafaud, elle a retrouvé quelques gouttes de son vieux sang pour les jeter noblement à la face de ses persécuteurs, et elle a su mourir avec honneur.

Mais enfin cela suffit-il pour une société de savoir bien mourir? Son premier devoir n'est-il point au contraire d'apprendre à vivre? Certainement il est moins aisé de faire ce rude apprentissage que de se laisser aller follement et négligemment sur la pente des décadences. Cela est vrai surtout dans des

temps comme les nôtres, où la vie sociale se compose de tant d'intérêts complexes luttant sans cesse entre eux, où l'incertitude semble une loi invincible, et où chaque peuple est condamné, sous peine de déchéance, à la recherche laborieuse de tous les moyens propres à améliorer la condition humaine. A travers tant de chances contraires, il s'opère bien encore après tout quelque progrès. On peut lire dans l'esquisse de M. Cochut sur Law l'épisode des déportés, ramassés un peu dans tous les coins de la France, pour aller peupler les solitudes du Mississipi, ou plutôt pour aller y mourir : c'était un procédé de justice un peu sommaire. Aujourd'hui la déportation est devenue tout un système pénitentiaire qui est en cours d'expérience. L'Angleterre, on le sait, est la première entrée dans cette voie par ses colonies de l'Australie. Chaque année, il part encore de ses rives des troupes de *convicts* pour Sidney. Que deviennent ces *convicts?* quel est le résultat du régime auquel ils sont assujettis? Leur vie nouvelle est-elle disposée pour favoriser chez eux une véritable régénération? Ce sont à coup sûr des problèmes du plus sérieux intérêt. Peut-être le meilleur moyen de les étudier n'est-il pas de s'attacher à ce qu'ils ont d'abstrait. Il peut jaillir bien plus de lumières d'un tableau animé de ces colonies lointaines, car là on peut voir vivre et agir les condamnés frappés par la déportation. C'est là au fond l'intérêt d'un livre de M. P. Merruau sur les *Convicts en Australie.* Sous la forme d'un récit de voyage, l'auteur suit un convoi de déportés depuis le moment où ils quittent l'Angleterre jusque dans l'Australie; il décrit leur vie à bord pendant le passage, leur organisation dans la colonie, leur existence nouvelle, en cherchant à éclairer, par des observations pratiques sur les mœurs des *convicts*, cette grande expérience de la déportation. Il en résulte une étude animée et variée, qui cache plus d'un détail instructif et sérieux sous une forme sans sévérité et sans prétention.

Chacune de ces œuvres qui se succèdent, — nouvelle ou déjà ancienne, éclairant quelque curieux épisode de l'histoire ou racontant quelque expérience contemporaine, — n'a-t-elle pas sa place dans l'ensemble de la littérature actuelle? Dans la diffusion même qui règne depuis longtemps, il n'est point sans intérêt de rechercher la direction des esprits, les goûts qui se décèlent, les tendances qui se forment. Ce n'est point d'ailleurs seulement dans un ordre de publications que peut s'exercer cette observation des symptômes littéraires; c'est dans tout ce qui vient au jour, dans tout ce qui porte l'empreinte de l'inspiration ou du travail, principalement dans les œuvres d'imagination. Or que devient l'imagination contemporaine? Quels sont ses fruits les plus actuels dans le roman, au théâtre? Bornons-nous aujourd'hui au drame, à la comédie. Ce qu'il y a de remarquable, c'est un effort assez sensible pour atteindre à quelque nouveauté; mais c'est au milieu des plus singulières incertitudes que cet effort lui-même se produit. L'absence d'une inspiration forte et nette n'est-elle point justement le caractère du drame que représentait récemment le Théâtre-Français, — *Une Journée d'Agrippa d'Aubigné?* Certes il n'est point de personnage plus saisissant que cet homme étrange emprunté par l'auteur, M. Foussier, au XVIe siècle. A lui seul, d'Aubigné résume toutes les passions et les originalités de son temps. Il est dans son genre de cette famille des Duplessis-Mornay, des Saulx-Tavannes, des Montluc. Entre le jour où enfant encore il quittait furtivement la maison

paternelle pour aller faire la guerre et le jour où il mourait à Genève à quatre-vingts ans, il n'a point cessé de lutter. Caractère étrange par sa fougue et son énergie, nature indépendante et fière, soldat et familier du roi de Navarre avant qu'il devînt Henri IV, religionnaire inflexible, d'Aubigné était encore un écrivain, — écrivain heurté et violent dans *les Tragiques*, ingénieux et mordant dans *le Baron de Fœneste*. Une sorte de mélancolie émouvante se révèle dans les derniers vers peu connus qu'il écrivait à Genève, avant de mourir, sur la fuite des ans et sur sa mort prochaine. Qui eût dit à ce fier religionnaire que de son propre fils naîtrait la personne qui devait le plus contribuer à la révocation de l'édit de Nantes, — Mme de Maintenon?

Ce n'est donc point le relief qui manque à un tel personnage. Seulement l'auteur du drame nouveau, M. Foussier, se heurtait ici contre un de ces inconvéniens dramatiques que nous signalions récemment, celui de faire agir et parler un homme qui a eu lui-même son style empreint de la plus forte originalité, comme tous ses actes portent la marque de son caractère. Otez à d'Aubigné ses libres et indépendantes familiarités avec Henri IV, le relief vigoureux de sa nature, ses saillies impétueuses; que restera-t-il? Il restera le d'Aubigné du drame nouveau, jeté dans une intrigue ordinaire. Or la fiction a le malheur de ne point égaler l'histoire. La vraie figure qu'on connaît apparaît à chaque instant derrière le personnage imaginé par l'écrivain. M. Foussier a incontestablement inventé quelques bonnes scènes nouées avec un art réel, il a semé dans son drame des vers ingénieux et vifs, plus d une fois l'instinct dramatique et poétique éclate en un mot dans *Une Journée d'Agrippa d'Aubigné;* mais dans le style même n'y a-t-il point une trop visible affectation des formes essayées par le drame moderne, et qui ont si singulièrement vieilli en peu d'années?

Sans prétendre rivaliser avec le Théâtre-Français, il est une autre scène qui n'en a pas moins son attrait littéraire aujourd'hui, et qui a obtenu un double et long succès avec un proverbe de M. Octave Feuillet, *le Pour et le Contre*, et la dernière comédie de Mme Sand, *le Pressoir :* — c'est le Gymnase. Le charme du proverbe de M. Feuillet, c'est qu'il vous fait assister à quelque chose de très rare au théâtre, à une véritable conversation ingénieuse et piquante, naturelle et animée. Il semble que ce soit bien facile de faire parler des personnages, et cependant là peut-être plus encore que dans l'invention est l'écueil de la plupart des écrivains dramatiques. Quant au *Pressoir*, on le sait déjà, c'est encore une étude de paysans. En elle-même, l'étude est délicate et fine, et la délicatesse va peut-être ici jusqu'à la subtilité, — subtilité dans les sentimens comme dans le langage. Mais ne faut-il point convenir aussi que ces paysans ont lu les romans de Mme Sand? Ils s'en sont nourris, et cela est d'autant plus surprenant, qu'ils vivaient au XVIIIe siècle, époque où *le Pressoir* nous ramène. La comédie de Mme Sand ne se soutient pas moins par la grâce des détails et l'originalité de quelques caractères.

Rentrons dans la politique et dans l'histoire des divers incidens contemporains. Il y a aujourd'hui une certaine stagnation qui s'explique naturellement sans doute par la place que prend la question d'Orient dans toutes les préoccupations. Voici cependant le moment où la vie politique va renaître dans quelques pays. D'ici à peu de jours, le parlement piémontais va s'ouvrir

à Turin, et les chambres espagnoles vont commencer leur session à Madrid Le parlement anglais ne saurait tarder longtemps maintenant à reprendre ses travaux, et ces jours derniers le roi Léopold ouvrait solennellement la session du parlement belge. Du reste, dans son discours, le roi Léopold n'a pu que constater l'état de prospérité où se trouve la Belgique, l'accroissement de son commerce et de son industrie, le progrès de tous ses intérêts. C'est proprement un discours d'affaires qui ne touche nullement à la politique, et cela trouve son explication toute simple dans l'origine du cabinet belge actuel. Arrivé au pouvoir l'an dernier à un moment difficile au point de vue intérieur comme au point de vue international, il avait justement pour mission et pour but d'écarter toutes les questions politiques, afin de se livrer exclusivement au soin des affaires du pays. Chose étrange pourtant, il y a un an que le ministère belge naissait avec un caractère en quelque sorte provisoire, et cela ne l'empêche point d'exister encore. Il poursuit son existence comme par le passé, en évitant les questions politiques. Seulement ces questions ne renaîtront-elles pas d'elles-mêmes? Les partis ne se retrouveront-ils pas en présence et ne recommenceront-ils pas leurs luttes? En attendant, la Belgique jouit de son calme, et ressent un naturel orgueil de la réception brillante que le duc de Brabant vient de trouver à Londres. Le mariage du duc de Brabant avec une archiduchesse d'Autriche, là est le seul événement politique de ces derniers temps pour la Belgique, et c'est le seul aussi dont parle le roi Léopold dans son discours. Les chambres ont maintenant repris leurs travaux réguliers, et le premier acte de la chambre des représentans a été de renommer son ancien président, M. Delfosse. Tous les partis se sont rencontrés dans le même vote. C'est donc sous les plus calmes et les plus favorables auspices que s'ouvre la session du parlement belge.

La session des états-généraux hollandais est ouverte depuis plus longtemps. Interrompue pendant quelques jours, elle a été récemment reprise, et il ne serait point impossible qu'il ne surgît quelque discussion sérieuse où fût engagée la politique du cabinet de La Haye. Ce n'est plus aujourd'hui sur le terrain dangereux des passions religieuses qu'il peut avoir à soutenir la lutte, c'est sur le terrain financier. Déjà le budget a été l'occasion d'observations de plus d'un genre, et quelques députés ont reproché au ministère de tendre sans cesse à augmenter les dépenses. Le gouvernement a du reste répondu à ces diverses observations, en justifiant tous les accroissemens par les exigences du service public, par la nécessité de travailler à la rectification des fleuves, à l'amélioration des ports de mer, à la construction des prisons. Maintenant il vient de s'élever une question plus grave dans la seconde chambre des états-généraux; il ne s'agit plus d'une réduction de dépenses, il s'agit d'une réduction d'impôts. La situation favorable des finances hollandaises est le motif invoqué pour cette réduction. Un certain nombre de députés, parmi lesquels se trouve M. Thorbecke, ancien ministre de l'intérieur, ont fait récemment une proposition qui, parcertains points, touche à l'ensemble de l'état économique du pays, — qui demande notamment la suppression de l'impôt sur l'abattage et des taxes qui frappent l'entrée du bétail abattu. Diverses autres mesures sont proposées pour dégrever l'importation des denrées alimentaires, dont le prix s'élève aujourd'hui comme dans tous

les pays. Quel sera le sort de cette proposition? Elle a été renvoyée aux bureaux de la chambre, et elle donnera lieu sans nul doute à des débats sérieux, qui mettront dans tout son jour la situation financière de la Hollande. L'esprit de discussion peut s'exercer avec plus de profit pour le pays dans le domaine positif que dans le domaine où se sont agitées un moment, il y a quelques mois, les passions religieuses.

La question d'Orient, qui impose de si grands devoirs à l'Europe occidentale, est pour l'Europe orientale aussi, pour le royaume de Grèce en particulier, une épreuve des plus sérieuses. Depuis la guerre de l'indépendance, il ne s'est point présenté de conjoncture plus propre à agir sur l'imagination de ce peuple hellénique, si prompt à s'émouvoir. En revanche, jamais une situation plus délicate ne s'était offerte, et cette imagination, qui, à l'époque des grandes luttes nationales, a pu être un mobile aussi précieux que puissant, n'est aujourd'hui pour la Grèce qu'un embarras et qu'un danger. Il est évident que la neutralité la plus absolue est la seule politique qui convienne aux Hellènes, et la raison en est aussi saisissante que simple : c'est qu'en profitant sans réflexion des circonstances actuelles, pour hasarder quelque tentative d'insurrection, ils courraient au suicide par deux côtés à la fois. En contrariant la politique de l'Occident, ils s'exposeraient à de redoutables ressentimens, et en secondant la pensée de la Russie, ils n'obtiendraient qu'une amitié non moins périlleuse sous ses formes caressantes. Comment, en effet, les hommes qui essaient de pousser les Grecs aux aventures peuvent-ils ignorer, seuls dans le monde entier, que ce n'est point par un désir chevaleresque de rétablir l'empire de Byzance que la Russie aspire à la conquête de Constantinople?

Pour nier ce danger, il faut ou peu de bonne foi, ou une singulière aberration d'esprit. Nous ne voulons voir qu'un simple manque de jugement dans les publications qui se succèdent depuis quelque temps en Grèce pour engager ce pays dans la cause de l'empereur Nicolas, sous prétexte de réchauffer le patriotisme hellénique. C'est cependant là une qualification bien modérée pour caractériser les prédications aujourd'hui familières au journal d'Athènes *le Siècle*, et surtout les dithyrambes dont le poète Panajotis Soutzo remplit les colonnes de cet organe de l'influence russe. « Lorsque le glaive de l'orthodoxe Nicolas tombera sur le croissant de Mahomet, écriez-vous alors, nations : C'est ainsi que l'archange Michel combattait Satan au milieu des éclairs, de la foudre et des tremblemens de terre! » Voilà le ton ordinaire de M. Soutzo, et ces paroles sont extraites d'une tirade récente intitulée : *Que faut-il faire?* Ce qu'il faut faire, on le devine assez après un pareil exorde. « Vous n'avez rien à gagner, dit le Tyrtée fanariote, en demeurant simples spectateurs de la lutte; car si l'empire ottoman évite sa dissolution, et si la paix se rétablit, vous restez les uns esclaves de la Turquie, les autres dans votre état de marasme et de misère. Si, au contraire, vous prenez les armes à l'heure opportune pour recouvrer votre liberté, l'empire turc s'écroule, les armées russes assiégeant Constantinople... voilà qu'en peu de temps il s'élève un nouvel empire, et vous devenez les uns autonomes, les autres des plus fortunés! » Il n'y a que les poètes lyriques pour conclure avec cette ampleur et cette assurance, sans démonstration ni transition. — La guerre a lieu

entre le tsar et le sultan ; deux grandes puissances occidentales sont aussi un peu de la partie : il n'importe à M. Soutzo. La France, l'Angleterre et la Turquie ne comptent point. Le tsar lui-même, l'archange Michel, avec ses canons et ses fusils orthodoxes, s'efface au dénoûment, pour laisser apparaître Byzance rétablie dans toute sa gloire au profit des Hellènes!

Ces visions débitées d'un ton de prophétie dans une phraséologie mystique propre à frapper l'esprit des masses devaient appeler l'attention du gouvernement hellénique. Il ne pouvait voir avec indifférence de semblables publications sans paraître les encourager, et il a compris, hâtons-nous de le dire, qu'un désaveu était devenu nécessaire. Son organe avoué, *la Semaine*, a donc répondu à ces folles excitations. « Nous honorons sincèrement M. Soutzo, dit le journal du gouvernement grec. Comme poète, il a enrichi notre nouvelle littérature, nous reconnaissons même que ses articles ont une certaine valeur poétique; mais qu'il nous soit permis de le considérer comme émettant des idées contraires aux vrais intérêts de la nation et aux principes de neutralité, ainsi qu'aux rapports amicaux que le gouvernement hellénique a maintenus et maintient toujours avec une puissance voisine et alliée. » A parler franchement, l'organe du ministère grec aurait pu, sans crainte de sortir des justes limites du vrai, s'exprimer en termes plus formels sur les déclamations imprudentes de M. Soutzo. Nous nous abstiendrions cependant de blâmer la modération que *la Semaine* a mise dans ce désaveu, si la même mollesse de pensée ne se laissait deviner dans la conduite du gouvernement hellénique, et si des symptômes fâcheux ne semblaient annoncer de sa part l'intention d'accorder plus que de raison aux passions d'un parti enivré aujourd'hui d'illusions funestes.

Il n'était pas à présumer que les napistes, si naturellement disposés dans les temps ordinaires à prêter l'oreille à tout vent du nord, resteraient indifférens et inactifs en présence des orages qui s'amoncelaient de ce côté de l'horizon. L'on se rappelle d'ailleurs que les encouragemens ne leur ont point manqué : on se souvient que, lors de l'arrivée du prince Menchikof à Constantinople, une nuée d'envoyés extraordinaires s'abattit sur tous les points importans de l'empire ottoman, et que la Grèce ne fut point oubliée. Quel était l'objet de ces missions? Il était facile de le pressentir d'après le but de celle du prince Menchikof lui-même. Les napistes ne s'y trompèrent point, et depuis lors ils ont pris une attitude et tenu un langage qui laissent assez voir les espérances dont on les a flattés. Leur activité remuante s'est toutefois ressentie des fluctuations des événemens. Le premier enivrement a été suivi d'un retour à des sentimens plus calmes. Après avoir fait des concessions importantes à ce parti au moment où l'Europe orientale croyait au triomphe de la diplomatie russe, le gouvernement grec a paru les regretter lorsqu'on a pu croire que la question se résoudrait autrement. Si, dans le premier cas, l'on avait nommé au commandement des troupes de la frontière un colonel dévoué aux intérêts des napistes, M. Scarlato Soutzo, dans le second l'on a confié cette mission délicate à un homme animé d'intentions plus modérées, le général Grivas.

Voici cependant que le gouvernement grec semble incliner de nouveau et d'une manière plus décidée vers le dangereux parti qui, dans son impatiente

ardeur de servir ce que l'on appelle la *grande idée*, n'est que le déplorable instrument d'une politique mortelle pour le pays. Une modification a eu lieu récemment dans le cabinet. Le ministre des finances, M. Christidès, et celui de la guerre, M. Spiro Milios, n'ayant pu s'entendre, assure-t-on, sur la marche à suivre dans les élections prochaines, ont mis la royauté à l'aise en se retirant simultanément l'un et l'autre; mais le résultat le plus clair de cette crise ministérielle a été de fortifier les influences napistes au sein du cabinet, en écartant le seul homme qui fût fermement décidé à opposer quelque résistance à ces périlleuses ambitions. Le ministre de la guerre, plus heureux que celui des finances, a su se faire remplacer à son gré et selon les vues de son parti : M. Spiro Milios a eu pour successeur ce même colonel Scarlato Soutzo, rappelé récemment de la frontière pour les dispositions peu pacifiques qui lui étaient attribuées.

Si l'on songe que des élections nouvelles se préparent en Grèce, et qu'elles vont être dirigées en ce sens, on ne peut nier que la situation n'ait de la gravité, et qu'elle ne mérite la plus sérieuse attention. Nous nous sentons portés à envisager l'état des esprits en Grèce avec indulgence, car on doit tenir compte, nous le comprenons, des excitations auxquelles ils sont en butte depuis six mois; mais il est bon de leur signaler des écueils contre lesquels ils risqueraient fort de se briser en persévérant dans la voie où ils s'engagent. Ceux-là seuls sont les vrais amis de la Grèce qui lui conseillent de s'abstenir de toute intervention dans le grand débat qui agite aujourd'hui l'Orient.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Les jours se suivent, dit-on vulgairement, et ne se ressemblent pas, ce qui nous paraît être une vérité au moins contestable en ce qui regarde la vie de l'esprit, où, depuis quelques années, les jours se suivent et ne se ressemblent que trop. En effet, il se produit depuis quelque temps dans l'empire de la fantaisie une sorte de réaction contre la spontanéité et la trop grande effervescence de l'imagination. Faut-il croire avec quelques esprits moroses et un peu pessimistes que tout est dit pour la fantaisie, et que la poésie a parcouru le cercle de ses incantations divines; qu'il ne peut plus y avoir dans les arts et dans la littérature que des combinaisons plus ou moins ingénieuses de formes et de sentimens connus, et que l'humanité ou du moins la civilisation européenne est entrée dans une phase nouvelle, dans l'âge de la maturité et des réflexions, où la faculté créatrice n'occupe plus que le second rang? Ou bien est-il plus juste de penser avec d'autres que l'homme est toujours le même, que son cœur est une source permanente et inépuisable d'inspirations, que les générations seules vieillissent et meurent, mais que l'humanité est éternelle, ainsi que l'amour et la poésie, qui passent de main en main avec le flambeau de la vie?

A former les esprits comme à former les corps,
La nature en tout temps fait les mêmes efforts;

Son être est immuable, et cette force aisée
Dont elle produit tout ne s'est point épuisée.

C'est ainsi que parlait déjà Charles Perrault au XVIIe siècle, où la question que nous agitons avait été posée en pleine Académie française entre les admirateurs exclusifs de l'antiquité et les défenseurs non moins passionnés des temps modernes. A vrai dire, la question est plus facile à poser qu'à résoudre, et sans nier que l'humanité ne soit éternelle comme la nature, et ne renaisse incessamment de ses propres cendres comme l'oiseau fabuleux, il n'est pas moins évident qu'il y a des civilisations et des formes de l'esprit humain qui s'épuisent et finissent par disparaître tout à fait. Sans doute que l'inspiration ne périt pas, mais elle se déplace, et va produire ailleurs des fruits nouveaux et différens. Au lieu de se manifester sous la forme d'un poème épique, d'un tableau de Raphaël ou d'une symphonie de Beethoven, elle ira illuminer le front d'un Buffon ou d'un Herschel, car, comme l'a très bien dit d'Alembert, l'imagination joue dans les sciences exactes et d'observation un plus grand rôle qu'on ne croit. Quel beau sujet d'étude ce serait que de préciser la part qui revient à l'intuition dans l'histoire des sciences positives!

La musique pourtant n'a point à se plaindre du siècle où nous vivons. Les cinquante années qui viennent de s'écouler ont été aussi fécondes en grands compositeurs qu'en poètes illustres et en penseurs vigoureux. L'Allemagne a produit Beethoven, Weber, Mendelssohn, Schubert, Spohr; l'Italie a vu naître Rossini, Bellini et Donizetti, et la France s'est enrichie successivement de Berton, Méhul, Lesueur, Nicolo, Boïeldieu, Hérold, Auber, Cherubini, Spontini et Meyerbeer. De Grétry à M. Auber comme de Gluck à M. Meyerbeer, on ne peut nier que la musique dramatique n'ait fait un pas énorme sous le rapport du coloris et du développement des situations. Si l'idée mélodique s'est amoindrie, si aucun compositeur moderne n'a pu atteindre à la sérénité suprême de Mozart, à l'accent pathétique et religieux de Gluck, à la vérité touchante et fine de Grétry, il est juste de convenir aussi que le final de *la Vestale*, celui du troisième acte de *Moïse* et le quatrième acte des *Huguenots* sont des conceptions grandioses, des peintures puissantes, tout à fait propres à notre temps. On peut affirmer que sans la révolution française, de pareils chefs-d'œuvre n'existeraient pas. Oui, cette ère de rénovation sociale a été aussi pour la musique une source de grandes et magnifiques inspirations. Par malheur, ce mouvement d'initiation paraît entièrement épuisé depuis quelques années, et, à la place des génies créateurs que nous venons de nommer et qui forment la génération héroïque de notre siècle, on a vu paraître en Italie Ricci et Verdi, en Allemagne Schumann, Gade, Wagner et Flotow, en France MM. Ambroise Thomas, Reber, Niedermeyer, Gounod, Félicien David et Masset. Entre les mains de ces musiciens plus ingénieux qu'inspirés, l'art a subi une fâcheuse altération. Pour ne parler que de la France, qui est encore le pays le mieux partagé, aucun homme important ne s'est emparé de l'attention générale et n'y a imprimé le sceau de sa personnalité.

Sans méconnaître le mérite et la distinction de M. Halévy, la vivacité de main et la bonne humeur de M. Adam, le soin que met M. Ambroise Thomas

à recueillir pieusement ses inspirations de courte haleine, sans nier le talent discret et un peu terne de M. Reber, le goût et la grâce élégiaque de M. Félicien David, les méditations trop prolongées de M. Niedermeyer, les tendances élevées de M. Gounod et les espérances que nous donne M. Masset, — on est cependant forcé de conclure que parmi ces compositeurs si diversement appréciés, il n'y a pas une idée originale qu'on ne retrouve déjà dans les grands maîtres qui les ont précédés et procréés. Je ne parle pas de M. Berlioz, qui n'est pris au sérieux que par les étudians allemands de première année, et qui depuis vingt-cinq ans court, comme le Juif errant, à la recherche d'un public impossible qui échappe constamment à ses étreintes. Non-seulement l'inspiration s'est amoindrie, éparpillée en petits effets qui accusent la stérilité et le labeur des nouveau-venus, mais la forme elle-même a perdu de l'ampleur et de la clarté qu'on trouve dans les œuvres consacrées. Cela étonnera peut-être quelques lecteurs de nous entendre dire que l'art d'écrire en musique, que le métier enfin n'est pas moins déchu que tout le reste, lorsqu'on voit proclamer chaque jour la science profonde du moindre compositeur de bluettes et de polkas-mazurkas, de M. Prudent par exemple! Il y aurait encore une bien curieuse question à traiter devant l'Institut; c'est à savoir : quelle a été depuis cinquante ans l'influence de la presse quotidienne sur les beaux-arts? Nous n'hésiterions pas à répondre : détestable. On pourrait nous dire : vous glorifiez le grand événement des temps modernes, vous vous réclamez de la révolution de 1789 comme d'une ère d'émancipation, et vous niez le progrès! — Eh! mon Dieu, répondrions-nous, nous admettons le progrès là où il est possible, dans les choses soumises à la réflexion et à la volonté de l'homme; mais il y a un coin mystérieux de notre âme que Dieu s'est réservé, où il agit tout seul par le moyen de la grâce et de l'inspiration qu'il fait descendre sur ses élus. Or, quand je vois des baladins, des improvisateurs sans vergogne, élevés chaque matin sur le pavois, prendre la place qui appartient au génie, ce fils consubstantiel de la pensée suprême, je nie le progrès et je prétends que les marchands ont envahi le temple du Très-Haut. Si l'art n'était pas une chose très-sérieuse, un moyen d'élever notre esprit, d'épurer notre cœur et de nous préparer à de plus hautes destinées, il ne serait pas digne vraiment d'occuper vingt-quatre heures un homme intelligent.

Depuis *le Juif errant* de M. Halévy, qui a eu la destinée que nous lui avions prédite, l'Opéra, qui ne prodigue pas les nouveautés, a donné *la Fronde*, ouvrage en cinq actes de M. Niedermeyer. L'issue de cette nouvelle tentative dramatique de l'auteur du *Lac* et de beaucoup d'autres mélodies pénétrantes n'a pas été un seul instant douteuse, et l'on a pu se convaincre une fois de plus qu'un musicien qui n'a chanté avec succès que l'hymne solitaire de la poésie lyrique n'a pas les qualités nécessaires au théâtre. Pindare, Horace, Lamartine, Byron lui-même, il l'a bien prouvé, les plus grands poètes lyriques ou *monotones*, dans la vraie acception de ce mot, qui aient existé, n'auraient point réussi dans une œuvre dramatique qui exige, avant tout, de la variété et de l'impersonnalité. Schubert, l'admirable mélodiste, n'a-t-il pas échoué au théâtre presque aussi complétement que M. Niedermeyer, qui est loin pourtant de posséder les qualités éminentes et l'originalité du compositeur allemand?

Après *la Fronde*, qui n'a eu qu'un petit nombre de représentations, on a donné tout récemment à l'Opéra *le Maître-Chanteur*, de M. Limnander, ouvrage qui, pour être en deux actes, n'en ira ni mieux ni plus longtemps. M. Limnander est un compositeur belge qui s'est fait connaître par deux opéras-comiques, *les Monténégrins* et *le Château de la Barbe-Bleue*. C'est un musicien instruit et parfois ému, qui vise volontiers au style, mais non pas sans effort. Ses idées manquent d'originalité, son instrumentation dépasse souvent le but et va jusqu'au mélodrame. *Le Maître-Chanteur*, dont le sujet est emprunté à l'histoire poétique de l'Allemagne du xve siècle, ne vaut pas une analyse. Cet opéra renferme plusieurs morceaux estimables qui font honneur à M. Limnander, mais qui ne peuvent sauver un ouvrage où la vie et l'originalité brillent par leur absence.

A côté des opéras récemment représentés sur notre première scène lyrique viennent se placer des compositions plus légères, dont il faut bien dire un mot, si l'on veut suivre la musique moderne dans toutes ses manifestations. Un nouveau ballet sous le titre de *Jovita* vient d'être représenté pour les débuts de Mme Camille Rosati. La donnée n'en est pas très neuve, et M. Mazilier ne s'est point épuisé en frais d'imagination pour la conception de ce *scenario*, dont le sujet ramène des situations traitées cent fois par M. Scribe dans son théâtre d'opéra-comique. Les incidens de *Jovita* sont loin de relever la simplicité du canevas, et tout l'intérêt du nouveau ballet consiste dans l'apparition de Mme Rosati. Depuis qu'on ne chante plus en Italie, on y danse du moins, car les Bigottini, les Taglioni, les Ceritto, les Carlotta Grisi viennent toutes du pays qui produisait autrefois de grands compositeurs et des virtuoses incomparables. Mme Rosati, qui est de Bologne, s'est déjà présentée devant le public parisien dans une représentation de *la Tempesta* de M. Halévy au Théâtre-Italien. Un fâcheux accident survenu à Mme Rosati l'empêcha de continuer, et suspendit le cours de ses succès. Ce n'est point un talent bien original ni très correct que celui de Mme Rosati, mais elle a de la verve, une physionomie intéressante, expressive, où se peignent sans efforts les plus vives émotions de l'âme. C'est comme mime surtout que Mme Rosati a captivé les suffrages du public de l'Opéra, qui lui a fait l'autre soir un accueil de bon augure. La musique de *Jovita* facile, agréable et soigneusement écrite, est de M. Théodore Labarre, compositeur de mérite, qui a vécu *plus d'une semaine* dans la sympathie populaire, et dont tout le monde connaît les belles romances et le petit chef-d'œuvre : *Jeune fille aux yeux noirs*. M. Labarre n'a eu qu'un tort dans sa vie d'artiste, c'est de ne pas croire suffisamment à l'avenir de son talent.

Nous avons aussi, avant de quitter l'Opéra, à signaler la retraite d'un artiste dont le nom doit être sauvé de l'oubli, parce qu'il se rattache à une grande révolution musicale. M. Levasseur vient de faire ses adieux au public. Fils d'un laboureur de Picardie, l'artiste qui devait tenir si longtemps à l'Opéra le premier emploi de basse entra au Conservatoire en 1809 et fut admis, quelques années après, dans la classe de Garat. Il débuta à l'Opéra dans *la Caravane* de Grétry en 1813, et s'y fit remarquer par sa belle voix. Après un voyage fait à Londres en 1814, où il s'essaya dans l'opéra italien; après un autre voyage fait à Milan en 1821, où il rencontra Meyerbeer, qui

lui confia un rôle dans son opéra de *Marguerite d'Anjou*, M. Levasseur revint à Paris et chanta au Théâtre-Italien, à côté de Pellegrini, de Zucchelli, artistes de grand mérite, dont l'exemple fut très utile à M. Levasseur. La réputation qu'il s'acquit alors attira l'attention de Rossini, qui le fit engager de nouveau à l'Opéra, où il débuta dans *le Comte Ory* en 1828. En 1829, il chanta avec un très grand succès dans *Guillaume Tell*, dans *le Philtre*. Il créa en 1831 le personnage de Bertram dans *Robert le Diable;* en 1837, celui de Marcel dans *les Huguenots*, qui resteront ses vrais titres à l'intérêt de la postérité. Doué d'une belle stature, d'une voix de basse mordante et bien caractérisée, M. Levasseur est avec Mme Damoreau, avec Adolphe Nourrit, Ponchard, Martin et Duprez, l'un des meilleurs chanteurs dramatiques de la nouvelle école française.

Nous venons de résumer les principaux faits qui ont pu appeler sur les dernières représentations de l'Opéra l'attention du public musical. Au théâtre de l'Opéra-Comique, les morts vont vite, et les partitions s'y entassent les unes sur les autres avec une rapidité effrayante. Après *Marco Spada*, qui n'a pas quitté l'affiche, après *la Tonelli*, opéra en deux actes de M. Ambroise Thomas, qui n'a fait que paraître et disparaître, *le Nabab*, dont il a été déjà parlé dans cette *Revue*, est la dernière nouveauté importante qui se soit produite à ce théâtre vraiment heureux, où la reprise de *l'Épreuve villageoise* de Grétry fait regretter qu'on ne puisse pas récidiver souvent de pareilles tentatives. Puisqu'il faut absolument que M. Halévy fasse bon an mal an ses trois ou cinq actes de musique dramatique, tantôt dans le *grand*, comme on dit, et tantôt dans le *tempéré*, sans compter les petites distractions littéraires qu'il se donne pour l'amusement de ses confrères de l'Institut, il devrait au moins choisir avec plus de discernement les sujets qui doivent l'inspirer. Un mauvais vaudeville qui a traîné longtemps sur les petits théâtres des boulevards, où l'invraisemblance est poussée jusqu'à la niaiserie, valait-il l'honneur d'être mis en musique par un homme d'esprit? C'est bien la peine de faire de l'érudition de seconde main et de raconter des historiettes connues de tout le monde, pour se fourvoyer ensuite dans des poèmes aussi lamentables que *le Juif errant* et *le Nabab*. Nous ne raconterons pas les vicissitudes impossibles de ce lord anglais qui étouffe de satiété et qui hésite pendant trois mortels actes entre le suicide et la réconciliation avec sa femme, une cantatrice italienne des plus capricieuses, qui se trouve être en définitive la femme d'un autre. Encore, si le piquant des situations rachetait l'absurdité de la donnée, on s'en consolerait en disant avec Beaumarchais que ce qui ne peut pas être dit est bon à être chanté; mais c'est une succession de scènes *plaquées* que *le Nabab*, il n'y a là que des situations forcées et amenées tant bien que mal pour la plus grande gloire du musicien. Ici se trouve un *éternuement* en duo, là un aboiement de chiens avec accompagnement de chœur; plus loin, un solo de violon est exécuté par la voix sonore et douce de M. Bussine, imitation flagrante et puérile d'une scène du *Toréador* de M. Adam. Au troisième acte, un petit air gallois composé sur des intervalles autres que ceux qui forment notre gamme diatonique. Oh! la belle chose qu'un compositeur érudit! Nous lui dirions volontiers : *Lascia le donne e studia la matematica.*

Il nous reste peu de chose à dire de la musique du *Nabab*, si ce n'est qu'au

premier acte nous avons remarqué un joli point d'orgue confié à la voix agile, mais déjà fatiguée de Mme Miolan; au second acte, le solo de violon vocalisé par M. Bussine, et puis le finale, qui est arrangé avec habileté et dont la *stretta* est chaleureuse; enfin l'air gallois du troisième acte, qui doit faire le bonheur de M. Vincent, de l'Institut. *Le Nabab* nous paraît être un opéra conçu dans un nouveau style que nous qualifierons volontiers de genre anecdotique, où il n'y a pas besoin d'avoir des idées, mais seulement un peu d'adresse à *trousser* une phrase et à présenter avec agrément une succession de points d'orgue ingénieux.

Colette, opéra en trois actes, de M. Planard, musique de M. Justin Cadaux, a succédé au *Nabab* et ne lui fera pas longtemps concurrence; c'est encore une anecdote tirée de la vie de Sedaine, délayée en trois actes, mais avec infiniment trop de sensibilité. Il s'agit d'une jeune fille qui se dévoue, et dont l'action généreuse mériterait certainement le prix de vertu de l'Académie française. M. Justin Cadaux, qui s'est déjà fait connaître par deux petits actes, *les Deux Gentilshommes* et *les Deux Jakets*, dont la musique facile a été remarquée un instant, n'était pas de force à supporter le fardeau d'un ouvrage de trop longue haleine, car tel suffit au second rang qui s'éclipse au premier. Sa partition de *Colette* est faiblement écrite, mais on y trouve des mélodies agréables et naturelles. Il est grand temps que le nouvel opéra de Meyerbeer, *l'Étoile du Nord*, qu'on répète avec activité, vienne nous délivrer de tous ces tâtonnemens insignifians.

Parlons un peu du troisième théâtre lyrique, devenu le Théâtre-Impérial, où l'enthousiasme est monté à un tel diapason, qu'on peut craindre qu'il ne devienne dangereux à la santé publique. On sait que ce théâtre a été créé tout exprès pour faciliter les débuts d'un jeune compositeur plein d'avenir, de M. Adolphe Adam, membre de l'Institut et auteur du *Postillon de Lonjumeau!* Aussi l'infatigable et spirituel compositeur ne suffit-il pas à la besogne, et à peine a-t-il mis au monde un opéra en trois actes comme *Si j'étais roi* et *le Roi des Halles*, que vite il en conçoit un autre qu'il enfante avec aussi peu de douleurs. Sans doute ces nombreux enfans ne s'en portent pas mieux, mais ils vivent ce qu'ils peuvent, et la Providence fait le reste. Le dernier enfant de M. Adam se nomme *le Bijou perdu;* en voici la très courte histoire. Il y avait autrefois au XVIIIe siècle, cela va sans dire, un fermier-général nommé Coquillière, dont la femme avait un amant, ce qui était conforme aux meilleurs usages. Une montre, donnée par le fermier-général à sa femme et que celle-ci laisse emporter par le marquis d'Angennes, forme le nœud de l'intrigue. Cette montre, remise par le marquis au commissionnaire Pacôme, qu'il trouve sur son chemin et dont il a hâte de se débarrasser, excite la jalousie de Mlle Toinette, fleuriste de son métier et fiancée de Pacôme; cela donne lieu aux plus étranges quiproquos et aux scènes les plus invraisemblables qui se dénouent, à la satisfaction générale, par le mariage de Pacôme avec Toinette, qui a failli, sur ces entrefaites, devenir première cantatrice de l'Opéra. Sur ce thème fécond en allusions grivoises. M. Adam a composé une ronde en trois actes avec accompagnement de toute sorte d'instrumens, et surtout de petite flûte. Vous dire la joie et le bonheur de ce bon public du boulevard du Temple en écoutant cette musique guille-

rette, qui danse toujours sur les rhythmes très populaires de *six-huit* et de *deux-quatre,* est une chose impossible. C'est un succès fou qui doit faire le désespoir de ceux qui contesteraient encore la vérité de cet adage si profond : *Vox populi, vox Dei;* mais il faut dire aussi qu'indépendamment du poème et de la musique si dansante de M. Adam, *le Bijou perdu* offre une curiosité non moins piquante : c'est la cantatrice chargée du principal rôle.

Mme Marie Cabel n'est pas tout à fait une inconnue pour le public parisien. Née en Belgique, si je ne me trompe, elle s'essaya, il y a quelques années, à l'Opéra-Comique, où elle ne produisit qu'un effet médiocre. Mécontente de sa position, Mme Cabel demanda alors à résilier son engagement, et retourna à Bruxelles, où, pendant plusieurs années, elle chanta avec assez de succès. Après avoir brillé tour à tour à Lyon et à Marseille, elle fut engagée au troisième théâtre lyrique, situé dans cette région lointaine qui n'est plus la province, et qui n'est pas encore Paris. Mme Cabel n'est plus une très jeune personne. D'une taille élevée et bien prise, d'une physionomie agréable et douce, elle est bien à la scène, sans y être toutefois parfaitement à son aise. Ses mouvemens sont un peu raides et manquent de désinvolture. Mme Cabel possède une voix de soprano étendue et assez éclatante dans les notes supérieures, mais sourde et nasillarde dans la partie inférieure de l'échelle. Sa vocalisation bruyante, audacieuse et très incorrecte, est dépourvue de charme et de cette homogénéité dans l'enchaînement des sons qui distingue le talent exquis de Mme Miolan et celui des cantatrices qui ont fait de bonnes études. Mme Cabel prononce très mal; elle articule à peine les mots, et il résulte de son débit une sorte de *clapotage* mignard qui n'est pas toujours intelligible. Mme Cabel serait fort embarrassée, si on lui donnait à chanter de la musique qui exigeât du style, car elle ignore à peu près l'art de phraser et de se tenir debout sur une note lumineuse. Le son qu'elle lance violemment au dehors est labouré comme une balle mâchée, et ses gammes, ses arpéges et ses points d'orgue, d'un goût détestable, se déroulent, s'enroulent et s'enchevêtrent à l'aventure.

Qu'est-ce donc qui a valu à Mme Cabel cette vogue d'un instant dont elle doit être bien étonnée? Mon Dieu, les avantages de sa personne, les qualités brillantes de sa voix, de l'audace, *l'occasion et l'herbe tendre,* puis l'adresse de M. Adam, qui lui a préparé un petit triomphe dans un morceau fort heureusement trouvé. Nous voulons parler de la ronde du second acte : *Ah! qu'il fait donc bon cueillir des fraises,* qui consiste en une petite phrase bien rhythmée et longtemps préparée par des notes accessoires qui simulent l'élan et trompent l'oreille. Lorsque enfin la cantatrice s'élance sur cette phrase sautillante qu'elle fait attendre depuis si longtemps, la salle tout entière bondit d'enthousiasme, et le tour est fait. Si Mme Cabel ne se hâte pas de corriger les nombreux défauts de sa vocalisation, si elle ne modère les éclats de sa voix chevrotante et mal posée, si elle n'apprend à prononcer et à conduire aisément une phrase musicale dans *la carrière,* si elle n'abandonne au plus vite cette musique de casse-cou, ces notes piquées et ces violens coups de gosier qui l'exposent à s'étrangler chaque soir, nous lui prédisons une destinée encore plus courte que celle de Mme Ugalde, qui a dédaigné les conseils de la critique pour écouter les éloges extravagans d'une publicité éphémère.

Si des théâtres notre attention se porte sur une autre région du monde musical, nous n'aurons guère à constater que des pertes douloureuses. La mort vient d'enlever tout récemment un compositeur distingué, Onslow, dont le nom est plus connu des artistes que du public. Né à Clermont, dans le Puy-de-Dôme, le 27 juillet 1784, d'un père qui était le fils cadet d'un lord anglais et d'une mère, assure-t-on, qui descendait de Brantôme, George Onslow étudia la musique dès son enfance, comme un art d'agrément qui sied à l'éducation d'un fils de famille. Ce n'est que très tard, à l'âge de vingt-deux ans, après avoir résisté à la séduction des plus grands chefs-d'œuvre, qu'Onslow éprouva le désir de s'essayer lui-même, dans l'art de la composition. Il débuta par un quintette pour instrumens à cordes, sans autre préparation que la volonté d'imiter Mozart, dont il admirait par-dessus tout le génie. Il continua ainsi, pendant trente ans d'une vie pleine de loisirs, à produire un nombre assez considérable de *quintetti*, de quatuors et d'autres morceaux de musique instrumentale qui se répandirent d'abord en Allemagne et lui acquirent une renommée qui ne tarda point à pénétrer en France. En 1824, il fit représenter au théâtre Feydeau un opéra en trois actes, *l'Alcade de la Vega*, qui n'eut qu'un succès d'estime; en 1827, il donna *le Colporteur*, qui ne fut guère plus heureux, et en 1837, *le Duc de Guise*, qui ne reçut pas un accueil plus favorable. Onslow fut élu membre de l'Institut en 1842, où il succéda à Chérubini. On a osé rapprocher le nom d'Onslow de celui de Beethoven; de telles exagérations ne sont permises qu'à ceux qui ignorent aussi bien la langue dans laquelle ils s'expriment que le mérite de deux hommes qui sont l'un à l'autre ce que Shakspeare est à Casimir Delavigne. Onslow était un compositeur distingué qui avait l'instinct et le goût de la musique instrumentale, et dont les *quintetti* et les quatuors, qui forment la partie intéressante de son œuvre, se font remarquer par une bonne économie des effets, par la clarté des idées principales, le choix des modulations et l'heureux enchaînement des épisodes. Il n'avait ni le génie de l'invention, ni la science qui caractérise un vrai maître. La mort d'Onslow laissait une place vacante à l'Institut pour laquelle se sont présentés un grand nombre de candidats. Puisqu'il s'agissait de remplacer un compositeur qui a cultivé avec succès la musique instrumentale, genre très peu populaire en France, M. Reber, qui vient de fixer les suffrages de l'Institut, est peut-être le choix le plus convenable qu'ait pu faire l'Académie des Beaux-Arts. Il y a plus d'une analogie entre le talent d'Onslow et celui de M. Reber, que l'opéra du *Père Gaillard*, trois ou quatre symphonies, des ouvertures remarquables et un grand nombre de morceaux de musique de chambre recommandent suffisamment à l'attention des hommes sérieux.

La mort vient d'enlever aussi presque subitement l'un des artistes les plus généralement estimés qu'ait produits le conservatoire de Paris. Né à Paris le 17 mars 1785, Zimmermann fut destiné dès le berceau à la carrière qu'il a parcourue avec autant de persévérance que de succès. Fils d'un facteur de pianos, il entra au Conservatoire en 1798 et fut admis dans la classe de Boïeldieu. L'année suivante, il remporta le premier prix de piano contre son concurrent Kalbrenner, et en 1802 il eut le premier prix d'harmonie. Devenu élève de Cherubini, Zimmermann acheva son éducation musicale sous la

direction de ce grand maître, pour lequel il avait conservé une admiration profonde. En 1821, il fut nommé professeur de piano au Conservatoire, fonctions qu'il n'a cessé de remplir jusqu'en 1848. Il demanda alors à se retirer, et fut nommé par le ministre de l'intérieur inspecteur des classes de piano. Excellent musicien et harmoniste distingué, Zimmermann avait concouru en 1821 pour une place de professeur de fugue et de contre-point qu'il remporta sur ses nombreux adversaires, parmi lesquels se trouvait M. Fétis; mais, obligé de choisir entre ces nouvelles fonctions et celles de professeur de piano que les règlemens du Conservatoire déclarent incompatibles, Zimmermann, qui avait besoin de se créer une fortune, se résigna à l'enseignement du piano avec une ardeur qui ne s'est jamais ralentie. C'était un homme excellent, spirituel, éclairé, qui accueillait les artistes avec une extrême bienveillance, et dont la maison fut, pendant un temps, le rendez-vous de toutes les illustrations musicales. Zimmermann était enthousiaste des œuvres du génie et des talens de premier ordre. Il a formé un grand nombre d'élèves devenus célèbres, et parmi lesquels nous citerons surtout Alkan aîné, le meilleur professeur de piano qu'il y ait actuellement à Paris.

Quelle conclusion tirer de cette revue rapide du monde musical et des théâtres lyriques à la fin de 1853? Nous la formulerons en deux mots : c'est que nous sommes arrivés à l'une de ces crises intellectuelles et morales où les grands talens sont aussi rares que les grands caractères. Nous vivons encore un peu du patrimoine de nos pères en attendant que Dieu suscite un de ces hommes prédestinés qui font dire à la foule étonnée : *Fiat lux et voluntas tua!*

P. SCUDO.

LES COMÈTES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Les pages que l'on va lire, écrites pour une des dernières séances publiques de l'Institut, se rattachent à une série de travaux où l'auteur aura occasion de revenir sur l'ensemble des questions relatives aux comètes. Quant à certaines influences mystérieuses dont il est dit un mot à propos des influences attribuées aux comètes, il y aurait encore là le sujet d'une étude spéciale qui l'occupera peut-être ici quelque jour.

Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'aux travaux de Newton, en 1680, les comètes ont été considérées comme des présages de malheurs publics. Leur aspect si différent de celui des autres corps célestes, leur marche bizarre au travers du ciel et dans des régions inaccessibles aux planètes, leur courte apparition, tout concourait à les faire regarder comme des prodiges. « Tel, dit Homère, on voit briller un de ces astres que Jupiter aux pensées profondes envoie en présage soit aux expéditions maritimes, soit aux grandes armées de terre. L'astre est éclatant, et on en voit jaillir des traînées d'étincelles. » Virgile et tous les poètes latins, jusqu'à Claudien, qui a paraphrasé les vers d'Homère, se sont épuisés en épithètes funestes, et jusqu'au XVIIe siècle les comètes furent pour le genre humain le triste pronostic des maux dont la colère céleste menaçait l'humanité. Seul ou presque seul, le philosophe Sénèque opposa sa puissante logique aux idées superstitieuses de ses contemporains et de ceux qui avaient vécu dans les siècles antérieurs. Les comètes,

suivant lui, se meuvent régulièrement dans des routes prescrites par la nature, et jetant un regard prophétique vers l'avenir, il affirme que la postérité s'étonnera que son âge ait méconnu des vérités si palpables. Il avait raison contre le genre humain tout entier, ce qui équivaut à peu près à avoir tort, et pendant seize siècles encore la question ne fit aucun progrès, même dans ce XVIe siècle si hardi pour secouer le joug d'autorités bien autrement puissantes. Kepler lui-même après 1600, Kepler le libre penseur, le novateur astronomique, l'inventeur des lois qui règlent les mouvemens célestes, admit les pronostics et les influences cométaires; et cependant on ne peut pas reprocher une faiblesse superstitieuse à celui qui osait dire aux théologiens attaquant la doctrine de Copernic et de Galilée : Ne vous compromettez pas avec les vérités mathématiques. La hache à qui l'on veut faire couper du fer ne peut pas ensuite entamer même le bois.

Les observateurs du ciel, habitués à la grande régularité des mouvemens des astres, à ce calme, à cette paix qui caractérisent les régions célestes, ne pouvaient voir sans surprise et sans effroi des astres qui semblent éclore subitement dans toutes les régions du ciel, dont la forme et les appendices diffèrent en aspect des autres astres, qui semblent suivis ou précédés de traînées lumineuses souvent immenses, enfin dont la marche, contraire à celle de tous les autres corps célestes mobiles, se termine par une disparition aussi brusque que leur arrivée a été subite. Il n'est point étonnant que la crainte prît naissance entre l'étonnement et l'ignorance, tant il est naturel de voir des prodiges dans les choses qui paraissent extraordinaires et inexplicables.

Pour faire disparaître le prodige, il fallait donc avoir les lois du mouvement des comètes : c'est ce que fit Newton à l'occasion de la grande comète de 1680. Ayant trouvé que, d'après la loi de l'attraction universelle qu'il avait découverte, la marche de la comète devait être une courbe très allongée, il essaya, aidé de Halley, son collaborateur et son ami, de représenter mathématiquement la marche de l'astre nouveau, et il y réussit complétement. Halley s'empara activement de cette branche de l'astronomie, et reconnut plus tard que la comète de 1682 était tellement semblable, dans sa marche autour du soleil, à deux comètes précédemment observées en 1531 et en 1607, que c'était sans doute la même comète, qui dès lors devait reparaître vers 1750.

Par les travaux théoriques de Newton et par les calculs de Halley, la prédiction de Sénèque était accomplie : les comètes, ou du moins quelques-unes d'entre elles, suivaient des orbites régulières. Leur retour pouvait être prévu; elles cessaient d'être des existences accidentelles : c'étaient de vrais corps célestes à marche fixe et réglée. Le merveilleux cessait, ou plutôt il passait au génie qui avait percé le mystère de la nature; car, après la puissance créatrice et organisatrice du monde, le premier rang appartient à l'intelligence qui a pénétré la pensée du créateur.

Comme l'histoire de cette comète, qui porte le nom de Halley, se trouve curieusement mêlée à l'histoire des opinions et des événemens humains, il ne sera pas sans intérêt d'en tracer une légère esquisse depuis les siècles passés jusqu'à nos jours. Par sa dernière apparition en 1835, elle appartient essentiellement au XIXe siècle.

M. Hind, aidé des déterminations des cométographes anciens, des annales astronomiques chinoises traduites par Édouard Biot, et des travaux de M. Laugier, a pu suivre cette comète dans toutes ses apparitions jusqu'à l'an 12 avant notre ère. Depuis cette époque jusqu'en 1835, la comète s'est montrée vingt-quatre fois à la terre, ce qui fait une apparition tous les soixante-dix-sept ans. Voyons de quels événemens elle était témoin, et même presque acteur, en 1456, à l'une de ses apparitions. Les musulmans, avec Mahomet II à leur tête, assiégeaient Belgrade, défendue par Huniade, surnommé l'exterminateur des Turcs. La comète de Halley paraît, et les deux armées sont prises d'une égale crainte. Le pape Calixte III, frappé lui-même de la terreur générale, ordonne des prières publiques, et lance un timide anathème sur la comète et sur les ennemis de la chrétienté. Il établit la prière dite *Angelus de midi*, dont l'usage continue encore dans toutes les églises catholiques. Les frères mineurs amènent 40,000 défenseurs à Belgrade, assiégée par le conquérant de Constantinople, le destructeur de l'empire d'Orient. Enfin la bataille se livre; elle dure deux jours sans désemparer. Une mêlée de deux jours fait périr plus de 40,000 combattans. Les frères mineurs, sans armes, le crucifix à la main, étaient aux premiers rangs, invoquant l'exorcisme du pape contre la comète, et détournant sur l'ennemi la colère céleste, dont personne ne doutait alors qu'elle ne fût une manifestation. Quels rudes astronomes! Enfin, Mahomet II, grièvement blessé, se retire avec une immense perte, abandonnant dans sa fuite tout le matériel du siége, tandis que le vainqueur Huniade meurt des suites de la fatigue qu'il a éprouvée dans un combat, ou plutôt dans une boucherie humaine de vingt-quatre heures consécutives. Voilà de puissans effets d'opinions scientifiques!

Mais remontons plus haut dans l'histoire de cette comète. Elle apparaît au mois d'avril 1066. Les Normands ont à leur tête leur duc Guillaume, surnommé depuis le Conquérant, et sont prêts à envahir l'Angleterre, dont le trône a été usurpé par Harold, malgré la foi jurée à Guillaume. Personne ne doute que la comète ne soit le précurseur de la conquête. Nouvel astre, nouveau souverain. *Nova stella! novus rex!* Tel était le proverbe du temps. Je n'aurais que le choix entre les chroniqueurs qui disent unanimement : Les Normands, guidés par une comète, envahissent l'Angleterre. Ainsi l'un des rayons de la brillante couronne de la reine Victoria est emprunté à la comète de Halley.

Je dois à l'érudition obligeante du savant bibliothécaire de l'Institut la communication du *fac-simile* de la fameuse tapisserie de Bayeux, où la reine Mathilde, femme du conquérant, et sans doute aussi les femmes qui la servaient, ont dessiné les principales scènes de la conquête, avec des légendes en assez bon latin. On y voit Harold intronisé et recevant les hommages du clergé, de la noblesse et du peuple. Tout à côté une foule de gens tend les bras et les yeux vers une comète qui brille sur leur tête, et dans le même compartiment Harold sur son trône, soucieux, le corps et la tête penchés, reçoit des nouvelles de l'apparition céleste qui le menace. — Voilà qui est bien composé, me disait un membre de l'Académie française, qui suivait avec moi ce curieux dessin. — Ces idées d'influences cométaires, si chimériques aujourd'hui pour nous, étaient dans les siècles précédens d'importantes réalités qui

décidaient du sort des nations et des rois. — Encore un exemple de l'influence de la comète de Halley! Nous sommes en 837, sous le règne de Louis le Débonnaire, triste fils et successeur de Charlemagne. Pour abréger, je laisse parler un chroniqueur : « Louis était astronome. Ayant observé une comète en 837, il crut qu'elle lui annonçait de nouveaux malheurs, et tomba dans une mélancolie qui n'eut de fin que celle de sa vie. » Aujourd'hui, dire d'un personnage qu'il est astronome, ce serait précisément dire qu'il n'a aucune peur des comètes. Au reste, l'empereur Louis Ier survécut à l'apparition de la comète jusqu'en 840, et s'épuisa en fondations religieuses; il bâtit des églises et dota des monastères pour détourner de dessus sa tête la colère du ciel, évidemment manifestée par la comète de Halley, que nous allons retrouver encore en France au milieu du siècle dernier, sous le règne de Louis XV, faisant naître de bien autres préoccupations dans l'esprit public.

Halley avait calculé à grand'peine que l'action des planètes retarderait le prochain retour de la comète, et il l'avait prédit pour la fin de 1758 ou le commencement de 1759. Il fallait avec les formules mathématiques perfectionnées calculer exactement l'époque de ce retour. Clairaut entreprit et accomplit en maître la partie algébrique du problème; mais il restait la tâche immense de calculer numériquement les formules. Deux calculateurs eurent ce courage. C'étaient l'astronome Lalande et Mme Hortense Lepaute, qui, par parenthèse, a donné son nom à l'hortensia, rapporté des Indes par l'astronome Legentil. Pendant six mois, prenant à peine le temps de manger, les deux calculateurs mirent en nombre les formules algébriques de Clairaut, et, au mois de novembre 1758, celui-ci annonça publiquement le retour de la comète pour les premiers mois de l'année suivante. A quelques jours près, la comète fut exacte au rendez-vous, au grand honneur de la loi de l'attraction, comme à celui de Newton et de ses successeurs dans la souveraineté de la science. La comète rentra ensuite dans les espaces célestes, ajournant sa prochaine visite à l'année 1835; mais alors, nouveau changement dans l'opinion des savans et du public!

Tant que les comètes, depuis Aristote, Hipparque, Ptolémée, Tycho-Brahé, Kepler, Cassini, avaient semblé jeter à l'esprit humain un défi intellectuel et lui dire : Tu ne connais pas la loi qui me guide! — une attention anxieuse avait suivi leurs pas. En 1835, tout était connu. Le savant n'avait plus rien à apprendre, l'homme du peuple n'avait rien à espérer ni à craindre. Il n'y avait plus pour le premier un reproche d'ignorance, pour le second un péril de superstition. Tout le monde disait : Comète, que me veux-tu? Tout récemment, pour la troisième comète de cette année 1853, qui le 31 août brillait au couchant d'un grand éclat à huit heures du soir, par un crépuscule qui aurait éteint toute étoile ou planète, le peuple de Paris qui passait en foule sur les ponts jetait sur ce bel astre un regard de quelques instans en ajoutant : « C'est *sur le journal*, il y a trois mois qu'on la voit à l'Observatoire! » Je doute fort que la comète de Halley, à son prochain retour, excite davantage l'attention publique. C'est le *cui bono* de Cicéron, c'est-à-dire dans quel but d'intérêt s'en occuperait-on? Non, jamais plus les reines ne dessineront cette comète sur leurs tapisseries, car jamais plus elle n'aura donné le trône aux conquérans.

Combien y a-t-il de comètes dans le ciel? Autant que de poissons dans l'Océan, répondait Kepler. Ceux qui ne sont pas initiés au progrès des sciences ne se font guère l'idée du nombre de comètes qu'aujourd'hui, en plein XIXe siècle, on découvre dans le ciel. La présente année 1853, si rebelle aux travaux astronomiques, nous en a déjà donné quatre. L'année 1846 en a fourni huit. Tandis que les astronomes du siècle dernier en avaient observé soixante-quatre, les modernes, depuis 1801 jusqu'à 1851, c'est-à-dire dans la première moitié du XIXe siècle, en ont déjà catalogué quatre-vingts. Il y a à peu près en tout six cents comètes bien observées à partir du commencement de notre ère. Depuis quelques années, on en découvre en moyenne trois ou quatre par an. On voit donc que si l'on rattachait comme autrefois les événemens politiques et naturels à ces astres, ce seraient aujourd'hui les événemens qui manqueraient aux comètes, tandis que c'était le contraire dans le moyen âge. Les astronomes, ou plutôt les astrologues, parmi lesquels je regrette sincèrement de trouver Kepler, en étaient réduits à dire que les comètes ne faisaient souvent que déposer le germe des événemens qui se produisaient ensuite.

Jusqu'au commencement de ce siècle, la seule comète de Halley était reconnue périodique et avait été revue deux fois. Trois autres comètes semblables sont venues enrichir notre système solaire de trois nouveaux astres soumis au domaine de notre soleil comme les planètes : ce sont les comètes qui portent les noms de Encke, de Biéla et de notre compatriote et confrère M. Faye. Ces trois comètes sont les seules qui aient été revues deux fois. La dernière a même offert, suivant M. Hind, cette curieuse particularité, qu'elle est revenue au périhélie à l'heure même indiquée par les calculs de M. Le Verrier. Neuf ou dix autres comètes sont attendues à leur second retour, pour établir ou pour infirmer la théorie de leurs mouvemens autour du soleil : mais que dirai-je de la grande comète du XIXe siècle, attendue en 1848, et qui, à l'heure qu'il est, n'a pas encore reparu?

En 1556, une grande et belle comète apparaît. Charles-Quint, qui temporisait pour son abdication, n'hésite plus : c'est à lui seul que la comète s'adresse, comme au plus illustre de tous les souverains d'alors. Il espère que l'influence qui le menace comme tête couronnée n'aura plus de prise sur un homme privé, sur un moine. Il se hâte de se rendre en Espagne, au monastère où il doit encore vivre près de deux ans. Tout ceci n'a rien d'étonnant : c'est l'esprit, ce sont les croyances du siècle; mais au milieu du siècle dernier, on calcule cette comète de Charles-Quint, et on la trouve analogue à d'autres comètes qui, à trois cents ans de distance, se sont montrées dans le ciel. Toutes sont très brillantes, pourvues de traînées lumineuses ou queues immenses; l'aspect physique et la marche sont les mêmes. On calcule donc le retour de cette grande comète pour 1848. Point de contradicteurs; ce retour est inscrit dans tous les livres d'exposition scientifique. Plusieurs astronomes, un peu avant 1848 et depuis, cherchent inutilement cette précieuse comète de trois cents ans de révolution et qui serait une si belle acquisition pour notre système solaire; mais déjà 1848, 1849, 1850, 1851, 1852 et presque tout 1853 se sont écoulés, et nous n'avons point de nouvelles de l'astre tant attendu, tant espéré. Sans doute personne ne perdra l'appétit et le sommeil

à la triste nouvelle astronomique que je révèle ici; mais cependant, si les lois de l'attraction sont réelles, si ces lois qui dirigent la lune autour de la terre, les planètes et les comètes autour du soleil, les étoiles doubles elles-mêmes aux confins du ciel étoilé à des distances qui confondent l'imagination, sont vraies, pourquoi la comète de 1556 ne reparaît-elle pas? Le voici :

A côté de l'influence prépondérante du soleil se place l'action bien plus faible, mais cependant sensible, des planètes, comme Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, qui fausse un peu la régularité de la marche des comètes autour du soleil. Il restait donc, pour savoir à quoi s'en tenir sur le compte de la comète de trois cents ans, il restait, dis-je, à faire pour cette comète ce que Clairaut, Lalande et Mme Lepaute avaient fait pour la comète de Halley à son retour de 1769. Mais qui oserait tenter une entreprise si gigantesque pour une orbite parcourue en trois cents ans, tandis que pour soixante-dix-sept ans la difficulté des calculs était presque inabordable? M. Hind nous apprend qu'un astronome de Middelbourg, en Zélande, M. Bomme, animé par une de ces passions froides qu'on dit être encore plus énergiques que les passions ardentes, a entrepris et accompli ce travail herculéen avec *une immense dépense de temps et de labeur*. Le résultat a bien payé sa persévérance : il a trouvé que le retour de la grande comète du milieu de ce siècle serait retardé de dix ans, et qu'avec une incertitude seulement de deux ans, nous aurions la comète en 1858. L'incertitude provient des observations peu exactes de Fabricius, astronome de Charles-Quint, et sans doute plus actif à tirer des pronostics de la comète qu'à en fixer bien exactement la marche. Or, quand une fois ce bel astre aura été conquis, on ne le perdra plus, et tous les trois cents ans on recevra infailliblement sa visite. Attendons-le donc patiemment et sûrement de 1856 à 1860. Les faiseurs de revues théâtrales, qui spéculent sur tout ce qui attire l'attention de la société, peuvent, dès aujourd'hui, tailler leur plume et se préparer pour la comète de Charles-Quint. A ce propos, je dirai combien je fus frappé, en 1835, de la pauvreté d'imagination de ceux qui mirent sur le théâtre la comète de Halley, qui nous fait à peu près quatre visites en trois siècles. Quoi! pas une allusion aux nations qui précédemment avaient vu la comète, et que la comète avait elle-même frappées de ses rayons! Pas un souvenir du siècle de Louis XV, du siècle de Mahomet II, du siècle de Guillaume le Conquérant, du siècle de Charlemagne! Je disais hautement alors : si les savans ont le droit de n'avoir point d'imagination, ces auteurs dramatiques-là empiètent sur les droits de la science.

Sortons des moyens artistiques de second ordre, et voyons ce que trouvera la comète de Halley à son prochain retour sur la terre, en 1911. Sans doute, dans notre Europe, tout marchera sous les lois de la sagesse, de la raison et de la science; mais ce qui est bien plus certain, c'est qu'en Amérique, à cette époque, une ville de plusieurs millions d'âmes, comme autrefois Rome, Alexandrie ou Constantinople, ou comme aujourd'hui Londres, vérifiant les prévisions de M. Ampère fils, occupera l'isthme de Panama. Les États-Unis compteront cent vingt-cinq millions de citoyens, et au retour subséquent de la comète de Halley, vers 1988, ils en compteront comme l'Europe, qu'ils surpassent en étendue, en fertilité et en activité laborieuse, deux cent cinquante millions. Un astronome du milieu du XVIe siècle s'excusait

de pousser ses calculs jusqu'à 1600, comme à un futur incommensurablement éloigné. Depuis lors, trois siècles se sont écoulés. Dans la vie des nations, comme dans celle des sciences, 1800, c'est hier; 1900, c'est demain!

Au risque de paraître trop *scientifique*, je dirai en deux mots que les comètes, en perdant de leur influence populaire, en ont acquis une très grande et très nouvelle dans la science positive par les questions précédemment insolubles qu'elles nous ont permis d'aborder. Déjà, avec les perturbations du mouvement de la comète de Encke, on a pesé la planète Mercure; résultat inespéré! Plus tard, on vérifiera le poids déjà connu de la Terre au moyen de la comète de Biéla. Celle de Faye nous dira un jour la masse de Mars. Enfin M. Séguin, qui a donné la vie et la force aux locomotives, a entrevu et fait concevoir l'espérance que les comètes traversant, au hasard toutes les régions qui entourent le soleil, nous révéleraient par les dérangemens que leur marche éprouve l'existence et la quantité de cette matière chaotique qui circule avec les planètes autour de notre astre central et qui nous fournit ces curieuses masses météoriques appelées si justement *pierres tombées du ciel*. Ce sont de véritables échantillons du monde primitif avant que la matière solaire se fût conglomérée en planètes et en lunes, mais non pas en comètes, lesquelles sont des étrangères fixées au milieu des planètes, et qui n'ont avec elles aucun trait de ressemblance.

Les nations, affranchies des craintes superstitieuses qu'elles concevaient à la vue des comètes, sont-elles maintenant devenues plus sages et plus éclairées? Nous qui avons secoué le joug de l'astrologie, paraîtrons-nous aux yeux de la postérité plus exempts de préjugés que nos pères? Leurs croyances étaient fausses, mais non ridicules. J'ai bien peur, à voir l'interprétation qu'on a donnée à ce fait des tables tournantes, si curieux au point de vue de la physiologie et de la mécanique, que nos croyances ne soient jugées un jour et fausses et ridicules! « Comment pouvait-on croire aux comètes? me disait un homme de la classe *très éclairée* de la société. En vérité je serais tenté de donner un démenti à l'histoire! Adieu, on m'attend à une admirable soirée de tables intelligentes. Oh! ce sont de vrais prodiges que ceux-là! » Que dire à de pareilles convictions? Attendre que la fièvre se calme, que la frénésie s'en aille et que la raison malade entre en convalescence.

Si l'homme, pris en masse, est et sera toujours le même, avide de merveilleux et surtout d'émotions, il importe d'opposer à ces épidémies de crédulité passionnée l'influence d'un nombre considérable de têtes calmes et pensantes qui résistent à l'entraînement universel et veillent à l'honneur du bon sens public. C'est là une des importantes missions de la presse quotidienne, et dans la dernière éclipse de la raison (je dirais presque totale), la presse quotidienne n'a-t-elle rien eu à se reprocher? Les croyances astrologiques de nos aïeux nous font aujourd'hui sourire de pitié! Et cependant n'était-il pas plus noble de rattacher les destins des nations aux influences célestes des planètes et des comètes que d'aller demander des oracles à un meuble des plus communs, à un objet d'équipement, à un ustensile de cuisine? C'est rivaliser de fétichisme avec les races les plus dégradées de l'espèce humaine.

BABINET, de l'Institut.

LE PASSAGE DU NORD.

Grâce aux efforts persévérans de la marine britannique, le passage du Nord, dont l'existence est si longtemps demeurée problématique, dont la recherche a coûté tant de travaux et de souffrances, est découvert, et l'on rencontre aujourd'hui à Londres des officiers qui sont venus par mer, en passant au nord du continent américain, de l'Océan Pacifique dans l'Océan Atlantique. L'*hydrographic Office* de l'amirauté anglaise vient de publier une carte sur laquelle sont tracées par le *commander* Inglefield, l'un des intrépides argonautes de ce monde glacé, les routes qu'ils ont suivies et les terres qu'ils ont côtoyées. Nous avons sous les yeux un exemplaire de cette carte : elle ne se distingue point par l'élégante correction qui est un des caractères des travaux hydrographiques sortis de l'amirauté; c'est une lithographie dessinée à la hâte, comme le plan d'un champ de bataille le lendemain d'une victoire, et l'empreinte qu'elle porte de l'empressement de l'amirauté à mettre le pays au fait de circonstances glorieuses est elle-même un de ses mérites.

Ce qui frappe au premier aspect du plan de ces lointaines régions, c'est que la baie de Baffin, dont le rivage a longtemps passé pour une des bornes de l'Océan Atlantique, communique par un détroit qui prend successivement les noms de Lancaster et de Barrow, par une mer intérieure assez improprement appelée détroit de Melville, car elle est presque aussi large que longue, et par le détroit de Banks — avec la partie de l'Océan Glacial qui sépare l'Amérique de l'Asie. L'Amérique est donc une île moins avancée vers le nord qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent, et au-delà, vers le pôle, sont d'autres terres dont les formes, l'agglomération et l'étendue demeurent un mystère. Tout ce que nous en savons aujourd'hui, c'est qu'elles sont déchirées en profondes échancrures.

La ligne suivie par les navigateurs anglais est comprise entre le 74e et le 75e degré de latitude nord; elle se tient à son milieu beaucoup plus près du dernier et le franchit même deux fois. On sait que la recherche du passage a été attaquée par l'est et par l'ouest, par la baie de Baffin et par le détroit de Behring. En 1852, les deux navires de découverte le *Resolute* et l'*Intrepid* sont venus prendre leurs quartiers d'hiver à l'île Melville, à peu près par 75 degrés de latitude nord et par 109 degrés de longitude ouest de Greenwich; ils y sont demeurés pris entre les glaces, et l'été de 1853 ne les a pas dégagés. Pendant que les recherches continuaient dans les mers qui se rattachent à la baie de Baffin, le capitaine Mac-Clure, commandant l'*Investigator*, après avoir passé le détroit de Behring, partait, le 31 juillet 1850, de la pointe qui ferme au nord la baie de Kotzebue, et marchait vers l'est en côtoyant des terres dont le rivage est plusieurs fois coupé par le 70e degré. Pointant au nord, il découvrait, le 7 septembre, une terre qu'il nommait *île Baring*, et, la laissant à l'ouest, il s'enfonçait dans le *canal du Prince de Galles*. Parvenu à l'extrémité de ce passage étroit, tout près du détroit de Melville, l'*Investigator* était enfermé dans les glaces, et ne recouvrait sa liberté que le 15 août 1851. Malheureusement il ne pouvait pas poursuivre sa route vers le nord, la mer demeurait barrée de ce côté; il redescendait donc le détroit du Prince de Galles, et faisant le tour de l'île Baring, en la laissant à tri-

bord, il rencontrait sur la côte occidentale un excellent mouillage, dans le voisinage d'un pays boisé et riche en gibier de toutes sortes. Cet Éden privilégié des terres boréales retint plusieurs jours l'équipage, et l'on ne parvint que le 21 septembre à la baie de Mercy, au nord de l'île. Là, le navire fut de nouveau pris par les glaces; il l'est peut-être encore, et ce ne fut que le 16 avril dernier que le capitaine Mac-Clure, après un séjour de dix-huit mois et vingt-cinq jours dans ce lieu de plaisance, partit en traîneau à la recherche de camarades et de nouvelles venus de l'est. Il traversa sur la mer glacée le détroit de Banks, et, avec l'aide de la Providence, arriva le 1er mai au quartier d'hiver du *Resolute* et de l'*Intrepid*. Il n'y a pas de langue qui puisse exprimer les sentimens de joie, de fierté et de reconnaissance pour la protection divine qui durent inonder l'âme des braves marins de l'*Investigator*, quand ils aperçurent la mâture des deux navires. Une autre joie leur était réservée. Tandis qu'ils s'applaudissaient d'une si heureuse rencontre, une partie de l'équipage du *Phénix*, envoyé d'Angleterre pour ravitailler le *Resolute* et l'*Intrepid*, arrivait en traîneau du cap Beechy, situé à une centaine de lieues à l'est, où les glaces avaient retenu le navire. Bientôt après, le capitaine Mac-Clure revenait à la baie de Mercy chercher les malades de l'*Investigator*, et atteignait avec eux le *Phénix*. Ce navire repartait le 2 juin pour l'Angleterre, où il est heureusement arrivé. C'est près de sa relâche, dans le détroit de Wellington, qu'a péri notre brave compatriote, le lieutenant Bellot.

Cette découverte fait le plus grand honneur à la courageuse obstination des marins anglais. Il ne faut pas se hâter de dire qu'elle ne profitera qu'à la science, et que les résultats utiles n'en seront jamais en rapport avec les peines qu'elle a coûtées ni avec la gloire qui doit en revenir à ceux qui l'ont accomplie. A ne considérer que l'électricité, combien ne voyons-nous pas aujourd'hui de recherches purement théoriques passer à l'état de faits pratiques, dont quelques-uns opèrent de véritables révolutions dans les relations du monde civilisé? Pourquoi n'en serait-il pas ainsi des découvertes de la géographie, et qui sait si, d'autres sciences aidant, ces régions, où semblent expirer la vie et la végétation, ne deviendront pas praticables? L'avare industrie de l'homme leur arrachera peut-être quelque jour, en perçant leur croûte de glace, des richesses minérales qui compenseront celles que leur refusent les autres règnes de la nature, et déjà, dit-on, les échantillons arrachés par les officiers anglais aux roches qu'ils ont accostées attirent l'attention des spéculateurs d'outre-Manche.

Il n'est pas dit d'ailleurs que le passage de l'*Investigator* soit le seul qu'on puisse trouver, et des indices très nombreux permettent d'espérer qu'il existe encore un passage sous le 70e degré, c'est-à-dire par la latitude du Cap-Nord. Celui-ci serait moins difficile à découvrir et surtout moins impraticable que l'autre. C'est peut-être pour cela qu'on l'a négligé : les solutions simples et sûres sont rarement les premières auxquelles on s'attache, et surtout les premières qui se présentent. J.-J. BAUDE.

RECUEIL DES ACTES DIPLOMATIQUES DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC II ET DE SES FILS (1). — Le XIIIe siècle est une époque décisive et solennelle dans l'histoire

(1) 6 vol. in-4°, chez Franck, à Paris.

de la civilisation moderne. C'est à cette date en effet que se termine la grande lutte du sacerdoce et de l'empire, dont le résultat est de marquer sans retour la séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. En France, l'unité nationale s'établit en même temps que l'autorité se centralise. La féodalité, puissante encore, mais déjà bien affaiblie, s'incline devant le pouvoir royal. L'industrie s'organise en même temps que les communes se constituent définitivement. En Allemagne, la chute de la maison de Souabe modifie profondément la constitution du pays. A l'antique unité fédérative se substituent, avec l'avénement des Habsbourg, des monarchies et des principautés particulières. Les dernières traditions de l'empire de Charlemagne s'effacent et disparaissent, et la géographie politique de l'Europe se dessine sous un aspect nouveau. Un mouvement général de concentration s'opère au sein des nationalités mêlées depuis de longs siècles par les invasions barbares. L'Italie offre en germe toutes les idées qui doivent régner dans l'avenir. Elle est tout à la fois républicaine, féodale, monarchique, municipale, impériale, ecclésiastique, et elle essaie en vain, pour se constituer comme nation, les formes de gouvernement les plus contradictoires. La diplomatie, c'est-à-dire l'art de traiter par la discussion, et souvent aussi par la ruse, les intérêts des peuples qui jusque-là avaient été traités seulement par les armes, la diplomatie, disons-nous, commence à jouer un rôle important dans les affaires humaines. Enfin la politique, oubliée comme science depuis la chute du monde gréco-romain, reparaît pour la première fois dans la littérature avec le traité de saint Thomas, *De regimine principum.*

Dans ce tumultueux avénement de tant d'idées nouvelles, au milieu de cette transformation politique et sociale, il y avait place pour les grandes ambitions; elles n'y manquèrent pas en effet. L'un des princes les plus entreprenans dont l'histoire ait gardé le souvenir, l'empereur Frédéric II, rêva la monarchie universelle, et tenta de reconstituer l'empire de Charlemagne. Supérieur à son temps par la portée des intentions politiques, Frédéric II, qu'on peut regarder avec raison comme le précurseur couronné de Machiavel, se plaça, pour réussir, en dehors de tous les principes de la morale et du droit. Il fut, on peut le dire sans exagération, le premier athée du moyen âge dans le sens moderne du mot; mais sceptique à l'égard de sa propre incrédulité, il fit de la religion l'instrument de sa politique. Excommunié par Grégoire IX, déposé par Innocent IV, il se pose, par haine du saint-siége, en réformateur de la discipline ecclésiastique. Pour se ménager le prétexte de confisquer à l'occasion les biens du clergé, il va répétant sans cesse qu'il faut le ramener à la pauvreté évangélique. Il bat monnaie avec les vases sacrés et les trésors des églises. Il tente de se proclamer chef d'une communion indépendante, afin de concentrer dans sa main la double autorité de l'empereur et du pontife, et s'il échoue dans cette entreprise trop hardie pour son siècle, il ouvre du moins la voie où Wiclef, Jean Huss et Luther s'engageront sur ses pas, ce qui n'empêchera point les courtisans de le déclarer *saint* et de lui baiser les pieds comme au pape. Esprit fort et bel esprit, Frédéric s'entoure de philosophes, d'astrologues et de musulmans; il s'associe aux croisades pour tromper l'Europe chrétienne, et protège les sciences arabes pour faire obstacle à l'influence du saint-siége, en même temps qu'il fait brûler les hérétiques de la basse Italie, dans lesquels il craignait de trouver des vassaux rebelles. Enfin,

en glissant sans cesse à travers les principes les plus opposés, Frédéric ne prit qu'une seule chose au sérieux, l'ambition qui le poussait à vouloir dominer la chrétienté.

Dans la première moitié de son règne, c'est-à-dire jusqu'en 1235, ce prince audacieux et remuant resta l'allié de la France, et ce fut même en grande partie à Philippe-Auguste qu'il dut son élévation au trône d'Allemagne; aussi conclut-il plusieurs traités avec le vainqueur de Bouvines, avec Louis VIII et Louis IX. Durant cette période, il repoussa même les avances de l'Angleterre, qui déjà cherchait pour son commerce des débouchés en Allemagne; mais plus tard, il suivit une marche toute différente. Excité par le pape, il épousa une princesse anglaise, et sans tirer grand avantage de cette union, il prit vis-à-vis de la France une attitude sinon hostile, du moins peu bienveillante. On ne renouvela plus les anciens traités, et il perdit complétement les avantages de son alliance traditionnelle avec nos rois. Cette politique nouvelle ne fut pas sans influence sur la chute de sa maison, et par suite sur la destruction de l'unité fédérative de l'Allemagne.

On le voit par ce que nous venons de dire : il est peu de princes dans l'Europe occidentale du moyen âge qui aient joué un rôle plus important et plus original. Frédéric passa sa vie à intriguer, à négocier, à combattre, à voyager, et comme son règne ne marque pas une date décisive dans l'histoire générale du moyen âge et dans l'histoire particulière de la papauté, de l'Allemagne et de l'Italie, il a été par cela même l'objet de nombreuses études. Déjà nous avons eu occasion dans la *Revue* de nous occuper de Frédéric II, à l'occasion de l'excellent livre de M. de Cherrier : *Histoire de la Lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe.* Une récente et très importante publication nous ramène aujourd'hui vers cet intéressant sujet, et elle offre une preuve nouvelle que l'érudition française, dont les recherches sur notre histoire nationale ont été si actives dans ces dernières années, ne s'enferme point dans les limites de nos frontières, mais qu'elle tend de plus en plus à élargir le cercle de ses études. Cette publication entreprise par M. Huillard-Bréholles, sous les auspices et avec le concours de M. le duc de Luynes, n'est rien moins que le *Recueil des Notes diplomatiques de l'empereur Frédéric II et de ses fils*, auxquelles viennent s'ajouter un grand nombre des lettres des papes et des principaux personnages du même temps. Cet ouvrage qui ne comprendra pas moins de six volumes formant dix tomes in-4°, mérite à plus d'un titre de fixer l'attention du monde savant.

Par l'appui qu'il prête aux études historiques, et par des œuvres généreuses dont la publicité doit respecter l'honorable secret, M. de Luynes a montré quels services on peut rendre au pays par le noble emploi d'une grande fortune. Il ne s'est point borné aux encouragemens; il a payé de sa propre science, et il a pris un rang très-distingué entre nos archéologues et nos érudits. Parmi les publications dues à ses encouragemens et à sa science, nous citerons le bel ouvrage intitulé : *Recherches sur les monumens et l'histoire des Normands et de la maison de Souabe.* Les études auxquelles M. Huillard-Bréholles s'est livré à l'occasion de ce livre, en Italie et en Allemagne, pour joindre aux dessins un texte explicatif, avaient fait passer sous ses yeux une immense quantité de documens dont un grand nombre étaient

inédits. Il put reconnaître combien il restait encore à faire pour éclairer l'histoire de Frédéric II dans ses rapports avec l'Europe et la papauté, et c'est de cette première recherche qu'est sorti le projet du livre qui nous occupe. Déjà dans le XVIIIe siècle, des savans allemands, Schmincke et Murh, avaient formé le plan d'un recueil dont l'objet était aussi la réunion des actes émanés de l'empereur Frédéric II. Ce recueil resta toujours à l'état de projet. Un savant napolitain, l'historiographe Danielo, reprit en sous-œuvre la pensée de Schmincke, mais la mort le surprit avant qu'il eût pu mener son travail à bonne fin, et de plus les papiers qu'il avait rassemblés furent dispersés à sa mort. Enfin en 1849, M. Bœhmer de Francfort fit paraître un *Recueil d'actes impériaux* dans lequel figure l'indication de plusieurs documens intéressans, relatifs à la maison de Souabe; mais le recueil de M. Bœhmer n'est qu'un catalogue fort exact et fort bien fait, qui ne contient point les textes. Quoique plusieurs fois tentée dans l'espace d'un siècle, cette œuvre, toujours interrompue, va enfin recevoir une entière exécution. Trois volumes ont déjà paru, et comme les matériaux sont complétement réunis, il ne reste aucun doute sur l'entier achèvement du livre.

M. Huillard-Bréholles dit avec raison que les pièces diplomatiques sont la base de l'histoire, et que, lors même qu'une époque ou un personnage ont fourni le sujet de monographies justement estimées, c'est encore rendre service à la science que de rassembler les matériaux où les écrivains ont puisé, en ajoutant ce qu'ils ont omis, ou ce qu'ils n'ont point connu; et comme l'une des conditions des plus essentielles des grands recueils de pièces, c'est d'être aussi complets que possible, le savant éditeur a reproduit par des analyses sommaires les documens déjà publiés et imprimé textuellement les actes qui, jusqu'à ce jour, étaient restés inédits dans les divers dépôts scientifiques de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre et de la France. Ainsi disposés par ordre chronologique, ces actes s'éclairent l'un par l'autre; l'histoire se déroule dans la forme la plus sévère, la plus exacte; ce sont les morts eux-mêmes qui parlent, et le lecteur, transporté en plein XIIIe siècle, entend comme l'écho lointain de tous les bruits qui retentissaient dans les vastes domaines du César germain. De semblables travaux demandent de la part de ceux qui ont le courage de les entreprendre autant de savoir que d'abnégation; et nous ne faisons que rendre ici à M. Huillard-Bréholles une justice bien méritée, en disant que le *recueil* dont il poursuit la publication avec une si infatigable activité est sans contredit l'une des œuvres les plus importantes que l'érudition française ait produites dans ces dernières années.

CATALOGUE D'UNE PRÉCIEUSE COLLECTION DE LIVRES, MANUSCRITS, AUTOGRAPHES, DESSINS ET GRAVURES (1). — Il existait autrefois en Europe une classe d'hommes tout à fait exceptionnelle, qui appartenait à la fois à l'industrie et à la science, et qui les servait dignement l'une et l'autre par une infatigable activité. Cette classe, envers laquelle l'histoire des lettres, du reste, n'a point été ingrate, c'était celle des imprimeurs et des libraires érudits, qui, non contens d'éditer des livres, savaient aussi en écrire eux-mêmes, et qui, à défaut d'ouvrages originaux, mettaient leur gloire à tirer de l'oubli

(1) Bibliothèque de M. Ant.-Aug. Renouard. Paris, 1853, 1 vol. in-8°.

les chefs-d'œuvre de l'antiquité, ou à donner, des grands écrivains de leur temps, des éditions non moins précieuses par la correction des textes que par la beauté de l'exécution typographique. Les Alde en Italie, les Estiennes en France, se sont placés, dans le grand siècle de la renaissance classique, au même rang que les savans les plus illustres, et pendant longtemps ils ont servi de modèles aux libraires, quand les libraires ne se contentaient pas d'être de simples marchands de papier noirci. Fort heureusement pour l'honneur de la profession, il existe encore parmi nous quelques hommes qui sont restés fidèles aux vieilles traditions, et qui ont fait de bons livres et donné des éditions excellentes. Nous avons nommé MM. Brunet, Lefebvre et Renouard. On doit, on le sait, à M. Brunet l'une des œuvres bibliographiques les plus importantes et les plus exactes qui ait été publiée dans le XIXe siècle. On doit à M. Lefebvre la reproduction de nos classiques les plus célèbres, et l'un des premiers en France il a eu le mérite d'appliquer aux textes des grands écrivains modernes la méthode de corrections et d'annotations que les érudits du XVIe siècle ont appliquée aux écrivains de l'antiquité. Recherches patientes, sacrifices de temps et d'argent, M. Lefebvre n'a rien épargné pour rendre ses éditions vraiment dignes des hommes dont elles reproduisaient les œuvres; dans sa vieillesse honorable et toujours laborieuse, il n'a point failli à la mission qu'il s'était imposée au début même de sa carrière; mais par malheur, s'il a fait beaucoup pour l'honneur de la typographie française et pour les amis des bons livres, le succès commercial n'a point toujours répondu à ses efforts, ce qui semble prouver qu'en France le nombre des vrais amateurs est de jour en jour plus restreint. Comme éditeur, M. Renouard a également rendu aux lettres françaises de très-notables services. Sa belle édition de Voltaire, si précieuse par ses corrections, ses notes et son excellente table, est restée et restera longtemps encore, nous le pensons, la meilleure et la plus belle. Son *Pierre Corneille* n'est pas moins recommandable tant par la correction du texte que par les notes à la fois substantielles et concises qui l'accompagnent. Enfin, comme érudit littéraire, M. Renouard ne s'est pas montré moins infatigable que comme éditeur. En écrivant les *Annales de l'imprimerie des Alde* et les *Annales de l'imprimerie des Estienne*, il a en quelque sorte montré, par le côté le plus positif et le plus appréciable, le développement littéraire et scientifique de la renaissance. Alde l'ancien et son fils Paul Manuce méritent à tous égards, on le sait, d'occuper les premières places parmi ceux qui ont exercé l'art de la typographie. Depuis la première édition qu'Alde l'ancien publia en 1494 jusqu'aux dernières éditions faites par son petit-fils en 1597, la famille de ces imprimeurs célèbres s'occupa sans relâche, avec l'ardeur et la persévérance que peut seule donner une admiration enthousiaste, à tirer les écrivains anciens du chaos où les avaient plongés de longs siècles de barbarie. Non-seulement ils sauvèrent de la destruction un grand nombre de manuscrits, mais ils s'appliquèrent encore à les populariser, et à une époque où les livres étaient aussi chers que la soie ou les bijoux, ils parvinrent, à force de sacrifices et d'ingénieuses combinaisons, à les rendre, comme on dirait aujourd'hui, accessibles aux petites fortunes.

Les *Annales de l'imprimerie des Alde* présentent, pendant plus d'un siècle,

l'inventaire de tous les ouvrages qui sont sortis des presses de ces illustres typographes. Cet inventaire, beaucoup plus exact et plus complet que tous ceux qui avaient été tentés jusqu'alors, reproduit en détail le titre de chaque livre, et ce titre n'est pas copié, comme il arrive souvent, sur d'autres catalogues, mais sur des exemplaires de chacune des éditions. L'auteur y a joint la description de tous les volumes, des notes historiques, critiques ou philologiques sur les éditions *princeps*, en un mot, tous les renseignemens qui peuvent éclairer l'histoire de la typographie des xve et xvie siècles dans ses rapports avec l'histoire des sciences et des lettres. Les *Annales de l'imprimerie des Alde* seraient restées, pour l'histoire littéraire et bibliographique du xvie siècle, un ouvrage en quelque sorte incomplet, si elles n'avaient été accompagnées d'un travail analogue sur une autre famille de typographes non moins savans et non moins dévoués, la famille des Estiennes. M. Renouard a donc écrit l'histoire de ces imprimeurs célèbres, qui n'ont pas donné moins de seize cents éditions, parmi lesquelles figurent en très-grand nombre des ouvrages très-importans de l'antiquité grecque et latine. Ces deux publications, accueillies avec une faveur toujours croissante, ont constitué chez nous une spécialité tout à fait à part dans l'histoire littéraire, et, comme le *Manuel du Libraire* de M. Brunet, elles peuvent être justement regardées comme le modèle le plus parfait de la science bibliographique.

M. Renouard ne s'est point contenté d'éditer ou d'écrire de bons livres; il en a formé pour lui-même une collection précieuse, qu'il n'a jamais cessé d'améliorer, et dont il a, pour la première fois, publié le catalogue en 1804. Depuis ce temps, il n'a jamais cessé d'augmenter et de perfectionner cette bibliothèque, dont la formation a été l'objet de sa constante sollicitude, et qui fait aujourd'hui le charme de sa vieillesse. Il vient tout récemment d'en publier ce qu'on pourrait appeler le catalogue définitif, et les éditeurs de ce catalogue ont pu dire avec raison que cette belle collection, fruit de soixante-dix ans de recherches, réunit aujourd'hui tout ce qui peut satisfaire un amateur délicat. Elle ne comprend pas moins de 3604 articles, parmi lesquels se trouvent des manuscrits et des autographes, des dessins originaux d'artistes célèbres, des raretés de toute espèce, des tirages uniques sur vélin, des exemplaires annotés par des hommes célèbres, en un mot une foule de ces richesses qui font d'une bibliothèque un véritable musée. Il suffit pour exemple de citer le manuscrit n° 50, désigné sous le titre *Preces piæ cum calendario*. Ce précieux volume, dû aux mains habiles qui ont illustré d'arabesques et de dessins les *Heures d'Anne de Bretagne*, est sans contredit l'une des œuvres les plus parfaites et les plus magnifiques même que nous ait léguées l'art de l'enlumineur et du miniaturiste, et cette œuvre peut rivaliser sous tous les rapports avec ce que nos grandes bibliothèques possèdent de plus précieux. Tous les amis des lettres et des arts sauront gré à M. Renouard d'avoir su, au milieu d'une vie si bien remplie, créer et conserver une telle collection, et surtout de l'avoir fait connaître au public.

CH. LOUANDRE.

V. DE MARS.

L'ÉGLISE D'ORIENT

La crise où est actuellement plongée l'Europe orientale appelle l'attention sur l'un des points les plus délicats de la situation de ces contrées, la question religieuse. Tour à tour les récens débats dont cette question a été l'objet nous ont montré les églises grecques de Turquie en contact soit avec le catholicisme dans l'affaire des lieux-saints, soit avec la Russie dans celle du protectorat réclamé par le tsar au nom de l'orthodoxie. Quels sont les véritables sentimens des chrétiens de la communion orientale en présence des discussions auxquelles ils viennent d'assister et des éventualités qui s'ouvrent pour l'empire ottoman? S'ils ont dans beaucoup d'occasions accepté un concours qui s'offrait, faut-il en conclure qu'ils se croient enchaînés par la reconnaissance, et qu'ils soient résignés à n'être que les instrumens passifs de la puissance qui se pose vis-à-vis d'eux en protectrice? Telle est la question à laquelle nous voudrions répondre en essayant de contrôler les tendances actuelles de l'église d'Orient par l'étude attentive des traditions, des influences populaires et des règles hiérarchiques qui la dominent.

Les chrétiens grecs nourrissent assurément une vive et séculaire défiance pour l'église romaine, nous l'avouons en le déplorant. Si l'église d'Orient n'a fait aucune conquête sérieuse par la prédication et le prosélytisme depuis qu'elle est séparée du saint-siége, du moins sa force sur la défensive est certaine; elle n'a pas perdu un pouce de terrain dans les combats qui lui ont été livrés quelquefois avec talent et toujours avec courage par les missions catholiques. Elle a opposé à leurs attaques une fermeté inébranlable, un système d'inertie et d'immobilité contre lequel la science et l'autorité de

l'église romaine sont venues jusqu'à ce jour se briser inutilement. Mais si l'on voit la communion orientale s'appuyer par instans sur celle de Russie pour mieux résister aux projets de conquête que l'on suppose gratuitement au catholicisme, s'ensuit-il que les églises de Turquie entretiennent pour l'église russe ces dispositions confiantes et dévouées que l'on est souvent porté à leur attribuer? Nous ne le pensons pas; la forme synodale de l'autorité ecclésiastique en Russie, la soumission absolue de cette autorité au pouvoir laïque, n'ont rien qui soit capable de séduire les patriarches d'Orient, et les doctrines mêmes de ces patriarches sur des points importans, tels que le baptême, ne sont point toujours en conformité parfaite avec celles du synode de Saint-Pétersbourg. Il est au reste des causes de désaccord plus puissantes que ces dissidences : ce sont les sentimens d'indépendance qui sont communs à toutes les églises grecques de l'empire ottoman, et qui, loin de les porter à rechercher dans une fusion avec l'église russe l'unité qui leur manque, les poussent au contraire à se subdiviser de plus en plus et à prendre chaque jour davantage ce caractère d'églises nationales qui est leur caractère essentiel : mouvement qui correspond d'ailleurs à celui que chacune des races chrétiennes de ces contrées accomplit politiquement sur elle-même.

Avant de nous demander quelles sont les tendances politiques des églises de Turquie, il est toutefois une question à résoudre : c'est de savoir en quoi ces églises, malheureusement séparées de la nôtre, peuvent s'en éloigner ou s'en rapprocher, quelles croyances font l'objet du désaccord, quel est en un mot le caractère de la résistance inflexible que les Grecs opposent depuis des siècles aux efforts répétés et toujours infructueux de la propagande romaine. Les passions humaines occupent une grande place dans l'histoire de la séparation des deux églises d'Orient et d'Occident. Ici cependant les dispositions individuelles de quelques personnages éminens ne suffisent pas à expliquer les mouvemens des peuples. L'ambition de Photius et celle de Michel Cérulaire n'auraient point eu le pouvoir de déchirer si profondément le monde chrétien, si des germes de division plus actifs que la volonté même de ces deux chefs de l'église de Constantinople n'avaient sommeillé antérieurement dans le cœur des populations. Ces germes de division, il n'est pas besoin d'aller les chercher dans les mystères de l'histoire; on les trouvera dans la puissance de l'esprit de race propre de toute antiquité aux nations de l'Europe orientale, et dont depuis quelques années la vitalité n'est plus douteuse. C'est le fait essentiel dont il est nécessaire de se pénétrer avant d'aborder l'étude de l'église d'Orient, car il explique à la fois ses dogmes théologiques, ses croyances populaires, sa hiérarchie, et contient peut-être le secret de ses destinées politiques.

I. — LE DOGME.

Dès les premiers siècles du christianisme, une grande lutte s'est engagée entre l'idée d'unité qui peu à peu se personnifia dans le pontificat romain et l'idée de nationalité qui perçait dans les patriarcats d'Orient pour s'incarner bientôt dans celui de Constantinople. Il semblait que le génie des deux civilisations latine et grecque fût aux prises sur le terrain religieux, — Rome avec son puissant instinct de centralisation, Constantinople au contraire avec cet esprit de fédéralisme qui est dans les traditions des Hellènes et qui a fait leur faiblesse aux jours mêmes de leur plus grande puissance. Après la chute de Rome, le génie latin a continué d'être le génie de la domination et de la discipline, comme le génie grec est resté le génie de la décentralisation et des libertés locales. Dans les contrées occidentales, surtout parmi les peuples qui avaient reçu la greffe latine, la suprématie religieuse de Rome s'est facilement établie; longtemps elle a pu empiéter jusque sur les prérogatives les plus essentielles des souverainetés nationales. En Orient, tout ce que le pape a pu obtenir avant la scission s'est borné au titre de premier entre ses pairs, *primus inter pares*. Si l'unité des deux églises a quelque temps existé dans les dogmes, elle n'a jamais été acceptée par les Grecs dans la liturgie ni dans les rites. Enfin jusqu'au XVIe siècle, où le monde germanique tout entier, préoccupé de questions de discipline, se laissa, de polémique en polémique, entraîner dans le protestantisme, l'Occident n'avait guère eu, en religion, à déplorer d'autre épreuve redoutable que la grande hérésie de Pélage, bientôt vaincue. En Orient au contraire, on avait vu les hérésies et les sectes se multiplier à l'infini avec Manès, Arius, Nestorius, Eutychès et tant d'autres. Un moment la plus audacieuse de ces hérésies, l'arianisme, qui niait la divinité du Christ, avait envahi tout l'empire de Byzance. L'autorité de la parole ne suffit pas pour en avoir raison. Longtemps même les doctrines d'Arius résistèrent avec avantage à la force. Encore ne furent-elles point étouffées dans la défaite de l'arianisme proprement dit, et elles se renouvelèrent sous d'innombrables formes. Mais le résultat le plus éclatant de cet esprit d'indépendance qui se révélait par tant de symptômes, ce fut la grande séparation qui s'opéra en dernier lieu entre l'église de Constantinople et celle de Rome, et dont l'Orient prit l'initiative.

On le sait, les questions de dogme mises en avant par les Grecs dans les débats qu'ils eurent à soutenir contre le saint-siége peuvent en dernière analyse se réduire à deux, celle de la procession du Saint-

Esprit et celle du purgatoire. Les Arméniens se distinguent toutefois de l'église grecque en ce sens que leurs doctrines sur l'unité de nature en Jésus-Christ laissent beaucoup à désirer. Il existe à cet égard chez les Arméniens eux-mêmes une obscurité qu'il est difficile de pénétrer. Tout ce que l'on peut dire à leur justification, c'est qu'ils mettent, à repousser toute solidarité avec les doctrines d'Eutychès, la même ardeur que les Grecs à décliner toute parenté avec l'arianisme. Au fond et lorsqu'on pousse à bout les théologiens de la communion orientale, on est surpris de voir combien peu ils tiennent à l'opinion que la troisième personne de la Trinité ne procède pas également des deux autres. Les premiers conciles, qui n'avaient pas d'ailleurs à se prononcer catégoriquement sur cette difficulté non encore soulevée, se sont bornés à répéter en substance les paroles du Christ dans saint Jean : « Lorsque sera venu le consolateur, l'esprit de vérité qui *procède du Père* et que je vous enverrai de la part de mon père, il rendra témoignage de moi. » L'église d'Orient, partant de ce principe que « les paroles du Christ suffisent complétement à l'expression d'une vérité quelconque, » s'attache surtout à déclarer que la formule sortie de la bouche divine ne peut être modifiée. On dirait qu'en principe il ne s'agit point à ses yeux de savoir si l'Esprit ne procède que du Père. Elle ne paraît préoccupée que de constater un fait incontesté dans l'église latine elle-même, c'est-à-dire que le Saint-Esprit procède du Père. Si l'on songe que la papauté a permis autrefois aux grecs-unis de la Pologne de réciter le symbole de Nicée sans l'addition du *filioque,* et que de son côté l'église d'Orient n'exige pas de rétractation officielle sur ce point de la part des catholiques qui entrent dans son sein, on voit que la distance qui sépare les deux églises est petite dans la question même qui a principalement servi de prétexte à leur scission.

Quant au purgatoire, la dissidence est peut-être encore moins marquée. L'idée du purgatoire est une des croyances les plus poétiques et les plus touchantes de l'église romaine. Cette église avoue que le mot de purgatoire n'existe ni dans l'Évangile ni chez les docteurs du christianisme primitif; mais elle soutient que l'idée n'est pas moins ancienne que le christianisme lui-même et qu'elle se rencontre à chaque pas chez les premiers pères. Il suffit à l'église d'Orient de ne point trouver le mot aux origines du dogme : elle repousse l'existence de ce lieu d'épreuves où l'âme repentante, mais non justifiée, achève de se purifier avant d'entrer dans la plénitude du bonheur promis. Ici toutefois la pratique rectifie jusqu'à un certain point le dogme. Sans croire en effet au purgatoire, l'église d'Orient admet un état transitoire que traversent nécessairement les âmes, celles des bons comme celles des méchans, dans l'attente du

jugement dernier. Enfin elle tient compte aussi de la condition spéciale de ceux qui sont morts dans la foi, sans une expiation suffisante des fautes commises. Elle en conclut que les prières des vivans peuvent leur être d'un grand secours. Dans quelle vue ces prières? Pour obtenir en faveur des morts une résurrection bienheureuse. Ce n'est plus là exactement la pensée de la prière des morts dans l'église latine; le but néanmoins n'est que modifié.

Il ressort suffisamment de ces considérations que les prétextes théologiques ne peuvent à eux seuls faire comprendre le déchirement qui s'est produit en religion entre le monde latin et le monde gréco-slave, et l'on risquerait de ne pouvoir jamais s'en rendre compte, si l'on ne remarquait l'attachement des populations orientales pour leur autonomie administrative, le besoin qu'elles ressentent de vivre selon des lois politiques et religieuses conformes à leur génie propre.

Les nations gréco-slaves, il est vrai, n'ont point toutes refusé également de rester unies avec Rome. Les Slaves du moins se sont partagés. Si la famille russe et les tribus bulgaro-serbes se sont livrées sans réserve à la communion orientale, les Polonais et les Tchèques de la Bohême, ainsi que les tribus illyriennes et une partie des Bosniaques, ont passé au latinisme. Cependant, aussitôt que l'on met le pied sur le sol slave, on est frappé de la situation difficile dans laquelle ces populations latinisées se trouvent placées vis-à-vis des autres peuples de la même race. C'est une des causes de l'isolement de la Pologne au milieu de la race slave. Que d'efforts n'ont point faits depuis quelques années ses écrivains pour détruire le préjugé séculaire qui la poursuit, et qui, après avoir éloigné d'elle les peuplades de la Russie méridionale, l'a privée en partie de la popularité qui aurait pu s'attacher à son triste destin! Combien de fois la Bohême, si savante et si active dans l'érudition slave, ne s'est-elle pas sentie paralysée dans sa propagande littéraire, grâce aux soupçons que ses antécédens latins éveillaient, soit chez les Russes, soit parmi les Bulgares et les Serbes! Enfin les Illyriens de l'Autriche méridionale, les Bosniaques de la Turquie, n'ont-ils pas souvent, par la même raison, rencontré des difficultés inattendues dans leurs rapports avec ces Bulgaro-Serbes qui pourtant parlent la même langue, ont les mêmes intérêts et nourrissent les mêmes espérances? Ainsi, par un préjugé enraciné, le latinisme est considéré parmi les Slaves comme un arbre étranger au sol national. Ceux qui osent se nourrir de ses fruits ou s'asseoir à son ombre sont tenus pour infidèles aux traditions et au génie de la patrie slave. Quant aux deux autres peuples les plus importans de la Turquie avec les Slaves, c'est-à-dire les Hellènes et les Arméniens, ils ont brisé presque unanimement avec Rome. Pour eux aussi, comme pour les Slaves, le latinisme est

une importation du dehors qui éveille toutes les susceptibilités du patriotisme.

Les essais de conciliation n'ont point été négligés. Une combinaison en même temps ingénieuse et naturelle a été tentée, non sans succès, pour rapprocher les deux églises. Quelques-unes des tribus gréco-slaves et arméniennes qui avaient d'abord été entraînées dans le mouvement de l'église grecque, ou qui étaient parvenues à s'y soustraire tout en restant fidèlement attachées à la liturgie orientale, ont formé avec Rome une alliance conditionnelle. Acceptant le dogme défini par le *filioque* et la croyance au purgatoire, elles ont consenti à reconnaître la suprématie pontificale, pourvu que le saint-siége les autorisât à conserver leurs rites, leur discipline, l'usage de la langue nationale dans la liturgie, la communion sous les deux espèces et, en quelques cas, le mariage des prêtres. Telle est l'origine des églises désignées sous le nom d'*uniates*. A y regarder de près, la véritable foi nationale des Slaves du midi et de ceux de l'occident serait la foi de ces églises. C'est celle qui fut prêchée parmi leurs ancêtres, et notamment sur les bords du Danube et dans l'éphémère empire des Moraves. C'est celle qui fut semée des Balkans aux Carpathes par les deux populaires apôtres slaves, Cyrille et Methode. Par malheur, elle était trop faiblement défendue pour se maintenir longtemps avec quelque autorité entre les deux influences qui se disputèrent bientôt l'empire du monde religieux : la foi orientale et le latinisme. Les uniates de la Turquie d'Europe ne se sont soumis à la souveraineté religieuse du saint-siége qu'en sauvegardant toutes leurs pratiques nationales, et il n'est peut-être pas un seul de ces peuples qui ne fût prêt à faire schisme, si l'église latine voulait hautement empiéter sur les priviléges qu'elle leur a concédés, tant le sentiment de la nationalité l'emporte chez eux sur toutes les autres considérations!

L'influence de l'esprit national sur les dogmes admis par les chrétiens d'Orient est telle que les Latins eux-mêmes de ces contrées ne sont point animés exactement du même esprit que Rome, et tout en acceptant ses rites aussi bien que ses croyances, ils ne les envisagent pas absolument sous le même jour que le fait l'église d'Occident. Ils sont loin sans doute de professer pour le saint fondateur de l'épiscopat romain et de la papauté la même mésestime que les Orientaux, aux yeux desquels il n'est que le plus faible des apôtres; mais s'ils admettent la mission spéciale de l'apôtre Pierre, les Latins du Levant se sentent néanmoins attirés de préférence, par un secret instinct, vers celui des disciples de Jésus qui semble représenter le mieux la charité et l'amour.

Cette croyance à la supériorité apostolique de saint Jean, à ses

destinées mystérieuses, fondée sur les dernières paroles de l'évangéliste lui-même, est très répandue chez les Polonais, et fait le sujet de l'une des plus intéressantes productions de la poésie contemporaine : la vision de *la Nuit de Noël*, du poète anonyme de la Pologne (1). Dans cette nuit mystique, où le christianisme de l'Occident expire, où la basilique de Saint-Pierre s'écroule, ensevelissant sous ses débris les vieux chrétiens et la vieille papauté, et où le Christ renaît pour ne plus mourir, c'est l'apôtre Jean qui prononce l'*Ite, missa est* de la dernière messe; c'est lui qui inaugure les temps nouveaux. Les ruines de l'ancien monde chrétien deviennent pour lui un trône éclatant, d'où il contemple le monde régénéré sous l'empire d'une morale plus pure et de la fraternité pratique. Cette idée sur la mission ultérieure de saint Jean se rattache, chez les Latins d'Orient, à la préférence qu'ils n'ont cessé de donner à la morale sur le dogme, tout en respectant profondément le dogme romain. Les influences traditionnelles et locales, moins puissantes sur eux que sur les chrétiens de la communion orientale, leur ont cependant imprimé ce trait particulier et distinctif au sein de la grande unité catholique.

En somme, à n'envisager que l'église grecque, on pourrait presque dire que la nationalité, si puissante dans les questions liturgiques, a elle-même formé le dogme de cette église. Qui n'a remarqué dans l'histoire de l'Orient en général, et dans celle des Gréco-Slaves en particulier, un penchant populaire au naturalisme? C'est une tradition nationale des Hellènes, ces apôtres séduisans du paganisme, qui, tout en dressant un autel au Dieu inconnu, n'avaient réellement adoré jamais que des dieux visibles. Dans leurs primitives croyances les Slaves, toute proportion gardée, se présentent sous un jour analogue. Leur mythologie, infiniment moins ornée, moins riche et moins savante que celle des Grecs, se résume, comme la mythologie grecque, dans le culte des forces connues ou inconnues de la nature. La théologie des uns comme celle des autres est dans leurs poètes. Il n'y a point d'exception à faire pour les Arméniens, les Syriaques, les Chaldéens, qui ont pourtant subi l'influence du mysticisme si cher à l'Asie. Aussi le christianisme n'a-t-il trouvé de théologiens véritables parmi les Grecs et les Slaves qu'aux premiers siècles de l'église, quand la doctrine avait besoin d'être exposée pour se répandre, et que de hardis hérésiarques s'élevaient de toutes parts pour ébranler les fondemens de la foi. Après cette époque de lutte qui enfanta le grand mouvement théologique du IVe et du Ve siècle, on vit bientôt les Grecs eux-mêmes, malgré leur goût bien connu

(1) Voyez *la Nuit de Noël* dans la *Revue* du 1er août 1846.

pour la dialectique, délaisser instinctivement la théologie. On eût dit que la métaphysique religieuse était épuisée chez ces peuples, et qu'ils craignaient de se rendre compte de leur croyance. Dans toute son histoire ecclésiastique, la Russie, parmi un grand nombre d'écrivains religieux, possède à peine quelques théologiens. L'église orientale semble avoir pour principe que les discussions théologiques sont inutiles et vaines, et que le texte des Écritures saintes suffit à la foi. Pendant que l'église romaine, voulant donner à ses dogmes la plénitude de la force par des définitions catégoriques et raisonnées, appelait à son aide toutes les puissances intellectuelles du génie latin à la fois métaphysique et pratique, l'église orientale, dominée par l'indifférence traditionnelle des Gréco-Slaves pour la théologie, s'est donc bornée à prendre ses croyances telles qu'elle les trouvait dans l'Évangile, sans vouloir les préciser ni les commenter. Telle est la raison philosophique et dogmatique du schisme, et elle a sa source dans la nationalité même.

II. — LES CROYANCES POPULAIRES.

Si la tendance propre à chacune des races de l'empire ottoman a pu agir sur le dogme des diverses églises au point de donner son empreinte aux principes mêmes de la croyance, on conçoit combien les traditions historiques ont dû influer de leur côté sur la manière dont les populations entendent et pratiquent le christianisme. Avant de recevoir l'Évangile, chacun des peuples de l'empire turc, et notamment les Grecs, les Slaves, les Valaques, les Arméniens, ont traversé des civilisations distinctes, et les souvenirs qui appartiennent à ces époques évanouies, mais non encore oubliées, ont d'autant plus de puissance, que sous l'empire d'une vie monotone et simple, presque toujours la même depuis des siècles, rarement de grands événemens sont venus frapper leurs imaginations. En l'absence d'un mouvement littéraire qui ne fait que commencer chez quelques-uns, et qui tardera peut-être longtemps encore chez les autres à se produire, la tradition orale est souveraine; l'image du passé, qui a été d'ailleurs pour la plupart une ère de gloire ou du moins d'indépendance, apparaît toujours rayonnante dans le lointain des temps. On doit donc retrouver chez chaque peuple chrétien de la Turquie un mélange partout sensible des croyances primitives avec les croyances religieuses modernes.

Parmi ces peuples, il en est un dans les conceptions duquel ce mélange du profane avec le sacré présente un caractère particulier

d'antiquité : ce sont les Moldo-Valaques. Partout dans leurs légendes on remarque encore aujourd'hui les traces frappantes du paganisme romain.

C'est dans le paradis valaque que se sont réfugiés de préférence les souvenirs païens du pays. Jupiter, Vénus et Mercure sont encore des noms familiers au paysan des principautés, et qu'il n'a pas cessé d'entourer d'un sentiment superstitieux. Ainsi, par exemple, à partir du Jeudi-Saint jusqu'à la Pentecôte, le jour de Jupiter, le *joi,* est fêté chaque semaine scrupuleusement. On invoque de bonne foi ce jour-là le dieu du tonnerre; on le prie d'écarter la grêle, l'orage et la tempête. Quant au vendredi, il est célébré régulièrement et surtout par les femmes presque à l'égal du dimanche. On se gardera le vendredi de travailler avec des instrumens tranchans ou aigus, avec les ciseaux ou avec l'aiguille. Est-ce en mémoire de l'impérissable souvenir chrétien que ce jour rappelle? Non, c'est en l'honneur du *vinire,* c'est-à-dire du jour de Vénus.

Quelquefois les traditions du paganisme se sont fondues d'une manière touchante avec les pratiques chrétiennes. C'est ce qu'atteste la fête que l'on appelle le *Scimt,* ou anniversaire du saint. Chaque foyer a son patron, son dieu lare, en l'honneur duquel on célèbre chaque année une poétique solennité. La famille entière y est invitée. Les amis, les voisins sont de la partie. Les aïeux morts y sont eux-mêmes en quelque sorte présens. Une place qui reste vide, et qui est marquée par un couvert devant lequel sont le vin, le sel et le pain symboliques, leur est réservée, et leur ombre est pour ainsi dire rendue visible à tous les yeux.

Les dieux du paganisme coudoyant à chaque moment les saints dans le paradis valaque, il était impossible que les hôtes chrétiens des demeures divines ne se vissent point à ce contact dépouillés de leur physionomie rude et sévère. Aussi a-t-on cherché les interprétations les plus légères aux choses même que l'on entoure du respect le plus profond. Il n'est aucune observance que les Moldo-Valaques pratiquent à l'égal de celle des quatre carêmes. Veut-on savoir l'origine de l'un de ces carêmes, celui de la Saint-Pierre? L'apôtre aimait une jeune fille, pêcheuse de son état. Un jour qu'elle n'avait point trouvé de débit pour une pêche plus abondante que de coutume, elle rentre les larmes aux yeux, et pour consoler son amie, saint Pierre ordonne dès le lendemain un carême qui assure un marché certain à la jeune fille. La plupart de ces légendes toutes profanes se retrouvent en Autriche chez les Valaques du banat de Témesvar et de la Transylvanie; mais leur séjour est principalement dans la petite Valachie et dans quelques parties des montagnes moldaves, encore aujourd'hui

hantées par le demi-dieu de ces contrées, le conquérant de la Dacie, Trajan (1).

Chez les Serbes, qui n'ont point eu la même mythologie que les Moldo-Valaques, les dieux païens ne jouent point le même rôle. Néanmoins l'influence du paganisme est frappante dans la manière dont le peuple serbe envisage l'action des saints. Ainsi que l'a judicieusement remarqué M. Mickiewicz, on dirait que les poètes serbes, si élevés dans les sujets historiques et dans l'épopée, se sont attachés à rétrécir les idées religieuses en les rendant palpables et sensibles. Une de leurs légendes les plus populaires nous décrit un débat qui s'élève au ciel entre les saints, et qui a toute l'apparence d'une altercation entre les dieux de l'Olympe. La ressemblance est d'autant plus frappante, que saint Élie, la Vierge et saint Pantaléon, qui sont les héros de cette légende, sont investis de fonctions essentiellement mythologiques. En Serbie, le premier de ces bienheureux est généralement considéré comme le dieu qui porte le tonnerre. La Vierge dispose des éclairs et saint Pantaléon des nuages. Une discussion s'est donc engagée entre les habitans du ciel. « O Seigneur, s'écrie le poète, quel miracle étrange! Est-ce un tremblement de terre? est-ce la mer en grondant qui envahit le rivage? Non, il ne tonne pas, la terre ne tremble pas, ce n'est pas la mer qui gronde; mais ce sont les saints qui dans le ciel se disputent les bénédictions : saint Pierre, saint Paul, saint Nicolas, saint Jean, saint Élie, et avec eux saint Pantaléon. » La Vierge s'approche avec larmes de son frère Élie, maître du tonnerre, et lui raconte qu'elle arrive des Indes, où règne une grande corruption, « car les jeunes gens n'y respectent plus les vieillards, les enfans n'obéissent plus à leurs parens, les amis se citent mutuellement en justice, et les frères se défient en duel. » Élie, armé du tonnerre, répond qu'aussitôt que les saints vont s'être entendus pour partager les bénédictions, ils prieront le Seigneur de leur remettre les clefs du firmament. Ils fermeront les sept cieux et mettront les scellés sur les nuages, afin qu'il ne tombe aucune goutte de pluie ni de rosée, et qu'il n'y ait pas la nuit de clair de lune durant trois années entières. Quand les saints se sont partagé les bénédictions, qu'Élie, la Vierge et saint Pantaléon sont pourvus, que Pierre a pris le vin, le froment et les clefs du ciel, que Jean a choisi la fraternité et l'hospitalité, ils demandent les clefs des sept cieux, qu'ils ferment l'un après l'autre, et mettent leur ca-

(1) Les contes valaques du banat de Temesvar et de la Transylvanie ont été recueillis, il y a quelques années, par deux Allemands, MM. Arthur et Albert Schott, sous le titre de *Valachische Märchen*.

chet sur les nuages. Il ne reste aux Indiens en proie à la sécheresse et à la maladie qu'à se convertir et à solliciter leur pardon. L'on vient évidemment d'assister à une scène du paganisme, et n'étaient les noms des personnages, la tournure homérique du poème rendrait l'illusion complète.

Parmi les nombreuses et remarquables rapsodies qui forment le cycle du *prince Lazare*, le dernier grand représentant de l'indépendance nationale, nous retrouvons saint Élie qui, sous la forme d'un faucon, apporte au prince un message de la vierge Marie.

Quand les Serbes visent au surnaturel, ils ont, comme les Valaques, des génies propres à leurs traditions, qui ne sont pas sans action sur leurs esprits. De ce nombre sont les *vila*, êtres fantastiques, tour à tour amies ou ennemies de l'homme, mais toujours animées de sentimens slaves. On voyage rarement sans rencontrer ces gnomes qui se plaisent soit à vous conduire, soit à vous égarer. Les vila figurent constamment à côté de saint Élie et de la Vierge dans les croyances populaires des Serbes. Le recueil des poésies nationales de la Serbie, publié par M. Vouk Stephanovitch, renferme plusieurs de ces légendes où la vila est représentée sous sa physionomie à la fois patriotique et païenne.

Il existe dans les superstitions des Serbes un être essentiellement malfaisant, d'un ordre très inférieur aux vila, et qui ne laisse pas d'occuper également ou plutôt de tyranniser les imaginations. C'est le vampire, conception essentiellement slave et qui a parcouru les contrées du Bas-Danube avant de fréquenter les races germanique et celtique. La Serbie passe pour être de tous les pays slaves celui où le vampirisme a répandu le plus de terreur. Les grandes calamités, les épidémies, les disettes, ne manquent jamais d'être attribuées à cette action mystérieuse, et dans ce cas, malheur à celui qui peut être soupçonné d'avoir en lui le cœur du vampire sous l'enveloppe humaine! On le reconnaît à une pâleur particulière et à la transparence vitreuse du regard. L'effroi qu'il inspire met sa vie en péril, et la vengeance populaire s'acharne principalement sur son cadavre, car la puissance du vampire ne finit pas avec la vie mortelle. Toujours à la recherche des moyens de nuire, il quitte chaque nuit sa tombe pour obéir à une rage instinctive du mal. Veut-on en triompher? on coupera les jambes du cadavre, et l'on fixera le tronc dans le cercueil par un clou qui traversera le cœur.

Les Hellènes partagent avec les Slaves cette croyance bizarre au vampirisme. C'est chez eux que l'auteur du *Giaour* a pris les traits effrayans sous lesquels il dépeint le vampire. « Tu seras envoyé sur la terre sous la forme d'un vampire, pour apparaître, spectre hor-

rible, dans ton pays natal et y sucer le sang de toute ta race. Là, à l'heure de minuit, tu viendras boire la vie de ta fille, de ta sœur, de ta femme, en maudissant l'exécrable aliment dont tu es condamné à sustenter ton cadavre vivant et livide. » La fatalité est, en effet, un des élémens du vampirisme tel que le conçoivent les Grecs. Avant de succomber à l'instinct irrésistible du sang, le vampire lutte sur cette terre contre sa destinée. Cet être diabolique est connu en Grèce sous le nom de *vardoulaka*. On ne lui fait pas une guerre moins acharnée que chez les Slaves du Danube. Le voyageur Tournefort a raconté dans ses lettres ingénieuses et sensées une scène de ce genre, à la fois dramatique et burlesque, dont il assure avoir été témoin, et qui mit durant plusieurs jours toute une population en émoi. Le cadavre du malheureux accusé de vampirisme fut exhumé, exorcisé de toutes les manières, puis son cœur fut brûlé; mais comme les actes malfaisans que lui attribuait la crédulité populaire n'avaient point cessé, et que, sous l'impression d'une terreur croissante, la bourgade allait bientôt être déserte, les restes putréfiés du cadavre furent à leur tour livrés aux flammes.

En Grèce, la même superstition s'attache souvent aux excommuniés, — et l'on sait que l'excommunication étant une des sources du revenu des *papas* n'est point un fait rare. — Honnis durant leur vie, conspués partout où ils se présentent, s'ils ne cherchent pas à se purifier de l'anathème qui pèse sur eux, les excommuniés sont un objet d'épouvante, s'ils meurent dans l'impénitence. On n'admet point qu'ils puissent reposer paisiblement dans leur tombe. Ils la quittent pour errer à la faveur de la nuit, et, sans être poussés par la soif sanguinaire des vampires, ils se complaisent à tourmenter l'imagination de ceux qu'ils ont connus. Naguère on ne manquait jamais de les exhumer, de couper leurs membres en morceaux et de les faire bouillir dans du vin, — si toutefois la famille n'obtenait à prix d'or, des hautes autorités ecclésiastiques de Constantinople, que l'excommunication fût levée.

Les Hellènes comme les Valaques devaient conserver dans leurs croyances religieuses des vestiges de leur civilisation païenne. En dépit des invasions barbares et de la conquête ottomane, les merveilleux débris du paganisme couvrent encore les régions habitées par les Grecs, et rappellent sans cesse à leur mémoire les éclatans souvenirs de leur origine. Ces pays cependant ont été remués par le christianisme plus profondément que les principautés de la rive gauche du Danube. Les traditions païennes ont survécu comme l'aliment du patriotisme, comme le principal titre de gloire de la nation; elles ne se sont point amalgamées aussi singulièrement qu'en Vala-

chie avec les légendes chrétiennes. Il ne serait pas cependant difficile de retrouver dans les coutumes religieuses des Grecs des pratiques qui relèvent incontestablement du paganisme. Tel est l'usage de faire danser à certaines époques les images des saints comme des dieux familiers au son de la flûte et des timbales; telle est encore l'habitude d'avoir aux enterremens des pleureuses de profession, la tête échevelée, poussant d'affreux gémissemens, faisant mine de se déchirer le visage. Généralement aussi les fontaines sont dédiées aux saints comme autrefois aux nymphes. Enfin il reste dans les mœurs des Grecs chrétiens des traces de l'ancienne institution des sacrifices. Lorsque l'on jette les fondations d'une maison, l'on célèbre d'ordinaire une cérémonie religieuse destinée à appeler les bénédictions du ciel sur les travaux qui vont commencer. Il n'est pas rare que cette cérémonie soit suivie de l'immolation d'un mouton ou d'un coq dont on verse le sang sous la première pierre.

En Arménie, l'imagination populaire a subi des influences également issues du génie même de la nationalité, mais distinctes de celles qui ont agi sur les chrétiens de la Turquie d'Europe. Relégués au milieu des nations asiatiques, les Arméniens n'ont connu que passagèrement le paganisme gréco-romain. En revanche, ils se ressentent du contact de leur civilisation primitive avec les religions de l'Asie, avec les croyances de la Perse et le judaïsme. De là par exemple les superstitions relatives aux animaux dont la chair passait en Orient pour impure, et à cet égard les Arméniens se souviennent encore de l'énumération que le législateur hébraïque en a donnée dans les versets du *Lévitique*. On sait que ce peuple envisage comme un des faits essentiels de son histoire l'assertion de la *Genèse*, d'après laquelle l'arche se serait arrêtée sur la chaîne de l'Ararat. Tout en se rattachant ainsi avec orgueil aux secondes origines du genre humain, les Arméniens veulent aussi avoir été associés aux premiers commencemens du christianisme : ils regardent comme ayant appartenu à leur pays l'un des trois mages qui furent conduits par l'étoile miraculeuse à la crèche de Bethléem. Les Arméniens en effet ont embrassé avec le mélange de naturalisme et de mysticisme qui leur est propre les doctrines de l'Évangile. Aussi ne doit-on pas s'étonner de la familiarité étrange avec laquelle leur imagination, tout en se lançant à perte de vue dans le merveilleux, a traité par instans les sujets les plus sacrés. C'est dans cet ordre de créations que rentre le récit apocryphe de la vie de Jésus connu sous le titre de *Petit Évangile*. Bien que les légendes qui se rapportent à la conversion des Arméniens et à leur apôtre saint Grégoire l'Illuminateur soient beaucoup plus véritablement chrétiennes, elles sont empreintes du même esprit de familiarité, dont le mysticisme s'accommode d'ailleurs dans

les choses divines non moins volontiers que le naturalisme. Quant aux pratiques, il n'est point aujourd'hui sous le soleil une contrée où elles soient en quelques occasions aussi sévères. La vie ascétique des premiers chrétiens est restée populaire et nationale chez les Arméniens à côté de la science du bien vivre. En cela se manifeste encore l'union de deux tendances contraires qui se trouvent si souvent alliées chez les peuples asiatiques.

Reconnaissons donc dans les mœurs chrétiennes des peuples de l'Orient l'influence de leur nationalité individuelle. Indépendamment de la tendance au naturalisme qui a inspiré aux Moldo-Valaques, aux Serbes et aux Hellènes, une répugnance visible pour la théologie, et qui est devenue la raison essentielle du dogme de leur église, chacun d'eux (et les Arméniens ne font pas exception) a donc donné à ses croyances religieuses l'empreinte de ses traditions, de ses préjugés, de ses superstitions primitives. Ces légendes où l'on voit se confondre les élémens les plus divers attestent que le christianisme a dû, sur ce terrain, transiger avec les civilisations antérieures. Les préoccupations politiques qui se sont emparées à la fois de toutes ces races depuis le commencement de ce siècle ont eu pour effet d'ajouter à la force de cet attachement héréditaire pour les traditions qu'elles croient propres à leur nationalité.

Cet attachement, que peuvent à peine concevoir les pays dont l'existence repose sur un principe rationnel, est poussé aujourd'hui chez les chrétiens de la Turquie d'Europe jusqu'à l'engouement le plus enthousiaste. Les modernes évolutions de leur civilisation se sont accomplies au nom de leur langue nationale. Leurs espérances d'avenir sont fondées sur leurs souvenirs. Tout ce qui appartient à leur passé a été déclaré par eux inviolable. Les politiques ont été avant tout des érudits. On s'est complu à ressusciter les formes et l'esprit des temps primitifs, à prendre les légendes mêmes pour des modèles littéraires, pour la règle des écrivains du présent, et peu s'en faut, pour la véritable source d'inspiration des philosophes, des hommes d'état. En résumé, on peut le dire, l'esprit de nationalité domine aujourd'hui plus fortement que jamais les diverses races chrétiennes de l'Orient, qu'il tient depuis tant de siècles déjà séparées de Rome par les dogmes.

III. — LA HIÉRARCHIE.

C'est dans son organisation hiérarchique que l'église d'Orient porte au plus haut degré l'empreinte de cet esprit national que nous venons de reconnaître en traits si manifestes dans le dogme et dans les croyances populaires. La communion orientale n'admet point de chef

visible dans l'église universelle. Une autorité s'étend, il est vrai, sur toute l'église, c'est celle du concile œcuménique; mais cette autorité temporaire, intermittente de sa nature, n'est guère ici que nominale. L'église d'Orient ne compte en effet que sept conciles œcuméniques dans toute l'histoire, et l'ère des conciles s'arrête pour elle au second de Nicée, les autres n'ayant point à ses yeux le caractère d'universalité (1). L'on ne s'explique point comment elle s'y prendrait pour tenir aujourd'hui un concile œcuménique sans se contredire, ni comment elle voit encore dans les assemblées de ce genre la suprême et l'unique autorité ecclésiastique après un silence de tant de siècles. La juridiction des conciles n'est donc qu'un souvenir pour l'église orientale. Quant à une juridiction réelle, il n'en est point qui soit acceptée de toute la communion des fidèles. Il existe sans doute un ordre de préséance entre les hautes autorités ecclésiastiques qui gouvernent les principales divisions de cette communauté. Ainsi le patriarcat de Constantinople domine encore en principe ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Le synode de Saint-Pétersbourg, qui tient lieu de l'ancien patriarcat de Russie, figure au cinquième rang, et vraisemblablement le nouveau synode de Grèce, récemment constitué, occupera le sixième. Ces patriarcats ou synodes sont en réalité indépendans les uns des autres, sauf la distribution du saint chrême, dont le patriarche de Constantinople s'est réservé le privilége, notamment vis-à-vis du synode hellénique. Ils n'embrassent point d'ailleurs toute l'église séparée. En dehors de leur compétence, il est d'autres patriarcats, regardés ou non comme orthodoxes, parmi les Arméniens et les Slaves, soit dans l'empire ottoman, soit dans son voisinage, tels par exemple que le patriarcat de Carlovitz pour les Serbes d'Autriche, et celui d'Etchmiadzin pour les Arméniens de Russie. Il est même à remarquer que, sans se distinguer très sérieusement des Grecs par le dogme, l'église d'Etchmiadzin n'entretient avec eux aucun rapport ni officiel ni officieux.

On sait que dans l'empire ottoman les chefs de l'église sont investis d'une portion considérable de l'autorité civile et judiciaire sur leur troupeau. Ne l'oublions pas, en effet, le régime du Coran n'a pas eu en Turquie pour les croyances chrétiennes les conséquences destructives que l'on pouvait redouter d'un peuple voué au prosélytisme armé. Si préoccupé qu'il parût de conquérir le monde à la foi musulmane, il l'était surtout d'étendre ses possessions territoriales et de gouverner sans peine. Il entrait d'ailleurs dans ses principes théo-

(1) Les sept conciles reconnus dans l'église grecque sont, par ordre de date : le premier de Nicée, le premier de Constantinople, ceux d'Éphèse et de Chalcédoine, le second et le troisième de Constantinople, enfin le second de Nicée.

cratiques de voir dans les chefs religieux les chefs civils des diverses sociétés chrétiennes qui se présentaient à ses yeux sur le sol conquis. A cet égard, l'église grecque obtint même un privilége exorbitant qu'elle n'a perdu qu'en 1830 : ses divers patriarches eurent la juridiction civile sur la plupart des petites communautés catholiques dispersées et comme perdues dans les vastes provinces de l'empire. Les *uniates* et les Latins n'avaient point, comme les Grecs, d'existence légale. La Porte ne les connaissait point. Dans tous les actes de leur vie civile, ils relevaient des patriarcats de la communion orientale, et n'avaient point d'autres intermédiaires officiels dans leurs rapports avec l'autorité supérieure ottomane. C'est depuis 1830 seulement que cette anomalie a cessé, et que les catholiques, sauf ceux d'Albanie, de Bosnie et de l'Archipel, dotés primitivement d'une organisation à part, ont été placés sous la juridiction du patriarcat arménien de Constantinople. A cette occasion même, on a vu se produire un fait qui, mieux encore peut-être que la subdivision des patriarcats de la communion orientale, montre combien est puissant chez les peuples de ces contrées le penchant à la décentralisation et à une sorte d'individualisme de race. Bien que le maintien d'une étroite unité fût dans l'esprit du catholicisme et dans l'intérêt évident des catholiques nouvellement constitués, une lutte sourde s'engagea sur-le-champ entre eux, en vue de substituer à cette unité la création d'un patriarche pour chaque race, et dès maintenant il existe en Turquie à peu près autant d'églises catholiques que de peuples attachés à cette communion. Sur ce terrain de l'Orient, l'esprit de nationalité l'emporte chez les Latins comme chez les Grecs.

Le trait frappant de la situation présente de la communion orientale, c'est l'accélération de ce mouvement traditionnel. On connaît les rapports actuels de l'église moldo-valaque et de l'église serbe avec celle de Constantinople. Après de longues vicissitudes où l'on a vu ces deux peuples consacrer une activité égale pour s'affranchir du gouvernement direct de la Porte et de la suprématie du patriarcat de Constantinople, ils se trouvent placés vis-à-vis de l'un et de l'autre dans une sorte de vassalité féodale qui n'a plus pour eux rien d'oppressif, et qui leur laisse une pleine liberté administrative. Ils ont des prêtres de leur race, parlant leur langue; ils ne sont plus livrés en fiefs à des métropolitains venus du Phanar. C'est le pays qui nomme son chef religieux, et le patriarche grec n'intervient que pour ratifier la volonté nationale en donnant son investiture. Cette situation équivaut presque à une indépendance religieuse complète. Elle n'est pas cependant considérée, dans les principautés du Danube, comme suffisante et définitive. De là les applaudissemens que les Serbes de Turquie ont donnés en 1848 à l'érection d'un patriarcat

slave à Carlovitz, parmi les Serbes de la Hongrie méridionale. Jusqu'alors l'archevêque de Carlovitz n'avait eu que le titre de métropolitain. Le désir de constituer plus fortement l'église nationale et d'avoir un point d'appui plus puissant pour lutter contre les Hongrois inspira la pensée de cette création. Le prélat qui occupe ce siége, le révérendissime Rajatchitch, rendait depuis des années d'éminens et populaires services au parti slave, envisagé par les Serbes de Turquie avec une très grande faveur. D'ailleurs l'archevêque Rajatchitch n'apparaissait point seulement en ces conjonctures comme un pasteur dévoué à son troupeau; il y avait en lui du prélat d'un autre temps, et il lui en eût peu coûté de déposer un moment le bâton pastoral pour prendre l'épée. Ces allures étaient propres à frapper le clergé batailleur de la Serbie. Enfin avant le règne de Milosch Obrenovitch, avant qu'il y eût un archevêque à Belgrade, les évêchés de la Serbie s'étaient quelque temps trouvés suffragans de celui de Carlovitz, et l'un des métropolitains de cette ville, Étienne Stratomirovitch, contemporain de Tserny-George, a laissé parmi les Serbes des souvenirs encore aujourd'hui très vifs. Toutes ces circonstances réunies devaient fixer l'attention des Serbes de Turquie sur l'érection du patriarcat de Carlovitz. Le mouvement qui les porte de ce côté est toutefois combattu chez eux par diverses considérations. Ils redoutent l'influence germanique, qui, après avoir montré en 1848 et 1849 les dispositions les plus amicales pour les Slaves, dont elle avait besoin, peut ne pas leur être toujours également favorable. Ils se demandent si le patriarcat de Carlovitz, création après tout révolutionnaire, est destiné à une longue existence. Dans le cas où l'Autriche, qui l'a reconnu dans la personne de Rajatchitch, le maintiendrait après lui comme moyen d'action sur les Slaves de Turquie, ce siége sera-t-il toujours occupé par un prélat sincèrement dévoué aux intérêts de la race, animé de sentimens slaves? Voilà des doutes qui se sont élevés à Belgrade sur une institution à laquelle on a cependant acclamé avec enthousiasme.

Le vœu des Serbes, il est facile de le comprendre, serait d'avoir un patriarcat national sur un sol à la fois slave et indépendant. C'est pourquoi, tout en applaudissant à la fondation de celui de Carlovitz, ils avaient dans les derniers temps mis en avant une autre conception. Ne voulant point aborder de front la question et demander la transformation de l'archevêché de Belgrade en patriarcat, ils avaient jeté les yeux sur le Montenegro. C'était avant la révolution qui en 1852 a opéré dans ce pays la séparation du temporel et du spirituel. Le chef militaire et civil des Monténégrins était en même temps revêtu du pouvoir épiscopal. Par la situation à la fois grande et indépendante qu'il occupait au milieu des tribus slaves de la Turquie, il

remplissait admirablement les conditions du patriarcat rêvé par les Serbes. La révolution monténégrine de 1852 a rendu cette combinaison impossible. L'évêque du Tsernogore n'est plus et ne peut plus être qu'un personnage secondaire, dépourvu de l'autorité morale suffisante pour répondre à l'ambition des Slaves de Turquie. Il ne reste plus qu'une ressource : c'est d'en revenir à l'idée d'un patriarcat de Serbie, et c'est aussi de ce côté que la force des choses a ramené les imaginations.

On conçoit que, portées ainsi à se soustraire à l'unité qui vient de Constantinople, les diverses églises de la communion orientale aient toujours eu peu de penchant pour celle qui leur était proposée de Rome. Toutes les fois que quelque tentative a été faite pour les y ramener, elle a été repoussée avec passion, et le catholicisme ne saurait donner signe d'existence en Orient sans que les alarmes s'éveillent. On en a vu un exemple lorsqu'au commencement de son pontificat le pape Pie IX crut devoir faire, sous forme d'encyclique, un appel aux chrétiens grecs. Cette démarche provoqua dans le clergé oriental, et surtout de la part des patriarches de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem, les plus vifs reproches, et les écrivains ecclésiastiques rivalisèrent de zèle dans la critique des doctrines émises par le saint père en faveur du principe de l'unité romaine. Cette défiance invétérée est tellement prompte à renaître, que dans la question des lieux-saints, où cependant le catholicisme ne revendiquait que d'anciennes possessions envahies peu à peu par les Grecs, ceux-ci ont témoigné les mêmes alarmes que si l'on avait pris contre eux l'offensive, et si l'on avait voulu empiéter sur leurs droits. Dans ces deux circonstances, à la vérité, les Grecs n'étaient pas abandonnés à leurs seules impressions. Une grande influence étrangère, qui tient à se montrer plus jalouse qu'eux-mêmes de leurs avantages, les encourageait à la résistance, et prenait la parole en leur nom. Si dans le premier cas l'on avait vu les écrivains russes se joindre au clergé grec pour réfuter l'encyclique du pape, dans le second le gouvernement russe lui-même est intervenu pour réclamer en faveur des Grecs beaucoup plus qu'ils ne songeaient à demander et qu'ils n'avaient besoin d'obtenir.

Comment la pensée qui se laisse apercevoir sous cette offre de concours est-elle appréciée par les chrétiens d'Orient? Ces peuples n'auraient-ils brisé tout lien avec Rome et ne chercheraient-ils à s'isoler de Constantinople même que dans l'intention de se rapprocher de Saint-Pétersbourg? S'il pouvait s'élever des doutes sur le véritable sens de cette tendance des églises de Turquie à l'isolement, la situation présente du patriarcat arménien d'Etchmiadzin aiderait à en apprécier la véritable portée. Etchmiadzin, ville de l'Arménie

russe, est, on le sait, la résidence du *katholicos* ou patriarche suprême des Arméniens. Ainsi la capitale religieuse de leur église appartient au territoire russe. Ce siége est occupé aujourd'hui par un prélat éminent, Nersès, dont le rôle a été considérable dans les événemens qui ont mis une portion importante du sol arménien aux mains de la Russie. Semblable en plus d'un point au vénérable Rajatchitch, le patriarche de Carlovitz, Nersès s'est élevé, comme lui, à la faveur d'un mouvement national. C'était à l'époque où les chrétiens d'Orient attendaient encore sincèrement leur émancipation de la Russie, et fondaient toutes leurs espérances sur une foi profonde en son désintéressement. Nersès s'était donc associé avec une entière confiance à la guerre faite par la Russie à la Perse, et à l'exemple des prêtres des anciens temps, il y avait pris une part active. Après cette guerre, dans laquelle il avait rendu d'éminens services au gouvernement russe, ayant cru pouvoir parler de garanties en faveur de l'église arménienne, il fut exilé sous prétexte d'une mission épiscopale dans la province de Bessarabie. On lui demandait de s'employer à la fusion de l'église arménienne dans l'église russe, et son exil eût cessé plus promptement, s'il eût consenti à se soumettre au synode de Saint-Pétersbourg. Ramené par la force des choses en Arménie et promu de même au patriarcat, il a toujours refusé de souscrire à une condition qu'il croyait contraire aux intérêts politiques de son troupeau, et il est allé jusqu'à menacer de transférer en Turquie le siége du patriarcat suprême des Arméniens, si les obsessions auxquelles il avait été en butte venaient à se renouveler. Ajoutons que cette attitude ne lui a point été inspirée par le désir puéril de maintenir les légères dissidences dogmatiques qui peuvent séparer son église de celle de Saint-Pétersbourg, mais par la pensée de sauvegarder le dernier rempart de la nationalité arménienne.

Les sentimens des Arméniens à l'égard de la Russie sont aussi ceux des chrétiens de la communion grecque, et l'attitude réservée que ceux-ci ont prise dans leurs rapports avec cette puissance depuis une mission célèbre en est un témoignage. Ils craignent d'être protégés, de peur d'être dominés, sachant bien que sous cette domination toute individualité disparaîtrait pour eux.

Les chrétiens de l'empire ottoman suivent par instans, en politique aussi bien qu'en religion, une ligne de conduite de nature à donner le change à ceux qui s'en rapporteraient aux apparences. Dans la condition où les événemens les ont placés, plus d'une fois ils ont senti ce besoin d'un appui du dehors, et c'est celui de la Russie qui, depuis un siècle, s'est le plus souvent offert. L'on ne saurait d'ailleurs méconnaître que les rapports de religion et même,

pour quelques-uns de ces peuples, les Slaves notamment, les rapports de race, favorisaient ces offres de service et les faisaient accepter plus volontiers; mais que l'on prenne toutes les insurrections chrétiennes qui se sont produites dans l'empire ottoman depuis un siècle, on n'en citera pas une seule où ait percé la moindre idée d'une annexion politique ou religieuse à la Russie. Est-ce au moment où l'idée de race acquiert un si grand prestige parmi les populations de la communion orientale, et que celles-ci paraissent avant tout préoccupées du besoin de se replier sur elles-mêmes pour y puiser une vie nouvelle, est-ce en un pareil moment qu'elles songeraient à contracter des liens plus étroits avec une nation dans le sein de laquelle elles se verraient bientôt absorbées?

Il ne faut point à cet égard que le mot de panslavisme fasse illusion. Ce mot présente plusieurs significations très distinctes, suivant le terrain où il est prononcé. En Russie, il renferme à la vérité une gigantesque pensée de conquête. Dans une partie de l'émigration polonaise, c'est la confédération démocratique des divers peuples slaves opposée au panslavisme unitaire et gouvernemental des Russes. Chez les Slaves d'Autriche et de Turquie, c'est un cri de désespoir que l'on ne pousse qu'avec effroi et douleur. Quand les Tchèques ou les Croates voient ou croient voir que le germanisme menace leurs libertés provinciales ou leurs idiomes, quand les Bulgaro-Serbes peuvent supposer que l'islamisme néglige leurs griefs, c'est alors qu'ils laissent échapper ce cri de panslavisme comme une dernière et lamentable ressource; mais à peine l'écho le leur a-t-il renvoyé, qu'ils en sont eux-mêmes effrayés et tremblent devant les conséquences d'un instant d'égarement, comme le bûcheron de la fable devant la mort qu'il a invoquée. Nulle part, en effet, le sentiment de l'individualité des races n'est plus sincère et plus fort que chez les Slaves du Danube, et à moins que, par un excessif oubli de leurs intérêts, on ne se plaise à les pousser à bout, il n'est pas à craindre que le panslavisme les séduise. L'idée de l'individualité des races est, chez les Bulgaro-Serbes aussi bien que chez les Hellènes, les Moldo-Valaques et les Arméniens, la sauvegarde de l'individualité des églises.

Ici toutefois une objection s'élève. Le morcellement qui doit résulter de cette tendance de chaque race à nationaliser son église ne pourrait-il pas devenir funeste en favorisant l'action même de l'influence étrangère que l'on redoute? Et le patriarcat de Constantinople, en conservant sous son administration immédiate les églises qui cherchent à se séparer de lui, ne présenterait-il pas à cette influence une barrière plus solide que ne pourraient le faire toutes ces

forces isolées? Il y a de sérieuses réponses à cette grave objection. A quoi en effet ont servi au patriarcat de Constantinople les pouvoirs souverains dont il a joui durant des siècles et en toute plénitude sur les peuples chrétiens de la Turquie d'Europe? A susciter contre son autorité des passions violentes, des défiances qui ne sont point éteintes et qui rejaillissent sur la race grecque elle-même.

On n'ignore point jusqu'à quel degré ces défiances sont poussées en Moldo-Valachie, et si les princes fanariotes en ont été les premiers auteurs par leur administration corrompue, les prêtres grecs qu'ils ont introduits à leur suite dans les principautés ont de leur côté puissamment contribué à les entretenir. Aujourd'hui l'église moldo-valaque est à demi indépendante; il ne reste plus d'autres traces de l'ancien état de choses dans l'ordre religieux que les monastères relevant du Mont-Athos ou du Saint-Sépulcre, et encore occupés par des moines de nationalité grecque. Ce fait suffit pour tenir en éveil la haine des Moldo-Valaques, et pour leur fournir un prétexte d'éternels reproches dans leurs rapports avec l'église de Constantinople.

Si chez les Serbes la réaction de l'élément national contre les Grecs a été moins passionnée qu'en Moldo-Valachie, c'est qu'ils avaient eu moins à souffrir de l'influence grecque; mais sans prendre les armes, comme l'ont fait les Moldo-Valaques en 1821, pour chasser les Grecs de leur pays, ils ont eu soin du moins, à la suite de leur insurrection contre les Turcs, de stipuler que leur église ne pourrait être désormais administrée que par des prêtres serbes, à l'exclusion des Grecs.

Quant aux Bulgares, bien loin de la condition politique des Serbes et encore livrés aujourd'hui au clergé grec, leur premier vœu, c'est de s'y soustraire. Ayant beaucoup à désirer dans l'ordre temporel, ils regardent néanmoins la réforme de leur église comme le premier pas à tenter vers une situation meilleure. Les imperfections de l'administration turque leur pèsent moins que les vices d'une administration ecclésiastique sans lien avec le pays, et qui trop souvent, comme les anciens pachas, ne voit en lui qu'une ferme en location à exploiter en l'épuisant. Sur qui les Bulgares font-ils retomber la responsabilité de leurs maux? Sur le patriarcat de Constantinople, en qui ils ne semblent voir que la plus acharnée de toutes les influences ennemies. Aussi a-t-on pu remarquer récemment, à l'occasion du firman délivré par la Porte aux patriarches grecs pour garantir leurs immunités, que les Bulgares n'ont point partagé la joie causée à Constantinople et dans l'Asie Mineure par cet événement, plus favorable en effet aux Grecs qu'aux Moldo-Valaques, aux Serbes et surtout aux Slaves de Bulgarie. Envisagé de ce point de vue, le patriarcat grec aurait ma-

nifestement beaucoup plus à gagner qu'à perdre en concourant à l'émancipation des diverses églises de Turquie, émancipation qui d'ailleurs, on l'a vu à l'occasion de celle de l'église du royaume hellénique, n'entraîne pas le rejet de toute suprématie ni une indépendance absolue, puisque le synode d'Athènes est obligé de prendre le saint chrême à Constantinople.

En somme, politiquement aussi bien que religieusement, les Grecs occupent vis-à-vis des autres chrétiens de l'empire ottoman une position analogue à celle qu'avaient les Magyars vis-à-vis des populations slaves et valaques de l'Autriche avant la révolution qui a brisé la puissance de la Hongrie. La comparaison est d'autant plus frappante, que, toute proportion gardée, il y a plus d'une ressemblance entre la constitution ethnographique de l'empire ottoman et celle de l'Autriche. Pour les Valaques et les Slaves de Turquie comme pour ceux d'Autriche, l'ennemi, ce n'est point le maître, ce n'est point la race gouvernante, l'Osmanli ou le Germain; c'est la race intermédiaire qui prétend ou prétendait jusque dans la dépendance conserver une domination oppressive sur les peuplades soumises dans des temps plus heureux. Il y a aujourd'hui, particulièrement dans le royaume de Grèce, un très grand nombre d'esprits qui, ne se rendant point un compte exact des dispositions des Slaves et des Moldo-Valaques, sont persuadés que, dans le cas d'une dissolution de la Turquie, les Hellènes seraient appelés à reconstituer l'empire de Bysance et à succéder à la suprématie des Turcs sur les autres populations chrétiennes de ces contrées. Ces esprits ne sont pas même éloignés de croire que c'est un droit qu'ils tiennent d'une sorte de supériorité de civilisation et de sang. Ainsi s'exprimaient également les Hongrois avant la terrible révolution qui est venue donner une si rude leçon à leur orgueil. Cette pensée de suprématie serait pour les Grecs la plus dangereuse des illusions; ils se briseraient comme les Hongrois contre l'idée de l'égalité des races entre elles, si chère aux imaginations parmi les Moldo-Valaques et les Slaves.

Du point de vue politique, c'est là une vérité frappante pour quiconque a observé de près le travail politique qui s'accomplit dans l'Europe orientale. Cette assertion n'est pas moins vraie dans le domaine des préoccupations religieuses et de l'administration ecclésiastique. Il viendra un moment où la suprématie religieuse du patriarcat de Constantinople pourrait n'être plus pour lui qu'un périlleux avantage, s'il ne tenait pas compte de l'esprit nouveau des peuples placés sous son autorité. Fermer les yeux sur cette nécessité, sous prétexte qu'elle ne serait pas urgente, ce serait ouvrir la voie aux

influences hostiles; ce serait fournir à ces influences, déjà trop puissantes, des prétextes d'intervention dans les affaires de la communion orientale en Turquie; ce serait exposer l'église de Constantinople à une destruction presque certaine au profit d'une église plus jeune et plus ambitieuse, à la fois instrument et mobile d'une politique envahissante. En se prêtant au contraire au mouvement qui porte les églises de Moldo-Valachie, de Serbie et de Bulgarie à se nationaliser de plus en plus, le patriarcat de Constantinople s'assurerait des alliés là où il ne trouve aujourd'hui que des sujets défians ou ennemis. L'intérêt est ici commun ainsi que le péril. Il s'agit pour chacune des populations chrétiennes de la Turquie du maintien de l'individualité nationale, qu'elles ont conservée sous la domination ottomane, et qu'elles perdraient sans nul doute sous une invasion russe.

Lorsqu'on étudie l'église d'Orient soit dans son histoire, soit dans sa condition présente, on voit toujours apparaître le besoin de nationalité. Au moment de la grande scission qui sépara la ville de Constantin de celle des papes, c'était le génie décentralisateur de l'Orient qui luttait contre le génie de l'unité transmis par Rome païenne à Rome catholique. Aujourd'hui cette pensée de décentralisation s'est généralisée : il n'est dans l'Europe orientale aucun peuple, si petit soit-il, qui n'en réclame le bénéfice. Chacun prétend ne relever que de ses traditions, en se donnant pour frontières, en religion aussi bien qu'en politique, celles de son idiome, qui pour tous est le vrai dépositaire de la vie nationale, l'arche sainte où sont renfermées les tables de la loi.

Il est malheureusement vraisemblable qu'il n'y a rien à gagner pour le catholicisme à ce mouvement des esprits; il est à craindre au contraire que le besoin d'associer plus étroitement que jamais les destinées de l'église à celles de la nation n'agisse sur la portion des Slaves et des Valaques restée catholique, en un sens favorable aux doctrines de l'église d'Orient. Les Latins de Bosnie, de Croatie et de Bohême pourraient se laisser un jour entraîner de ce côté, dans l'intention de se rapprocher des Serbes et des Bulgares, avec lesquels ils ont des liens de parenté et d'intérêt. L'existence d'une église uniate en pays slave aurait pu fournir un terrain propre aux transactions, et satisfaire peut-être aussi bien les Orientaux que les Latins, en les rapprochant; mais il ne reste aujourd'hui chez les Slaves que d'impuissans débris de l'œuvre de Cyrille et de Methode, et à défaut de ce terrain intermédiaire où les deux pensées extrêmes auraient pu se rencontrer, la communion orientale, on ne saurait se le dissi-

muler, a plus de chances que le latinisme dans l'effort que font les Slaves des Carpathes pour associer plus étroitement leurs espérances à celles des Slaves du Balkan. Si l'on doutait de ces tendances des Slaves latins à s'éloigner de Rome, il suffirait de signaler les récens travaux des historiens de la Bohême sur Jean Huss et sur ses doctrines, généralement considérées aujourd'hui comme une des grandes manifestations de la vie nationale de ce foyer du slavisme contemporain.

Mais s'il est à redouter que ce mouvement religieux, dirigé par l'esprit de nationalité, ne s'accomplisse au détriment de Rome, il y a du moins lieu de croire qu'il ne profitera pas à la grande puissance dont l'action menace l'Europe orientale d'une unité bien autrement redoutable que ne le serait l'unité romaine, même dans l'hypothèse d'un triomphe auquel elle est loin de songer. La papauté n'a jamais poursuivi dans ces contrées qu'une suprématie purement religieuse. Encore doit-on se rappeler qu'appréciant avec équité l'attachement des Orientaux pour les formes extérieures de leur culte et la discipline ecclésiastique de leurs églises, le saint-siége professe pour ces antiques traditions un respect qui limite aux seuls dogmes fondamentaux l'unité qu'il réclame. L'unité que recherche la Russie présente un autre caractère, et quand le gouvernement russe, à l'occasion de l'encyclique du pape ou de la question des lieux-saints, est venu entretenir les Orientaux de son zèle pour leur cause, ils étaient en droit de lui répondre que le danger est pour leurs églises beaucoup plus à Saint-Pétersbourg qu'à Rome. Le travail d'idées entrepris depuis quelques années par chacun de ces peuples pour conserver et raffermir leur individualité politique, religieuse et littéraire, semble avoir été inspiré par la vue même de ce danger. En se proposant de nationaliser de plus en plus leurs églises, les populations de l'Europe orientale ne semblent vouloir que se mettre mieux en mesure de défendre leur autonomie politique, et elles n'ignorent point quel est le véritable ennemi des destinées qu'elles rêvent. La politique actuelle de la Russie en Orient n'est pas faite d'ailleurs pour les rassurer. Protectorat religieux ou protectorat politique, elles ont pour l'un et l'autre les mêmes défiances, que leur inspire du reste le protectorat dont quelques-unes connaissent l'esprit pour en avoir subi le fardeau.

H. Desprez.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES.

VIII.[1]

RUPTURE DE ROUSSEAU AVEC Mme D'ÉPINAY, GRIMM ET DIDEROT.

Il y a dans la rupture de Jean-Jacques Rousseau avec Mme d'Épinay, avec Grimm et Diderot, avec le parti philosophique, deux points à considérer : il y a le récit de la rupture et ses causes particulières, il y a aussi ses causes et ses effets généraux. L'histoire de cette rupture et le détail de ses causes sont une enquête curieuse sur le caractère de Rousseau. L'étude des causes générales se rattache à toute l'histoire littéraire du XVIIIe siècle et à cette grande scission qui se fait dans le parti philosophique entre ceux qui s'approchent du matérialisme pour mieux éviter de rencontrer Dieu et la religion, et ceux qui se rapprochent du spiritualisme et de Dieu sans vouloir aller jusqu'au christianisme. Il y a peu d'athées et de matérialistes décidés dans le XVIIIe siècle, mais l'athéisme et le naturalisme ont beaucoup d'amis involontaires. Il y a aussi peu de chrétiens sévères et fervens dans le monde lettré du XVIIIe siècle, mais le christianisme et les idées religieuses y ont gardé aussi beaucoup d'amis involontaires. Le christianisme et l'athéisme sont pour ainsi dire les deux pôles opposés du

(1) Voyez les divers chapitres de cette série dans les livraisons de la *Revue* du 1er janvier, du 15 février, du 1er mai, du 1er août, du 15 novembre 1852, du 15 juin et du 15 septembre 1853.

monde lettré de ce siècle, et les idées penchent vers l'un ou vers l'autre de ces pôles selon leur nature et leur goût; il y en a peu toutefois qui se décident à toucher à l'un ou à l'autre. Ces divers degrés de rapprochement font les deux grands partis philosophiques qui divisent avec mille nuances la société du temps. Voltaire est dans l'un de ces partis, le parti le plus irréligieux sans être athée, Rousseau dans l'autre, et sa rupture avec Grimm et Diderot lui donna la liberté de prendre la place qui lui appartenait dans le parti qui défendait Dieu et le spiritualisme, et qui était religieux sans être chrétien. Étrange confusion d'idées propre à certains siècles où il est plus facile de savoir ce qu'on n'est pas que ce qu'on est.

Je laisse de côté aujourd'hui tout ce qui se rapporte aux causes générales de la rupture de Rousseau avec Grimm et Diderot et aux penchans de son esprit; je veux m'attacher seulement à l'histoire particulière de cette rupture, je veux en suivre les détails, afin de continuer à étudier de près le caractère de Rousseau. Comme je vais bientôt arriver à l'*Émile,* et que j'ai hâte de laisser l'homme pour n'avoir plus à m'occuper que de l'écrivain, je veux achever, par le récit détaillé de la rupture avec Diderot, le portrait moral que j'essaie de tracer.

I.

La rupture de Rousseau avec Diderot a deux époques et deux sujets différens : — d'abord la querelle entre Rousseau et Diderot à cause du séjour que Rousseau voulait faire à l'Ermitage pendant l'hiver de 1756 à 1757, — cette querelle est apaisée tant bien que mal par l'intervention de Mme d'Épinay; — ensuite la querelle à propos du voyage de Mme d'Épinay à Genève, quand Diderot veut que Rousseau accompagne celle-ci à Genève, que Rousseau s'y refuse, et qu'alors, se livrant à ses défiances, il accuse Mme d'Épinay d'avoir tramé un complot pour l'emmener à Genève, rompt avec Grimm, quitte l'Ermitage, et enfin se brouille sans retour avec Diderot. La première querelle est dans l'hiver de 1756-1757; la seconde, dans l'hiver de 1757-1758. Le printemps et l'été de 1758 sont remplis par la passion de Rousseau pour Mme d'Houdetot (1). 1757 et 1758 sont, comme on le voit, les deux années les plus orageuses de la vie de Rousseau.

(1) J'ai à réparer une erreur et une inexactitude que j'ai faite dans le précédent article : j'ai rapporté et rapproché le témoignage de Mme Broutain et le témoignage de mon parent M. Hochet sur les lettres de Jean-Jacques Rousseau à Mme d'Houdetot, et que Mme d'Houdetot avait brûlées. C'est de Mme Broutain que M. Hochet tenait l'histoire de ces lettres brûlées : cela ne fait donc pas deux témoignages, mais un seul. Ce n'est pas non plus à Eaubonne, comme je le dis, mais à Sannois que M. Hochet a vu Mme d'Hou-

Rousseau prétend dans ses *Confessions* qu'il y avait un complot de la part de ses amis de Paris, et surtout de la part de Diderot, « pour l'arracher de la solitude de l'Ermitage, à force de l'y tourmenter (1). » Ici distinguons soigneusement les sentimens des divers personnages. Grimm et Diderot blâmèrent tous deux l'établissement de Rousseau à l'Ermitage, Grimm par intérêt pour Mme d'Épinay, Diderot ne concevant pas que Rousseau pût se décider à vivre ainsi dans la solitude, ni surtout à passer l'hiver à l'Ermitage. Dès le printemps de 1756, au moment où Rousseau venait d'accepter l'offre que lui faisait Mme d'Épinay d'habiter l'Ermitage, Grimm avait dit à Mme d'Épinay : « Vous rendez à Rousseau un fort mauvais service de lui donner l'habitation de l'Ermitage, mais vous vous en rendez un bien plus mauvais encore : la solitude achèvera de noircir son imagination; il verra tous ses amis injustes, ingrats, et vous, toute la première, si vous refusez une seule fois d'être à ses ordres. Il vous accusera de l'avoir sollicité de vivre auprès de vous et de l'avoir empêché de se rendre aux vœux de sa patrie... Je vous jure que ce qui peut vous arriver de moins fâcheux dans tout ceci, c'est de vous donner un ridicule : on croira que c'est par air et pour faire parler de vous que vous avez logé Rousseau (2). » Mme d'Épinay rejeta bien loin les conseils de Grimm; elle le trouva même injuste envers Rousseau. « Je suis persuadée, disait-elle, qu'il n'y a que façon de prendre cet homme pour le rendre heureux : c'est de feindre de ne pas prendre garde à lui et de s'en occuper sans cesse. — Que vous connaissez mal votre Rousseau! disait Grimm à Mme d'Épinay. Retournez toutes vos propositions, si vous voulez lui plaire; ne vous occupez guère de lui, mais ayez l'air de vous en occuper beaucoup; parlez de lui sans cesse aux autres, même en sa présence, et ne soyez point la dupe de l'humeur qu'il vous en marquera... » Il ajoutait : « Au reste, je vous conseille très fort, madame, de travailler de loin à le détourner de passer l'hiver prochain à l'Ermitage. Je vous jure qu'il y deviendra fou; mais cette considération à part, qui ne laisse pas d'être forte, il serait en vérité barbare d'exposer la vieille Levasseur à rester six mois sans secours dans un lieu inabordable par le mauvais temps, sans société, sans distractions, sans ressource : cela serait inhumain (3). » Pour prévoir aussi bien quelle serait la conduite de Rousseau avec Mme d'Épi-

detot et M. de Saint-Lambert et s'est souvent entretenu avec eux, mais non pas des lettres de Rousseau ou de ses *Confessions*, car, ainsi que l'avait remarqué M. Hochet, Mme d'Houdetot et M. de Saint-Lambert, en véritables gens du monde, n'aimaient pas le bruit de roman que Rousseau avait fait autour d'eux.

(1) *Confessions*, livre IX.

(2) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. II, p. 280.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 298-299.

nay, Grimm avait un grand avantage sur elle : il connaissait Rousseau et savait que chez lui, comme chez beaucoup d'hommes, l'orgueil était le principe de tout, tandis que Mme d'Épinay, à titre de femme, croyait qu'il y avait là seulement un cœur inquiet et malheureux, ce qui l'attirait.

Grimm croyait donc que Mme d'Épinay aurait à se repentir de sa bonté avec Rousseau, parce que celui-ci ne pourrait pas supporter la solitude et qu'il deviendrait fou; de plus, il trouvait qu'il y aurait de l'inhumanité à faire passer l'hiver à l'Ermitage à Mme Levasseur et à sa fille Thérèse. Ce sentiment-là était suggéré à Grimm par ces deux femmes qui ont eu sur la vie de Rousseau une si fatale influence, et d'autant plus grande que Rousseau ne s'en doutait pas. Les *gouverneuses* avaient grand'peur de passer l'hiver à l'Ermitage, seules et loin de tout commérage, loin aussi des cadeaux et des libéralités qu'elles avaient l'art d'obtenir des amis que Rousseau avait dans le grand monde. Elles allaient donc semer l'alarme chez les amis de Rousseau, se faisant plaindre et peut-être aussi se faisant dédommager d'avance. « Je n'ai pu gagner Rousseau pour l'engager à quitter l'Ermitage cet hiver, dit Mme d'Épinay; Mmes Levasseur n'osent lui marquer leurs craintes, parce qu'il leur fait entendre que si on le contrariait davantage, il s'en irait sans mot dire et les laisserait maîtresses de leur sort. MM. Grimm et Gauffecourt ont en vain, comme moi, épuisé leur éloquence. Il est certain que son humeur le gagne de jour en jour, et je redoute pour lui l'effet de cette solitude profonde durant six mois. »

L'effroi que les gouverneuses avaient de passer l'hiver à la campagne paraissait fort naturel aux gens du monde près desquels elles allaient se plaindre. Le monde du XVIIIe siècle n'aimait pas la campagne, et ce fut Rousseau qui lui apprit à l'aimer, et plus encore peut-être à la vanter qu'à l'aimer. Le goût de la campagne est un goût récent et qui ne vient qu'à certains momens de la société et de l'histoire. Je doute fort qu'en l'âge d'or on aimât beaucoup la campagne; on l'aime mieux dans l'âge de fer, parce qu'il est dans le cœur de l'homme d'aimer surtout ce qu'il n'a pas. Il faut pour aimer les champs être un peu las de la ville. Or, depuis le XVIe jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, la société et le monde étaient des plaisirs encore trop nouveaux et trop peu goûtés pour qu'on en fût déjà las : la ville l'emportait sur la campagne. La terre n'était que la propriété : elle faisait la fortune du riche, elle ne faisait pas son agrément. La meilleure campagne était celle qui rapportait le plus ou bien encore celle où l'on parvenait à vivre comme à la ville, et non pas celle qui était la plus riante aux yeux. Que faire à la campagne si l'on n'y avait pas les plaisirs et le monde de Paris? « Personne ne

venait me voir, dit Mme d'Épinay, qui avait quitté La Chevrette en plein été; j'allais me trouver exactement seule, et j'ai préféré venir à Paris rendre service à mes amis et m'amuser auprès d'eux (1). » Voilà l'amour de la campagne au XVIIIe siècle, avant les conversions vraies ou feintes que fit Rousseau.

Quand les amis de Rousseau le virent partir pour l'Ermitage et s'y séquestrer, ils dirent que c'était un caprice qui passerait bientôt; quand ils virent qu'il voulait y passer l'hiver, ils ajoutèrent que c'était une folie, et bientôt même, s'apitoyant sur les gouverneuses, que c'était une inhumanité. « La coterie holbachique prédisait hautement, dit Rousseau au commencement du neuvième livre de ses *Confessions*, que je ne supporterais pas trois mois de solitude, et qu'on me verrait dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. » Non-seulement il ne revint pas, mais il déclara qu'il voulait rester l'hiver à la campagne.

Qu'y a-t-il jusqu'ici dans tout cela? Rousseau veut passer l'hiver à l'Ermitage, et ses amis l'en dissuadent, parce que la campagne leur fait horreur en hiver, et ne leur plaît que médiocrement dans l'été. J'y trouve une sollicitude d'amitié un peu tracassière, mais je ne vois pas de complot contre Rousseau. Ici arrive Diderot avec sa sensibilité déclamatoire et théâtrale, avec son zèle bruyant, avec ses airs impérieux et ses phrases d'oracle. Rousseau a tort de prendre Diderot pour un conspirateur et un méchant; mais il aurait mille fois raison de le prendre pour le plus importun et le plus impatientant des amis.

Je ne veux pas faire ici le portrait de Diderot : je veux seulement expliquer comment Rousseau et Diderot ne pouvaient guère, avec leurs caractères et leurs habitudes, s'entendre et se supporter longtemps. Grimm dit dans une lettre à Mme d'Épinay : « J'admire que tout le monde ait des tracasseries avec Diderot. Depuis cinq ans que je suis son ami intime et qu'il est pour moi l'homme du monde que j'aime le plus, je n'ai jamais entendu parler de rien : c'est que, pour faire des tracasseries, il faut être deux, et que tous ces bavards ne font qu'abuser de sa franchise et de sa bonne foi (2). » Grimm a raison. Pour faire des tracasseries, il faut être deux, un *tracassant* et un *tracassable*. Or Grimm avait un grand bonheur : il n'était pas tracassable; mais cela ne prouve pas que Diderot ne fût pas tracassant. Il avait sa manière de l'être, et cette manière ne s'accordait pas le moins du monde avec la nature de Rousseau, le plus tracassable des hommes. Diderot, au fond, était bon et sensible; mais il s'était

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 118.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 18.

habitué à mettre en dehors plus de sentimens encore qu'il n'en avait. Il y a des hommes, et c'est le grand nombre, dont la difficulté est d'égaler la parole à la pensée. Chez Diderot, au contraire, la parole allait au-delà de la pensée et de l'émotion. Il avait une nature éloquente et oratoire qui tournait tout en déclamation; il n'était point faux et hypocrite; il était comédien, et cela naturellement. Tout lui était une scène et une situation; il n'était jamais lui-même, et toujours dans un rôle; jamais à la ville, toujours au théâtre. L'acteur, sans le vouloir et sans le savoir, remplaçait l'homme. Ces natures-là sont plus fréquentes qu'on ne le croit. Comment s'arranger avec elles? Il faut faire ce que faisait Grimm avec Diderot, c'est-à-dire ramener toutes choses à la vérité, rabattre beaucoup des paroles, et ne s'en prendre qu'au sentiment, laisser l'acteur et aller à l'homme, ne point enfin abuser de ce que Grimm appelle amicalement la franchise et la bonne foi de Diderot, et de ce que j'appelle ce génie déclamatoire et bruyant qui, comme un écho, grossissait tout ce qu'il entendait, et, comme un microscope, agrandissait tout ce qu'il voyait. Grimm, qui avait l'oreille juste et l'œil perçant, à travers l'écho entendait le son exact, et à travers le microscope retrouvait la proportion juste; c'est par là qu'il n'était pas tracassable. Rousseau était tout le contraire; il avait dans l'imagination ce que Diderot avait dans la parole : il grossissait tout. Au lieu de comprendre, comme Grimm, que Diderot était un personnage d'optique qu'il fallait ramener à sa taille naturelle, il prenait Diderot au sérieux, croyait aux tragédies qu'il jouait, confondait l'acteur avec l'homme, et sortait pénétré d'admiration ou d'horreur, d'amour ou de haine, sans se dire jamais qu'il sortait du théâtre. Comment se le serait-il dit? La vie réelle n'existait pas pour Rousseau. Son imagination, toujours dans les extrêmes, lui faisait un monde peuplé de vertus de l'âge d'or, ou de méchancetés de l'âge de fer. Le malheur, c'est qu'avec tous ses amis Rousseau commençait par les croire de l'âge d'or, et finissait par les croire de l'âge de fer. Il ne vivait pas, il rêvait; seulement il y avait cette différence entre lui et Diderot, que, rêvant tous deux, l'un en dehors, si je puis parler ainsi, et l'autre en dedans, Diderot de ses rêves ne faisait qne des phrases, et, la phrase faite, oubliait le rêve, tandis que Rousseau de ses rêves faisait des actions, et, une fois l'action faite, oubliait aussi le rêve, s'attachant à ce qu'il avait fait comme à une vérité. Quand ces deux rêveurs se rencontraient, quand la parole exagérée et bruyante venait heurter la pensée crédule et soupçonneuse, Dieu sait alors quels effets résultaient de cette rencontre. Rien ne gardait plus sa proportion naturelle. Où il y avait un conseil amical à donner, l'un faisait une tirade déclamatoire et sentimentale, et l'autre à son tour, où il

n'y avait qu'une déclamation de théâtre, voyait un complot ou une trahison. Nulle part ce défaut de justesse de ton dans l'un, et de justesse de jugement dans l'autre, n'est plus visible que dans l'histoire que nous racontons en ce moment.

Rousseau voulait passer l'hiver à la campagne, et ses amis ne le voulaient pas. Les gouverneuses surtout s'en effrayaient. Ce dissentiment n'avait rien de bien grave; il n'y avait certes pas d'*inhumanité* à vouloir rester l'hiver à l'Ermitage, et il n'y avait pas non plus de perfidie à vouloir que Rousseau vînt à Paris. Entre gens simples et sensés, deux ou trois mots eussent fini l'affaire : entre Diderot et Rousseau, les choses ne pouvaient pas se passer de cette façon simple et raisonnable. Diderot, dans la préface du *Fils naturel,* avait dit, à propos de je ne sais plus quoi : « Il n'y a que le méchant qui soit seul. » Rousseau lut cette phrase, et il s'imagina que Diderot, en l'écrivant, avait pensé à lui : pure vision d'une vanité et d'une imagination inquiètes! Diderot n'avait-il à penser qu'à Rousseau? N'y avait-il que Rousseau qui voulût être solitaire? Était-ce vivre en solitaire que de vivre à la campagne avec sa femme et sa belle-mère, à quatre lieues de Paris? Rousseau pourtant écrit à Diderot pour se plaindre. A cette lettre, qu'eût répondu un ami ordinaire, point déclamateur, point bruyant de paroles, point théâtral, un autre que Diderot enfin? « Mon ami, vous vous êtes mépris; je n'ai pas pensé à vous; vous n'êtes pas un solitaire. » Diderot répond : « Vous n'êtes pas de mon avis sur les ermites; dites-en tout le bien qu'il vous plaira; vous serez le seul au monde dont j'en penserai; encore y aurait-il bien à dire là-dessus si l'on pouvait vous parler sans vous fâcher. Une femme de quatre-vingts ans (1) ! » Il y a de l'emphase sentimentale dans cette exclamation : Une femme de quatre-vingts ans! C'est le style de Diderot. Rousseau aurait dû lui répondre que la mère Levasseur n'était pas ce qu'on appelle dans le monde, avec un sentiment de respect bien naturel, une femme de quatre-vingts ans : c'était une vieille commère bavarde et gourmande, qui, comme bavarde, regrettait ses caquets de Paris, et, comme gourmande, regrettait les douceurs qu'elle se faisait donner par les amis de Rousseau; mais Rousseau était l'homme du monde le moins capable de traiter les petites choses et les petites gens avec le sans-façon de la vérité. Il aimait mieux au besoin d'une commère faire une conspiratrice; il aimait mieux créer des complots que de voir des ridicules ou des petitesses. Aussi, dans ses *Confessions*, met-il la mère Levasseur dans le complot tramé contre lui par ses amis (2).

(1) *Confessions*, livre IX.

(2) « On avait besoin de la vieille pour arranger le complot. Il est étonnant que durant

Quant à la lettre de Diderot, au lieu de piquer le ballon avec une épingle, ce qu'il fallait toujours faire avec les phrases de Diderot, Rousseau se plaint à Mme d'Épinay que Diderot l'injurie. « Ma chère amie, écrit-il à Mme d'Épinay, il faudra que j'étouffe, si je ne verse pas mes peines dans le sein de l'amitié. Diderot m'a écrit une lettre qui me perce l'âme; il me fait entendre que c'est par grâce qu'il ne me regarde pas comme un scélérat, et *qu'il y aurait bien à dire là-dessus :* ce sont ses termes. Et cela, savez-vous pourquoi? Parce que Mme Levasseur est avec moi; eh bon Dieu! que dirait-il de plus si elle n'y était pas? Je les ai recueillis dans la rue, elle et son mari, dans un âge où ils n'étaient plus en état de gagner leur vie... Tout cela n'est rien, et je ne suis qu'un scélérat, si je ne lui sacrifie encore mon bonheur et ma vie et si je ne vais mourir de désespoir à Paris pour son amusement. Hélas! la pauvre femme ne le désire point; elle ne se plaint point; elle est très contente (1); mais je vois ce que c'est, M. Grimm ne sera pas content lui-même qu'il ne m'ait ôté tous les amis que je lui ai donnés. Philosophes des villes, vous me consolez bien de n'être qu'un méchant! J'étais heureux dans ma retraite : la solitude ne m'est point à charge; je crains peu la misère; l'oubli du monde m'est indifférent; je porte mes maux avec patience; mais aimer, et ne trouver que des cœurs ingrats! ah! voilà le seul mal qui me soit insupportable (2)! » Cette lettre, où Rousseau me semble se plaindre en déclamateur d'une déclamation, ne toucha pas beaucoup Mme d'Épinay. Rousseau en effet, en accusant Grimm, n'avait pas pris le bon moyen de se faire écouter. Elle essaya pourtant de calmer Rousseau; elle n'y réussit pas. Elle juge d'ailleurs fort bien la correspondance entre les deux philosophes, quoique avec un peu de complaisance pour Diderot : « La lettre que Rousseau a écrite à M. Diderot est remplie d'invectives et de mauvaises chicanes, tandis qu'il aurait eu beau jeu avec de la modération, car en effet celles qu'on lui écrit sont un peu dures. Il faut pourtant convenir qu'avec de la bonne foi, il n'y aurait jamais eu un instant de tracasserie à tout cela. Diderot, pour toucher son ami sur le sort de sa vieille gouvernante, a voulu sans doute lui mettre sous les yeux les reproches qu'il aurait à se faire, s'il lui arrivait malheur... L'imagination de Diderot lui a fait voir la bonne Levasseur malade, au lit de mort, faisant à Rousseau le discours le plus pathétique, et Rousseau n'ayant à opposer à ce tragique tableau que des raisons faibles et puériles... Dès lors

tout ce long orage ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'était pas moi, mais elle qu'on voulait ravoir à Paris. » *Confessions,* livre IX.

(1) La mère Levasseur mentait à Rousseau quand elle lui disait qu'elle était très contente de passer l'hiver à l'Ermitage.

(2) *Correspondance,* 1757.

il ne le voit plus que comme un ingrat, un assassin; il n'est plus digne de son estime. Il se persuade que tout ce qui peut arriver est arrivé, et il lui dit sans façon qu'il est un barbare. C'est un fort beau morceau de poésie que ces deux lettres de Diderot (1). »

Mme d'Epinay a raison, Diderot faisait un drame; mais j'avoue que, sans avoir l'inquiétude ombrageuse de Rousseau, je saurais fort mauvais gré à celui de mes amis qui ferait un drame de mes souffrances. Sans doute Rousseau eût bien fait de prendre froidement la poésie de Diderot; il eût même bien fait « de lui rire au nez pour toute réponse, » comme il se reproche dans les *Confessions* de ne l'avoir pas fait; mais je comprends qu'on n'aime pas à voir faire de la poésie sur son dos, pas plus qu'on n'aime le médecin qui fait des expériences de médecine à nos dépens. Êtes-vous mon ami? conseillez-moi, avertissez-moi, prenez part à mes peines; mais ne prenez pas mes chagrins ou mes embarras pour matière de discours français, ou bien j'aurai le droit de vous dire que vous êtes un grand poète qui aime mieux son art que son ami.

Ces réflexions m'amènent naturellement aux règles que Rousseau veut établir en amitié. Premièrement il veut que ses amis soient ses amis et non pas ses maîtres, dit-il; qu'ils lui rendent service sans prendre un certain air de supériorité qui lui déplaît. S'il survient une querelle et qu'il se mette lui-même en colère mal à propos, ses amis ne doivent pas s'y mettre à son exemple, ou bien ils ne l'aiment pas... En qualité de malade, il a droit aux ménagemens que l'humanité doit à la faiblesse et à l'humeur d'un homme qui souffre... Enfin il est pauvre, et cet état mérite encore des égards. « Tous ces ménagemens que j'exige, dit-il à Mme d'Épinay qu'il n'avait point encore accusée, vous les avez eus sans que je vous en parlasse, et sûrement jamais un véritable ami n'aura besoin que je les lui demande; mais, ma chère amie, parlons sincèrement : me connaissez-vous des amis (2)? »

« Me connaissez-vous des amis? » disait Rousseau à Mme d'Épinay. — Pouvez-vous avoir des amis? — Telle était la seule réponse que Mme d'Épinay avait à faire à Rousseau. Ce n'est pas que les maximes que Rousseau prétend établir en amitié soient fausses et injustes, gardons-nous de le croire. Les amis ne doivent être ni tyranniques, ni injurieux, ni vains, ni durs, ni insoucians : ils doivent supporter les défauts de leurs amis malades. Rousseau a raison; ce sont là vraiment les devoirs de l'amitié. Qu'est-ce donc que je reproche à Rousseau? Une seule chose, mais capitale, et qui rend l'amitié impossible : il érige en droits pour lui-même les devoirs

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. II, p. 325.
(2) *Correspondance*, 1757.

qu'il impose à ses amis. Oui, je dois supporter la mauvaise humeur de mon ami malade, mais il n'a pas le droit d'avoir de la mauvaise humeur contre moi. Oui, quand mon ami a tort et qu'il se fâche, je dois être doux et indulgent avec lui, je dois le ménager; mais il n'a pas le droit d'avoir toujours tort et de toujours se fâcher contre moi. Oui, je ne dois pas être fier et vain des services que je rends à mon ami, mais il n'a pas le droit d'être particulièrement ingrat envers moi. L'homme a plus de devoirs qu'il n'a de droits, et tous les devoirs que j'ai envers mon prochain ne sont pas des droits que mon prochain a sur moi. C'est même, si nous y prenons garde, cet excédant des devoirs sur les droits qui maintient ici-bas la société morale. Nous voulons souvent détruire cet ordre établi de Dieu, changer en droits pour tous les devoirs du prochain envers nous. Ainsi l'aumône est le devoir du riche : nous en faisons le droit du pauvre. Je dois aimer mon prochain comme moi-même; mais le prochain a-t-il le droit de me dire : Aime-moi! A cela je suis tenté de répondre : Sois aimable! L'accomplissement des devoirs est une vertu; mais le prochain n'a pas le droit d'exiger que j'aie de la vertu à son profit, sans quoi la vertu des uns serait le péché des autres, ce qui n'est pas dans l'ordre moral; car de cette manière, si par vertu je nourris mon prochain, mon prochain deviendra paresseux; si je suis humble, mon prochain deviendra orgueilleux, — de telle sorte que le plus sûr moyen de rendre la société impossible, c'est de créer autant de droits dans ce monde qu'il y a de devoirs. Chacun alors en effet ne pensera plus qu'aux droits qu'il a, oubliant les devoirs, et ces devoirs exigés deviendront insupportables. Telle est l'erreur du code d'amitié que fait Rousseau. Il s'arroge comme droits tous les devoirs qu'il impose à ses amis, et parce que ses amis doivent être doux, indulgens, affectueux, tolérans avec lui, il croit avoir le droit d'être capricieux, fantasque, défiant et grondeur avec eux.

Le petit code d'amitié que Rousseau rédigeait à son profit m'a fait relire le *De Amicitiâ* de Cicéron. Je ne veux pas faire ici une comparaison entre le traité de Cicéron et la lettre de Rousseau. Je citerai seulement ce passage qui me semble fort bien s'appliquer aux deux caractères de Rousseau et de Diderot, et qui explique comment la durée de leur amitié était impossible : « Un ami, dit Cicéron, ne doit pas aimer à accuser son ami ou à l'entendre accuser... La bonne amitié ne doit pas seulement repousser les accusations contre nos amis, elle ne doit pas être soupçonneuse; elle ne doit pas croire aisément qu'un ami a manqué envers nous de foi et de tendresse (1). » Voilà pour Rousseau; voici maintenant pour Diderot : « Il faut aussi

(1) *De Amicitiâ*, ch. 18.

en amitié une grande douceur de façons et de paroles; jamais de hauteur ni de dureté. L'amitié doit toujours avoir une familiarité aimable et douce; rien de tendu ni de sévère; il faut qu'elle soit facile et avenante. » C'est cette douceur et cette facilité qui manquaient à Diderot. Il ne manquait pas au fond de bonté, il manquait de bonhomie. Le funeste penchant qu'il avait à mettre en scènes de théâtre et de roman tous les incidens de la vie ordinaire gâtait ses bonnes qualités. Il était tracassier afin d'être dramatique.

Cependant, grâce à l'intervention de Mme d'Épinay, la querelle de Rousseau et de Diderot s'était apaisée. Rousseau avait été à Paris voir Diderot; Diderot était venu à l'Ermitage. « Vous aviez bien raison de vouloir que je visse Diderot, écrit Rousseau à Mme d'Épinay, il a passé hier la journée ici. Il y a longtemps que je n'en ai passé d'aussi délicieuse. Il n'y a point de dépit qui tienne contre la présence d'un ami. » Mais il n'y a pas de réconciliation non plus qui ne laisse de trace, et bientôt survint une nouvelle querelle qui fut une rupture. Cette fois la rupture ne fut pas seulement avec Diderot, elle fut avec tous les anciens amis de Rousseau, avec Mme d'Épinay, avec Grimm, avec Diderot, avec tout le parti philosophique.

II.

Quelles étaient les dispositions d'esprit de Rousseau au moment de cette seconde querelle? L'hiver de 1756-57, cet hiver que Rousseau avait voulu passer à l'Ermitage en dépit de ses amis et de ses gouverneuses, était fini. Rousseau était réconcilié avec Diderot. Mme d'Houdetot était venue s'établir à Eaubonne, et la passion que Rousseau avait prise pour elle avait rempli son été; mais cette passion avait été malheureuse : Saint-Lambert était revenu, et, pour marquer son mécontentement à Rousseau, dormait impertinemment aux lectures que lui faisait celui-ci (1). Mme d'Houdetot était froide et sérieuse. C'était dans l'âme de Rousseau une première cause de dépit et d'amertume. Mme d'Épinay, quoiqu'elle eût pardonné à Rousseau l'indigne soupçon qu'il avait eu contre elle, d'avoir écrit une lettre anonyme à Saint-Lambert pour l'avertir de l'amour de Rousseau pour Mme d'Houdetot, Mme d'Épinay n'avait plus pour lui qu'une sorte de compassion sans affection, et Rousseau, qui se souvenait de l'avoir offensée, se sentait embarrassé avec elle. Enfin Grimm, qui avait suivi le maréchal d'Estrées en Allemagne comme secrétaire pendant la campagne de 1757, Grimm était revenu et régnait à La Chevrette, chez Mme d'Épinay.

(1) *Confessions*, livre IX.

Si j'étais le moins du monde disposé à croire que les amis de Rousseau conspiraient contre lui, je croirais volontiers avec Rousseau, dans ses *Confessions*, que Grimm était le chef ou l'inventeur du complot. Grimm en effet avait un grand tort envers Rousseau : il avait une clairvoyance impitoyable; il voyait tous les travers de Rousseau, comprenait mieux que personne quels devaient en être les effets, et en avertissait ses amis, Mme d'Épinay surtout; s'étant bien vite aperçu que Rousseau ne pouvait pas avoir d'amis, il ne l'aimait plus, et s'en garait comme d'un maniaque ou d'un fou. Cette conduite n'est pas celle d'un conspirateur aux yeux de quiconque sait les torts du caractère de Rousseau; mais aux yeux de Rousseau, qui naturellement ignorait ses propres torts, elle devait tout à fait avoir l'air d'une conspiration. La meilleure manière d'expliquer ce que je veux dire en ce moment est de prendre çà et là dans les *Mémoires de Mme d'Épinay*, si favorables à Grimm, quelques traits de la conduite de Grimm envers Rousseau. Cette conduite est toujours sage et sensée, mais elle n'est pas d'un ami. Grimm a toujours raison, soit dans ses jugemens, soit dans ses procédés avec Rousseau, mais il a durement raison.

Rousseau, réconcilié avec Mme d'Épinay, se reprochait souvent, soit comme une injustice, soit comme une maladresse, d'avoir accusé Grimm auprès de Mme d'Épinay. Il voulait, disait-il, une fois que Grimm serait revenu, réparer les torts qu'il avait envers lui. « Aidez-moi, aidez-moi, m'a-t-il dit d'un air pénétré, raconte Mme d'Épinay dans une lettre qu'elle écrit à Grimm, à retrouver un ami qui n'a jamais cessé de m'être cher. — Je lui ai promis de vous engager à l'écouter; je n'ai rien promis de plus, c'est à vous de faire le reste... Plus nous lui connaissons d'orgueil, plus sa démarche me paraît sincère; mais il a besoin d'être soutenu et encouragé (1). » On voit que Mme d'Épinay craint que Grimm ne soit froid et sec avec Rousseau, et ne le traite comme un homme avec qui il est décidé à rompre. Voyons le récit de la réconciliation que Mme d'Épinay tâchait de ménager entre Rousseau et Grimm. Ce sont toutes ces réconciliations successives, réconciliation avec Diderot, réconciliation avec Mme d'Épinay, réconciliation avec Grimm, qui amenèrent inévitablement la grande et suprême rupture.

Grimm, étant revenu à Paris, part pour Épinay avec Mme d'Épinay. « Rousseau nous y attendait, dit Mme d'Épinay. M. Grimm, que j'avais prévenu qu'il l'y trouverait, me prédit que leur explication se passerait en bavardage, et que Rousseau ne dirait pas un mot de ce qu'il devait dire. « Au reste, avait-il ajouté, s'il fait un pas, j'en ferai « quatre : vous pouvez y compter. » Grimm avait bien deviné. Rous-

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 129.

seau courut à lui en lui tendant la main, non comme quelqu'un qui a des torts et qui cherche à les réparer, mais comme un homme généreux qui tend la main à un coupable et qui pardonne. M. Grimm *le reçut avec le ton qu'il avait pris depuis longtemps avec lui.* Au bout d'une demi-heure, il se retira dans son appartement et y fut assez longtemps. Rousseau n'avait pas l'air à son aise. — Il se fait tard, me dit-il tout d'un coup; Grimm ne descend pas. Si je l'allais trouver, qu'en dites-vous, madame? — Tout comme il vous plaira, lui dis-je; mais si c'est avec la disposition où vous étiez lorsqu'il est arrivé, avec l'air de protection... — Pardieu, madame, vous êtes d'une tyrannie inconcevable; voulez-vous que j'affiche mes torts et mon pardon? Cela ne sera point. — J'ai cru, monsieur, que c'était le rôle qui vous convenait après avoir affiché votre injustice. Est-ce dans le silence de votre cabinet que vous l'avez accusé de vous avoir fait perdre le pain que vous vous efforciez de gagner (1)? Est-ce au fond de votre cœur que vous l'avez soupçonné de vous décrier?... — Il me tourna le dos brusquement et s'en alla dans le jardin. M. Grimm rentra, et ne voyant plus Rousseau, il me demanda en riant si j'étais contente de sa réception. — Non, assurément, lui dis-je. — Il me plaisanta sur la crédulité que j'avais mise à son repentir. — Je parierais, ajouta-t-il, qu'il ne se reproche pas davantage l'injure qu'il vous a faite. Le soir, Rousseau fut cependant trouver M. Grimm dans son appartement, lorsque tout le monde fut retiré. Il le complimenta sur son retour, il le questionna sur son voyage; puis, en se retirant, il lui prit la main en disant : Ah! ça, mon cher Grimm, vivons désormais en bonne intelligence et oublions réciproquement ce qui s'est passé. Grimm se mit à rire. — Je vous jure, lui dit-il, que ce qui s'est passé de votre part est le moindre de mes soucis. — Ils se séparèrent après cette belle explication, et Rousseau n'en eut pas moins le front de me dire le lendemain : — Vous devez être contente, madame, et Grimm doit l'être aussi. Je me suis assez humilié pour vous complaire à tous les deux; mais si cela doit me rendre le cœur de mon ami, je ne m'en repens pas. — Que l'on juge quel a été mon étonnement en apprenant le détail de cette prétendue humiliation (2)! »

Prenons maintenant le récit des *Confessions*. Rousseau raconte comment, vaincu par les raisonnemens et les instances de Mme d'Épinay, il avait fini par croire qu'il avait mal jugé Grimm et qu'il avait envers lui des torts graves qu'il devait réparer. « Bref, comme j'avais

(1) Ce mot s'explique et se vérifie par le passage suivant des *Confessions :* « Il m'ôtait même, autant qu'il était en lui, la ressource du métier que je m'étais choisi, en me décriant comme un mauvais copiste, et je conviens qu'il disait en cela la vérité; mais ce n'était pas à lui de la dire. » *Confessions*, livre IX.

(2) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 131-132.

déjà fait plusieurs fois avec Diderot, avec le baron d'Holbach, moitié gré, moitié faiblesse, je fis toutes les avances que j'avais droit d'exiger; j'allai chez Grimm, comme un autre George Dandin, lui faire des excuses des offenses qu'il m'avait faites, toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur et de bons procédés... Je m'attendais que, confus de ma condescendance et de mes avances, Grimm me recevrait, les bras ouverts, avec la plus tendre amitié; il me reçut en empereur romain, avec une morgue que je n'avais jamais vue à personne. Je n'étais point du tout préparé à cet accueil. Quand, dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi, j'eus rempli en peu de mots et d'un air timide l'objet qui m'amenait près de lui, avant de me recevoir en grâce, il prononça avec beaucoup de majesté une longue harangue qu'il avait préparée et qui contenait la nombreuse énumération de ses rares vertus, et surtout dans l'amitié... Je tombais des nues, j'étais ébahi, je ne savais que dire, je ne trouvais pas un mot. Toute cette scène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple, en lui faisant grâce du fouet (1). »

Des deux récits, lequel croire? Je crois à tous les deux, car ils se ressemblent beaucoup plus qu'ils n'en ont l'air. Je crois volontiers à tout ce que dit Mme d'Épinay de l'orgueil de Rousseau et de ses effets. J'ai vu beaucoup de grands orgueils de nos jours, et le signe le plus caractéristique que j'aie observé chez les hommes atteints de cette manie de l'orgueil, c'est que, dans l'ordre moral, ils croyaient tout pouvoir et ne rien devoir. Ils ne niaient pas la morale; seulement ils s'y croyaient supérieurs, comme si la morale était une loi qui ne régnait que jusqu'à un certain degré de l'échelle humaine. Rousseau en était arrivé à ce point d'hallucination vaniteuse que tout ce qui était de lui lui semblait saint et sacré : la faute ne pouvait pas approcher de lui. Cependant, si je crois tout de l'orgueil de Rousseau, je crois tout aussi de la désaffection et de la malveillance de Grimm envers Rousseau. Les excuses furent faites avec un orgueil embarrassé; elles furent reçues avec une froideur insouciante et dédaigneuse.

Telles étaient les dispositions d'esprit de Rousseau quand vint l'incident qui amena la querelle : je veux parler du voyage de Mme d'Épinay à Genève.

Mme d'Épinay était fort souffrante, et ses amis la pressaient d'aller à Genève consulter Tronchin, qui était le médecin à la mode à cette époque et qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses. Elle se décida à faire ce voyage. Rousseau prétend qu'elle voulait se faire

(1) *Confessions*, livre IX.

accompagner par lui; Mme d'Épinay prétend au contraire qu'elle n'a jamais songé à se faire accompagner par Rousseau, qui l'aurait fort embarrassée. « Un jour, dit Rousseau, Mme d'Épinay m'envoya chercher. En entrant, j'aperçus dans ses yeux et dans toute sa contenance un air de trouble dont je fus d'autant plus frappé que cet air ne lui était point ordinaire, personne au monde ne sachant mieux qu'elle gouverner son visage et ses mouvemens. — Mon ami, dit-elle, je pars pour Genève. Ma poitrine est en mauvais état; ma santé se délabre au point que, toute chose cessante, il faut que j'aille voir et consulter Tronchin. Cette résolution, si brusquement prise et à l'entrée de la mauvaise saison, m'étonna d'autant plus que je l'avais quittée sans qu'il en fût question. Je lui demandai qui elle emmènerait avec elle. Elle me dit qu'elle emmènerait son fils avec M. Linant (1), et puis elle ajouta négligemment : — Et vous, mon ours, ne viendrez-vous pas aussi? — Comme je ne crus pas qu'elle parlât sérieusement, sachant que, dans la saison où nous étions, j'étais à peine en état de sortir de ma chambre, je plaisantai sur l'utilité du cortége d'un malade pour un autre malade. Elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la proposition, et il n'en fut plus question (2). »

Pourquoi Rousseau n'en est-il pas resté à l'idée qu'il a eue au moment même de la proposition, que cette proposition faite *négligemment n'était point sérieuse?* A ce moment Rousseau voyait bien et juste. Pourquoi n'a-t-il pas gardé ce point de vue simple et vrai? Trois choses l'en ont empêché : les commérages de la cuisine de Mme d'Épinay, sa manie ombrageuse et son orgueil inquiet et soupçonneux, enfin l'intervention bruyante de Diderot.

Voyons d'abord comment les commérages de la cuisine de Mme d'Épinay sont devenus, grâce à Rousseau, des calomnies auprès de la postérité. « Je n'avais pas besoin, dit Rousseau dans ses *Confessions*, de beaucoup de pénétration pour comprendre qu'il y avait à ce voyage un motif secret qu'on me taisait. Ce secret, qui n'en était un dans toute la maison que pour moi, fut découvert dès le lendemain par Thérèse, à qui Teissier, le maître d'hôtel, qui le savait de la femme de chambre, le révéla. » Rousseau s'arrête là et continue son récit après cette réticence qui dit tout. Un des derniers commentateurs et éditeurs de Rousseau n'a pas manqué d'ajouter en note que Mme d'Épinay allait à Genève pour y cacher une grossesse. Ainsi les propos de l'antichambre de Mme d'Épinay, recueillis et accrus par Thérèse, cette fille bavarde et menteuse qui était le vilain génie

(1) Le précepteur.
(2) *Confessions*, livre IX.

de Rousseau, voilà les fondemens de la calomnie qu'il jette, dans ses *Confessions*, à la tête de sa bienfaitrice; voilà comment la voix dénigrante des plus petites et des plus basses gens du monde, au lieu de mourir entre l'antichambre et la cuisine, arrive jusqu'à nous à l'aide de Rousseau, qui s'approprie la malice envieuse d'une domestique et s'en inspire pour être ingrat à son aise. Si la chose eût été vraie, c'eût encore été une indignité de la dévoiler : que dire quand elle est fausse, quand la fausseté en est évidente à tous les yeux, quand le commentateur et l'éditeur de Rousseau, qui a suppléé à la réticence indiscrète des *Confessions*, est forcé lui-même de remarquer qu'il y a lieu de douter? car enfin, dit-il en note, Mme d'Épinay part avec son fils, et M. d'Épinay lui-même conduit sa femme jusqu'à Genève et l'y installe. Voilà comment Mme d'Épinay essayait de cacher son état. Tout est donc invraisemblable dans le secret que la femme de chambre a révélé au maître d'hôtel, le maître d'hôtel à Thérèse, Thérèse à Rousseau, et Rousseau à la postérité. Le commentateur en convient; seulement, comme il est décidé à trouver Mme d'Épinay coupable afin de trouver Rousseau innocent, forcé de renoncer à une imputation, il en invente une autre plus affreuse, et n'absout Mme d'Epinay d'une faute que pour l'accuser d'un crime. Quelle manie calomnieuse! et pourquoi, bon Dieu? Pour expliquer que Rousseau a eu raison de ne pas accompagner Mme d'Épinay à Genève, comme s'il fallait que Mme d'Épinay fût coupable à la fois et d'une faute et d'un crime pour que Rousseau fût excusé de ne pas la conduire à Genève, comme s'il ne suffisait pas pour justifier Rousseau qu'il fût malade et hors d'état de voyager. Rousseau disant à Mme d'Épinay : « Je suis trop malade pour partir avec vous, » est un ami sensé et raisonnable que personne ne peut accuser, sauf Diderot, qui fait de la rhétorique sur toutes choses; mais quand Rousseau dit dans ses *Confessions* : « Je n'ai point voulu accompagner Mme d'Épinay, parce qu'elle avait fait une faute, » et quand le commentateur ajoute : « peut-être un crime, » en vérité, il y a là une fureur de calomnie que je ne comprends pas.

« Je ne voulais pas, dit Rousseau, servir de chaperon à Mme d'Épinay. » — Mais quoi? puisque son mari partait avec elle, puisqu'il la conduisait et l'installait à Genève, que fallait-il de plus? Rousseau avait-il la prétention d'être pour Mme d'Épinay un meilleur chaperon que son mari même? Je ne veux pas qu'on me prenne pour le chevalier de la vertu de Mme d'Épinay, et je n'ai pas besoin non plus de prouver que Mme d'Épinay était une Lucrèce, pour prouver qu'elle n'est coupable ni des manœuvres que Rousseau dit qu'elle faisait pour cacher sa faute et où elle voulait l'envelopper, ni de l'horreur que lui prête le commentateur de Rousseau. Mme d'Épinay

avait Grimm pour amant; tout le monde le savait; M. d'Épinay lui-même ne l'ignorait pas, et Mme d'Épinay n'en faisait ni mystère ni vanité. Le peu de secret qu'il y avait dans tout cela rend même d'autant plus invraisemblable le secret qui, selon Rousseau, était la cause du voyage de Genève; car enfin que voulait-on cacher? Une faute que tout le monde connaissait, et j'ajoute que tout le monde excusait, grâce à la facilité des mœurs du temps? — Les suites de la faute? Le mari protestait lui-même par sa présence contre une idée de ce genre. Pourquoi vouloir à toute force mettre des mystères ou des horreurs là où la vérité suffit pour tout expliquer? Une femme est malade depuis longtemps; les médecins de Paris ne la guérissent pas; elle quitte Paris pour aller consulter à Genève un grand médecin qui est à la mode, et pour changer d'air et de régime : son mari l'accompagne à Genève, l'y installe et revient ensuite à Paris pour ses affaires. Quoi de plus simple et de plus vraisemblable? Au moment de partir, elle dit à un de ses amis : « Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas? » La proposition est faite en riant et accueillie de même, puis on n'y pense plus. Quoi de plus simple encore et qui ressemble plus aux paroles qui se disent et s'entendent sans cesse dans le monde? Voilà toute l'histoire de ce voyage que Rousseau fait si mystérieux.

Comment Rousseau a-t-il donc cru que Mme d'Épinay tenait à ce qu'il l'accompagnât? comment sur cette idée s'est-il laissé aller à ses soupçons? Ici encore arrive Diderot, et sa lettre à Rousseau sur le voyage de Mme d'Épinay; mais cette lettre même de Diderot a une histoire différente dans les *Mémoires de Mme d'Épinay* et dans les *Confessions*.

« Pendant les derniers jours que Mme d'Épinay avait passés à la campagne, Rousseau avait paru redoubler d'attachement pour elle. La veille du jour où elle quitta Épinay, tandis qu'ils étaient seuls ensemble, on apporta à Mme d'Épinay ses lettres; il s'en trouva une pour Rousseau adressée chez elle : elle la lui remit. La lecture de cette lettre causa à celui-ci un mouvement de dépit si violent, que, se croyant seul, il se frappa la tête de ses deux poings en jurant. « Qu'avez-vous? lui dit-elle; quelle nouvelle vous met dans cet état? — Mordieu! dit-il en jetant à terre la lettre qu'il venait de déchirer de ses dents, ce ne sont pas là des amis; ce sont des tyrans! Quel ton impérieux prend ce Diderot! Je n'ai que faire de leurs conseils (1). » Mme d'Épinay ramasse la lettre, et elle en donne un extrait; mais comme dans les *Confessions* nous avons la lettre même de Diderot, c'est là qu'il faut la lire.

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 144.

« Je suis fait pour vous aimer et pour vous donner du chagrin (écrit Diderot à Rousseau). J'apprends que Mme d'Épinay va à Genève et je n'entends point dire que vous l'accompagniez. Mon ami, content de Mme d'Épinay, il faut partir avec elle; *mécontent, il faut partir beaucoup plus vite. Êtes-vous surchargé du poids des obligations que vous ui avez?* voilà une occasion de vous acquitter en partie et de vous soulager. Trouverez-vous une autre occasion dans votre vie de lui témoigner votre reconnaissance? Elle va dans un pays où elle sera comme tombée des nues. Elle est malade; elle aura besoin d'amusement et de distraction l'hiver. Voyez, mon ami. L'objection de votre santé peut être beaucoup plus forte que je ne la crois; mais êtes-vous plus mal aujourd'hui que vous ne l'étiez il y a un mois, et que vous ne le serez au commencement du printemps? Ferez-vous dans trois mois le voyage plus commodément qu'aujourd'hui? Pour moi, je vous avoue que si je ne pouvais supporter la chaise, je prendrais un bâton et je la suivrais. Et puis, ne craignez-vous point qu'on ne mésinterprète votre conduite? On vous soupçonnera ou d'ingratitude *ou d'un autre motif secret.* Je sais bien que, quoi que vous faisiez, vous aurez toujours pour vous le témoignage de votre conscience; mais ce témoignage suffit-il seul, et est-il permis de négliger jusqu'à certain point celui des autres hommes? Au reste, mon ami, c'est pour m'acquitter avec vous que je vous écris ce billet; s'il vous déplaît, jetez-le au feu, et qu'il n'en soit non plus question que s'il n'eût jamais été écrit. Je vous salue, vous aime et vous embrasse (1). »

J'ai souligné dans cette lettre de Diderot ce qui devait, étant lu par Mme d'Épinay, amener inévitablement entre elle et Rousseau une explication. Quant au mot de Diderot, « on vous soupçonnera d'ingratitude *ou d'un autre motif secret,* » il a trait à la passion que Rousseau avait pour Mme d'Houdetot. C'était là, disait-on dans le monde, le motif qui empêchait Rousseau d'accompagner Mme d'Épinay à Genève (2). Je fais cette remarque pour qu'il soit bien entendu que le motif secret dont parle Diderot ne se rapporte pas le moins du monde aux ignobles commérages du maître d'hôtel et de Thérèse. Je reviens maintenant à l'explication entre Mme d'Épinay et Rousseau. « Si vous êtes mécontent de Mme d'Épinay, écrivait Diderot, c'est une raison de plus de l'accompagner. » — « Mécontent de moi, monsieur! s'écria Mme d'Épinay lisant cette phrase; quels sont donc mes torts avec vous, s'il vous plaît? » — Rousseau revint comme d'un rêve et resta interdit de l'imprudence que la colère venait de lui faire commettre; il arracha la lettre des mains de Mme d'Épinay, et enfin, pressé de répondre : « C'est, dit-il, la suite

(1) *Confessions,* livre IX.

(2) Mme d'Houdetot voulait que Rousseau accompagnât Mme d'Épinay à Genève. « Elle me témoigna combien elle aurait désiré que j'eusse fait le voyage de Genève, prévoyant qu'on ne manquerait pas de la compromettre dans mon refus, ce que la lettre de Diderot semblait annoncer d'avance. » *Confessions,* livre IX.

de ces anciennes inquiétudes (1); mais vous m'avez dit qu'elles n'étaient pas fondées; je n'y pense plus, vous le savez bien. Est-ce que cela réellement vous ferait plaisir que j'allasse à Genève?... — Et vous vous êtes permis, lui dit Mme d'Épinay, de m'accuser auprès de M. Diderot? — Je l'avoue, répondit-il; je vous en demande pardon. Il vint me voir alors. J'avais le cœur oppressé; je ne pus résister à l'envie de lui confier ma peine. Le moyen d'avoir de la réserve avec celui qui nous est cher? — Vous trouvez donc qu'il en coûte moins, monsieur, de soupçonner son amie et de l'accuser sans vraisemblance et sans certitude? — Si j'avais été sûr, madame, que vous eussiez été coupable, je me serais bien gardé de le dire, j'en aurais été trop humilié, trop malheureux. — Est-ce aussi la raison, monsieur, qui vous a empêché depuis de dissuader M. Diderot? — Sans doute. Vous n'étiez pas coupable; je n'en ai pas trouvé l'occasion, et cela devenait indifférent. » Mme d'Épinay, indignée, voulut le chasser de son appartement. Il tomba à ses genoux et lui demanda grâce en l'assurant qu'il allait écrire sur-le-champ à Diderot pour la justifier. « Tout comme il vous plaira, lui dit-elle; rien de votre part ne peut plus m'affecter. Vous ne vous contentez pas de me faire la plus mortelle injure; vous me jurez tous les jours que votre vie ne suffira pas pour la réparer, et en même temps vous me peignez aux yeux de notre ami comme une créature abominable; vous souffrez qu'il garde cette opinion, et vous croyez que tout est dit en lui mandant aujourd'hui que vous vous êtes trompé. — Je connais Diderot, lui répondit-il, et la force qu'ont sur lui les premières impressions. J'attendais que j'eusse quelques preuves pour vous justifier. — Monsieur, reprit-elle, sortez! votre présence me fait mal. Je suis trop heureuse de partir; je ne pourrais prendre sur moi de vous revoir. Vous pouvez dire à tous ceux qui vous le demanderont que je n'ai point désiré que vous vinssiez avec moi, parce qu'il ne pouvait jamais nous convenir de voyager ensemble dans l'état où votre santé et la mienne sont réduites. Allez, et que je ne vous revoie pas (2)! »

Le récit de Mme d'Épinay a sur celui que fait Rousseau dans ses *Confessions* un avantage incontestable : il explique à merveille pourquoi Rousseau a quitté l'Ermitage. Mme d'Épinay lui ayant défendu de la revoir, il ne pouvait plus rester à l'Ermitage chez elle. Dans le récit des *Confessions*, au contraire, on ne comprend pas bien pourquoi Rousseau quitte l'Ermitage, sinon qu'il se brouille avec Mme d'Épinay parce qu'elle a voulu l'emmener à Genève. « Si j'eusse été, dit-il, dans mon état naturel après la proposition et le refus de ce voyage de Ge-

(1) La lettre anonyme qu'il avait accusé Mme d'Épinay d'avoir écrite à Saint-Lambert.
(2) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 141-145-146.

nève, je n'avais qu'à rester tranquille, et tout était dit. » C'est vrai, s'il n'y avait pas eu l'explication que raconte Mme d'Épinay et que Rousseau passe sous silence. « Mais j'en avais sottement fait une affaire qui ne pouvait rester dans l'état où elle était, et je ne pouvais me dispenser de toute explication ultérieure qu'en quittant l'Ermitage, ce que je venais de promettre à Mme d'Houdetot de ne pas faire, au moins pour le moment présent. » Quelles raisons Mme d'Houdetot avait-elle donc données à Rousseau pour ne point quitter l'Ermitage? « Des raisons, dit Rousseau, toutes-puissantes sur mon cœur. » Je ne sais si je me trompe, mais il me semble facile, après tout ce que je viens de citer, de comprendre et de suivre la conduite de Rousseau, plus absurde encore qu'elle n'est méchante, et qui ne devient ingrate qu'à cause de la vanité qu'il met à se croire infaillible. Rousseau ne voulait pas aller à Genève avec Mme d'Épinay; Diderot là-dessus écrit à Rousseau qu'il est obligé d'honneur et de reconnaissance à accompagner Mme d'Épinay; Rousseau croit aussitôt qu'il y a un complot fait pour l'emmener à Genève : dans sa colère, il laisse voir à Mme d'Épinay la lettre de Diderot, et Mme d'Épinay y voit, non ce qui regarde Rousseau, mais ce qui la regarde, chose fort naturelle, c'est-à-dire que Rousseau l'a accusée auprès de Diderot. De là l'explication dont Rousseau ne parle pas dans ses *Confessions*, non plus que de la défense que lui fait Mme d'Épinay de jamais la revoir, ce qui équivalait à lui donner congé de l'Ermitage. D'un autre côté, Rousseau, congédié par Mme d'Épinay, ne voulait pas avoir l'air de recevoir le congé, il voulait le donner; de là son ardeur à grossir la querelle qu'il faisait à Mme d'Épinay d'avoir tramé un complot pour l'emmener à Genève. Ce complot créait un tort à Mme d'Épinay et donnait un grief à Rousseau contre elle.

La lettre de Diderot à Rousseau avait dû naturellement irriter Mme d'Épinay et amener l'explication qui fit la rupture. Cette lettre devait aussi irriter Rousseau et le jeter dans cette aveugle colère qui lui fit montrer la lettre de Diderot à Mme d'Épinay. Était-ce à cause du ton de pédagogue que prenait Diderot? Ce ton devait irriter Rousseau; mais il était ordinaire chez Diderot. Ce qui irritait surtout Rousseau et ce qui inquiétait sa vanité, c'était l'idée même du séjour à Genève avec Mme d'Epinay. Le sentiment qui lui rendait cette idée insupportable éclate dans une lettre à Saint-Lambert, où il se plaint que Mme d'Houdetot veuille aussi qu'il aille à Genève. « Quoi qu'il arrive, dit-il, je ne veux pas aller m'étaler dans mon pays à la suite d'une fermière générale (1). » Voilà, ne nous y trompons pas, le vrai mot de la situation. Toutes les raisons que lui donnait Diderot pour accompagner Mme d'Épinay l'en détournaient au lieu de l'y décider.

(1) *Correspondance*, 1757, p. 276.

Vous êtes l'obligé de Mme d'Épinay. — J'entends! on veut que je sois son valet, et cela dans mon pays même. — Mme d'Épinay n'a pas de relations à Genève; elle y tombe des nues. — Croit-on que j'aie à Genève une famille riche et puissante qui va entourer Mme d'Épinay? Eh non! elle verra que ma famille est composée de bonnes gens, mais de petites gens. Elle écrira à Paris que le citoyen de Genève est un petit bourgeois, et elle montrera à Genève que le grand écrivain de Paris n'a qu'une condition précaire et subalterne dans le monde. Je perdrai des deux côtés : à Paris le prestige de ma citoyenneté genevoise, à Genève le prestige de ma réputation littéraire.

En même temps, chose fort naturelle avec l'esprit inquiet et défiant de Rousseau, plus il craignait le voyage de Genève, plus il croyait au complot fait pour l'y entraîner. C'est par ces dispositions d'esprit qu'il faut expliquer la lettre que Rousseau écrivit à Mme d'Épinay dans les derniers temps du séjour de celle-ci à Paris, et qui hâta encore la rupture. « Je ne disconviens pas, dit-il, que le désir de m'avoir avec vous ne soit obligeant et m'honore; mais outre que vous m'aviez témoigné ce désir avec si peu de chaleur, *que vos arrangemens de voiture étaient déjà pris* (1), je ne puis souffrir qu'une amie emploie l'autorité d'autrui pour obtenir ce que personne n'eût mieux obtenu qu'elle. Je trouve à tout cela un air de tyrannie et d'intrigue qui m'a donné de l'humeur, et je ne l'ai peut-être que trop exhalée, mais seulement avec votre ami et le mien (Grimm et Diderot). Je n'ai pas oublié ma promesse (2); mais on n'est pas le maître de ses pensées, et tout ce que je puis faire est de vous dire la mienne en cette occasion pour être désabusé si j'ai tort... J'ignore comment tout ceci finira; mais, quoi qu'il arrive, soyez sûre que je n'oublierai jamais vos bontés pour moi, et que, quand vous ne voudrez plus m'avoir pour esclave, vous m'aurez toujours pour ami. »

Mme d'Épinay ne répondit pas à cette lettre; mais Rousseau poursuivant toujours ses deux idées fixes, toutes contradictoires qu'elles étaient l'une à l'autre, — d'une part d'accuser Mme d'Épinay d'un complot, afin d'avoir un grief contre elle, et d'autre part de tâcher de rester à l'Ermitage le plus longtemps qu'il pourrait, parce que cela lui était commode et doux, — Rousseau écrivit à Grimm une longue lettre qui répondait à sa double pensée, qui accusait et qui priait, qui commençait la guerre et qui offrait la paix : lettre pleine d'éloquence, parce qu'elle exprimait les défiances de Rousseau et son impatience des bienfaits reçus, toutes ses passions enfin; lettre

(1) Mme d'Épinay ne voulait donc pas emmener Rousseau : il le reconnaît.

(2) C'était la promesse de justifier Mme d'Épinay auprès de Diderot, promesse faite pendant l'explication qu'a racontée Mme d'Épinay. Cette lettre confirme ainsi le récit de Mme d'Épinay.

pleine d'habileté en même temps, parce que la passion et même la manie n'ôtent pas l'habileté. Citons quelques passages de cette lettre, ceux où éclate le plus cette ardeur d'être ingrat qui fait ici l'éloquence de Rousseau.

« Dites-moi, Grimm, pourquoi tous mes amis prétendent que je dois suivre Mme d'Épinay? Ai-je tort ou seraient-ils tous séduits? Auraient-ils tous cette basse partialité, toujours prête à prononcer en faveur du riche et à surcharger la misère de cent devoirs inutiles qui la rendent plus inévitable et plus dure?... Qu'est-ce qui peut m'obliger à suivre Mme d'Épinay? L'amitié, la reconnaissance, l'utilité qu'elle peut retirer de moi? Examinons tous ces points.

« Si Mme d'Épinay m'a témoigné de l'amitié, je lui en ai témoigné davantage. Les soins ont été mutuels et du moins aussi grands de ma part que de la sienne. Quant aux bienfaits, premièrement je ne les aime point, je n'en veux point, et je ne sais aucun gré de ceux qu'on me fait supporter par force. J'ai dit cela nettement à Mme d'Épinay, avant d'en recevoir aucun d'elle; ce n'est pas que je n'aime à me laisser entraîner comme un autre à des liens si chers, quand l'amitié les forme; mais dès qu'on veut trop tirer la chaîne, elle rompt, et je suis libre..... Venons à l'article de l'utilité. Mme d'Épinay part dans une bonne chaise de poste, accompagnée de son mari, du gouverneur de son fils et de cinq ou six domestiques. Elle va dans une ville peuplée et pleine de société, où elle n'aura que l'embarras du choix... Considérez mon état, mes maux, mon humeur, mes moyens, mon goût, ma manière de vivre, plus forte désormais que les hommes et la raison même; voyez, je vous prie, en quoi je puis servir Mme d'Épinay dans ce voyage et quelles peines il faut que je souffre, sans lui jamais être bon à rien. Soutiendrai-je une chaise de poste? Puis-je espérer d'achever si rapidement une si longue route sans accident? Ferai-je à chaque instant arrêter pour descendre, ou accélérerai-je mes tourmens et ma dernière heure pour m'être contraint?..... Je pourrais suivre la voiture à pied comme le veut Diderot; mais la boue, la pluie, la neige me retarderont beaucoup dans cette saison. Quelque fort que je coure, comment faire vingt-cinq lieues par jour? et si je laisse aller la chaise, de quelle utilité serais-je à la personne qui va dedans?...

« Je crois voir d'où viennent tous les bizarres devoirs qu'on m'impose : c'est que tous les gens avec qui je vis me jugent toujours sur leur sort, jamais sur le mien, et veulent qu'un homme qui n'a rien vive comme s'il avait six mille francs de rente et du loisir de reste. Personne ne sait se mettre à ma place et voir que je suis un être à part, qui n'a point le caractère, les maximes, les ressources des autres, et qu'il ne faut point juger sur leurs règles (1). »

Je disais, au commencement de ces études sur la vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau, que Rousseau me semblait souvent une sorte de sauvage transporté, par je ne ne sais quel hasard singulier,

(1) *Correspondance*, 1757, p. 271.

dans les salons du XVIIIe siècle. Dans la lettre à Grimm, je reconnais tout à fait ce sauvage moitié naturel et moitié affecté que j'essaie de définir. Rousseau dit qu'il est un être à part : il a raison; oui, il est à part, non pas seulement par son caractère et par son génie, mais par sa vie et par sa condition. Pauvre, il vivait avec des riches, chez des riches, et n'osait pas s'y faire servir. Il y a des pauvres qui se font hardiment parasites et commensaux : Rousseau n'avait pas cette intrépidité de mauvais aloi. Il y a des pauvres de bon sens qui ne prennent des riches que le plaisir de la conversation, qui causent avec les grands, mais ne vivent pas avec eux : Rousseau n'avait pas cette habile retenue; il se donnait tout entier du premier coup, quitte à se retirer brusquement tout entier au premier caprice. Il acceptait tout le premier jour : services, bienfaits, caresses, il était prodigue à recevoir, si j'ose ainsi parler; mais dès le lendemain il commençait à faire ses comptes, et tâchait de s'acquitter par le mécontentement. Il recouvrait l'indépendance par l'ingratitude; alors il sentait sa pauvreté et ses inconvéniens, mais c'était pour s'en faire des griefs; alors il parlait avec une emphase injurieuse de ses souliers qu'il nettoyait lui-même au milieu de vingt domestiques qui le servaient. Il y avait en lui toutes les sortes de pauvres : le pauvre timide et embarrassé, le pauvre envieux et ingrat, enfin le pauvre gourmé et déclamateur, ce qui est un genre de pauvre tout récent, et qui procède beaucoup de Rousseau. Ce sont tous ces pauvres, le bon et le mauvais, le vrai et le faux, que je retrouve dans cette lettre à Grimm qui est à la fois un chef-d'œuvre d'éloquence et d'ingratitude.

Cette lettre était faite évidemment pour le public, et elle pouvait lui faire illusion; mais, jugée par les amis de Rousseau et de Mme d'Épinay, par ceux qui avaient vu tout ce que Mme d'Épinay avait mis de bonté et de délicatesse dans sa conduite envers Rousseau, par ceux qui avaient même souvent averti Mme d'Épinay qu'elle gâtait Rousseau, comme on gâte un enfant, et qu'elle s'en repentirait, jugée par la société du temps, cette lettre devait l'indigner et l'indigna. Que veut en effet Rousseau, se disaient Grimm et Diderot, à parler si fastueusement de sa pauvreté et de ses inconvéniens? Sommes-nous des riches par hasard? Ne travaillons-nous pas pour vivre, comme il fait lui-même? Nous n'en vivons pas moins dans le monde, et nous y vivons de bonne grâce, sans mendicité et sans envie. Que ne fait-il comme nous? Nous avons parmi les riches et les grands des amis qui nous obligent, sans que nous nous hâtions d'être ingrats envers eux, pour prouver que nous ne sommes pas leurs valets. Voilà ce que devaient se dire Grimm et Diderot, Grimm surtout, indigné de voir Mme d'Épinay si mal récompensée de ses bienfaits. Il

écrivit donc à Rousseau une lettre violente, et dans cette déclaration de rupture Rousseau ne vit qu'un dernier témoignage du complot tramé depuis longtemps contre lui.

Il n'avait pourtant pas encore quitté l'Ermitage, et même il désirait tellement y rester pendant l'hiver de 1757 à 1758, qu'il écrivit de nouveau à ce sujet à Mme d'Épinay, alors à Genève, lui disant : « J'ai voulu quitter l'Ermitage et je le devais; mais on prétend qu'il faut que j'y reste jusqu'au printemps, et puisque mes amis le veulent, j'y resterai jusqu'au printemps, si vous y consentez (1). » Mme d'Épinay, informée par Grimm de sa rupture avec Rousseau (2) et décidée aussi à rompre avec lui après tant de mauvais procédés, lui répondit : « Puisque vous vouliez quitter l'Ermitage et que vous le deviez, je suis étonnée que vos amis vous aient retenu. Pour moi, je ne consulte point les miens sur mes devoirs, et je n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres. » Le congé était clair et dur, plus dur même qu'il n'appartient à Mme d'Épinay. Rousseau quitta immédiatement l'Ermitage, et alla s'établir à Montmorency, dans une petite maison qu'il garda pendant un an, jusqu'en 1759, où il alla s'établir chez M. le duc de Luxembourg, au château de Montmorency.

La rupture était faite avec Grimm et Mme d'Épinay : restait Diderot, Diderot que Rousseau accusait depuis longtemps d'être un tyran, et qu'il soupçonnait déjà d'être un ennemi. Dans les derniers jours que passa Rousseau à l'Ermitage, Diderot l'y vint voir. Cette visite de Diderot était, si je ne me trompe, une sorte d'enquête que celui-ci venait faire. Il voulait savoir à quoi s'en tenir sur les griefs de Rousseau contre Mme d'Épinay; il voulait aussi s'expliquer pourquoi Saint-Lambert se plaignait de l'impertinence de Rousseau. Diderot avait intérêt à éclaircir ce dernier point. Rousseau en effet, vers la fin de sa passion pour Mme d'Houdetot, avait dit un jour à Diderot que Saint-Lambert avait tort de se plaindre de lui, attendu que sa passion pour Mme d'Houdetot avait toujours été honnête et pure, et qu'il ne lui avait même jamais avoué ses sentimens. Diderot, s'échauffant là-dessus, conseilla à Rousseau d'écrire à Saint-Lambert, de lui avouer sa passion pour Mme d'Houdetot et de lui promettre d'étouffer son amour, tout pur qu'il était. Rousseau jura qu'il écrirait la lettre, et il l'écrivit. A quelque temps de là, Diderot rencontre Saint-Lambert chez le baron d'Holbach; on parle de Rousseau. Saint-Lambert laisse

(1) *Confessions*, livre IX.

(2) « Quelques jours avant votre départ, j'ai reçu une lettre de Rousseau pour justifier la répugnance qu'il marquait à vous suivre. Elle est le comble de la folie et de la méchanceté. C'est pourquoi je n'ai pas voulu vous la faire lire au moment de notre séparation. Je lui ai répondu comme il le méritait et comme vous auriez toujours dû faire. » (Lettre de Grimm à Mme d'Épinay. *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 178.)

échapper quelques mots de mépris. Diderot s'étonne, et prenant Saint-Lambert à part : « N'avez-vous donc pas reçu, lui dit-il, une lettre de Rousseau? — De quelle lettre me parlez-vous? lui répond Saint-Lambert. Je n'en ai reçu qu'une à laquelle on ne répond qu'avec des coups de bâton. » Et Saint-Lambert apprend à Diderot que la lettre de Rousseau, au lieu d'être un aveu et une excuse à la fois héroïque et sentimentale, comme l'avait conseillé Diderot, n'est qu'un long sermon sur la liaison entre Saint-Lambert et Mme d'Houdetot. Diderot furieux écrit à Rousseau : point de réponse. Alors il vient à l'Ermitage chercher cet éclaircissement que Rousseau ne voulait pas lui donner.

Ici encore, comme toujours, deux récits.

« Diderot est allé hier à l'Ermitage afin de s'expliquer avec Rousseau, dit Grimm dans une lettre à Mme d'Épinay. Le soir, à son retour, il m'écrivit la lettre dont je vous envoie copie, car elle est belle et mérite d'être conservée. Ce matin, il est venu me voir et m'a conté le détail de sa visite. Rousseau était seul au fond du jardin. Du plus loin qu'il aperçut Diderot, il lui cria d'une voix de tonnerre et le visage allumé : Que venez-vous faire ici? — Je viens savoir, lui répondit le philosophe, si vous êtes fou ou méchant. — Il y a quinze ans, reprit Rousseau, que vous me connaissez. Vous savez que je ne suis pas méchant, et je vais vous prouver que je ne suis pas fou. Suivez-moi. — Il le mène aussitôt dans son cabinet, ouvre une cassette remplie de papiers, en tire une vingtaine de lettres qu'il eut cependant l'air de trier sur les autres papiers. — Tenez! dit-il, voilà des lettres de la comtesse, prenez au hasard, et lisez ma justification. Dès la première sur laquelle Diderot tombe, il lit très clairement les reproches les plus amers que lui fait la comtesse d'abuser de sa confiance pour l'alarmer sur ses liaisons avec le marquis, tandis qu'il ne rougit pas d'employer les piéges, la ruse et les sophismes les plus adroits pour la séduire. — Ah! certes vous êtes fou, s'écria Diderot, de vous être exposé à me laisser lire ceci. Lisez donc vous-même; cela est clair. Rousseau pâlit, balbutia, puis entra dans une fureur inconcevable, fit une sortie contre le zèle indiscret des amis et ne convint jamais qu'il eût tort. Connaissez-vous rien de comparable à cette folie? Aujourd'hui Rousseau fait un crime à Diderot de s'être expliqué avec le marquis, et l'accuse hautement d'avoir révélé son secret, ce qui est encore bien gauche, car il le force à le divulguer pour éviter de passer pour un traître. Voilà cet homme qui faisait un code de l'amitié. Il y a à lui pardonner toute la journée, et il ne passe rien aux autres. »

Voyons maintenant cette lettre de Diderot dont parle Grimm. Elle confirme le récit de Grimm, mais elle montre aussi la singulière exagération de paroles que Diderot mettait partout.

« Cet homme est un forcené. Je l'ai vu, je lui ai reproché, avec toute la force que donne l'honnêteté et une sorte d'intérêt qui reste au fond du cœur d'un ami qui lui est dévoué depuis longtemps, l'énormité de sa conduite, les pleurs versés aux pieds de Mme d'Épinay dans le moment même où il la

chargeait près de moi des accusations les plus graves (1); cette odieuse apologie qu'il vous a envoyée, et où il n'y a pas une seule des raisons qu'il avait à dire;... que sais-je encore? Je ne suis pas content de ses réponses; *je n'ai pas eu le courage de le lui témoigner;* j'ai mieux aimé lui laisser la misérable consolation de croire qu'il m'a trompé. Qu'il vive! Il a mis dans sa défense un emportement froid qui m'a affligé. J'ai peur qu'il ne soit endurci. Adieu, mon ami. Soyons et continuons d'être honnêtes gens. L'état de ceux qui ont cessé de l'être me fait peur. Adieu, mon ami, je vous embrasse bien tendrement, je me jette dans vos bras comme un homme effrayé. Je tâche en vain de faire de la poésie; mais cet homme me revient tout à travers mon travail. Il me trouble, et je suis comme si j'avais à côté de moi un damné. Il est damné, cela est sûr. Adieu, mon ami!... Grimm, voilà l'effet que je ferais sur vous, si je devenais jamais un méchant! En vérité, j'aimerais mieux être mort. Il n'y a peut-être pas le sens commun dans tout ce que je vous écris; mais je vous avoue que je n'ai jamais éprouvé un trouble d'âme si terrible que celui que j'ai. — Oh! mon ami, quel spectacle que celui d'un homme méchant et bourrelé! Brûlez, déchirez ce papier, qu'il ne retombe plus sous nos yeux; *que je ne revoie plus cet homme-là,* il me ferait croire au diable et à l'enfer. Si je suis jamais forcé de retourner chez lui, *je suis sûr que je frémirai tout le long du chemin.* J'avais la fièvre en revenant. *Je suis fâché de ne lui avoir pas laissé voir l'horreur qu'il m'inspirait,* et je ne me réconcilie avec moi qu'en pensant que vous, avec toute votre fermeté, vous ne l'auriez pas pu à ma place. Je ne sais pas s'il ne m'aurait pas tué. On entendait ses cris jusqu'au bout du jardin, et je le voyais!... Adieu, mon ami. J'irai demain vous voir; j'irai chercher un homme de bien auprès duquel je m'asseye, qui me rassure et qui chasse de mon âme je ne sais quoi d'infernal qui la tourmente et qui s'y est attaché. Les poètes ont bien fait de mettre un intervalle immense entre le ciel et les enfers. En vérité, la main me tremble. »

Dirai-je l'effet que me fait cette lettre? Elle me laisse froid. Diderot a beau s'y échauffer et s'y agiter; plus il se remue, moins il m'émeut. Singulière indignation, après tout, que celle de Diderot! Quand il est avec Rousseau, il est calme; il ne lui témoigne rien; il consent même à paraître dupe. Ce n'est que dans son cabinet qu'il s'emporte et qu'il tressaille. N'est-ce pas là le comédien qui ne prend la passion que lorsqu'il entre en scène? Encore un coup, je n'accuse pas Diderot d'hypocrisie. Avec Rousseau il était tranquille et raisonnable, parce que c'était l'homme qui était en jeu; mais aussitôt qu'il est rentré chez lui et qu'il a écrit, l'écrivain s'est mis de la partie; alors, grâce à son imagination, la visite de l'Ermitage s'est changée en scène de drame et de roman. Rousseau n'a plus été l'homme moitié malade et moitié méchant que nous connaissons; il est devenu un forcené, un damné! Ç'ont été les fureurs d'Oreste,

(1) Ces mots viennent confirmer encore le récit de l'explication entre Rousseau et Mme d'Épinay, dont Rousseau ne dit pas un mot dans les *Confessions*.

des cris affreux, que sais-je? il aurait tué Diderot! Je m'étonne même que Diderot ne se soit pas cru tué. Cependant rassurons-nous : Diderot n'a pas laissé voir l'horreur que lui inspirait *ce méchant et ce bourrelé;* il a attendu, pour ressentir toute cette horreur et pour l'exprimer, qu'il fût rentré chez lui et qu'il fût, comme le disait Rousseau dans la lettre à Grimm, les pieds au feu et bien chaudement enveloppé dans sa robe de chambre fourrée. Sommes-nous sûrs au moins qu'il ne reverra pas Rousseau? Oui, puisqu'il ne veut pas même revoir la lettre où il raconte qu'il a vu cet homme-là : à plus forte raison ne voudra-t-il pas voir l'homme lui-même! Non, Diderot ne répond de rien; il pourra revoir Rousseau, *il pourra être forcé de retourner chez lui.* Mais alors, grand Dieu! qu'arrivera-t-il? Ce qui arrivera! c'est que *Diderot frémira tout le long du chemin.* J'entends : il frémira avant, il frémira après, il sera calme pendant. Le drame ici, vraiment, touche à la comédie.

Rousseau, qui avait reçu son congé de Grimm et de Mme d'Épinay, et dont l'orgueil avait souffert, crut pouvoir prendre sa revanche avec Diderot et rompre avec lui le premier; il voulut même donner à cette rupture une grande publicité. Il venait de publier la *Lettre sur les Spectacles;* il écrivit dans la préface : « J'avais un aristarque sévère et judicieux; je ne l'ai plus, je n'en veux plus, et il manque encore bien plus à mon cœur qu'à mes écrits. » Et il ajouta en note ce passage de l'Ecclésiaste : « Si vous avez tiré l'épée contre votre ami, n'en désespérez pas, car il y a un moyen de revenir vers votre ami; si vous l'avez attristé par vos paroles, ne craignez rien, il est possible encore de vous réconcilier avec lui; mais pour l'outrage, le reproche injurieux, la révélation du secret et la plaie faite à son cœur en trahison, point de grâce à ses yeux : il s'éloignera sans retour. » Ainsi il accusait Diderot d'avoir révélé le secret de cette passion pour Mme d'Houdetot que tout le monde connaissait, et qu'il avait lui-même avouée à Saint-Lambert. Diderot ne répondit pas; mais, comme il le dit lui-même dans une lettre : « Nos amis communs ont jugé entre lui et moi; je les ai tous conservés, et il ne lui en reste aucun (1). »

Moins inquiet et moins défiant, Rousseau aurait-il pu rester lié longtemps encore avec Grimm, avec Diderot, avec la société philosophique du temps? La chose était difficile, Rousseau ayant les opinions et les sentimens qu'il avait. Son génie l'éloignait de l'école philosophique, et son caractère l'écartait du monde. En 1757, Rousseau écrivait à Mme d'Épinay, encore son amie : « Croyez-moi, ma bonne amie, Diderot est maintenant un homme du monde. Il fut un

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 199.

temps où nous étions tous deux pauvres et ignorés, et nous étions amis. J'en puis dire autant de Grimm; mais ils sont devenus tous deux des gens importans... J'ai continué d'être ce que j'étais, et nous ne nous convenons plus. » Non, Rousseau n'avait pas continué d'être ce qu'il était, non plus que Grimm et Diderot : ils avaient grandi, ce qui est le plus dangereux écueil des amitiés; car à mesure que les hommes s'élèvent, leurs sentimens et leurs idées, en se développant, risquent de se heurter. Entre gens obscurs et ignorés, dans le cercle de la vie privée les occasions de rencontre et de choc sont bien moins fréquentes que dans la vie publique; les froissemens aussi sont moins sensibles. Or ne nous y trompons pas : les philosophes du XVIIIe siècle, par l'ascendant qu'ils commençaient à avoir dans le monde, avaient, pour ainsi dire, déjà les avantages et les inconvéniens de la vie publique; ils étaient les orateurs, non de la tribune politique, qui n'existait pas, mais de cette tribune philosophique et sociale qui était partout où il y avait un salon. D'amis privés, les philosophes du XVIIIe siècle devenaient donc peu à peu des amis politiques, avec toutes les chances de zizanie et de désunion qu'a l'amitié politique. Combien n'avons-nous pas vu d'amis désunis par la politique à mesure qu'ils s'élevaient? Effet de l'ambition et de la jalousie! dira-t-on; non, en vérité : effet seulement de la diversité inévitable des idées et des sentimens développée et manifestée par la puissance des événemens. Personne ne résiste à sa vocation, quand la vocation est aidée par les circonstances; personne ne continue d'être ce qu'il était, et Rousseau, en 1758, n'était certes plus ce qu'il était avant le *Discours sur les arts* et le *Discours sur l'inégalité des conditions humaines*. Sa vocation contre l'école philosophique, qui en 1749 était déjà le penchant de son esprit, était devenue une sorte d'ascendant et de nécessité en 1758.

En comparant l'amitié entre Rousseau, Grimm et Diderot avec l'amitié politique, je crois avoir fait comprendre pourquoi elle n'a pas duré, pourquoi la rupture a eu tant d'éclat, et je crois en même temps m'être ménagé une excuse d'avoir raconté avec tant de détails ces brouilleries, qui paraissent peu importantes à n'en considérer que le sujet, mais qui, par leurs effets, sont pour ainsi dire les événemens politiques de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle.

SAINT-MARC GIRARDIN.

LA SOCIÉTÉ

ET LES

GOUVERNEMENS DE L'HINDOUSTAN

AU XVIe ET AU XIXe SIÈCLE.

I.

LA VIE D'AKBAR ET LES RACES DE L'HINDOUSTAN.

I. *Ayin Akbery or the Institutes of the emperor Akber*, translated from the original Persian, by Francis Gladwin; 2 vol. in-8°, Londres, 1800. — II. *The History of India*, by the honorable Mountstuart Elphinstone; 2 vol. in-8°, Londres, 1841. — III. *The History of British India*, by James Mill, with notes and continuation, by H.-H. Wilson; 9 vol. in-8°, Londres, 1841-1849. — IV. *On the Aborigines of India*, by B. H. Hodgson, dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1849. — V. *Some Conjectures on the progress of the Brahminical conquerors of India*, by H. Torrens, dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1850. — VI. *Parliamentary Papers respecting India*, 1851-1853, etc.

I. — L'HINDOUSTAN DEPUIS LA CONQUÊTE DE BABAR JUSQU'A LA MORT D'AKBAR.

L'histoire de l'Hindoustan au XVIe siècle éclaire d'une vive lumière la situation actuelle de ce grand pays. Institutions politiques, institutions religieuses, tout a son origine dans le mouvement qui agita les sociétés hindoues à cette époque, et dont l'empereur Akbăr fut la glorieuse personnification. Interroger les annales de l'Hindoustan au XVIe siècle, c'est reprendre la plupart des questions qu'aujourd'hui encore les Anglais ne réussissent à résoudre qu'en s'inspirant des souvenirs du règne d'Akbăr, en continuant la politique de conciliation — entre les races et les religions — inaugurée par ce grand homme.

A dater du XIe siècle de notre ère, la domination plus ou moins ab-

solue d'une grande partie de l'Hindoustan avait passé, d'une dynastie de conquérans à l'autre, jusqu'à Bâbăr, cinquième descendant de Teimour, qui, envahissant ce malheureux pays pour la cinquième fois en 1525, détrôna la dynastie *pathane* ou afghane en la personne de soultân Ibrahim, défit en 1527 la confédération hindoue dont *radja* Sanga était le chef, et réussit enfin à se faire reconnaître souverain de la majeure partie de l'Inde centrale. Bâbăr lui-même, dans ses admirables mémoires, remarque que l'Inde avait été conquise deux fois avant lui par des princes musulmans, les *Ghaznevides* et les *Ghôrides*, mais à des époques où l'Inde était divisée en un grand nombre de petits états et avec des armées considérables, tandis qu'il avait à peine quinze mille hommes quand il envahit l'Hindoustan pour la première fois, et douze mille seulement quand il gagna la décisive bataille de Panipät, en 1525. Il était déjà maître du Pändjâb, et depuis vingt-deux ans de Kâboul; son autorité s'étendait dans le nord jusqu'à Balkh, quand il mourut à quarante-neuf ans, en 1530, laissant le trône à son fils aîné, Houmâyoûn.

Bâbăr, homme de grand cœur, aux proportions héroïques, poète et guerrier, aussi généreux que brave, aussi habile qu'entreprenant, ne fut cependant que le plus admirable des aventuriers. Il avait conquis l'Hindoustan, mais le temps et le génie lui avaient manqué pour affermir sa domination. D'ailleurs, quoique plus éclairé et plus humain que les premiers conquérans musulmans, il n'avait pas cet esprit de tolérance religieuse sans lequel une domination étrangère ne pouvait se faire accepter d'une manière durable. Aussi, dans l'appréciation des actes du souverain et du caractère de l'homme, faut-il soigneusement tenir compte du milieu dans lequel se mouvait cette intelligence d'élite; il faut avoir égard aux mœurs, aux habitudes, aux préjugés des deux races dont le choc ébranlait le monde asiatique; il faut se représenter l'Inde comme désorganisée, non-seulement par la conquête, mais par les luttes sanglantes et continuelles des descendans des premiers envahisseurs, Tourks, Moghols, Afghans.

Au milieu de ces convulsions incessantes, deux systèmes sociaux se trouvaient chaque jour en présence : deux grandes croyances luttaient sans cesse, l'une pour se maintenir, l'autre pour s'imposer par la violence. Le chef-d'œuvre d'un bon gouvernement dans un semblable pays eût été manifestement de réunir et de consolider sous une administration sage, ferme et bienveillante, ces deux élémens en apparence antipathiques, de manière à en former une unité politique et sociale qui eût des chances de durée. Bâbăr n'y songea probablement jamais; il voyait avant tout, dans le triomphe de ses armes, le triomphe de l'islamisme. Houmâyoûn, le fils de Bâbăr, n'était pas de force à entreprendre la réalisation d'une conception aussi hardie;

vaillant comme son père sur un champ de bataille, mais plus faible de caractère, moins bon, mais plus débonnaire, sachant bien moins juger les hommes et les choses, il laissa promptement se développer les germes de dissolution que le nouvel empire portait dans son sein. Dès son avénement, Houmâyoûn eut à lutter contre l'ambition de ses frères Kamrân, Hindâl et Mirza Askâry, contre la rivalité insidieuse de Bahâdour-Shâh, sultan de Goudjrât (Guzarate), et la rébellion des chefs afghâns que Bâbâr avait soumis. Parmi ces derniers se révéla son plus redoutable ennemi, Shère-Khân (depuis Shère-Shâh), grand homme de guerre et grand politique, aussi dangereux comme négociateur que comme général, toujours prêt à violer ses promesses pendant la paix, toujours habile à profiter des moindres fautes de son antagoniste pendant la guerre. Houmâyoûn put réussir à tirer une vengeance éclatante de Bahâdour-Shâh; mais son imprudent dédain de la mauvaise foi et des ressources de Shère-Khân, ressources toujours croissantes, ne tarda pas à lui coûter cher. Abandonné par ses frères ou mal servi par eux dans cette lutte inégale, il fut réduit à livrer deux fois bataille à Shère-Khân dans des circonstances défavorables, et fut battu.

Échappé miraculeusement à ces deux défaites désastreuses (1), il se vit contraint d'abandonner l'Hindoustan et de chercher un asile,

(1) Dans la première de ces batailles, l'empereur, sur le point d'être fait prisonnier, se jette à cheval dans le Gange; mais, avant qu'il ait pu atteindre la rive opposée, le pauvre animal, épuisé par les fatigues de la journée, enfonce, et l'empereur se fût noyé avec lui, s'il n'eût été secouru par un porteur d'eau qui traversait lui-même le fleuve sur son *machûk* (outre) enflé d'air, et qui y donna place au prince fugitif. Houmâyoûn, dans le premier élan de sa reconnaissance, promit au porteur d'eau, son sauveur, qu'il le ferait asseoir, pendant deux heures, sur son trône, à Agra, qu'il pourrait, pendant ces deux heures, demander tout ce qu'il lui plairait, et que ses désirs seraient immédiatement exaucés. Le fidèle Djouher, l'échanson et l'historien de Houmâyoûn (*), assure dans ses mémoires que le porteur d'eau se présenta au palais aussitôt qu'il sut que l'empereur était heureusement arrivé à Agra, et que l'empereur tint parole. Il eût été curieux de savoir ce que le pauvre homme demanda pendant son intronisation de deux heures, mais Djouher n'en dit rien. — A la déroute de Kanaodje, le cheval de l'empereur avait été blessé; Houmâyoûn, obligé de fuir et de mettre de nouveau, s'il le pouvait, le Gange entre son ennemi et lui, monta sur un éléphant qu'il rencontra au bord du fleuve, mais dont le conducteur paraissait plus disposé à trahir le prince qu'à le servir. Houmâyoûn assena au *mahavat* un coup de sabre qui le précipita dans l'eau. Un eunuque dévoué, qui se trouvait derrière l'empereur, remplaça le mahavat sur le cou de l'animal et le guida au travers du fleuve; mais quand on atteignit la rive opposée, cette rive se trouva tellement escarpée, que l'empereur n'eût pu réussir à la gravir, si un hasard providentiel n'eût amené sur ce point quelques soldats de son parti qui, liant leurs turbans ensemble, en firent une longue écharpe à l'aide de laquelle ils parvinrent à le hisser sain et sauf sur la berge.

(*) *The Tezkereh al Vakiat, or private Memoirs of the Moghul emperor Humayun, written in the persian language*, by Jouher, a confidential domestic of his majesty, translated by Major Charles Stewart. London, 1832, in-4°.

d'abord dans le Pândjâb, puis dans le Sindh, où il espérait trouver l'occasion, soit de rallier à sa cause quelques-uns des petits princes dont les territoires bordent le bas Indus, soit de s'emparer de quelques points dont l'importance stratégique ou les ressources en vivres et en moyens de transport pourraient lui fournir une base d'opérations. Il erra pendant dix-huit mois dans ces contrées, tantôt négociant, tantôt assiégeant quelque bourgade fortifiée, ou assiégé lui-même dans son camp, tantôt enfin soutenant une guerre de partisans, rarement aidé par ses frères, plus souvent desservi ou trahi par eux, et cependant toujours prêt à leur pardonner. Ces agitations continuelles lui rendaient plus précieux encore les rares intervalles où il lui était permis de se reposer des émotions des camps, des intrigues politiques et des alarmes de l'ambition, dans les distractions de la vie privée et l'intimité de la famille. Pendant son séjour à Pât, dans la province de Sewestan, à vingt milles de l'Indus, localité de quelque importance à cette époque et qu'il avait fait occuper par son frère Hindâl, Dildâr-Bégăm, mère de ce jeune prince, donna une fête à l'empereur dans ses appartemens particuliers. Là se trouvaient réunies toutes les dames de la cour exilée, et parmi elles Hamyd (ou *Hamyda*) Bânou (1), fille d'un *sayed* (descendant du prophète) qui avait élevé le prince Hindâl : elle était à peine âgée de quatorze ans. Houmayoûn fut tellement frappé de la beauté de cette jeune personne et captivé par le charme de ses manières, qu'il prit immédiatement la résolution de l'épouser malgré la vive opposition du prince Hindâl, qui, plus jeune de onze ans que l'empereur (alors âgé de trente-trois ans), et probablement épris lui-même de la belle Hamyda, ne put cacher son extrême mortification. « J'avais cru, dit-il à Houmâyoûn, que vous étiez venu chez moi pour me faire honneur et non pour vous amouracher d'une jeune fille. Si vous faites ce mariage ridicule, je vous quitte. » Houmayoûn, offensé de la conduite de son frère, se retira à bord de la barge impériale, où Dildâr-Bégăm le suivit après avoir adressé de sévères remontrances à son fils, et d'où elle réussit à ramener l'empereur chez elle. Une réconciliation au moins apparente eut lieu entre les deux frères, et, sous les auspices de la Bégăm, le mariage de l'empereur avec la sultane Hamyda fut célébré dès le jour suivant.

Houmayoûn, après avoir échoué dans les négociations qu'il avait entamées avec Shâh-Houssein, prince du Sindh (2), se vit bientôt me-

(1) Nom propre qui se décompose ainsi : *Hamyd* (louable, glorieux), *Bânou* (noble dame).

(2) Shâh-Houssein *soultân*, de la famille d'Arghoum ou Arghoun, était l'un des descendans de Teimour. Son père, Mirza-Shâh-Arghoun, avait été quelque temps maître de Kâboul quand Bâbăr s'en empara en 1504. Le Sindh était considéré comme une dépendance de Kâboul, et Houssein conséquemment comme l'un des vassaux de l'empire.

nacé d'une attaque que la défection de quelques-uns de ses principaux officiers rendait plus redoutable. Il battit en retraite sur Outch, ville située près du confluent du Tchénab et du Sätledje, dans une plaine fertile, et qu'il avait traversée en venant du Pändjâb. Il y arriva après une marche longue et pénible dont les fatigues furent partagées par la nouvelle impératrice, alors enceinte de sept mois. Houmayoûn avait espéré trouver à Outch un bon accueil et des vivres; mais, après une halte de quelques jours et sur de vagues espérances d'un accueil plus hospitalier dans les états du radja Maldèo (de Marwâr), il se décida à s'enfoncer dans le désert qui sépare le pays des Daoudpouttras du Marwâr.

Ici commencent les rudes épreuves de cette troupe de fugitifs groupés par la destinée autour d'une jeune femme de quinze ans qui devait bientôt donner le jour au grand Akbär. Un passage des mémoires de Djouher suffira pour donner une idée de ce qu'ils eurent à souffrir dans cette mer de sable brûlant. « .... Le jour suivant, nous nous mîmes en route à midi et marchâmes *vingt-sept heures* sans trouver d'eau. Pendant cette marche désastreuse, beaucoup de nos gens moururent, et tous souffrirent horriblement. Il ne restait plus que quatre heures de jour, quand enfin, par la grâce de Dieu, nous arrivâmes à un petit bouquet d'arbres où nous trouvâmes un puits, un ruisseau d'eau courante et un petit étang. Là, le roi descendit de cheval et, se prosternant la face contre terre, rendit grâces au Tout-Puissant de cet inexprimable bienfait, puis il donna l'ordre de remplir immédiatement tous les *machaks* (outres à eau), de les charger sur des chevaux et de les envoyer à la rencontre des malheureux qui étaient restés en arrière (1). » En approchant de la capitale de Maldèo, Houmâyoûn expédia un *firmân* par lequel il mandait le prince radjpout auprès de sa personne. Le radja n'en tint aucun compte, et se montra beaucoup moins disposé à secourir l'empereur dans sa détresse qu'à le livrer à ses ennemis. Houmâyoûn dut se résigner à traverser de nouveau le désert, et, comme dernière ressource, il résolut d'aller chercher un refuge à Amärcote, résidence d'un petit prince radjpout, située dans l'ouest de Djodpour, à trois ou quatre milles de la branche est de l'Indus (2). La marche de la malheureuse

(1) Houmâyoûn alla lui-même au-devant des traînards, et rencontrant un marchand moghol, auquel il avait emprunté des sommes considérables, gisant sur la route et sur le point de périr de fatigue et de soif entre les bras de son fils, qui n'avait pas voulu l'abandonner, il eut l'odieuse et incroyable présence d'esprit d'exiger de ce malheureux quittance de sa dette en présence de témoins, avant de consentir à lui faire donner de l'eau pour se désaltérer.

(2) Amarcote, Amercote, Oumercote, etc. (*Amarakota*, « ville des immortels, ») immortalisée en effet par la noble conduite de *râna* Parsad, qui, seul parmi les vassaux de la couronne impériale, offrait l'hospitalité au souverain fugitif, et par la naissance

caravane fut plus pénible encore cette fois, marquée de plus de dangers et de fatigues. Arrivée à quelques lieues d'Amărcote, la colonne de marche se trouvait réduite à un petit nombre d'hommes et d'animaux, et la démoralisation était telle parmi les officiers de la suite de l'empereur, que l'un d'eux, voyant le cheval qu'il montait complétement épuisé, insista pour que la jeune impératrice lui rendît celui qu'il lui avait prêté. Houmâyoûn fit asseoir l'impératrice sur son propre cheval et continua la route à pied, puis sur un chameau de charge, jusqu'à ce qu'un autre de ses officiers vint lui offrir sa monture. Quelques heures après, l'empereur faisait son entrée à Amărcote, suivi de sept cavaliers seulement, et trouvait enfin dans ces murs hospitaliers une trève momentanée aux maux endurés par lui et par les siens.

La noble femme qui avait partagé les dangers, les fatigues et les privations de toute espèce que son royal époux venait d'affronter, était alors dans un état de grossesse très avancée. L'empereur, la confiant aux soins de la famille de râna Parsad, reprit la campagne d'après les conseils et avec l'aide de ce chef, qui mettait à sa disposition un corps de six à sept mille hommes de ses propres troupes ou de celles de ses alliés. Houmâyoûn était campé avec sa petite armée à vingt-quatre milles d'Amărcote, prêt à se porter, selon les circonstances, sur Tatta ou sur Kăndahâr, quand il apprit l'heureuse délivrance de l'impératrice Măriăm-Makany (1) et la naissance d'un fils. Après s'être prosterné et avoir rendu grâces à la Providence, qui lui envoyait cette consolation au milieu de ses épreuves, Houmâyoûn reçut les félicitations des chefs qui lui étaient restés fidèles, et voulant, suivant l'usage, leur distribuer quelques présens dans cette mémorable occasion, il se trouva qu'il ne lui restait rien dont il pût disposer sans compromettre ses dernières ressources — qu'une poche de musc qu'il rompit en plusieurs morceaux. Il les distribua à ses amis en disant : « Voilà tout ce que je puis vous offrir à l'occasion de la naissance de mon fils. J'espère bien cependant que sa renommée remplira un jour le monde, comme le parfum de ce musc se répand aujourd'hui autour de nous. »

Ce fut dans ces circonstances que Bherâm-Khan, guerrier con-

d'Akbăr. Amercote est aujourd'hui une place de peu d'importance, défendue par un petit fort en briques et qui a été en partie submergée lors du tremblement de terre et de la grande inondation de 1824. (Voyages de Burnes, vol. Ier, p. 314.)

(1) Ce titre de *Măriăm-Makany*, « une seconde Marie ou celle qui tient sur la terre la place de Marie, » paraît avoir été donné par l'empereur à Hamyd-Banou-Bégam à l'occasion de la naissance d'Akbăr. Djouher la désigne cependant sous ce titre dès l'époque de son mariage avec Houmâyoûn. Elle le conserva sous le règne de son fils, car Abou'l-Fazl ne la nomme pas autrement.

sommé, conseiller intègre autant qu'habile, échappé au désastre de Kanaodje, parvint à rejoindre Houmâyoûn, qui l'accueillit avec la joie la plus vive, l'investit plus que jamais de sa confiance, et le nomma gouverneur du prince impérial.

Akbär (Djällal-oud-dîn Mohammäd) naquit le 14 octobre 1542 (1). Il faut s'arrêter un instant devant cette date. En examinant attentivement la marche de l'esprit humain vers cette époque, nous avons été frappé du concours des tendances progressives qui, d'un bout à l'autre du monde civilisé, semblaient entraîner les peuples à des modifications plus ou moins profondes de leur organisation. On y remarque les symptômes d'une transition critique indiquée sur tous les points par une lutte, déjà commencée ou imminente, entre des principes ennemis. On peut prévoir que cette lutte embrassera non-seulement les croyances religieuses, mais les théories politiques, le développement industriel, le mouvement scientifique, qu'elle affectera jusqu'aux mœurs et aux habitudes des nations les plus fanatiquement vouées au *statu quo*. Au moment où l'étoile d'Akbär se levait sur l'Orient, celle de Charles-Quint pâlissait dans l'Occident. La France allait se venger à Cérisoles de l'humiliation de Pavie, et se préparait à occuper sur la scène européenne le haut rang où devaient la porter Henri IV et Sully, ces amis du peuple. La plume satirique et mordante de Rabelais, protégeant par la vulgarité de la forme l'indépendance et la hardiesse de la pensée, immolait le passé aux instincts novateurs de la multitude. La société occidentale entrait manifestement et irrévocablement dans la phase révolutionnaire qui caractérise plus spécialement l'époque moderne. Rois, nobles, prêtres, les papes eux-mêmes, participaient instinctivement de ces tendances. Henri VIII se séparait de Rome avec éclat, mais Charles-Quint et François Ier s'en affranchissaient de fait comme lui. Les rois catholiques, sans s'arroger ouvertement une vaine suprématie spirituelle, étaient pour leurs clergés respectifs des maîtres non moins absolus, non moins indépendans du pouvoir papal que les princes protestans. Partout, en un mot, le pouvoir spirituel se subordonnait au pouvoir temporel; mais, tout en subissant cette humiliation nécessaire, il s'efforçait de sauver sa dignité par une coalition intime avec la monarchie, et pour organiser ce nouveau mode d'action, cette résistance implicite à la destruction dont il se voyait déjà menacé, il fondait, en 1541, la compagnie de Jésus. Ainsi cette institution célèbre

(1) Djouher fait naître Akbär environ un mois plus tard, et lui fait donner par son père le prénom de *Bouddr-oud-Dîn* (pleine lune de la religion), au lieu de *Djällal-oud-Dîn* (gloire de la religion), qui est le prénom adopté par les autres historiens. Quoi qu'il en soit, Akbär, par l'indépendance de ses opinions religieuses, fut loin de mériter ces titres aux yeux des bons musulmans.

commençait avec Akbăr, et elle devait, dans la dernière moitié du XVIe siècle, tenter à diverses reprises de conquérir à la foi catholique cette haute intelligence. A d'autres égards, les rapprochemens que nous indiquons ne sont pas moins significatifs. A l'extrémité de l'Occident européen, neuf années seulement avant qu'Akbăr vît le jour, Élizabeth naissait (1533) auprès d'un trône qu'elle devait occuper avec tant de gloire, et où elle s'assit presque en même temps qu'Akbăr montait sur celui de Delhy (1). Du règne de cette virile princesse allaient dater la grandeur maritime de l'Angleterre et le nouvel essor des entreprises commerciales qui ont si puissamment contribué à changer la face du monde. Le règne d'Akbăr allait créer l'unité politique de l'Hindoustan, et demander à la race hindoue, pour la première fois, son concours au développement d'une civilisation progressive. Enfin, par une coïncidence qui nous paraît merveilleuse, ces deux grandes existences, présidant à des peuples si différens de mœurs, de religion, de langage, séparés par deux continens et par l'immensité des mers, se trouvaient à leur insu liées par une chaîne mystérieuse aux destinées du même empire. Élizabeth, en signant, le 31 décembre 1600, cinq ans avant la mort d'Akbăr, la charte de la compagnie des Indes orientales, livrait l'héritage de ce conquérant législateur et les destinées de cent millions d'hommes au génie de la Grande-Bretagne. Remarquons en outre qu'au grand mouvement intellectuel et scientifique qui commençait en Europe avec Copernic, Kepler, Napier, Bacon, Descartes (2), correspond, dans l'Inde gangétique, comme nous le prouverons bientôt, un mouvement analogue, une véritable renaissance, dus à la puissante initiative du fondateur de l'empire moghol. Le doute religieux, philosophique et politique caractérisa cette époque dans l'Hindoustan comme dans l'Occident européen. Les arts et les lettres eurent leur part dans cette double régénération. La Chine entre, à la même époque, dans cette phase de transition qui fera passer aux mains des princes mantchous le sceptre de cet immense empire. Le Japon s'ouvre pour la première fois aux Européens, et le christianisme va, sous la prédication puissante de saint François-Xavier, y chercher des conquêtes qu'il ne saura pas conserver (3). Le monde entier est en pleine marche vers de nouvelles destinées.

(1) Akbăr montait sur le trône en 1556, Élizabeth en 1558. Élizabeth mourait en 1603, Akbăr en 1605.

(2) Copernic exposait le vrai système du monde en 1543. Napier naissait en 1550, Bacon en 1551, Kepler en 1571, Descartes en 1596. Akbăr eut aussi pour contemporains Montaigne, Giordano Bruno, Campanella, ces hardis penseurs.

(3) Les Portugais pénétraient au Japon en 1543. Saint François-Xavier y prêchait l'Évangile six ans après.

Houmâyoûn, réduit, par la révolte de ses frères et par une série non interrompue de revers, à chercher un refuge momentané en Perse, y fut honorablement accueilli par shâh Tahmas (1544), qui lui donna les moyens de rentrer dans l'Afghanistan à la tête d'une armée. Il ne tarda pas à s'emparer de Kâboul, où il eut le bonheur de retrouver son fils Akbăr, à peine âgé de trois ans, et tombé, dix-huit mois auparavant, au pouvoir de son oncle Kamrân. Dans le cours de la lutte acharnée qui s'engageait alors entre les deux frères, Kâboul fut repris deux fois par Kamrân, et deux fois le jeune Akbăr y fut encore son prisonnier (1546 et 1550). Que s'était-il passé dans l'Hindoustan pendant que les descendans de Teimour semblaient vouloir épuiser dans une lutte fratricide le sang qu'il leur avait transmis (1)?

Du moment où Houmâyoûn avait été rejeté dans l'ouest de l'Hindoustan sans argent, sans troupes, sans alliances, il avait cessé d'être un objet d'appréhension sérieuse pour Shère-Shâh, qui ne s'occupa plus que de s'affermir sur le trône où il s'était assis. Il y réussit, malgré les guerres continuelles dans lesquelles il se trouva engagé, non-seulement parce que ses talens militaires et sa duplicité consommée lui donnaient un immense avantage sur tous ceux qui essayaient de lui tenir tête, mais parce qu'il était doué à un haut degré des qualités qui font le grand homme d'état et le sage administrateur. Une fois rangés, de gré ou de force, sous son autorité, les peuples se sentaient habilement et, jusqu'à un certain point, paternellement gouvernés; mais ce bien relatif n'avait d'autre élément de durée que la vie d'un homme, et l'usurpateur mourut cinq ans après l'expulsion du souverain qu'il avait détrôné. Sélim-Shâh, fils et successeur de Shère-Shâh, ne continua qu'imparfaitement son père pendant un règne de neuf années. A sa mort, arrivée en 1553, la confusion et l'anarchie désolèrent de nouveau l'Hindoustan; les ambitions rivales se disputèrent le sang et les sueurs des peuples opprimés, et l'empereur Houmâyoûn put entrevoir de son lointain exil que, de ce chaos politique, sortirait la restauration de sa race. Il faut lui rendre cette justice, qu'au milieu des plus rudes épreuves, pendant quinze années d'attente, de périls et de luttes, il ne désespéra jamais de l'avenir.

Après la soumission ou la mort de ses frères et libre désormais de

(1) Mirza Askăry était auprès de l'empereur depuis la prise de Kandahâr, tantôt prisonnier, tantôt surveillé de près. L'histoire le perd de vue à dater d'une réconciliation passagère des quatre frères, racontée par Djouher, et l'histoire fait bien. Hindâl, resté fidèle à Houmâyoûn, depuis qu'il l'avait rejoint sur la route de Kâboul, fut tué, dans une attaque de nuit, par les Afghans, en 1553. Kamrân, tombé au pouvoir de l'empereur peu de temps après, eut les yeux crevés et mourut à la Mecque, où il avait eu la permission de se retirer.

diriger toutes ses forces contre les princes afghans, Houmâyoûn retourna des frontières du Pändjâb à Kâboul, et l'année 1554 se passa en préparatifs pour l'invasion de l'Hindoustan. Au mois de janvier 1555, l'empereur se mit en marche avec son fidèle généralissime, Behrâm-Khan, à la tête de quinze mille hommes de cavalerie. C'était une bien petite armée pour une si grande entreprise; mais quinze mille hommes de bonnes troupes valaient mieux entre les mains du fils de Bâbär que les multitudes indisciplinées que l'empereur afghan allait lui opposer. Comme il traversait l'Indus pour entrer dans le Pändjâb, on aperçut la nouvelle lune, ce qui fut considéré comme un présage des plus favorables. A quelques marches de là, au coucher de la lune, Houmâyoûn fit venir son fils, le fit asseoir vis-à-vis de lui, lut à haute voix plusieurs versets du Koran, et, à la fin de chaque verset, souffla sur la figure d'Akbär, s'imaginant placer ainsi le jeune prince sous la protection immédiate de Dieu et de son prophète (1). Akbär ne tarda pas à justifier la confiance superstitieuse de son père, car, s'il faut en croire plusieurs des historiens du temps, à la bataille de Sirhind, qui fut livrée vers le milieu de 1555 et où les Afghans furent entièrement défaits malgré l'immense supériorité du nombre, ce héros adolescent (il était dans sa treizième année) paya si bien de sa personne, que les Moghols, animés par son exemple, semblèrent, selon l'expression persane, « avoir oublié qu'ils étaient mortels! » Houmâyoûn, à la tête de son armée victorieuse, s'avança sans retard au cœur de l'Hindoustan, et rentra enfin dans sa capitale de Dehly après seize ans d'exil. Il ne jouit pas longtemps de ce triomphe, acheté par de si longues et si cruelles épreuves : un peu moins de six mois après son retour, il fit une chute à laquelle il ne survécut que trois jours (2). Il n'avait pas encore complété sa quarante-neuvième année; il laissait le trône à un enfant, mais cet enfant était Akbär.

Akbär, envoyé dans le Pändjâb peu après la bataille de Sirhind avec son gouverneur, Behrâm-Khan, pour combattre les Afghans, qui s'étaient ralliés sous les ordres du prince Sicändär-Sour, y reçut la nouvelle de la mort de son père. Il prit possession du trône à Kallanour le 14 février 1556. Il était alors âgé de treize ans et quatre mois. Comme son grand-père Bâbär, il entrait, à peine adolescent, dans la vie politique, au milieu des agitations d'une époque fertile en désordres et en excès de tout genre, et dans un moment où le

(1) Encore aujourd'hui, cette pratique superstitieuse est en grand honneur parmi les musulmans. Dans nos possessions de l'Algérie, les descendans de Fatma, fille de Mahomet, ont la réputation de guérir plusieurs maladies en *priant*, *soufflant* sur le front et *touchant* le visage.

(2) Houmâyoûn mourut le 21 janvier 1556.

grand nombre des ambitions en présence ne permettait plus de reconnaître d'autre droit que la force. Des trois ou, pour mieux dire, des quatre ou cinq prétendans qui s'étaient disputé la succession de Shère-Shâh ou de son fils Sélim (mort en 1553), il ne restait plus que Sicăndăr-Sour et Mohammăd-Adil-Shâh, plus connu sous le nom d'*Adili*. Ce dernier prince, incapable par lui-même, avait abandonné l'exercice du pouvoir suprême à son ministre Hémou, Hindou de basse extraction et d'un extérieur peu favorable, mais doué des qualités qui font les hommes d'état et les grands généraux. Behrâm-Khan, que la force des circonstances et son génie plaçaient dans une situation analogue à l'égard d'Akbăr encore enfant, trouvait dans Hémou un rival digne de lui. Le sort de l'Hindoustan dépendait désormais de l'issue de la lutte entre ces deux hommes. Agra et Dehly étaient tombées au pouvoir de Hémou, qui s'était fait donner le titre de *radja-vikramaditya*, et rêvait peut-être la restauration, en sa personne, du trône hindou de Dehly. Il se préparait à marcher sur Lahore, où il espérait écraser bientôt l'empire naissant d'Akbăr et porter le dernier coup aux prétentions obstinées de Sicăndăr-Shâh, quand Behrâm-Khan, rejetant les timides conseils des autres chefs et confiant dans la fortune de son jeune empereur, envoya ses vétérans à la rencontre du radja, sous les ordres de Khan-Zămân, nommé *sarrlashkar* (capitaine général) à cette occasion. Celui-ci n'hésita pas à livrer bataille avec des forces très inférieures dans ces mêmes plaines de Panipăt où Bâbăr avait, trente ans auparavant, conquis la couronne impériale. Les Afghans furent entièrement défaits (5 novembre 1556) malgré les efforts désespérés de leur intrépide général, qui, blessé d'une flèche dans l'œil, arrachait l'œil avec la flèche, et disputait encore la victoire. Hémou fut fait prisonnier, conduit à la tente d'Akbăr et décapité en sa présence et malgré lui par Bherâm-Khan, qui redoutait la clémence du jeune empereur. La mort d'Hémou, celle du prince Adili, tué peu de temps après au Bengale, et une nouvelle défaite essuyée par Sicăndăr-Shâh, qu'Akbăr contraignit à renoncer par capitulation à toute prétention au trône de l'Hindoustan, mirent fin à la guerre de succession.

A dater de ce temps, la restauration de la maison de Teimour put être considérée comme accomplie.

Behrâm-Khan, que ses talens militaires, sa haute intelligence et jusqu'à la sévérité despotique de son caractère avaient rendu l'instrument providentiel de cette restauration, conserva pendant trois ou quatre années l'influence illimitée qu'il avait acquise sur l'esprit de son pupille, mais il finit par en abuser, et ses prétentions exorbitantes lui aliénèrent l'affection de l'empereur, en même temps qu'elles soulevaient l'indignation générale. Akbăr prit soudainement

la résolution de s'affranchir d'une tutelle impérieuse, et, se rendant inopinément à Dehly, fit publier un édit qui enjoignait à tous les officiers du gouvernement de n'obéir qu'aux ordonnances émanées de son autorité (1560). Behrâm-Khan, après avoir vainement essayé de regagner la confiance de son maître, leva l'étendard de la révolte, fut battu par le jeune empereur, amené devant lui, implora et obtint le pardon de sa faute, avec l'autorisation d'entreprendre, aux frais de son indulgent souverain, le pèlerinage de la Mecque, et, au moment de s'embarquer, périt par le poignard d'un assassin. La fermeté, le jugement précoce, la force de volonté et les talens militaires déployés par Akbăr dans ces circonstances difficiles le firent juger digne du pouvoir suprême : sa générosité envers un rebelle dont il ne voulut jamais oublier les anciens services lui gagna les cœurs. Le nouveau règne se leva sur l'Hindoustan avec tout l'éclat d'un jour radieux.

Akbăr n'avait pas dix-huit ans quand il entreprit de gouverner seul et de faire face aux difficultés de toute espèce que rencontrait l'établissement de l'*empire moghol*. C'est une des anomalies les plus singulières de l'histoire que cette désignation appliquée à l'Hindoustan et aux pays voisins conquis par les Bâbérides. L'invasion de l'Inde par les Moghols, sous Tchinguiz-Khan, avait laissé des traces si profondes dans la mémoire des peuples, que, depuis cette époque, l'épithète de *Moghol* fut appliquée par les Indiens à tous les musulmans du nord, les Afghans exceptés. Bâbăr, grand-père d'Akbăr, était d'origine tourke, mais descendait de Tchinguiz-Khan par les femmes. Bien qu'il détestât et méprisât les Moghols, l'empire conquis par lui, perdu et reconquis par son fils, définitivement établi et agrandi par son petit-fils, s'est appelé, en dépit de Bâbăr et de ses descendans, « l'empire moghol. »

Akbăr avait à faire reconnaître et respecter son autorité par les chefs militaires, compagnons d'armes de son père et de son tuteur, à recouvrer la plupart des domaines de la couronne, à rétablir dans ses états une administration régulière, dont les élémens avaient disparu au milieu de tant de révolutions. L'énergie et l'activité d'Akbăr grandirent avec les exigences de cette situation. Les généraux qu'il employa d'abord montrèrent un esprit d'insubordination et des vues ambitieuses qui se manifestaient avec d'autant plus d'insolence, qu'ils avaient accompli avec des succès plus marqués la mission que leur confiait leur jeune souverain. Il étouffa ces prétentions naissantes tantôt par sa seule présence et l'autorité de sa conduite, tantôt par la force de ses armes, et lorsque des tentatives de rébellion prirent un caractère plus sérieux, un développement plus menaçant, il se montra si prompt et si habile à les combattre, si intrépide et si

impétueux dans l'action, si clément après la victoire, que toute opposition de cette nature cessa de se produire au bout de quelques années. A vingt-cinq ans, il était maître chez lui, et put songer à étendre sa domination au dehors.

De 1561 à 1568, Akbăr avait reconquis le Mâlwâ, chassé les Afghans d'Aoudh, réduit une partie du Marwâr, châtié ou ramené à l'obéissance les généraux réfractaires. Son attention se reporta bientôt sur le Radjpoutâna, dont l'importance politique et les ressources militaires étaient appréciées par sa haute intelligence. Bahâra Măll, radja d'Amber (aujourd'hui Djeypour), était déjà dévoué à ses intérêts et lui avait donné sa fille en mariage (1). Ce radja et son fils Bhăgwân-Dass figuraient parmi les principaux généraux de l'armée impériale. Akbăr résolut de placer également dans sa dépendance le puissant prince du Méwâr. La protection accordée par ce chef à l'ancien gouverneur de Malwa, Baz-Băhadour (2), et à un autre révolté fournit un prétexte plausible à l'attaque projetée. Les événemens vraiment héroïques de cette guerre, racontée en détail dans l'*Akbar Nameh*, d'Abou'l-Fazl, dans Férishta et dans les *Annals of Râjast'han*, de Tod, mirent en relief les traits distinctifs du noble caractère radjpout. Hommes, femmes, adolescens, combattirent avec la même ardeur pour la cause nationale, et lorsqu'il devint évident que l'antique capitale du Méwâr allait tomber au pouvoir d'Akbăr, le fatal sacrifice du *djouhar* fut résolu au moment prévu de l'assaut (3). Les guerriers revêtirent la robe jaune, symbole de leur détermination suprême de mourir pour la patrie; les portes de la ville s'ouvrirent devant ses intrépides défenseurs, et presque tous se firent massacrer dans les rangs moghols, après des prodiges de valeur, tandis que leurs femmes et leurs enfans, livrés aux flammes, échappaient ainsi aux insultes et

(1) Bahâra Măll paraît avoir été le premier prince radjpout qui ait reconnu la suzeraineté des empereurs moghols. Il avait épousé les intérêts de Bâbăr et accepté de Houmâyoûn le titre de *mansăbdar* (commandant) de cinq mille chevaux. Il est difficile de déterminer, avec quelque degré de précision, ce qui se rapporte aux alliances matrimoniales contractées par Akbăr et son fils Sélim (depuis Djahân-Guîr). Tod assure (*Annals of Rājast' han*, vol. II, p. 353) que la fille de Bhagwân Dass fut la première princessse radjpoutnie donnée en mariage à un prince musulman (Sélim), mais il avait dit auparavant (vol. 1er, p. 323) que l'empereur Akbăr avait épousé une fille de Bahâra Măll. Cette alliance est mentionnée par Férishta (traduction de Briggs), mais les noms du prince radjpout ne sont pas les mêmes. Il n'est pas douteux toutefois que Férishta ne fasse allusion aux princes d'Amber.

(2) Rebelle qui fit plus tard sa soumission, et auquel Akbăr accorda un généreux pardon.

(3) *Djouhăr*, — sacrifice des femmes et des enfans par le fer et par la flamme, dernière ressource du désespoir et du fanatisme de l'indépendance parmi les Hindous, pour soustraire leurs familles au joug de la servitude et l'honneur conjugal ou paternel à la flétrissure du viol.

à la souillure de l'étranger. Nous nous rappelons que nous avons vu, il y a dix ans à peine, chez un autre peuple à l'extrémité de l'Asie, se renouveler ces scènes de destruction volontaire sous l'empire des mêmes préoccupations fatales. Lorsque les Anglais, dans la dernière campagne de Chine, s'emparèrent de Tchinkyang-fou, place forte qui défendait les approches de Nanking, une grande partie de la garnison tartare, après une vive, mais inutile résistance, eut recours au suicide pour ne pas tomber aux mains des Européens. Le général en chef tartare se fit brûler vif dans son propre palais. Des femmes, des enfans, des vieillards, se coupèrent la gorge, se noyèrent dans les canaux, ou périrent par les flammes, s'aidant l'un l'autre dans cette œuvre de désespoir (1). Tchinkyang fut pillé par les troupes anglaises, et le spectacle que présentaient les rues de cette ville pendant les premières heures de l'occupation étrangère eût défié toute description. — Tels avaient été la prise et le pillage de Tchitore.

Irrité par une résistance obstinée, entraîné par son ardeur belliqueuse et par l'exaltation farouche de ses troupes, Akbăr eut la lâcheté d'ordonner ou de permettre le sac de cette malheureuse capitale (mars 1568). C'est une tache à cette vie illustrée par tant d'exploits, et ce n'est pas la seule; mais Akbăr, élevé dans les préjugés de la religion musulmane et les habitudes des conquérans ses ancêtres, mettait alors la gloire militaire et le carnage des *infidèles* au-dessus des triomphes pacifiques de l'intelligence. Il n'avait pas encore appris qu'il est de l'honneur et de l'intérêt d'un souverain de respecter l'infortune d'un peuple vaincu et de ménager le sentiment de sa nationalité. Il le comprit un peu plus tard, et s'efforça de cicatriser les profondes blessures infligées par son ambition à l'élite des races hindoues.

Akbăr voulut éterniser le souvenir de la prise de Tchitore et de l'héroïque résistance de ses habitans. Il fit élever deux statues à la mémoire des jeunes princes, *par nobile fratrum,* qui périrent à la tête des braves Radjpouts dans cette occasion. On peut juger de l'impression que la vue de ces monumens devait produire du temps d'Akbăr par le passage suivant d'une lettre de Bernier, écrite sur les lieux un siècle après le siége et la prise de Tchitore : « Je ne trouve rien de remarquable à l'entrée (de la forteresse d'Agra), si ce n'est deux grands éléphans de pierre qui sont des deux côtés d'une des portes. Sur l'une est la statue de Jémel (Djeimăll), ce fameux raja de Chitor; sur l'autre, celle de Potta (Pătta), son frère. Ce sont deux braves

(1) On peut lire les détails les plus émouvans sur la prise de Tchinkyang-fou dans l'ouvrage du capitaine Grandville G. Loch (de la marine royale) intitulé : *Closing Events of the campaign in China,* etc. Londres, 1843.

qui, avec leur mère encore plus brave qu'eux, donnèrent tant d'affaires à Ekbar, et qui, dans les siéges des villes qu'ils soutinrent contre lui, donnèrent des preuves si extraordinaires de leur générosité, qu'ils aimèrent mieux enfin se faire tuer dans des sorties avec leur mère que de se soumettre, et c'est à cause de cette générosité extraordinaire que leurs ennemis mêmes les ont crus dignes qu'on leur érigeât ces statues. Ces deux grands éléphans avec ces deux braves qui sont dessus impriment d'abord, en entrant dans cette forteresse, je ne sais quoi de grand et je ne sais quelle respectueuse terreur. »

Cependant la prise de Tchitore et celle des forteresses de Komälnèr et de Gogända, neuf ans après, ne suffirent pas pour réduire le Méwâr à l'obéissance. Les efforts héroïques, les talens et la persévérance du *rána* Partâb (fils et successeur d'Oudé-Sing, chassé de Tchitore par Akbär) maintinrent pendant de longues années l'indépendance de cet état, et ce ne fut que sous le règne de Djähân-Guîr, après une lutte honorable et à des conditions qui garantissaient au prince du Méwâr des prérogatives exceptionnelles parmi les tributaires de l'empire, que l'héritier du noble Partâb et de son digne fils Oumra-Sing fut autorisé par ce dernier à se reconnaître vassal de l'empereur. Oumra-Sing lui-même abdiqua pour ne pas humilier dans sa personne la fière indépendance de sa race. Ce fut pendant sa lutte prolongée avec le vainqueur de Tchitore que Partâb fonda la nouvelle capitale du Méwâr, Oudeypour, occupée encore aujourd'hui par ses descendans. La maison royale de Méwâr fut la seule de toutes les familles suzeraines du Radjpoutana qui ne consentit jamais à s'allier par mariage avec les descendans de Teimour; elle se refusa même à toute alliance de cette nature avec les autres radjas, les regardant comme souillés par le mélange de leur sang avec celui d'une race étrangère. Akbär, loin de se laisser influencer par de semblables préjugés, encouragea au contraire, dans l'intérêt de sa politique, cette fusion intime des familles princières, destinées en apparence à être éternellement séparées par la différence des religions. Il eut deux impératrices radjpoutnies, l'une de la maison de Djeypour, l'autre de celle de Marwâr, et son fils aîné Sélim (depuis Djähân-Guîr) épousa également deux princesses des familles régnantes de Djeypour et Djodpour. L'historien d'Akbär et son ministre favori, Abou'l-Fazl, faisant allusion à ces alliances politiques, s'exprime ainsi (1) : « La polygamie a en général de grands inconvéniens; mais sa majesté, dans sa sagesse et sa prévoyance infinies, a trouvé le moyen de la faire servir au bien de l'état, car, en contractant des

(1) *Ayin-Akbäry*, vol. I, p. 45, édit. in-8°, London 1800.

mariages avec les filles des princes de l'Hindoustan et d'autres pays, il prévient les insurrections à l'intérieur et forme de puissantes alliances au dehors. »

La grandeur du caractère d'Akbăr, la sagesse de son gouvernement, sa générosité et sa bonté naturelles, le tact admirable qu'il sut mettre dans l'exercice de la domination qu'il avait imposée à ses nouveaux tributaires, les convertirent, longtemps avant la fin de son règne, en alliés fidèles et dévoués. On en trouve la preuve dans la fameuse lettre adressée à Aurengzèbe par l'un des princes radjpouts au sujet du *djézia,* capitation odieuse abolie par le grand Akbăr au commencement de son règne, et que la bigoterie d'Aurengzèbe voulait imposer de nouveau à tous les Hindous. On y trouve le passage suivant, qui honore à la fois l'esprit d'indépendance qui l'a dicté et la mémoire d'Akbăr : — « Votre royal ancêtre, Mohammăd Djăllal-oud-dîn-Akbăr, dont le trône est maintenant au ciel, a conduit les affaires de cet empire, pendant plus de cinquante ans, avec fermeté, sûreté et justice. Veillant sur la tranquillité et le bonheur de toutes les classes de ses sujets, qu'ils fussent sectateurs de Jésus ou de Moïse, de David ou de Mohammed, qu'ils fussent de la croyance brahmanique, ou de celle qui nie l'éternité de la matière, ou de celle qui attribue l'existence du monde au hasard, tous jouirent au même degré de sa protection et de sa faveur, et de là est venu que ces peuples, dans leur reconnaissance pour cette protection paternelle, lui ont décerné le titre de *tuteur de l'humanité* (*djaggat gourou.*) »

Pour se faire une idée exacte des avantages qu'Akbăr retira en effet de cette politique bienveillante à l'égard non-seulement des Radjpouts, mais des Hindous en général, il suffira de remarquer que dans le commandement de ses armées, dans le gouvernement de ses provinces, dans l'administration de ses finances, il employa constamment des Hindous, concurremment avec des musulmans, et qu'ils se montrèrent dignes de sa confiance. Mânn-Sing (d'Amber), neveu et successeur de Bahgwân-Dass, fut le plus brillant et le plus habile des lieutenans de l'empereur, dont il était beau-frère par l'alliance déjà mentionnée. Akbăr lui dut la moitié de ses triomphes. Avec ses fidèles et invincibles Radjpouts, Mânn-Sing porta la terreur des armes impériales des montagnes du Kâboul jusqu'à l'est du golfe de Bengale. Par lui, Orissa fut subjugué, Assam réduit au rang des états tributaires, Kâboul maintenu dans l'obéissance. Il fut successivement gouverneur du Bengale et du Băhar, du Dăkkhăn et du Kâboul. Radja Tădăr-Măll, à la fois chef militaire du plus haut rang, ministre et financier, introduisit, sous la direction de l'empereur, le système d'impôt foncier qui porte encore aujourd'hui le nom de cet homme d'état, et dont l'*Ayin-Akbary* nous a transmis tout le détail.

Plusieurs autres chefs hindous (1) coopérèrent à l'agrandissement de l'empire et à l'établissement des institutions qui devaient en assurer la durée.

A dater de la soumission de l'Hindoustan central et de la conquête du Goudjrât (en 1552), l'empereur fut libre de porter son attention sur les états du sud-ouest qui refusaient encore de reconnaître son autorité, et il dirigea ses forces de ce côté. Une fois maître du Bengale, il s'occupa de consolider sa puissance dans le nord. La conquête de Kachemyr, celle du Sindh (2), la soumission complète de l'Afghanistân l'y retinrent jusqu'en 1598. Ce fut à cette époque qu'il commença à mettre à exécution le plan qu'il avait conçu pour ranger de gré ou de force sous sa dépendance les états du Däkkhän, dont le voisinage et la condition politique compromettaient la sûreté de ses frontières dans le sud. Les souverains mahométans de ces états ayant rejeté les ouvertures qu'il leur avait fait faire (dès 1590) pour les déterminer à reconnaître sa suzeraineté, il résolut de marcher contre eux en personne, et quittant le Pändjâb à la fin de l'année 1598, après quatorze ans de séjour dans les contrées du nord et du nord-ouest, il rassembla une grande armée près d'Agra et envahit le Däkkhän en 1599. En 1601, il avait achevé de soumettre ses dangereux voisins, et à son retour à Futtehpour, en 1602, il prit par proclamation le titre d'empereur du Däkkhän. Ce fut l'apogée de sa gloire politique et militaire.

Akbär régnait alors sur une étendue de pays bornée au nord par l'Himalaya et l'Hindou-Kosh, à l'est par le bas Himalaya et le Brahmapouttra, à l'ouest par les monts Soleymän et la mer, au sud enfin par le Godavéry et le golfe de Bengale. Les principaux diamètres de cet immense quadrilatère n'avaient pas moins de trois cent soixante-quinze lieues du nord au sud, et de cinq cents lieues de l'est à l'ouest. Aurengzèbe étendit la domination moghole sur une partie du Däkkhän qui avait maintenu son indépendance du temps d'Akbär, et sur quelques autres pays dans l'est de l'Hindoustan; mais l'intolérance religieuse de ce souverain, son égoïsme, qui lui aliénait les cœurs, et le défaut d'élévation de son caractère, qui rétrécissait ses vues politiques, ne lui permirent pas, malgré ses

(1) Dans la liste des *mänsäbdärs* qui nous a été transmise par Abou'l-Fazl, nous ne comptons pas moins de dix-neuf seigneurs hindous élevés par Akbär à des *mänsäbs* de 1,000, 1,250, 1,500, 2,000, 2,500, 4,000 et 5,000 chevaux, sans compter les rangs inférieurs. Les princes du sang impérial avaient seuls des *mänsäbs* au-dessus de 5,000 chevaux. (*Ayin-Akbäry*, édit. citée, vol. Ier, p. 198 et suiv.)

(2) La mémoire d'Akbär est en grand honneur dans le Sindh, et Burnes nous apprend qu'en remontant l'Indus, les bateliers *beloutchîs* s'encourageaient à la manœuvre en chantant un chœur dont le refrain rappelait le nom et la gloire de ce conquérant. (*Travels*, etc., *new edition*. London 1839, vol. Ier, p. 46 et 47.)

grands talens, sa persévérance, ses immenses ressources et la durée de son règne, de continuer, comme l'avait fait son père, l'œuvre d'Akbăr et de maintenir les relations formées par ce grand prince avec les chefs hindous dans les conditions nécessaires à la consolidation de l'empire. Aussi le trône impérial était-il moins affermi à la mort d'Aurengzèbe qu'à l'accession de Djăhân-Guîr. Les musulmans de l'Inde affectent de regarder Alămguîr (Aurengzèbe) comme le plus grand des empereurs moghols, et le savant et spirituel Jacquemont se range à leur avis; mais Akbăr et son petit-fils shâh Djhân ont été les seuls empereurs de la race de Teimour vraiment populaires, et nous pouvons dire hardiment d'Akbâr qu'il valait mieux qu'Aurengzèbe et comme homme et comme monarque. Son règne et ses conquêtes ont un caractère de grandeur que l'on ne trouve, avant lui, que dans la vie d'Alexandre ou celle de Trajan, après lui que dans les exploits de Napoléon, et ce n'est pas seulement la grandeur de la scène, la variété dramatique des incidens, qui donnent ici à l'histoire un intérêt supérieur à celui du roman : c'est la volonté qui sur ce vaste théâtre a présidé, pour ainsi dire, aux événemens, au lieu de se laisser dominer par eux; c'est la réalisation d'une grande pensée au bout d'un demi-siècle de généreux efforts; c'est la création d'un empire où, malgré la diversité des races et des religions, tant de millions d'hommes se rangeaient pour la première fois à la voix d'un seul pour constituer l'unité politique et sociale que son génie avait rêvée. C'est en un mot la conviction irrésistible d'une immense difficulté vaincue qui nous frappe d'admiration et nous révèle toute la supériorité de l'intelligence qui dirigeait et faisait vivre d'une vie commune tous les peuples de l'Hindoustan au commencement du XVIIe siècle.

Les difficultés et les complications inhérentes à toute fin de règne (surtout dans un empire aussi récent et aussi vaste que celui qu'avait fondé Akbăr) occupèrent et attristèrent les dernières années de ce grand prince. Il fut d'ailleurs, comme homme, cruellement atteint dans ses plus chères affections. Il avait eu trois fils : les deux plus jeunes, *soultân* Mourâd et *soultân* Daniăl, moururent avant d'avoir atteint leur trentième année, victimes tous deux de leur intempérance. Le fils aîné, *soultân* Sélim-Shikôh, avait montré de bonne heure d'assez heureuses dispositions et une capacité supérieure à celle de ses frères; mais, cédant comme eux à une passion excessive pour le vin et l'opium, son caractère s'était ressenti de ces ignobles orgies : il était devenu irritable et cruel, et ses excès avaient attiré plus d'une fois sur lui les reproches de son père. Un parti considérable, à la tête duquel se trouvait Abou'l-Fazl, blâmait ouvertement sa conduite et contestait la légitimité morale de ses droits

à la succession d'Akbär. Sélim résolut la perte du vertueux Abou'l-Fazl, qu'il regardait comme son plus redoutable ennemi et à l'influence duquel il affectait d'attribuer l'éloignement que l'empereur témoignait depuis longtemps pour la religion musulmane. Ce dernier motif, nous dit-il lui-même dans ses mémoires (1), le détermina à faire assassiner le digne ministre, l'ami de cœur de son illustre père. Abou'l-Fazl, chargé d'un commandement important dans le Däkkhän, avait reçu l'ordre de se rendre en toute hâte à la cour, où l'empereur voulait conférer avec lui sur les circonstances difficiles créées en grande partie par la conduite déloyale de Sélim. Ce misérable conçut alors le plan qui devait assurer sa vengeance, et trouva un complice pour l'exécuter. Un radja du Boundail-Känd, l'infâme Narsing-Déo, attendit Abou'l-Fazl à son passage, sur la route d'Agra, à peu de distance de Goualiär, où ce grand homme, attaqué inopinément par des forces supérieures, périt avec sa faible escorte après une résistance héroïque. Sa tête fut envoyée à Sélim. Akbär, en apprenant la mort d'Abou'l-Fazl, donna un libre cours à sa douleur : il passa deux jours et deux nuits à le pleurer, sans vouloir prendre aucune nourriture. Il envoya un corps de troupes à la poursuite de Narsing-Déo, avec ordre de se saisir de sa famille et de ravager son pays, mesures dont la violence, si étrangère à son caractère et à ses habitudes, témoignait assez de son indignation et de son désespoir (2). Aucun des historiens de cette époque ne nous a appris quel avait été le résultat des ordres donnés par Akbär dans cette circonstance, mais il paraît certain qu'il ignora la part que son fils avait eue dans le meurtre de son fidèle Abou'l-Fazl. Plus désireux que jamais de ranimer dans l'âme de cet ingrat jeune homme les senti-

(1) Nous avons consulté les *Memoirs of the emperor Jahanguir, written by himself,* traduits du persan en anglais par le major David Price, l'*Histoire de Jehängir* de Francis Gladwin, Elphinstone, etc, et nous pensons qu'il est, en effet, impossible de douter que Djahän-Guïr ait commis cette détestable action; mais ce n'est pas dans l'autobiographie du meurtrier d'Abou'l-Fazl, telle qu'elle a été acceptée et traduite par Price, que nous puisons les élémens de notre conviction. Ces *mémoires* prétendus fourmillent d'inexactitudes, de contradictions, de mensonges palpables et d'absurdités telles que nous nous refusons absolument à croire que le manuscrit sur lequel Price a travaillé soit autre chose qu'un ramassis de notes extraites peut-être des *vrais mémoires,* mais mal copiées et cousues par la main la plus inhabile. Gladwin avait eu évidemment accès à des documens plus authentiques. Elphinstone a résumé avec sa supériorité ordinaire les travaux de ces orientalistes et les témoignages des historiens indigènes en ce qui concerne les règnes d'Akbär et de Djahän-Guïr.

(2) Le *Mulakhas ul Tavarikh* (abrégé d'histoire), publié à Calcutta, en 1828, par le comité d'instruction publique, dit que l'empereur, en apprenant la mort d'Abou'l-Fazl, envoya un de ses meilleurs généraux avec trois mille hommes de troupes, accompagnés par le fils d'Abou'l-Fazl, à la poursuite du meurtrier, leur enjoignant « de ne pas revenir sans la tête de ce mécréant, quelque méprisable qu'elle fût, comparée à un seul cheveu d'Abou'l-Fazl. »

mens qui convenaient au bonheur de sa famille, à sa dignité, à son honneur et à la tranquillité de l'empire, il ne négligea rien pour le déterminer enfin à se confier sans réserve à l'indulgence et à la tendresse paternelles. Sélima-Soultana-Bégăm, qui avait adopté Sélim depuis la mort de sa mère, fut envoyée près de lui à Allahabâd, et cette mission conciliatrice fut couronnée d'un plein succès.

Reçu en grâce par son père, déclaré héritier du pouvoir suprême, Sélim trouva bientôt moyen d'éluder la promesse qu'il avait faite à l'empereur de marcher contre le râna de Méwâr et de le réduire à l'obéissance : il prétendit que les ressources mises à sa disposition pour cette expédition étaient insuffisantes, et demanda l'autorisation de retourner dans sa vice-royauté d'Allahabâd, d'où il s'engageait à entreprendre la campagne projetée *à ses propres frais*. Akbăr y consentit de guerre lasse; mais instruit, peu de temps après, que son fils était retombé dans ses désordres accoutumés, convaincu que sa présence seule pouvait ramener le prince au sentiment de ses devoirs, il résolut de se rendre en personne à Allahabâd. Il s'embarqua donc sur la Djămna (1603), et rejoignit son équipage de camp, qu'il avait expédié en avant, à quelques marches d'Agra. Là, il reçut la nouvelle que sa mère, Măriam-Măkany, était tombée dangereusement malade, et que l'on désespérait de sa vie. Il se hâta de revenir sur ses pas, mais la vénérable impératrice avait déjà perdu l'usage de la parole, quand l'empereur arriva pour demander sa bénédiction. Elle expira cinq jours après, dans sa soixante-dix-septième année.

Ce nouveau malheur ébranla la résignation d'Akbăr aux décrets de la Providence. La mort du prince Daniăl, survenue à la fin de 1604 ou au commencement de 1605, acheva de briser cette grande âme, toujours avide d'affection. Celle qu'il avait vouée à Sélim mălgré ses fautes était le seul point d'appui qui lui restât dans sa douleur. Sélim, à la nouvelle de la mort de sa grand'mère, avait hâté son retour à Agra, où il fut reçu par Akbăr à bras ouverts, en présence de toute la cour; mais une fois dans l'intérieur du palais, le souvenir des nombreuses offenses de Sélim l'emporta sur ce premier mouvement d'indulgence, et Sélim ne trouva plus dans Akbăr qu'un père et un souverain justement irrités. L'empereur lui ordonna les arrêts les plus rigoureux, lui prescrivit de s'abstenir entièrement de boissons spiritueuses et d'opium, et mit son pardon à ce prix. Sélim obéit avec toutes les marques d'un repentir sincère, et, au bout de quelques jours, Akbăr lui rendit la liberté, et le traita avec plus de tendresse que jamais. Cependant le coup était porté, la constitution de l'empereur ne put résister à ces chocs réitérés. Il ne fit que languir depuis cette époque, ne retrouvant qu'à de rares intervalles son énergie et son activité habituelles. Enfin, le 13 août 1605, Akbăr fut

saisi d'une fièvre violente qui le contraignit à garder le lit. Après avoir lutté deux mois contre la maladie, il expira le 13 octobre, âgé de soixante-trois ans. Les intrigues qu'on avait nouées depuis longtemps, dans l'espoir de le déterminer à désigner Khousroh comme son successeur au détriment du père de ce jeune prince, s'agitèrent encore autour du lit de mort de l'empereur. Elles échouèrent cependant devant le respect qu'inspirait jusqu'au dernier moment sa volonté. Les missionnaires portugais, qui se trouvaient alors à la cour, nous ont transmis un récit intéressant des principales circonstances qui se rattachent à ce grand événement, et comme ce récit est d'ailleurs conforme, dans son ensemble, au témoignage des historiens indigènes et peu connu, il convient d'en reproduire ici la substance.

« Ce grand et puissant monarque, dit le père Du Jarrie, mourut le 27 octobre de l'an 1605 (1), tel qu'il avait vécu, car comme l'on n'avait su quelle loi il avait suivie pendant sa vie, aussi ne sut-on à sa mort dans quelle croyance il mourait. Les pères furent avertis de sa maladie et l'allèrent voir un samedi, avec l'intention de lui dire ce qu'ils avaient résolu de longue main, pour le déterminer à faire une fin chrétienne (ayant recommandé au préalable l'affaire à Dieu); mais ils le trouvèrent parmi ses capitaines, si libre d'esprit et si peu malade en apparence, qu'ils ne jugèrent pas à propos de lui parler alors de la fin de cette vie et de l'acheminement à la vie éternelle, de façon qu'ils s'en retournèrent persuadés qu'on avait grandement exagéré le danger qu'il pouvait courir, comme cela arrive d'ordinaire quand un roi tombe malade. Mais le lundi suivant le bruit se répandit partout que le roi allait mourir, et que le *poison qu'on lui avait donné* commençait à opérer (2). Les pères, en apprenant ces nouvelles, se rendirent au palais; mais ils ne trouvèrent personne qui voulût se charger d'annoncer leur arrivée ou même parler d'eux à l'empereur, car les affaires étaient déjà plus entre les mains des seigneurs que de l'empereur même, ce qui fut cause qu'ils ne purent réussir à obtenir accès auprès de l'auguste malade. En ce temps-là, le prince Sélim n'osait paraître devant son père. Les uns disaient que c'était parce que l'empereur, soupçonnant Sélim de l'avoir fait empoisonner, se refusait à le voir; les autres prétendaient que le prince ne voulait pas entrer dans le fort d'Agra, où Akbăr se trouvait alors, dans la crainte que quelques-uns des *omrâhs*, ses ennemis, ne se saisissent de sa personne pour le priver de la couronne et la donner à son fils, que l'empereur affectionnait particulièrement. Ce qui paraît certain, c'est que le parti hostile à Sélim ne se crut pas assez fort pour pro-

(1) L'*Histoire des Choses plus remarquables*, etc., du père Du Jarrie, se trompe sûrement en assignant cette date à la mort d'Akbăr.

(2) Ces bruits d'empoisonnement ne paraissent avoir aucun fondement solide. On peut encore moins admettre la version de Manucci et autres (voyez l'*Histoire du Mogol*, du père Catrou, et les *Annals of Rajast'hân*, de Tod), d'après lesquelles Akbar aurait avalé, par méprise, des pilules empoisonnées destinées par lui à *radja* Mann-Sing. La loyauté et la noblesse du caractère d'Akbăr repoussent cette odieuse imputation. Elphinstone n'a pas même daigné faire mention de ces bruits de mort violente.

noncer sa déchéance, et que l'un des principaux omrâhs fut député vers lui pour lui promettre d'appuyer ses prétentions, pourvu qu'il s'engageât solennellement de garder la loi de Mahomet, et de ne faire aucun mal ni déplaisir à son fils, ni à ceux qui auraient prétendu l'élever à l'empire. Sélim, ayant accepté ces conditions, se rendit auprès de son père agonisant. Akbăr avait déjà perdu la parole, mais il eut encore assez de force et de présence d'esprit pour indiquer que l'on plaçât sur la tête de son fils son turban impérial, et faisant détacher son épée, qui était au chevet du lit, il ordonna par signes à son fils de la ceindre en présence des omrâhs. Cette investiture terminée, le prince se prosterna devant l'empereur, qui lui fit signe de la main qu'il pouvait se retirer, ce que fit Sélim, qui s'en retourna à son logis, suivi de grandes acclamations. Cependant Akbăr demeura là, agonisant, entouré de ses plus fidèles serviteurs, qui s'efforcèrent de lui rappeler qu'il devait recommander son âme à Mahomet, ce à quoi il ne parut nullement consentir : *seulement on aperçut qu'il faisait quelquefois ce qu'il pouvait pour prononcer le nom de Dieu....* Son fils et successeur se trouva présent lorsqu'il rendit l'âme (1). Son corps fut porté dans une bière, sur les épaules du nouvel empereur et de ses fils, jusques en dehors des portes du fort, dont on abattit un pan de muraille à cet effet, selon l'usage. »

Du fort d'Agra à Sikăndra, lieu désigné par Akbăr lui-même pour sa sépulture, le cercueil fut porté par les fils de Sélim et les grands de l'empire alternativement. Huit jours après (2), le 22 octobre, au lever du soleil, Sélim prit solennellement possession de l'empire, sous les titres de *Abou'l Mozaffer Nour-oud-dîne Mohammed Djahân-Guîr* (père de la victoire, lumière de la religion, Mohammed, conquérant du monde). Ce *conquérant du monde* se laissa gouverner despotiquement par une femme (3), et subit la loi d'un de ses généraux (4). Cependant l'impulsion puissante donnée par le génie d'Akbăr survécut à ce grand homme, et put encore entraîner vers

(1) Les *Mémoires* de Djăhân-Guîr contiennent un récit détaillé, mais évidemment inexact des derniers momens d'Akbăr. Les recommandations que Djăhân-Guîr place dans la bouche de son père mourant sont cependant touchantes et en harmonie avec la bonté et l'élévation d'âme qui distinguent éminemment ce grand caractère.

(2) Il est difficile de concilier entre elles les dates fournies par l'autobiographie, ou de les mettre d'accord avec celles qu'ont adoptées les divers historiens; mais il nous paraît probable que Djăhân-Guîr date son avénement du jour où son père l'investit du pouvoir en présence des omrâhs, c'est-à-dire du 10 au 12 octobre 1605. Il prit possession solennelle du trône impérial le 22 du même mois.

(3) *Nour Mahăl* (lumière du palais), depuis *Nour Jăhân Bégăm* (princesse lumière du monde).

(4) Mohabet-Khân. — S'il faut en croire Tod, Mohabet-Khân aurait été l'un des fils du radja Sagra, prince du Méwar, et converti au mahométisme. Les historiens musulmans et l'auteur du *Dabistân* assurent néanmoins, ainsi que les *Mémoires* de Djahân-Guîr, que ce grand général et ce politique consommé était fils de Ghôr-Bég, natif de Kâboul. C'est un point qu'il serait curieux d'éclaircir. Tod s'appuie du témoignage des Radjpouts dont Mohabet était certainement l'idole. (Voir *Annals of Rajast'hân*, vol. Ier, p. 331 et 355.)

un avenir glorieux reine, ministres et généraux. Les brillantes qualités du fondateur de l'empire moghol devaient d'ailleurs revivre en partie dans shâh Djăhân, fils et successeur de Djăhân-Guîr. Ce qui importe à notre but actuel, c'est de montrer comment Akbăr connut et pratiqua le grand art de gouverner, comment aussi à la dernière heure les Anglais, héritiers de la domination fondée par Akbăr, ont cherché à profiter de l'exemple qu'il leur a donné, et jusqu'à quel point ils y ont réussi. Cette comparaison de deux pouvoirs d'origine si différente, s'exerçant sur une pareille agglomération de peuples, à plus de deux siècles d'intervalle, doit être fertile en enseignemens.

II. — LES RACES DE L'HINDOUSTAN AVANT LE RÈGNE D'AKBAR.

S'il est vrai que, jusqu'à nos jours, tout grand changement dans le monde politique se soit plus ou moins résumé et comme incarné dans un homme, cela a été vrai surtout pour l'Orient. En même temps que la pensée collective de l'humanité s'y montre plus disposée qu'elle ne l'est en Europe à subir l'influence de l'imagination et le joug commode des habitudes héréditaires, elle s'incline devant le dogme de la fatalité. Il en résulte que la plupart des Orientaux, tout en admettant la nécessité de la concentration du pouvoir dans une seule main, s'inquiètent peu de la main qui l'exerce. Dans ce drame du despotisme où se jouent parfois leurs destinées, ils s'intéressent plus au rôle qu'à l'acteur; en d'autres termes, ils respectent moins le souverain que le trône sur lequel il est assis. Qu'un prince y soit appelé par sa naissance, qu'il y soit porté par la révolution ou par la conquête, pour peu qu'il se montre digne du commandement, les peuples obéissent sans hésiter. Si à la sagesse ou à l'habileté de la conduite la Providence a permis qu'il joignît la merveilleuse initiative du génie, il entraîne avec lui dans des routes nouvelles les races accourues à sa voix.

L'avenir des peuples, en Asie surtout, est donc lié comme fatalement au sort de certains chefs éminens qui ont mérité leur admiration ou leur reconnaissance. Le regard s'arrête avec une curiosité mêlée de respect sur ces hommes qui ont marché à la tête de leur siècle, et l'histoire leur demande compte de la mission qui leur a été assignée ici-bas. On ne les connaît bien toutefois qu'à la condition d'examiner soigneusement le milieu dans lequel ils ont vécu. Or, à côté des causes extérieures imprévues, des accidens étranges ou de l'indifférence politique qui amènent et sanctionnent, pour ainsi dire, les révolutions en Orient, un examen attentif nous montre, comme en Europe, l'action continue de cet esprit de liberté et de progrès, de cet admirable instinct de conservation, qui guident les nations au

milieu de leurs épreuves. Seulement ce phénomène, invariable au fond, revêt des apparences très-diverses, suivant le caractère des races et leurs habitudes, suivant les influences exercées par le climat et les circonstances locales. Il faut d'ailleurs juger les gouvernemens asiatiques d'un autre point de vue que celui où nous placent les tendances manifestes de l'Occident à discuter plus sérieusement de jour en jour le principe d'autorité. On se tromperait si l'on envisageait la soumission des Orientaux au pouvoir comme une soumission aveugle, excluant tout sentiment de dignité et toute revendication des libertés nationales. Les Hindous en particulier, qui nous ont été représentés comme voués depuis un temps immémorial à la vie contemplative, esclaves de leurs traditions superstitieuses et spectateurs presque impassibles du mouvement des autres peuples, sont loin de justifier la réputation d'insouciance et de servilité qu'on leur a faite. Les grands événemens qui se sont accomplis dans l'Hindoustan portent l'empreinte d'une nationalité vivace, peu disposée sans doute à étendre son influence au dehors par la conquête, subissant avec résignation l'invasion étrangère, quand celle-ci réussissait, après une lutte meurtrière, à s'emparer du gouvernement, mais jalouse de ses libertés municipales et maintenant ses coutumes antiques et ses pratiques religieuses avec une fermeté et une persévérance inébranlables.

Parmi les conquérans qui ont envahi l'Hindoustan avec l'intention d'y fonder une domination durable, deux seulement ont pleinement compris à quelles conditions la conquête devait satisfaire pour se faire accepter des peuples qu'elle avait soumis : Alexandre et Akbăr (1). Un seul, Akbăr, a réussi à fonder un grand empire qu'il a transmis à ses descendans, et quand cet empire dont leurs faibles mains ne pouvaient plus soutenir le poids s'est écroulé en ébranlant l'Asie entière, l'Angleterre en a recueilli les débris, que la France, déjà occupée de sa grande révolution, n'a pu lui disputer qu'un instant. L'Angleterre s'efforce aujourd'hui de reconstruire l'édifice impérial sur des bases puissantes; en creusant le sol politique, elle retrouve celles que le génie d'Akbăr avait posées, et reconnaît, après deux siècles d'hésitation, qu'elles sont les seules sur lesquelles puisse s'asseoir une domination étrangère. Ces deux faits, également remarquables, ont depuis longtemps appelé notre attention, et notre tâche, après avoir retracé les principaux événemens de la vie d'Akbăr, doit être de res-

(1) D'après la prononciation persane, il faudrait écrire *Ekber*, mais dans l'Hindoustan, siége de la domination de ce prince, son nom est universellement prononcé comme nous l'écrivons : Akbăr, avec le second *a* très bref. Au moins est-ce, dans notre conviction, l'approximation la plus grande qu'il soit possible d'atteindre en employant les lettres de notre alphabet.

saisir les anneaux de la chaîne qui unit l'Hindoustan du XVIe siècle, l'Hindoustan d'Akbăr, à l'empire hindo-britannique du XIXe siècle.

Notre point de départ sera l'étude du milieu où se sont accomplis les grands événemens auxquels a présidé l'intelligence d'un homme au XVIe siècle, celle d'une nation au XVIIIe et au XIXe. Ce rapprochement aura-t-il pour résultat de constater que l'instinct gouvernemental des Anglais a été moins favorable aux intérêts des peuples de l'Inde que le génie du prince asiatique qui s'était assis sur le trône de Dehly? Nous ne saurions l'affirmer; mais ce que nous espérons établir par les faits, c'est que l'étude du pays et des races avait été pour Akbăr, comme elle l'est aujourd'hui pour les Anglais, l'élément le plus important du pouvoir, le moyen le plus sûr de bien gouverner ces contrées destinées à subir le joug de la civilisation occidentale. Les ouvrages qui ont servi de base à nos recherches méritent plus particulièrement d'être consultés à ce point de vue; ils présentent un ensemble de renseignemens qu'on peut considérer comme les véritables données du problème, et dont nous avons pu vérifier l'exactitude sur le théâtre des faits accomplis.

Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a compris en Europe l'importance des recherches ethnographiques appliquées à la politique. Les Anglais, les Allemands, les Hollandais, les Français, ont marché avec ardeur dans cette nouvelle carrière. Les Anglais surtout, auxquels le concours des circonstances les plus merveilleuses a livré le sort de cette immense agglomération de peuples qui compose l'Hindoustan, ont senti la nécessité d'étudier l'organisation physique, le caractère, les mœurs, les traditions, les langues, les monumens des races diverses dont le respect et la soumission confiante sont indispensables au maintien de leur domination. Il faut reconnaître que les orientalistes anglais ont noblement défendu, depuis William Jones, la devise de leur adoption : *Ex Oriente lux;* mais le règne d'Akbăr leur avait légué le premier exemple de ces investigations philosophiques dans l'immortel ouvrage d'Abou'l-Fazl, l'*Ayîn-Akbary,* qui résumait avec une supériorité incontestable les connaissances historiques et statistiques de ce siècle dans l'Orient, en même temps qu'il exposait un système de gouvernement dont les bases principales ont été adoptées par l'Angleterre, au XIXe siècle, pour l'administration de ses immenses possessions à l'est du cap de Bonne-Espérance.

La détermination précise des élémens dont se composait la population de l'Hindoustan lors des premières invasions des mahométans et celle des élémens additionnels introduits par la conquête ou par d'autres voies ne doit pas, remarquons-le bien, profiter seulement aux Anglais; elle se rattache à la solution du problème général de la dispersion et de la subdivision des races primitives, problème qui inté-

resse l'humanité tout entière. C'est vers ce double but que la science s'est frayé des routes nouvelles en recherchant désormais dans l'histoire des rois et des dynasties bien moins l'enchaînement des faits biographiques que la détermination des causes qui ont amené le progrès ou le déclin des races. L'origine de ces races diverses, la marche des principales d'entre elles au travers du globe, leurs divergences d'un même point de départ, leurs rencontres, leurs luttes, leurs alliances, leur fusion plus ou moins intime dans de certaines circonstances, tels sont les points de recherche, d'analyse et de discussion qui se présentent à la nouvelle école historique. — Quand on a eu l'occasion d'observer de ses propres yeux les caractères que présentent certaines agglomérations humaines et d'en étudier le détail, on n'a pas tardé à se convaincre qu'il n'est point de question ethnographique véritablement isolée. L'étude de la plus humble race intéresse en fait l'histoire de quelque grande famille humaine, et par suite l'histoire de l'humanité. Ainsi l'étude des races hymalayiennes nous fait remonter à l'histoire de ces hordes guerrières qui ont planté leurs étendards sur les murs de Pékin, de Dehly, de Vienne et de Moscou; ainsi nous sommes amenés à comprendre dans la grande famille mongolienne ou tourânienne (une des branches du grand tronc scythique) non-seulement les nomades de la haute Asie, Tourks, Mongols et Tangous, mais aussi (avec un grand degré de probabilité, si ce n'est avec une entière certitude) les Thibétains, les Chinois, les Indo-Chinois et les Tamouliens ou aborigènes de l'Hindoustan.

Les preuves de toute espèce qui ont servi à démontrer l'unité de la famille *iranienne* sont parfaitement applicables à la démonstration de l'unité de la famille *tourânienne,* et ici les difficultés, les contradictions apparentes sont beaucoup moindres que celles qui semblaient repousser le fait aujourd'hui admis, — que les Persans, les Hindous, les Germains, les Russes, les Anglais, les Irlandais, sont membres de la même famille, c'est-à-dire de la famille iranienne. Les premiers investigateurs ont beaucoup insisté sur les différences radicales des trois branches primitives du tronc scythique, tangouse, mongole et tourke; mais les recherches modernes tendent à les concilier. Les rapports de langue sont encore très contestables, mais les ressemblances physiques sont manifestes, et il est à remarquer que cet ensemble de traits caractéristiques se retrouve chez *tous les aborigènes* de l'Inde, en sorte que l'on peut reconnaître un type *quasi-scythique* à toutes les peuplades tamouliennes, depuis le *Cavéry* et le *Vaygarou* dans le sud jusqu'au *Cosi* et au *Bhagarati* du nord, — physionomie décidément opposée à la figure *caucasienne* des *Ariens* de l'Inde ou Hindous. On peut donc regarder comme certain que les aborigènes de l'Inde sont *tous* venus du nord et du tronc

scythique; mais comme de toute antiquité les *passes* connues depuis Attock sur l'Indus et la vallée du Kachemyr jusqu'au cours inférieur du Brahmapouttra ont été fréquentées, ce n'est qu'à l'aide des plus amples et des plus minutieuses recherches que l'on pourra déterminer si les aborigènes de l'Inde doivent leur physionomie scythique aux Tangous, aux Mongols ou aux Tourks. On aura à se demander en outre à quelles époques, par quels points l'immigration a eu lieu. — Et ce que nous disons des Tamouliens, il faut le répéter à l'égard des races thibétaine et chinoise. A laquelle des trois grandes branches bien connues de l'arbre scythique faudra-t-il rapporter leur origine? Quand on réfléchit qu'on compte au moins cent passes dans l'Himalaya et ses prolongemens depuis Guilguit (entre Kondouz et le petit Thibet) jusqu'à Tchittagong sur la baie du Bengale, et qu'il a dû s'écouler bien des siècles avant qu'aucune légende ou chronique pût nous aider à former une conjecture sur l'époque des premiers passages; quand on pense à la complication du mélange des races *primaires,* iranienne et touranienne, et de leurs dérivées dans l'Hindoustan, on comprend la variété et la difficulté des problèmes qui se présentent aux recherches ethnographiques, lorsqu'on prend pour point de départ ce massif gigantesque de l'Himalaya d'où rayonnent tant de peuples, et qui est peut-être le berceau de l'espèce humaine.

Les questions que soulève l'étude comparée des races *primaires* intéressent non pas seulement le philosophe et le moraliste, mais aussi et au plus haut degré l'homme d'état, car il en est d'un gouvernement qui se méprend sur le caractère des populations qu'il régit comme d'un père qui a mal jugé la constitution et les dispositions, les qualités et les défauts de ses enfans. L'auteur d'une curieuse étude sur les *Aborigènes de l'Inde,* Hodgson, cite un exemple frappant et tout récent du danger des théories gouvernementales, quand elles reposent sur des données inexactes. L'honorable M. Elliot, secrétaire-général du gouvernement suprême des Indes anglaises, parlant du perfectionnement des Hindous par la voie de l'éducation, maintenait formellement *l'impossibilité* d'en faire des hommes vigoureux et de bons citoyens, *par suite de l'infériorité relative de la race à laquelle ils appartiennent,* et il est indubitablement prouvé que la *race hindoue* et celle à laquelle appartient *M. Elliot lui-même* sont une seule et même race. Ce n'est là cependant qu'un des faits capitaux acquis à la science ethnographique, et les résultats déjà obtenus par cette méthode d'investigation patiente et scrupuleuse qui s'appuie sur l'étude des langues, des monumens et des usages, et sur les caractères physiques, ont une tendance manifeste à changer les idées reçues sur plusieurs grandes questions historiques. Ainsi, pour le dire en passant, Bunsen, dans ses savantes recherches sur

l'Égypte (1), déclare en propres termes « que la connaissance de Dieu, aussi bien que la connaissance du langage, parmi les Égyptiens, a ses racines dans l'antique Asie et dans l'ancien territoire arméno-caucasien, » et il ajoute que « *cette terre,* partie de l'*Aram* des premiers âges, est liée au royaume primitif de Babel; que les hiéroglyphes d'Égypte ne sont, dans l'histoire du monde, qu'une particularité encore existante du vieux temps de l'humanité aramite-arménienne, précisément comme l'Islande montre, encore existante, la Norvége du VIIIe siècle. » Les découvertes les plus récentes faites sur les bords du Tigre (2), dans ces couches gigantesques de ruines exhumées par les Botta, les Layard, les Rawlinson, paraissent confirmer ces vues hardies et rattacher les rameaux hindou et égyptien à une même souche ensevelie, pour ainsi dire, sous la poussière des siècles, mais que la critique monumentale éclairera bientôt d'un jour nouveau. Torrens, dans un intéressant mémoire sur la race brahmanique, se montre disposé (comme, avant lui, Vans Kennedy) à croire qu'il sera possible, en effet, de remonter à cette source antique et de prouver l'origine babylonienne du sanscrit et de la mythologie hindoue. Des inscriptions trouvées sur des dalles, sur des briques, sur des vases retirés de ces merveilleuses ruines, ont présenté des caractères ressemblant à ceux des *Làt*, et qui, déchiffrés pour la première fois par l'admirable sagacité de James Princep, semblent une forme ancienne du *dewanagri*. Guidé par ces indices et par les traditions et s'appuyant sur les recherches de Bunsen, Torrens a essayé de montrer comment on pouvait expliquer, d'un côté, les analogies ou plutôt les identités frappantes, de l'autre les différences extraordinaires que présentent les Égyptiens et les Hindous; de quelle nature ont été les relations qui sont indiquées entre ces deux grandes familles, originairement parties du même point; à quelles époques il convient de les rapporter; quelles routes ces familles ont suivies pour arriver, l'une en Égypte, d'où elle a rayonné, pour ainsi dire, sur le monde entier par la guerre, le commerce et les arts; l'autre dans l'Inde gangétique, où l'attendaient

(1) *Egyptens Stelle in der Weltgeschichte*, etc. (*Place de l'Égypte dans l'Histoire du Monde*), 3 vol. in-8°, Hambourg, 1845-46.

(2) « Le Tigre, dit notre savant ami F. Hoefer (*), est comme une ligne de démarcation entre les nations indo-persanes et les nations sémitiques ou araméennes. De ces deux grandes souches de peuples qui les premiers entreprirent la civilisation du monde, l'une étend ses ramifications au nord-ouest, l'autre au sud-ouest. Aux peuples indo-persans se rattachent, par leurs langues et leurs institutions, les populations de l'Europe. Les nations sémitiques se partagent l'Assyrie, la Syrie, l'Arabie, la Palestine, la Phénicie, et envahissent l'Afrique. Tel est le point de vue élevé qui domine l'histoire. »

(*) *Second Mémoire sur les Ruines de Ninive*, p. 7 et 8. Paris, Firmin Didot, 1850, in-8°.

d'autres destinées sous l'influence d'un climat différent et d'une nature plus poétique. Il reconnaît dans cette branche de l'émigration primitive la *race brahmanique* envahissant l'Hindoustan par le nord-ouest, après avoir fait, à Bamiân, une halte indiquée par les monumens (1), et traversant l'Indus pour s'établir d'abord dans la région comprise entre l'Himalaya et les monts Vindhya (2), puis occupant successivement tout le pays. Elle n'avait pas trouvé sa science et sa philosophie dans l'Inde; elle en avait apporté au moins le germe, des régions trans-sindhiennes, etc. Telles sont les principales propositions qui, dans l'opinion de Torrens, découlent nécessairement des faits archéologiques aujourd'hui connus.

Serrant la question de plus près encore en ce qui touche à l'histoire de l'Hindoustan, Hodgson, dans les mémoires dont il a enrichi, comme Torrens, le *Journal de la Société asiatique du Bengale,* fait remarquer que la population idolâtre de l'Inde se divise en deux grandes classes : les *Ariens* ou *immigrans*, et les *Tamouliens* ou *aborigènes,* et que *l'unité* de la *famille arienne*, depuis le pays de Galles, dans l'extrême occident de l'Europe, jusqu'au pays d'Assam, extrême orient de l'Inde anglaise (3), a été démontrée par les recherches linguistiques. Divers détachemens de cette grande famille se sont établis dans tous les climats compris entre l'équateur et le cercle arctique. Démêler l'affiliation de ces diverses races par l'étude critique des langues, malgré les altérations produites par la marche variée des civilisations, malgré les altérations non moins remarquables résultant inévitablement de l'influence des climats sur la constitution physique, telle était la tâche herculéenne qu'il s'agissait de mener à bien. Quant à la race *tamoulienne,* bornée à l'Inde, elle semblait offrir un sujet d'étude moins intéressant et moins utile. Cette étude embrasse néanmoins des questions de la plus haute importance. La plupart des Tamouliens sont aujourd'hui sujets britanniques : on les compte par millions. Ils s'étendent depuis le cap Comorin, au sud, jusqu'à la région des neiges éternelles; dans chaque contrée boisée ou montagneuse du vaste continent de l'Inde, il existe des centaines de milliers de ces créatures humaines qui, depuis trois mille ans au moins, suivant Hodgson, y vivent dans un état peu différent de celui dans lequel se trouvaient les Germains au temps de Tacite. Ils paraissent, à quelque point de leur *habitat* sporadique qu'on les observe, aussi supérieurs aux Hindous *ariens* par leur exemption de tous préjugés

(1) Voyez la description de ces monumens donnée dans l'*Ayîn-Akbăry*, et celle de Burnes (p. 156 à 163 du IIe volume de l'édition in-12), écrites à trois siècles de distance.

(2) Voyez *Lois de Manou,* liv. II, sl. 17 à 24, traduction de Loiseleur-Deslongchamps. Paris 1833, in-8°.

(3) Sur une zone de 90 degrés de longitude, ou de plus de deux mille lieues d'étendue.

enracinés qu'ils leur sont inférieurs en éducation et en savoir. « Que celui donc, dit Hodgson, qui étudie sérieusement les progrès de la société, qui veut remonter aux élémens des destinées humaines, au lieu de méditer laborieusement sur le passé, ou plutôt sur ce qui n'en est qu'une imparfaite esquisse, se donne pour tâche de tracer un portrait fidèle de ce qu'il a devant les yeux! » Les travaux de l'homme d'étude et de science profitent ici, nous le répétons, à l'homme d'état, car les enfans de ces races primitives furent les anciens possesseurs du sol, les premiers cultivateurs des parties les plus riches, les plus ouvertes, les plus fertiles de l'Hindoustan; ils en ont été violemment expulsés par l'usurpation de la race brahmanique. Un des grands objets de cette recherche est de déterminer *quand et dans quelles circonstances* la dispersion de ces premiers propriétaires du sol a eu lieu, et de recomposer, à l'aide des dialectes soigneusement comparés, des caractères physiques non moins soigneusement rapprochés, des croyances et des mœurs analysées dans la même intention, — de reconstruire, disons-nous, *l'unité* de la race *tamoulienne*. Il est à remarquer que ces races aborigènes vivent toutes dans les contrées sujettes à la *mal'aria* et *y prospèrent*. Pour toute autre race européenne ou native, le climat de ces contrées est mortel. Hodgson voit dans ce fait la preuve que les Tamouliens occupent les localités que nous indiquons depuis des milliers d'années.

Quels que soient, au point de vue ethnographique et philosophique, les résultats de ce nouvel ordre de recherches, il suffira à notre but actuel de constater que les races aborigènes de l'Inde, refoulées par l'invasion des races himalayennes ou caucasiennes dans les montagnes ou les forêts de l'intérieur, s'y sont maintenues de tout temps, qu'elles n'ont jamais été qu'imparfaitement soumises, et que les gouvernemens qui se sont succédé dans l'Hindoustan ont dû tenir compte de leur présence et de leur action politique. Cependant les causes perturbatrices et en même temps les élémens d'une vie nouvelle devaient venir du dehors, et ce fut encore par le nord-ouest, et à dater de la conversion de l'Asie centrale au mahométisme, que cette impulsion puissante atteignit l'Hindoustan.

A l'époque des premières conquêtes des Arabes et de l'annexion de la Perse à leur empire, les montagnes du Mékrân étaient habitées par les Béloutchîs; la chaîne des monts Soleimân et celle de Ghôr étaient dans la dépendance des Afghans; les plaines entre les montagnes et l'Indus étaient occupées par les Indiens. La première invasion de ces contrées remonte à l'an 44 de l'hégire, 664 de notre ère; d'autres expéditions eurent lieu, dans la suite, avec des succès divers, mais les Afghans, bien que convertis de bonne heure au mahométisme, ne furent soumis qu'au temps du sultan Mahmoud; encore

ne dut-on regarder cette soumission que comme partielle. Nommés *Afghans* par les Persans, ils se désignent eux-mêmes par le nom de *Poushtâneh* ou *Poushtawuh* (parlant le *poushtou*), d'où les Hindoustânis ont fait le mot *pathân*, sous lequel les Afghans sont connus depuis des siècles dans l'Hindoustan. Cette race, plus remarquable par la vigueur de sa constitution physique que par son intelligence, a cependant donné des souverains à la Perse, à Bălkh et à Dehly.

On ne sait rien des premières croyances religieuses des Afghans; mais leur voisinage de Bălkh et leurs antiques relations avec la Perse doivent faire présumer qu'ils étaient adorateurs du feu. Ils avaient envahi le territoire de l'Hindoustan, du côté du Păndjâb, dès l'an 63 de l'hégire; mais, par suite d'un arrangement avec le radja de Lahore, ils renoncèrent à leurs entreprises dans cette direction, et bornèrent leurs excursions pendant longtemps à la vallée du bas Indus. Les Arabes cependant, en même temps qu'ils dirigeaient une première expédition contre Kâboul, avaient poussé une forte reconnaissance jusqu'à Moultân, d'où ils ramenèrent beaucoup de prisonniers. Une expédition plus importante, et qui eut des résultats plus durables, les rendit maîtres du Sindh en 711, après quoi Moultân tomba entre leurs mains. Ils pensèrent probablement à étendre leurs conquêtes dans le centre de l'Hindoustan; mais ils rencontrèrent dans l'organisation, à la fois militaire et religieuse, du peuple hindou des obstacles plus sérieux que ceux qu'avait pu leur opposer la Perse, où la religion et le gouvernement ne se prêtaient aucun appui. Les prêtres des adorateurs du feu étaient sans influence sur le peuple et aussi méprisés des masses que les ministres du culte brahmanique étaient respectés de toutes les classes et intimement liés au gouvernement de leur pays. Aussi les musulmans, après une occupation de moins de quarante ans, furent-ils chassés des provinces qu'ils avaient conquises sur le bas Indus par la tribu radjpout de Souméra, et les Hindous s'y maintinrent pendant près de cinq siècles à dater de cette époque.

Les entreprises des Arabes sur un autre point eurent des conséquences d'une tout autre importance. Cinquante-cinq ans après la conquête de la Perse, ils traversèrent pour la première fois l'Oxus, et pénétrèrent dans le pays que l'histoire a désigné sous le nom de Transoxiane, et qu'ils nommèrent *Mâwar oul Nahr* (littéralement : *au-delà de la rivière*). Ils occupèrent d'abord Hissar, vis-à-vis de Bălkh ; six ans après, ils étaient maîtres de Samarkănd, de Bokharā et du royaume de Kharizm (aujourd'hui Khiva). Enfin, au bout de huit années et après une lutte souvent indécise avec les Tourks, ils avaient étendu leurs conquêtes sur le royaume de Ferghana (aujourd'hui le Kokan) et au-delà du Sirr (*Iaxartès* des anciens), jus-

qu'au pied de l'Imaüs. Le mahométisme se propageait, par le glaive et par les efforts d'une prédication ardente, jusqu'au centre de l'Asie. La Transoxiane était occupée, à cette époque, par une partie des peuples que nous désignons en Europe sous le nom général de Tartares, et qui se composaient des trois grandes nations ou familles que nous avons déjà mentionnées : *Tourks, Mongols* et *Tangous;* mais il est peut-être impossible de déterminer d'une manière précise à laquelle de ces races les Arabes eurent affaire en réalité. Aujourd'hui les Mantchous (ou Tangous) sont à l'est; les Mongols ou Moghols au centre, les Tourks à l'Orient; mais la position relative des deux derniers a varié dans les temps historiques, et nous ne pouvons dire ce qu'elle a été dans l'antiquité. Toutes ces nations se rapprochaient par la plupart de leurs caractères physiques, par leur amour de l'indépendance et de la vie nomade, par leurs institutions patriarcales, par le culte qu'elles professaient pour les grands pouvoirs de la nature, et leur adoration du soleil, des astres, du feu. Formées en grandes monarchies et cependant sans cesse en mouvement dans leurs immenses territoires, ces hordes nomades étaient partagées en tribus qui se disputaient la prééminence. Telle de ces tribus est campée aujourd'hui sur les bords du Volga, que l'histoire retrouve peu de temps après sous la grande muraille de Chine; telle autre qui naguère occupait à peine une vallée dans les monts Altaï s'est accrue, dans quelques années, au point que la Tartarie tout entière est devenue trop petite pour elle! Ce que l'on peut affirmer, c'est que les Ousbegs, qui possèdent de nos jours la Transoxiane, les Tourkomans des bords de l'Oxus et de l'Asie-Mineure, les tribus errantes du nord de la Perse et les Ottomans ou Turcs de Constantinople, sont tous d'origine *tourke*. Ce qui est non moins certain, c'est que la tribu dont Tchinghiz-Khan était le chef immédiat était *moghole,* ainsi que la majeure partie de son armée. Enfin l'armée d'invasion de Teimourleng (Tamerlan) se compsait presque entièrement de *Tourks*. Il est très probable qu'à l'époque de l'invasion arabe, la masse de la population de la Transoxiane appartenait à cette dernière race.

Bien que convertis à l'islamisme, dont ils devinrent à leur tour les plus zélés propagateurs, ces peuples supportaient impatiemment le joug étranger : les révoltes y prirent un caractère d'obstination et de durée qui accéléra la chute de l'empire arabe. Moins d'un demi-siècle après la mort d'Hâroun-al-Rashîd, le Khorasân et la Transoxiane avaient cessé, pour toujours, de reconnaître l'autorité du commandeur des croyans. Les Arabes ne figurent désormais dans ces contrées que comme des colons ou des aventuriers, et on ne les rencontre dans l'Inde gangétique ou dans le Dăkkhăn que comme navi-

gateurs commerçant sur les côtes, comme marchands, ou bien comme soldats mercenaires au service des princes du pays.

A dater de l'année 860 de notre ère, ces agglomérations de tribus pastorales et guerrières qui s'agitent entre le Iaxartès et l'Indus, malgré la redoutable barrière du Caucase indien, passent sous la domination successive de chefs appartenant aux races principales qui viennent d'être signalées. Pendant des siècles, l'Afghanistan est le grand chemin et le point de rencontre hostile des nations que le flux et le reflux de ces races turbulentes forme, détruit, modifie sans relâche. Depuis Hérodote jusqu'à nos jours, l'histoire entend le bruit lointain de ce bouillonnement des peuples asiatiques, et recueille le récit étrange de leurs chocs réitérés; mais, si l'on en excepte la merveilleuse expédition d'Alexandre, aucune époque historique, dans l'extrême Orient, n'est aussi riche en événemens propres à affecter les destinées de l'espèce humaine que celle qui commence à Mahomet et se termine avec la vie d'Akbăr. Nous ferons remarquer que le lieu où se déroule l'exposition de ce drame immense qui a duré dix siècles est le même que les exploits d'Alexandre avaient immortalisé. De ce point critique (dont nous avons déjà signalé toute l'importance) (1), Alexandre rêvait à trente ans, et avec ses quelques milliers de vieux soldats européens, la conquête qu'accomplirent en cinq siècles les générations envahissantes que les Tourks, les Afghans, les Moghols, envoyèrent tour à tour dans l'Hindoustân! — C'est un grand spectacle sans doute et bien digne d'être étudié et médité, que celui que présentent les cultes, les alliances, les fusions partielles, les transformations graduelles de tant de peuples et la marche de l'humanité, résultante mystérieuse de ces forces convergeant à leur insu vers un but providentiel. Les altérations subies par chacun de ces peuples aux différentes phases de sa vie guerrière et politique, altérations qui ont atteint plus ou moins profondément non-seulement ses mœurs et ses croyances, mais jusqu'à ses caractères physiques, ont été en partie constatées par les historiens mahométans, et sont aujourd'hui l'un des sujets les plus intéressans des recherches de l'ethnographie philosophique. Les tribus tartares qui se sont mêlées aux peuples plus occidentaux ont perdu le rude aspect et la physionomie repoussante de leurs aïeux. La population des villes a plus changé que celle des campagnes. Les premiers musulmans qui s'établirent dans l'Hindoustân étaient des hommes athlétiques au teint animé, vêtus d'une courte tunique de gros drap, et chaussés de fortes bottes. Au temps d'Akbăr, ils étaient déjà d'une taille plus svelte, d'un teint beaucoup plus foncé, portaient de longues robes

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 mars 1840.

blanches plissées, de la plus fine mousseline, des pantoufles brodées, et les jambes nues. Sous Aurengzèbe, les différences entre les musulmans de l'Hindoustan et ceux de l'autre côté de l'Indus était telles sous tous les rapports, qu'Aurengzèbe lui-même ne parle des Persans, autrefois le modèle par excellence aux yeux des Hindoustanis pour les mœurs, les usages et le savoir-vivre, que comme d'un peuple de barbares.

A ces races il faut ajouter les élémens secondaires fournis par l'Europe ou l'Asie à la population de l'Hindoustan dès le temps où Bâbăr se préparait à enlever à la dynastie patane le sceptre de cet empire. Outre les mahométans, trois autres espèces de religionnaires avaient trouvé asile dans l'Inde du sud, et y avaient formé des établissemens dès les temps reculés : ce sont les guèbres, les Juifs, et les chrétiens connus sous le nom de chrétiens de saint Thomas, chrétiens syriaques ou *souryanis*. L'histoire de ces derniers remonte très certainement aux premiers siècles de notre ère, et offre des détails d'un haut intérêt; ils ont vécu sur la côte de Coromandel et sur celle de Malabar, protégés en général par les princes hindous, persécutés quelquefois par les brahmanes, et plus tard par les Portugais, qui les considéraient comme schismatiques nestoriens et les traitaient comme tels, mais ignorés des premiers souverains mahométans de l'Inde. Les Juifs qui étaient venus chercher un refuge dans cette partie de l'Orient avaient obtenu, vers la fin du ve siècle, l'autorisation du roi hindou de Kranganor (Malabar) de s'établir sous sa protection, eux, leurs femmes et leurs lévites, avec garantie de leur propre juridiction patriarcale et des priviléges pour leurs chefs. Ces chrétiens et ces Juifs formaient des colonies assez nombreuses (1). Ils ont, à diverses époques, fourni de bons soldats aux armées indiennes, et encore aujourd'hui les Juifs envoient d'excellentes recrues à l'armée de la présidence de Bombay. Quant aux guèbres, connus depuis longtemps plus particulièrement sous le nom de *parsis*, poursuivis par le glaive des Arabes comme adorateurs du feu et sectateurs de Zerdhust (Zoroastre), ils avaient cherché leur salut, vers 641, en partie dans la Perse orientale, difficilement accessible, dans le Kermân et dans Herât, en partie dans Ormouz (Ormus, Harmozia), sur le golfe Persique; mais la vengeance de Teimour, qui

(1) Leurs chartes d'établissement, avec le détail des immunités et priviléges qui leur furent accordés, gravées sur l'airain (ou sur une composition métallique analogue) en diverses langues, ont été copiées et envoyées en Europe par Claude Buchanan, qui visita ces curieuses colonies en 1807, mais elles n'ont pas encore été, que nous sachions, déchiffrées. La plus ancienne de ces plaques métalliques offre en regard une écriture cunéiforme semblable à celle de Persépolis ou de Babylone, et une écriture indienne d'un caractère inconnu comme celui des autres planches.

avait hérité de la haine des Arabes contre les guèbres (1), les atteignit partout où ils s'étaient réfugiés et les poursuivit jusqu'au-delà de l'Indus. Ceux d'Ormus ne purent y séjourner que quinze ans, mais ils avaient appris dans ce grand entrepôt du commerce de l'Orient l'art de construire et de diriger les vaisseaux, et ils transportèrent cette noble industrie à Diu, dans le Goudjrât, et de là à Urdwara, sur la côte de Bombay (2), où ils résidèrent pendant des centaines d'années. Plus tard, ils s'étendirent à Cambay, Sourât et Bombay, où ils prospèrent aujourd'hui au nombre de plus de cent cinquante mille familles, surtout comme constructeurs et négocians. Anquetil, l'immortel analyste du *Zendavesta,* nous a tracé un tableau de maître des mœurs et des opinions des parsis modernes. Quoiqu'ils aient beaucoup emprunté à l'asile qui les sauva des persécutions des mahométans, ils ont cependant conservé leur ancienne religion, et Urdwara, où leur feu sacré éternel, apporté de Fars, se conserve religieusement, est toujours la résidence des principaux ministres de leur culte. Par eux, le *zend* et le *pehlvi* sont devenus accessibles à la science dans leur sens, leur écriture et leur littérature, et les livres sauvés au moyen des relations secrètes entretenues par ces courageux exilés avec leur mère-patrie forment, depuis Anquetil, l'un des sujets les plus intéressans et les plus importans des recherches de nos orientalistes.

A côté des Juifs, des chrétiens, des mahométans et des parsis, les Chinois, les Malais, les Arméniens et les Abyssiniens s'étaient aussi établis sur différens points des côtes, mais plutôt en colonies éphémères ou en ramifications isolées. Les Malais s'étaient mêlés à plusieurs peuples de la côte de Coromandel, les Chinois s'y montraient ou s'y établissaient temporairement, comme sur d'autres points de l'extrême Orient, pour les besoins de leur commerce ou de leur industrie; ils s'étaient installés à China-Patnam (Madras). Les Arméniens pénétrèrent dans le Dăkkhăn, comme commerçans, par suite de leurs anciennes relations avec les Juifs et les chrétiens syriaques. Les Abyssiniens, venus d'abord avec les Arabes, soit comme esclaves, soit à leur solde, s'introduisirent aux cours des sultans mahométans sur l'Indus et le Gange, et y jouirent d'une faveur qui les éleva parfois aux plus hautes dignités; mais ce fut surtout dans le Dăkkhăn que les dynasties guerrières mahométanes, cherchant à augmenter leurs ressources militaires par l'enrôlement de troupes étrangères, employèrent ces aventuriers abyssiniens. Les conquérans tartares en

(1) Les musulmans les appellent *gueber's, gaber's* et *kâfer's,* c'est-à-dire mécréans, quelquefois aussi *măgh* (μαγοι des Grecs, *magi* des Latins) ou *mages.*

(2) Par 20 degrés de latitude nord.

introduisirent aussi dans l'Inde et en firent leurs gardes du corps. Les Abyssiniens s'y rendirent redoutables par leur bravoure et leur sauvagerie. Ils devinrent mahométans, s'allièrent à des femmes indiennes, formèrent un peuple métis, différent par la couleur et le caractère des Arabes et des Hindous, dont ils se firent également détester. Quelques-uns d'entre eux devinrent chefs militaires, gouverneurs de provinces et même chefs de petites dynasties indépendantes, avec les titres de *sidy,* (seigneur) en arabe, et de *nawab* (1).

Enfin, en même temps que le sultan Bâbăr, par ses premiers exploits sur les frontières nord-ouest du Pändjâb, se préparait à la conquête de l'Hindoustan central, des métamorphoses nouvelles, inattendues, s'annonçaient sur le bord méridional de la côte de Malabar par l'arrivée des Portugais. Ainsi les destinées du peuple hindou devaient se modifier à la fois par l'action des races de l'Asie septentrionale et de l'Europe occidentale. Le premier débarquement de Vasco de Gama avait lieu le 20 mai 1498. En 1510, Albuquerque prit la ville forte de Goa et en fit la capitale de la vice-royauté de la couronne portugaise dans l'Inde. Ici, les Portugais se mêlèrent à la population indigène et prirent à leur solde des Malabares, des Canarais et d'autres tribus du Däkkhăn; ici, comme élément de leur gouvernement colonial, ils introduisirent l'inquisition, cet épouvantail du catholicisme, qui, selon l'expression de Schlegel, semblable à un spectre noir, accompagne invariablement les deux nations de la péninsule pyrénéenne dans toutes les parties du monde. C'est de ce point remarquable et sous l'influence de ce tribunal redouté, interprète suprême à cette époque de la religion du Christ, que devaient partir les missionnaires jésuites, chargés, à trois reprises différentes, de tenter la conversion du grand Akbăr.

Tel était, au point de vue ethnographique, l'état de l'Hindoustan au moment où ce pays allait passer sous le sceptre des Bâbérides.

A.-D.-B. DE JANCIGNY.

(1) La grande confédération hindo-britannique compte même aujourd'hui plusieurs princes d'origine abyssinienne, le nawab de Sutchin, le sidy de Djindjira, etc.

L'ÉPOPÉE

DES ANIMAUX

I.

LA ZOOLOGIE FANTASTIQUE DES LÉGENDES.

I. *Le Bestiaire divin* de Guillaume, clerc de Normandie, trouvère du XIIIe siècle, publié par M. Hippeau. — II. *Le Physiologus*, par MM. les abbés Charles Cahier et Arthur Martin. — III. *Le Bestiaire maistre Richart de Fournival*, Bibliothèque impériale, fonds La Vallière, nº 81.

C'est une croyance générale, et pour ainsi dire une tradition native des temps fabuleux, que l'homme et les animaux, aux premiers jours du monde, partageaient paisiblement entre eux l'empire de la terre. Les tigres, dans l'âge d'or, jouent avec les agneaux, et, sur les gazons du paradis terrestre, les lions et les ours forment un cortége inoffensif au père du genre humain. Les aboiemens du chien, le chant des oiseaux, le sifflement des reptiles, ne sont que les dialectes de cette langue universelle des premiers âges qui établit entre les êtres une communauté de rapports et d'idées. Les animaux parlent, et l'homme leur répond. La poésie célèbre cette fraternité de toutes les créatures dans la première jeunesse de la terre, et la science antique elle-même, par son représentant le plus illustre, par Aristote, admet entre l'homme et l'animal une parenté mystérieuse, « des facultés communes, des facultés voisines, des facultés analogues; « quelquefois même elle admet la supériorité de ce dernier. « L'homme, dit en termes exprès le philosophe de Stagyre, a tantôt plus, tantôt moins que la bête, » et dans ces mots se trouve l'explication d'une

foule de légendes et de fables qui forment ce qu'on peut appeler l'histoire idéale des animaux.

Dans les temps antérieurs au christianisme comme dans le moyen âge, dans les traditions religieuses comme dans les traditions poétiques et populaires, les êtres inférieurs que les lois mystérieuses de la Providence ont placés près de nous sur cette terre apparaissent avec des caractères tout différens de ceux que leur assigne la science moderne. Ils vivent, comme nous, d'une vie intelligente et morale. Dans le paganisme, ils sont les amis et les confidens des héros et des dieux; dans la légende chrétienne, ils sont les amis et les serviteurs des saints. La Grèce et Rome leur prêtent l'esprit prophétique; l'Égypte les divinise et les adore; les auteurs des *Bestiaires* nous instruisent par leur exemple; les hagiographes nous édifient parleurs vertus. Enfin nous les trouvons partout, dans la littérature et dans les monumens de l'art, formant comme le peuple fantastique d'un autre monde et d'une création nouvelle, et de la sorte se continue à travers les siècles une œuvre étrange, où la science, la fantaisie, la tradition apportent chacune sa part d'erreur. Dégager cet élément merveilleux de l'élément réel auquel on le trouve mêlé, ce ne serait pas, nous le croyons, une tâche sans intérêt. Ainsi comprise, l'histoire des animaux telle que nous l'offrent les monumens divers de l'antiquité et du moyen âge devient, nous espérons le prouver, un chapitre curieux de l'histoire même de l'esprit humain.

Nous n'entreprendrons point ici de retracer en détail le rôle que les animaux jouent dans les croyances religieuses ou poétiques de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. Ce serait refaire pour la centième fois l'histoire des idolâtries antiques, et recommencer l'œuvre des mythographes sans la rendre plus complète ou plus précise. Nous voulons seulement nous renfermer dans le moyen âge : c'est à cette époque surtout que la zoologie, transformée par l'imagination des conteurs et des poètes, prend le caractère d'une conception morale ou religieuse. Toutefois, comme dans le passé toutes les choses se touchent et s'enchaînent, comme le moyen âge n'est souvent que l'héritier direct des souvenirs de la Grèce et de Rome, il est essentiel de jeter un coup d'œil rapide sur les temps anté-chrétiens pour faire mieux comprendre, dans notre civilisation elle-même, cette vaste épopée où figurent les hôtes sauvages des déserts et des forêts, les monstres de la fable et les dragons de la légende : épopée bizarre, écrite par les moines dans le silence du cloître, par les trouvères au milieu des désordres de la vie mondaine, et sculptée par des artistes barbares sur les chapiteaux de nos églises et le portail de nos cathédrales.

Longtemps négligée par l'érudition, la zoologie légendaire a fourni

dans ces dernières années le sujet de quelques publications intéressantes. Nous ne citerons que *le Physiologus* de MM. les abbés Martin et Cahier, le commentaire de M. Hippeau sur *le Bestiaire divin* de Guillaume le Normand, les recherches de M. de Reiffenberg sur les animaux des poèmes chevaleresques, et les belles études de M. Duchalais sur l'iconographie symbolique. Jusqu'à présent toutefois la question n'a point encore été traitée dans son ensemble; il y a donc, nous le répétons, un intérêt véritable à faire connaître, en la suivant à travers les différens âges, cette histoire étrange et variée, à montrer les lions du désert, les loups des forêts celtiques, les poissons, les reptiles, les oiseaux, figurant à côté de l'homme comme les acteurs intelligens d'un drame qui se joue, ainsi que les mystères du moyen âge, sur la terre, dans le ciel et dans l'enfer.

I. — LES ANIMAUX DANS LE MONDE ANTIQUE.

Depuis les temps fabuleux jusqu'aux époques les plus brillantes de la civilisation gréco-romaine, les sciences basées sur l'observation positive des faits semblent rester stationnaires. Seul dans toute l'antiquité, Aristote, en étudiant la nature, s'applique à pénétrer ses mystères; seul, et le premier entre tous, il décrit avec exactitude les mœurs des animaux, et il les classe d'après les règles d'une sorte de physiologie comparée; mais personne ne le suit sur les hauteurs où son génie l'élève (1). La science qu'il fonde, en pressentant la plupart des grandes découvertes de l'avenir, est comme étouffée sous les fables. Ses commentateurs, Élien, Ctésias, Pline lui-même, admettent sans examen et sans contrôle les faits les plus extraordinaires; on ne s'inquiète jamais de vérifier. Les êtres les plus connus eux-mêmes, les plus faciles à observer, deviennent l'objet des plus bizarres légendes. Le monde est complétement transfiguré par l'ignorance et la superstition populaires, et comme l'erreur elle-même a sa logique, il résulte de l'absence de toute notion positive que le rêve se substitue partout à la réalité; on marche sans cesse de merveilles en merveilles. Roi de la création, l'homme semble abdiquer son ancienne suzeraineté, humilier sa raison devant l'instinct, et oublier son âme pour prêter aux animaux ses facultés, ses sentimens, ses passions. Il se rabaisse en les élevant jusqu'à lui, et quelquefois au-dessus; puis, quand il a métamorphosé les êtres réels, il invente une foule d'êtres fantastiques dont l'existence impossible est acceptée par

(1) Voyez, pour l'appréciation d'Aristote comme naturaliste, Cuvier, *Hist. des Sciences naturelles;* Cuvier dit qu'il ne peut lire les œuvres du philosophe grec sans être ravi d'étonnement.

chacun comme un fait irrécusable. Enfin le polythéisme, consacrant toutes les rêveries, donne à son tour aux animaux l'esprit prophétique, le don des révélations mystérieuses, et, pour dernière folie, il va jusqu'à en faire des dieux. Il faut voir d'abord comment les croyances populaires, la poésie et la philosophie elle-même les ont pour ainsi dire humanisés.

D'après une tradition née du dogme de la métempsycose et naturalisée dans la Grèce par Pythagore et par Timée, les animaux ne sont que des hommes transformés qui gardent dans leur métamorphose le souvenir de leur premier état. Quelques philosophes leur donnent les trois âmes : l'*âme raisonnable*, l'*âme sensitive* et l'*âme végétative*, qui correspondent à ce que l'on a nommé plus tard la *vie intellectuelle*, la *vie organique* et la *vie animale*. Plutarque écrit un livre pour prouver qu'ils *usent de raison*. Les révélations mystérieuses de leur instinct étant souvent plus sûres que les opérations de notre intelligence, les poètes, aussi bien que les philosophes, les regardent comme nos premiers maîtres dans les arts et dans l'industrie. Nous avons appris de l'araignée à faire de la toile, de l'hirondelle à bâtir, du cygne et du rossignol à chanter. Instruite, comme ces oiseaux au gosier divin, des lois de l'harmonie, une cigale remporte le prix de la musique aux jeux pythiens. Les chevaux des Sybarites excellent dans les arts d'agrément. Leurs maîtres leur avaient appris la danse, et un jour qu'ils allaient dans une bataille charger les Crotoniates, ceux-ci, pour s'animer au combat, jouèrent de la flûte : au lieu de continuer leur charge, les chevaux danseurs, se dressant sur leurs pieds de derrière, désarçonnèrent tous les cavaliers sybarites et leur firent perdre la bataille (1).

Les faits de ce genre sont très nombreux dans les écrivains de l'antiquité, qui les rappellent de la meilleure foi du monde, sans chercher jamais à en constater l'authenticité. Ils ne devaient point d'ailleurs en être surpris, puisque des philosophes dont le nom était devenu le symbole même de la sagesse leur montraient des hommes dans les quadrupèdes, les oiseaux et les plus humbles insectes eux-mêmes. Du moment où la croyance universelle assimilait, par la raison et les opérations de l'intelligence, les bêtes aux hommes, on pouvait, sans inconséquence, leur en prêter le langage, car lorsque l'on pense, il est tout naturel que l'on parle, et il nous paraît très probable que les fabulistes, en faisant converser les animaux entre eux, se sont bornés à mettre en scène des traditions accréditées. Le renard d'Ésope peut sans invraisemblance discuter avec la cigogne, le rat citadin d'Horace peut philosopher à son aise avec le rat des

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. V, p. 150.

champs, lorsque l'histoire elle-même raconte de semblables prodiges. En effet, le jour où Tarquin fut renversé du trône, un chien se félicita hautement dans les rues de Rome de l'expulsion de ce roi. Au moment où Domitien était assassiné, une corneille optimiste dit à haute voix dans le Capitole : « C'est fort bien fait, tout est bien. » Lorsque Rome, opprimée par Othon et menacée par Vitellius, vit avec effroi la statue de la Victoire laisser échapper de ses mains les rênes d'or de son char, on entendit les bœufs de l'Étrurie causer entre eux des malheurs de l'empire. Enfin, sous le consulat de Lépidus et de Catulus, un coq parla dans la métairie de Galerius, sur le territoire d'Arminium, et Pline, en rapportant ce fait, dit qu'il est d'autant plus remarquable qu'on ne trouve point dans l'histoire d'autre exemple de coq qui ait parlé. Par un privilége extraordinaire de l'instinct, les bêtes apprennent et parlent sans effort la langue de l'homme, tandis que l'homme ne parvient que par une faveur toute spéciale des dieux à comprendre et à parler la langue des bêtes. On ne connaît guère dans toute l'antiquité que Tirésias, Hélénus, Cassandre, Apollonius de Thyane et Mélampus, qui aient possédé cette science merveilleuse. Apollonius l'avait acquise en mangeant le cœur d'un dragon des Indes, et des serpens en avaient donné les premières leçons à Mélampus. Ses esclaves, ayant un jour découvert dans un vieux chêne une couvée de reptiles, tuèrent le père et la mère et apportèrent les petits à leur maître, qui les fit élever avec un grand soin. Parvenus à l'âge de raison, les jeunes serpens se montrèrent pleins de reconnaissance pour l'homme qui les avait si bien traités, et un jour qu'il dormait profondément, ils s'approchèrent de ses oreilles, les caressèrent doucement de leur langue et lui perfectionnèrent tellement le sens de l'ouïe, en l'initiant en même temps aux secrets de la langue universelle, qu'à son réveil il fut tout surpris d'entendre ce qui se passait dans le conseil des dieux et de comprendre le langage de tous les êtres.

Jusqu'ici, on le voit, dans la zoologie fantastique de l'antiquité tout s'enchaîne avec une logique sévère. La bête a les trois âmes de l'homme; elle a donc les mêmes facultés, et comme conséquence de ce premier fait elle aura les mêmes passions. La science moderne, au contraire, — tout en reconnaissant qu'au point de vue purement physique, les instincts et les appétits matériels de l'homme et de la brute offrent souvent trop de rapports, — ne transporte pas cette analogie dans l'ordre moral : elle admet, sans pouvoir la comprendre et l'expliquer, une différence profonde et, pour ainsi dire, infinie; elle sent que le rayon mystérieux qui nous éclaire et nous échauffe n'a point touché la bête. C'est là ce que l'antiquité n'a jamais senti : celle-ci donne aux animaux, sans établir la moindre distinction, non-

seulement les passions qui nous troublent, mais même tous les sentimens moraux qui nous élèvent, tous les sentimens affectueux qui nous consolent. Phèdre, Oreste et Pylade, les victimes des orages du cœur, les héros des grandes tendresses, ont pour émules des volatiles ou des quadrupèdes. Pline rapporte sérieusement qu'une oie ressentit pour un jeune homme, nommé Égius, une passion des plus violentes, et qu'en Égypte un bélier fut amoureux jusqu'à la folie de la belle Glaucé, musicienne d'un grand mérite, attachée en qualité d'artiste à la cour du roi Ptolémée (1). Les chevaux, les dauphins, les aigles, donnèrent souvent des exemples d'un dévouement en amitié dont l'homme lui-même ne se montre que très rarement susceptible. Dans la ville de Sestos, on vit un aigle élevé et nourri par une jeune fille se jeter, quand elle fut morte, dans les flammes du bûcher qui devait la consumer et se laisser brûler avec elle. On vit également, sous le règne d'Auguste, un dauphin mourir du regret d'avoir perdu un jeune enfant auquel il s'était lié d'une amitié sincère. Cet enfant traversait tous les jours le lac Lucrin, pour aller de Baies à Pouzzoles suivre les leçons de son maître. Il avait accoutumé le dauphin à répondre au nom de Simon, et à quelque heure qu'il l'appelât des bords du lac, celui-ci accourait aussitôt, cachait comme dans un fourreau les pointes aiguës dont son dos était armé, et, portant doucement son ami à travers les eaux, il le conduisait chaque matin à son école, et le ramenait le soir. Un jour, l'enfant ne parut point à l'heure accoutumée, le dauphin l'attendit avec inquiétude, et, toujours fidèle au rendez-vous, il revint le lendemain et les jours suivans; mais le pauvre enfant était mort, et le fidèle animal ne tarda point à mourir lui-même.

De tels récits justifient, nous le pensons, ce que nous avons dit plus haut, — que les animaux, dans les idées antiques, sont complétement assimilés à l'homme. Quoique nous soyons à peine entré dans le sujet, le merveilleux y tient déjà une grande place. Tous les êtres réels se sont transfigurés, et cependant la fantaisie antique ne doit point s'arrêter là. Après nous avoir montré des cigales qui remportent des prix de musique, des serpens qui enseignent la langue universelle, des aigles qui se suicident, des bœufs qui parlent politique, elle invente des êtres nouveaux, et peuple la création de monstres, formés pour la plupart de parties discordantes empruntées aux espèces les plus dissemblables. L'antiquité, on peut le dire sans crainte d'exagération, a l'amour des monstres. Elle oublie presque toujours de décrire les types réels et vivans pour s'occuper de préférence de ceux qui n'existent pas. Les bois, les montagnes, la mer,

(1) *Histoire Naturelle*, liv. X, XXVI, 22.

les enfers même, sont remplis d'animaux terribles et hideux : ce sont les chevaux ailés, les dragons, les *crocottes* qui appellent les bûcherons par leur nom pour les dévorer, les griffons à la gueule pointue, oiseaux gigantesques à quatre pieds, portant des griffes de lion et des plumes rouges sur le dos; le *catoblépas*, dont le regard tue le guerrier le plus vigoureux; le *marticore*, que l'historien Ctésias représente avec trois rangées de dents superposées, une peau couleur de sang, des yeux verts, des oreilles d'homme, le corps du lion et une queue de scorpion avec laquelle il lance des javelines. Pline parle de poissons à tête de taureau et de cheval qui sortent chaque jour des mers de l'Arabie pour aller paître dans les champs. Dans l'Océan indien, cette mer des prodiges, le dos des baleines a une superficie de quatre arpens, et les anguilles du Gange sont longues de trente coudées (1). Des thons monstrueux se rangent en bataille pour barrer le passage à la flotte d'Alexandre, et les gardes prétoriennes livrent des combats acharnés à des serpens de mer, dont le sang rougit les flots dans une étendue de trente mille pas. Les onocentaures, les centaures, les hippocentaures, les satyres, les sirènes, confondent avec les formes de l'homme celles du cheval, du singe, du bouc, des oiseaux et des poissons. Les filles de Phorcys, dont parle Eschyle, sœurs au visage de cygne, n'ont à elles deux qu'un œil et une dent, et les Gorgones portent des serpens pour cheveux. Suivant une tradition qui s'est perpétuée jusque dans le moyen âge, la plupart de ces monstres avaient été engendrés dans le chaos, avant la formation de la terre, au moment où l'univers n'était encore qu'une masse d'eau ensevelie dans les ténèbres. Leur existence n'était point seulement attestée par la poésie ou la superstition populaire, elle était aussi certifiée par la science. Pline rapporte qu'on montrait à Rome, sous le règne de Claude, un centaure embaumé dans du miel, et les écrivains les plus éminens des premiers siècles du christianisme, tels que saint Jérôme, saint Justin, saint Cyprien, admettent l'existence de ces êtres fabuleux; ils croient reconnaître en eux des anges déchus condamnés à errer, jusqu'à la consommation des siècles, dans les forêts et les déserts.

Toutes les créatures hybrides dont nous venons de parler forment dans l'antiquité de nombreuses familles, et se trouvent dispersées sur tous les points de la terre. Il en est d'autres au contraire qui, composées également de lambeaux humains unis aux formes de la bête, ne sont représentées que par un seul individu qui meurt sans se reproduire, ou qui donne le jour à des monstres d'une nature toute différente. Telle est la Chimère, fille d'Erchidna, belle nymphe de la moi-

(1) Pline, *Hist. Natur.*, IX, II, 3.

tié du corps, et de l'autre horrible serpent; en s'alliant avec Typhon, vent terrible et furieux, elle devient mère de quatre enfans : Othos, le chien de Geryon tué par Hercule; — Cerbère, aux cinquante têtes; — l'hydre de Lerne, aux cent têtes toujours renaissantes; — une Chimère nouvelle, qui ne ressemble plus à sa mère, et qui, au lieu d'avoir comme elle une tête de nymphe sur un corps de serpent, a trois têtes, celles du lion, de la chèvre et du serpent, sur un corps de quadrupède. C'est l'occupation des héros, tels que Thésée, Hercule, Bellérophon, de détruire ces êtres formidables, comme ce sera plus tard l'occupation des saints d'enchaîner et de vaincre les dragons qui gardent les fontaines et les forêts celtiques. Si, dans la légende chrétienne, il est évident que le dragon représente le paganisme et le démon, on peut croire aussi que, dans les légendes païennes, les animaux monstrueux terrassés par les héros représentent les espèces nuisibles qu'il a fallu combattre pour permettre à la civilisation de s'établir.

Seul au milieu de ces monstres, le phénix, emblème du soleil, qui deviendra dans la symbolique chrétienne l'emblème du Christ et de la résurrection, apparaît avec le caractère de la douceur et de la beauté. Son existence est non-seulement attestée par les naturalistes, mais par les historiens les plus graves eux-mêmes. Tacite signale, comme un événement qui mérite d'être transmis à la postérité la plus reculée, son apparition sous le consulat de Paulus Fabius et de Vitellius, c'est-à-dire en l'an 34 de notre ère. « Suivant les uns, dit Tacite, il naît un phénix tous les cinq cents ans, suivant les autres tous les quatorze cent soixante et un ans. » Le premier se montra sous le règne de Sésostris; on le vit reparaître sous Amasis, puis sous Ptolémée, le troisième roi macédonien de l'Égypte. Cette fois il prit son vol vers Héliopolis, au milieu d'une foule d'oiseaux qui le suivaient, tout surpris de la beauté de son plumage et de l'étrangeté de sa forme. « Quand le nombre de ses années est révolu, ajoute l'historien romain, quand sa mort approche, le phénix construit dans sa terre natale un nid qu'il inonde d'un principe générateur; il en naît un oiseau, et son premier soin, lorsqu'il a grandi, est d'ensevelir son père. Pour accomplir le pieux devoir des funérailles, il agit avec une sagacité singulière; il se charge de myrrhe qu'il s'habitue à porter pendant de longs voyages, et quand il est assez fort pour le fardeau et pour la route, il enlève la dépouille de son père, la dépose et la brûle sur l'autel du soleil (1). »

Acceptées par les peuples comme des faits réels et incontestables, célébrées par la poésie, recueillies par l'histoire, toutes les fables

(1) Tacite, *Ann.*, liv. VIII, c. 18.

dont nous cherchons à montrer ici l'enchaînement reçurent de la religion elle-même une consécration nouvelle. On ne se contenta point de placer les animaux au même rang que l'homme, on les considéra comme des intermédiaires entre l'homme et les dieux, et l'on en fit des révélateurs et des oracles. Dans les expéditions aventureuses des héros ou les migrations des races primitives, ils sont souvent les conducteurs des armées et des peuples. Une troupe de loups guide au sommet du Parnasse les hommes échappés au déluge de Deucalion, et ceux-ci donnent, par reconnaissance, à la ville qu'ils bâtissent au sommet de cette montagne le nom de *Lycorie*. Ce sont des loups qui sauvent l'Égypte de l'invasion des Éthiopiens. Le pivert et le bœuf servent de guides aux colonies étrusques. Enfin des animaux indiquent aux fondateurs des villes l'emplacement qu'ils doivent choisir, comme la louve de Romulus et la laie blanche qui marqua pour Énée la situation de la ville d'Albe. Les animaux sont les véritables prêtres du prophétisme antique, et presque toujours ils parlent plus clairement que les oracles. Xanthe, l'un des chevaux d'Achille, prédit à son maître qu'il mourra devant Troie; un bœuf annonce au milieu du Forum les dangers prochains qui menacent la république romaine. Des fourmis déposent des grains de blé dans la bouche de Midas encore enfant, comme signe des richesses immenses qu'il doit acquérir un jour; des abeilles se posent sur les lèvres de Platon, endormi dans son berceau, pour annoncer que ces lèvres divines distilleront le miel de la sagesse et de l'éloquence; des serpens enlacent, à Salone, le jeune Roscius, et, dans toutes les grandes journées de Rome, des aigles, présages de la victoire, planent au-dessus des légions.

Les oiseaux, par leur éloignement de la terre, l'innocence de leur vie, la pureté de l'air qu'ils respirent, la faculté qu'ils ont de s'approcher du ciel, l'exquise délicatesse de leurs organes, sont initiés à des mystères que nos sens grossiers ne sauraient percevoir. Comme Mélampus ou les serpens, ils entendent ce qui se passe dans le conseil des dieux, et ils donnent leur nom à la science augurale, les mots *augur* et *augurium* dérivant, d'après Varron, d'*avium garritus*, le gazouillement des oiseaux, et d'après Festus, de leur contenance, *ex avium gestu*. Religion essentiellement cérémonielle, sans dogme et sans morale, le polythéisme, en consacrant toutes ces croyances, attribua aux animaux une initiation supérieure, et les fit les arbitres souverains de la destinée des empires. A Rome, les poulets sacrés ont plus d'influence sur les affaires que les consuls ou les empereurs. Pline le dit en termes formels : « Leurs repas sont des présages solennels; ce sont eux qui règlent chaque jour la conduite de nos magistrats, et leur ouvrent ou ferment leur propre maison. Ils donnent le

signal des batailles, annoncent la victoire et commandent à ceux mêmes qui commandent au monde (1). » Les dieux eux-mêmes ne dédaignent point d'interroger les oiseaux. C'est ainsi que Jupiter, mal renseigné sur le monde dont il était le maître suprême, eut un jour la curiosité de savoir où se trouvait précisément le milieu de la terre : il donna ordre à deux aigles de partir l'un vers l'est, l'autre vers le couchant, et de suivre leur route à travers les airs, en ligne droite, d'un vol toujours égal, jusqu'au moment où ils se rejoindraient tous deux. Les oiseaux obéirent. Après un long voyage, ils se rencontrèrent au Parnasse, au-dessus du sanctuaire de l'oracle de Delphes, et les habitans de cette ville, en mémoire de cette rencontre, consacrèrent dans le temple d'Apollon deux aigles d'or; car c'était là, d'après la tradition antique, que se trouvait l'ὀμφαλός, le nombril de la terre, le point central et sacré, le pays de Meath des Irlandais, le Midhyama des Hindous, le Midheim des Scandinaves, le Cuzco des Péruviens, la Palestine des Hébreux.

Après avoir placé les animaux dans les temples, en les revêtant du caractère sacré des oracles, le polythéisme les place dans l'Olympe, en compagnie des dieux. Ministre complaisant des vengeances ou des plaisirs de Jupiter, l'aigle qui veille auprès de son trône porte sa foudre ou ses messages d'amour, le serpent s'enlace autour du caducée de Mercure, le hibou dort sur le casque de Minerve. Les chevaux de l'Olympe se nourrissent d'ambroisie; Homère, qui les associe à l'immortalité des dieux, les peint comme plus légers que ces dieux eux-mêmes. Les divinités du polythéisme, symboles des passions, des vices des hommes, ou des forces productives de la nature, sont à leur tour symbolisées par des animaux, et quand elles se manifestent aux hommes, elles empruntent, comme Jupiter, la figure du cygne ou du taureau, comme Esculape la figure du serpent. Héritier direct des rois détrônés de l'Olympe, Satan, au moyen âge, revêtira comme eux les formes de la bête; les cornes du taureau reparaîtront sur le front maudit de ce proscrit de l'abîme, et sous la peau du reptile il représentera, aux pieds des saints, la mort et le péché, comme le serpent, aux pieds d'Esculape, représentait la santé et la vie.

Ce n'est point assez cependant pour le polythéisme, qu'un père de l'église appelle la *folie du genre humain*, d'avoir fait des animaux les confidens des dieux : pourquoi ne les placerait-on pas eux-mêmes au rang des divinités? C'est en effet ce qui arrive. Rome voue un culte aux sauterelles, et célèbre avec vénération, le 8 des calendes de décembre, la fête de ces étranges déesses, pour les rendre favorables aux récoltes de l'Italie. Les Phéniciens, les Cananéens, les

(1) *Histoire Naturelle*, liv. X, xxiv, 21.

Babyloniens poussent le fétichisme aux dernières limites, et l'Égypte épuise la superstition. Cette terre des sphinx emprunte la plupart de ses emblèmes religieux au règne animal; elle divinise les quadrupèdes, les reptiles, les oiseaux, et fait avec des monstres des divinités qu'elle adore. Elle donne à Anubis une tête de chien, à Osiris une tête d'épervier, à Isis une tête de vache, à Jupiter Ammon une tête de bélier, à Saturne une tête de crocodile; elle bâtit des temples, elle creuse des étangs, pour y loger ses dieux oiseaux, ses dieux quadrupèdes, ses dieux poissons. A Mélite, elle bâtit une tour pour un serpent, au service duquel elle attache des ministres, des officiers, des prêtres, qui viennent chaque jour déposer sur sa table la farine et le miel dont il se nourrit. Elle porte le deuil des chiens, des chats, des ibis, des chacals, des béliers; elle les embaume, place leur cercueil à côté du cercueil de ses rois, et, comme conséquence de cette glorification, elle leur immole des hommes, en déclarant passibles de la peine capitale ceux qui tuent les chats ou les oiseaux sacrés, justifiant par là le mot d'Aristote, que « l'homme est souvent moins que la bête, » et ce mot de Pascal : « Bassesse de l'homme jusqu'à se soumettre aux bêtes, jusqu'à les adourer ! »

Nous connaissons maintenant, par les traditions antiques, les premières sources de cette épopée des animaux dont les chroniqueurs du moyen âge furent les rapsodes, et dont nous voudrions réunir les monumens épars. La fantaisie domine ici l'observation, la légende domine la science; la civilisation gréco-romaine, immobile dans ses rêves, commence par identifier l'homme et l'animal, et, poussant jusqu'à l'absurde les conséquences d'une première erreur, elle finit par élever l'animal au-dessus de l'homme, travestit tous les êtres réels, et peuple le monde de monstres et de fantômes, sans que jamais, dans le cours de tant de siècles, l'ordre admirable de la nature l'élève, par le spectacle magnifique de la création, à la pensée d'un ordonnateur suprême. Dans le moyen âge, où nous allons entrer, on va sans doute encore retrouver bien des fables; mais du moins une grande idée, l'idée morale et religieuse, dominera toutes les folies de l'imagination. Les êtres réels seront défigurés comme dans l'antiquité, le monde se peuplera de monstres nouveaux, mais ces monstres eux-mêmes serviront à l'enseignement des hommes. Une vue générale de cette histoire apocryphe sera le prologue naturel du drame bizarre où la suite de ces études nous montrera les animaux figurant comme acteurs.

II. — LES ANIMAUX DANS LE MOYEN ÂGE.

Dans l'une des plus naïves et des plus bizarres productions de notre vieille littérature, *le Roman d'Alexandre,* on lit que ce héros, voulant savoir ce qui se passait au fond de la mer, y descendit dans une grande lanterne éclairée par des lampes, ce qui lui permit d'examiner en détail les profondeurs de l'abîme, à la grande surprise des poissons qui se pressaient en foule autour de lui. Émerveillé de ses observations sous-marines, il voulut aussi connaître ce qui se passait dans le firmament, et pour satisfaire cette nouvelle curiosité, il se plaça dans un grand panier couvert de cuir auquel il attacha des griffons. D'une main il tenait les rênes de ce singulier attelage, de l'autre une lance au bout de laquelle il avait mis de la viande et qu'il élevait au-dessus de la tête de ces coursiers d'un nouveau genre. Les griffons, en voulant saisir la viande, étaient forcés de s'élever toujours. Ils s'approchèrent ainsi du ciel, qu'on prit longtemps pour une espèce de tenture bleue dans laquelle les astres étaient fixés comme des clous d'argent sur une tapisserie. Fier de se trouver si près des dieux, plus haut que les aigles et plus loin que les nuages, le vainqueur de l'Inde contempla tout à loisir la voûte céleste, qu'il pouvait en quelque sorte toucher avec la main. Quand il eut terminé ses études astronomiques et cosmographiques, il tint sa lance baissée, et par l'appât de la viande, il força ses griffons à le ramener sur la terre.

Les savans du moyen âge, lorsqu'ils veulent observer la nature, procèdent à peu près comme Alexandre : c'est au monde fantastique qu'ils empruntent leurs guides, c'est en visionnaires qu'ils observent la réalité. Le moyen âge n'étudie point la création pour en pénétrer les secrets, car ce serait porter dans des mystères dont Dieu s'est réservé le mot une curiosité téméraire et impie. Il ne l'étudie point non plus pour chercher à étendre sa puissance; il connaît trop le néant des choses de la vie; en s'attachant au monde matériel, il se détournerait de sa fin suprême; seulement il sait par les livres saints que les animaux sont les témoignages vivans de la toute-puissance divine; il les a vus dans la Bible servir de texte à une foule d'allégories et d'interprétations morales, et devenir dans les écrivains de la primitive église les emblèmes des vices, des passions et des vertus. Il s'en occupe donc d'une part pour apprendre par les magnificences de la création à glorifier Dieu, de l'autre pour chercher des exemples et des règles de conduite. La science se trouve de la sorte complétement subordonnée à l'exégèse religieuse et à l'enseignement moral.

Dès le second siècle de l'ère chrétienne, on voit paraître sous le

titre d'*Hexæmeron* une foule de traités destinés à célébrer l'œuvre des six jours, à décrire les merveilles de la nature, à expliquer, comme on le dira plus tard, les *curiosités* des bêtes. Saint Justin, Papias, saint Théophile d'Antioche, saint Patène, saint Clément, saint Basile, saint Eustathe, Tertullien, Lactance, saint Augustin, saint Ambroise, s'exercent comme à l'envi sur ce sujet magnifique, mais ils le traitent en théologiens et nullement en naturalistes; ils prennent leur science toute faite dans les livres et les traditions antiques, et ils la donnent telle qu'ils l'ont trouvée, sans la contrôler et sans chercher à l'étendre. Ils admettent sans examen toutes les traditions, et comme le monde n'est pour eux qu'un vaste symbole, ils s'attachent, ainsi que le dit saint Augustin à propos de l'aigle usant contre la pierre son bec devenu trop long, à considérer la signification des faits et non à en discuter l'authenticité. Cette méthode, consacrée par les plus grands noms de la primitive église, fut respectueusement adoptée par le moyen âge. Personne ne s'occupa de la vérifier, à l'exception peut-être d'Albert le Grand, qui, dans son *Traité des animaux, des végétaux et des minéraux,* discute avec une certaine sûreté de critique quelques-unes des folles imaginations de son temps. Tous les écrivains qui depuis le Ier siècle de notre ère jusqu'au XVIe traitent du monde et des êtres qui le peuplent ne font que répéter des erreurs traditionnelles dont la plupart remontent aux âges les plus reculés de l'antiquité. Les faits réels empruntés à l'observation de la nature, qui peuvent se rencontrer dans leurs œuvres, y sont égarés et tellement travestis, qu'on a peine à les saisir. Depuis le *Physiologus,* qui malheureusement ne nous est connu que par le commentaire de saint Épiphane, et qu'on peut regarder comme le plus ancien livre chrétien composé sur le sujet qui nous occupe, jusqu'aux écrits d'Aldrovande, qui ressuscite le premier, en remontant à Aristote, les véritables traditions, la science reste immobile dans son ignorance et sa crédulité, ou plutôt il n'y a point de science, mais seulement un rêve qui se perpétue pendant de longs siècles, sans que personne cherche à faire la part de l'erreur ou de la vérité. Isidore de Séville, Hildebert du Mans, Raban-Maur, Vincent de Beauvais, Brunetto Latini, Herrade de Landsberg, Barthélemy de Glanvil, Bernard de Chartres, Honoré d'Autun, Osmons, Guillaume le Normand, dans le *Grand* et le *Petit Monde,* l'*Image du Monde,* le *Trésor,* le *Jardin des Délices,* les *Bestiaires* et les *Volucraires,* ne font que répéter les légendes et les fables que chaque génération se transmettait à son tour, et qui, reproduites par les encyclopédistes, les romanciers et les poètes, étaient toujours acceptées avec la même confiance et la même bonne foi.

Les nomenclatures zoologiques du moyen âge sont en général très

peu nombreuses; toutes les espèces sont confondues, et la division la plus naturelle qu'on puisse adopter au milieu de ce chaos, c'est encore, comme nous l'avons fait pour l'antiquité, de ranger d'un côté les animaux réels, et de l'autre les animaux fabuleux. Nous allons nous occuper d'abord de ceux qui nous sont connus, et l'on nous pardonnera, nous le pensons, la bizarrerie de certains détails, parce qu'ils sont indispensables pour faire comprendre le rôle que jouent les animaux dans la littérature, les monumens figurés, le blason, et même la jurisprudence du moyen âge.

Dans les légendes, les encyclopédies, les bestiaires, les mêmes individus reparaissent à la distance de plusieurs siècles avec les mêmes attributs, le même caractère, et leur histoire est toujours défigurée par les mêmes mensonges. Le lion, en sa qualité de roi, tient le premier rang, et se montre, à de rares exceptions près, avec les qualités qu'on attribue à ceux qui sont investis de la puissance souveraine. Il est fort, courageux, clément. Lorsqu'il est courroucé contre l'homme, il suffit que celui-ci se jette par terre, et fasse semblant de crier merci, pour qu'il lui pardonne. Toutes les bêtes reconnaissent sa suzeraineté et ses droits de préséance. Lorsqu'il veut les tenir éloignées de lui, il trace une ligne sur le sol, comme pour dire : Ne passez pas! et personne ne passe. Il est bon père, et ressuscite ses lionceaux rien qu'en soufflant sur eux, — époux fidèle, car la lionne seule a sa tendresse; mais comme il aime sans partage, il veut être aimé de même, et quand sa femelle le trompe, il la punit sévèrement. Symbole de la vigilance, il dort les yeux ouverts, et pour échapper aux chasseurs qui le poursuivent, il efface avec sa queue la trace de ses pas. Cependant, comme il faut toujours que quelque faiblesse se mêle aux plus grands caractères, il a peur des femmes, du feu et des coqs blancs. — La panthère, dont un naturaliste du moyen âge fait un serpent tacheté, exerce un charme irrésistible sur les animaux, et n'a qu'un seul ennemi, le dragon. Lorsque après une chasse elle s'est surabondamment repue, elle dort pendant trois jours, et quand, à son réveil, elle se met à rugir, il s'échappe de sa gueule une odeur tellement suave, qu'elle surpasse en douceur tous les autres parfums. Averties par ses rugissemens, toutes les bêtes des forêts, sortant de leurs retraites, se pressent autour d'elle pour s'enivrer de son haleine, et tandis qu'elles lui font cortége, le dragon, son ennemi mortel, se trouve comme suffoqué et s'enfonce dans les profondeurs de la terre. — L'éléphant, représenté comme le plus chaste des quadrupèdes, émigre au printemps avec sa femelle, pour se retirer aux abords du paradis terrestre, et se livrer dans la solitude aux douceurs de la lune de miel. Pendant quelques jours, il ne mange que de la mandragore, et plusieurs mois après ce voyage, quand sa fe-

melle est prête à mettre bas, elle va se plonger dans un étang ou dans une rivière, de peur que le dragon ne vienne dévorer sa progéniture. Pendant ce temps, l'éléphant fait le guet sur la rive, et quand le dragon se présente, il lui livre un combat désespéré. — Le renard, emblème de la finesse et de la ruse, invente une foule de procédés ingénieux pour attraper sa proie. Lorsqu'il a faim et qu'il ne trouve point à manger, il se roule sur de la terre rougeâtre, pour faire croire qu'il a reçu quelque grave blessure et qu'il est couvert de sang; puis il s'allonge sur le sol, tire la langue, retient son haleine, et d'un coup de patte il étourdit les oiseaux qui, le croyant mort, viennent s'abattre sur lui pour se venger en lui donnant des coups de bec. — Le *porphyrion*, lézard aimable et doux, s'attache à l'homme avec une tendresse incomparable. Il vit comme un ami sous son toit, s'associe aux infortunes conjugales des maris, et meurt de chagrin quand leurs femmes les trompent. — La belette connaît mieux que les plus habiles médecins les secrets merveilleux des simples, et non-seulement elle guérit ses semblables, mais elle les ressuscite, comme on le voit dans le *Lai d'Éliduc*. Un de ces petits animaux, blessé mortellement, rend le dernier soupir à côté de sa femelle. Celle-ci court vers un bois voisin, y cueille une fleur rouge qu'elle rapporte entre ses dents, et, la plaçant dans la gueule du mort, le rend immédiatement à la vie (1). En fait de qualités solides et de vertus sociales, le chien, le cheval ne le cèdent guère à l'homme. L'âne sauvage se distingue par ses connaissances astronomiques, comme le cheval par ses vertus guerrières. Chaque année, le 23 mars, il brait douze fois la nuit et douze fois le jour, pour annoncer que les jours sont égaux aux nuits. Le cerf renouvelle sa jeunesse en mangeant des serpens. Il sait découvrir avec un admirable instinct les fentes des arbres et des rochers où ils se cachent (2), et les tire à lui d'une telle force, avec son haleine, qu'ils se jettent entre ses dents et qu'il les dévore. Sa mort est infaillible, s'il reste trois heures sans boire après les avoir mangés; mais s'il trouve une fontaine, il rajeunit en un moment de plusieurs années. C'est là ce qui explique la longévité du cerf bien-aimé d'Alexandre, qui fut pris cent ans après la mort de ce héros, et l'âge merveilleux de celui que Charles VI, roi de France, tua en chassant dans la forêt de Senlis, et qui portait au cou un collier d'or avec cette devise : *Hoc Cesar me donavit*. Les souvenirs de l'antiquité tiennent encore une grande place dans ces récits merveilleux, mais ils se combinent avec des idées entièrement nouvelles; chaque animal est distingué par un vice ou une vertu, et nous verrons plus loin

(1) *Poésies de Marie de France*, 1832, in-8°, t. II, p. 474.
(2) Origène, *Homel.* XVII, *in Gen.* c. 5.

comment le moyen âge s'inspirera de cette donnée pour la transporter dans le symbolisme architectural et les enseignemens de la vie pratique (1).

Les oiseaux comme les quadrupèdes ont chacun son attribut particulier, sa qualité distinctive et pour ainsi dire sa vertu symbolique. L'aigle, roi comme le lion, occupe le premier rang parmi les habitans de l'air. Fier de son antique noblesse, il tient surtout à conserver la pureté de sa race. Au moment même où ses aiglons sortent de l'œuf, il éprouve leur vertu en les forçant à contempler le soleil. Ceux qui supportent, sans cligner la paupière, les rayons brûlans de cet astre sont regardés comme ses vrais enfans, et il les nourrit avec soin; mais il rejette comme indignes ceux qui baissent le regard, et il confie à la foulque le soin de leur éducation. Comme le cerf ou le phénix, il peut toujours à son gré recommencer sa vie. Lorsque, vieux et aveugle, il sent défaillir ses forces, il s'élève si haut vers le soleil, que ses plumes se consument et que les ténèbres de ses yeux se dissipent; puis, quand il s'est ranimé dans la chaleur et la lumière, il se laisse, du haut du ciel, tomber dans une fontaine où il se baigne quatre fois, et d'où il sort régénéré. Le pélican ressuscite ses poussins en les arrosant de son sang. La huppe nourrit ses vieux parens affaiblis par l'âge. La grue, tandis que ses compagnes dorment ou voyagent, fait le guet en tenant une patte en l'air, et dans cette patte une lourde pierre, afin de rester en garde contre les surprises du sommeil; c'est pour cela que la huppe deviendra l'emblème de la piété filiale, et la grue l'emblème de la vigilance.

Il arrive quelquefois que les mêmes animaux représentent en même temps le mal et le bien. Ainsi le serpent figure tour à tour le démon, la santé, la longévité, l'éternité, le changement des saisons,

(1) Le tableau que nous présentons ici est extrait de traités spéciaux sur la matière. Pour indiquer la source exacte de chaque chose, il eût fallu une note à chaque ligne. Nous devons donc nous borner à donner l'indication des ouvrages que nous avons consultés, en faisant remarquer que les mêmes faits se retrouvent presque partout. Voici quels sont les principaux de ces ouvrages : *Institutiones Monasticæ de bestiis; Hugonis de Sancto Victore opera.* Rothomagi, 1648, in-folio, t. II, p. 394, et seqq. — Barthélemy de Glanvil, *De Proprietatibus rerum*, reproduit dans le IXe livre d'un des romans d'Alexandre sous le titre de *Proprietez des bestes qui ont magnitude, force et povoir en leur brutalitez* (Bibl. impér., Saint-Germain, 138). — *C. Julii Solini Polyhistor.* — *Sexti Aviti opera.* Paris, 1643, in-4°. — *Sancti Isidori opera.* Paris, 1580, cap. XII, *De Pecoribus et Jumentis, de Bestiis*, etc. — *L'Image du Monde, ou le Livre de Clergie* (Bibl. impér., supp. franç., n° 660, seconde partie, *De la Diversité des gens et des bestes*, etc.). — *Le Bestiaire Maistre Richart de Fournival* (Bibl. impér., La Vallière, 81). — *Recueil de figures d'animaux* (*ibid.*, Saint-Germain, 114.) — Dans un recueil de *Traditions tératologiques* de M. Berger de Xivrey (Paris 1836), on trouve réunis aussi quelques ouvrages très curieux, tels que le traité du VIe siècle *De Monstris et Belluis*, et le texte grec de la lettre d'Alexandre sur les merveilles de l'Inde.

l'ingratitude et la prudence, de même que le crocodile figure la férocité et la sensibilité. C'est, dit le trouvère Guillaume, une bête fière, qui vit dans un fleuve qu'on appelle le Nil. Cette bête a quatre pieds, des griffes redoutables, et les animaux les plus terribles ne sont auprès d'elle que des hannetons. Lorsqu'elle rencontre un homme, elle l'attaque et le mange sans en laisser une bouchée : — *menjue lei; riens ni remaint;* — mais quand elle l'a mangé, elle passe le reste de sa vie à le pleurer :

Mes toz jors mes apres le plore,
Tant com il en vie demore.

Brunetto Latini prête au crocodile une sensibilité plus grande encore; il dit qu'il pleure l'homme en le mangeant.

La plupart des érudits qui de notre temps se sont occupés des bestiaires ou des traditions tératologiques se sont demandé quelle était l'origine de ces croyances, de ces récits bizarres, et s'il était possible de remonter aux faits réels qui ont pu leur donner naissance. On a même hasardé quelques explications : elles nous ont paru peu satisfaisantes, et nous sommes disposé pour notre part à penser que le plus sage est de s'en tenir à une simple analyse. S'il est évident qu'en certains points, cette zoologie fantastique n'est que l'expression confuse de faits mal observés, il nous paraît non moins évident que les caprices de l'imagination y tiennent la plus grande place. La science au moyen âge n'a point de base, et par cela même elle n'a point de limites. Chacun refait à son gré la création sans trouver de contradicteurs; que peut-on d'ailleurs demander à des hommes qui racontent sérieusement que les plumes du perroquet sont enluminées comme les vignettes d'un missel, et qu'elles se détrempent à la pluie; à des hommes qui croient reconnaître dans les phoques les débris de l'armée de Pharaon, et qui s'imaginent, avec une naïveté non moins étonnante, qu'il se forme sur le dos de la baleine des bancs de sable, que ces bancs se couvrent d'arbres et de verdure, et que les matelots, trompés par l'apparence, abordent sur l'énorme cétacé, en le prenant pour une île? « Ils y jettent l'ancre, dit le trouvère Guillaume, allument du feu, font cuire leurs alimens, et pour mieux assujettir leurs bateaux, ils fichent de longs pieux dans les sables; mais, quand la baleine sent le feu qui lui chauffe le dos, elle plonge rapidement et entraîne dans les profondeurs de l'abîme la nef et les marins (1). » On trouve partout, au rapport de Raoul Glaber, des monstres semblables, et comme preuve il raconte l'aventure de saint Brendan. Un jour, dit-il, que ce pieux ermite et quelques-uns de ses compagnons naviguaient autour

(1) *Bestiaire de Guillaume le Normand,* XXVI, *De Cete.*

des îles où ils avaient fixé leur retraite, ils aperçurent, à la tombée du jour, une terre inconnue vers laquelle ils cinglèrent dans l'intention d'y passer la nuit. Ils ne tardèrent point à prendre pied, et, après un frugal repas, ils se livrèrent aux douceurs du sommeil. Brendan seul, pasteur vigilant de la bergerie du Seigneur, ne dormait pas, et, tout en priant, il observait le cours des astres, quand tout à coup, au milieu du silence de la nuit, il sentit que l'île s'était mise en marche. Au point du jour, il assembla ses compagnons et leur dit : « Frères, rendons grâces au Créateur qui nous a préparé au milieu des mers un vaisseau qui n'a besoin ni de nos rames ni de nos voiles. » Ces paroles jetèrent l'étonnement dans leur âme, et ils reconnurent avec admiration qu'ils naviguaient sur le dos d'une énorme baleine. Ils ne perdirent point courage et attendirent quelque hasard heureux. Pendant plusieurs jours ils furent ainsi emportés à travers l'immensité, en avançant vers le soleil levant. Enfin ils arrivèrent à une île beaucoup plus belle que toutes celles qu'ils avaient vues jusqu'alors. Elle était habitée par des moines dont la vie était plus sainte que celle des autres moines, et peuplée d'oiseaux au plumage éclatant qui chantaient des cantiques. De retour en Irlande, saint Brendan fit part de sa découverte, et depuis lors ce monde merveilleux fut, comme les îles Fortunées, l'objet de nombreuses recherches. La tradition légendaire s'était imposée avec une autorité si grande, que, dans le XVIIIe siècle encore, on équipa en Irlande un vaisseau pour aller à la recherche de l'île merveilleuse; mais Dieu l'avait cachée si loin dans les brumes de l'Océan, qu'on ne la vit jamais reparaître à l'horizon, et le navire sans voiles et sans rames fut le seul qui toucha ses rivages.

Au milieu de ces récits, les notions positives recueillies par Aristote ont complétement disparu, et par un contraste singulier, tandis que les idées chrétiennes font invasion dans la zoologie, on voit en même temps le paganisme se perpétuer par une de ses superstitions les plus folles. Ce moyen âge, qu'ont ébloui les rayons du mysticisme, suit encore l'antiquité dans le labyrinthe de ses fables impies, et garde aux animaux leur caractère de prophètes et d'oracles. La science des augures persiste pendant de longs siècles en dépit des anathèmes de l'église, qui seule, dans la barbarie des vieux temps, défend la cause de la raison et de la dignité humaine. Suivant une tradition très accréditée, la science augurale fut fondée par Adam, qui savait les secrets du langage des bêtes, et perfectionnée par Noé, qui ne laissa sortir le corbeau et la colombe de l'arche qu'après s'être orienté d'après les principes de l'ornithomancie; elle passa de Noé à Cham, de Cham à Tagès et à Salomon, et se propagea dans le monde entier avec la double autorité d'une croyance religieuse et scientifique.

L'apparition de certains animaux fut considérée comme un présage infaillible de malheurs publics. Pendant les invasions des Barbares, quand des cerfs ou des sangliers s'approchaient d'une ville, c'était, disait-on, pour annoncer que cette ville serait bientôt changée en solitude, et que ses ruines serviraient de retraite aux bêtes fauves. Le vautour annonçait le carnage; les veaux à deux têtes signifiaient le schisme ou la guerre civile; les insectes, la stérilité et la famine; la chouette, les maladies et les pestes. Raoul Glaber raconte qu'en l'an 988 la ville d'Orléans fut témoin d'un prodige surprenant et terrible : « Une nuit que les gardiens de l'église de l'évêché s'étaient levés, comme à l'ordinaire, pour ouvrir les portes aux fidèles qui venaient en foule chanter laudes et matines, un loup, se jetant devant eux, entra brusquement dans l'église, saisit la corde suspendue à la cloche, et, l'agitant avec force, se mit à sonner le tocsin. Les assistans, interdits par cette apparition, poussèrent de grands cris, et, quoiqu'ils n'eussent point d'armes, ils parvinrent cependant à chasser de l'église le redoutable animal (1). L'année suivante, ajoute le chroniqueur, toutes les maisons et les églises même d'Orléans furent la proie des flammes, et personne ne doute que ce malheur n'ait été annoncé par le tocsin du loup (2). »

Ainsi, dans ce monde du rêve et de la fantaisie, le prodige est partout, et chaque fait se traduit en merveilles. Le prophétisme antique se réveille. Une imagination vagabonde et sans frein ressuscite tous les monstres de la fable, tous les animaux merveilleux de la poésie antique, les dragons, les marticores, les licornes, les griffons, les phénix, en un mot tous ces êtres hybrides dont le nom, entouré d'un nuage fatidique, a survécu aux civilisations qui les ont créés, et qui resteront longtemps encore, dans les croyances populaires, un sujet de terreur ou d'admiration.

Le dragon, le plus ancien et le plus redouté de tous les animaux imaginaires, le dragon est le roi des monstres, comme le lion est le

(1) Chronique de Raoul Glaber, livre II, ch. v.

(2) Quoique la condamnation des augures et des présages soit formellement exprimée à diverses reprises dans l'Écriture sainte, cette superstition est l'une de celles qui persistèrent le plus longtemps, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que pour la défendre et justifier les traditions païennes, on invoquait encore l'Écriture en torturant les mots pour y trouver un sens qu'ils ne renfermaient pas. Ainsi on croyait reconnaître une allusion à l'instinct prophétique des poulets sacrés dans ce passage de Job : *Quis gallo dedit intelligentiam;* les *oscines*, c'est-à-dire les oiseaux qui instruisaient par leur chant, semblaient désignés dans ces mots de l'Ecclésiaste : *Avis cœli proferet vocem*, et ceux qui instruisaient par leur vol, les *præpetes*, dans la suite de ce même passage, *et ales indicabit rem.* L'église a toujours rejeté ces interprétations mensongères et maintenu la réprobation formelle prononcée par l'Écriture. Voir *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. I, p. 294.

roi des quadrupèdes, comme l'aigle est le roi des oiseaux. Protée insaisissable, être indéfini qui participe de la nature de tous les êtres, tour à tour quadrupède, reptile, oiseau ou poisson, le dragon habite indistinctement l'air, la terre, la mer, les fleuves. « Il vole, il marche, il nage, » dit saint Grégoire. Brûlé, comme les damnés, par un feu que rien ne peut éteindre, il livre à l'éléphant des combats furieux pour se rafraîchir en buvant son sang. Il n'est pas plus gros qu'un lézard, ou il est long de trente coudées. Il a des ailes armées de griffes ou des nageoires armées de crocs aigus. Quelquefois il porte une tête d'homme avec un corps et une queue de lion, et à l'extrémité de cette queue une tête de serpent. Sa gueule vomit des flammes. Son haleine empoisonne les airs, flétrit les feuilles et les fleurs, tue les oiseaux et donne le vertige aux hommes. Il ne craint qu'une seule chose au monde, le tonnerre, parce qu'il en est souvent frappé; aussi, quand les enchanteurs ont besoin de ses services et veulent le dompter, ils imitent avec un tambour les roulemens de la foudre. Trompé par le bruit, le dragon se soumet sans résistance, et, apprivoisé par la peur, il sert avec la plus grande docilité tous les caprices de son maître. Comme le démon, il peut à son gré changer de forme et traverser avec la rapidité de la pensée les plus grandes distances. Il séduit les femmes, il enlève les jeunes filles, et une tradition accréditée dès la première race le donne pour amant à la femme de Clodion et pour père à Mérovée. Après avoir gardé dans l'antiquité le jardin des Hespérides et la toison d'or, il reparaît au moyen âge avec son rôle de sentinelle vigilante et terrible. Il défend l'entrée des cavernes où les enchanteurs enferment leurs trésors, et celle des forteresses où les géans enferment les jeunes filles. Quelquefois même, mais plus rarement, il se fait, en l'absence du mari, le défenseur de la vertu des femmes. C'est ainsi que, dans le poème d'*Alexandre,* de Thomas de Kent, on le voit se déguiser en autour pour prévenir le roi Philippe que sa femme Olympias l'a trompé avec le baron Nectanébus, nécromancien fameux qui, chassé de l'Égypte par des seigneurs jaloux, était venu se réfugier en Macédoine. On a vu qu'Apollonius avait appris le langage des bêtes en mangeant le cœur d'un dragon des Indes. Au moyen âge, le cœur et le sang du merveilleux animal communiquent encore aux hommes des vertus extraordinaires. Dans les *Niebelungen,* Sigefrid, fils du roi Sigemond, quitte le château de Xante, demeure de son père, pour traverser un bois ténébreux. Fatigué par une longue route, il se disposait à se coucher au pied d'un tilleul, lorsqu'un dragon se précipite sur lui; Sigefrid, qui n'avait point d'armes, saisit une branche de chêne et tue le monstre d'un seul coup. Débarrassé de ce redoutable ennemi, il se coucha sous les vertes ramées de la forêt, et en

ce moment un rossignol perché au-dessus de sa tête fit entendre un chant dont le sens était : « Celui qui se baigne dans le sang du dragon acquiert une peau aussi dure que l'écaille et insensible aux coups de la hache. » Sigefrid profita de la révélation, et le sang du monstre fut pour lui ce que l'eau du Styx avait été pour Achille.

Moins méchant que le dragon, mais très redoutable encore, le griffon, né de l'aigle et de la louve, participe à la fois du quadrupède et de l'oiseau; il a le corps du lion, la tête, les ailes et les serres de l'aigle. Par sa force et son envergure, il rappelle le roc des conteurs arabes. Il enlève un chevalier armé de pied en cap, un bœuf ou un cheval, avec la même facilité que l'épervier enlève une alouette, et ses ailes ont un tel ressort que le vent qu'elles produisent en s'agitant suffit pour renverser un homme. Il aime la viande fraîche et surtout le mouton.

Le *marticore* de Ctésias, métamorphosé par Brunetto Latini en *manicore,* porte une tête d'homme couleur de sang, un œil jaune, une queue de scorpion, et il se nourrit toujours de chair humaine. — La salamandre, fille dégénérée du serpent Python, vit au milieu des flammes, et quand les empereurs de l'Inde vont à la guerre, ils font fabriquer avec sa peau des habits incombustibles, afin de pouvoir sans danger passer à travers l'incendie au milieu des villes prises d'assaut. — Le basilic, que Pline avait déclaré le roi des serpens, porte en signe de souveraineté une couronne autour de la crête blanche qui surmonte sa tête. Le poison qu'il exhale envenime les arbres, fait tomber les oiseaux du haut des airs, et quand Alexandre, vainqueur de l'Inde, voulut se procurer un échantillon de cette dangereuse espèce, il fut obligé de faire fabriquer des cloches de verre pour abriter les chasseurs contre les exhalaisons du reptile. — Le phénix, revêtu d'une *robe de pourpre surdorée,* est toujours l'oiseau merveilleux dont parle Tacite. Il a des ailes de saphirs, de perles et d'émeraudes; seulement il ne se nourrit plus de myrrhe et d'encens, mais de graines de frêne; il n'est plus l'emblème du soleil, mais le symbole de la résurrection, et pour saint Jérôme, il est devenu la consolante image de l'immortalité. — La *caladre,* qui sera comme le phénix l'emblème de la résurrection, est un oiseau blanc avec des cuisses noires. Quand on le porte devant un malade, il indique, sans jamais se tromper, s'il doit vivre ou mourir; lorsqu'il le regarde en face, c'est un signe certain qu'il ne tardera pas à guérir; mais s'il détourne la tête, la mort est infaillible.

La licorne, cet animal favori du blason, qui supporte avec le lion couronné l'écusson d'Angleterre, la licorne est, comme le phénix et le dragon, le sujet des plus bizarres légendes. Tantôt elle se montre avec le corps d'un cheval blanc, une tête couleur de pourpre et des

yeux d'azur, tantôt avec une tête de cerf et une queue de sanglier, ou bien encore avec une tête de bœuf ou de chèvre barbue; mais quelle que soit sa physionomie, elle porte toujours au milieu du front cette corne merveilleuse, blanche à la base, noire au milieu, rouge à l'extrémité, dont on conservait au trésor de l'abbaye de Saint-Denis un curieux échantillon, envoyé, disait-on, par un roi de Perse à l'empereur Charlemagne. Plus précieuse que l'onyx et l'or, cette corne avait la propriété surprenante de servir de pierre de touche aux poisons, car, suivant la croyance universelle, la licorne était l'*ennemie du venin et des choses impures* (1). « Les naturalistes, disait encore en 1662 Vulson de la Colombière, rapportent que lorsqu'il se trouve dans un canton une de ces bêtes merveilleuses, toutes les autres vont boire de préférence à la fontaine où elle se désaltère. Dans la crainte que l'eau ne soit infectée ou corrompue, elles attendent que la licorne ait plongé sa corne dans l'eau et ensuite bu la première, après quoi elles n'appréhendent aucune corruption. » Instruit par cet exemple, l'homme se mit en quête de la corne merveilleuse pour faire aussi l'épreuve des poisons. La crédulité publique fut habilement exploitée, et l'on vendit à des prix exorbitans des vases et des manches de couteaux que l'on disait fabriqués avec cette matière précieuse. Les vases se brisaient en mille morceaux quand ils étaient mis en contact avec des breuvages impurs, et les manches de couteaux suaient du sang quand ils touchaient des viandes empoisonnées. Douce et féroce à la fois, la licorne aime à se reposer sous les arbres où les ramiers font leurs nids et à entendre le roucoulement des tourterelles; mais elle ne craint pas de combattre le lion et l'éléphant, et avant d'engager la bataille, elle aiguise sa corne sur une pierre. Sa force est si grande, que les chasseurs les plus intrépides et les plus adroits ne peuvent réussir à la prendre, et pour s'emparer d'elle ils sont obligés de recourir à la ruse. Ils font venir une jeune vierge dans les lieux qu'elle fréquente d'habitude. Aussitôt que la licorne aperçoit la jeune fille, elle va se coucher à ses genoux sans lui faire aucun mal, et elle s'endort paisiblement sur son sein. Les chasseurs s'approchent alors et la tuent sans peine; mais si la jeune fille a connu la séduction des sens, l'animal, qui découvre le poison dans l'âme des hommes aussi bien que dans l'eau des fontaines, évente le piége, et tue sans pitié celle qui voulait la tromper.

(1) Ambroise Paré raconte qu'il parla un jour à Chapelain, le médecin de Charles IX, de l'abus que l'on faisait de cette corne qu'on trempait dans le vase où buvait le roi. Chapelain répondit qu'il était parfaitement convaincu de l'impuissance de cet antidote. « Eh bien! lui répondit Paré, écrivez donc contre cette folie. — Je m'en garderai bien, reprit Chapelain; celui qui écrit contre les opinions reçues ressemble au hibou. Quand il se montre en quelque lieu bien apparent, tous les oiseaux lui courent sus et le déplument à coups de bec. »

Après avoir ainsi méconnu toutes les lois de la nature et travesti tous les êtres, l'homme, attiré de plus en plus par l'extraordinaire et l'impossible, crée dans sa propre espèce une foule de variétés monstrueuses. Le curieux traité *De Monstris* parle de femmes barbues qui habitent en Arménie, d'hommes moitié noirs et moitié blancs qui vivent sur les bords du Nil. Polyphème et les pygmées renaissent dans les géans et les nains des poèmes chevaleresques, — Hermès et Aphrodite dans l'androgyne : ici ce sont des femmes qui dorment, comme les marmottes, pendant six mois, et passent l'hiver sous la terre; là ce sont les Sciapodes (1), peuple sans tête, avec un pied si large qu'ils s'en servent comme d'un parasol pour se mettre à l'abri des rayons du soleil. Les Acéphales ont la poitrine et le dos semés d'yeux à double prunelle. Les femmes vaches portent une corne au nombril, de la barbe au menton, et les habitans de l'Éthiopie, moitié hommes et moitié pourceaux, passent leur vie à combattre les fourmis noires qui gardent les mines d'or.

Deux vieux livres fort recherchés des curieux et inconnus du public, la *Lettre de prestre Jean* (2) et la prétendue *Lettre d'Alexandre à Olympias,* résument d'une manière très pittoresque les principales notions du moyen âge sur la zoologie fantastique. Comme ces soldats romains qui, échappés aux tempêtes de la Germanie, parlaient à leur retour d'oiseaux inconnus, de poissons gigantesques, d'êtres indécis entre l'homme et la bête et de tout ce qu'ils avaient vu ou cru voir par frayeur, prêtre Jean et Alexandre évoquent dans leurs récits tous les êtres merveilleux. On dirait qu'à toutes les époques l'homme s'est senti comme à l'étroit sur cette terre, et que l'immensité de la création n'a point suffi à sa curiosité vagabonde. Dans l'antiquité, il veut reculer les limites du monde en cherchant l'Atlantide; dans le moyen âge, il crée des mondes nouveaux pour les peupler de fantômes. La foule, toujours attirée par le mystère et l'inconnu, suit les conteurs dans le pays des rêves, et la *Terre de prestre Jean* reste jusqu'aux premières années du XVIIe siècle la terre des prodiges. Ce nom, qui paraît pour la première fois au XIIe siècle et qui reste jusqu'à la fin du XVIe entouré d'un nuage fatidique, appartient, suivant la légende, à un prince dont l'empire était situé en Orient, aux environs de *Babylone la déserte.* Ce prince, qui s'intitule *roi tout puissant sur tous les rois chrétiens,* est supposé, dans l'ouvrage qui nous occupe, écrire à l'empereur de Rome et au roi de France pour leur donner

(1) Sur les Sciapodes dans l'antiquité et le moyen âge, voyez Pline, *Hist. Nat.,* VII, c. 2; — saint Augustin, *Cité de Dieu,* XVI, c. 8; Isid. de Séville, *Orig.,* XI, c. 3.

(2) Ce traité, plusieurs fois réimprimé, a subi dans son titre diverses variantes. On le trouve dans le curieux ouvrage de M. Ferdinand Denis intitulé : *Cosmographie et Histoire naturelle fantastique du moyen âge.*

des nouvelles de son pays, en offrant de leur céder, moyennant un tribut, la souveraineté héréditaire de ses états, et certes, dans la description qu'il en donne, il y avait de quoi tenter l'empereur et le roi, tout en les effrayant un peu. Les bêtes qui vivent sur la terre de prêtre Jean atteignent des proportions gigantesques : les lièvres y sont gros comme des moutons, les mouches y sont grosses comme des vautours. D'immenses troupeaux de bœufs à sept cornes, des ours blancs, des lions rouges, verts et noirs, peuplent les plaines, les montagnes et les forêts. Des oiseaux, nommés *yllerions*, portent des ailes tranchantes comme des rasoirs : ils vivent soixante ans, et, comme le phénix, ils ont la faculté de ressusciter; mais au lieu de se brûler pour renaître, ils se jettent à l'eau, se noient, et reparaissent bientôt dans la force et l'éclat de la jeunesse. Des vers, longs comme des boas, filent, pour prêtre Jean et pour sa femme, une soie magnifique, au milieu d'un immense brasier que quarante mille personnes entretiennent jour et nuit au sommet d'une montagne. Un serpent ailé à neuf têtes, qui ne dort qu'une seule fois dans l'année, garde, à une journée de marche du paradis terrestre, l'arbre de vie qui produit le saint chrême. Prêtre Jean, qui participe de la nature merveilleuse des sujets de son empire, est âgé de cinq cent sept ans, mais il ne ressent point les atteintes de l'âge, et il entreprend sans fatigue les expéditions les plus aventureuses. Chaque année, quand saint Thomas est venu prêcher le carême dans son royaume, il fait un pèlerinage au tombeau du prophète Daniel, avec dix mille clercs, autant de chevaliers, et deux cents éléphans qui portent, non plus des tours, mais des châteaux, pour exorciser et combattre les dragons qui guettent la caravane au passage; enfin, quand il entre en campagne, il se fait accompagner par des anthropophages qui se nourrissent de chair humaine *en rémission de leurs péchés*. Il lâche contre ses ennemis ces mangeurs terribles, qui les dévorent sans en laisser une bouchée, et, quand ils ont fini leur besogne, il se hâte de les licencier, de peur d'en être dévoré lui-même. Après avoir raconté tous ces prodiges, prêtre Jean termine sa description en disant que dans son royaume le mensonge est puni de mort.

Les récits d'Alexandre ne le cèdent en rien à ceux de prêtre Jean. Le héros macédonien rend compte à sa mère Olympias et à son précepteur Aristote de ses expéditions dans l'Asie; mais au lieu de parler des peuples qu'il a soumis, de Darius et de la bataille d'Arbelles, il s'occupe uniquement des animaux, des hommes sauvages et des géans qu'il a rencontrés sur sa route, et sa lettre, comme celle de prêtre Jean, est une véritable encyclopédie tératologique. Ce n'est point le sceptre de la monarchie universelle que le héros va chercher

à travers les sables du désert, il veut seulement accomplir un pèlerinage dans la *terre des heureux;* mais au moment même où il approche de cette terre divine, toujours interdite aux hommes, même aux plus grands, des oiseaux à figure humaine voltigent au-dessus de sa tête en criant : « Alexandre, il ne t'est pas permis d'aller plus loin; » malgré cette défense, il marche toujours, et à chaque pas il est assailli par des monstres. Des porcs sauvages gros comme des éléphans, des géans de vingt-quatre coudées avec des mains d'acier dentelées comme des scies, des puces avec des cornes, des grenouilles ailées, jettent le désordre dans les rangs de ses soldats; ses barons les plus braves sont emportés par des crabes, et ce n'est pas trop de tout son courage et de tout son génie pour échapper aux bêtes formidables qui viennent le combattre tour à tour.

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur ces détails, qu'il serait facile de multiplier à l'infini, tant ils sont nombreux et surabondans. Les mêmes données se reproduisent sans cesse, les écrivains ne font que se copier les uns les autres. Il suffisait de rassembler ici les faits les plus saillans pour montrer quel était l'état de la science traditionnelle, et comment la nature était étudiée et comprise avant le XVIe siècle. Éclairé par les lumières d'une religion divine, le moyen âge n'avilit plus ses hommages en décernant l'apothéose aux animaux; mais il leur donne encore, en fait d'intelligence et de qualités extraordinaires, une part assez large pour qu'ils tiennent une place importante dans la littérature, dans la poésie et dans les arts, expression fidèle de ses croyances et de ses erreurs. Pour les imaginations éprises du merveilleux, il y avait là un élément fécond, et pour ainsi dire inépuisable. Le miracle permanent de la création s'offrait avec toutes ses splendeurs à des générations qui n'avaient point encore appris à douter. Une idée nouvelle et puissante planait au-dessus de toutes les fables antiques, au-dessus de tous les mensonges de la science; et cette idée, c'était celle de l'enseignement moral et religieux. Il nous reste à voir comment elle se manifeste dans cette vaste épopée, tour à tour chrétienne et profane, mystique et chevaleresque, satirique et morale, qui forme comme la contre-partie des mystères, et dont nous avons dû passer en revue les acteurs avant de pénétrer dans l'action même.

CHARLES LOUANDRE.

SCÈNES ET RÉCITS

DES ALPES

LA FILLOLE DES ALLEMAGNES.[1]

I.

On pourrait s'étonner que Genève eût donné son nom au Léman, dont elle n'occupe qu'un point extrême et presque imperceptible, si la célébrité de cette Rome du protestantisme, élevée si haut par l'intelligence, la probité et l'esprit de conduite, n'expliquait suffisamment une pareille usurpation. A vrai dire pourtant, le pays de Vaud aurait droit de réclamer à plus juste titre la propriété de ce beau lac, qu'il enveloppe presque tout entier de ses vignobles, de ses vergers, de ses villas et de ses bourgades. Le Léman semble lui appartenir par je ne sais quel rapport entre ses eaux riantes et la race qui habite ses rives. C'est le même charme attirant, la même facilité d'abord, les mêmes grâces un peu nonchalantes, et aussi, faut-il le dire? parfois la même mobilité. Là, comme sur le lac, des vents s'élèvent sans que rien les ait annoncés, des courans emportent sans qu'on puisse en deviner la cause : les variations des esprits sont à peine égalées par celles des ondes. C'est ainsi que, philosophe au com-

(1) *La Filleule du canton allemand;* — au pays de Vaud, on appelle *les Allemagnes* les cantons dans lesquels on ne parle pas français.

mencement du siècle sous l'influence de Voltaire et de Gibbon, la société vaudoise est revenue de nos jours à la foi vive et militante. — Nos pères s'étaient réduits à la prose, nous sommes retournés à la poésie, — me disait une spirituelle convertie de Lausanne. A peu près générale dans les classes que distinguent la culture et le loisir, la renaissance religieuse s'est moins développée cependant parmi les rudes laboureurs de la côte ou des plaines. Chez eux se retrouvent encore les inclinations sceptiques. On dirait qu'à mesure que la croyance s'exalte là-bas, ici l'esprit raisonneur se fortifie : redoutable contradiction qui explique bien des choses dans l'histoire de ces dernières années, et dont on pourrait craindre les conséquences, si la cordialité traditionnelle des mœurs vaudoises n'adoucissait tous les chocs, et si les plus grossiers n'éprouvaient l'influence de cette merveilleuse nature qui distrait l'homme malgré lui de ses amertumes ou de ses violences, et rassérène l'âme par les joies du regard!

Jamais cette splendide nature qui fait l'orgueil du bassin lémanique ne s'était montrée plus séduisante qu'au jour et à l'heure où commence notre récit. La nuit se préparait à descendre; les montagnes qui encadrent les eaux s'assombrissaient de plus en plus, et la Dent du Midi faisait étinceler ses pics neigeux aux dernières lueurs du soleil couchant. Le lac, déjà plongé dans l'ombre vers Villeneuve, s'illuminait du côté de Genève, et quelques barques, étendant à la brise leurs doubles voiles latines, sillonnaient de loin en loin son azur empourpré, comme de grands cygnes attardés qui se hâtaient de regagner leurs nids.

Sur une des routes penchantes et rocailleuses qui serpentent le long des vignobles au-dessus de Cully, une jeune fille d'environ dix-huit ans s'avançait de ce pas souple et égal qui révèle une vigueur exercée. Bien que sa chaussure couverte de poussière annonçât une longue marche, et qu'elle tînt sous le bras un paquet que l'on pouvait croire pesant, elle ne semblait éprouver aucune fatigue. Son costume la faisait connaître pour étrangère. Au lieu du vêtement sombre et étriqué des paysannes vaudoises, elle portait l'éclatant corsage de Berne, rehaussé par les agrafes et les chaînes argentées. Sa courte jupe laissait voir des jambes dont la forme robuste n'était point dépourvue d'élégance, et de son large chapeau de paille s'échappaient de longues tresses blondes terminées par une touffe de rubans. En y regardant de près, on eût remarqué plus d'un détail témoignant d'une pauvreté qui se respecte et n'a point voulu s'abandonner elle-même : l'étoffe du corset avait perdu sa première fraîcheur, le jupon de drap laissait voir la trame en plusieurs endroits, et le linge de la gorgerette, dont le voyage avait à peine altéré la blancheur, était d'un tissu grossier; mais si l'ensemble du costume

n'annonçait pas la richesse, il était du moins irréprochable sous le rapport de la bonne grâce et du goût.

La jeune voyageuse gravit une partie du coteau sans se retourner une seule fois vers le splendide spectacle qu'offrait en ce moment le lac, illuminé par le soleil couchant; son regard semblait errer incertain sur les habitations qui se dressaient çà et là, à chaque étage de la montagne. Elle était précisément arrivée à la lisière des vignobles, au point où commencent les guérets, les vergers et les pâturages; elle venait de s'arrêter au milieu d'un carrefour formé par trois chemins, comme si elle eût hésité sur la direction à prendre, quand une voix retentissante qui chantait un psaume se fit entendre à droite, et elle aperçut un vieillard descendant le sentier pierreux. Sa démarche avait une sorte de componction grotesque qui se retrouvait également sur son visage, dont les enluminures bachiques contrastaient étrangement avec ces saintes apparences. Il portait un costume peu différent de celui des paysans de la côte, mais qui avait lui-même une physionomie compassée et discrète. En France, on eût dit que le personnage tenait le milieu entre le marguillier et le magister.

Abraham Chérot n'exerçait pourtant ni ces professions ni aucune autre. Gratifié à sa naissance d'une main difforme, il s'était servi de « cette croix, » comme il l'appelait, pour se dispenser de tout travail et rester à la charge de la commune. Peut-être ses titres à cette faveur eussent-ils été plus sévèrement examinés, si Abraham n'avait su se faire protéger par des hommes justement honorés pour leur bienfaisance et leur foi. Nul ne parlait en effet mieux que lui ce langage qu'une préoccupation trop exclusive a fait passer du dictionnaire religieux dans le vocabulaire journalier des cantons, et qu'un écrivain suisse a spirituellement appelé « le patois de Chanaan : » innocent travers chez les gens de croyances vives, affectation intéressée chez Abraham, mais, en tout cas, habitude commune dont ce dernier avait su faire un lien ! Ainsi soutenu, il était devenu pensionnaire de la *grande maison* (1), qui, sur sa demande de vivre à la campagne, l'avait, selon l'expression vaudoise, « envoyé aux violettes. » Il jouissait là d'une liberté qui lui permettait de suivre ses goûts loin des regards trop sévères de ses protecteurs, et de trinquer indifféremment avec les *purs* ou avec les *profanes,* pourvu qu'il sanctifiât la libation par « quelques *paroles de vie.* »

C'était évidemment ce qu'Abraham Chérot venait de faire, et une certaine gaieté avinée perçait sous son masque puritain. La voyageuse ne s'en aperçut pas sans doute, car, le saluant avec déférence, elle lui demanda, d'un accent moins alémanique que n'eût pu le faire

(1) L'hôpital.

supposer son costume, la route qui conduisait aux Morneux. Chérot s'arrêta et jeta à la jeune fille un de ces regards en dessous qui dans certaines sociétés expriment la modestie et dans certaines églises la piété. — Les Morneux ! répéta-t-il, auriez-vous affaire par hasard, jeune fille, au cousin Jacques Barmou ?

— Il est votre parent, monsieur ? s'écria la Bernoise, dont le visage s'éclaira.

— Selon la chair, mais non selon l'esprit, reprit Abraham avec un soupir; Barmou n'a point dépouillé le vieil homme, et il attend les eaux de la régénération.

La jeune fille parut embarrassée. — Ah ! c'est donc vrai alors, ce qu'on avait dit à ma mère ! reprit-elle avec hésitation et presque en se parlant à elle-même.

— Le malin rôde autour des âmes comme un lion dévorant, continua Chérot, et le cousin Jacques a succombé aux embûches de la grande Babylone.

— C'est Paris que monsieur veut dire ? fit observer la voyageuse avec une ingénuité respectueuse. Oui, je sais qu'il a servi dans les régimens du roi de France, quand il ne comptait pas encore sur cet héritage légué par le grand cousin, et qui l'a fait riche.

— Sachez, jeune fille, qu'il n'y a de vraie richesse que dans la sanctification, répliqua solennellement Abraham ; je n'appelle point richesse les biens consommés dans le péché, et dont on ne sait point faire part à ses frères, — parmi lesquels je comprends nécessairement les cousins. Jamais Barmou n'a songé à reconnaître mes conseils par un témoignage de charité terrestre : je n'ai goûté ni à l'épi de son champ ni au raisin de sa vigne; mais ceux qui vivent du pain et du vin de l'esprit supportent l'injure sans se plaindre, car ils savent que « la vie est une vallée de larmes. »

Cette dernière maxime était le grand principe d'Abraham, le trait brillant et suprême par lequel il avait coutume de clore ses improvisations édifiantes. Après l'avoir émise, il fit une pause majestueuse, comme s'il eût voulu laisser le temps à la jeune fille d'en mesurer la profondeur. Celle-ci respecta un instant ce silence; mais comme le jour tombait rapidement, elle se hasarda à renouveler sa première demande. — Monsieur m'excusera, dit-elle, mais j'ai peur qu'il n'y ait encore loin jusqu'aux Morneux, et je voudrais arriver avant la nuit close.

— La nuit que vous craignez est la lumière, comparée à la nuit de l'âme, objecta gravement Chérot; mais êtes-vous donc attendue chez le cousin, jeune fille ? Qu'allez-vous y faire et qui êtes-vous ?

— Je gage que je le dirai, moi, interrompit tout à coup une voix.

Nos deux interlocuteurs se retournèrent et aperçurent un jeune

paysan qui venait de déboucher par la plus large des routes aboutissant au carrefour. Il conduisait une vache attelée à un de ces traîneaux, appelés *luges*, qui remplacent les chars à roues dans les rapides et étroits sentiers de la montagne. L'herbe fine dont le chemin était tapissé avait empêché d'entendre son approche.

— Ah! c'est François, dit Chérot. Tu connais donc cette jeune fille, toi?

— C'est-à-dire, reprit en riant le nouveau-venu, que je la vois à cette heure comme on voit la lune nouvelle à son lever, pour la première fois; mais j'ai pourtant idée que son nom est Martha Bartmaur, nièce et *fillole* du maître des Morneux. Ai-je deviné, voyons?

La jeune fille se récria. — Qui vous l'a dit? demanda-t-elle.

— Eh! la belle merveille! reprit Abraham, n'est-il pas en service chez Barmou? Il aura su qu'on vous attendait.

— Et puisque j'ai rencontré la *fillole*, c'est moi qui la conduirai au logis, ajouta François.

— A la bonne heure! dit solennellement Chérot; mais rappelle-toi qu'elle t'est remise comme la brebis fatiguée au bon pasteur.

— Ne craignez donc rien, répliqua gaiement le jeune homme, on lui fera place sur la *luge*. Il y a justement là un coussin vert en son intention.

Il montrait sur le traîneau des tiges de maïs récemment coupées pour le bétail, et qu'il disposa de manière à ce que la jeune fille pût s'y asseoir. Elle le remercia, prit place sur la jonchée et souhaita le bonsoir à Abraham, qui, après l'avoir chargée de rappeler au cousin que « la vie est une vallée de larmes, » reprit sa route en entonnant un nouveau psaume. François s'était également remis en marche et cheminait près de sa vache en sifflant. C'était un garçon de vingt-cinq ans, grand, robuste, et dont le visage un peu haut en couleur avait l'expression ouverte habituelle aux physionomies vaudoises. Il ralentit bientôt le pas afin de se trouver près de la jeune fille, et renoua l'entretien en l'interrogeant sur la route qu'elle avait suivie.

— J'ai laissé la voiture à Bulle, répliqua Marthe.

— *Ava* (1)! et depuis là vous êtes venue à pied! s'écria François. C'est bien trop pour une pauvre alouette qui essaie ses ailes, sans compter que vous n'aviez peut-être jamais quitté le pays?

— Je n'étais point sortie de Gerzensée, répliqua la jeune fille avec émotion.

— Pour lors, ç'a été un grand crèvement de cœur, pas vrai? reprit François.

— Oui, oui, répliqua Marthe. Quand on laisse sa mère... et d'au-

(1) *Ava*, interjection plaintive du dialecte vaudois.

tres encore,... qu'on s'arrache de tous ceux qui vous tiennent, c'est une dure épreuve!... Mais il le fallait : mon oncle et parrain avait demandé à me prendre en service aux Morneux.

— Rapport à ce qui lui est dû? fit observer le jeune valet, qui baissa la voix. C'est-il pas cent écus de Brabant que votre père n'avait pu payer au maître?

— Cent vingt, dit la Bernoise, surprise qu'il connût ce détail.

— Et l'oncle a proposé de faire acquitter la dette par votre travail? continua François.

La jeune fille le regarda. — Eh! vous savez donc tout! s'écria-t-elle; d'où l'avez-vous appris?

— Ah! voilà!... reprit son conducteur, qui affectionnait, comme tous les Vaudois, cette vague expression derrière laquelle se réfugie la paresse d'esprit ou la prudence. — Toujours est-il que vous avez accepté?

— En remerciant Dieu et mon parrain, répliqua Marthe. Quand je devrais peiner jour et nuit, j'aurai trop de contentement si je puis soulever ce poids de dessus la fosse de mon père. Au moment de s'en aller vers Christ, c'était sa grande angoisse, et où qu'il soit à cette heure, la pensée d'être quitte envers l'oncle devra le soulager.

— Eh bien! c'est encore d'une fille brave, ce que vous dites là! reprit François touché du dévouement de la Bernoise; il n'y en a pas beaucoup qui aient comme ça le ressouvenir des morts. Dieu leur en tiendra compte.

La jeune fille ne répondit pas, et il y eut un moment de silence. Le valet de ferme continuait à marcher à côté de la *luge* en abattant avec son fouet les feuilles des buissons qui bordaient la montée; mais il jetait de loin en loin un regard vers sa compagne de route, et plus il la regardait, plus il sentait sa bonne volonté pour elle se changer en véritable sympathie. A vrai dire, Marthe eût prévenu un juge plus difficile. Il y avait dans ses traits, dans son port, dans ses mouvemens, je ne sais quoi de cordial et de pénétrant qui exerçait sur tous une irrésistible séduction. La blancheur nacrée de son front large et pur semblait se fondre dans l'or pâle de sa chevelure; son œil était d'un bleu profond, son nez droit, ses lèvres légèrement épaisses, mais admirablement encadrées dans l'ovale un peu large de son visage; sa taille élevée accusait une vigueur juvénile qu'adoucissaient la richesse des formes et la mollesse des contours. Elle semblait avoir enfin cette ignorance d'elle-même qui laisse à la beauté toute sa franchise et aux grâces tout leur développement.

Après une pause de quelques instans, elle reprit l'entretien par des questions sur la situation de la ferme des Morneux, sur son étendue, enfin sur les habitudes du propriétaire. — Ni ma mère ni moi n'avons revu l'oncle depuis le jour de mon baptême, ajouta-t-elle,

et nous ne savons que ce que nous ont appris quelques Vaudois de passage dans le Stockhorn; encore le plus souvent ne parlaient-ils que de son bien.

— Alors ils ont dû vous dire que c'était un homme terriblement *piastreux,* fit observer François. Il n'y en a pas beaucoup dans la contrée qui soient bons pour marcher à son attelée; mais aussi il est de ceux qui ne pavent pas les routes avec leurs écus, et qui aiment mieux, comme on dit, laisser confire leur argent.

— Ma mère m'avait avertie de la chose, reprit Marthe, et encore d'une autre...

— De laquelle donc?

— Elle m'a dit que de son temps l'oncle Jacques avait la parole haute, qu'il ne pouvait souffrir ni retard ni contradiction, et qu'il trouvait toujours l'ouvrage en arrière... Reste à savoir si l'âge l'a changé...

Son regard fixé sur son compagnon semblait l'interroger à cet égard. — C'est-à-dire... voilà! répliqua François, qui, satisfait de cette explication vaudoise, se mit à faire claquer son fouet; puis, voyant un nuage de tristesse passer sur le front de Marthe, il ajouta d'un ton d'intérêt : — N'allez pas pourtant prendre peur au moins. C'est vrai, le maître n'est pas trop commode; mais il ne faut pas croire non plus que ce soit un *garou!* Il a été baptisé dans son temps, quoi qu'il en dise. Et puis on sera là pour vous avertir et pour vous donner du réconfort. Soyez paisible, il n'y a pas pire que moi pour défendre ceux qui m'agréent.

—Que Dieu vous récompense pour vos bonnes intentions, François! dit la Bernoise. Soyez sûr que je ne les oublierai ni ici ni ailleurs.

L'émotion attendrie avec laquelle ces mots étaient prononcés gagna le jeune homme; il prit la main de Marthe en répétant ses assurances de bonne amitié, et s'asseyant près d'elle sur la *luge :* — Pour ne pas mentir, on a besoin d'une rude patience là-bas, dit-il, et sans les gages, j'aurais dit depuis longtemps au maître : Adieu! je t'ai vu! Mais, pas moins, on finit par prendre la chose en accoutumance. Je vous aiderai, comme on dit, des quatre fers. Seulement l'oncle ne doit pas savoir que nous nous accordons, et pour ça faut jamais...

Il s'interrompit tout à coup.

— Qu'y a-t-il? demanda Marthe.

— Regardez là-bas, derrière le *clédar* (1), murmura le valet en baissant la voix. C'est le maître!

La jeune fille se leva aussitôt pour courir à son parrain; mais elle fut subitement arrêtée par un juron qui la fit tressaillir.

(1) *Clédar,* barrière établie dans une haie.

— Vain nom de Dieu! voilà donc ce qui te retarde? cria Barmou à son valet; tu restes en route à faire le galant quand l'ouvrage appelle au logis? Je t'ai donné, il paraît, une *ermaille* et une *luge* pour carioler les *gracieuses* (1)?

— Je vous amène celle que vous attendiez, répondit François d'un ton de condescendance familière. Est-ce que vous ne reconnaissez pas votre *fillole?* Je l'ai rencontrée à la croisée des chemins qui demandait sa route au cousin Abraham.

— Ce qui fait que dès l'arrivée je me suis trouvée en famille, ajouta Marthe, qui s'approcha de Barmou pour l'embrasser.

Celui-ci la laissa faire en grommelant quelques injures contre Chérot; puis, s'adressant à François : — Et toi, un peu de hâte! continua-t-il; montre que tu as des jambes et un fouet! En route, *saint-lâche!* les bêtes attendent après leur fourrage.

A ces mots, le vieux paysan reprit lui-même le chemin du logis le long des champs, tandis que François forçait la vache à presser le pas. Marthe resta un instant incertaine de ce qu'elle devait faire; mais, voyant que son oncle ne l'encourageait par aucun signe à le suivre, elle prit le même chemin que la *luge,* honteuse et le cœur gros de l'accueil qu'elle venait de recevoir. Barmou la précédait de quelques pas de l'autre côté de la haie. A chaque détour du chemin, elle pouvait apercevoir son profil, qui se découpait sur le ciel déjà sombre. Les lignes en étaient singulièrement nettes et arrêtées, mais avec une expression de dureté railleuse qui, dès l'abord, repoussait. L'œil enfoncé brillait rond et petit sous des sourcils aux poils épars; la mâchoire dégarnie laissait se rejoindre le nez et le menton; une barbe rousse, entrecoupée par les marques livides de la petite-vérole et longue alors de huit jours, tachetait son visage; quelques mèches de cheveux fauves à demi grisonnans étaient collées sur ses tempes creusées. Maigre et petit de taille, le vieux paysan avait cette vivacité de mouvement qui annonce moins la vigueur que la fièvre de l'activité. Il était vêtu d'un habillement complet de mitaine jaunâtre blanchi sur toutes les coutures. Les rayons mourans du jour, qui laissaient dans l'ombre le chemin creusé sur la pente, éclairaient le champ plus élevé dont il suivait la berge, et l'enveloppaient d'une sorte de nimbe rougeâtre qui lui donnait je ne sais quoi de diabolique. Marthe ne pouvait détacher son regard de cette espèce de vision, et chaque fois que Barmou se retournait à demi de son côté, elle sentait son sang se figer de frayeur.

Après quelques détours au flanc de la montagne, tous trois aperçurent la toiture des Morneux, qui se montrait au-dessus d'un bou-

(1) *Une ermaille*, une vache. — *Les gracieuses*, les jeunes filles.

quet de cerisiers. A en juger par le nombre des appentis de service et par l'ampleur de la fosse à fumier qui s'étendait devant l'étable, le domaine devait être d'une notable importance pour le pays. Dès que le bruit du traîneau se fit entendre, un jeune garçon et une servante qui étaient accourus voulurent aider à dételer; mais Barmou les chassa.

— A votre ouvrage, fainéans! cria-t-il. Faut-il être quatre pour mettre un cheval à la longe? Voyez s'ils ne sont pas toujours à l'affût du rien-faire! autant de valets, autant de voleurs de pain!

Le jeune garçon et la Savoyarde n'entendirent pas ces derniers mots : dès le premier ordre du maître, tous deux s'étaient hâtés de rentrer. Jacques continua de maugréer tout en détachant du traîneau la vache que François conduisit à l'écurie, tandis qu'il prenait lui-même à brassée une partie du fourrage chargé sur la *luge* et le portait à l'étable. Marthe, restée debout à quelques pas et ne sachant que devenir au milieu de cette bourrasque, se décida à prendre le reste des tiges de maïs dont elle garnit les râteliers. Barmou la laissa faire sans rien dire, et gagna la maison, où elle le suivit.

Ce fut là seulement qu'il lui adressa directement la parole. Il attacha sur elle ses yeux gris, et après avoir paru jouir quelques instans de son embarras : — C'est donc toi enfin! dit-il d'une voix brève; ta mère s'est pourtant décidée à t'envoyer? Nom du diable! il était temps! Encore huit jours, et j'aurais retiré de vous mon bon vouloir, car c'est une grande grâce, sais-tu? que je vous fais à toutes deux de te prendre ainsi en paiement de ce que me devait le défunt.

— Ma mère l'a compris de même, et nous vous en remercions, répliqua timidement la jeune fille.

— A la bonne heure! reprit Barmou, nous verrons ta bonne volonté. La mère dit que tu es une vaillante travailleuse; mais je ne prendrai pas son dire pour caution, vu qu'elle a toujours été, pour son compte, un peu nonchalante.

— Ma mère! répéta Marthe étonnée.

— Oui, oui, continua le paysan; ça convenait à ton père, qui aimait de même à s'ébaudir. — Encore un fier *avale-royaumes,* celui-là (1)!

— Ah! par grâce, mon parrain, ne parlez pas ainsi, interrompit la jeune fille, dont les yeux se mouillèrent.

— Quoi donc! reprit Barmou en ricanant; est-ce que tu es une fille à superstitions? Pourquoi ne saurais-tu pas ce qu'il y a à dire sur ceux qui t'ont mise au monde?

— Parce que ce n'est pas à moi de les juger, répliqua Marthe avec une énergie émue, et qu'il y a un commandement qui nous ordonne d'honorer notre père et notre mère.

(1) *Avale-royaumes*, dissipateur.

Le paysan redressa la tête et cligna l'œil.

— Ah! oui-dà, tu te chausses chez ce cordonnier-là! dit-il d'un ton ironique; eh bien! tu sauras, la fille, qu'aux Morneux il n'y a de commandemens que les miens, que je dis ce qui me plaît, et qu'on m'écoute quand même; mais en voilà assez pour le quart d'heure, les autres t'apprendront comment on se gouverne ici. — Holà! hé! la Lise! est-ce que nous ne soupons pas aujourd'hui?

— Voilà! répondit la servante, qui arriva avec tout ce qu'il fallait, et commença à mettre le couvert en jetant à la nouvelle venue des regards mécontens. Marthe voulut l'aider; mais la Lise lui déclara sèchement qu'elle n'avait besoin de personne pour faire son ouvrage, et que la demoiselle devait prendre garde de gâter ses beaux atours. Le *boube* (bouvier), qui entra peu après, ne se montra pas plus accueillant : il alla s'asseoir près du foyer, alternativement occupé de regarder la Bernoise et d'échanger avec la Lise un rire moqueur. L'oncle Jacques observait du coin de l'œil la réception faite à l'étrangère. En même temps qu'il s'amusait de son malaise, il se réjouissait de ces annonces de malveillance qui le rassuraient contre la bonne entente de ses gens. Il était, en effet, de ceux qui pensent que l'accord des serviteurs fait la ruine des maîtres, et il avait toujours appliqué chez lui la maxime royale « diviser pour régner. » François, qui se présenta à son tour, sembla se mettre à l'unisson des autres, et ne vouloir donner aucune suite aux bonnes intentions précédemment annoncées. Il affecta de ne point prendre garde à la jeune fille, s'approcha de la fenêtre sans lui parler, et se mit à battre la charge sur le vitrage.

Enfin le souper fut servi, et chacun prit place, sauf Marthe, pour qui la Lise avait malicieusement négligé de mettre un couvert. Barmou, voyant qu'elle ne s'approchait point, lui demanda brusquement si elle refusait de souper avec les autres.

— Excusez-moi, répondit-elle timidement; mais je ne voyais point ma place.

— Ah! Jésus! c'est ma faute, s'écria la Lise, qui parut alors s'apercevoir de son oubli volontaire; je n'ai pas servi la demoiselle, et faut croire qu'elle n'a pas l'accoutumance de se servir elle-même.

Barmou sourit à la façon des loups qui se pourlèchent. — Allons! vas-tu déjà *guerrer* (1), la Savoyarde? dit-il d'un air hypocritement pacifique; tu sais bien que j'aime la paix! Ne tardons pas davantage, croyez-moi; faut jamais faire attendre les gourmandises.

En parlant ainsi, il avait gagné le haut bout de la table, où il s'assit. Le petit Baptiste, François et la Lise prirent également leurs places.

(1) *Guerrer*, faire la guerre.

Barmou commença par se verser un plein verre de salvagnin (1), dont il avait près de lui une bouteille, tandis qu'un pot de cidre coupé au tiers était placé devant les autres convives. Après avoir vidé son gobelet et fait claquer sa langue contre son palais, ce qui était une manière détournée et narquoise de vanter l'excellence du vin qu'il venait de boire devant ceux qui n'en buvaient pas, il s'empara de la grande fourchette de fer et mit la main au plat.

Dans ce moment, un geste d'avertissement adressé à Marthe par François fit lever les yeux au paysan, et il aperçut la jeune fille debout devant la place qui lui avait été assignée.

— Eh bien! qu'y a-t-il encore? demanda-t-il; pourquoi rester là, droite comme un échalas? Crois-tu par hasard que nous allons nous mettre en danse? Qu'attends-tu pour prendre ta nourriture?

— J'attends que mon parrain veuille bien prier Dieu de la bénir, répondit Marthe avec modestie.

La demande était si inattendue, elle heurtait tellement les habitudes établies aux Morneux par l'oncle Barmou, qu'il y eut un mouvement général. François haussa les épaules d'un air contrarié, la Lise se récria, et Baptiste fit entendre un rire bête que le vieux paysan interrompit par des imprécations. Aux paroles de Marthe, le sang lui était monté jusqu'aux yeux, et il s'était redressé comme une couleuvre blessée. — Ah! tu es donc aussi dans les *momières,* toi? s'écria-t-il. Le diable me torde, j'aurais dû m'en douter! ç'a toujours été le vice des femmes de la famille : ta mère et tes tantes apportaient partout leur Bible et leur chaufferette; mais apprends bien une chose, la Bernoise, c'est qu'ici il n'est pas question de vos farces. Tu n'es pas venue aux Morneux pour faire ton salut, je suppose?

— Pardonnez-moi, mon parrain, dit la jeune fille avec douceur, on peut le faire partout.

— Et moi, mille damnations! reprit le paysan, je te dis que tu es venue ici pour traire, pour filer et pour ranger la maison, ce que tu commenceras dès demain, pendant que la Savoyarde ira aux champs.

— C'est dit, répliqua Marthe avec soumission; mes forces et mon temps sont à votre service.

— Comme aussi ta volonté, entends-tu bien? ajouta Barmou, qui fixa sur elle des regards où brillait la colère. Écoute ceci : il y a quinze ans qu'aucun pasteur n'a mis le pied sur le seuil des Morneux, et je ne sais plus le chemin du temple. Je ne veux pas de fanatiques chez moi. Tu vois la Lise, qui est catholique, soi-disant; François, qui a été instruit au catéchisme huguenot, et le *boube,* qui

(1) Espèce de vin qui se récolte dans le canton de Vaud.

n'est rien du tout : eh bien! tous trois n'ont pour bon Dieu que *saint-travail* avec *sainte-pitance,* et c'est moi qui suis leur curé.

— Que Christ vous pardonne ainsi qu'à eux! dit Marthe avec une gravité pleine d'onction, mais moi, — qu'il en soit béni! — j'ai reçu une plus grande grâce, et si nous ne devons point prier ensemble, je prierai seule pour tous.

Barmou frappa la table du poing.

— Par les cinquante diables! ne t'en avise pas, s'écria-t-il, je ne veux entendre ni vos psaumes, ni vos oraisons.

— Aussi les répéterai-je tout bas, mon parrain.

— Pas même, pas même! interrompit le vieux paysan hors de lui; la male-mort me vienne! il ne sera pas dit que j'aurai souffert ici vos grimaces. Assieds-toi et mange sans patenôtres, ou bien enlève ton souper et détale.

— Ce sera à votre commandement, dit la jeune fille, qui prit tranquillement le morceau de pain placé devant elle et quitta la table.

— Cours donc! mauvaise *chante-pleure* (1)! s'écria Barmou en se levant à moitié, va demander qu'il te tombe de la manne pour manger sur le pouce. La Savoyarde, montre-lui le *moulin à prières* de la tante Isabeau, c'est la chambre qui lui convient.

II.

La pièce autrefois occupée par la tante Isabeau formait l'angle de la maison. Éclairée par deux fenêtres dont l'une regardait le lac, l'autre la montagne, cette chambre était depuis longtemps inhabitée. Sur le plancher s'étalaient des graines potagères, exposées là au soleil et gardées pour semence. Trois immenses armoires, renfermant, outre les vêtemens de la défunte, les réserves de linge, les provisions d'hiver et quelques poupées de lin, garnissaient une des parois; contre l'autre s'appuyaient le vieux lit à baldaquin avec ses rideaux de serge verte à ourlet rose, une commode surmontée d'une petite niche en verre, sous laquelle se dressait un bouquet de fleurs artificielles, et quelques chaises à fond de bois. Près de la fenêtre, on voyait un vieux fauteuil à bras, et devant le fauteuil, un petit guéridon sur lequel se trouvaient encore les lunettes de la vieille tante et le tricot que la mort était venue interrompre. Au-dessus, dans le trumeau, on avait suspendu un cadre de bois noir renfermant une de ces lettres ornées d'images symboliques et de guirlandes coloriées que les écoliers de la Suisse allemande adressent à leur famille le jour du nouvel an. Marthe s'approcha et y lut la signature de l'on-

(1) *Chante-pleure,* qui pleure et qui rit alternativement.

cle Louis, le *besson* (1) de sa mère, mort en Amérique depuis de longues années, mais dont le souvenir lui était cher et présent par tout ce qu'elle en avait entendu raconter. A côté, sur une petite étagère, elle crut reconnaître un livre — qu'elle prit vivement : c'était l'ancienne Bible de la famille. Sur les premiers feuillets, on avait soigneusement inscrit les principaux événemens domestiques, les naissances, les mariages, les morts, et la plume qui avait enregistré chacun de ces faits y avait ajouté un renvoi à des passages qui devaient servir d'actions de grâces ou de consolation. Les pages du livre saint, jaunies par le temps et frangées au bord, prouvaient que les mains de plusieurs générations aujourd'hui ensevelies dans la tombe les avaient successivement feuilletées. On trouvait là comme une trace du passage des ancêtres; c'était le mémorial de la famille, réduit à ce qui avait véritablement signalé ces humbles existences, créées dans l'obscurité, poursuivies dans le travail, terminées sous un rayon d'espérances immortelles.

La jeune fille se sentit saisie de respect, elle baisa le saint volume avec une vénération attendrie et l'ouvrit au hasard. Le *Livre de Job* se trouva sous ses yeux : elle se mit à lire lentement ce récit merveilleux du combat engagé entre Dieu et Satan, cette plainte de la foi aux prises avec les douleurs humaines. A mesure qu'elle lisait, une sorte d'exaltation intérieure relevait son courage; les paroles de la Bible agissaient sur elle comme ces cordiaux souverains dont quelques gouttes suffisent pour ranimer la vigueur abattue. Toutes les images de la maison paternelle se réveillaient autour de ces versets, lus tant de fois avec sa mère, expliqués si souvent par le pasteur de son village. Marthe croyait entendre leurs voix, elle se rappelait les circonstances de cette lecture, les commentaires édifians, les vaillantes résolutions. Le livre sacré était pour elle un sanctuaire où s'étaient réfugiés les souvenirs les plus purs, les plus encourageans et les plus chers : à côté de l'accent inspiré retentissaient les accens de toutes les fées de l'enfance et du foyer. Ses larmes, jusqu'alors retenues, coulèrent librement; mais, loin de l'affaiblir, elles la fortifièrent. Ramenée aux idées de résignation, les duretés dont elle venait d'avoir à souffrir ne lui parurent plus que des épreuves de peu d'importance. Elle jugea que Dieu l'avait suffisamment dédommagée en lui donnant, dans cette demeure sans croyances, la seule retraite où la foi des aïeux eût été conservée. Il lui sembla que l'âme de la tante Isabeau continuait à habiter avec elle la chambre écartée, qu'elle l'aurait pour compagne et pour protectrice. Aussi son cœur, qui avait d'abord fléchi par surprise, reprit-il sa force et sa

(1) *Besson :* ce mot est employé en Suisse comme en France pour indiquer un jumeau.

sérénité. La jeune Bernoise était à cet âge où l'on accepte sans marchander les tâches laborieuses, où, riche de vie, on donne volontiers son sang et ses larmes, où la couronne d'épines enfin est un supplice qui orne et une douleur qui relève.

Après une prière fervente, Marthe mangea presque gaiement le morceau de pain sec emporté du souper et se coucha, fermement décidée à tout supporter pour acquitter la dette de son père. Son ignorance soutenait sa bonne volonté, et lui donnait même espoir de rappeler l'oncle Barmou à de meilleures pensées. Avec plus d'expérience, elle eût su que les âmes endurcies étaient difficilement ramenées, que dans les conditions journalières les conversions étaient rares, et qu'il fallait, pour transformer les persécuteurs en apôtres, les éclairs miraculeux de la route de Damas; mais elle n'en était point encore arrivée à cette aride conviction qui arrête l'effort et éteint jusqu'au désir. Dans sa foi naïve, elle pensait que tous les cœurs doivent s'ouvrir sous les rayons de la tendresse et de la douceur.

Ainsi raffermie, elle se leva le lendemain dès le point du jour, descendit promptement et prit possession du domaine qui lui avait été assigné la veille par son parrain. Personne n'était encore debout; il fallut qu'elle se mît au fait de tout sans guide et sans conseil, mais ce fut pour elle le moyen de mieux voir et de s'instruire plus complétement. Lorsque la Lise parut, elle trouva, à son grand dépit, le ménage déjà fait et les vaches tirées. Ne pouvant s'en plaindre tout haut, elle saisit le prétexte de quelques modifications apportées aux arrangemens intérieurs pour se récrier contre les nouvelles venues qui prétendaient tout réformer et affectaient un zèle toujours de courte durée. Marthe lui répondit tranquillement que, d'après la volonté de son oncle, le ménage la regardait seule désormais, qu'en ayant la responsabilité, elle devait en avoir la libre direction, et qu'elle demandait à Lise de ne pas plus s'en inquiéter qu'elle ne s'inquiéterait elle-même des travaux des champs.

Barmou entra comme elle achevait ces mots, et la Savoyarde, qui avait des raisons particulières de se croire quelque crédit près du maître, se mit à crier que la Bernoise l'*insolentait,* et qu'elle ne se laisserait pas ainsi *marcher dessus* par une étrangère. Elle en eût dit davantage, si le vieux paysan, qui avait apprécié d'un coup d'œil la besogne faite, ne lui eût imposé silence en lui ordonnant brusquement d'aller rejoindre François au labour. La résistance suppose une force intérieure qui participe de la vertu; tout ce qui est corrompu s'affaisse ou se dissout : la servante avilie par une domination à laquelle elle n'avait rien su refuser rentra subitement dans ses habitudes serviles, et se hâta d'obéir.

Ainsi affranchie d'un contrôle humiliant, Marthe fit tous ses efforts

pour établir aux Morneux un ordre dont on avait depuis longtemps perdu la tradition. Il y a dans l'aménagement domestique quelque chose qui révèle nos goûts, nos habitudes, presque notre âge. Le soleil de la jeunesse et les brumes des années déclinantes jettent sur le foyer leurs lueurs ou leurs ombres. Marthe introduisit dans le rangement du ménage je ne sais quelle grâce champêtre qui semblait un reflet d'elle-même. Les plus belles faïences furent étalées sur les planchettes, des fleurs ornèrent les vases de porcelaine ébréchés posés sur le buffet; elle rangea sur la cheminée, entre les deux flambeaux de cuivre, les plus belles poires du fruitier, décoration agreste qui rappelait les vergers et symbolisait l'abondance. Les tables et les bancs furent cirés avec soin; les ustensiles les plus vulgaires devinrent, par l'éclat de leur propreté, de véritables ornemens du logis. Dès le premier regard, tout agréait; on se sentait à l'aise et disposé à rester. La laiterie ne fut pas moins habilement dirigée, et Barmou s'en aperçut, au bout de quelques jours, à l'augmentation et à l'amélioration des produits. La Lise avait cette activité brutale qui se dépense sans ordre, sans réflexion, et qui prend la fatigue pour le devoir accompli. Avec moins de mouvement et moins de bruit, la nouvelle servante fit mieux et davantage.

Le parrain de Marthe avait attendu la fin du premier mois en observant sans rien dire; il comprit la valeur de l'acquisition qu'il venait de faire, mais il n'en laissa rien paraître. Il avait pour principe que la politique du maître qui veut tenir ses gens en haleine doit être de se montrer toujours médiocrement satisfait, et que la louange est une avance faite à la résistance ou à la paresse. Aussi se promit-il bien de ne pas gâter Marthe en lui laissant soupçonner ce qu'elle valait, mais de chercher plutôt toutes les occasions de la prendre en faute. Il était d'ailleurs partagé entre deux sentimens contraires qui changeaient à chaque instant ses dispositions à l'égard de la jeune fille. Tandis que, d'un côté, sa bonne grâce, sa bonne humeur et sa science de ménagère le charmaient, de l'autre sa paisible assurance et son obstination de piété l'agaçaient jusqu'à la colère. Maître absolu dans son domaine, le vieux paysan s'était accoutumé à tout faire plier devant lui. L'attitude craintive de ses serviteurs était devenue à la longue une des conditions de son existence. Il avait besoin de faire peur, comme certaines gens de faire parade de leur force ou de leur beauté; il y mettait sa satisfaction, son point d'honneur. A l'exemple de Louis XIV, qui, pour essayer son air majestueux, se plaisait à regarder fixement ses valets de chambre jusqu'à leur ôter la parole, le père Barmou s'amusait de loin en loin à jouer l'emportement et à voir trembler ceux qui l'entouraient. C'était, avec ses affectations bruyantes d'incrédulité, son véritable orgueil,

l'air sous lequel il s'était produit dans le monde, et qu'il tenait à conserver comme l'expression de sa personnalité.

Ce caractère moitié réel, moitié factice, avait inspiré aux plus scrupuleux une sorte de terreur et aux autres une réserve dont le propriétaire des Morneux était secrètement ravi. La vanité humaine s'accommode de tout ce qui exhausse; quand on ne peut briller par la gloire, on accepte de se distinguer par la réprobation, et il y a dans la plupart des hommes quelque chose d'Érostrate. Or la jeune Bernoise lui refusait positivement cette satisfaction accoutumée : sa soumission restait également étrangère à la bravade et à la crainte. Marthe ne semblait point souffrir de l'absence d'approbation; elle subissait les reproches sans abattement et n'était évidemment occupée que d'accomplir son devoir avec simplicité. Barmou avait en vain tourné autour de cette âme pour y trouver un point vulnérable : la bonne grâce de Marthe le désarmait. Il avait fallu fermer les yeux sur le recueillement qui trahissait la prière de la jeune fille au commencement des repas, ne pas entendre ses expressions respectueuses lorsqu'elle parlait des choses de la religion, et feindre d'ignorer les causes de ses sorties du dimanche à l'heure du sermon. Cette dernière tolérance avait été la plus difficile à admettre par l'ancien soldat : elle contrariait trop ostensiblement les principes établis aux Morneux pour ne point prouver à tous que sa volonté avait cessé d'y être souveraine. Bien des fois Barmou avait été près de s'opposer ouvertement à ce qu'il appelait les momeries de Marthe; mais l'incertitude de la réussite l'avait toujours retenu. Il commençait à comprendre la difficulté de combattre ces âmes douces et sans révolte qui, solidement ancrées sur une foi, flottent dans l'orage sans jamais céder ni périr.

Un dimanche qu'il sortait vêtu de son meilleur habit et coiffé de son feutre neuf pour se rendre chez le notaire auquel il voulait parler de quelques *hommées* de prairies dont on annonçait la vente, il rencontra devant le seuil le cousin Chérot et Pierre Larroi, qui descendaient également au village. Larroi était un de ses voisins et, après lui, le plus riche paysan des alentours; il eût même occupé le premier rang sans un procès contre un parent bernois qui l'avait privé d'une portion de ses biens. Cet amoindrissement d'opulence avait empoisonné la prospérité de Larroi; moins riche, il s'était cru pauvre, et son ressentiment contre celui qui l'avait dépouillé s'était étendu à tous les gens de la même race. Quiconque venait des *Allemagnes* lui paraissait un ennemi; c'était une de ces haines maniaques pour lesquelles tout devient prétexte d'éclater. Barmou, qui savait sa folie, cherchait d'habitude à l'éviter; mais Abraham ne pouvait laisser échapper l'occasion de prouver sa parenté avec le richard des Morneux, et il salua Barmou de loin du titre de cousin.

— Adieu! adieu! répliqua Jacques en bon Vaudois pour qui ce mot signifie bonjour.

— Vous voilà endimanché de bonne heure, cousin, reprit Chérot; auriez-vous entendu par hasard le son des cloches, et descendez-vous vers la piscine où se distribue l'eau de la régénération? Les yeux aveugles commencent donc à voir la lumière depuis l'arrivée de la jeune parente?

Jacques fit un mouvement.

— La Bernoise! s'écria Pierre; c'est-il de la Bernoise que vous parlez, père Abraham? Qu'a-t-elle donc fait, dites?

— Elle a confessé tout haut la vérité, répliqua Chérot avec pompe; elle est descendue des Morneux à la maison de Dieu.

— Elle va au temple, vous voulez dire, reprit Larroi; au fait, je m'en souviens à cette heure. Ah bien! mais Jacques ne s'y oppose donc plus?

— Qu'importe l'opposition des *irrégénérés?* remarqua solennellement Chérot.

— Tais-toi, pinte baptisée! interrompit Barmou à bout de patience; ce qui se passe aux Morneux ne regarde ni toi ni les autres.

— Alors tu conviens de la chose? interrompit Pierre. Par ma vie! j'en étais sûr! Dès qu'on a ouvert sa porte à quelqu'un des *Allemagnes,* tout est fini!... A moi on m'a pris mon bien, à toi ton commandement! Bernoises ou Bernois, c'est toujours le malheur! Je gage que tu n'es plus le maître chez toi!

Les yeux de Jacques devinrent jaunes de bile. — Tu ne crois pas cela! dit-il dédaigneusement; non, mille dieux! tu ne peux pas le croire! Tout le monde sait que mes gens sont dans ma main comme ce bâton, n'allant qu'où les conduit mon désir.

Marthe sortait de l'habitation dans ce moment même, parée de son plus beau costume et tenant à la main son livre de psaumes.

— Ceci nous apprend que la créature descend aux sources de l'édification, dit Abraham en la montrant à son cousin.

— Voyons ce que tu vas faire, reprit Larroi, qui guigna Jacques. Si la Bernoise va au temple par ta franche volonté, c'est clair que tu es devenu un saint, sinon tu nous montreras comment elle t'obéit.

Barmou, qui se préparait à passer outre en haussant les épaules, s'arrêta brusquement. Le dilemme était trop péremptoire pour qu'il fût possible d'y échapper. Laisser partir Marthe, c'était évidemment donner prétexte au voisin de le rendre ridicule en répandant le bruit de sa prétendue conversion; mais s'il retenait la jeune fille d'autorité, il s'exposait à l'éclat d'une désobéissance qui compromettait gravement sa réputation de maître. Des deux côtés il y avait donc péril. Le vieux paysan le comprit sur-le-champ; il ne manquait au

besoin ni de finesse ni de ressources d'esprit : il résolut de tourner la difficulté. Marthe traversait la cour; il l'appela sans paraître prendre garde à son livre ni à son costume.

— Écoute un peu, toi, dit-il d'une voix qui n'avait que l'apparence de la rudesse : faut que je descende vers le village pendant que la Lise et François vont aux regains là-haut; rappelle-toi que je laisse la maison à ton *incombance*.

La jeune fille parut déconcertée.

— Mais, hasarda-t-elle, Baptiste est dans le *soli*.

— Le *boube!* répéta Barmou; est-ce que tu voudrais donc confier notre bien à la garde d'un pareil *idoine*, quand on a vu rôder les bouteurs de feu autour des *mazots?* Faut que quelqu'un reste au logis (1).

— On y sera donc! répliqua la jeune fille en jetant un regard de regret vers le clocher qui pyramidait au bas de la montagne; puisqu'il le faut, c'est que Dieu le veut. J'aurai l'œil sur tout, notre maître; vous pouvez sortir en paix.

A ces mots, elle rentra tristement, et Barmou, qui craignait quelque complication, se hâta de partir : ses deux interlocuteurs le suivirent.

— Hélas! soupira Abraham, qui avait regardé la jeune fille rentrer, j'aurais dû le prévoir : la chair est faible, et la cousine a cédé.

— Ce n'est pas toujours qu'on lui ait fait faire la chose d'autorité! objecta Larroi. Vrai Dieu! je ne te reconnais plus, Jacques; te voilà devenu le roi des agneaux.

— C'est bon! dit Barmou, qui pressa le pas pour rompre l'entretien.

— Non, foi d'homme! continua ironiquement Pierre, je vois qu'on avait raison de dire que la Bernoise devenait maîtresse aux Morneux.

— C'est-il bientôt fini? demanda le paysan, qui se contenait avec peine.

— Quand tu lui parlais tout à l'heure, ajouta Larroi, ta parole avait plutôt l'air d'une prière que d'un commandement.

— Ah! tonnerre du ciel! en voilà pourtant assez! s'écria Jacques, qui entra dans les vignes et pressa le pas pour éviter un plus long entretien, mais qui ne put s'empêcher d'entendre l'éclat de rire du voisin. Au fond, lui-même n'était pas satisfait de la manière dont il venait de se tirer d'embarras; il sentait que son omnipotence domestique était sérieusement compromise et sa réputation en péril. Il se dit qu'il avait été trop faible avec Marthe, qu'un peu plus de persistance l'aurait pliée comme les autres à la discipline des Morneux; mais il avait beau se le dire, quelque chose en lui protestait tout bas. Sans doute il pouvait placer la jeune fille dans l'alternative de se

(1) *Mazots*, cabanes élevées dans la montagne pour abriter le foin. — *Soli*, le grenier à fourrage. — *Incombance*, responsabilité. — *Idoine*, idiot.

soumettre ou de partir; néanmoins il prévoyait son choix et sentait l'impossibilité de la remplacer. Aussi, son intérêt aidant, commença-t-il à chercher des excuses à sa tolérance. Après tout, une si vaillante créature méritait bien qu'on lui passât quelque chose; la religion était son seul vice, et qui pouvait se vanter d'être parfait? Les gens raisonnables devaient se contenter de la plaindre. Barmou, lui, avait d'ailleurs toujours été pour la liberté de conscience, — quoiqu'il soutînt que l'homme n'en eût pas. C'était bien à des imbéciles comme Larroi de le soupçonner de conversion. Sa conduite prouverait au reste ce qui en était; on verrait s'il ne saisirait point, comme par le passé, toutes les occasions de jouer quelque tour au pasteur, s'il ne voterait point au conseil contre les dépenses pour le culte, s'il ne chanterait pas à la *pinte* (1) les plus hardies chansons du régiment!

Un peu relevé par ces belles résolutions, Barmou arriva chez le notaire; mais il était dit que ce jour-là tout lui deviendrait ennui. Il apprit que le morceau de pré qu'il convoitait venait d'être vendu à un de ses ennemis, grand chanteur de psaumes. Descendu pour le culte au premier son de la cloche, ce lecteur de Bible avait précédé notre homme de quelques instans, et avait conclu le marché aux meilleures conditions. — Son zèle pour Dieu lui est tourné à profit, fit observer le notaire en souriant.

Jacques secoua la tête. — Oui, oui, murmura-t-il; voilà nos momiers! le soin de leurs âmes n'apporte jamais de nuisance à leur bourse; tant plus ils ont de religion, tant plus ils aiment les gros intérêts!

Il sortit l'humeur aigrie et se dirigea vers la *pinte* de Mollard, où il espérait se décharger le cœur. C'était là que venaient le dimanche tous les esprits forts de Cully, qui, comme Rabelais, avaient adopté pour dieu la *dive bouteille*. Par malheur, le soleil, qui s'était montré brusquement après plusieurs jours de pluie, avait rappelé les fenaisons en retard aux compagnons habituels de Jacques, et ceux-ci, peu scrupuleux sur le repos du dimanche, étaient allés faucher dans la montagne. Barmou ne trouva à la *pinte* que quelques buveurs incurables abrutis par l'ivresse et incapables de lui faire une société ni un auditoire. Après avoir vainement attendu, il se décida à regagner les Morneux, mécontent de tout le monde, et ne voyant d'autre ressource que de prendre également sa faux et de monter aux hautes prairies; mais à mesure qu'il avançait, les cimes se chargeaient de nuées qui descendaient rapidement le long des pentes comme une avalanche brumeuse. Le ciel, de plus en plus couvert, prenait cette teinte d'un gris uniforme qui accompagne toujours le

(1) *La pinte*, le cabaret.

vouaret (1); une pluie fine et serrée grésillait déjà à petit bruit sur les larges feuilles des noyers. Le paysan comprit que le fauchage ne pourrait continuer ce jour-là, et qu'il était inutile de rejoindre la Lise et François aux *mazots*.

Sa seule ressource était de rentrer au logis; mais Barmou ne s'y résignait qu'à contre-cœur et avec une sourde colère. Sa vie de caserne lui avait fait perdre l'habitude du foyer, et lorsque, par un legs inattendu, il s'était vu tout à coup propriétaire des Morneux, il n'y avait trouvé ni le cercle de famille, ni les joies domestiques qui auraient pu le transformer et le retenir. La présence de la tante Isabeau, vieille, infirme et tout entière à Dieu, l'avait plutôt éloigné. Il s'était accoutumé à chercher au dehors ses distractions. En réalité, Jacques n'avait point ce qui constitue une demeure, c'est-à-dire un centre aimé qui sert de rendez-vous pour les cœurs, des souvenirs qui tiennent compagnie, des plaisirs familiers qui s'enlacent à tous les instans et constituent ce bonheur de vivre qui n'a point de nom. Pour lui, le logis des Morneux était seulement un réfectoire, un gîte et un atelier où, hors les heures de travail et de repos, il ne trouvait qu'ennui. Aussi, depuis bien des années, n'y avait-il passé une seule journée de loisir. Il avait fallu, pour l'y exposer, un concours de circonstances qu'il repassait avec dépit dans sa pensée, en se demandant ce qu'il pourrait faire de ces heures inoccupées et comment il atteindrait le soir.

Selon l'habitude des esprits chagrins, Barmou se mit alors à chercher instinctivement à sa mauvaise humeur un motif avouable. Il avait atteint ses premiers vergers; son œil commença à les fouiller en tous sens, dans l'espoir d'y découvrir la preuve de quelque oubli ou de quelque négligence dont il pût demander compte. L'orage qui grondait en lui ne voulait qu'une occasion d'éclater, c'eût été en même temps un soulagement et une occupation; mais son mauvais sort semblait le poursuivre jusqu'au bout. Les clôtures étaient en bon état, les jeunes arbres bien étayés, les pentes fauchées si régulièrement, qu'on eût pris le sol pour un tapis de velours. Cependant il se rappela quelques dégradations dans le *nant* (2) qui bordait ses prairies, et fit un détour de ce côté, certain que rien n'avait pu être réparé. Par malheur, le ruisseau amoindri s'était retiré dans son ancien lit, l'herbe avait recouvert les places momentanément envahies, et ne permettait même plus de les reconnaître. Le paysan courba la tête comme un homme vaincu, et se résigna à rentrer. Malgré son désir de trouver à reprendre, il fut frappé, en arrivant, de l'ordre et

(1) *Vouaret*, bise pluvieuse.
(2) *Nant*, petit val arrosé par un ruisseau.

de la propreté inaccoutumée des abords. La cour, autrefois encombrée par le fourrage vert ou par les instrumens de labour, était libre et balayée, les étables soigneusement refermées, la *conche* (bassin) de la fontaine pure de tous débris. On avait lavé et poli au sable les bancs placés devant la maison. Les vieilles caisses de la galerie, depuis longtemps envahies par les herbes parasites, étaient regarnies de giroflées et d'œillets; la vigne, autrefois éparpillée sur le mur de la grange, avait été dirigée sous les fenêtres, et commençait à les enguirlander d'un encadrement de verdure.

C'était la première fois que ces changemens, exécutés l'un après l'autre, se montraient à Barmou dans leur ensemble. Son œil en fut réjoui. Les Morneux avaient pris un faux air de chalet bernois. Il comprit que cette transformation était due tout entière à sa filleule. Ce qu'elle n'avait point fait, elle l'avait fait faire par son influence. Il y a dans l'ordre comme dans le désordre une espèce de contagion qui gagne de proche en proche. Nous avons tous un instinct d'association qui nous fait tendre à l'accord avec ce qui nous entoure; il faut que l'homme imite, s'il ne donne pas l'exemple. En voyant Marthe tout mettre à sa place, François en avait fait autant par sympathie, et la Lise par rivalité : l'une ne voulait point paraître inférieure, l'autre cherchait à agréer. Jacques ne put s'empêcher de penser qu'après tout l'influence exercée par la jeune fille tournait à son profit, et que son arrivée aux Morneux était à noter parmi ses plus heureuses chances.

Cependant la pluie augmentait; le paysan, qui commençait à la sentir à travers sa veste neuve, pressa le pas pour gagner l'auvent. Comme il y arrivait, son oreille fut frappée par des sons inaccoutumés. Marthe ranimait le feu dans la salle basse en fredonnant un de ces airs des Alpes dont les notes élevées ont je ne sais quel éclat de gaieté naïve et libre. La voix de la jeune fille se faisait remarquer par la justesse harmonieuse qui semble naturelle aux habitans de la Suisse alémanique et qui est si rare dans les pays de race romande, car pendant que les montagnes des petits cantons retentissent d'airs nationaux et que tous les pics vous renvoient quelques sauvages mélodies, le Jura neuchâtellois, la plaine de Genève et les riches campagnes de Vaud demeurent silencieuses. Là, jamais le chant n'accompagne le travail; l'homme courbé sur la terre qu'il laboure rêve ou médite sans épandre au ciel sa joie ni sa tristesse.

Aussi, depuis que Barmou habitait les Morneux, était-ce la première fois qu'il entendait un chant de femme. On eût dit que quelque oiseau étranger, entré par hasard dans cette demeure muette, y réveillait tout à coup des échos inconnus. Bien que l'ancien soldat fût peu accessible aux impressions poétiques, ce chant lui parut une

agréable nouveauté. Jacques s'approcha de la fenêtre et regarda dans la salle basse. Marthe s'occupait à préparer le souper, tout en entrecoupant ces soins domestiques de modulations folâtres. Il y avait dans son accent plus sonore, dans ses mouvemens plus vifs, dans ses traits épanouis, une expression d'ivresse qui prouvait que l'âme de la jeune fille venait de recevoir une de ces joyeuses secousses qui doublent la vie. Barmou comprit sans peine le motif de cette sorte de transport, lorsqu'il la vit s'arrêter tout à coup, tirer de son corsage une lettre, en relire quelques lignes et la baiser. Elle avait toujours accueilli de même les missives qui lui étaient arrivées timbrées du cachet de Berne, et qui lui apportaient des nouvelles de sa mère.

Le paysan avança la tête par la croisée ouverte, et frappant sur le vitrage : — Je t'y prends, nonchalante! cria-t-il de sa plus grosse voix; c'est à cela que tu t'occupes, pas vrai, quand le maître est dehors!

Au premier mot, la jeune fille s'était retournée en cachant le papier dans son corsage.

— Tu n'as que faire de le céler, continua-t-il en s'efforçant de garder son ton grondeur; j'ai vu que l'homme de la poste était venu.

— Il est vrai, répliqua la jeune fille, qui avait beaucoup rougi; mais mon parrain est mouillé...

— Cela me regarde, reprit le paysan en entrant. Ce sont des nouvelles de ta mère, hein?

— Oui... il y a de ses nouvelles, dit Marthe avec embarras; elle se porte toujours bien, grâce à Dieu!...

— Et à sa bonne constitution! acheva ironiquement Barmou. Mais en voilà un temps! Cette gueuse de pluie m'a percé jusqu'au linge.

— J'en avais peur, fit observer la jeune fille, et j'ai préparé à mon parrain de quoi changer : il trouvera tout sur le grand fauteuil.

— C'est bon, dit Jacques, satisfait au fond de cette attention, mais qui ne voulait point le laisser voir, on sait encore se servir soi-même. Vois donc comme ça tombe à cette heure! On dirait que toutes les *gouvières* (1) de là haut viennent de crever. Aux mille diables le temps et celui qui le fait!

Il sortit sur ce blasphème et alla reprendre son costume journalier. Lorsqu'il reparut, Marthe, qui avait jeté au foyer une poignée de sarmens, l'invita à s'approcher de la brillante flambée; mais le front de Jacques était aussi sombre que le ciel. Cette salle basse où il n'entrait que pour prendre ses repas ou se chauffer un instant avant l'heure du sommeil n'avait rien qui pût l'occuper ni le distraire. Il promena autour de lui des regards mécontens qui s'arrêtèrent tout

(1) *Gouvières*, mares.

à coup sur plusieurs livrets rangés dans le dernier compartiment du vaisselier.

— Dieu me damne! qu'est-ce encore que cela? demanda-t-il en les montrant du doigt.

— Ah! j'oubliais! dit Marthe, qui courut prendre les livrets. On vient d'apporter les comptes de la *fruiterie* pour qu'ils soient réglés par mon parrain; on les viendra reprendre ce soir.

Barmou éclata en malédictions. Nommé depuis quelques jours seulement caissier d'un de ces utiles établissemens qui, en concentrant les produits de toutes les vacheries d'un village, font jouir les plus pauvres des bénéfices de l'association, il subissait pour la première fois les charges de sa nouvelle fonction. Or, comme la plupart des hommes qui vivent dans l'action, étrangers à l'usage de la comptabilité ou de l'écriture, Jacques redoutait par-dessus tout la plume et l'encrier. Je ne sais par quelle infirmité cet esprit si vif perdait toute son activité dès qu'il était mis en présence du symbole écrit. A la vue du papier, il sentait son cerveau s'obscurcir, ses perceptions s'embarrasser; tout lui devenait laborieux jusqu'à la souffrance. Le seul aspect des livrets lui avait fait éprouver comme un avant-coureur de ce malaise; il les ouvrit et se mit à les feuilleter en parcourant es colonnes de chiffres d'un œil épouvanté.

— Mille millions de cordes pour les pendre! s'écria-t-il; le moyen de se reconnaître parmi toutes ces pattes d'araignée?

— Eh! mon parrain, faut pas vous faire un crèvement de cœur pour si peu! dit Marthe. Grâce à Dieu, je sais chiffrer, et j'ai réglé bien des fois les livrets de la *fruiterie* de Gerzensée.

— Tu pourrais vérifier les articles et régler le compte! fit Jacques.

— Tout de suite, répliqua-t-elle en riant. Veillez seulement au feu.

Elle était allée prendre la plume et l'écritoire sur la planchette et vint s'asseoir à la table, tandis que le paysan s'approchait du foyer. A la manière dont la jeune fille parcourut les livrets, il était aisé de voir qu'elle en avait l'habitude, et, tout en donnant à son parrain quelques instructions sur les soins que réclamait le souper, elle se mit à vérifier rapidement les comptes de la semaine. Barmou l'examinait avec une espèce d'émerveillement.

— Faut qu'une fée l'ait dotée le jour de sa naissance! murmura-t-il à demi-voix. Ça n'a pas l'air de lui coûter plus que de traire *la rousse!* elle vous cueille les chiffres à la volée! Par ma foi, c'est la male-vie si je n'en profite! A cette heure, faut que ce soit elle seule qui tienne ici la plume.

— A votre service, mon parrain, répliqua la jeune fille. J'ai fini. Mais descendez d'un cran la *servante,* si c'est votre bon plaisir (1).

(1) *La servante,* la crémaillère.

— Voilà, dit Barmou, qui, sans s'en apercevoir, passait du rôle de maître à celui de valet. Enfin Marthe se leva et l'appela pour signer.

— A la bonne heure! reprit Jacques, ravi d'avoir échappé à ce long et ennuyeux travail. Il y a plaisir d'avoir ainsi un secrétaire à commandement. Dieu me confonde! c'est péché à ta mère de n'avoir pas fait de toi un garçon. Tu aurais pu prétendre *au maroquin* (1).

— Eh! mon père (2), à quoi bon? s'écria Marthe en riant. Le grillet dort aussi bien sous son brin d'herbe que l'autour sur le plus haut sapin. J'ai idée d'ailleurs que ce que j'avais à faire d'autre aujourd'hui aurait grandement embarrassé un conseiller.

— Et qu'as-tu donc fait encore, *fillole?*

— Quelque chose que vous aimez d'enfance et que ma mère m'a appris en votre intention.

Elle était allée prendre au fond du buffet un plat couvert qu'elle posa sur la table.

— Que nous apportes-tu là? demanda le paysan intrigué.

— Vous ne devinez pas?

— Non, le diable me torde!

— Voyez!

Elle avait enlevé le couvercle, et Jacques aperçut un plat de gâteaux dorés que poudrait une neige sucrée.

— Par ma vie! ce sont des gauffres! s'écria-t-il émerveillé.

— A la cannelle et au cumin, ajouta Marthe. N'est-ce pas ainsi, mon parrain, que vous les aimez?

— Comment le sais-tu?

— Croyez-vous donc qu'on ne m'ait pas parlé de vous là-bas? Allez, allez, bien avant mon arrivée aux Morneux, je vous connaissais. On m'avait fait toute votre histoire.

— Si c'est vrai!

— Et même celle de votre bon chien Helve.

— On t'en a parlé! interrompit le paysan, dont les yeux brillèrent. Ah! c'était une bête comme on n'en voit pas souvent.

— Elle l'a bien prouvé le jour de la *vaudaire*.

— Ainsi ta mère t'a raconté la chose? Au fait, elle doit s'en souvenir mieux qu'un autre, vu qu'elle y a été à son *ranko*. Ah! tu ne sais pas ce que c'est que ce vent de foudre, devant lequel rien ne tient! J'étais alors *armaillé* dans les hautes pâtures du Pèlerin (3); ta mère, qui avait bien quinze ans, était venue me rejoindre.

(1) *Prétendre au maroquin*, c'est-à-dire au grand conseil.
(2) *Mon père!* exclamation suisse qui remplace : Mon dieu!
(3) Le Pèlerin, montagne du Jorat. — *Armaillé*, pâtre. — *Être au ranko*, à la mort.

— Avec la Henriette.

— On t'a aussi nommé celle-là?... Oui, une belle fille et un vrai bon cœur! Mais bah! la mort ne l'en a pas moins prise, et pourtant c'était une créature rudement brave, comme elle le prouva ce jour-là.

— En vous aidant à rentrer le troupeau?

— Vrai Dieu! elle allait sur les pentes à demi roulée par le vent, mais sans méchante peur et en se retenant aux arbres qui pliaient comme des joncs. Avec son aide, tout était en sûreté quand j'aperçus ta mère, jusqu'alors à l'abri derrière une butte, et qui regagnait le *mazot*. Elle arrivait à un tournant où s'engouffrait la rafale; je voulus lui crier, mais c'était déjà trop tard : le vent l'avait fauchée, et je la vis qui dévalait le long de la ravine. Encore dix pas, et elle arrivait au ressaut; l'abîme était au-dessous. C'est alors qu'Helve s'est jeté à son secours. Le temps de pousser un cri, il était à ta mère, l'avait saisie par sa jupe, et, cramponné à la terre, il la retenait... Quand nous sommes arrivés à elle, la bête était à bout de forces et tremblait sur ses pieds. Dans ce moment, vois-tu, je ne l'aurais pas donnée pour son poids d'écus de Brabant.

— C'est preuve de votre bon cœur, mon parrain, dit Marthe. Mais voilà la table servie et votre chaise à sa place.

— Pour lors, soupons, dit Barmou, dont l'humeur avait été insensiblement adoucie par le réveil de ces souvenirs de jeunesse. Voyons, *fillole,* mets-toi là. Par la bise! tu nous as préparé un vrai festin.

— Et quand donc y aurait-il fête au logis, si ce n'est aujourd'hui? répliqua Marthe.

Son parrain la regarda.

— Aujourd'hui! répéta-t-il, et à cause?...

— Vous ne savez pas! s'écria la Bernoise en frappant ses mains l'une contre l'autre avec une expression d'étonnement. Eh! mon père! avez-vous donc oublié?...

— Quoi? voyons!

— Que c'est votre propre jour de naissance!

Jacques tressaillit et replaça sur la table la fourchette qu'il tenait déjà.

— Malédiction! elle a raison! dit-il. Sixième de juin, c'est bien le jour. Et tu savais cela, toi? tu as voulu me fêter?

— N'est-ce pas mon devoir et mon plaisir? dit Marthe, dont le sourire respirait une franche amitié.

Le paysan lui saisit le bras.

— La fièvre m'étrangle! tu es une bonne fille! s'écria-t-il. Sais-tu que c'est la première fois que quelqu'un y pense, qu'il n'y a jamais eu fête ici pour moi? Eh bien! aujourd'hui il sera fait selon ton envie; nous nous donnerons du bon temps! et pour commencer,

allume un lumignon, je veux aller chercher un vieux fût que j'avais mis à coin (1). Allons, vite, je reviens d'abord.

Il prit la bougie des mains de Marthe, descendit au petit caveau et en remonta bientôt avec une bouteille couverte de poussière.

Parmi tous les produits qu'il obtient de sa terre, le vin a toujours été pour le paysan vaudois l'objet d'une préférence marquée; c'est sa joie et sa gloire. Il ne parle de ce qui concourt à cette récolte sacrée qu'avec une tendresse respectueuse. Ce sont ses *bonnes vignes*, ses *pauvres pressoirs*, ses *braves tonneaux*. Aussi l'exhibition de la vieille bouteille réservée d'une vendange choisie est-elle une sorte d'événement domestique qui ne se renouvelle qu'aux grandes occasions; elle n'a jamais lieu sans une sorte de solennité.

Barmou reparut marchant à petits pas et la bouteille appuyée à sa poitrine, comme s'il eût porté un enfant endormi. Il la posa doucement sur la table en la montrant à Marthe : — Ceci, vois-tu, dit-il en baissant la voix, c'est du vrai de la comète... Donne-moi ton verre. Du vin d'empereur!... Regarde cette couleur! ne dirait-on pas un rayon de soleil liquide?

La jeune fille déclara qu'elle n'en voulait point davantage.

— N'aie donc pas peur! dit Jacques, sans insister toutefois et en remplissant lentement son propre verre; ceci ne ressemble pas aux autres vins; c'est un baume pour le sang. Si les morts pouvaient en boire, ils se relèveraient de dessous terre.

Il avait élevé la liqueur au niveau de la lumière afin d'admirer sa limpide couleur d'ambre, puis il se mit à la déguster à petits coups avec une sensualité réfléchie. Pendant ce temps, Marthe, toujours alerte et attentive, avait rempli son assiette, entamé pour lui un nouveau pain de froment et mis à sa portée la galette de maïs. Barmou, qui la regardait faire avec complaisance, remua la tête.

— Eh bien! sais-tu? dit-il d'un ton plus amical qu'il ne l'avait jamais eu depuis longtemps avec personne; il y a des quarts d'heure où, quand je te regarde, tu me rappelles ta mère, une bonne créature après tout! — C'est, de mes sœurs, celle que j'ai toujours eu le plus à gré.

— Et elle vous le rendait bien! fit observer la jeune fille; ah! si vous saviez comme elle se souvient de tout l'autrefois!

— Je vois bien, je vois bien, reprit le paysan, qui remplissait de nouveau son verre d'un air pensif; elle t'a causé, pour sûr, de notre bon temps sur la montagne.

— Et aussi de vos mauvais jours! ajouta Marthe.

(1) *Mettre à coin*, mettre en réserve. — *Fût*, mot qui ne devrait s'appliquer qu'au tonneau, mais qui s'applique populairement à une bouteille.

— Ah! tu veux dire quand la fièvre m'a pris dans les alpages? Au diable! je n'y pensais plus. Oui, oui, ce fut une dure épreuve pour elle. Personne qui pût lui donner secours; ni médecin, ni remèdes. Et moi qui allais du mauvais côté... Pas moins, elle est restée ferme et fidèle à son devoir, et sans elle je serais plié à cette heure (1). Ton verre, *fillole,* que nous buvions à sa santé.

— Et à la vôtre, mon parrain.

— N'importe, poursuivit l'ancien *armaillé,* qui, une fois ramené aux images de la jeunesse, continuait à les rappeler avec complaisance; n'importe, la vie avait beau être rude là-haut, on n'en était pas plus malheureux pour ça! Le meilleur été que je me rappelle est encore celui que j'ai passé au Pèlerin avec ta mère et la Henriette. Le cidre était un peu aigre, le pain un peu dur; mais nous étions vifs comme des *grimpions* et gais comme des *laires.* Le soir, nous allumions des *ébaux* sur la roche pour danser des *coraules* à trois devant la flamme; la Henriette les savait toutes (2).

— Et il y en avait une surtout que vous aimiez plus que toutes les autres.

— La *coraule* de *la Bergère et l'Oiseau...* Ah! on te l'a dit? Oui, par ma vie! c'était plaisir quand les deux filles la chantaient, et pense que je ne l'ai plus entendue depuis, car ici ils ont tous oublié es vieilles chansons. Tu la saurais, toi? ajouta le paysan, dont les yeux brillèrent.

— Écoutez seulement. — Et la jeune fille se mit à chanter.

« Sur les sapins d'Éguenoire, j'ai vu un oiselet si beau! Ses plumes étaient noires et rouges; il chantait le jour et la nuit! Quand j'entends ce que dit sa douce voix, je sens mon cœur battre. Ah! je voudrais l'avoir prisonnier dans une cage pour l'entendre toujours chanter (3)! »

— C'est ça, c'est bien ça! interrompit Jacques bruyamment; par mon saint, je crois entendre la Henriette! Continue, *fillole,* continue; ta voix me fait rebrousser de vingt années!

Marthe acheva la chanson, et, après chaque couplet, son parrain l'interrompait en frappant la table de son verre, qu'il vidait et remplissait tour à tour. Enfin, quand elle eut fini, il se leva échauffé par le vin et par ses souvenirs.

— C'est dit! s'écria-t-il en embrassant la jeune fille; tu es ma mignonne, je te revaudrai le plaisir que tu viens de me faire. Quand

(1) Expression suisse pour dire *être enseveli.*

(2) *Grimpion,* le grimpereau; *la laire,* l'alouette. — *Les ébaux,* les feux de joie allumés dans la montagne. — *Les coraules,* les rondes dansées à la voix.

(3) La chanson de *la Bergère et l'Oiseau* est en patois des Ormonts. Nous nous sommes borné à en traduire un couplet.

j'entends cette chanson, ça me rappelle la montagne, ma jeunesse, la Henriette... Enfin, c'est bête à dire... mais ça me fait quelque chose! Aussi, tu vois, quand je suis arrivé ici ce soir, j'aurais voulu *faire des foudres* (1); je croyais que j'allais m'ennuyer comme une marmotte en hiver : eh bien! foi d'homme! tes histoires et tes airs, ça m'a ragaillardi.

— Faut-il vous en dire d'autres? demanda Marthe.

— Non; en voilà assez pour une fois, répondit Jacques, qui allumait sa pipe; on ne peut pas toujours chanter. Voyons, comment pourrions-nous bien finir la soirée?

— Mais comme vous la finissiez les jours de pluie dans les *mazots*, reprit la jeune fille. N'y a-t-il pas un jeu de cartes?

— Après?

— Nous pouvons jouer la *binoc*.

— Tu connais la *binoc?* s'écria Jacques émerveillé.

— Et je gage que je gagnerai mon parrain! dit Marthe en riant.

Barmou, qui s'était levé, se rassit vivement.

— Ah! tonnerre! c'est ce que nous allons voir. Vite, *fillole*, enlève la nappe et allume une clarté. Ah! tu joues la *binoc!* Alors nous allons nous amuser royalement. A la *pinte*, ils ne savent jouer que le piquet. Voyons, en place, et donne des féveroles pour marquer les points.

En un tour de main, la jeune fille eut tout préparé, s'assit devant son parrain, et commença la partie annoncée. Le paysan y mettait un entrain qu'elle ne lui avait jamais vu. Enhardie par sa bonne humeur, elle se laissa aller à une expansion tendrement familière. A chaque coup, c'étaient des exclamations et des rires auxquels Jacques s'associait franchement. L'ancien *armaillé* se sentait redevenu jeune; il se croyait encore dans le *mazot* de la montagne avec sa sœur et la Henriette. Pour compléter son contentement, soit hasard, soit inattention de Marthe, Jacques gagna coup sur coup plusieurs parties, ce qui ajouta à ses bonnes dispositions l'orgueil du triomphe. Il en vint à être assez content de lui-même pour être content de tout le monde. La soirée se prolongea dans une gaieté que renouvelaient sans cesse les contes de Marthe, et quand la grande pendule de la Forêt-Noire, qui occupait le coin de la salle basse, sonna dix heures, Barmou soutint qu'elle avançait, et il ne se décida qu'avec effort à interrompre le jeu pour souhaiter le bonsoir à sa filleule.

(1) *Faire des foudres*, expression vaudoise pour dire gronder très fort.

III.

L'essai qu'avait fait le maître des Morneux ne pouvait manquer de modifier quelque chose à ses habitudes. Lorsqu'il eut découvert qu'il pouvait trouver des distractions au logis, il y demeura plus volontiers. Ses visites à la *pinte*, sans cesser tout à fait, devinrent de plus en plus rares. Le voisin Larroi avait d'ailleurs parlé, et le paysan se trouvait exposé à des questions ou à des railleries qui lui étaient chaque jour plus importunes. Beaucoup de compagnons qui s'étaient résignés à sa royauté, tant qu'elle n'avait point été contestée, se retournèrent contre lui dès qu'ils la virent attaquée. Jusqu'alors Jacques avait roulé, au milieu des acclamations, sur le char du succès; il commença enfin à entendre, comme les triomphateurs romains, la chanson des soldats qui plaisantaient sa gloire. Il ne lui fallut pas longtemps pour s'apercevoir qu'il sortait toujours du cabaret mécontent, tandis que les soirées passées au logis lui laissaient le cœur gai et l'esprit satisfait. Il s'initiait ainsi insensiblement aux plaisirs domestiques. Le travail en commun autour de l'âtre, la causerie, les chants, la lecture, les cartes quelquefois, abrégeaient les plus longues soirées. Marthe en était la grâce et la vie. C'était elle qui trouvait toujours à renouveler les distractions. Son humeur égale rayonnait sur cet intérieur transformé, comme un doux reflet de lumière et de chaleur. Elle avait ce don d'assimilation qui force les âmes à se hausser au niveau de la nôtre, et qui établit autour de nous une sorte de température morale dont nous sommes le foyer.

Attentive à s'associer tout le monde dans cette espèce de révolution domestique, Marthe n'avait trouvé de résistance que chez la Lise, dont la jalousie grandissait en proportion de l'influence de la *fillole;* mais le peu de crédit de la Savoyarde s'amoindrissait de jour en jour. Barmou, François et le *boube* lui-même étaient de plus en plus sous le charme de la jeune Bernoise. Les deux premiers surtout le subissaient presque également, bien que chacun l'exprimât de manière différente. Chez le vieux paysan, c'était une sorte de condescendance bourrue et variable qui semblait toujours arrachée plutôt que volontaire. Au fond, Jacques était gagné sans être changé; il cédait à Marthe parce qu'elle avait su lui plaire et parce qu'il voulait agréer à son tour; mais il faisait cette concession de mauvaise grâce, comme un homme qui sent qu'il perd du terrain. En réalité, l'influence exercée par la jeune fille sur le maître des Morneux ne tenait pas seulement à l'attrait de sa personne, mais à la droiture et à la dignité naïve de son caractère. Habitué à tout plier sous sa violence, Barmou avait dû supporter les conséquences de sa tyrannie; comme tous les

despotes, il ne s'était trouvé entouré que d'êtres avilis ou silencieux. Quiconque se respectait et voulait qu'on le respectât s'était tenu à l'écart. Quant à François, dont la nature molle et insoucieuse avait fini par s'allanguir encore sous la dure autorité de l'oncle Jacques, il se ranima insensiblement sous l'action vivifiante de Marthe. Aussi mit-il à son service toute son intelligence et toute sa bonne volonté. Un signe, un simple désir de la jeune fille le faisait courir. Celle-ci finit par remarquer son pouvoir; mais, loin d'en abuser, elle cessa, dès qu'elle s'en fut aperçue, de rien demander au jeune valet. François avait beau l'exciter à user de lui, se faire son serviteur volontaire : Marthe se tenait de plus en plus sur la réserve, évitant de se trouver seule avec François et rompant toutes les explications qu'il s'efforçait d'amener. Le jeune paysan en conçut une tristesse qui se révéla d'abord par une langueur silencieuse, puis par des crises de mauvaise humeur qui faillirent provoquer deux ou trois fois une rupture entre lui et Barmou. L'entremise de Marthe avait seule réussi à la prévenir.

Cependant un nuage commençait à flotter sur la sérénité des Morneux, et devait tôt ou tard amener la tempête. Parmi les bons offices rendus par François à la jeune fille, il en était un qu'elle avait continué d'accepter : c'était la course hebdomadaire à la poste du village pour y réclamer la lettre qui lui arrivait à jour fixe et n'avait jamais manqué. Quel que fût le temps ou le travail, François trouvait une heure pour cette course, et la joie de Marthe le payait de sa peine.

Un soir qu'elle lisait une lettre ainsi apportée par le jeune garçon de ferme, celui-ci s'arrêta sur le seuil, les bras croisés. De temps en temps son regard plongeait de côté jusqu'au fond de la salle basse, et s'arrêtait sur Marthe avec une expression d'embarras irrésolu. La jeune fille continuait à lire; son visage, éclairé par le feu, trahissait successivement toutes ses émotions : elle semblait passer de la joie à l'attendrissement, puis revenir de l'attendrissement au sourire. Enfin, arrivée à la dernière page, elle poussa une exclamation, se pencha vivement pour relire comme si elle eût craint de s'être trompée; puis, pressant la lettre sur ses lèvres, elle se releva d'un bond. Ses yeux rencontrèrent alors l'œil de François qui l'observait, et elle rougit embarrassée.

— Il paraît que la lettre apporte de bonnes nouvelles? dit le jeune homme.

— Oui, oui; merci, François, répliqua-t-elle en cachant le papier et se remettant à ranger.

— Merci, *un tel!* voilà tout le paiement! fit observer le valet avec un peu d'amertume.

— Vous faut-il donc une révérence et un Dieu vous garde? dit la jeune fille gaiement; ce sera de grand cœur!...

— Non, interrompit François avec impatience; mais je devrais être à cette heure, mon fusil sur l'épaule, avec les voisins qui donnent la chasse aux brûleurs de *fénières*. D'avoir manqué mon service par amitié pour vous, n'est-ce donc rien, et n'ai-je pas bien mérité un peu de reconnaissance?

— Aussi avez-vous la mienne, répondit Marthe, et je voudrais qu'il vînt une occasion de vous en donner témoignage.

— Eh bien! elle est venue! répliqua vivement le valet, qui arrêta la jeune fille par le bras.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle saisie.

Il regarda autour de lui.

— Il faut que tu m'écoutes cette fois! reprit-il tout bas en passant sans transition au tutoiement qu'il hasardait parfois dans les momens de familiarité intime; j'attends pour ça depuis trop de jours et trop de semaines...

— Pour lors, vous attendrez bien encore jusqu'à ce que je sois libre d'ouvrage, reprit la jeune fille, qui lui échappa; ne voyez-vous pas que rien n'est encore prêt pour le souper?

François la suivit. — Écoute-moi et ne t'inquiète pas du reste, ajouta-t-il vivement; ne sais-tu pas que je t'aiderai de bon cœur? Laisse à ma charge tout ce qui te fatigue.

— Croyez-moi, restons comme nous sommes, chacun à ses devoirs, répliqua sérieusement Marthe; on ne peut pas faire route avec tout le monde.

— Est-ce à dire que vous avez déjà choisi votre compagnon? demanda le jeune paysan avec vivacité.

Elle allait répondre, lorsqu'un éclair lumineux raya la nuit et illumina la salle basse. Elle poussa un cri de surprise en courant vers la porte. Des clameurs joyeuses retentissaient au loin, et toutes les hauteurs brillaient de feux mouvans qui se croisaient dans la nuit.

— Au nom du Seigneur! qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

— Ne le savez-vous pas? répondit le valet, qui était venu la rejoindre sur le seuil; ce sont les *boubes* qui brûlent leurs *alouilles* (1), et qui vont descendre en chantant pour quêter aux portes.

— Ils vont alors venir ici! s'écria la jeune fille; que pourrait-on leur donner?

— N'en ayez souci; les *boubes* ne se présentent que chez ceux qui se sont mariés dans l'année, à cette fin de leur souhaiter joie, santé et de beaux enfans.

— Alors c'est affaire à d'autres! dit Marthe, qui voulut rentrer.

Le valet l'arrêta par le bras.

(1) *Alouilles*, brandons allumés par les enfans le premier jour de carême.

— Pour ce soir, oui bien! dit-il à demi-voix; mais, si tu le veux, à la prochaine fête des brandons les *boubes* s'arrêteront ici.

— C'est bon! répliqua la jeune fille, qui feignit de prendre la chose en plaisanterie et qui voulut s'échapper; mais François la força de rester.

— Non, s'écria-t-il, je ne puis plus vivre ainsi; j'ai le cœur trop lourd. Je veux que tu me dises la vérité. Depuis que tu es arrivée, je suis ton galant du fond de l'âme; voilà le secret. Alors, dis-moi si ça t'agrée, et si tu veux être ma femme en tout honneur! Réponds tout de suite, réponds...

— C'est moi qui vais te répondre, interrompit une voix furieuse.

Et François se sentit brusquement repoussé par Barmou, qui avait traversé la salle à pas de loup et s'était approché dans l'ombre.

— Le maître! s'écria-t-il en reculant.

— Oui, le maître qui était là, répondit Jacques. J'ai tout entendu, vaurien. Nie donc, ose nier que tu parlais d'amour à la *fillole!*

— Pourquoi nier? reprit le valet résolument; il n'y a pas de honte, car je lui en parlais honnêtement et pour devenir son mari.

— Justement, c'est le pire, s'écria Barmou, dont cette excuse parut augmenter l'exaspération. Tu cherchais à l'*apigeonner,* mais c'est fini de rire; rappelle-toi que d'aujourd'hui je te donne ton compte.

— Oui, répliqua François, qui s'animait; je le prends. Aussi bien j'en ai assez de vos *gringeries.* Vous avez toujours eu le *foie blanc* (1), comme on dit; mais voilà déjà du temps qu'on ne peut plus faire façon de vous : il n'y a que Dieu qui saurait dire ce que vous avez.

— Mille perditions! tu veux me pousser à bout? s'écria Jacques en frappant du pied; faut que ça finisse, ou sinon...

— Ne vous fâchez pas, mon parrain, interrompit Marthe, qui avait paru jusqu'alors honteuse et hésitante, mais qui prit enfin son parti : François m'a parlé avec franchise et en tout honneur, je dois lui répondre de même.

— Oseras-tu bien devant moi? s'écria le vieux paysan.

— Laissez seulement, reprit la jeune fille avec une fermeté émue, personne n'aura à se plaindre! — Puis, regardant le valet : — Je vous remercie, François, dit-elle; votre amitié m'est à grande estime, et je vous en garderai toujours reconnaissance; mais je ne puis être votre femme. Cherchez ailleurs le contentement que vous méritez, et puissent toutes les bénédictions de Dieu être sur vous!

— Marthe! s'écria le jeune homme, qui avait changé de visage, ce que vous me dites là, est-ce donc à jamais et sans feintise?

(1) *Avoir le foie blanc,* c'est-à-dire être atrabilaire. — *Gringeries,* gronderies. — *Apigeonner,* câliner.

— Du plus vrai du cœur et pour toujours, répliqua la jeune fille.

— Tu entends? interrompit Barmou, dont le visage s'était éclairci, elle aussi te donne ton compte.

— Non, reprit vivement Marthe, qui tendit la main au jeune paysan; je lui ai parlé comme lui à moi, et nous resterons amis. Pas vrai, François?

— Vous pouvez en être sûre, répliqua celui-ci d'un accent altéré. Ce que vous venez de me dire est rude à entendre, mais vous avez été brave. Dieu vous récompense, Marthe!

Il serra la main de la jeune fille, reprit son chapeau posé sur une chaise et partit. Barmou le regarda s'en aller avec un méchant rire, puis, jetant un coup d'œil du côté de sa filleule, qui s'était remise à préparer le souper, il parut délibérer un instant avec lui-même. Enfin, comme s'il eût définitivement pris sa résolution, il referma la porte et s'approcha.

— Ainsi voilà une affaire réglée, dit-il gaiement, je suis débarrassé de ce *saint-lâche* de François, et toi aussi.

— J'espère bien le contraire, reprit Marthe, qui avait de l'attendrissement dans la voix, j'aurai toujours grande joie à le revoir.

— Possible, interrompit Jacques; mais, pas moins, tu le refuses aujourd'hui et plus tard.

— Il est vrai, mon parrain.

Il s'assit près du foyer et la guigna. — C'est peut-être que tu veux rester fille? demanda-t-il en baissant un peu la voix.

— Faites excuse, répliqua-t-elle sans oser lever les yeux, je n'ai pas dit cela, mon parrain.

— Ah! ah! reprit le paysan toujours plus réjoui, c'est donc seulement que tu ne te soucies pas de *marier* François (1)?

Elle fit de la tête un signe affirmatif.

— Et peut-être bien, ajouta Barmou, que tu entrerais volontiers en ménage avec quelque autre?

Elle répondit par un nouveau signe. Le vieux paysan approcha d'elle son visage. — Eh bien! dit-il en scandant ses phrases comme un homme qui cherche ses mots, ça peut se trouver, *fillole*, ça se trouvera, je m'en charge.

— Vous! s'écria Marthe.

— Pourquoi donc pas? reprit Jacques, dont les regards plongeaient dans les yeux de la jeune fille; seulement je ne te chercherai pas un traîne-guenilles comme François. Non, puisque tu n'as rien, il te faut un homme qui t'enrichisse et qui fasse un sort à ta mère.

— Ni elle ni moi n'avons d'ambition, objecta Marthe.

(1) *Marier* pour épouser, locution vaudoise.

— N'importe, il faut quelqu'un qui ait des *mazilles* (1). J'ai ton affaire.

— Comment, mon parrain?...

— C'est un particulier que tu connais, qui te veut du bien... dont tu fais ce qui te plaît... Hein! devines-tu?

— Seigneur! s'écria Marthe, ce n'est pas... ce ne peut pas être... Et son œil épouvanté se fixait sur le vieux paysan.

— Eh bien! pourquoi pas? répliqua-t-il avec un ricanement embarrassé. Au diable qui trouvera à y redire! Je ne m'en cache plus : il faut que tu sois maîtresse des Morneux.

La jeune fille ne put retenir un cri désolé, et se cacha le visage dans ses mains jointes.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Barmou en tressaillant; ça ne te ferait-il pas plaisir, dis?

— Oh! pardon! balbutia-t-elle sans oser lever les yeux, je sens toute votre bonté, seulement.....

—Après! finis donc! s'écria le paysan, dont les sourcils se froncèrent.

— Ne soyez point mécontent contre moi, reprit Marthe d'une voix suppliante; ce n'est pas ingratitude, non, mais... c'est impossible.

Jacques fit un soubresaut.

— Impossible! répéta-t-il, et à cause?

— A cause... de mes engagemens, murmura la filleule.

— Que veux-tu dire? mille noms du diable! est-ce que tu serais promise?

Elle répondit un *oui* à peine articulé.

— Toi! promise! répéta Barmou. A qui? où cela? depuis quand?

— Depuis deux années, au fils du régent de Gerzensée.

— Et tu ne m'en avais rien dit?

— Parce que le mariage était encore loin. Aloïsius n'avait point d'école, et moi je devais rester ici.

— Et ta mère aussi ignorait tout?

— Ah! pouvez-vous le croire? s'écria Marthe presque offensée. Que Dieu vous pardonne, mon parrain ; ma mère n'est-elle point maîtresse de moi, et ne doit-elle pas choisir le chagrin ou la joie de mon cœur? C'est elle qui a dit qu'Aloïsius serait son fils.

— Ça ne peut pas être! s'écria le paysan avec violence; je gage que tu mens!

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

— Comment mon parrain peut-il le croire,... dit-elle avec douceur, et quand m'a-t-il surprise parlant contre la vérité? Il verra ma correspondance, je puis tout montrer.

(1) Des *mazilles*, des écus.

Et comme si un souvenir traversait sa pensée

— Ou plutôt, ajouta-t-elle en tirant de son corsage la lettre remise par François, que mon parrain lise seulement ce que m'écrit ma mère, il verra comment elle m'annonce la visite d'Aloïsius.

— Il doit venir? demanda Barmou vivement.

— Il est en route, répondit Marthe.

— C'est-à-dire que tu lui as donné rendez-vous aux Morneux? interrompit Jacques exaspéré. Tu te regardes ici chez toi! Peut-être que tu as déjà mis des draps blancs à la chambre des étrangers?

Marthe voulut protester.

— ... Et tu crois que je laisserai les choses aller ainsi? continua le paysan, qui s'animait de plus en plus. Mille malédictions! tu me prends donc pour un *agnoti* (1)?

La jeune fille tendit vers lui les mains :

— Je vous en conjure, écoutez-moi, mon parrain...

— Au diable le parrainage! interrompit Barmou; je n'en veux plus. Je suis ton maître, entends-tu bien, rien que ton maître.

— Je le sais, dit la Bernoise, dont les larmes coulaient en silence.

— Alors sers-moi! reprit durement Jacques en lui montrant le couvert mis.

L'échec que le vieux paysan venait de recevoir l'avait jeté hors de lui-même. Sa colère n'était plus, comme d'habitude, à moitié jouée et volontaire; il la ressentait véritablement, elle le dominait en entier. Tout en mangeant, il jetait à sa filleule des regards courroucés, fermait les poings et murmurait de sourdes menaces. A vrai dire, le désappointement ne l'avait pas seulement atteint dans sa vanité : sans qu'il s'en aperçût, Marthe avait pris dans sa vie plus de place qu'il n'eût été sage de lui en donner. N'ayant jamais rencontré jusqu'alors la grâce attirante de la jeune Bernoise, il avait pour ainsi dire découvert la femme à l'âge où l'on n'a généralement rien à apprendre de ce côté. Ce cœur racorni s'était amolli peu à peu; mille sensations inconnues y avaient germé imparfaitement sans doute, mais assez cependant pour y tout changer. Arraché à son rêve tardif, Jacques se trouva partagé entre la honte de s'y être abandonné et la haine contre ceux qui l'avaient réveillé. Ses ressentimens s'adressaient tour à tour à sa sœur, à Marthe, à cet Aloïsius surtout, qui avait sur lui tant d'avantages dont il eût voulu le punir.

Le souper achevé, il se leva, alluma sa pipe et sortit sans parler à la jeune fille, qui se hâta de tout ranger et se dirigea à son tour, une lampe à la main, vers l'escalier extérieur qui conduisait à la vieille chambre de la tante Isabeau. Elle allait atteindre la première

(1) *Agnoti*, imbécile.

marche, lorsqu'elle entendit le bruit d'un pas rapide et d'un bâton ferré qui retentissait sur les pierres du chemin. Ce ne pouvait être ni Barmou ni François; un pressentiment lui traversa le cœur : elle leva la lampe et plaça une main entre ses yeux et le rayon pour mieux voir au loin. A la porte de la cour venait de paraître une ombre qu'elle crut reconnaître; elle murmura à demi-voix le nom familier de *Losi,* auquel on répondit par le nom de *Martha,* et le jeune régent (car c'était lui) s'élança de son côté avec un cri de joie.

Effrayée, elle éteignit vivement la lampe. — Vous! c'est vous enfin! s'écria en allemand le jeune homme, qui la serrait dans ses bras avec un attendrissement passionné.

— Silence, au nom du ciel, Losi! balbutia-t-elle en s'efforçant de surmonter sa propre émotion. Êtes-vous sûr que personne ne vous ait vu?

— Moi? Je ne sais, reprit Aloïsius; j'arrive, vous voilà, que m'importe le reste?

Et, la serrant sur son cœur, il baisait ses deux mains avec ivresse. Marthe, partagée entre la crainte et son trouble joyeux, l'attira vivement dans l'ombre, sous la galerie.

— Sur votre âme! plus bas! murmura-t-elle; on pourrait vous entendre!

— Mais que se passe-t-il donc? demanda le régent surpris. Au pied de la montée, j'ai voulu m'informer à un châlet de la route des Morneux, et, en entendant mon allemand, le maître du logis m'a chassé avec des menaces. A-t-on gardé ici un tel souvenir de Berne, que quiconque en arrive soit traité en ennemi (1)? Répondez, Martha, qu'y a-t-il enfin?

— Il y a que mon parrain ne veut pas vous recevoir, répliqua rapidement la jeune fille.

— Et pourquoi cela? Qui a pu le prévenir contre moi?

— Je vous l'expliquerai plus tard, dit Marthe avec un peu d'embarras; ce soir, c'est impossible... A chaque instant il peut venir...

— Eh! qu'il vienne! interrompit Aloïsius avec un mouvement d'impatience; je lui dirai ce qui m'amène.

— Non, non, pas aujourd'hui, Losi, pas maintenant, interrompit Marthe, de plus en plus agitée; redescendez à Cully; je parlerai à l'oncle Jacques, je le préparerai à votre arrivée, car la lettre de ma mère ne l'annonçait que pour demain.

— Il est vrai, Martha; mais j'étais si pressé de vous revoir! J'ai marché nuit et jour.

(1) Le canton de Vaud a subi longtemps la domination bernoise, qui y a laissé de pénibles souvenirs.

— Merci, Losi; que Dieu vous récompense de votre amitié! répliqua la jeune fille. Mais vous ne connaissez pas l'oncle Jacques : s'il vous rencontrait ici dans ce moment, je craindrais quelque violence.

— Il faudra voir, répondit Aloïsius, dont l'œil s'alluma; je n'ai l'habitude de céder ni aux brutalités ni aux menaces.

— Vous céderez à ma prière : au nom de tout ce que vous aimez, retournez au village.

— Eh bien! soit, dit vivement le jeune homme; mais alors descendez-y avec moi.

— Y pensez-vous, Losi? Je ne puis quitter les Morneux sans l'ordre de ma mère.

— Aussi je vous l'apporte, reprit-il en cherchant une lettre dans son portefeuille; tout est convenu avec elle; je dois vous ramener à Gerzensée.

— Mais la dette à l'oncle Jacques....

— Sera payée.

— Est-ce possible?

— Lisez, lisez vous-même. — Et il remit un billet à Marthe. — De toute manière vous devez quitter les Morneux. Pourquoi ne point partir sur-le-champ?

La jeune fille parut hésiter.

— Partir! répéta-t-elle; à cette heure..., sans avertissement..., c'est impossible.

— Alors laissez-moi tout expliquer à l'oncle Jacques.

— Pas ce soir, Losi, pas ce soir, reprit-elle en prêtant l'oreille; dans les dispositions où il se trouve, vous ne pourriez vous entendre, et il arriverait quelque malheur... Plus tard je vous expliquerai... Vous comprendrez tout.

— Ce que je comprends, dit le jeune régent avec amertume, c'est que vous avez plus de souci du mécontentement de votre parrain que de ma peine.

— Ah! ne le croyez pas, Losi!

— Je crois ce que je vois, Martha. Vous voulez que j'aie fait cette longue route seulement pour vous entendre me dire : — Partez!

— Mon Dieu! mon Dieu! il le faut! dit-elle. Au nom de votre tendresse pour moi, Losi, ne me jugez pas...; attendez que je puisse tout vous dire. Je n'ai jamais rien exigé de vous; aujourd'hui, croyez-moi, faites ce que je vous demande à mains jointes : ne restez pas plus longtemps aux Morneux...., retournez jusqu'à demain à Cully.

— A la bonne heure! répondit le jeune homme désespéré; puisque vous refusez de me recevoir et de me suivre, je repars; mais ne vous étonnez pas si vous ne me retrouvez pas demain où vous m'envoyez,

et si, une fois le visage tourné vers les montagnes de mon pays, je ne m'arrête plus en chemin.

— Hélas! vous pouvez me faire ce chagrin! répondit-elle douloureusement; mais, dussiez-vous me quitter le cœur refroidi et plein de colère, je vous dirais encore adieu.

— Adieu donc! répliqua Aloïsius, qui flottait entre le dépit et l'attendrissement.

La jeune fille saisit ses deux mains, et, les rapprochant de son cœur : — Oh! non, je me suis trompée de mot, reprit-elle avec une inexprimable tendresse; si vous m'avez jamais aimée, si vous m'aimez encore, Losi, nous ne devons point nous dire : Adieu! mais : Au revoir!

Et comme il allait répondre, elle tressaillit, redressa la tête, et, montrant l'entrée de la cour : — Cette fois je ne me trompe pas, continua-t-elle d'un accent bas et effrayé; on vient de ce côté; partez, Losi, il le faut, je le veux; demain nous nous reverrons.

Un bruit de voix et de pas retentissait en effet dans le chemin; il se rapprochait rapidement. Marthe posa la main sur les lèvres du jeune régent, elle l'entraîna dans l'ombre projetée par les bâtimens, tourna avec lui les granges, et, après lui avoir montré la sortie, elle le quitta brusquement pour éviter toute nouvelle explication, regagna l'escalier, et monta s'enfermer dans la chambre du pignon.

IV.

Le bruit dont l'approche avait déterminé la séparation des deux amans n'était autre que celui de la ronde de nuit qui venait de s'arrêter devant le verger des Morneux. La troupe se composait d'une dizaine de paysans qui parlaient très haut et tous à la fois, comme des gens qui viennent d'apprendre quelque importante nouvelle; la voix d'Abraham Chérot dominait toutes les autres.

— La vie est une vallée de larmes! s'écriait-il; humilions-nous sous les dispensations de la Providence!

— La Providence! dit Larroi, qui paraissait le plus agité de tous. Est-ce elle, dis-moi, qui a mis le feu à mes meules de foin?

— Et au *mazot* de Jérôme? dit François, qui avait rejoint la ronde.

— Et à la *fénière* de Récord? ajouta un troisième interlocuteur.

Barmou, attiré par les voix, sortit de l'étable et entendit ces derniers mots.

— Que dites-vous là? s'écria-t-il; les *bouteurs* de feu se seraient-ils déjà remis à l'ouvrage?

— Ne vois-tu point là-bas ce rouge dans le ciel? demanda Pierre en lui désignant un point de l'horizon.

— Oui bien, mais j'ai cru que c'étaient les *alouilles* des *boubes*.

— Eh bien! c'est la récolte de mon grand pré qui brûle! Quinze louis changés en cendre et en fumée! Ah! si seulement les auteurs de la chose pouvaient me tomber sous la main! Aussi vrai que je suis chrétien baptisé, je les tuerais comme des chiens!

En parlant ainsi, il avait soulevé machinalement son fusil, dont il examinait la batterie. François fit observer qu'on n'avait malheureusement aucun indice qui pût mettre sur la voie des incendiaires.

— Laisse-moi donc en repos! reprit Larroi en haussant les épaules; j'en ai, moi, des indices.

— Tu connais les coupables? demandèrent plusieurs voix.

— Eh! qui donc ce pourrait-il être, reprit le paysan, sinon les brigands des Allemagnes? C'est d'eux que nous vient tout le mal. Quand ils ne peuvent nous prendre notre bien, ils nous le brûlent.

— Pourtant, objecta François, dont la nature sympathique ne pouvait accepter les préventions haineuses du voisin, il y a parmi ceux de Berne des gens si braves!

— Oui, crois ça, pauvre idoine, répliqua Pierre en ricanant, tu sauras ce qu'il en est à l'expérience. Pour eux, le Dieu en trois personnes, c'est le trois pour cent. Ils n'aiment que ce qui leur rapporte. Tu seras leur mignon tant qu'ils te verront un *lard* à tuer, et qu'ils espéreront de toi une larmette de bon vin.

Ce dernier mot sembla réveiller Abraham.

— Grand-père (1)! pour ce soir, ils auraient raison, dit-il, vu qu'il fait bon frais. Un verre de jus de la côte nous échaufferait l'estomac, si Dieu nous faisait cette grâce!

Le regard qui accompagnait ce souhait ne s'était point tourné vers le ciel, mais vers Barmou, qui, dans cette circonstance, paraissait évidemment au pensionnaire communal l'intermédiaire obligé pour la grâce en question. La sombre préoccupation du propriétaire des Morneux l'avait seule empêché de prévenir la demande détournée d'Abraham, et il s'excusa de n'avoir point rempli plus tôt un devoir que l'hospitalité vaudoise place au premier rang. Dans ce pays de facile humeur et d'heureuse abondance, le vin vous accueille et vous rit dès le seuil; la main généreuse de l'hôte tend le verre à tout venant; il réjouit l'arrivée, prolonge l'entrevue, console la séparation.

Jacques, qui avait allumé une lanterne, s'achemina vers le cellier, suivi des paysans, qui laissèrent leurs fusils à la porte et pénétrèrent dans ce *sacrarium* domestique interdit aux femmes, comme chez les Romains. Plusieurs fûts énormes en garnissaient les deux côtés : ils renfermaient les réserves faites par Barmou sur les vendanges des

(1) Exclamation qui équivaut à Seigneur! — *Un lard*, un porc.

meilleures années dans ses vignes de Cully. La craie avait marqué au front des tonneaux une date qui indiquait l'âge de chaque vin, et avait diapré la poutre qui surmontait l'entrée de barres blanches destinées à constater les ventes récentes; c'est là le grand livre habituel des celliers vaudois. Barmou suivit l'espèce de couloir qui se prolongeait entre le double rang de futailles, en élevant avec un certain orgueil la lumière qui les éclairait. Il s'arrêta enfin devant un tonneau de moindre dimension, sur lequel était posé un seul verre. Il le prit, chercha le *guillon* ou petite vis de plomb plantée dans le fond du tonneau, et, le retirant avec soin, il fit jaillir dans le verre un filet de vin dont la couleur dorée sembla réjouir tous les yeux.

Le maître des Morneux et ses hôtes continuaient à *guillonner,* lorsque la Lise arriva des champs la hotte chargée de verdure pour sa chèvre favorite. Elle avait vu les flammes qui achevaient de dévorer les foins de Larroi, et avait été avertie de la réapparition des *bouteurs* de feu par les paysans qu'elle avait rencontrés. Or, pour elle comme pour beaucoup d'autres femmes, ces incendies, allumés par des mains toujours invisibles, avaient fini par prendre un caractère mystérieux qui en augmentait l'épouvante. L'imagination superstitieuse de la Savoyarde y entrevoyait l'intervention surnaturelle du grand ennemi. Aussi, en traversant les sentiers perdus des vignes et des vergers, avait-elle fouillé les ténèbres d'un regard inquiet, et pressé le pas jusqu'à ce qu'elle eût aperçu le toit des Morneux.

Lorsqu'elle arriva enfin haletante, elle promena rapidement les yeux sur l'ensemble des maisons dont les noires silhouettes se dessinaient dans l'ombre, comme pour s'assurer que l'invisible destructeur ne l'avait point précédée; mais tout était à sa place. Elle aperçut seulement la petite lumière qui brillait au cellier où retentissaient les voix des buveurs. Un peu enhardie, elle alla porter sa récolte à l'étable, et revint vers la maison en chantonnant, comme tous ceux qui cherchent à se rassurer. Tout à coup elle s'arrêta muette et saisie. Son regard, en se promenant sans intention autour d'elle, venait d'apercevoir une ombre qui se glissait le long de la fénière. Dans ce moment, Jacques sortit du cellier en l'appelant pour avoir une nouvelle lumière. La Savoyarde courut à lui.

— Sainte Vierge! ne criez pas, dit-elle à voix basse; il y a là quelque chose qui m'a fait peur.

— Quoi donc? demanda le paysan.

— Je ne puis pas dire, reprit-elle les yeux toujours tournés vers le grenier à foin; le fantôme a passé aussi vite que le *chanterai* de Dommartin (1).

(1) *Chanterai,* un lutin.

— Tais-toi, folle, reprit Jacques; je gage que tu as aperçu ton ombre sur le mur éclairé par la lune.

Mais comme il achevait ces mots, le bruit d'une branche morte brisée sous un pas furtif se fit entendre dans la direction indiquée, et quelque chose s'agita à l'entrée de la grange. Barmou saisit son fusil, qui était appuyé au mur, et s'avança résolument vers l'objet qu'il ne pouvait bien distinguer. A son approche, il le vit clairement se mouvoir, et crut reconnaître la silhouette d'un homme qui cherchait à tourner le pignon. L'idée des incendiaires, dont la présence venait d'être signalée par de nouveaux ravages, lui traversa l'esprit comme un éclair; il arma son fusil et cria : — Qui va là?

L'ombre resta silencieuse, mais hâta son mouvement.

— Mille dieux! répondrez-vous? ou je tire! répéta le paysan, qui mettait en joue.

Celui auquel il s'adressait s'élança vers l'angle de la fénière, et il allait disparaître. Le coup de feu partit, mais sans rien atteindre; la vision s'était évanouie. Cependant, au bruit de l'explosion, les buveurs réunis au cellier accoururent; quelques mots suffirent pour les mettre au fait, et tous se précipitèrent à la poursuite du fugitif. Pierre Larroi et Abraham Chérot restèrent seuls avec Barmou, qui rechargeait son fusil. Tous deux avaient si bien mis à profit le *guillonnage,* que leurs jambes n'obéissaient plus qu'avec peine à l'impulsion de leur volonté. Abraham, qui tenait encore à la main son verre vide, chantonnait gravement un psaume, tandis que Larroi, le teint enflammé et les yeux injectés de sang, faisait entendre d'effroyables imprécations contre le *bouteur* de feu dont on venait de soupçonner la présence.

— Attrapez-le! criait-il; amenez-moi le brigand! Je m'en charge. Il faut qu'il me rende mon foin, et le *mazot*, et les chalets des autres, ou je le guéris de la faim.

— Et de la soif, ajoutait Chérot, qui regardait son verre.

— Mais Dieu me damne! interrompit Barmou, dont les regards se fixaient depuis un moment sur le grenier à foin; voyez, voyez! ne dirait-on pas que la fénière fume?

— Et qu'elle flambe, fit Pierre; par la vie, Jacques, tu es brûlé!

Le paysan courut en criant vers le verger, où les hommes de ronde s'étaient éparpillés à la recherche de l'incendiaire; ceux qui se trouvaient les plus rapprochés l'entendirent et revinrent sur leurs pas, On dressa des échelles, Barmou s'élança sur la plus haute, et, aidé de François, il se mit à couper à la hache les charpentes enflammées, tandis que les autres paysans s'efforçaient d'éteindre le fourrage qui avait déjà pris feu. Ils y étaient encore occupés, lorsque le reste de la troupe arriva, traînant l'homme qu'on avait poursuivi.

C'était Aloïsius. Renvoyé par Marthe, le jeune régent n'avait pu se résoudre à partir ainsi et s'était caché dans la fénière, espérant de quelque heureux hasard l'occasion de revoir la jeune fille; mais l'arrivée de la ronde de nuit l'avait alarmé, et il venait de se décider au départ, lorsqu'il avait été aperçu par Jacques et poursuivi par ceux qui le ramenaient. A sa vue, la Lise et Larroi accoururent en répétant : — Voilà le *bouteur* de feu ! Il est pris. — Mais Aloïsius, qui ne pouvait comprendre les violences dont il était victime, continuait à se débattre parmi ses conducteurs en s'efforçant de s'expliquer en allemand. Pierre, qui reconnut l'accent maudit, fit un mouvement comme s'il eût entendu le sifflement d'une couleuvre.

— C'est un gueux des Allemagnes ! s'écria-t-il ; ah ! mort de ma vie ! quand je vous le disais, que tout le mal venait de cette engeance ! — Et, écartant les autres paysans, il se trouva en face du jeune régent que l'incendie éclairait en ce moment. Sa vue parut réveiller chez lui un souvenir.

— Attendez donc, poursuivit-il en faisant un pas vers Aloïsius et le forçant à relever la tête, je ne me trompe pas, c'est le vagabond qui m'a demandé ce soir, dans son langage de païen, la route des Morneux; je lui ai dit de passer son chemin, et un quart d'heure après le feu était à mes foins.

Cette nouvelle preuve apportée à la charge d'Aloïsius ne laissait plus de place au doute; il s'éleva un cri général d'indignation, tous les regards se fixèrent sur le prisonnier avec colère, tous les poings le menacèrent en même temps, toutes les voix réclamèrent un châtiment prompt et exemplaire. Les plus modérés demandaient qu'on lui liât les mains et qu'on le traînât chez le juge; mais Larroi imposa silence à tout le monde : sa demi-ivresse, jointe à la perte qu'il venait de faire et à la vue « d'un brigand des Allemagnes, » avait achevé de le mettre hors de lui.

— Un juge ! à quoi bon ! répéta-t-il en saisissant Aloïsius, c'est inutile : le Bernois est jugé ! C'est lui qui a brûlé mes foins et le grenier de Jacques; ça suffit : quand il y a un chien enragé dans le pays, on le tue. Gare, vous autres !

Et prenant son fusil qu'il avait armé, il l'appuya à la poitrine du jeune régent; mais au même instant un cri terrible partit, une femme s'élança, et, traversant le groupe des paysans, vint tomber dans les bras d'Aloïsius : c'était Marthe, qui, attirée par le bruit, avait vu le danger du jeune homme et était arrivée à temps pour prévenir le coup qui le menaçait. Les paysans étonnés la regardèrent; Larroi lui saisit le bras.

— Arrière, la Bernoise ! cria-t-il en s'efforçant de l'écarter.

— Non ! répliqua Marthe les deux mains appuyées aux épaules

d'Aloïsius et le couvrant de son corps, vous ne tirerez pas sur quelqu'un qui ne peut se défendre,... qui ne vous a jamais fait de mal.

— Je te dis qu'il faut que je le tue! répéta Pierre.

— Alors tuez-nous ensemble, balbutia-t-elle avec égarement.

Larroi, que la colère rendait fou, souleva son fusil, mais ceux qui se trouvaient près de lui l'arrêtèrent.

— Il faut qu'on s'explique, répétèrent plusieurs voix; la Bernoise a l'air de le connaître.

— Je le connais, je le connais! reprit la jeune fille, c'est un compatriote, un ami!

— C'est un allumeur d'incendie! interrompit Pierre.

Marthe se retourna avec un cri.

— Lui! dit-elle, qui a dit cela?

— Moi! dont il a brûlé les regains.

— C'est impossible, reprit la jeune fille d'une voix tremblante; il arrive du Stockhorn, il n'est ici que depuis quelques heures.

— Et que venait-il y faire?

— Il venait... m'apporter des nouvelles de ma mère.

— Dieu me damne!... je gage que c'est le fils... du régent de Gerzensée,... interrompit Barmou, qui accourait haletant de l'incendie.

— En effet, répliqua Marthe en baissant les yeux.

— Dis donc tout de suite... que c'est ton promis..., balbutia le paysan, étouffé par la fumée et s'efforçant de reprendre haleine; on comprendra pourquoi tu le défends.

— Son promis! répéta François, qui arrivait. Ainsi elle était engagée avant de venir aux Morneux! Oh! pour lors je comprends...

— Qu'elle t'a refusé! acheva Barmou, parlant avec peine; possible, mais moi,.. il faut que je comprenne aussi... ce que l'amoureux des Allemagnes... faisait là...

— C'est facile à deviner, reprit François en jetant à la jeune fille un regard mêlé d'amitié et de tristesse; il attendait pour parler à sa promise.

Jacques voulut répondre; une toux convulsive lui coupa la parole.

— Reste toujours à savoir, fit observer Larroi, pourquoi, lorsque le voisin lui a tiré son coup de carabine et qu'il s'est enfui, le feu a pris à la fénière.

— La chose est claire, s'écria François; c'est le coup de carabine du maître qui a mis le feu!

— Oui, voici l'amorce, reprit la Lise, qui venait de relever un fragment de papier à demi consumé.

L'explication était si simple et l'examen la rendit si évidente, que tous les spectateurs durent s'y rendre; quelques-uns se hasardèrent

même à dire que les autres incendies avaient pu être allumés par hasard. Larroi fit un geste d'incrédulité.

— Et mes foins? reprit-il, et le *mazot* de Jérôme? c'est-il aussi le hasard qui y a mis le feu?

— Ce peut être au moins l'imprudence, fit observer Marthe; quand on promène la flamme sans mauvaise intention, on peut semer l'incendie; voyez plutôt là-bas!

Elle montrait une troupe de *boubes* qui descendaient la montagne en agitant des *alouilles* dont les flammèches se dispersaient au loin, emportées par le vent; on voyait les étincelles tomber en pluie enflammée le long des prairies, tourbillonner autour des toits et pétiller sur le feuillage des sapins. Les paysans ne purent retenir une exclamation.

— Par ma foi, voilà les vrais *bouteurs* de feu! s'écria François.

— La Bernoise a raison! s'écrièrent plusieurs voix. Ce sont les *alouilles* qui brûlent nos fourrages!

— Et nos *mazots!*

— Il faut les faire éteindre!

— Vite, en route!

Chacun chercha son fusil. La troupe se divisa en plusieurs bandes, et, sans plus de retard, se dispersa dans les sentiers de la montagne, tandis que Barmou retournait à la fénière incendiée.

Il redressa l'échelle au milieu de la fumée et des flammes malgré les observations de François, et recommença d'abattre à coups de hache les poutres brûlantes qui tremblaient. La Lise, épouvantée en le voyant entouré de débris qui croulaient l'un après l'autre, l'avertit vainement du péril : il ne voulut rien entendre. Sa colère avait besoin de s'exercer sur quelque chose, et il se remit à frapper. François, qui avait d'abord voulu lui prêter la main, redescendit en criant qu'il allait se faire écraser; mais Barmou lui répondit par une imprécation et redoubla ses coups avec une sorte de rage. Il continua quelque temps ainsi, faisant pleuvoir autour de lui les éclats enflammés de la charpente; enfin celle-ci, ébranlée de toutes parts, fit entendre un craquement sourd, et, s'abîmant tout entière, entraîna dans sa chute l'échelle sur laquelle se tenait le propriétaire des Morneux.

V.

Restée à l'écart et dans l'obscurité avec Aloïsius, Marthe se jeta dans ses bras. Elle venait de traverser des émotions trop fortes; son courage était à bout. Elle demeura quelques instans sanglotante sur

le cœur du jeune homme, qui lui-même ne pouvait que répéter son nom, mêlé à mille expressions de reconnaissance et de tendresse. Cet épanchement, dans lequel tous deux avaient oublié le monde entier, fut brusquement interrompu par la voix de François qui appelait Marthe. Bientôt le garçon de ferme accourut.

— Vite, vite, venez! s'écria-t-il haletant.

— Qu'est-ce donc? demanda la jeune fille.

— L'oncle Jacques...

— Il m'appelle?

— Non; mais il a voulu remonter aux charpentes de la fénière... J'ai eu beau l'avertir,... il avait l'air en male-rage.

— Eh bien?

— Eh bien! tout a croulé,... et une poutre, il paraît, l'a frappé dans le flanc.

— Dieu! Où est-il?

— Je l'ai porté sous l'auvent pendant que la Lise court chez le médecin.

La jeune fille saisie se précipita vers la porte du logis, où elle trouva Barmou à demi renversé sur le banc. L'obscurité ne permettait pas de distinguer ses traits; mais son haleine sifflante et sa toux convulsive suffisaient pour justifier les inquiétudes de François. Cependant, lorsque Marthe lui adressa la parole, il fit un effort et releva la tête.

— Que cherches-tu ici?... que veux-tu encore,... fille de malheur? murmura-t-il d'une voix étouffée. Viens-tu pour me braver.... avec ton promis des Allemagnes?

— Ah! ne le croyez pas! s'écria-t-elle en s'agenouillant près du blessé. Dieu sait si moi et Losi nous prenons part à votre peine.....

— Va-t-en! qui te retient?... Pars avec ton... amoureux! reprit-il.

Et comme elle s'efforçait de l'interrompre par des protestations de dévouement, il ajouta avec colère : — Tu ne veux pas?... Pour lors... c'est moi qui... te... laisserai!

Il essaya de se redresser; mais la douleur lui arracha un cri. Il chancela et serait tombé, si les bras de la jeune fille ne se fussent étendus pour le soutenir. François et Aloïsius accoururent; ils le transportèrent dans la maison presque privé de sentiment et le mirent au lit. Le sang qu'il vomissait à flots sembla d'abord le soulager; mais il fut bientôt repris d'étouffemens, et le médecin, qui arriva peu après, parut sérieusement alarmé. Ses prescriptions scrupuleusement suivies réussirent à ralentir le mal sans pouvoir le vaincre; les souffrances devinrent plus tolérables, mais le danger resta aussi menaçant.

Dès que Marthe s'était sentie nécessaire, il n'avait plus été question de départ. Occupée du malade nuit et jour, elle était devenue, comme on le disait dans le vieux langage, « sa servante de tendresse. » Barmou avait d'abord repoussé les soins de sa filleule, mais la douceur de la jeune fille avait fini par triompher de sa rancune; il s'était insensiblement accoutumé à cette pitié attentive qui lui apportait toujours un soulagement ou une consolation. Marthe avait peu à peu ressaisi son ancienne influence. Le vieux paysan reconnut malgré lui la toute-puissance de ces natures droites et simples qui marchent résolûment dans le devoir, portant au front, comme une couronne, le charme de leur dévouement. Il se rendit à la bonté secourable et caressante de Marthe comme il s'était autrefois rendu à sa grâce et à sa gaieté.

Assidue près de son chevet, elle lui avait d'abord parlé de guérison; puis, quand les remèdes s'étaient trouvés impuissans, elle avait reporté ses espérances vers Dieu. Elle avait prié à demi-voix pour le mourant, qui, à bout de courage humain, s'était senti ébranlé dans son incrédulité. La jeune fille s'en aperçut et lui parla doucement des suprêmes consolations. Ce n'était plus ici la rhétorique de Chérot, mais les exhortations d'une foi qu'échauffait l'amour. La langue dans laquelle Marthe parlait de Dieu au mourant n'avait pas besoin d'être apprise à part comme une langue étrangère; tout le monde pouvait l'entendre. Ses mots, au lieu d'être des énigmes pieuses, semblaient des flots sortis du cœur pour aller chercher le cœur.

Barmou la laissa dire, gagné d'abord par la douceur de l'accent, et bientôt le sens des paroles elles-mêmes sembla couler jusqu'à son âme. Mille réminiscences oubliées se réveillèrent, mille impressions perdues parurent se renouveler, d'abord faiblement, puis avec plus d'intensité. Comme il arrive souvent à ces heures extrêmes, l'être intérieur s'exalta dans un dernier effort. On eût dit que l'homme près de se dissoudre concentrait ses facultés, rallumait en lui des lumières éteintes et repassait d'un seul regard tous les horizons entrevus. Les pieux souvenirs de l'enfance et les chaudes aspirations de la jeunesse se succédèrent confusément dans ce rêve d'agonie. Le paysan, dont les forces s'éteignaient, se mit à reparler en mots entrecoupés de sa vie d'*armaillé* dans les alpages, de son chien Helve, de la Henriette et des rondes dansées autour des *ébaux*. Il voulut que Marthe lui chantât de nouveau, à demi-voix, les airs de la montagne; puis, redescendant de la jeunesse à l'enfance, il parla de la maison paternelle, des fêtes de la famille, du vieux pasteur de son village, de sa première communion. Marthe écoutait tout, répondait à tout

en s'efforçant de le ramener aux idées saintes par les douces images. Ce cœur endurci dans l'égoïsme et l'orgueil semblait se fondre insensiblement à son accent. Il s'ouvrit enfin comme le rocher sous la baguette de Moïse : deux larmes, les seules qui fussent sorties de ces yeux arides depuis plus de trente années, glissèrent le long de ses joues.

— Ah! ce n'est pas ma voix, c'est celle de Dieu qui se fait entendre au dedans de vous! s'écria Marthe. Ouvrez-lui votre cœur, et vous serez soulagé.

— Crois-tu qu'il se souvienne encore de moi? murmura Jacques très bas et d'un accent presque honteux.

— En pouvez-vous douter quand il vous envoie les pensées qui consolent? répliqua la jeune fille avec ferveur.

— Oui, reprit Barmou en se parlant à lui-même, on disait autrefois qu'il était toujours prêt à pardonner; mais si on se trompait, si je n'avais plus le temps de l'apaiser!... car je sens que je vais vers lui,... et quand je me rappelle,... Marthe! Marthe! j'ai peur!

La figure de Barmou prit une expression d'indicible épouvante, des gouttes de sueur coulaient sur son front, et tous les muscles de son visage frissonnaient. La jeune fille se rapprocha avec un élan de compassion.

— Du courage! cria-t-elle dans une explosion de tendresse. Priez celui qui peut tout, et il vous écoutera.

— Une prière! répéta le mourant en jetant autour de lui un regard effaré, une prière!... je n'en sais plus!

— Eh bien! ce sera moi qui la dirai, s'écria la jeune fille.

Et, se redressant sur ses genoux, elle commença à réciter lentement la sublime invocation qui résume toute la foi des cœurs simples : « Notre père qui êtes aux cieux! » Jacques avait fait un effort pour rapprocher ses mains endolories, et, redevenu enfant, il répétait après la jeune fille la prière oubliée, tandis qu'Aloïsius, le front découvert et la tête inclinée, s'y associait d'intention.

Le dernier mot prononcé, Barmou, qui avait fermé les yeux pour se recueillir, les rouvrit lentement. Une sérénité inexprimable s'était répandue sur tous ses traits. Il tendit les mains vers sa filleule. — Tu as été entendue, dit-il d'un accent entrecoupé; au repos qui s'est fait en moi, je reconnais que celui que tu as prié me pardonne. Ah! il fallait ceci pour me dompter. Tant que je sentais la force de la vie, je ne m'inquiétais pas de la mort. A cette heure, il me semble que Dieu est là derrière un nuage. Les autres m'en parlaient; toi, tu me l'as fait comprendre. Sois bénie pour ce que je te dois!

Puis, relevant les yeux vers Aloïsius : — Lui aussi a été bon pour

moi, ajouta-t-il; remercie-le de ma part; dis-lui que je lui demande de ne pas me garder rancune.

Le jeune régent, à qui Marthe transmit ces paroles, s'approcha vivement et se pencha vers le mourant avec des protestations que la jeune fille voulut traduire. — C'est inutile, interrompit Jacques, je vois dans ses yeux qu'il ne m'en veut plus. Grâce à Dieu, le bien qui me reste et dont tu seras seule héritière vous mettra tous deux hors de gêne, et quant à votre bonheur, je n'en ai point souci : chacun de vous sera la récompense de l'autre.

— Ne parlez pas ainsi, mon parrain! s'écria Marthe, qui sanglotait; il faut que vous viviez pour voir ce bonheur.

— Ne l'espère pas, ma fille, dit Barmou avec une douceur d'accent qu'elle ne lui avait jamais connue; ne le demande pas. Je me sens content de mourir; qui sait ce que je sentirais demain? Il vaut mieux que je finisse sur ce bon mouvement en vous laissant à tous un souvenir que vous aimerez.

Et, voyant qu'elle allait répondre : — Assez, continua-t-il d'une voix éteinte; ne me parle plus : j'ai besoin de repos.

A ces mots, ses yeux se refermèrent encore, et il sembla s'assoupir; mais au mouvement de ses lèvres les deux fiancés s'aperçurent qu'il redisait la prière dont Marthe venait de lui rendre la mémoire. Ce recueillement se prolongea assez longtemps. Enfin le soleil vint frapper les paupières du mourant; il rouvrit les yeux, sourit à sa filleule, et, regardant le ciel, il expira réconcilié.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, son héritage suffit pour assurer l'avenir de la jeune fille et d'Aloïsius; mais tous deux voulurent retourner dans leur montagne, près de la mère de Marthe, et les Morneux furent laissés en fermage à François, qui, bien que marié et père d'une heureuse famille, ne parle jamais sans émotion de *la fillole des Allemagnes.*

ÉMILE SOUVESTRE.

BEAUX-ARTS

LES PEINTURES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL ET DE L'HOTEL-DE-VILLE.

Nous vivons dans un temps étrange, au milieu d'inexplicables contrastes. Le mal et le bien sont partout; il n'est pas un instant du jour où nous n'ayons juste sujet de perdre ou de prendre courage, d'espérer ou de désespérer. Pour ne parler que de la peinture, n'est-elle pas tout à la fois en déclin et en progrès? Au *Salon,* cette bourse de nos peintres, la décadence est visible. On peut dire qu'à chaque exposition nouvelle l'art s'abaisse d'un degré. C'est le métier qui triomphe; l'esprit, l'adresse, le talent même, se prostituent à qui mieux mieux aux exigences de la mode et aux caprices de l'argent. Si quelques pieux adorateurs de l'étude et de la vérité persistent à protester, le vide est devant leurs œuvres. L'enthousiasme, les couronnes vont de droit au procédé, à la manière, au faire de convention, à de plates réalités, mesquinement traduites tantôt par un imperceptible pinceau, tantôt par une brosse gigantesque. Qu'espérer d'un tel art, ou plutôt d'une telle industrie? Eh bien! à quelques pas de là, sur les murs de quelques églises et de quelques monumens, cet art, ce même art apparaît dans sa dignité. On dirait que, loin du bruit, loin du trafic, plus à l'aise et plus libre, il recouvre une vie nouvelle. Des défauts, vous en trouvez assurément sur ces murailles, tout comme ailleurs; mais vous y trouvez les vertus du peintre, l'amour du beau et le culte du vrai, le respect de soi-même, le mépris des succès faciles. C'est un monde tout nouveau; on se

croit dans un autre siècle, au milieu d'une autre génération d'artistes.

Gardons-nous donc de tirer un trop sombre horoscope de la peinture d'aujourd'hui. Qui sait ce qu'en dira l'avenir? Ceux qui la déshonorent ne sont pas ceux qui vivront. Tous ces chefs-d'œuvre de pacotille seront oubliés dans quelque vingt ans d'ici; ils auront cédé la place à d'autres produits fabriqués sur de nouveaux patrons, et seront allés finir leurs jours dans le pays des tableaux hors de mode, aux États-Unis d'Amérique ou dans le fond de nos greniers. Ce qui vivra, ce qui portera témoignage de notre savoir-faire, ce qui donnera la mesure de nos artistes, ce sera cette série de peintures qui depuis douze à quinze ans se fixent sur nos murailles, tableaux qui ne voyagent pas, et qui pour la plupart sont aussi sérieusement conçus et exécutés que solidement établis. Bien des intrus se sont pourtant glissés, même en si bonne compagnie. Nous pourrions nous égayer aux dépens de certains barbouilleurs qui, dans ces derniers temps, ont bravement couvert de grotesques enluminures des chapelles tout entières à côté d'autres chapelles empreintes d'un chaste savoir et d'un sentiment exquis. Sur les parois de Notre-Dame-de-Lorette aussi bien qu'à Saint-Méry, les yeux sont offensés de ces choquantes disparates; mais cette ivraie, ces herbes folles disparaissent au milieu du bon grain. Ce qui domine en général dans ces peintures adhérentes aux murailles, si heureusement substituées aux tableaux suspendus, c'est un accent sincère, un goût élevé, une grande intelligence de composition. Il semble qu'à travailler ainsi sur un fond consistant et durable, sans changement possible ni de destination, ni de jour, ni d'aspect, la pensée se fortifie. Tous ceux de nos peintres qui avaient quelques talens ont grandi à cet exercice. Ils se sont vus forcés de prendre de grands partis, sans laisser-aller, sans caprice, après longue et mûre réflexion. Autre chose est avoir devant soi un public mobile et blasé, dont il faut étudier les goûts, flatter les appétits, autre chose avoir affaire à ce public permanent et sérieux, sans fantaisies, sans passions, qu'on appelle la postérité. Le plus insouciant des hommes pense bon gré mal gré à la postérité quand il est face à face avec ce mur que son pinceau va parcourir. Il ne consulte ni cote, ni tarif pour savoir si le *réalisme* est en hausse et l'*idéal* en baisse, s'il doit se faire flamand, hollandais, espagnol, archaïque, pastoral ou vaporeux : il ne cherche que le durable, par conséquent le vrai, ce qui tout naturellement le ramène au vieux sentier de notre école, à ces pures traditions de l'esprit français qui demandent à l'art non la puérile imitation de l'apparence des corps, mais l'expression de la pensée au moyen d'une juste et intelligente reproduction de la forme et de la couleur.

Ainsi la seule différence du *subjectile*, la seule substitution d'un

corps stable et immobile à un châssis, à un panneau portatif, exerce sur l'artiste une saine influence, l'aguerrit contre ses faiblesses, le détourne des penchans mercantiles et capricieux. Pour peu que nos édiles persévèrent dans cet heureux système, dans cet emploi de la peinture à l'ornement des édifices publics, il ne faut désespérer de rien. L'art peut encore subsister, malgré ces foires annuelles qui abaissent et faussent le goût. Il lui reste un refuge; l'étude, la pensée conservent un asile, et quelques œuvres suffiront, quelques œuvres ainsi créées à l'abri de la contagion, pour racheter dans l'avenir nos péchés, nos misères, et faire dire à nos neveux que nous avions encore dans les veines quelques gouttes du sang de Lesueur et de Poussin.

Ce qu'il faut regretter, c'est que ce genre de peinture n'ait pas recouvré plus tôt la faveur qui lui vient aujourd'hui. C'était il y a vingt ans, lorsque les hommes qui avaient marché avec tant d'éclat à la tête des arts sous la restauration étaient encore pleins de jeunesse, c'était alors qu'il fallait ouvrir ce champ nouveau à la peinture poétique et sérieuse. Comment penser sans chagrin que M. Ingres, par exemple, n'aura eu dans sa longue carrière qu'une seule occasion d'incruster une de ses pages dans un de nos monumens, et seulement sur un plafond, car on n'accordait alors à la peinture que des plafonds tout au plus? Comment ne pas regretter que M. Delaroche, lui aussi, n'ait eu qu'une fois la fortune de s'emparer d'une vaste muraille, et que cette fortune, M. Ary Scheffer ne l'ait même jamais eue? Qui pourtant plus que lui aurait gagné à pénétrer dans ces régions nouvelles, lui si riche de pensées, et dont la main paraît d'autant plus sûre qu'elle s'appesantit moins aux détails de l'exécution? Nous ne citons que ces trois noms pour abréger, parce qu'ils résument leur époque; mais bien d'autres, dans ce temps de vaillans efforts et de haute espérance, bien d'autres, leurs émules, ont eu le même sort, et, à leur grand détriment dans l'avenir, se sont résignés comme eux à ne faire que des tableaux. Que serait la peinture italienne, si l'Italie, dans son grand siècle, n'avait produit que des tableaux? Otez à Raphaël les *Stanze* du Vatican, il reste encore le roi des peintres, mais il descend de cent coudées.

Cette occasion, qui a manqué aux chefs de notre moderne école, occasion qu'ils peuvent encore faire renaître, puisque, Dieu merci, aucun d'eux ne nous a dit son dernier mot, elle s'est offerte à des hommes partis des seconds rangs et bientôt montés au premier. Ces hommes l'ont saisie avec une ardeur persévérante et un dévouement presque héroïque. L'un d'eux est mort à la peine, laissant une œuvre inachevée, mais déjà l'œuvre d'un maître. Dans cette seule chapelle de la Vierge, à Notre-Dame-de-Lorette, Orsel s'est fait un nom qui ne périra pas. Il avait deux grands dons que le ciel réserve aux vé-

ritables peintres, le don de l'expression vraie et le sentiment de la ligne harmonieuse. Cette chapelle est aussi suave aux yeux que féconde en pensées; c'est la tendresse onctueuse de l'école ombrienne unie à la justesse et à la mesure d'un esprit français. Il ne manquait à un tel homme qu'un peu d'audace et de feu, ou plutôt il lui fallait un peu moins de modestie, nous dirions presque d'humilité. Que d'essais, que d'études, que de préparatifs, avant qu'il se jugeât digne d'aborder son sujet! Ces innombrables croquis trouvés après sa mort, et en partie révélés au public par la main pieuse d'un ami, témoignent combien sa veine eût été abondante, si l'excès même de sa conscience ne l'avait comprimée. Quel contraste entre ce travail intérieur, absorbant toute une vie, et les outrecuidantes parades de quelques faiseurs d'aujourd'hui!

Nous ne saurions quitter Orsel sans prononcer au moins le nom de son ami, de son frère par le style et par le sentiment. Vis-à-vis de la chapelle de la Vierge, cette chapelle de l'Eucharistie, qui soutient si dignement une comparaison périlleuse, cette peinture, aussi douce, aussi touchante qu'un motet de Pergolèse, nous arrêterait malgré nous, si naguère, ici même, M. Perin n'avait reçu un juste et complet hommage que nos paroles jetées en passant risqueraient d'affaiblir (1). C'est à une œuvre plus récente et dans une autre église, c'est aux peintures de Saint-Vincent-de-Paul, que nous consacrerons quelques mots. Déjà même il se fait tard pour en parler; elles sont achevées depuis plus de trois mois, la critique a fait sa moisson, ne laissant après elle que de quoi glaner tout au plus. Aussi n'avons-nous dessein que d'adresser un remerciement public et à l'artiste persévérant dont les jeunes succès n'ont pas ralenti les efforts, et au maître courageux qui, presque au terme de la carrière, n'a pas craint de ressaisir ses pinceaux. Il faudra toutefois qu'à nos justes éloges se mêle quelque franchise : un compliment banal serait pour eux sans prix.

La première fois que nous vîmes ces peintures de Saint-Vincent-de-Paul, l'église était encore coupée en deux par des toiles : chaque artiste avait son domaine séparé. L'œil ne pouvait en même temps pénétrer dans la nef et dans l'abside. M. Picot travaillait à l'abside et M. Flandrin dans la nef. C'était un des derniers jours du *Salon*, nous sortions des *Menus-Plaisirs;* les tons diaprés et discordans de ce pêle-mêle de tableaux nous poursuivaient encore; nous étions comme étourdis de la bigarrure des idées, des genres, des méthodes; en entrant dans cette nef, nous sentîmes une impression de calme et d'harmonie. Ce n'était pas seulement un effet du contraste : le parti simple et grandiose adopté par le peintre nous avait saisi tout d'abord. On sait quel est ce parti, c'est la traduction pittoresque de cette idée :

(1) Voyez *la Chapelle de l'Eucharistie* dans la *Revue* du 1er janvier 1853.

l'Évangile prêché aux nations leur a ouvert la voie du ciel. Le mystique chemin qui de la terre conduit au paradis, voilà ce qu'a voulu représenter M. Flandrin. Au centre de sa composition, c'est-à-dire à l'entrée de l'église, sous le buffet d'orgue, les deux princes des apôtres prêchent la parole de vie, et à leur voix les gentils convertis se dirigent vers les palmes promises, dans un grave et religieux cortége, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Cette longue chaîne de personnages, marchant dans un ordre hiérarchique et divisée par groupes, forme un ensemble à la fois symétrique et accidenté qui remplit admirablement la large frise ménagée dans cette église entre deux rangs de colonnes superposées.

L'idée de cette procession de bienheureux et de bienheureuses est une réminiscence. C'est à Ravenne que l'auteur l'aura conçue, là du moins s'en trouve un exemple dans l'antique et curieuse basilique de *S. Apollinare Nuovo*. L'artiste du VIe siècle ne s'est mis en grands frais, comme on pense, ni d'ajustemens pittoresques ni d'attitudes variées. Lui aussi, c'est le chemin du ciel, c'est l'église triomphante et son pèlerinage vers le trône du Sauveur, qu'il a voulu représenter. Vingt-cinq figures de martyrs, tous à peu près vêtus de même, portant tous une couronne à la main, et séparés les uns des autres par une palme ou un rameau de fleurs, voilà le côté droit de la nef; vis-à-vis s'avancent dans le même ordre, et portant aussi leurs couronnes, vingt-deux vierges martyres; en avant sont les trois rois mages, qui déposent au pied du trône de Marie leurs dons et leur encens. Rien de plus simple que cette mise en œuvre. Ces figures à peine variées de pose, de costume et d'expression, se succédant une à une à intervalles à peu près égaux, c'est de l'art primitif, traditionnel, hiératique; mais au point de vue monumental, l'effet en est puissant. Toute cette frise est en mosaïque; le dessin, sans être pur, ne manque pas de grandeur, et le travail de la mosaïque, par la vigueur de ses reflets, par son aspect solide et consistant, répand une énergie qui lui est propre sur tout l'ensemble de la décoration.

Dans la basilique parisienne, on ne pouvait emprunter que l'idée; les moyens d'exécution devaient être tout différens. D'abord point de mosaïque et une église beaucoup plus grande et plus longue, dès lors nécessité de donner à ce cortége une tout autre importance et de le combiner tout autrement. Au lieu de figures isolées, anonymes, sans autre lien entre elles qu'une pensée commune qui les conduit au même but, ce sont des personnages de noms et de caractères différens, groupés et unis entre eux par certaines analogies, mais variés de pose, de mouvement et de geste aussi bien que d'âge et de costume. Voilà comment l'art moderne pouvait exprimer la pensée du mosaïste de Ravenne. En modifiant, en interprétant ainsi son

sujet, M. Flandrin se l'est approprié; il l'a complété et agrandi par cette prédication de l'Évangile devenue l'origine et le point de départ de la céleste procession. A Ravenne, la marche des martyrs et des saintes filles s'explique comme elle peut; on n'y regardait pas de si près. Du côté des martyrs, du côté droit, la frise commence par une représentation de la ville de Ravenne, avec ses tours, ses dômes, ses palais, tels qu'ils étaient au VIe siècle, et vis-à-vis, du côté gauche, on voit la ville et le château de Classe, l'ancien port, le Pirée de Ravenne. Ces deux tableaux, quoique des plus grossiers, sont d'un grand prix archéologique, mais ils expliquent assurément le reste du sujet d'une façon beaucoup moins claire que les deux apôtres de M. Flandrin. La supériorité de composition est donc sans contredit du côté de l'imitateur, et, ce qui ne vaut pas moins, tout en usant des ressources que l'art moderne mettait à sa disposition, il a su n'en point faire abus. Là est le grand problème. Il est facile aujourd'hui de composer plus savamment, plus habilement qu'un Byzantin; ce qui est malaisé, c'est de savoir à la fois rajeunir la donnée traditionnelle et rester naïf, accentuer la composition et conserver l'aspect monumental, faire de la peinture, en un mot, sans trop faire œuvre de peintre, sans donner à ses figures ce degré de vie, de mouvement, de relief, cette puissance d'illusion, qui conviennent à un tableau et non à une décoration appliquée sur la face même d'un édifice.

Nous fûmes frappé, dès cette première visite, de l'heureuse façon dont ce problème est résolu dans l'œuvre de M. Flandrin. Chez lui, ce n'est pas une nouveauté : les leçons de son maître et sa propre nature l'ont guidé dans cette voie; mais à Saint-Séverin, son début, et même à Saint-Germain-des-Prés, son second coup d'essai, déjà si supérieur au premier, on peut dire qu'il poussait la vertu *jusques à la rudesse*. La naïveté tombait dans la raideur. Ici le progrès est notable. Ses contours sont plus souples, ses mouvemens plus libres, sans que sa peinture ait rien perdu de son austère solidité.

Mais plus nous nous félicitions de cette intelligente soumission de l'artiste aux conditions de son programme et de cette heureuse application de la peinture qui rappelle, en les adoucissant, quelques-unes des grandes qualités de la mosaïque, plus nous commencions à redouter que dans l'abside, qui nous était voilée, un autre système n'eût prévalu. Nous avions toute confiance dans le savoir et l'expérience de M. Picot; mais avait-il jamais rien tenté qui ressemblât aux peintures de cette nef? Pouvait-il subitement avoir tout oublié et tout appris? pouvait-il s'être assujetti sans réserve, sans restriction, à ces données conventionnelles qu'un fond d'or impose à la peinture? M. Picot, le peintre élégant et correct de *l'Amour et Psyché*, peignant sur un fond d'or et franchissant d'un seul bond l'espace ou

plutôt l'abîme qui sépare les conventions académiques des conventions archaïques, cela nous semblait un rêve, une chimère. Nous passâmes donc sous les toiles pour savoir à quoi nous en tenir, et à peine avions-nous levé la tête, que nos conjectures étaient vérifiées; mais en même temps, il faut le dire, nous fûmes désarmé par une véritable surprise. Ces figures, nous parlons des plus grandes, nous parlons des apôtres et de ces anges qui gardent fièrement le trône du Seigneur, ces figures ne sont ni conçues ni exécutées dans le style qu'aurait commandé le système adopté dans la nef; mais considérées à part, en elles-mêmes, comment n'en pas admirer le dessin vigoureux, le large caractère, la ferme exécution? Dans cette partie de son œuvre, M. Picot s'est surpassé lui-même. Au rebours de tous les hommes, la force lui est venue au déclin de la vie. Son plafond de l'Hôtel-de-Ville aurait pu laisser croire qu'il n'avait même plus la vigueur du peintre de *Psyché*, et pas du tout, voilà dans cette abside des figures qui feraient honneur aux plus habiles et qui mettent au défi les plus dispos, les plus vaillans. Nous n'en dirions pas autant de tout le reste de l'hémicycle : la frise notamment laisse tant à désirer! Entreprendre après Poussin d'exprimer les sept sacremens, et ne trouver que sept tableaux de genre, gracieux, coquets, aux contours ajustés, aux formes arrondies; jeter ces tableaux clair-semés dans cette frise qui porte et soutient tout l'ensemble de la composition, et qui par conséquent devrait en être la partie la plus pleine et la plus solide, c'est donner à la critique trop beau jeu contre soi. Mais malgré ces fautes incontestables, nous n'en maintenons pas moins que dans ce grand travail il y a des parties qui révèlent chez l'auteur une puissance de talent qu'on ne lui connaissait pas. Il a le droit d'en être fier, et ses nombreux amis ne sauraient se réjouir trop haut de le voir ainsi reverdir.

Mais si pour M. Picot c'est un bonheur d'avoir fait ce travail, est-ce un bonheur pour le monument que M. Picot en ait été chargé? De deux choses l'une : il fallait lui tout donner ou tout donner à son confrère. Comment n'avoir pas prévu l'inévitable disparate qui sortirait de cette association? Était-il besoin que les échafauds et les toiles fussent à bas, que l'œil pût pénétrer en même temps dans l'abside et dans la nef, pour avoir la certitude que deux talens si différens se nuiraient l'un à l'autre? De qui donc est venue cette belle invention de les avoir unis? A-t-on voulu faire un contraste, une antithèse? ou bien s'est-on flatté de satisfaire un peu tous les goûts? Si du moins de ces deux peintures l'une était franchement mauvaise, le remède serait aisé : on gratterait soit la nef, soit l'abside, et l'harmonie se rétablirait; mais comme à très bon droit chacun a ses défenseurs, comme il y aurait vandalisme et barbarie à nous priver de M. Flandrin, comme on se révolterait avec raison qu'on effaçât M. Picot, il faut les res-

pecter tous deux, et voilà pour l'éternité, ou du moins pour tout le temps que vivra cette église, entre deux œuvres antipathiques un indissoluble mariage!

Mieux vaudrait, puisqu'il n'y a pas accord, qu'il y eût complète dissonnance. Si M. Picot était resté fidèle à sa propre manière, s'il avait dit : Je ne comprends la peinture qu'avec un ciel et des nuages; il n'y a pas de fond d'or dans la nature; je repousse cette fiction. Je mettrai mes figures en perspective, je chercherai l'illusion, j'aurai des chérubins joufflus, un Christ assis sur la nue, sa croix de bois dans la main; en un mot je ferai des tableaux sur mur, des tableaux qui perceront la muraille. S'il s'était bravement tenu sur ce terrain, la disparate assurément serait encore plus tranchée qu'aujourd'hui : il y aurait entre les deux moitiés de l'église ce contraste complet et non dissimulé qu'on voit dans les édifices dont les diverses portions ont été construites ou décorées à des époques différentes; mais ce serait un parti franchement accusé. Le spectateur en penserait ce qu'il voudrait; il ne pourrait pas du moins se plaindre d'être trompé. Ce qu'il y a de pis, c'est de lui promettre une harmonie qu'on ne lui donne pas; c'est de chercher l'unité et de ne pas l'atteindre, c'est d'accepter les conditions, les lois de l'école traditionnelle, et de ne s'y soumettre qu'à moitié. Ainsi pourquoi ce Christ colossal? Parce qu'il est de tradition dans les anciennes basiliques, sur les mosaïques primitives, que le Christ ait trois ou quatre fois la taille des personnages qui l'entourent. Cette façon d'exprimer la grandeur morale par la grandeur matérielle et de proportionner la taille des personnages à leur degré de sainteté, c'est le procédé des enfans, et par conséquent des peuples et des religions au berceau. D'où vient qu'à Rome, à Ravenne, sur ces murs vieux de huit ou dix siècles, ces disproportions étranges, tout en nous étonnant, ne nous révoltent pas? D'où vient que peu à peu nous admettons ces données déraisonnables, et finissons par en ressentir une impression de respect et presque de terreur? C'est que dans ces naïves images tout est conventionnel, rien n'est imitatif. L'impuissance de l'artiste est la condition première de l'effet qu'il produit sur nous; l'excès de sa gaucherie nous avertit et nous empêche de hausser les épaules. Ce n'est point de la chair, ce n'est point de la vie, ce ne sont point des hommes qu'il a prétendu nous peindre : ce sont des signes représentatifs d'une idée. Ces signes, nos yeux s'y arrêtent à peine, c'est notre raison qui les perçoit, et bientôt nous laissons là les signes pour aller droit à l'idée, hors du monde des vivans, dans le champ de l'invisible et de l'infini.

Mais vous qui voulez aujourd'hui ressusciter ces traditions et qui croyez leur obéir, sachez que, pour être admis à faire de tels contresens, de telles bévues enfantines, il vous faut avant tout renoncer à

votre art, ou du moins savoir le déguiser. Si vous ne vous résignez pas à oublier votre palette, vos modèles, votre atelier; s'il vous est impossible de faire une figure sans la faire respirer, sans colorer ses lèvres et ses joues, sans mettre en saillie ses contours, sans assouplir ses draperies, alors changez votre programme, ne nous montrez pas ce Christ gigantesque et à ses pieds ce petit saint Vincent en soutane et en surplis, ce saint qui marche et s'agenouille, ce Dieu qui écoute avec bonté. Plus vous les rendez vivans l'un et l'autre, moins nous pouvons admettre que l'un n'ait que cinq pieds lorsque l'autre en a vingt. Cette disproportion ne serait tolérable que si nous apercevions clairement qu'elle n'est qu'un symbole. Pour cela, vous n'avez pas besoin de descendre aux barbaries byzantines; il ne faut que vous défendre de vos penchans à l'illusion. Le moyen terme, assurément, n'est pas sans difficulté : c'est un chemin qui côtoie, toujours à certaine distance, la naïveté primitive, chemin non frayé, plein d'écueils, où les plus souples et les plus habiles ne marchent pas d'emblée, où le secours d'un guide et un long exercice sont nécessaires à tous, et à ceux-là surtout qui, pendant quarante ans, n'ont compris et pratiqué que la peinture imitative.

Aussi nous souhaitons, si l'occasion, comme il faut l'espérer, s'offre encore à M. Picot de manier en grand cette peinture à la cire, dont avec tant de savoir et d'adresse il vient de faire un si heureux essai, nous souhaitons qu'on lui donne un monument où, libre et sans contrainte, il se laisse aller à la pente de ses études et de son talent. Qu'il s'établisse, pour n'en plus sortir, dans le domaine de la réalité, dans ce monde où les fictions elles-mêmes se piquent d'être naturelles, où les hommes et la Divinité sont à peu près de même taille; qu'il porte dans son œuvre nouvelle cette pensée ferme et ce faire vigoureux qui règnent dans presque toute la partie supérieure de son abside, et pour peu que le monument par son style ne le contrarie pas trop, nous lui garantissons un grand et légitime succès.

Quant à M. Flandrin, tant qu'il s'attachera de préférence aux sujets religieux et à la décoration des églises, nous avons peu de chose à lui souhaiter. Il est dans cette voie que nous indiquions tout à l'heure; il y marche avec aisance; c'est son chemin de nature et de prédilection. S'il inclinait jusqu'ici du côté du symbole, sans accorder à l'art tout ce qui lui appartient, dans cette frise il a fait un visible effort pour se tenir plus près de l'imitation. Nous l'en félicitons et l'inviterions même à risquer un pas de plus. Le danger n'est pas avec lui, comme avec M. Picot, que jamais il verse de ce côté. Ce n'est pas lui qui s'oubliera à donner trop de relief à ses figures; il se souviendra toujours que c'est une muraille qu'il décore, et nous applaudissons, sous ce rapport, à sa mesure et à sa sobriété; mais les physionomies, les yeux surtout de ses personnages, pourquoi les sacrifier

ainsi? Pourquoi les tenir dans ces tons neutres? Pourquoi, même avec le secours d'une lorgnette, est-il si difficile de découvrir un regard dans tout ce long cortége? Sans nuire à l'effet général, sans troubler ces silhouettes harmonieuses, le feu des âmes ne pouvait-il se laisser voir? Il est vrai que la distance est grande entre le sol et ces peintures : dix ou douze mètres environ! Raison de plus pour accuser un peu plus fortement les traits saillans, les traits qui parlent à l'esprit. Ce n'est qu'en montant dans les tribunes, dans les galeries portées sur ces hautes colonnes, qu'on pénètre complétement dans la pensée du peintre. A cette élévation, l'aspect est tout différent; ce qui d'en bas semblait vague s'explique et s'accentue. Un modelé délicat distingue et caractérise toutes ces têtes : elles disent toutes quelque chose; en un mot, M. Flandrin se montre là tout entier, habile à exprimer aussi bien qu'à composer, car il est peintre d'expression, et, malgré ses procédés d'école, il se rattache par ce côté à nos grands maîtres du XVIIe siècle. Mais ce n'est pas assez d'avoir ces qualités, il faut les faire voir. En se bornant à indiquer si finement l'expression de toutes ces têtes, M. Flandrin semble avoir par momens oublié que c'est du bas de cette nef que sa frise devait être vue.

Nous l'inviterions donc, dans sa prochaine campagne, à calculer plus hardiment ses effets, surtout si c'est encore à de telles hauteurs qu'il doit reléguer sa peinture. Le plus sûr serait d'éviter cette difficulté. Aussi faut-il souhaiter à M. Flandrin d'abord et avant tout un monument qui ne soit qu'à lui seul, un monument dont il gouverne la tête aussi bien que le corps, puis dans ce monument un champ pour sa peinture, non pas plus beau, plus étendu, mieux disposé que cette frise (il n'en trouverait pas), mais ménagé à une hauteur moins grande, ou, ce qui revient au même, dans un vaisseau moins étroit. Supposez quelque largeur de plus à cette nef de Saint-Vincent-de-Paul, aussitôt tout se rectifie pour le peintre et pour le spectateur : l'un n'a plus à se préoccuper de l'angle aigu et insolite sous lequel il sera vu, l'autre peut voir et contempler sans risquer de se tordre le cou.

Nous n'insisterons pas sur ce point, ne voulant pas nous engager dans un procès d'architecture avec un de nos maîtres en cet art. Nous sommes loin d'ailleurs de porter sur son église un jugement rigoureux. Plût à Dieu que ce pauvre Paris ne vît bâtir que de tels monumens et n'eût pas de plus justes griefs contre ceux qui l'embellissent! Dans cette église, la façade est peut-être la partie la moins heureuse. Ces deux tours sont un peu gauches, ce fronton est un peu banal, le tout ensemble manque de grandeur et d'harmonie. Mieux vaudrait qu'on entrât par le côté qu'on ne voit pas d'abord, par ce grand mur si sobrement orné qui termine carrément l'église du côté

du faubourg. Cette contre-façade est d'un style excellent selon nous; il faudrait peu de chose pour en faire une façade véritable, exprimant sincèrement l'économie intérieure du monument, un vrai frontispice de basilique, chose si rare, comme on sait, et presque inconnue même à Rome. Les faces latérales de l'église sont traitées dans ce même goût sévère et châtié, et quant à l'intérieur, s'il pèche par les proportions générales, il abonde en détails étudiés et rendus avec une recherche peut-être un peu trop savante, un peu trop archéologique, mais pleine d'intérêt. L'érudition a ses dangers, même en architecture. Elle détourne insensiblement l'artiste du but suprême de ce grand art, l'harmonie. Elle affaiblit en lui l'entente et le sentiment des effets généraux; elle lui conseille des imitations, souvent même des amalgames qui transforment en création bâtarde une pensée heureuse à son début. Le défaut capital de Saint-Vincent-de-Paul provient, à notre avis, d'une combinaison de ce genre. L'auteur a voulu tout à la fois faire une église très élevée, comme s'il eût adopté le style ascensionnel et pyramidal, le style à ogives, et ne pas perdre néanmoins l'occasion de faire une basilique et de reproduire tout ce que ses souvenirs et ses études lui rappelaient des édifices religieux de la Sicile et de l'Italie. Au lieu d'un vaisseau large, ouvert, d'une hauteur modérée, où la ligne horizontale serait restée dominante, il nous a donné une nef élancée, hardie, aspirant à l'effet perpendiculaire. Mais comme, pour rester dans les données antiques, il ne pouvait superposer plus de deux ordres de colonnes, il a fallu que ces deux ordres, et notamment le premier, prissent une extrême élévation. Or, quand on fait grandir une colonne, on est en même temps contraint de lui donner un embonpoint proportionnel. Il n'y a que les fuseaux du style à ogives qui se laissent allonger tant qu'on veut sans exiger un surcroît de volume; les classiques supports sont moins accommodans. Aussi qu'est-il arrivé? Pour avoir une église tout à la fois antique et moderne, pour fondre ensemble Sainte-Marie-Majeure et Saint-Ouen, il a fallu des colonnes si hautes et par conséquent si épaisses, que l'église en est comme encombrée. Tel est le diamètre de ces fûts, que, vus obliquement, ils forment une muraille, un massif entre les bas-côtés et la nef. Le plan de l'édifice, le plan par terre, a d'excellentes proportions, la largeur en est très suffisante; mais la hauteur du vaisseau combinée avec la grosseur des supports contrarie la vertu du plan et a le double inconvénient de produire cette apparence étroite et étouffée si peu conforme au style du monument, et de reléguer sa décoration principale, la frise peinte, à une hauteur qui ne permet ni de la voir sans fatigue, ni d'en apprécier tout l'effet.

Ce dernier résultat est certes bien contraire aux intentions de l'ar-

chitecte, car si quelque chose nous semble incontestable, c'est, après le savoir de M. Hittorff, son goût, nous dirions presque sa passion pour l'union de la peinture et de l'architecture. Il comprend mieux que personne combien l'entente intime et cordiale de ces deux arts les met en valeur l'un par l'autre. Donner large carrière au pinceau sera toujours la pensée première de tout ce qu'il construira. Aussi voudrions-nous qu'il construisît beaucoup, tant nous serions certain que la peinture y trouverait son compte. Que n'a-t-il, par exemple, bâti l'Hôtel-de-Ville, ou tout au moins ces grandes salles des fêtes inaugurées l'hiver dernier! Quelle occasion perdue! Comme il était facile dans ces immenses galeries de faire à la peinture sa juste part! Croit-on que l'architecte, en s'imposant la loi de réserver çà et là quelques grands et beaux espaces à hauteur convenable, s'en serait mal trouvé? C'est à lui-même avant tout qu'il eût rendu service. Au lieu de s'en tenir à ces banalités décoratives, qui, sans pitié pour le spectateur, se poursuivent de mètre en mètre toujours sur le même patron, il eût cherché des divisions, des repos, des motifs d'encadremens, des contrastes, des combinaisons variées. La gêne qu'il se fût donnée eût aiguisé son invention. Dans un tel monument, au cœur d'une telle cité, que de souvenirs à évoquer, que d'idées à répandre, que de moyens de peupler ces lambris! Quand on a le pouvoir d'user de telles ressources, quand on peut si richement, si noblement nourrir et récréer l'esprit en même temps que les yeux, est-il possible qu'on s'amuse à dresser ce régiment maussade de muettes colonnes, et à promener sans fin sur ces murs et sur ces voûtes cette éternelle répétition de l'or rechampi de blanc, et du blanc bordé d'or!

Mais non, dira-t-on, l'architecte n'a point proscrit la peinture; ne lui a-t-il pas donné place sur quelques dessus de portes et dans deux ou trois plafonds? Ne l'a-t-il pas admise enfin à un poste d'honneur, dans la grande et principale galerie? Soit; mais à quel étage et en quelles conditions! C'est au-dessus de la corniche, au-dessus des lustres, dans la courbe des voûtes, aussi haut que les yeux puissent atteindre; c'est là que, d'arcade en arcade, la face d'un pendentif a été réservée au peintre assez hardi pour exposer ses œuvres à si haute distance, et se soumettre aux exigences de cette forme triangulaire vingt-huit fois répétée. Avait-on sérieusement dessein de loger là de la peinture, ou bien n'avait-on pas songé d'abord tout simplement à couvrir ces pendentifs de quelque décoration à la brosse, comme ces bocages de guinguette, qui dans cette même salle, du côté de la rue, tapissent le fond des arcades? Ce qui semblerait indiquer que tels étaient les projets primitifs, c'est que pour couvrir de couleurs ces vingt-huit pendentifs et les vingt-huit pénétrations qui les séparent, en tout cinquante-six tableaux, dont la superficie

totale n'est pas moindre de cent quarante mètres carrés, le programme accordait, le croira-t-on? dix mois, pas davantage. Le travail était commandé dans les derniers jours de janvier; il fallait qu'il fût fini avant le 2 décembre, jour arrêté pour l'inauguration.

Eh bien! il s'est trouvé un artiste, un véritable artiste, qui n'a pas craint de tenter ce tour de force. Non-seulement il a eu le temps de composer et de peindre cinquante-six sujets en dix mois, mais jamais, à voir son œuvre, on ne se douterait que les heures lui aient été comptées. Ce n'est pas de l'improvisation, encore moins de la peinture de théâtre; il n'y a là ni pochade, ni mélodrame : c'est du dessin arrêté et réfléchi, de la peinture d'un tissu ferme et serré. Le temps sans doute ne fait rien à l'affaire, et la difficulté vaincue n'ajoute rien à l'art; mais il est certains efforts dont il faut tenir compte au talent. M. Lehmann a joué gros jeu; il doit s'en applaudir. Ce n'est pas que son œuvre, dans toutes ses parties, triomphe également des obstacles qu'il a bravés. A côté de compositions dont les heureuses lignes semblent écloses d'elles-mêmes et dont l'étude aurait peut-être altéré la fleur, il en est que la réflexion seule aurait suffisamment mûries. De là, dans ce vaste ensemble, quelque inégalité. Comment d'ailleurs tomber toujours juste, toujours avec le même bonheur dans ces encadremens irréguliers, étroits à la base, et ramenant bon gré mal gré la pensée pittoresque toujours aux mêmes combinaisons? Ces difficultés matérielles sont en peinture ce qu'est la rime en poésie. Il y a des vers, et des plus beaux, que nous ne devons qu'à la rime, ce qui n'empêche pas que nos poètes, et les plus grands, lui doivent bien quelques chevilles.

A cette uniformité de structure que M. Lehmann devait subir, il a eu soin d'opposer la variété des sujets. Il s'est donné pour thème l'histoire de l'humanité, depuis les premiers combats de l'homme contre la nature jusqu'aux dernières conquêtes de l'industrie, de la science et de l'art. Cette épopée, dont l'homme est le héros, prête à la grande peinture. On peut la trouver sévère pour une salle de bal; mais l'auteur a bien fait, selon nous, de rester sérieux même à côté des violons. L'allégorie mythologique, la cour de Terpsichore, l'eût entraîné, à moins d'un miracle, à la décoration subalterne, à la fadeur, à la monotonie : l'allégorie philosophique, la poésie de l'humanité, lui ouvrait une longue série de contrastes et d'oppositions. De tant de sujets si divers, les mieux réussis sont les plus simples, ceux qui offrent les personnifications les plus faciles et les plus claires. Le lieu commun pour les arts du dessin est un aliment éternel. Ils ont de tels secrets pour l'animer et le rajeunir! Ainsi l'homme combattant les animaux féroces, l'homme domptant les animaux domestiques, l'homme forgeant le fer, la femme filant le lin, — la moisson, la

navigation, l'étude, la poésie, l'astronomie, la justice, voilà les sujets qui ont inspiré à M. Lehmann les lignes les mieux senties, les expressions les plus vraies et les plus franches. Là tout s'explique du premier jet, sans commentaires; là rien n'est subtil ni tourmenté. D'autres sujets plus complexes manquent de développemens et sont comme gênés et rétrécis par les contours du pendentif; mais tous, et ceux-là même que nous ne préférons pas, sont pleins d'idées ingénieuses, d'heureux ajustemens, de motifs élevés.

C'est là l'honneur et le privilége de cette noble école de M. Ingres. Si les hommes qu'elle a produits sont tous plus ou moins empreints de certains défauts du maître, s'ils n'ont pas toutes ses grandes qualités, ils se distinguent du moins par une foi commune. Dans les routes diverses où ils sont engagés, on les reconnaît à leur culte du style, à leur goût du grand et du sérieux. Aussi c'est avec eux, c'est par eux qu'il est encore permis d'entretenir le feu sacré et de sauver la peinture, surtout s'ils ont la chance de recevoir quelquefois l'hospitalité dans nos temples et dans nos monumens.

Nous voilà revenus à notre thèse. Des occasions de *peinture murale* et un choix judicieux d'artistes, c'en est assez pour tenir tête à la mode et lutter contre le flot montant. Dans ces nobles épreuves, les talens grandiront, et nous aurons devant l'avenir des témoins qui feront oublier nos folies. Croit-on que M. Lehmann par exemple soit sorti de l'Hôtel-de-Ville tel qu'il y était entré? que ce court, mais laborieux commerce avec ce monument ne lui ait pas fait faire un grand pas dans son art? Si mauvaise que fût la part qui lui était laissée, il a eu bien raison de s'en saisir : jamais il n'eût fait telles choses en attendant l'inspiration, en rêvant à loisir, en se soumettant au goût de quelque riche amateur. Cette fièvre que donne un grand travail, cette stimulante mission d'attacher son nom même aux plus mesquines parties d'un pareil édifice, voilà ce qui l'a mis en verve et lui a donné l'occasion d'un succès. Nous lui souhaitons, à lui et à tous ses dignes émules, des occasions encore meilleures, des chances mieux préparées, des concessions plus libérales. C'est l'architecture avant tout qui doit les leur offrir, et c'est à elle que nos prières s'adressent plus encore qu'aux puissans du jour. Que nos Vitruves sachent donc que l'égoïsme est fatal à leur art, qu'en s'isolant, en voulant tout garder pour lui, il s'appauvrit et se glace; qu'au contraire il a tout à gagner en tendant la main à ses frères, et que dans cette grande famille des arts, comme dans toutes les familles, c'est l'union qui fait la force et le succès.

L. VITET.

LA

BANQUE DE FRANCE

ET LE

TAUX DE L'INTÉRÊT

La Banque de France, qui passe à juste titre pour un des établissemens de crédit les plus solidement constitués, avait adopté dès le principe et a longtemps observé, dans ses transactions, des règles de conduite qui la plaçaient en dehors de la pratique européenne. Partout ailleurs, les caisses de prêt et d'escompte suivaient, je ne dis pas les oscillations, mais les mouvemens du marché; elles mesuraient les conditions du crédit aux circonstances, elles élevaient le loyer de l'argent lorsque l'argent devenait rare, et diminuaient le taux de l'intérêt quand les capitaux se trouvaient encore une fois abondans. Le commerce de l'argent obéissait ainsi à l'inévitable loi qui s'impose au trafic de toute marchandise : on constatait la valeur, on ne cherchait pas arbitrairement à la fixer.

Seule en Europe, la Banque de France a eu la prétention d'échapper à cette loi économique. Pendant plus d'un quart de siècle, elle a rendu à peu près invariable le taux de ses escomptes et de ses prêts. Les empires avaient beau s'écrouler, les révolutions se succéder et la paix remplacer la guerre : ces événemens, qui renversaient ou édifiaient les fortunes individuelles et qui changeaient périodiquement la situation du crédit public, du commerce et de l'industrie, trouvaient le conseil de la Banque inébranlable. Dans les jours néfastes aussi bien que dans les temps prospères, il maintenait comme une tradition et comme un principe le taux de 4 pour 100.

La Banque avait évidemment puisé dans les souvenirs des difficultés qui environnèrent son berceau des impressions qui ne s'accordent pas avec les

données de la science : elle se croyait appelée, non pas seulement à frayer les voies au crédit et à donner dans ces régions encore peu connues l'impulsion et l'exemple, mais de plus à fixer, pour ainsi dire d'autorité, le loyer des capitaux dans le pays. Son idéal était une sorte de taux normal de l'intérêt, indépendant des temps, des lieux et des personnes. Comme on avait commandé à la victoire, elle poussait l'illusion du privilége jusqu'à commander à l'argent.

On sait que l'intérêt, dans les prêts d'argent, se compose de deux élémens distincts : le loyer du capital, c'est-à-dire la prime que le capitaliste reçoit pour en céder temporairement l'usage, et la prime d'assurance, qui représente le risque couru par le prêteur. Le taux de l'intérêt s'élève ou s'abaisse, non-seulement parce que chacun de ces élémens est mobile, mais parce que la proportion suivant laquelle ils se combinent peut varier à l'infini. Aux époques les plus désastreuses, on emprunte à un taux relativement modéré avec un nom qui inspire confiance, tandis qu'un emprunteur dont la solvabilité paraît douteuse, même quand le marché regorge d'argent, n'en obtiendra qu'à des conditions exorbitantes. Ce que l'on appelle, en termes de banque, le papier de première valeur se négocie communément à 2 pour 100 par année, lorsque les emprunteurs ordinaires paient 3 1/2 ou 4 pour 100.

Cette échelle des valeurs a été complétement méconnue par la Banque de France. Elle ne s'est pas bornée à faire du loyer de l'argent une quantité fixe, elle a voulu encore annuler le risque, et, en n'admettant à l'escompte que les effets revêtus de trois signatures, atteindre à la certitude presque absolue du paiement. Il n'y a pas de théorie qui prévale contre la puissance des faits. En refusant de se faire assureur, la Banque n'a pas supprimé la nécessité de l'assurance. Son refus a tout simplement donné naissance à une industrie interlope : la troisième signature est fournie le plus souvent par une maison de banque moyennant une prime de 1/2, de 3/4 ou de 1 pour 100. Le service de l'escompte et en général les opérations de crédit se font ainsi moins directement et plus chèrement, le commerce ayant à subir et à rétribuer plusieurs intermédiaires.

Les plus mauvais systèmes peuvent être corrigés dans la pratique de chaque jour par l'intelligence et par la sagesse des hommes chargés de les mettre en œuvre. La Banque de France a fourni une longue et brillante carrière sous l'empire de règles qui auraient pu la perdre, et qui ont à peine arrêté son essor. Cependant il en est résulté quelques conséquences fâcheuses. En premier lieu, la Banque, mise en dehors des grandes affaires, n'a exercé pendant bien des années qu'une influence très limitée sur le crédit public. Joignons à cela que le taux immuable de ses prêts se trouvait rarement en rapport avec les circonstances : la limite de 4 pour 100, trop élevée dans les époques d'abondance, éloignait alors les emprunteurs solides, et ne laissait, pour remplir le portefeuille, que le rebut des valeurs; dans les momens de gêne, quand l'argent valait de 5 à 6 pour 100, les emprunteurs affamés se

ruaient comme des oiseaux de proie sur ce réservoir bien rempli, et travaillaient à le vider à tout risque. De là les embarras et les périls dont le spectacle nous fut donné en 1846. En 1846, la Banque se vit en pleine paix, sous un gouvernement non contesté, dans un pays riche et tranquille, sans autre cause occasionnelle qu'un déficit dans la récolte des grains, à la veille de suspendre ses paiemens en espèces. Les écailles tombèrent alors de ses yeux. L'irrésistible nécessité fit taire les préjugés et dissipa les illusions; on se décida à élever de 1 pour 100 le taux de l'escompte.

Le conseil de la Banque, gouvernement démocratique par excellence, semble avoir été jusqu'à présent tout aussi accessible que les gouvernemens despotiques à l'infatuation et à l'aveuglement. On ne l'a éclairé, dans les grandes occasions, qu'en lui faisant violence. Il fallut, en 1846, l'imminence d'une suspension des paiemens en espèces pour le déterminer à reconnaître que le loyer de l'argent, comme le prix de toute autre marchandise, devait suivre les variations qui venaient à se manifester dans le rapport de l'offre à la demande. Sans la révolution de 1848, la Banque marchanderait encore au public une valeur de circulation qui lui était indispensable, les coupures de 100 francs. Enfin c'est l'initiative du pouvoir constituant qui a étendu le bénéfice des prêts sur dépôt aux actions et aux obligations de chemins de fer.

La Banque de France ne s'est donc pas élevée d'elle-même à la hauteur de sa mission : elle a subi, plus qu'elle ne les a provoqués, les progrès et les réformes. La force des choses l'a faite ce qu'elle est, l'arbitre et le distributeur du crédit sur toute l'étendue du territoire, en sorte que, si elle n'égale pas la Banque d'Angleterre par la puissance des capitaux dont elle dispose, elle l'emporte par l'universalité de son privilége et par le nombre de ses cliens.

La seconde période de la Banque de France, la période du progrès, date de 1846. A cette époque, le faux principe de l'immutabilité de l'intérêt, déjà ruiné et déraciné par le temps, se vit emporté par la crise des subsistances. Le taux de l'escompte et des prêts fut élevé de 4 à 5 pour 100. La faculté que la Banque s'attribuait ainsi — de faire payer l'argent ce qu'il valait dans les temps calamiteux — impliquait le devoir d'en réduire le loyer aussitôt que l'horizon serait plus calme. Ces conséquences du système nouveau ne tardèrent pas à se faire jour; dès l'année 1847, et en face d'une récolte abondante qui ramenait l'aisance dans le pays, le taux de l'escompte et des prêts sur dépôt fut réduit à 4 pour 100. En 1852, après avoir traversé les épreuves révolutionnaires, la Banque jugea le moment favorable pour aller plus loin encore : elle donna le signal de l'abaissement de l'intérêt à 3 pour 100, et mit ainsi les conditions de crédit, pour le commerce français, au niveau de celles que présentaient au commerce étranger les Banques d'Amsterdam et de Londres.

Ce régime de faveur, qui, sans éperonner trop vivement l'activité nationale, en soutenait les forces, n'a guère duré plus d'une année. Vers le milieu

d'octobre dernier, la Banque, craignant les embarras que pouvait entraîner l'insuffisance de la récolte, alarmée sans doute aussi des proportions que prenait la question d'Orient, crut devoir donner un avertissement au public et entrer dans la voie des mesures restrictives : l'intérêt fut porté à 4 pour 100. Cette décision était prévue; la Banque, sans l'exagérer, faisait la part de la prudence. Aucune réclamation ne s'éleva contre un arrêt que commandait la situation du crédit.

Doit-on maintenant serrer encore plus le frein et imprimer un brusque temps d'arrêt à la machine commerciale? Faut-il réduire la durée des échéances et faire subir un nouveau renchérissement à l'escompte, le porter par exemple à ce que j'appellerai un prix de famine, à 5 ou même à 6 pour 100? Deux fois déjà le conseil de la Banque, appelé à délibérer sur cette grave question, a repoussé les suggestions de la peur. Le *statu quo* est maintenu jusqu'à présent, sauf quelques modifications qui ne semblent pas d'une très grande importance. Ainsi la Banque ne prêtera plus que 50 pour 100 de la valeur sur les actions de chemins de fer et 70 pour 100 sur les obligations, au lieu de 60 pour 100 dans le premier cas, et de 80 pour 100 dans le second. C'est là une question de pure garantie. La Banque prend ses sûretés comme elle l'entend, et la place de Paris ne sera pas sérieusement affectée par une mesure qui aura pour effet soit de réduire de 10 à 15 millions la somme de ces prêts, soit d'augmenter, dans la proportion de 15 à 20 pour 100, la valeur du gage. En vertu d'une décision plus récente du conseil, la Banque, quand on lui demande des espèces, ne rembourse plus ses billets qu'en or : c'est un droit que lui donne notre législation monétaire, dont elle n'avait pas usé tant que la monnaie d'or obtenait une prime sur le marché, et dont elle fait bien d'user depuis que la prime a passé du côté des monnaies d'argent. Il n'y a pas à craindre que les demandes du public épuisent sous cette forme la réserve métallique de la Banque, car les ateliers monétaires qui l'alimentent ont pris une très grande activité. La fabrication des pièces d'or, qui n'avait porté en 1852 que sur la faible somme de 27 millions de francs, embrassait déjà, pour les dix premiers mois de 1853, une valeur de 250 millions. L'Angleterre, comme on voit, ne réserve pas, pour défrayer la circulation du royaume-uni, tous les lingots qu'elle reçoit des deux hémisphères; les trésors de l'Australie et de la Californie commencent à s'épancher sur le continent européen.

J'entends dire que la Banque ne s'en tiendra pas là, et que l'on va remettre en délibération la question de savoir s'il convient d'élever l'intérêt à 5 pour 100, afin de restreindre par ce procédé indirect l'importance des prêts et des escomptes. Ce serait là une résolution désastreuse et surtout d'une rigueur à peu près gratuite, car aucune cause sérieuse ni profonde ne paraît la motiver. La Banque de France a reconnu le principe de la variabilité de l'intérêt, elle marche sur ce point à l'unisson du monde commercial; mais il ne faudrait pas apporter dans la pratique de cette vérité l'ardeur inquiète d'un néophyte. Le droit de donner le signal de la hausse ou de la baisse de l'ar-

gent lui est attribué pour marquer sur l'échelle du crédit l'inondation ou la sécheresse des courans qui représentent la richesse; mais quelle nécessité de traduire, par des arrêts qui peuvent paralyser ou lancer à toute bride l'industrie et le commerce, les moindres accidens de température qui surviennent dans ce vaste milieu?

En élevant la prime des prêts et de l'escompte, la Banque ne pourrait être déterminée que par l'un ou l'autre de ces mobiles : ou la convenance de mettre ses transactions en harmonie avec le taux courant de l'intérêt, ou le danger de voir diminuer sa réserve par l'exportation du numéraire et de rester en présence d'une circulation considérable de billets au remboursement desquels elle craindrait de ne pouvoir pas faire face dans le cas où les porteurs, pressés d'obtenir des espèces, viendraient assiéger ses guichets.

Ni l'une ni l'autre appréhension ne me paraît justifiée par la gravité des circonstances. Commençons par le taux de l'intérêt, et voyons ce qu'ont fait, en vue des embarras du moment, les grands établissemens de crédit. La Banque d'Angleterre a fixé le taux de ses prêts sur dépôt de valeurs ou sur effets de commerce à 5 pour 100, à peu près à la même époque sous l'influence de laquelle la Banque de France relevait l'intérêt à 4 pour 100. C'est là un fait considérable, surtout quand on réfléchit que le loyer de l'argent descend quelquefois dans la Grande-Bretagne à 2 ou 2 1/2 pour 100; mais on remarquera que le commerce anglais se trouve en 1853 dans une situation tout à fait particulière. Il ne souffre pas uniquement, comme le nôtre, de la crise des subsistances et du trouble que les complications politiques ont jeté dans les transactions; les Anglais portent la peine non pas seulement, comme nous, de l'attitude belliqueuse prise par l'empereur de Russie, mais encore des excès de la spéculation et des fautes de leur industrie manufacturière. Ils ont inondé de leurs produits, au risque de ne pas rencontrer d'acheteurs, tous les marchés du monde; ils se sont mis à découvert, s'il faut en croire leurs journaux, par des crédits à très longues échéances avec les marchands de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie. Une spéculation imprévoyante et effrénée a transporté par-delà les mers une grande partie des richesses du royaume-uni et n'a rien rendu encore en échange. Cette pompe aspirante a fait le vide autour d'elle. Pour le moment, l'Angleterre manque d'argent, — ce qui explique pourquoi les capitalistes qui en possèdent, et à la tête des capitalistes les banques, le font payer aussi cher.

Au reste, même dans la Grande-Bretagne, les embarras ne paraissent pas s'aggraver. On avait annoncé une nouvelle hausse de 1 pour 100 dans le taux de l'escompte, et cette prédiction, qui passait pour être l'écho d'une résolution déjà prise, ne s'est pas encore accomplie. L'*Economist*, journal compétent, disait récemment que le bon papier de commerce s'escomptait à 4 1/2, et la Banque d'Angleterre elle-même, qui doit payer en janvier prochain le dividende des annuités de la Mer du Sud, ayant offert le paiement par anticipation avec un escompte de 4 pour 100, n'a séduit qu'un petit nombre de porteurs. Cette démarche a prouvé que la Banque n'avait pas l'emploi de ses

capitaux à 4 pour 100, puisqu'elle allait au-devant des occasions de les placer à ce taux. D'un autre côté, le résultat de la démarche a démontré que le public n'était pas aussi affamé d'argent qu'on le suppose, puisqu'il a mieux aimé attendre deux mois que de payer un modique intérêt pour rapprocher l'heure de la jouissance.

A Francfort, on négocie le papier de commerce à des cours qui varient entre 4 et 5 pour 100; à Bruxelles, l'escompte s'obtient à 2 ou 2 1/2 pour 100; à Amsterdam, la Banque prend 3 pour 100, pendant que les banquiers se contentent souvent de 2 1/2. Ainsi le commerce des grandes places de l'Europe ne paraît pas éprouver les alarmes que l'on voudrait propager et exagérer à Paris; il semble même que les transactions s'opèrent partout avec une grande facilité, que les ressources ne diminuent pas, que la confiance se soutient, que les choses se passent, en un mot, à peu près comme si les peuples de l'Occident avaient à traverser une situation normale.

Ce phénomène atteste la puissance de la civilisation. Sept années à peine nous séparent de l'épreuve semblable qui affligea l'Europe en 1846. Avec quelle facilité cependant ne porte-t-on pas aujourd'hui le poids des embarras et des anxiétés sous lesquels on fléchissait alors! L'insuffisance de la récolte en 1853 a été peut-être plus générale, et pourtant le prix des grains se maintient à un taux comparativement modéré. La paix publique n'est pas troublée. La misère n'étale pas des spectacles aussi affligeans. On dirait que chaque nation, que chaque individu est plus riche en fermeté, sinon en ressources : les révolutions, en compensation du mal qu'elles font, nous ont appris à connaître nos forces et à supporter nos infirmités. En un mot, le monde se tient mieux.

Pourquoi nier, au surplus, les progrès de la puissance publique? La vapeur et l'électricité ont enfanté des merveilles pour nous depuis sept ans. Le télégraphe électrique, circulant le long des routes et traversant les mers, annulle en quelque sorte les distances pour les communications de la pensée. L'étendue des chemins de fer en exploitation est trois ou quatre fois plus considérable qu'en 1846, et les transports à bon marché nivellent les prix entre les grandes places de commerce. La marine à vapeur n'est plus le monopole des gouvernemens et crée déjà des flottes commerciales. L'agriculture sort de sa léthargie pour approprier à la production des denrées alimentaires les puissans engins de l'industrie. Le salaire s'ennoblit et s'accroît. Les capitaux se forment et s'accumulent dans une proportion inconnue jusqu'à ce jour. On calculait, en 1845, que la place de Paris, en absorbant les épargnes annuelles de la France, ne pouvait pas fournir aux placemens nouveaux plus de 10 millions par mois. En 1852 et en 1853, elle en a fourni plus de 20. Telle a été, telle est encore l'abondance des capitaux, qu'elle a défrayé non-seulement les entreprises utiles, mais encore les folies, et qu'elle amnistie l'imprévoyance.

L'argent n'est donc pas plus rare à Paris que sur les places étrangères. La Banque de France ne prête pas, il s'en faut, au-dessous du taux qui a pré-

valu sur le marché. En effet, cet établissement escompte aujourd'hui à 4 pour 100, tandis qu'en dehors de ses bureaux l'escompte est facile à 3 et demi pour 100 pour les effets de commerce, et à 3 pour les acceptations de banque. Sans doute, l'on paie aujourd'hui l'argent plus cher qu'il y a six mois, quand on emprunte à longue échéance : prenez des bons du trésor à un an, et vous recevrez un intérêt de 4 et demi pour 100; mais les capitaux flottans, ceux qui recherchent les placemens à court terme, se livrent encore à très bas prix. L'argent que l'on met en report donne rarement 3 ou 4 pour 100. Dans certains cas, il y a bénéfice à échanger pour quinze jours ou pour un mois des actions de chemins de fer ou des titres de rente contre des espèces. Les capitalistes paient une prime, au lieu de recevoir un loyer, pour garder, tout en les plaçant temporairement, la disponibilité de leurs capitaux. D'ailleurs, si la situation a changé depuis le jour où la Banque de France a élevé à 4 pour 100 le taux de l'escompte, c'est pour s'améliorer. A cette date, le cours de la rente 3 pour 100 restait au-dessous de 73 francs; il approchait de 75 francs ces derniers jours. Les actions des grandes lignes de chemins de fer sont cotées de 40 à 50 francs plus cher, ce qui veut dire qu'on les achète sur le pied d'un intérêt moins élevé. La confiance, qui modère le taux des profits en diminuant les risques, a pris un essor évidemment plus assuré. La Banque n'est donc pas poussée par l'opinion, ni portée par les faits, dans cette velléité d'aggraver les conditions du prêt et de l'escompte; elle aurait bien mauvaise grâce à sonner la cloche d'alarme au moment où la sécurité semble rentrer dans les esprits.

La Banque de France a le privilége d'émettre des billets au porteur qui sont remboursables, à présentation, en espèces, et qui, sur la foi de cette garantie, font dans la circulation office de numéraire. L'usage des billets de banque, d'abord peu répandu en France, et auquel semblaient répugner les habitudes du pays, a pris une très grande extension depuis quelques années. Pour montrer à quel degré ils ont remplacé la monnaie métallique dans les transactions de chaque jour, il suffira de rappeler que le maximum des émissions, qui n'excédait pas, en 1847, la somme de 337 millions, s'élevait, vers le milieu de septembre 1852, au chiffre presque fabuleux de 690 millions de francs. A la même époque, la circulation de la Banque d'Angleterre n'atteignait pas à 600 millions.

Les banques de circulation, pour donner une large base à leur crédit bien plus que pour parer aux remboursemens éventuels qui pourraient leur être demandés, tiennent constamment en réserve un approvisionnement considérable de métaux précieux, lingots ou espèces. Quelle doit être la proportion de l'encaisse métallique à la circulation fiduciaire, si l'on veut qu'une banque soit en mesure, dans les cas extrêmes, de faire face aux demandes du public? On a cherché à poser des règles dont l'expérience n'a pas tardé à démontrer l'insuffisance. Ainsi l'on croyait assez généralement qu'une banque d'émission se trouvait à couvert de tout péril, lorsque le numéraire en réserve représentait le tiers de ses émissions; mais il a bien fallu renon-

cer à ces vaines hypothèses depuis que l'on a vu les deux plus puissans établissemens de crédit, qui sont en même temps les plus grands réservoirs de métaux précieux, la Banque d'Angleterre et la Banque de France, dont l'encaisse égale quelquefois la circulation et descend rarement au-dessous de la moitié, faire de vains efforts, dans les crises commerciales de 1837 et de 1847, pour retenir les millions qui s'évaporaient entre leurs mains, et n'être sauvés que par un secours étranger d'une humiliante et désastreuse catastrophe. Il n'y a pas d'autre règle en ces matières qu'une prudence alerte qui mesure, sans perdre de temps, à leur origine, la portée des faits. Tout dépend en effet de l'intensité des crises. Tel établissement de crédit qui aura pris des mesures pour résister à une bourrasque commerciale sombrera dans une révolution. Les directeurs d'une banque doivent proportionner leurs ressources à la gravité du péril. Aucune combinaison scientifique ne peut remplacer pour eux le coup d'œil rapide et sûr qu'un général, avant l'action, jette sur le champ de bataille.

La situation de la Banque de France est-elle en ce moment de nature à inspirer quelques inquiétudes soit au conseil qui la dirige, soit au public? L'encaisse métallique a-t-il subi une dépression telle qu'il y ait lieu de concevoir des doutes sur la solidité de la circulation, même pour l'avenir envisagé à une certaine distance? Enfin, et en supposant qu'il faille s'occuper d'arrêter l'exportation du numéraire, une nouvelle élévation du taux de l'escompte serait-elle le moyen d'y pourvoir?

Le dernier tableau mensuel que la Banque ait publié remonte au 10 novembre. La situation que ce tableau accusait est loin d'avoir alarmé l'opinion publique. A peine *le Moniteur* l'avait-il fait connaître, que les actions de la Banque, recherchées plus que jamais à la Bourse, ont monté de 100 fr. en quelques jours. Les billets n'ont rien perdu de leur valeur et circulent accueillis avec la même confiance. Le crédit de la Banque n'a pas reçu la moindre atteinte et ne semble pas même menacé.

Le 10 novembre dernier, la somme des billets mis en circulation s'élevait à 655 millions, pour la garantie desquels l'encaisse présentait encore une réserve de 331 millions. Il n'entre pas dans mon sujet d'examiner tous les élémens de l'actif pas plus que ceux du passif; mais on jugera de l'étendue des services que rend aujourd'hui la Banque de France par ce seul fait, que le portefeuille renfermait des effets de commerce admis à l'escompte pour une valeur de 394 millions, et que les sommes avancées sur dépôt de rentes, d'actions et d'obligations de chemins de fer figuraient pour un chiffre de 145 millions : au total, environ 540 millions pour les deux chapitres. Les avances consenties à l'état depuis 1848 grossiraient encore ce compte de 70 millions.

La circulation de la Banque de France repose donc sur les meilleurs gages. Indépendamment de la réserve métallique qui les soutient, les billets représentent, jusqu'à concurrence de 400 millions, des engagemens commerciaux d'une solidité reconnue et à courte échéance, ainsi que des effets publics ou

des titres industriels sur lesquels on a prêté en moyenne les sept dixièmes de la valeur. Une réserve de 331 millions serait d'ailleurs en tout temps une garantie de premier ordre. Mais est-il à présumer que cette garantie diminue, et dans quelles proportions?

Le rapport de l'encaisse à la circulation a subi, depuis deux ou trois ans, des variations considérables. « La circulation, disait M. le gouverneur de la Banque dans son rapport du 27 janvier dernier, a constamment dominé les encaisses pendant les deux premières années de la révolution de février; mais au fur et à mesure que la stagnation des affaires se prolongeait et s'aggravait, les réserves métalliques se rapprochaient de la circulation. A la fin de 1849, la supériorité de la circulation se trouvait réduite à la faible somme de 6 millions. En 1850, les deux lignes se sont côtoyées pendant la majeure partie de l'année; dans le second semestre, deux écarts ont eu lieu et ont rendu à la circulation une supériorité de 60 et quelques millions. En 1851, les réserves ont pris le dessus; elles ont parfois surpassé la circulation de 90 millions. Pendant les trois premiers trimestres de 1852, ces deux lignes, prenant tour à tour le dessus, ont marché pour ainsi dire enchevêtrées l'une dans l'autre; mais à partir de la mi-septembre, la circulation a pris un essor marqué : elle s'est relevée de 610 millions à près de 690, c'est-à-dire d'environ 80 millions. A partir de la même époque, les réserves avaient décliné dans une proportion continue; de ces deux faits simultanés (la hausse de la circulation et la baisse des réserves), il s'ensuit qu'à la fin de l'année la supériorité en faveur de la circulation s'est relevée à environ 190 millions. »

A la fin de 1852, l'encaisse était encore de 500 millions. On le voit se maintenir à ce chiffre pendant les premiers mois de 1853; mais à partir du second semestre, la décroissance est rapide. Au commencement d'août, on comptait encore 480 millions à la réserve; le 8 septembre, il n'en restait plus que 452; le 13 octobre, 380, et le 10 novembre 331. En trois mois, la réduction avait été de 150 millions. Il est à remarquer que les réserves de la Banque d'Angleterre, pendant le mois d'octobre dernier, comparées avec celles du mois d'octobre 1852, ont subi une diminution correspondante, 6,134,902 livres sterling.

La diminution des réserves a eu pour première cause la reprise des affaires. En 1848, 49 et 50, les opérations commerciales ne se traitaient plus guère qu'au comptant; la société ne comptant pas sur l'avenir, chacun craignait de s'engager pour une échéance même prochaine. En 1850, la moyenne du portefeuille de la Banque à Paris était descendue à 29 millions. Le 24 décembre 1851, le portefeuille s'élevait à 127 millions pour Paris et le reste de la France; le 24 décembre 1852, à 284 millions; le 8 septembre 1853, à 294 millions; le 13 octobre, à 379 millions, et à 394 millions le 10 novembre. L'accroissement des escomptes avait été de 100 millions en deux mois. Comme la circulation des billets, au lieu de suivre un mouvement parallèle, s'est réduite dans l'intervalle d'environ 6 millions, il a bien fallu prendre les 100 mil-

lions — que le commerce a demandés en plus — sur la réserve des métaux précieux qui s'étaient accumulés improductivement depuis cinq ans dans les caves de la Banque.

Une autre cause, momentanément plus puissante, a concouru à faire de larges saignées aux réservoirs publics d'or et d'argent : je veux parler de la crise des subsistances. Si la France a pour sa part, afin de combler les vides de la récolte, dix millions d'hectolitres à demander à l'étranger, ces besoins extraordinaires et soudainement révélés ne pouvant pas donner lieu à un échange de produits, nous aurons, suivant l'estimation la plus modérée, 150 ou 200 millions à exporter en numéraire pour solder les achats de grains. L'Angleterre est dans le même cas; de là ces envois d'impériales ou de souverains que font les banquiers ou marchands de Londres à Pétersbourg, qui ont atteint la semaine dernière le chiffre de 8 à 10 millions de francs, la semaine précédente environ 7 millions, et que l'on annonce devoir s'élever encore cette semaine à la somme de 5 millions.

Le déficit de la récolte dernière paraît avoir été à peu près aussi considérable et plus général en Europe que celui de 1846. Comment se fait-il que les conséquences n'en aient pas été les mêmes? Et par exemple les exportations de numéraire n'exercent pas aujourd'hui sur le crédit des établissemens de banque l'influence désastreuse dont on a gardé le souvenir à Londres et à Paris. Par diverses causes que nous n'avons pas toutes énumérées, la sortie des espèces continue depuis plusieurs mois sur la plus grande échelle, non-seulement sans mettre en péril, mais même sans affaiblir gravement la circulation métallique. On le voit par la facilité avec laquelle la Banque d'Angleterre répare ses pertes. Ainsi, du 8 octobre au 22, sa circulation avait diminué d'environ 800,000 livres sterling; le 24 novembre, elle remontait de 870,000 livres, regagnant et au-delà le terrain qu'elle avait perdu.

Cela tient, indépendamment des forces que la France et l'Angleterre ont amassées depuis quatre ans pour tenir tête à l'imprévu, aux nouvelles sources de métaux précieux qui s'ouvrent pour nous, et qui commencent à couler jusque sur l'Europe. Nous avons aujourd'hui en surcroît, pour faire face aux embarras de la circulation, l'or qui est importé de la Californie et des terres australes. Les exportations, pour l'Australie tout au moins, ont neutralisé pendant quelque temps les importations. Il a fallu saturer d'or monnayé les contrées qui nous envoyaient l'or en lingots ou en poudre. L'Angleterre a expédié à Sydney, à Melbourne, à Adélaïde, des caisses de souverains jusqu'à concurrence de 250 à 300 millions de francs. Aujourd'hui ce courant semble refluer, comme refoulé par un courant contraire. La production de l'or dans le monde excédera, en 1853, de 5 à 600 millions celle de l'année 1846, en sorte que la demande peut prendre sans inconvénient des proportions extraordinaires. Nous n'avons pas plus à craindre aujourd'hui la disette des métaux précieux qu'il n'était raisonnable en 1852 d'en redouter l'engorgement. L'or en particulier manque si peu, que la Monnaie anglaise a frappé en 1852 des

souverains et des demi-souverains pour une valeur de 9 millions sterling, et que les pièces d'or monnayées à Paris durant les dix premiers mois de 1853 représentent, comme je l'ai déjà dit, la somme de 250 millions de francs.

L'argent est momentanément plus rare que l'or, il obtient une prime très forte dans le commerce, et l'on assure que les affineurs qui fondent des pièces de cinq francs pour en former des lingots d'argent fin font un bénéfice de 20 à 24 fr. par 1,000 fr. Cette prime s'explique principalement par les besoins qui se manifestent en Orient. La Chine et l'Inde en particulier attirent l'argent et l'achètent à tout prix. Les Chinois ont payé jusqu'à 7 shillings (8 fr. 50 c.) la piastre à colonnes, qui ne vaut pas intrinsèquement 4 shillings et demi. En une seule semaine, les paquebots anglais ont emporté dans cette direction 442,000 liv. sterl. (plus de 11 millions de francs) en lingots d'argent. Cet envoi avait été précédé de plusieurs autres, et l'Angleterre, ne trouvant pas dans les arrivages du Mexique et du Chili de quoi satisfaire les demandes extraordinaires de l'Orient, avait puisé dans les deux principaux réservoirs du continent, Amsterdam et Paris.

En résumé, tout ce mouvement d'espèces n'a rien qui doive inquiéter. Les demandes du Nord et de l'Orient vont bientôt se ralentir, si elles ne s'arrêtent. La Russie a déjà reçu, sous la forme d'avances ou de paiemens échus, la plus grande partie de l'or qui lui revenait pour solde des produits qu'elle a livrés ou qu'elle doit livrer encore. Les quantités d'argent que la Chine peut absorber sont limitées à la valeur des thés qu'elle envoie en Europe. Tout cela compose des sommes appréciables dès à présent, et nous ne courons pas le risque de nous trouver en face de ces terreurs qu'engendrent les approches de l'inconnu. Il n'y a donc pas lieu à combattre par tous les moyens, comme dans ces extrémités qui font naître la question de salut public, l'exportation du numéraire. Toutefois, en supposant que la Banque dût s'en préoccuper, elle n'y porterait qu'un remède douteux en élevant le taux de ses escomptes, et par suite, en provoquant sur le marché des capitaux, par l'influence décisive de son exemple, la hausse de l'intérêt. La Hollande est un des pays dont l'approvisionnement en métaux précieux a été le plus largement réduit dans cette crise; cependant la Banque d'Amsterdam n'a pas songé à modifier le taux de ses escomptes, qui reste fixé à 3 pour 100.

L'argent est une marchandise qui va, comme toute autre, où on la paie à plus haut prix. S'il ne fallait pour le retenir ou pour l'attirer qu'élever le loyer des capitaux, tout le monde emploierait cet expédient, et les peuples combattraient pour la possession des métaux précieux à coups de règlemens sur le taux de l'intérêt, comme ils combattent déjà pour la possession exclusive de certains marchés à coups de tarifs de douane portant prohibitions ou droits protecteurs. Sans doute, en serrant fortement l'écrou de la circulation, l'on peut amener un revirement momentané dans le cours du change. En écrasant par la hausse de l'intérêt toutes les valeurs de crédit, on peut déterminer l'étranger à se rendre acheteur, sur le marché français, d'actions

de chemins de fer ou de rentes; mais à quel prix obtient-on un pareil résultat? On lève une sorte de contribution sur la fortune publique pour se créer artificiellement des débiteurs, pour amener des remises, pour conserver ou recouvrer quelques parcelles d'or et d'argent. En vérité, le succès ne vaut pas le sacrifice.

Après tout, le commerce de l'or et de l'argent n'est pas plus compressible que tout autre trafic. Les préoccupations qui agitent sur ce point les établissemens de banque me semblent être une réminiscence des temps où les gouvernemens faisaient des lois pour empêcher la sortie des métaux précieux. Nous avons besoin de blé, et nous n'avons pour le payer que notre or ou notre argent; il faut bien consentir à retrancher de ces trésors accumulés les sommes que nous devons aux peuples plus fortunés qui nous envoient l'excédant de leur récolte. Au reste, le reflux des métaux précieux vers l'Occident ne se fera pas attendre. Déjà le change à Odessa tourne en faveur de l'Angleterre, et les mêmes symptômes se manifestent à Saint-Pétersbourg. Les nations qui ont reçu de l'or en échange de leurs blés viendront six mois, un an plus tard, échanger cet or contre nos vins, nos soieries, nos articles de goût et de mode. Les métaux précieux agiront comme levier de production et de consommation. En les répandant au dehors, nous ouvrons des marchés nouveaux pour notre industrie.

Si l'élévation de l'escompte n'est en ce moment ni nécessaire, ni utile à la circulation, en revanche cette mesure aurait pour le commerce et pour le travail les effets les plus funestes. Je ne parlerai pas de la dépréciation infaillible qui en résulterait pour toutes les valeurs de crédit; mais comment oublier que nous approchons de la fin de l'année, de l'époque à laquelle les opérations du moyen et du petit commerce se liquident, et qui est la plus chargée de paiemens? Cette liquidation sera peut-être laborieuse. Il n'y aurait ni prudence ni humanité à en aggraver les embarras. L'élévation du taux de l'escompte serait sans objet, si elle ne devait pas diminuer le nombre des emprunteurs et la somme des prêts. Or cette réduction opérée par la Banque aujourd'hui amènerait des catastrophes.

On comprend que le conseil de la Banque se soit préoccupé de la diminution progressive et continue de ses réserves. A côté et au-dessus des intérêts commerciaux qu'il représente se place l'intérêt de la circulation, dont il est le gardien. La Banque doit veiller avec un soin religieux au maintien de l'équilibre entre ses engagemens et ses ressources disponibles; mais cet équilibre n'est ni compromis ni menacé. Sa réserve métallique égale encore, ou peu s'en faut, le revenu d'un empire. Elle représente plus de 50 pour 100 de la circulation. C'est une base sur laquelle elle peut s'assurer, en se tenant, dans ses opérations, à une égale distance des illusions téméraires et de la peur.

LÉON FAUCHER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 novembre 1853.

S'il est quelque chose qui fasse sentir le besoin d'avoir toujours en vue les grands côtés de la crise qui s'agite en Orient, de ne point mettre tout à fait ses opinions à la merci des événemens, c'est bien certainement la mobilité de ces événemens eux-mêmes, l'incertitude de tout ce qui vient des régions où ils s'accomplissent. Observez un moment en effet : depuis que les cabinets sont occupés à chercher le moyen de renouer des négociations toujours impuissantes, depuis qu'à ces négociations infructueuses la guerre a succédé définitivement, — une guerre sérieuse et pleine de périls entre la Russie et la Turquie, — quel est le jour où l'aspect des choses n'ait point changé, où il n'ait fallu revenir sur le fait de la veille pour le rectifier, l'interpréter ou l'expliquer? Cette incertitude s'accroît par l'éloignement du théâtre des événemens, par l'obscurité calculée sans doute dont s'enveloppent aujourd'hui les chefs des forces ottomanes et russes, et quelquefois aussi, on ne saurait s'y méprendre, par suite de l'intérêt qu'ont les spéculateurs européens à livrer à la circulation les nouvelles les plus contradictoires. On n'est d'accord souvent ni sur la date de certains engagemens, ni sur leur existence même, ni sur les lieux où ils se sont passés, ni sur le vrai nom de ces lieux. Au milieu de cette confusion singulière, que reste-t-il à faire, si ce n'est à tâcher de distinguer ce qui est incontestable, à faire la part des incidens qui peuvent nous ramener à la paix, comme aussi des incidens qui peuvent pousser la guerre à ses conséquences les plus extrêmes?

C'est aujourd'hui, comme on sait, sur un double théâtre, en Europe et en Asie, que se poursuit la lutte entre la Russie et la Turquie. Commençons par le Danube. Il y a quelques jours, les Turcs tentaient un coup des plus hardis en franchissant le fleuve et en prenant pied dans les principautés sur plusieurs points à la fois, en face de Turtukaï, à Giurgewo et à Kalafat; le résultat même semblait sourire à cet élan de l'armée ottomane. Le premier engagement avec les Russes, à Oltenitza, était tout en faveur des Turcs, et ceux-ci demeuraient maîtres de leurs positions; il ne restait plus, à ce qu'il semblait,

qu'à marcher sur Bucharest. Voici cependant que les événemens changent tout à coup. Au moment où un choc plus décisif devenait imminent, on a appris que les Turcs, après avoir détruit leurs retranchemens à Oltenitza, avaient repassé le Danube et se retrouvaient sur la rive droite du fleuve. Quel était le secret de ce mouvement de retraite que le passage du Danube ne faisait point pressentir? C'est ce que rien n'explique avec précision. Ce qui est certain, c'est que les Turcs se sont retirés volontairement et en bon ordre, sans avoir essuyé de défaite, sans être ni inquiétés ni pressés par les Russes. Peut-être Omer-Pacha n'a-t-il point voulu engager une bataille décisive avec des forces inférieures à celles qu'amenait le prince Gorstchakoff; peut-être a-t-il préféré reprendre ses positions antérieures, ne pouvant poursuivre des opérations plus sérieuses dans une saison trop défavorable. Dans tous les cas, le Danube se trouve être de nouveau la barrière entre les forces des deux empires. Des positions qu'elle avait prises sur la rive gauche, l'armée ottomane n'a gardé que celle de Kalafat, dans la petite Valachie, occupée encore par les troupes turques. Maintenant est-ce là que se concentrera pour le moment la lutte? ou bien les Turcs abandonneront-ils ce point comme les autres, si des forces russes considérables s'approchent pour le leur disputer? L'armée russe elle-même ira-t-elle attaquer les Turcs à Kalafat? On ne saurait évidemment rien pressentir à ce sujet, et les opérations de la guerre en Europe semblent plutôt sur le point d'être suspendues que d'être reprises avec plus de vigueur.

L'ouverture des hostilités en Asie a été le signal de quelques succès pour l'armée ottomane. Les troupes turques, après s'être emparées du fort de Chefketil, s'y sont maintenues avec énergie. Elles ont eu à repousser cinq attaques des Russes, et cinq fois elles sont restées maîtresses du terrain. Un bâtiment russe qui portait des troupes de débarquement et qui avait été atteint par l'artillerie ottomane a livré en sombrant un certain nombre de prisonniers. Par une circonstance singulière, ce bâtiment, — *le Foudroyant*, — était celui qui conduisait, il y a huit mois, le prince Menchikof à Constantinople, et qui restait toujours là à sa disposition, porteur des messages de guerre. C'est donc, comme on le voit, avec des chances inégales que s'ouvre la guerre dans son ensemble. Elle est plutôt heureuse que défavorable pour les Turcs; mais elle est encore sans résultat bien marqué. Seulement les premiers succès obtenus sur le Danube et en Asie ont eu pour effet d'entretenir et d'allumer encore plus l'élan national. Les bulletins de la victoire d'Oltenitza sont venus ajouter à la confiance des Turcs. Le gouvernement ottoman lui-même semble aujourd'hui suivre cette impulsion. Le sultan, par un *hat* impérial, a annoncé qu'il irait au printemps s'établir à Andrinople pour se rapprocher du théâtre de la guerre. En même temps, un des principaux hommes d'état de la Turquie, Fuad-Effendi, était envoyé comme commissaire extraordinaire au camp d'Omer-Pacha, sans doute pour y représenter la pensée politique du divan. Or, si l'on se souvient que Fuad-Effendi est justement l'homme dont l'arrivée du prince Menchikof à Constantinople détermina la retraite du ministère des affaires étrangères, on ne saurait voir évidemment dans sa mission actuelle le témoignage d'un esprit de concession et de faiblesse. En un mot, le gouvernement turc, poussé à l'extrémité terrible de la guerre, soutient avec fermeté le poids de cette situation et marche résolument à une lutte qu'il n'a point cherchée.

Mais d'un autre côté, quelle est l'attitude des puissances européennes? Qu'ont fait en particulier les puissances maritimes, comme M. de Nesselrode a appelé la France et l'Angleterre? Ici, au premier abord, peut-être trouverait-on autant d'incertitude qu'en ce qui touche les opérations de l'armée turque. Non point que cette incertitude existe probablement dans le fond, mais elle existe pour le public. Combien de fois n'a-t-on pas fait entrer les flottes de la France et de l'Angleterre dans les Dardanelles pour annoncer le lendemain qu'elles n'avaient pas quitté leur mouillage? Elles sont décidément aujourd'hui cependant dans les eaux de Constantinople, — et même cette entrée des flottes combinées dans les Dardanelles a donné lieu entre les deux marines à une de ces scènes où se peint tout entière la rivalité, l'émulation des deux peuples. La réalité est, et il n'en faut pas triompher, que la plus heureuse a été la flotte française dans ce passage plus difficile qu'on ne le pensait. Tandis que les vaisseaux anglais luttaient sans succès contre le mauvais temps, les vaisseaux français les devançaient en dépit de la mer, et allaient les attendre à quelques milles de Constantinople pour se présenter ensemble devant la capitale de l'empire ottoman; seulement, quand ils étaient rejoints plus tard par les vaisseaux anglais, ceux-ci passaient tout droit pour aller les premiers échanger un salut avec la terre et mouiller dans les eaux de la Corne-d'Or. De cette lutte singulière où tout l'honneur des procédés n'est pas du moins du côté des vaisseaux anglais, que faut-il conclure? C'est qu'avec deux marines de ce genre réunies, on peut beaucoup pour la paix du monde, et c'est la seule moralité qu'en doivent tirer les gouvernemens. Il n'y a donc plus d'incertitude aujourd'hui sur la présence des flottes combinées devant Constantinople; mais ici s'élève un autre sujet de doute : les deux flottes sont-elles entrées déjà dans la Mer-Noire ou vont-elles y entrer? Bien que la nouvelle en ait été plusieurs fois donnée et démentie, et justement à cause de cela, rien ne semble certain encore. Les deux flottes entrassent-elles dans la Mer-Noire, il n'y faudrait point sans doute attacher le sens qu'y attachait récemment le *Journal de Constantinople* en montrant les vaisseaux de la France et de l'Angleterre venant joindre leur pavillon au pavillon ottoman et figurant dans une action commune. Ce serait simplement une déclaration directe de guerre à la Russie, — et le jour où cet acte décisif s'accomplira, c'est que tous les moyens auront été tentés, repris, épuisés, pour terminer d'une autre manière ce malheureux différend. Or, quelque gravité qu'aient prise dans ces derniers temps les affaires d'Orient au point de vue européen comme au point de vue turc, on n'en est pas là encore heureusement.

L'interruption forcée des opérations militaires pendant l'hiver, et un peu de sagesse aidant, pourquoi n'arriverait-on pas à quelques préliminaires qui serviraient de base à une négociation plus efficace? A mesure que les événemens marchent et que le temps passe, il y a évidemment pour les puissances continentales un dernier effort à tenter, non-seulement pour leur intérêt, mais pour leur honneur, qui est bien aussi engagé à ne point laisser éclater une extrémité dont personne ne veut. Ces jours derniers encore, à l'ouverture des chambres prussiennes, M. de Manteuffel disait que le gouvernement du roi Frédéric-Guillaume continuerait « à diriger en tous sens ses efforts actifs et à faire entendre un langage aussi indépendant qu'impartial pour faire

triompher la paix et la modération dans cette question, grosse de conséquences. » Le triomphe de la paix et de la modération, c'est là en définitive le but de tout le monde, de tous les cabinets, — et le meilleur moyen de l'assurer, c'est encore l'action collective de l'Europe, seule capable de s'interposer avec autorité, de faire prévaloir une solution pacifique par le spectacle de son union. C'est une œuvre à laquelle ne saurait manquer le concours de M. de Manteuffel pas plus que celui de l'Autriche. Au surplus, les cabinets paraissent avoir aujourd'hui le sentiment de cette situation, et nous ne serions pas éloignés, assure-t-on, de voir se rouvrir à Vienne des conférences nouvelles, où se rencontreraient la Russie et la Turquie pour traiter d'un arrangement sous l'influence collective des quatre grandes puissances, de nouveau réunies pour concourir à la paix, ou pour l'imposer au besoin cette fois. Peut-être d'ailleurs les conditions actuelles ne sont-elles pas entièrement défavorables. La Turquie et la Russie se sont battues, il est vrai; elles en sont venues aux mains, assez pour avoir leur honneur intact, pour pouvoir figurer sur un pied d'égalité dans des négociations, mais pas assez, jusqu'ici, pour qu'il y ait des revers sérieux à venger, des plaies trop vives d'amour-propre à panser avec la victoire. L'empereur Nicolas lui-même a une heure décisive à choisir, celle où la guerre qu'il soutient perdrait le caractère d'une guerre avec la Turquie pour prendre celui d'une lutte contre l'esprit occidental, ainsi que le disent parfois certains publicistes russes. C'est là en effet le sens d'une brochure récente, écrite avec talent : *Quelques mots par un chrétien orthodoxe sur les Communions occidentales*. Aux yeux de l'auteur, le monde occidental périt, le catholicisme se débat dans son impuissance et son épuisement, le protestantisme ne va guère mieux; seule, la religion orthodoxe peut sauver et rajeunir le monde. Cela peut se dire sans doute dans des pages de philosophie religieuse, sous le sceau d'une foi ardente; mais cela ne saurait trouver place dans la politique. S'il en devait être ainsi, oh! alors, évidemment, ce serait une lutte gigantesque. S'il s'agit simplement d'un différend, quelque grave qu'il soit, à régler avec la Turquie, — non, l'empereur Nicolas lui-même, en souverain intelligent, ne saurait en faire le prétexte de la continuation d'une guerre qui, en finissant par se communiquer à l'Europe, aurait pour premier effet de rallumer toutes les conflagrations éteintes.

La question d'Orient semble devenir une de ces affaires difficiles, périlleuses, de solution toujours incertaine, avec lesquelles il faut bien s'arranger pour vivre, tout en cherchant de son mieux à interroger le secret des éventualités futures et en pesant les chances que chaque jour amène. Voici déjà huit mois et plus qu'elle dure, depuis l'apparition fameuse du prince Menchikof à Constantinople. Combien de fois ne s'est-on pas cru près du dénoûment! Ce dénoûment n'est point venu et peut-être ne devait-il point venir, parce qu'il n'est pas dans la nature de semblables questions de pouvoir être si aisément et si subitement tranchées, même par la guerre. Qui pourrait pressentir encore en ce moment le jour où la crise orientale s'apaisera, la manière dont elle sera résolue, les diverses phases nouvelles par lesquelles il faudra qu'elle passe avant d'aboutir à une composition qui ne sera elle-même qu'un attermoiement, une sorte de pierre d'attente de l'avenir? Et cependant, même sous l'empire de cette obsession universelle, il y a toujours un

ensemble de faits et d'intérêts d'un autre ordre qui suivent leur cours. Vous aurez beau avoir l'œil fixé vers l'Orient, il n'en reste pas moins le travail permanent des peuples et les événemens, les actes, les décisions qui sont du domaine de la vie quotidienne. Chaque pays en a sa part; chaque pays a son histoire, qui se compose des faits politiques les plus caractéristiques, du développement de ses intérêts, du travail de ses institutions, du mouvement des opinions et des esprits, des incidens qui laissent une trace quelconque. Voyez l'Europe au moment actuel : il y a des parlemens qui s'ouvrent, il y a des questions qui se posent, il y a des souverains qui s'éteignent, il y a des politiques qui changent, ou qui subissent l'épreuve des votes populaires; qu'importe le théâtre? c'est toujours le mouvement vrai, pratique et quotidien des peuples qui se laisse apercevoir. Et la France, elle aussi, a son histoire à coup sûr; elle a ses intérêts, que n'éclipse point le phénomène merveilleux des tables qui tournent, même avec tous les perfectionnemens que ce phénomène semble destiné à prendre de jour en jour.

La réalité à observer, c'est le point exact où en est aujourd'hui le pays en ce qui touche son alimentation. La crise alimentaire qui s'annonçait s'est-elle aggravée? N'a-t-elle point au contraire perdu de son caractère sérieux? Quelque menaçante qu'elle ait pu paraître un moment, elle ne semble point s'offrir maintenant sous les mêmes couleurs. Le gouvernement le disait dans un récent exposé du *Moniteur :* le déficit de la France en céréales est d'environ dix millions d'hectolitres. Plus de trois millions d'hectolitres de blés étrangers sont déjà entrés dans nos ports, et un assez grand nombre de navires viennent chaque jour combler le vide, ou cinglent du Levant et de l'Amérique vers nos côtes. Au fond, l'essentiel sans doute était que l'approvisionnement de la France se fît; mais ici se posait une question des plus graves, celle de savoir comment et dans quelles conditions cet approvisionnement pouvait se faire. Le gouvernement n'a point hésité à tout confier à l'action libre, régulière et naturelle du commerce privé. Nul n'a rendu plus palpable qu'il ne l'a fait par son dernier exposé ce qu'aurait de périlleux et d'impossible même l'immixtion de l'état dans les opérations du commerce. Imagine-t-on en effet l'état commerçant, requérant tout à coup trois ou quatre mille navires, allant chercher des blés au dehors, distribuant des grains sur toute la surface du pays, fixant des prix, ayant un personnel nouveau pour administrer son négoce, forcé de demander des ressources à l'impôt en grevant encore l'agriculture, ou à un emprunt en multipliant les causes de perturbation financière, et finissant par froisser tous les intérêts sans réussir même à atteindre son but! Que pouvait et que devait donc l'état? Il ne pouvait et ne devait qu'affranchir l'entrée des grains de tout droit, abaisser les barrières, aplanir les obstacles, faciliter l'alimentation du pays sous toutes les formes, comme il l'a fait par divers décrets, laissant le surplus au zèle de l'activité individuelle. Si, comme il faut le croire, cette activité, stimulée par les circonstances, suffit jusqu'au bout aux besoins les plus urgens de l'alimentation publique, une fois de plus le principe des transactions libres aura manifesté ce qu'il y a en lui de simple et naturelle efficacité. Ce qui est le plus frappant, et ce que le gouvernement rend plus sensible encore en s'étayant d'une lettre de Turgot, écrite en 1765 pour des circonstances analogues, c'est la peine et le temps qu'il faut à un principe comme celui de la

liberté des transactions pour triompher et devenir la règle pratique de la vie commerciale d'un pays. Il y a bientôt un siècle que Turgot écrivait. Tout ce qu'il disait dans ses minutieuses instructions adressées à ses agens de la généralité de Limoges, tout ce qu'il montrait de bienfaits attachés à la liberté des transactions, l'expérience l'a confirmé.

Ce principe règne aujourd'hui partout où est la civilisation, et le dernier ennemi qu'il ait rencontré, qu'il puisse rencontrer encore, c'est le socialisme, sous quelque masque qu'il se déguise. Le mot même de liberté commerciale, dépouillant son sens primitif et restreint, prend une signification plus générale, et s'applique désormais aux relations d'état à état en même temps qu'aux transactions entre les diverses parties d'un même pays. Seulement il y a ici à concilier la logique d'un principe absolu avec la nécessité d'assurer parfois à certains intérêts, à certaines industries nationales, une protection suffisante. C'est là, comme on sait, une grande question pour le commerce français; en d'autres termes, c'est la lutte depuis longtemps ouverte entre le protectionisme et le libéralisme commercial. Le gouvernement vient de faire un pas dans la voie des dégrèvemens de tarifs par le décret du 22 novembre, qui réduit les droits sur l'importation des houilles, des fontes et des fers étrangers, et qui fait disparaître, du moins en partie, l'inégalité choquante résultant du système des zones. Il suffit de quelques chiffres pour saisir l'importance du dernier décret. Les houilles, qui payaient jusqu'à 55 centimes les 100 kilos, paieront 33 centimes au taux le plus élevé. La fonte brute passe d'un droit de 7 francs à un droit de 5 francs, qui descendra à 4 francs en 1855. Les fers, qui payaient de 16 à 45 francs à l'importation, ne paieront en 1855 qu'un droit allant de 11 à 15 francs. Le gouvernement a agi modérément et partiellement, et c'est sans doute le moyen le plus sûr de donner un caractère pratique et efficace à la réforme des lois qui régissent le commerce. Qu'on réfléchisse cependant que les droits sur les fers, dans ce qu'ils avaient du moins de plus excessif, ont été d'abord établis provisoirement en 1814. Il en est de cet impôt comme de bien d'autres, du décime de guerre, par exemple, qui subsiste encore après plus de trente ans de paix. Quoi qu'il en soit, le décret récent, comme nous le disions, est un pas dans la voie des réformes commerciales.

Il y aurait à coup sûr en tout temps une gravité réelle dans des mesures de ce genre, qui modifient les conditions d'industries considérables et viennent en aide à la consommation universelle. Aujourd'hui c'est là que la politique se concentre, à vrai dire. Il est des momens, en effet, où la politique n'est plus politique, si l'on nous passe ce mot : elle est commerciale, industrielle, administrative. Plus le gouvernement absorbe de prérogatives, plus il est tenu de pourvoir par son autorité propre à tous les intérêts positifs du pays; plus il assume de pouvoir et de responsabilité, plus il lui est indispensable d'imprimer à l'administration une impulsion active et vigilante. Le correctif de l'omnipotence administrative, c'est l'intelligence des administrateurs. Par un penchant naturel, le gouvernement actuel est revenu à une institution qui existait déjà sous l'empire, ou du moins il tend à faire d'un des principaux corps de l'état l'usage qu'en fit autrefois l'empereur Napoléon. D'après un décret de ces derniers jours, les auditeurs au conseil d'état

vont recevoir une destination nouvelle; ils seront envoyés dans les ministères, dans les départemens, auprès des préfets, pour se façonner à l'intelligence des affaires, à la pratique administrative, au maniement de tous les intérêts desquels ils peuvent être un jour appelés à décider. Ce que la république avait voulu faire un moment par la création d'une école supérieure d'administration, le gouvernement cherche à le réaliser aujourd'hui sous une forme analogue à son principe et à ses tendances, et il n'est point douteux d'ailleurs que l'éducation administrative ainsi puisée dans l'étude quotidienne et pratique des affaires n'ait un caractère plus efficace que l'instruction théorique puisée dans une école.

Cette application sérieuse à un ordre de travaux peu éclatans peut-être n'est point hors de propos, non-seulement pour le présent, mais pour l'avenir. Il est certain que l'administration des départemens nécessite aujourd'hui un redoublement de zèle et de vigilance. On a pu le voir récemment par un fait. M. le préfet de la Seine constatait dans le budget du département un déficit permanent, d'où il résultait une dette qui s'élevait à plus de 7 millions. Ce qui était constaté pour le département de la Seine ne paraît pas être moins vrai pour tous les départemens, et cela s'explique d'une manière assez simple par la combinaison de ressources limitées et de dépenses incessamment accrues sous un nom ou sous l'autre. L'insuffisance des ressources affectées aux dépenses obligatoires a été couverte avec les ressources affectées aux dépenses facultatives; mais comme ces dépenses facultatives n'étaient pas en réalité moins obligatoires que les premières, et que les ressources attribuées à cette catégorie étaient déjà insuffisantes, l'excédant général des dépenses n'a fait que se développer. Il en résulte que les budgets départementaux non-seulement offrent le plus souvent un déficit, mais encore sont une fiction. Or c'est là une situation dont le péril n'a pas besoin d'être démontré. Est-ce la faute de la législation, comme on le dit? S'il en était ainsi, on ne saurait hésiter à la modifier. N'y a-t-il point aussi dans ce fait un peu de cette tendance universelle à ne point craindre les déficits, à tout entreprendre, sous le prétexte de l'utilité de la dépense, sans calculer les ressources, en comptant sur nous ne savons quel moyen merveilleux qui viendra tout pallier? Ce moyen merveilleux n'est pas aussi inconnu qu'on le pense; en définitive, c'est toujours celui qu'indique M. le préfet de la Seine, — un appel nouveau à l'impôt devenu nécessaire. C'est là assurément une question des plus sérieuses, faite pour appeler la sollicitude de l'administration et des conseils généraux eux-mêmes. Tâchons de ne point faire du déficit une sorte de condition normale de notre existence financière au milieu de tous les développemens de l'industrie, du commerce et de la richesse publique.

Il y a du reste un fait curieux à observer, c'est que la tendance qui se révèle dans une sphère particulière de la vie d'un peuple ne se concentre point exclusivement dans cette sphère; partout elle se fait sentir. Naissant d'une source unique, elle est à la fois dans la politique, dans les lettres, dans les arts. Cette disposition que nous signalons à dépasser sans cesse toutes les limites, à entreprendre, à agir, à s'engager au-delà de ce qu'on peut, — dépouillez-la de son sens spécial et financier, et cherchez-lui une application

intellectuelle : c'est la disproportion entre les ressources naturelles de l'imagination et ses exaltations factices, ses ardeurs déchaînées, qui à leur tour créent dans la vie de l'esprit un autre genre de déficit. La littérature contemporaine, elle aussi, elle surtout, a eu ce besoin d'aller en avant sans compter, sans rien calculer, sans s'assujettir aux prévoyances salutaires. Il s'ensuit qu'après avoir épuisé les sources du naturel et du vrai, elle en est venue à rechercher tous les sentimens extrêmes, les existences douteuses, tout ce qui n'a de nom dans aucune langue; elle fait vivre des mondes étranges, elle poétise des vulgarités en les relevant par une saveur particulière. Ce n'est point que l'art soit absolument seul coupable : l'art souvent n'est que le complice de certaines faiblesses répandues dans une société; l'imagination littéraire vient charmer et irriter ces faiblesses.

Comment *la Dame aux Camélias*, sous la double forme du roman et du drame, a-t-elle trouvé un si subit accueil? Comment s'explique encore le succès du drame de *Diane de Lys*, que le même auteur, M. Alexandre Dumas fils, vient de donner au Gymnase, en le composant de deux autres de ses romans, dont l'un est *la Dame aux Perles?* C'est qu'en vérité il est bien des personnes, bien des femmes principalement, qui ne sont point fâchées de voir ce que c'est qu'une courtisane, ou, comme dans *Diane de Lys*, de voir une femme environnée de tous les prestiges du rang, de la naissance et de la fortune, tout briser, tout secouer, pour se jeter aveuglément dans les luttes furieuses de la passion. Il y a assurément du talent d'un genre spécial dans *la Dame aux Camélias*, il y en a encore dans *Diane de Lys*, il y en a infiniment moins dans le roman de *la Dame aux Perles;* mais ce qui est le plus frappant, ce n'est pas le talent, c'est le monde même que peint l'auteur, et sous ce rapport les romans de M. Alexandre Dumas fils pourraient être un des élémens d'une étude curieuse sur notre temps. Il s'est formé de nos jours, en effet, un monde nouveau, étrange, dont il est presque impossible de tracer les limites. Ce n'est point le monde de la débauche grossière, — on y affecte des raffinemens singuliers et toutes les recherches de la vie élégante. Encore moins est-ce un monde où règne la distinction, — le luxe même y a une odeur particulière. C'est un mélange de tout cela, un composé de corruption et d'élégance apparente, de vice et d'éclat extérieur. C'est un milieu où s'agitent et se mêlent toutes les existences problématiques ou déclassées. Il y a des artistes souvent. Là ce qu'on nomme la passion humaine consiste à *se mettre ensemble*. Il y a des relations innomées, de même qu'il y a un langage spécial ressemblant à un argot. C'est ce monde que M. Dumas fils peint sans s'en douter peut-être. Les duchesses de ses romans sont des duchesses qui reçoivent entre une heure et cinq heures du matin les hommes qu'elles voient pour la première fois. Si ces duchesses avaient vécu véritablement d'une vie sociale supérieure, si elles étaient autre chose encore que des dames aux camélias, leur plus cruel châtiment serait de tomber dans ce monde; si elles avaient eu le malheur, par un caprice insensé de la passion, de s'y laisser entraîner, comme elles sentiraient un jour leur fierté première humiliée au milieu de cette atmosphère où rien n'ennoblit les luttes du cœur! Et ce serait là la vraie, la saisissante tragédie propre à ce genre de peintures.

Voulez-vous voir le contraste le plus frappant que puisse offrir l'art littéraire dans les reproductions de la vie humaine? Ouvrez et feuilletez lente-

ment un des derniers romans de Mlle Frederika Bremer, *le Foyer domestique*, qu'une Française, Mlle Du Puget, vient de naturaliser dans notre langue par la traduction. Mlle Bremer est une Suédoise célèbre qui a fait *les Voisins*, *les Filles du président*, et qui écrivait récemment encore des lettres sur l'Amérique. Au milieu des peintures outrées et des descriptions de mondes impossibles ou excentriques, le charme du roman dont nous parlons, c'est d'être nouveau par la simplicité, par le doux et pénétrant parfum qui s'en dégage. Peut-être manque-t-il à ces pages un peu de la concentration et de la rapidité de l'art français; la grâce des détails le fait oublier. Il y a sans doute dans *le Foyer domestique* le côté purement suédois, mais il y a aussi ce qui est fait pour toucher tous les esprits et tous les cœurs, — signe infaillible des œuvres qui ont quelque droit à entrer dans la littérature universelle. On a lu beaucoup les romans de Mlle Bremer en Angleterre; on devrait les lire en France, ne fût-ce que pour apprendre comment les plus simples tableaux peuvent intéresser. Le succès des romans de Mlle Bremer en Angleterre s'explique d'ailleurs. La touche de l'auteur du *Foyer domestique* a quelque chose de la manière anglaise, elle allie l'instinct de la réalité à une certaine poésie. Mlle Bremer fait vivre tous ses personnages dans leur originalité, dans leurs vraies et justes proportions : le sénéchal Frank, rude et forte nature; sa femme Élise, qui a bien, elle aussi, son heure où la passion est prête à parler; l'assesseur Jérémie Munter, ce bonhomme qui se cache pour aimer et faire le bien; Jacobi, le candidat en philosophie et le précepteur des enfans, et tous les enfans eux-mêmes, depuis Éva et Petrea jusqu'à Henri, qui a le nom de « premier né » dans la famille, et que la mère appelle « mon enfant d'été. » Ce n'est pas que le foyer n'ait ses épreuves et ses tragédies. Dans le foyer le plus calme, il y a la place vide laissée par les absens et occupée par la douleur. Dans l'âme la plus pure, il y a quelqu'une de ces visites mystérieuses de la passion; mais cette passion même, sans s'avilir, se résout en quelque sentiment doux et généreux. Puis il y a la destinée des enfans qui grandissent. Au bout de la vie du père de famille, quand ceux qui sont nés à peine seront des hommes, qui sera fidèle à l'appel? qui fera défaut dans le foyer? à quelle traverse aura-t-on échappé? C'est là ce qui fait l'intérêt du livre de Mlle Bremer, œuvre saine et charmante, poème de la vie domestique suédoise où se font reconnaître quelques-unes des grâces de la vie intime dans toutes les contrées.

La réalité des choses contemporaines nous ramène à un ordre de faits moins gracieux que ces délicats tableaux d'intérieur. Elle nous remet en présence des incidens publics qui caractérisent chaque pays en Europe et révèlent ses tendances et ses mouvemens particuliers. L'événement le plus grave à coup sûr pour la Suisse aujourd'hui, c'est la chute de M. James Fazy à Genève par suite des élections qui viennent de renouveler le conseil d'état de ce canton. Depuis sept ans déjà, M. Fazy était le chef, le dictateur de la république genevoise. Il avait été le principal auteur d'un de ces mouvemens révolutionnaires qui, dès 1846, préludaient en Suisse à la guerre du Sunderbund, et c'est ainsi qu'il jetait le fondement d'un pouvoir resté debout jusqu'à aujourd'hui. Du reste, M. Fazy a gouverné Genève avec tout le despotisme radical, et même souvent en se créant une sorte d'indépendance vis-à-vis des autorités fédérales. Pendant longtemps, M. Fazy a tenu grou-

pées autour de lui toutes les fractions du parti radical, et il y a puisé sa force. Bientôt cependant les divisions ont commencé de se manifester dans le radicalisme genevois. Les scissions sont allées en s'envenimant au point de laisser M. Fazy sans l'appui d'une portion de ses anciens partisans, et alors il s'est opéré de singulières modifications dans les divers partis aux approches des élections pour le renouvellement du gouvernement cantonal. M. Fazy, abandonné par une portion de ses anciens amis, s'est tourné du côté d'une fraction des catholiques genevois, de ce qu'on nomme les ultramontains, — il est même allé jusqu'à rappeler les jésuites, et cette fraction catholique a eu l'étrange condescendance de prêter son appui au plus fougueux promoteur de la guerre du Sonderbund, au dictateur radical de Genève. De leur côté, les radicaux dissidens, las de subir la dictature de leur chef, se sont tournés vers les conservateurs protestans et se sont alliés avec eux, formant ensemble une opposition puissante. Cette opposition avait une double force : elle s'appuyait sur le sentiment protestant froissé par l'ascendant que M. Fazy prêtait aux ultramontains, et sur le sentiment national, qui a eu à souffrir plus d'une fois des faveurs particulières du dictateur à l'égard de certains réfugiés. Ajoutons encore la lassitude réelle de ce régime de tyrannie démocratique. Ainsi les élections se présentaient dans ces conditions : d'une part M. Fazy et les catholiques ultramontains, de l'autre les conservateurs protestans et une fraction des radicaux. Ce sont ces derniers qui l'ont emporté dans le vote qui a eu lieu le 14 novembre. Sur près de dix mille votans, M. Fazy et la liste de ses candidats n'ont point obtenu au-delà de 4,700 voix; ses concurrens ont eu de 5,000 à 5,400 voix. Du reste, il faut le dire, dans le gouvernement formé par la coalition des conservateurs protestans et des radicaux désabusés, ceux-ci se sont fait la part la plus ample : ils composent la grande majorité du conseil d'état. Au fond, le caractère le plus saillant de ce vote, c'est le résultat qui a mis fin au régime personnifié par M. Fazy. Bien que les radicaux soient encore au pouvoir, le radicalisme a subi une défaite sur un des points les plus importans de la Suisse.

Le radicalisme ne règne point en Espagne, mais la situation politique de ce pays n'en a pas moins ses difficultés intérieures et ses périls d'un autre ordre. C'est le 19 novembre que les chambres devaient se rassembler et qu'elles se sont réunies en effet. Il n'y a point eu de discours d'ouverture de la reine Isabelle, à qui sa situation en ce moment, à la veille de ses couches, interdit de paraître dans ces cérémonies solennelles. Le cabinet s'est borné à ouvrir le parlement au nom de la reine, et son premier acte, le plus significatif, a été de retirer les projets de réforme constitutionnelle dont le congrès était resté saisi. Le ministère a en même temps présenté divers projets de lois, l'un sur une réforme du code pénal, l'autre tendant à sanctionner les concessions de voies ferrées déjà faites, et à établir un ensemble de dispositions législatives sur les chemins de fer; mais ce n'est là que le moindre trait de la situation actuelle de l'Espagne. La vérité est qu'en rouvrant le parlement, en retirant les projets de réforme constitutionnelle, le ministère présidé par le comte de San-Luis n'a nullement désarmé les oppositions de toute nuance. Déjà même ces oppositions se sont manifestées; elles se sont montrées dans la nomination des secrétaires du sénat, elles se laissent voir dans le congrès, et la presse n'est point la dernière à se faire l'écho de cette hosti-

lité, qui tend à prendre un caractère singulier de vivacité, si bien qu'en fin de compte, après quelques jours seulement, on en est déjà à parler de nouveau d'une suspension possible ou d'une dissolution des cortès. Et s'il en est ainsi, quand aucune discussion sérieuse n'a eu lieu encore, qu'arrivera-t-il lorsqu'une question importante ou délicate viendra passionner les esprits? Tant que les chambres n'étaient point réunies, on en faisait un crime au gouvernement; dès qu'elles sont en fonctions, ne reste-t-il donc plus qu'à fermer les portes de l'enceinte législative? C'est ainsi que tous les partis, sans s'en douter, par la manière dont ils pratiquent le régime représentatif, s'occupent à le discréditer. Il y a évidemment dans la situation de l'Espagne, depuis plusieurs années, un vice profond auquel il est grandement temps de remédier : ce vice, c'est l'absence de toute impulsion politique, c'est l'absence de force dans le pouvoir ministériel, c'est l'absence de toute cohésion dans les partis eux-mêmes. Bien loin de s'abandonner à une sorte de guerre intestine stérile, tous les hommes qui ont représenté à quelque degré l'opinion modérée en Espagne devraient consacrer leurs efforts à reconstituer ce parti. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que tout se prêterait, au-delà des Pyrénées, à faire un grand gouvernement conservateur et libéral à la fois. Un sentiment monarchique tout puissant le rend facile, le besoin du pays l'appelle, les résistances révolutionnaires n'y mettent plus d'obstacle : il n'y a que les hommes qui manquent. Non qu'il n'y ait des hommes intelligens et d'un caractère élevé, mais ils ne savent point s'entendre et agir en commun. Et cependant l'Espagne est dans une situation où elle devrait pouvoir conserver toute sa liberté d'action, non-seulement dans son intérêt intérieur, mais encore dans la prévision des complications que pourrait faire naître l'événement malheureux qui vient d'avoir lieu dans un pays voisin, en Portugal.

Cet événement, qui peut être encore pour le Portugal l'occasion de nouveaux ébranlemens intérieurs, c'est la mort de la reine dona Maria da Gloria, qui laisse la couronne à son fils aîné, le prince dom Pedro d'Alcantara, encore mineur. La reine de Portugal est morte en couches; quoique jeune, — elle n'avait que trente-quatre ans, — dona Maria avait eu une destinée royale laborieuse. Elle s'était vue souvent au milieu de toutes les révolutions, qui avaient respecté sa couronne. En réalité, elle était pour le Portugal la personnification du régime constitutionnel. C'est en 1826 qu'elle était montée sur le trône, succédant à son père l'empereur dom Pedro, qui avait abdiqué la couronne de Portugal pour garder celle du Brésil. On sait comment il s'ensuivit bientôt une guerre civile, comment l'infant dom Miguel, frère de dom Pedro, et nommé par lui régent pendant la minorité de dona Maria, se servit de son autorité pour s'emparer de la couronne et se proclamer roi, comment enfin il fut rejeté hors du Portugal en 1834 par dom Pedro, accouru pour défendre les droits de sa fille. C'est à l'époque même de cette défaite de dom Miguel que la jeune reine avait été déclarée majeure, bien qu'elle n'eût point atteint l'âge fixé par la constitution, et depuis ce temps bien des mouvemens révolutionnaires s'étaient succédé jusqu'au dernier, qui date de 1851. C'est donc, on peut bien le dire, une destinée royale laborieuse prématurément tranchée aujourd'hui. Après la mort de la reine dona Maria, son fils, l'infant dom Pedro, a été proclamé roi de Portugal, et jusqu'à l'époque de sa majorité, c'est le père du nouveau souverain, le roi

dom Fernand, qui a été investi de la régence en vertu d'une loi spéciale faite en 1846. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que des partisans de dom Miguel ont imaginé de revendiquer en faveur de ce prince le droit d'exercer la régence. Ils se fondent sur un article de la charte de 1826. Combien de fois cependant cette charte a-t-elle été modifiée depuis! Le texte de la loi de 1846 sur la régence ne saurait d'ailleurs laisser de doute, et enfin il est permis d'ajouter que la première régence de dom Miguel l'exclut suffisamment d'une seconde; il ne saurait donc être élevé de prétentions sérieuses : la légitimité de dom Miguel comme régent vaut sa légitimité comme roi; mais cela suffit peut-être pour exciter quelques agitations nouvelles, d'autant plus faciles à provoquer pendant une minorité, et c'est le seul côté grave de ces prétentions dans la situation nouvelle faite au Portugal par la mort de la reine dona Maria.

Si l'Europe a la part principale dans le mouvement contemporain, si elle a, comme on vient de le voir, ses incidens, ses luttes d'opinions et d'intérêts, ses réactions, ses faits imprévus à côté même de la crise qui domine tout aujourd'hui, n'y a-t-il point en dehors de l'Europe tout un monde qui vit et qui s'agite, et dont la vie a des péripéties singulières? Qu'on jette de temps à autre un regard sur l'Amérique du Sud : ce sont des révolutions qui se poursuivent ou qui commencent, ce sont des insurrections qui se succèdent, ce sont des guerres qui éclatent, tout cela le plus souvent factice, artificiel, et ne faisant que suspendre le développement réel de ces contrées, si inutilement fécondes jusqu'ici. Les états même réputés les plus prospères ne sont point exempts de ces tribulations. Le Pérou est un de ces états, et il n'en a pas moins encore aujourd'hui sur les bras une guerre, une véritable guerre avec la Bolivie, sans compter quelques incidens intérieurs qui ne sont pas sans signification. Comment est née la guerre entre le Pérou et la Bolivie? La première cause est évidemment dans le mauvais vouloir de ce dernier état. Le Pérou avait un ministre dans la Bolivie, et ce ministre avait pour instructions principalement de réclamer l'exécution d'un article d'un traité de 1847, dit d'Arequipa, en vertu duquel le gouvernement bolivien s'oblige à mettre un terme à la fabrication d'une monnaie d'un aloi inférieur. Le Pérou y est d'autant plus intéressé, que, par suite des communications incessantes des deux pays, il est infesté de cette monnaie, qui jette la perturbation dans toutes les relations commerciales. La Bolivie objecte, il est vrai, que chaque état a le droit de battre monnaie comme il l'entend, et que c'est au Pérou de se préserver; mais le plus clair, c'est qu'il y a un traité international qui prescrit la suppression de la monnaie de faible aloi, et que la Bolivie ne continue pas moins à chercher dans cette opération singulière sa principale ressource. Quoi qu'il en soit, il y a quelques mois déjà, le gouvernement bolivien expulsait d'une manière assez brutale le ministre péruvien, M. Paredès, dont les réclamations devenaient plus pressantes; il en était de même du consul du Pérou à La Paz. De là une demande de satisfaction, des échanges d'ultimatums et une guerre de représailles commerciales qui finit par atteindre les intérêts des deux pays. La Bolivie a fait saisir des chevaux venant des provinces argentines et à la destination du Pérou, et le Pérou à son tour a fait saisir les marchandises boliviennes dans le port de transit d'Arica. En outre, des forces navales péruviennes sont allées occuper militairement Cobija, le seul port de la Bolivie sur l'Océan Pacifique. Le gouvernement péruvien, et ce n'est pas nous

qui imaginons cette analogie, a fait un peu comme l'empereur de Russie avec les principautés danubiennes : il s'est nanti d'un gage matériel en attendant les satisfactions morales qu'il réclamait. L'acte en lui-même sans doute n'était point fait pour apaiser la querelle, — pas plus en Amérique qu'en Europe. Aussi la guerre, déjà imminente, n'a-t-elle fait que se dessiner davantage, lorsque enfin le Chili vient d'interposer ou d'offrir sa médiation.

C'est sur ces entrefaites qu'un incident imprévu se produisait à Lima. Un homme d'une position élevée et d'une fortune considérable, jouissant d'une certaine popularité, ayant marqué d'ailleurs dans la politique de son pays, M. Angel Élias, adressait publiquement au président, au général Echenique, une lettre où il montrait sous le jour le plus triste la situation financière du Pérou. Il faisait sentir ce qu'il y avait de précaire dans une situation qui ne reposait que sur une ressource unique, celle du guano, — ressource elle-même destinée à tarir dans un temps donné. Le Pérou vient de procéder à la consolidation de sa dette intérieure, composée de tous les arriérés de la guerre de l'indépendance. M. Élias montrait, comme résultat de la manière dont s'était faite cette liquidation, une dette énorme qu'il portait à 4 ou 500 millions de francs. Il voyait, en un mot, dans cette opération une victoire de l'agiotage, qui était parvenu à s'emparer des titres plus ou moins valables des premiers intéressés. Il y avait sans doute de l'exagération dans la lettre de M. Élias. Peut-être aussi les vérités qui s'y mêlaient étaient-elles de celles qui se disent plutôt dans un conseil, surtout au moment d'une guerre. Quoi qu'il en soit, le gouvernement a répondu en faisant emprisonner l'auteur de la lettre. Ce n'est pas que le gouvernement péruvien tînt beaucoup à son prisonnier. La réalité est que M. Élias a pu s'échapper et se réfugier chez le chargé d'affaires de France. Celui-ci n'a même nullement déguisé la vérité au gouvernement, pas plus que son désir de faire embarquer le prisonnier évadé. M. Élias s'est donc embarqué, mais le gouvernement péruvien l'a fait suivre par un bâtiment de l'état jusqu'à Panama, pour s'assurer qu'il ne tenterait point de rentrer dans le pays, — et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'au moment où s'embarquait M. Élias, il y a eu une sorte d'émotion populaire, un commencement d'émeute pour le proclamer président. La meilleure explication de tous ces faits peut-être, c'est que l'époque de l'élection présidentielle va revenir, et que tous les partis comme tous les candidats se préparent à la lutte.

S'il en est ainsi sur les côtes de l'Océan Pacifique, les choses sont dans un état bien plus triste encore à l'extrémité opposée de l'Amérique, sur les rives de la Plata, à Buenos-Ayres et à Montevideo même. Quant à la République Argentine, on ne sait plus aujourd'hui où est le pouvoir, quelle espèce d'organisation a survécu aux révolutions récentes. Buenos-Ayres s'est fait une complète indépendance; mais le général Urquiza ne paraît pas moins rester avec l'appui des autres provinces et du congrès, toujours réuni à Santa-Fé. Des deux côtés c'est une égale impuissance. Urquiza vient de signer avec les agens de la France et de l'Angleterre des traités de commerce et de navigation; mais ces traités n'ont pas été reconnus par Buenos-Ayres. Les Américains ont inventé un mot pour désigner cet état de désorganisation complète : c'est l'état acéphale. La République Argentine jouit merveilleusement de l'acéphalie. Malheureusement pour elle, la République Orientale, qui avait eu un peu de

calme depuis la levée du siége de Montevideo en 1851, vient de retomber en ce singulier état; elle a eu en un mot sa révolution toute récente, et les circonstances qui ont accompagné cette révolution ne laissent point d'être caractéristiques. Il y a dans la République Orientale deux partis, les *blancs* et les *rouges*, ce qui n'a point du tout le même sens qu'en Europe. Les blancs étaient les partisans du général Oribe; les rouges étaient les hommes de la défense de Montevideo pendant le dernier siége. Or, lorsqu'il y a deux ans Oribe était rejeté dans la vie privée et que le parti de la défense triomphait, qu'arrivait-il? Le pays, dans les élections, nommait en grande partie des partisans du général Oribe; il élevait notamment à la présidence un des hommes les plus marquans de cette opinion, M. Giro, de telle sorte que le parti de la défense se trouvait, dans son récent triomphe, légalement dépossédé de l'influence politique; de là un ressentiment profond et une lutte sourde qui n'a cessé d'exister. Cette lutte devenait assez vive pour occasionner une émeute à Montevideo au mois de juillet dernier, et le président, dans un sentiment de conciliation, donnait place, dans le ministère, à deux hommes du parti de la défense, MM. Florès et Herrera y Obes; mais cela ne faisait que transporter l'antagonisme dans les conseils du gouvernement. Bientôt les nouveaux ministres réclamaient l'éloignement du général Oribe; ils demandaient à mettre à la tête des provinces des autorités de leur opinion. M. Giro cédait sur le premier point, résistait sur le second, lorsque enfin, cette lutte arrivant au degré de vivacité le plus extrême, le président était forcé de se réfugier sur un bâtiment français, et il s'organisait à Montevideo un gouvernement provisoire; ce gouvernement se composait du général Pacheco y Obes, du général Lavallega et du général Fructuoso Rivera, l'ancien rival d'influence de Rosas dans la Plata; seulement, auquel de ces trois généraux appartiendra aujourd'hui le pouvoir? Quel est celui qui pourra se promettre de ne point se voir renversé par les mêmes moyens qui l'auront élevé? C'est ainsi que les mouvemens se succèdent dans ces malheureuses contrées; c'est ainsi que les révolutions sont factices, que la paix elle-même est factice, que tout est factice, excepté l'inutile fécondité du sol et de cette riche nature dont personne ne s'occupe.

CH. DE MAZADE.

— M. Silvestre de Sacy vient d'éditer la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par le garde des sceaux Marillac. Cette traduction a dans son vieux français des grâces inimitables, et nous devons savoir gré au libraire Téchener d'avoir publié cette traduction avec le soin et le luxe de bon goût que méritent les livres excellens et surtout les livres qui, comme l'*Imitation*, doivent servir de manuel et de bréviaire aux âmes pieuses et aux âmes élevées. On peut se résoudre à lire dans un exemplaire mal imprimé, et sur mauvais papier, un ouvrage qu'on ne lira qu'une fois; il faut mieux et plus pour les livres qu'on lit toujours. Il leur faut de la netteté, de l'élégance, le superflu enfin, toujours si agréable. L'*Imitation* de Marillac, publiée par M. Téchener, a toutes ces qualités; elle a surtout ce que, n'étant que littérateur et point bibliophile, j'estime plus que la beauté de l'impression et du papier, une préface de M. de Sacy qui est un morceau exquis de littérature, et surtout de cette littérature mêlée à la morale qui fait le charme de tout ce qu'écrit M. de Sacy. Mettant une préface à un livre destiné à l'âme comme est l'*Imitation*, M. de Sacy a écrit avec son âme ouverte et simple, en même temps qu'avec son esprit pénétrant et scrupuleux, et il n'a jamais été mieux inspiré.

SAINT-MARC GIRARDIN.

LE MÉDECIN DU LUBERON.

Je suivais, l'autre jour, la lisière des prés,
L'œil tourné vers nos bois par l'automne empourprés,
Recueillant pas à pas les douces harmonies
Que rend la fin d'octobre aux campagnes jaunies,
Voyant fuir les oiseaux en troupe à l'horizon,
Et la nuit approcher, — et tomber à foison
Des peupliers tremblans les feuilles détachées,
Qu'un faible vent de pluie à peine avait touchées, —
J'allais, quand tout à coup s'éleva lentement
Un sanglot dans les airs, un morne tintement ;
Le glas des morts sonnait au clocher de Vitrolles;
Et tandis qu'il sonnait, j'entendis ces paroles
Qu'échangeaient en chemin, dans le calme du soir,
Deux laboureurs menant leurs bœufs à l'abreuvoir :

« Eh bien! mon vieux Simon, tu connais la nouvelle?
— Oui : Dieu nous l'a repris. Son âme était trop belle!
— C'est demain qu'on l'enterre.
— Hélas! nous y serons,
Jacques, tout le pays et tous les environs! »

Je compris, à ces mots, l'irréparable perte.
Celui que réclamait déjà la fosse ouverte,
Homme qui fut marqué du sceau des plus parfaits,
Vingt ans sur nos vallons épancha ses bienfaits.
Un ange était en lui qui rayonnait sous l'homme.
Aillaud de Castelet, que tout pauvre ici nomme,
Était un dernier fils des opulens seigneurs
Que jadis la contrée environnait d'honneurs.
On montre encore au loin les séculaires arbres,
Les étangs, les jardins, les châteaux de vieux marbres,
Qu'aux flancs du Luberon possédaient ses aïeux :
Matière à cent récits, chez nous, parmi les vieux.

Du patrimoine immense il n'hérita que l'ombre.
L'ouragan populaire aux ravages sans nombre,
Quand vint au jour l'enfant, avait passé par là.
N'importe, son esprit bientôt se révéla;
Humble et doux, mais brûlé de la soif de connaître,
Science et charité pétrirent tout son être.
Au grand art d'Hippocrate excellemment instruit,
Sans peine, il eût conquis la fortune et le bruit;
Paris le conviait à ses faveurs; le sage
S'exila de Paris, préférant son village :
— D'un médecin de plus Paris n'a pas besoin,
Et Vitrolles, dit-il, Vitrolles n'en a point!

Dans ce hameau, perdu vers les gorges prochaines
Du Luberon sauvage aux flancs couverts de chênes,
Lui qu'invitait la gloire, il enfouit ses jours.
Et là, vingt ans entiers, homme de bon secours,
A toutes les douleurs il porta l'assistance.

Il ne connaissait pas de saison, de distance.
Jour et nuit, chevauchant par les sentiers du mont,
Il allait à Menerbe, à Loris, à Beaumont,
A Reillane, à Grambois, qui sur le roc se dresse,
Partout où l'appelait quelque voix de détresse :
Depuis que sa science et son âme avaient lui,
Le pays tout entier ne réclamait que lui.

Docteur infatigable, en route avant l'aurore,
Par nos âpres chemins je crois le voir encore.
Des plaines aux coteaux, de la montagne au val,
Il cheminait, courbé sur un maigre cheval
Qu'à son trot l'on eût dit brûlant du même zèle.
Deux sacoches de cuir, qui pendaient à la selle,
Transportaient les juleps apprêtés de ses mains,
Les baumes indiqués pour tous les maux humains.
Je ne sais quel sourire illuminait sa bouche,
Si bon qu'à son aspect le mourant sur sa couche
Se relevait joyeux. Ainsi, toujours dispos,
De chaumière en chaumière il allait sans repos,
Bien souvent invoqué par le château lui-même,
Des pauvres avant tous ami tendre et suprême!
Ce n'est pas aux seuls maux des corps endoloris,
C'est aux chagrins des cœurs, aux besoins des esprits,
Qu'il versait à la fois les dons de sa science.
Les vieillards consultaient sa jeune expérience.
Des parens divisés il rattachait les nœuds;
Il faisait deux amis de deux voisins haineux.
Nos villages n'ont pas une mère, une veuve,
Pas un être vivant, à qui dans son épreuve
Il n'ait rendu l'espoir. Au lit de l'indigent,
En dictant le remède il ajoutait l'argent.
Le salaire accepté d'une villa princière
Allait aux humbles seuils, offrande nourricière.
Que de touchans récits ne vous ferait-on pas
Des bienfaits que semait cet homme à chaque pas!
Chez le pauvre, où de tout la mémoire tient compte
Aux heures de loisir sans cesse on les raconte.

On rappelle qu'un jour, au plus fort de l'hiver,
Entrant chez un vieillard malade et peu couvert,
De sa propre dépoûille il vêtit sa misère,
Et revint sans habit, ainsi qu'un pauvre hère;
Qu'il rendit à la vie Arnoux, le bûcheron,
Qui, tombé d'un sapin, s'était brisé le front,
Et que, durant six mois, donnant somme après somme,
Le bon docteur nourrit cinq enfans de cet homme;
Comment il racheta Valentin, le conscrit,
Dont la mère pleurait jusqu'à perdre l'esprit;
Comment, par sa douceur, il rapprocha deux frères
Désunis et plaidant pour intérêts contraires;
Comment, une autre fois, près de Saint-Saturnin,
Le chasseur Amalbert, tout gonflé du venin
Qu'en lui d'un noir serpent avait mis la morsure,

Fut sur-le-champ guéri par sa pratique sûre;
Comment il maria Catherine Dufour
Au jardinier Marcel, qui se mourait d'amour; —
Et cent autres beaux traits encore, cent histoires
Qui jaillissent à flots de toutes les mémoires.

Un jour enfin, — c'était en septembre dernier,
Par un temps déjà froid, — la femme d'un meunier
Entra chez lui. — Monsieur, vous me voyez, dit-elle,
L'esprit tout occupé d'une crainte mortelle.
On m'apprend que mon fils, mon beau petit Gilbert,
Chez Marthe, sa nourrice, a, depuis peu, souffert.
J'irais, je volerais, hélas! vers ma chère âme;
Mais c'est à Mont-Furon qu'habite cette femme,
Et vous savez, monsieur, que, lui-même alité,
Mon mari tout un jour ne peut être quitté.

— Eh bien! ce cher enfant, j'irai le voir moi-même.
Aujourd'hui justement, il fait un temps que j'aime,
Répondit le docteur, et je pars ce matin.

Il partit en effet pour le hameau lointain.
A travers la montagne inculte, âpre, sauvage,
Il fallait accomplir un pénible voyage;
Il le fit. A son but parvenu vers le soir,
Ce que virent ses yeux était bien triste à voir.
Cloaque où dès le seuil le dégoût se hérisse
Est le vrai nom du lieu qu'habitait la nourrice.
Maigre, pâle, chétif, nu comme un vermisseau,
Sur un tas d'herbe humide, à défaut de berceau,
Le nourrisson criait d'une voix gémissante.
La femme tout le jour était restée absente.
Dans sa masure sombre elle rentrait enfin,
Image aux traits hideux du vice et de la faim.

Aillaud n'hésite point. A la nourrice amère
Il enlève l'enfant pour le rendre à sa mère,
Lui donne pour asile un pli de son manteau,
Et, montant à cheval, il repart aussitôt.

De la nuit cependant les ombres survenues
Tombaient, et l'horizon roulait d'épaisses nues.
Le saint docteur, veillant au fardeau précieux,
N'avait pas fait le quart du chemin, quand des cieux
La rafale à grand bruit soudain précipitée
Fondit sur la montagne ardue, inhabitée.
Assailli par l'orage, où se mettre à couvert?
Où chercher un abri? Le farouche désert
N'en présentait aucun. Partout la roche aride,
Partout la nuit opaque et le gouffre et le vide.
Aux lueurs de l'éclair qui d'instant en instant
Incendiait les cieux, le cheval hésitant
Interrompait sa marche au bord des ravins sombres.
Les loups des alentours hurlaient au sein des ombres.
Dans ce noir Luberon chargé d'antiques bois,

Le tonnerre et les vents mugissaient à la fois.
Le ciel y ruisselait, immense cataracte.
Quelle vie à cette heure en fût sortie intacte?
De lui-même oublieux pourtant, le médecin
Ne songeait qu'au dépôt serré contre son sein,
Au jeune ange battu par la fortune adverse.
Pour mieux le garantir du vent et de l'averse,
Il s'était de sa cape en chemin dépouillé,
Si bien que le petit fut à peine mouillé.
Mais lui, quand du voyage il atteignit le terme,
Quand, brisé, les habits collés à l'épiderme,
Il eut rendu l'enfant à son berceau natal,
Il se sentit dès lors atteint du coup fatal.
A quarante ans, un mal enflammait sa poitrine,
Plus fort que sa vigueur, plus fort que sa doctrine.
— Seigneur, dit-il, Seigneur! du pays que j'aimais,
De tous mes chers cliens prenez soin désormais!...

Tel était l'homme saint et digne d'auréoles
Que pleurait l'autre soir la cloche de Vitrolles.
Tandis qu'elle pleurait : — Ah! me dis-je tout bas,
Au convoi de demain je ne manquerai pas;
Il faut que la contrée y coure tout entière,
Et de pieux honneurs couronne cette bière.
Grande âme que l'amour brûlait divinement,
Austère sacrifice, éternel dévoûment,
Secourable science aux humbles répandue,
Une palme, à la fin, vous est certes bien due.
Dans ce malheureux siècle, où j'ai vu de mes yeux
Tant de plats histrions, de vils ambitieux
Gorgés d'encens stupide et de gloire bouffonne,
Seuls, hélas! nos martyrs seraient-ils sans couronne?

Voilà que, dans la nuit, un orage nouveau
Éclate, et que le ciel se fond encore en eau.
Triste et rude saison! Des bassins de la nue,
L'averse, au jour suivant, ruisselait continue;
Les chemins n'offraient plus que torrens débordés;
L'obstacle était partout dans les champs inondés.
L'homme qui, de sa vie écartant la louange,
Poursuivit quarante ans la mission de l'ange,
Dans le funèbre enclos, au retour de la nuit,
Fut humblement porté, sans cortége, sans bruit.
A peine deux voisins, un laboureur, un pâtre,
Virent-ils sur le corps le sol trempé s'abattre.

AUTRAN.

Novembre 1853.

LE CHEVALIER CÉSAR DE SALUCES.

Au milieu de cette lutte d'ambitions et de vanités dans laquelle se dépensent de nos jours tant de facultés précieuses, et d'où sortent tant de réputations usurpées, les existences qui se dévouent silencieusement au bien pour

le bien deviennent de plus en plus rares. C'est une de ces nobles vies qui vient de s'éteindre en Savoie, dans ce petit pays où peut-être, pendant trente-trois ans d'honorable paix, le plus de bien a été fait, le plus de bonheur moral et matériel donné aux peuples. Le chevalier César de Saluces fut le type le plus parfait de la vertu sans tache dans une activité constante et sans faste. Cette modestie, cet incessant labeur dans le bien n'étaient point forcés pour lui : outre les dons de l'intelligence, il avait tous les titres que donne la fortune. Il descendait d'une race souveraine, dont le berceau se cache dans la nuit héroïque des âges féodaux, et qui pendant six siècles a régné sur les belles vallées qui s'étendent au levant des Alpes. Par les vicissitudes de l'histoire, au milieu du XVIe siècle, cette race glorieuse dans la paix et dans la guerre cessa de régner, et cet événement faillit, au temps d'Henri IV, allumer une guerre européenne. Depuis lors, illustre aux premiers rangs de la noblesse du pays, auxquels ses anciens états étaient incorporés, — de cette noblesse piémontaise-savoyarde qui, mieux qu'aucune autre peut-être, a jusqu'à nos jours accompli sa mission sociale, — la race des Saluces a brillé par de continuels services.

Le père de M. César de Saluces, le comte Ange de Saluces, militaire distingué, grand-maître de l'artillerie, ne cessa de servir la monarchie de Savoie que lorsqu'en 1799 elle cessa d'exister. Savant remarquable, il fut, dans sa retraite, le fondateur de cette Académie des sciences de Turin, où brilla La Grange, et à qui l'illustration scientifique n'a pas manqué. Le comte de Saluces eut cinq fils et une fille. Sa fille, Deodata de Saluces, comtesse de Roero-Revel, morte en 1842, tint une place distinguée parmi les poètes de sa patrie. Bien qu'elle ait toujours renfermé sa noble vie dans le cercle des affections et des devoirs domestiques, son inspiration n'en souffrit pas. Dans son beau poème d'*Ipazia*, le talent vraiment viril de la comtesse Deodata a mêlé à une fable pleine d'intérêt l'analyse et l'appréciation brillantes des problèmes et des systèmes les plus subtils et les plus élevés des écoles d'Alexandrie. Des cinq fils du comte Ange, un mourut très jeune encore les armes à la main pour la défense de son pays; les quatre autres atteignirent la vieillesse; tous parvinrent aux plus hauts grades militaires, aux plus grands emplois de l'état. L'aîné, le comte Alexandre, pendant un certain temps ministre de la guerre, et à qui l'armée sarde dut beaucoup, fut un officier général d'un grand mérite, un organisateur habile, et dans son *Histoire militaire du Piémont*, il a montré un remarquable talent d'écrivain. En dehors des spécialités diverses de leurs emplois, l'influence toujours sage et bienfaisante de MM. de Saluces se fit longtemps sentir dans les affaires générales de la monarchie. La plus complète, la plus tendre union, un parfait accord d'intentions et de vues régnaient entre ces quatre frères. Ils vivaient, tous quatre depuis peu retirés des affaires, dans le repos noblement mérité d'une vieillesse honorée, lorsque la mort vint frapper parmi eux ses coups, qui devaient se succéder rapidement en suivant l'ordre des âges. En 1851 mourut le général comte Alexandre; en 1852, le général chevalier Annibal, et maintenant vient de succomber le lieutenant-général, devenu par la mort de ses deux aînés comte César de Saluces. De cette branche d'une si grande maison, il ne reste plus que le général chevalier Robert, en qui elle s'éteindra.

Peu après le retour, en 1814, du roi de Sardaigne dans ses états, le chevalier César de Saluces fut choisi pour organiser, puis pour diriger et commander l'Académie militaire. Il était naturellement désigné pour cette tâche par une instruction profonde et variée, jointe aux principes les plus solides, au plus noble caractère, si bien exprimé par sa belle et noble figure. C'est dans cet emploi que pendant plus de vingt ans il a, avec un zèle infatigable, sans faste et sans bruit, sans rechercher l'éclat, dévoué presque tous ses instans à la tâche importante et ardue de former les jeunes générations qui devaient recruter le corps d'officiers de cette armée piémontaise, dont l'excellence a dit assez combien était éclairée la pensée qui avait présidé à l'instruction de ses chefs. Dans un pays militaire comme était le Piémont, l'académie fournissait aussi sa quote part au recrutement d'autres carrières, et jamais pays ne fut mieux servi dans toutes les carrières que le Piémont à cette époque. Avec une justesse d'esprit parfaite, le chevalier César de Saluces avait assigné à chaque étude sa part légitime dans l'enseignement de l'école. Il y avait réuni, pour diriger sous lui cet enseignement, les hommes les plus distingués en Piémont dans les diverses spécialités qui se rattachaient à son plan. Il avait toutes les qualités qu'exige le commandement; il avait aussi toutes celles qui inspirent l'affection. Je ne pense pas qu'une seule personne ait eu avec lui des rapports suivis, qui ne lui ait gardé un attachement profond, et qui n'ait amèrement pleuré sa mort. Il était pour les élèves de *son* académie un père, et quelque chose de plus; on oserait presque dire qu'il y avait dans sa bonté, dans sa surveillance et sa protection incessante quelque chose de maternel. Plus tard, après leur sortie de l'école, il continuait à les suivre du regard, de ses conseils, et demeurait leur guide et leur appui.

La foi religieuse du chevalier de Saluces, sa piété, étaient profondes et réglaient sa vie comme sa pensée. Tolérant, indulgent à autrui, il était sévère pour lui-même. Dévoué à son pays, à ses rois, aux institutions traditionnelles, aux grands principes qui font prospérer les sociétés, son esprit sage et éclairé était ouvert à toutes les lumières, à tous les progrès réels; il les accueillait avec son amour actif pour le vrai et le bien. En 1830, le roi le choisit pour gouverneur des jeunes princes de Sardaigne, et dans cet emploi si important et épineux il apporta le zèle consciencieux, la sagesse éclairée qu'il avait apportés à diriger l'éducation de la jeune génération militaire. Il les y apporta avec tout le dévouement que cette âme chevaleresque et patriotique ressentait pour la vieille dynastie nationale. Il n'en conserva pas moins la haute direction et le commandement supérieur de l'Académie militaire. Ce double labeur ne l'absorbait pas tout entier : son intelligente activité s'appliquait encore en même temps à plus d'une fonction importante, à plus d'une entreprise utile. Il fut en 1819 secrétaire du conseil des ministres, puis directeur de l'Académie des beaux-arts, président de la commission des travaux d'histoire nationale, et son nom figura même modestement sur la liste des professeurs de l'université. Toutes les œuvres de charité, toutes celles qui avaient pour but un bien à faire, une amélioration à réaliser, l'avaient pour patron ou collaborateur actif.

Ce n'était pas seulement pour la jeunesse militaire, spécialement confiée à ses soins, que son intarissable bonté se déployait. Combien, en dehors de ses rangs, de jeunes hommes protégés et soutenus par la même main bienfai-

sante! combien à qui le chevalier de Saluces a ouvert la carrière et qui lui ont dû leur avenir! combien de mérites ignorés il a découverts, révélés et acheminés au but! M. de Saluces avait un goût vif, éclairé et délicat pour les beaux-arts et pour toutes les choses de l'esprit, pour la littérature et la poésie, qu'il cultivait avec un grand charme; il se servait de sa haute position pour patroner tous les talens qu'il découvrait autour de lui.

En 1838, le général de Saluces fit ses adieux à l'Académie militaire, cette institution, son œuvre, qui lui était si chère, en acceptant la charge de grand-maître de l'artillerie, qu'avait remplie son père, et que venait de remplir, avant de monter sur le trône, le roi alors régnant. Les honneurs qu'il méritait si bien, mais qu'il n'avait jamais cherchés, venaient à lui. En 1848, sentant le poids de l'âge et pour la première fois frappé par la maladie, il se retira de la vie active, que dans ce pays si heureux l'agitation et le bruit envahissaient aussi. Il demanda à la retraite un repos si bien gagné; il s'y occupa à mettre en ordre quelques-uns de ses travaux et à les préparer pour la publicité. L'un de ses écrits, *Souvenirs militaires des États sardes*, écrit en français, est prêt à paraître à Turin. La douleur des revers de son pays, des pertes de famille cruelles, les atteintes répétées de la maladie, troublèrent ce repos de l'homme de bien. Il passa une partie de l'été de 1853 retiré à la chartreuse de Collegno, près de Turin. Là, dans ses courses solitaires à travers ces admirables campagnes qu'il aimait tant, se recueillant en présence de cette riche et paisible nature dont il sentait si profondément le charme, il repassait dans sa pensée attristée les souvenirs de ceux qu'il avait aimés, mêlant sans doute aux regrets du passé la conscience d'une vie bien remplie et les espérances d'un saint avenir. Au commencement de l'automne, il voulut aller habiter le château de Monesiglio, antique manoir de sa famille à l'extrémité de l'antique marquisat de Saluces, et où par-dessus l'Apennin arrivent les brises de la Méditerranée. Là une plus douloureuse et plus grave atteinte de la maladie vint le frapper, et bientôt la mort se montra menaçante. Il fut ferme et doux devant elle, tel que la vie l'avait toujours trouvé. La religion, qui avait guidé sa vie, consola ses derniers instans, et le 6 octobre ce cœur si noble et si loyal cessa de battre. Sa dépouille mortelle repose avec celle de ses aïeux dans l'église de Saint-Bernardino, à Saluces, la vieille ville de sa maison.

Telle fut la vie de cet homme dont le caractère antique unissait aux vertus que l'on se plaît à attribuer aux vieux âges ce que peuvent avoir de bon les temps nouveaux. Le général César de Saluces était doux et fort, chevaleresque et éclairé, dévoué à la tradition des ancêtres et sympathique à tous les progrès vrais, qui ne peuvent être salutaires et solides qu'en s'appuyant sur cette tradition. Appelé par son mérite et sa naissance à tous les honneurs, le descendant des vieux marquis souverains avait consacré sa noble vie à des labeurs souvent modestes, toujours utiles. On peut dire de ce digne représentant d'une illustre famille ce qui fut écrit de celui même en qui il crut et espéra : *Pertransiit benefaciendo.*

F. DE SYON.

V. DE MARS.

ESCHYLE

ET LE

DRAME POLITIQUE DES GRECS

Un retour sérieux, une application plus générale aux études antiques serait un des bons symptômes de ce temps : on pourrait en conclure que les besoins moraux s'exaltent, et que le tourbillon industriel n'emportera point les idées. Remonter à l'antiquité, c'est nécessairement rentrer dans les régions idéales et méditatives où la destinée humaine, dépouillée des petites circonstances que le temps efface, se dessine graduellement dans son ensemble à la pensée de l'homme, et lui révèle, sous la lettre des traditions, des significations toujours mieux éclaircies. Sans doute quelques esprits prendront le change, et, renouvelant l'erreur de la renaissance, emprunteront à l'antiquité des formes mortes, des moules brisés : faute de comprendre, ils imiteront; mais, en somme, les allures et les tendances générales des études antiques seront tout autres aujourd'hui qu'il y a trois siècles. On observera le mouvement du monde ancien, parce qu'il tient au nôtre dans la chaîne des temps suspendue au trône de Dieu; on y verra l'identité d'une parole divine fractionnée entre les races, mais dont les races, en se réunissant, recomposent les mots épars, comme on restitue une inscription brisée. La poésie surtout, image à la fois des hommes du temps et de l'homme de tous les temps, s'y montrera, au moins chez les Grecs libres, non comme un errement capricieux du génie, mais comme une action nationale, religieuse, lumineuse; rayon passager, jet rapide, mais dont la lumière, projetée jusqu'à nous, ne s'éteindra plus. De même que l'homme n'est pas

connu si l'on n'a pas étudié les premiers phénomènes de sa vie et l'enfance de sa pensée, de même la société ne peut être comprise que si l'on remonte à ses sources, et c'est pourquoi il sera toujours nécessaire, pour la netteté des idées, de savoir échapper à la vie de plus en plus artificielle que les siècles nous font, pour respirer les souvenirs des premiers âges et nous rapprocher le plus possible du point de départ.

Après Homère (1), c'est Eschyle qu'il faut interroger sur l'esprit de la Grèce. Moins simple et moins vaste, plus moderne et plus intense, il s'appuie, avec une attitude plus prononcée et un regard plus austère, sur la même pensée fondamentale. L'étude que nous en essayons n'étant point purement littéraire, nous renoncerons, quoique à regret, à nous arrêter sur la considération du style, sur la puissance expressive d'Eschyle, et cependant, chez lui surtout, le langage est l'explosion de la pensée; on dirait que son émotion comprimée brise la langue d'Homère pour en réunir les débris en mots nouveaux compliqués comme des symboles, et dont l'image multiple se présente comme un groupe de marbre. Sculpture, peinture, musique, mouvement, le relief, la ligne, le rhythme, je dirais presque la danse sacrée de sa parole, rendent admirablement, par toutes les ressources de l'expression humaine, la nature et la vie particulière de ses ouvrages. D'une simplicité élémentaire dans la composition du drame, il le remplit quelquefois presque tout entier de lamentations lyriques, longues, obscures, monotones, — et telle est néanmoins la vibration magique qui tremble sur toutes ces cordes, qu'on se sent ému en même temps qu'étourdi, parce que sous le mot rude ou éclatant, sous la vétusté du mythe, sous l'image qui rayonne en passant, il y a toujours ou une prière, ou une indignation, ou une pitié. Dans les scènes purement humaines, la passion marche en avant sans détours, la séve dramatique suit avec toute sa force une fibre droite; il en résulte des effets moins variés, point de ces ondulations de développement qui, dans Sophocle, en allongeant le chemin, multiplient les aspects passionnés de l'âme; l'énergie, la promptitude, la saillie des caractères, la mesure dans la puissance, n'en élèvent pas moins quelques-unes de ces scènes au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer dans leur genre. Mais lorsque, tâtonnant dans les ténèbres de l'humanité, il vient à toucher quelque objet du monde surhumain, c'est alors surtout qu'Eschyle trouve des cris, des terreurs, des grondemens dont nous sentons la répercussion, malgré la distance qui nous sépare de ses Éuménides, de sa Cassandre et de son Prométhée. Cette foi frémissante au surnaturel, avec la liberté d'esprit qui porte

(1) Voyez, sur *Homère et la Philosophie grecque*, la *Revue* du 15 mars 1841.

la main jusque sur l'image des dieux, empreint tous ses drames comme d'un signe d'audace humaine se débattant dans l'infini. Pour enfanter de telles choses, il a fallu vivre dans un milieu approprié, contenant tous ces élémens, dans une société qui en était pétrie, — et la conception de ce milieu intellectuel est le véritable fruit qu'on doit recueillir de la lecture de ces poètes spontanés, fruit qu'ils ont formé en quelque sorte de tous les parfums de l'atmosphère dont ils vivaient.

I.

En étudiant Eschyle, c'est toujours par le *Prométhée* qu'il faut commencer. Si cette pièce n'est pas la première en date dans l'ordre des compositions du poète, elle est la plus rapprochée, par sa forme étrange, des représentations liturgiques dont la majesté y est restée empreinte; elle est aussi la première dans l'ordre chronologique des événemens nationaux dont l'œuvre entière d'Eschyle développait la série. Aucune d'ailleurs n'a été plus mal comprise. Longtemps négligée à cause de sa grandeur même, elle a donné lieu ensuite, quand l'admiration réveillée en a voulu chercher l'intelligence, aux interprétations les plus arbitraires.

Les littérateurs français du XVIIIe siècle, préoccupés de régularité et de vraisemblance humaine, refusaient même d'admettre le *Prométhée* comme tragédie; ils n'y voyaient qu'une monstruosité à grand style. Ces personnages symboliques, ce dieu-prophète crucifié et foudroyé parmi les précipices des montagnes, et blasphémant un dieu plus puissant; l'Océan et ses filles qui viennent, suspendus au milieu des airs, l'admonester ou le consoler; la nymphe Io transformée en génisse, qui passe, poursuivie par l'ombre d'Argus, seulement pour s'entendre prédire les destinées de sa race, tout cela devait en effet dérouter Voltaire et La Harpe, très étrangers au système mythologique de la Grèce, dont Fréret avait pourtant commencé à sonder les rapports historiques.

Plus tard, des critiques allemands, préoccupés d'une théorie qui suppose que les mythologies ont été inventées avec préméditation pour envelopper des idées abstraites, ont cherché dans le *Prométhée*, comme dans toutes les autres croyances de l'antiquité, des allégories philosophiques. Selon Welcker, dont les savantes recherches sur les trilogies d'Eschyle, contestées sur bien des points, ont cependant répandu de précieuses lumières sur le génie du drame primitif, Prométhée serait la figure de la science ou de la sagesse humaine, qui, au moyen du feu dompteur des métaux, a créé les arts, et qui, luttant sans cesse contre la nature, se trouve engagé dans la guerre

éternelle des élémens, jusqu'à ce qu'il parvienne à unir les contraires, à établir l'équilibre et l'harmonie dans le mouvement désordonné des choses. A cette interprétation industrielle ou chimique, il est difficile de rattacher les tableaux immenses d'Eschyle : c'est mettre une idée bien pauvre sous une si riche image.

D'autres, s'autorisant de deux passages, de deux phrases incidentes de Tertullien, lesquelles n'ont pas précisément le sens qu'on leur donne, trouvent dans le Prométhée enchaîné sur la montagne, annonçant son rédempteur à venir, une image du Christ attaché à la croix et prédisant sa résurrection ou son ascension. Le mythe grec serait alors une espèce de prophétie analogue à celles qu'on attribuait aux sibylles; l'inspiration païenne aurait pressenti et même prévu le christianisme. Il est difficile de n'être point frappé de certains rapports entre la passion et la délivrance de Prométhée et la passion et l'exaltation du Christ; mais cette analogie tient à des raisons plus générales, tirées d'une loi de souffrance et de labeur imposée aux individus et aux peuples comme condition des avantages sociaux, et cette pensée n'est point particulière au christianisme; elle remplit toutes les religions et résume toutes les histoires à partir des origines mêmes de l'humanité.

L'œuvre d'Eschyle a enfin trouvé d'autres interprètes, qui, s'attachant surtout aux menaces de Prométhée contre Jupiter, lesquelles pourtant, dans le texte du poète, ne sont que conditionnelles, n'ont vu dans le Titan qu'un dieu promettant de renverser un autre dieu. Pour ceux-ci, le Prométhée est une allégorie de la succession des religions dans l'histoire de l'esprit humain, une image de la crise qui fait passer l'humanité dans une phase nouvelle. Le dieu ancien a fait son temps; un dieu nouveau, souffrant d'abord sous la tyrannie des persécutions, se prépare, au sein même de son supplice, à se transfigurer et à régner à son tour. De là, procédant par allusion à la situation actuelle de la philosophie et du christianisme, on a fait du poème d'Eschyle un poème contemporain de nos querelles; les adversaires du dogme chrétien se sont posés, comme lord Byron, en Titans destinés à clore le passé et à ouvrir un nouvel avenir à la foi humaine, de même que le Christ (*verus Prometheus,* dit Tertullien) avait clos le paganisme et ouvert l'âge moderne terminé par la révolution française. Attribuée à Eschyle, cette pensée est la plus fausse de toutes et un véritable contre-sens. Le Prométhée d'Eschyle n'entend nullement renverser un dieu ancien et usé; au contraire c'est un dieu nouveau, un usurpateur qu'il maudit, et dont il prédit la chute. Dès les premiers vers qu'il prononce, il a soin de le dire. Il le dit au ciel immense, aux vents ailés, aux sources des fleuves, à la mer infinie, à toute la nature, qu'il convoque au spectacle de ses

souffrances : « Voyez quelles tortures vont me déchirer et m'épuiser pendant des milliers d'années; voyez quel supplice le *nouveau roi* des dieux a inventé pour moi ! » — « Tu resteras là, — lui avait déjà dit Vulcain prêt à le clouer, — sur cette pierre, debout, sans sommeil, sans fléchir le genou; tu y pousseras de longs et inutiles gémissemens, car le cœur de Jupiter n'est pas aisé à fléchir, et tout *nouveau maître* est rude. » — « De *nouveaux pilotes* gouvernent l'Olympe, lui disent les Océanides, de *nouvelles lois* sont imposées arbitrairement par Jupiter, et tout ce qui était vénéré est anéanti. » — « Connais-toi toi-même, lui dit l'Océan, qui cherche naïvement à le convertir au nouvel ordre de choses; fais-toi de nouvelles pensées; puisqu'un *nouveau maître* s'est posé parmi les dieux. »

Ceci est aussi positif que piquant : il y a loin de cette réalité aux vastes synthèses qu'on imagine pour le compte du poète, qui n'est plus là pour s'en défendre; mais il s'en est en quelque sorte défendu d'avance en répétant si souvent la même pensée, et d'ailleurs cette pensée de résistance à une usurpation, à un culte récemment imposé, et par conséquent, selon les idées des anciens, à une conquête politique, est tellement le fond du sujet et la trame de toute la contexture, que plusieurs ont tiré de là une autre explication quelque peu mesquine, supposant qu'Eschyle avait exhalé toute cette colère contre la tyrannie de Pisistrate et de sa famille.

Sortons de ces hypothèses pour rentrer dans le texte même d'Eschyle. C'est dans ce texte analysé avec soin que doit reposer sa véritable pensée. En sa qualité de génie créateur, considéré dans sa patrie comme ayant tenté une espèce de révolution morale, puisqu'on l'accusait d'avoir révélé les mystères, c'est-à-dire d'avoir interprété trop librement le dogme intime de cette société, il a dû être obsédé d'une pensée principale, mère et inspiratrice de ses œuvres, et dont il faut retrouver partout le rayonnement, car c'est là le propre des esprits qui laissent après eux une longue trace, c'est la condition de leur force et de leur influence. Si donc nous trouvons une pareille pensée dans la conception et dans tout le développement d'un de ses poèmes, si, dans tous les autres poèmes qui nous en restent, nous retrouvons cette même pensée comme fondamentale, et si de plus elle répond à l'esprit, aux nécessités et aux événemens de son époque, il faudra sans doute la reconnaître comme l'expression vraie de l'homme et du temps, et y subordonner toutes les interprétations. Or, cette pensée, nous la trouverons essentiellement historique, nationale, et puisée si avant dans l'esprit et dans la destinée de cette nation, qu'elle en résume d'avance toute la suite, ainsi qu'Homère. Et en l'interprétant, nous reprendrons, sinon le système, au moins la méthode de Fréret, comme justifiée par le texte d'Eschyle : mé-

thode nette et précise comme la raison française, mais dont la tradition savante a été trop longtemps interrompue par l'engouement pour les rêveries allemandes, et à laquelle il faudra revenir, si l'on revient sérieusement aux études antiques.

Qu'est-ce donc d'abord que Prométhée, selon Eschyle et la tradition reçue? Fils de Japet, père de Deucalion, c'est-à-dire de toute la famille hellénique, Prométhée est évidemment la figure, non d'une idée, mais d'une race. Ses actes ne sont pas allégoriques, mais politiques. C'est au nom et à la tête de cette race qu'il lutte contre Jupiter, qu'il négocie, qu'il ruse, qu'il cherche des alliés, qu'il est vaincu, qu'il se révolte de nouveau. Il est donc l'autorité dans cette race. Il se dit dieu; serait-il l'autorité sacerdotale? Ce qui semble le confirmer, c'est d'abord son nom, évidemment qualificatif : Prométhée, le prévoyant, le prophète; c'est ensuite qu'il se distingue lui-même des autres corps de la nation : il a consulté, sur la conduite à tenir en présence des prétentions de Jupiter, Thémis, la Justice, ou le conseil des magistrats, et *Ghê*, la Terre, le pays, comme nous dirions aujourd'hui, c'est-à-dire l'assemblée du peuple; mais les Titans, le corps des nobles, des guerriers, n'ont voulu rien entendre, et ont repoussé toute transaction. Et dans ce passage fameux où il raconte les services qu'il a rendus au peuple et à la civilisation, on ne saurait méconnaître l'action d'un sacerdoce, car dans toute l'histoire, ancienne et moderne, la civilisation des tribus sauvages est œuvre sacerdotale; ce fait est tellement universel, qu'on peut le poser comme loi dans la destinée humaine. — De quels maux, dit-il, de quelle ignorance n'a-t-il pas retiré les hommes! Il n'accusera point leur ingratitude, mais il veut raconter combien il les aimait; car avant lui, voyant, ils voyaient en vain; entendant, ils n'entendaient point; semblables aux ombres d'un rêve, leur esprit confondait tout dans une lueur vague; ils ne savaient ni se construire des maisons au soleil, ni travailler le bois; ils habitaient comme les fourmis dans de ténébreuses cavernes sous terre; ils ne savaient point prévoir le retour des saisons, et travaillaient sans intelligence, jusqu'à ce qu'il leur eût appris à définir l'année par le retour des astres. C'est lui qui leur a enseigné les nombres, chef-d'œuvre des inventions, les combinaisons des lettres, c'est-à-dire l'écriture, la mémoire, mère des sciences, ouvrière de toutes choses; il leur a enseigné les remèdes bienfaisans, et la religion, les présages, les augures, les signes qui manifestent la volonté des dieux dans les sacrifices, les utilités cachées sous la terre, l'airain, le fer, l'argent, l'or. Enfin, pour tout résumer, dit-il, en une courte parole, tous les arts sont, pour les mortels, sortis de Prométhée. On ne peut, ce semble, décrire plus clairement l'introduction par des prêtres missionnaires, — peut-être

phéniciens, puisqu'ils apportent l'écriture, — d'une civilisation plus avancée chez ces pauvres Pélasges ou *Iones* de la Grèce, ces mêmes *Iouni* vêtus de peaux et tatoués dont Champollion a lu le nom sur d'antiques monumens de l'Égypte. Ces prêtres avaient sans doute formé un corps de *prophètes* ou de *prométhées* indigènes dans leurs colonies, qui devinrent des cités. Quoi qu'il en soit, tout, dans Eschyle, représente Prométhée comme une autorité prépondérante chez les Titans, et rien ne saurait s'expliquer dans le drame sans l'intérêt de race qui domine entièrement l'action.

Maintenant qu'est-ce, dans Eschyle, que ce Jupiter, l'antagoniste de Prométhée, l'envahisseur que les guerriers indigènes repoussent, et qui finit par les emprisonner dans une région de l'ouest appelée le Tartare et par enchaîner leur prophète sur la montagne? Tout ce qu'en dit Eschyle le représente comme un dieu étranger, un usurpateur violent venu d'Égypte; c'est un culte étranger introduit par force, par conséquent une société étrangère, une invasion. Les premières aventures de ce dieu ne sont que la reproduction de celles d'Osiris, un peu modifiées par l'exigence des lieux, quand on a transporté cette histoire sur le sol de la Grèce. Poursuivi par Typhon, comme Osiris, jusqu'en Syrie, délivré par Rhéa et Hermès, comme le dieu égyptien par Isis et Horus, — de la Crète, dont les traditions égyptiennes sont empreintes dans le nom de Minos ou Ménès, il vint attaquer le Péloponèse par Lerne, autre localité pleine des souvenirs d'Égypte, et où, du temps de Pausanias, dix-huit siècles plus tard, il se célébrait encore des mystères si redoutables, que l'écrivain voyageur déclare n'oser point s'en expliquer. C'est aussi dans un canton du Péloponèse, à Sicyone, la plus vieille des cités cyclopéennes, par où l'art égyptien s'est introduit dans la Grèce, qu'Hésiode place la scène de la transaction essayée entre Prométhée et Jupiter. Pendant que celui-ci est à Lerne, une partie de la population, figurée par la nymphe Io, veut se joindre à lui; mais Inachus s'y oppose, appuyé par les dieux et les oracles indigènes, par Delphes et par Dodone. Ainsi le rapporte Eschyle, et c'est, comme on voit, la répétition du fait des Titans, qui ont aussi repoussé l'intrus. C'est en Égypte qu'Io, selon la prédiction que lui en fait Prométhée, ira le rejoindre pour l'épouser, et former dans le delta du Nil une colonie qui reviendra un jour avec Danaüs dans sa première patrie, dans la terre promise des Pélasges.

Le témoignage d'Eschyle est donc parfaitement clair; il ne confirme point l'opinion des indianistes modernes, qui voudraient faire dériver toute la civilisation grecque des bords de l'Indus ou du Gange, ni celle des anciens hébraïsans, qui l'expliquent aussi tout entière par la Judée ou la Phénicie. Sans rejeter ces élémens historiques, on

peut continuer à croire à l'influence principale de l'Égypte, si rapprochée et si puissante. Ainsi la pensée que le poète déroule dans le *Prométhée,* c'est la résistance des Iones ou Pélasges à une invasion égyptienne, résistance qui, en se prolongeant, devait se transformer, comme on le verra, en une lutte intellectuelle d'où naquit la philosophie au contact de la religion.

Cette donnée historique admise, rien de plus transparent que l'ensemble historique du mythe. Il s'y découvre même par momens un tel caractère de réalité politique, une si naïve vulgarité d'événemens, si j'ose le dire, qu'on croirait entrevoir germer un grain de comédie au milieu de ces imposantes scènes. Qu'on examine en effet avec attention l'exposé que fait Prométhée lui-même des causes antérieures qui ont amené son supplice.

A une certaine époque, lorsque le Jupiter des Curètes envahit le Péloponèse, la discorde et la colère se mirent entre les dieux ou génies de la contrée, c'est-à-dire probablement entre les diverses autorités ou classes de la nation. Il y eut une révolte, les uns voulant abandonner l'ancien dieu Kronos et se rallier à Jupiter, les autres soutenant que ce dernier ne régnerait jamais sur eux; mais une opinion mitoyenne avait été exprimée par Thémis (ou les magistrats) et par la Terre (ou le peuple), car Eschyle a soin d'avertir ici que ces mots sont symboliques, et résument « sous une seule image des significations diverses (1). » L'opinion de Thémis et de la Terre, c'est qu'il fallait triompher de l'ennemi, non par la force ni par la violence, mais par la ruse. Prométhée, embrassant, comme il dit, le parti le plus utile, essaya d'amener les Titans à cette opinion, sans pouvoir y réussir. Dans leurs pensées orgueilleuses, ils dédaignèrent ces adroites manœuvres et s'imaginèrent qu'ils vaincraient sans difficulté. « Alors, dit-il, il me parut que le plus sage, dans les circonstances, était de me ranger volontairement avec Thémis du côté de Jupiter, et par mon avis, le vieux Kronos fut enseveli avec ses partisans dans le noir et vaste abîme du Tartare. Et d'un tel service, le tyran des dieux m'a récompensé par ces cruels tourmens que vous me voyez souffrir, car, ajoute-t-il naïvement, il y a ce vice dans la tyrannie, qu'elle se défie de ses servitenrs. » Certes, jusqu'ici le beau rôle n'est pas du côté de Prométhée, et il est assez plaisant de se plaindre de ce qu'on se défie de lui, lorsque, après avoir conseillé la ruse contre Jupiter, il vient encore de trahir les Titans ses frères, qui n'ont pas voulu ruser. On sent là le courant le plus ordinaire des choses politiques, et si Eschyle n'avait pas eu dans l'esprit des traditions historiques admises et comprises sous ces formes fabuleuses, si surtout il avait conçu *a priori* son

(1) Πολλῶν ὀνομάτων μορφὴ μία.

principal personnage comme un type moral, il n'aurait jamais mis dans la bouche de Prométhée, pendant son supplice, une explication si peu tragique.

Cependant la suite répare bientôt la faiblesse de ces préliminaires. Jupiter, arrivé au gouvernement, procède aussitôt, comme de raison, à la distribution des fonctions et au partage du pouvoir; « seulement, ajoute Prométhée, il ne tint aucun compte des pauvres mortels; au contraire il résolut d'en détruire toute la race, et d'en créer une nouvelle. » Cela veut dire sans doute que, selon l'usage des antiques migrations conquérantes, il voulut introduire une population étrangère et coloniser les terres des vaincus. A partir de ce moment, Prométhée se transfigure en quelque sorte, et arrive à cette grandeur où Eschyle le montre dans les premières et les dernières scènes. « Moi seul, dit-il, j'osai; moi seul j'arrachai les mortels à la puissance qui les écrasait et les jetait aux enfers. Ils voyaient toujours la mort devant eux; pour les détourner de cette vue, je mis, je *logeai* dans leur cœur les espérances aveugles. » Jupiter leur avait ôté le feu pour les punir; cela veut-il dire la suppression du droit de cité et de la liberté du travail industriel au profit des nouveau-venus? Prométhée, dans Eschyle, leur rend le feu, « qui enseigne et alimente les métiers. » C'est pour cela qu'il est enchaîné sur cette montagne, c'est-à-dire qu'il est repoussé au loin vers le nord avec ses tribus, qui en redescendront un jour, ranimées par Deucalion, son fils, sous les noms d'*Hellènes,* de *Doriens,* d'*Achéens,* pour reconquérir la terre de leurs ancêtres. Prométhée devient donc ici, par la force et la signification des événemens, la figure de l'esprit libre et résistant d'une nation opprimée; son silence opiniâtre, pendant que la Force et la Violence le font enchaîner et clouer, exprime admirablement le silence séculaire d'un peuple qui ne meurt pas sous l'oppression; et lorsque ces exécuteurs sont partis, après nous avoir, pendant toute une scène, martelé l'âme de la rauque et rude parole de la tyrannie, — leur victime, retrouvant sa voix dans sa poitrine transpercée d'un coin de diamant, n'a qu'à appeler et prendre à témoin toute la nature, pour que toute la nature réponde et vienne gémir avec lui. Des coups d'ailes secouent l'air, des bruissemens s'approchent, le cœur des nymphes océanides, pleurant et frémissant, s'assemble, suspendu dans l'espace autour du rocher du supplice. Toutefois ces Océanides, qui semblent représenter historiquement les îles et les peuplades insulaires voisines de la Grèce, ne parlent pas seulement pour elles-mêmes, elles répandent aussi devant Prométhée les condoléances de toutes les nations qui leur *sont alliées par le sang,* et ceci est très digne de remarque, car quelles sont ces nations qui pleurent sur Prométhée, et qui, est-il dit, « souffrent de

sa souffrance? » Ce sont « celles qui habitent le sol de la sainte Asie, et les vierges Amazones, et les Scythes méotides, et la fleur des guerriers arabes, et ceux qui frémissent dans les retranchemens naturels du Caucase, » c'est-à-dire précisément les deux races ennemies de l'Égypte qui avaient fait l'invasion dévastatrice des Pasteurs, s'il est vrai qu'aux Pasteurs sémitiques, indiqués par Manéthon, il faille ajouter les Schéto trouvés par Champollion sur les monumens.

Ainsi tous les détails confirment cette signification de sujet national et anti-égyptien que nous donnons au *Prométhée*, et que nous retrouvons dans toutes les pièces d'Eschyle. Et ici nous hasarderons une autre remarque qui nous est suggérée par des observations présentées ici même, au sujet de la légende d'Attila (1). Il y a de ces analogies historiques qui en disent plus que tous les textes, et les siècles obscurs ne s'expliqueront jamais que par les siècles mieux connus, comme les phénomènes géologiques antérieurs à tout souvenir s'expliquent par les causes actuelles qui agissent dans la nature. M. Amédée Thierry remarque dans les mythes populaires des versions différentes ou opposées sur les mêmes sujets, des caractères contraires attribués aux mêmes personnages, selon l'inspiration des partis ou des nationalités. Ainsi les légendes sur Attila, qui procèdent de l'Italie, de la Gaule et de l'église, en font un fléau de Dieu, et les images les plus gigantesques y suffisent à peine pour exprimer ses ravages. Au contraire, sur le Rhin et le Danube, dans les *Niebelungen* en particulier, Attila devient un assez bon homme, inerte comme le Charlemagne des paladins, et cette extrême divergence des souvenirs laissés par un nom retentissant ne laisse pas de jeter un jour utile sur la formation des légendes populaires. C'est là du reste une observation tout aussi applicable à l'histoire, qui n'est trop souvent que la légende d'un parti, et ne déroulerait qu'un immense mensonge, si l'abondance des documens ne permettait aujourd'hui d'en contrôler une assez grande portion. Cependant, lorsque ces diversités ne portent que sur des détails ou l'appréciation morale des faits, elles deviennent elles-mêmes un fait instructif sur l'état des esprits qu'elles supposent.

Or la légende de Prométhée nous arrive aussi sous deux formes évidemment sollicitées par les deux tendances d'esprit qui animèrent la civilisation grecque. Dans la version d'Eschyle, la légende est nationale, héroïque, favorable au vaincu, haletante de rébellion. Dans celle d'Hésiode, elle est égyptienne, sacerdotale, insultante pour le peuple indigène, en quelque sorte enivrée de tyrannie. La *Théogonie*, attribuée au poète d'Ascrée, n'est qu'un chant de victoire et

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre et du 1er décembre 1852.

de conquête en l'honneur de Jupiter, les Titans y sont partout maltraités; mais Prométhée surtout y est vilipendé, et ses stratagèmes autant ridiculisés que dans Aristophane. Le côté ridicule qu'Eschyle n'a fait que toucher en passant pour satisfaire à la tradition, et qu'il se hâte de recouvrir de l'appareil d'un immense sacrifice, est seul en relief dans Hésiode, et le supplice n'est mentionné qu'en passant. Voyez en effet cette petite comédie introduite en épisode dans la grande guerre des Titans. Nous avons déjà vu dans Eschyle que Jupiter, vainqueur de Kronos, partagea le gouvernement et les terres entre ses partisans, et ne tint aucun compte des gens du pays. Hésiode raconte que Prométhée avait voulu tromper le maître des dieux à cette occasion. Un bœuf dépecé était à partager entre eux; on sait que dans toute l'antiquité mythique le bœuf figure la terre. Il y avait donc une négociation pour le partage de ce bœuf. Prométhée, voulant tromper Jupiter, « mit d'un côté la bonne viande grasse enveloppée dans la peau, et de l'autre rien que les os, recouverts, avec une astucieuse dextérité, d'une blanche couche de graisse. » N'est-ce pas à dire qu'il aurait voulu circonscrire le vainqueur dans quelque contrée rocheuse et stérile, et garder pour lui et les siens les bonnes terres de la plaine? « Alors, dit Hésiode, le père des dieux et des hommes lui adressa cette piquante parole : Fils de Japet, illustre prince, ô mon ami, que tu as mal fait les parts! Et comme l'adroit Prométhée, souriant en lui-même de sa ruse qu'il croyait réussie, invitait le glorieux Jupiter à choisir, celui-ci, indigné à la fin, enleva les couvertures trompeuses, vit les os blancs, et dit à Prométhée : Fils de Japet, le plus sage des sages, ô mon ami, tu n'as pas encore oublié les ruses de ton métier! » La conséquence de ceci fut que Jupiter irrité songea à exterminer toute cette race et à la remplacer par une autre. Ce symbolisme burlesque n'est-il pas bien comparable à la scène fantastique d'Aristophane, où Prométhée, méditant quelque nouveau tour contre Jupiter, s'en va au rendez-vous des conspirateurs sous un parasol, pour n'être point vu du ciel?

Revenons à Eschyle. Prométhée attend un rédempteur : voilà le secret de sa force. Du haut de son supplice, il menace son vainqueur et lui fait ses conditions. Il sait que Jupiter périra et comment il périra, et il le laissera périr, à moins qu'il ne transige, à moins qu'il ne se réconcilie avec lui Prométhée. « Il aura besoin de moi, dit-il, ce maître des dieux, tout brisé que je sois sous ces lourdes chaînes. Ni les mielleux accens de la persuasion ne me séduiront, ni les rudes menaces ne m'ébranleront, à moins qu'auparavant il ne me délivre de ces liens horribles et ne répare cet outrage... Il est violent, il fait la justice selon son intérêt; mais néanmoins il s'adoucira quand il se verra brisé à son tour, et, *couchant par terre* son intraitable orgueil,

il s'empressera de m'offrir alliance et amitié. » Il y a ici plusieurs idées importantes sur lesquelles il faut nous arrêter. Le nœud non-seulement du drame, mais d'une pensée historique qui se retrouve partout dans Eschyle, est dans cette transaction, dans cette alliance prévue entre Prométhée et Jupiter, entre l'Égypte et la Grèce; disons-le tout de suite, entre la liberté critique et l'organisation religieuse.

Et d'abord cette espérance d'un rédempteur n'est pas une invention poétique; elle a une valeur historique générale fondée sur les faits et sur les instincts de l'homme. C'est un phénomène commun des mécontentemens populaires, mais qui, dans certains états de la société où l'imagination est puissante, prend des proportions très grandes et devient une prophétie nationale. Le genre humain ne croit pas aux lois fatales qui feraient de la société un mécanisme roulant de lui-même; il croit au contraire à la puissance des individus doués de dons particuliers de la Providence et qui arrivent en leur temps. Je ne sais quelle ville d'Étrurie se laissa détruire par les Romains sous cette espérance, opiniâtre jusqu'à la dernière heure, d'un libérateur promis par les oracles. Les Gallois, refoulés par les Anglo-Saxons, attendirent pendant des siècles la résurrection du roi Arthur. Les paysans du Rhin espérèrent longtemps aussi le réveil de Frédéric Barberousse, endormi dans la caverne en attendant son heure. Nous avons vu, de nos jours même, les paysans de nos campagnes refuser longtemps de croire à la mort du grand trépassé de Sainte-Hélène et prédire encore son retour. Des esprits plus positifs, des praticiens de la politique, n'échappent pas à cet instinct qui cherche à se soulager par la prophétie. Avec quelle éloquence Machiavel, sortant tout à coup de ses considérations techniques, tire des misères mêmes de son pays un motif d'espérance, par l'attente d'un homme prédestiné au salut public! « De même, dit-il, qu'il était nécessaire, pour faire éclater la vertu de Moïse, que le peuple d'Israël fût esclave en Égypte, et pour manifester la grandeur et le courage de Cyrus que les Perses fussent opprimés par les Mèdes, et pour illustrer le génie de Thésée que les Athéniens fussent dispersés dans l'Attique, de même aujourd'hui, pour mettre en lumière la vertu d'une âme italienne, il était nécessaire que l'Italie fût amenée à sa situation présente, qu'elle fût plus esclave que les Hébreux, plus subjuguée que les Perses, plus dispersée que les Athéniens, sans chef, sans gouvernement, battue, dépouillée, déchirée, foulée, et qu'elle eût subi toutes sortes de dévastations... Restée comme sans vie, elle est dans l'attente de celui qui guérira ses blessures et cicatrisera ses plaies, depuis longtemps gangrenées. On la voit prier Dieu de lui envoyer quelqu'un qui la rachète (*che la redima*) de la cruauté et de

l'insolence des barbares... Que l'Italie voie enfin après si longtemps apparaître son rédempteur! et je ne puis dire avec quel amour il serait reçu dans toutes ces provinces qui ont souffert de ces déluges d'étrangers! »

Ce sentiment si énergique, pris dans les entrailles populaires, Eschyle lui donne un corps et l'introduit sur la scène. Cette figure étrange de la nymphe Io transformée en génisse, c'est l'avenir même qui passe sous les yeux de Prométhée. D'elle doit naître Hercule, le sauveur et le médiateur. Ne dirait-on pas que ce fantôme nous rejette bien loin en dehors de l'interprétation historique, et que pour le coup l'imagination va prendre toute la place? Il s'en faut de beaucoup; l'image d'Io nous ramène au contraire au sein des événemens de cette grande époque.

Io, avons-nous déjà dit, figure le peuple japétique des Iones; son nom est le même que celui d'Ion, héros éponyme de la race. Eschyle établit lui-même ce rapport en disant qu'elle donnera son nom au golfe ionique. C'est donc ce peuple même, pour qui Prométhée souffre, qu'il fait arriver aux pieds de Prométhée, lequel à cette vue reçoit l'esprit prophétique et raconte les épreuves que les Iones doivent encore subir avant leur délivrance. En dehors de cette signification, le mythe serait puéril et absurde, et ne concorderait pas avec ses propres suites; mais avec cette signification, tout ce qui a paru bizarre ou inexplicable aux interprètes s'éclaircit et se classe dans l'ensemble des événemens mythiques et même historiques. Io est transformée en génisse. On a voulu croire qu'elle ne paraissait pas en scène sous cette forme : et pourquoi pas, si les contemporains voyaient dans la génisse le symbole de la terre ou du peuple qui l'habitait, comme nous l'avons déjà remarqué? D'ailleurs les Grecs admettaient ces images symboliques, si communes dans leurs représentations religieuses et si multipliées par la peinture et la statuaire; pourquoi ne les auraient-ils pas admises au théâtre, où Eschyle met bien les Euménides avec leurs serpens, où Aristophane choisit pour personnages des oiseaux, des guêpes et des grenouilles? Quoi qu'il en soit, le fait est peu contestable. Io gémit de la perte de sa beauté; elle parle des cornes qu'elle porte au front. Ailleurs elle mugit de douleur; Argus l'a suivie à la trace de ses pas sur le sable; elle est piquée par un taon; en voilà bien assez. La crudité même de ce symbolisme détourne la pensée de l'idée d'un personnage réel et la force à reconnaître sous la figure un être collectif. Dès lors aussi il n'y a plus à s'étonner de ce long voyage d'Io, suivant toute la longueur de la péninsule, tournant jusqu'en Scythie, passant le Bosphore, traversant toute l'Asie antérieure, la Syrie, l'Arabie, pour arriver aux bouches du Nil. C'est tout simplement la migration d'une tribu qui s'en va, comme les Hébreux, prendre part à la grande

proie de l'Égypte ravagée par les Pasteurs, semblable à ces bandes qui, de la mer Caspienne ou de la Scandinavie, venaient prendre part à la destruction de l'empire romain dans un pareil cataclysme. Les détails géographiques un peu longs placés dans le récit du voyage d'Io, et qu'on a cru devoir justifier en disant que les spectateurs aimaient à cette époque les relations de voyages, n'ont plus besoin de cette justification singulière; ils rappellent les incidens de la migration, les rencontres vraies ou fabuleuses des Chalybes, des Amazones, des Gorgones, des Phorcydes, des Arimaspes, récits populaires qui se rattachaient au sujet. L'expédition s'arrêtera enfin dans la région triangulaire du Nil, où elle fondera une *grande colonie*. Là, par le simple attouchement de sa main souveraine, Jupiter lui rendra la raison et le repos; là Io enfantera le noir Epaphus, c'est-à-dire que de son alliance avec les autres peuplades résultera le règne d'Apophis, qui paraît en effet avoir voulu concilier en Égypte la population vaincue avec celle des conquérans, puisqu'il est le seul dont le nom se trouve inscrit comme Pharaon sur les monumens postérieurs. Cependant, à la cinquième génération, la tribu, venue de la Grèce, y retournera malgré elle pour échapper à l'oppression, ce qui se rapporte clairement à la réaction qui, sous les dix-huitième et dix-neuvième dynasties pharaoniques, finit par débarrasser l'Égypte de la présence des étrangers et par rétablir les vrais Égyptiens jusqu'aux embouchures de leur Nil. La ressemblance frappante entre cette suite de faits et l'histoire des Israélites, depuis Joseph jusqu'à Moïse, a été remarquée il y a longtemps, on a voulu même les identifier et tirer de la tradition grecque un témoignage en faveur de la vérité du récit mosaïque; mais à quoi bon? Ce récit n'a pas besoin d'une telle preuve : l'analogie vient de ce que l'événement fondamental, l'invasion des Pasteurs, fut une immense révolution à laquelle tous les peuples de la Méditerranée prirent part, de ce que tous ces divers envahisseurs furent tous également expulsés, de ce que tous par conséquent ont dû conserver des légendes identiques quant aux principales circonstances, — de ce qu'enfin cette révolution a dû engendrer quelque grande épopée qui se sera répandue, plus ou moins modifiée, chez tous les peuples qu'elle concernait, comme plus tard celles d'Attila et de Charlemagne.

C'est donc dans cette longue histoire à venir que le Prométhée d'Eschyle plonge son regard et qu'il aperçoit de loin sa délivrance. « De cette semence, dit-il, germera le fort, l'illustre par son arc, qui me déliera de cette torture : ainsi me l'a prédit ma mère Thémis, l'antique titanide. » Et alors il redouble ses défis et ses menaces : « Oh! qu'alors Jupiter sera petit, lui si orgueilleux aujourd'hui dans ses pensées! Il médite un mariage qui le renversera sans qu'il s'en doute du pouvoir et du trône, et nul autre que moi ne peut lui en-

seigner le moyen de détourner ce revers. Je sais la chose, je sais la manière. Et maintenant qu'il se repose, tranquille et confiant en ses vains tonnerres; qu'il secoue ses traits de feu : nul ne l'empêchera de tomber d'une chute honteuse et pitoyable, et il apprendra de son désastre combien il est différent de régner ou de servir. »

Jusqu'ici, pour faire ressortir cette indomptable volonté, qui, affaissée par momens sous la douleur, se redresse toujours, le poète a fait dire aux Océanides tout ce qui peut inviter à la résignation et à l'obéissance. Les Océanides ont représenté avec beaucoup de mesure et même de délicatesse l'humanité vulgaire, soumise avant tout à l'instinct commun de la conservation présente, cherchant le repos de la vie et se gardant bien d'acheter à ses dépens le bien public, surtout le bien d'un vague et lointain avenir. Quoique à la fin, généreuses malgré leur prudence terrestre, elles refusent d'abandonner Prométhée et s'exposent avec lui aux foudres de Jupiter, néanmoins pendant tout le cours du drame elles ont cherché à lui inspirer leur faiblesse, il y a même un chant de soumission aux choses établies, un hymne à l'indifférence pour les idées et pour les hommes, et ce chant naïf fait singulièrement ressortir le contraste entre la prudence vulgaire et ces ambitions plus hautes qui ne songent pas uniquement à prolonger leur vie au banquet des joies présentes.

« Oh! que jamais, disent-elles, oh! que jamais le maître suprême ne permette que ma pensée soit en opposition avec sa puissance; que jamais je n'oublie d'offrir aux dieux le banquet sacré des sacrifices, que jamais je ne les offense par mes paroles! Que cette volonté soit stable en moi et ne se dissipe jamais! Il est doux d'étendre longuement sa vie sur de confiantes espérances et d'alimenter son cœur de joies lumineuses. Mais toi, oh! je frissonne en te voyant rongé de tant de misères! Trop hardi devant Jupiter, tu révères trop l'humanité, ô Prométhée! Vois combien d'ingratitude pour le bienfait, ô ami! Dis-moi, où est la force, où est l'assistance de ces hommes d'un jour? Ne vois-tu pas cette race aveugle trébucher sans cesse, légère et inconsistante comme un songe? Jamais les volontés humaines ne dépasseront les volontés de Jupiter. Voilà ce que j'ai compris en voyant ton funeste sort, ô Prométhée. Oh! combien diffère ce chant, qui s'envole en ce moment de ma bouche, de celui que je chantais sur ton hyménée aux jours de tes ardeurs, lorsque par tes présens tu gagnas ma sœur Hésione, et l'emmenas épouse pour partager ta couche! »

Quelle grâce, n'est-il pas vrai, de faiblesse, de timidité, de regrets, dans ces gémissemens! L'humble instinct qui rase la terre ne se montre ici que pour mieux faire mesurer la hauteur du dévouement et les escarpemens de la volonté humaine.

Mais ni à ces sollicitations, ni à toutes celles qui les ont suivies, la victime ne s'est ébranlée; elle redouble au contraire ses menaces et ses prédictions mystérieuses, et Jupiter s'en inquiète à la fin. Il

envoie à Prométhée Hermès, l'interprète, le *Toth* égyptien, image et patron de la classe sacerdotale. Celui-ci vient le sommer d'expliquer ses énigmes séditieuses, et il parle avec l'insolence d'un serviteur qui ne suppose pas qu'on ose résister à son maître. « Or ça, l'habile homme, toi si amer et si haineux, toi qui ne crains pas d'offenser les dieux pour relever les hommes éphémères, et qui as dérobé le feu, mon père t'ordonne de dire ce que c'est que ce mariage dont tu fais tant de bruit et qui doit le faire tomber du pouvoir? Explique-toi sans énigme sur tous les points; ne m'oblige pas, Prométhée, à y revenir deux fois : tu sais que Jupiter n'est pas doux pour ceux qui agissent ainsi. » Prométhée, qui n'est plus cette fois en présence du souverain maître, mais d'un égal, change alors de ton; l'ironie et le dédain remplacent l'orgueil rebelle. « Ce discours, répondit-il, est noble, et digne, et plein de sens, comme il convient à un valet des dieux. Vous êtes de nouveau-venus dans le gouvernement, et vous croyez, comme de raison, habiter vos palais sans encombre. N'en ai-je pas, moi, déjà vu tomber deux maîtres? Eh bien! j'en verrai tomber un troisième, celui d'aujourd'hui, honteusement et vite. Ne trouves-tu pas que j'ai bien l'air de craindre et de vénérer les nouveaux dieux? Il s'en faut de beaucoup, il s'en faut de tout. Maintenant, reprends le chemin par où tu es venu, car tu ne me persuaderas rien de ce que tu viens me débiter. »

C'est ainsi que commence cette dernière et incomparable scène, dont les dialogues les plus serrés et les plus hautains de notre Corneille peuvent seuls donner une idée, mais sans égaler cet éclat de langage qui n'appartient qu'à Eschyle, et qui drape si dignement les proportions gigantesques du sujet. « Ce sont de semblables audaces, lui dit Hermès, qui t'ont déjà fait aborder à ce port de misère où te voilà. — Je ne voudrais pas, répond Prométhée, sache-le bien, échanger ma misère pour ta domesticité. Je trouve meilleur d'être l'esclave de ce roc que d'être le messager de ton père Jupiter. Voilà ce que méritent tes outrages. » Hermès, ému ou effrayé lui-même, cherche enfin à l'adoucir et lui décrit les nouveaux supplices auxquels il s'expose, le gouffre qui le tiendra enseveli pendant des années, le vautour qui viendra ronger ses chairs. Les Océanides se joignent à lui et recommandent de nouveau la résignation et la prudence; mais Prométhée : « Je savais d'avance ces nouvelles qu'il vient de me déclamer; mais il n'y a rien que de naturel, quand on est ennemi, à souffrir de la main de son ennemi. Tombent donc sur moi les dards tordus de la foudre! que le tonnerre et les vents sauvages déchirent l'air! qu'un souffle arrache de sa base la terre avec ses racines, et confonde en tournoyant les flots de la mer avec les célestes sentiers des astres! qu'il précipite dans les noires profondeurs du Tartare mon corps, emporté par les irrésistibles tourbillons du destin!

Au moins ne pourra-t-il pas me faire mourir! » Alors Hermès le déclare incurable dans sa folie, il invite les Océanides à se retirer pour que le bruit de la foudre ne leur fasse pas perdre l'esprit; mais elles, soulevées à leur tour par un mouvement héroïque, refusent et veulent partager le sort de Prométhée. La terre est secouée, l'air mugit, les éclairs éclatent, des trombes font tournoyer la poussière, et le dieu tombe dans l'abîme en invoquant sa mère, sans cesser de se prophétiser immortel et de protester contre l'injustice.

La transaction et la délivrance faisaient le sujet du *Prométhée délivré*, qui ne nous est pas parvenu. Selon Hésiode, toujours hostile, si Prométhée fut délivré, c'est que Jupiter le voulut bien. Quoique irrité encore, il fit le sacrifice de sa colère pour ajouter à la gloire de l'Hercule thébain; mais on a vu par la scène d'Hermès qu'Eschyle ne l'entendait pas ainsi. Ces deux forces se concilièrent par nécessité réciproque, et ce fut à Athènes que leur œuvre commune devait principalement s'accomplir. Ce fut en effet au bord du Céphise, selon la tradition athénienne, que Deucalion transforma les pierres en hommes, c'est-à-dire que la race de Prométhée se multiplia. Les Ioniens devinrent bientôt la population de l'Attique. Là aussi ce fut Prométhée qui d'un coup de hache fendit la tête de Jupiter, et en fit sortir Pallas tout armée : nouveau symbole, et l'un des plus ingénieux, qui exprime très bien que le culte et par conséquent la cité d'Athènes sont sortis de cette conciliation, un peu rude dans ses procédés. Dans les jardins de l'Académie, dans ce sanctuaire de la liberté d'esprit et d'interprétation des anciens dogmes, où tant d'idées furent remuées qui nous agitent encore, à l'entrée même de l'enceinte de Minerve, deux statues furent érigées en effet sur la même base, celle de Prométhée le supplicié et celle de Vulcain l'exécuteur, « et sur cette base, un même autel, dit Pausanias, leur était commun à tous deux; mais Prométhée occupait la première place sous la forme d'un vieillard, tenant de la main droite un sceptre; Vulcain, plus jeune, lui semblait subordonné. » Quelles images parlantes, et comme il est clair, par toutes ces circonstances, que les anciens attachaient à une foule de choses des significations qui nous échappent! Prométhée, Vulcain et Minerve, qui les domine et les unit, semblent ici former la triade locale d'Athènes. C'était aussi aux fêtes de ces trois divinités qu'on faisait la course des torches : les coureurs partaient, la torche allumée à la main, de l'autel de Prométhée; puis, en certains lieux de la ville, on se la passait, et celui-là était vaincu qui la laissait s'éteindre dans ses mains. Ainsi ce feu dérobé par Prométhée à ses vainqueurs, cette lumière de philosophie était considérée par ce peuple intelligent et poète comme un héritage confié à son génie, et qu'il devait propager et transmettre, comme il l'a transmis

en effet. Ajoutons que cette torche de Prométhée s'allumait sur l'autel de l'Amour, et un ancien remarque qu'ici l'Amour, placé qu'il était sous les yeux et dans un sanctuaire de la vierge divine, n'a plus sa signification ordinaire. Peut-être l'appellerait-on aujourd'hui la fraternité des peuples.

Quel sens donnerons-nous donc au *Prométhée* d'Eschyle? Quelle idée en extrairons-nous comme ayant été celle du poète, après avoir écarté les abstractions systématiques, après avoir cherché dans le texte même ce qu'il dit, en l'éclaircissant par sa propre suite et sa concordance avec lui-même, par les données historiques auxquelles la chronologie le rattache, par le culte et la popularité du principal personnage? La conclusion nous semble déjà d'elle-même sortie de ce que nous en avons dit. Le fait général et permanent de l'histoire de la société grecque, la lutte, — nationale contre les Orientaux, intellectuelle contre un culte exotique, — qui a été l'œuvre de cette société tant qu'elle a vécu, et qui résultait de sa situation et de ses commencemens, ce fait, pris à son origine et représenté sous les grandes formes mythiques que les peuples donnent aux événemens primordiaux de leur histoire, voilà le sujet et la signification du *Prométhée*. Si d'autres idées, plus générales et plus en harmonie avec les dogmes religieux, ressortent de ce poème comme de tous les autres, surtout lorsqu'on les considère dans leur enchaînement trilogique, c'est parce que le théâtre, sorti récemment des mystères, en imitait encore la forme hiératique; mais les faits nationaux n'en étaient pas moins le sujet immédiat. Né d'une famille aristocratique, Eschyle, avec Pindare, son contemporain, a toujours été considéré comme l'une des autorités les plus sûres pour les traditions reculées. Dans ces anciennes familles, il y avait des traditions plus positives que parmi le peuple, et entre les initiés on apercevait, sous le voile de la légende, des faits réels dont il était convenu de ne point parler au vulgaire, comme cela se voit très bien par les réticences fréquentes et volontaires d'Hérodote et des autres historiens; mais l'audacieux Eschyle soulevait le voile. Cette divulgation devenait d'ailleurs une nécessité du drame, car toute cette vieille mythologie n'est pleine que de la querelle des prêtres et des guerriers, tout autant que notre moyen âge; et comment d'aussi grands esprits qu'Eschyle auraient-ils omis précisément l'idée fondamentale de leurs sujets poétiques, celle qui de leur temps les enveloppait encore de toutes parts, celle qui enfin, après avoir quitté la robe des muses, continua le même travail sous le manteau des philosophes jusqu'à l'avénement du christianisme?

II.

Ce qui, au premier aspect, distingue surtout Eschyle de ses successeurs, c'est que, chez ceux-ci, l'art s'enrichit en altérant la tradition. Non-seulement ils s'affranchissent de la trilogie, mais l'ossature historique se recouvre chez eux, pour ainsi dire, de chairs plus savamment modelées; les mouvemens du drame, amenés de plus loin et avec une intention d'effet plus marquée, expriment si abondamment les phénomènes de la vie individuelle, que l'action plus générale de la nationalité et de la société n'y paraît presque plus, les lignes en étant trop grandes pour admettre tant de détails. Cela tient en partie au progrès de l'art, cela tient aussi à l'esprit du temps et au génie particulier du poète. Ni l'abondance des idées dramatiques, ni le plein développement des situations, ni la variété des tons et des caractères, ne font faute à Eschyle; il a la grâce et le gémissement aussi bien que la force et la terreur, et il nous semble que s'il l'avait voulu, si son époque l'avait demandé, il aurait pu s'étendre plus loin dans ce domaine, et le féconder aussi largement que Sophocle. Mais chaque moment de la durée d'une nation correspond à un point ou à un aspect particulier de la pensée que cette nation déroule; le moment d'Eschyle touchait encore, par l'invasion des Perses, aux luttes produites par les invasions légendaires; ce qu'on lui demandait, c'étaient, avant tout, ces grands souvenirs nationaux; la sobriété des développemens individuels lui était ainsi imposée; elle convenait d'ailleurs à la nature forte, sévère et patriotique de son génie. Il faut donc, si l'on veut pénétrer dans l'intimité de ce génie, se rappeler toujours que l'art, si noble et si riche qu'il soit, n'est pourtant chez lui qu'en seconde ligne : ce qui domine, ce qui se retrouvait partout dans la longue série des soixante-dix ou soixante-quinze légendes qu'il avait traitées, c'est l'unité historique. Partout une même base, partout une même conclusion. En nous efforçant d'éviter toute interprétation systématique, nous ne saurions parcourir l'ensemble des sujets d'Eschyle sans être frappé de cette unité de pensée qui éclate dans ses drames les plus divers. C'est véritablement une série historique nationale, comme celle de Shakspeare, mais avec une vue plus haute; partout on y retrouve la signification politique du *Prométhée* sous des formes plus claires et des faits moins symbolisés, et partout s'y rajeunit, persistante et opiniâtre, cette même idée de la nationalité défendue ou propagée sur le sol de la Grèce, en même temps qu'une religion et une civilisation supérieure y sont librement acceptées comme par une transaction finale.

Prenons d'abord, en suivant la chronologie, *les Suppliantes*, la seule pièce qui nous reste de la trilogie égyptienne : c'est la con-

tinuation historique de celle de *Prométhée,* puisqu'on y voit la descendance d'Io, cette *grande colonie* des Iones, établie naguère dans la *région triangulaire* du Nil, revenir à sa terre promise, au pays de ses ancêtres et de son brillant avenir, comme Prométhée le lui avait prédit. Ce n'est certes pas à ce mythe qu'il est permis d'appliquer le symbolisme aventureux qui part de l'abstraction. Tout s'y rapporte de trop près aux événemens de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie des Pharaons, pour qu'on puisse en contester le fondement historique. L'expulsion partielle, successive, et les retours passagers des envahisseurs de l'Égypte, la puissante réaction de Rhamsès contre les nations étrangères, parmi lesquelles les Iones sont nommés par les monumens, les récits de Manéthon sur la révolte et la fuite de Danaüs, la conformité des récits bibliques, si remarquable qu'on a considéré Danaüs comme le Moïse de la Grèce, enfin les traditions grecques, et surtout celle d'Eschyle, deux fois écrite dans le *Prométhée* et dans *les Suppliantes,* impriment à cet épisode, quant à ses élémens principaux, une certitude à laquelle bien des événemens non contestés ne sauraient prétendre.

La première pièce de cette trilogie était intitulée *les Égyptiens;* elle exposait l'oppression de Danaüs et de sa tribu en Égypte. Il s'enfuit avec ses cinquante filles, que les cinquante fils d'Égyptus voulaient épouser par force, ce qui signifie, en langage mythique, que les Égyptiens avaient voulu réduire la race d'Io en esclavage, et c'était le temps en effet où ils traitaient de même la race de Jacob; il fallait des bras pour élever les énormes monumens de cette époque, dont tant de restes sont encore debout aujourd'hui. Ainsi, dans cette première partie, l'antagonisme entre la race grecque et la race égyptienne est assez clair; c'est le fond même du sujet, c'est l'*exode* de la tribu danaïde qui se dérobe, comme Israël, au joug d'un maître barbare.

Au début de la seconde pièce, — *les Suppliantes,* — les cinquante Danaïdes, débarquées sur la rive de l'Argolide, voient sur la mer les navires égyptiens qui les poursuivent, qui vont les atteindre, et comme Moïse, elles appellent leur dieu protecteur pour qu'il fasse périr dans les flots ces persécuteurs : « O Jupiter, sauveur et gardien des hommes purs, favorise d'un souffle bienveillant notre troupe suppliante, mais rejette dans la mer, avec ses chars aux rames rapides, cet essaim persécuteur d'enfans de l'Égypte, avant qu'ils ne mettent les pieds sur cette terre qui les repousse; que sous les coups d'une tempête battante, remplie de tonnerres et d'éclairs et de vents porteurs de déluges, ils ne trouvent devant eux que des flots sauvages et y soient engloutis! » Le roi d'Argos, Pelasgus, averti de l'arrivée d'une troupe inconnue, vient apprendre de Danaüs l'histoire d'Io et de leurs ancêtres communs; le peuple d'Argos prend, à l'unanimité des suffrages, envers et contre tous la protection de cette tribu parente. En

vain le héraut des Égyptiens avait commencé, comme Hermès dans *Prométhée,* par de fiers discours et des insolences : il ne tarde pas à être renvoyé beaucoup plus humble et chargé de paroles fort piquantes pour les Égyptiens, grands scribes et buveurs de bière, qu'Eschyle, ce semble, aimait à railler. — « Vous ne les enlèverez pas de force, dit le roi; voilà ce qu'un suffrage unanime du peuple a résolu. Ceci est cloué d'un clou qui a percé de part en part, et il ne sera pas arraché; ceci n'est pas écrit sur des tablettes, ni scellé dans des replis de papyrus, mais tu l'entends clairement d'une bouche libre. Et maintenant ôte-toi de mes yeux au plus vite. — Eh bien! sachez, répond l'Égyptien, que c'est une nouvelle guerre que vous choisissez; la victoire et la puissance seront aux hommes. — Eh bien! répond le roi, vous trouverez dans les habitans de cette terre des hommes aussi qui ne boivent pas du vin d'orge. » Et aussitôt il fait partir les Danaïdes « pour la ville bien ceinte et fermée d'un vaste travail de tours. » Ainsi la race d'Io est délivrée; elle rentre dans la famille pélasgique, dont elle était sortie, et la flotte égyptienne s'en retourne à travers les tempêtes invoquées contre elle. Le récit biblique analogue à celui-ci est la délivrance des Hébreux après le passage de la Mer-Rouge.

La troisième pièce, *les Danaïdes,* complétait la trilogie par la destruction des enfans d'Égyptus, à l'exception de Lyncée, qui, ayant respecté la virginité d'Hypermnestre, fut conservé par elle, l'épousa et fut établi dans le pays. Le vrai sujet de cette pièce finale de la trilogie était, comme on voit, une transaction. La Danaïde, accusée de n'avoir pas tué le dernier des Égyptiens, fut absoute par les juges d'Argos. Qui ne voit ici encore cette fusion intellectuelle qui arrivait toujours quand la liberté était sauve? Cette tribu des Danaïdes, longtemps acclimatée en Égypte, instruite, comme les Hébreux, dans la sagesse des Égyptiens, fut un des principaux agens de cette conciliation. La race sémitique, toujours iconoclaste, de peur d'altérer l'unité divine, avait repoussé absolument les formes hiéroglyphiques de la religion du Nil; elle n'en prit qu'en partie l'organisation sacerdotale. La race grecque au contraire, plus pénétrable et plus sensible à l'image extérieure, reçut volontiers et propagea les cérémonies mystiques; mais libre, elle exprima librement le culte par les arts, et fit sortir ainsi, par une autre voie, l'unité de l'Être divin de la multitude même de ses figurations. Toute cette trilogie égyptienne a donc un sens absolument identique au sens que nous avons développé dans celle de *Prométhée;* seulement le mythe, moins ancien, y a déjà revêtu des formes plus humaines. Guerre de races, oppression, résistance, communication d'idées, fusion des cultes, tout s'y trouve dans le même ordre et sous la même inspiration, malgré la diversité des sujets.

Après la trilogie égyptienne, voyons la trilogie thébaine. L'arène

est autre, mais c'est le même combat, car cette guerre de Thèbes porte encore au plus haut degré le caractère d'une guerre de religion. OEdipe, cet aventurier venu de Corinthe, possédée alors par la race éolique, a tué le sphinx, image hiératique de la théocratie étrangère, qui dévorait ceux qui ne parlaient point sa langue ou n'étaient pas initiés à ses mystères. OEdipe règne, mais les prêtres et les chefs, d'origine phénicienne, soulèvent contre lui des oracles et des terreurs superstitieuses : il est chassé. L'un de ses fils est adopté par le parti victorieux, l'autre s'en va soulever contre la ville sacerdotale les tribus helléniques d'Argolide, d'Étolie, d'Éolie et d'Arcadie. Voilà donc les deux partis bien classés comme dans les trilogies précédentes. La pièce d'Eschyle, d'une simplicité extrême, n'est guère qu'un portrait épique des sept chefs placés aux sept portes de la ville pour l'attaquer, et des sept guerriers thébains qui leur sont opposés. Cette magnifique description est assez connue; mais on n'en a jamais, que nous sachions, remarqué l'esprit, la pensée, qui est précisément celle que nous nous attachons à faire ressortir dans toute la poésie d'Eschyle. Tous les assaillans hellènes y sont représentés comme des héros impies, menaçans, insolens, qui méprisent les dieux comme Prométhée, et se déclarent hautement du parti de Typhon contre Jupiter; leurs adversaires sont tous des guerriers pieux, vaillans et modestes, Phéniciens des vieilles familles de Cadmus. Parmi les Hellènes, un seul est prêtre ou prophète, c'est Amphiaraüs; mais il est venu malgré lui, après avoir essayé d'étouffer ou d'entraver l'entreprise, et là même, sous les murs de la ville assiégée, il ne cesse de reprocher aux chefs leur injustice, leur impiété, recevant des insultes pour réponse. A la porte Prœtide, c'est Tydée qui frémit, qui crie, qui secoue le panache de son casque et les sonnettes de son bouclier, et accable d'outrages le sage prophète, l'accusant de caresser le destin et de temporiser avec la bataille par lâcheté. A la porte d'Électra, Capanée, autre géant, dit-il, plus grand que le précédent, exhale une jactance plus qu'humaine : que Jupiter veuille ou ne veuille pas, il prétend détruire la ville, et il compare les éclairs et les foudres du dieu aux rayons impuissans du midi. Le troisième des chefs hellènes défie le dieu de la guerre lui-même de l'empêcher d'escalader les remparts. Le quatrième porte sur son bouclier l'image de Typhon, l'antique ennemi du Jupiter égyptien. Le cinquième est un Arcadien qui jure que la lance qu'il tient lui vaut mieux qu'un dieu, et qu'il ravagera la ville en dépit de Jupiter; sur son bouclier, pour insulter aux assiégés, on a représenté le sphinx qui emporte un Thébain. Une fois cette observation faite, il nous semble qu'on ne peut plus relire *les Sept devant Thèbes* sans être frappé de cette peinture de deux partis, non accidentels et passagèrement formés, mais hostiles par le fond de leur être pour

ainsi dire, portant en eux la haine de race et la révolte religieuse, et formant ainsi un épisode intimement lié aux événemens essentiels de l'histoire humaine. La liaison, la continuité, la profondeur de ces événemens, ne nous frappent pas assez parce que nous n'en voyons pas la suite; combien ils nous paraîtraient plus importans, si nous avions les trilogies entières! Eschyle avait complété celle-ci par la catastrophe de Thèbes, qui arriva dix ans plus tard, et qu'il avait traitée sous le titre des *Épigones*. Ces *Épigones* ou descendans des sept chefs revinrent à l'attaque de Thèbes, et y détruisirent définitivement la domination phénicienne et sacerdotale. Ici encore c'est la fusion religieuse qui termine l'aventure; le dieu des Hellènes, Apollon, profita de la dépouille théologique, car l'oracle de Thèbes, représenté par Manto, qui signifie *divination*, fut, après la mort de Tirésias, transporté à Delphes. Thèbes entra ainsi à son tour dans cet ordre nouveau, dont la ville d'Athènes et l'autel de Minerve paraissent déjà, en ces temps reculés, marquer le centre intellectuel par un rayonnement de liberté.

Jusqu'ici nous avons vu, dans le *Prométhée*, une guerre de religion et de nationalité à la fois, puis dans la trilogie égyptienne la délivrance de la race vaincue et captive; à Thèbes, quelques siècles plus tard, c'était la théocratie encore constituée dans les cités, mais que l'insurrection des tribus guerrières vient dissoudre comme pouvoir politique. Voici maintenant, dans l'*Orestie* ou trilogie d'Oreste, que nous avons tout entière, un nouveau progrès dans cette démolition de la puissance théocratique : le droit de juger dans les causes criminelles lui sera enlevé à son tour et transporté au pouvoir civil et laïque, à l'Aréopage. C'est une grande époque dans le mythe et dans l'histoire, et qu'Eschyle a rendue avec non moins de vigueur que la guerre des Titans : sujet obscur et difficile, mais d'autant plus digne d'une étude sérieuse et hardie, car cette pièce des *Euménides*, si étrange dans son développement, si pleine de lueurs lugubres et de beautés austères, ne serait cependant dans son ensemble qu'une fantasmagorie absurde, terminée par un plaidoyer ridicule, si elle n'enveloppait une signification historique. C'est en nous guidant par les idées générales déjà déduites, c'est en suivant l'histoire dans son cours naturel, que nous pourrons constater cette signification.

Dès qu'on admet l'introduction en Grèce d'une théocratie égyptienne assez forte pour avoir produit ces types de prêtres et de prophètes si hardis devant les rois, qui tiennent tant de place dans la tradition mythologique, — dès qu'on la conçoit assez puissante pour avoir propagé ces mystères si longtemps vénérés, et qui terrifiaient encore les peuples à la naissance du christianisme, il faut nécessairement admettre aussi que des tribunaux religieux avaient complété ces institutions et sanctionné les préceptes. L'histoire moderne nous ap-

prend comment la logique des faits, la nécessité des temps, l'utilité publique, amenèrent cette introduction, très légitime en son temps, d'une puissance judiciaire théocratique venant en aide à l'enseignement chez des peuples désorganisés ou barbares. Or la judicature égyptienne avait ce caractère particulier, qu'elle jugeait les mœurs aussi bien que les actes. On sait que les rois eux-mêmes n'y échappaient point, qu'à leur mort au moins, s'ils avaient opprimé la justice, elle se redressait à la porte de leur tombeau, en face de leurs funérailles, qu'aujourd'hui encore on voit des noms et des figures de rois martelés sur les monumens où ils les avaient fait sculpter, que grands et peuple étaient soumis à ce jugement final, et l'on comprend sans peine l'impression terrible qui devait en rester dans les imaginations; mais cette terreur, toute religieuse, provenait surtout de ce que ces arrêts avaient leur sanction dans une vie future. Ce que le sacerdoce avait lié sur la terre était lié dans l'*Amenthi* ou l'enfer. Pour rendre cette idée sensible, on supposait que la procédure était renouvelée dans l'*Amenthi*, devant les quarante-deux jurés, en présence d'Osiris; les vices et les vertus étaient pesés, ce que les Grecs appelaient la *psychostasie* ou *pesée des âmes*. Il y avait l'accusation et la défense, comme dans la procédure des béatifications catholiques, qui est une espèce de psychostasie chrétienne. Toutes ces formalités étaient peintes sur le livre des prières, qui se trouve, plus ou moins abrégé, dans presque toutes les momies, surtout dans les plus anciennes, et que l'illustre Champollion a nommé le *rituel funéraire;* ainsi la terreur et l'espérance étaient déposées avec la prière dans le cercueil même du mort par la main de ses parens. Quelle coutume! quelle profondeur de gouvernement! et jamais institution destinée à dompter l'esprit humain a-t-elle poussé si loin ses racines dans tout ce que nous sommes, dans la vie et dans la mort?

Maintenant déroulons ce rituel funéraire, et en comparant les représentations des juges de l'Amenthi et les fonctions de leur tribunal avec quelques-unes des figurations connues des Euménides et les fonctions qui leur sont attribuées, nous trouverons sans peine que ces deux groupes n'en font qu'un, et que les altérations produites par le temps, la distance et l'esprit national, n'en déguisent que faiblement l'identité primitive. Nous remarquerons même qu'Eschyle, comme pour mieux dévoiler les origines qu'il connaît, se rapproche beaucoup plus qu'on ne le faisait en Grèce du tableau original. En Grèce, les Euménides étaient représentées au nombre de trois, quelquefois de deux ou de quatre, souvent sous un seul corps à plusieurs têtes, ou une tête et six bras; enfin la multiplicité était indiquée, mais vaguement. Eschyle en porta le nombre à cinquante, et c'est le nombre exact des divinités de l'Amenthi, comprenant les quarante-deux juges, les deux déesses qui introduisent l'âme du mort, Horus

et Anubis, qui manient la balance; Thoth, écrivant le résultat; Oms ou Cerbère, qui semble aboyer l'accusation; Osiris, qui juge, et le cynocéphale qui exécute. En outre les Euménides, dont on osait à peine prononcer le nom, n'étaient point encore représentées sous les formes affreuses qui ont prévalu depuis; au moins leurs statues n'avaient rien d'effrayant, selon Pausanias. Ce fut Eschyle qui inventa ces masques affreux, ces chevelures de serpens, qui causèrent tant d'effroi à la premièrere présentation; pourquoi, si ce n'est pour rappeler les formes symboliques des divinités de l'Amenthi, portant sur des corps humains des têtes de crocodiles, de chacals, de chiens, de serpens, d'hippopotames, d'éperviers, formes qui, n'ayant plus pour les Grecs les significations qu'y avait attachées l'écriture hiéroglyphique, ne leur laissaient que l'idée de la laideur infernale? Des monumens et des médailles confirment encore cette identité. De même qu'Osiris, dans les vignettes du rituel, porte le fouet et le sceptre à crochet, ayant devant lui la peau de panthère, le thyrse, la fleur du lotus, le chien Oms, et la clé ou croix ansée dans la main de Tmeï, — ces divers attributs se retrouvent épars sur les représentations grecques ou étrusques des Euménides. On les y voit accompagnées de chiens qui aboient ou coiffées de lotus ou d'un boisseau qui semble la mitre d'Osiris, ou vêtues d'une peau de panthère, ou armées de fouets, de crochets, ou une clé à la main. Leur culte aussi rappelait parfaitement le jugement de l'Amenthi avec ses terreurs et sa moralité; les sacrifices aux Euménides se faisaient la nuit, souvent dans des lieux souterrains; les prêtres se revêtaient de robes noires; les chants étaient des lamentations plaintives, sans instrumens, comme des supplications d'accusé. Dans tout le reste, un silence profond était imposé. Les gâteaux sacrés ne pouvaient être pétris que par des jeunes gens de bonne famille et sans reproche; les esclaves et tout ce qui était avili en était écarté : des hommes et des femmes d'une vie exemplaire pouvaient seuls figurer devant les augustes déesses, et cependant on dit, d'un autre côté, que les Eupatrides ne prenaient aucune part à ces cérémonies. Était-ce encore une protestation de la vieille noblesse titanique?

Une considération plus concluante encore, ce sont les fonctions de ces divinités vengeresses, si admirablement décrites dans l'hymne diabolique qu'Eschyle leur fait chanter sur le malheureux Oreste. Cette juridiction sacerdotale qui suivait le crime sur la terre et jusqu'au sein de la mort, ces nobles idées de justice éternelle revêtues de tant d'épouvantes, y sont exposées dans une incantation infernale avec un refrain qui rappelle celui des sorcières de Macbeth, avec un rhythme torrentueux qui roule comme un amas de pierres dans le lit du Styx, et que nous n'essaierons point d'imiter; il suffit d'y voir ce qui explique la magistrature que s'attribuent les Euménides :

« Tu ne réponds pas (disent-elles à Oreste)? Tu dédaignes ces discours, toi qui es à moi, nourri pour moi, voué à moi? Eh bien! tu seras ma pâture vivante, sans qu'il faille t'immoler devant un autel, et tu entendras ce chant qui va te lier. — Allons donc, formons la danse, puisqu'il faut prononcer au grand jour l'hymne des enfers, et dire quelle est notre fonction et notre pouvoir sur la destinée des hommes, et combien il nous plaît de faire droite justice.

« Celui qui tend des mains pures, notre colère ne le poursuit pas, et il traverse la vie sans atteinte; mais si un coupable, comme cet homme, cache des mains ensanglantées, nous sommes là, témoins qui nous levons pour les morts, et nous lui apparaissons sans pitié, vengeresses du sang. Mère qui m'enfantas pour rétribuer morts et vivans, ô Nuit, ma mère! écoute : Apollon me déshonore; il m'arrache cette proie, victime expiatoire, dévouée pour avoir tué sa mère! Mais sur ce maudit, je dirai ce cantique : délire, vertige, mort de l'âme! hymne des furies, qui lie l'intelligence, fait taire la lyre, dessèche les hommes!

« Car c'est le sort que m'a filé la destinée irrésistible, et dont elle m'enchaîne, d'accompagner les insensés qui ont commis un meurtre jusqu'à ce qu'ils descendent sous terre; et morts, ils ne sont pas encore entièrement délivrés. Mais sur ce maudit, je dirai ce cantique : délire, vertige, mort de l'âme! hymne des furies, qui lie l'intelligence, fait taire la lyre, dessèche les hommes!

« Dès notre naissance, ces fonctions furent les nôtres; mais nos mains ne touchent point celles des immortels; nul d'entre eux ne vient en convive communier avec nous; les blanches draperies ne furent point notre part ni notre héritage; notre part, c'est de démolir les familles quand le glaive a tué en trahison un ami ou un parent. Alors, lancées sur le coupable, si vaillant qu'il soit, nous éteignons sa jeunesse dans son sang.

« Nous courons en hâte, pour prévenir tout autre dans ce labeur et pour dispenser les dieux d'intervenir dans nos rites et de contrôler nos arrêts. Jupiter a repoussé avec dédain notre troupe sanglante et odieuse; c'est pourquoi nous nous abattons sur les coupables, pressant de tout le poids de nos pas les fuyards qui chancellent d'une longue course; pesante vengeance, et terrible à porter!

« Les gloires humaines, si hautes sous le ciel, se fondent sous terre et s'évanouissent misérablement dès que nous leur apparaissons sous nos vêtemens noirs, et que nous dansons sur nos pieds redoutés. Il tombe, et ne le sait pas, tant il est insensé dans sa perdition! Tant le châtiment qui plane sur l'homme épaissit les ténèbres autour de lui, et répand dans ses palais un obscur brouillard d'où sa voix sort gémissante!

« Or ceci reste et ne changera point : nous sommes les Vénérables, toujours actives et absolues dans nos fonctions, qui n'oublions pas les méchans, qui ne faiblissons jamais, fidèles à une charge sans honneurs, sans hommages, écartée du séjour des dieux, sous une lueur sans soleil, dans des lieux sans chemins et inabordables aux vivans et aux morts.

« Qui donc parmi les hommes n'éprouvera point le respect et la crainte en présence de cette institution divine, équitable et parfaite, qui nous est confiée? Notre vieille dignité nous reste, et le mépris ne peut nous atteindre quoique notre place soit sous la terre et notre triste soleil dans les ténèbres. »

Dans un autre chœur, cette magistrature morale prend un ton d'enseignement qui rappelle les formes simples et antiques de la sagesse orientale :

« Je dis cette parole, qui est vraie : L'orgueil est réellement fils de l'impiété; mais la santé de l'âme enfante le bonheur tant aimé, tant souhaité de tous. Et je dis, pour tout comprendre en un mot : Révérez l'autel de la justice, ne le foulez pas d'un pied athée pour un lucre; car la peine suivrait, la fin répondrait au crime. Que chacun honore ses parens et reçoive avec un respect hospitalier la visite de l'étranger! Ainsi, juste sans y être forcé, il ne sera pas sans bonheur; il ne succombera jamais entièrement. Mais je dis : L'audacieux transgresseur qui confond toute justice fléchira bientôt sous la force, quand l'adversité déchirera sa voile et brisera ses vergues. Il appelle, et n'est pas entendu dans le tourbillon qui l'entraîne. Dieu rit de l'homme violent, lorsqu'il le voit, lui qui ne s'y était jamais attendu, vaincu par la tempête insurmontable, et ne surnageant plus; il a brisé à jamais son bonheur d'autrefois contre l'écueil de la justice, et il périt ni regretté ni connu. »

Tous ces chants, rapides, serrés, parfois obscurs, mais toujours pleins d'élévation, roulent sur trois idées, toutes trois caractéristiques dans le sens que nous avons indiqué : la première, une juridiction terrestre et surnaturelle à la fois, qui poursuit dans ce monde et lie pour la vie future; la seconde, une inquisition morale, une haute censure, ancienne, non interrompue, devant laquelle les grandeurs humaines se fondent comme la cire; la troisième, une puissance vieillie, en quelque sorte reniée et repoussée par les dieux nationaux ou déjà nationalisés, une puissance qui se plaint en menaçant et qui sent son déclin, quoique redoutable encore. L'esprit du tribunal théocratique dont l'*Amenthi* était la transfiguration religieuse, dernier reste d'une organisation sacerdotale déchue, nous paraît respirer entièrement dans ces hymnes. Le nom seul de ce tribunal terrifiait; peut-être ce nom était-il le nom égyptien même de l'Amenthi, hellénisé par une légère déflexion, selon l'usage des peuples qui altèrent volontiers les mots réprouvés ou redoutés, et selon l'usage particulier des Grecs, qui ramenaient les dénominations étrangères à des racines de leur langue; les *Amenthides* seront ainsi devenues les *Euménides*, appellation adoucie et suppliante.

Quoi qu'il en soit, le vrai sujet de la pièce d'Eschyle, c'est la suppression du tribunal des Amenthides ou Euménides comme tribunal actif; son pouvoir est renfermé pour l'avenir dans le temple et devient une simple puissance morale agissant sur les consciences, et sa juridiction extérieure passe à l'Aréopage. L'Aréopage (colline d'Arès ou de la Lance) remonte très haut dans l'antiquité, et les souvenirs qui s'y rattachent dans ces temps obscurs se lient toujours à l'idée d'une de ces enceintes consacrées au jugement chez les peuples guerriers. C'est comme le Mallberg ou la colline du parlement, mais du parle-

ment barbare de nos conquérans saliques, où les juges siégeaient avec la lance. Du temps de Cécrops, Arès y avait été absous du meurtre d'un étranger; Céphale, de la tribu éolienne, y fut condamné pour avoir tué la fille du roi d'Athènes; l'Oreste d'Eschyle y est amené par Apollon lui-même; tout indique un tribunal national pour la classe guerrière. Eschyle dit lui-même : « Ceci sera désormais et à toujours le tribunal de l'*armée* d'Athènes. » L'aristocratie presque féodale va donc achever la destruction du régime théocratique, déjà désorganisé, en lui enlevant la juridiction criminelle et la censure publique, et c'est vers cette époque en effet que disparissent de la légende ces figures redoutées de prêtres et de prophètes qui accompagnaient les rois dans leurs expéditions, entravaient leurs desseins, les punissaient et les détrônaient quelquefois en faisant parler les dieux. Or voici sous quelles images le poète expose cet événement.

Oreste, poursuivi par les Euménides, cherche un asile à Delphes, dans le temple d'Apollon, le dieu indigène. La Pythie, qui venait adresser ses prières, d'abord aux dieux primitifs du pays, ensuite à ceux qui ont été admis postérieurement, voit tout à coup, autour d'un suppliant prosterné devant l'autel, des figures affreuses, étrangères, qu'elle ne connaît pas, et qui la font fuir. Cependant Apollon arrive lui-même, appelle Oreste du milieu de « ces vieilles exécrées, auxquelles ne s'allie ni dieu, ni homme, ni bête, habitantes des enfers, odieuses aux hommes et aux dieux. » Il l'envoie à Athènes, auprès de Minerve, pour demander d'autres juges. Les Euménides, éveillées par l'ombre de Clytemnestre qui demande vengeance, se lèvent en tumulte, voient que leur justiciable leur a échappé, accusent les *dieux nouveaux* qui s'emparent de tout pouvoir contre toute justice, favorisent les mortels malgré la loi divine, et détruisent les filles antiques du Destin. Apollon les chasse. Elles poursuivent Oreste jusqu'à Athènes, et le trouvent aux pieds de la statue de Minerve. Cette déesse arrive, vierge non engendrée, expression d'une pensée nouvelle produite par la réconciliation de Jupiter et de Prométhée, réunissant dans ses attributs la guerre et la science, l'héroïsme grec et la sagesse égyptienne. C'est à elle qu'il appartient d'apaiser ce conflit. Il est clair qu'ici la cause d'Oreste n'est que le prétexte ou l'occasion : les plaidoiries sont peu concluantes sur le fond; mais Minerve, refusant de juger elle-même, déclare qu'à l'avenir les causes criminelles seront jugées par l'Aréopage, auquel elle prescrit les règles qui en ont fait par la suite la force et la durée. Les Euménides s'indignent de se voir ainsi dépossédées; sans cesse elles reviennent sur cette idée, — que les divinités anciennes sont détrônées par des divinités nouvelles, que l'ancienne législation est détruite, que tout ira désormais au plus mal dans le monde : c'est le langage ordinaire des priviléges qu'on abolit. Minerve, avec une

longue patience et des invitations presque suppliantes, mêlées toutefois de quelques menaces, finit par les apaiser; elle leur a promis un temple, des cérémonies, des hommages; les Euménides, changeant de ton, n'ont plus que des bénédictions à répandre sur Athènes, et une procession publique les conduit vers l'enceinte, d'où elles ne sortiront plus. Ainsi, comme dans *Prométhée,* nous voyons ici des dieux nouveaux qui renversent des dieux anciens, et toujours en transigeant, de telle sorte que la puissance temporelle, — qu'on me permette ces expressions trop modernes, — étant enlevée, le spirituel reste seul pour se modifier avec le temps. Seulement ici ces dieux anciens et nouveaux sont les dieux considérés comme juges : c'est une révolution dans le droit de juger. Remarquons encore cette autre différence, que les dieux nouveaux, qui avaient subjugué Prométhée, sont devenus, après cinq siècles, les dieux anciens subjugués à leur tour.

L'unité de la pensée historique dans Eschyle nous semble maintenant assez démontrée. Il serait fort inutile de nous arrêter encore sur la tragédie des *Perses* pour en faire ressortir l'esprit national et l'antagonisme contre l'Orient. Si on examinait ensuite, parmi les pièces d'Eschyle perdues, celles dont le sujet peut être esquissé d'après les fragmens qui en restent, comparés d'ailleurs à la tradition connue, on découvrirait partout du premier coup d'œil ce même esprit. Par exemple, les trilogies qui se rapportent à l'introduction du culte de Dionyse-Bacchus en Thrace et en Béotie ne contiennent toujours que l'élément national qui repousse violemment le dieu étranger, et finit pourtant par l'associer aux dieux déjà établis. De celle de *Lycurgue* en particulier, on cite quelques fragmens où il est facile de reconnaître le langage hautain et les mépris de Prométhée, et néanmoins Lycurgue et Dionyse partagent à la fin les mêmes autels. Les sujets empruntés à la guerre de Troie dérivaient essentiellement de la même pensée. Dans *la Psychostasie* surtout, Eschyle devait, à en juger par tout le reste, donner carrière à sa verve anti-égyptienne. Quel tableau en effet, pour le poète de *Prométhée*, que l'âme d'Achille mise dans la balance du Destin avec celle de l'Égyptien Memnon! En vain celui-ci déploie au milieu des rudes guerriers hellènes le faste d'une civilisation plus avancée et plus riche; en vain il se vante de sa race originaire « des bords du Nil aux sept branches, dont l'onde sacrée féconde les épis nourrissans de Cérès : » il est néanmoins trouvé trop léger dans la balance fatale; le poids d'Achille et de la Grèce l'emporte, et sans doute Eschyle faisait bien comprendre, sous cette pesée mystique des deux âmes, la pesée des deux nations et l'apothéose de la plus jeune, de la plus hardie, de la plus progressive.

III.

D'où vient donc cette singulière unité de pensée dans des œuvres si diverses? D'où vient que les pièces d'Eschyle ne semblent toutes rouler que sur un même événement, divers par la forme, les noms, les caractères, les incidens, identique par sa cause et son résultat général? Y a-t-il là du hasard ou du système, et ne faudrait-il pas en chercher la raison, s'il y en a une? Heureusement cette raison est fort simple et fort claire : c'est qu'en effet l'événement qui a servi de matière à Eschyle et à la tragédie grecque dans son ensemble est un, quoiqu'il embrasse plusieurs siècles. Cet événement, c'est la formation de la nation grecque, période historique analogue, dans ses élémens principaux et par conséquent aussi dans un grand nombre de détails, à la période franque de notre histoire. La nation grecque s'est formée dans l'intervalle qui sépare l'invasion des Pasteurs en Égypte de la guerre de Troie. Thucydide remarque qu'avant cette dernière guerre les Grecs n'avaient encore rien entrepris en commun; ils n'avaient pas même un nom commun. C'était un flux de tribus de même famille, mais de dialectes différens; des associations guerrières pour la conquête, le pillage, la piraterie; des migrations, des incursions venant du nord pour s'évanouir au midi ou s'y retrancher dans quelques montagnes. Des cités relativement puissantes, consacrées par un culte et un sacerdoce, s'élevaient çà et là dans la péninsule. Fondées par des étrangers, Égyptiens ou Asiatiques, ces villes s'étaient acquis des territoires, attaché des peuplades, avaient remplacé les superstitions locales par une religion mieux organisée, étaient enfin devenues des états, et travaillaient à étendre la cité sur la tribu. De là une perpétuelle et sanglante querelle entre les villes, où dominait le sacerdoce, et la campagne, possédée par les chefs des peuplades.

La cité se défendait surtout par ses dieux, c'est-à-dire par les terreurs religieuses, les oracles, les légendes, l'interprétation des signes et des calamités publiques. Les chefs, tantôt domptés par la superstition commune, en appelaient aux passions et aux vengeances humaines; tantôt, rebelles et impies, ils s'attaquaient aux dieux mêmes. Le plus souvent ils se prévalaient des anciennes divinités indigènes pour expulser les divinités étrangères. Telle était la situation générale des temps mythologiques; mais comme les cités étaient indépendantes, diverses d'origine, et qu'aucune autorité ne reliait les cultes entre eux, cette querelle principale se fractionnait entre les états. Chaque cité avait ses révolutions à part, et des traditions particulières en sortaient. De là ces tragiques événemens qui, depuis la Thrace jusqu'à l'extrémité du Péloponèse, ont imprimé leur souvenir à chaque localité importante, et qui, dans leur infinie variété,

n'étant néanmoins que les épisodes d'un événement fondamental, n'ont tous qu'un même sens, qu'une même terminaison, et aboutissent à une même nationalité. Dans ce tumulte créateur, la poésie ne fut ni un jeu ni un métier, mais un instrument sérieux, une puissance nationale; elle fut l'histoire des tribus et des états, elle fut l'hymne patriotique, elle fut surtout la voix des sages et des conciliateurs. C'est pourquoi elle est restée longtemps l'expression de la vie de cette période historique. Elle y remontait sans cesse, comme on remonte à ses premiers jours quand on cherche à se comprendre soi-même; en y prenant la lutte primitive, elle la continuait et la menait à son but. Le drame, parlant à la foule, pouvait moins que toute autre poésie échapper à cette influence des choses; Eschyle la reçoit tout entière, et de là l'unité et la concentration de sa pensée.

Terminons par une dernière réflexion, pour achever d'éclaircir l'idée principale qui nous a inspiré cette étude. On a dû voir, ce nous semble, par cet exposé, que partout dans Eschyle se manifeste de la manière la plus éclatante l'énergie de la liberté humaine, telle qu'elle se développe dans la Grèce, avec ses plus hautes applications à l'état et à l'intelligence. D'où vient donc cette idée contraire, si généralement admise, que le dogme fondamental de la tragédie grecque, issue de la religion, c'est la fatalité? Selon cette hypothèse, tellement répandue, que nous l'avons tout d'abord acceptée sans examen, un destin aveugle, irrésistible, inexorable, aurait régné dans le culte et dans le drame, il aurait trouvé sa plus haute expression dans Eschyle même; l'homme n'y serait qu'un instrument passif ou une victime de cette nécessité de fer, et le fatalisme oriental aurait opprimé dans l'ancienne poésie toute liberté, toute personnalité. Cette opinion, formée peut-être d'abord sur quelques images exagérées de la puissance divine et de la loi universelle, a pris plus d'importance depuis qu'on s'en est servi pour étayer des systèmes. Les uns, voulant que la vie générale ne soit qu'une espèce de végétation spontanée de toutes choses, dans laquelle les êtres se forment et se complètent sous l'influence des milieux, sans qu'aucune volonté extérieure à eux-mêmes les domine, ont trouvé utile à cette doctrine panthéiste et fataliste de la montrer admise et agissante dans les religions de l'antiquité, qui semblait leur rendre témoignage. Les autres, cherchant à créer je ne sais quelle polémique négative en faveur du christianisme, croient devoir exagérer à plaisir les vices des sociétés antiques et en dénigrer les doctrines, sans distinction des temps, sans égard aux circonstances, comme si tant de peuples avaient pu vivre, tant de civilisations se développer, sans porter en elles les vérités essentielles à la vie et à la civilisation.

Il y a ici un malentendu qui corrompt l'interprétation de toute l'antiquité grecque, et qui amènerait un démenti à toute son his-

toire. Il n'est pas possible, à première vue, que cette société si libre, vive et volontaire, se soit formée sous la doctrine d'un quiétisme et d'une résignation fataliste; au contraire elle est tout entière, depuis son origine jusqu'à sa chute, une négation acharnée et tumultueuse d'un pareil dogme. Bien entendu que nous ne parlons pas ici de quelques abstractions de philosophes cherchant à formuler l'univers dans leurs écoles : nous parlons de la société dans son ensemble, exprimant ses idées par ses actions, ses mœurs, ses créations et ses destructions. Voyons la question sous ces deux aspects : y a-t-il dans le drame d'Eschyle en particulier ce qu'on appelle fatalité dans les faits? y a-t-il fatalisme dans l'homme?

Rien n'autorise à croire que le Destin ait été compris dans l'antiquité comme une puissance inintelligente, agissant par une nécessité initiale, continue, éternelle. Chez les Grecs, le Destin (Μοῖρα), c'est la *part* faite à chaque chose, la distribution, l'ordre général; chez les Latins (*Fatum*), c'est la chose dite, arrêtée, le Verbe qui gouverne; ces mots impliquent l'intelligence, la volonté, l'activité, triade divine. « Aveugle et sourd » veut en ce cas dire absolu, « qui ne dévie devant aucun obstacle, ne tient compte d'aucune considération particulière. » Il n'y a rien là qui répugne à la Providence chrétienne. Le mot chrétien de *providence* est beaucoup meilleur sans doute, car il exprime le principe intelligent et la volonté qui en procède, tandis que les mots anciens n'exprimaient que la force du résultat; mais cette Providence chrétienne n'en a pas moins sa portion de fatalité : elle a en elle-même des lois nécessaires qui dérivent de la nature divine. l'ordre physique qu'elle a établi est absolu, et, dans les événemens de la société, elle a enchaîné aux causes des effets presque toujours indépendans de la liberté humaine.

Il est vrai que certains faits, exposés avec des circonstances navrantes par les mythes antiques, inquiéteraient la raison sur les décrets de la Providence : ainsi OEdipe, qui ne connaît ni son père, ni sa mère, tue l'un dans une querelle, épouse l'autre, et un oracle l'avait prédit; mais cette question de prescience se pose aussi dans le christianisme, et si le désespoir d'OEdipe exprime énergiquement les répugnances de la nature et les lois essentielles de la famille, son ignorance invincible sauve la moralité. Chez les païens comme chez les chrétiens, la solution est dans une autre vie. OEdipe, après avoir apaisé les Euménides, est enlevé par les dieux, et son tombeau devient une puissance qui protége le pays où son expiation s'est faite. Souvent encore, pour exprimer certaines situations inextricables qui se rencontrent dans la vie, conséquences d'une première erreur ou d'un premier malheur, les tragiques emploient l'image du filet : l'homme est pris dans un réseau d'obstacles et poussé où il ne veut pas aller; mais qui ne reconnaît dans cette image frappante les phé-

nomènes les plus communs de la vie, même dans les conditions les plus humbles et les plus insignifiantes? Qu'une faute en amène une foule d'autres, qu'il y ait des générations de malheurs, comme il y a et parce qu'il y a des générations de fautes, qu'une fausse démarche conduise à des labyrinthes d'impasses, qu'une imprudence ferme toutes les voies, qu'une fois sorti du sentier, on passe de roche en roche, d'un marais à un précipice, — n'est-ce point là la vie telle qu'elle existe de fait? Mais cette fatalité en apparence aveugle et immorale ne l'est pas en réalité, ni chez les modernes, ni chez les anciens, parce que les uns et les autres ont considéré la vie comme un passage et une épreuve; pour les uns comme pour les autres, la lumière d'un monde supérieur vient éclairer ces ténèbres. Sans doute la loi morale était encore très imparfaite chez les Grecs aussi bien que chez les Hébreux, et les héros des temps mythologiques étaient mauvais casuistes; mais avec les notions de vertu et de crime qu'ils pouvaient avoir, ils entrevoyaient toujours au bout de leurs peines la justice divine, les criminels repentans pouvaient même par un effort, par une rupture à laquelle les dieux venaient en aide, sortir du filet terrible et fatal. On avait institué pour cela des expiations : Oreste, Alcméon, Achille et tant d'autres allaient se faire purifier dans un temple, quelquefois chez un roi patriarche revêtu de ce pouvoir sacerdotal, et ils rentraient dans la liberté de leur conscience.

Bien plus, n'y avait-il pas expressément des dieux-messagers, ou anges, chargés de garder, d'avertir, d'inspirer les hommes? Homère est plein d'exemples de ces messages : Hermès, Iris, Minerve, établissent une communication assidue entre la bonté suprême et la faiblesse ou l'égarement de l'humanité. Dans Eschyle, Apollon retire lui-même Oreste du milieu des Euménides. Les chœurs, on l'a souvent remarqué, sont comme une providence qui pressent, qui conseille, qui ramène sans cesse les personnages à la pensée des dieux et de la justice; c'est comme une voix inspirée, impersonnelle, voix du ciel s'exprimant par le peuple, écho des temples, enseignement, prière. Où donc est cette fatalité aveugle qui pousse au crime et détruit la moralité des actes? Quelques mots çà et là trop absolus, trop rudes, sur l'inflexibilité des décrets éternels, peuvent-ils effacer cet ensemble de tableaux qui présentent partout sur les premiers plans le dogme providentiel? La construction même des théâtres n'était-elle pas un témoignage matériel sous l'œil des spectateurs, puisqu'une estrade particulière y était établie pour l'apparition des dieux, dont l'intervention dans les événemens humains était de règle dans ces premiers temps? Aveugle donc, c'est-à-dire absolue dans l'ordre des créatures inférieures, la providence des anciens, comme la nôtre, loin d'étouffer notre âme sous des situations sans issue, dirige presque

toujours un rayon du dogme universel dans l'apparente confusion des événemens. Si de certaines complications terribles il sort de grands effets tragiques, ces effets ne sont point la doctrine; ils ne sont que l'un des termes du problème humain; l'autre n'est jamais loin, au moins dans les poètes qui, interprètes de la pensée commune qui est leur force, traduisent mieux que les philosophes la croyance d'une époque. — C'est à dessein que nous insistons sur cette opinion, d'abord parce qu'elle aboutit à une mauvaise philosophie, ensuite parce qu'elle favorise d'injustes et inutiles préventions contre le génie de l'antiquité, auquel il faut bien pourtant remonter toujours, en dépit de nos progrès et de nos vanités.

Maintenant, si la fatalité n'existe pas avec cet excès qu'on suppose dans les circonstances extérieures à l'homme, le fatalisme existera-t-il dans son âme? Le quiétisme fataliste est tellement étranger à la nature humaine, qu'il n'est jamais pratiquement qu'à l'état de tendance, et cela chez des peuples soumis à un ordre immobile et despotique, où chacun, ayant sa destinée arrêtée d'avance, n'a plus besoin de vouloir, et roule comme une machine engrenée aux habitudes faites : encore y a-t-il des démentis soudains à cette résignation; mais quant à la société grecque si aventureuse, rien de plus antipathique, rien de si étranger aux œuvres de son génie. L'individualité puissante qui s'organisa de si bonne heure en républiques troublées et fécondes est le fond de toutes ses poésies, le personnage de tous ses drames. On a dit que Prométhée enchaîné par Jupiter était un tableau fataliste où l'humanité passive résiste sans agir (1). « L'homme, dit-on, n'agit point véritablement dans Eschyle, ou du moins toute son activité se borne à se soumettre, à se résigner, à succomber sans faiblesse dans la lutte inégale. » Quoi! être vaincu comme Prométhée, c'est être passif? L'activité, la liberté n'est-elle que dans les bras? Prométhée lutte, il menace, il repousse les médiations, rejette les prières, dédaigne son propre supplice; il répond, comme Émilie dans *Cinna,* que son ennemi peut tout, qu'il peut ébranler la terre, l'enfer, briser son pauvre corps, mais non le tuer tout entier :

Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

Serait-ce là être passif? Le roi des Pélasges qui chasse les Égyptiens, les sept chefs, Oreste, Électre, portent-ils le caractère de la passivité? N'agissent-ils point? Sont-ils soumis, résignés à quoi que ce soit? Nous ne pouvons le croire. Leur âme, dira-t-on, est déterminée violemment par une passion invincible ou par une suggestion de quelque divinité, ils le disent eux-mêmes, accusent les dieux, s'excusent sur les inspirations et les tentations qui les ont poussés, et

(1) Dans un ouvrage d'ailleurs d'une grande érudition, les *Études sur les Tragiques grecs* de M. Patin.

tiennent un langage fataliste; mais qui ne voit que ce sont là des justifications forcées que la conscience troublée invente contre elle-même? Étéocle attribue aux dieux, au destin, à la fatalité, la fureur qui le porte au meurtre de son frère : n'est-ce pas l'excuse, aujourd'hui comme alors, de toute passion acharnée au crime? n'est-ce pas là conscience même du libre arbitre, qui se justifie précisément parce qu'elle s'accuse, la volonté qui, égarée mais non détruite, se nie, précisément parce qu'elle se sent et se condamne? Ces négations sont donc les plus vives des affirmations. Souvent d'ailleurs il y a combat intérieur : il y a donc liberté. Clytemnestre veut tuer son mari; aucun dieu ne l'y force : elle a ses passions, il est vrai, ou ses motifs, — le ressentiment du sacrifice de sa fille Iphigénie, l'amour d'Égiste; mais elle y pourrait résister, car elle s'examine, elle raisonne, elle se sent libre; elle devient criminelle moins par faiblesse de femme que par force de volonté. Dans Sophocle, il sera donné plus de place au jeu des facultés humaines, mais elles n'y seront point plus énergiquement actives. Ainsi tout le drame ancien, comme tout Homère, est un chant de liberté. Une certaine dose de vrai fatalisme ne s'y introduit que quand la passion, dans Euripide, semble l'emporter sur tout, quand le pathétique n'y est plus que dans la douleur, non dans la lutte contre la douleur : temps de décadence aussi, dans l'art comme dans la société.

C'est donc par une erreur complète qu'on rapporte à la fatalité non-seulement l'impression morale, mais encore la beauté et la grandeur esthétique des œuvres d'Eschyle, et qu'on en fait dériver tout son système dramatique, la simplicité de ses plans, les proportions gigantesques de ses personnages. Dans l'art comme dans la nature, le mouvement ne naît point de l'immobilité, ni la vie de la mort, ni la vérité dans les effets de la fausseté des croyances. Il sera bien plus vrai, selon nous, plus utile et plus philosophique de chercher la source du beau antique dans la part d'éternelle vérité qui fut communiquée aux anciens. Leur foi tenait à la foi du genre humain, dont le dogme implicite s'est éclairci peu à peu, mais toujours le même et universel. Le beau, alors comme aujourd'hui, ne fut que la splendeur de ces vérités. Qu'on parcoure l'une après l'autre toutes les scènes importantes dans toutes les pièces qui nous restent d'Eschyle : on y verra qu'au contraire l'effet tragique est produit par l'action réciproque de l'homme et de la Divinité, ou de l'homme contre l'homme; hors de là, il n'y a point de drame possible, parce qu'il n'y aurait ni mouvement, ni incertitude, ni danger, ni espoir. Cette passivité que l'on croit trouver dans Eschyle aurait éteint ses conceptions, prosterné ses personnages, aplati son style; Eschyle ne serait pas, s'il était fataliste, car, encore une fois, la passivité est stérile, et cette idée même est intraduisible en poésie.

Nos facultés se lient entre elles et sont solidaires; elles se développent en outre ou s'atrophient suivant que la société, par ses excitations, les réveille, ou par son apathie les endort. La liberté bouillonne dans l'âme d'Eschyle comme elle bouillonnait dans son pays à l'époque de cette invasion persique, dont le refoulement sauva tout l'avenir de l'Europe. Poser, dans de telles circonstances et dans de tels esprits, la fatalité despotique comme principe d'action, d'intelligence et d'art, c'est impossible. Sous ce principe, l'art d'Eschyle et de Sophocle serait resté enseveli dans les sanctuaires, avec ses mythes inexpliqués, terreurs et arcanes de gouvernement; l'art de Phidias serait resté, comme en Égypte, une écriture de pierre, mystérieuse et immuable, afin de rester un secret et une puissance pour quelques-uns. L'histoire étouffée se serait perdue, et il nous faudrait aujourd'hui déchiffrer et conjecturer la Grèce comme on déterre l'Égypte et Ninive; car si les Grecs avaient proclamé la passivité dans leurs œuvres, c'eût été parce qu'ils l'avaient dans leur âme, et dès lors ils n'auraient rien créé. Ils auraient adoré en silence comme des Indiens, ou rêvé de cosmogonies comme des brahmes. Loin de là : — la Grèce a créé et nous a laissé un héritage toujours fertile, parce que la liberté a été son dogme et sa vie. Et ce n'est point là un heureux accident, c'est une loi plus générale, et qui s'explique. Il y a un fait des plus importans, et qui vaut bien des raisons : c'est que tous les grands foyers de génie humain qui ont brillé dans l'histoire se sont allumés ou à la liberté publique, ou aux troubles publics. Ceux mêmes qui réprouvent ou les troubles ou la liberté y puisent leur force et leur élévation. Bossuet et Corneille ont leur racine dans les luttes religieuses et politiques qui les avaient précédés; Chateaubriand et De Maistre sont nés, par réaction, de la révolution française. C'est que si vous renfermez les hommes chacun chez soi, leur esprit se contracte à la longue à la mesure de leurs affaires ou de leurs plaisirs. Si au contraire la société élabore ou discute ses propres intérêts, la grandeur des choses élève les pensées, et comme tout se tient dans l'intelligence, toutes les questions sérieuses se remuent à la fois. Grossir quelques inconvéniens de la liberté pour les lui jeter à la tête, c'est plus facile que généreux. Les générations humaines ne sont-elles pas une seule famille qui ne meurt point, et qui a charge de fertiliser le champ divin à la sueur de son front? L'une d'elles a-t-elle le droit d'être égoïste pour une fausse tranquillité, et de se dérober aux conditions laborieuses que Dieu a mises aux progrès? Si nous devons tant aux fatigues du passé, ne devons-nous pas nos fatigues à l'avenir? Et pour ramener ces réflexions à Eschyle, le feu civilisateur n'est-il point dû à Prométhée souffrant?

LOUIS BINAUT.

LE ROMAN

EN 1853.

Je voudrais parler de l'état présent du roman, mais il faut faire un choix, et le choix n'est pas facile. Apprécier tous les romans publiés cette année! chose impossible, et qui n'intéresserait personne. Les pensées que j'aurais à exprimer s'effaceraient devant la multitude des détails que j'aurais à indiquer. Pour enchaîner l'attention du lecteur, je suis forcé de circonscrire le champ de mon examen. Il se présente un point de départ tout naturel qui me permet d'embrasser d'un regard les dernières œuvres qui offrent quelque importance.

Les promesses du roman n'ont pas été moins pompeuses que les promesses de l'école dramatique. Ces promesses, je me plais à le reconnaître, ont été suivies de gages nombreux, de gages éclatans : Prosper Mérimée, Alfred de Vigny, George Sand, ont inauguré dignement l'ère nouvelle. Aujourd'hui, nous sommes bien loin de ces promesses. La vérité historique, la vérité humaine que nous attendions, dont les premières lueurs nous avaient réjouis, sont à peu près oubliées. C'est à peine si les ouvriers qui ont remplacé les artistes comprennent ce magnifique programme. Si quelqu'un se hasarde à le rappeler, on le compare volontiers à l'apôtre prêchant dans le désert. Il faut pourtant, pour estimer les œuvres nouvelles, prendre comme pierre de touche les promesses dont je viens de parler, car c'est la seule manière d'exprimer une opinion précise et de ne pas demeurer dans les nuages.

Essaierai-je d'analyser les interminables récits qui aident les désœuvrés à tuer le temps? Tâche ingrate! Les auteurs, formés en

société commerciale, se riraient à bon droit de mon ingénuité, si je tentais de les juger d'après les lois littéraires. Uniquement occupés d'amuser le public, ils ne souhaitent rien de plus et se moquent de toutes les poétiques. Pureté de la langue, vraisemblance des incidens, dessin des personnages, logique des caractères, autant de billevesées qu'ils ont depuis longtemps vouées au mépris. Pourvu qu'ils tiennent la curiosité en haleine, leur ambition est satisfaite. Laissons donc en paix ces narrateurs infatigables qui se sont placés en dehors de la littérature; qu'ils poursuivent sans relâche l'exploitation de leur industrie : nous ne les troublerons pas dans leurs travaux, où l'art n'a rien à voir. Pour tracer une image fidèle du roman, c'est ailleurs que nous devons jeter les yeux. Nous prévoyons les plaintes de tous les ouvriers dont nous ne parlerons pas, et nous nous résignons d'avance, sans amertume et sans dépit, aux reproches qu'ils ne manqueront pas de nous adresser. Si nous avions le malheur de les craindre, nous n'arriverions à formuler qu'une pensée presque insaisissable; il vaut mieux accepter l'accusation d'injustice et passer sous silence les denrées qui se donnent pour des œuvres et qui encombrent le marché. Le public nous saura gré de nos omissions, car la discussion gagnera en précision, en clarté, en évidence, ce qu'elle perdra en étendue.

Pour discuter avec quelque profit, pour ne pas jeter au vent des paroles inutiles, il faut se trouver aux prises avec une idée nettement définie, clairement développée. Or, parmi les romans publiés chaque année, combien y en a-t-il qui satisfassent à cette double condition? Je laisse au public le soin de résoudre la question. Si les œuvres sérieuses, écrites de bonne foi, n'étaient pas si rares, la tâche de la critique serait infiniment plus facile : n'étant plus réduite à deviner l'intention de l'auteur, elle pourrait parler sans amertume et sans dépit; mais comment traiter avec indulgence, comment étudier avec attention, comment lire jusqu'au bout, sans impatience, des récits dont tous les incidens combinés au hasard semblent un défi porté à toutes les lois de l'intelligence? En parcourant ces pages improvisées avec tant d'insouciance, la critique ne sait vraiment où se prendre, et ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de s'abstenir.

L'auteur d'*Indiana* et de *Valentine*, bien qu'il abuse de ses riches facultés, ouvre du moins un champ large à la discussion. Aussi est-ce pour nous un devoir d'étudier ses derniers romans. S'il ne développe pas toujours d'une manière très logique l'idée qu'il a conçue, il lui arrive rarement de ne pas intéresser. Il excelle dans la peinture du paysage, et ses personnages, sans être toujours vrais, sont tracés d'une main énergique. Lorsqu'il exprime des pensées para-

doxales, il trouve moyen de leur prêter un accent de vérité : il faut quelques instans de réflexion pour découvrir le piége tendu à la crédulité du lecteur. Il possède d'ailleurs une telle richesse d'invention, il y a dans son talent tant d'abondance et de spontanéité, que les esprits les plus sévères sont entraînés vers lui par une invincible sympathie. Tout en condamnant ses égaremens, tout en blâmant son goût pour la déclamation, ils étudient avec vigilance ses moindres tentatives. J'aimerais mieux, pour ma part, qu'il apportât plus de soin et surtout plus de prévoyance dans la conception et la composition de ses œuvres ; telles qu'elles sont, elles méritent pourtant une sérieuse attention, et il est bien rare qu'il n'y ait pas dans ces œuvres un coin qui défie tous les reproches. Il raconte avec bonheur, et les incidens ne lui coûtent rien. Il y a dans la marche de son récit tant d'aisance et de rapidité, qu'il ne semble pas inventer, mais se souvenir.

L'auteur des *Mystères de Paris*, quoique placé bien au-dessous de l'auteur d'*Indiana*, possède cependant un don précieux, l'art d'exciter, d'enchaîner la curiosité. Malheureusement il sacrifie tout à l'exercice de cette faculté : pourvu que le lecteur soit tenu en haleine, peu lui importe de contenter les hommes sensés, les esprits délicats. Il y a dans son talent un mélange de raffinement et de brutalité qui blesse le goût, mais qui a fondé sa popularité. Par le raffinement, il s'adresse aux âmes que la mollesse a corrompues; par la brutalité, il plaît à tous ceux qui déifient les appétits les plus grossiers, et le nombre en est grand. Depuis la mort de Balzac, l'auteur des *Mystères de Paris* est parmi nous le peintre le plus émouvant de la réalité. Il ne recule devant aucun tableau, il se complaît dans l'expression des sentimens les plus hideux, et tout en réprouvant le choix des sujets, je suis forcé d'avouer qu'il sait donner à ses personnages le relief et la vie. Aussi la critique manquerait à sa mission, si elle ne tenait pas compte de cet écrivain très peu littéraire, mais dont l'action sur la foule ne peut être contestée. Cette action a-t-elle été salutaire? Je suis très loin de le penser, et c'est précisément parce que je la considère comme très dangereuse qu'il m'importe de la définir et de l'expliquer. Malgré ses allures de réformateur, M. Sue n'a corrigé personne, et je suis pleinement convaincu qu'il a semé dans bien des âmes des germes de corruption. C'est pourquoi il me semble utile d'étudier ses procédés. Je ne parle pas de son style, et pour cause : l'auteur des *Mystères de Paris* n'a point étudié les secrets de notre langue et ne paraît guère s'en soucier. Son but unique est d'émouvoir, et pour atteindre ce but, il ne craint pas de surexciter les sentimens les plus vulgaires, les passions les plus basses. Qu'il ignore le danger de pareils récits, ou qu'il en ait conscience, là n'est pas la question. Je n'ai pas à juger les intentions, mais les œuvres;

or ces œuvres, où se révèle souvent une imitation très habile de la réalité, sont à mes yeux des œuvres pernicieuses. Aussi me paraît-il opportun d'analyser et d'apprécier le dernier roman publié par l'auteur des *Mystères de Paris*. Le bien et le beau sont réunis par des liens étroits : en parlant au nom du goût, je parlerai au nom du devoir. Peindre la réalité dans ses moindres détails, se complaire dans l'analyse des passions les plus hideuses, est tout à la fois une offense aux lois poétiques et aux lois morales. Sans sortir du domaine de la critique littéraire, je me trouve donc amené à prononcer implicitement un jugement qui relève de la pure philosophie. Quelque dures que puissent paraître les conséquences d'un tel jugement, je ne songe pas à les répudier. L'union du bien et du beau est une vérité hors de toute contestation : il m'est donc impossible de toucher à la seconde question sans effleurer la première. Que l'auteur des *Mystères de Paris* ne s'en prenne qu'à lui-même, si, en signalant ses fautes de goût, je signale en même temps les aberrations morales qu'elles représentent : je suis obligé d'accepter la nature humaine telle qu'elle est.

Ces prémisses une fois posées, je ne crains pas que le lecteur se méprenne sur ma pensée. Ma sévérité n'étonnera personne, car les récits que le talent popularise sont puissans pour le mal comme pour le bien, et quand le danger frappe nos yeux, l'indulgence ne serait qu'une coupable faiblesse.

Je voudrais pouvoir louer *Mont-Revêche*, car personne plus que moi n'aime le talent de George Sand; mais, en conscience, je ne puis accepter ce récit comme une œuvre sérieuse. Assurément, plusieurs parties de ce roman se recommandent par des qualités éclatantes; mais, il faut bien l'avouer, ce n'est, à tout prendre, qu'une ébauche ingénieuse. Le héros de cette nouvelle conception, Dutertre, est un modèle accompli de tolérance et de sagesse; je crains seulement qu'il ne soit très difficile de rencontrer dans le monde des hommes pareils à ce type idéal. Marié pour la seconde fois, il endure, avec une magnanimité stoïque, toutes les persécutions dirigées contre sa nouvelle femme par l'aînée de ses filles. A parler franchement, Nathalie est tout simplement un monstre. Il serait difficile de trouver parmi les créatures vivantes une fille plus odieuse et plus misérable. Coquette et bas-bleu, Nathalie n'épargne à sa belle-mère aucune torture; elle ne néglige aucune occasion de la blesser, et dépense toutes les forces de son esprit pour la tourmenter à toute heure. L'auteur paraît avoir dessiné ce portrait avec une singulière prédilection; quel motif l'a guidé? Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce personnage, souverainement odieux, tient dans sa composition une place considérable.

Il règne dans tout ce récit une telle imprévoyance, que tout sem-

ble marcher au hasard; aussi n'essaierai-je pas de raconter la fable imaginée par l'auteur. Ce ne serait pas seulement une tâche difficile, mais une tâche inutile, car la popularité de son nom lui assure de nombreux lecteurs. Tous ceux à qui je m'adresse connaissent le récit sur lequel je donne mon sentiment; je n'ai donc à exprimer que ma pensée, sans m'arrêter à caractériser les incidens de cette fable. Or une chose m'a frappé dans ce livre, tour à tour spirituel et vulgaire : c'est la réhabilitation, je pourrais dire l'apothéose de la femme virile. Chacun de nous se rappelle avec bonheur une des créations les plus charmantes de Walter Scott, Diana Vernon; c'est à coup sûr une des inventions les plus vraies du génie moderne. Diana Vernon, tout en portant parfois la hardiesse jusqu'à la témérité, n'abandonne pourtant jamais la grâce de son sexe. Or, j'ai regret à le dire, l'Éveline de *Mont-Revêche* laisse bien loin derrière elle Diana Vernon; elle ne se contente pas de la hardiesse, de la témérité : elle pousse le goût des aventures jusqu'au ridicule, jusqu'à l'extravagance. Avec la meilleure volonté du monde, il est à peu près impossible de s'intéresser à Éveline. Pour se faire aimer, elle imagine de prendre le costume d'un portrait de famille, et de parler à l'homme qu'elle aime sous les traits d'un fantôme. Ce tête-à-tête inattendu a déjà quelque chose de très singulier; mais comme elle ne croit pas avoir pleinement réussi, comme elle n'est pas sûre d'avoir conquis le cœur qu'elle veut gouverner despotiquement, elle se résout tout simplement à risquer ses membres pour terminer l'aventure : elle brise les vitraux d'une chapelle pour arriver jusqu'à son bien-aimé. Ici se place naturellement une observation que tous les lecteurs ont déjà devinée. Si la faiblesse et la pusillanimité sont pour l'homme une honte que personne ne songe à contester, la virilité chez les femmes n'est pas moins condamnable : c'est tout simplement le renversement des rôles légitimes.

Éveline sautant par une fenêtre et se foulant le pied est, à mon avis, une des plus tristes inventions qui se puissent imaginer, et j'ajouterai que c'est un ressort répudié par la raison; car le talent, si élevé qu'il soit, ne saurait changer la nature des choses, et tous les hommes qui ont franchi la limite de la jeunesse savent très bien que la femme est faite pour la défense, et qu'elle perd la moitié de ses charmes lorsqu'elle oublie son rôle naturel. Éveline, fût-elle cent fois plus belle, fût-elle pourvue de tous les dons qui excitent l'admiration et la sympathie, compromet tous ses droits à l'affection de l'homme qu'elle aime; car toute sa conduite est là pour prouver qu'elle n'a besoin d'aucune protection, et, je le demande, que signifie une femme qui se protége, ou qui du moins croit se protéger elle-même? Une femme qui escalade une muraille, qui s'habille en homme pour rendre son escalade plus facile, n'est tout au plus qu'un personnage

d'opéra-comique, et ne réussira jamais à exciter dans l'esprit du lecteur une vive sympathie. Il faut laisser aux femmes le rôle qui leur appartient, la force n'est pas leur apanage, et toutes les fois qu'elles essaient de se l'attribuer, elles jouent gros jeu. L'auteur de *Mont-Revêche*, si habile et si ingénieux d'ailleurs, me paraît avoir perdu de vue cette vérité si élémentaire; son Éveline, qui au début rappelle Diana Vernon, perd bientôt tous les attributs de son sexe. A mesure que le récit se développe, elle cesse d'être femme et ne réussit pas à se faire homme. A proprement parler, elle multiplie ses folies en pure perte; un homme sensé ne se croira jamais obligé d'épouser une fille qui se compromet sans nécessité. Éveline, au lieu d'entrer par la fenêtre, pourrait très bien entrer par la porte; elle pourrait dire à son père le choix qu'elle a fait, et son père ne manquerait pas de le ratifier. Au lieu de suivre la voie que lui trace la raison, elle épuise tous les moyens que le bon sens réprouve, et doit s'estimer trop heureuse de trouver dans l'homme qu'elle a préféré une âme assez délicate pour lui pardonner toutes ses folies. Plus je songe à cet incroyable personnage, plus j'ai peine à m'expliquer par quelle série d'idées l'auteur a été conduit à le créer. Je ne comprends pas qu'une imagination aussi riche, aussi féconde, ait conçu une femme telle qu'Éveline; car enfin, parlons franchement, c'est tout à la fois moins qu'une femme et moins qu'un homme : invention incomplète et boiteuse, que le goût répudie et que le talent ne saurait sauver; inspiration malheureuse, qui blesse toutes les âmes délicates, et que la richesse du langage ne réussit pas à excuser. Si j'insiste si longtemps sur les vices poétiques de ce personnage, c'est que l'auteur a plusieurs fois essayé de nous le faire accepter sous des noms différens.

Pour être juste, j'ajouterai que le personnage de Benjamine est une création charmante : ingénuité, grâce, fraîcheur, tout se trouve réuni dans cette adorable fille, qui comprend toute la perversité de Nathalie, toute l'étourderie aventureuse d'Éveline, et qui n'a qu'un seul but, une seule préoccupation, le bonheur de son père. Voilà une femme, une vraie femme, une créature vraiment digne d'affection, à qui tous les hommes seraient heureux de donner leur nom. Je me demande comment l'auteur qui a conçu Benjamine a pu concevoir en même temps Éveline et Nathalie, et je me déclare incapable de résoudre la question. On me dira peut-être qu'Éveline et Nathalie sont là pour servir de repoussoir à Benjamine : cet argument ne saurait me désarmer. Quoi qu'on puisse dire en effet, le poète n'est jamais bien reçu à nous présenter des personnages que le bon sens répudie comme trop odieux ou trop extravagans. J'admets, et tout le monde admettra sans doute, qu'il se rencontre des filles dénaturées dont le seul bon-

heur est de multiplier la souffrance autour d'elles; j'admets que l'orgueil suggère à certaines femmes la pensée ridicule de se faire hommes et de s'exposer à toutes les chances de la destinée virile : ces idées une fois admises, il reste à savoir dans quelles conditions on peut les produire, et je pense que l'auteur de *Mont-Revêche* n'a pas tenu compte de ces conditions, et qu'il nous a montré des personnages réprouvés par le goût et le bon sens. Parlerai-je du dénoûment? On le connaît : Éveline épouse l'homme qu'elle aime, et obtient un bonheur qu'elle n'avait pas mérité; Nathalie triomphe dans les salons de Paris par sa beauté, par son esprit, et réalise enfin le rêve de son orgueil; quant à Benjamine, elle épouse son cousin.

S'il faut dire toute ma pensée sur cette étrange composition, c'est quelque chose de tumultueux et de confus. Il y a des pages charmantes, trop tôt suivies de pages sans couleur et sans vie; c'est un mélange inouï d'inspiration et d'abattement. A côté d'une scène franchement dessinée, écrite d'un style vif et rapide, je trouve une digression languissante et oiseuse; mon esprit se partage entre l'admiration et le dépit. Je ne voudrais pas me montrer trop sévère envers un esprit si ingénieux, mais en vérité je ne saurais accepter sans protestation un écrit conçu avec tant d'imprévoyance. Le talent y est semé à profusion, je me plais à le reconnaître. Cet aveu une fois fait, je retrouve toute ma liberté pour affirmer que *Mont-Revêche,* malgré ses rares qualités, ne prendra pas place parmi les monumens durables de notre temps. C'est une ébauche et rien de plus, ébauche puissante, je le veux bien, mais enfin ce n'est pas un livre dans la véritable acception du mot, et ma sympathie même pour le talent de l'auteur m'oblige à le dire sans réserve.

Je retrouve avec joie dans les premiers chapitres de *la Filleule* toute la grâce, toute la fraîcheur, tout l'entraînement des premiers récits de l'auteur. Il me semble difficile de débuter plus heureusement. Toute l'enfance de Morenita est racontée avec un talent de premier ordre. Si le reste du livre était écrit du même style, avec la même simplicité, avec la même sobriété, ce serait tout simplement un chef-d'œuvre. Malheureusement le reste de la narration ne répond pas au commencement; les digressions se multiplient à l'infini, et le lecteur saisit à grand'peine l'enchaînement des pensées et des sentimens. Les conversations de Stéphen avec ses amis se prolongent sans raison et n'ont pas grand'chose à démêler avec l'action. Et puis, le dirai-je? il me semble que Stéphen et Anicée sont plutôt des anges que des créatures humaines. Une telle perfection a quelque chose de désespérant. Je consens volontiers à les admirer, mais je suis forcé d'avouer qu'ils ne peuvent m'intéresser longtemps, parce qu'ils n'appartiennent pas à notre nature. Les sentimens qui les animent, les

pensées qu'ils expriment sont tellement supérieurs à la vie commune, que je me sens accablé plutôt qu'attendri.

Grandisson, que le XVIIIe siècle déclarait impossible, devient presque vraisemblable si on le compare à Stéphen. Une seule passion domine son âme, mais une passion tellement pure, tellement chaste, que l'esprit le plus austère ne saurait songer à la condamner. L'amour de Stéphen pour Anicée est une conception dont le type ne se trouve assurément pas sur la terre. Chose étrange, que les plus habiles seraient fort embarrassés d'expliquer : cet amour, qui n'a rien de commun avec le limon dont nous sommes pétris, si constant, si désintéressé, que les séraphins pourraient seuls comprendre, si poétique dans son expression, qui se nourrit de lui-même, à qui suffit une lointaine espérance, finit par perdre sa grandeur, et nous semble presque ridicule. Notre admiration a beau demeurer la même, il nous arrive de sourire en lisant les lettres passionnées de Stéphen à Mme de Saules. S'il fallait à toute force trouver le mot de cette énigme, peut-être l'infirmité de notre nature suffirait-elle à la résoudre. En effet, pourquoi Stéphen et Anicée, qui tout d'abord ont excité notre admiration par la noblesse de leur caractère, perdent-ils une part de leur prestige? Parce qu'ils vieillissent, et que leur mutuelle exaltation n'est plus de leur âge. Ce n'est pas tout. Anicée a dix ans de plus que son poétique amant; or, si un homme de vingt-quatre ans peut aimer avec passion une femme de trente-quatre ans, cet amour n'est plus acceptable dix ans plus tard. Si Anicée eût répondu à l'amour de Stéphen lorsqu'elle gardait encore presque tous les charmes de la jeunesse, la durée de cet amour se comprendrait à merveille et n'aurait rien de fabuleux; mais attendre pour épouser Mme de Saules que les fils d'argent se mêlent sur son front aux fils d'or, en vérité c'est un héroïsme que la plupart des lecteurs refuseront de comprendre. Pour justifier la passion persévérante de Stéphen, il fallait absolument invoquer la puissance des souvenirs. C'est pourquoi cette nouvelle apothéose de la femme de quarante ans ne me semble pas heureuse. Personne ne comprendra que la ferveur de Stéphen ne s'attiédisse pas à mesure que l'objet de sa passion marche vers la maturité. Toutefois je n'entends pas nier tout ce qu'il y a de gracieux et d'exquis dans la peinture de cette passion à ses débuts. Mme de Saules est une charmante créature. Si elle ne se laissait pas adorer comme une madone, je lui pardonnerais son éternelle perfection.

Stéphen et Anicée occupent dans *la Filleule* presque autant de place que Morenita, qui est pourtant le principal personnage, et le lecteur a presque oublié la fille de la bohémienne, lorsqu'il la voit reparaître avec ses instincts sauvages, que les soins maternels de Mme de Saules n'ont pas réussi à étouffer. L'auteur a fait preuve d'un

rare talent en nous montrant cette nature indépendante, fière et passionnée, aux prises avec les lois de notre civilisation. L'amour de Morenita pour son tuteur, sa colère en apprenant que Stéphen ne peut l'aimer, qu'il n'aimera jamais que Mme de Saules, sont retracés avec précision, avec éloquence. — Notons en passant qu'une fille de quatorze ans, quoique bohémienne, n'a pas trop bonne grâce à grimper sur un arbre, fût-ce même pour jeter sur la tête de son tuteur une pluie de violettes. C'est une espièglerie d'assez mauvais goût, car Morenita est femme par le cœur, et de pareilles équipées ne conviennent qu'aux enfans. Cependant cette seconde partie offre encore un grand nombre de pages très dignes d'éloges.

Quant à la dernière partie, j'ai regret à le dire, elle touche trop souvent au mélodrame. L'affection de Morenita pour l'homme qu'elle croit d'abord être son frère, sa confiance illimitée tant qu'elle garde cette croyance, sa révolte en apprenant qu'elle a été trompée, pourraient nous intéresser, si elle ne finissait par se livrer à l'homme qu'elle a d'abord accablé de son mépris, et si, pour s'échapper du couvent, elle n'avait recours à un travestissement, à un tour de passe-passe qui serait tout au plus de mise en carnaval. Cette dernière partie du récit ne saurait être comparée aux deux premières. C'est grand dommage, car si de trop nombreuses digressions viennent briser la trame de la narration, *la Filleule* offre plus d'une scène racontée avec une naïveté charmante; si la fin répondait au commencement et au milieu, il suffirait d'enlever quelques pages pour contenter le goût des juges les plus délicats.

Les Maîtres Sonneurs sont une nouvelle tentative dans le champ de la simplicité absolue. Je crains fort que l'auteur ne soit engagé dans une fausse route. Il paraît croire que la langue parlée dans nos villes ne se prête pas à la simplicité, et pour régénérer l'art, pour lui rendre sa naïveté primitive, il se met à parler la langue du village. Ou je me trompe étrangement, ou ce n'est là qu'une puérilité sans profit pour l'art. Dans le nouveau récit, l'invention proprement dite tient très peu de place; en revanche, les incidens les plus vulgaires, les détails les plus insignifians, sont racontés dans un idiome singulier, qui sans doute n'appartient pas à la ville, mais qui ne me semble pas appartenir au village. Je trouve dans cette prétendue naïveté beaucoup plus d'affectation que de franchise. Les pensées mêmes que l'auteur s'est proposé de rendre contrastent d'une manière frappante avec l'intention qu'il annonce, car elles ne sont rien moins que simples. Les personnages analysent leurs moindres sentimens avec une sagacité qui ferait honneur aux casuistes les plus subtils, et quand ils ne parlent pas d'eux-mêmes, quand ils se mettent à parler de l'art, ils exposent des théories qui semblent empruntées aux uni-

versités allemandes. Pour retrouver la simplicité du langage, la première condition était de mettre en œuvre des pensées naïves, et c'est là précisément ce que l'auteur a négligé. Quand Brulette ne prend pas plaisir à désespérer tous ses amoureux, elle discute sur la musique avec une abondance et une finesse qui étonnent à bon droit chez une fille élevée au village. Elle reprend la vieille querelle de l'inspiration et de l'étude, qui ne promet pas de s'apaiser prochainement. A vrai dire, la question telle que la pose l'auteur des *Maîtres Sonneurs* me paraît insoluble et oiseuse. Personne n'a jamais contesté le caractère divin de l'inspiration, c'est une cause gagnée depuis longtemps. Quant aux dangers de l'étude, fussent-ils réels, et je ne le pense pas, il serait très inutile de les signaler, car je ne vois pas que l'étude prenne chez nous un caractère épidémique. Brulette, après avoir entendu un air de musette, raconte tout ce qu'elle a rêvé pendant l'exécution de ce morceau. Il y a certainement dans le récit de son rêve une grande richesse d'imagination; mais je doute fort que la musique puisse jamais tenir les promesses d'un pareil programme. La *Symphonie pastorale,* si justement admirée, ne peut soutenir la comparaison avec cet air de musette.

Et comme si l'inspiration n'était pas assez glorifiée, comme si l'étude n'était pas suffisamment convaincue d'impuissance, l'auteur expose à sa manière le mode mineur et le mode majeur. Aux plaines le majeur, aux montagnes le mineur : c'est un partage arrêté d'avance, et que nulle volonté ne saurait changer. Qu'on ne parle plus des intervalles ménagés dans la composition de la gamme pour expliquer la différence des deux modes : une telle théorie est bonne tout au plus pour les hommes d'étude; les hommes d'inspiration n'ont pas à s'inquiéter de pareilles vétilles. Mozart et Beethoven passent d'emblée à l'état d'énigmes, car ils maniaient avec une égale habileté le mineur et le majeur. Par quel étrange privilége ont-ils possédé tout à la fois le génie de la montagne et le génie de la plaine? Question délicate et ardue, qui mériterait d'être mise au concours. Comment ont-ils affronté impunément les dangers de l'étude? Autre question plus difficile encore, et que je n'essaierai pas de résoudre. Peut-être l'auteur n'a-t-il pas mesuré toute la portée de ses théories musicales, j'incline à le penser; peut-être n'a-t-il pas prévu toutes les conséquences qu'il serait permis d'en tirer : dans tous les cas, il affiche pour l'étude un dédain qui surprendra tous les lecteurs sensés, et pour l'ignorance un respect superstitieux qui n'obtiendra que le sourire.

Est-ce à dire que *les Maîtres Sonneurs* n'offrent aucun intérêt? Je suis loin de le penser. L'auteur de *la Mare-au-Diable* et de *la Petite Fadette,* lors même qu'il se fourvoie, garde encore le secret de nous attacher. Il y a jusque dans ses paradoxes un accent de franchise qui

nous séduit, et puis, quoi qu'il fasse, il retrouve toujours son talent de paysagiste. Il y a dans *les Maîtres Sonneurs* plus d'une page émouvante sur l'aspect des bois et des champs. En lisant ces descriptions si vraies, si variées, on respire à pleins poumons, la poitrine se dilate, et le lecteur oublie toutes les déclamations, toutes les théories musicales de Brulette, pour ne songer qu'à la nature qui est devant lui. Le paysage n'est pas d'ailleurs le seul intérêt que présentent *les Maîtres Sonneurs*. Huriel et sa sœur Thérèse sont dessinés avec franchise. Quant au *Grand-Bûcheux*, pour qui l'auteur ne cache pas sa prédilection, j'avoue qu'il est demeuré pour moi lettre close. C'est un maître sonneur de la première force, je le veux bien, qui a deviné le mineur et le majeur sans perdre son temps à étudier; mais son talent sur la musette ne suffit pas à expliquer la vénération qu'il inspire à sa famille et à ses élèves, car le *Grand-Bûcheux* n'est pas avare de leçons.

Qu'est-ce donc en somme que ce livre singulier? Un enfantillage, rien de plus. La route qui doit ramener l'art à sa primitive simplicité reste encore à trouver. *Les Maîtres Sonneurs* n'ont pas rapproché le but. J'aime à espérer que l'auteur renoncera prochainement aux locutions rustiques, et comprendra qu'il faut chercher ailleurs la régénération, le rajeunissement de l'art. C'est mon vœu bien sincère.

Quel but s'est proposé M. Sue en écrivant *Fernand Duplessis?* Qu'a-t-il voulu prouver? Et j'emploie à dessein cette dernière expression, car chacun sait depuis longtemps que l'auteur attribue volontiers à ses récits la valeur d'une démonstration. A-t-il résolu de mettre en pleine évidence l'égoïsme, qui assure le malheur d'un trop grand nombre d'unions? Si telle a été sa pensée, je reconnais que son livre l'exprime assez fidèlement, peut-être même la franchise de Fernand va-t-elle jusqu'à la brutalité. Il y a certainement dans cette confession d'un mari plus d'une page qui semble marquée au coin de la vérité; mais la vérité même, pour garder sa valeur poétique, ne doit pas se montrer à nous telle que nos yeux l'aperçoivent dans la vie de chaque jour. Or M. Sue ne paraît pas avoir mesuré l'intervalle qui sépare la poésie de la vie réelle : à côté d'une page qui révèle un observateur très attentif, il place sans hésiter une page qui soulève le cœur et provoque le dégoût. Je veux bien croire que plus d'un homme se marie avec la ferme résolution de ne voir dans sa compagne qu'un intendant ou une garde-malade; mais pour l'accomplissement même de cette résolution, il importe de ne pas exciter l'aversion dès le premier jour. Que fait pourtant Fernand Duplessis? Il ne néglige rien pour décourager le cœur de la femme qu'il a choisie, et sa méthode est si sûre, qu'il réussit pleinement. Le lendemain

de son mariage, il est pour sa femme un objet de haine. Il s'applaudit de son succès, et ne paraît pas craindre que la haine devienne du mépris. De la part d'un homme si fier de sa pénétration, c'est une imprudence qui a lieu de nous surprendre. Cette première épreuve acceptée, la suite du récit n'est pas difficile à prévoir. Pour que l'égoïsme se montre à nous dans toute sa monstruosité, il faut que la victime choisie par Fernand accepte sans révolte et sans murmure les tortures qui lui sont imposées, il faut qu'elle succombe sous le poids du malheur, et c'est en effet ce qui arrive : elle meurt en bénissant la mort qui la délivre.

Pour exposer dans toute sa crudité l'argument présenté par M. Sue sous la forme d'une narration, j'ai passé sous silence tous les épisodes de cette étrange confession; cependant ces épisodes méritent d'être mentionnés, car ils ajoutent encore au dégoût que Fernand nous inspire. Je n'insisterai pas sur l'inutilité parfaite de la première partie, car la vie de collége n'a rien à démêler avec la vie de ménage. Je n'appellerai l'attention que sur les scènes qui précèdent le mariage de Fernand. Pour clore dignement sa vie de jeune homme, après avoir usé, abusé de toute chose, notre héros trahit son meilleur ami. Et ne croyez pas qu'il cède à l'entraînement de la passion. Quand Fernand trompe Raymon, il est depuis longtemps mort à la passion : son cœur n'est plus que cendre. La trahison n'est pour lui qu'une saveur nouvelle ajoutée au plaisir des sens. Je ne prends pas la peine de rappeler toutes les aventures, toutes les bonnes fortunes de Fernand avant son mariage, parce que les unes sont grossières, et les autres banales; mais le dernier épisode de cette vie livrée à tous les vents doit obtenir une mention à part. Qui le croirait? M. Sue, craignant sans doute que son héros ne fût pas encore assez odieux, a cherché dans une combinaison toute nouvelle un moyen sûr de le river à notre mépris. Fernand, qui avant son mariage a pris la femme de Raymon et l'a vue mourir de honte et de désespoir, Fernand, une fois certain de l'aversion qu'il avait rêvée comme le fondement le plus sûr de la paix domestique, cherche dans la possession de la mère de Raymon une distraction nouvelle. N'est-ce pas là une merveilleuse invention? Devant ce dernier trait, il n'y a qu'à s'incliner. Quel goût délicat! quel ressort ingénieux! Si jamais homme a mérité le nom de fange, c'est à coup sûr Fernand. En vérité, j'ai peine à comprendre qu'un écrivain qui plus d'une fois a donné des preuves de talent se laisse entraîner à des aberrations si monstrueuses. S'il y a quelque part des hommes qui rêvent ou qui réalisent un tel avilissement, ce n'est pas au roman de nous les montrer : ils ne sont à leur place que sur les bancs de la cour d'assises.

Si M. Sue a voulu flétrir l'égoïsme, et je ne crois pas pouvoir lui

attribuer une autre intention, il a plus d'une fois perdu de vue le but qu'il s'était proposé. Chemin faisant, pour émouvoir le lecteur, il lui a présenté les tableaux les plus hideux, et le dégoût excité par ces tableaux est si profond, que le lecteur se demande à quoi sert cet amoncèlement de boue. C'est un étrange emploi du talent. Parlerai-je de la composition? Il n'y a pas trace de composition dans *les Mémoires d'un Mari*. Quoique l'auteur ait adopté la forme autobiographique, il s'en faut de beaucoup que le récit ait la simplicité d'un journal. Il y a des entretiens sans fin qui ne tiennent pas au récit, puis des digressions, des tirades ampoulées, qui ne blessent pas seulement le goût, mais fatiguent l'attention. Tout marche au hasard: il n'y a pas un chapitre qui ne puisse être déplacé à l'insu du lecteur, sans danger comme sans profit. Il est trop évident que l'auteur, en écrivant la première page, ne prévoyait pas comment il remplirait la seconde. Il s'est fié à son imagination, et sa présomption lui a porté malheur; j'aime à croire que, s'il eût réfléchi avant de prendre la plume, il nous eût épargné les scènes hideuses que l'improvisation ne saurait excuser.

Il me reste à parler d'un livre dont la foule a sans doute exagéré la valeur, mais qui cependant se recommande par un mérite assez rare de nos jours, je veux dire la simplicité. Il y a dans *la Dame aux Camélias* plusieurs scènes d'un intérêt très vif et très bien racontées. La sobriété du langage ajoute encore à l'émotion produite par le récit. Si c'est un roman, et l'opinion accréditée ne veut pas que ce soit un roman, il faut rendre justice à la vraisemblance de la fable, au rapide enchaînement de tous les épisodes. Réel ou inventé, peu importe, ce livre mérite une mention à part, parce qu'il émeut, et peint avec une déplorable fidélité toute une face de la société contemporaine. Il se trouve parmi nous des hommes qui s'attachent de préférence aux femmes perdues, comme il se trouve des femmes, d'ailleurs bien nées, bien élevées, entourées d'exemples excellens, qui se proposent pour tâche unique la régénération d'un homme dépravé. Sous ce double acharnement, il ne faut chercher qu'un vice unique : l'orgueil. M. Dumas fils, sans se préoccuper de cette question, s'est borné à raconter ce qu'il a dû voir ou savoir : il y a dans son récit un accent de sincérité qui n'appartient qu'au témoin oculaire ou à l'écrivain qui a recueilli d'irrécusables témoignages. Il serait facile de relever çà et là plusieurs pages où les sentimens exprimés manquent d'élévation et de délicatesse, où l'affection filiale et l'affection fraternelle sont profanées comme à plaisir par d'imprudentes comparaisons. Cependant, malgré ces taches qui frapperont tous les yeux exercés, *la Dame aux Camélias* ne peut être confondue avec les romans qui se publient chaque jour. Si les amours de Duval

et de Marguerite Gautier n'ont rien de poétique à leur début, elles se transforment dans la retraite de Bougival et perdent peu à peu la trace de leur souillure originelle; puis, l'agonie de Marguerite est si douloureuse et si cruelle, cette malheureuse fille, qui n'a jamais vécu que pour la splendeur et la vanité, est si durement châtiée dans la seule affection qu'elle ait ressentie, que les âmes les plus sévères lui pardonnent son passé de luxe et de fange, en voyant son corps épuisé, dont toute la beauté s'est évanouie. Ne parlons pas de *Manon Lescaut* à propos de *la Dame aux Camélias*, ce serait mal servir les intérêts du jeune écrivain; contentons-nous de lui dire qu'il ne manquera jamais d'obtenir la sympathie publique toutes les fois qu'il restera dans cette voie de simplicité.

Si maintenant je me demande quelle est aujourd'hui la physionomie générale du roman, je serai forcé d'avouer qu'il manque aux œuvres les plus applaudies deux genres de mérite dont l'importance ne saurait être méconnue : l'analyse des passions et le respect de la composition. Les romans dont j'ai parlé tout à l'heure offrent sans doute plusieurs parties très dignes d'attention; mais il serait difficile d'y trouver l'analyse d'une passion poursuivie avec persévérance. Quant à la composition proprement dite, les auteurs ne paraissent pas s'en préoccuper. Pourvu qu'ils étonnent ou qu'ils émeuvent, peu leur importe la disposition des scènes : on dirait que le hasard guide leur plume. Comme s'ils prenaient plaisir à contrecarrer les prétentions des dramaturges, qui veulent tout prévoir, les romanciers livrent tout aux chances de l'improvisation. Or qu'arrive-t-il? Les esprits les plus puissans ne jouent pas impunément ce jeu périlleux. Ils ont beau s'évertuer à l'heure du travail, ils ne produisent pas ce qu'ils seraient capables de produire s'ils consentaient à se placer dans d'autres conditions. Ils réussissent à écrire des pages ingénieuses ou pathétiques; mais ces pages mêmes nous charmeraient d'une manière plus sûre, nous attendriraient plus profondément, si elles étaient plus habilement préparées. On aura beau vanter la spontanéité du talent, on ne réussira jamais à détruire la puissance de la réflexion. Développer à la hâte une idée à peine entrevue, qui, couvée par la méditation, aurait pu se transformer, ne sera jamais une œuvre d'art. Les applaudissemens et les flatteries ne changeront pas la nature des choses. Sans l'analyse approfondie des passions, sans une composition ordonnée avec prévoyance, le roman n'est plus, pour me servir d'une locution vulgaire, qu'une manière de tuer le temps. Il sort du domaine littéraire et prend place à côté des cartes et du domino. C'est aux romanciers qu'il appartient de décider si ce rang leur convient et contente leur amour-propre.

Soyons juste pourtant, et n'imputons pas aux seuls romanciers la faute où ils sont tombés. Si depuis quelques années ils ont trop souvent négligé l'analyse des passions et la prévoyance dans la composition, le public a sa part de responsabilité dans cette double omission. Jamais l'engouement pour un talent justement populaire n'a été poussé aussi loin que de nos jours. Un succès éclatant devient une garantie d'inviolabilité. N'essayez pas d'avertir un écrivain applaudi lorsqu'il fait fausse route, on vous jette à la face l'accusation d'envie, et trop souvent la critique, pour se mettre à l'abri de ce terrible reproche, fait semblant de s'associer à l'engouement de la foule. Si le public et la critique n'avaient pas témoigné tant d'indulgence pour les moindres ébauches des romanciers, nous ne verrions pas s'accomplir ce qui se passe sous nos yeux; nous ne verrions pas le roman travailler avec acharnement à violer toutes les lois littéraires. Et qu'on ne m'accuse pas d'exagération, car j'ai prouvé en mainte occasion toute la sympathie que m'inspirent les talens laborieux et sincères. C'est au nom de cette sympathie que je prends la liberté de leur rappeler les conditions fondamentales du genre qui nous occupe. Qu'est-ce qu'un récit qui prend la forme biographique, au lieu de sonder tous les replis d'une action unique? Est-ce un roman dans la véritable acception du mot? Pour ma part, je ne le pense pas. Les romanciers paraissent croire que le nombre des incidens dispense de l'analyse des passions : c'est une erreur radicale, que la critique doit combattre en toute occasion. Quel que soit le talent de l'auteur pour la peinture du paysage ou l'invention des incidens, c'est toujours l'homme qui a droit à la première place dans le roman, comme au théâtre, comme dans toutes les formes de la pensée poétique. Or, une fois ce point accordé, et je ne crois pas possible de le contester, l'analyse de la passion domine de bien haut le paysage et les incidens. Plus les incidens se multiplient, plus l'homme s'amoindrit : à mesure que les incidens deviennent moins nombreux, l'homme reprend toute son importance, et condamne l'écrivain bon gré mal gré à l'analyse de la passion.

Ce que je dis aujourd'hui, je l'ai déjà dit plus d'une fois, et cependant je crois utile de le redire encore : l'engouement de la foule pour les romanciers qui ont su gagner ses bonnes grâces oblige la critique à se montrer de plus en plus sévère. Les conditions élémentaires que je rappelle, à défaut de nouveauté, se recommandent au moins par une incontestable évidence : l'étude de l'âme humaine est la substance même de toute poésie. Je n'apprends rien à personne en affirmant que le roman ne peut négliger cette étude sans manquer à sa mission; mais puisque la foule applaudit à outrance des récits où les passions humaines tiennent trop peu de place, je suis

bien forcé d'affirmer ce que tous les maîtres ont affirmé avant moi.

Quant à la composition, dont les romanciers semblent faire fi, je n'ai pas besoin d'en établir l'importance; c'est une cause plaidée depuis longtemps par des voix plus habiles que la mienne, et j'aurais mauvaise grâce à rouvrir un débat clos sans retour. Concevoir n'est pas composer. C'est pour avoir confondu ces deux momens de la pensée que tant d'esprits ingénieux ou puissans se sont fourvoyés. Entre la conception et la composition, il y a la même différence qu'entre apercevoir et regarder. Que les romanciers veuillent bien prendre la peine d'étudier les procédés de la pensée, et ils ne tarderont pas à comprendre tous les dangers de la méthode qu'ils ont adoptée. Pour eux, l'idée d'un récit équivaut à la composition du récit lui-même; ils croiraient se témoigner une injuste défiance, si, après avoir marqué le but où ils veulent arriver, ils traçaient la route qu'ils auront à suivre, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'ils se contentent d'avoir aperçu l'idée d'une œuvre future, et dédaignent, comme une tâche au-dessous d'eux, la détermination et l'ordonnance des scènes qui doivent servir au développement de cette idée: — il y a dans une telle conduite un mélange de présomption et de gaspillage qui ne saurait être blâmé trop sévèrement. Les plus habiles sont à peine sûrs de toucher le but, et, avant de le toucher, combien de fois ne sont-ils pas condamnés à trébucher! Plus prudens, plus prévoyans, en dépensant moins de force, ils arriveraient d'un pas sûr au terme qu'ils ont marqué. Au lieu d'enfanter des œuvres éphémères, applaudies aujourd'hui avec fracas et demain oubliées sans pitié, ils établiraient leur renommée sur de solides fondemens.

Il semble qu'il n'y ait pas à hésiter, et pourtant les romanciers s'obstinent dans la voie périlleuse qu'ils ont choisie : ils multiplient leurs œuvres sans relâche, et leur renommée, au lieu de grandir, semble décroître en raison même de leur fécondité. Inutile avertissement : ils ferment les yeux à l'évidence; ils ne comprennent pas qu'un livre composé à loisir, exécuté avec un soin scrupuleux jusque dans ses moindres parties, a plus de chances de durée que la plus brillante improvisation. Ils redoublent d'activité, et il arrive un jour que la foule laisse passer leurs œuvres sans détourner la tête, et ne désire pas même en savoir le nom; alors viennent les reproches d'ingratitude, auxquels la foule répond par le silence et le dédain. Que les romanciers applaudis hier, oubliés aujourd'hui, ne s'en prennent qu'à eux-mêmes; chaque œuvre improvisée efface à leur insu une lettre de leur nom; c'est comme un flot montant qui bat et mine sans relâche leur popularité. Moins prodigues de leur pensée, résignés à toutes les lenteurs du travail, ils joueraient un jeu plus sûr. Plaise à Dieu que mes conseils soient recueillis par quelque oreille atten-

tive : j'ai grand'peur qu'ils ne soient emportés par le vent, et ce sera grand dommage, non pas pour moi qui ne suis que l'écho des vérités affirmées depuis longtemps, mais pour les romanciers eux-mêmes, qui n'atteindront pas le rang auquel ils auraient pu prétendre; car ce qui manque parmi nous, ce n'est pas le talent même, mais la prévoyance et la patience dans l'emploi du talent.

Reportons-nous par la pensée aux premières années du règne de Louis-Philippe, et comparons le roman de cette époque au roman d'aujourd'hui. Quelle splendeur et quelle obscurité ! Il y a vingt ans, le roman se prenait au sérieux et voyait dans la peinture de la passion le plus important, le plus élevé de ses devoirs. Il ne s'adressait pas à la curiosité, mais au cœur, à l'intelligence. Éclairé par les imitations maladroites d'*Ivanhoë,* il cherchait dans la nature humaine le moyen d'émouvoir et de charmer. C'était son âge d'or. Conçu à loisir, longuement médité, il marchait de pair avec les œuvres les plus délicates de la poésie. Il ne tentait pas l'improvisation, car il en comprenait tous les dangers; aussi la sympathie publique accueillait avec empressement ses moindres tentatives.

Aujourd'hui tout est bien changé : l'improvisation a remplacé la méditation, — et l'indifférence, la sympathie. Juste retour des choses d'ici-bas ! Est-ce que d'aventure l'intelligence française aurait fléchi ? Je suis très loin de le penser. Seulement le métier a pris la place de l'art : il ne faut pas chercher ailleurs le secret de notre décadence. Ce qui nous arrive est arrivé maintes fois à d'autres nations, à celles même qui par l'excellence de leur génie semblaient destinées à ne jamais défaillir. Quand le précepteur d'Alexandre, dont l'intelligence avait embrassé toutes les connaissances humaines, dont la sagacité ne saurait être contestée, comparait l'*Héracléide* à l'*Iliade,* il signalait dans la littérature de son temps un vice pareil à celui que nous signalons aujourd'hui. Qu'était-ce en effet que l'*Héracléide,* d'après son témoignage ? Un poème purement biographique, c'est-à-dire un poème où la succession des événemens avait remplacé l'enchaînement des idées et des sentimens, où les personnages s'amoindrissaient sous la complication des incidens. — Or que voyons-nous aujourd'hui ? n'est-ce pas un vice pareil qui afflige notre littérature ? La Grèce n'est pas demeurée sourde aux avertissemens du précepteur d'Alexandre, et s'est relevée. La France, après avoir gaspillé son intelligence en ébauches capricieuses, se relèvera comme la Grèce; elle abandonnera le métier, je l'espère, pour rentrer dans le domaine de l'art. Bon gré, mal gré, les romanciers comprendront qu'ils sont engagés dans une impasse, et qu'ils doivent revenir sur leurs pas, s'ils veulent retrouver la sympathie publique.

Mais à quelles conditions la retrouveront-ils? car il ne suffit pas

de signaler le mal, de toucher la plaie, de la sonder: il faut encore indiquer le remède. N'y a-t-il pas un choix à faire dans les sentimens humains? Tous les élémens de la vie réelle se prêtent-ils avec un égal bonheur, une égale docilité, aux tentatives de l'imagination? Tous les hommes de goût ont répondu d'avance. Pour effacer jusqu'aux dernières souillures du métier, pour ramener l'art à sa mission, à sa dignité, il faut absolument apporter dans le choix des sujets un discernement sévère. Sans tomber dans la pruderie, les romanciers doivent se rappeler, à toutes les heures de leur travail, l'éloge décerné à l'auteur d'*Ivanhoë* par le plus illustre de nos poètes lyriques, et ne pas chercher dans la peinture du vice la source de l'émotion poétique. Je ne dis pas qu'il faille à tout jamais bannir le vice du roman : le vice y a sa place marquée, parce qu'il fait partie de la nature humaine; mais il ne doit pas occuper la première place, comme il l'a fait depuis quelques années. Sans revenir aux traditions de miss Burney et de miss Edgeworth, le roman agira sagement en abandonnant les filles entretenues, qu'il a trop célébrées, pour les femmes chez qui la passion est aux prises avec le devoir, car c'est dans la lutte éternelle du devoir et de la passion que se trouve la source inépuisable de toute émotion poétique. Madeleine et Marie l'Égyptienne ont fait leur temps : ces deux types défient désormais tous les efforts de l'imagination. L'heure est venue pour le roman de rentrer dans la vie commune, et d'abandonner le boudoir des courtisanes pour le salon des femmes vraiment dignes d'affection : c'est à mes yeux la méthode la plus sûre pour dompter l'indifférence et retrouver la sympathie.

Ainsi les conseils de la critique se réduisent à deux points : apporter un discernement sévère dans le choix des sujets; substituer la méditation à l'improvisation. Si les romanciers les acceptaient sincèrement et se résignaient à les pratiquer avec franchise, l'art serait bientôt rajeuni et retrouverait son ancienne splendeur. Il est évident en effet qu'une fois résolus à ne pas traiter indifféremment toutes sortes de sujets, à ne pas se mettre à l'œuvre avant d'avoir déterminé le but qu'ils veulent toucher et la route qu'ils suivront, ils seront amenés par une pente insensible au respect de la langue. La pureté de la forme se mettra d'accord avec l'élévation des sentimens.

Si la critique voulait aller plus loin, elle méconnaîtrait la limite de sa puissance. Il lui appartient d'avertir les talens qui se fourvoient; il ne lui appartient pas de susciter des talens nouveaux. Cependant, avant d'abandonner la discussion, il convient, je crois, d'aborder une question qui touche à la nature même du roman. Quelle place la philosophie doit-elle tenir dans cette forme littéraire, qui semble se prêter aussi bien aux pensées les plus austères qu'aux

caprices les plus ingénieux? Le roman peut-il, sans oublier sa mission, affecter des prétentions dogmatiques? La réponse n'embarrassera que les hommes étrangers à l'étude de nos facultés. Quant à ceux qui les connaissent et qui ont réfléchi sur le rôle qui leur est assigné, ils affirmeront hardiment que l'art se dénature en se faisant dogmatique. Le roman peut, comme la comédie, toucher aux problèmes sociaux, mais à la condition de transformer la pensée en action et d'animer les argumens contradictoires. Si les personnages, au lieu de vivre d'une vie puissante, ne représentent que les différens termes d'un syllogisme, le roman et la comédie sont des œuvres mortes. Le plus habile maniement du langage ne saurait racheter ce vice radical. Je n'insiste pas sur cette affirmation, car des exemples trop nombreux en ont démontré la légitimité.

Pourvu donc qu'il s'interdise toute prétention dogmatique, le roman peut aborder une infinie variété de sujets. Il serait malaisé de dire où commence, où finit son domaine. Si pourtant nous jetons un regard en arrière, si nous prenons la peine d'étudier les ravages produits au commencement du siècle présent par des œuvres éloquentes, mais consacrées tout entières à la solitude, à la rêverie, nous sommes amené à penser que le roman doit se proposer aujourd'hui la peinture de la vie active plutôt que la peinture de la vie solitaire. *Obermann* et *René* ont énervé un trop grand nombre d'âmes; l'heure est venue de combattre cet énervement et d'enseigner à la génération nouvelle, avec le secours de l'imagination, qu'elle n'est pas faite pour une contemplation oisive, mais pour la pratique de la vie sociale. L'orgueil et l'égoïsme sont aujourd'hui des thèmes épuisés. Vivre, c'est lutter, et le roman ne doit pas l'oublier. Il faut glorifier la volonté, comme *Obermann* et *René* ont glorifié la rêverie.

Après avoir exposé nos regrets et nos espérances, avons-nous besoin d'ajouter que nous saisirons avec empressement toutes les occasions qui s'offriront à nous de saluer le réveil de l'art vrai? Le pessimisme n'entre pour rien dans nos jugemens. Nous espérons avoir prouvé que nous parlons au nom des idées qui nous semblent vraies sans acception de temps ni de personne. Nous ne blâmons pas le présent au nom du passé; nous ne louons pas les morts aux dépens des vivans. Dans la région des idées pures, l'impartialité n'est pas difficile, et c'est dans cette région que nous nous efforçons de demeurer.

Le roman, par sa nature même, est appelé à rendre de grands services, ou à causer de grands maux. C'est pourquoi il mérite l'attention vigilante de tous les esprits élevés. Il popularise le paradoxe et le mensonge aussi rapidement que la vérité. S'il lui est donné de panser bien des plaies, il est en son pouvoir de faire bien des bles-

sures, ne l'oublions pas. C'est, après la forme dramatique, la forme la plus populaire de la pensée; aussi convient-il de la surveiller.

Grâce à Dieu, la débauche n'a pas encore atteint tous les esprits. Il reste encore parmi nous plus d'un talent délicat, sévère pour lui-même, plein de déférence pour le public. Il y a dans cette phalange de quoi régénérer le goût des écrivains et le goût de la foule. La critique, si souvent accusée de se complaire dans le blâme, et parfois même dans la négation, serait heureuse de voir se réaliser ses vœux. Le blâme n'a jamais réjoui le juge qui prend sa mission au sérieux, et la louange chatouille les lèvres aussi bien que l'oreille. Que le roman rentre dans la voie de l'art, et nous serons des premiers à battre des mains. Qu'il anime au lieu d'énerver; qu'il encourage les passions généreuses, les nobles sentimens, au lieu de déifier les appétits les plus grossiers, et les paroles ne nous manqueront pas pour célébrer sa régénération. Aujourd'hui nous lui devions la vérité, et ce n'est pas notre faute si la franchise nous interdit la louange. Que les œuvres changent, et notre langage aura bientôt changé.

La partie la plus douce de notre mission est d'encourager les talens nouveaux, de tendre la main à ceux qui n'ont pas encore trouvé leur voie. Sévère pour les talens que la popularité environne, nous serons toujours indulgent pour ceux qui débutent dans la carrière, et nous espérons que le lecteur ne se méprendra pas sur nos intentions. A quoi servirait en effet l'indulgence envers ceux que la foule a pris sous sa protection? Les talens populaires ont droit à la sévérité : pourquoi leur refuser ce qui leur appartient? Mieux éclairés sur leurs véritables intérêts, au lieu de se plaindre, ils devraient remercier, car c'est un honneur et un bonheur que de susciter une discussion sérieuse. La complaisance et la flatterie n'ont jamais servi de fondement à la vraie célébrité. Tout homme vraiment amoureux de la renommée, vraiment résolu à la mériter, doit s'applaudir chaque fois qu'il voit son œuvre contrôlée, analysée dans ses moindres détails. Les plus beaux livres du monde risqueraient fort de tomber dans l'oubli, si la foule n'entendait retentir que les accens de la louange. Pour durer, pour défier l'oubli, les œuvres les plus savantes, les plus pures, ont besoin d'être discutées. Mais pourquoi sont-elles discutées? Parce qu'elles éveillent des idées nouvelles. C'est à ce prix seulement qu'elles peuvent attirer l'attention. Ai-je besoin maintenant d'expliquer pourquoi la critique garde si souvent le silence? Comptez les livres qui éveillent des idées nouvelles, et la critique n'aura pas à se justifier.

GUSTAVE PLANCHE.

CARACTÈRES

ET

RÉCITS DU TEMPS

LA BONNE FORTUNE DE BEN-AFROUN.

« On devra sans cesse médire les uns des autres, et si l'on admet un étranger dans la société, on dira publiquement tout ce qu'on peut avoir appris de ses péchés, sans être retenu par aucune considération. » Ainsi parle Machiavel dans son *Règlement pour une société de plaisir*, article IV, si j'ai bonne mémoire. Quelques personnes, réunies récemment dans une ville où l'on prend des eaux que je crois fort peu salutaires, suivaient avec conscience cette prescription du moraliste florentin. L'objet de leurs discours était la duchesse Thécla de Glenworth, qui venait d'apparaître la veille, après une absence de sept années, aussi belle qu'aux jours de ses triomphes les plus éclatans. Quelqu'un qui possède, comme dit encore Machiavel, une certaine expérience des hommes et des femmes écouta ces propos silencieusement, se retira, et, pris entre minuit et une heure par une de ces insomnies qu'on ne sait comment combattre, s'imagina d'écrire sur ce qu'il avait entendu. Voici l'œuvre de cette nuit inquiète amenée par une soirée médisante. Ou je me trompe, ou il y a là quelque chose qu'on ne trouverait point dans un récit composé avec des préoccupations littéraires. L'homme à l'insomnie avait connu la duchesse Thécla et n'en parlait qu'à lui-même; il ressemblait à Hoffmann écrivant sur

don Juan après avoir entendu d'une chambre d'auberge les mélodies de Mozart. Les sons qui avaient frappé ses oreilles avaient mis en branle tous les grelots de son imagination. Au moment où le silence venait de s'établir autour de lui, il élevait la voix à son tour; il continuait ou reprenait, pour mieux dire, un thème abandonné; seulement, si le motif était le même, quelle différence dans les variations!

Je pouvais donner également sur lady Glenworth ou la conversation du soir, ou le monologue de la nuit. J'ai préféré le monologue, parce qu'il me semblait plus vrai, plus élevé, plus saisissant; la médisance y était devenue observation, la calomnie en était absente, la tristesse s'y montrait parfois, et cette verve de la solitude, que ne remplace aucune excitation mondaine, y jetait souvent d'étranges clartés. Qu'on le lise du reste, et qu'on le juge. Je ne change rien au désordre nocturne dans lequel cette très réelle songerie s'est échappée d'une cervelle enfiévrée.

I.

J'ai retrouvé lady Glenworth avant-hier presque aussi belle qu'il y a sept ans. Dieu sait pourtant quel âge elle peut avoir; mais je ne veux pas m'attrister par des calculs qui me prouveraient à moi-même que je suis l'aîné de Chérubin à coup sûr, de Werther encore sans aucun doute, et peut-être bien de Lovelace. C'est toujours la même Thécla. J'ai reconnu ces cheveux d'un blond vénitien aux teintes chaudes, aux tresses abondantes et lourdes qui font songer du soleil et de l'onde; j'ai revu ces yeux noirs où brille continuellement un regard que l'on a comparé tantôt à la lampe de Faust, tantôt à une étoile amoureuse, ces yeux remplis d'un mystère si inquiétant et si irritant. Oui, le temps l'a vraiment épargnée, et c'est peut-être pour cela qu'il y a quelques heures elles l'ont traitée si durement. Le fait est que malheureusement tout était fondé dans ce qu'elles disaient avec tant de moquerie emportée. L'âme muette qui les écoutait le savait. Oh! cette dernière histoire surtout! Du reste, comme on l'a mal racontée!... Tout le monde riait... tout le monde n'a point ri quand elle s'est passée. La comédie est fausse comme la tragédie. Tout ce qui vit appartient moitié à la tristesse, moitié à la gaieté, comme cette terre appartient moitié à la nuit, moitié au jour.

Je ne me représente pas trop ce que Thécla pouvait être quand elle épousa le duc de Glenworth. Il y a des femmes qu'on ne se représente jamais jeunes filles. Elle m'a dit souvent qu'avant son mariage elle avait lu Goethe, Byron, Jean-Jacques, et composé une élégie sur Françoise de Rimini. Elle n'avait jamais connu sa mère, et son père, le vieux comte Mac-Breane, était un respectable fou. Il l'avait gâtée

autant qu'on puisse gâter ici-bas une créature du bon Dieu. Si elle avait envie d'un fruit mortel, il était le premier à le cueillir pour elle. Cependant elle m'a assuré, et je le crois, qu'il n'y avait pas eu dans sa vie, à l'époque où elle s'est mariée, le moindre attachement romanesque. Chez elle, l'incendie avait commencé par le cerveau, si l'on peut appeler incendie la flamme mystérieuse qui dévore cette froide nature sans l'échauffer.

Le duc de Glenworth alla se faire tuer aux Indes l'année même où elle l'épousa. Il était beau, comme le sont les Anglais quand ils se sont emparés en naissant de la beauté, et il ne vécut avec elle que trois mois. Eh bien! il ne lui laissa pas un seul souvenir de tendresse. Il l'avait froissée dans son orgueil, et l'orgueil était le souverain maître de cette fille du serpent. Thécla prit son mari en suprême dédain, parce que son mari ne lui sembla point avoir pour elle une superstitieuse adoration. Elle méprisait, avec une singulière candeur, tous ceux qui ne la regardaient pas comme une sorte de personnage surhumain, qui n'instituaient pas en son honneur, aussitôt qu'ils l'avaient vue, une religion à part formée d'amour et d'admiration. Glenworth lui parut le plus brutal et le plus inintelligent des hommes, parce qu'il s'était imaginé de la traiter tout simplement comme sa femme. Je ne saurais dire quelle expression prenaient ses lèvres lorsqu'elle parlait de lui. — Le duc de Glenworth, m'a-t-elle dit une fois, n'a pas même été une apparition dans ma vie. — Ainsi le mariage ne fut pour elle que le néant.

Elle était veuve depuis deux ans quand elle vint en France. Elle reçut à Paris un de ces accueils qu'on ne peut trouver que là. Je crois que Voltaire, après la tragédie d'*Irène*, ne fut pas plus choyé qu'elle. On disait que c'était une incarnation de l'esprit, une révélation de la beauté. Elle prolongea les jours d'un ministère en enlevant pendant trois mois, aux chefs des oppositions fashionables, l'attention des salons. On se demandait toutefois quel serait le possesseur de ce trésor, car un trésor ne peut pas rester sans possesseur : c'est une loi sociale. Thécla ne tarda pas à faire un choix, comme on dit, et ce choix eut l'approbation universelle. Moi-même, une fois dans ma vie, je partageai presque l'opinion du monde.

Il y avait à Paris, en ce temps-là, le prince Olivier de Trènes, celui qui a été récemment égorgé dans une émeute autrichienne. Olivier possédait à juste titre cette réputation d'élégance qui, de nos jours, est d'ordinaire un bien usurpé, et usurpé singulièrement. Légitimiste par mainte raison, il pensait que des sentimens chevaleresques doivent se montrer par un peu de chevalerie; il avait offert à sa foi politique autre chose que des attitudes, des paroles et de l'encre : il avait fait en Espagne la dernière et admirable campagne de Zuma-

lacarregui. Au sortir de l'armée carliste, il avait pris du service en Autriche, et, depuis quelques années, tantôt à Vienne, tantôt à Paris, il se livrait à l'immortel passe-temps que chacun sait. Il racontait sur tous les tons, aux filles d'Ève, la vieille histoire que le serpent a commencée. Toutefois ce n'était ni un chevalier de Valmont, ni ce fatal personnage dont l'imagination moderne a fait un ardent et désespéré penseur. Il ne demandait point aux femmes des jouissances de vanité, encore moins des satisfactions philosophiques; dans l'amour, il ne cherchait que l'amour, et cela suffisait à l'occuper.

Je n'oserai nier pourtant que, dans cette recherche, son cœur ne se fût un peu usé. Nul n'a su mieux que moi quel feu renfermait son âme; mais ce feu couvait sous des cendres tièdes qu'il se plaisait, je crois, à ne pas trop déranger. Aussi sa liaison avec Thécla fut-elle ce qu'elle devait être. Il se passa entre ces deux représentans des splendeurs mondaines un drame qui se joue assez souvent entre dignitaires de cette espèce : chacun des deux amans attendit que l'autre se mît à l'adorer. Lady Glenworth avait une qualité qu'on lui a refusée souvent, parce qu'elle la cachait d'habitude sous une excentricité pompeuse. Par instans jaillissait tout à coup de son intelligence, quand certains mots ou certaines situations la frappaient, de l'esprit, du véritable esprit, comme celui d'Hamilton. Un beau jour, elle se mit à rire en regardant Olivier, et dit tout haut ce que tous deux s'étaient dit tout bas. Olivier rit à son tour, et de cette commune gaieté naquit entre eux un sentiment nouveau qui n'était point l'amour, comme bien on pense, ni assurément non plus l'amitié.

C'était une sorte de familiarité moqueuse, une confiance mêlée d'ironie, une intimité à récréer sous la pierre du sépulcre les mânes de M. de La Rochefoucauld. Si Olivier se fût borné à ne pas l'adorer, Thécla aurait eu pour lui, comme pour son mari, un indicible dédain, et voilà tout; mais il avait eu la prétention d'être adoré d'elle : cela lui semblait une étrangeté qui méritait à jamais une place dans ses souvenirs. Toutes les fois qu'elle le voyait, elle le regardait comme un objet digne d'une particulière curiosité. Trènes étudiait avec plaisir, de son côté, cet égoïsme naïf, cette vanité sans mesure, cette fantaisie sans frein. Il l'appelait sans cesse Fausta, Mephistophela, dona Giovanna, quelquefois Sémiramis et Cléopâtre. « Vous vouliez donc, lui disait-il un jour, avaler mon pauvre cœur comme une perle précieuse? — Si votre cœur a jamais été une perle, répondit-elle en riant, il y a longtemps qu'il s'est dissous dans du vinaigre, comme le joyau dont vous parlez, et c'est du vinaigre seulement que j'ai gardé le goût. »

Voilà quel était à peu près le ton de leurs causeries. Du reste

obéissant tous deux à cet instinct qui fait qu'on aime mieux se regarder dans les miroirs où l'on se voit en laid que de ne pas se regarder du tout, ils ne passaient jamais une semaine sans se réunir; dans le monde, ils se recherchaient, et, la veille même du jour où commença l'aventure que je veux raconter, ils s'étaient isolés dans le coin d'un salon, pour se livrer à un entretien qui paraissait fort animé. Ils étaient chez la vieille marquise d'Escaïeul, qui avait fait cet hiver-là un énergique effort pour rajeunir sa société. Au grand scandale de quatre ou cinq vieillards, surnommés les juges d'Israël, qui passaient toutes leurs soirées chez elle depuis quinze années, occupés à faire comparaître tous les rois et tous les peuples devant la plus solennelle des tables de thé, elle avait introduit dans son salon un élément turbulent et nouveau. Elle avait convié le monde actif, le monde vivant, le monde *mondainant,* comme dirait Rabelais. Elle avait appelé ces étrangères à grand fracas qui passent comme les frégates à vapeur, lançant autour d'elles la fumée et traçant des sillons vite effacés, mais longs et brillans; elle avait rassemblé les hommes qui font courir, les femmes qui parient, et pourquoi cela? Je crois, moi, tout simplement parce que les âmes féminines ne vieillissent pas, parce que les douairières découvrent tout à coup qu'elles éprouvent près de leurs contemporains un prodigieux ennui. Ce qu'elle se disait, elle, c'est qu'elle voulait distraire son fils Valentin d'Escaïeul d'une grande passion.

Or Valentin, à cette époque, avait déjà bien près de quarante ans, et il était, ou du moins il semblait tel qu'on l'a toujours connu. Né après la mort de son père, il paraissait, comme les petits sauvages, avoir aspiré au berceau une âme domestique. C'était le vieux marquis d'Escaïeul revenu tout entier dans cette vie, avec ses cors à l'esprit, comme disait mon pauvre ami B..., qui l'obligeaient à marcher si lourdement, en employant des précautions si fastidieuses, à travers toutes les conversations. Il s'occupait toute la journée d'archéologie, et le soir il racontait ses découvertes du matin. On aurait juré que ce pauvre garçon devait être à l'abri de toutes les passions violentes : eh bien! l'on aurait fait un faux serment. Il avait été atteint dans son cabinet, comme Hippolyte dans ses forêts. Vénus s'était attachée à cette proie singulière, ainsi que le constatait précisément l'entretien d'Olivier et de Thécla.

— Je sais bien, disait le prince de Trènes à cette impitoyable femme, que Richelieu voulut mettre une bourgeoise à mal, que don Juan tint à honneur d'avoir une religieuse sur sa liste; mais, en vérité, ces illustres exemples ne peuvent pas vous excuser, et ce malheureux Valentin méritait de ne jamais sentir votre griffe. Du reste, torturez-le tant que vous voudrez, puisque vous avez eu ce bizarre

caprice, cela m'est fort indifférent, après tout; — mais il en est un autre.....

— J'arriverai tout à l'heure, répondit-elle, à celui qui excite votre intérêt; puisque vous avez nommé Valentin, il faut que vous subissiez ce que je veux vous dire à son sujet. Il a cette qualité dont vos hommes politiques reprochent l'absence à votre nation, car vous êtes Français, après tout, quoique vous serviez en Autriche : il a le respect. — Et comme Olivier souriait : — Oh! fit-elle, épargnez-vous, je vous prie, quelque plaisanterie de mauvais ton et de mauvais goût, vous savez de quel respect je veux parler. Il a pour tout ce que je dis et pour tout ce que je fais une admiration sans réserve; il s'incline devant ce que sa raison ne comprend point dans ma nature. Quand je suis sévère, il ne blasphème pas; quand je suis clémente, il se confond en actions de grâces...

— Bref, interrompit Olivier, il vous traite comme les prophètes traitaient Jéhovah; mais votre esprit ne l'inspire guère.

— Ah! vous y voilà, reprit-elle. Il n'a point d'esprit, n'est-ce pas? Vous autres Français, vous croyez avoir tout dit sur le malheureux que vous voulez perdre, quand vous avez lancé contre lui cette terrible accusation. Eh bien! vous n'êtes pas assez intelligens, messieurs les hommes spirituels, pour comprendre que cette qualité dont vous faites tant de cas est précisément ce qui vous nuit le plus auprès de ces belles étrangères dont vous faites tant de cas aussi. Votre esprit n'est qu'un mélange d'égoïsme et de moquerie; rien de plus fatigant que de sentir sous chaque phrase qu'amène la conversation votre pensée toujours en embuscade pour saisir la double occasion de se produire avec éclat et de jouer quelque mauvais tour à la pensée d'autrui. Aussi, quand nous rencontrons au milieu de vous quelque âme sérieuse et simple, semblant ignorer ou mépriser les jeux brillans et perfides dont vous êtes épris, nous sentons sur-le-champ une attraction et...

— Et voilà pourquoi, dit le prince de Trènes, vous daignez faire le malheur de Valentin. Je ne veux rien objecter, chère lady, à votre goût pour la simplicité; seulement, ce goût n'aurait-il point dû vous porter à ne torturer qu'un cœur à la fois?

— Je vous jure, fit lady Glenworth, que je n'ai usé d'aucune coquetterie vis-à-vis de votre ami. Je ne songeais pas à lui. Il m'a aimée d'une passion dont la sincérité et la violence m'ont touchée, mais qu'assurément je n'ai point provoquée. Maintenant que puis-je faire, après tout? Son amour lui donne-t-il un droit sur ma personne? Faut-il que je m'ensevelisse avec lui dans la solitude? En vérité, vous êtes étrange, et je vous mettrais presque au défi d'expliquer clairement ce que vous me demandez.

— Je vous demande, dit alors Olivier d'un ton qui devint sérieux, de ne pas le confondre avec tous ceux que leur mauvais sort pousse vers vous. Écoutez, Thécla : l'œil distrait, la main indifférente, vous jetez tous les soirs vos filets dans l'océan qui se brise à vos pieds, sans vous inquiéter des poissons que vous prendrez. Quand vous retirez, comme cela vous arrive d'habitude, toute une collection de goujons, quand vous avez une provision de Valentins, faites-les frire, accommodez-les comme vous voudrez, je vous les abandonne; mais vous connaissez la ballade allemande, les flots renferment de merveilleux secrets : vous pouvez ressembler à ce pêcheur qui prit une sirène. Eh bien! je vous en supplie, quand vous aurez arraché à ses fraîches retraites quelque créature mystérieuse, ne la mettez point avec vos poissons, rendez-lui sur-le-champ sa liberté, ou faites-lui une captivité qu'elle bénisse. Ne traitez point un être divin comme la gent muette et porte-écaille, ne confondez pas avec M. d'Escaïeul...

— Tenez, interrompit-elle, je crois que vous me le rendrez odieux. Malgré votre comparaison germanique, ce n'est pas plus un être divin que M. d'Escaïeul n'est un goujon. C'est un homme tout simplement qui m'aime beaucoup, j'en conviens, car je veux vous prouver que je suis juste, mais qui est emporté, violent, rempli d'insupportables exigences. Le voilà qui nous regarde là-bas d'un air furieux, et je suis persuadée qu'il songe à vous égorger vous-même, qui prenez si chaudement sa cause, parce que vous me parlez depuis trop longtemps. Et puis que voulez-vous? ajouta-t-elle en élevant au ciel un regard tout chargé d'orageuse tristesse, je sais bien que je n'ai pas été mise ici-bas pour donner à qui que ce soit le bonheur. Il faut que ma destinée s'accomplisse.

— Tra la la, murmura Olivier sur un air connu de don Juan. Ah! Thécla, s'écria-t-il, Dieu vous punira. Il inventera pour votre orgueil quelque châtiment effroyable. Il vengera mon pauvre Mendoce.

II.

Je viens donc d'écrire ce nom qui me rappelle tant de souvenirs que je désirais ne pas réveiller. Quelques personnes l'appelaient alors Mendoce, parce qu'il se nommait ainsi dans l'armée carliste, où il s'était battu de son mieux. C'était le nom que lui donnaient toujours Thécla et Olivier, je ne veux pas lui en donner d'autre aujourd'hui. C'est du reste le personnage de cette histoire dont assurément je veux le moins parler, et dont, sans aucun doute, je vais parler le plus. Il avait à peine alors vingt-cinq ans; son âme était pleine d'une expérience chèrement achetée et d'ignorances incroyables. Jusqu'au jour où il était parti pour l'Espagne, il n'avait point

quitté sa mère, qui était une brigande comme Mme de La Rochejacquelein. Il avait été élevé dans une fière et modeste habitation, moitié château, moitié ferme, où les balles des bleus avaient pénétré. Là il n'avait rien appris du monde dans lequel il devait vivre. En Espagne, la guerre lui avait révélé toute une partie de la vie; mais, s'il était initié à quelques grands mystères, il ignorait tous les petits secrets. Il savait comment on tue un homme, il ne savait pas comment on trompe une femme, et surtout comment une femme vous trompe.

Il avait connu à l'armée de don Carlos le prince de Trènes, et s'était pris pour lui d'une vive affection. Olivier, de son côté, l'aimait sincèrement. Ils avaient passé ensemble plus d'une nuit de bivouac dans ces causeries démesurées où les âmes, semblables à des alcyons, errent à travers des mers immenses, se suspendant tantôt à une vague, tantôt à une autre. Puis ils s'étaient baignés en même temps dans le péril et dans la rêverie. Ils s'étaient vus complétement, et ils avaient découvert que le hasard avait mis entre eux de singulières ressemblances. — Mendoce, disait quelquefois Olivier à Thécla, me représente un âge de ma vie, mon âge héroïque; j'étais ainsi avant d'avoir dit de ces mots et versé de ces pleurs qui font sortir de nous des vertus; j'étais ainsi avant qu'une science cruelle eût cloué à mes lèvres, comme une chauve-souris à la porte d'une taverne, cet oiseau des ténèbres : l'ironie.

— Je vous crois, répondit-elle, et c'est pour cela que je n'aimerai jamais votre Mendoce. Je sens avec horreur dès aujourd'hui, sous les emportemens de sa jeunesse, sous les violences de son amour, l'esprit qui maintenant vous domine. Je découvre toujours au fond de ses yeux, qu'ils attachent sur moi des regards tendres, irrités ou douloureux, quelque chose d'investigateur. Il y a en lui un personnage silencieux qui ne disparaît à aucune heure. Un jour, ce personnage parlera.

Elle avait raison, car ce personnage parle aujourd'hui; mais en vérité, à cette époque, c'était bien sans s'en douter que Mendoce la jugeait. Il l'avait aimée aussitôt qu'il l'avait vue : voici en quelques mots comment ce malheur était arrivé. Un soir, Olivier l'avait conduit chez la duchesse de Glenworth. — Je vous amène, avait-il dit à Thécla, un de mes amis qui est resté en Espagne plus longtemps que moi. Le capitaine Mendoce n'a pas voulu quitter la montagne tant qu'un buisson y a caché un fusil. Il a fait ces campagnes désespérées de Cabrera qui doteront notre siècle d'une belle et sanglante poésie. Vous qui aimez, madame, tout ce qui est hardi et étrange, vous vous intéresserez à cette existence que je ne m'attendais guère à voir traverser un jour votre salon. — Thécla en effet aimait le

bizarre; en véritable Anglaise, elle ne rencontrait jamais un lion sans lui offrir immédiatement une cage. Elle avait tourné ses yeux vers Mendoce, et Mendoce avait laissé son âme partir sur le doux regard qu'elle lui avait jeté.

Le soir même, en sortant de chez la duchesse, Olivier avait dit à son ami : — Écoute, tu es en ce moment au seuil d'un véritable jardin d'Armide. Si tu peux entrer dans cette demeure enchantée, comme il convient à un homme formé par la guerre, je ne veux point te retenir. Ces ravissantes hôtelleries sont des séjours où les jeunes gens n'ont qu'à gagner, quand ils les prennent pour ce qu'elles sont; mais si l'illusion est restée la maîtresse de ta vie, ne revois jamais lady Glenworth : cette femme serait pour toi une source de tortures. Si tu as encore de la jeune fille, redoute-la : c'est un vampire.

Quoiqu'il ne fût guère porté à la dissimulation alors, Mendoce ne dit point la vérité ce soir-là. — Mon cher Olivier, répondit-il, j'ai maintenant le cœur qui convient à mon visage brun et à mes longues moustaches. Je ne suis plus ce que tu m'as connu. Je ne crains pas d'être la victime des vampires, je craindrais plutôt de devenir un vampire moi-même.

Un mois après cet entretien, le lendemain du jour où Thécla avait eu avec Olivier la conversation que j'ai écrite tout à l'heure, Mendoce était chez son ami. Il disait d'une voix où l'on sentait des sanglots près de faire irruption : — Je ne puis plus vivre ainsi, je l'aime jusqu'à la folie, jusqu'à la mort; toi, le seul être qui me porte quelque intérêt en ce monde, toi, mon compagnon, mon frère d'armes, comme on dit, j'ai envie de te tuer par instans, quand je pense à ce que tu m'as raconté. Je sais que je suis pour elle ce qu'il y a de plus misérable, de plus vain, de plus désespérément ingrat, un jouet qui ne l'amuse plus, et je ne puis pas m'arracher de sa vie, où je n'ai pas de place. Je demande à Dieu un de ces miracles impossibles que rêvent les douleurs insensées. Je le supplie de transformer cette âme. Si tu savais ce que me fait souffrir cette nature froidement désordonnée...

— Et systématiquement capricieuse, dit Olivier. Je me l'imagine, mon ami, et tu me fais grand'pitié; mais tu guériras, j'en suis sûr. Allons ce soir chez elle; j'ai rencontré ce matin M. d'Escaïeul, et je crois, sur quelques mots qu'il m'a dit, qu'un incident nouveau va se produire dans la vie de Thécla : on n'éprouve plus la douleur au-delà d'une certaine mesure; tu le sais, toi qui as vu opérer des blessés...

— Oui, parce qu'on rencontre la défaillance ou la mort. Cette femme-là tuera mon cœur.

— Eh bien! dit Olivier, périsse ce que tu appelles ton cœur plutôt que tout le reste de ton âme!

Et il se rendit avec son ami chez la duchesse de Glenworth.

III.

Thécla était seule quand ils entrèrent. Elle était assise dans un grand fauteuil, auprès d'une table toute chargée d'albums et de keepsake; elle dessinait avec beaucoup d'attention une tête de martyr, d'après un dessin de Ribera placé devant elle dans la clarté d'une lampe. Cette tête, toute marquée de stigmates sanglans, où la douleur se montrait dans son appareil le plus sinistre, ne semblait éveiller en son esprit que des pensées d'un ordre fort calme.

— Trouvez-vous que je réussisse? dit-elle à Trènes en lui tendant la main sans détacher le regard de son dessin.

— Chère lady, répondit Olivier, vous me faites l'effet d'Hérodiade avec cette tête devant vous que vous contemplez de l'œil le plus indifférent. Oui, je trouve que vous avez parfaitement réussi; voilà des gouttes de sang qui me paraissent venues à merveille. Vous vous êtes donc décidée à rester ce soir chez vous? Je croyais que vous comptiez aller au bal chez votre ambassadeur.

— Je comptais en effet sortir ce soir; mais M. d'Escaïeul m'a demandé la permissiou de m'amener un de ses amis que j'ai grande envie de voir.

— Quel est donc cet homme assez heureux pour vous inspirer de la curiosité? dit impétueusement Mendoce. Probablement, ajouta-t-il avec une voix qu'il désirait rendre ironique, quelque savant qui a découvert un médaille nouvelle.

— Non, fit-elle d'un air distrait, ce n'est pas un savant, c'est un guerrier qui a conquis en Afrique une très éclatante renommée. Il s'appelle Ben-Afroun.

— C'est la première fois, repartit Mendoce, que j'entends ce nom.

— Il est plus connu cependant que beaucoup de noms des bulletins espagnols, répliqua-t-elle avec cette méchanceté bizarre, imprévue et implacable qui se trouve parfois tout à coup sur la langue des femmes.

Mendoce sentit des larmes monter dans ses yeux. Par un rapide mouvement d'esprit, il repassa dans sa mémoire toute une série de souffrances obscures et sacrées que venait d'outrager ce mot sans excuse : « O ma mère! dit-il en lui-même, comme on me traite! » car il venait de songer aussi, en cet instant d'angoisse et de détresse, à sa mère, qui était morte il y avait deux ans. Toutes les douleurs sont unies entre elles; la chaîne entière s'agite quand on ébranle un de ses anneaux.

Olivier jeta sur Thécla un regard qui vint tomber comme une flè-

che sur un bouclier d'airain. Peut-être allait-il dire quelque parole qu'il eût regrettée, quand M. d'Escaïeul entra.

Valentin était suivi d'un grand homme en bernouss café au lait, qui était le guerrier attendu. J'ai été frappé sans cesse, depuis que je parcours le monde, des ressemblances que les figures ont entre elles dans toutes les contrées. J'ai vu en Kabylie, j'ai vu au désert, le bourgeois français, le philistin allemand, l'homme qui est né pour la vie pacifique, les idées lentes et rares, les digestions souriantes, et qui, faute d'un bon carrosse ou d'un fauteuil à la Voltaire, s'accommode de son mieux sur le dos d'un âne ou dans le creux d'un rocher. Nous appartenons tous à la même famille, on ne peut pas le nier; les mêmes vertus et les mêmes vices amènent les mêmes expressions sur des visages qui ne se verront jamais. Ben-Afroun, quoiqu'il ne fût pas *khodja* dans son pays, avait un air qui se rencontre assez fréquemment chez les Arabes, celui d'un tabellion fort rusé. Ses petits yeux, séparés par un nez long et recourbé, semblaient deux guichets auxquels se montrait continuellement un esprit alerte et curieux. On ne peut pas dire toutefois qu'il fût précisément laid. Il avait une barbe assez bien plantée, ces dents d'une blancheur d'ivoire qu'on ne trouve qu'en Orient, une grande taille, de la santé et de la jeunesse; enfin il portait avec aisance un costume qui a une incontestable dignité.

M. d'Escaïeul semblait tout fier de son rôle de cornac. Le bon Valentin avait fait en Algérie un voyage scientifique de six semaines qu'il se plaisait à raconter. Il était persuadé que quelques excursions autour d'Alger, de Constantine et d'Oran lui avaient livré tous les secrets de l'Afrique. Il se proposait d'écrire un livre sur ce pays, qu'on ne connaissait pas, disait-il. Ben-Afroun, chez lequel il avait reçu l'hospitalité, venait de lui être adressé par un officier des bureaux arabes. Il saisissait toutes les occasions de produire ce vivant témoignage de ses instructives pérégrinations.

Il prit Ben-Afroun par la main, et le conduisant à la duchesse de Glenworth, qui se leva comme si elle eût reçu un prince du sang : — Je vous présente, dit-il, milady, mon ami Ben-Afroun, qui appartient à une des plus grandes familles de l'Afrique, et qui exerce chez les Beni-Hadidi, dans le Tell algérien, un commandement important. Ben-Afroun est devenu le loyal serviteur de la France, dont il a été un des plus redoutables ennemis. Il a appris notre langue, comme vous allez pouvoir en juger.

Sur ces derniers mots, qui semblaient la fin d'une tirade apprise par cœur, Ben-Afroun prit la parole : — Madame, dit-il, je voudrais vous parler; mais vous m'avez donné deux coups de poignard, l'un aux yeux, l'autre au cœur, et me voilà privé de voix.

— Pourtant, fit Olivier, ce que dit là M. Ben-Afroun n'est pas tout à fait d'un muet.

— Ce n'est point surtout d'un sot, répliqua sèchement la duchesse. Je trouve, ajouta-t-elle, cette image des deux coups de poignard ravissante. Il n'y a vraiment que les Orientaux pour avoir dans leur langage habituel une semblable poésie.

— On ne peut nier, dit M. d'Escaïeul, que ce soit une race merveilleusement douée. Leur genre de vie, la beauté de leur ciel, l'aspect majestueux de leur pays, ne sont peut-être pas des conditions étrangères à cette richesse d'imagination. Du reste, madame, Ben-Afroun est aussi distingué comme poète que comme guerrier. Il a fait de très remarquables vers.

La duchesse ouvrit son album, et Ben-Afroun, qui semblait s'être préparé à cette épreuve, écrivit en arabe sur une page blanche ces mots qu'il traduisit ensuite immédiatement en français :

« Le guerrier croit que le bonheur est sur le dos des chevaux, le marabout croit qu'il est dans les pages des livres. Depuis que j'ai vu celle dont les yeux sont noirs comme la plume de l'autruche et dont la peau est blanche comme le lait de la chamelle, j'ai reconnu que les guerriers et les marabouts se trompaient; je sais où est le bonheur. »

Lady Glenworth eut pour ces vers les sentimens des femmes savantes pour le sonnet de Trissotin. J'ai pu souvent étudier, depuis cette soirée, l'effet des complimens sur les Arabes. Ben-Afroun savourait l'une après l'autre toutes les jouissances de la vanité. Il se livrait à ces rodomontades africaines qui dépassent, et de beaucoup, les rodomontades castillanes. Valentin, qui ne comprenait jamais rien à ce que sentait et méditait Thécla, semblait ravi des succès de son ami; Mendoce était envahi par une tristesse mêlée de colère.

— J'ai envie, dit-il tout bas à Olivier, de couper la tête à ce faquin qui ne parle que de têtes coupées. Je vais avoir quelque horrible chagrin. Il se passe ici quelque chose de terrible et de grotesque.

— Partons, dit Olivier, et du courage; le grotesque écrasera le terrible.

IV.

Olivier a-t-il dit vrai? Je n'en sais rien. Est-ce le grotesque qui a vaincu? En vérité j'ai regret d'avoir commencé cette histoire que j'ai presque envie de ne pas poursuivre. Ben-Afroun était devenu, au bout de quelques semaines, l'hôte permanent de la duchesse de Glenworth. Matin et soir, on le trouvait installé auprès d'elle dans

cette attitude de majestueuse paresse qui n'appartient qu'aux disciples du prophète. Il avait l'air de vous dire : « C'est ici que j'ai dressé ma tente et que je vais dorénavant contempler la fuite de mes jours. » Ce que Mendoce n'avait jamais pu obtenir avec la suprême énergie de son amour, il l'avait obtenu, lui, tout de suite et comme sans effort. Il avait fait bannir par Thécla son introducteur, ce pauvre d'Escaïeul, comme Grimm fit bannir Jean-Jacques par Mme d'Épinay. La manière dont il s'y prit fut même, je ne puis le nier, une ruse assez plaisante dont personne assurément n'aurait cru un Arabe capable.

Thécla peignait et faisait des vers. Elle aurait été une sœur trop effrayante de don Juan, si un petit bout de bas bleu n'eût point passé sous sa robe. Sa peinture et ses vers la mettaient au rang des mortels les plus simples. C'est un phénomène qui n'est point rare qu'une intelligence d'un aspect saisissant, étrange et grandiose, produisant, quand elle s'imagine de créer, des œuvres d'une prodigieuse insignifiance. Thécla présentait ce phénomène. Ses vers ressemblaient à ce que les *lakistes* ont jamais composé de plus fade; quant à ses peintures, on ne peut pas trop dire ce qu'elles rappelaient. C'étaient, surtout lorsqu'elle s'abandonnait à elle-même, les essais d'un écolier naïf, prêtant à tous les êtres créés, hommes, animaux et plantes, les formes de sa pensée enfantine. Son amour-propre jetait pour ses yeux, sur tout ce qui venait d'elle, ce magique éclat qu'un enchantement jetait pour les regards de tout un public sur le bossu du conte d'Hoffmann, sur le petit Zacharie dit Cinabre. On la trouvait dans d'heureuses extases relisant ce qu'elle venait d'écrire et contemplant ce qu'elle venait de tracer. Malheur à ceux qui n'entraient pas dans ses admirations! C'est ce que comprit Ben-Afroun.

Un soir il lui dit : — Ceux qui ne savent pas distinguer le beau sont aussi malheureux que ceux qui ne savent pas distinguer le bien; c'est un proverbe de mon pays. M. d'Escaïeul est malheureux.

Et comme Thécla lui demandait pourquoi :

— C'est parce qu'il nie les miracles de vos doigts et de votre bouche. Moi qui connais à peine votre langue, lorsque vous lisez des vers, je sens une harmonie semblable à celle des flûtes et des tambours qui célèbrent une fête nuptiale; quand je vois une de ces images du monde vivant que vous faites en quelques heures, je prie Dieu de ne point vous punir; je crains qu'il ne s'irrite de la lutte que vous engagez contre lui. Tandis que je pense ainsi, M. d'Escaïeul pense des choses qui ne sont pas d'un homme droit dans ses jugemens. Il m'a dit que votre poésie imprimait aux lèvres ces mouvemens qui annoncent l'ennui, et que votre peinture excitait l'âme à la moquerie en offrant aux yeux la création contrefaite.

— Ah! fit Thécla, M. d'Escaïeul trouve, en un mot, que ma peinture fait rire et que ma poésie fait bâiller? — Et, pour parler comme Virgile, *elle sentit au plus profond de son cœur l'injure de la forme méprisée.* Elle jura une haine de Junon à ce pauvre Valentin.

Je suis bien convaincu que cet honnête garçon n'avait alors proféré rien de semblable aux paroles que lui prêtait Ben-Afroun. Depuis, un long séjour en Afrique m'a appris qu'un des procédés habituels à la fourberie arabe est l'invention d'un propos injurieux qu'on livre comme une confidence à celui qu'il doit offenser. La ruse même dont il s'agit, malgré ce qu'elle a de singulièrement civilisé, ne peut étonner quiconque a vécu sous ces tentes où l'on trouve souvent une finesse à déjouer tous les diplomates européens.

Ben-Afroun avait voulu aussi essayer sa puissance contre Mendoce; mais je crois que cette âme silencieuse, où il sentait le feu d'un sombre courroux, l'effrayait un peu. Plus d'une fois, devant la duchesse, il joua un rôle qui dut le blesser vivement dans sa vanité guerrière. Mendoce, quand il avait le bonheur de le prendre en flagrant délit d'épopée fabuleuse, le traitait d'Espagnol à Maure. Il le pourchassait impitoyablement dans le pays du mensonge jusqu'à ce qu'il l'eût ramené, l'épée dans les reins, au sentier de la vérité. Malheureusement ces victoires du chrétien sur le musulman étaient des triomphes stériles. Ben-Afroun, lorsqu'il était seul avec Thécla, réparait tous les échecs que lui avait fait essuyer son rival. Il avait pour lui d'abord la puissance de la nouveauté, et puis une force plus durable, celle de la flatterie, de cette flatterie africaine, épicée comme la cuisine d'un *bach-aga,* qui seule pouvait convenir dès lors au palais blasé de lady Glenworth.

Il arriva donc que cet odieux Bédouin devint peu à peu pour Thécla *le Corsaire, le Dernier des Abencerrages,* que sais-je? l'homme poétique par excellence. La duchesse écrasait avec son sauvage tous les honnêtes gens de sa société. — Je ne puis me lasser, disait-elle, de contempler ces vêtemens flottans qui sont une évocation des âges bibliques. Quelle majesté, quelle noblesse dans ce costume! Vous autres, avec vos habits étriqués, vous ressemblez à des êtres condamnés par un mauvais génie à vivre sous des formes grotesques.

Olivier prenait plaisamment ces gracieusetés, qui faisaient pâlir Mendoce de colère. — Ma chère duchesse, lui disait-il, je ne me présenterai plus chez vous qu'en Bajazet, en Malek-Adel, en Orosmane; je laisserai mon habit à votre porte, et j'entrerai dans votre salon en robe de chambre, car figurez-vous qu'au coin de mon feu je suis vêtu encore plus splendidement que Ben-Afroun. — Elle répondait à ces folies par un regard plein d'une ironie olympienne et par cette phrase,

qui revenait sans cesse sur sa bouche : — Les Français n'ont jamais rien compris à la dignité humaine.

Un beau jour, elle imagina de peindre Ben-Afroun. Mendoce n'oubliera jamais ce portrait, qui lui a sauvé la vie. De quelle manière? c'est ce que je vais raconter. Un matin il était venu chez elle : on lui dit qu'elle était sortie, et sortie avec son Arabe, qu'elle avait conduit au bois de Boulogne. Il pensa que peut-être elle allait rentrer, et voulut se livrer à la douloureuse fantaisie de l'attendre. Il pénétra dans le salon où d'habitude elle se tenait, et s'assit sur le fauteuil où elle était presque toujours assise. Tout à coup, dans ces lieux qui lui rappelaient tant de vifs et irritans souvenirs, il fut saisi au cœur d'une de ces douleurs ardentes, soudaines, sans merci, qui sont, dans l'orage des passions, l'atteinte imprévue des foudres invisibles. Un de ces poignards élégans, qui ont leur place entre les objets d'art, était près de lui, sur la table où Thécla mettait ses albums et ses fleurs. Il se leva pour saisir cette arme, que la Mort elle-même semblait, en cet instant, lui tendre par un mouvement de pitié. Au moment où sa main s'allongeait vers l'instrument de sa délivrance, son regard tomba sur un portrait.

C'était Ben-Afroun, tel assurément que pouvait seul le reproduire le pinceau de Thécla. Ces personnages naïvement rébarbatifs qu'une ruse, à laquelle les oiseaux du ciel se laissent toujours prendre, place dans les cerisiers, donneraient une juste idée de ce qu'était l'image du guerrier africain. Il y avait un bras surtout qui eût forcé n'importe quel esprit à l'étonnement : c'était un bâton d'une longueur démesurée, terminé par une pomme qui représentait une main d'où sortait une pipe. Involontairement, Mendoce s'arrêta et demeura en contemplation devant cette singulière effigie. Au bout d'un instant, au lieu du poignard qu'il avait déjà presque saisi, il prit son chapeau et sortit. Quand il fut dehors, il ne voulut pas s'avouer ce qui s'était passé dans sa cervelle; il se l'est avoué depuis, et le voici.

Ce n'est jamais vainement que le ridicule fait des apparitions dans notre vie. On ne peut pas se tuer devant le portrait d'un rival représenté comme l'était Ben-Afroun, surtout quand ce portrait est l'œuvre de la bien-aimée. Dans le triste roman que ma mémoire me raconte, cette histoire aurait pu faire un chapitre intitulé : « Comment un bras trop long dans la portraiture d'un Sarrazin empêcha le seigneur Mendoce de se tuer. » Mendoce, du reste, s'il échappa au suicide, y échappa défait et navré. Le mélange des sentimens qui l'oppressaient formait le plus triste, le plus misérable état où puisse se trouver une âme humaine. Si jamais j'inventais, je ne voudrais pas, à coup sûr, peindre ces complications, véritable écheveau de la fée Carabosse, que nous jette, avec un cruel sourire, la réalité.

V.

Peu de temps après cette scène, Olivier se rendit un soir chez la duchesse, qu'il trouva seule et en disposition mélancolique. Thécla ne dessinait pas, n'écrivait pas, ne lisait pas; elle était étendue sur une de ces chaises inventées pour les corps paresseux qu'habitent des âmes songeuses, et regardait alternativement ce que le logis renferme de plus pensif : un foyer où les flammes se livraient à leurs danses mystérieuses, une pendule qui faisait la triste besogne de toutes les machines destinées à constater le décès des heures. Olivier s'assit en face d'elle avec la solennité d'un médecin qui va prononcer une sentence. Il attacha sur ce beau visage, où se montrait la pâleur des incurables ennuis, un regard qui eut presque de la pitié, puis il débita le discours que voici :

— Ma chère duchesse, le monde est irrité contre vous. Ne m'interrompez pas pour me dire que c'est un dieu dont vous n'avez pas de souci. Qui n'appartient ni au cloître, ni à la tombe, ni à l'amour, appartient fatalement au monde, qu'on peut appeler la grande incarnation de toutes nos vanités. Quand le monde, dont les plus aveugles, les plus injustes colères ont tant de puissance, est juste par hasard dans son courroux, il est armé d'une autorité invincible. Je suis forcé de vous le dire, je le trouve juste aujourd'hui. Il ne veut pas qu'un de ses joyaux les plus précieux devienne le trophée d'un sauvage. Il vous crie : « Ne vous avais-je pas donné assez de liberté? Je vous ai permis de cueillir tous les fruits qui sont dans mon jardin, même ceux que le serpent recommande; pourquoi allez-vous chercher des fruits d'un aspect inconnu et d'un goût détestable dans des jardins étrangers? »

— Voilà de fort belles paroles, fit Thécla; mais, si je traite avec une égale indifférence le maître tout-puissant dont elles émanent et l'éloquent messager qui me les répète, que m'arrivera-t-il?

— Il vous arrivera, repartit Olivier, que vous serez sous le coup d'un interdit dont certainement vous souffrirez. Votre personne sera proscrite, votre maison abandonnée. On inventera contre vous mille persécutions ingénieuses, qui atteindront votre orgueil jusqu'en ses plus secrets asiles, en ses plus inaccessibles forteresses. Je sais fort bien que vous prendriez plaisir à encourir un de ces grands et poétiques anathèmes qui donnent à ceux qu'ils atteignent une majesté fatale; mais telle ne sera pas la réprobation dont vous serez frappée. On vous ensevelira dans l'oubli comme dans une tombe; seulement votre repos sera troublé de temps en temps par un imperceptible es-

saim de quolibets semblables à des vers qui viendront vous ronger dans les ténèbres. Je vous en supplie, évitez ces tourmens; maintenant, je crois, vous le pouvez encore. La tempête que vous avez déchaînée contre vous est formidable, mais elle est à son début. On appelle la guerre que l'on se dispose à vous faire la croisade contre Ben-Afroun. Chaque jour, de nouveaux croisés s'engagent. C'est la vieille marquise d'Escaïeul qui a joué le rôle de Pierre l'Ermite; son fils lui-même, que vous avez si durement traité, est sur le point de se laisser entraîner. Ceci est une funeste circonstance, car le spectacle d'un homme ouvertement soulevé contre une femme pour qui il a professé une certaine espèce d'affection est tout ce qu'il y a de plus insolite parmi nous, vous le savez, surtout quand cet homme a l'humeur débonnaire et l'honnête renommée de Valentin. Réfléchissez, chère duchesse, songez à la lutte qui vous menace et surtout à celui pour qui vous la soutiendriez.

— Olivier, dit Thécla en se levant tout à coup et en s'appuyant sur sa cheminée dans une attitude fière et rêveuse, je vais vous dire quelque chose que vous allez accueillir avec le plus sceptique de vos sourires et un déluge de paroles moqueuses : je crois que j'aime Ben-Afroun.

— Voilà un *je crois,* s'écria le prince de Trènes, qui est d'une merveilleuse réserve, d'une admirable prudence. « J'aime Ben-Afroun » eût été un mot beaucoup plus saisissant; mais, malgré votre intrépidité, Thécla, vous n'avez pas osé me jeter cette parole. Eh bien! madame, je ne vous dirai pas : Je crois; je vous dirai : Je suis sûr que vous n'aimez pas Ben-Afroun.

Alors de cette voix grave, recueillie, profonde, que l'on prend pour faire sur soi-même de complaisantes révélations, — Vous savez bien en effet, dit-elle, que je ne puis pas aimer comme aiment d'habitude les êtres faits de chair et de sang; seulement je puis éprouver parfois, et c'est alors ce que je nomme l'amour, une sorte de pitié tendre, profonde, infinie, pour ceux qui sont poussés vers moi par un sentiment vrai, simple et passionné. C'est ce sentiment que j'ai découvert chez Ben-Afroun. Il me disait encore hier : « J'aurais appelé insensé celui qui m'aurait prédit que je me mettrais à genoux devant une femme, et je suis à genoux devant vous; mais vous n'êtes pas une femme, Thécla : vous n'êtes même pas une houri; j'ai peur, par instans, que vous ne soyez un de ces esprits auxquels Dieu permet de prendre une enveloppe mortelle, et qui nous quittent tout à coup après avoir brûlé notre vie en la traversant. Souvent, quand je suis auprès de vous, il me semble que je suis dans une mosquée à l'entrée de la nuit. J'éprouve en même temps de la joie et de l'épouvante; ces nouveautés que vous avez fait connaître à mon cœur

sont devenues une nourriture dont je ne pourrais plus me passer : je mourrais, si on enlevait à mes lèvres ce pain du mystère. Comment ferai-je pour retourner dans mon pays? » Et j'ai vu des larmes dans ses yeux. Eh bien! pendant qu'il parlait ainsi, il se passait en moi quelque chose que je ne saurais décrire. Je sentis une sorte de plaisir mêlé certainement de tristesse, car c'était un plaisir que je goûtais de ces hauteurs solitaires où ma pensée est condamnée à vivre; c'était...

— C'était, interrompit Olivier, un sentiment bien connu, chère duchesse, quoi que vous en disiez; c'était, pour passer du romantique au classique, le sentiment de maître Corbeau que vous goûtiez du haut de votre arbre, tandis que maître Renard vous débitait sa harangue. Moi aussi j'ai fait une découverte, digne de M. de La Palisse, il est vrai : c'est que la flatterie est une magicienne qui opère des prodiges à la Circé sur les plus nobles, les plus intelligentes créatures où puisse se refléter l'image de Dieu. Pendant un instant, vous avez été corbeau et vous vous êtes conduite en corbeau. Personne, voyez-vous, n'échappe aux lois de la nature humaine. Quand l'amour est outragé, il dit à la vanité : « Venge-moi! » et la vanité le venge. Si Mendoce était encore ici, sous votre empire, attendant la mort ou le salut de vous, il y a quelque chose que je vous aurais caché; mais Mendoce est parti hier dans un si triste et si misérable état, que vous-même, l'auteur de sa souffrance, vous auriez vainement essayé de le guérir. Il a été à la poursuite des destinées violentes, et s'il rencontre ce qu'il cherche, votre souvenir troublera pour lui-même la paix de la dernière heure. Je serai donc sans miséricorde, et je vous lirai une lettre qui malheureusement est isolée, car, s'il en eût été autrement, l'œuvre de Montesquieu eût été dépassée de toute la distance qu'il y a entre la fiction et la vérité. Nous aurions eu des *Lettres arabes*, qui, à en juger par celle-ci, auraient, je crois, été piquantes.

« Ben-Afroun, cheick des Beni-Hadidi, au capitaine Fontevelle, commandant le cercle d'Aïn-Torah.

« Je suis heureux de vous apprendre que jusqu'à présent Dieu semble avoir béni le voyage de votre serviteur. Ce qui m'appelait en France, vous le savez, c'était le désir de voir mon commandement affermi et agrandi. Dans quelques jours, je l'espère, j'aurai atteint mon but, et les Beni-Itoun seront forcés de m'obéir comme les Beni-Hadidi. Le plus puissant de tous les vizirs à qui le sultan des Français confie son autorité s'est déclaré hautement en ma faveur. Ce n'est pas un homme de poudre, c'est plutôt, je crois, un *taleb*.

Dieu ne lui a point donné la beauté : il serait risible sur un cheval, plus risible encore sur un chameau; mais, tel qu'il est, ce vizir, comme la plupart des hommes de son pays, recherche l'approbation des femmes, et c'est là ce qui m'a donné son appui. Soyez attentif à ce que je vais vous raconter.

« On m'a prévenu qu'en France les femmes disposaient de la pluie, du soleil et du vent. — Si vous voulez réussir, m'a dit un Français qui m'a semblé un homme sain dans ses jugemens, il faut vous rendre favorable une de ces divinités qui dirigent toutes nos pensées et toutes nos actions : quand vous aurez une femme derrière vous, jetez-vous hardiment dans la mêlée; jusque-là tenez-vous à l'écart, car vous lutteriez peut-être contre des gens que des femmes protégeraient, et vous seriez vaincu infailliblement. — Alors j'ai formé le projet de chercher un indispensable soutien, et le hasard m'a servi merveilleusement. Votre ami d'Escaïeul m'a conduit chez la duchesse de Glenworth, qui est ce qu'on appelle en France une lionne, c'est-à-dire une créature puissante, qu'on redoute, qu'on flatte et qu'on admire. On me prévint que justement le grand vizir désirait plaire à cette lionne.

« Mais comment allais-je lui plaire moi-même? C'est ce que je me demandais. Le Français que j'avais interrogé déjà vint encore à mon secours. « Quel charme emploient, dit-il, ceux d'entre vous qui veulent se faire obéir du sultan? » Je lui répondis : « La flatterie. — Eh bien! reprit-il, vous savez de quel philtre vous devez vous servir. » Je compris tout de suite la duchesse de Glenworth. Elle a la fierté du *djouad*, la gravité du marabout, la vanité du *taleb;* c'est pourtant une femme après tout, quoiqu'une femme assurément fort dissemblable de toutes celles que nous voyons dans notre pays. Sous les majestueuses apparences qui la recouvrent, on trouve cette substance fragile et légère, destinée à périr tout entière, dont Dieu a pétri la femme.

« Aussi, je fis d'abord agir sur elle tout simplement ce qui réussit chez toutes les femmes dans toutes les contrées. Je louai sa grâce, sa beauté, et je lui racontai ces histoires de guerre dont les êtres qui ne doivent pas quitter la tente se montrent toujours avides. Puis, quand je la connus mieux, je lui fis boire un breuvage plus compliqué. Je m'aperçus que ce qu'elle désirait surtout, c'était qu'on la regardât comme une créature dissemblable de toutes celles que Dieu a créées. Elle veut être parmi les femmes ce que le cheval Borak est parmi les chevaux; je la servis suivant son goût. Je lui dis que je n'avais vu encore ni dans la vie, ni dans le rêve, personne qui lui ressemblât. Je la comparais tantôt à un esprit de la lumière par l'éclat qu'elle répandait autour d'elle, tantôt à un esprit des ténèbres par

la crainte qui l'accompagnait. Je vis que cette dernière comparaison surtout la flattait. On m'a dit qu'en Europe le désir de ressembler à l'esprit du mal était une manie assez répandue, surtout parmi les gens qui cherchent à récréer le public par des compositions rimées, ou écrites dans le mode habituel du discours.

« Or la duchesse de Glenworth est ce qu'on appelle un bas-bleu, mot que je ne pourrais pas expliquer, mais qui signifie une femme à qui Dieu a donné le désir et refusé le pouvoir d'imiter soit les poètes, soit les savans. En apprenant que la duchesse était un bas-bleu, je me suis réjoui, car je me suis rappelé le proverbe : quand tu rencontres un personnage puissant sur un âne, dis lui : « Oh! monseigneur, sur quel beau cheval vous voilà! » Toutes les fois qu'elle me récitait ce qu'elle avait médité dans son esprit, je m'écriais : « J'ai peur de blasphémer, et cependant, il faut que je vous l'avoue, je ne sais pas si j'admire les paroles du prophète lui-même autant que vos paroles. » Ainsi je faisais, chaque jour, de nouveaux progrès dans son cœur.

« Dans son aveuglement sur elle, il lui arrivait sans cesse d'admirer, quand c'était sorti de ses mains, non-seulement ce que la raison, mais ce que les yeux mêmes condamnaient. Quelquefois elle cherchait à rendre sur le papier, avec des crayons et des couleurs, les objets qui l'entouraient. Ses efforts étaient toujours stériles. Un jour, c'est moi-même qu'elle voulut peindre, et je ne saurais dire à quoi mon image ressemblait. Le dernier de mes esclaves aurait dit : « Ceci n'a jamais été notre maître; ce n'est même point son haïk, ni son bernouss, ni sa pipe. » Eh bien! elle était persuadée qu'elle avait créé, comme Dieu, une personne vivante, et elle me croyait quand je lui disais : « Voilà bien le fils de ma mère! où donc avez-vous pris cet art merveilleux de mettre un second Ben-Afroun dans ce monde? »

« Enfin, le ciel m'a secondé; j'ai atteint ce que je poursuivais. Dans quelques jours, le vizir, qui veut être agréable aux femmes, m'aura fait accorder ce que je désire. Les Beni-Itoun seront forcés de baiser ma main et de tenir mon étrier. Alors je retournerai vers vous, et j'irai raconter sous la tente comment un enfant de l'Afrique a su s'emparer d'une fille de l'Europe. Mon récit réjouira mes compagnons pendant qu'ils boiront le café; peut-être quelques-uns d'entre eux douteront de mes paroles et me diront : « Dieu ne peut pas avoir fait une créature aussi crédule que celle dont tu nous parles; » mais je leur répondrai : « Vous ne pensez pas comme il faut, vous oubliez ce proverbe qui sera toujours vrai dans tous les pays et dans tous les temps : Quoique l'autruche mange le bois, le cuivre, le fer, ce n'est pas elle qui dévore tout; c'est la vanité. »

Quand Olivier eut fini sa lecture, il dit à lady Glenworth :

— Je tiens cette lettre de M. de Fontevelle, qui est arrivé hier à Paris, et qui m'a appris que ce matin même Ben-Afroun avait, grâce à vous, obtenu ce qu'il souhaitait. Ce que je viens de vous lire est une traduction (car je ne sais pas l'arabe) dont je crains bien de ne pas avoir le seul exemplaire. Cependant je suis à vos ordres, et, si vous le voulez, je m'emploierai pour que les confidences de Ben-Afroun ne courent point tout Paris.

Thécla garda un moment le silence. Elle était pâle; elle subissait un genre de supplice qu'elle n'avait jamais prévu. Imaginez-vous don Juan devant une vision bien autrement terrible que celle de ses victimes, devant l'apparition vengeresse du ridicule lui montrant le seul Tartare où il eût craint de tomber! Toutefois elle ne s'avoua point vaincue : elle releva la tête qu'elle avait involontairement baissée.

— Faites ce que vous voudrez, dit-elle; quant à moi, je vais voyager. J'irai au loin, car je sens ce qu'exprimait dans sa jeunesse un grand homme de votre pays : « Cette vieille Europe m'ennuie. »

Olivier fut sur le point de s'écrier : « Je ne pense point pourtant que vous alliez en Afrique; » mais il se tut, et fit bien.

Ici s'arrête ce récit que ne recommencerait pas assurément celui qui l'a écrit dans une heure de fièvre. Thécla en effet a voyagé, Dieu sait où; elle est revenue, Dieu sait pourquoi. Ses traits n'ont point changé, et je crois que son âme est toujours la même. J'ai dit qu'Olivier avait été tué. Ben-Afroun commande les Beni-Hadidi et les Beni-Itoun. Il a une admirable maison d'hôtes. On mange chez lui un couscoussou renommé, qui est souvent accompagné de nombreuses bouteilles de vin de Champagne, car c'est de tous les chefs arabes celui qui comprend le mieux notre civilisation. Qu'importe ce qu'est devenu Mendoce? Ce n'était pas de lui qu'il s'agissait. Je dirai tout simplement qu'il a perdu son cœur depuis sept années, ce qui est un accident beaucoup plus fréquent, mais de résultats heureusement beaucoup moins graves dans la vie usuelle que la mésaventure du célèbre Pierre Schlemil. Quand on a perdu son ombre, on ne peut pas entrer dans une auberge sans étonner tout le monde; quand on a perdu son cœur, on peut, sans étonner personne, se présenter dans tous les salons.

PAUL DE MOLÈNES.

L'ÉPOPÉE

DES ANIMAUX

II.

CYCLE RELIGIEUX ET MORAL. (1)

I. — LES ANIMAUX RÉELS DANS LES RÉCITS LÉGENDAIRES.

L'épopée des animaux a, nous l'avons dit, son cycle religieux et son cycle profane. La partie religieuse du vaste poème dont nous recueillons les fragmens épars commence dans les solitudes pour s'achever dans les cathédrales. Les pères du désert adoucissent d'abord les animaux; les moines viennent ensuite, et cherchent dans la création un reflet du monde surnaturel où les transportent leurs visions. Enfin la littérature fait servir les légendes léguées par les pères et les moines à l'enseignement moral; les artistes chrétiens les traduisent et les fixent dans la pierre des églises. Le monument épique est alors complet. L'unité d'action ne manque pas aux légendes si variées dont nous voudrions marquer ici l'enchaînement. C'est la conversion de l'animal, observée à ses différens degrés, qu'on y retrouve partout comme sujet principal. L'animal traverse les phases mêmes qu'on peut remarquer dans l'histoire des populations soumises à l'influence du christianisme; il subit tour à tour cette influence et se révolte contre elle. Enfin il est dompté, transfiguré par la fantaisie chrétienne, et sert à notre enseignement. De là dans cette histoire religieuse des animaux trois parties qui marqueront les divisions mêmes de notre travail.

(1) Voyez la livraison du 1er décembre.

Les ermites et les moines des vieux âges chrétiens, en s'éloignant des hommes pour se rapprocher de Dieu, en s'isolant dans les sables de la Thébaïde ou les vieilles forêts de la Gaule, se trouvaient perdus, comme les hommes primitifs dans la jeunesse du monde, au milieu des hôtes de la solitude. La nature étalait sous leurs yeux ses beautés éternelles, et ils en subissaient l'impression profonde. Les chevreuils et les cerfs bondissaient autour d'eux, sous les ombrages des bois celtiques. Les rugissemens des lions se mêlaient dans les déserts aux accens de leurs prières, et les voix mystérieuses de la création semblaient s'unir à leur voix pour célébrer les louanges de son auteur. En portant pour la première fois la hache au sein des forêts inaccessibles, ils assuraient l'empire de l'homme dans des lieux où les bêtes fauves avaient jusqu'alors régné sans partage. Les races paisibles et douces vivaient sans crainte auprès d'eux, parce que l'église leur avait appris à respecter la vie de tous les êtres; seuls, parmi les populations barbares qui les entouraient, ils ne se livraient point au plaisir cruel de la destruction, et, par leur charité qui s'étendait jusqu'aux bêtes, ils semblaient réaliser une fois encore les miracles de l'âge d'or. L'imagination des peuples fut vivement frappée de leur vie solitaire et sereine, de leur douceur, de leurs conquêtes sur la nature encore sauvage; elle les investit d'une autorité souveraine sur les animaux au milieu desquels ils vivaient, en donnant en même temps à ces animaux le sentiment de la soumission pour leurs personnes et du respect pour leurs vertus.

Les légendes de l'église d'Orient constatent ce premier travail de l'imagination populaire. Dans ces légendes, où brille du plus vif éclat la poésie du génie grec, le lion, le corbeau, l'onagre, la hyène, le crocodile, retrouvent la douceur du paradis terrestre. Les solitaires leur parlent, et les animaux les comprennent; ils leur reprochent des actions blâmables, et les animaux se corrigent. Il semble que les révélations de la conscience aient touché jusqu'aux monstres des déserts et qu'ils aient appris à discerner le mal et le bien.

Un jour que saint Macaire d'Alexandrie était assis à l'entrée de sa cellule, et qu'il s'entretenait avec Dieu, une hyène vint frapper de la tête contre sa porte, en tenant dans sa gueule son petit qui était aveugle. Le saint, devinant le motif de cette visite, étendit les mains sur le jeune animal et lui rendit la vue. La mère, après avoir témoigné sa reconnaissance par les mouvemens les plus expressifs, allaita son faon et l'emporta dans le désert. Le lendemain, à la même heure, le saint entendit encore frapper à sa porte et de la même manière que la veille; c'était la hyène qui cette fois apportait une grande peau de brebis qu'elle déposa aux pieds du solitaire, en exprimant par son attitude qu'elle le priait d'accepter cette peau à

titre de présent. « Je refuse ton présent, lui dit le saint d'un ton sévère, parce qu'il est le produit du vol. Pour avoir cette peau, il a fallu que tu la dérobes, et tu dois savoir que je ne m'enrichis pas du bien d'autrui. » Alors la hyène, baissant la tête et pliant les genoux, s'humilia profondément, et, tout en continuant de présenter la peau, elle marquait par son air qu'elle était touchée de ces reproches, et qu'à l'avenir elle se souviendrait de cette admonition. « Je vois que tu me comprends, dit saint Macaire, et je consens à recevoir ce que tu m'offres, pourvu que tu me promettes de ne plus retomber dans la même faute. » A ces mots, la hyène fit signe de la tête pour exprimer qu'elle prenait l'engagement de ne plus voler et d'obéir aux ordres du saint. Elle tint en effet sa promesse; plus sage que ne le sont ordinairement les hommes, qui ne s'amendent que par impuissance de mal faire, elle dompta ses instincts, et depuis ce temps elle ne déroba jamais la brebis du pauvre.

Il en fut de même des ânes sauvages qui ravageaient le jardin de saint Antoine. Ce grand cénobite avait placé sa cellule dans une petite oasis auprès d'une fontaine, et les onagres qui venaient boire à cette source foulaient aux pieds les légumes qu'il cultivait pour se nourrir. Antoine, en les voyant un jour arriver par bandes, s'approcha d'eux et leur dit : « Pourquoi me faites-vous du mal, à moi, qui ne vous en ai jamais fait? Éloignez-vous et ne revenez plus. » Les onagres, qui l'avaient écouté attentivement, témoignèrent par leur attitude les regrets qu'ils avaient de lui avoir déplu, et, craignant de l'affliger, ils ne revinrent jamais, à dater de ce jour, boire à la fontaine.

Lorsque Orphée, dans la fable païenne, apprivoise les lions et les tigres aux accords de sa lyre, il ne s'adresse qu'à leurs sens, et la fascination est toute matérielle. Dans les légendes chrétiennes, au contraire, les solitaires et les saints les apprivoisent par le sentiment moral et l'ascendant de la douceur et de la vertu; ils leur enseignent qu'il ne faut jamais faire le mal, que quand par malheur on a commis quelque dommage, causé quelque tort aux autres, on doit toujours une réparation. Aussi l'on peut dire, sans exagérer, que chaque maxime de la morale religieuse est confirmée par un apologue légendaire. Évagre, au livre VI de son *Histoire ecclésiastique*, raconte que le solitaire Zosimas, se rendant un jour à Césarée avec un âne qui portait son bagage, fit la rencontre d'un lion qui se jeta sur son âne et le traîna dans la forêt voisine. Le saint le suivit sans s'effrayer, et, quand il eut dévoré sa proie, il l'interpella en ces termes : « Comment veux-tu que je puisse continuer ma route? Je ne suis ni assez jeune ni assez fort pour porter mon bagage; il faut donc que tu t'en charges, et certes tu me dois bien ce dédommagement après m'avoir privé d'un serviteur fidèle qui m'accompagnait partout et allé-

geait mes fatigues. Crois-moi, renonce à tes instincts féroces, et viens avec moi jusqu'à la ville prochaine. » Le lion dressa la tête, ouvrit sa gueule souillée de sang, secoua sa crinière, fit résonner ses flancs sous le fouet terrible de sa queue, et, se traînant aux pieds de Zosimas comme un chien devant son maître, il lui montra qu'il était prêt à lui obéir. Le saint plaça ses bagages sur son dos, lui fit signe de le suivre, et arriva ainsi jusqu'aux portes de Césarée.

Les animaux n'attendaient pas toujours les remontrances des solitaires pour se montrer à leur égard complaisans et dociles. Vaincus comme les païens et les barbares par leur charité surhumaine, attendris par leur inaltérable douceur, ils se font les compagnons dévoués de leur solitude : ils les protégent, les nourrissent, les consolent dans leurs maladies, et leur rendent après leur mort les devoirs de la sépulture. Les corbeaux, qui nourrissaient le prophète Élie, apportent chaque jour à saint Paul pendant soixante ans le pain qui le fait vivre. Quand ce pieux ermite fut entré, suivant l'expression des hagiographes, dans la voie de la chair universelle, saint Antoine, son meilleur ami après Dieu, s'agenouilla près de son cadavre et versa des larmes plus amères que l'absinthe, parce qu'il n'avait point de bêche pour lui creuser une fosse. Deux lions qui passaient dans le désert virent cette grande douleur, et, s'approchant de lui aussi doucement que des colombes, ils se mirent à creuser la terre avec leurs ongles. Lorsque Antoine eut déposé le corps de son compagnon dans la fosse qu'ils venaient d'ouvrir, les lions rejetèrent doucement le sable sur le cadavre, et, leur besogne terminée, ils s'inclinèrent devant le saint pour lui demander sa bénédiction. Quand les chrétiens sont livrés en pâture aux bêtes du cirque, les lions se couchent à leurs pieds et les caressent, comme pour faire honte aux hommes de leur férocité. Clément d'Ancyre, Néophyte, Émilien, Sature, Perpétue, Félicité, voient expirer devant eux la cruauté des animaux les plus redoutables. « Ainsi, dit saint Eucher, les monstres des déserts et des forêts, qui devaient être les exécuteurs et les instrumens du supplice des chrétiens, devenaient par un prodige admirable les témoins de l'innocence des condamnés, et en portant respect à la piété de ces justes, ils prononçaient dans leur silence un arrêt contre l'impiété des méchans. »

Les vies des saints de l'église latine sont remplies de faits analogues; mais en général, dans l'Occident, l'intelligence des bêtes est beaucoup plus ouverte et leur intimité avec l'homme beaucoup plus grande. La plupart des personnages éminens en vertu ont chacun des animaux familiers qui les accompagnent comme des amis inséparables ou les servent comme des domestiques fidèles. Les hirondelles, qui cherchent pour abriter leur couvée le toit hospitalier

de ceux qui sont doux et paisibles, demandent, au retour de leurs longs voyages, le repos et la paix à la solitude des cloîtres, et vont annoncer aux anachorètes exilés dans les bois le retour du printemps. Un jour que saint Guthlac recevait la visite de son ami Wilfrid, deux hirondelles entrèrent dans sa cellule en faisant entendre des gazouillemens joyeux. Elles se posèrent sur ses épaules, sur sa tête, et le caressèrent doucement de leurs ailes noires. Wilfrid étonné dit à Guthlac : « O mon frère, comment avez-vous inspiré tant de confiance à ces filles ailées de la solitude? — Ne savez-vous pas, répondit Guthlac, que celui qui s'unit à Dieu dans la pureté de son cœur voit à son tour les êtres de la création s'unir à lui? Les oiseaux du ciel connaissent ceux qui ne se montrent pas dans la société des hommes. » Les hirondelles, à ces mots, agitèrent plus vivement leurs ailes, et poussèrent de petits cris si plaintifs et si doux, qu'on eût dit qu'elles voulaient parler et demander quelque chose. Le saint, qui comprenait leur langage, prit une corbeille de joncs et des brins de paille, posa la corbeille sur la terre, et aussitôt les oiseaux commencèrent à bâtir un nid qui fut bientôt achevé. Le saint le plaça sous son toit, et chaque année, le même jour, à la même heure, les hirondelles venaient lui demander une corbeille de joncs pour leur nid et un abri sous le chaume de sa cellule (1).

Tandis que les oiseaux se font les hôtes des ermites, les sangliers et les ours poursuivis par les chasseurs cherchent contre la fureur de l'homme un asile dans les lieux consacrés, et de la sorte se trouve exprimée par de poétiques légendes cette belle pensée du christianisme, que la demeure des saints est le refuge inviolable de la faiblesse contre la force. Pendant une chasse du roi Clotaire, un sanglier lancé par la meute et près d'être forcé vient se cacher dans la cellule d'un ermite; il se couche aux pieds du saint homme en élevant vers lui des yeux supplians. Touché de compassion en le voyant si doux, l'ermite étendit les mains en prononçant ces mots : « Prends courage. Tu as eu recours à ma charité, et tu ne mourras pas aujourd'hui. » Les chasseurs entrèrent bientôt : à la vue de cette bête fauve couchée tranquillement devant l'autel de la cellule, ils restèrent frappés d'admiration et allèrent chercher le roi Clotaire pour le faire jouir de ce spectacle merveilleux. Le roi, non moins surpris que ses compagnons, fit de grands présens à l'ermite et laissa le sanglier regagner paisiblement ses bois (2).

Non-seulement les saints et les moines apprivoisent, nourrissent et protégent les animaux, mais encore ils les guérissent de leurs mala-

(1) Apud Bolland., *Vita Sancti Guthlaci.*
(2) *Ibid., Vita Sancti Deicoli.*

dies et de leurs blessures, comme saint Blaise en leur imposant les mains, et ils les ressuscitent quelquefois. Ceux-ci, de leur côté, se montrent reconnaissans et rendent service pour service. De même que dans l'antiquité les piverts et les loups guidaient les colonies étrusques ou indiquaient aux fondateurs des villes l'emplacement qu'ils devaient choisir, de même les faucons, les aigles ou les colombes indiquent aux solitaires ou aux fondateurs des ordres religieux l'endroit que Dieu même a marqué pour leur cellule ou leur cloître. Saint Balderic, voulant se retirer dans la solitude, aperçut au-dessus de sa tête un faucon qui volait doucement et semblait l'inviter à le suivre. Il le suivit avec confiance, s'arrêta lorsqu'il le vit s'abattre, bâtit son ermitage à l'endroit même où il s'était posé, et donna à ce lieu solitaire, en mémoire de l'oiseau, un nom que les siècles ont respecté, celui de *Montfaucon*. Une colombe trace dans son vol circulaire le plan du monastère de Hautvillers. Enfin un cerf désigne au duc Anségise la place de l'abbaye de Fécamp en décrivant un grand cercle autour d'un arbre. Les animaux jouent un rôle analogue dans la découverte des reliques. C'est encore un cerf qui indique à Dagobert l'endroit où reposent les restes de saint Denis et qui révèle en Irlande le tombeau de saint Kellac.

Saint François d'Assise, qui appelait les poissons *mes frères* et les hirondelles *mes sœurs*, n'avait point, après la pratique des œuvres de la charité, d'occupation plus douce que de se trouver dans la compagnie des brebis, des oiseaux, des papillons, et de leur faire entendre de ferventes exhortations. « Ces créatures innocentes, disent les hagiographes, témoignaient par leurs mouvemens la joie qu'elles avaient de l'entendre, et après le sermon elles se servaient des industries que la nature leur avait données pour bénir et louer le Seigneur. » Saint Antoine de Padoue, prêchant à Rimini devant des hérétiques, s'aperçut qu'ils se bouchaient les oreilles pour ne point l'entendre. Il interrompit son discours et pria ses auditeurs de le suivre sur les bords de la mer, à l'embouchure de la rivière de Marecchia : « Poissons de la mer et des fleuves, dit-il en étendant la main sur les flots, sortez des profondeurs de l'abîme, paraissez sur la face des eaux pour écouter la parole de Dieu et confondre par votre attention la malice des impies. » Aussitôt on vit paraître, au-dessus des vagues qui venaient mourir doucement sur le rivage, une multitude innombrable de poissons qui se rangèrent en bel ordre, selon leurs espèces et leur grosseur, les petits en avant et les gros en dernière ligne. Le saint leur représenta les obligations qu'ils avaient à Dieu, dont la toute-puissance les avait tirés du néant : « Savez-vous, leur dit-il, poissons, mes frères, ce qu'il a fait pour vous en vous donnant pour demeure cette mer si tiède et si claire,

où les rayons du soleil vous éclairent comme dans un palais de cristal? C'est lui qui vous a revêtus d'écailles d'argent et qui veille sur vous lorsque dans vos jeux rapides vous les faites briller comme des perles à la surface des ondes. C'est lui qui vous a préservés du déluge quand les autres créatures étaient anéanties par sa justice et sa colère. Que de fois n'avez-vous point servi à manifester sa puissance! Poissons, mes frères, vous qui vous souvenez de ses bienfaits, bénissez-le suivant cette parole du prophète : Baleines et autres poissons, bénissez le Seigneur. » Les muets auditeurs du saint témoignèrent par leurs mouvemens que ce discours leur était agréable; ils baissèrent la tête pour exprimer qu'ils exécuteraient fidèlement ce qu'Antoine leur avait recommandé. « Ils ne voulurent point, dit le père Giry, se replonger dans l'eau qu'ils n'eussent reçu la bénédiction du saint. Alors cet admirable prédicateur, se tournant vers les hommes, leur fit un sanglant reproche de leur insensibilité, que cet exemple venait de confondre, et ils se convertirent. »

On voit dans d'autres légendes des oiseaux accompagner par leur chant les hymnes des saints. Une sauterelle, sur un ordre de saint François d'Assise, entonne un cantique aussi doux que celui de cet oiseau bleu qui répétait sur la terre les concerts qu'il avait entendus dans le ciel. Non contens d'associer leur voix aux hymnes des mystiques, les animaux pratiquent comme eux les œuvres de l'ascétisme le plus pur, et le jour du vendredi saint les oiseaux jeûnent jusqu'au lever des premières étoiles. Les bœufs et les chevaux s'agenouillent devant les reliques. Des abeilles, trouvant une hostie dans le jardin d'un monastère, lui rendent leurs hommages et la portent respectueusement dans leur ruche.

Il faudrait tout un volume, nous ne dirons pas pour analyser, mais seulement pour indiquer par leur titre les innombrables légendes où les animaux figurent comme acteurs à côté des moines et des saints. L'immense collection des Bollandistes en est remplie, et en passant du latin barbare des hagiographes aux vers plus barbares encore des trouvères, ces légendes gardent toujours la même invraisemblance, le même merveilleux et le même caractère d'allégorie morale. Nous citerons comme dernier exemple la naissance de sainte Anne dans le poème de *Genesis,* écrit au XIIIe siècle par le prêtre Hermann. C'est encore un gracieux symbole de cette charité merveilleuse que les légendaires et les poètes chrétiens prêtaient aux animaux pour corriger les hommes de leurs instincts cruels.

Suivant le prêtre Hermann, l'empereur Fanouel, qui possédait dans ses jardins *l'arbre de vie,* voulut un jour goûter les fruits de cet arbre. Il coupa l'un de ces fruits avec le couteau qu'il portait à sa ceinture, et il en essuya la lame sur sa cuisse. Au bout de quelques

mois, il s'aperçut que cette cuisse était enceinte du couteau avec lequel il avait coupé le fruit, et, dans le délai prescrit par les lois de la nature, il donna le jour à une petite fille charmante. Peu satisfait d'être *mère,* Fanouel ordonna à un chevalier de porter l'enfant dans un bois et de le *destrancher* d'un coup d'épée. Au moment même où le chevalier se disposait à exécuter cet ordre cruel, une colombe descendit du ciel et lui dit : « Frère, retiens ton bras et respecte cette enfant, car elle donnera le jour à la vierge au sein de laquelle s'incarnera le sauveur des hommes. » Émerveillé de ces paroles de la colombe, le chevalier remit son épée dans le fourreau, et, prenant l'enfant entre ses bras, il la déposa dans un nid de cygnes, ombragé de joncs et de roseaux. Un cerf qui errait dans les landes voisines prit l'innocente créature sous sa protection, et il la nourrit comme la biche qui, dans la légende de sainte Geneviève, sert de seconde mère au jeune prince de Brabant. Ce cerf portait sur ses ardillons des bouquets de fleurs, et aussitôt qu'il entendait l'enfant pleurer, il s'agenouillait près d'elle, baissait sa tête sur le nid, et la *repaissoit d'une flor* jusqu'à ce qu'elle se fût endormie. La jeune fille atteignit ainsi l'âge de dix ans sans sortir de son nid de cygnes et ne se nourrissant que de fleurs. Un jour que l'empereur Fanouel était en chasse, le cerf miraculeux passa devant lui, et il le blessa d'un coup de flèche. Le pauvre animal se réfugia en pleurant auprès du nid, et comme les chasseurs s'avançaient pour le tuer, l'enfant se dressa debout au milieu des touffes de joncs et leur ordonna de respecter celui qui avait protégé et nourri son enfance. « Qui donc êtes-vous, dit Fanouel étonné, vous qui habitez le nid des cygnes et vous nourrissez des fleurs qui poussent aux cornes des cerfs? — Je suis, répondit la jeune fille, celle que vous avez portée dans votre cuisse. Le chevalier à qui vous aviez donné l'ordre de me tuer m'a déposée dans ce lieu, et, moins cruels que vous, les hôtes de la solitude ont pris soin de ma faiblesse et de ma misère. » Fanouel, attendri jusqu'aux larmes, emmena sa fille dans son palais; il la maria à l'un des plus puissans chevaliers de son empire, après l'avoir fait baptiser sous le nom d'Anne, nom sous lequel elle donna le jour à la vierge Marie.

Les écrivains légendaires et les poètes, dans ces récits merveilleux, donnent, on le voit, une libre carrière à leur imagination. Ils s'inquiètent peu de la vraisemblance et des traditions orthodoxes, mais du moins ils restent toujours fidèles aux grandes traditions morales. L'apologue, tel que nous l'a légué l'antiquité, n'est souvent qu'une satire ingénieuse; la légende, telle que nous l'a léguée le moyen âge, est presque toujours le code d'une perfection idéale, et, n'en déplaise à notre civilisation tant vantée, à notre science et à

notre orgueil, ce qu'on peut encore aujourd'hui souhaiter de plus heureux, c'est que les hommes dans la vie sociale se conduisent comme les animaux dans les légendes dont nous venons de parler, car la poétique utopie de l'âge d'or serait réalisée. Le pauvre ne craindrait plus qu'on lui dérobât sa brebis; chacun, comme le lion de Zosimas, s'humilierait pour réparer ses torts. L'homme fatigué par le voyage de la vie, comme les hirondelles de saint Guthlac par leurs migrations lointaines, trouverait partout sur sa route l'abri du toit de chaume, et comme la jeune vierge au nid de cygnes, l'orphelin trouverait un père.

II. — LES ANIMAUX FABULEUX ET LES BÊTES DE L'ENFER.

Les êtres que nous avons vus jusqu'ici figurer dans les récits des hagiographes appartiennent tous au monde réel : ce sont des lions, des hyènes, des aigles, des corbeaux, des cerfs, des hirondelles, des chiens; seulement ils sont transfigurés par les écrivains qui les mettent en scène, et malgré la variété de leurs espèces et leurs instincts sauvages, ils représentent tous, en s'humiliant devant les hommes éminens en vertus, ce qu'on pourrait appeler les enfans régénérés d'un nouvel âge d'or; ils sont les amis des saints et les modèles des hommes. Il en est d'autres au contraire, qui, loin de s'adoucir, restent, comme Satan, endurcis dans le mal, et déclarent aux hommes et aux saints une guerre à outrance; ceux-là ne sont en général que des êtres de pure fantaisie, enfans des monstres païens défigurés par le moyen âge, et dont l'imagination des mystiques et des poètes peuple au gré de sa fantaisie la terre et l'enfer. Éclos du rêve et de la vision, ces êtres redoutables ne servent plus, comme la hyène de saint Macaire, les onagres de saint Antoine, les hirondelles de saint Gutlac, à instruire, à édifier les hommes, mais à les combattre, à les épouvanter dans ce monde et à les punir dans l'autre.

Au premier rang de ces bêtes terribles et fabuleuses apparaît le dragon, dont l'histoire forme dans la plupart des légendes un épisode inévitable, et qui représente, comme Satan, la cruauté, la haine de l'homme et l'endurcissement dans le mal. En reparaissant dans les traditions des temps chrétiens, les dragons conservent quelques-uns des attributs qui les distinguent dans les récits fabuleux de l'antiquité; ce sont des êtres d'une force prodigieuse, cruels, implacables, qui font le mal pour le seul plaisir de le commettre. La plupart du temps les écrivains les mentionnent sans les décrire; mais les vignettes des manuscrits, les sculptures des églises suppléent à leur silence, et dans les traditions religieuses les dragons se présentent presque toujours sous la forme du serpent combinée avec celle du

quadrupède et de l'oiseau. Leur corps est allongé comme celui des reptiles, couvert d'écailles et terminé par un dard ou une queue fourchue; deux pattes courtes et armées de griffes le supportent dans sa partie antérieure; deux ailes, disposées comme celles des chauves-souris et armées de griffes comme les pattes, sont placées derrière la tête à la hauteur des épaules. Cette tête, d'une grosseur démesurée, présente dans son ensemble le caractère de la férocité : elle est quelquefois garnie de cornes. La gueule, toujours béante, est armée de plusieurs rangées de dents, et lance des tourbillons de flamme et de fumée. Enfin l'imagination a réuni sur cette bête redoutable ce qu'elle a pu rêver de plus terrible, et le rôle qu'elle lui prête répond à cette physionomie menaçante. Le dragon habite ordinairement des cavernes inaccessibles, des forêts impénétrables; il rôde la nuit comme les loups pour surprendre et dévorer les troupeaux. Il ravage les moissons, empoisonne les fontaines, et se met en embuscade le long des chemins pour enlever les voyageurs et les emporter dans son repaire. Les hommes n'osent point le combattre, et la gloire de le vaincre est exclusivement réservée aux personnages éminens en vertu. Placés en présence de ce monstre, les saints perdent leur mansuétude; ils ne cherchent point à l'apprivoiser; ils le tuent, parce qu'en effet le dragon est l'incarnation vivante du génie du mal, et que rien ne peut toucher cette nature endurcie, image du pécheur rebelle à la grâce, emblème du paganisme ou emblème de Satan. A part saint George, qui employa contre le dragon de Beyrouth les armes des chevaliers, la lance, le bouclier et l'épée, les saints ne se servent d'ordinaire contre ces monstres que des armes spirituelles, et leur victoire n'en est pas moins assurée.

Quelques écrivains modernes, égarés par un faux système d'interprétation, ont cru voir dans cette bête fabuleuse l'image du débordement des rivières que l'intercession des prières de l'église faisait rentrer dans leur lit; mais il était beaucoup plus simple de s'en rapporter aux explications de la légende elle-même, sans obscurcir, par une science prétentieuse, la transparence de l'allégorie. En donnant le dragon pour étendard aux musulmans regardés comme les adorateurs du diable, en le plaçant à côté des hérétiques ou sous les pieds des apôtres qui ont renversé les autels des faux dieux, le moyen âge exprime clairement cette pensée, qu'il est pour lui l'image de l'idolâtrie; il sait que dans l'antiquité le dragon a prêté ses formes fantastiques aux idoles, que les hommes abusés par Satan l'adoraient à Babylone, à Mélite, en Phrygie, en Béotie et dans l'antre de Trophonius; et quand dans la Gaule on le fait vivre au bord des fontaines et dans les forêts, on se souvient évidemment des superstitions qui divinisaient les sources et les bois. Aussi trouve-t-on particulièrement les dragons

mentionnés dans les vies des saints qui les premiers ont apporté aux diverses peuplades encore païennes les lumières de l'Évangile. L'apôtre, en convertissant les hommes, commence presque toujours par les débarrasser d'un monstre qui ravageait leur pays. Lorsque saint Venne se présenta à Verdun, les magistrats et le peuple vinrent le prier de faire périr un reptile ailé qui vivait dans le creux d'un rocher à la porte de leur ville et répandait dans l'air une telle infection, que les animaux et les hommes qui passaient auprès de son repaire tombaient morts sur la place. Le saint ordonna un jeûne public pendant trois jours; le quatrième, il rassembla le peuple et le clergé, et se rendit, revêtu de ses habits pontificaux, dans la caverne habitée par le reptile (1); il y entra seul, et, passant son étole au cou du serpent, il l'étrangla à la vue du peuple sans éprouver le moindre mal du poison qui se répandit autour de lui. Cette légende se reproduit à peu près dans les mêmes termes sur tous les points de l'Europe. On voit partout le redoutable animal expirant sous l'imposition des mains et le bâton pastoral, ou traîné hors de la caverne par l'étole de l'évêque, et même par un simple ruban. Saint Pol de Léon dans l'île de Batz, saint Patrice en Irlande, saint Marcel à Paris, saint Amand à Maëstricht, saint Clément à Metz, remportent, comme saint Venne, d'éclatantes victoires sur des monstres dont le nom est resté souvent aussi populaire que celui des saints. A Rouen, c'est la *gargouille,* vaincue par saint Romain (2); à Metz, la *graouilly;* à Tarascon, la *tarasque,* que sainte Marthe étrangla avec sa jarretière; à Poitiers, c'est *la bonne sainte Vermine* ou *la grande gueule* (3); à Provins, la *lézarde.* Ce qui n'était à l'origine qu'une allégorie prit avec le temps le caractère de la réalité. Les villes du moyen âge célébrèrent, comme des fêtes solennelles, les jours anniversaires de la victoire des saints, et de même que dans les ovations romaines on traînait les vaincus après le char des triomphateurs, de même dans les processions commémoratives on porta les images de la gargouille, de la tarasque et de la lézarde à côté des reliques et des images des apôtres qui les avaient terrassées. L'art dramatique comme la liturgie s'empara de ces traditions merveilleuses. Après avoir symbolisé le paganisme dans la légende, le dragon, sur la scène barbare où se jouaient les mystères, symbolisa le royaume de Satan. L'enfer, dans les décorations scéniques du moyen âge, fut souvent représenté par

(1) *Histoire de Verdun,* 1745, in-4°, p. 61.

(2) Voir Floquet, *Du Privilége de la fierte de saint Romain.*

(3) *Du dragon de Metz,* par Alex. Le Noir. *Mém.* de l'acad. celtique, II. 1 à 20. — Salverte, *du Dragon et des Serpens monstrueux, Rev. Encyclop.*, 1826, mai et juin. — Bottin, *traditions des dragons volans, Arch. du nord de la France,* I, 97. — Ladoucette, *Du Graouilly de Metz,* etc.

une tête de dragon, dont la gueule béante, hérissée de crocs terribles, était peinte en rouge pour figurer le feu vengeur. C'était par cette gueule, au-dessus de laquelle brillaient de gros yeux éclairés par des lanternes, qu'on voyait sortir les diables; c'était par là que ces diables précipitaient à coups de fourches les damnés dans la vallée de douleur; enfin c'était par là que le Christ ressuscité appelait et tirait du fond des limbes les justes, qui, soumis à une expiation passagère, attendaient sa venue pour monter au ciel.

Comme ces vastes poèmes dramatiques du moyen âge, qui, embrassant la création tout entière, commençaient dans le ciel et finissaient dans l'enfer, les légendes ne s'arrêtaient pas aux limites étroites du monde et de la vie. Après avoir raconté les victoires remportées par les saints sur le monstre de l'idolâtrie, elles nous transportent tout à coup dans les sombres régions de la mort, et par une évocation nouvelle, elles nous montrent les animaux, nés de la terreur et du rêve, devenus dans le monde invisible les bourreaux des méchans.

C'était au moyen âge une croyance universelle que de la décomposition du corps des réprouvés s'engendraient non pas seulement des vers, mais une foule de bêtes malfaisantes, des scorpions, des crapauds, des serpens, qui vivaient dans les cercueils pour ronger les cadavres; ces cadavres conservaient la faculté de sentir et de souffrir, et ils renaissaient sans cesse sous les morsures éternelles qui les déchiraient, comme le foie de Prométhée sous le bec du vautour. Les damnés subissaient ainsi, dans leur âme et dans leur corps, un double supplice. On disait que Charles Martel, malgré le service qu'il avait rendu à la chrétienté en arrêtant les invasions des Sarrasins, n'avait pu échapper à la colère céleste à cause de ses impiétés et du tort qu'il avait fait aux églises, et qu'il était rongé au fond de son tombeau par un serpent monstrueux. Au XIIIe siècle, on racontait aussi, comme un exemple terrible des peines qui attendaient après la mort les blasphémateurs et les menteurs, qu'un bourgeois, Raoul de Crespi, ayant fait déterrer son père, vit avec terreur un reptile qui lui mangeait la langue. Tandis que l'âme des hommes vertueux quittait leur corps sous la forme d'une colombe blanche, l'âme des méchans, au contraire, se montrait sous la figure d'un animal hideux qu'on retrouvait souvent après de longs siècles au fond de leur tombe, repu et engraissé de leurs débris.

Interprète fidèle des croyances de son temps, Dante s'empara de ces traditions vengeresses, et mêlant dans sa poésie splendide, comme elles étaient mêlées dans la science du moyen âge, les fables antiques et les légendes populaires, il peupla la vallée de douleur des monstres du Tartare païen et des monstres des *Bestiaires*. Cerbère,

les minotaures, les centaures, les harpies, les *chelydres*, les *amphisbènes*, deviennent les auxiliaires des démons. Les reptiles surtout jouent un rôle effrayant au milieu de ces monstres. Dante nous montre les damnés les mains liées avec des serpens, qui, pour mieux les assujettir, enfoncent leurs queues et leurs têtes dans les flancs des coupables, et semblent ne plus former qu'un corps avec eux. Une couleuvre à six pieds s'élance sur un réprouvé, lui troue la poitrine avec ses pieds du milieu, saisit ses bras avec les pieds de devant et lui perce les flancs de sa queue, qu'elle ramène en replis serrés autour de ses reins. Les substances des deux êtres s'incorporent, mêlent leurs couleurs et se fondent l'une dans l'autre, comme si elles avaient été formées toutes deux d'une cire brûlante.

Ce n'est pas seulement l'œil de la vision qui révèle à Dante ces terribles merveilles; c'est la tradition tout entière et pour ainsi dire la voix de l'humanité. Le poète n'invente pas; il se souvient, il écoute et il chante. Le moine, le bourgeois, le tailleur d'images, connaissent, comme l'immortel proscrit de Florence, les hôtes redoutables de la vallée de douleur. Ils savent aussi, comme lui, sous quelle forme Satan trône dans l'abîme, sous quelle forme il apparaît sur la terre pour y tenter la faiblesse des hommes, saisir les âmes coupables ou présider les mystères du sabbat. Protée insaisissable, cet ange déchu parcourt l'échelle entière des êtres. C'est un lion, un céraste, un dragon, un hippocentaure, un crapaud couvert de plumes, un corbeau avec un bec d'oie, un bouc fétide; mais un arrêt terrible le condamne à reprendre toujours la forme sous laquelle il a séduit le genre humain. Écoutons Milton, qui chanta son supplice comme Dante a chanté celui des damnés. « Satan sent son visage s'effiler et s'amaigrir; ses bras se collent à ses côtés; ses jambes s'entortillent l'une dans l'autre jusqu'à ce que, privé de ses pieds, il tombe serpent monstrueux sur son ventre rampant. Il résiste, mais en vain; un plus grand pouvoir le domine; il est puni, selon son arrêt, sous la figure dans laquelle il avait péché. Il veut parler, mais, avec une langue fourchue, à des langues fourchues il rend sifflement pour sifflement, car tous les démons étaient pareillement transformés en serpens, comme complices de sa débauche audacieuse. Terrible fut le bruit du sifflement dans la salle remplie d'une épaisse fourmilière de monstres compliqués de têtes et de queues. »

Ainsi la légende parcourt la création tout entière. Elle nous conduit des déserts de la Thébaïde aux dernières profondeurs de l'abîme infernal, et dans cette longue épopée, elle suit toujours avec la même persistance la même pensée morale. Après nous avoir instruits par l'exemple des animaux, elle nous punit par eux, et l'enseignement, au milieu de ces rêves, jaillit toujours par quelque source inattendue.

III. — LES ANIMAUX DANS LES ALLÉGORIES MYSTIQUES ET MORALES.

Dans les récits des écrivains hagiographiques et des poètes, nous venons de le voir, les animaux réels ou fabuleux sont mis en scène et agissent comme des personnages dans un drame; mais, si important que soit leur rôle, ils n'y paraissent jamais que d'une manière épisodique. Nous allons maintenant, dans un genre de composition tout différent par la forme, mais au fond très identique par la pensée, les retrouver décrits et pour ainsi dire analysés et expliqués, pour adopter les termes consacrés par les théologiens au point de vue *historique, allégorique, tropologique* et *anagogique.*

Cette explication, nous devons en convenir tout d'abord, ressemble singulièrement à une énigme; mais c'est ainsi que le moyen âge expliquait toute chose, car il considérait le monde comme un vaste symbole, et au lieu de s'en tenir aux réalités apparentes, il cherchait sans cesse à s'élever, par la méditation, de la lettre à l'esprit, du fait à la signification, de l'objet matériel à l'enseignement moral. De là cette forme étrange, cet ascétisme ténébreux des singuliers traités de zoologie que le moyen âge nous a légués sous le nom de *Bestiaires,* œuvres bizarres, où les animaux sont tout à la fois décrits et défigurés avec la plus scrupuleuse attention, et dans lesquelles se confondent les fables les plus absurdes avec les préceptes les plus sages, les traits satiriques les plus vifs et les plus ferventes aspirations du mysticisme. C'est à cet ordre de productions qu'appartiennent le commentaire sur le *Physiologus,* attribué à saint Épiphane; le poème de saint Avit sur *la création,* poème composé dans les dernières années du ve siècle, le poème latin sur les animaux publié sous le nom d'Hildebert, évêque du Mans, et les *Institutions monastiques sur les bêtes* (*Institutiones monasticæ de bestiis*), de Hugues de Saint-Victor. Composés par des théologiens ou des moines, les ouvrages dont nous venons de parler s'adressaient exclusivement à ceux qui se livraient à l'étude de l'exégèse religieuse, à ceux qui, suivant les paroles des livres saints, s'absorbaient dans la contemplation des êtres et de la nature pour découvrir Dieu dans ses œuvres et chercher dans ce miracle permanent du monde de grands exemples et de salutaires leçons.

Longtemps renfermés dans les cloîtres, les traités de zoologie morale et religieuse se popularisèrent au moment même où la littérature commençait à se séculariser par l'usage de la langue vulgaire. Les XIIe et XIIIe siècles nous ont légué quatre *Bestiaires* qui ont pour auteurs Pierre le Picard, le trouvère Philippe de Than, le clerc Guillaume, et Richard de Fournival, fils du médecin de Philippe-Auguste

et chancelier de l'église d'Amiens vers 1260. Pierre le Picard et Richard de Fournival ont écrit en prose, les deux autres en vers de huit syllabes, et pour tout ce qui se rattache à la zoologie proprement dite, ils n'ont fait que recueillir les traditions qui avaient cours de leur temps ou traduire en langue vulgaire le commentaire de saint Épiphane, le poème de saint Avit, l'encyclopédie d'Isidore de Séville ou les autres ouvrages du même genre. Pour eux, la science n'est qu'un accessoire, et, comme saint Augustin, ils ne considèrent point la réalité, mais la signification des faits. Dans les *Bestiaires* en langue vulgaire, ainsi que dans les poèmes et les traités latins, on voit toujours, au ve comme au XIIIe siècle, figurer les mêmes animaux, réels ou fabuleux, tels que le lion, l'*aptalos*, la serre, la calandre, le pélican, le hibou, le phénix, le dragon, l'aigle, etc. Chaque bête a un chapitre à part, et ce chapitre lui-même se divise en deux parties distinctes, l'une descriptive, l'autre allégorique et interprétative.

Laissant de côté tout amour-propre littéraire, le trouvère Guillaume, au début de son poème, informe les lecteurs qu'il a tiré du latin le sujet de son livre. « Je vais parler, dit-il, des bêtes, non pas de toutes, mais de plusieurs. Je donnerai de belles moralités, je citerai de bons passages tirés des livres saints, j'enseignerai à chacun la voie qu'il doit suivre pour arriver jusqu'à Dieu, et par mes exemples j'instruirai les hommes qui *errent follement*; or écoutez ce que va vous dire le clerc Guillaume, né dans la Normandie. » Comme la plupart des moralistes, des théologiens ou des poètes de son temps, le clerc normand est loin d'être optimiste; il sait comme eux tout ce qu'il y a d'égoïsme et de dureté dans le cœur humain; il sait ce qu'il en coûte, même aux plus vertueux, de luttes et d'efforts pour faire un peu de bien, et il n'épargne à ses lecteurs ni les conseils ni les reproches. « O vous, dit-il, hommes et femmes que l'église a unis par les liens éternels du mariage, vous qui avez juré d'être fidèles, et qui tenez si mal vos sermens, instruisez-vous par l'exemple de la tourterelle. Dans les bois épais qu'elle habite, elle aime sans partage et veut être aimée de même. Lorsqu'elle perd sa compagne, il n'est point de saison, point de moment où elle ne gémisse. Elle ne se pose ni sur le gazon ni sous la feuillée, mais elle attend toujours celle qu'elle a perdue, et ne forme jamais de nouveaux liens. Elle n'oublie point son premier ami, et s'il meurt, le reste de la terre lui devient indifférent. O vous qui vivez dans le tourbillon de ce monde, apprenez de cet oiseau l'inviolable fidélité des regrets, et ne faites point comme ces maris qui, en revenant de l'enterrement de leurs femmes, s'occupent dès le soir même de les remplacer (1). »

(1) *Le Bestiaire divin*, c. XXXI.

Cette leçon que la tourterelle donne aux époux, la huppe la donne aux enfans, et mieux que l'homme elle accomplit un des plus beaux préceptes de la loi divine : *Père et mère honoreras.* Lorsque ses parens ne peuvent plus ni voir ni voler, et que, glacés par la vieillesse, ils restent immobiles dans leur nid, la huppe prend soin de les nourrir; elle les débarrasse de leurs vieilles plumes, les réchauffe doucement sous ses ailes, leur apporte une nourriture abondante, et leur dit avec tendresse : « Cher père et chère mère, autrefois vous avez pris soin de nous; aujourd'hui que vous ne pouvez vous suffire, ne vous inquiétez pas, nous vous rendrons service pour service. — Seigneur, ajoute le trouvère, vous nous donnez par ces miracles de la nature un grand enseignement; mais hélas! l'homme est si pervers, qu'il ne profite pas de cette leçon de l'oiseau, et cependant l'homme se vante de son intelligence (1). »

La salamandre, qui ne craint point l'ardeur des brasiers les plus ardens, et qui passe dans les flammes sans en être brûlée, nous enseigne à éteindre le feu de la luxure. L'autruche, qui oublie ses œufs dans le sable pour contempler son étoile, nous apprend à tourner vers le ciel toutes nos pensées. Quand les fourmis vont trottant dans les champs pour amasser leurs provisions, elles distinguent avec un instinct merveilleux l'orge, le seigle, l'avoine et le froment, et c'est toujours le froment qu'elles emportent; puis, avant de l'entasser dans leurs greniers, elles ont soin d'en fendre les grains, d'en enlever toutes les parties gâtées, et par cette sage conduite elles nous montrent que l'homme doit toujours s'appliquer à séparer l'ivraie du bon grain, c'est-à-dire à discerner le mal et le bien, et à retrancher de son âme toutes les parties gâtées, c'est-à-dire les vices qui la corrompent et la perdent pour l'éternité. — Plus rusé que la fourmi, le hérisson, lorsqu'il va chercher sa nourriture dans les vignes, remarque celles qui portent les plus beaux raisins, et il fait si bien, qu'il monte sur les ceps pour faire tomber les grains les plus mûrs. Il descend ensuite avec précaution, se roule par terre, pique les raisins avec ses dards, ses *brochettes*, dit Guillaume, et quand il s'en est chargé au point de ressembler à une grappe énorme, il retourne tout joyeux dans son trou et se repaît à loisir. Ce hérisson maraudeur est l'image du diable, qui vendange dans les âmes lorsque les hommes ne font pas bonne garde autour de leur vigne spirituelle (2).

Les sirènes, qui sont tout à la fois femmes, oiseaux et poissons, chantent si doucement, que les matelots s'endorment à leurs chansons, et lorsqu'ils sont bien endormis, les sirènes montent sur leur bateau

(1) *Le Bestiaire divin*, c. x, *De la Hupe.*
(2) *Ibid.*, c. xvi, *de Hériçon.*

et les tuent. Les hommes qui passent dans ce monde sont abusés de même par des illusions perfides, par la gloire, par le plaisir, le bien-être, la gourmandise. Ils s'endorment dans ces fausses délices, et le diable les tue. Les matelots prudens, quand ils entendent chanter sur les flots les femmes oiseaux et poissons, bouchent leurs oreilles et passent au milieu d'elles sans danger. Ainsi doit faire le sage; car pour échapper aux séductions du vice, il faut fermer ses yeux pour ne point le voir, et *estoupper* ses oreilles pour ne point l'entendre.

L'enseignement moral et religieux dans les *Bestiaires* n'est point toujours aussi formel, aussi direct. Il est quelquefois remplacé par une allégorie mystique. Le lion qui efface avec sa queue la trace de ses pas, qui vient au monde les yeux ouverts et qui ressuscite ses petits, c'est le Christ, qui déroba au démon sa venue dans ce monde et fut ressuscité par son père après être resté trois jours dans le tombeau. Le hibou représente les Juifs, parce qu'il vit comme eux dans les ténèbres. Le singe et le renard sont les emblèmes du diable, comme la colombe, d'après Hugues de Saint-Victor, est tout à la fois l'emblème des fidèles, des prédicateurs et des prélats vertueux. — « Trois colombes, dit ce grand écrivain mystique, sont mentionnées dans les saintes Écritures, celle de Noé, c'est-à-dire le repos; celle de David, c'est-à-dire la force; celle du Christ, c'est-à-dire le salut. La colombe, c'est l'église; son bec, divisé en deux parties, sépare dans la prédication les grains d'orge et les grains de froment, c'est-à-dire les préceptes de l'ancienne loi et ceux de la loi nouvelle. De l'œil droit elle se contemple elle-même, de l'œil gauche elle contemple Dieu, en même temps qu'elle saisit de chacun de ces organes le sens moral et le sens mystique caché dans les Écritures. L'amour du prochain et l'amour de Dieu sont exprimés par ses deux ailes : elle étend vers les hommes l'aile de la charité et vers le ciel l'aile de la contemplation. Les vives couleurs qui nuancent son plumage sont l'image du prédicateur. La longueur de ses ailes, c'est la parole divine; le son de l'argent, la douceur de cette parole; les plumes blanches expriment la pureté de la doctrine; les plumes couleur d'or, l'innocence du cœur, et la pâleur de l'or, la mortification des sens. » Rien n'échappe, on le voit, à la mystique imagination des écrivains qui nous occupent. Hugues de Saint-Victor décrit les animaux qui servent de texte à ses allégories avec la même minutie de détails que les naturalistes modernes. Emporté par le rêve de l'extase, il franchit tous les degrés de l'échelle mystique, et la création tout entière est un miroir où le Tout-Puissant reflète son image. L'allégorie cependant ne se maintient pas toujours à cette hauteur, et maître Richard de Fournival nous ramène brusquement sur la terre.

Malgré sa qualité de chancelier de l'église d'Amiens, maître Ri-

chard, on peut le croire en lisant ses œuvres, n'avait point *estouppé* ses oreilles en entendant le chant des sirènes. Comme les troubadours et les chevaliers, il s'était engagé dans le servage d'amour; mais au lieu de rimer des tensons pour attendrir la dame de ses pensées, il composa un *Bestiaire* en lui proposant, comme toujours, les animaux pour modèles. Cependant Richard sait que les filles d'Ève sont nées, comme leur mère, pour la perte du genre humain; il sait qu'elles sont perfides, cruelles, qu'elles se réjouissent des souffrances qu'elles ont causées; il ne leur épargne pas les invectives, et certes si l'amour est éternel, il n'en est pas de même de son vocabulaire. Depuis trois siècles environ, dans la littérature classique on compare invariablement la femme à une fleur, à une perle, à un astre; Richard de Fournival la compare à un crocodile, à un corbeau, à un loup. Encore donne-t-il la préférence au crocodile, car ce monstre sensible, comme nous l'avons vu, mange l'homme en le pleurant et se repent toute sa vie de l'avoir mangé, tandis que la femme ne fait que rire de ceux dont elle dévore le cœur et s'en tient rarement à une première victime. « Ne vous émerveillez pas, dit maître Richard, si je compare la femme à un corbeau, car la similitude est frappante. Que fait le corbeau quand il s'abat sur un cadavre? Il commence par lui ronger les yeux et lui ronge ensuite la cervelle. La femme ne prend-elle pas de même à ses amans la cervelle et les yeux? » Dans la seconde partie du livre de maître Richard, intitulée *Response du Bestiaire*, la donnée change complétement. Chaque comparaison est prise dans un sens contraire à celui que l'auteur lui avait donné d'abord, et il en résulte que l'exemple des bêtes, bien loin d'inviter les femmes à se laisser attendrir, doit au contraire les fortifier dans leur résistance et leur vertu.

Ainsi dans les légendes pieuses, dans la poésie et les traités zoologiques dont nous venons de parler, les animaux se montrent toujours comme nos maîtres en fait de moralité et de bons sentimens, et le moyen âge, dans son ignorance et sa crédulité, poursuit et atteint souvent un but plus élevé que celui de la science. En montrant comme fin suprême de l'existence de tous les êtres la pratique des lois éternelles de la justice, de la modération, de la charité, il fait de la création tout entière une école de sagesse, et des mystérieuses harmonies du monde matériel l'exégèse vivante des vérités divines proclamées dans l'Évangile. Nous allons voir enfin ces données supérieures recevoir dans les monumens de l'architecture une consécration nouvelle, et le portail des églises se dérouler comme le commentaire illustré du *Physiologus* et des *Bestiaires*, comme l'exégèse monumentale de l'enseignement écrit; car, ainsi que l'a dit l'auteur des *Institutions monastiques sur les Bêtes*, « la peinture et la

sculpture enseignent à la foule ce que les lettres enseignent aux savans, et l'ignorant se plaît à la simplicité des tableaux comme le sage aux mystères des livres. »

IV. — LES ANIMAUX DANS L'ART CHRÉTIEN.

Ainsi que la littérature et la science, l'architecture et les arts qui servent à la décorer s'inspirent d'une double tradition : l'une qui prend sa source dans le paganisme, se traduit par une imitation servile et irraisonnée de l'antiquité, et concourt uniquement à l'ornementation matérielle; l'autre, spiritualiste et symbolique, qui s'inspire, comme les *Bestiaires*, de la Bible et des pères, et suit pas à pas le développement de la civilisation religieuse. Cette dernière se révèle pour la première fois dans les catacombes et sur les tombeaux des apôtres et des martyrs de la foi nouvelle. Là tout est simple, expressif, rationnel, et il est hors de doute que dans cette première période l'enseignement symbolique était parfaitement compris et tout à fait populaire. Malheureusement, du VIIe au XIe siècle, l'art se dégrade en même temps que l'enseignement religieux se voile et s'obscurcit. Les artistes copient au hasard tous les modèles qu'ils rencontrent, excepté toutefois ceux que leur offre la nature, et en ce point ils procèdent exactement comme l'auteur du *Physiologus*, Guillaume le Normand, ou maître Richard de Fournival. Ils ont des cartons qui les dispensent d'inventer, de réfléchir, comme plus tard les prédicateurs auront des *sommes* où ils puiseront leur éloquence toute faite. Dans cette barbarie, la tradition symbolique s'efface; mais après l'an 1000, après cette année fatale, redoutée longtemps comme le terme de la vie de l'humanité, le monde entier, suivant l'expression du chroniqueur Raoul Glaber, secoua les haillons de son antiquité pour revêtir la robe blanche des églises. Les lettres se ranimèrent comme les arts, et bientôt l'architecture, expression fidèle de la pensée des mystiques, offrit sous une forme sensible un enseignement théologique et moral, complet et profond. La chute et la rédemption, le travail de l'homme sur la terre, la résurrection, le jugement dernier et le monde en adoration devant Dieu, telles sont, à l'apogée de l'art architectural du moyen âge, les idées génératrices des monumens figurés. La porte de l'église métropolitaine de Paris dite porte du Zodiaque en offre un exemple d'autant plus curieux que la pensée chrétienne s'y combine avec un symbole antique. Dieu, sous la figure de Jupiter, *le père des choses*, est représenté comme le centre universel, l'alpha et l'oméga, entre le char du soleil, le char de la lune, la terre, la mer et les douze signes du zodiaque. Le triomphe de la Vierge offre dans la même cathédrale une représentation analogue.

Marie, la mère immaculée, l'arche d'alliance, écrase la tête du serpent, et le monde, exprimé à la manière antique par les figures de la terre et de la mer, assiste au spectacle de cette grande et sainte victoire. La terre, sous les traits d'une jeune femme, porte des vases d'où sortent des plantes et allaite une jeune fille à genoux. La mer, figurée également par une femme, est à cheval sur un poisson; elle tient d'une main un navire, de l'autre un vase qui laisse échapper de l'eau. L'art dans ces emblèmes ne fait que traduire sur la pierre l'hymne magnifique : *Cœli enarrant gloriam Dei;* il reproduit, comme les auteurs de l'*Hexæmeron,* l'œuvre des six jours, pour glorifier le Créateur par le spectacle de la création, et s'inspirant tout à la fois de la Bible, des pères, des encyclopédies théologiques, des *Bestiaires,* il évoque, pour en faire une décoration et un enseignement, tous les êtres du monde visible et invisible tels qu'il les connaît par la science ou par la foi. La basilique chrétienne au XIIIe siècle est tout à la fois une chronique sacrée, un cantique d'actions de grâces et une encyclopédie; mais déjà, dans le siècle suivant, le mysticisme a replié ses ailes : l'idée symbolique se perd. Ce n'est plus dans les livres saints, mais dans les romans et les fabliaux, que les artistes vont puiser leurs inspirations. Les données profanes se multiplient dans le siècle suivant, et bientôt, sous la double pression de la renaissance classique et du prosaïsme sceptique de la réforme, tout se réduit à une simple ornementation.

Les nombreux travaux dont l'archéologie religieuse a été l'objet dans ces dernières années, l'étude comparée des monumens et des textes, ne laissent aujourd'hui aucun doute sur l'intention des artistes qui décorèrent nos basiliques et sur le sens d'un grand nombre d'emblèmes. Ces artistes n'inventaient pas; ils ne faisaient que transporter sur la pierre ce qu'ils avaient lu dans les livres, ce que la tradition universelle leur avait appris. Faute de connaissances suffisantes, l'école philosophique s'est scandalisée bien à tort de ce qu'elle appelait les sculptures barbares des monumens gothiques, et les réformés du XVIe siècle montrèrent également leur ignorance en demandant qu'on fît disparaître de tous les lieux où elles se trouvaient *les images des bêtes brutes faites par le caprice des peintres* (1). L'art en ce point était complétement indépendant du dogme; il ne demandait pas, comme le prétendaient à tort les protestans, un « culte de latrie » pour ses images. Pour lui, les représentations figurées étaient un enseignement qui, tout bizarre qu'il fût parfois, n'en exerça pas moins une influence utile. Les fidèles en effet retrouvaient sur le portail des églises, comme dans les drames sacrés connus sous le

(1) *Mémoires de Condé,* 1743, in-4°, t. III, p. 101.

nom de *mystères*, le tableau des grandes scènes historiques de leurs croyances; ils y retrouvaient, exprimés par des images sensibles, le monde du passé et le monde de l'avenir, la chute et la rédemption, et les monumens comme la nature elle-même n'étaient à leurs yeux qu'un *microcosme*, un abrégé de l'univers où se reflétaient la justice, la puissance et la bonté divines.

Les animaux devaient naturellement tenir une grande place dans des représentations où figurait la création tout entière; aussi les voyons-nous former une partie importante de la symbolique monumentale, et comme tout se touche et s'enchaîne dans le moyen âge avec une logique singulière, malgré les apparences extérieures du désordre et du chaos, ils reparaissent sur les monumens avec les mêmes caractères, les mêmes attributs que dans les légendes, les encyclopédies, les poèmes et les *Bestiaires*, — non pas comme une conception incohérente de la fantaisie individuelle, mais comme l'expression réfléchie de la tradition générale.

Placée sur la limite indécise encore du paganisme et de la foi nouvelle, la zoologie symbolique des catacombes adopte la plupart des représentations matérielles de l'antiquité : l'agneau, le paon, le coq, l'aigle, le phénix, le cerf, le cheval, le dauphin, le scarabée, reparaissent avec la même physionomie que dans les monumens du polythéisme; mais leur signification est complétement changée, et ils parlent pour ainsi dire une langue nouvelle. La régénération du monde, l'immortalité de l'âme, le triomphe des justes, la gloire des martyrs, la paix, la charité, l'enivrement de l'amour divin, telles sont, dans cet âge d'or du christianisme, les idées génératrices de l'art symbolique. Toutes ces images sont douces et consolantes. L'église, jeune et souriante, ne parle que des joies du ciel, et les animaux inoffensifs sont les seuls qu'elle offre aux yeux des fidèles, comme plus tard elle leur montrera l'enfer et le dragon, pour réveiller par la terreur les croyances attiédies.

Tout en prenant encore pour point de départ quelques-unes des données de la science antique, l'art s'inspire en même temps des livres saints et de l'exégèse des pères, et fait servir les attributs traditionnels à l'enseignement nouveau. Ainsi le cerf, qui d'après les écrivains païens se rajeunit en mangeant des serpens, devient l'emblème du Christ, qui régénère le monde en écrasant le tentateur. Le phénix qui se brûle, pour renaître, sur son bûcher parfumé, c'est l'âme qui, dégagée par la mort des liens de la chair, s'élève vers le Créateur, éblouissante comme l'oiseau merveilleux et tout embaumée du parfum de ses bonnes œuvres. La colombe, spiritualisée, n'est plus l'oiseau sensuel qui traînait le char de Vénus. Altérée, comme les chrétiens, de ce breuvage divin que le Sauveur a versé

aux hommes, elle est représentée sur les sarcophages des catacombes becquetant des raisins ou buvant dans une coupe. Quelquefois aussi elle paraît les ailes étendues et portant dans son bec le rameau d'olivier, gage de la réconciliation et de la nouvelle alliance. Le cerf, altéré comme la colombe de la parole divine, boit dans les eaux du Jourdain, le fleuve du baptême. L'agneau seul avec la croix indique le Sauveur; combiné avec l'image du bon pasteur, il exprime la communauté des fidèles. Le coq en compagnie de saint Pierre, c'est la vigilance; avec la palme, c'est le triomphe des chrétiens sur le démon, des martyrs sur la cruauté des bourreaux païens. Le cheval palmé comme le coq, c'est le fidèle qui a combattu vaillamment pour la foi et fourni glorieusement sa carrière. Le griffon, que les dieux dans les fables du polythéisme préposaient à la garde des trésors, reparaît quelquefois sur les tombeaux des catacombes, comme pour écarter ceux qui seraient tentés de les profaner. Le dauphin, l'animal sauveur qui recueillait dans les naufrages les matelots près de périr, et portait les âmes bienheureuses aux Iles Fortunées, exprime encore dans l'art chrétien l'idée de salut et de félicité extra-terrestre. Il en est de même du scarabée, qui peignait la faculté génératrice, toujours agissante et survivant toujours à la mort, et présidait à ce titre à toutes les cérémonies funéraires des hypogées. Dans les catacombes, il exprime la vie spirituelle et le Dieu fait homme, source de cette vie. Quant aux poissons, dans lesquels on a voulu, bien à tort, retrouver un lointain souvenir du culte de Dagon, le dieu phénicien, ils sont tout simplement, par leur nom grec, ἰχθύς, le monogramme du Christ, Ἰησοῦς Χριςτὸς Θεοῦ Ὑιὸς Σωτήρ.

On le voit par les exemples que nous venons de citer, le sens allégorique, dans les premiers temps, est toujours transparent et facile à saisir; mais, en avançant à travers le moyen âge, le symbolisme s'obscurcit et se complique. Les figures se multiplient à l'infini. On s'éloigne des types offerts par la nature pour s'inspirer de préférence des traditions tératologiques et de l'Apocalypse. Comme saint Jean dans sa vision de Pathmos, les artistes évoquent dans leurs rêves des dragons à sept têtes et à dix cornes, des léopards avec des pieds d'ours et des gueules de lions, des sauterelles avec des visages d'hommes, des cheveux de femmes, des queues de scorpions et des couronnes d'or. L'homme et la bête semblent, comme dans le zoomorphisme antique, se confondre et associer les élémens divers qui composent leur nature. Sur un grand nombre d'églises de l'Allemagne, sur la cathédrale de Strasbourg, dans les vignettes de plusieurs manuscrits du Xe, XIe et XIIe siècle, et sur un tableau de fra Angelico, qui se voit à Florence, les évangélistes sont représentés portant, au lieu de leur tête d'homme, celle de l'animal qu'on leur donne pour attribut;

ainsi saint Marc est un homme à tête de lion, saint Luc un homme à tête de taureau, saint Jean un homme à tête d'aigle. Au temps de saint Bernard, ces étranges décorations se montrent partout; ce grand homme s'en effraie et veut les proscrire : « Que signifient, dit-il, dans les cloîtres ces monstrueuses figures? Sont-elles là pour troubler les moines dans leurs prières? Que nous veulent ces singes, ces lions, ces centaures, ces êtres moitié hommes et moitié bêtes?... Là ce sont plusieurs corps avec une seule tête, là plusieurs têtes sur un seul corps; c'est un quadrupède avec une queue de serpent, un serpent avec une tête de quadrupède. Ici c'est un cheval-chèvre, etc. (1). » Malgré les anathèmes du saint, tous les êtres hybrides du polythéisme et de la barbarie n'en continuèrent pas moins à envahir les monumens, et comme dans ce même temps la zoologie fantastique et symbolique était popularisée tout à la fois par les auteurs des *Bestiaires*, par les poètes, les encyclopédistes et les théologiens, tous les êtres du monde réel et du monde de la vision se montrèrent dans les églises avec la même physionomie, les mêmes attributs, la même signification que dans les légendes des hagiographes, les écrits des mystiques, les traités des naturalistes.

De même que, dans les écrivains ecclésiastiques, les hommes sont toujours partagés en deux classes distinctes, — les élus et les réprouvés, — de même dans la symbolique chrétienne les animaux peuvent se diviser en deux catégories, exprimant l'une l'idée du bien, de la vertu, de la pureté, l'autre l'idée du vice, de la dégradation, de l'impiété. Ceux qui appartiennent à la première catégorie forment le cortége du Christ et des saints, ceux qui appartiennent à la seconde le cortége de Satan, des infidèles et des impies; mais comme les *Bestiaires* attribuent souvent au même animal des instincts tout à fait différens, il en résulte que cet animal, dédoublé en quelque sorte, symbolise quelquefois le mal et le bien, les anges de lumière et les anges des ténèbres. Comme il serait impossible, en un sujet aussi vaste et aussi complexe, de nous arrêter à tous les détails, nous nous bornerons à citer ici quelques exemples, en choisissant, comme nous l'avons fait pour les traditions légendaires, ceux qui nous paraîtront les plus caractéristiques.

Dans la littérature mystique, l'un des principaux rôles appartient sans contredit à la colombe, qui intervient sans cesse comme une intermédiaire céleste entre l'homme et Dieu. La colombe se pose sur le berceau de Néophyte encore enfant, et prédit à sa mère les saintes destinées qui l'attendent; elle vole ceinte du nimbe au-dessus de la tête de saint Polycarpe au moment où le peuple le nomme évêque;

(1) Bernardi *Opera*, Paris, 1642, in-folio, t. III, p. 346.

elle apporte du ciel le voile monacal à sainte Aldegonde, la sainte ampoule à Clovis. Quand les confesseurs de la foi meurent dans la flamme des bûchers, c'est sous la forme d'une colombe que leur âme retourne vers le Créateur. Isaïe semble lui attribuer le don de la méditation : *Meditabor ut columba.* A travers le moyen âge, elle apparaît toujours avec une éblouissante et poétique auréole, et les mystiques endormis par l'extase lisent des noms mystérieux et sacrés sur l'azur changeant de ses ailes, comme on lisait le nom de la Vierge écrit avec de la poudre d'or sur les lis du jardin de Citeaux. Dans les monumens, elle garde exactement ce même caractère; elle représente la science supérieure, l'illumination divine, l'âme, la mort des justes, la pureté, et par cela même elle personnifie les apôtres, les saints, l'église, la descente de l'Esprit saint, l'Esprit saint lui-même, et le Christ. L'aigle, *mysticus ales,* l'oiseau de l'apothéose païenne, personnifie l'âme élevée au-dessus des choses terrestres, et comme les *Bestiaires* enseignent qu'il se rajeunit en montant vers le soleil, bien au-delà des nuages, les artistes en font aussi l'emblème de l'ascension et de la résurrection du Christ, conformément à ces paroles de saint Bonaventure : *Christus comparatur aquilæ et resurrectione et ascensione.* Il en est de même du pélican : on croyait au moyen âge qu'il se perçait la poitrine, non pour nourrir ses petits, comme le dit encore de nos jours une tradition populaire, mais pour les ressusciter sous l'aspersion de son sang, et à ce titre il est l'image de la charité, de la passion et de la résurrection du Sauveur. Cette signification est formellement exprimée par la légende qui se lit au-dessous de la figure du pélican, dans l'oratoire du château de La Barre :

Je suis d'une dive nature
Car quant je vœus (je vois) mourir les myens,
Vie leur rend par ma morsure;
Ainsi fit Jésu Christ aux siens.

Ici, on le voit, l'emblème zoologique est complétement d'accord avec la tradition littéraire, et s'applique avec exactitude aux personnifications mystiques. Il en est de même dans la partie qui se rattache à la personnification de Satan, des impies et des réprouvés. En effet, dans les écrivains ecclésiastiques et dans les *Bestiaires*, le diable est comparé à un aspic, à un loup, à une couleuvre, à un âne, à un hibou, à un crapaud, à un corbeau, à un bouc, et nous le retrouvons sur le portail et les chapiteaux des églises tantôt sous la forme de ces divers animaux, tantôt unissant le type dégénéré de l'homme au type des bêtes dont il a les grossiers instincts. On le voit souvent sous la figure d'un serpent à tête de femme, parce que le visage d'une belle fille, enté sur le corps d'un reptile, paraissait aux ar-

tistes l'expression la plus complète de la puissance de séduire, et qu'il rappelait en même temps par une seule image le tentateur et sa première victime. Un bas-relief de l'église de Sainte-Croix de Saint-Lô le montre avec une queue courte et une tête d'âne, occupé à rôtir des damnés qu'il retourne à coups de pioche dans une fournaise ardente, et sur la cathédrale de Fribourg il paraît avec une hure de sanglier. Représenté par le bouc ou le pourceau, il personnifie la gourmandise, la luxure, tous les plaisirs sensuels, et c'est pour cela qu'on le plaçait auprès de saint Antoine, qui avait vaincu tant et de si pressantes tentations. Le loup et l'ours à cause de leurs instincts féroces, le lion que l'Écriture dépeint rugissant après sa proie, paraissent aussi dans la sculpture comme des emblèmes secondaires du diable. Il en est de même des gargouilles et de tous les êtres bizarres qui se dessinent dans les parties extérieures des églises et forment un frappant contraste avec les anges et les saints du portail et des contreforts. La sirène dévorant un poisson, c'est le démon victorieux faisant sa proie du pécheur, tandis que le dragon aux pieds des saints, c'est le démon vaincu ou l'idolâtrie terrassée.

Les vices et les passions dans l'art chrétien sont, comme le diable, symbolisés par des animaux. Pris en général, ils sont figurés par des rats, parce qu'ils dévorent l'âme et rongent celui qui leur donne asile en son cœur, comme l'animal *ronge-maille* dévore et détruit tout ce qu'il touche. L'orgueil est désigné par le cygne, dont le plumage blanc recouvre une peau noire, — l'hypocrisie par l'autruche, que ses larges ailes semblent devoir porter au ciel, et que ses lourdes pattes retiennent sur la terre, — le scandale par le dragon à la tête de femme et aux pieds de cheval, — la rapacité et l'injustice par le griffon, — la prudence dans le mal par le hibou, etc. Après avoir montré par des images sensibles le vice et le péché, l'art exprimait encore par des images nouvelles la rémunération des œuvres et les châtimens, et la croyance qui faisait de certains animaux les bourreaux des damnés était trop générale, trop accréditée, pour ne point fournir de nombreuses inspirations. Ainsi à l'abbaye de Moissac on voit une femme, personnification de la courtisane impénitente, tétée par des crapauds; ailleurs ce sont des serpens qui rongent des moines impudiques. Dans l'église Saint-Sauveur de Dinan, un homme à cornes de bœuf est écartelé par des crocodiles fantastiques. Dans le tableau de l'enfer tel que le présente un chant populaire de la Bretagne, il est dit que la peau des damnés sera écorchée, leur chair déchirée par les dents des serpens et des démons, et l'on retrouve la vignette de cette légende sur les chapiteaux de plusieurs églises, entre autres sur l'un des piliers de Saint-Trophime d'Arles, où l'on voit des réprouvés dévorés par des lions, symbole du diable. Enfin,

sur la façade méridionale de la cathédrale de Chartres, on voit reparaître cette large gueule du dragon qui, sur les théâtres du moyen âge, représentait l'entrée de l'enfer, et dans laquelle des démons poussent les damnés à grands coups de fourche.

La décoration des tombeaux comme celle des églises offre de nombreux emblèmes zoologiques. A une époque très reculée et antérieurement au XIIe siècle, pour indiquer que les morts, au moment suprême, s'étaient réconciliés avec Dieu, on suspendait au-dessus de la dalle de pierre qui recouvrait leurs restes une colombe de métal ou de bois argenté ou doré, ce qui signifiait que leur âme s'était envolée vers les régions de l'éternelle béatitude. Sur la sépulture des guerriers qui succombaient dans un combat, on fixait une lance au sommet de laquelle planait une colombe, le bec tourné dans la direction du champ de bataille où ils avaient trouvé la mort. Un lion sur le tombeau d'un chevalier indiquait qu'il avait péri dans une expédition militaire; un lévrier, qu'il s'était éteint paisiblement en temps de paix. Le lion, pris comme signe du rang suprême, était aussi placé sur les monumens funéraires des rois, et on le retrouve comme image du démon vaincu sur ceux de quelques grands personnages de l'église. Combiné avec le dragon, il se rapporte encore au triomphe de la piété sur l'esprit du mal et le péché.

En rapprochant les emblèmes zoologiques dispersés sur les monumens du moyen âge, il est impossible de ne pas reconnaître qu'ils sont tout à la fois, comme nous l'avons dit, l'expression des croyances scientifiques, théologiques et populaires; mais tout en faisant une grande part à la simple fantaisie, il reste encore un ensemble de doctrines assez vaste pour que l'archéologie religieuse se lie d'une manière intime à l'histoire philosophique du passé. Il y a là le cachet original d'une grande civilisation, et comme si le moyen âge avait voulu y laisser l'empreinte complète de son esprit, nous y retrouvons encore, à côté des plus hautes aspirations de l'ascétisme, cette protestation cynique, impie, burlesque, qui, dans les traditions écrites, se révèle par le *Roman de Renart*. Sur un grand nombre de monumens religieux, les animaux, ainsi que dans ce roman célèbre, sont présentés comme une véritable contrefaçon de l'homme. Ils parodient ses actions, ses vices, ses talens. Le renard cultivateur de l'épopée satirique est remplacé sur la cathédrale de Chartres par une truie occupée à battre le beurre. Des singes grimaçans jouent de la flûte sur les chapiteaux des églises, des ânes pincent de la harpe, et des truies tournent le fuseau. Renart, le héros du roman, paraît à son tour, comme si *renardie* devait être représentée partout, et il se montre tel que nous le verrons dans le poème, habile à *engaignier*, hypocrite et trompeur, et revêtant même, pour mieux tromper, l'habit du prêtre

et du moine. A Amiens, parmi les statues de la cathédrale, il prêche, affublé de la coule monacale, un auditoire de poules qui l'écoutent le bec ouvert. Celle qu'il porte dans son capuchon semble indiquer qu'il en a déjà séduit plusieurs par son éloquence. Dans une église du comté de Somerset, on le voit pendu par une oie avec deux renardeaux qui glapissent au pied du gibet. Les artistes ne se contentent pas d'en faire un orateur, ils l'élèvent aux plus hautes dignités, en lui donnant la mitre et la crosse, comme les trouvères qui l'avaient élevé, à la cour du lion, au rang de premier ministre. Quant au clergé, pour qui l'art, ainsi que nous l'avons dit, fut toujours distinct et séparé du dogme, il ne se scandalisait nullement de ces tableaux bizarres, et il en tolérait même la mise en scène dans les cérémonies pieuses, comme on le voit par la procession qui se célébrait à Paris dans le cours du XIIIe siècle. Dans cette fête célèbre, un homme habillé de peaux de renard, couvert d'une espèce de surplis, se montrait au milieu des ecclésiastiques, la mitre et la tiare sur la tête. Sur le chemin qu'il suivait, on plaçait de la volaille, et de temps en temps il se jetait sur les poules à la grande satisfaction des assistans.

Ainsi, en comparant les monumens sculptés avec les monumens écrits, on trouve entre eux un rapport intime. *Le Bestiaire divin* du clerc Guillaume, *l'Image du monde* d'Omons, *le Miroir de la nature* de Vincent de Beauvais, et les traités du même genre que nous avons mentionnés dans la première partie de cette étude, sont, avec les livres saints, les véritables et les seuls guides de l'archéologue qui veut comprendre dans tous leurs détails les grands monumens de l'art du moyen âge. Les animaux que nous y voyons figurer correspondent exactement à ceux que nous ont fait connaître les récits hagiographiques, les poèmes religieux et les *Bestiaires*. Nous allons les suivre maintenant dans la littérature profane. Après les avoir vus les amis des saints, nous allons les voir les amis et les compagnons des chevaliers. Ils vont donner, dans l'épopée satirique, des leçons de malice et de bon sens, comme ils ont donné dans l'épopée religieuse des leçons de dévouement et de vertu ; enfin, par une transformation nouvelle, ils serviront, dans le blason, d'emblème à la vanité, comme ils servaient, dans l'architecture, de symbole aux plus hautes abstractions du mysticisme.

CHARLES LOUANDRE.

L'ÉCONOMIE RURALE

EN ANGLETERRE.

VI.

LES COMTÉS DU CENTRE ET DU NORD. — LE PAYS DE GALLES ET LES ÎLES. [1]

I.

En poursuivant notre voyage agronomique en Angleterre, nous sommes arrivés à la région du centre. Les premiers comtés qui s'offrent à nous à l'ouest de Londres sont ceux de Buckingham, de Berks et d'Oxford, qui n'offrent aucun trait bien saillant, et dont l'agriculture n'est ni au-dessus ni au-dessous de la moyenne.

Le Buckingham contient 190,000 hectares, et sa population n'est que de 150,000 âmes, ce qui révèle au premier abord en Angleterre un pays exclusivement agricole. Le partage des terres entre les diverses cultures, entre les grandes, les petites et les moyennes fermes, est à peu près égal; il en est de même des plaines et des collines, des terres fortes et des terres légères. Au milieu du comté est située la vallée d'Aylesbury, qui passe pour une des plus fertiles du royaume. Le sol de cette vallée est tout en herbages. Les fermes y sont plus grandes que dans le reste du comté; la rente y est aussi deux fois plus élevée. Un tiers à peu près de ces pâturages est consacré à l'engraissement des moutons, un tiers à l'engraisse-

(1) Voyez les livraisons du 15 janvier, 1er et 15 mars, 15 avril et 15 octobre 1853.

ment du gros bétail, un tiers à la nourriture des vaches laitières. Un des produits les plus estimés d'Aylesbury est une espèce magnifique de canards blancs, qu'on élève surtout dans les *cottages* des petits cultivateurs, et qui font, avec John Hampden, l'orgueil du comté de Buckingham.

Le Berkshire touche au comté de Surrey, en remontant la Tamise. La nature du sol y est très variée; à l'est, c'est le même terrain sablonneux et pauvre que dans les comtés de Surrey et de Hants : là se trouvent la forêt de Windsor et des étendues de landes incultes; ailleurs, ce sont des collines calcaires ou *downs*, de la même nature que ceux de Sussex et de Dorset, — et au nord de ces *downs*, une vallée renommée par sa fertilité, qu'on appelle la *Vallée du Cheval blanc*, parce qu'on a cru trouver la forme d'un cheval dans une des collines crayeuses qui la bordent. La principale industrie de la vallée est la fabrication du fromage qui passe dans le commerce pour fromage de Glocester. Les collines calcaires nourrissent des troupeaux de moutons qui appartiennent à l'espèce des *south-downs*, originaires de dunes analogues. Du côté de Faringdon, on engraisse beaucoup de cochons, la race du comté de Berks étant une des meilleures de l'Angleterre. On y trouve peu de grandes fermes et beaucoup de petites, il reste même quelques *yeomen* ou petits propriétaires cultivant eux-mêmes.

Parmi les novateurs, on parle avec éloges d'une ferme dirigée près de Reading, par sir John Conroy, gentilhomme nourri dans les camps et dans les cours, qui s'est adonné à la culture depuis quelques années seulement, et qui paraît avoir obtenu un grand succès. Cette ferme a 320 acres ou 128 hectares; sir John a commencé par un travail général de drainage et de défoncement qui lui a coûté 750 fr. par hectare; ce début doit faire juger de ce qui a dû suivre. Mais la ferme la plus célèbre du Berkshire est celle de M. Pusey, membre du parlement, président actuel de la société d'agriculture d'Angleterre. Cette ferme contient environ 150 hectares; toutes les parties de la culture y sont également soignées, mais on admire surtout ce qui est fait pour l'élève et l'engraissement des moutons. Le troupeau se compose de 800 têtes, dont moitié de brebis portières. L'hiver, il est nourri de racines, et l'été dans des prairies arrosées. Ces prairies sont ce qu'il y a de plus remarquable chez M. Pusey. Il a fait venir du Devonshire un irrigateur expérimenté; les travaux lui ont coûté environ 350 francs par hectare. Le produit paraît énorme, puisque sur une étendue de 2 acres ou 80 ares, il prétend nourrir pendant les cinq mois d'été 73 beaux moutons *south-down*, ou 90 par hectare. Les moutons sont enfermés sur les prairies dans des parcs : on déplace les parcs quand l'herbe est mangée, on

en ôte l'eau avant d'y mettre les moutons, et on l'y remet dès qu'ils sont sortis. M. Pusey affirme que, nourris ainsi et finis ensuite à l'étable avec des grains et des tourteaux, ils sont gras à un an et vendus à un haut prix pour la boucherie. Malgré ces beaux produits et ceux obtenus dans les autres branches, l'opinion générale est que M. Pusey ne fait pas de bénéfices. Il n'en rend pas moins de grands services à l'agriculture. Il est arrivé, tout le monde le reconnaît, à quadrupler le nombre des moutons engraissés et à doubler la quantité des céréales produites dans sa ferme; d'autres chercheront à obtenir des résultats semblables par des moyens plus économiques, et y réussiront probablement.

La rente moyenne dans le comté d'Oxford est la même que dans le Bucks et le Berks, et présente, suivant les districts, les mêmes inégalités. Nulle part peut-être dans la Grande-Bretagne, le sol n'offre tant de diversité. La rente des terres légères atteint en moyenne 100 francs; mais, l'argile d'Oxford étant au moins aussi tenace que celle de Londres, la rente des terres argileuses arrive à peine à 25. Quelques fermes ont même été abandonnées, depuis la baisse des prix, à cause des frais qu'elles exigeaient, et qui ne pouvaient être avancés pour le moment ni par les propriétaires ni par les fermiers. L'assolement suivi dans ces terres argileuses est encore l'ancien assolement triennal : blé, avoine, jachère; — dans les terres légères, c'est l'assolement de Norfolk, que la richesse accompagne comme toujours. L'ouest du comté en est la plus mauvaise partie. On y trouve, entre autres grandes propriétés, celle de Blenheim, appartenant au duc de Marlborough. Le château donné par la nation au vainqueur de Louis XIV passe avec raison pour un des plus beaux monumens de l'Angleterre; le parc a plus de 1,000 hectares, et les terres s'étendent bien au-delà. Pendant la dernière crise, presque tous les fermiers ont déserté, le duc actuel s'étant refusé à toute concession sur les rentes, et il a été forcé de faire exploiter lui-même par des agens. Cette conduite a été sévèrement jugée en Angleterre, où l'opinion impose aux *landlords* une grande bienveillance envers leurs fermiers; il est d'ailleurs plus que probable que le duc n'a pas fait ses frais. Le long de la Tamise et des autres rivières s'étendent d'excellentes prairies qui fournissent du beurre pour le marché de Londres. Entre le comté d'Oxford et celui de Buckingham s'élève encore une chaîne de collines calcaires ou *downs*, nommée les *chiltern-hills*.

En somme, quiconque veut voir comme un résumé de l'agriculture et du sol de l'Angleterre doit aller visiter le comté d'Oxford et ses voisins. D'autres motifs y attirent le voyageur : la ville d'Oxford est assurément une des plus curieuses des trois royaumes, et le château de Blenheim, avec sa magnifique collection de tableaux, mérite

d'être visité. On trouve dans ce comté comme un échantillon de toutes les cultures, de toutes les terres, de toutes les rentes, de tous les modes d'exploitation, et l'ensemble donne une moyenne conforme à la moyenne générale. Ajoutez qu'Oxford est aujourd'hui aux portes de Londres et qu'on y va en très peu d'heures par le chemin de fer. Il n'y a que l'Angleterre industrielle et commerçante qui y manque, et le voisinage de Londres et de Bristol n'en tient lieu qu'imparfaitement.

Le comté de Wilts se divise en deux parties fort distinctes, le nord et le sud. Les productions agricoles de ces deux moitiés diffèrent comme leur constitution géologique : le nord, formé de fraîches vallées où coulent les affluens de l'Avon, est un pays d'herbages et de vacheries; le midi, qui se compose de grands plateaux calcaires comme le Dorset, est une région à céréales et à moutons; on y trouve le fameux plateau connu sous le nom de *plaine de Salisbury,* où s'élève le monument druidique de Stone-Henge. Dans le nord, la rente monte jusqu'à 100 francs l'hectare et au-delà; dans le midi, elle tombe au-dessous de 50. Dans le nord, les fermes n'ont qu'une étendue plutôt petite que grande, de 25 à 100 hectares par exemple; dans le midi, elles sont immenses; on en trouve de 1,000 et 2,000 hectares; le plus grand nombre est d'environ 500. Les fermiers du nord, n'exploitant que de petites fermes, sont en général des hommes sans capital, travaillant par leurs bras et ceux de leurs familles; ceux du midi sont au contraire pour la plupart de riches spéculateurs, et cependant la prospérité du nord n'a pas reçu d'atteinte, tandis que le sud a été un des pays les plus travaillés par la crise.

C'est que dans le sud la culture des céréales avait pris trop de développement. La plaine de Salisbury présente à l'œil l'aspect d'un vaste désert où quelques fermes se cachent de loin en loin dans des plis de terrain, et où s'étendent à l'infini des champs de blé sans arbres et sans clôtures. Ces immensités maigres et brûlantes servaient uniquement autrefois de pâturages à moutons, mais le haut prix des grains avait peu à peu entraîné à les transformer en terres arables, et cette transformation, bien que lucrative au premier abord, n'avait pas toujours été judicieuse. C'est surtout à ces sortes de terres que pense Ricardo quand il affirme que l'on commence par cultiver en blé les bonnes terres, puis les médiocres, puis enfin les mauvaises, et que la demande croissant toujours avec la population, c'est la denrée le plus chèrement obtenue qui règle le prix du marché. Cet axiome mathématique, vrai au moment et pour le pays où il a été émis, a été démenti plus tard dans plus d'une circonstance. L'Angleterre est en train de le reprendre à rebours, en abandonnant successivement la culture des céréales dans les terres

mauvaises ou médiocres, et le sud du Wiltshire en sait quelque chose. C'est une détestable condition, en économie rurale comme en économie industrielle, que de produire plus chèrement que tout autre, même quand on commande accidentellement le marché, et le plus prudent est de ne pas s'y fier.

On paraît d'ailleurs avoir fait dans cette région une application excessive et mal entendue du principe de la grande culture. La grande culture est excellente quand elle diminue les frais de production, elle ne vaut rien quand elle les accroît. Il n'y a rien d'absolu dans ce monde. Les deux parties de l'Angleterre qui souffrent le plus sont le *Weald* de Sussex et le sud du Wiltshire; dans l'une, le mal vient principalement de ce que les fermes sont trop petites; dans l'autre, de ce qu'elles sont trop grandes. Le meilleur système de culture est tout uniment celui qui, dans une situation donnée, paie à la fois les meilleures rentes, les meilleurs profits et les meilleurs salaires; or ce n'est pas pour le moment l'état du sud du Wiltshire, avec ses fermes démesurées, car propriétaires, fermiers et ouvriers, tout le monde souffre; nulle part en Angleterre, les salaires ne sont plus bas, nulle part le nombre des pauvres n'est plus grand. Un des premiers remèdes indiqués est la division de ces vastes fermes qui exigent l'emploi d'un trop grand capital et entraînent des pertes notables de temps et de force; le second sera probablement la réduction de la sole de céréales et le retour à une économie rurale mieux appropriée à la nature du sol.

Un tout autre spectacle nous attend dans les comtés du centre proprement dits : ceux de Warwick, Worcester, Rutland, Leicester et Stafford. Placés entre la région de l'ouest ou des herbages et celle de l'est où domine l'assolement quadriennal, cette région présente l'heureuse association de ces deux systèmes; c'est le plus riche pays de culture de l'Angleterre.

Commençons par le comté de Warwick, où se révèle au premier abord la principale cause de cette grande prospérité rurale. Nous n'avons visité jusqu'ici que des pays exclusivement agricoles ou du moins peu industriels, où les débouchés abondent sans doute plus que dans les trois quarts de notre France, à cause du voisinage de l'immense ville de Londres et des nombreux ports de la côte, mais où la surexcitation que donnent les manufactures manque presque absolument. En mettant le pied dans le comté de Warwick, nous entrons dans la région industrielle, et nous nous trouvons, pour commencer, en face de Birmingham et de ses annexes. La population du comté a plus que doublé depuis cinquante ans : elle dépasse aujourd'hui deux têtes humaines par hectare. Les quatre cinquièmes de cette population se livrent à des travaux industriels, d'où il suit

qu'un hectare est sollicité à produire la nourriture de deux personnes, qu'un agriculteur qui porte ses produits sur le marché y trouve quatre consommateurs pour se les disputer, et que ces consommateurs, gagnant tous de forts salaires, ont de quoi payer les denrées qu'ils achètent un prix élevé. Comment l'agriculture ne prospérerait-elle pas dans de pareilles conditions?

Il ne faut pas s'imaginer que le sol du Warwick soit partout excellent. Tout le nord du comté était autrefois une immense lande couverte de bruyères et de bois, ce qu'on appelait une forêt. Aujourd'hui la moitié des terres est en herbages et l'autre moitié en terres arables, soumises, autant que possible, à l'assolement de Norfolk; un quart seulement du sol produit ainsi des céréales pour la nourriture de l'homme, et la fertilité de ce quart, ainsi que du reste des terres, est constamment accrue, non-seulement par l'engrais qu'y dépose une immense quantité d'animaux, mais par des masses d'engrais supplémentaires achetés dans les villes manufacturières, et transportés à peu de frais par les canaux et les chemins de fer qui traversent le pays. Il ne faut pas s'imaginer non plus que la grande culture domine dans le Warwick et dans les autres comtés industriels; la moyenne des fermes est d'environ 60 hectares; il y en a beaucoup plus au-dessous qu'au-dessus. Enfin ce n'est pas la longueur des baux qui a beaucoup influé sur le développement agricole; les fermes sont généralement louées à l'année; le *tenant right* lui-même est inconnu. Les fermiers n'en font pas moins de grands sacrifices pour améliorer le sol qu'ils cultivent, et bien que la rente ait doublé depuis 1770, ils ne se plaignent pas de leurs propriétaires. Tout s'arrange aisément quand on gagne de part et d'autre. Les salaires profitent à leur tour de cette prospérité; ils sont en moyenne de 2 fr. par jour de travail.

Un fermier de Warwick, dans les conditions les plus ordinaires, exploite une ferme de 60 hectares ou 150 acres, dont il paie 6,000 fr. de loyer, acquitte en outre les taxes qui s'élèvent à 1,500 fr., donne à ses ouvriers d'excellens salaires, et se fait à lui-même, sans beaucoup de peine et de souci, un revenu de 3,000 francs. Ce n'est pas sans doute un aussi grand seigneur que les opulens fermiers du Lincoln et du Norfolk; mais pour nous, Français, qui aimons avant tout la richesse moyenne, cette organisation rurale a quelque chose de plus satisfaisant encore, en ce qu'elle associe un plus grand nombre de familles à la prospérité commune. La terre est plus productive en somme; le produit brut et le produit net sont l'un et l'autre un peu plus élevés, et une population plus condensée jouit d'une aisance moyenne au moins égale. Une promenade dans ce riant comté est un enchantement perpétuel; les châteaux historiques de Kenilworth

et de Warwick, les bords pittoresques de l'Avon, donnent un attrait de plus à cette excursion, que peut couronner l'immense étude des manufactures de Birmingham; et pour que rien ne manque à ce résumé des merveilles de l'Angleterre, la grande ombre de Shakspeare vous accompagne dans ce pays, où il est né.

Dans l'état actuel de nos campagnes, il n'y a peut-être aucune partie de la France qui puisse soutenir la comparaison avec le comté de Warwick; notre sol n'est à peu près nulle part aussi soigneusement paré par la main de l'homme. Les Anglais connaissent d'ailleurs toutes leurs richesses, tandis que nous ne connaissons pas les nôtres. Il n'y a pas de paysage anglais un peu plus frais ou un peu plus fertile que les autres qui n'ait immédiatement sa renommée, et qui ne soit connu au moins de nom par tout le monde. Chez nous au contraire, que de riantes vallées, de plaines fécondes et de coteaux aux gracieux contours, qui étalent au soleil leurs splendeurs ignorées sans qu'aucun œil curieux vienne les visiter! Nos voisins sont fiers à juste titre des magnifiques châteaux qui peuplent leur île; mais, même sous ce rapport, nous ne sommes pas aussi inférieurs qu'on pourrait le croire : nos campagnes n'ont pas toujours été aussi désertées par les familles opulentes que depuis un siècle environ, et avant 1789 nous étions au moins aussi riches qu'eux en belles résidences rurales. Après toutes les démolitions accomplies tantôt par la rage révolutionnaire, tantôt par une sauvage spéculation, on pourrait encore, en cherchant bien, retrouver chez nous assez de châteaux des trois derniers siècles pour les opposer aux plus célèbres manoirs anglais; seulement les nôtres tombent en ruines, tandis que les leurs, conservés avec un soin religieux, agrandis de génération en génération, vénérés de tous comme un patrimoine national, restent debout et impérissables. Leurs ruines mêmes, quand ils en ont, ce qui est rare, sont entretenues avec amour; ils vont jusqu'à en simuler quand ils en manquent, et le goût des constructions dans le style aigu et tourmenté, qui a reçu le nom de Tudor, est poussé jusqu'au ridicule.

Ce que je viens de dire du Warwickshire s'applique également aux comtés de Worcester et de Leicester, ses voisins. La vallée de l'Avon se continue dans le Worcester avec les mêmes grâces et la même fécondité. Le Leicester est peut-être plus riche encore. C'est surtout dans les terrains de lias que les herbages réussissent, et il y a beaucoup de terrains de ce genre dans le Leicester. La petite ville de Melton-Mowbray est dans la belle saison le rendez-vous des amateurs de la chasse au renard; elle doit ce privilége à la configuration de son sol, légèrement accidenté, où de molles rivières, coulant à pleins bords, serpentent paresseusement au milieu de grasses prairies entrecoupées de haies; toutes les conditions exigées pour le

steeple-chase se trouvent réunies. C'est aussi dans ce comté que se fabrique le fameux fromage de Stilton, et que se trouve la ferme de Dishley-Grange, autrefois occupée par Bakewell, d'où est sorti le grand principe de la transformation des animaux domestiques, une des plus utiles conquêtes du génie humain. Malgré sa prospérité traditionnelle, le Leicester n'a pas été tout à fait à l'abri de la crise. Comme la plupart des pays d'herbages, il s'était endormi dans son succès; comme eux aussi, il s'était trop laissé envahir par la petite propriété et la petite culture : petits propriétaires et petits fermiers se sont trouvés également sans défense contre la baisse. Quelques changemens de personnes sont devenus nécessaires, et s'effectuent assez rapidement. Le petit comté de Rutland, qui n'a pas 40,000 hectares, ressemble en tout au Leicester.

Le comté de Stafford est peut-être le plus grand exemple qui existe en Angleterre, avec le comté de Lancastre, de la puissante influence que le voisinage de l'industrie exerce sur le développement agricole. Ce pays est naturellement aride et sauvage, à l'exception de la vallée de la Trent et de quelques autres. Les montagnes qui le traversent s'élèvent à 1,000 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Les districts industriels sont situés précisément dans les parties les moins fertiles; ils se divisent en deux groupes : les poteries au nord, qui s'approchent du comté de Lancastre, et les usines métalliques au sud, qui vont jusqu'aux portes de Birmingham. Grâce aux progrès sans exemple qu'ont faits et que font tous les jours ces industries, la population du comté est aujourd'hui de plus de 600,000 âmes sur une étendue totale de 300,000 hectares. Quand une pareille population est rassemblée sur un point, il faut que la terre soit bien rebelle pour qu'elle ne soit pas forcée de produire. Aussi la rente dans le Stafford s'élève-t-elle en moyenne presque aussi haut que dans les comtés de Worcester, de Warwick et de Leicester. Le seul produit des poteries est évalué par les économistes anglais à 1,500,000 liv. st., ou plus de 37 millions par an; les usines à fer produisent annuellement 600,000 tonnes; cette richesse reflue sur l'agriculture.

La grande propriété domine dans le Stafford, comme dans tous les pays originairement peu fertiles. Le duc de Sutherland, comme héritier des lords Stafford, le comte de Lichtfield, lord Willoughby, lord Talbot, lord Hatherton, le marquis d'Anglesea, sir Robert Peel, sont les plus grands propriétaires du comté. Les fermes sont généralement louées à l'année, et les fermiers le préfèrent, ce qui indique tout de suite d'excellens rapports entre le propriétaire et le tenancier. La crise s'est parfaitement passée; les propriétaires ont eu peu de concessions à faire, leurs fermes étant en général louées à un taux modéré, et les fermiers étant assez à l'aise pour supporter momentané-

ment une réduction de profits. Les salaires sont de 2 francs par jour de travail, et la taxe des pauvres, thermomètre infaillible de l'aisance des classes laborieuses, est très peu élevée; dans les domaines de lord Hatherton, il arrive souvent qu'il n'y ait pas un seul pauvre ayant besoin de secours. Dans tout le comté, le nombre des pauvres ne s'élève en moyenne qu'à 4 pour 100 de la population totale, tandis que dans le Wilts il monte à 16 pour 100. C'est encore l'assolement de Norfolk qui a produit cette prospérité. Partout où cet assolement se rencontre avec la grande propriété et le développement industriel, l'agriculture anglaise arrive à son apogée. Le Stafford y joint les bienfaits de l'irrigation, qui a transformé des pentes stériles en excellentes prairies.

Les principales fermes du pays sont celle de lord Hatherton, à Teddesley, qui n'a pas moins de 1,700 acres ou 720 hectares, celle du duc de Sutherland à Trentham, et enfin Drayton-Manor, résidence de sir Robert Peel. Il est assez curieux de voir comment sir Robert, grand propriétaire lui-même, a résolu pour ses affaires privées la question qu'il avait si résolument posée dans un intérêt public. Tout le monde se rappelle la fameuse lettre à ses tenanciers du 24 décembre 1849; le programme qu'elle contenait a été exécuté. Sir Robert a fait drainer presque toutes ses terres à ses frais, sous la direction de M. Parkes, à la condition que les fermiers lui paieraient 4 pour 100 de la dépense, ce qu'ils ont accepté; toutes les rentes ont été révisées, très peu ont été réduites, parce qu'elles étaient en général modérées, et pour tout dire en un mot, les fermiers à qui l'on a offert des baux les ont refusés; ils aiment mieux continuer à louer à l'année leurs fermes, que la plupart d'entre eux exploitent de génération en génération. Les propriétés de sir Robert Peel sont un modèle de bonne administration; l'excellent entretien des bâtimens ruraux, l'état des chemins, les travaux de nivellement et de drainage, la construction de bons cottages pour les ouvriers avec jardins attenans, tout annonce chez le maître la richesse et la libéralité; de leur côté, les fermiers, pleins de confiance dans leur *landlord*, n'hésitent pas à faire des avances à la terre qui la leur rend avec usure; partout les instrumens les plus perfectionnés, les semences les plus choisies, les pratiques les plus productives, partout aussi les plus belles récoltes et les plus beaux animaux; les journaliers eux-mêmes travaillent avec plus d'ardeur, sûrs qu'ils sont d'une sorte de providence qui veille sur eux et satisfait d'avance à leurs besoins. C'est là, comme chez le duc de Bedford, le duc de Portland, lord Hatherton, qu'on peut voir l'idéal du grand propriétaire anglais, qui se considère comme ayant au moins autant de devoirs que de droits, et qui fait tourner au profit de la population qu'il gouverne, comme

de la terre qui fructifie entre ses mains pour le plus grand bien de la communauté, la fortune dont il n'est en quelque sorte que le dépositaire.

Au nord des vertes plaines du Leicester, s'élèvent les premiers étages des montagnes qui forment les deux comtés de Nottingham et de Derby. Les montagnes proprement dites ne commencent que dans le Derby, et le Nottingham n'est encore qu'une série de collines plus ou moins élevées, mais qui participe déjà de la nature des hauteurs voisines. Dans les temps antiques, la forêt de Sherwood, célèbre par les exploits de Robin Hood, en couvrait la plus grande partie. Aujourd'hui la forêt a presque partout disparu devant les progrès de la charrue; mais ce qui avait causé l'abandon de ces immenses terrains, — la maigreur naturelle du sol, — est resté. Par un privilége particulier à l'Angleterre, la stérilité même de l'ancienne forêt a eu une conséquence heureuse : elle est demeurée la propriété d'un petit nombre de grands seigneurs qui s'y sont taillé à leur aise de beaux parcs et de vastes domaines. Ce canton s'appelle en Angleterre la *Duckery*, parce que nulle part on n'y trouve réunies autant de résidences ducales. Là sont les somptueuses habitations des ducs de Newcastle et de Portland, des comtes Mawvers et de Scarborough. Ajoutons que, dans le coin le plus reculé de la poétique forêt, non loin des vieux chênes encore debout qui passent pour avoir abrité Robin Hood, s'élève le monastère à demi détruit de Newstead, où est né et où a grandi lord Byron. Quiconque visite cette solitude comprend mieux comment s'est formé, entre les ruines où reviennent les fantômes des moines dépossédés et les bois solitaires où revivent les légendes des audacieux *outlaws*, le sombre génie qui en est sorti.

Le duc de Portland, le plus grand propriétaire de ces parages, est en même temps un des agronomes les plus passionnés de l'Angleterre. Dans sa longue et honorable carrière, — car il a maintenant plus de quatre-vingts ans, et il a eu la douleur de voir mourir avant lui le second de ses fils, lord George Bentinck, celui-là même qui avait pris un instant la direction du grand parti tory, — il n'a pas laissé passer un seul jour sans employer la puissance de son nom et de sa fortune à des améliorations agricoles. Grâce à lui, les environs de la petite ville de Mansfield ont changé de face et présentent aujourd'hui une riche culture, au lieu des landes qui les couvraient autrefois. Le plus remarquable de ses travaux est une gigantesque entreprise d'irrigation aux portes mêmes de Mansfield. Les eaux d'une petite rivière ont été détournées pour former un large canal qui arrose 160 hectares. Ce beau travail a coûté 1 million. Le produit brut qu'on en retire aujourd'hui est évalué à 6 ou 700 francs par hectare. On y fait deux coupes de foin par an, et le reste de l'année ces

prairies sont livrées à des brebis *south-down* qui y trouvent une nourriture abondante. Rien ne donne plus l'idée de la puissance et de la richesse que la ferme de Clipstone, dont elles dépendent et qui n'a pas moins de 1,000 hectares. Les bâtimens en sont grandioses, et l'immense cour pavée où un nombreux troupeau de bœufs écossais de la race d'Angus parque en plein air toute l'année, au milieu de monceaux de foin, offre un spectacle original et frappant.

Les domaines des ducs de Newcastle et de Portland se distinguent encore par un autre genre de culture, des semis et des plantations d'arbres de toute espèce. J'ai déjà dit que quelques grands seigneurs avaient entrepris de refaire artificiellement de véritables forêts où l'expérience du défrichement n'avait pas réussi; on peut voir là combien ces forêts, semées et plantées par l'homme, composées d'essences de choix, dégagées de toute végétation parasite, soigneusement éclaircies, cultivées enfin avec tout l'art possible, sont supérieures aux forêts naturelles venues au hasard.

Grâce à ces efforts intelligens, les mauvais terrains du comté de Nottingham sont arrivés à produire une rente moyenne de 80 francs, ce qui est énorme pour un pareil sol. Il est vrai qu'à l'action de la grande propriété entre les mains d'hommes dévoués au bien public est venue se joindre l'influence non moins bienfaisante de l'industrie. La ville de Nottingham, qui compte avec ses annexes une population d'environ 100,000 âmes, est le siége de nombreuses manufactures. La population totale du comté a doublé depuis cinquante ans. Dans le même laps de temps, la rente des terres a triplé. Partout ces deux faits marchent de front, et le second est la conséquence du premier. La vallée de la Trent, qui fait exception par sa fertilité avec le reste du pays, est d'une richesse extraordinaire. Près de Nottingham, la terre se loue jusqu'à 250 fr. l'hectare. M. Caird parle d'une ferme, située à près de deux lieues de cette ville, où l'on entretient 50 vaches laitières. Le produit annuel de chacune de ces vaches est de 500 fr. 20 hectares de pâturages les nourrissent l'été, et autant en prairies ou en racines l'hiver, d'où il suit qu'un revenu brut de 25,000 fr. est le produit de 40 hectares.

Le comté de Derby passe avec raison pour un des plus pittoresques de l'Angleterre; il est visité dans la belle saison par une foule de curieux. Le charmant village de Matlock, où sont des eaux minérales, et dont le site rappelle les plus belles vallées des Pyrénées, est comme le quartier-géneral des touristes. De là on fait des excursions dans tous les sens, tantôt sur le sommet des montagnes, tantôt dans le creux des vallons ou *dales*. La plus intéressante est celle qui conduit à Chatsworth, la magnifique résidence du duc de Devonshire; de véritables grandes routes, libéralement ouvertes à tous, traver-

sent l'immense parc et en font une promenade publique. Tout n'est pas bénéfice dans ces grandes propriétés. Quelque riche qu'on soit, c'est une lourde charge que l'entretien de cet admirable palais, de ces jardins et de ce parc fastueux, dont le public jouit plus que le maître. En Angleterre plus qu'ailleurs, on applique le fameux mot : *noblesse oblige;* on y respecte profondément les grands noms et les grandes fortunes, mais en leur imposant des nécessités de représentation qui peuvent finir par les ruiner. On peut prévoir le temps où il n'y aura plus de fortune privée suffisante pour entretenir Chatsworth, et alors, de deux choses l'une, ou ce Versailles de l'Angleterre disparaîtra, ou il deviendra une propriété nationale, ce qu'il est en réalité déjà par l'usage qu'on en fait. Il est vrai que le duc de Devonshire est en outre le propriétaire d'une grande partie du comté de Derby, ses propriétés ne s'arrêtent pas aux murs de son parc et s'étendent beaucoup au-delà. Le duc de Rutland a aussi dans le même comté de vastes domaines. Ce dernier possède entre autres tout le pâté de montagnes qui sépare le comté de Derby du comté d'York, et qui forme comme l'épine dorsale de l'Angleterre. La culture cesse forcément à ces hauteurs : on n'y trouve que des bruyères stériles qui s'étendent à perte de vue et qu'on appelle en Angleterre des *moors;* mais ces terrains incultes sont l'objet d'un autre genre de luxe : ils sont entourés de grands murs enfermant plusieurs lieues carrées, et peuplés de toute sorte de gibier.

Les montagnes, moins élevées, qui forment les trois quarts du comté, sont couvertes de pâturages. Le blé y vient mal; l'avoine est la seule céréale qui réussisse. C'est une contrée d'élève, comme en général les pays semblables; on y fait naître des bœufs à courtes cornes et des moutons Dishley qu'on vend ensuite aux fermiers de la plaine, qui les engraissent; on y fait aussi beaucoup de fromages qui, sans avoir la réputation de ceux des grasses vallées de l'ouest, trouvent un débit assuré. En un mot, ce pays ressemble beaucoup aux régions montagneuses du centre de la France, comme l'Auvergne et le Limousin; il en a tout à fait l'aspect, et les mêmes industries y sont usitées. Malheureusement, si les moyens sont les mêmes, la différence des résultats est grande : quand la rente atteint à peine 15 francs par hectare dans le centre de la France, elle dépasse en moyenne 60 francs dans les montagnes du Derby; mais aussi, quand nos départemens du centre manquent de débouchés, le Derby est sillonné de routes et de chemins de fer. On voit partout voler en sifflant les locomotives sur le flanc de rochers escarpés où la chèvre seule semblait pouvoir atteindre.

De nouveaux progrès vont s'accomplissant sans relâche sous une demande constante de produits. Parmi les fermes en avant du reste

du pays, on en cite deux, celle de Birchills, appartenant au duc de Devonshire, et celle de Stauton, exploitée par son propriétaire, M. Thornhill, toutes deux situées près de Bakewell. La ferme de Birchills a 120 hectares, et celle de Stauton 160. Ces deux fermes sont au nombre des plus grandes que renferme le comté. Beaucoup d'autres n'ont que 20 ou 30 hectares, et si le Derby est un pays de grande propriété, la moyenne et la petite culture y dominent. Les terres du duc de Rutland notamment sont toutes divisées en petites fermes. En somme, cette montagne, que la nature avait faite si improductive, est une des plus heureuses parties de l'Angleterre. L'industrie et l'agriculture y sont dans une juste balance. A ces deux branches de revenu viennent se joindre les dépenses de luxe qu'entraînent des résidences ducales, et le tribut que paient tous les ans à la beauté des sites les voyageurs et les baigneurs de Matlock. La grande propriété et la petite culture se combinent dans une harmonieuse association et se présentent toutes deux avec leurs avantages, la première en modérant le taux des rentes et en multipliant les dépenses utiles, la seconde en augmentant par le travail le produit brut du sol. La population est nombreuse, puisqu'elle ne compte pas moins d'une tête humaine par hectare, et aucune classe ne paraît souffrir, même depuis la baisse des prix. Le salaire moyen, ce signe caractéristique de la prospérité d'un pays, est de 2 fr. 25 cent. par jour.

II.

La région du nord, la dernière qui nous reste à parcourir avant de quitter l'Angleterre proprement dite, s'ouvre par le comté de Lancastre et le West-Riding du comté d'York. Tout prend ici des proportions colossales. Le comté de Lancastre n'a qu'une étendue de 450,000 hectares, et il contient une population de plus de 2 millions d'âmes, près de cinq têtes humaines par hectare. C'est le sud qui est la partie la plus industrielle et la plus peuplée; le port de Liverpool et la grande cité manufacturière de Manchester le couvrent tout entier de leurs ramifications. S'il n'y a pas au monde de contrée plus productive, il n'en est pas non plus de plus triste. Qu'on se figure un immense marais resserré entre la mer et les montagnes, une argile tenace à sous-sol imperméable partout revêche à la culture; qu'on y ajoute le climat le plus sombre, une pluie perpétuelle, un vent de mer froid et constant, et de plus une épaisse fumée voilant le peu de jour que laisse échapper le brouillard, une couche de poussière noire couvrant partout la terre, les hommes et les habitations, et on aura l'idée de ce pays étrange, où l'air et le sol ne semblent qu'un même mélange de charbon et d'eau. Telle est cependant

l'influence d'un débouché inépuisable sur la production, que ces champs si mornes, si déshérités, donnent en moyenne une rente de 100 fr., et que dans les environs immédiats de Liverpool et de Manchester la terre cultivée se loue jusqu'à 250. Il n'y a pas beaucoup de sols, parmi les plus favorisés du soleil, qui puissent se vanter de rapporter autant. C'est là surtout qu'on est tenté de s'écrier avec le poète latin devant ces prodiges : « Salut, terre de Saturne, mère féconde des moissons et des hommes! »

Salve, magna parens frugum, saturnia tellus,
Magna virùm!.....

C'était autrefois un pays de grande propriété et de grande culture; la grande propriété est restée, mais la culture s'est divisée avec le progrès de la population. Même encore, au milieu de cette foule compacte, il y a place pour de nombreux parcs de grands seigneurs; tels sont Knowsley-Park, près de Liverpool, appartenant à lord Derby, Croxteth-Park, à lord Sefton, Childwall-Abbey, au marquis de Salisbury, etc. Ces parcs enlèvent à la culture proprement dite de grandes étendues et commencent à soulever des murmures parmi les adeptes de l'école de Manchester. Une société s'est formée, sous les auspices du célèbre Cobden, pour acheter de grandes propriétés et les dépecer en petits lots; cette société compte déjà plusieurs milliers d'adhérens et plusieurs millions de souscriptions. En général, ce district populeux est le siége de l'esprit démocratique et bourgeois, je dirais presque de l'esprit révolutionnaire, si une telle expression était compatible avec la mesure que les Anglais gardent toujours dans leurs plus violentes agitations. On y parle sans beaucoup de cérémonie d'une transformation nécessaire dans la propriété comme dans l'influence politique, et si un pareil langage était tenu sur le continent, il annoncerait sans aucun doute des bouleversemens prochains. Heureusement les Anglais savent prendre patience et marcher pas à pas. En attendant, la grande propriété reste maîtresse du terrain, et cette activité industrieuse a jusqu'ici merveilleusement tourné à son profit.

Les propriétaires du Lancashire ont plus mauvaise grâce que d'autres à se plaindre de l'effet que peut avoir sur le taux des rentes la baisse des prix. Le mouvement d'opinion qui a fait triompher le *free trade* est venu, il est vrai, de Manchester et de Liverpool; mais avant de provoquer une réduction possible dans le revenu des propriétés, le voisinage de ces ateliers infatigables avait commencé par l'augmenter considérablement. Même en supposant une réduction de 10 ou de 20 pour cent, les propriétaires du Lancashire auraient encore beaucoup plus gagné que perdu. Lord Derby, l'ex-premier ministre,

celui qui a paru un moment destiné à revenir sur la mesure de 1847 et qui a fini par la consacrer, est précisément le plus grand propriétaire du comté de Lancastre, où vit encore le souvenir de son glorieux ancêtre Avant de céder comme ministre à la pression de l'opinion, il avait pris son parti comme propriétaire. Il avait réussi à éviter une réduction dans ses rentes en employant le grand moyen, le remède universel, le drainage. Un corps de près de 100 ouvriers a été employé constamment à drainer ses terres, sous la direction d'un agent spécial. L'intervention des fermiers n'est requise que pour charrier les tuyaux, et quand le travail est fait, ils sont obligés de payer annuellement, en sus de leurs rentes, 5 pour 100 de la somme qu'il a coûté. Tel est l'effet du drainage sur ces terres argileuses et sous ce climat humide, que tout le monde y trouve son compte, même lord Derby qui a fait malgré lui une bonne affaire.

Dans un rapport sur l'agriculture du Lancashire, on parle d'une ferme de 62 hectares qui achète tous les ans 2,000 tonnes d'engrais supplémentaire. Avec de semblables fumures, on peut avoir de bonnes récoltes. Les racines et les pommes de terre donnent surtout des résultats remarquables; sur certains points, on fait deux récoltes de pommes de terre par an; sur d'autres, les navets de Suède donnent communément 40 tonnes par acre ou 100,000 kilos à l'hectare. Cet engrais coûte de 6 à 7 fr. la tonne.

Les procédés qu'on emploie pour mettre en valeur les marais méritent d'être décrits. On commence par ouvrir de 10 en 10 mètres de profondes tranchées où les drains sont déposés; puis, on brûle les plantes de la surface et on rompt le sol par plusieurs labours en croix. Quand le tout est bien divisé, on répand de la marne au moyen d'un rail-way mobile, à raison de 300 à 400 tonnes par hectare. Le sol est si mou au moment de cette opération, qu'il est souvent nécessaire de mettre des pièces de bois sous les pieds des hommes et des chevaux pour les empêcher d'enfoncer. On répand encore des gadoues et des cendres, et on plante des pommes de terre; après ces racines, qui donnent ordinairement une ample récolte, l'assolement de Norfolk suit son cours. Le tout, drainage, marnage, construction de chemins et de bâtimens ruraux, coûte de 6 à 700 fr. par hectare. On a ainsi assaini plusieurs milliers d'acres, entre autres dans le *Chat Moss,* entre Liverpool et Manchester.

Le salaire moyen dans le sud du Lancashire est de 13 shillings par semaine ou 2 francs 75 cent. par jour de travail. C'est le plus élevé que nous ayons encore rencontré. Les baux de sept ans sont généralement usités, et les propriétaires qui trouvent des fermiers riches et habiles accordent aujourd'hui des baux plus longs.

Au-delà se trouvent les cinq comtés voisins de l'Écosse, ceux

d'York, de Durham, de Northumberland, de Cumberland et de Westmoreland, formant ensemble près de 2 millions d'hectares. Un tiers seulement de cette surface peut être facilement cultivé; le reste est hérissé de montagnes dont les sommets s'élèvent près de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le plus méridional et le moins montagneux des cinq est celui d'York. C'est le plus grand comté d'Angleterre, et sans aucune proportion avec les autres, puisqu'il n'a pas moins de 1,500,000 hectares. Aussi le divise-t-on en trois parties, dont chacune est encore plus grande qu'un comté ordinaire, et qu'on désigne sous le nom de *ridings;* la cité d'York proprement dite forme un district à part au milieu des trois autres. Les *ridings* offrent des différences considérables sous le point de vue agricole comme sous tout autre.

L'Ouest-Riding est l'annexe du comté de Lancastre et comme lui un des pays les plus manufacturiers du monde. La population y est tout aussi condensée; il renferme les grandes cités industrielles de Leeds et de Sheffield, qu'il suffit de nommer, l'une aussi renommée par ses manufactures de laine, et l'autre par ses fabriques de fer et d'acier, que les cités du Lancashire pour les cotonnades. Auprès de ces puissantes métropoles de l'industrie britannique et des villes moins importantes, mais non moins actives, qui se pressent autour d'elles, l'agriculture ne peut être que florissante. La rente monte, dans le voisinage de ces centres de consommation, jusqu'à 250 fr. par hectare. Le salaire est peut-être un peu plus élevé encore que dans le Lancashire, il arrive jusqu'à 3 francs par jour de travail. Les herbages occupent presque tout le sol, et, comme dans tous les pays d'extrême population, l'entretien des vaches laitières et l'engraissement des bestiaux sont les industries dominantes. Beaucoup de fermes ont moins de 8 hectares; celles-là sont pour la plupart exploitées par des ouvriers tisserands, qui joignent le produit de leur culture à celui de leur industrie. Parmi les cultures les plus productives figure depuis peu le ray-grass d'Italie. M. Caird cite un champ de 3 acres ou 120 ares qui, coupé en vert, nourrit six chevaux de travail et cinq bœufs, sans compter les poignées d'herbe fraîche qu'on donne aux vaches deux fois par jour pour les traire. M. Caird porte jusqu'à 100,000 kilogr. de fourrage vert par hectare ou 40 tonnes par acre, valant au prix actuel 1,200 francs, ce qu'on peut obtenir d'un hectare de ce ray-grass cultivé avec soin.

L'Est-Riding est tout différent et presque l'opposé de l'ouest. Plus d'industrie, plus de villes, plus de petites fermes, plus de population surabondante; nulle part peut-être, la propriété n'est moins divisée. Le calme d'un pays exclusivement agricole succède, quand on passe l'Humber, à l'agitation d'un pays industriel. Ces contrastes sont

fréquens en Angleterre. Les *wolds* ou plateaux de l'Est-Riding sont la continuation de ceux du Lincoln. La grande culture y règne aussi en souveraine et en a triplé les produits depuis cinquante ans. On se plaint pourtant beaucoup dans cette région, et le *free-trade* y est peu populaire.

Dans le Nord-Riding recommence la région montagneuse. Il s'y trouve quelques vallées fertiles, mais l'ensemble forme un vaste plateau qui n'a pas moins de 160,000 hectares et qui s'élève de 1,000 à 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer; on l'appelle les *moors* du Yorkshire. L'industrie humaine a su en tirer un admirable parti. Montagnes et vallées, presque tout est en pâturages, et les races d'animaux qui s'y élèvent, chevaux, bœufs et moutons, ont toutes une grande réputation. Les chevaux de voiture les plus estimés de l'Angleterre viennent du Nord-Riding et tirent leur origine de la vallée de Cleveland; aujourd'hui la race s'en est répandue autour de leur vallée natale. Les moutons des montagnes du Yorkshire forment une race à part, qui a été améliorée d'après les principes de Bakewell, et qui alimente les principaux marchés du nord. Quant au gros bétail, c'est du Nord-Riding que sort aujourd'hui en plus grande quantité la célèbre race à courtes cornes. Elle est née sur le bord septentrional de la Tees, qui sépare le comté d'York de celui de Durham; mais depuis la mort des frères Collins, elle a passé la rivière, et on trouve aujourd'hui les plus beaux types sur l'autre rive. Il y a tout au plus une demi-douzaine d'éleveurs qui en ont en quelque sorte le monopole, et qui n'épargnent ni soins ni dépenses pour la conserver et la perfectionner encore. Ils y sont encouragés par le prix qu'ils en retirent. Il n'est pas rare de voir leurs taureaux se vendre de 2 à 400 livres sterling ou de 5 à 10,000 francs, et ils en louent pour une saison à des prix correspondans.

Le comté de Durham n'a que la moitié de l'étendue du Nord-Riding; sa population est cependant de plus du double; elle a atteint, au commencement de 1851, 411,000 âmes : c'est dire assez que le pays n'est pas seulement agricole; il tire sa principale richesse de ses mines de charbon, dont l'inépuisable produit s'exporte par Newcastle et les ports voisins. Les deux plus grands seigneurs du pays, lord Durham et lord Londonderry, ont gagné, depuis trente ans, des sommes énormes par l'exploitation de leurs houillères. On jugera des capitaux que cette exploitation met en mouvement par un seul fait : lord Londonderry a fait construire à ses frais un port pour exporter son charbon et un chemin de fer pour l'y conduire; le tout a coûté 8 ou 10 millions de francs. L'agriculture n'a encore suivi le mouvement que de loin. Les terres argileuses dominent avec leurs difficultés ordinaires; on suit encore sur ces terres l'antique assole-

ment triennal. De plus, c'est un pays de petite culture : les fermes sont en moyenne de 25 hectares, et les fermiers, rudes travailleurs qui font presque toute la besogne par eux-mêmes, ne sont pas assez riches pour prêter beaucoup au sol.

Avec les bas prix, ces petits fermiers, si économes et si laborieux qu'ils soient, ne peuvent pas vivre. Il faut donc, là aussi, une révolution; elle est commencée. Heureusement la propriété est moins divisée que la culture, et la plupart des propriétaires, à défaut de leurs fermiers, peuvent faire des efforts. Lord Londonderry, lord Durham, le duc de Cleveland, rivalisent en quelque sorte de générosité. Une grande partie des bénéfices réalisés dans les houillères passe maintenant en travaux de tout genre pour l'amélioration du sol. De tous côtés, on pose des tuyaux, on construit des étables, on transporte des masses nouvelles d'amendemens et d'engrais; dans quelques années, la face du pays sera changée. Tout n'est pas d'ailleurs à refaire, et dans quelques parties du comté, dans les terres légères déjà soumises à l'assolement de Norfolk, dans les grasses vallées à herbages, la culture est déjà riche et florissante. Il ne faut pas oublier que la race des bœufs courtes-cornes est sortie d'une des vallées du Durham.

Le petit comté de Westmoreland n'a pas tout à fait 200,000 hectares. C'est, — comme son nom l'indique, *Westmoreland, terre des landes de l'ouest,* — la région la plus montagneuse, la plus inculte et la moins peuplée d'Angleterre. On n'y trouve qu'un habitant pour 4 hectares; aussi la rente moyenne descend-elle à 35 francs, ce qui est encore considérable, puisque, les deux tiers à peu près étant sauvages, la rente des terrains cultivés doit être de 100 francs environ. L'agriculture fleurit dans les vallées, notamment dans celles d'Éden au nord et de Kendal au sud. Le Westmoreland est la Suisse de l'Angleterre, le pays des lacs tant célébrés par les poètes. Un chemin de fer mène en quelques heures de Manchester et de Liverpool au bord du lac de Windermere, le premier, le plus grand et le plus gracieux de tous. En sortant du tumulte et de la fumée des districts manufacturiers, on se trouve dans une riante solitude, où tout est calme, frais et pur; les eaux limpides, l'air vif et le sol vert succèdent aux eaux bourbeuses, à l'air épais et au sol noirci des marécages d'où sort le charbon. Un bateau à vapeur vous promène sur le lac long et étroit qui serpente comme une large rivière au milieu d'un paysage ravissant. Le Windermere n'a que quatre lieues de long sur un quart de lieue de large; c'est comme un diminutif des grands lacs des Alpes. A son extrémité, on débarque près du joli village d'Ambleside, où vous attendent d'élégantes voitures qui conduisent de gorge en gorge et de lac en lac jusqu'à Keswick.

C'est dans le sud-est du Cumberland que sont situées les plus hautes cimes de l'Angleterre proprement dite; là s'élèvent le Scarrfell, le Helvellyn, le Skiddaw, qui ne sont dépassés dans le reste de l'île que par les montagnes de Caernarvon, dans le pays de Galles, et par celles du nord de l'Écosse. Dans les creux formés par le temps au pied de ces masses rocheuses se trouvent les lacs qui font suite à ceux du Westmoreland. C'est la même nature, par suite la même rareté de cultures et d'habitans, aussi bien que la même beauté d'aspects. Il y avait autrefois au bord de ces lacs une population particulière de petits propriétaires qu'on appelait des *statesmen*. Chaque famille possédait de 20 à 40 hectares qu'elle cultivait depuis de nombreuses générations. On suppose que ces tribus devaient leur origine à une nécessité de défense : ce point étant très près de la frontière d'Écosse et très exposé aux incursions des maraudeurs écossais, les lords avaient fait, dit-on, de nombreuses concessions de terres sous la condition d'un service personnel, comme dans les clans des Highlands. Que cette supposition soit vraie ou non, les *statesmen* existaient encore en grand nombre au commencement de ce siècle. Un poète qui a beaucoup vécu au bord des lacs, Wordsworth, a décrit en termes charmans leur manière de vivre. On voudrait que ce portrait fût encore vrai; malheureusement il ne l'est plus. Les *statesmen* disparaissent rapidement devant la grande propriété; on voit encore çà et là leurs anciens cottages, mais ce sont des fermiers qui les habitent, et, chose remarquable, là où une famille de petits propriétaires n'avait pas pu vivre, quoique n'ayant pas de rente à payer, un fermier paie la rente et fait ses affaires. Les dettes, en s'accumulant par une cause ou par une autre sur ces petites propriétés, avaient fini par en absorber tout le revenu. L'attachement des familles de *statesmen* à leurs anciens usages, l'absence de capitaux mobiliers, l'ignorance, rendaient la terre moins productive entre leurs mains que dans celles de cultivateurs plus aisés et plus habiles. Rien ne peut arrêter cette décadence.

Dans les terres basses du Cumberland, les mines de charbon reparaissent; la houille qui en sort s'exporte tout entière pour l'Écosse et l'Irlande par les ports de Whitehaven, Workington et Maryport. Ce commerce fait vivre une nombreuse population, dont les besoins exercent sur l'agriculture leur influence ordinaire. Quels que soient les progrès que l'art de cultiver ait faits depuis un demi-siècle, ils n'ont pu aller aussi vite que la consommation, et les villes populeuses de la côte sont forcées de faire venir du dehors une partie de leur approvisionnement. Les fermiers voisins ont donc devant eux un débouché indéfini, et leur émulation est fortement excitée par la certitude du profit. La race courtes-cornes commence à se répandre

parmi eux, mais en général ils préfèrent acheter des bœufs écossais du Galloway pour les engraisser. Leurs moutons sont presque tous des cheviots ou des têtes noires; depuis quelques années, les métis cheviot et Leicester prennent beaucoup de faveur.

L'immense terre de sir James Graham, Netherby, occupe l'extrémité nord-ouest du comté, sur la frontière d'Écosse, au fond du golfe de Solway. Elle ne comprend pas moins de 12,000 hectares ou 30,000 acres d'un seul tenant, et passe avec raison pour une des mieux gouvernées du royaume. Sir James, un des premiers orateurs du parlement, un des hommes d'état qui semblent le plus dignes de prendre l'héritage de sir Robert Peel, est en même temps un administrateur habile de ses intérêts privés et un agronome du premier ordre. Le point de départ de ces améliorations a été la suppression des petites fermes et leur réunion en grandes exploitations. Le nombre de ces fermes, qui était en 1820 de 340 ou de 35 hectares en moyenne, est aujourd'hui de 165 seulement, ce qui donne une moyenne de 70 hectares. Cette réduction dans le nombre des fermiers a permis de choisir les meilleurs, ceux qui présentaient le plus de garanties par leur fortune, leur habileté et leur énergie. Sir James leur a offert des baux de quatorze ans au lieu de sept, suivant l'usage du pays. Un grand nombre de bâtimens devenus inutiles ont été démolis; on a arraché les haies qui subdivisaient trop les champs. Par ce moyen, on a obtenu des rentes qui s'élèvent dans les bons terrains jusqu'à 100 fr. l'hectare et qui atteignent en moyenne 70 fr., quoique le sol soit généralement marécageux. Sir James est un des plus résolus partisans du *free trade;* il a tenu à honneur de prouver que, dans les propriétés bien conduites, la baisse de prix ne devait pas amener forcément une réduction de rentes. Il n'a accordé aucune diminution sur ses baux, mais il a augmenté considérablement les travaux de drainage, qu'il fait faire à ses frais, sous la condition ordinaire que les fermiers lui paieront 5 pour 100 par an.

Plus on avance vers l'ouest et le nord, plus le drainage devient nécessaire et efficace. Il n'y a pas dans toute l'Angleterre de pays où il présente plus d'avantage que les terres basses du Cumberland. Ce fait tient à deux causes : la nature argileuse du sol et du sous-sol, et l'extrême abondance des pluies; il tombe 20 pouces anglais d'eau par an à Londres, 40 dans le comté de Lancastre, 47 sur la côte du Cumberland, et jusqu'à 160 dans les hautes vallées des lacs. Pour que toute cette humidité s'écoule, il faut un drainage plus puissant que dans le sud et l'est de l'île. On plaçait d'abord les drains à 2 pieds anglais environ de profondeur et à 20 mètres de distance, et on n'obtenait que des résultats insuffisans. Aujourd'hui les drains sont généralement placés à 4 ou 5 pieds anglais de profondeur, et

de 6 à 9 mètres de distance, et on a soin de n'employer que des tuyaux d'un pouce et demi de diamètre intérieur, quand un pouce suffit ailleurs; de cette façon seulement, on vient à bout d'assainir suffisamment le sol. On compte aujourd'hui dans le pays trente fabriques de tuyaux.

On appelait autrefois Northumberland tout le pays — au nord de l'Humber — qui contient aujourd'hui les cinq comtés du nord; ce nom ne désigne plus que le comté le plus septentrional de l'Angleterre. Le Northumberland occupe le versant oriental de la chaîne des Apennins britanniques, dont le Cumberland occupe le versant occidental, et se divise comme lui en deux parties, les montagnes à l'ouest, les plaines à l'est. La partie montagneuse est en général stérile. La chaîne des Cheviots, qui sépare l'Angleterre de l'Écosse, a seule d'assez bons pâturages; c'est là que s'est formée la race de moutons qui porte ce nom, et qui passe à bon droit pour une des richesses rurales de la Grande-Bretagne. On vante la beauté des vallées qui coupent ce pâté de montagnes, et surtout celle de la Tyne, qui suit l'ancienne muraille des Pictes et débouche dans la mer à Newcastle; la terre y est excellente et se loue un prix élevé.

L'agriculture des basses-terres du Northumberland jouit d'une haute réputation. Quand on fait en Angleterre un voyage agricole, tout le monde vous dit : *Allez dans le nord, visitez le Northumberland, et, s'il est possible, allez jusqu'en Écosse.* Pour l'Écosse, le conseil est bon; mais il n'en est pas tout à fait de même du Northumberland. Cette prédilection de l'opinion est fondée jusqu'à un certain point pour les terres légères qui servent d'intermédiaires entre la montagne et la côte; c'est là qu'est né l'assolement quinquennal, connu sous le nom d'assolement de Northumberland, qui n'est qu'une variante de celui de Norfolk : 1° turneps, 2° blé ou orge, 3° trèfle, 4° trèfle, 5° avoine. C'est là aussi qu'a commencé la culture des turneps en lignes, qui est aujourd'hui généralement adoptée par tous les bons cultivateurs; mais les terres argileuses qui s'étendent le long de la mer n'ont pas échappé à la crise. La grande propriété et la grande culture y dominent pourtant. Une bonne partie du comté appartient au duc de Northumberland; d'autres grands seigneurs et riches *landlords* y possèdent aussi de vastes domaines. Le célèbre parc de Chillingham, appartenant à lord Tancarville, est assez grand pour qu'une espèce particulière de bœufs sauvages s'y soit conservée. Les fermes sont en moyenne de 100 à 200 hectares, on en trouve de 500 et même de 1,000. Les fermiers passent en général pour des hommes riches; il en est qui exploitent plusieurs fermes à la fois.

Cet excès de concentration est ici ce qu'est ailleurs l'excès de division, — la principale cause du mal. Quelque riches que soient les fer-

miers du Northumberland, ils n'ont pas tous un capital suffisant pour les immensités qu'ils exploitent, et la baisse des prix, en portant sur des masses énormes de denrées, a eu pour eux des conséquences désastreuses. Il est à remarquer que cette province est la seule en Angleterre où la rente ait diminué depuis 1815; de 50 francs environ par hectare qu'elle atteignait à la fin de la guerre, elle était tombée à 40 avant la crise, et elle a encore baissé depuis. Le duc de Northumberland a accordé à ses fermiers, dans ces dernières années, une remise de 10 pour 100. Un autre grand propriétaire, le duc de Portland, a été plus loin; ses remises atteignent, dit-on, 25 pour 100. La nécessité de pareils sacrifices n'indique pas un état bien prospère. En même temps, ces puissans *landlords* font faire à leurs frais d'immenses travaux de drainage et autres, sous la condition ordinaire du 5 pour 100. A la faveur de ces améliorations, et sous la condition d'une division des trop grandes fermes, comme dans le Wiltshire, l'équilibre finira par se rétablir.

III.

Ici finit notre tour d'Angleterre, de cette portion souveraine des trois royaumes, cette île *sceptrée*, comme dit Shakespeare, *cette pierre précieuse enchâssée dans la mer d'argent:*

> This royal throne of kings, this sceptered isle,
> This precious stone set in the silver sea.

Avant de passer à l'Écosse et à l'Irlande, je ne dirai que quelques mots des pays annexes, comme la principauté de Galles et les îles. Le pays de Galles est cette presqu'île montagneuse qui s'étend, entre les deux embouchures de la Severn et de la Mersey, sur une étendue d'environ 2 millions d'hectares, et qui, fort analogue aux comtés de Cumberland et de Westmoreland, rappelle même, dans quelques parties, les pics les plus inaccessibles de la Haute-Écosse: partout ailleurs un pareil pays serait à peu près abandonné par les hommes; mais il abonde, comme la plupart des pays de montagne, en richesses minérales, et l'exploitation de ses mines et carrières par les capitaux anglais a suffi pour y créer un développement relatif.

Sous le rapport agricole, la presqu'île galloise peut se diviser en trois régions distinctes: la bonne, qui comprend les comtés de Flint, d'Anglesea, de Denbigh et de Pembroke; la médiocre, qui comprend ceux de Glamorgan, Caermarthen, Montgomery et Caernarvon; la mauvaise, qui comprend ceux de Cardigan, Radnor, Brecon et Merioneth. Dans le comté de Flint, le meilleur de tous, la rente atteint

la moyenne de l'Angleterre, 75 francs par hectare; dans celui de Merioneth, le plus stérile, elle tombe à 15 francs. La moyenne générale de la principauté doit être égale à peu près à celle de la France, bien que le sol et le climat soient incomparablement inférieurs. La population suit à peu près la même proportion. La moyenne est d'une tête humaine pour 2 hectares; dans le comté de Flint, elle s'élève jusqu'à 1 tête pour 80 ares, ou l'équivalent de la population anglaise, tandis que dans celui de Merioneth elle n'est plus que d'une tête pour 4 hectares, comme dans les départemens français les moins peuplés. Si les parties basses du pays sont aussi populeuses que les comtés anglais voisins, les parties montagneuses peuvent compter parmi les plus inhabitées de l'Europe. Ces déserts même ont fait depuis cinquante ans d'assez grands progrès comme culture; la terre y vaut de 500 à 1,000 fr. l'hectare en moyenne, c'est-à-dire autant que dans la moitié de la France.

C'est encore et toujours le bétail qui permet de tirer parti à ce point d'un sol si ingrat. Dans la région cultivable, l'assolement quadriennal s'étend chaque jour, et les races perfectionnées de l'Angleterre se naturalisent; dans les contrées incultes et abruptes, on trouve des espèces à demi sauvages de bœufs, de moutons et de chevaux, petites de taille, mais sobres et vigoureuses, qui savent chercher leur nourriture au milieu des rochers et des précipices. La viande des bœufs et des moutons gallois est très estimée; la seule île d'Anglesea importe tous les ans en Angleterre des milliers de ces animaux, qui traversaient autrefois le détroit à la nage, et dont on constate aujourd'hui le passage sur le pont de Menai. Les *poneys* ou petits chevaux gallois sont aussi assez recherchés.

Jusqu'à ces derniers temps, la condition générale de la population dans le pays de Galles a laissé beaucoup à désirer. Quoique réunie depuis longtemps à l'Angleterre, cette principauté a conservé sa langue distincte et son génie particulier. Les Gallois appartiennent, avec les Irlandais, à la race celtique, et comme s'il ne suffisait pas de cette origine pour les séparer profondément des Saxons, l'âpre configuration de leur sol achevait de les isoler. L'antique barbarie s'est maintenue longtemps parmi eux; les efforts des Anglais pour travailler à leur assimilation ont eu souvent, comme en Irlande, un résultat opposé. La coutume appelée *gavelkind* était la loi primitive du pays, c'est-à-dire que les terres se partageaient par égales portions entre les enfans, et cette législation avait couvert le sol de petits propriétaires pauvres. Il y a deux siècles environ, le gouvernement anglais a cru faire acte de bonne politique en y introduisant le droit d'aînesse et en y implantant artificiellement la grande propriété. Ces sortes de transformations, quand elles ne sont pas le pro-

duit libre et naturel des faits, sont toujours difficiles. Le progrès de la culture a été plutôt retardé qu'avancé par cette réforme prématurée; le système de fermage a eu beaucoup de peine à prendre, faute de capitaux et de lumières. La population dépossédée est tombée dans une pauvreté plus grande encore, des passions violentes ont fermenté dans son sein et se sont fait jour de temps en temps par de sinistres explosions. A l'apparition du chartisme, le pays de Galles a été une de ses forteresses, et l'insurrection de paysans de 1843, bien connue sous le nom original de *Rebecca et ses filles,* montre que le mal s'est perpétué jusque bien près de nous.

Des hommes barbouillés de noir, sous la conduite d'un chef, déguisé en femme, qu'on appelait *Rebecca,* apparaissaient tout à coup la nuit sur les points les plus éloignés, brûlant les barrières des routes, démolissant les *work-houses* et menaçant dans leurs demeures les propriétaires et fermiers. D'autres fois, la prétendue femme-chef prenait le nom de *miss Cromwell, fille aînée de Rebecca,* et sous ce nom redouté, résurrection confuse des vieux souvenirs révolutionnaires, se signalait par les mêmes exploits que sa biblique mère. L'Angleterre s'amusa d'abord de ces scènes, moitié terribles, moitié grotesques, qui avaient de grandes analogies avec l'insurrection des *demoiselles* dans nos Pyrénées, il y a quelque vingt ans. La terreur devint cependant si grande et si générale parmi ceux qui avaient quelque chose à perdre, qu'il fallut envoyer des troupes et nommer une commission d'enquête. Le calme se rétablit peu à peu, moitié de gré, moitié de force; mais l'enquête révé la desfaits pénibles, qui témoignaient d'une véritable détresse parmi les populations agricoles. — Voulez-vous savoir ce que c'est que Rebecca? répondaient les paysans gallois quand on les interrogeait sur leur chef; Rebecca, c'est la misère. Et en effet Rebecca n'était pour eux que l'expression symbolique de leurs griefs contre la domination anglaise. Partout dans leurs réponses on sent percer le ressentiment vague d'une nationalité opprimée. Tantôt c'est l'église anglicane dont les dîmes les écrasent, tantôt c'est le propriétaire anglais, le régisseur anglais, qu'ils regardent comme des étrangers vivant à leurs dépens. On y retrouve un écho affaibli des plaintes de leurs frères les Irlandais. Il eût mieux valu respecter leurs coutumes nationales, leur laisser leurs petites propriétés, comme on a sagement fait ailleurs, et renoncer à importer parmi eux l'organisation anglaise (1).

Heureusement le progrès continu de l'exploitation des mines et carrières a fini par atténuer ces souffrances, en donnant de l'occupation aux bras surabondans; le pays de Galles fournit maintenant à lui

(1) Voyez, pour plus de détails sur *Rebecca et ses filles*, la *Revue* du 15 septembre 1843.

seul le tiers environ du fer produit dans la Grande-Bretagne, et le fer n'est qu'une partie de son immense extraction minérale. Des voies de communication perfectionnées, et parmi elles deux chemins de fer, ont fini par percer ce massif de montagnes et par y ouvrir des courans d'importation et d'exportation. L'industrie agricole est devenue possible; le salaire, qui était tombé aussi bas qu'en Irlande, s'est relevé. Tout n'est pas fait sans doute, et les cantons les plus reculés cachent encore bien des misères; mais l'assimilation est en bonne voie et s'accomplit rapidement. L'île druidique d'Anglesea, ce dernier refuge de la religion et de la nationalité celtes, est maintenant réunie à la grande île par deux ponts, dont l'un, le célèbre pont-tube, véritable merveille de l'industrie moderne, fait partie du chemin de fer de Londres à Dublin. Partout se font sentir les signes d'une révolution bienfaisante. Tout s'améliore, même les races d'animaux les plus rudes et les plus agrestes. Ces moutons à la laine mêlée de poils, aux cornes droites, aux mœurs farouches, qui tenaient le milieu entre le mouton et le chamois, et qui donnaient tout au plus 10 ou 12 kilos de viande nette, augmentent peu à peu de poids et perdent leur jarre, soit par des croisemens avec des races écossaises, soit par de simples perfectionnemens dans leur régime; il en est de même des bœufs et des chevaux, qui gagnent de la taille et du volume sans perdre de leur rusticité. Un dernier pas reste à faire : la plupart des pâturages de montagne sont encore communaux, c'est-à-dire absolument négligés. Le jour où ils cesseront de l'être, le problème du pays de Galles sera résolu. Dans ses rapports avec l'Angleterre, ce pays est un mélange d'Écosse et d'Irlande : pendant longtemps, le mauvais côté, le côté analogue à l'Irlande, a prévalu; mais c'est décidément le bon, le côté semblable à l'Écosse, qui l'emporte.

Les petites îles qui dépendent de l'Angleterre prennent à leur tour leur part de la prospérité générale. On dit assez de bien de l'état agricole de l'île de Man, située au milieu du canal de Saint-George, entre l'Angleterre et l'Irlande, et qui est célèbre pour avoir formé autrefois un royaume à part. Quoique très montagneuse, elle nourrit 50,000 habitans, sur une étendue totale d'environ 60,000 hectares, dont la moitié seulement est susceptible de culture, et fournit encore un excédant de blé, d'orge et de bétail pour l'exportation. A l'industrie agricole les habitans joignent les produits de la pêche, de la navigation et de l'exploitation des mines. L'aisance y est assez générale. La plus grande partie du sol appartient à des petits propriétaires ou *yeomen* qui cultivent eux-mêmes. Cette division de la propriété et de la culture est très ancienne dans l'île de Man, et là du moins le gouvernement anglais a eu le bon esprit de ne pas la combattre.

Mais le triomphe de la petite propriété et de la petite culture, c'est, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, l'île de Jersey, qui touche à nos côtes. L'extrême richesse de cette petite île, qui n'a pas plus de 16,000 hectares et qui contient une population de 50,000 âmes, peut être attribuée en partie aux grandes dépenses qu'y a faites de tout temps le gouvernement anglais pour la défendre contre nous; mais la France aussi fait d'énormes dépenses dans l'île de Corse, qui a bien d'autres ressources naturelles que Jersey, et cette île est restée pauvre et improductive malgré tout ce qu'elle nous coûte. La population est douze fois plus condensée à Jersey qu'en Corse, et elle jouit d'une bien plus grande aisance. Guernesey et Aurigny rivalisent presque avec Jersey, et ce n'est pas sans raison qu'on les compte toutes trois parmi les plus beaux joyaux de la couronne britannique.

Nulle part, la différence actuelle entre un pays anglais et un pays français ne ressort plus péniblement qu'en comparant l'île de Jersey aux côtes françaises qui lui font face. Elle surgit à l'entrée d'un golfe dont les deux bras sont formés d'un côté par le département de la Manche et de l'autre par celui des Côtes-du-Nord. Climat, sol, produits, race d'hommes, tout est semblable. Ces deux départemens figurent parmi les plus prospères de France; celui de la Manche occupe le huitième rang sur quatre-vingt-six, et celui des Côtes-du-Nord le douzième, comme densité de population et de richesse, et cependant quand Jersey compte plus de 300 habitans par 100 hectares, la Manche n'en compte que 100, et les Côtes-du-Nord que 90, et la même disproportion se fait remarquer soit dans le produit brut, soit dans le produit net des cultures. Bien évidemment cette fois le contraste ne peut être attribué à la grande propriété et à la grande culture, puisque le sol est bien plus divisé à Jersey que chez nous : il faut absolument reconnaître que les véritables causes sont ailleurs. Ce coin de terre a joui sans interruption depuis plusieurs siècles d'une indépendance à peu près complète, et par suite, des deux plus grands biens de ce monde, la paix et la liberté; il n'a connu ni le mauvais gouvernement, ni les révolutions, ni les guerres, qui ont arrêté si souvent l'essor de ses voisins de France : il a été plus favorisé sous ce rapport que l'Angleterre elle-même, et son heureuse condition est la démonstration la plus éclatante de ce que j'ai essayé de prouver.

LÉONCE DE LAVERGNE.

DU

MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARMI LES POPULATIONS OUVRIÈRES.

LES OUVRIERS DE LA PROVENCE.[1]

Bien que la Provence, au point de vue industriel, ne puisse rivaliser avec les grandes régions du nord et de l'est de la France, il y a là cependant tout un ensemble de fabrications auxquelles on ne saurait refuser une place considérable dans le mouvement du travail national. On ne rencontre plus ici des populations ouvrières groupées, comme au sein des montagnes de l'Hérault et des Montagnes-Noires, dans quelques villes manufacturières qui rappellent les agglomérations de la France septentrionale. L'élément industriel se présente mêlé tantôt à l'élément commercial et tantôt à l'élément agricole; mais, sous l'apparente monotonie qu'offre le pays provençal, qui vient peut-être de l'absence presque continuelle d'une végétation vigoureuse, le domaine de la production présente d'assez curieux contrastes. Les industries provençales sont d'ailleurs d'un genre particulier, et le régime en est encore très peu connu. Il n'est donc pas sans intérêt de rechercher comment les rudes exigences du labeur

(1) Voyez les livraisons des 1er juin, 1er septembre, 15 octobre 1851, — 15 février, 1er août 1852, — 15 janvier, 15 août et 15 octobre 1853.

industriel s'accommodent de la douceur du climat, et de voir quelles tendances développe la vie méridionale au sein des populations ouvrières.

I. — AVIGNON. — AIX. — MARSEILLE. — TOULON. — INDUSTRIES LOCALES.

Les industries les plus importantes et les plus caractéristiques de cet extrême midi de la France ont leur siége principal dans quatre villes dont l'aspect diffère profondément, — Avignon, Aix, Marseille et Toulon. Les deux premières de ces villes portent surtout dans leur physionomie l'empreinte d'un passé également mémorable. — Entourée, à la façon des cités orientales, de remparts crénelés qui l'isolent d'une plaine verdoyante, Avignon est silencieuse comme un palais abandonné, ou plutôt comme un couvent désert. Un moment illustrée par le séjour de la papauté, on dirait qu'elle reste inconsolable autour de la mystérieuse demeure de ses hôtes évanouis. Cependant sa position sur le Rhône, presque au confluent des voies ferrées du midi, la fécondité de ses campagnes, la multiplicité des forces hydrauliques répandues dans son voisinage, tendent à l'associer de plus en plus au mouvement économique de notre temps. — La cité d'Aix, qui a eu sa grandeur comme capitale des comtes de Provence, après avoir figuré déjà sous les Romains, — reléguée loin de la mer et du Rhône, laissée de côté par le chemin de fer, qui réunira bientôt Marseille, Lyon et Paris, — n'offre qu'une physionomie vague comme son rôle actuel.

Quel changement, quand on considère le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, où déborde de tous côtés une vie exubérante! Tandis que nos autres grandes villes, Bordeaux, Rouen, Lyon, Nantes, ont entre elles certains traits de similitude, Marseille ne ressemble qu'à elle-même. Contemplés du sommet de ce bloc de rochers arides qui abrite son port, ses toits de briques figurent un immense tapis rougeâtre sur lequel le soleil du midi verse à torrens son éclat et sa chaleur. Point d'oasis de verdure où les yeux puissent se reposer; la campagne même est nue; les blêmes oliviers ou les amandiers au grêle feuillage qui entourent les nombreuses villas de la banlieue marseillaise ne suffisent pas pour en égayer l'aspect. A l'intérieur des murs, nul monument grandiose ne captive l'admiration; mais la mer est là, avec sa majesté. Elle se retourne en tous sens, comme pour embrasser la ville, au centre de laquelle elle vient emprisonner ses eaux dans un vaste bassin naturel. Dans son immense périmètre, Marseille renferme les plus étonnans contrastes : ici la solitude opulente des allées Meilhan et du cours Bonaparte, là l'ex-

trême animation de la Cannebière et des quais; plus loin, l'indigence entassée autour de la place de Linche et de la montée Saint-Esprit, dans des ruelles étroites renfermant des élémens viciés de plus d'un genre, et trop aisément oubliées au milieu du vaste cadre où tout annonce le travail et la richesse.

La dernière enfin des quatre villes industrielles de la Provence, Toulon, doit aux coteaux qui la défendent contre les vents du nord et aux plantes tropicales qui poussent dans les vallées voisines une physionomie encore plus méridionale que celle de Marseille. Au sortir des sauvages gorges d'Ollioules, on traverse des jardins où le grenadier et l'oranger balancent en plein vent leurs fleurs et leurs fruits. Resserrée par une enceinte étroite, dont l'agrandissement, longtemps ajourné, va recevoir enfin son exécution, cette ville ne jouit d'aucune perspective du côté de la terre. Si les regards veulent s'élever au-dessus des remparts, ils se brisent contre des coteaux blanchâtres, d'où rejaillit un soleil éblouissant. Quoique l'espace soit plus étendu du côté de la mer, les ouvrages qui défendent le port, les hauteurs qui font la sûreté de la rade viennent assez promptement limiter l'horizon.

La tâche des ouvriers de l'industrie dans ces quatre cités varie autant que le milieu où ils sont placés. Avignon est le centre de la production de la garance; Aix se distingue par ses huiles d'olive; Marseille règne sur l'importante fabrication des savons comme sur les industries accessoires, et renferme les ateliers qui sont le plus intimement associés au commerce maritime. A Toulon enfin, le travail est en contact immédiat avec la marine militaire.

La garance est aujourd'hui la principale source de richesse que possèdent Avignon et le département de Vaucluse. La production annuelle ne s'en élève pas à moins de 25 millions de francs (1). La garance est, comme on sait, une plante dont la racine contient une riche substance tinctoriale qui peut donner toutes les nuances rouges; elle vient en plein champ, comme la luzerne; sa tige et ses feuilles se dessèchent l'hiver, mais sa racine ne périt pas, et redonne naissance chaque printemps à des pousses vigoureuses. Originaire de l'Asie, suivant toute apparence, elle a dû être apportée en Europe dans des temps très reculés, puisqu'on la connaissait déjà dans les Gaules, sous les Romains. Depuis cette époque, elle ne semble pas

(1) La soie, dont la production occupait naguère le premier rang dans les richesses de Vaucluse, n'arrive qu'au chiffre de 18 millions de francs. On fabrique encore à Avignon des étoffes de soie, mais cette industrie, célèbre avant 1789, est en pleine décadence. Après avoir essayé de se relever durant les premières années de la restauration, elle s'est heurtée contre la concurrence de la cité lyonnaise, et le nombre de ses métiers est tombé rapidement, depuis 1825, de 8,000 à un millier tout au plus.

avoir jamais complétement disparu du sol français; mais elle n'y avait encore pris aucune importance industrielle, lorsque le comtat venaissin fut enfin doté de cette culture, dans la seconde partie du dernier siècle, par l'intelligente entreprise d'un étranger, Jean Althen, à qui la ville d'Avignon a récemment élevé une statue. Parmi les hommes qui ont enrichi un pays de quelque découverte utile, il n'en est guère dont l'existence ait été aussi tourmentée, aussi aventureuse que celle d'Althen, et dont l'histoire soit demeurée jusqu'à ce moment entourée de plus de ténèbres. Cet homme était né en Perse, dans un des villages de l'Arménie restés fidèles à la religion chrétienne. On raconte qu'il était d'une illustre origine et que son père avait représenté le gouvernement persan auprès de l'empereur Joseph Ier. Une révolution sanglante renversa tout à coup la fortune de sa famille. Althen vit massacrer et son père et ses frères aînés; s'il réussit à éviter la mort par la fuite, ce fut pour être capturé par un marchand arabe qui l'emmena en Anatolie, où il fut employé, comme esclave, à cultiver le coton et la garance. Au bout de quinze ans, il trouva enfin une occasion d'échapper à la vigilance de son rude patron, et il courut s'abriter à Smyrne, sous le drapeau du représentant de la France, refuge traditionnel dans ces pays des infortunes imméritées et des droits outragés. Grâce à l'appui des agens français, l'esclave fugitif put s'embarquer pour Marseille, où il aborda en 1739.

Althen avait alors une trentaine d'années; si l'on s'en rapporte au portrait placé au musée d'Avignon, sa figure fortement accentuée, que relevait encore son costume oriental, devait produire une favorable impression. Un mariage, qui lui apportait quelque bien-être, permit bientôt à l'exilé de commencer des recherches projetées depuis longtemps. Il vint à Versailles, où il reçut un accueil bienveillant du roi Louis XV. Esprit entreprenant et passionné pour ses idées, quoique mobile et peu réfléchi dans sa conduite, Althen était tourmenté par le désir d'acclimater en France le coton et la garance, qu'il avait cultivés durant son esclavage. Il commença par le coton, d'abord à Castres, et puis à Montpellier; mais très médiocrement aidé par les états du Languedoc, contrarié par la jalousie des fabricans d'étoffes de soie qui se crurent menacés dans leur industrie, et plus encore sans doute par le climat, il se vit forcé d'interrompre ses expériences. Soit que l'avoir de sa femme eût été consommé dans ces essais, soit que la perte en doive être attribuée à l'imprévoyance et à la prodigalité de l'ancien esclave, toujours est-il qu'Althen nous apparaît à ce moment de sa vie dénué de toutes ressources. Si la tradition, qui le représente étamant à Marseille, pour gagner son pain, des ustensiles de cuisine, est exacte, c'est à cette époque qu'elle doit s'appliquer.

Peu après, il est employé dans les établissemens levantins existant à Saint-Chamond, et il tente d'y cultiver la garance, qui devait valoir à son nom une immortelle renommée. Toutefois ce n'est pas dans les montagnes du Forez que la plante pouvait prospérer. Althen avait été frappé, dans ses voyages, de la ressemblance du sol et du climat d'Avignon avec le climat et le sol de l'Anatolie; c'est là qu'il songe à reprendre sur une plus grande échelle les tentatives faites à Saint-Chamond, et qui n'avaient produit que des résultats incomplets. Il parlait avec tant d'enthousiasme de ses projets, qu'il parvint, malgré son dénûment, à inspirer assez de confiance pour obtenir des terres à ensemencer. Les résultats de la nouvelle culture, commencée en 1756, furent constatés à Avignon en 1763 par des expériences publiques. Quoiqu'il ne prêtât pas une suffisante attention aux travaux d'Althen, le conseil de la cité lui accorda pourtant cinq louis d'indemnité et un privilége d'exploitation pour dix années. La garance franchit bientôt les limites de la concession. Althen eut la joie de voir sa conquête assurée, mais ce fut sa seule récompense. Il mourut en 1774 sous un toit d'emprunt, sans rien laisser que l'indigence à deux filles qui lui survécurent, et dont l'aînée sollicita vainement un peu plus tard la reconnaissance des habitans du pays venaissin, alors que le comtat n'appartenait pas encore à la France (1).

Avant de profiter aux fabriques, l'heureuse importation d'Althen devait procurer un élément considérable de travail aux ouvriers des campagnes de Vaucluse. La culture de la garance réclame en effet des soins longs et continus : il faut attendre la récolte dix-huit mois au moins; mais quand la plante est arrachée, la vente en est facile, et le prix se paie toujours comptant. La préparation industrielle, au moins celle de la garance proprement dite, est extrêmement simple : il suffit de réduire en poudre les racines desséchées, qui reçoivent le nom d'*alizaris* au moment où les fabriques s'en emparent. La trituration s'opère au moyen d'énormes rouleaux mis en mouvement, grâce à de nombreux canaux de dérivation, par les eaux boueuses de la Durance ou les eaux limpides et bleues de la Sorgue. La tâche des ouvriers est très pénible, soit à cause de la chaleur des salles où ils sont renfermés et de la poussière ténue qui les remplit, soit à cause

(1) J'ai sous les yeux une copie du testament de la seconde fille d'Althen, reçu par un notaire à l'hôpital d'Avignon *dans la salle des pauvres filles, où la testatrice se trouvait au lit malade*, le 26 février 1789. Elle dispose d'une rente de 60 livres et de ses *hardes* et *nippes;* c'était tout son avoir. Elle déclare ne pas savoir signer. Disons que le Persan Althen avait eu deux femmes, et qu'imbu des mœurs orientales, il ne s'était pas fait scrupule, quoique chrétien, d'épouser la seconde du vivant de la première. Sa seconde femme, qui lui survécut, mourut folle dans la maison des fous de l'Œuvre de la Miséricorde d'Avignon.

du déploiement de force musculaire qu'exigent certaines opérations, surtout celle qu'on appelle *l'entamage*. Un produit tiré de la même plante réclame des manipulations plus compliquées, je veux parler de la *garancine*, dans laquelle on est parvenu à concentrer sous un moindre volume, au moyen d'une saturation d'acide sulfurique, la propriété tinctoriale renfermée dans les *alizaris*. Datant à peine de vingt-cinq ans, cette fabrication a ouvert une ère nouvelle dans l'histoire de la garance. Malgré certains avantages qu'on attribue encore à la poudre primitive, la garancine a pris un immense essor (1).

Les manufactures de garance sont en activité durant sept à huit mois seulement chaque année, à partir de la mi-octobre. Les travailleurs qu'elles emploient, elles les empruntent à l'agriculture; mais ce ne sont pas d'ordinaire les cultivateurs des plaines qui suivent leurs produits jusque dans les fabriques; comme ils répugnent à ce travail, on est obligé d'aller dans les montagnes chercher des ouvriers qui consentent à quitter l'hiver leurs régions glacées, sauf à y remonter au temps de la moisson. Les ateliers marchent jour et nuit; la tâche nocturne de chaque homme revient deux ou trois fois par semaine. Les ouvriers logent ou plutôt campent dans les fabriques, où ils sont toujours à la disposition de leurs chefs. Ils gagnent en moyenne une somme de 70 à 80 francs par mois, sur laquelle la moitié suffit à leurs besoins. Une campagne de sept mois peut donc leur valoir 250 à 280 francs d'économie. Le domaine de leur travail paraît assuré contre la concurrence intérieure et extérieure, grâce à l'excellente réputation dont jouissent les produits de cette contrée (2).

Les ouvriers employés dans les fabriques d'huile d'olive reçoivent, comme ceux de la garance, la matière première des mains des cultivateurs du pays. Les oliviers croissent sur presque tous les points de la Provence, tantôt petits et rabougris comme aux environs d'Aix, où ils sont fréquemment atteints par les gelées, tantôt élevés et touffus comme dans les tièdes campagnes de Toulon et de Grasse. C'est à Aix qu'on obtient les produits les plus renommés. Les fruits se cueillent au mois de septembre, alors qu'ils sont encore verts,

(1) En 1852, les ouvriers de Vaucluse ont fabriqué 130,000 quintaux métriques de garance en poudre, et 75,000 de garancine. On s'occupe depuis quelque temps d'un produit intermédiaire appelé fleur de garance, qui figure pour 15,000 quintaux sur les états de la même année.

(2) La moitié de ces produits s'expédie en Angleterre et aux États-Unis; l'autre moitié se consomme soit en France, soit en Suisse, en Allemagne, en Belgique, en Italie ou en Russie. Placée dans un sol convenable, la garance s'accommode des climats les plus divers. Depuis sa réussite dans le Vaucluse, on la cultive chez nous en Alsace et dans les départemens de la Drôme et du Gard. On la trouve, au dehors, en Hollande, en Silésie, en Suisse, à Naples, dans le Levant, sur les bords de la Mer-Caspienne, etc.

quand on veut les destiner à la consommation en nature. Pour la fabrication de l'huile, on les laisse sur l'arbre jusqu'à ce qu'ils aient pris une teinte noire et luisante. Dans les districts où la production est considérable, on ne les ramasse qu'au fur et à mesure du besoin des fabriques, l'olive conservant sur les branches tous ses principes huileux, évalués à 25 pour 100 de son poids.

Les huileries ne fonctionnent qu'une partie de l'année, à dater du mois de novembre. La durée de la campagne, qui dépend de l'abondance des récoltes, se prolonge en certains districts six ou sept mois. A Aix, elle ne dépasse jamais 40 ou 50 jours. Ces ateliers, une fois ouverts, n'interrompent plus leur marche; les ouvriers y sont partagés en deux relais qui se relèvent de trois heures en trois heures, mode vicieux de diviser le temps qu'il est désirable de voir changer. On n'éprouve point dans les huileries, comme dans les fabriques de garance, l'incommodité de la chaleur et de la poussière; mais les vêtemens des travailleurs et les travailleurs eux-mêmes sont constamment imprégnés d'huile. Le salaire, qui se paie à la fin de la campagne, monte dans la ville d'Aix de deux à trois francs par journée. Ce chiffre ne suffit pas toujours pour allécher les ouvriers des environs; on est souvent obligé de recourir encore ici aux bras des montagnards.

Les produits des fabriques d'huile sont de divers genres et réclament plus ou moins de soins. Contrairement à la règle ordinaire en industrie, les meilleurs articles, ceux qui se vendent le plus cher sont ceux qui nécessitent le moins de main-d'œuvre. Ainsi on obtient l'huile vierge, c'est-à-dire l'huile de première qualité, en écrasant et en pressant légèrement les fruits. Pour la seconde qualité, il faut reprendre les olives déjà pressurées, les imbiber d'eau bouillante, enfin les soumettre à une seconde et très forte pression. L'huile qu'on en fait sortir, dite huile *échauffée,* est la marchandise de grande consommation (1). Le travail ne s'arrête pas là : après avoir séparé de l'eau l'huile qui surnageait à la surface, le résidu liquide contient encore de nombreuses molécules huileuses, et d'un autre côté, il reste des matières grasses assez abondantes dans la pâte des olives. Ce sont les ouvriers des huileries mêmes qui, à l'aide de divers procédés, tirent des liquides les dernières parties utiles qu'ils renferment, et en composent un produit exclusivement employé à l'éclairage. Quant à la pâte des fruits écrasés, elle est portée dans des ateliers spéciaux appelés *ressences*, où, après avoir été délayée et pressée de

(1) L'huile d'olive a quelquefois le goût du fruit : cela ne tient pas à la fabrication, mais au sol même. Les olives de certains districts laissent leur goût à l'huile, tandis qu'ailleurs elles n'ont pas cette propriété.

nouveau, elle fournit un corps gras employé dans certaines fabriques de savon.

La fabrication du savon tient le premier rang parmi les industries marseillaises, soit à cause de sa propre importance, soit à cause des industries qui sont pour ainsi dire à sa solde. Elle comptait en 1852 44 établissemens représentant une valeur de 6 à 8 millions de francs, et dont la production annuelle atteint le chiffre de 40 millions. Aucune autre de nos industries n'a peut-être subi depuis trente-cinq années d'aussi profondes modifications que celles qui ont éprouvé la savonnerie; mais pour comprendre les changemens qui en sont résultés dans le travail, il faut savoir d'abord ce que c'est que le savon. Il n'est guère de produit plus usuel, il n'en est guère dont la composition soit moins connue des consommateurs. Le savon se compose de corps gras dont la nature a été transformée par des agens chimiques. Ces corps varient suivant les pays. A Paris, par exemple, pour la plupart des savons de toilette, on emploie les suifs et les graisses (1), tandis que c'est l'huile qui forme la base des savons de Marseille. On se sert de la soude pour dénaturer cette matière.

Les fabricans marseillais n'utilisaient jadis dans leurs laboratoires que la seule huile provenant du résidu des olives. Après l'avoir mélangée d'abord avec les extraits de diverses graines oléagineuses, ils ont fini par y substituer totalement les huiles tirées du lin, de la sésame et des graines qu'on importe d'Afrique sous le nom d'arachides. En même temps, a soude naturelle a été remplacée par la soude artificielle, en sorte que les élémens essentiels du savon sont complétement changés. On fabrique à Marseille le savon blanc, mais surtout le savon *marbré* ou *bleu pâle,* dont la consommation est si générale, et qui fait le fonds de la fabrication provençale (2).

Le régime intérieur des savonneries marseillaises, modifié en 1848, conserve encore une physionomie tout à fait originale. Les ouvriers, dont le nombre ne monte jamais au-dessus de 40 par chaque fabrique, sont placés sous la direction d'un contre-maître et forment une sorte de tribu désignée sous le nom d'*équipage.* Ils ne travaillent que le jour, mais ils prennent leurs repas dans l'atelier, et souvent en com-

(1) On emploie aussi l'huile de palme, qui donne un excellent produit quand la fabrication est loyale, et l'huile de coco, qui permet de vendre le savon à un bon marché fabuleux; mais à ce bas prix le consommateur ne gagne rien, car avec l'huile de coco le savon peut absorber de l'eau jusqu'à 65 pour 100 de son poids, tandis que le chiffre de 35 pour 100 est le chiffre de la fabrication ordinaire.

(2) Personne n'ignore à quelles fraudes a donné lieu dans notre temps la fabrication du savon. Rien de plus facile, en général, que de mêler aux pâtes des matières inertes qui donnent du poids à la marchandise; mais, circonstance favorable à la fabrique de Marseille, le savon marbré se refuse à ces mélanges frauduleux, qui ne permettraient pas aux veines bleues de se former.

mun. On leur fournit gratuitement le charbon et l'huile. Avant 1848, l'*équipage* couchait dans les manufactures; cet usage avait frayé les voies, sous le rapport de la durée du travail, à de fâcheux abus auxquels une loi spéciale a mis fin. Il vaut infiniment mieux, surtout dans une industrie marchant toute l'année comme celle-ci, que les ouvriers puissent trouver le soir, après le travail, un asile rafraîchissant sous le toit domestique. Ces réformes modifient peu à peu la composition du personnel des savonneries : tandis qu'on n'y rencontrait guère autrefois que des travailleurs descendus des montagnes, on y voit maintenant des hommes recrutés dans le pays même. La besogne des ouvriers qui donnent des veines au savon bleu pâle, et qu'on appelle *madreurs*, est la seule qui soit véritablement pénible. Debout sur une planche horizontalement posée au-dessus d'immenses cuves en ébullition, à demi nus, enveloppés de vapeurs, les *madreurs* doivent remuer incessamment, à l'aide d'un long bâton garni de fer, une lave épaisse et pesante. Pour empêcher la perche de glisser entre leurs mains humides, ils portent des gants de toile qu'ils plongent à tout moment dans des sacs de plâtre moulu. Ces ouvriers gagnent 4 francs par jour, chiffre que nul autre n'atteint dans ces usines, à l'exception pourtant des coupeurs chargés de diviser en morceaux les pains de savon, et qui ont besoin d'un coup d'œil exercé et sûr (1).

De la savonnerie dépend immédiatement le sort des ouvriers de la soude factice et de ceux des huiles de graines oléagineuses. Les premiers sont disséminés dans une vingtaine d'établissemens situés aux environs de la ville, et dont les produits montent à 6 ou 8 millions de francs. La belle découverte qui a fait du sel marin, combiné avec l'acide sulfurique, la base de la soude artificielle, et qui date d'environ soixante ans, est due, comme on sait, à un Français, le chirurgien Leblanc, dont le nom demeure inscrit désormais dans nos fastes industriels à côté de celui des Denis Papin, des Berthollet, des Philippe de Girard. Avant la découverte du chirurgien Leblanc, on tirait d'Espagne la plus grande partie de la soude naturelle employée dans les arts (2).

Les établissemens où les ouvriers triturent les graines oléagineuses absorbent le chargement annuel de 4 ou 500 navires frétés pour le transport de ces matières, et fournissent en moyenne pour 20 millions de produit. Les huileries marseillaises sont montées sur un très

(1) Ces derniers, quand ils sont fort habiles, touchent jusqu'à 4 fr. 50 cent.

(2) Disons, pour mieux faire comprendre l'importance de la découverte de Leblanc, que les fabriques de soude de Marseille produisent annuellement 250,000 quintaux métriques de soude, au moins autant de sel de soude, et environ 5,000 barriques de sulfate de soude; l'acide sulfurique employé dans leurs opérations nécessite 8,000 tonneaux de soufre apportés de Sicile.

grand pied et pourvues des appareils mécaniques les plus perfectionnés. Ce ne sont plus, comme à Aix pour les huiles d'olive, des ateliers temporaires. Quoique les ouvriers qui viennent en partie du Piémont aient l'habitude de retourner chaque année chez eux passer quelques semaines, les huileries n'arrêtent jamais leur mouvement; elles suppléent, au besoin, à leurs auxiliaires absens par quelques travailleurs inoccupés de la soude ou du savon. Du reste, la population des huileries se renouvelle fréquemment. Au bout de quelques années de leur dur métier, qui leur vaut en moyenne 2 fr. 25 cent. par jour, les manœuvres venus des campagnes rentrent définitivement sous leurs chaumières.

Toute l'activité industrielle de la cité marseillaise ne se circonscrit pas dans la riche industrie savonnière et dans ses annexes; il y a d'autres branches de travail, telles que la raffinerie du sucre, la construction des appareils mécaniques, la tannerie, que leur importance ne permet pas de passer sous silence. Les raffineries de Marseille donnent lieu à un mouvement de 60 millions de francs, dont une vingtaine en droits de douane. Formant des agglomérations plus nombreuses que les fabriques de savon, elles ne comprennent jamais moins de 50 personnes; il s'en trouve près de 500 dans une seule de ces usines, qui est peut-être la plus vaste et la mieux outillée du monde entier. Une fois admis dans ces établissemens, les ouvriers sont à peu près assurés de ne point manquer d'ouvrage. Plus mobile, la population des ateliers de constructions mécaniques se compose, environ pour moitié, de compagnons faisant ce qu'on appelle le tour de France. Le nombre total de ces ouvriers soit à Marseille même, soit dans le rayon de cette ville, dépasse le chiffre de 3,000; leur travail est alimenté par les besoins croissans de la navigation à vapeur dans le bassin de la Méditerranée. On ne compte guère moins d'un millier d'individus dans les tanneries, qui mettent en œuvre des masses de peaux brutes apportées des côtes barbaresques et de l'Amérique du Sud, et qui sont constituées dans des conditions vraiment manufacturières.

Au lieu de la diversité industrielle dont Marseille offre le spectacle, Toulon ne possède guère qu'une seule arène. A peu près exclusivement rétribué par l'état, le travail y est soumis à un régime qui contraste avec celui de l'industrie privée. Les ateliers dépendant de la direction des constructions navales comptent environ 3,500 ouvriers, ce qui permet de supposer que 12 ou 15,000 individus vivent des salaires payés par la marine. Un dixième d'entre ces travailleurs sont gradés sous le nom de contre-maîtres ou d'aides-contre-maîtres, et chargés de surveiller les opérations; un autre dixième appartient à la catégorie des apprentis. Les professions qu'on peut appeler mari-

times, celles de calfat et charpentier de navires, englobent 1,350 personnes. Les ateliers des machines à vapeur et des chaudières en renferment 615, et il est question d'en créer de nouveaux (1). Le salaire moyen de l'ouvrier du port de Toulon, qui est de 2 fr. 35 cent. par jour, ne diffère pas sensiblement de celui des ouvriers marseillais. Il est vrai qu'au bout de vingt-cinq ans de travail pour le compte de l'état, on a droit à une retraite, mais cette retraite est extrêmement minime. Un avantage plus sérieux pour les ouvriers, c'est qu'ils sont à l'abri des vicissitudes ordinaires de la vie industrielle; les chômages se réduisent pour eux à de rares et courtes interruptions de travail, lorsque les crédits budgétaires sont trop engagés. Au premier abord, le régime disciplinaire dans les ateliers de l'état paraît soumis à des prescriptions plus minutieuses que dans les établissemens privés; au fond, il y est moins rigoureux. L'intérêt particulier suggère des précautions qui échappent en général aux représentans de l'intérêt public. Un mot peut résumer, sous ce rapport, le parallèle entre les ateliers de l'état et les ateliers libres : dans les premiers, on tend à se contenter d'un peu moins que le règlement n'exige; dans les seconds, au contraire, on s'efforce d'obtenir un peu plus.

Aux différences existant dans le travail des diverses catégories d'ouvriers de la Provence correspondent des dissemblances morales qui éclatent même au milieu des traits si saillans communs à toute la population laborieuse du pays.

II. — MOEURS ET CARACTÈRES.

Le rapport si souvent observé entre les tendances morales et les influences du sol ou du climat ne se manifeste nulle part d'une manière plus frappante que chez les ouvriers de la région provençale. Les instincts matériels s'y développent sous l'influence d'une température ardente; on aime avec passion tout ce qui flatte les sens, on recherche tous les plaisirs avec une ardeur singulière. Cette disposition se révèle à chaque pas dans la vie des masses; on la voit éclater notamment au sein des fêtes patronales appelées tantôt *romérages* et tantôt *vogues*, qui sont plus multipliées ici qu'en aucun autre district de la France, et toujours extrêmement suivies; il est d'usage de les faire annoncer pompeusement au son du fifre et du

(1) Sur les 3,000 forçats retenus encore au bagne de Toulon en 1852, malgré les transportations opérées, un millier était au service des chantiers de construction. L'entière suppression des bagnes, en enlevant ces auxiliaires, reconnus d'ailleurs si dangereux, aura pour inévitable résultat d'augmenter le nombre des ouvriers libres, surtout celui des simples manœuvres, la besogne la plus grossière étant précisément celle qu'on impose aux forçats.

tambourin dans un rayon assez étendu, par des commissaires spéciaux. La moindre municipalité se met alors en grandes dépenses : on installe des jeux nombreux et variés; on distribue aux vainqueurs de ces tournois des prix qui laissent souvent percer la bizarrerie du goût local. L'entrain et la gaieté ne manquent jamais dans ces assemblées. La joie se répand au dehors par de vives et bruyantes explosions; mais, signe remarquable, il ne semble en résulter entre les individus aucun lien vraiment sympathique. Tandis qu'en Flandre, dans de semblables réunions, le plaisir individuel paraît s'accroître du plaisir commun, — on dirait, chez les Provençaux, que chacun songe seulement à soi et se divertit isolément.

Les fêtes patronales sont le rendez-vous des sociétés chantantes, très populaires en Provence, presque toujours composées d'ouvriers, et qui prennent habituellement le nom de *chœurs,* en y ajoutant une qualification distinctive. Ainsi les ouvriers d'Aix composent les chœurs des *Sans-Souci,* des *Philistins,* des *Renaissans.* Lorsqu'un concours s'ouvre dans les *romérages* entre des compagnies venant d'ordinaire de différentes communes, c'est l'autorité municipale transformée en jury qui prononce entre les combattans. Les sociétés chantantes ont, pour leurs réunions habituelles, des espèces de cercles appelés *chambrées.* Durant nos temps de division, on a vu quelquefois les chambrées, envahies par les passions politiques, dégénérer en clubs que l'autorité locale a dû interdire; mais la plupart sont demeurées fidèles à leur caractère primitif. Chaque chambrée a ses statuts et son chef d'orchestre. On s'étonnera sans doute que dans ce pays, où il existe un patois fort usité parmi les masses, les chœurs ne fassent presque jamais entendre des chants en langue vulgaire. Lors du passage du chef de l'état à Aix, en 1852, il fut impossible, malgré des efforts réitérés, d'organiser des chants patois. Les poèmes de tout genre ne sont pourtant pas rares dans cet idiome provençal, divisé en nombreux dialectes, et qui, à Marseille, se ressent encore de l'origine phocéenne de la cité, et rappelle un peu le langage de ce peuple dont le poète a dit :

Graïs dedit ore rotundo
Musa loqui.

Les chansons mêmes sont très nombreuses dans le patois provençal. La plupart célèbrent le plaisir ou l'amour, mais le plaisir et l'amour représentés sous des images très sensuelles et toujours assez vulgaires. La poésie locale manque d'un goût délicat et fin. Dédaignées par les chœurs, ces rapsodies ne s'entendent que dans des réunions plus familières, ayant moins de prétentions à l'art. Dans les sociétés musicales, on chante des fragmens de nos opéras et de nos

opéras-comiques, ou des morceaux en français mis en musique par des compositeurs indigènes. Malgré ces emprunts, les cercles chantans de la Provence conservent l'originalité de leur caractère, grâce au goût musical particulier à leur pays, et grâce au vif sentiment du plaisir qui s'y trouve associé.

Cet amour pour les divertissemens a pénétré jusque dans les habitudes religieuses, profondément enracinées d'ailleurs parmi les masses. Non-seulement on recherche l'exagération des formes extérieures, on mêle encore aux manifestations pieuses des réjouissances toutes profanes. La fête de Noël, par exemple, célébrée en Provence avec une remarquable ferveur, n'en est pas moins un signal de plaisir. La veille au soir, dans les villes comme dans les hameaux, les membres épars de chaque famille ont l'habitude de se rassembler autour de leur chef et de passer à se divertir la moitié de la nuit. On commence la soirée par une cérémonie traditionnelle nommée la *bénédiction du feu*. Le plus jeune des enfans prend un rameau de laurier qu'il trempe dans du vin, et, après avoir fait le signe de la croix, il asperge le foyer embrasé de manière à en amortir la flamme. Peut-être y a-t-il dans cet usage une mystérieuse allusion au cœur de l'homme où il faut aussi, tout en conservant l'ardeur qui féconde la vie morale, tâcher d'amortir le feu des passions sensuelles (1). Les pélerinages à diverses chapelles, renommées par les grâces qu'on y obtient, offrent également un double caractère. On assiste à la messe, on fait brûler des bougies autour d'une image vénérée, on suspend des ex-voto aux murailles du temple; puis, quand on se croit quitte avec le ciel, on consacre au plaisir le reste de la journée. Le pélerinage se transforme en *romérage*.

La naïveté provençale semble se complaire en outre à prêter à des idées sérieuses les expressions les plus burlesques. Les cérémonies qui accompagnent la fête de saint Éloi en sont un exemple. Le saint orfévre du VIe siècle, sous le patronage duquel sont placées dans le nord de la France certaines sociétés d'ouvriers en métaux, est dans le pays d'Aix, on ne sait pourquoi, le patron des rouliers et des palefreniers, et par une extension abusive celui des chevaux, des mulets et des ânes. Quand arrive sa fête, on amène dès le matin ces animaux en grand appareil sur le parvis des églises. Après la messe, un prêtre se présente sous le porche du temple, un goupillon à la main, et il bénit à la fois les animaux et leurs maîtres. Certes il y a une idée que la religion admet, que mille traditions du moyen âge avaient consacrée, dans cette bénédiction des instrumens animés mis

(1) La nuit du 24 décembre est une des occasions où se font entendre sous le toit familier des chants dans l'idiome populaire; il existe de nombreux noëls en patois.

par Dieu même au service de l'homme pour l'aider dans son travail; mais l'attitude des cortéges donne toujours à la cérémonie un aspect risible. Toutes les scènes bouffonnes et un peu excentriques s'accordent avec les inclinations provençales. Ce côté des mœurs des familles s'épanouit avec une liberté particulière dans les petites maisons de campagne appelées *cabanons* ou *bastides,* situées autour des villes, et que la population ouvrière affectionne passionnément. Chaque dimanche, on s'y rend en compagnie plus ou moins nombreuse. Des chansons ont pour objet de célébrer le *cabanon,* l'air qu'on y respire, les divertissemens qu'on y trouve. Le temps s'y passe à peu près comme dans les *mazets* des Garrigues, autour de Nîmes.

Ces traits communs à toutes les populations provençales laissent encore place dans chaque groupe industriel à quelques lignes particulières qui nuancent plus ou moins fortement la vie locale. A Avignon, les ouvriers des fabriques de garance, ceux des fabriques d'huile à Aix, ceux qui triturent les graines oléagineuses à Marseille, forment de petites colonies qui conservent tout à fait intacte leur physionomie originelle. Instrumens passifs d'industries très monotones, ils se résignent, sans songer à s'en plaindre, au rôle qu'ils ont temporairement accepté; mais le travail des champs reste leur occupation préférée. On voit même souvent, parmi les ouvriers de la garance, ceux qui sont du pays prendre à ferme une pièce de terre et prélever sur les courts instans de leur repos le temps de la cultiver. A la fin de la campagne industrielle, les travailleurs descendus des montagnes regagnent avec une joie indicible leur village, à peine débarrassé des neiges. Dans cet élan qui les ramène vers leurs cimes natales se résume à peu près toute l'activité de leur esprit. Il s'y mêle pourtant une autre pensée très ardente chez eux, c'est l'ambition de posséder un jour un lambeau de cette terre si tristement engourdie durant l'hiver, mais si resplendissante sous les rayons du soleil d'été. Ce désir que l'avenir trompera peut-être est fréquemment la cause de leur expatriation. Quelquefois aussi ces exilés volontaires, fidèles aux traditions de la famille, se proposent de venir en aide à des parens chargés d'enfans et malheureux. Accoutumés depuis leur naissance à se contenter de peu, ils ne s'amollissent point au sein des villes, et ils restent généralement sobres et économes. Certains chefs d'établissement, à Aix, par exemple, sont dans l'usage de distribuer aux ouvriers, à la fin de la saison, une indemnité extraordinaire qu'on appelle *étrennes,* parce qu'elle arrive vers le premier jour de l'an. On consacre habituellement cette somme à un banquet; mais chacun est libre de retirer son argent, et les ouvriers pères de famille s'abstiennent de la fête. On devine bien que

la culture intellectuelle doit être à peu près nulle chez les simples manœuvres, dont tout l'art consiste à pulvériser la garance ou à écraser les graines oléagineuses. Le plus grand nombre ne savent pas lire; cependant, là comme partout, la situation semble s'améliorer un peu, au moins pour les ouvriers qui ne viennent pas de districts trop lointains, et l'instruction commence à étendre son rayon lumineux sur la génération qui s'élève.

C'est au milieu de la population marseillaise que se montrent plus vivement tous les signes essentiels du caractère provençal, avec sa naïveté pittoresque, ses élans soudains et sa personnalité sans détours. Deux influences rivales se disputent ici la vie des hommes, deux influences qui n'exercent un pareil empire dans aucune autre ville du midi. S'agit-il d'animosités religieuses comme à Nîmes, de combinaisons politiques ou sociales comme naguère à Lyon? Nullement, mais d'une lutte constante entre les affaires et les plaisirs. Chaque individu semble regretter tour à tour le temps donné à ses intérêts au préjudice de ses jouissances, et les heures consacrées à ses satisfactions personnelles au détriment de ses affaires. Dans cette brûlante arène ouverte à tant de spéculations industrielles ou commerciales, où tout semble dressé comme dans une hôtellerie pour des gens qui passent, chacun est préoccupé d'arriver au but, — la fortune, — mais à la condition qu'il lui sera permis de se détourner de temps en temps sur la route pour se livrer aux plaisirs. Au sein du tourbillon de ces jalouses tendances, il reste peu de momens pour la famille. Les hommes comptent les minutes passées dans leur logis; ils ont des cercles où ils se réunissent et qui sont à la fois des lieux d'amusement et des succursales de la Bourse. Nulle part, les femmes ne demeurent chez elles aussi souvent seules. En même temps qu'elle est extrêmement remplie, la vie marseillaise est circonscrite dans un cercle étroit, où les satisfactions de l'esprit trouveraient difficilement une place. Les influences étrangères aux préoccupations habituelles ne se produisent que par soubresauts, sans modifier le courant ordinaire des choses. Les ouvriers marseillais participent plus ou moins, suivant qu'ils sont plus ou moins indépendans, mais toujours en une assez forte mesure, à ces penchans, qui sortent, dirait-on, du sol même de la cité. Cependant ils vivent sobrement, au moins chez eux; ils y sont forcés d'ailleurs par la cherté des denrées alimentaires. Il n'en est pas ici comme dans d'autres régions du midi, dans la vallée de la Garonne, par exemple, où l'abondance abaisse le prix des marchandises les plus usuelles. Les salaires sont, il est vrai, plus élevés à Marseille qu'à Toulouse; mais la différence ne suffit pas pour égaliser les conditions de l'existence journalière. Les ouvriers pourtant, il faut le dire, car cette

remarque dévoile un trait de caractère, les ouvriers aiment mieux une ville comme Marseille, où ils gagnent davantage et où la vie est plus coûteuse, qu'une cité où le bas prix des articles de consommation vient réduire le taux des salaires. Pourquoi? C'est qu'un gain plus fort laisse l'individu plus maître de lui-même. Il est plus libre de s'arranger comme il l'entend, et, au moyen de certains calculs et de volontaires privations, il se voit toujours, en fin de compte, plus d'argent disponible.

L'esprit naturellement vif, bien que peu ouvert, de la population marseillaise recevrait assez facilement la semence de l'instruction, si le temps n'était dévoré par les habitudes de la vie locale. Il ne serait pas juste néanmoins de dire que les parens négligent tout à fait pour leurs enfans la culture intellectuelle. Sans y accorder une suffisante attention, ils profitent des facilités offertes par les libéralités municipales. Les *Frères Maristes,* dont la maison principale est à Lyon, et qui sont les frères ignorantins d'une grande partie de la France méridionale, ont à Marseille des écoles très fréquentées. En fait de développement intellectuel, le premier rang parmi les ouvriers appartient aux raffineurs. Le goût de l'instruction est très visible chez eux. Les jeunes gens et même les adultes qui n'ont pas appris à lire et à écrire fréquentent les classes du soir. La sécurité de leur état industriel profite à leur intelligence.

Quand on passe de Marseille à Toulon, on croirait, à voir le contraste frappant qui distingue les habitudes des deux villes, pénétrer dans un autre pays. Tandis que, dans la cité commerciale des Bouches-du-Rhône, chacun a l'air pressé et semble craindre de ne pas arriver assez tôt, personne à Toulon ne se hâte, comme si le terme était assuré. C'est qu'à Marseille on court après une fugitive divinité qui ne revient guère sur ses pas; on est obligé à de continuels efforts pour élargir chaque jour sa propre route et dépasser ses compétiteurs. Dans le port militaire de Toulon au contraire, on obéit à des règles stables; on est classé, numéroté, tarifé. Il dépend beaucoup moins de l'individu d'agrandir son horizon et de changer sa place. On le sait, hélas! l'idée d'un devoir à remplir est pour la majorité des hommes un stimulant moins énergique que l'attrait d'un avantage matériel à réaliser.

Sous l'influence d'un climat plus uniforme que celui de Marseille, la population ouvrière de Toulon est plus amollie. Sans doute elle est capable d'un effort vigoureux, mais à la condition qu'il ne durera pas longtemps : elle aime le repos par-dessus tout. Parmi les ouvriers du port, on peut évaluer à un dixième le nombre de ceux qui s'abstiennent chaque jour de se rendre aux ateliers. Quelquefois, je ne le nie pas, ces absences couvrent un calcul intéressé. Ainsi, à l'é-

poque des longues journées, quand les moyens de travail abondent dans la ville ou dans les environs, on demande l'autorisation de s'éloigner pour quelques jours, et on s'en va travailler pour le compte des particuliers, afin de gagner davantage; le plus souvent néanmoins ces chômages volontaires n'ont d'autre cause que le désir de s'abandonner à une oisiveté complète. L'imagination des ouvriers, naturellement un peu contemplative, quoique sans délicatesse, se complaît dans l'inaction du corps, qui laisse carrière aux rêveries. Est-ce là une population essentiellement pervertie? Non; c'est une population qui ne sait point lutter contre son penchant naturel. Ses écarts fréquens, il les faut moins imputer à la corruption du sens moral qu'au défaut d'énergie; mais cette impuissance de trouver en soi-même un frein contre ses propres entraînemens a pour résultat de porter aux mœurs domestiques une atteinte funeste. Le lien de la famille n'est pas très solide, et, par une anomalie singulière, il n'y a guère de pays où l'on soit plus empressé de le former. Les ouvriers se marient fort jeunes, puis ils traitent avec une incroyable légèreté les devoirs de leur nouvelle condition. Désunion dans l'intérieur des ménages et quelquefois même rupture complète, telles sont les suites immédiates de cette indifférence, qui, dans une ville comme Toulon, aboutit trop facilement à ouvrir un abîme devant les femmes délaissées.

Les logemens étant fort chers dans l'étroite enceinte de la ville, beaucoup d'ouvriers toulonnais vont habiter les faubourgs extérieurs ou les villages environnans. Là même ils n'ont souvent qu'une chambre et un cabinet pour une famille de cinq ou six personnes. L'état des ménages ne choque pas à la première vue; comme les ouvriers sont dans l'usage de consacrer toutes leurs ressources au moment du mariage à des achats d'ameublement, on remarque plutôt dans leurs habitations un certain luxe extérieur, auquel les femmes attachent un grand prix. L'ardeur du climat impose aussi des soins particuliers; mais ces apparences cachent un dénûment réel. On a tout sacrifié à ce qui frappe les yeux. Poussé à l'excès, le goût pour la parure prélève encore une dîme ruineuse sur les revenus des familles. Les produits du travail suffisent-ils toujours aux luxueux atours des femmes? Question délicate dont ne semblent pas s'inquiéter la plupart de ceux qui auraient qualité pour cela. Les hommes eux-mêmes sont plus préoccupés de leur toilette qu'en aucune autre ville de France.

Faut-il indiquer d'autres sources de dépenses superflues? Le Toulonnais aime hors de chez lui les parties de plaisir et les repas coûteux. Tandis que quelques ménages s'en vont passer le dimanche au *cabanon*, nombre d'ouvriers quittent leur famille pour faire des promenades soit à la campagne, soit en mer. D'autres remplissent les

cafés, où la dépense monte d'autant plus vite que le vin, dont le prix est peu élevé dans ces pays, y est communément dédaigné. La musique plairait à cette population, qui possède à un degré remarquable le sentiment de l'harmonie; mais c'est précisément chez elle que les sociétés chantantes avaient été le plus détournées de leur objet. Combien il serait désirable qu'on pût cultiver et diriger ces dispositions, qui fourniraient d'utiles moyens d'employer les heures de loisir!

III. — INSTITUTIONS. — ESPRIT POLITIQUE.

Il reste à nous demander comment, dans cette Provence, des esprits à la fois aussi vifs et aussi nonchalans ont accueilli les idées de prévoyance et d'association, si fécondes en elles-mêmes quand elles sont dégagées des périlleuses exagérations qui, dans le milieu de ce siècle, sont venues les dénaturer.

Ceux qui n'ont pas étudié les associations mutuelles de prévoyance dans toute la variété de leurs applications seraient tentés de croire qu'elles exigent entre leurs membres une complète similitude de situation jointe à un rapprochement continuel. Cette dernière condition manque dans celles des industries de la Provence qui utilisent le concours d'ouvriers du dehors, avec des intermittences plus ou moins longues dans le travail. Le personnel des fabriques d'huile et des fabriques de garance semble se prêter fort peu aux combinaisons de la mutualité. On se demande en outre si, là même où se rencontrent les conditions les plus favorables à la formation des sociétés de secours, les populations de la Provence, naturellement peu patientes, voudront se plier au régime d'institutions qui intéressent un avenir plus ou moins éloigné, plus ou moins incertain. Dans un pays aussi favorisé sous le rapport du climat, l'homme sentira-t-il suffisamment l'aiguillon de la nécessité pour s'imposer de prévoyantes économies? N'est-il pas à craindre que l'impétuosité des instincts individuels ne rende impossible l'agrégation volontaire et durable des intérêts? Ces questions se présentent d'elles-mêmes dans la cité marseillaise, où les ouvriers sont nombreux et en général très rapprochés les uns des autres. Au sein de cette vaste agglomération, la vie industrielle est assez développée cependant pour mettre en lumière la solidarité non pas absolue, mais partielle, des situations. C'est en outre une condition favorable que la tendance innée de la population marseillaise à se grouper et à former des cercles. Grâce à ces circonstances locales, on a pu triompher des obstacles que les inclinations générales des Provençaux semblaient devoir opposer aux idées de prévoyance collective.

Un premier essai avait eu lieu à Marseille vers le commencement de ce siècle; les esprits méridionaux étant portés à l'imitation par cette vivacité d'imagination qui se trouve jointe en eux à tant d'indolence, cet exemple eut bientôt des imitateurs. L'élan donné était si fort, qu'en aucune autre ville de France on n'a vu s'opérer, durant le dernier demi-siècle, en matière d'institutions d'assurances mutuelles contre les éventualités de la maladie, un mouvement plus remarquable qu'à Marseille. Au commencement de l'année 1853, 138 sociétés de secours, comprenant environ 11,000 individus, y étaient en plein exercice. Des associations aussi multipliées ne sauraient, il est vrai, renfermer chacune un grand nombre de membres; il n'y en a que 7 qui en comptent plus de 100. Dans deux ou trois, ce chiffre descend jusqu'à 10, le plus souvent il flotte entre 40 et 80. Quelques-unes seulement sont particulières à tel ou tel corps d'état; la plupart reçoivent des individus de diverses professions. Presque tous les ouvriers de Marseille font partie d'une de ces compagnies. Il se présente ici une singulière similitude entre cette ville, assise sous le ciel brillant et chaud du midi, et une cité des extrémités de la France septentrionale où la population est vouée à la pratique des industries textiles, si différentes des fabrications provençales : je veux parler de Lille. Là comme à Marseille, à côté du besoin de se réunir, on rencontre chez les ouvriers cet esprit d'éparpillement qui, en multipliant trop les groupes, énerve un peu la puissance de l'association. De plus, dans les deux villes, les institutions mutuelles, à part une ou deux exceptions, sont placées sous le patronage d'un saint et portent une profonde empreinte religieuse. Seulement en Provence on attache encore plus de prix que dans la Flandre aux signes extérieurs. Il est facile de s'apercevoir aussi que l'esprit de corporation est moins ancien dans le midi que dans le nord. Moins expérimenté, il est plus pétulant et plus minutieux; il s'entoure de restrictions et de pénalités sévères; il se complaît dans l'épanouissement d'une hiérarchie souvent excessive.

Tous ces caractères existent au plus haut degré dans une des associations marseillaises qui efface toutes les autres par le nombre de ses membres et l'étendue de ses ressources. Bien qu'elle n'appartienne pas au domaine de l'industrie proprement dite, elle peut seule nous initier complétement aux mystères et aux caprices de l'assistance mutuelle parmi les ouvriers provençaux. J'entends parler de la société des portefaix, qui comptait, d'après des relevés officiels recueillis à la fin de 1852, un effectif de 2,195 membres. Placée sous le triple patronage de saint Pierre, de saint Paul et de Notre-Dame-de-Grâce, elle a été organisée sur ses bases actuelles par un acte de 1816, révisé en 1849 sans modifications essentielles. Les dis-

positions des statuts ne se renferment pas dans le cercle de l'assistance : elles réglementent l'exercice de cette profession des portefaix dont il est facile de comprendre l'importance dans un port où se chargent et se déchargent chaque année, pour la navigation au long cours et sans parler du cabotage, six ou sept mille navires (1).

Les portefaix associés ont voulu se réserver un signe qui les distinguât de *toute personne faisant métier,* comme le dit avec dédain leur règlement, *de transporter des effets ou des marchandises.* Ce signe, c'est le sac qu'ils ont sur le dos et sur lequel repose la charge. Tout étranger à l'association doit se servir d'un simple coussin ou *pailler.* Le règlement de 1816 prononce une amende de 30 fr. au profit de la caisse des portefaix contre quiconque usurperait le privilége du sac. Le code pénal, il est vrai, ne venait pas à l'appui de cette défense; mais une aussi forte corporation avait le moyen de la faire respecter. Sans refuser d'ouvrir ses rangs à de nouveaux postulans, la société n'est point désireuse de ces affiliations. Elle impose aux étrangers un droit d'admission de 1,000 francs, tandis que les fils des sociétaires ne paient que la somme insignifiante de 8 fr. On est si sévère quand il s'agit d'opposer un rempart à l'envahissement du dehors, qu'on n'a pas voulu qu'un père de famille nouvellement admis pût, avec ses 1,000 francs, acquérir au moins à ses fils le privilége de ne verser eux-mêmes que la plus petite redevance. Ceux de ses enfans qui sont nés avant sa réception sont obligés de verser 500 francs; encore n'est-ce que d'hier que la taxe a été pour eux réduite de moitié.

L'association des portefaix assure à ses membres des secours temporaires en cas de maladie et des pensions dans la vieillesse. Le secours, non compris les honoraires du médecin et le prix des médicamens, est de 1 franc 28 centimes par jour pour les adultes et de 64 centimes pour les enfans, qui peuvent être reçus dès l'âge de dix ans. Les pensions, payables à l'âge de soixante-dix ans, ont été fixées à 5 fr. par semaine. Les ressources de la société sont considérables; elles proviennent d'abord du droit d'admission, et puis d'une taxe qui est une véritable taxe du revenu et consiste dans un prélèvement de 3 pour 100 sur le gain journalier de tous les sociétaires. Ce mode de taxation si équitable n'a jamais donné lieu à aucune contestation. Dans le total des recettes de la société montant à 77,333 francs en 1852, une somme de 50,555 francs représentait le produit de la taxe du revenu, ce qui permet d'établir que la totalité des salaires perçus par les 2,195 portefaix marseillais associés, adultes et enfans, s'est élevée à 1,685,166 francs 65 centimes, et par

(1) Le jaugeage de ces navires dépasse un million de quintaux métriques.

individu à la moyenne assez faible de 767 francs 70 centimes par année, ou 2 francs 10 centimes par jour. Quant aux dépenses, sur un total de 53,056 francs, les retraites avaient absorbé 23,000 fr. et les subventions aux malades, 14,037 francs (1). En fin de compte, la société se trouvait à la tête de 232,000 francs, placés soit à la caisse d'épargne, soit au comptoir national d'escompte, soit sur la ville de Marseille.

L'administration de la communauté est confiée à un comité électif de huit dignitaires qui reçoivent le nom religieux de *prieurs;* il y a auprès d'eux un conseil, dont ils font eux-mêmes partie, composé de 86 membres, et en qui réside l'autorité suprême. Le maintien des prescriptions disciplinaires est confié soit aux *prieurs,* soit au conseil, suivant l'importance des faits. Il faut remarquer, parmi les dispositions se rapportant à l'ordre moral, celle qui interdit, sauf le cas d'urgence et sous la réserve d'une autorisation spéciale, le travail du dimanche, celle qui prononce une amende discrétionnaire contre le portefaix infidèle à ses commettans, et l'exclusion absolue contre celui qu'un tribunal aurait condamné pour vol. Ainsi, outre les avantages matériels qu'elle procure, l'association des portefaix a ce mérite de tendre à propager les habitudes d'ordre et de moralité. Son côté faible, comme institution économique, tient à son esprit éminemment exclusif. Fondée sur le principe de la corporation entendue dans le sens le plus étroit, elle forme une réunion militante, toujours prête à combattre quiconque semble vouloir empiéter sur son domaine.

Une pareille tendance se révèle avec quelques traits spéciaux dans deux autres compagnies marseillaises, taillées sur le modèle de la grande association qui représente ici l'idéal de l'assistance mutuelle. Il s'agit de la société des ouvriers corroyeurs et maroquineurs, sous le patronage de saint Simon et de saint Jude, et de celle des ouvriers tanneurs et corroyeurs, sous le seul patronage de saint Jude. Instituées toutes les deux après 1848, elles sont issues d'une association plus ancienne, dite de saint Claude, qui, tout en étant composée en majorité de tanneurs, ne repousse pas les ouvriers des autres professions. Les deux sociétés sorties de ce tronc principal n'en avaient formé d'abord qu'une seule; elles se sont depuis profondément divisées. Un chef d'établissement ne peut pas employer simultanément des ouvriers de l'une et de l'autre. De même il est indis-

(1) Cette partie du budget des portefaix en 1852 renferme quelques détails curieux : la fête patronale a coûté 1,715 fr.; on a dépensé 408 fr. pour les cierges et bougies dans les processions, 231 fr. pour réparer les écussons de saint Pierre, de saint Paul et de Notre-Dame-de-Grâce; les médecins et pharmaciens ont reçu 6,413 fr., le notaire et l'avoué, 170 fr.

pensable, sous peine de ne pouvoir trouver de travail, qu'un ouvrier étranger à la ville se fasse recevoir, en arrivant, dans l'une des deux. Ces compagnies s'ouvrent, du reste, très facilement aux nouveaux venus, qu'elles semblent même se disputer; mais elles considèrent l'espèce de contrainte morale exercée sur un compagnon arrivant du dehors comme indispensable à leur propre existence, et comme une raison de sécurité en ce qui concerne les rapports avec les fabricans. Notons, comme indice de l'esprit local d'organisation, que la société de saint Jude a institué une sorte de tribunal composé de 8 membres qui portent le nom d'*experts*, et qui ont mission de juger souverainement du mérite d'un travail, en cas de contestation avec un chef d'industrie. Ces experts sont les prud'hommes ou plutôt les amiables compositeurs de la profession. La même compagnie exempte expressément du paiement de la cotisation ordinaire les associés sans travail, tout en leur maintenant leur droit au secours en cas de maladie (1).

Les autres sociétés marseillaises ne sont pas constituées sur le principe de la corporation, et elles ne sauraient dès lors former des unités aussi compactes que les associations des portefaix et des tanneurs. La surveillance y est plus difficile en matière de recettes et de dépenses; mais leur esprit est plus réellement libéral. Ces sociétés ont pu, grâce à des efforts d'un genre spécial, résister aux germes de désunion si prompts à s'introduire dans des groupes mélangés. On a demandé un moyen de cohésion à la création d'un patronage collectif tiré du sein même des sociétés diverses, et organisé dans des conditions merveilleusement appropriées au besoin local. Durant une période qui s'étend du commencement de ce siècle à 1820, et qui représente la première phase de l'assistance mutuelle dans la cité marseillaise, c'était l'autorité publique elle-même qui exerçait une tutelle officieuse sur les institutions de prévoyance. La direction morale de ces groupes fut remise en 1820 à la société de bienfaisance de la ville, qui la conserva jusqu'en 1842. Cette société reconnut alors qu'il serait plus utile aux intérêts de l'œuvre de confier la surveillance à un comité dont elle provoqua la création sous le nom de *grand conseil des sociétés de secours mutuels*. Les membres de ce comité, au nombre de 12, sont nommés par les présidens de toutes les sociétés existantes. Le président du grand conseil est en outre investi du droit de désigner 6 membres suppléans. Le conseil a pour mission d'organiser les sociétés, de les installer, de vérifier leurs comptes, d'approuver leurs délibérations, de juger en dernier ressort les con-

(1) Quelques chiffres donneront une idée de l'état financier de ces associations. La *Société de saint Simon*, qui compte 111 adhérens, possédait à la fin de 1852 un capital de 4,661 fr.; les *Enfans de saint Jude*, au nombre de 60, n'avaient en caisse que 1,478 fr.

testations qui n'auraient pu être aplanies dans le sein de chacune d'elles, etc. Depuis sa création jusqu'en 1852, c'est-à-dire en dix années, il a procédé à l'établissement de 70 compagnies nouvelles. Les associations placées sous son égide, considérées en bloc, dépensent par année 180,000 francs, et possèdent des fonds montant à 500,000 francs. Quoique chaque groupe ait conservé son existence propre, le grand conseil a réussi à mettre tous les règlemens en harmonie les uns avec les autres, il en a fait disparaître les anomalies plus ou moins choquantes qu'à l'origine l'ignorance des fondateurs y avait entassées. Grâce à son action, la discipline morale est devenue plus forte sans être jamais oppressive. Il y a sous ce rapport une sorte de solidarité entre les sociétés marseillaises : un membre exclu de l'une d'elles ne peut être admis dans aucune autre. Le grand conseil remplit à Marseille une tâche analogue à celle qui a été confiée pour toute la France, par le décret du 26 mars 1852, à une haute commission dite commission supérieure d'encouragement et de surveillance. Malgré les conditions déjà réalisées dans la cité marseillaise, le nouveau régime, tel qu'il résulte de l'acte de 1852, n'en présente pas moins des avantages manifestes aux ouvriers de cette ville : il est à désirer qu'il se concilie avec le maintien du grand conseil.

Après la révolution de février, les prédications du socialisme vinrent échouer contre la puissante organisation des sociétés marseillaises. Il est un fait digne de remarque que nous avons observé non-seulement à Marseille, mais dans tous les centres industriels du pays : plus une localité était restée étrangère à l'idée de l'association réalisée dans des institutions mutuelles de secours, et plus il a été facile à la théorie socialiste d'y égarer les classes populaires. Il n'existait point d'ailleurs, en 1848, à Marseille et dans les autres cités de la Provence, de ces haines profondes des ouvriers à l'égard des patrons, que les partis politiques avaient si perfidement attisées dans d'autres régions du pays. Aussi les fabricans ne furent-ils pas inquiétés par des démonstrations menaçantes. Sur ce sol, où l'on entre en ébullition et où l'on s'attiédit avec une égale facilité, le contre-coup des émotions contemporaines se manifesta sous des aspects très variés. La population avignonnaise, par exemple, est dans la vieille habitude de vivre divisée en deux partis inconciliables : l'un s'attache à la tradition, l'autre s'ouvre à l'influence des événemens qui s'accomplissent. Des deux côtés apparaissent des tendances tout italiennes; on dirait qu'un souffle échappé de la lutte des guelfes et des gibelins circule encore dans l'ancienne cité papale. Toutes les impulsions venues du dehors éprouvent, par suite de ces circonstances, des modifications qui en altèrent le sens et la portée. Les ouvriers n'ont jamais eu, dans les querelles locales, qu'un rôle secondaire. Quand la multitude, par exemple, s'enivrait en 1815 des

plus sinistres excès, elle traduisait en actes des ressentimens qui couvaient dans une partie des classes élevées. Après la révolution de février, l'agitation, un moment répandue dans la ville, ne puisait pas son principal élément de force matérielle dans le sein des travailleurs de l'industrie; elle avait surtout pour appui la corporation des portefaix, justement renommés ici pour leur humeur bruyante, et dont quelques-uns furent alors promus aux fonctions municipales. Comme les rapports qui naissent du travail n'avaient pas été altérés dans l'esprit des masses, le foyer de l'agitation se refroidit assez rapidement.

La secousse, qui fut un peu plus longue à Marseille et à Toulon, s'y révéla par un autre signe, — le désir des ouvriers de s'affranchir de toute obéissance envers leurs chefs. L'action collective supposant nécessairement une hiérarchie, rien n'était plus vain qu'un pareil entraînement : il avait pour inévitable résultat de paralyser le travail en rendant incertain l'accomplissement des tâches individuelles. Le désordre industriel finit par amener à Marseille une lutte armée sous le retentissement de l'insurrection parisienne du mois de juin. Un très petit nombre des ouvriers des fabriques prit part à cette triste émeute, qui fut promptement comprimée. A Toulon, l'autorité réelle fut un instant assumée par les ouvriers du port, organisés en garde nationale. Impatiens de tout frein, ils voulaient commander à leur tour : ils chômaient en masse quand cela leur convenait; mais aucun but défini ne répondait à ces manifestations désordonnées. Aussi, dès que les excitations venant du dehors furent un peu contenues, dès que le pouvoir central reconstitué put soutenir l'action de ses représentans, l'arsenal maritime rentra peu à peu dans l'ordre accoutumé.

Les événemens de décembre 1851 n'excitèrent de soulèvement ni à Toulon, ni à Marseille, ni dans les autres villes de la Provence. Il y eut cependant alors dans cette contrée, on s'en souvient, une explosion terrible, qui témoignait que le sol avait été miné dès longtemps; mais d'où partit cet éclat? Où les passions sauvages qui s'attaquaient au principe même de la civilisation chrétienne avaient-elles leur foyer? Disons-le : dans la Provence, comme dans le Languedoc et dans le reste de la France, le drapeau de cette insurrection ne fut pas arboré par les ouvriers des industries manufacturières concentrées dans les grandes villes. Ce fut une partie de nos populations rurales les plus étrangères au mouvement intellectuel du pays qui parut surtout en proie à des aveuglemens sans nom. En face de cet irrécusable témoignage des faits, nous pouvons répéter ici avec une entière confiance que, dans les temps où nous sommes, le développement des intelligences populaires est le meilleur rempart qu'on puisse donner à l'ordre social. Nous avons vu quels secours étaient assurés à ce développement dans nos principales cités industrielles;

nous avons vu aussi que ces villes, autrefois centres d'agitation, devenaient de plus en plus des foyers de travail et d'instruction. La cause de la civilisation et du progrès est donc en définitive triomphante; mais il importe qu'en s'appliquant à propager la culture intellectuelle, on ne néglige pas non plus l'instruction religieuse et morale, la seule qui garantisse pleinement l'ordre et le repos des régions où prospère depuis quelques années l'industrie française.

Quant à la Provence en particulier, elle possède dans la spécialité de son domaine industriel quelques garanties particulières. Nulle part, les industries locales ne paraissent avoir une base plus solide.

Tantôt les matières premières mises en œuvre dans les fabriques sont produites sur les lieux mêmes, tantôt elles sont tellement encombrantes, qu'elles ne pourraient supporter les frais de transport sur un autre point du territoire. L'importante cité marseillaise, où abondent tant d'élémens de prospérité, se trouve en outre, comme lieu d'arrivage, admirablement placée pour faire subir les manipulations préliminaires aux matières brutes venant du dehors et destinées à nos fabriques. Seulement ce serait, à notre avis, une erreur funeste que de sortir de cette arène spéciale et de prétendre acclimater ici, par des moyens factices et comme en une serre chaude, des productions d'une nature plus manufacturière. Que la Provence, que Marseille prennent aux pays du nord, à la Flandre et à l'Alsace, leurs procédés mécaniques, rien de mieux, pourvu qu'elles ne songent pas en même temps à leur disputer le patrimoine des industries textiles. Vainement on a dit que Marseille avait l'avantage de recevoir de première main et à moindres frais les laines et les cotons, vainement on a fait valoir que le gigantesque ouvrage qui conduit les eaux de la Durance dans cette ville, en créant des forces hydrauliques considérables, est venu faciliter l'essor industriel de son territoire (1). Jamais le climat des rivages méditerranéens ne conviendra aux fabriques de tissus qui assurent la prospérité de Lille, de Rouen, de Reims et de Mulhouse. Où prendrait-on d'ailleurs un personnel approprié aux besoins de pareils ateliers, lorsqu'on est obligé déjà, pour tous les travaux un peu rudes, de recourir à la population des montagnes? Chaque contrée en France a son rôle, et concourt sous une certaine forme à l'œuvre de la civilisation générale. La Provence n'a point à s'écarter de la voie industrielle qu'elle s'est ouverte : il doit suffire à son ambition de l'élargir et de la féconder.

A. Audiganne.

(1) On sait que ce canal, dont la construction fait honneur à la science moderne, a près de 156 kilomètres de longueur, et traverse 20 kilomètres de souterrains et de nombreux aqueducs, dont l'un, celui de Roquefavour, étonne surtout par sa hardiesse.

PHYSIQUE DU GLOBE

Physical Geography, by MARY SOMERVILLE, third edition, 2 vol. London, John Murray.

L'auteur de l'ouvrage que nous prenons aujourd'hui pour guide dans une exploration météorologique du globe est une dame anglaise d'une haute considération. Par une étonnante aptitude d'esprit, ou plutôt de génie, et par une stricte économie du temps, Mme Somerville, tout en remplissant les devoirs de l'épouse et de la mère de famille, a pu atteindre à des connaissances si élevées et si variées dans les mathématiques et dans les sciences d'observation, qu'on serait tenté de croire que ses études ont employé exclusivement une vie entière séquestrée comme celle de nos anciens bénédictins, une vie dont la lecture et la mémoire seraient les seuls élémens. Mme Somerville, sans aucune prétention, a tout étudié à fond. Son *Traité du Mécanisme des cieux* prouve qu'elle a compris tous les travaux mathématiques de notre célèbre Laplace, auteur du fameux ouvrage qui porte le nom analogue de *Mécanique céleste*. Peu de personnes, même d'une grande force dans les calculs transcendans, ont pu suivre Laplace dans ses belles recherches théoriques. Newton disait : « Il se rencontre dans mon livre (*les Principes*) *des chapitres qui pourraient arrêter trop longtemps un lecteur même mathématiquement exercé,* » et il conseille de les passer à la première lecture, pour choisir spécialement ceux qui se rapportent au système du monde; à plus forte raison aurait-on pu être détourné de lire et de comprendre la *Mécanique céleste* de Laplace. Mme Somerville a fait plus, elle en a donné une nouvelle rédaction avec les calculs simplifiés en plusieurs cas, et

formant un ensemble qui a son plan spécial et sa propre originalité. Pour ajouter à l'idée qu'on peut se faire du travail de Mme Somerville, nous dirons que le célèbre géomètre américain Bowditch s'est fait un nom honorable dans la science en donnant de *la Mécanique céleste* une traduction anglaise augmentée du développement de toutes les difficiles formules dont l'ouvrage est hérissé, et dont Laplace était loin d'avoir exposé clairement et commodément pour le lecteur les filiations et les transitions. Au moment où Mme Somerville publia son livre, *le Mécanisme des cieux,* l'ouvrage de Bowditch n'avait point encore paru.

Le second ouvrage de Mme Somerville, sur *la Connexion des Sciences physiques,* a été traduit en français par Mme Tullia Meulien, interprète fidèle et instruit de plusieurs ouvrages sur les sciences d'observation exposées descriptivement. Ce second ouvrage, composé sur le modèle de l'*Exposition du Système du monde,* où Laplace a réuni le résultat de toutes les recherches astronomiques, pèche, comme le fameux ouvrage dont Mme Somerville a suivi le plan, par une trop grande accumulation de faits et de résultats qu'il était impossible de développer convenablement dans l'étendue d'un seul volume. L'astronomie physique, la météorologie, l'optique, le magnétisme du globe, tous les résultats de la physique proprement dite sont enregistrés ou plutôt nommés dans *la Connexion des Sciences physiques.* Cet exposé, que le progrès des sciences dont il offre le tableau abrégé rend forcément de jour en jour plus incomplet, n'en offre pas moins une prodigieuse masse de connaissances utiles, en même temps qu'il fixe par ses diverses éditions le bilan de la science à l'époque de chaque réimpression.

Dans son dernier ouvrage, intitulé *Géographie physique,* Mme Somerville s'écarte un peu du cadre que l'on est tacitement convenu en France d'embrasser sous ce titre. C'est non-seulement une description physique de la terre considérée dans ses continens et ses mers, dans ses climats chauds et froids ou tempérés, excessifs ou mitigés par les courans atmosphériques, dans son arrosement par les pluies, par les neiges, par les rivières, dans les influences météorologiques des vents, des tempêtes, de la foudre et de toutes les puissantes influences de l'électricité, de la lumière, de la chaleur. — Ce livre contient encore une partie considérable de descriptions analogues à celles que l'on trouve dans les *Tableaux de la Nature* et dans les voyages de M. de Humboldt. Les diverses régions du globe y sont dépeintes avec la mention des plantes, des arbres, des insectes, des poissons, des reptiles, des oiseaux et des quadrupèdes vivans et fossiles qui peuplent chaque contrée, ou qui, engloutis dans les précédentes convulsions de la surface terrestre, ont laissé dans leurs

débris le tableau de la nature vivante des âges antérieurs à l'homme, comme la cendre ou plutôt le sable volcanique de Pompéi ou d'Herculanum nous a conservé la vie romaine au commencement de notre ère. Plus de la moitié de l'ouvrage de Mme Somerville est consacrée à ces tableaux ou énumérations de la nature vivante, qui introduisent dans son livre un élément un peu plus dramatique que les simples météores. Cet élément l'entraîne un peu, il est vrai, au-delà du domaine spécial de la géographie physique. Les descriptions de la nature vivante trouvent place ordinairement dans les traités complets de géographie avec ce qui se rapporte à la race humaine entière, à ses divisions, et à tout ce qui constitue les diverses agglomérations du genre humain suivant la politique, la religion, les arts, la civilisation, etc. Mme Somerville n'exclut expressément de son livre que cette dernière partie de la géographie; malgré cette exclusion, elle n'en a pas moins dépassé les limites de la géographie physique proprement dite. Cette géographie, comme l'astronomie physique, doit être le développement et l'explication des phénomènes observés dans le vaste champ de la surface du globe. Ces phénomènes sont les *expériences de physique* de la nature : un orage électrique, une tempête où le vent parcourt 160 kilomètres à l'heure; une aiguille aimantée dont la pointe, au milieu des océans ensevelis sous une brume impénétrable aux rayons du soleil, va chercher le nord et guide le navigateur au sein des ténèbres; enfin les mille jeux de la lumière : l'arc en ciel, l'aurore, le bleu polarisé du ciel : — toutes ces brillantes conquêtes de l'esprit humain pendant vingt à trente siècles, voilà la géographie physique, mais avec la condition de s'élever de l'observation des faits à l'intelligence de la cause qui les produit.

Après avoir constaté que toutes les notions, d'ailleurs fort intéressantes, que l'ouvrage de Mme Somerville contient sur la géographie de l'histoire naturelle sont exposées avec un rare bonheur de clarté et d'intérêt, malgré la difficulté de la nomenclature peu littéraire des noms des plantes et des animaux, nous nous arrêterons, dans notre voyage physique sur la surface de notre globe, à ce que la terre, les eaux, l'atmosphère et les agens énergiques connus des physiciens sous les noms de *chaleur*, d'*électricité*, de *magnétisme*, de *lumière*, offrent aux regards de l'observateur qui parcourt notre planète du nord au sud et de l'orient à l'occident, au travers des terres, des océans et des glaces qui s'en partagent la surface. Ainsi, à proprement parler, la géographie physique devrait être l'application des lois de la physique aux observations recueillies sur la terre. Les glaces polaires aussi bien que la température excessive de la mer des Indes, les contrées pluvieuses comme les Alpes d'Europe et les plaines sans pluies du Pérou ou de l'Afrique occidentale, les ouragans de la

mer des Indes et le calme comparatif du Grand-Océan, tout a une raison d'être, et à côté du fait bien observé, la science doit en placer l'explication.

A la première inspection d'un globe terrestre, la prédominance de l'eau sur la terre frappe les yeux. La terre n'occupe qu'environ un quart de la surface totale du globe, et c'est du côté du nord presque exclusivement que se trouve accumulé tout ce qui, sous le nom de continens, a échappé à l'invasion des eaux. Si l'on place Londres ou même Paris au centre d'une moitié du globe, cette moitié contiendra presque toute la terre habitable. Mais pour sortir de ces données arides, supposons un voyageur partant de France et marchant à l'ouest vers Le Havre, Brest ou Bordeaux, et sillonnant en tout sens la mer qui limite à l'ouest l'ancien continent : il reconnaîtra l'Océan Atlantique franchi la première fois par le hardi Colomb. Ce sera pour lui une profonde vallée submergée allant d'un pôle à l'autre et remplie d'eau salée à une hauteur ou profondeur qui va quelquefois à 10 kilomètres. Cette belle nappe d'eau que le commerce a tant utilisée, et qui voit sur ses deux rivages opposés les races qui tiennent le premier rang dans l'espèce humaine, s'étend d'une manière sinueuse entre l'ancien et le nouveau monde. Bientôt l'observateur reconnaîtra les deux grands continens américains, qui sont bien petits relativement à ce qu'imaginait Christophe Colomb, qui croyait avoir atteint l'extrémité de l'Asie. Colomb, pas plus qu'Améric Vespuce, n'a jamais cru autre chose. Pour eux, l'Océan Pacifique n'existait pas! Ceux qui donnèrent le nom d'Amérique à quelques-unes des terres découvertes depuis peu ne se doutaient guère qu'ils faisaient à ce nom l'honneur de désigner un nouveau monde distinct de l'ancien. Et cependant l'Océan Pacifique, dont on ne tenait pas compte, a plus d'étendue à lui tout seul que tous les continens réunis de l'ancien et du nouveau monde, même en n'y comprenant pas la mer des Indes.

Après avoir reconnu cet océan presque sans limites, le voyageur atteindra les côtes de la Chine et fixera les bornes du Grand-Océan à ces côtes, aux îles de la Sonde et à la Nouvelle-Hollande; puis, franchissant un des passages à l'ouest, il se trouvera dans l'Océan Indien, qui n'est pour ainsi dire qu'un demi-océan, puisqu'il s'arrête au nord à l'Asie méridionale, et que, comme l'Atlantique et le Pacifique, il ne va pas d'un pôle à l'autre. Enfin, après avoir longé la côte orientale de l'Afrique et atteint le cap de Bonne-Espérance, il remontera le long de la côte opposée, pour regagner l'Europe en marchant du sud au nord.

On sait que le Portugais Magellan a rendu son nom célèbre par le premier voyage exécuté autour du monde. Après avoir marché à l'ouest et atteint l'Amérique, il la côtoya en descendant au sud jus-

qu'au redoutable passage qui porte le nom de détroit de Magellan, et dans lequel les navigateurs aujourd'hui se hasardent rarement : ils préfèrent passer au sud et au large en vue du cap Horn; mais Magellan ignorait que plus bas la mer était libre, et il aborda le Pacifique en venant de l'Atlantique, chose alors réputée impossible, car on croyait que l'Amérique descendait au sud jusqu'au pôle et formait une barrière infranchissable. De là, remontant vers le nord et ouvrant ses voiles au souffle complaisant des vents alisés, Magellan atteignit le méridien des îles aux épices, but de l'expédition espagnole, car il s'agissait d'en prendre possession en y arrivant par l'ouest, suivant les droits alors reconnus. Ayant péri dans ces parages, son vaisseau et ses compagnons suivirent, pour regagner l'Europe, la route ouverte par le grand Vasco de Gama, qui, en arrivant dans l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, changea la face du commerce et du monde en privant de leurs causes de prospérité Alexandrie, Venise et quelques autres villes méditerranéennes. On dit ordinairement que Magellan n'a point accompli entièrement son voyage de circumnavigation. C'est une erreur. Magellan, avant d'entreprendre d'atteindre le méridien des Moluques par l'ouest, était venu précédemment dans ces mêmes parages par le chemin ordinaire, en sorte qu'en le prenant au moment de son départ des Moluques pour l'Europe et en le suivant jusqu'à son retour dans les mêmes parages, où il fut tué, on trouve qu'il a réellement fait le tour entier de la terre. Comme probablement l'expédition espagnole qu'il commandait ne contenait aucun des Portugais avec lesquels il s'était primitivement rencontré aux Moluques, on peut lui attribuer l'honneur exclusif d'avoir *lui seul,* à l'époque de sa mort, traversé tous les méridiens du globe terrestre.

Le voyageur que nous supposions tout à l'heure inspectant les trois grands océans appelés Atlantique, Pacifique et Indien, devra, pour compléter sa connaissance des mers du globe, faire le tour des glaces polaires du sud, en suivant l'Océan Glacial antarctique par une mer toujours ouverte; enfin, saisissant une des occasions favorables où la Mer Glaciale du nord brise ses glaces, il côtoiera le dôme solide qui recouvre le pôle nord en suivant d'abord la mer qui longe l'extrémité septentrionale de la Russie et de la Sibérie. Laissant à droite le détroit de Behring, il continuera sa circumnavigation polaire en passant au sud de l'île Melville, comme l'ont fait récemment les marins de l'*Investigator,* si du moins la mer est libre alors de ses glaces continues. Voilà donc en réalité cinq océans : l'Atlantique, le Pacifique, la mer des Indes, et les deux Mers Glaciales du sud et du nord. Nous les retrouverons bientôt en parlant des courans maritimes.

Nous supposerons encore que la même exploration se soit étendue

aux continens, et que, prenant pour guide les belles cartes physiques de Johnston, on ait sous les yeux ou dans la mémoire la disposition des chaînes de montagnes, soit montagnes de roches, soit montagnes volcaniques, ainsi que les bassins des fleuves, des lacs; et comme le terrain de plusieurs contrées contient en dépôt les débris des êtres vivans qui, à des époques antérieures, ont vécu à ciel ouvert dans ces mêmes contrées, nous supposerons au besoin qu'on puisse reconstruire la nature animée à chacune de ces époques.

Cela posé, occupons-nous d'abord des phénomènes que présente la terre prise dans son ensemble. Après avoir répété que la terre, les eaux, l'atmosphère et les agens ignés de la chaleur, de la lumière ou de l'électricité sont la nature entière, voyons ce que nous dit l'état de la première de ces quatre grandes divisions du globe.

L'aspect superficiel de ce monde est celui d'une vaste ruine produite par une rupture de la croûte rocheuse du globe qui forme les continens, rupture qui, en occasionnant la dépression des terrains actuellement noyés par la mer, a fait surgir d'autres terrains primitivement noyés. Ainsi, au moment de la dernière catastrophe, les terrains occupés aujourd'hui par l'Atlantique étant descendus au-dessous du niveau de la mer, les terrains aujourd'hui à sec de l'Europe sont alors sortis de dessous les eaux et ont paru à ciel ouvert. Les couches qui forment le sol de l'Europe, s'enfonçant graduellement sous l'Atlantique, vont reparaître dans l'Amérique, et dans l'intervalle elles forment le fond du bassin des mers sur une étendue de 6,000 kilomètres. Nous en dirons autant des autres mers et des autres terrains découverts; mais on trouvera peut-être difficile d'admettre que la France, que la localité de Paris aient servi de fond à une mer actuellement déplacée. En consultant les archives du monde primitif déposées dans les carrières gypseuses de Montmartre, on est tout surpris de trouver que trois fois cette contrée a été le fond d'un océan sans nom pour nous. En effet, voici l'ordre des dépôts qui recouvrent à Paris le terrain primitif, lequel ne contient aucune trace d'êtres vivans : 1° une couche de dépôt d'animaux marins; 2° au-dessus une couche de débris d'animaux terrestres : c'est la première époque où le sol de Paris ait fait partie d'un continent à ciel découvert; 3° une seconde couche d'animaux marins indiquant que le sol, par une catastrophe, s'était enfoncé de nouveau sous la mer et recevait des dépôts d'animaux maritimes; 4° une seconde couche d'animaux vivant dans l'air, et dont plusieurs espèces (l'homme excepté) sont analogues à nos espèces actuelles; 5° encore une invasion de la mer et des dépôts maritimes; 6° enfin retour du sol à la clarté du ciel et dépôts actuels progressifs de nos animaux et des hommes de notre époque. Mais, dira-t-on, en est-il de même partout? Le même

nombre de retours de l'océan a-t-il eu lieu? Évidemment non. Il y a trop d'eau et trop peu de terre pour que la ruine d'un continent qui s'enfonce sous l'océan puisse faire reparaître à ciel ouvert tout ce qui faisait naguère le fond des mers, et, pour citer des exemples, le sol argileux de Londres n'atteste que deux invasions de la mer. Les premiers débris maritimes sont couverts par des débris d'animaux vivant dans l'air, puis vient une couche marine, puis la couche actuelle en voie de formation avec les êtres vivans actuels, hommes et animaux. A Vienne en Autriche, il y a une couche de plus qu'à Paris d'animaux ayant vécu dans l'air. Ainsi les Anglais actuels ne feront un jour partie que de la deuxième couche fossile, les Français seront dans la troisième, et les Autrichiens dans la quatrième. Bien d'autres indices tiennent le même langage à l'observateur. Par exemple, les pierres meulières et certains grès des environs de Paris, qui, dans cette contrée, ne sont recouverts par aucune autre roche, sont, à Vienne, recouverts par une couche additionnelle de terrains plus récens.

La catastrophe qui a donné à la terre, considérée dans son ensemble, l'aspect d'une vaste ruine, a surtout imprimé son mode d'action sur la forme du sol et sur les montagnes. Toutes celles qui ne sont pas volcaniques sont formées de couches rocheuses violemment soulevées par un bord et portées à plusieurs centaines de mètres d'un côté, tandis que de l'autre elles s'enfoncent sous le sol à des profondeurs immenses. Les côtes des continens, dentelées de la manière la plus bizarre, les petites îles qui sont les sommets des montagnes que portaient les contrées englouties par la mer, enfin les mille brisures des pics qui couronnent les chaînes qui partagent les bassins des fleuves, tout porte le cachet d'une catastrophe, et même, chose rassurante, d'une catastrophe très récente; car évidemment ces catastrophes successives, d'après le témoignage des dépôts qu'elles ont produits, n'ont eu lieu qu'à des intervalles de temps immenses.

Le lecteur est sans doute curieux de connaître une ou deux de ces dates écrites dans les faits physiques. Bien entendu que l'âge du monde ne peut être fixé ni à la seconde ni à la minute comme les révolutions des astres, guidés par la loi de Newton. Voici un exemple : j'habite, je suppose, sur la côte méridionale de la France, au milieu des sables du bassin d'Arcachon. J'observe que de temps en temps une violente tempête rejette sur la côte une petite colline longitudinale de sable qui borde la mer. Peu à peu je m'aperçois que, le vent d'ouest qui domine en France jetant toujours du côté de la terre le sable qui était du côté de la mer, la petite colline de sable appelée dune marche vers l'intérieur des terres avec un déplacement

de *un* mètre par an. Si maintenant je marche en m'éloignant du rivage, je trouve toute la contrée hérissée de dunes semblables jusqu'à une assez grande distance de la mer. Toutes reçoivent le vent d'ouest du côté de la mer, et leur sable de ce côté étant rejeté de l'autre côté par-dessus leur crête, toutes marchent comme celle du rivage, de 1 mètre par an, vers l'intérieur du pays. Pour le dire en passant, ce beau fait de la nature physique est un horrible fléau pour ces contrées; car ces dunes non-seulement envahissent les terrains cultivés, mais, en arrêtant l'écoulement des eaux, elles poussent devant elles des marécages aussi malsains qu'infertiles. Pour terminer mon calcul, je supposerai que de ces dunes la plus avancée dans les terres soit à 6,000 mètres du rivage. Comme nous avons admis que ces dunes s'avançaient de 1 mètre par an en s'éloignant de la mer, quel est celui qui n'en conclura pas tout de suite que la première dune est sortie de l'océan par une tempête qui a eu lieu il y a six mille ans; que c'est à cette époque qu'a pris naissance l'ordre actuel des choses, puisque si cet état eût précédé, il se fût produit une ou plusieurs dunes de formation plus ancienne, qui par suite auraient marché en tête des autres par l'influence du vent d'ouest? Les atterrissemens du Tibre depuis les temps historiques, comparés à la somme totale des atterrissemens antérieurs, donnent, à quelques siècles près, la même date. Il en est de même de l'âge qu'indiquent les détritus que les pluies et les gelées détachent des rocs à faces abruptes, et dont la quantité sert à calculer depuis combien de temps ces dépôts sont en voie de formation.

La première objection qui se présente aux esprits sérieux à qui l'on énonce ces curieux mouvemens des continens, et qui les pousse d'abord à l'incrédulité, c'est la conclusion forcée que, si l'on admet ces catastrophes mécaniques, il faut de toute nécessité admettre que le sol des continens repose sur un noyau fluide; car, si l'intérieur de la terre était solide, on ne pourrait pas supposer ces déplacemens subits, qui font reparaître au jour ou qui noient des continens entiers.

Et d'abord, la mobilité des continens est on ne peut mieux constatée par les redoutables crises connues sous le nom de tremblemens de terre. Alors dans les terrains mal équilibrés, présentant des couches contrastées et peu solides, la rechute qui s'opère fait onduler le sol comme les vagues d'une mer agitée par une *tempête de fond* (sans l'influence du vent). En 1755, il périt à Lisbonne soixante mille personnes. Après la première destruction produite par la chute des maisons, le feu prit en mille endroits par les foyers domestiques alors allumés et mis en contact avec les débris combustibles des maisons. Quelques instans après, le sol du Tage, au-dessous de la ville, fut soulevé, et le fleuve, arrêté par cette barrière et transformé en un

vaste lac, noya toute la partie basse de la ville. Plus tard, le fond du lit du fleuve reprit son niveau, et les eaux arrêtées, s'élançant vers la mer, firent tous les ravages d'un torrent. Ajoutons que l'homme ne se montra pas plus compatissant que la nature. La famine et le brigandage désolèrent la cité décimée. Une livre de pain fut payée plusieurs livres d'or, et on fut obligé d'établir autour de l'enceinte de la ville un cordon de potences.

La France, d'après l'inclinaison graduée de sa surface vers l'océan, est très peu sujette aux tremblemens de terre. On aurait peut-être pu dire la même chose à Lisbonne avant 1755; mais, dans tous les lieux qui ont éprouvé ces catastrophes, on peut écrire, comme auprès de Naples : *posteri, posteri, vestra res agitur!* c'est-à-dire : « O générations futures, vous aurez votre tour ! »

En voyant la terre trembler au même instant du nord de la Laponie jusqu'au sud de l'Espagne, depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle du Danube, qui se refuserait à croire la terre en état de fluidité? Cependant il y a encore d'autres vérités plus extraordinaires.

Non-seulement la terre est fluide, mais elle l'est par la chaleur : c'est une masse fondue par la chaleur, analogue à la fonte de fer qui coule dans des fourneaux embrasés par des soufflets chargés de plusieurs milliers de kilogrammes. Ce fait étonnant se démontre tout à fait mathématiquement. Lorsque l'on s'enfonce sous la surface de la terre, on trouve que, dans les terrains même les plus éloignés des volcans, la température croît graduellement à mesure que la profondeur augmente. En calculant ce que serait cette chaleur à une profondeur de 60 kilomètres, on trouve qu'à cette profondeur toutes les matières de l'intérieur de la terre seraient en fusion, et qu'elles y sont réellement. Tout le monde sait que les eaux des ruisseaux et des fontaines qui tombent au fond des puits naturels très profonds formés entre les fissures des roches en ressortent à l'état d'eaux bouillantes ou thermales par leur contact avec les parois profondes des roches, d'autant plus chaudes qu'elles sont plus enfoncées au-dessous du sol. Les eaux du puits de Grenelle, dans Paris, venant de 5 à 600 mètres, ont presque la température des bains, et dans les mines profondes règne perpétuellement la température de l'été.

Voilà de grandes présomptions. Voici la matière fondue elle-même. Lorsque, par suite des convulsions du sol dans les tremblemens de terre et dans les changemens de forme du noyau terrestre, il se fait de vastes fentes dans le fond rocheux du continent, on voit affluer de dessous ces couches pierreuses ce qu'on appelle de la lave : c'est la matière fondue même qui porte les couches continentales. Cette matière fluide de feu, plus lourde que le sol du continent, le fait flotter sur elle, à peu près comme on voit, en brisant la glace d'un

étang, l'eau qui porte la glace se faire jour par les fissures et déborder momentanément au-dessus. Ce phénomène s'observe en mille endroits du globe, et, dans les volcans ouverts par le fond, on voit la lave en état de fusion offrir un échantillon de l'état de l'intérieur du globe. Partout où une brisure de la surface terrestre présente une ligne de rupture, on reconnaît une chaîne de volcans et d'ouvertures fournissant temporairement de la lave qui refait, en se solidifiant, une soudure à la fente du terrain, comme quand l'eau qui s'élève au-dessus de la glace brisée d'un étang vient à se geler elle-même. Il est à remarquer que la nature de cette lave est partout identique, comme il convient à la substance fluide dont le globe est formé à l'intérieur. Ce qui vient d'être dit répond donc à deux des plus importans chapitres de la physique du globe, savoir les tremblemens de terre et les volcans, sans compter la cause bien simple des eaux thermales.

Enfin, sans recourir à ces grandes crises de notre globe, heureusement fort rares dans ce pays, nous voyons la mobilité du sol se trahir par le soulèvement considérable et continu des côtes de la Baltique. En France, sur l'Atlantique, j'ai constaté ce soulèvement graduel depuis Calais jusqu'à Bayonne. Les anciens marais salans de l'Aunis cessent de recevoir la mer par suite de l'élévation du terrain, qui fait dire à tort que la mer se retire. A Rochefort, les cales de construction des vaisseaux qui ont été placées du temps de Louis XIV sont maintenant à un mètre au-dessus de celles qui ont été établies de nos jours. Plusieurs îles, et notamment celle de Noirmoutiers, feront dans peu partie du continent, tandis qu'au temps d'Henri IV une mer agitée rendait le passage en bateau périlleux sur ces points. En d'autres localités, le sol s'abaisse et plonge de plus en plus dans la mer, comme on l'observe en Grèce, dans l'Inde et en quelques endroits de la côte occidentale de l'Italie.

Jusqu'ici nous n'avons aucun instrument bien précis pour rendre manifestes les mouvemens du sol qui nous porte. Quand nous en aurons un, il est probable que, outre les secousses accidentelles et considérables des couches intérieures du monde, il ne se passera pas une saison, une position du soleil et de la lune agissant sur les marées, amenant un léger changement dans la forme extérieure du globe, qu'il ne nous en donne de précieuses indications. M. d'Abbadie, correspondant de l'Institut à Urrugnes, au sud-ouest de la France, établit, à grands frais de science, d'argent et d'activité observatrice, un magnifique instrument qui nous révélera bien des mystères de la terre intérieure. Attendons. Newton disait : « Si Barrow avait vécu, nous saurions. » Or M. d'Abbadie est jeune, plein de zèle scientifique et d'expérience consommée. Attendons et espérons.

J'ai choisi à dessein, parmi les résultats de la science qui se rap-

portent à la constitution de notre globe, ceux où l'on voit les objets que nous considérons ordinairement comme les plus solides prendre un grand nombre de mouvemens, soit les mouvemens subits qui amènent des catastrophes ou générales ou circonscrites, soit les mouvemens qui se développent lentement avec le cours des siècles accumulés. La conclusion est que, l'ordre actuel de la nature sur la terre étant de date très récente, et les diverses catastrophes antérieures ne s'étant produites qu'à des intervalles de temps fort longs, on peut assurer que d'ici à une longue série de siècles aucun bouleversement général n'aura lieu. Pendant une durée incommensurable d'années et de siècles, l'Europe et les États-Unis seront séparés par l'Atlantique, et marcheront, il faut l'espérer du moins, fraternellement dans les voies de la civilisation et du progrès physique et moral; mais enfin, lorsque l'an 1854 sera dans le passé à une distance telle que son existence même paraîtra fabuleuse, le noyau intérieur de la terre, devenu trop petit par le retrait, suite d'un refroidissement graduel, laissera s'abîmer la voûte que forment les continens actuels, et les parties les plus élevées s'enfonceront plus encore que les autres. Un échange d'état aura lieu, comme il a déjà eu lieu plusieurs fois, entre la terre et la mer. L'océan roulera ses flots sur l'Asie, l'Afrique, l'Europe et les deux Amériques, tandis qu'une partie du fond des océans actuels sera mise à sec et formera, pour ce nouvel état de la surface terrestre, les continens et la terre habitable. — Quels en seront alors les habitans? Si l'homme est un hôte nouveau pour la terre et ne date que de la dernière révolution générale, cette future révolution n'introduira-t-elle point un être vivant aussi supérieur moralement à l'homme que celui-ci l'est aux animaux qui l'avaient devancé sur la terre? Ici, comme toujours, lorsque l'imagination est appelée à jouer un rôle, les théories ne manquent point. Il est fort aisé de constituer de toutes pièces un univers inconnu et qui n'offre aucun contrôle gênant aux idées que l'on s'en fait; mais, dans la science positive, il faut s'arrêter à la limite des faits et des inductions qu'on en tire immédiatement; pour le reste, il faut *savoir ignorer*.

Passons des phénomènes de la terre à ceux des eaux, et prenons pour exemple les courans maritimes et l'arrosement du globe, qui, comme on sait, a presque autant d'influence que la chaleur du soleil sur les productions du sol. Nous voyons les eaux d'entre les tropiques marcher à l'ouest, de l'ancien monde vers le nouveau. Ce grand courant, après avoir rempli le golfe du Mexique, déborde au nord, et, longeant le banc de Terre-Neuve, il revient vers l'Europe à la hauteur de l'Angleterre et de la Norvége, pour redescendre vers l'Afrique, en côtoyant l'Espagne, et rentrer, par un circuit continu, dans le grand courant des tropiques, dont cette masse d'eau avait

tiré son origine. Le temps de cette circulation des masses océaniques est d'environ trois ans et demi. Il résulte de ce courant, célèbre sous le nom de *gulf-stream*, que le passage d'Europe aux États-Unis, où l'on va contre le courant, est sensiblement plus long que le retour, où le courant favorise la marche des navires. On peut tirer de ce phénomène bien d'autres conséquences plus importantes. D'abord ces eaux chaudes, portées dans de hautes latitudes, y tempèrent le froid résultant de la faiblesse et de l'obliquité des rayons solaires; mais ce qui est surtout frappant, c'est la différence de climat à égalité de latitude entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Pour celle-ci, les vents dominans qui viennent de l'ouest passent sur les eaux chaudes du *gulf-stream*, et lui font un climat d'une bonté exceptionnelle. L'orge est cultivée même aux environs du cap Nord, tandis que les contrées américaines situées à la hauteur de l'Angleterre sont soumises à des froids si rigoureux, qu'ils les rendent stériles. L'embouchure du fleuve Saint-Laurent, située à la même hauteur en latitude que celle de la Seine, est plusieurs mois de l'année obstruée par les glaces, et la navigation est interrompue. A Boston, dont le climat, d'après sa position géographique, devrait être celui de Perpignan et de l'extrême sud de la France, les étangs d'eau douce gèlent chaque hiver à plus d'un mètre d'épaisseur. Au reste, l'active et industrieuse nation des États-Unis a su mettre à profit ces effets de la rigueur du climat. La glace des étangs dans le voisinage de Boston est débitée en blocs analogues à nos pierres de construction, à nos grès et à nos marbres. Ces blocs de glace, amenés dans des *magasins de glace* par des chemins de fer construits exprès, y attendent trois ou quatre cents vaisseaux de commerce, espèces de glacières flottantes où la glace, préservée de la fusion par des revêtemens de sciure de bois, de feuilles de maïs ou de roseaux, voyage sur le globe entier, et va se vendre à un prix modique à Calcutta même, en vue des neiges éternelles de l'Himalaya, après avoir impunément traversé deux fois l'équateur et ses feux brûlans. Plusieurs fois les navires à glace de Boston sont venus à Liverpool, à Londres et au Havre. Je tiens de M. l'amiral Baudin, l'un des honneurs de la marine française, que ce singulier commerce, qui ne date pas d'un demi-siècle, n'est pas un des moins lucratifs de l'industrie américaine. N'est-il pas prodigieux qu'il soit plus facile et plus économique de consommer dans la métropole de l'Inde la glace formée à plusieurs milliers de kilomètres que d'en tirer des cimes neigeuses qui sont, pour ainsi dire, à l'horizon? Voilà bien la nation qui a pris pour devise : *En avant et tête basse* (*go a head*)!

Un circuit analogue au circuit du *gulf-stream* s'observe dans le sud de l'Atlantique et fait descendre une partie des eaux intertropicales vers le midi, en longeant les côtes orientales de l'Amérique du

Sud; mais comme la pointe de l'Amérique, qui brise en deux parts le courant des eaux d'entre les tropiques, est bien au-dessous de l'équateur, la quantité des eaux chaudes qui se déverse au midi est bien moins considérable que celle qui forme le courant du nord, le *gulf-stream*. Et comme on peut dire la même chose des circuits analogues du Grand-Océan, il en résulte que la terre au sud est bien plus froide qu'au nord, à latitude égale. Ce fait important, dont on a été chercher la cause dans les hypothèses les plus bizarres, est la chose la plus simple du monde. Dans le partage des eaux chaudes des tropiques, le nord se trouve privilégié, voilà tout. Il n'est pas besoin d'aller jusqu'à dire que le ciel du sud est plus froid que le ciel du nord, ce qui est du reste peu exact, car il est moins serein, et par suite il perd moins par communication rayonnante avec les espaces célestes.

Encore quelques mots sur cette importante histoire des courans de la mer : le vaste Océan Pacifique roule aussi vers l'occident entre les tropiques ses eaux, chaudes des feux du soleil équatorial. Ces eaux rencontrent l'obstacle des îles de la Sonde et de l'Australie ainsi que l'obstacle des parties méridionales de l'Asie. Comme dans l'Atlantique, la plus grande partie de ces eaux remonte au nord en longeant les côtes de la Chine et du Japon par un vrai *gulf-stream* asiatique, qui, sous l'influence des vents d'ouest, donne à la Colombie un climat presque aussi favorisé que celui de notre Europe, tandis qu'une faible portion descend au sud en suivant les côtes de l'Australie, pour faire un circuit méridional qui, comme le circuit du nord, revient sur lui-même, longe l'Amérique occidentale du sud au nord, et rejoint le courant des tropiques. Ici comme dans l'Atlantique, l'eau chaude qui se déverse au nord étant en bien plus grande quantité que celle qui vient tempérer le froid des latitudes méridionales, la balance des températures penche de plus en plus en faveur de l'hémisphère nord.

Pour compléter l'énumération de ces circuits maritimes, il faut y ajouter un faible circuit qui, dans le petit Océan Indien, porte au sud, le long de l'Afrique et de Madagascar, les eaux tropicales de cette mer, qui retournent ensuite le long de la côte occidentale de l'Australie. Nous ferons remarquer que la partie supérieure de la mer des Indes, comprise entre l'équateur et l'Asie, n'ayant aucune issue pour ses eaux, soumises à l'influence d'un soleil vertical, est, comparativement aux autres mers qui ont un écoulement régulier, une nappe d'eau bouillante dont les rivages subissent, dans l'été, d'intolérables chaleurs. On frémit en pensant à la consommation d'hommes qu'a coûtée l'établissement du gigantesque empire anglais dans l'Inde contre cet ennemi cent fois plus terrible que la guerre, le climat! En

Amérique même, où la race anglo-saxonne semblerait devoir être acclimatée dès longtemps, la vie moyenne est bien moins longue qu'en Europe, et l'on a expliqué, d'une manière à mon gré assez contestable, *l'audace* américaine et le génie entreprenant de la nation en remarquant que sur un nombre d'hommes égal aux États-Unis et en Europe, il y a bien moins de vieillards dans le Nouveau-Monde que dans l'ancien. Au reste, là comme ailleurs, c'est le fait qui est tout, et quand un résultat est bien constaté, les raisonneurs ne manquent pas pour démontrer après l'événement qu'il devait en être ainsi.

Voilà donc déjà cinq circuits océaniques, savoir : deux dans l'Océan Atlantique, deux dans l'Océan Pacifique et un cinquième dans la mer des Indes. Si l'on y ajoute deux petits circuits qui contournent les glaces du pôle sud et celles du pôle nord par les deux mers glaciales, on aura un ensemble complet de sept courans de circulation pour toutes les mers du monde. La circulation des eaux chaudes et des eaux froides, l'influence de ces courans sur la navigation, sur la pêche, sur la santé des équipages, font de l'étude de ces circuits une partie importante de l'art nautique, dont les travaux du lieutenant américain Maury ont avancé la connaissance; mais il nous est impossible de ne pas remarquer que c'est à M. Duperrey, de l'Institut de France, qu'est due la première carte d'ensemble des courans du globe, carte d'après laquelle nous avons nous-même établi les sept circuits océaniques déjà mentionnés. Pour finir par un exemple de l'influence des courans, si nous supposons un voyageur qui se rend des Antilles à la Jamaïque, il mettra autant de semaines pour son retour de la Jamaïque aux Antilles qu'il a mis de jours pour son voyage des Antilles à la Jamaïque.

La question de l'irrigation du globe, que nous choisissons après celle des courans et des circuits océaniques, est plutôt une question d'atmosphère qu'une question relative à la météorologie des eaux. Nous allons suivre la marche de ce précieux *élément*, pour parler le langage de l'antiquité, depuis la surface des mers d'où il s'exhale sous forme de vapeur jusqu'à son arrivée sur le continent, où il se condense en pluies et en neiges pour couler ensuite au travers des continens sous forme de rivières et de fleuves et revenir enfin aux mers d'où il tirait son origine, après avoir servi à l'irrigation des contrées peuplées, aux communications commerciales, et même, comme moteur mécanique, dans diverses applications de la force à l'industrie. Pascal appelait les rivières navigables, parcourues à la descente, *des chemins qui marchaient.* Dans les rivières à marées, par exemple dans la Seine, de Rouen au Hâvre, le chemin marche alternativement dans les deux sens, circonstance que les peuples envahisseurs de cette partie de la France, peuples à la fois guerriers,

cultivateurs et négocians, avaient su apprécier plusieurs siècles avant que le nom d'économie politique eût été prononcé.

S'il est un phénomène naturel fréquent, usuel, presque vulgaire, c'est la précipitation de l'eau atmosphérique, ou la pluie. Aucun pourtant n'a été plus tardivement expliqué d'une manière satisfaisante. Il est vrai qu'il y a pour ainsi dire plusieurs sortes de pluies, dont quelques-unes proviennent d'orages et semblent avoir, comme la grêle, une origine électrique; mais ici considérons la pluie ordinaire, celle qui, dans nos heureux climats européens, ne tombe ni en assez grande abondance pour noyer le sol, comme cela a lieu entre les tropiques, ni en assez petite quantité pour laisser le sol infertile par suite de sécheresse. — Oui, me disait un homme du monde à qui je posais cette condition, j'entends : il s'agit de la pluie dont on se garantit avec un parapluie ordinaire.

Par une loi physique aussi nette dans ses résultats qu'elle est obscure dans sa théorie, toute masse d'eau recouverte d'air exhale continuellement dans cet air, sous forme invisible, une quantité de vapeur d'autant plus grande que cette eau est plus chaude, et l'on conçoit quelle masse de vapeur doit être portée dans l'atmosphère entière, dont les trois quarts reposent sur des océans, sans compter les lacs, les étangs, les rivières et les marécages (*swamps*), qui occupent encore une partie notable des continens. Ainsi aucune difficulté quant à l'approvisionnement de l'atmosphère en eau, ou plutôt en vapeur d'eau. L'atmosphère n'est pas seulement de l'air pur, c'est un mélange d'air et de vapeur d'eau. Dans une atmosphère qui n'a pas une quantité d'eau suffisante, comme dans le souffle du vent sec du désert appelé *seimoun* ou *khamsin*, les plantes et les animaux périssent. Pour les habitans de la Grande-Bretagne, habitués à une constitution de l'air fort humide, les vents secs de l'est, qui soufflent au printemps et qui produisent sur nos blés ce qu'on appelle les *hâles d'avril*, sont un fléau intolérable, qui bannit tout bien-être hygiénique et pousse au suicide les caractères sujets à une mélancolie sombre, au *spleen*. A Paris, la quantité d'eau que contient l'air est juste la moyenne entre la sécheresse extrême et l'extrême humidité. A ce point de vue comme à celui du *spleen*, au physique comme au moral, suivant l'expression banale, le séjour de Paris semble plus sain que celui de Londres. Quant à la gaieté française, à l'esprit français, je me garderai bien de lui assigner une cause météorologique; cependant le bien-être individuel relatif à la santé ne peut être sans influence sur la sociabilité d'un peuple.

Revenons à notre question de la pluie. Quelle est la cause qui exprime de l'air l'eau qu'il contient en vapeur, à peu près comme la pression de la main exprime l'eau d'une éponge humide? C'est le

froid; mais ce froid, quelle en est la cause, et comment, par une chaude journée d'été, par un soleil tropical, le ciel tout à coup se charge-t-il de nuages et se fond-il ensuite en un de ces déluges de pluie qu'on appelle averses?

C'est encore une loi physique bien constatée, que l'air, comme tout autre corps que l'on comprime, s'échauffe par la compression et se refroidit au contraire quand il se dilate. Si on comprime au fond d'une petite pompe dite *briquet à air* l'air que contient ce petit espace, il met le feu à l'amadou qu'il enveloppe. Réciproquement, l'air, en se dilatant, éprouve un refroidissement considérable. Si on laisse échapper d'une cavité humide de l'air très comprimé, cet air se dilate en s'échappant, et l'humidité qu'il contient se manifeste par un dépôt d'eau, et même souvent de glace, qui se fixe sur les corps avoisinans. Or dans l'état naturel de l'atmosphère, toute masse d'air qui sera mécaniquement portée dans des régions supérieures, soit par le vent glissant de bas en haut sur la pente des montagnes, soit par les courans ascendans de l'air, soit par le conflit de deux masses d'air allant à la rencontre l'une de l'autre, toute masse d'air, disons-nous, portée dans des régions supérieures, sera par cela même déchargée du poids d'une partie de l'air supérieur, et par suite augmentera en volume et baissera en chaleur. J'ai fait après bien d'autres l'expérience imaginée par Pascal, savoir de porter au sommet du Puy-de-Dôme des vessies incomplétement remplies d'air, et qui, au sommet de la montagne, étaient pleines et tendues à cause de la dilatation de l'air intérieur, moins pressé là-haut qu'il ne l'était dans la plaine. Même pour la petite hauteur des coteaux de Meudon, de l'air porté subitement du niveau de la Seine à l'entrée la plus élevée du bois se dilaterait de manière à se refroidir de un à deux degrés centigrades. C'est du reste ce qui explique en partie le froid du sol sur les hautes montagnes. Tout courant d'air qui monte le long de leurs flancs se dilate à mesure qu'il est moins pressé par l'air supérieur; cette dilatation entraîne un grand refroidissement, et le contact de cet air devenu froid refroidit le sol dont il suit les pentes. Si cet air contient de l'humidité, ce refroidissement précipite l'humidité sous forme de pluie ou de neige. De là ces amas d'eaux qui partent des contrées montagneuses et ces neiges qui en couvrent les sommets plusieurs mois de l'année ou même perpétuellement.

Supposons un observateur placé au sommet du Puy-de-Dôme et contemplant de là cette belle vallée dite Limagne d'Auvergne. S'il s'élève un vent arrivant de la vallée et portant vers la montagne l'air clair et transparent de la plaine, voici ce que remarquera le spectateur. A mesure que les masses d'air sans nuage poussées par le vent contre les flancs de la montagne s'élèveront, elles se dilate-

ront, et par suite se refroidiront. Ce froid condensera en partie la vapeur contenue dans l'air de la plaine, et par suite cet air, d'abord transparent, passera à l'état de brouillard ou de nuage. En continuant de monter, la dilatation et le froid feront des progrès, et une pluie abondante s'échappera de ce même air, si clair dans la plaine. Enfin, s'il atteint le sommet du Puy-de-Dôme, le refroidissement sera tel qu'il se versera de la neige sur les points culminans. *Il neige sur les hauteurs,* disent proverbialement les Grecs modernes, et ce proverbe, ils l'appliquent principalement à la teinte blanche que l'âge donne aux cheveux : Χιονισε στα βουνια.

De même que l'ascension d'une masse d'air humide dans l'atmosphère la transforme en nuage ordinaire, en nuage pluvieux ou en nuage donnant de la neige, l'abaissement d'une masse d'air nuageuse, la compression et la chaleur qui en sont la suite, lui rendent d'une manière pour ainsi dire magique sa transparence ordinaire et lui ôtent toute assimilation à un nuage ou à un brouillard. Ainsi l'on voit quelquefois du sommet des Pyrénées se précipiter vers les plaines françaises des masses de nuées qui semblent devoir couvrir d'un sombre voile tout l'éclatant paysage qui étincelle aux rayons du soleil d'août; mais à mesure que ces masses menaçantes se précipitent vers le pied des monts, elles se compriment, s'échauffent et prennent la plus belle diaphanéité. Les pics pyrénéens versent des torrens de sombres nuages, et la plaine reçoit un air pur et transparent.

Encore un autre fait dont j'ai été témoin au sommet du Canigou, le plus élevé des Pyrénées orientales, et dont j'ai eu plus tard l'explication. — Je dirai en passant qu'il ne faut en voyage se laisser préoccuper par aucune théorie; il faut garder toute son attention pour bien voir; plus tard, les raisons d'un fait bien observé seront recherchées dans le calme du cabinet. — Or voici ce qui se passait au sommet des Pyrénées : un vent violent poussait l'air de France vers l'Espagne; nulle part de nuages, excepté un petit filet, à peine épais de quelques mètres et pas beaucoup plus large, qui, malgré la violence du vent qui semblait devoir l'emporter, restait obstinément fixé sur le point où je l'observais. Ce filet de nuage était si nettement terminé, que je pouvais y mouiller la moitié seulement du crayon que je tenais à la main. Le secret de ce curieux phénomène, c'est que l'air était tout juste assez humide pour devenir nuage à la hauteur en question; plus bas, c'est-à-dire avant comme après avoir atteint cette hauteur, il reprenait sa transparence. C'est pourquoi avant et après ce passage le nuage disparaissait. Ce n'était point, en réalité, une masse d'air fixe qui formait le petit nuage; c'était l'air, transparent partout ailleurs, qui, en atteignant ce sommet, perdait momentané-

ment sa transparence par le froid dû à la dilatation, et, remplacé par un nouvel air qui subissait la même influence, semblait perpétuer le petit filet nuageux.

Appliquons ceci à l'arrosement des continens, et, pour ne pas rester dans les généralités, prenons notre France pour exemple. Les vents d'ouest prédominans amènent sur la France l'air humide de l'Atlantique. Si ce vent glissait simplement sur la surface assez basse des contrées limitrophes de la mer, cela n'occasionnerait pas une élévation bien grande des masses d'air océaniques; mais en touchant le sol inégal du continent, cet air est retardé dans sa marche, et l'obstacle qu'il fait à l'air qui le suit force ce dernier à s'élever comme le long d'une colline. Les masses qui arrivent successivement s'élèvent par le même mécanisme, et le refroidissement ainsi déterminé produit la pluie, et donne naissance aux cours d'eau qui, sous les noms de Somme, de Seine, de Loire, de Charente, de Garonne, ramènent à l'océan les eaux fournies par les courans d'air qui reposaient sur ce même océan. Mais si nous suivons ces vents d'ouest jusqu'aux Alpes, c'est alors que l'effet de l'élévation qui produit la dilatation, et de la dilatation qui produit le froid, et du froid qui précipite l'eau, que toutes ces actions, dis-je, se déploieront sur une échelle grandiose. Ces vents d'ouest, forcés de céder leur eau, donnent immédiatement naissance à deux grands fleuves, le Rhône et le Rhin. Au sud de ce grand massif, l'air chaud des plaines de la Lombardie, poussé contre les flancs des Alpes suisses et tyroliennes, dépose les eaux qui doivent alimenter le Pô et ses affluens du nord, ainsi que tous les cours d'eau alpestres descendant vers le sud. Du côté nord de la chaîne alpine, le vent de nord-est, qui accoste les mêmes montagnes, y dépose les sources du Danube et de ses premiers affluens. En général, la forme géographique du terrain, combinée avec les vents dominans, détermine l'irrigation naturelle d'un pays, — et réciproquement le système hydraulique d'un pays peut donner des indications sur sa constitution géographique. Autrefois il ne pleuvait jamais dans la basse Égypte; mais depuis que des plantations y ont été faites, l'obstacle présenté aux masses d'air par ces aspérités du sol les a soulevées et a produit le refroidissement et la pluie. On ne peut plus, comme autrefois, conserver à Alexandrie les céréales sur les toits des maisons. On s'explique aussi par la même théorie comment la Meuse, cette rivière dont le bassin a une si petite étendue, est cependant si considérable. C'est que les forêts qui couvrent les collines environnantes arrêtent et soulèvent l'air amené de la mer par les vents d'ouest, et déterminent des pluies abondantes, que l'état boisé du bassin ne permet pas à l'air de réabsorber. Tel est sans doute le mot de l'énigme : c'est ce que les observations météorologiques nous apprendront plus tard.

On a calculé la puissance motrice déployée par la nature dans le soulèvement des eaux de la mer, dans la distribution des eaux sur les continens. La mobilisation d'une pareille masse effraie la pensée. Il faudrait, pour la produire, y employer le travail de toute l'humanité pendant des centaines de siècles. C'est pourtant ce que fait la nature pour ainsi dire en se jouant, sans efforts, sans résistance, par un travail aussi muet qu'irrésistible.

A mesure que l'on s'élève dans l'atmosphère, l'air est de plus en plus froid, et surtout il est excessivement sec. La vapeur d'eau semble ne pouvoir monter jusqu'à ces grandes hauteurs. Aussi tout accident qui ramène cet air froid et sec vers la plaine produit un effet auquel on est loin de s'attendre. D'abord cet air froid, en se comprimant, prend une très forte chaleur, et comme il est sec au point de n'être pas respirable sans danger à cette température, il produit les effets connus du simoun, qui sans doute a pour cause une masse d'air ramenée du haut de l'atmosphère par quelque contre-courant de trombe aérienne. Il est fatal aux animaux et aux plantes par sa trop grande chaleur, jointe à son extrême sécheresse. Dans une circonstance analogue, une masse d'air, se précipitant des montagnes de Candie vers les plaines de Famagouste, marqua son passage par la destruction et le dessèchement de tous les arbres fruitiers et sauvages qui se rencontrèrent sur la ligne qu'elle suivait. On ne dit pas l'effet qu'elle produisit sur les animaux.

Les vents, ces courans aériens de l'océan atmosphérique sans rivages, offrent mille applications naturelles des lois de la mécanique, de la physique, de l'hydraulique; mais ici, que choisir, n'ayant pas des volumes pour tout dire? — Parlons des modestes brises de terre et de mer qui le matin poussent au large le bateau des pêcheurs, et le soir le ramènent au port. Nous sommes en France, au sud de Perpignan, à Collioure, près de ces vallées où les fours à briques sont alimentés par des piles de fagots de romarin et de lavande, saines et hygiéniques vallées qui faisaient autrefois déserter aux Romains leur brûlante et malsaine Italie. — Nous faisons aujourd'hui, je n'ose pas dire stupidement, tout le contraire! — Là, point de marée. Les pêcheurs tirent leur barque sur le rivage, comme les matelots d'Homère, sans crainte que l'océan vienne les enlever à la pleine mer. Toute la nuit, la terre s'est refroidie, et l'air qui reposait sur elle a subi le même refroidissement. L'air de la mer ne s'est pas autant refroidi, car, à mesure que les gouttes d'eau de la surface se refroidissent, elles s'enfoncent et laissent la place à l'eau plus chaude d'au-dessous. L'air de la mer pose donc toujours sur un fond plus chaud que l'air de la côte, et il reste plus léger que l'air froid de la terre. Celui-ci, l'emportant par son poids, se précipite vers la mer souvent dès le milieu de la nuit. C'est la brise de terre. Le pêcheur, au ma-

tin, tend sa voile et part. Lorsque ensuite la chaleur du jour a pesé sur la contrée, la terre, qui n'est pas aussi facilement pénétrée que la mer par les rayons de lumière et de chaleur du soleil, s'échauffe bien davantage, — et souvent de bonne heure dans l'après-midi les couches moins chaudes de la mer, l'emportant en poids sur les couches d'air qui reposent sur les grèves et sur les rivages brûlés d'un soleil ardent, envahissent la terre, et font la brise de mer, qui le soir ramène à la côte les barques chargées de poisson. Le moment qui amène le premier souffle de cette salutaire brise de mer, appelée dans le pays la *marinade*, est pour toute la nature un moment solennel. Tout bruit, tout mouvement avait cessé; tout se taisait, jusqu'aux insectes. Le voyageur observateur sentait la curiosité même s'éteindre dans cet accablement, pareil à ceux qui, pour plusieurs semaines, suspendent la vie dans l'Inde, en rendant également pénibles et les mouvemens du corps et les opérations de la pensée. Toute la nature attendait, écrasée par le poids d'un air embrasé. Au premier souffle de la brise de mer, tout renaît, tout vit, tout est joyeux; un bien-être universel se répand dans toute la contrée, et l'on conçoit alors le *kief* des Orientaux. Si, comme on l'a dit bien des fois, l'homme est bien petit auprès des forces de la nature, il lui importe d'autant plus d'en connaître les lois, pour en éviter les effets dangereux, ou même pour les faire servir à son avantage. «Monsieur, me disait le chef d'une petite troupe de bohémiens errans du pays (*gitanos*), à qui j'arrachais avec peine quelques paroles de renseignemens près de Salces, à l'heure du plus grand paroxisme de la chaleur, croyez-moi, attachez votre cheval à cet olivier et couchez-vous à l'ombre. Avant une heure, la *marinade* se lèvera, et vous continuerez votre route; vous n'en serez que mieux, votre cheval et *vous*, et vous arriverez plus tôt.» Je n'ai pas besoin de dire que je suivis son conseil. Ce bohémien me paraissait alors plus sensé que l'empereur Auguste élevant à Narbonne un temple au vent d'ouest (*Zephyrus*), pour obtenir de lui qu'il lui soufflât un peu moins violemment dans les oreilles. Au reste, on peut dire que les Romains ont été de pauvres observateurs : qu'ont-ils légué à la postérité scientifique?

Je consacrerai quelque jour une étude spéciale à nos connaissances sur l'aimantation du globe terrestre, qui se rattache à la théorie des agens impondérables, la chaleur, la lumière et l'électricité; j'en ferai autant pour l'électricité et les orages de foudre dont l'aspect est si imposant, l'origine si simple, et les appareils préservatifs si faciles à établir. Aujourd'hui, pour terminer ce type des notions actuelles de géographie physique, je présenterai la théorie de la chaleur rayonnante, qui appartient à la fois à la chaleur et à la lumière, deux agens impondérables de la nature.

Tous les corps voisins l'un de l'autre s'envoient des rayons invisibles de chaleur, et font des échanges continuels qui réchauffent les plus froids et refroidissent les plus chauds jusqu'à ce que la température se soit égalisée entre eux. Si l'on porte dans une chambre bien close un boulet rouge, on sent et on voit à la fois sa chaleur et sa lumière; mais la première de ces deux propriétés subsiste encore après l'autre, et le boulet est devenu invisible longtemps avant que la main ou le visage cesse de ressentir à distance les effets de la chaleur qu'il conserve encore. Il y a donc un rayonnement invisible de chaleur obscure. Ainsi, quand nous nous promenons la nuit par un ciel serein, notre corps fait rayonner sa chaleur vers le ciel, qui ne lui en renvoie que bien peu en échange, d'où naît un refroïdissement très vif qui se fait sentir même au milieu de la zone torride où le docteur Oudney est, à la lettre, mort de froid nocturne. Or, de même que la lumière rejaillit des corps blancs brillans, polis, et par conséquent ne les pénètre pas facilement, nous jugerons que la même chose a lieu pour les rayonnemens analogues de la chaleur, et nous admettrons que la surface des corps blancs, brillans, métalliques, polis, éclatans, arrête la chaleur à son entrée et à sa sortie des corps. Il est très difficile de faire pénétrer la chaleur rayonnante d'un foyer dans une cafetière d'argent bien polie, tandis qu'un liquide chaud qu'on y verse y conserve longtemps sa chaleur, qui ne peut franchir de l'intérieur à l'extérieur l'obstacle de la surface polie.

De même, les vêtemens blancs, le terrain sablonneux, les arbres à écorce blanche, laissent moins facilement pénétrer et sortir la chaleur et la lumière. La neige par sa blancheur préserve de la gelée les blés qu'elle recouvre, et si on altère sa teinte par de la cendre ou du charbon, tout gèle au-dessous. Les premières fleurs des arbres fruitiers, qui sont d'un blanc éclatant, se défendent par leur couleur des fâcheuses influences de la saison peu avancée. Les hommes de cabinet portent toujours des robes de chambre blanches, pour conserver la chaleur du corps; la nature blanchit à un certain âge les cheveux de l'homme et les poils des animaux; enfin plusieurs oiseaux, tels que la perdrix des Pyrénées, changent tout à coup à l'entrée de l'hiver la couleur de leur plumage et deviennent tout à fait blancs. On observe la même chose pour les lièvres du Nord, qui sont fauves l'été et qui deviennent tellement blancs l'hiver, que le chasseur est obligé de les viser aux yeux, qui sont alors rouges comme dans tous les albinos. Cette transformation du pelage est souvent très rapide, et l'on a vu un rat de l'espèce appelée rat arctique ou rat polaire, exposé dans sa cage sur le pont d'un vaisseau hivernant dans les glaces du Nord, changer en une nuit de couleur, et passer du fauve foncé au blanc pur. Les habitans du Nord sont à peu près tous blonds; ils

s'habillent invariablement de vêtemens blancs. La nature et l'expérience leur donnent les meilleurs préservatifs contre la perte de la chaleur. Dans les zones plus tempérées, les pelages et les habits sont plus variés. Déjà en Espagne la race à cheveux noirs domine exclusivement; les habits du peuple y sont de couleur foncée, pour ne pas concentrer la chaleur du corps et lui laisser une issue facile. Enfin, pour les races noires de l'Afrique intertropicale, la nature a semblé vouloir permettre le plus possible la sortie de la chaleur intérieure du corps. Il est vrai de dire que, par là même, un nègre exposé aux rayons directs du soleil souffre plus qu'un blanc, parce que sa peau noire laisse un plus facile accès aux rayons calorifiques du soleil; mais c'est à lui de chercher un abri, tandis que s'il eût été blanc, il eût succombé à la chaleur concentrée produite par l'action vitale et retenue par l'obstacle de sa peau blanche.

Je n'ai pas besoin de dire que ce qui arriverait à ce nègre blanchi par hypothèse arrive malheureusement à un nombre infini de vrais blancs, pour lesquels le climat trop chaud des tropiques est mortel. On m'a souvent fait la question : Quel est le meilleur, d'un vêtement blanc ou d'un vêtement noir? C'est selon la circonstance. Voulez-vous voyager en plein air? prenez un vêtement blanc, comme le font les nègres, pour éviter la pénétration des rayons directs du soleil. Saussure conseille au voyageur observateur des habits de couleur claire, qui le jour ne laissent point trop pénétrer la chaleur du soleil et qui la nuit conservent la chaleur du corps. En un mot, le blanc habille plus, c'est-à-dire isole davantage le corps du chaud et du froid extérieur. Par contre, tout homme qui, le soir d'un jour chaud, voudra goûter la fraîcheur d'une nuit étoilée devra s'envelopper de vêtemens légers et noirs; mais gare les rhumatismes nerveux, fléau des climats excessifs! La plupart des Orientaux, Arabes, Persans, Turcs du midi, comme les Marocains et les Espagnols mêmes, préfèrent, par des masses de vêtemens ou par de vastes manteaux, s'isoler de l'air extérieur ou chaud ou froid, et je pense qu'ils ont raison. « Ce qui garantit du froid, disent nos voisins du midi, garantit tout aussi bien de la chaleur. » Si les casques de nos intrépides pompiers n'étaient pas brillans, s'ils étaient teints en noir, ils s'échaufferaient d'une manière fatale au rayonnement des incendies. Les Romains avaient déjà remarqué qu'on se brûle en touchant une barre de fer noir échauffée par les rayons d'un soleil d'été; je noterai que, sans le fait de la brûlure, ils auraient peu remarqué cet effet physique.

Par une particularité des plus curieuses, tandis que les rayons de chaleur du soleil traversent nos vitres et en rendent l'usage impossible dans les climats chauds, les rayons de chaleur terrestre sont arrêtés par le verre. Ainsi, quand au printemps un jardinier habile

veut hâter la maturité d'un fruit ou d'un légume, il le couvre d'une cloche de verre ou d'un châssis vitré. La chaleur du soleil traverse le verre et vient échauffer la plante et le terreau où elle végète; mais, une fois fixée dans le sol, cette chaleur ne peut plus ressortir au travers de la cloche ou du vitrage, qui devient, suivant l'expression d'un de mes auditeurs, une vraie souricière de rayons. La température s'élève beaucoup sous cet abri physique. Il y a tel cas où elle pourrait même s'élever trop haut et nuire à la plante. Aussi voit-on, à l'heure de midi, les jardiniers soulever par un bord les cloches, qui, suivant leur expression, *forcent* les cultures. Les glaces de nos serres et les vitrages doubles produisent des effets analogues. L'expérience avait donc beaucoup appris sur les agens physiques à ceux qui employaient ces agens-là; mais il est heureusement passé, le temps où Bacon jetait aux raisonneurs dédaigneux de l'expérience ces paroles sensées : Allez dans les ateliers, vous y trouverez plus de vraie philosophie que dans les écoles !

Quelques faits curieux vont appuyer ce que je viens d'avancer. Saussure, le grand physicien des Alpes, entreprend de concentrer la chaleur par des vitres : il couvre une boîte à fond noir de plusieurs glaces. Cette boîte est elle-même placée dans une autre, qui la préserve du contact des courans d'air. Un vase d'eau est placé dans la boîte intérieure, et l'eau y devient bouillante. Plus récemment, sir John Herschel, *soutenant,* comme dit Homère, *la grande renommée de son père et la sienne propre,* s'exile pour plusieurs années au cap de Bonne-Espérance avec sa nombreuse et charmante famille. Il fait pour le ciel austral ce qu'il avait fait pour notre ciel du nord, il compte les étoiles doubles, les nébuleuses et les amas d'étoiles, dans cette région où notre compatriote l'abbé Lacaille, astronome de premier mérite, avait été faire, quatre-vingts ans plus tôt, d'autres observations qui ont fait honneur à la France, et qui viennent d'être réimprimées aux frais du gouvernement britannique. On est au mois de décembre, c'est-à-dire dans la saison chaude pour cette contrée du globe. Tout le monde se plaint de la chaleur. Sir John Herschel, aussi bon physicien qu'astronome éminent, a l'idée de répéter plus en grand l'expérience de Saussure. Une boîte noire d'acajou d'une dimension considérable, et recouverte d'une *seule glace non mastiquée,* est placée dans un châssis ordinaire de jardinier, garni lui-même d'une seule vitre non mastiquée. Le thermomètre monte à l'eau bouillante et dépasse même de beaucoup ce terme de chaleur. Alors l'illustre physicien père de famille invite ses amis et ses enfans à un déjeuner où le soleil du solstice d'hiver remplacera les fourneaux ordinaires. Une pièce de bœuf assez forte avec des légumes et des assaisonnemens (je n'ose pas dire en bon français un *bœuf à la mode*) est introduite

dans la boîte, et elle en ressort au bout d'un temps convenable parfaitement cuite et fournissant *un régal agréable aux invités.*

Notre art de fabriquer les verres ardens n'a point encore fructifié pour remplacer par le soleil le bois qui manque à bien des contrées brûlées par un ciel sans nuages, et je me suis souvent étonné que dans les voyages d'Asie et d'Afrique une lentille à échelons n'ait pas paru un meuble fort utile dispensant souvent de provisions de bois ou de charbon difficiles à se procurer. A bord des vaisseaux, un grand appareil ardent serait certes utile et économique dans bien des cas. Dans les cours de physique, c'est une expérience qui attire toujours l'attention que celle de mettre un vase de fer-blanc au foyer d'un miroir ardent et de montrer sans feu de l'eau bouillant à gros bouillons.

Un des phénomènes les plus curieux de la nature, c'est la rosée, dont la production a lieu par les nuits *calmes* et *sereines*, quand les étoiles brillent de tout leur éclat. Ce n'est qu'avec la théorie de la chaleur rayonnante, et depuis moins d'un demi-siècle, qu'on a rendu raison de ce curieux dépôt d'humidité. Tout le monde sait que si, dans une étuve humide, on introduit un corps froid, il se dépose immédiatement de l'eau à sa surface. Les cristaux que l'on apporte au dessert sur nos tables l'hiver se ternissent momentanément de rosée. Il reste donc à savoir comment les corps terrestres sur lesquels la rosée se dépose se refroidissent pour provoquer le dépôt de l'humidité de l'air. Cette cause est évidemment le rayonnement vers les espaces célestes des corps terrestres placés dans un lieu découvert. Un corps de teinte foncée, par exemple une table d'ardoise, rayonnera beaucoup, se refroidira de même, et provoquera un abondant dépôt. Une tablette de marbre blanc se mouillera bien moins, une plaque de métal ne se mouillera pas du tout, car celle-ci ne rayonne que très peu. La circonstance du calme de l'air est essentielle, car si l'air était agité, il viendrait continuellement rendre par son contact de la chaleur aux substances soumises au rayonnement nocturne. Voilà donc le type de l'étude actuelle de la nature : découvrir, par un petit nombre de faits, les lois de la nature, et ensuite, par ces lois, rendre compte des autres phénomènes analogues. — Ces paroles sont de Newton. Dans la théorie de la chaleur rayonnante et dans ses mille applications, les physiciens modernes ont honorablement suivi les idées de ce puissant génie, auquel le nom de *grand*, dont on fait quelquefois précéder son nom, a cessé depuis longtemps d'ajouter aucun relief. Il est aussi inutile de dire le grand Newton que de dire le brillant soleil.

Nous avons déjà reproché à l'excellent ouvrage de Mme Somerville d'avoir introduit dans la géographie physique des notions de

géologie, de minéralogie, de botanique, d'histoire des animaux, qui semblent appartenir à la géographie ordinaire d'exposition ou à l'histoire naturelle. Ces notions, fort intéressantes en elles-mêmes, sont écrites d'un style si clair et si élégant, qu'il serait injuste de ne pas reconnaître qu'aucun autre ouvrage n'a aussi bien traité ces déductions de la science comparée. Voici un fait important qui ressort de l'énumération des espèces végétales et animales de chaque localité : c'est que, parmi toutes les acclimatations possibles, un très petit nombre a déjà eu lieu, et nous croyons qu'il n'existe aucune autre preuve plus forte de l'état tout à fait moderne de la surface actuelle de notre globe. Avant Lucullus, la cerise était inconnue dans l'Europe occidentale; l'abricot et la canne à sucre sont venus avec les croisades, la pomme de terre sous Louis XVI, presque à la fin du siècle dernier. On m'objectera qu'un célèbre écrivain fait, sous Louis XIV, dévaster par un sanglier un champ de pommes de terre : à cela je réponds qu'à l'imagination tout est permis pour *faire de la couleur locale;* mais ce chapitre des anachronismes botaniques nous mènerait trop loin de la géographie physique.

On aura dans le quatrième volume du *Cosmos* de M. de Humboldt un volume consacré uniquement à cette branche spéciale de la géographie. Le mérite de cet ouvrage pourra être différent de celui de Mme Somerville, mais il ne détruira pas la valeur du livre de la savante et modeste Anglaise. Il y a quelque chose de plus précieux qu'une pièce d'or, ce sont deux pièces d'or. Nous avons dit que, *sous la pression* non pas du *temps*, mais de l'*espace*, et par l'introduction de descriptions d'histoire naturelle locale, qui serviraient utilement de conclusion aux cartes physiques de l'atlas de Johnston, plusieurs parties de la *Géographie physique* avaient été réduites à un simple sommaire insuffisant. La théorie de l'arc en ciel est de ce nombre; l'auteur, qui est une mathématicienne de premier ordre, semble ne pas savoir tout ce que les travaux analytiques de l'illustre Airy et les expériences de MM. Galle, Miller, etc., ont ajouté à la théorie de ce brillant météore. Il en est de même de l'heureuse explication de l'anthélie due à M. Bravais. Toutefois, nous le répétons, dans le cadre trop restreint de deux petits volumes, comment renfermer des matériaux qui en exigeraient au moins le double? La *Géographie physique* de Mme Somerville vaut par ce qu'elle contient, sans préjudice de ce qu'une revue attentive des progrès de la science pourra introduire dans une nouvelle édition. Celle-ci est déjà la troisième, et certes une et même plusieurs réimpressions attendent encore cet intéressant et consciencieux ouvrage.

BABINET, de l'Institut.

FRA ANGELICO DA FIESOLE

SES NOUVEAUX BIOGRAPHES

ET

SES DISCIPLES EN TOSCANE.

I. — *Galleria dell' Accademia delle Belle Arti*, gravée sous la direction de M. Perfetti; Florence 1843-1847. — II. *Memorie dei più insigni Pittori, Scultori e Architetti domenicani*, par le père Marchese; Florence 1846. — III. *San Marco, illustrato nei dipinti del B. Giovanni Angelico*, par le même; Florence 1853.

Le temps n'est pas fort loin de nous où l'on dédaignait de remonter dans l'étude de l'art italien au-delà du siècle de Jules II et de Léon X, comme si aucune œuvre antérieure n'eût mérité d'être rapprochée des œuvres appartenant à la seconde phase de la renaissance. La régénération de la peinture et du goût à Florence ou à Rome semblait s'être accomplie sous une influence soudaine et par le seul fait de deux ou trois hommes miraculeusement inspirés : messies de l'art en quelque sorte, qui n'avaient pas eu de précurseurs. Cette ignorance systématique des premiers développemens de la peinture italienne n'est heureusement plus de mise aujourd'hui; il se produit en Italie même un mouvement curieux, qui aura pour résultat, nous l'espérons, de remettre en pleine lumière tous les points d'une histoire dont aucune phase n'est à négliger. Lorsque les chefs-d'œuvre du XVIe siècle ne nous apparaîtront plus isolés des essais qui les précédèrent, ils ne perdront rien de leurs droits à une immortelle admiration; ils auront seulement une signification nouvelle, une origine plus vraisemblable, et peut-être l'intelligence plus complète de ces chefs-d'œuvre ne sera-t-elle pas sans influence sur les destinées de l'art contemporain. Quant à l'histoire de la peinture, elle gagnera certainement à élargir ainsi son horizon. L'ancienne école florentine fera mieux comprendre Raphaël, qui fut l'harmonieux résumé d'une succession déjà longue de découvertes et de progrès. Il ne sera plus permis de méconnaître

dans les Donatello et les Verocchio les dignes maîtres de Léonard, et d'oublier ce que le plus indépendant des disciples, Michel-Ange lui-même, dut aux exemples de Luca Signorelli. *Le Jugement dernier* de la cathédrale d'Orviéto annonce et explique en effet la fresque de la chapelle Sixtine, comme certaines parties des *Essais* de Montaigne s'achèvent et prennent leur forme définitive sous la plume toute-puissante de Pascal.

Les grands peintres du XVIe siècle trouvèrent dans les travaux de leurs devanciers mieux que des erreurs à éviter; ils y trouvèrent aussi des leçons. C'est ce qu'il est permis de dire à présent sans crainte de scandaliser personne. Bien plus : auprès de beaucoup de gens, un pareil aveu ne serait déjà qu'une confession incomplète de la vérité. Dans le domaine des arts comme ailleurs, le propre des réactions est d'aboutir vite à l'exagération de leur principe. Dès qu'on se fut occupé des maîtres italiens primitifs, on n'accepta plus d'autres modèles, et, par un retour violent de l'opinion, on ne vit plus que les témoignages de la décadence de l'art là où chacun avait admiré les signes éclatans de sa renaissance. En Allemagne, toute une école s'est constituée qui prétend réduire les conditions de la peinture à l'imitation des formes et du style adoptés au moyen âge : noble école d'ailleurs, profondément spiritualiste et dont M. Overbeck est le chef respecté. L'entraînement n'a pas été aussi général en France, ni l'intolérance aussi manifeste. Pourtant, parmi les théoriciens de l'art comme parmi les artistes eux-mêmes, ce système rétrospectif a rencontré bon nombre de partisans; en ce qui concerne la décoration des édifices religieux par exemple, il a maintenant presque force de loi. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'école anglaise, ordinairement si immobile dans ses tendances, qui ne se soit émue à son tour et n'ait eu ses *préraphaélites*. Les jeunes peintres qui s'intitulent ainsi ne se contentent pas de répudier le passé, et, — ce qui serait plus légitime encore, — les principes actuels de l'art national; ils nient les progrès faits en Italie après le Pérugin, tandis que des historiens et des critiques célèbrent à l'envi les maîtres dont les *préraphaélites* travaillent à s'assimiler la manière.

Seule, l'école italienne demeurait jusqu'ici en dehors du mouvement, bien qu'elle parût plus intéressée qu'aucune autre à y participer. Aujourd'hui elle y entre, non par des créations originales, mais par d'importans travaux historiques. Florence est le principal théâtre de ces études. C'est à Florence que nous voudrions nous placer pour apprécier, en regard des tentatives de l'école de peinture contemporaine, les recherches nouvelles sur l'art du XVe siècle en nous aidant de la publication qui les résume le mieux.

I.

Il y a quinze ans, dans cette ville de Florence où les artistes de tous les pays venaient s'informer et se convaincre, personne parmi les artistes nationaux ne songeait à prendre parti ni pour les peintres du moyen âge, ni pour les peintres de la renaissance; chacun jugeait suffisant de donner raison à M. Benvenuti, médiocre continuateur de David, transformé en chef d'école; à M. Bezzuoli, pâle talent dont toute l'originalité consiste dans le mélange du style académique français avec les habitudes de mise en scène du théâtre italien moderne. On applaudissait à *l'Entrée de Charles VIII*

du prétendu maître, sans prendre garde même aux infidélités historiques les plus évidentes, sans s'étonner le moins du monde que M. Bezzuoli eût négligé les monumens de l'époque, qui de toutes parts lui offraient des renseignemens, pour étudier à la Pergola le geste et le costume de ses héros. Dans un autre ordre de sujets, les exemples du passé semblaient plus méconnus encore. A l'exception de M. Marini, dont la manière un peu débile révèle au moins le respect des traditions, les peintres qui avaient à représenter quelque scène religieuse ne cherchaient des leçons ni sur les murs des cloîtres, ni dans les tableaux des galeries : tout se bornait pour eux à l'imitation du modèle vivant, à l'application des principes indigens du classicisme contemporain. La coupole de l'église San-Lorenzo à Florence, décorée par M. Benvenuti, la chapelle peinte à Santa-Croce par M. Sabatelli, montrent en quelles mains était tombé l'héritage des grands maîtres et ce qu'était devenue la peinture religieuse aux lieux mêmes où s'étaient succédé les plus beaux témoignages de sa gloire.

Cette indifférence qu'affichaient les artistes toscans pour leurs nobles aïeux, les historiens de la peinture la partageaient il y a bien peu d'années encore. La plupart des écrits publiés en Italie sont loin d'exprimer une vénération sérieuse pour les travaux de l'école primitive. De rares indications chronologiques, quelques anecdotes d'une authenticité douteuse, voilà les seuls secrets que l'on consentit à livrer sur les origines de la peinture italienne. En revanche, les détails relatifs aux artistes de la décadence abondaient dans ces écrits. Tout restait à dire sur les chefs de l'école : on n'avait su nous parler que de leurs successeurs dégénérés, et comme si ce n'était pas assez des injustices de l'histoire, quelques-uns de ces peintres secondaires, l'Albane et le Guide par exemple, devaient au hasard d'un nom euphonique le privilége d'attirer les hommages traditionnels de la poésie.

Beaucoup de points restaient donc à éclaircir dans cette histoire si compliquée des écoles italiennes, beaucoup d'erreurs subsistaient qu'il était plus que temps de détruire. La lumière commence à se faire, au moins en ce qui concerne les progrès successifs de l'école toscane. De l'autre côté des monts, on semble avoir enfin compris qu'il appartenait aux descendans des maitres de rechercher les titres de ceux-ci, et, comme pour poser d'abord la question dans ses termes formels, une association de graveurs publia, il y a quelques années, à Florence, la série des tableaux conservés à l'Académie des Beaux-Arts. On sait que la collection de l'Académie offre les spécimens de l'art florentin à toutes les époques. Reproduire de telles œuvres, c'était transcrire les annales mêmes de cet art, c'était aussi résumer en quelques traits l'histoire nationale tout entière, car les grands artistes et le caractère de leurs travaux répondent en Toscane, plus manifestement que partout ailleurs, aux diverses phases du développement social. L'essor de Cimabue coïncide avec les premiers élans de la civilisation. Expression exacte de la religion et des mœurs contemporaines, les peintures de Giotto respirent une sombre grandeur, et plusieurs générations d'élèves continuent l'austère manière du maître jusqu'à l'époque où l'énergie de la foi disparaît avec la rigueur des institutions politiques. A ce moment l'art se modifie, mais sans se transformer encore complétement. Il a une physionomie plus familière, une allure moins obstinément raide dans les œuvres des peintres nés à la fin du XIVe siècle;

celles de Masaccio introduisent le goût du mouvement et de la vie; enfin, lorsque le culte de l'antique est devenu une seconde religion de l'état, lorsque l'influence des platoniciens amis de Laurent s'exerce en regard de l'autorité de Savonarole, la correction du style vient s'ajouter à l'élévation du sentiment. Bien peu après s'ouvre une période nouvelle où les maîtres du XVIe siècle luttent entre eux de chefs-d'œuvre; mais, au milieu des bouleversemens politiques, l'école est, elle aussi, livrée à l'anarchie. L'unité des tendances ne se retrouve plus dans les créations de fra Bartolommeo, d'Andrea del Sarto, de Michel-Ange. Elle reparaît, — on sait à quel prix, — chez les élèves de ce grand homme, asservis à son joug comme à celui des Médicis. Puis durant cinquante années les murailles des églises et des palais de la Toscane se couvrent de compositions avant tout fastueuses, au style enflé, aux formes excessives : témoignages sans nombre de l'abaissement de l'art, de la corruption des mœurs de la patrie et de l'opulente vanité de ses tyrans. La décadence de la peinture suit d'un pas égal la décadence nationale, et lorsque, sous les derniers Médicis, Florence énervée s'endort dans la sensualité, l'art achève de se matérialiser et tombe par l'abus du procédé dans l'extravagance, l'opprobre et la mort.

S'il suffit d'examiner les planches gravées d'après les tableaux de l'Académie pour concevoir une idée générale de la marche de l'école florentine, on ne saurait néanmoins trouver dans ce recueil tous les élémens nécessaires à l'étude approfondie de chaque époque. Les notices qui accompagnent les estampes ne contiennent que des indications succinctes, des aperçus dépourvus parfois de justesse et le plus souvent de nouveauté, et ce qui a trait en particulier aux peintres primitifs n'est pas de nature à relever beaucoup leur mérite. N'importe : la voie était ouverte et l'attention rappelée en Italie sur des œuvres si longtemps, si injustement négligées. Une critique plus sagace et des investigations plus patientes allaient achever de mettre en relief ce que l'on venait de dévoiler à demi. Encore quelques efforts, et les vrais promoteurs de la renaissance rentraient en possession de leur gloire.

Parmi ces illustres oubliés, fra Angelico da Fiesole méritait d'être rendu l'un des premiers sans doute à l'admiration et au respect. Jamais artiste ne se révéla dans des ouvrages plus sincères, et peut-être aucun des grands maîtres ne se montre-t-il aussi ingénument spiritualiste, aussi profondément convaincu. Comment ce talent si pur a-t-il pu être méconnu pendant tant d'années! comment le souvenir d'une pareille vie se réduisait-il, même à Florence, au souvenir de quelques faits sans vraisemblance ou sans valeur, et n'a-t-on pas le droit de s'étonner qu'un des hommes qui honorent le plus l'art italien ait attendu jusqu'à ce jour le tribut payé de tout temps en Italie à des artistes médiocres? Quoi qu'il en soit, des mains pieuses ont enfin recueilli les matériaux d'une biographie complète de fra Angelico. Dans le monastère où avait vécu celui-ci et que les chefs-d'œuvre de son pinceau ornent encore, un autre fils de saint Dominique a étudié sous sa double physionomie cette chaste figure. En publiant ses *Mémoires sur les artistes dominicains* et bien peu après *le Couvent de San-Marco,* le père Marchese vengeait d'une longue indifférence la mémoire d'un saint religieux de son ordre et restituait sa place à l'un des chefs de l'école toscane.

Quoi de plus juste et de plus opportun? Remettre sous les yeux des artistes

florentins les créations admirables de fra Angelico, et proposer en exemple à des hommes volontiers au repos une vie si bien remplie et si féconde, c'était, en ressuscitant le passé, travailler utilement à réformer le présent. C'était faire implicitement le procès aux habitudes actuelles de l'école, c'était aussi, pour le père Marchese, renouer dignement les nobles et laborieuses traditions des anciens cloîtres; car dans les couvens de l'Italie aussi bien que dans les ateliers, une sorte de langueur intellectuelle avait succédé depuis longtemps à cette prodigieuse activité qui influença si puissamment la vieille civilisation italienne. La publication des ouvrages du père Marchese est donc un fait notable. C'est une louable tentative pour remettre en communication intime l'esprit du cloître et l'esprit séculier. Peut-être gagneront-ils beaucoup l'un et l'autre à s'associer plus étroitement et à se confondre dans un même mouvement de retour vers le passé. En tout cas, et quel que puisse être le succès des efforts de l'auteur des *Mémoires sur les artistes dominicains* et de *San-Marco*, — efforts très peu encouragés, dit-on, à Florence, et qui auraient eu pour l'écrivain des conséquences au moins imprévues, — une lacune considérable dans les annales de l'art florentin a été comblée, la vie d'un grand peintre a été retracée avec un soin consciencieux, et lors même que les travaux du père Marchese demeureraient sans action sur l'avenir de l'école toscane, ils auront servi du moins à rajeunir ou à confirmer sa vieille gloire. Pour que nous puissions à notre tour apprécier l'importance du rôle de fra Angelico dans l'histoire de cette école, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les commencemens de la peinture à Florence et sur les travaux accomplis par les prédécesseurs immédiats du maître.

Après la première impulsion donnée à l'art par Cimabue et si puissamment continuée par Giotto, les productions des peintres florentins présentèrent longtemps un aspect à peu près uniforme, comme si les élèves des deux maîtres et leurs propres disciples avaient jugé tout progrès désormais impossible. L'un de ces artistes, et le seul de l'époque qui ait écrit sur la peinture, Cennino Cennini, nous a laissé un traité qu'il n'a composé, dit-il, au terme de sa vie, que pour initier quiconque veut devenir peintre aux découvertes de Giotto, découvertes léguées par celui-ci à Taddeo Gaddi, qui à son tour en confia le secret à Agnolo, maître de Cennini. Ce sont donc les enseignemens mêmes de Giotto que, près d'un siècle après la mort du chef de l'école, Cennini propose à une quatrième génération d'élèves. A ses yeux, toute réforme tentée dans l'art ne serait guère moins blâmable qu'une hérésie religieuse, et, n'admettant pas qu'il y ait chance de salut pour un artiste en dehors des principes actuellement établis, il met fin à son livre en priant « Dieu, la sainte Vierge et l'évangéliste saint Luc, premier peintre chrétien, de permettre à ceux qui liront ce traité de l'étudier avec fruit et d'en retenir à jamais les préceptes. »

Cependant les disciples de Giotto n'avaient pas tous, malgré leurs scrupules et leur foi dans l'infaillibilité du maître, imité les formes de son style sans quelque modification involontaire. Une sorte de variété s'était parfois introduite dans l'unité des œuvres de l'école. A côté des peintures de Simone Memmi, de Taddeo Gaddi, peintures exécutées, il est vrai, sous le regard même de Giotto, celles de Puccio Capanna, de Stefano Fiorentino et de quelques autres laissent voir les indices d'une certaine émancipation; mais nulle

part ces écarts de la règle commune ne dégénèrent en insubordination formelle : jamais, chez les membres de l'austère famille des *Giotteschi*, — pour nous servir de l'expression consacrée en Italie, — l'oubli des dogmes fondamentaux n'aboutit directement au schisme. Seul entre tous, Andrea Orgagna poussa presque jusqu'à la révolte ses tentatives d'indépendance, et se sépara de ses contemporains par l'originalité de sa manière. Tandis que ceux-ci figuraient des saints dans un ordre et des attitudes invariables, ou qu'ils traitaient suivant les données de composition traditionnelles des sujets tirés des livres sacrés, il osa concevoir à un point de vue nouveau et philosophique l'enseignement de la religion par la peinture. Son *Triomphe de la Mort*, au Campo-Santo de Pise, n'offre en effet ni le tableau des scènes du Calvaire, ni les types ordinaires des apôtres de la foi. Dans cette allégorie étrange, on vit pour la première fois les passions, les misères et les vertus humaines exprimées par des personnages pour la plupart sans nom historique, sans consécration de sainteté : œuvre à la fois admirable et repoussante, où le goût pour les réalités les plus effroyables se mêle à des aspirations sublimes, où rayonnent l'idéal et la poésie, où l'horrible, l'immonde même, n'a pas de voiles. Rien n'arrête l'audace de cet âpre pinceau. Il use de tous les contrastes, il veut tout définir et tout peindre, depuis la farouche énergie du désespoir, dans un groupe de misérables implorant la Mort, qui se détourne d'eux, jusqu'aux voluptés de la vie chez de jeunes seigneurs dont les visages rians vont blémir sous la faux. Ici, quelques cavaliers, que les hasards de la chasse ont conduits dans un coin de forêt où gisent des cadavres rongés par de hideux reptiles, contemplent d'un œil épouvanté ce spectacle de la décomposition à ses degrés divers, et songent en frissonnant à ce qui adviendra d'eux-mêmes. Là, des religieux et des ermites attendent dans la piété de leurs méditations, et les regards tournés vers le ciel, que l'heure soit arrivée où ils appartiendront à la Mort. Enfin, au-dessus de ces scènes terrestres, des anges transportent les âmes devant le juge qui décidera du sort de leur éternité. Dans le *Triomphe de la Mort*, comme dans ses autres ouvrages, Orgagna ne se montre pas seulement novateur par la pensée; l'ampleur inusitée de sa touche et la souplesse de son style attestent aussi des progrès d'un autre ordre, et assignent à ce hardi talent une place à part parmi les héritiers de Giotto; mais comme Orgagna n'eut pas d'imitateurs, il ne fit que discontinuer momentanément les traditions et la manière vénérées. La chaîne se renoue bientôt aux mains d'Agnolo Gaddi et du Giottino, à qui le respect du nom de son aïeul et le souvenir de son maître imposaient comme un devoir le strict maintien des doctrines primitives.

Ainsi, jusqu'à la fin du XIVe siècle, les peintres florentins semblent tous animés du même esprit et dévoués à la même cause. L'expression de ce dévouement varie seule et rarement, suivant les inclinations particulières; mais ce qu'on veut toujours avec une même passion, c'est suivre la voie tracée d'abord par les réformateurs, et afin de la défendre contre tout envahissement, maîtres et élèves s'associent dans un long et ardent effort. Si, pour déterminer le caractère d'une pareille entreprise, il était permis de réunir deux groupes d'hommes séparés par la différence des âges et des travaux, mais rapprochés du moins par leurs convictions énergiques, nous oserions comparer ces artistes de foi profonde aux jansénistes français du XVIIe siècle, et voir dans la

vieille école florentine une sorte de Port-Royal de la peinture italienne. Rigide fondateur de la secte, Cimabue n'en est-il pas à quelques égards le Saint-Cyran? Par l'importance de son rôle et son attitude de chef, Giotto mérite, comme Arnauld, d'être reconnu grand entre les hommes d'élite qui l'entourent. L'élan d'Orgagna, et ce qu'il garde d'irrégulier et de personnel sous la discipline, ont quelque analogie avec l'emportement de piété et la soumission fougueuse d'Antoine Lemaistre. Enfin, parmi les personnages secondaires, il n'est pas jusqu'au modeste Fontaine dont on ne puisse retrouver le type dans Cennino Cennini. Par un sentiment de vénération pour la gloire de ceux qui furent leurs maîtres, ces deux humbles disciples ne songent, en prenant la plume, qu'à propager les enseignemens qu'ils ont reçus, et si, en écrivant ses *Mémoires*, Fontaine s'attendrit au souvenir des vertus et des talens d'Arnauld et de Sacy, il y a aussi quelque chose de touchant dans le respect avec lequel Cennini dédie son livre « à la mémoire de Giotto, le meilleur peintre qui fut jamais, — à celle de Taddeo, qui eut l'honneur d'être son filleul et son élève, — à la mémoire d'Agnolo de Florence, digne des leçons de ces grands artistes. »

A l'époque où Cennini s'efforçait ainsi de conserver intact le dépôt qui lui avait été confié, quelques jeunes peintres essayaient de se créer d'autres règles, ou plutôt ils n'acceptaient les règles anciennes qu'à condition d'en assouplir et d'en développer le sens. Dans les travaux de ces nouveaux maîtres, l'art religieux n'avait plus pour élément unique la majesté des intentions et du style. Quelque chose de tendre et d'ému commençait à se substituer à l'austérité inflexible des *Giotteschi*, et sans perdre leur élévation accoutumée, les productions de l'école florentine respiraient une sorte de grâce sévère et une délicate simplicité. Au commencement du XVe siècle, le progrès était manifeste dans tous les arts. Déjà, sous le ciseau de Ghiberti et de Donatello, naissaient quelques-uns des chefs-d'œuvre qui ont immortalisé le sculpteur des portes du Baptistère et le sculpteur du *Zuccône* et de *Saint-George*. Brunnelleschi, étudiant à Rome les monumens antiques, préparait avec une application opiniâtre la régénération de l'architecture, et trouvait dans l'entêtement de son génie le secret de compléter l'entreprise d'Arnolfo di Lapo, entreprise dont l'achèvement avait été jugée impossible, et que couronna pourtant le dôme prodigieux de la cathédrale de Florence. Masolino da Panicale peignait dans l'église del Carmine ces fresques que l'on admire encore même à côté des fresques de Masaccio et de Filippino Lippi. Peintre bizarre, mais profondément savant, Paolo Ucello, en exécutant ses tableaux monochromes, enrichissait l'art d'une découverte nouvelle et précisait les règles de la perspective, tandis que le moine camaldule Lorenzo cherchait au fond de son couvent de Santa-Maria-degli-Angeli à ajouter les finesses du coloris à la fermeté du dessin.

Cependant les œuvres d'un autre religieux commençaient à émouvoir Florence plus qu'aucune de celles qui s'étaient produites à cette époque. Le suave talent de fra Angelico venait de se révéler dans des morceaux empreints d'un sentiment pathétique tout nouveau, d'une incomparable délicatesse : au moment où s'ouvrait pour l'art florentin une seconde ère de progrès et d'éclat, le nom d'aucun peintre ne semblait promis à la gloire plus sûrement que celui du jeune dominicain. C'est qu'en effet ce nom résume et

personnifie mieux que tout autre les tendances et le mouvement de l'école après les derniers efforts de résistance des *Giotteschi*, avant les premiers succès de la révolution encouragée par les Médicis. Tel est le rôle du maître dont le père Marchese nous a raconté les travaux. Nous connaissons maintenant le milieu où s'est produit fra Angelico : c'est sa vie même qu'il faut interroger.

II.

Fra Angelico da Fiesole, ou plutôt Giovanni Guido, était né en 1387 à Vicchio, petit village du Mugello, situé à vingt milles de Florence et voisin du hameau où Giotto avait vu le jour cent onze ans auparavant (1).

Le père de Giovanni était laboureur, et peut-être, comme le berger de Vespignano, l'enfant de Vicchio se livra-t-il d'abord à quelques obscurs essais d'imitation, tandis que paissaient les chèvres confiées à sa garde. Qui fut pour lui un autre Cimabue? C'est ce qu'on ignore et ce qu'il est même impossible de conjecturer; mais ne serait-on pas autorisé à dire que l'aspect du pays où s'écoula l'enfance des deux grands peintres eut sur le caractère de leur talent une action positive, bien que d'espèce fort dissemblable? Les lignes robustes, l'effet imposant des montagnes du Mugello, auront laissé dans l'âme de Giotto, accessible surtout au sentiment de la majesté divine, des images éternelles de grandeur et de force, tandis que, plus portée à adorer Dieu dans sa mansuétude qu'à l'envisager dans sa colère, l'imagination de Giovanni s'est pénétrée de la poésie plus douce que respire aussi cette nature. Dans ces belles vallées de l'Apennin qu'habitent à la fois les aigles et les cygnes, où l'un n'avait contemplé que cimes altières et vastes solitudes, l'autre devait se plaire aux lieux fleuris et abrités; mais, diversement sollicités par l'idéal, tous deux reçurent au sein de la même contrée des impressions qui ne s'effacèrent plus.

Cette influence des souvenirs est surtout sensible dans les ouvrages que Giovanni produisit à Florence au commencement de sa carrière. Ce fut en ornant de miniatures des livres de chœur et des missels, qu'il annonça d'abord l'onction de sa pensée et la finesse exquise de son talent. On sait l'extension qu'avait prise en Italie, antérieurement au XVe siècle, l'art de la peinture sur vélin, art d'origine allemande, dit-on, ou peut-être française, comme celui de la peinture sur verre. Les Oderigi da Gubbio, les Franco Bolognese, dont parle Dante, s'y étaient autrefois distingués, et depuis lors nombre de

(1) Les rares biographes de fra Angelico, et Vasari entre autres, se méprenant sur le sens de l'addition à son nom de ces deux mots *da Fiesole*, y ont vu une indication suffisante du lieu de naissance du peintre. Le père Marchese fait justice de cette erreur en publiant pour la première fois une pièce tirée des chroniques manuscrites du couvent de San Domenico à Fiesole, couvent où Giovanni reçut l'habit et où il passa une grande partie de sa vie. Cette pièce porte expressément, avec la date de la vêture : *Iohannes, Petri de Mugello, natus iuxtà Vicchium*, etc. Les mots *da Fiesole* ne doivent donc rappeler que le long séjour fait par l'artiste dans le monastère construit au pied de la ville. Quant au surnom d'*Angelico*, qui caractérise à la fois le génie et les vertus de fra Giovanni, « il lui fut imposé, dit le père Marchese, par la vénération des peuples. » Reste à savoir s'il faut entendre ici par « peuples » les contemporains ou la postérité.

grands maîtres ne l'avaient pas jugé indigne des prémices ou de la maturité de leur génie. Plus qu'aucun autre, Giovanni devait être séduit par un genre de travail qui lui laissait toute liberté pour retracer les objets aimés de ses premiers regards, les oiseaux, les insectes diaprés, les arbrisseaux et les fleurs, hôtes ou parure de la contrée natale. Aussi les pages qu'a embellies sa main offrent-elles un mélange singulier de naïveté et de puissance, un témoignage également expressif des goûts ingénus de l'enfance et des aspirations déjà sublimes de la virilité. Des scènes de la Passion, des figures de saints, traitées avec une véritable grandeur, ont pour cadre des guirlandes le long desquelles se jouent des chardonnerets, des lézards, des papillons; des plantes délicates fleurissent au pied de la croix ou autour du sépulcre. On dirait que par l'alliance de ces moyens sans corrélation apparente, l'artiste a voulu faire un double appel à la dévotion des hommes, et qu'en regard des souffrances auxquelles un Dieu se condamna pour nous, il a jugé bon de montrer les joies pures et les richesses innocentes qu'il nous donne.

Après ces doux essais, qui reflètent à la fois les premières lueurs de son imagination et les instincts de sa piété, Giovanni osa entreprendre des travaux plus considérables, bien que d'une dimension assez restreinte encore, et il peignit pour les autels de plusieurs églises des dyptiques, des tabernacles, dont on conserve quelques fragmens à Florence et dans d'autres villes de la Toscane. Sa réputation s'étendit rapidement, et si à cette époque il avait recherché avant tout l'éclat des succès et la fortune, « il lui était facile, dit Vasari, de vivre dans une situation brillante et de gagner ce qu'il aurait voulu; » mais, soit que la pratique de l'art tel qu'il le comprenait lui parût incompatible avec la vie dans le monde, soit que quelque mystérieuse douleur l'eût surpris au début de cette vie même, il se réfugia à vingt ans dans un cloître, et reçut en 1407 l'habit de dominicain.

Peut-être a-t-on lieu de s'étonner que Giovanni ait choisi pour entrer en religion la règle de saint Dominique, puisque les hommes soumis à cette règle devaient, dans la pensée du fondateur, se consacrer spécialement à la prédication. Il est permis de dire toutefois que lui aussi travaillait à évangéliser les peuples dans le langage qui lui était propre, et que, par la portée de ses œuvres, il justifiait son titre de *prêcheur* aussi bien que le plus éloquent de ses frères. Nombre d'artistes d'ailleurs avaient précédé Giovanni dans l'ordre des dominicains, et à Florence même fra Sisto et fra Ristoro, les savans constructeurs de Santa-Maria-Novella, avaient dès le XIIIe siècle donné un exemple qu'allaient suivre dans les siècles à venir tant de peintres, d'architectes et de sculpteurs. Les *Mémoires* du père Marchese, en recueillant ces noms inégalement célèbres, prouvent qu'à toutes les époques et dans tous les pays les artistes de profession rencontrèrent parmi les fils de saint Dominique des maîtres, des rivaux ou des élèves. Depuis fra Bartolommeo, dont les conseils achevèrent de former Raphaël, jusqu'au Français Guillaume de Marcillat, l'un des plus habiles peintres-verriers de son temps; depuis l'architecte fra Giocondo, qui poursuivit la construction de Saint-Pierre de Rome, jusqu'au Flamand frère François, qui termina le Pont-Royal à Paris, bien des talens se développèrent dans des asiles pareils à celui que Giovanni s'était choisi.

Le nouveau dominicain et son frère aîné Benedetto, qui avait comme lui

renoncé au monde (1), furent d'abord envoyés à Cortone, d'où ils revinrent au bout d'une année habiter le monastère de San-Domenico, bâti depuis peu au pied de la colline de Fiesole. Saint Antonin y avait précédé fra Giovanni, et ce fut dans cette retraite que les deux jeunes gens, honneur futur de l'épiscopat et de l'art florentins, se lièrent d'une amitié qui dura autant que leur vie. Pendant son premier séjour à San-Domenico, fra Angelico da Fiesole, — nous le nommerons dorénavant ainsi, — peignit pour l'église du couvent plusieurs tableaux, dont l'un, représentant la Vierge entourée de saints dominicains, se voit encore aujourd'hui dans le chœur. Œuvre de la jeunesse du maître, cette peinture est, sous le rapport du dessin et de la couleur, inférieure sans doute à celles qu'il exécuta plus tard; néanmoins le sentiment exquis qui caractérise l'ensemble de sa manière se révèle déjà ici sans effort, sans nulle hésitation. En général, les tableaux de fra Angelico n'ont pas tous le même mérite, à ne considérer que le travail matériel; mais comme ils émanent d'une inspiration toujours égale, ils n'offrent entre eux d'autre différence que celle qui résulte de l'expérience plus ou moins grande des ressources de la palette. Dès ses premiers essais, l'artiste avait trouvé le style qui convenait le mieux à l'expression de sa pensée. Il ne fit ensuite qu'épurer les formes de ce style, et fort contrairement à Raphaël, à Andrea del Sarto, à d'autres grands maîtres qui prirent à tâche de se démentir aux-mêmes et de renier leur foi primitive, il demeura, dans tout le cours de sa vie, invariablement fidèle aux mêmes principes, au même idéal, à la même méthode d'exécution. Aussi est-il difficile, à cause de cette uniformité même, d'assigner aux divers tableaux de fra Angelico une date certaine : on ne peut qu'essayer de la fixer en subordonnant l'ordre des travaux du peintre à celui de ses déplacemens successifs. Qu'importe après tout la solution de ces questions chronologiques? Quand il resterait démontré que les tableaux qui ornent aujourd'hui les églises de Pérouse et de Cortone ont été peints de 1410 à 1418, parce que, durant cette période, les dominicains de Fiesole, expulsés du territoire de la république, trouvèrent dans ces deux villes un asile contre la persécution; quand, d'autre part, on réussirait à prouver que le *Couronnement de la Vierge*, placé au musée du Louvre, est, ainsi que la plupart des œuvres capitales du maître, d'une date postérieure à celle de son retour à Fiesole, nous ne voyons guère ce que le succès de pareilles recherches ajouterait à la gloire de fra Angelico. Les *Mémoires* du père Marchese témoignent à cet égard d'un excès de scrupule, et si opportun que parût être au point de vue historique un classement méthodique des travaux successivement accomplis, il eût été plus à propos encore de déterminer leur physionomie générale et d'insister sur leurs beautés. Il semble que le père Marchese ait voulu avant tout retrouver et produire des titres, et rappeler aux peintres contemporains les principes de l'art par des faits plutôt que par des leçons d'esthétique. Un conseil donné sous cette forme réservée à des es-

(1) Ce Benedetto fut un miniaturiste distingué, si l'on en juge par quelques ouvrages qui lui sont attribués, et que possède le couvent de San-Marco à Florence. Il paraît qu'en outre il excella dans la calligraphie. « Fra Benedetto était plus habile qu'aucun autre à écrire des livres de chœur notés pour le chant, » dit la chronique de San-Domenico de Fiesole.

prits indifférens ou prévenus perd en partie son autorité, et court risque de n'être compris qu'à demi. Le talent de fra Angelico, tout intelligible qu'il est, a au premier abord un caractère de vétusté qui peut amener quelque méprise, et le mieux eût été d'expliquer ce talent, au lieu de le proposer presque sans commentaires en exemple.

Lorsqu'on examine attentivement les œuvres de fra Angelico, on reconnaît dans toutes, à quelque moment qu'elles aient été produites, une extrême simplicité de procédé, une virginité de touche et d'expression qui atteste la merveilleuse délicatesse du pinceau, en un mot un goût d'exécution si sobre, que cette exécution même a quelque chose d'immatériel. Peintre spiritualiste par excellence, fra Angelico, en traçant chacune de ses figures, cherchait moins à représenter les formes palpables d'un corps qu'à faire pressentir une âme sous une enveloppe transparente pour ainsi dire, et le dessin et le coloris, au moyen desquels il a traduit sa pensée, offrent non l'imitation exacte, mais l'image des couleurs et du dessin réels. Aussi les sujets qu'il traite de préférence appartiennent-ils à un ordre surnaturel, à une sphère de sentimens au-dessus du fait humain et de la vie : le *Couronnement de la Vierge* par exemple, — scène céleste qu'il a peinte vingt fois peut-être en variant sans cesse l'aspect et les détails, et *le Jugement dernier*, où la place qu'il réserve à l'expression de la béatitude est toujours beaucoup plus grande que la place laissée à l'esquisse des châtimens. En faisant ainsi deux parts inégales, l'artiste mesurait bien ses forces, et se montrait docile aux inclinations de sa piété. Cette imagination aimante se refusait aux conceptions terribles; ce regard, constamment tourné vers le ciel, ne pouvait s'abaisser sur les hôtes de l'enfer sans se souvenir encore des visions angéliques, et si effrayans qu'ils veuillent paraître, si monstrueuses que soient leurs formes, les démons de fra Angelico gardent je ne sais quelle physionomie placide que les damnés à leur tour ne peuvent dépouiller au milieu des flammes. Mais que l'on jette les yeux sur les autres parties du tableau : tout émeut le cœur et ravit l'intelligence, tout est grâce, poésie, amour. Michel-Ange le disait, et certes on ne soupçonnera pas chez lui la partialité d'un disciple : « Il faut que ce bon moine ait visité le paradis, et qu'il lui ait été permis d'y choisir ses modèles. » Comment en effet expliquer par l'étude de la réalité ces créations si déliées et si pures, et ne croirait-on pas que ces types éthérés ont été révélés à l'extase? Quelle autre origine attribuer, par exemple, au *Jugement dernier* que possède aujourd'hui l'Académie des Beaux-Arts à Florence, œuvre incomparable, plus digne qu'aucun tableau de l'époque d'être reproduite par le burin, et que cependant les graveurs de la *Galerie de l'Académie* ont cru pouvoir exclure de leur publication?

Bien que les tableaux de fra Angelico aient avant tout un caractère de beauté abstraite et une apparence presque immatérielle, les conditions positives de l'art ne laissent pas d'y être soigneusement observées. Les lignes générales, peu exactes il est vrai quant aux proportions relatives des groupes, attestent dans la partie architecturale une connaissance profonde de la perspective, et ce mérite, fort ordinaire aujourd'hui, était assez rare encore au XVe siècle pour que l'on sache gré à l'artiste de l'avoir eu l'un des premiers. Le coloris, plus harmonieux en général que le coloris des peintres de l'époque, a aussi plus de vérité et de délicatesse, et si le dessin manque d'ampleur,

il est, dans les draperies surtout, d'une finesse et d'une précision inimitables. Je me trompe : on réussira peut-être à s'assimiler ce goût de dessin, et depuis quelques années plus d'une tentative en ce genre s'est accomplie non sans succès; mais en imitant ainsi fra Angelico, qu'aura-t-on fait de plus que de copier les surfaces de sa manière? Se sera-t-on pour cela approprié le fonds même, le sentiment dont cette manière n'est que l'expression naïve? et parce qu'on aura ajusté des figures conformément aux exemples du maître, devra-t-on se tenir pour inspiré comme lui? N'accusons pas toutefois trop sévèrement ce zèle d'imitation; dans quelques cas, il est autorisé pour le moins par la perfection absolue de certains types et par l'impuissance où l'on est de trouver ailleurs des modèles. Ainsi le moyen de représenter des anges sans adopter comme une tradition authentique en quelque sorte la tradition de fra Angelico? Fra Angelico est le peintre des anges comme Raphaël est le peintre des vierges. Tout artiste qui prétendra dénaturer les formes déterminées par les deux maîtres court risque d'ôter à son œuvre sa signification essentielle, et de nous montrer seulement de beaux jeunes gens ailés ou une chaste jeune fille là où nous aurions voulu reconnaître les esprits bienheureux et la Madone.

Le *Jugement dernier* et les autres tableaux que le pieux artiste peignit probablement pendant son séjour à Fiesole ne sauraient, quelle que soit leur perfection, donner une idée complète de ce talent et en accuser toute la portée. Fra Angelico, nous l'avons dit, n'eut qu'une méthode et demeura jusqu'à la fin de sa vie fidèle aux convictions de sa jeunesse; mais dans l'exécution de peintures murales, cette méthode devait se modifier quelque peu en raison même des lois du travail, et les fresques du maître, tout en rappelant ses œuvres précédentes pour le fond des intentions et le style, sont touchées d'une main plus énergique et avec une sûreté de pratique plus évidente. Cette seconde phase du talent de fra Angelico date du moment où celui-ci vint avec ses frères s'installer à Florence.

Vers la fin de 1436, les dominicains de Fiesole avaient une seconde fois quitté leur couvent, mais non plus comme au commencement du siècle pour l'exil et la persécution; ils allaient prendre possession de la vaste demeure que leur offrait la libéralité intéressée de Côme de Médicis, jaloux d'enchaîner par la reconnaissance des hommes dont l'ascendant eût pu être funeste au succès de sa politique. Côme avait dans ce dessein sollicité et obtenu du pape Eugène IV la permission de donner aux religieux de Fiesole les terrains de San-Marco, où se trouvait déjà un monastère que l'un des plus célèbres architectes de l'époque, Michelozzo Michelozzi, eut ordre de réédifier. Certes, en construisant à grands frais cette retraite qu'il croyait ne peupler que d'amis, le *père de la patrie* ne se doutait pas qu'il préparait un asile au plus redoutable ennemi de sa famille, au *terribil frate* à la voix duquel le peuple devait un jour chasser les Médicis. Cependant il n'y avait pas encore de Savonarole parmi les dominicains; personne ne devinait les projets de Côme, cachés sous sa munificence, et l'on ne voyait en lui qu'un protecteur zélé, un bienfaiteur de ses concitoyens. Conduits par saint Antonin, alors prieur, les religieux de Fiesole vinrent donc s'établir au couvent de San-Marco, et l'édifice n'était pas complétement terminé, que fra Angelico entreprenait la série des fresques qui le décorent : travail immense et qui cependant fut mené à fin en quel-

ques années, sans le secours d'aucun aide et sans faire obstacle à l'achèvement d'un nombre considérable d'autres peintures.

Les talens et la fécondité prodigieuse de fra Angelico l'avaient depuis longtemps déjà rendu célèbre, mais les fresques (1) de San-Marco mirent le sceau à sa réputation. Les tableaux de lui qu'on avait vus jusque-là étaient en général d'une dimension restreinte, et la proportion des figures n'y dépassait pas d'ordinaire un pied ou deux; il ne s'était pas encore essayé dans la peinture murale, si ce n'est en de fort rares occasions, à Cortone et à Fiesole. Néanmoins, en traçant sur les murs de son couvent des figures d'une proportion tantôt presque égale, tantôt supérieure à celle du corps humain, en usant à peu près pour la première fois de moyens matériels qui nécessitent un assez long apprentissage, il prouva avec éclat que cette tâche nouvelle n'avait ni déconcerté sa pensée, ni intimidé son pinceau. La plupart des cellules de San-Marco, les dessus de porte du premier cloître et jusqu'à des corridors obscurs sont ornés de compositions variées à l'infini, bien que les mêmes sujets les aient le plus souvent inspirées. *Le Crucifiement, l'Annonciation, le Couronnement de la Vierge,* — ce sujet aimé entre tous, — telles sont les données que choisit ordinairement fra Angelico et qu'il rajeunit avec une incroyable abondance d'idées et de sentimens; mais de toutes ces fresques la plus importante, si ce n'est la plus belle, est celle qui couvre une des parois de la salle du chapitre, et qui représente le supplice et la mort du Christ.

Au pied de la croix se groupent en première ligne les saints personnages témoins, selon l'Évangile, de l'agonie du Sauveur, puis les fondateurs d'ordres religieux et une multitude de saints de tous les temps et de tous les pays que, par un sentiment de vénération qui justifie l'anachronisme, fra Angelico a réunis sur le Calvaire. Tous les regards sont tournés vers le Christ, tous les visages expriment la douleur et la foi; mais cette expression de la ferveur et de la désolation communes se modifie suivant le caractère ou le génie de chacun. Violente sur les traits de saint Jérôme, elle semble méditative sur ceux de saint Thomas d'Aquin; saint Augustin écrit d'une main passionnée sous ce sang qui l'enseigne, à côté de saint François adorant en extase les plaies divines dont il porta les marques. Graves et recueillis, des docteurs de l'église étudient le mystère qu'il leur appartiendra d'expliquer, tandis que baignés de larmes ardentes, saint Romuald, saint Gualbert et d'autres anachorètes vouent à la pénitence leur vie d'abord profane et dissipée. Ne croirait-on pas, à voir ce tableau si profondément pathétique des scènes suprêmes de la Passion, que fra Angelico a épuisé là toutes les ressources de son imagination, et qu'il ne lui restera plus qu'à se copier lui-

(1) Nous employons ce mot faute d'autre, dans le sens de peinture sur mur et non dans son sens littéral. On sait que la fresque est un genre de peinture exécutée sur un enduit frais, *a buon fresco*. La plupart des ouvrages de fra Angelico à San-Marco étant peints en partie ou retouchés *a tempera*, — sorte de gouache sur un fond sec, — ne sont pas, à proprement parler, des fresques. Il est permis cependant de les qualifier ainsi en s'autorisant de l'usage : usage général même en Italie, et auquel se sont presque toujours conformés en pareil cas les historiens de l'art, depuis Vasari jusqu'au père Marchese.

même, lorsqu'il entreprendra encore une fois de traiter un pareil sujet? Rapprochez cependant du *Calvaire* de San-Marco *la Déposition de Croix*, aujourd'hui dans la galerie de l'Académie, et, sauf l'analogie du style, vous ne reconnaîtrez rien de ce qui a frappé vos yeux. Pas une figure, pas un geste qui n'ait un accent imprévu, une intention entièrement neuve. Dans les deux compositions, fra Angelico n'avait à représenter que des disciples en pleurs autour du cadavre de leur maître : de ce principe uniforme il a su tirer les effets les plus dissemblables, également justes pourtant et si hautement significatifs, qu'envisagée isolément, chacune de ces interprétations paraît la seule possible et la seule vraie.

A l'époque où fra Angelico venait de terminer les vastes travaux de San-Marco, la chapelle peinte par Masaccio dans l'église del Carmine fut ouverte au public : événement immense dans l'histoire de l'art florentin et qui produisit tout d'abord une sensation si profonde, que les fresques de l'artiste dominicain furent délaissées par ceux-là mêmes qu'elles avaient le plus enthousiasmés. Chacun proclamait la supériorité de l'œuvre nouvelle; cette célébrité naissante devait éclipser toutes les autres, et l'admiration dégénérant bientôt en engouement : on aurait volontiers déshérité de leur gloire les grands peintres, quels qu'ils fussent, prédécesseurs ou contemporains de Masaccio. Loin de se plaindre des succès de son rival et d'accuser l'inconstance ou l'injustice de l'opinion, fra Angelico exprima l'un des premiers et aussi hautement qu'aucun autre son admiration pour ces chefs-d'œuvre. Il fit plus : illustre depuis longtemps et beaucoup plus âgé que l'auteur des fresques del Carmine, il se mêla aux jeunes artistes qui allaient en foule les étudier, et, comme le plus obscur d'entre eux, il travailla dans cette chapelle où tant de générations de peintres devaient se succéder après lui. Touchant désintéressement du génie, noble exemple de soumission au progrès, qui du reste n'est pas unique dans les annales de la peinture italienne! Ainsi, dans le siècle suivant, Garofolo quitte l'école dont il était un des chefs à Ferrare pour se faire élève à son tour, et vient, âgé de cinquante ans, demander des leçons au jeune Raphaël.

Un tel acte de modestie était d'ailleurs, chez fra Angelico, conforme aux habitudes de toute sa vie. Malgré la réputation qu'il avait acquise, malgré l'affectueuse estime de Côme, qui s'était réservé à San-Marco une cellule où il venait souvent s'entretenir avec lui, il demeurait le plus humble religieux de son couvent. S'adressait-on à lui pour obtenir la promesse de quelque travail, il en référait au prieur, sans la permission duquel il ne commençait jamais rien. Indifférent à la célébrité personnelle et ne voulant que concourir par ses talens au développement de la foi, il ne signait aucun de ses tableaux : peu lui importait que l'œuvre fût louée, pourvu que l'émotion qui l'avait fait naître se communiquât au spectateur. Aussi comme le procédé disparaît dans ces productions de l'âme! comme on y sent avant tout la prière et pour ainsi dire les tremblemens de la ferveur! Il est de tradition à San-Marco que fra Angelico s'agenouillait pour peindre les figures du Christ et de la Vierge, et que, s'absorbant dans une contemplation idéale, il entrevoyait à travers ses larmes le type que retraçait sa main. Vraie ou non, la tradition est vraisemblable. C'est à genoux que ces peintures paraissent

avoir été faites; et, si calme au premier abord que soit l'exécution, si réservés que se montrent l'expression et le style, le tout a je ne sais quoi de pénétrant et d'agité qui vibre comme l'accent de la passion, comme le cri sorti du cœur.

Le pape Eugène IV, qui, lors du concile tenu à Florence, s'était arrêté deux jours au couvent de San-Marco, voulut que le Vatican s'enrichît des merveilles du pinceau qu'il avait admiré, et il appela à Rome fra Angelico en le chargeant de décorer de fresques sa chapelle particulière. L'artiste quitta aussitôt ces murs qu'il avait illustrés et que, cinquante ans plus tard, fra Bartolommeo acheva de consacrer par de nouveaux chefs-d'œuvre; il dit adieu à saint Antonin, à ses frères qu'il ne devait plus revoir, et se rendit aux ordres du souverain pontife. A peine arrivé à Rome, il se mit au travail, et afin d'en abréger la durée, il employa pour la première fois le secours d'une main étrangère. L'habileté de la sienne n'avait pas faibli cependant; mais il fallait complaire aux désirs impatiens d'Eugène IV, pressé de jouir d'une œuvre dont il ne lui fut pas donné d'ailleurs de voir l'achèvement. Ce fut donc avec l'aide de son élève Benozzo Gozzoli que fra Angelico peignit cette suite de sujets tirés de la vie de saint Laurent et de la vie de saint Étienne qui ornent la chapelle dite de Nicolas V, parce qu'elle ne fut terminée que sous le pontificat de celui-ci.

Cette chapelle est voisine des fameuses *stanze* où Raphaël apparaît dans l'éclat de sa puissance et de sa gloire, et que tout voyageur s'empresse de visiter à l'exclusion de ce qui les entoure. Il n'est pas juste pourtant que ces peintures du plus célèbre des maîtres en fassent négliger d'autres plus modestes, mais dignes aussi d'attention et d'étude. D'ailleurs sacrifier absolument fra Angelico à Raphaël, c'est se montrer plus dédaigneux que Raphaël lui-même, puisqu'il lui arriva plus d'une fois d'empruter des inspirations au peintre de San-Marco, emprunts soigneusement dissimulés, il faut le dire, et que le grand artiste ne tentait qu'avec une réserve prudente. En butinant quelque peu dans les œuvres de fra Angelico, Raphaël n'a jamais osé aller jusqu'à ces larcins manifestes qu'il a commis envers d'autres peintres moins capables de se défendre; il savait trop bien que contrairement à la morale sociale qui réprouve un larron avec moins de rigueur qu'un meurtrier, il faut dans les beaux-arts ôter la vie aux gens qu'on vole.

Fra Angelico avait apporté à l'exécution des travaux commandés par le pape une telle assiduité, qu'il n'avait pas voulu les interrompre même pendant la saison des fièvres auxquelles on est plus exposé au Vatican que dans tout autre quartier de la ville. Sa santé, profondément altérée par cette application excessive, exigeait qu'il allât chercher sinon du repos, au moins un air plus pur, et, après la mort d'Eugène IV, il se rendit à Orvieto pour peindre une chapelle dans la magnifique cathédrale que tous les artistes éminens étaient alors appelés à décorer. Fra Angelico d'ailleurs, en restant à Rome, eût-il été sûr de retrouver chez le successeur d'Eugène IV la protection toute particulière dont l'avait honoré celui-ci? Le nouveau pontife, il est vrai, se nommait Nicolas V, et les peintres, comme les savans et les poètes, devaient être, on le sait, les bienvenus auprès de ce Léon X du XVe siècle; mais le protégé du dernier pape pouvait croire que le temps de la faveur

était passé pour lui, tant cette faveur avait été éclatante et diversement signalée. Eugène IV en effet ne s'était pas contenté de témoigner une estime sans réserve pour les talens du peintre : celle que lui inspiraient les vertus du religieux s'était traduite en plus d'une occasion par des actes non moins significatifs. Un jour même, dit-on, le souverain pontife songea à revêtir de la dignité d'archevêque de Florence l'artiste dominicain, et celui-ci, détournant sur l'un de ses frères les effets de cette haute bienveillance, obtint à force d'instances que saint Antonin fût appelé à ce siége que lui-même ne se jugeait pas digne d'occuper (1).

Pendant le court séjour que fra Angelico fit à Orvieto, il peignit à fresque quelques compartimens dans les voûtes de la chapelle dont les murs furent un peu plus tard décorés par Luca Signorelli. Rappelé à Rome par Nicolas V, il termina ses travaux du Vatican, en entreprit d'autres dans une partie du palais qui n'existe plus aujourd'hui; puis, usé par les fatigues et la maladie, il languit quelques mois et mourut, à l'âge de soixante-huit ans, au couvent des dominicains de Santa-Maria-della-Minerva. Il n'avait formé que peu d'élèves, et deux seulement semblent avoir cherché à perpétuer sa manière, si tant est qu'on puisse appeler manière ce qui fut chez lui l'expression presque involontaire du sentiment. L'un, Benozzo Gozzoli, aida de ses conseils Léonard de Vinci et dut lui transmettre, outre ses propres enseignemens, les enseignemens qu'il avait reçus : en sorte que rattaché par une tradition de suavité et de grâce au peintre de San-Marco, l'immortel auteur du *Cénacle* ajoute une nouvelle gloire au nom de celui qui se trouve ainsi son maître par-delà le tombeau; l'autre, Gentile da Fabriano, travailla longtemps à Florence, à Rome et à Venise, où il donna des leçons à Jacopo Bellini, père et maître de Jean. Celui-ci eut à son tour pour élèves Giorgione et Titien. On peut donc dire que l'école vénitienne, bien qu'elle démente singulièrement son origine par le caractère de ses œuvres, procède en ligne directe de fra Angelico.

III.

La gloire qui avait environné fra Angelico sembla d'abord devoir lui survivre. Elle reçut même une consécration nouvelle du titre de *beato* qu'on ajouta à ce nom vénéré; toutefois quelques années s'étaient écoulées à peine que l'on commençait à ne garder du *bienheureux* d'autre souvenir que celui de ses vertus. En vain l'épitaphe de Santa-Maria-della-Minerva célébrait son génie en le comparant, assez malencontreusement il est vrai, au génie d'Apelles; dès la fin du XVe siècle, on en était venu à dédaigner presque les tableaux qui avaient inspiré ces éloges. Un peintre-poète, doublement médiocre du reste, mais qui eut le bonheur d'être le père de Raphaël, Giovanni

(1) Le père Marchese, sans nier ouvertement ce fait, le regarde comme douteux, en dépit des affirmations de Vasari. Ce qui reste certain, c'est que la proposition, si elle fut faite, vint d'Eugène IV, et non, comme le dit Vasari, de Nicolas V. Le simple rapprochement des dates prouve l'erreur de l'historien. Saint Antonin devint archevêque de Florence en 1446, par conséquent sous le pontificat d'Eugène IV, Nicolas V n'ayant été élu qu'en 1447.

Sanzi, dans son panégyrique de Frédéric, duc d'Urbin, qualifie simplement de « religieux ardent au bien » l'artiste éminent que vingt ans auparavant un autre poète n'hésitait pas à rapprocher de Cimabue et de Giotto (1). Puis, lorsque parurent les grands peintres du XVIe siècle, l'attention publique acheva de se détourner des maîtres de l'ancienne école. Les brillantes nouveautés qui venaient de se produire devinrent la proie d'une foule d'imitateurs qui travaillèrent à exagérer dans leurs pédantesques copies les formes du style inauguré par Michel-Ange, à substituer partout l'affectation au naturel, l'étalage du procédé à l'expression du sentiment et le faste de la manière à l'élévation de la pensée. A cette époque moins que jamais, fra Angelico devait trouver des admirateurs; il en rencontra un pourtant parmi les plus effrontés apôtres de cet art matérialiste. Vasari, oubliant que sa plume démentait ici son pinceau, se prit de zèle pour la simplicité et la grâce personnifiées en fra Angelico, « talent merveilleux, écrivait-il, et qu'on n'a jamais assez loué; » après quoi le biographe retournait à ses tableaux et continuait de tout son cœur à populariser le faux goût. Il y réussit mieux qu'à remettre en honneur les fresques de San-Marco et les autres peintures du doux maître.

A partir du XVIIe siècle, ces beaux ouvrages tombèrent dans un discrédit si complet, que beaucoup d'entre eux furent altérés sans scrupule par ceux-là mêmes qui auraient dû les conserver avec le plus de respect. Ainsi, dans ce couvent de Florence où fra Angelico avait entassé ses chefs-d'œuvre, on laissait s'anéantir ou l'on profanait ces précieuses reliques. Pourquoi, soit dit en passant, le père Marchese, après avoir si justement déploré les mutilations qu'a subies la fresque de la salle du chapitre au temps de l'occupation française, n'accuse-t-il pas aussi le badigeon qui, à une autre époque, a envahi la partie inférieure de *la Transfiguration*, et le fâcheux pinceau auquel on a livré, pour les rajeunir, dix ou douze autres fresques des cellules? Avant d'être insulté par les Vandales du dehors, fra Angelico, il faut en convenir, n'avait guère été mieux traité par ses compatriotes; l'auteur des *Mémoires* oublie un peu trop de signaler ce fait. Quand il mentionne, par exemple, certain projet de champ de manœuvre imaginé par quelques officiers français et tendant à raser le couvent de San-Marco, il se rit fort de l'ignorance « des barbares venus pour civiliser l'Italie. » Rien de mieux; mais était-il moins *barbare*, ce Paul III qui, au lieu de s'en tenir à l'intention, détruisait, au Vatican, toute une chapelle peinte par fra Angelico et la remplaçait par un escalier? Enfin a-t-on fort bonne grâce à se montrer si sévère lorsqu'on est soi-même si peu à l'abri des reproches, lorsqu'on a devancé l'étranger dans la voie de l'injustice et qu'on a tant tardé à le suivre dans celle des réparations? Qui sait même? Sans les exemples donnés par l'Allemagne et par la France, peut-être l'indifférence pour fra Angelico et les maîtres de l'école primitive durerait-elle encore en Italie. Il est certain du moins que les Italiens ont été les derniers à proclamer leur admiration pour ces nobles maîtres, et si le

(1) Domenico da Corella, dans son poème héroïque *de Origine urbis Florentiæ :*

Angelicus pictor. . . . . .
Nomine non Iotto, non Cimabue minor.

mouvement qui s'opère aujourd'hui en Toscane dans l'art et dans la critique a le mérite de l'à-propos, à coup sûr on ne lui reconnaîtra pas le caractère d'une révolution spontanée.

Au surplus est-ce bien d'une révolution qu'il s'agit, et ce mouvement, si faible encore, doit-il aboutir à une régénération complète de l'école? Il faut souhaiter qu'à Florence artistes et écrivains secouent résolument le triste joug qu'ils acceptaient naguère; mais jusqu'à présent on peut craindre qu'il n'y ait au fond de leurs tentatives une arrière-pensée d'éclectisme favorable en même temps aux fausses doctrines de l'art moderne et aux principes de l'art ancien. Or on ne peut servir à la fois les dieux de MM. Benvenuti et Sabatelli et le dieu de fra Angelico; on ne saurait promener son admiration des maîtres du XVe siècle à M. Bezzuoli sans perdre, chemin faisant, tout sentiment du juste. Le tort des nouveaux réformateurs est leur timidité. Ils commencent à renaître à la vraie foi, mais ils n'osent pas encore lancer l'anathème, et pourtant si jamais erreurs durent être hautement condamnées, ce sont celles qui ont régi l'art toscan depuis le commencement du siècle et relégué presque au dernier rang l'école qui remplissait autrefois le monde de sa gloire.

A Munich, à Paris et plus récemment à Londres, les peintres qui ont pris pour modèles les maîtres italiens primitifs, et particulièrement fra Angelico, se sont, nous l'avons dit, abandonnés sans réserve à leur zèle de réaction, et tout d'abord l'imitation absolue de la vieille manière florentine a été érigée par eux en système : système dangereux, puisqu'il tend à remplacer l'inspiration personnelle par des inspirations de seconde main, la naïveté sincère par l'affectation de la naïveté et le sentiment par l'archéologie, mais qui du moins a cela de bon, qu'on ne peut se méprendre sur le sens et la portée de l'entreprise. A Florence, la réaction en est encore à l'état de symptôme et ne s'est manifestée que dans quelques ouvrages où l'on reconnaîtrait plus de bonne volonté que de détermination, des aspirations plutôt que des principes. Ceux des peintres qui seraient le plus tentés de rompre avec la tradition moderne semblent s'effrayer de leur révolte et ne viser à rien de plus qu'à une sorte de compromis entre le style académique et le style des œuvres du XVe siècle.

On peut voir un spécimen de cette manière ambiguë dans les tableaux peints par M. Louis Mussini, directeur actuel de l'académie de Sienne. Le talent de M. Mussini est sérieux, bien intentionné, sans nul doute, et beaucoup plus digne d'estime que la chétive habileté des *professori* florentins; mais, tout en procédant des exemples des anciens maîtres, ce talent n'accuse pas très franchement son origine. Si l'on prétend remettre en honneur ces exemples, si longtemps méconnus, il faudrait d'abord les suivre soi-même sans tergiversation, sans scrupule, et ne pas renier en partie les croyances qu'on veut inspirer aux autres. Nous ne demandons ni à M. Mussini, ni à ceux de ses compatriotes qui cherchent, comme lui, à restaurer le culte des vieux chefs-d'œuvre, nous ne demandons à personne de peindre des pastiches : tâche peu honorable pour les copistes et le plus souvent désavantageuse aux modèles. Nous voudrions seulement que les nouveaux convertis avouassent plus courageusement leur foi, et qu'ils ne s'en tinssent pas à des

velléités de réforme, à des témoignages douteux de leur aversion pour le mal et de leur ardeur pour le bien. Un chef qui saurait persuader ces esprits un peu indécis et les rassurer en se compromettant le premier achèverait de déterminer et activerait bientôt le mouvement qui s'opère à demi dans l'école toscane; malheureusement ce chef n'a pas surgi encore, et les jeunes peintres, ne trouvant pas à s'abriter sous une autorité puissante, se contentent de tâter l'opinion, au lieu de la conquérir et de la maîtriser. Parmi les sculpteurs du moins, un homme existait, il y a quelques années, autour de qui pouvaient se grouper les talens nourris de principes étrangers au classicisme contemporain. Bartolini, grâce à la haute situation qu'il avait su se faire, était en mesure d'encourager et de diriger vers un même but les tentatives isolées : aujourd'hui encore le statuaire siennois, M. Dupré, quoique très inférieur à Bartolini, aurait jusqu'à un certain point le droit de prendre cette attitude de maître; mais en peinture, qu'y a-t-il eu et qu'y a-t-il? Le seul peintre qui ne craigne pas de refuser toute concession aux exigences académiques, le seul qui se propose ouvertement de renouer la tradition de fra Angelico, M. Marini, produit trop peu pour que ses travaux aient sur la marche de l'école une action décisive, et, il faut le dire aussi, la science n'est pas toujours chez lui au niveau des intentions. Plus convaincu qu'aucun de ses compatriotes, il n'a pas sur eux une grande supériorité de talent, et bien que les *madones* qu'il a peintes attestent un sentiment pur, un respect profond pour les conditions spiritualistes de l'art, elles trahissent trop souvent l'insuffisance de la pratique et l'irrésolutiou de la main. La place que M. Mussini n'a pas prise encore, faute de décision et de principes très fixes, M. Marini l'occuperait, si l'habileté de son pinceau égalait le radicalisme de ses opinions; diversement incomplets l'un et l'autre, ces deux artistes ne peuvent aspirer au rôle de réformateurs souverains. Ils participent avec honneur à la réaction commencée, ils contribueront peut-être à son succès, mais ils ne semblent pas appelés à exercer sur l'art une influence principale et à le régénérer par la seule puissance de leur initiative.

On peut donc dire que l'école de peinture en Toscane est seulement disposée à entrer dans une voie meilleure. En dépit de quelques essais relativement hardis, elle attend que le goût général l'autorise à étudier de plus près les œuvres de fra Angelico et l'art au XVe siècle; jusqu'à présent, elle n'a voué à ces œuvres qu'une admiration assez timide et un amour un peu distrait. L'école de gravure au contraire n'hésite pas à concentrer sur elles toute son attention, et reproduit, de préférence à tout autre modèle, des tableaux qui, il y a quelques années à peine, paraissaient indignes d'occuper le burin. Raphaël, qui n'avait cessé à aucune époque d'inspirer les graveurs, Raphaël lui-même semble dépossédé de ses priviléges, ou, si l'on songe encore à transporter sur le cuivre quelques-unes de ses compositions, on choisit celles qui, par le fond des tendances et par le style, rappellent le plus directement la manière des peintres primitifs : *la Vierge au Chardonneret* par exemple, récemment gravée par M. Nocchi, et la fresque de Sant'Onofrio, si opportunément retrouvée aux premiers jours de la réaction, si bien faite pour servir du même coup la gloire du grand artiste et la cause de ses aïeux. La planche à laquelle travaillait M. Jesi, et que la mort de cet habile graveur vient de laisser inachevée, devait clore dignement la série des estampes d'a-

près les maîtres du XVe siècle. Elle eût été la conclusion et le couronnement d'une œuvre dont la *Galerie de l'Académie* est en quelque sorte la préface et le *Couvent de San-Marco* le début : début qu'il faut encourager parce que, malgré certaines imperfections assez graves, il ouvre à l'art du burin une route nouvelle et l'isole des influences matérialistes qu'il subissait depuis Morghen. Certes il serait malaisé, en traduisant fra Angelico, de se laisser aller aux séductions de la *manœuvre*, de trouver dans ces contours si subtilement tracés, dans ce modelé si délicat, un prétexte suffisant pour entrecroiser des tailles énergiques ou faire montre de *beau grain*. Ici, tout ce qui tendrait à accuser le procédé doit être au contraire écarté avec un soin scrupuleux. Le travail aura le caractère d'un dessin sur cuivre plutôt que le caractère d'une gravure, à proprement parler; mais, si simple en apparence que soit une pareille tâche, il faut pour la remplir allier à la sûreté du goût l'extrême finesse du sentiment, et savoir s'abstenir, dans l'exécution, d'une curiosité minutieuse aussi bien que d'un mode d'interprétation trop large. Les planches qui accompagnent le texte du père Marchese satisfont-elles à toutes ces conditions? Nous ne le pensons pas, et pourtant, eu égard à la difficulté de l'entreprise, elles méritent des éloges sérieux.

Les fresques de San-Marco, telles qu'on les retrouve dans les pièces gravées par MM. Livy, Chiossone et autres élèves ou collaborateurs de M. Perfetti, ont perdu sans doute beaucoup de leur beauté intime : elles ne permettent de saisir que la partie pour ainsi dire extérieure du génie de fra Angelico, et ne révèlent plus tous les secrets de son âme; mais peut-on exiger des lentes évolutions d'un instrument rebelle le jeu libre et l'allure rapide du pinceau? Peut-on surtout demander à une œuvre de seconde main de nous rendre au vif l'émotion ressentie par l'auteur de l'œuvre originale, et n'est-ce pas quelque chose que d'avoir reproduit sans altération fort sensible la physionomie générale et les formes de celle-ci? Les estampes d'après les fresques de San-Marco ont au moins ce mérite de fidélité matérielle. Les artistes qui les ont gravées, quelques autres encore, au premier rang desquels il convient de citer M. Buonajuti, semblent vouloir prendre pour objet à peu près unique de leurs travaux les tableaux de fra Angelico : dans l'intérêt de leur talent comme dans l'intérêt du maître et de l'art lui-même, il faut désirer qu'ils ne renoncent pas à ce projet. A mesure que l'étude des modèles qu'ils ont choisis leur deviendra plus familière, ils ajouteront à l'habileté qu'ils possèdent déjà un instinct plus pénétrant du sens secret de ces modèles; ils populariseront, au grand profit de tous, des ouvrages trop peu connus jusqu'ici et de nobles enseignemens.

Si les peintures de fra Angelico retrouvent en effet la popularité qui leur est due, la gravure aura puissamment contribué à ce progrès du goût, mais les écrits du père Marchese y auront eu aussi une part considérable. L'auteur des *Mémoires* et du *Couvent de San-Marco* n'a pas seulement voulu rassembler quelques documens authentiques et faire justice, preuves en main, des erreurs où étaient tombés les biographes de fra Angelico; il a cherché encore à déterminer les traits principaux et les qualités essentielles de ce chaste génie. On doit regretter, nous l'avons dit, qu'il n'ait pas accompli jusqu'au bout cette seconde partie de sa tâche, et qu'il ait été parfois beaucoup trop succinct dans ses aperçus; il faut reconnaître néanmoins qu'en rapportant

les faits il ne s'est pas toujours interdit les considérations générales, ou les appréciations de détail. Cette méthode d'exposition mérite d'être signalée, parce qu'elle est à peu près contraire à la méthode suivie jusqu'ici par les compatriotes du père Marchese. Chose étrange en effet, les Italiens, qui ne pèchent pas d'ordinaire par excès de réserve dans l'expression de leurs sentimens et par le laconisme du style, semblent se départir complétement de leurs habitudes quand ils écrivent sur l'histoire de l'art. On dirait qu'ils craignent d'émettre leur opinion, et que, au lieu de définir les divers caractères du talent, ils se proposent seulement de cataloguer des œuvres.

Les écrits du père Marchese laissent voir une ambition plus haute, et l'on ne peut qu'applaudir à cette tendance nouvelle, à ces efforts pour éclairer le récit des lumières de la critique : efforts réels, quoique timides encore, et non sans influence peut-être sur la marche de l'école, mais qui auraient eu une utilité plus positive, si l'auteur avait ouvertement rattaché au temps présent l'étude qu'il a faite sur le passé. On devine l'intention secrète du père Marchese sous la réserve de son langage. Il est permis de supposer que cet hommage à la mémoire d'un grand peintre est aussi une forme de critique à l'adresse des peintres contemporains, mais pourquoi laisser seulement pressentir ce qu'il importait de dire en termes précis dans l'intérêt de tous? pourquoi ces conseils détournés et ces encouragemens indirects? N'y avait-il pas une conclusion à tirer de l'analyse des travaux de fra Angelico? En traitant de cette gloire que trois siècles d'oubli n'ont pu détruire et qui renaît aujourd'hui plus radieuse que jamais, n'était-il pas à propos de nous rappeler que si les formes de l'art peuvent et doivent varier en raison des idées, des institutions et des mœurs de chaque époque, les principes et le fond même de l'art sont immuables? Ni les turbulens succès des imitateurs de Michel-Ange, ni l'éclectisme des Carrache, ni les tentatives des *naturalisti*, ni les systèmes les plus absolus et les plus adoptés par la mode, n'ont réussi à changer les conditions de beauté et de durée dans les œuvres de la peinture : il n'y a que l'idéal qui les fasse vivre; c'est à ce titre que les tableaux de fra Angelico subsistent, et qu'ils resteront pour les artistes des exemples immortels. Puisse-t-on à Florence achever de comprendre en quoi ces exemples obligent, puisse la vieille tradition florentine se réhabiliter dans l'esprit de tous, et le zèle de ceux qui essaient de la remettre en honneur ne pas demeurer infécond! Si les écrits du père Marchese n'accusaient qu'une activité intellectuelle se rejetant en arrière pour se donner un objet, il n'y aurait lieu de voir dans de pareils travaux, quelque estimables qu'ils soient, qu'une tendance purement scientifique, sinon même un caprice d'érudit : on ne saurait compter beaucoup, dans l'intérêt de l'art moderne, sur les résultats de ce retour accidentel vers les choses d'autrefois; mais comme ils semblent, à côté d'études spéculatives, révéler une arrière-pensée pratique, comme en outre la publication de ces ouvrages coïncide avec un mouvement de l'école pour sortir de l'ornière où elle se traîne depuis si longtemps, on a quelque droit d'espérer qu'ils seconderont l'espèce de renaissance qui se prépare, et qu'à défaut d'une réforme complète ils introduiront du moins dans les habitudes actuelles de l'art florentin une réforme partielle et un progrès.

HENRI DELABORDE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 décembre 1853.

Les faits sont venus heureusement et promptement confirmer ce que nous disions des premiers, il y a quinze jours, sur la tournure nouvelle qu'étaient sur le point de prendre les affaires d'Orient. Le rétablissement d'une action commune entre la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse n'est plus une simple éventualité aujourd'hui; c'est une réalité attestée par les déclarations officielles, et qu'attesteront mieux encore, sans nul doute, les actes pour lesquels a été justement renoué cet accord nouveau entre les puissances de l'Occident. C'est le 5 décembre qu'a été signé à Vienne entre les quatre cours le protocole destiné à rapprocher et à confondre leur politique, et ainsi se trouvent fortifiées les chances de la paix en présence des chances de conflagrations qui grandissaient singulièrement. Quoi qu'il arrive maintenant sur le double théâtre où s'agite la lutte commencée entre la Russie et la Turquie, il y a à l'Occident un contre-poids dans la résolution à laquelle viennent de s'arrêter l'Angleterre, la France, la Prusse et l'Autriche. En définitive, la base de cette résolution, sans qu'il soit besoin d'autre traité, c'est la convention de 1841; il ne manque que la Russie, dont le rôle a changé, et qui se trouve précisément menacer l'œuvre à laquelle elle a elle-même coopéré. Lorsque cette crise commençait et laissait déjà pressentir toute sa gravité, les gouvernemens de l'Europe voyaient bien qu'il y avait pour eux un devoir commun à remplir dans l'intérêt de la sécurité générale du continent. Ils voyaient bien qu'un conflit où était engagée une question de souveraineté et d'indépendance pour l'empire ottoman était naturellement du ressort de tous les cabinets. De là était née la pensée de la première conférence de Vienne, de là était née aussi la note un moment proposée à l'acceptation de la Russie et de la Turquie. Malheureusement, on sait le peu de fortune de cette note : elle disparut un jour, laissant à demi dissoute la conférence qui l'avait élaborée. Qui avait soufflé sur elle? Un peu tout le monde, en cherchant à l'interpréter de trop

près. Comment expliquer cet insuccès, qui touchait à l'impuissance? C'est que peut-être l'heure n'était point aussi manifestement venue. Malgré tout ce qu'il y avait de sérieux dans le conflit entre la Russie et l'empire ottoman, l'Autriche et la Prusse ne s'en rendaient point un compte aussi net que l'Angleterre et la France, ou elles hésitaient davantage à se prononcer. Peut-être aussi les souverains allemands, rattachés par des alliances plus intimes à l'empereur Nicolas, attendaient-ils quelques fruits d'une intervention directe et personnelle. Depuis, les circonstances se sont aggravées, l'opinion publique en Allemagne est allée chaque jour en se dessinant dans le sens des intérêts du continent. Les entrevues royales d'Ollmütz et de Varsovie ont eu lieu, et si rien n'a été obtenu de l'esprit de l'empereur Nicolas, il est vrai aussi de dire que de son côté le tsar n'a point réussi à détacher l'Autriche et la Prusse de leur véritable politique; l'événement le démontre aujourd'hui. L'empereur de Russie n'avait même, dit-on, reçu aucune assurance sur la durée et la portée de la neutralité de l'Autriche. Enfin la guerre s'est définitivement allumée sur tous les points entre les armées russes et ottomanes, les flottes de la France et de l'Angleterre sont entrées dans le Bosphore, de jour en jour la possibilité d'une conflagration devenait plus évidente; c'est ainsi, imaginons-nous, que tous les gouvernemens, en présence des catastrophes inévitables qui devaient résulter de cette situation, ont été ramenés au sentiment de leur véritable mission et de leurs vrais intérêts, désormais placés sous la sauvegarde de la résolution du 5 décembre. C'est maintenant aux cabinets de rendre cette résolution décisive et efficace, quelque difficulté qu'ils doivent rencontrer d'ailleurs au milieu des prétentions opposées qu'ils ont à concilier et des irritations qu'ils ont à apaiser.

La première chose, sans doute, serait de savoir à quel point en sont aujourd'hui les hostilités, dans quelle situation réciproque le protocole de Vienne trouve la Russie et la Turquie. Si cette situation est fort différente de ce qu'elle était à l'époque de la première conférence de Vienne, elle n'a point sensiblement changé depuis les premiers incidens qui ont signalé le commencement de la guerre. Au fond, jusqu'à ce jour, les chances étaient à peu près les mêmes, plutôt favorables à la Turquie qu'à la Russie. Sur le Danube, depuis le combat d'Oltenitza et la retraite de l'armée ottomane sur la rive droite du fleuve, nul engagement sérieux ne s'est produit. Les Turcs se sont avancés, dit-on, à une marche de Kalafat, qu'ils n'ont cessé d'occuper, et ont élevé un camp fortifié. Il n'en est point cependant résulté de choc entre les forces ottomanes et les forces russes. Les deux armées sont plutôt dans une attitude d'observation que de lutte acharnée. Quant au passage du Danube par les Russes eux-mêmes, c'est une opération peu probable tant que le prince Gortchakof ne pourra point disposer de forces plus considérables. L'acte récent le plus décisif de l'empereur Nicolas est l'envoi du général Budberg comme commissaire extraordinaire pour gouverner les principautés à la place des hospodars, qui se sont retirés, comme on sait. S'il n'y a point non plus en Asie de collision s'élevant au rang d'une bataille, il y a du moins une série de combats partiels heureux pour les Turcs. C'est ainsi que les Russes paraissent avoir échoué de nouveau devant le fort de Chefketil. Quelques avantages ont été également obtenus par les forces ottomanes sur les frontières de la Géor-

gie, à Bayezid, à Ardahan, et les plus récentes nouvelles laissaient les Turcs sur le territoire russe, maîtres du fort d'Akiska et coupant la route de Tiflis. Ce qu'il y a de plus grave dans la guerre portée sur ce point, c'est qu'elle touche à un des côtés les plus vulnérables de la Russie, en allant ajouter aux difficultés de la lutte permanente que les armées du tsar soutiennent dans les contrées du Caucase. Mais si les Turcs sont heureux dans leurs combats de terre, la fortune ne semble pas également leur sourire sur la mer. Il n'est plus douteux aujourd'hui qu'ils viennent d'essuyer une défaite de nature à porter un coup singulier à leur force navale. La rade de Sinope, sur les côtes de l'Asie Mineure, a été le théâtre d'un combat des plus graves, où, en une heure, une division de la flotte russe a détruit treize bâtimens turcs; le commandant même de cette portion de la flotte ottomane, Osman-Pacha, a été fait prisonnier. De cette division navale turque rien n'est resté; la dernière frégate, que les Russes ramenaient à Sebastopol, a dû être abandonnée à la mer. Comme on voit, un rude revers vient balancer les succès partiels qui ont couronné les premiers efforts des armes ottomanes. C'est donc dans ces conditions que l'intervention nouvelle de l'Europe agissant en commun trouve la lutte engagée entre la Russie et la Turquie, et l'échec que viennent d'éprouver les Turcs ne sert qu'à mieux motiver cette intervention, à lui donner un caractère de nécessité plus invincible.

Mais si l'intérêt le plus évident de l'Europe consiste à faire tomber les armes des mains des belligérans pour sa propre préservation, si l'intervention actuelle des quatre grandes puissances de nouveau réunies se fonde justement sur cet intérêt auquel se rattache la sécurité du continent, quels seront les moyens proposés? Quelle est la pensée véritable de cette intervention collective? Quelle sera la mesure de son action dans les circonstances diverses qui peuvent naître de cette phase nouvelle? Ce sont autant de questions qui s'offrent naturellement à l'esprit, et que très certainement la diplomatie a dû résoudre avant de se saisir de nouveau de cette grande affaire. Quant aux moyens préliminaires proposés pour en venir à un arrangement définitif, à travers toutes les versions qui ont pu circuler, ce qui semble le plus probable, c'est que les gouvernemens se sont mis d'accord pour offrir à la Russie et à la Turquie d'entrer dans un congrès où seront débattues toutes les difficultés se rattachant aux dernières complications, et où seront réglées les relations générales de l'empire ottoman avec l'Europe. Or la première condition pour que cette œuvre puisse s'accomplir librement et fructueusement, c'est la signature d'un armistice qui suspende les effets de la guerre et empêche les prétentions de varier suivant les chances d'un combat heureux. C'est là un motif puissant évidemment; mais il y en a un autre encore, ce nous semble : c'est que la France et l'Angleterre ne pourraient laisser longtemps se prolonger une situation où leurs escadres mouillées devant Constantinople verraient se renouveler le spectacle des luttes navales dans la Mer-Noire et des désastres de la flotte turque, tandis que leur diplomatie, à Vienne ou ailleurs, s'efforcerait de défendre la suprématie du sultan sur son empire. Il y aurait là visiblement une contradiction trop singulière. Il pourrait en résulter qu'au bout de toutes les négociations on n'en serait pas moins réduit à un suprême conflit, seulement dans des conditions infiniment

plus désavantageuses. Quant à la pensée même de l'intervention actuelle de l'Europe, elle ne saurait être douteuse pour qui réfléchit aux précédens de cette question redoutable, au caractère si grave et si puissant qu'elle a pris dans ces derniers temps. Cette pensée, c'est celle qu'exprimait sans détour le nouvel ambassadeur français à Constantinople, M. le général Baraguey-d'Hilliers, en présentant ses lettres de créance au sultan; c'est celle qu'émettait *le Moniteur* en annonçant la signature du protocole de Vienne : « Maintenir l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, dont l'existence indépendante dans les limites que les traités lui ont assignées est devenue l'une des conditions essentielles de l'équilibre européen. » A mesure qu'elle s'est déroulée, la question d'Orient a changé bien souvent de face; par bien des côtés encore elle touche à l'inconnu. Cependant il y a aujourd'hui un point invariable et fixe sur lequel s'appuie la politique européenne, c'est le maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ottoman, et même, ainsi que le faisait remarquer le général Baraguey-d'Hilliers dans son discours au sultan, le mérite des complications récentes, c'est d'avoir posé nettement cette question.

Or, si les quatre grandes puissances sont d'accord sur ce point, pense-t-on qu'il n'y ait aucune autorité dans leur parole, quand elles diront ensemble : Tout ce qui est incompatible avec l'intégrité territoriale et l'indépendance politique de l'empire ottoman est frappé de nullité par nous? « Constater d'avance, comme le dit *le Moniteur*, que la guerre actuelle ne saurait en aucun cas entraîner des modifications dans l'état de possession que le temps a consacré en Orient, n'est-ce pas en restreindre le champ et ramener le différend survenu entre le cabinet de Saint-Pétersbourg et la Sublime Porte à des termes qui permettront à la diplomatie européenne d'exercer une action efficace et de rétablir, sous la garantie collective, une paix solide entre la Russie et l'empire ottoman? » Telle est la question aujourd'hui. Le mérite du nouveau protocole de Vienne, c'est d'avouer une politique commune propre à fortifier les chances pacifiques là où il n'y avait qu'une action isolée, distincte, risquant toujours d'engendrer la guerre, c'est de tracer des limites, en admettant d'ailleurs dans ces limites toutes les conditions honorables qui peuvent faciliter une transaction. Il peut y avoir à nos yeux un résultat plus considérable, si la diplomatie atteint son but : c'est que l'Europe, en couvrant de sa garantie collective l'indépendance de l'empire turc vis-à-vis des autres pays, a le droit d'étendre la même garantie à la civilisation et à la condition des chrétiens de l'Orient vis-à-vis du pouvoir musulman. Quelque grand du reste que soit ce but, quelque utile que soit l'œuvre actuellement entreprise par la diplomatie, cela ne veut point dire qu'elle réussisse subitement, qu'elle n'ait des difficultés terribles à surmonter. Ces difficultés peuvent venir de la Russie, de la Turquie elle-même. Tout le monde en pressent la nature; mais assurément la garantie collective de l'Europe est un assez grand avantage en faveur de la Turquie, pour que le gouvernement ottoman cède à des conseils de paix exprimés avec quelque décision par ses alliés. Quant à la Russie, comment n'admettrait-elle pas une composition sur un principe admis par elle-même? Comment s'obstinerait-elle à poursuivre une guerre qui ne peut plus avoir de résultat décisif pour elle, ou qui ne pourrait en avoir qu'en mettant l'Europe entière sous les armes? Il est permis encore de croire

que chez un souverain comme l'empereur Nicolas l'intelligence et la prudence sont assez fortes pour dominer les entraînemens d'un jour. En définitive, il n'y a plus d'autre alternative que de se prêter aux combinaisons proposées par l'Europe, ou de risquer une conflagration générale où la Russie resterait seule. Le mot de cette situation est le secret de demain.

Et tandis que sur ce point les faits se pressent ou s'arrêtent alternativement, interrogés tous les jours avec anxiété par tous les esprits pour savoir ce qui va sortir de ce conflit obsédant, tandis que nous observons dans leur mobilité ces événemens d'Orient, qui résument les questions les plus sérieuses de politique générale, les préoccupations de l'Europe, ses intérêts de sécurité et peut-être ses périls, est-ce donc qu'il n'y ait point d'autres signes propres à caractériser notre temps, les phases morales ou politiques de notre pays à un point de vue différent? Oui, sans doute, en France aujourd'hui, la politique, ramenée à des conditions invariables et bornées, après s'être trop complu dans les espaces sans limites, est peu féconde en événemens et en surprises. L'élection d'un député nouveau, avec une majorité quelconque, ne saurait être évidemment considérée ni comme un événement ni comme une surprise. Il est même des instans où l'on ne peut plus compter beaucoup de ces mesures dues à l'initiative du gouvernement, et qui touchen. à l'organisation administrative ou aux intérêts positifs et matériels du payst C'est à peine en ce moment si on pourrait noter les dispositions qui maintiennent jusqu'au mois de juillet 1854 les réductions de droits sur l'entrée des grains étrangers et les facilités accordées au transport de certaines denrées alimentaires. Cela ne veut point dire que dans ce silence même des événemens intérieurs et en dehors du domaine des intérêts matériels, il ne se produise souvent de ces faits qui, pour n'être point strictement politiques, ont encore leur valeur et leur signification. Il y a les faits qui semblent rouvrir à nos yeux les pages de toute une histoire, en montrant les retours qui s'accomplissent. Il y a les faits qui sont l'indice du travail et des tendances générales des esprits après les commotions profondes. Il y a les faits qui, des sphères de la littérature et des arts, laissent tomber comme une lumière nouvelle sur le cours des choses. Quand les événemens se taisent, un certain nombre de discours prononcés dans des conditions bien différentes ont leur place parmi les signes du temps. La vie politique et morale d'une société ne se compose pas toujours heureusement de coups de foudre et de coups de théâtre. Elle a ses nuances, ses symptômes et aussi ses révélations mystérieuses.

Le fait le plus propre à remettre en quelque sorte debout devant nous notre histoire passée dans toute son éloquence, n'est-ce point l'inauguration récente du monument élevé au maréchal Ney? A la place même où tombait, il y a trente-huit ans, cet illustre homme de guerre, il obtient aujourd'hui une statue. Étrange destinée! Voilà un homme qui pendant vingt années parcourt tous les champs de bataille de l'Europe; son courage se montre égal à toutes les entreprises de la guerre et à tous les périls. L'un des premiers parmi les soldats de ce temps, il associe son nom aux gloires d'Elchingen, d'Iéna, d'Eylau, de Smolensk, de la Moskowa, bravant mille fois la mort. Il se trouve cependant qu'un jour il va tomber, d'une manière tragique et vulgaire à la

fois, sous le feu d'une exécution militaire. Qu'apercevez-vous dans l'intervalle de cette gloire et de ce malheur? Il y a 1814 et 1815, l'écroulement de l'empire, deux révolutions successives, deux changemens de gouvernement, une transformation radicale de la France et de l'Europe. C'est dans cette tempête que disparaît Michel Ney, pour se relever aujourd'hui dans l'image immobile qui le représente. Qui donc a dit le mot, le vrai mot de cet acte de réparation, qui est l'accomplissement d'un décret du gouvernement? Est-ce M. Dupin dans sa harangue? Avocat du maréchal en 1815, M. Dupin avait bien des titres sans doute pour figurer dans une telle cérémonie. N'ayant pu par malheur gagner la cause de la vie pour Ney, il s'est cru intéressé à gagner la cause de sa gloire; seulement il ne s'est point aperçu que c'était une cause depuis longtemps gagnée, pour laquelle il n'était nullement nécessaire de paraître en avocat et de plaider, d'autant plus que quand on plaide, c'est d'habitude en présence de contradicteurs. Le maréchal Ney fut-il légalement jugé? le tribunal devant lequel il comparaissait était-il compétent? l'illustre accusé n'était-il pas couvert par des capitulations? Grandes questions au sujet desquelles M. Dupin a cru devoir rouvrir son dossier, en même temps qu'il se croyait obligé de parler d'un gouvernement tombé — dans un langage qu'on ne parle plus. Chose singulière, là où l'ancien homme politique parlait en avocat ou en sous-lieutenant de l'armée de la Loire récemment mis à la réforme, c'est le soldat, c'est M. le maréchal de Saint-Arnaud qui a parlé en homme d'état, avec un sentiment élevé. Le maréchal Ney, a dit simplement et noblement M. le ministre de la guerre, est tombé « victime des discordes civiles et des malheurs de la patrie. » C'est qu'en effet si Ney était doué de toutes les vertus militaires, il avait aussi cette inexpérience des crises politiques qui fait qu'on se perd facilement dans un tel tourbillon; voilà pourquoi M. le ministre de la guerre a pu dire de lui que ses erreurs étaient de son temps et des circonstances, que sa gloire et ses services n'étaient qu'à lui. Le plus grand hommage qui pût être rendu au maréchal Ney, c'était de dire que son âme se troubla comme celle de Turenne et de Condé, qu'il fit des fautes comme eux et qu'il les expia plus qu'eux, que ses malheurs enfin sont venus ajouter à sa destinée « ce je ne sais quoi d'achevé » dont parle Bossuet. C'est ainsi qu'on fait la part de tout, qu'on peut honorer les hommes sans faire de leur mémoire et des honneurs qu'on leur rend une injure pour qui que ce soit, — outre que M. le maréchal de Saint-Arnaud, avec l'instinct du soldat, a su ne point insister sur ces faits de l'invasion qui pèsent au sentiment national, et dont s'accommode encore l'éloquence de M. Dupin. C'est ainsi, ajouterons-nous, qu'on peut tirer des malheurs passés la leçon du présent et de l'avenir pour les hommes comme pour les gouvernemens.

Le mérite justement de notre temps, à un point de vue supérieur, et le mérite de tous les temps qui suivent de longues agitations, c'est de se prêter à des conditions plus équitables, de substituer dans les jugemens un sentiment de conciliation et de justice aux aigres suggestions des passions. Au milieu des luttes, des divisions, des scissions qui finissent par rendre une société impuissante, en la laissant énervée et désarmée, comment ne naîtrait-il pas bientôt de cette situation même un esprit nouveau tendant à rapprocher certaines

forces du monde moral? Un des plus curieux spectacles est celui de ce travail dans toutes les régions où il s'accomplit d'une manière éclatante ou mystérieuse. Ce n'est point à coup sûr le hasard qui réunissait récemment à peu de distance deux faits d'une nature bien différente, et qui tous deux cependant vont droit au même but. Il y a peu de jours encore, Mgr l'archevêque de Paris instituait et faisait célébrer une fête des écoles. L'objet de cette fête, c'était de rapprocher la religion de la science, et de rendre leur alliance plus palpable par une cérémonie religieuse. La science et la foi, le prélat parisien les montrait venant de la même source, se prêtant une aide mutuelle et ayant les mêmes fins. Presque au même instant, M. Cousin ajoutait une préface à une édition nouvelle de son livre *Du Vrai, du Beau et du Bien*, et dans ces pages, au nom de la philosophie, il saluait le réveil de la foi dans les âmes religieuses, il rendait le plus sérieux et le plus éloquent hommage au christianisme. Pensez-vous qu'il n'y ait là qu'une coïncidence, l'inspiration accidentelle de deux hommes se rencontrant dans le même langage? N'y a-t-il point au contraire l'indice de ces tendances qui naissent dans les sociétés éprouvées? N'est-ce point l'expression de ce besoin qu'ont les intelligences de s'éclairer à la double lumière de la foi et de la science? Il faut laisser les esprits exclusifs et violens faire leur triste guerre à ces transactions, aller droit où les pousse leur instinct chimérique, prétendre détruire la philosophie par la religion, ou la religion par la philosophie. Les uns et les autres vont assurément contre leur but, et ne font qu'ajouter au désordre moral et intellectuel, en creusant de leur mieux un abîme entre deux puissances faites pour agir ensemble sur les hommes. Ce qui est dans le besoin commun aujourd'hui, c'est cette sorte de concordat entre la religion et la science, et ce n'est pas trop de ces deux forces réunies pour rendre une direction aux intelligences, pour les remettre sur la trace des vérités obscurcies, pour relever les caractères, pour travailler en un mot, comme le dit M. Cousin, à la grandeur morale de l'humanité. Là est le point par lequel de telles manifestations touchent à l'état moral de la société; elles révèlent un mal devenu profond, et elles indiquent le seul remède possible, qui consiste à fortifier les cœurs, à assainir les idées, à réchauffer les convictions, à développer les germes de cette vertu morale qui sait se soumettre sans servilité et rester libre sans révolte.

Cette action fortifiante n'appartient pas seulement à la religion et à la science, elle appartient aux lettres aussi, — et où pourrait-elle mieux trouver sa place que dans la chaire du professeur, dans cette communication avec un auditoire accessible à toutes les impressions justes et salutaires? Ici encore se retrouvent les cours récemment ouverts à la Sorbonne par M. Saint-Marc Girardin et M. Nisard. Le rare mérite de M. Saint-Marc Girardin, c'est de se tracer une carrière et de la parcourir avec une familière aisance, avec une sûreté de maître, en multipliant les points de vue, les appréciations et les diversions ingénieuses. Ce n'est point qu'il ne se pose à lui-même les plus sérieuses questions. De quoi s'agissait-il l'autre jour par exemple? Il s'agissait de savoir quel est le rôle des lettres, ce qu'elles sont par rapport au développement des sociétés politiques, ce que les gouvernemens peuvent pour elles par leur protection. En réalité, comme le dit M. Saint-Marc Girardin,

e n'est point en les administrant, en les pensionnant, que les gouvernemens peuvent donner aux lettres une vigoureuse impulsion; c'est par le bien qu'ils font à la société elle-même, par le degré de vitalité qu'ils lui donnent. C'est ainsi que Henri IV, Richelieu, Louis XIV ont fait le XVIIe siècle : la liste des pensionnés de Richelieu et de Louis XIV peut sembler bizarre; mais ils ont fait mieux : ils ont créé en quelque sorte le sol puissant où a pu s'élever le génie d'un Corneille ou d'un Molière. Et ne craignez point qu'au milieu de ses développemens littéraires M. Saint-Marc Girardin néglige les aperçus spirituels, les portraits piquans : voyez ce Pomponius Atticus de l'ancienne Rome, de la Rome qui passe de la république à l'empire. Pomponius Atticus est l'homme d'un temps où la vie publique s'efface, et où il ne reste plus que la vie privée sous le sceptre impérial. Aussi se garde-t-il bien de toute passion politique; il est l'ami de tout le monde, et cherche à prospérer à travers les guerres civiles et les proscriptions, qui ne le touchent pas; les emplois publics eux-mêmes, il ne les recherche point; il les fuit comme peu lucratifs sans doute ou comme compromettans. En un mot, dit spirituellement M. Saint-Marc Girardin, « il ne fut rien et fit des affaires. » C'est ainsi que les souvenirs de l'antiquité romaine viennent se mêler aux souvenirs du XVIIe siècle dans ce discours, qui finit par établir l'indépendance des lettres vis-à-vis des gouvernemens et des révolutions, pour les rattacher au destin de la société elle-même.

Est-ce le même genre d'inspiration qu'on retrouve dans le discours par lequel M. Nisard inaugurait récemment son cours? Autant M. Saint-Marc Girardin aime les diversions, autant le nouveau professeur d'éloquence aime, on le sait, à se rattacher à un point fixe. La situation de M. Nisard était peut-être d'ailleurs plus difficile : il succédait à M. Villemain. Venant après l'auteur du *Tableau de la littérature au moyen âge*, que pouvait-il faire, si ce n'est de recueillir ses traditions, en essayant de faire autrement, surtout en restant lui-même? M. Nisard est un esprit sérieux et volontiers dogmatique, qui aime les lettres, qui sent ce qu'il y a en elles de moral, et qui l'exprime avec une conviction élevée. Il a son idéal, on ne l'ignore pas; il a son ancre enfoncée dans le XVIIe siècle, et encore, pourrait-on dire, dans certaines parties du XVIIe siècle. De l'étude qu'il a faite de la littérature de ce temps, il a tiré une règle qui a la foi de son esprit, et en dehors de laquelle rien ne semble exister. Pourtant n'est-ce pas beaucoup dire que de répéter le mot de Royer-Collard : « Je ne lis plus, je relis? » M. Nisard ajoute même : « Je suis de cette humeur-là. Le plaisir qu'on goûte à lire les chefs-d'œuvre, n'est-ce pas celui de l'absent qui rentre chez soi? On relit pour se retrouver. » Bien heureux assurément ceux qui se sentent de la maison et qui se retrouvent eux-mêmes dans un tel cercle, dans une telle famille! Mais enfin si ce n'est qu'une humeur, comme le dit M. Nisard, faudrait-il l'ériger en théorie, en système? Ce système, au surplus, ne laisse point d'avoir ses inconvéniens, car il peut arriver alors qu'on attribue à Mme de Staël, comme l'a fait M. Nisard, ce qui appartient à M. de Bonald, — le fameux axiome que tout le monde connaît : « La littérature est l'expression de la société. » S'enfermer dans une doctrine sévère et exclusive, cela peut servir à prémunir l'esprit, à le fortifier en certains momens; mais pourquoi ne point reconnaître aussi

que l'inspiration humaine peut revêtir bien des formes, et qu'il peut y avoir quelque intérêt à observer dans leur diversité les mouvemens du monde intellectuel? Le vivant exemple de ce genre d'interprétations littéraires, c'est la manière même de M. Villemain, que M. Nisard a caractérisée du reste avec talent. Inaugurant un enseignement très différent, le nouveau professeur a mis son zèle et son esprit à faire revivre encore une fois les souvenirs du maître, et à faire ressortir toutes les ressources de cette éloquence si pénétrante et si vive.

Il s'est trouvé cependant que M. Villemain ne voulait laisser à personne le soin de le rappeler à ses contemporains. Au moment où M. Nisard, montant dans sa chaire de la Sorbonne, rappelait l'éclat de son passé littéraire, l'éloquence de son enseignement, l'auteur de *Cromwell* préparait lui-même et mettait au jour une publication nouvelle. M. Villemain, Dieu merci, ne fait pas de mémoires, mais il écrit ses *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*. Une esquisse sur M. de Feletz et quelques salons de la restauration, le récit d'une visite du général Foy à la Sorbonne en 1825, par-dessus tout des souvenirs sur M. de Narbonne, dont l'auteur fut le confident et l'ami : tels sont les élémens de ce livre nouveau, où se retrouve la supériorité d'esprit de M. Villemain, son goût rare, sa parole diserte et élégante, qui sait tout dire et tout faire comprendre. Quand on se souvient des événemens à travers lesquels s'est déroulée la carrière de M. de Narbonne et du caractère de l'homme lui-même, on ne saurait s'étonner de l'attrait qui s'attache aux pages de M. Villemain. Ministre du roi Louis XVI en 1792, émigré et errant en Europe, aide-de-camp de l'empereur en 1809, M. de Narbonne était partout un homme d'un esprit supérieur, joignant la sagacité politique et souvent la hauteur des vues à l'élégance et à la grâce du monde d'autrefois. Il n'était pas seulement un homme d'esprit, il avait l'âme indépendante; même en ayant un maître, il savait être libre. Quand l'empereur dépouillait le pape et l'amenait captif à Fontainebleau, il ne craignait pas de blâmer ouvertement cet acte de violence. La campagne de Russie ne trouva pas en lui un improbateur moins décidé. Ajoutons que l'empereur aimait cette indépendance, accompagnée d'ailleurs d'affection et de dévouement, si bien qu'il disait un jour naïvement à un sénateur qu'il lui avait fallu aller chercher un vieux courtisan de Versailles pour entendre quelques mots de vérité.

C'est ainsi que M. Villemain peint M. de Narbonne, et, par les confidences du libre serviteur, il fait pénétrer par momens jusque dans l'âme orageuse et indomptable du maître. L'histoire ne reproduit souvent que les côtés extérieurs et éclatans des événemens, elle n'en montre pas les côtés intimes. A l'aide des confidences de M. de Narbonne et de quelques fragmens d'un journal de Duroc, M. Villemain laisse voir un de ces momens saisissans dans l'empire, celui où s'agite la question de la guerre de Russie. Arrivé à Vitepsk, l'empereur hésite encore, environné de conseils, notamment de ceux de M. de Narbonne, assiégé de pronostics. S'il se fût arrêté, le destin de l'Europe eût changé peut-être; il fut emporté, et il revint dans un ouragan de glace et de sang. C'est là du reste un moment caractéristique à plus d'un point de vue. Tout en était venu à irriter l'empereur, il blessait les hommes, souvent même sans le vouloir; il s'indignait de la publication d'un fragment de l'épis-

tolaire Balzac qui semblait s'appliquer à lui. Il était mécontent des autres, et il ne s'apercevait pas que c'était de lui-même qu'il était mécontent, ou s'il le sentait, il ne se l'avouait pas. Il ne se rendait pas compte d'une vérité, c'est que le génie n'est plus heureux quand il dépasse toutes les limites. Dans sa jeunesse, tout avait souri à sa fortune, parce qu'il avait pour complice l'intérêt et le vœu de la France qu'il comblait. Le jour où il resta seul avec son génie se débattant contre l'impossible, il fallait qu'il fût vaincu. C'est la leçon de l'histoire, c'est cette vérité toute de bon sens qui semblait parler souvent par la bouche de M. de Narbonne, quand il rappelait à ce génie qui le subjuguait le possible et le réel, et M. Villemain a eu grandement raison de fixer ces entretiens, ces confidences d'un homme qui voyait les piéges, qui les montrait et qui n'en restait pas moins dévoué.

Si la littérature est l'expression de la société, en même temps qu'elle fait revivre l'histoire ou qu'elle pénètre dans le monde mystérieux de l'âme humaine, comment ne reproduirait-elle point parfois quelques-uns de ces épisodes qui prennent leur place dans le mouvement général de la civilisation, et où va s'employer l'activité d'un peuple? La transformation de l'Afrique française est assurément un de ces épisodes. L'œuvre de la conquête et de la civilisation a déjà suggéré plus d'un travail précieux. Littérairement et indépendamment de bien d'autres mérites, nul peut-être n'a mieux réussi que M. le général Daumas à donner une idée de l'Algérie, du caractère arabe, des mœurs de toutes ces populations, de l'originalité même de la nature africaine, comme de tous les accidens qui peuvent se rencontrer sur ce sol, où la civilisation campe encore à peine. M. le général Daumas continue cette œuvre instructive et pleine d'intérêt dans un livre nouveau sur les *Mœurs et Coutumes de l'Algérie*. On n'en est point à remarquer ce qu'il peut y avoir d'accent et de couleur dans le style d'un soldat qui écrit ce qu'il sait, ce qu'il a vu, ce qu'il a senti. C'est ainsi que M. le général Daumas, familiarisé avec tous les secrets de la vie africaine, décrit ces tribus, ces populations du Sahara, du Tell, de la Kabylie, — et ses peintures, en étant une lumière pour la politique, ont l'intérêt du roman. Dans le fond, sondez cette organisation des tribus africaines qu'analyse M. le général Daumas, pénétrez dans cette vie, observez cette ténacité religieuse, ces mœurs profondes, ces usages parfois touchans : là est le secret de la résistance jusqu'ici opposée à tous les efforts de la civilisation. Il n'est pas douteux, ainsi que l'indique M. Daumas, qu'il serait très périlleux de ne point tenir compte de cette puissance des mœurs arabes, de cette organisation presque insaisissable souvent des tribus de la Kabylie. Il faut en un mot respecter dans une certaine mesure cette indépendance, la concilier du moins avec ce qu'exige la sécurité de notre domination, et c'est là le trait politique à côté des récits d'un intérêt plus littéraire qui composent le livre de M. le général Daumas.

Jetons maintenant un regard sur quelques-uns des pays dont la situation offre quelque incident nouveau en dehors des préoccupations qui s'attachent aux affaires d'Orient. Il y a peu de temps, nous parlions du Piémont et d'une crise ministérielle qui venait de se produire. Plus récemment, c'est une crise parlementaire qui a éclaté à l'improviste, et qui a eu pour conséquence la dissolution de la chambre des députés. Des élections viennent d'avoir lieu en ce

moment même, et la chambre nouvelle doit se réunir le 19 décembre. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette dissolution de la chambre élective n'a été nullement l'effet d'un incident propre à cette chambre même. C'est un vote du sénat, hostile au ministère, qui a servi de motif à cette mesure. Le président du conseil, M. de Cavour, justement préoccupé de la situation financière du Piémont, avait préparé diverses lois, dont l'une avait pour but de confier à la banque nationale le service de la trésorerie de l'état. C'est cette dernière loi qui, après une discussion animée, était rejetée par le sénat le 18 novembre. Quelque grave que fût cet échec, le cabinet de Turin n'aurait-il pas dû hésiter à en venir à la ressource extrême d'une dissolution, lorsqu'en réalité le vote du sénat avait un caractère plutôt financier que politique? Ceci n'est plus aujourd'hui qu'une question rétrospective. En présence de l'opposition d'un des corps de l'état, le ministère piémontais a voulu consulter le pays, et le pays a répondu maintenant. Le résultat de la plupart des élections est connu; or ce résultat change-t-il la situation respective des partis? Une majorité considérable est acquise au ministère; mais cette majorité existait déjà. D'un autre côté, l'opposition radicale a gagné quelques voix, et si l'opposition cléricale ne s'est point accrue numériquement, elle sera, à ce qu'il semble, représentée dans la nouvelle chambre par des hommes plus importans. Au fond, on le voit, la situation n'a pas essentiellement changé; seulement la politique du cabinet de Turin a reçu une solennelle sanction du pays. C'est là sans doute ce que voulait M. de Cavour. Aujourd'hui, dans quel sens se servira-t-il de cette force que vient de lui donner le vote populaire?

Si on l'observe bien, le Piémont est toujours dans une situation des plus délicates et des plus difficiles. Ce ne sont pas seulement ses finances qui sont grevées d'un déficit chaque jour croissant. Il y a des problèmes non moins graves; il y a toutes les questions qui touchent aux relations du pouvoir civil et du pouvoir religieux. Depuis quelque temps, ces questions ont sommeillé quelque peu, à la suite du rejet que le sénat fit l'an dernier de la loi sur le mariage civil. Aujourd'hui le cabinet de Turin ne manque pas d'amis indiscrets qui le représentent comme décidé à reprendre la lutte après s'être fortifié par le suffrage populaire. S'il en était ainsi, ce serait là le véritable péril pour le pouvoir de M. de Cavour, et non-seulement pour le président du conseil, mais peut-être pour le Piémont. Malgré toutes les excitations qui peuvent l'entourer, il est peu présumable encore que M. de Cavour se jette aventureusement dans de telles tentatives. Ce qui est plus probable, c'est qu'il tient à la réalisation de ses plans financiers et économiques, et en définitive il n'est point impossible que le seul résultat des élections dernières ne soit d'assurer à ces plans un peu plus de succès.

Il y a dans tous les cas un fait à observer, c'est le calme dans lequel se sont accomplies les élections générales en Piémont. Cette régularité n'est point malheureusement ce qu'il y a de plus caractéristique dans la manière dont fonctionne la vie constitutionnelle en Espagne. Ce que nous pressentions récemment n'a pas tardé à se réaliser. A peine les cortès étaient-elles réunies, que déjà on pouvait considérer leur suspension comme prochaine. Cette suspension est aujourd'hui un fait accompli. Il ne reste plus qu'à se demander si elle sera suivie d'une dissolution, et si une chambre nouvelle

sera convoquée. Quel a été le motif sérieux ou le prétexte de l'acte par lequel le cabinet espagnol a suspendu les chambres? A Madrid, comme à Turin, c'est dans le sénat que s'est formée l'opposition la plus vive contre le ministère; il faut l'observer néanmoins, c'est dans des conditions bien moins explicables que le sénat espagnol est allé au-devant d'un coup qui était facile à prévoir. C'est au sujet d'une loi sur les chemins de fer que la lutte a éclaté entre le cabinet et le sénat. Le cabinet avait présenté la loi au congrès; de son côté, le sénat avait été saisi par quelques-uns de ses membres d'une proposition sur le même objet. Le ministère n'a pu qu'inviter le sénat à ajourner la discussion et le vote de la proposition en présence de la loi émanée de l'initiative du gouvernement. De là est née une lutte de prérogatives que le sénat a tranchée en sa faveur par un vote, et que le cabinet a tranchée à son tour par la suspension des chambres. Dans le fait, il est bien évident que l'opposition du sénat espagnol reposait sur autre chose que sur la question de savoir si une proposition individuelle serait discutée avant une loi du gouvernement. La vérité est qu'on ne voulait pas que le cabinet actuel restât au pouvoir. Le président du conseil, le comte de San-Luis, a eu beau montrer qu'il avait pris à l'opposition son programme, le rappel du général Narvaez, la convocation des cortès, la suspension de toute décision sur les biens du prince de la Paix, etc.; il n'en a été ni plus ni moins. Ce qui est bien mieux, c'est qu'il a été montré que le cabinet avait fait tout ce qu'il avait pu à son avénement pour faire accepter les premiers emplois dans l'armée à un certain nombre de généraux. Le cabinet espagnol peut voir aujourd'hui quelle utilité il y a à prendre le programme des oppositions. Ce qu'il y a de plus triste, c'est cette situation où un ministère ne peut pas se présenter devant les chambres sans être immédiatement exposé à une hostilité systématique, et où le parlement ne peut pas rester ouvert un mois sans être frappé de suspension. Tout cela s'enchaîne, tout cela est le fruit des passions personnelles qui ont envahi la politique en Espagne, et cet état singulier, où tout est possible et où rien n'est possible, est de nature assurément à faire réfléchir les hommes intelligens et sensés que compte encore la Péninsule. Pour le moment, la question est de savoir quel usage fera le gouvernement actuel du pouvoir discrétionnaire qu'il a ressaisi comme les cabinets précédens, après avoir essayé de faire autrement qu'eux. Fera-t-il des élections nouvelles? laissera-t-il les chambres indéfiniment suspendues? On conviendra qu'en fait de régularité politique il serait possible d'atteindre à mieux que cette indéfinissable situation, qui se prolonge pourtant depuis deux ans pour l'Espagne.

La Hollande sait heureusement se préserver de ces péripéties. La seule question qui l'ait agitée pendant l'année est la question religieuse, née de l'organisation de la hiérarchie catholique. Légalement résolue depuis plusieurs mois, n'excitant plus dans le pays l'émotion qu'elle a un moment provoquée, elle se réveillait cependant, il y a peu de jours, dans les états-généraux à l'occasion de la discussion du budget des cultes. Ce n'est pas sur le fond même que ces récens débats ont porté. Il s'agissait de savoir la vérité sur un point resté des plus obscurs. La cour de Rome avait-elle communiqué au gouvernement néerlandais son intention de procéder à l'organisation du culte catholique, ainsi qu'elle l'affirme? Cette communication préa-

lable n'avait-elle point été négligée au contraire, ainsi que l'attestent les anciens ministres de La Haye? Là était la question. Le fait est que, provoqué à donner de nouveaux renseignemens, le ministre actuel du culte catholique, M. de Lightenveldt, qui a fait l'été dernier un voyage à Rome, a déclaré qu'à ses yeux il n'était point douteux que la communication préalable n'eût été faite par la cour de Rome. Cette conviction, M. de Lightenveldt la puisait dans tout ce qu'il avait vu à Rome ou dans ses bureaux. Tout avait servi à lui démontrer que la communication avait eu lieu. Une lettre de l'internonce à La Haye, d'une date antérieure à l'organisation catholique, en faisait mention. Il existait dans les bureaux du ministère même une note sur laquelle étaient portés les chiffres probables des dépenses que l'érection de nouveaux évêchés allait entraîner. On comprend la gravité des paroles de M. de Lightenveldt après les accusations portées contre la cour romaine au moment où elle avait organisé le culte catholique en Hollande. Il se trouvait en définitive que le saint-siége avait rempli une formalité à laquelle il n'était même pas rigoureusement tenu. Il est vrai de dire que, répondant aux assertions de M. de Lightenveldt, les anciens ministres, M. Thorbecke, M. van Bosse, M. Strens, ont à leur tour nié qu'aucune communication leur eût été faite. Or, la discussion une fois engagée dans cette voie d'assertions contradictoires, que pouvait-il en résulter? Rien sans doute. C'est au public de peser les témoignages. Quant à la chambre même où ce débat s'agitait, sur la proposition de M. Groen, elle n'a pu que passer outre, en réduisant la question à un malentendu involontaire. Au fond cependant, l'impression dernière qui doit résulter de cet incident a sa gravité, puisqu'il montre qu'une assertion douteuse a pu avoir sa part dans l'agitation religieuse qui a existé un moment en Hollande il y a quelques mois. CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

La réouverture du Théâtre-Italien a eu lieu cette année avec un certain éclat. Un nouveau directeur, M. Ragani, a succédé à M. Corti, qui a dû se retirer d'une entreprise difficile. En s'efforçant d'acclimater à Paris la bruyante musique de M. Verdi, dont s'est affolée depuis vingt ans la pauvre Italie, M. Corti a commis une faute qui devait ruiner tous ses projets. C'est en vain qu'il a essayé de lutter contre la légitime indifférence des *dilettanti*, restés fidèles à la bonne école italienne. M. Ragani a su mettre à profit l'expérience de son prédécesseur : il s'est entouré d'abord de tout ce qui nous reste encore d'artistes capables de chanter un morceau sans efforts et sans contorsions prétendues dramatiques, et il a inauguré la saison tout bonnement par un chef-d'œuvre consacré, la *Cenerentola* de Rossini ; aussi le public est-il accouru en foule à cette fête qui lui promettait des plaisirs exquis dont il est sevré depuis si longtemps. Après la *Cenerentola* et l'Alboni, est venue la *Lucrezia* de Donizetti avec Mario, qui a reparu avec plus d'avantage dans *I Puritani*, de Bel-

lini. Il est à souhaiter cependant que M. Ragani ne se fasse pas d'illusion sur l'accueil plus ou moins bienveillant qui a été fait à l'ensemble de son personnel. Excepté Mlle Alboni et M. Mario, tout le reste ne peut être considéré que comme formant le cadre d'une troupe qui a besoin d'être renouvelée presque intégralement. M. Tamburini sera le premier à reconnaître qu'il n'y a pas de souvenirs qui puissent résister longtemps au spectacle d'une *voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*. Quant à Mme Parodi, qui s'est essayée dans la *Lucrezia* de Donizetti, et à Mme Frezzolini, qui a chanté le rôle d'Elvira des *Puritani*, ce sont évidemment deux cantatrices de mérite, qui ont le tort d'être venues à Paris un peu trop tard.

Que pouvons-nous dire de nouveau sur Mlle Alboni, si ce n'est qu'elle a eu la fantaisie de devenir comtesse Pepoli, ce qui lui a été aussi facile que de chanter *un' aria di bravura!* C'est toujours la même voix limpide, douce, *pastosa*, d'une facilité admirable, qui se déroule sans efforts, sans grimaces, et vous enchante l'oreille, quoi qu'elle dise et quoi qu'elle fasse; au demeurant, la meilleure fille du monde, qui ne veut de mal à personne, et qui vous fait les *rimproveri* les plus amers avec un sourire sur les lèvres qui vous désarme et qui semble vous dire : *Ne croyez pas que ce soit pour tout de bon que je sui fâchée!* Mme de Staël disait de M. de Lally-Tollendal que c'était le plus sensible des homme gras : on ne pourrait pas en dire autant de Mlle Alboni; mais qu'importe? Une seule note de cette voix du bon Dieu ne vaut-elle pas tous les cris que poussent à l'envi ces pauvres créatures qui sortent tous les ans des forges du Conservatoire? Il y a si longtemps qu'on nous fabrique des voix de toute espèce, comme on fabrique des nez et des palais d'argent, qu'on est bien heureux d'entendre enfin un organe naturel, qui a le parfum du thym et du serpolet. — Qu'est-ce que cela prouve? diront quelques maniaques qui s'intitulent des psychologues et qui vont cherchant la pierre philosophale, c'est-à-dire une espèce humaine dépourvue de sensibilité; cela ne prouve absolument rien, pas plus que l'amour et la beauté. Mlle Alboni chante comme un oiseau qui gazouille au lever de l'aurore; son doux ramage est un *certo non so che* qui vous charme comme la vue d'une fleur, celle d'un paysage enchanté, comme le murmure d'un ruisseau limpide, le souffle du zéphyr, le son d'une cloche lointaine, comme le regard d'une femme élégante et belle qui ne vous est rien et qui vous dit simplement avec l'organe d'une Mlle Mars ou d'une Mme Récamier : *Bonjour, monsieur; comment vous portez-vous?* Quand on a entendu Mlle Alboni chanter le rondeau final de la *Cenerentola :*

Nacqui all'affanno,

on est tenté de dire à toutes les cantatrices dramatiques qui ne sont pas, comme la Pasta ou la Malibran, des femmes de génie ce que Rivarol disait à sa maîtresse, qui voulait apprendre à lire :

Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

M. Mario a beaucoup voyagé depuis qu'il a quitté Paris en 1847, et on ne voyage pas impunément et sans laisser un peu de toison aux épines du che-

min. Aussi la voix suave du jeune ténor a-t-elle perdu quelque chose du timbre pénétrant qui la caractérisait autrefois; elle s'est épanouie outre mesure, et les notes *blanches*, comme on dit dans les écoles, se sont beaucoup trop multipliées aux dépens d'accens plus virils. M. Mario, dont la manière a toujours été entachée d'un peu d'afféterie, ne s'est point corrigé d'un défaut qui est inhérent à toute sa personne; mais tel qu'il est, avec ce mélange de grâce et de mignardise, M. Mario est encore le chanteur le plus agréable qu'il y ait actuellement en Europe. Il a été fort bien dans *les Puritains*, particulièrement dans la romance du troisième acte, où il a conquis tous les suffrages.

Mlle Alboni, M. Mario et M. Rossi, qui joue le rôle de don Magnifico, et dont la voix de basse manque un peu de mordant, comme le talent de distinction, voilà à peu près tout ce qu'il y a de réellement intéressant dans la troupe de M. Ragani. Nous ne pouvons faire d'exception pour Mme Frezzolini, dont nous sommes loin pourtant de méconnaître la grâce et les élans pleins d'émotion. Les chœurs vont à merveille sous la direction de M. Alary, et l'orchestre mériterait également des éloges, s'il ne précipitait parfois un peu trop les mouvemens. Par exemple, le *quintetto* du premier acte de la *Cenerentola* et le duo des deux basses du second acte du même ouvrage ont été littéralement mis en poussière par la rapidité avec laquelle on les a exécutés. Le rhythme n'est plus reconnaissable au milieu de ce tourbillon sonore, qui n'a d'autre avantage que de couvrir l'impuissance de M. Tamburini. Puisque la nouvelle direction du Théâtre-Italien a obtenu ce grand résultat d'éveiller les souvenirs des *dilettanti*, et de les ramener à ce rendez-vous de bonne compagnie, qu'ils avaient déserté depuis 1848, il faut persévérer dans la même voie, qui est la seule bonne. Point de musique de M. Verdi d'abord; les chefs-d'œuvre de Mozart et de Rossini, deux génies de la même famille; l'adorable *Matrimonio segreto* de Cimarosa, un ou deux opéras de Paisiello, *le Roi Théodore*, par exemple, et *la Serva padrona*, qu'il ne faut pas confondre avec l'opéra de Pergolèse qui porte le même titre; les délicieuses partitions de Donizetti et de Bellini, les *Cantatrici villane* de Fioravanti, etc., tel doit être le répertoire du Théâtre-Italien, s'il veut ressaisir la domination et diriger le goût de la France, qui a grand besoin d'une pareille école.

A l'Opéra, où Mlle Rosati a été toujours charmante dans le nouveau ballet de *Jovita*, on a eu la bonne idée de reprendre *le Comte Ory* de Rossini, chef-d'œuvre de grâce, d'invention mélodique et d'harmonie exquise, qui ne devrait jamais quitter le répertoire. C'est à M. Boulo qu'on doit cette bonne fortune de réentendre une partition dont chaque mesure vaut son pesant d'or. Que les temps sont changés depuis l'année 1828, qui vit naître *le Comte Ory*, précurseur de *Guillaume Tell!* Nous avons bien vieilli depuis lors, tandis que la musique du *Comte Ory* est plus jeune que jamais, parce qu'elle est sortie d'une source immortelle. M. Boulo est suffisant dans le rôle si difficile du comte Ory, et la belle voix de M. Obin fait très bien ressortir la partie du gouverneur. En attendant *la Nonne sanglante* de M. Gounod, on prépare les débuts de Mlle Cruvelli, définitivement engagée à l'Opéra, et dont l'apparition sera tout un événement.

Rien de nouveau à l'Opéra-Comique, où l'on attend avec impatience le nouvel ouvrage de M. Meyerbeer. Au troisième théâtre lyrique, où *le Bijou*

perdu excite toujours l'enthousiasme de M. Adam, on vient de représenter un tout petit acte, *Georgette*, dont la musique est d'un jeune compositeur belge, M. Gevaert. Il y a du talent dans cette petite partition, et plus de talent même que d'invention. L'orchestre est fort bien traité, bien qu'on y remarque trop de petits dessins et des modulations plus nombreuses qu'il n'en faut dans la musique dramatique. Il nous a paru aussi que M. Gevaert abuse du style syllabique, c'est-à-dire de cette espèce de récitatif mesuré qui sert à préparer l'éclosion de l'idée mélodique, et qui, sous la main de Mozart, de Cimarosa, de Rossini et aussi de M. Auber, est devenue une source d'effets admirables. Mais ce ne sont là après tout que des accessoires qui doivent aboutir à une forme mélodique bien arrêtée, expression dernière du sentiment. M. Gevaert a trop de talent pour ne pas comprendre l'utilité de notre observation.

Les concerts ne seront pas moins nombreux cette année, à ce qu'il semble, que les années précédentes. Déjà la société de Sainte-Cécile a donné l'exemple par une première séance qui a eu lieu le 27 novembre. On y a exécuté l'ouverture du *Mariage de Figaro* de Mozart, la symphonie en *la* de Beethoven, des fragmens de *la Passion*, par Sébastien Bach, et une ouverture de *Manfred*, de la composition de M. Schumann. M. Robert Schumann est au nombre des trois ou quatre musiciens allemands qui s'efforcent, depuis une quinzaine d'années, de constituer une nouvelle école où l'art de Haydn, de Mozart, de Beethoven et de Mendelssohn subirait une transformation qu'il est bon d'apprécier en quelques mots.

Né en Saxe, à Zwickau, en 1810, M. Robert Schumann, qui est maintenant fixé à Düsseldorf, a cultivé dès son enfance et avec une ardeur égale la musique et la poésie. Après avoir étudié le droit à Leipzig, où il eut de fréquentes occasions d'entendre exécuter les œuvres de Sébastien Bach, après un voyage fait en Italie, en 1829, où il rencontra Paganini, qui lui inspira une vive admiration, M. Schumann retourna dans la ville où il avait fait son éducation littéraire et s'y fixa. C'est en effet à Leipzig que M. Schumann a publié ses premières compositions, parmi lesquelles on remarque une sonate pour piano intitulée : *Florestan et Eusebius*, qu'il dédia à Mlle Clara Wick, virtuose habile sur le piano, qu'il a épousée depuis. Trois symphonies, plusieurs quatuors et *quintetti* pour instrumens à cordes, un grand nombre de petites pièces pour le piano, et beaucoup de chansons qui sont loin des mélodies de Schubert, un opéra, *Genoveva*, qui n'a eu que trois représentations, etc. : telles sont à peu près les œuvres qui ont valu à M. Schumann, dans une très petite portion de l'Allemagne, une renommée bruyante, et qui est contestée d'ailleurs par la grande masse des connaisseurs.

Si toute la musique de M. Schumann ressemble à l'ouverture de *Manfred*, qui a été exécutée par la société Sainte-Cécile, nous ne sommes pas surpris qu'on refuse à ce musicien le titre de génie original qui lui a été décerné par une coterie de faiseurs de systèmes. En Allemagne plus qu'ailleurs, on se paie facilement de fausses théories dans les arts, et il n'y a pas de pauvretés qu'on ne puisse y faire passer à l'ombre d'une prétendue philosophie nouvelle. M. Schumann, qui a fait lui-même de la critique dans la *Nouvelle Gazette musicale* de

Leipzig, où il a déployé le zèle et l'âpreté d'un néophyte, est au nombre de ces esprits aventureux qui s'imaginent qu'on peut faire de la musique sans idées, en accumulant des accords et des effets de sonorité. Il vise au pittoresque, à la profondeur psychologique, et, en poursuivant ces chimères, il manque le vrai but de l'art, qui est de saisir l'imagination et d'intéresser le cœur par une forme musicale bien arrêtée, qui vive de sa propre vie, sans avoir besoin d'être commentée par un professeur d'esthétique. M. Schumann, qu'une poignée de littérateurs a voulu poser en rival de Mendelssohn et même de Beethoven, est sans doute un homme de mérite, un esprit subtil, un compositeur plus ingénieux qu'inspiré, un de ces artistes de la décadence enfin qui exagèrent les défauts des maîtres et gaspillent les conquêtes d'Alexandre. Oui, les Richard Wagner, les Schumann, les Berlioz, etc., tous ces musiciens hybrides qui ne sont ni oiseaux, ni chauves-souris, demi-poètes et quasi prosateurs, mélange hétérogène de critique et de compositeur, sont les enfans abâtardis de la vieillesse de Beethoven, dont ils admirent par-dessus tout les infirmités. C'est ainsi que les élèves de Michel-Ange, en exagérant les défauts de leur maître, ont perdu l'art italien. Remercions toutefois M. Seghers et la société qu'il dirige avec tant d'intelligence de nous faire connaître successivement les œuvres des nouveaux compositeurs qui prétendent, comme Sganarelle, avoir déplacé le cœur humain.

Dans une représentation solennelle qui a eu lieu récemment à l'Opéra, où Mlle Rosati a pris congé du public parisien, qui l'a si bien accueillie, on a remarqué, entre autres hors-d'œuvre dont se composait le programme de la fête, un morceau de musique instrumentale de M. Meyerbeer intitulé *la Marche aux flambeaux* (*Fackeltanz*). Ce morceau, qui a été fort bien exécuté par l'orchestre de M. Adolphe Sax, sous la direction de M. Mohr, a été composé à Berlin pour une fête de la cour. Il est d'usage antique et solennel, dans les cours du Nord, qu'au mariage d'un prince ou d'une princesse de la famille royale, chacun des fiancés, un flambeau à la main, fasse le tour de la salle, le prince donnant le bras à une dame, et la princesse à un seigneur de la cour. Les deux fiancés changent de partner et parcourent ainsi le même espace jusqu'à ce qu'ils aient accordé à chacun des assistans la même faveur. Le morceau de musique qui s'exécute pendant la marche de cette *théorie* nuptiale doit être *à trois temps*, d'un mouvement modéré, et exécuté par des instrumens à vent. Telle est la donnée qui était imposée au compositeur, et à laquelle M. Meyerbeer a dû se conformer. Si le thème de la *Marche aux flambeaux* n'est pas aussi saillant qu'on pourrait le désirer, il est traité de main de maître et ramené plusieurs fois avec une puissance de coloris digne de l'auteur de *Robert le Diable* et des *Huguenots*.

La saison musicale, qui s'annonce assez modestement, paraît cependant devoir être assez bruyante, car M. Liszt se dispose encore à faire des siennes. Mécontent du repos qu'on lui laisse à la cour de Weimar, s'apercevant que l'Europe peut vivre sans trop s'occuper de lui, déçu dans son ambition de compositeur et d'écrivain, voyant que ses livres sont aussi peu goûtés que les œuvres de ses amis MM. Berlioz, Wagner, Schumann, etc., le célèbre pianiste se prépare à frapper un grand coup et à finir comme il a commencé,

par du bruit. A cet effet, M. Liszt vient de faire construire un piano monstre qui doit lui coûter, assure-t-on, cinquante mille francs, et sur lequel il pourra frapper impunément sans craindre de briser autre chose que le tympan de ses auditeurs. C'est à Paris que M. Liszt viendra d'abord essayer l'effet de sa nouvelle invention, et puis il s'en ira à travers le Nouveau-Monde, passant de l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud, franchissant les Grandes-Indes, touchant à la Chine, où il jettera les germes d'une nouvelle civilisation musicale, traversant l'Asie en laissant à droite la Mer-Noire, etc... — Et puis, seigneur, que ferons-nous? — Nous retournerons à Weimar jouir en paix du fruit de nos conquêtes. — On connaît la sage réponse de l'ami de Pyrrhus, qui fut aussi dédaignée du roi d'Épire qu'elle le serait de M. Liszt.

Pendant que M. Liszt persiste dans son impénitence finale, un autre pianiste, M. Thalberg, revient à de meilleurs sentimens. Ce grand artiste, qui a moins abusé que son rival des effets de prestidigitation, s'aperçoit, un peu tard, il est vrai, qu'il en est de l'art de jouer du piano comme de l'art de chanter, où les tours de force mènent droit à la barbarie. Aussi, pour remédier autant qu'il est en lui au mal qui frappe toutes les oreilles, M. Thalberg vient de publier un ouvrage plein d'intérêt sous ce titre : *L'art du chant appliqué au piano*. Dans une préface fort bien sentie, M. Thalberg proclame cette vérité incontestable et trop longtemps méconnue, que l'art de chanter est le même pour tous les instrumens, et qu'en s'éloignant de ce principe, les pianistes modernes ont sacrifié à une fausse théorie, où la sonorité et la difficulté vaincue étouffent l'idée mélodique et la véritable expression. Bach, Haydn, Mozart, Clementi, Hummel, Beethoven, Weber, Mendelssohn, Chopin, tous ces génies créateurs de la bonne musique de piano témoignent de cette grande vérité, — que le mécanisme doit être l'humble serviteur du sentiment. Dans un choix de morceaux empruntés aux plus grands maîtres et transcrits pour le piano avec une fidélité scrupuleuse, M. Thalberg s'efforce de montrer l'évidence du principe qu'il a émis dans sa préface. A la bonne heure, à tout péché miséricorde ! M. Thalberg avait beaucoup à se faire pardonner de la critique, puisqu'il a enfanté M. Prudent et toute une école de tristes imitateurs dont il serait temps de faire justice. P. SCUDO.

XXIVe ANNÉE DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

Dans les choses d'un certain ordre, rien ne se fonde vite et facilement. Pour nous, nous avouons sans peine qu'il nous a fallu vingt ans pour asseoir, pour établir sérieusement notre modeste édifice. La *Revue des Deux Mondes* date du lendemain de 1830, et ce n'est qu'à la fin de 1849 qu'elle est arrivée à la fondation réelle et se suffisant à elle-même. En fouillant dans nos souvenirs et dans nos papiers de ces vingt années, nous y trouvons qu'elle avait dès lors usé successivement les forces de trois sociétés, qu'elle s'était annexé trois recueils périodiques qui lui avaient apporté leur clientèle à desservir, qu'elle avait enfin absorbé un capital de plus de 500,000 francs, sans compter les recettes considérables qu'elle avait encaissées pendant cette période de vingt ans.

Pourtant la *Revue des Deux Mondes* avait commencé avec une jeune et brillante pléiade de poètes et de romanciers qui naissaient en quelque sorte en même temps qu'elle, qu'on ne retrouvera pas de longtemps et qu'on n'a jamais pu réunir ailleurs, — avec un groupe de critiques, d'historiens, de politiques et de savans presque tous déjà célèbres ou qui le sont devenus depuis, — avec une pensée et un plan enfin, sinon nettement formulés et clairement définis d'abord, du moins arrêtés en partie dès l'origine, modifiés et dégagés, il est vrai, par l'expérience.

Cette rare réunion de talens ne suffit pas cependant pour fonder définitivement la *Revue des Deux Mondes,* car il ne faut pas croire qu'une *Revue* soit fondée parce qu'elle paraît à sa date, parce qu'elle fait même parler d'elle pendant cinq, dix ou quinze ans : il faut assister à ses luttes, à ses embarras de chaque jour, pour savoir ce qui remet à chaque instant son existence en question.

Il fallut, avec le concours de tant d'éminens écrivains, l'œuvre du temps, des adjonctions bien diverses aussi, en sollicitant successivement toutes les notabilités et tous les talens jeunes et distingués qui se sont élevés depuis, et qui ont tour à tour figuré ici avec éclat; il fallut même des séparations douloureuses, que devait amener une résistance nécessaire aux prétentions ou mieux (qu'on nous permette le mot) aux invasions de l'esprit, tout aussi dissolvantes que celles de la force. Le champ d'une *Revue* nous a toujours paru un centre élevé et tempéré tout à la fois, où la littérature et l'art, la science et la politique (l'une de ces quatre choses n'est pas moins nécessaire que l'autre à la formation et à la solidité de l'œuvre commune), doivent se rencontrer et vivre ensemble sur le pied de la plus parfaite égalité, sans voisinage dominateur et absorbant, sans coterie ou parti qui les tiraille et prétende se les subordonner. Or sait-on bien ce que dans un semblable milieu peuvent enfanter d'incidens critiques les efforts contraires, les exigences ou les ambitions personnelles, — sans parler des habiletés de la finance littéraire, qui a bien pu quelquefois faire irruption, mais qui n'a jamais pu prendre terre ici? Et un jour il faudra bien raconter quelques-unes de ces singulières péripéties, puisque d'autres ont essayé de les dénaturer aux yeux

du public. On ne soupçonne pas d'ailleurs (et il est bon d'en avertir de loin en loin le lecteur) ce que peut valoir d'agressions de toute sorte — à une *Revue* qui a réussi à se consolider — la triste nécessité où l'on est quelquefois d'opérer certains divorces (1).

Après cela, qu'on juge des difficultés, des incertitudes et des mécomptes de cette vie littéraire et politique de vingt ans, avant que la *Revue* eût conquis son existence propre et indépendante ! Aussi avons-nous pu écrire récemment les lignes suivantes que nous reproduisons ici, parce qu'elles sont vraies de tous points : — Les établissemens littéraires durables se comptent partout, principalement en France, où, depuis un quart de siècle, tant de recueils périodiques ont essayé de se fonder pour disparaître bientôt après (2). C'est le mérite et le caractère de la *Revue des Deux Mondes* d'avoir su durer et s'établir sur une forte base au milieu des tentatives éphémères de toute sorte qui se sont produites en dehors d'elle. C'est peut-être aussi que la *Revue des Deux Mondes* n'a jamais consenti à se faire l'instrument d'une coterie ou des passions du moment, l'organe étroit d'un parti ou de quelques hommes : elle a toujours eu l'ambition d'être un foyer ouvert à toutes les idées généreuses et vraies, un centre où tous les esprits sérieux, réfléchis, distingués, pussent se joindre et se retrouver. Elle n'a jamais hésité non plus à employer les ressources mêmes qu'elle tirait de son succès à des développemens nouveaux qui pussent fortifier et agrandir sa base d'opérations. L'*Annuaire des Deux Mondes, histoire générale des divers États*, que la *Revue* a, depuis

(1) Ne s'est-il pas même trouvé récemment un écrivain (qu'un peu plus de mémoire eût préservé de cette faute) pour diriger contre nous une campagne en règle jusque dans les journaux russes? C'est à propos d'une de ces violentes sorties dont nous avions été l'objet cette fois dans des journaux français, qu'un de nos anciens collaborateurs, dont nous avons vu avec regret l'éloignement, disait si bien (nous ne l'avons pas oublié) et si éloquemment : « Il s'est élevé depuis lors toute une race sans principes, sans scrupules, qui n'est d'aucun parti ni d'aucune opinion, habile et rompue à la phrase, âpre au gain, au front sans rougeur dès la jeunesse, une race résolue à tout pour percer et pour vivre, pour vivre non pas modestement, mais splendidement; *une race d'airain qui veut de l'or*. La reconnaissez-vous, et est-ce assez pour vous marquer par l'effigie cette monnaie de nos petits Catilinas? Que le public qui voit les injures sache du moins à quel prix on les a méritées. Ce qu'à toute heure du jour un recueil qui veut se maintenir dans de droites lignes se voit contraint à repousser de pamphlétaires, de libellistes, de *condottieri* enfin, qui veulent s'imposer, et qui, refusés deux et trois fois, deviennent implacables, ce nombre-là ne saurait s'imaginer. » (*La Revue des Deux Mondes en* 1845, par M. Sainte-Beuve, livraison du 15 décembre 1844.)

(2) On en pourrait citer jusqu'à vingt, peut-être même un par année. — Pour assurer cette existence indépendante dont nous parlons à un établissement littéraire comme la *Revue des Deux Mondes*, il lui faut au moins six ou sept mille souscripteurs, et ce n'est qu'après plus de vingt ans d'une existence non sans éclat, que la *Revue* a pu enregistrer ce chiffre de protecteurs éclairés et d'amis sympathiques des lettres sérieuses. La plupart des recueils périodiques en France, sauf la *Revue Britannique*, n'ont jamais pu dépasser ou même atteindre mille abonnés bien assurés après plusieurs années d'une vie laborieuse. En 1834, nous prîmes aussi la direction de la *Revue de Paris*, qui avait fait tant de bruit à son origine : eh bien ! elle avait, après six ans d'existence, environ sept cents abonnés, et quand elle cessa de paraître en 1845, elle en avait neuf cents !

1850, ajouté à ses livraisons de chaque quinzaine, en augmentant néanmoins de plus en plus l'étendue et la variété de celles-ci, sans augmente en rien son prix d'abonnement, en est un témoignage irrécusable, et peut-être ne se passera-t-il pas un temps bien long avant qu'une autre annexe vienne s'y joindre également (1). Sa prospérité, chaque année croissante, permet maintenant à la *Revue* d'envoyer des missions littéraires dans les pays étrangers, afin d'en mieux étudier l'esprit, la situation et les hommes éminens. Elle peut aussi, certaine qu'il sera entendu, faire un appel à toutes les illustrations du monde des lettres, de la politique et de la science en Europe et en Amérique, pour en obtenir un concours qui sera toujours honorablement reconnu. Tous ces avantages, toutes ces relations considérables, il faut de longues années pour les conquérir, et c'est seulement lorsque la durée et la notoriété ont pu vous les assurer, qu'il devient loisible de les féconder et de les étendre encore dans l'intérêt d'un recueil et de ses lecteurs.

Ceci est maintenant l'objet de nos soins, et d'après ce qui nous arrive de points bien divers, nous pouvons donner l'assurance à nos lecteurs que les résultats en seront précieux pour eux et pour nous; mais Dieu nous garde de l'ambition ordinaire des programmes! Ce n'est pas nous qui voudrions promettre ce que nous ne pourrions donner; encore moins consentirions-nous à faire bon gré mal gré figurer dans nos rangs des écrivains qui ne seraient pas réellement liés avec nous par d'anciens rapports d'amitié ou de collaboration, par un but longtemps poursuivi ensemble, ou même par des intérêts communs. Nous voyons bien que souvent ailleurs on s'empare, sans y être autorisé, de noms liés exclusivement avec nous par des conventions écrites. Ces procédés ne sont pas les nôtres, et par dignité nous les repousserions, à défaut d'autre sentiment. On se contentera donc ici de promettre itérativement des travaux déjà annoncés, qui n'ont pu trouver place dans nos livraisons de 1853, avec quelques œuvres nouvelles en partie dans nos cartons. En fait d'agrandissemens, nous essaierons prochainement de faire plus de place à la science, que de nouvelles adjonctions de collaborateurs nous aideront à traiter avec compétence et d'une façon agréable et utile. Nous allons aussi reprendre, pour la poursuivre plus fréquemment, notre série de portraits, confiés au talent si distingué de M. Charles Gleyre et gravés par d'habiles artistes, sous la bienveillante direction de M. Henriquel Dupont, qui vient d'ajouter une grande page, *l'Hémicycle du Palais des Beaux-Arts*, à tant d'autres travaux, l'honneur de son nom.

F. BULOZ.

(1) Nous aurions déjà réalisé ce projet sans les complications politiques qui ont menacé et menacent encore la paix de l'Europe.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE. — OCTOBRE. — NOVEMBRE. — DÉCEMBRE.

LE THÉATRE EN FRANCE EN 1853, par M. Gustave Planche..... 5

LA CONVENTION ET LE GOUVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE (*Histoire de la Convention*, de M. de Barante), par M. L. Vitet, de l'Académie Française. 27

BOLINGBROKE, SA VIE ET SON TEMPS, dernière partie, par M. Charles de Rémusat, de l'Académie Française..... 58

PROMENADE EN AMÉRIQUE. — LE MEXIQUE. — II. — Les Antiquités, les Mines et l'Avenir du Mexique, par M. J.-J. Ampère, de l'Académie Française. 87

BEAUMARCHAIS, SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS, d'après des papiers de famille inédits. — XI. — Les Largesses de Beaumarchais et *le Mariage de Figaro*, par M. Louis de Loménie..... 118

HISTOIRES D'ARMORIQUE, par M. A. Brizeux..... 164

QUESTION DES SUBSISTANCES. — Du Tarif des Bestiaux, par M. C. Lavollée. 171

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 183

PROMENADE EN AMÉRIQUE. — LE MEXIQUE. — III. — De Mexico à Paris, par M. J.-J. Ampère, de l'Académie Française..... 201

L'ÉCONOMIE RURALE EN ANGLETERRE. — V. — La Vie agricole des comtés du sud de la Grande-Bretagne, par M. Léonce de Lavergne..... 232

XENIA DAMIANOWNA, SCÈNES DE LA VIE RUSSE, par Mme E. de Speranski. 263

PRODUCTION ET COMMERCE DU COTON. — LE COTON EN ALGÉRIE, par M. André Cochut..... 293

UN PRÊTRE PUBLICISTE EN ESPAGNE. — Don Jaime Balmès, sa Vie et ses Œuvres, par M. Charles de Mazade..... 319

LES POPULATIONS OUVRIÈRES EN FRANCE. — Les Ouvriers des Montagnes-Noires et la Draperie, par M. A. Audiganne..... 352

POÉSIE. — LES TAUREAUX, par M. Victor de Laprade..... 382

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 386

REVUE LITTÉRAIRE AMÉRICAINE, par M. E. Montégut..... 399

LA GUERRE DU CAUCASE. — LE PRINCE WORONZOFF ET LE PROPHÈTE SHAMYL, par M. Saint-René Taillandier..... 409

LE MARÉCHAL BUGEAUD ET LA COLONISATION DE L'ALGÉRIE, Récits, Scènes et Souvenirs de la Vie coloniale en Afrique, par M. A. Bussière..... 449

VOYAGE DANS LE CIEL. — Le *Cosmos* de M. de Humboldt, par M. Babinet. 507

DES INFLUENCES ROYALES EN LITTÉRATURE. — II. — Frédéric II, par M. Eugène Despois..... 532

BEAUMARCHAIS, SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS. — XII. — Beaumarchais aux approches de la révolution, Lutte avec Mirabeau et Bergasse, par M. L. de Loménie..... 550

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 585

L'OCCUPATION RUSSE DANS LES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES..... 596

LE CARDINAL MEZZOFANTI, par M. E. Dulaurier..... 606

ÉCRIVAINS MODERNES DE LA FRANCE. — M. VICTOR COUSIN, par M. Gustave Planche. 617
TOXICOLOGIE. — DE LA SCIENCE DES POISONS CONSIDÉRÉE DANS L'HISTOIRE. — Travaux de M. Orfila, par M. E. Littré, de l'Institut..... 665
LES BUVEURS D'EAU, SCÈNES DE LA VIE D'ARTISTE. — I. — Francis Bernier, par M. Henry Murger. 688
LE NORD SCANDINAVE DEPUIS CINQUANTE ANS. — Les Réformes sociales et la dernière Crise en Danemark, par M. A. Geffroy..... 738
BEAUMARCHAIS, SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS. — XIII. — Beaumarchais pendant la révolution et ses derniers ouvrages, par M. L. de Loménie. 770
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 806
REVUE MUSICALE, par M. P. Scudo..... 819
LES COMÈTES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, par M. Babinet, de l'Institut.. 827
LE PASSAGE DU NORD, par M. J.-J. Baude. 834
L'ÉGLISE D'ORIENT, par M. H. Desprez..... 841
JEAN-JACQUES ROUSSEAU, SA VIE ET SES ŒUVRES. — VIII. — Rupture avec Mme d'Epinay, Grimm et Diderot, par M. Saint-Marc Girardin.... 865
LA SOCIÉTÉ ET LES GOUVERNEMENS DE L'HINDOUSTAN AU XVIe ET AU XIXe SIÈCLE. — I. — L'Empereur Akbar et les Races de l'Inde, par M. A.-D. de Jancigny..... 893
L'ÉPOPÉE DES ANIMAUX. — I. — Zoologie fantastique des légendes, par M. Ch. Louandre..... 929
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES. — I. — LA FILLOLE DES ALLEMAGNES, par M. Émile Souvestre..... 954
BEAUX-ARTS. — LES PEINTURES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL ET DE L'HOTEL-DE-VILLE, par M. L. Vitet, de l'Académie Française..... 1002
LA BANQUE DE FRANCE ET LE TAUX DE L'INTÉRÊT SUR LES PLACES DE L'EUROPE, par M. Léon Faucher..... 1016
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 1028
LE MÉDECIN DU LUBERON, par M. Autran..... 1042
LE CHEVALIER CÉSAR DE SALUCES, par M. de Syon..... 1045
ESCHYLE ET LE DRAME POLITIQUE DES GRECS, par M. L. Binaut..... 1049
LE ROMAN EN FRANCE A LA FIN DE 1853, par M. Gustave Planche..... 1085
CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS. — LA BONNE FORTUNE DE BEN-AFROUN, par M. Paul de Molènes..... 1105
L'ÉPOPÉE DES ANIMAUX. — II. — Cycle religieux et moral, par M. Ch. Louandre..... 1126
L'ÉCONOMIE RURALE EN ANGLETERRE. — VI. — Les Comtés du centre et du nord, le pays de Galles et les îles, par M. L. de Lavergne. 1153
LES POPULATIONS OUVRIÈRES EN FRANCE. — Les Ouvriers et l'Industrie de la Provence, par M. A. Audiganne..... 1179
PHYSIQUE DU GLOBE. — *Géographie physique* de Mme Somerville, par M. Babinet, de l'Institut..... 1204
FRA ANGELICO DA FIESOLE. — Ses nouveaux biographes et ses disciples en Toscane, par M. H. Delaborde. 1229
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.
REVUE MUSICALE, par M. P. Scudo..... 1262
LA XXIVe ANNÉE DE LA REVUE DES DEUX MONDES..... 1268

FIN DE LA TABLE.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 8582